

NOUVELLE
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME PREMIER.

—

Aa. — Alfez.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Premier.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

MDCCCLII.

AVIS DES ÉDITEURS.

Neminem lædere, et suum cuique tribuere.
CICERO, *de Officiis*.

La *Biographie Universelle* que nous publions est le complément indispensable de notre *Encyclopédie moderne* en trente volumes qui vient d'être achevée.

Les trente ou trente-deux volumes compactes qui composeront cette *Biographie* représentent au moins cent volumes ordinaires.

D'après le plan adopté pour la rédaction des articles, la *Nouvelle Biographie Universelle* sera, nous croyons pouvoir l'affirmer, supérieure aux divers dictionnaires biographiques qui jusqu'à ce jour ont paru en France et à l'étranger.

On reproche avec raison à ces dictionnaires, quel que soit du reste leur mérite, de consacrer souvent des articles trop longs à des hommes obscurs, dérobant ainsi aux célébrités réelles l'espace qui leur appartient de droit. Cette disproportion choquante, véritable tache dans un ouvrage sérieux, nous la ferons disparaître en *proportionnant, aussi exactement que possible, la longueur des articles à l'importance des personnages.*

C'est ce qui nous permettra de donner des détails très-circonstanciés sur les personnes les plus remarquables par leurs actes et leurs travaux. Ces détails, qui seraient fastidieux dans la biographie de gens obscurs, offrent ici un véritable charme; car tout intéresse dans la vie des grands hommes : leurs portraits personnifient l'histoire.

Chaque article commence par *le nom, les prénoms, l'état* ou *profession, les dates* de la *naissance* et de la *mort*, et se termine invariablement par l'indication des *sources* à consulter. C'est à cette innovation heureuse que nous devrons le précieux avantage d'être concis et complets à la fois. Aussi le nombre des articles nouveaux, omis dans

la plupart des dictionnaires biographiques, est-il très-considérable dans notre ouvrage; et les détails qui y manqueraient pourront être facilement suppléés à l'aide des sources indiquées. Les dates, ainsi mises en évidence, faciliteront singulièrement la recherche des *homonymes*.

Depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle, tous les homonymes ont été rangés par ordre chronologique et par ordre de pays (pour les souverains). A partir de cette époque, c'est l'ordre alphabétique des prénoms que l'on a suivi pour les homonymes contemporains. Par ce moyen, nous évitons la confusion qui existait dans les publications antérieures.

La partie bibliographique a été l'objet d'un soin particulier : les titres des ouvrages sont donnés dans leurs langues respectives, avec l'indication précise du format des éditions, de la date et du lieu de leur publication.

En jetant un coup d'œil sur les sources indiquées au bas de chaque article, on pourra se convaincre de la quantité prodigieuse et, ce qui vaut mieux encore, de la qualité des documents dont nous avons dû nous entourer. Dans ce choix de matériaux de toute nature, qu'il a fallu analyser ou traduire des diverses langues anciennes et modernes nous avons donné la préférence non pas aux travaux de seconde main mais aux documents primitifs, originaux, auxquels devront puiser tous les biographes et travailleurs consciencieux.

Parmi les documents spéciaux de chaque pays nous citerons, par exemple, pour la GRANDE-BRETAGNE : *Biographia Britannica;* Watt *Bibliotheca Britannica;* Tanner, *Bibliotheca Britanno-Hibernica British Biography;* Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Pour l'ALLEMAGNE : Joerdens, *Lexicon Deutscher Dichter und Prosaïsten;* Henning *Deutscher Ehrentempel;* Meusel, *Gelehrtes Deutschland;* Bermann *Oesterreichisches Biographisches Lexicon.* — Pour la France : La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françoises* (édit. de Rig. de Juvigny); *Histoire littéraire de la France,* commencée par les Bénédictins en 1733, et continuée par les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; Goujet, *Bibliothèque françoise; la Galeri française;* d'Auvigny, Turpin, etc. *Vies des hommes illustres de l*

France. — Pour l'ITALIE : Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana;* Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia;* Ughelli, *Italia sacra;* Fabroni, *Vitæ Italorum doctrina excellentium*, 14 vol. in-8°; Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri; Biografia degli uomini illustri di Napoli,* 13 vol. in-4°. — Pour l'ESPAGNE : Schott, *Hispania illustrata;* Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana vetus et nova;* Alvarez y Baena, *Higos de Madrid;* Ticknor, *History of spanish literature.* — Pour le PORTUGAL : Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — Pour le DANEMARK, la NORWÉGE et l'ISLANDE : Neyrup et Krafft, *Dansk-Norsk Literatur Lexicon.* — Pour l'AMÉRIQUE : Allen, *American Biographical Dictionary; Encyclopedia americana.* — Pour la RUSSIE et la POLOGNE : *Entsiklopedechesky Lexikon.* — Pour la SUÈDE : Gezelius, *Biographiskt Lexicon öfver Svenske Män.* — Pour la BELGIQUE : Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Pour la HOLLANDE : Kok, *Vaderlandsch Woordenboek.* Enfin, parmi les documents généraux : Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, dont 104 vol. in-4° ont déjà paru; Jœcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung; Chalmers, *Biographical Dictionary;* Aikin, *General Biography;* les *Mémoires* de Nicéron; les *Dictionnaires historiques* de Bayle, de Chauffepié, de Marchand, de Moréri (l'édit. de 10 vol. in-folio), où ont si largement puisé tous les biographes et surtout les collaborateurs de la *Biographie Universelle,* que nous nous plaisons encore à citer comme une source précieuse, avec les Dictionnaires de Ladvocat, de Feller, Chaudon et Delandine, etc., etc. Dans l'intérêt même de notre publication, et avec une loyauté dont on nous saura gré, nous n'avons jamais hésité à avouer nos emprunts et à faire connaître nos autorités *.

Depuis la publication de la *Biographie Universelle*, commencée par les frères Michaud dès 1810, une foule d'éloges, de notices, de renseignements en tout genre ont paru, soit en France, soit dans les

* Nous avons toujours eu soin d'indiquer, non pas avec les simples initiales, mais en toutes lettres, les noms des auteurs d'articles tombés dans le domaine public. En les empruntant dans diverses Biographies, Dictionnaires et Encyclopédies, nous les avons souvent modifiés ou corrigés. Si plusieurs d'entre eux se trouvent déjà dans Moréri, Bayle, Chaudon et Delandine, ainsi que dans d'autres recueils plus anciens, c'est que la biographie et l'histoire ne s'inventent pas.

divers pays étrangers. Chaque ville, chaque village a voulu compter au nombre de ses concitoyens, sinon des grands hommes, du moins des hommes remarquables. Des prix ont été proposés pour leur éloge; les mémoires des Académiques des villes de province ont été remplis de ces biographies, et dans le grand nombre d'ouvrages réimprimés depuis le commencement de ce siècle, il en est peu qui n'aient été enrichis d'une vie, ou d'une notice biographique sur l'auteur; enfin, des travaux tout spéciaux, formant souvent plusieurs volumes, ont été publiés sur tel ou tel savant, littérateur, artiste, guerrier, administrateur, agronome, etc.

Tous ces documents ont été recueillis autant qu'il nous a été possible; leur nombre est tellement considérable que cette richesse même est souvent un embarras pour savoir choisir et se borner

Pour conduire ce vaste travail, pour tenir la balance égale entre les hommes célèbres de toutes les nations, pour justifier, en un mot, le titre d'UNIVERSELLE, donné à cette *Nouvelle Biographie,* il fallait un homme qui fût à la fois initié aux lettres, aux sciences ainsi qu'aux principales langues anciennes et modernes. Tous ceux qui connaissent M. le docteur Hoefer approuveront notre choix pour la direction d'une pareille entreprise.

Dans l'accomplissement de notre tâche difficile, nous resterons fidèles à cette belle et antique devise, placée au frontispice de l'ouvrage: *Neminem lædere, et suum cuique tribuere :* « Ne léser personne, et rendre justice à chacun. » Tenant compte des faiblesses humaines, et étrangers à tout esprit de parti, nous serons, dans nos appréciations, plutôt indulgents que sévères.

Si la perfection absolue est impossible, c'est du moins avec la conscience de nos bonnes intentions et avec l'amour et la vérité que nous nous sommes chargés de la mission de passer en revue les vivants et les morts, et que nous avons assumé sur nous cette grave responsabilité. Heureux si, comme nous osons l'espérer, cette œuvre immense obtient l'estime et l'approbation de tous les gens de bien.

FIRMIN DIDOT FRÈRES.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

Les articles précédés d'un astérisque [*] ne se trouvent pas dans la dernière édition de la *Biographie Universelle*, et sont aussi omis dans le *Supplément*.
Les articles précédés de deux astérisques [**] concernent les hommes encore vivants.

A

AA (1). Nom patronymique d'une famille néerlandaise, dont l'origine remonte au onzième siècle, et qui est souvent citée dans les annales de la Hollande. A cette famille ou à des branches collatérales appartiennent les hommes suivants :

AA (*Pierre Van Der*), libraire-éditeur, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle (on ignore l'année précise de sa naissance); mort vers 1730. Vers 1682 il s'établit à Leyde, et associa à ses entreprises ses deux frères, Hildebrand, graveur, et Baudouin, imprimeur. Son catalogue, publié à Amsterdam en 1729, est un des plus riches en ouvrages de géographie et de relations de voyages. Les principaux ouvrages dont Pierre Van Der AA fut l'éditeur ont pour titre : 1° *Versameling der gedenkwaardigste Zee en Land Reysen na Oost en West Indien* (Recueil des voyages les plus mémorables dans les Indes orientales et occidentales); Leyde, 1707, 28 vol. in-12; ouvrage réimprimé à Leyde en 1727, 8 vol. in-fol. La plupart des matériaux de ce recueil, accompagné d'un atlas de deux cents cartes assez inexactes, ont été puisés dans la collection de Bry; — 2° *La Galerie agréable du Monde, où l'on voit un grand nombre de cartes et de figures, les principaux empires, royaumes, républiques, provinces, villes*, etc. (sans date); Leyde, 66 vol., reliés ordinairement en 33 ou 22 vol. in-fol.; — 3° *Icones arborum, fruticum et herbarum exoticarum* (sans date); *voy.* Haller, *Biblioth. botanica*, t. II, p. 33; — 4° *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ailleurs;* Leyde, 1729, 2 vol. in-4°. Ce recueil a été à tort attribué à Bergeron, qui est mort en 1637; — 5° *Botanicon Parisiense* de le Vaillant; Leyde, 1723, vol. in-fol. (avec des gravures d'Aubriet); — 6° *Gronovii Thesaurus Antiquitatum græcarum;* Leyde, 1697-1702, 13 vol. in-fol.; — 7° *Grævii Thesaurus Antiquitatum romanarum;* Utrecht, 1694-99, 12 vol. in-fol.; — 8° *Thesaurus Antiquitatum Italiæ Grævii;* Leyde, 1704-23, 30 vol. in-fol.; — 9° Ejusd. *Thesaurus Antiquitatum et Historiæ Siciliæ*, etc.; Leyde, 1723-25, 15 vol. in-fol.; — 10° *Erasmi Opera;* Leyde, 1703-06, 11 vol. in-fol.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, t. I, 4. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*, p. 1. — *Biographical Dictionary of the Society for the diffusion of useful Knowledge*, t. I.

AA (*Hildebrand Van Der*), graveur hollandais, natif de Leyde, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il était frère de Pierre Van Der AA, qui l'employait pour l'exécution des gravures de ses ouvrages. Parmi les œuvres qui portent son nom, on remarque les portraits de la famille Visconti et la gravure de la statue d'Érasme. Son style est rude et lourd.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes.* — Strutt, *Dictionary of Engravers.*

AA (*Pierre Van Der*), connu aussi sous le nom latinisé de *Petrus Vanderanus*, jurisconsulte hollandais, né à Louvain vers 1535, mort à Luxembourg en 1594. Il professa le droit à l'université de Louvain. En 1565, il devint assesseur du conseil suprême de Brabant, et en 1574, président de la haute cour de justice à Luxembourg. On a de lui : 1° *Commentarium de privilegiis creditorum;* Anvers (Jean Bel-

(1) Le mot *aa* signifie *eau;* il est d'origine romaine (indo-européenne), comme *aha*, *ach*, *aach*, *ague*, *ai*, *aigue* (*aqua*), qui ont la même signification.

ler), 1560, in-8°; — 2° *Prochiron sive Enchiridion judiciarium, libri IV, cum ampla et utilissima præfatione de Ordine judiciario apud veteres usitato;* Louvain (Étienne Valerius), in-8°, 1558 (ouvrage très-rare).

Ger. Meermann, *Novus Thesaurus Juris civilis et canonici*, tom. II, 6. — Valerius Andrea, *Fasti Academici studii generalis Lovaniensis;* Lov., 1635. — *Bibliotheca Belgica;* Lov., 1643. — Jacques le Roy, *le Grand Théâtre profane du duché de Brabant*; la Haye, 1730.

AA (*Christian-Charles Henri* [en hollandais, *Hendrik*] *Van Der*), pasteur hollandais, né à Zwolle le 25 août 1718, mort à Harlem en 1793. Il étudia la théologie à Leyde et à Jena, et fut le premier secrétaire perpétuel de la Société hollandaise des sciences (*Maatschappig der Wetenschappen*), qu'il avait contribué à fonder à Harlem en 1752. Il remplit pendant cinquante-un ans les fonctions de pasteur à l'église luthérienne de cette ville. Ses mémoires sur les sciences naturelles sont imprimés dans un recueil périodique hollandais, intitulé *Algemeene Vaderlandsche Latteræfeningen*, premier cah., année 1798, p. 636.

Konst en Letter Bode, vol. X. — *Biographical Dictionary of the Society for the diffusion of useful Knowledge*, t. I, II.

***AACS** ou **ACS** (*Michel*), philosophe et théologien hongrois, né à Saint-Martin le 9 juillet 1631; mort à Rosenau le 23 décembre 1708. Il fit ses études en Allemagne, et remplit successivement les fonctions de pasteur à Hemégyes-Ala, à Raab et à Rosenau. On a de lui, en latin et en hongrois : *Fontes calvinismi obstructi;* Tubingue, 1669, in-8°; — *Boldog halalnak szekere;* Strasbourg, 1700, in-8°.

Oesterreichisches biographisches Lexicon (Dictionnaire biographique de l'empire autrichien); Vienne, 1851, 1re livraison, p. 37.

***AACS** ou **ACS** (*Michel*), théologien hongrois, fils du précédent, naquit à Raab le 28 février 1672, et mourut à Bartfeld le 2 février 1711. Il étudia la théologie à Wittenberg et à Tubingue, et devint aumônier d'un régiment hongrois. On a de lui en latin et en hongrois : *Dissertatio historico-theologica de catechumenis;* Strasbourg, 1700, in-8°; — *Magyar theologia;* Bartfeld, 1709, in-8°; — *Currus Mortis ex pestilentia, in quo hominibus salutarem mortem cupientibus gratiam ipsemet Dominus Jesus præparat;* Strasbourg, 1702, in-12.

***AAGAARD** (*Kund*), pasteur danois, a publié en danois une *Description du bailliage de Torning dans le Slesvig;* Copenhague, 1815, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AAGARD (*Christian*), poëte latin danois, né à Wiborg le 27 janvier 1616, mort le 5 février 1664. Il étudia à Copenhague, de 1635 à 1639; il devint en 1647 professeur de poésie à l'université de cette ville, et en 1658, recteur du collége de Ripen. On a de lui quelques poésies latines, distinguées par la pureté et l'élégance du style. On cite surtout les *Threni hyperboræi*, sur la mort de Christian IV, roi de Danemark; Copenhague, 1648; et son éloge de Frédéric III : *De Homagio Frederici III, Daniæ et Norvegiæ regis;* Copenhague, 1660. Ces productions ont été réimprimées dans *Rostgaard, Deliciæ quorumdam poetarum danorum;* Lugd. Batav., 1693, in-12, t. I.

Moller, *Cimbria literata*, t. II, p. 1. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, t. I, p. 13.

AAGARD (*Niels* ou *Nicolas*), érudit danois, frère aîné du précédent, né à Wiborg en 1612, mort le 23 janvier 1657. D'abord ministre protestant à Faxoe, il fut, depuis 1647, professeur d'éloquence et bibliothécaire à Soroe. Outre plusieurs poésies en grec et en latin, on a de lui quelques opuscules critiques et philologiques : *De optimo genere Oratorum; De stylo Novi Testamenti; De usu Syllogismi in theologia; Prolusiones in Tacitum;* Soroe, 1655, in-4°; — *Animadversiones in Ammianum Marcellinum contra Boxhorn; De nido Phœnicis; De ignibus subterraneis;* Soroe, 1654.

Worm, *Forsög til et Lexicon over Danske, Norske, og Islandske lærde Mænd*, t. II, 3. — *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, p. 102,-337. — Moller, *Cimbria literata*, t. I.

AAGESON ou **AAGESEN** (*Svend*), le plus ancien historien danois, connu aussi sous le nom latin de *Sueno, Agonis filius*. Il vivait à la fin du douzième et au commencement du treizième siècle, et était à peu près contemporain de Snorro-Sturleson. Il écrivit, par ordre d'Absalon, archevêque de Lund, une histoire abrégée des rois de Danemark, depuis l'année 300 jusqu'en 1187 de l'ère chrétienne : *Compendiosa Historia regum Daniæ, a Skioldo ad Canutum VI*. On a aussi de lui une traduction latine de la loi dite de *Witherlag*, sous le titre de *Historia legum Castrensium regis Canuti Magni*. On trouve ces deux ouvrages publiés ensemble dans *Suenonis Agonis filii, Christierni nepotis, primi Daniæ gentis historici, quæ exstant Opuscula; Stephanus Johannis Stephanius, ex vetustissimo codice membraneo Ms. regiæ Bibliothecæ Hafniensis, primus publici juris fecit;* Soroe, 1642, in-8° (222 pages). C'est une source indispensable à quiconque voudrait écrire l'histoire du Danemark. Le latin d'Aageson est rempli de barbarismes, et inférieur à celui de Saxo Grammaticus, son contemporain.

Langebek, *Scriptores Rerum Danicarum*, I, 42.

***AALI** ou **ALI** (*Mustapha Ben-Achmed-Ben-Abdul-Mola*), historien turc, mort en 1006 de l'hégire (1597 de J.-C.). Il a écrit une histoire universelle sous le titre : *Kunhol Akbar* (Trésor des archives), en 4 parties, dont la dernière comprend l'histoire des Ottomans depuis la fondation de leur empire jusqu'au commencement du onzième siècle de l'hégire (seizième siècle de l'ère chrétienne). Il existe aussi un abrégé de

ce grand ouvrage, continué par les archives impériales de Naïma.

Hammer, dans *Allgemeine Encyclopædie*, t. 1, p. 17.

AALST. *Voy.* AELST.

* **AARE** (*Dirk* ou *Thierry, Van Der*), évêque d'Utrecht, mort le 5 décembre 1212 ; on ignore la date de sa naissance. Prince temporel, il se fit remarquer par ses démêlés sanglants avec les comtes de Hollande. Dans la bataille de Heusden, qu'il gagna le 4 septembre 1202, il eut pour auxiliaire Henri, duc de Lorraine.

Beka et Heda, *de Episcopis Ultrajectinis*, p. 62-68, édit. 1643. — Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*, t. II, p. 288. — Bilderdyk, *Geschiedenis des Vaderlands*, t. II, p. 72.

AARON (אהרון, *Aharon*), premier grand prêtre des Juifs, frère aîné de Moïse, fils d'Amram et de Jochabed, de la tribu de Lévi, naquit en Égypte vers 1574 avant J.-C., et mourut dans le désert sur la montagne de Thor, à l'âge de 122 ans, en 1452 avant J.-C. Il seconda Moïse dans toutes ses entreprises pour délivrer le peuple hébreu, et reçut le titre de grand prêtre au pied du mont Sinaï, peu de temps après la sortie d'Égypte. Il porta le premier l'*ephod*, espèce de robe courte, sans manches, symbole de l'union des vertus sacerdotales. Son élévation fit beaucoup de jaloux, et excita une révolte qui ne put être apaisée que par un miracle. Pendant que Moïse était sur le mont Sinaï, Aaron céda aux instances des Israélites, qui demandaient un veau d'or pour l'adorer. Dans le désert de Gadès, il douta de la toute-puissance de Dieu et de l'exécution du miracle promis à Moïse. En punition de son incrédulité, il fut condamné à ne point voir la terre promise. La dignité de grand-prêtre passa à son fils Éléazar, puis à ses descendants en ligne directe. Les Juifs modernes croient qu'il existe encore des descendants d'Aaron : ils les nomment, en hébreu, *Kohanim* (כהנים), c'est-à-dire prêtres.

Exod., chap. 4, 6, 7, 8, 29 et 32. — *Levitic.*, 9. — Joseph., *Antiq.*, I, 2, 3 et 4. — Lactance, *De vera Sapient*, lib. IV. — Seldenus, *De Diis Syris*.

AARON (*Saints*). Il y a deux saints de ce nom : l'un souffrit le martyre à l'époque de la persécution de Domitien ; son corps est enterré à Caer-Léon, métropole du pays de Galles ; l'autre vivait au commencement du sixième siècle, en Bretagne, où il fonda le premier monastère, qui devint l'origine de la ville de Saint-Malo. Une église du diocèse de Saint-Brieuc est sous l'invocation de saint Aaron.

Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti, d'Achéry et de Mabillon.

AARON (*d'Alexandrie*), médecin et philosophe, florissait au commencement du septième siècle, sous le règne de l'empereur Héraclius. Il écrivit, en langue syriaque, un ouvrage de médecine divisé en trente traités, sous le nom de *Pandectæ*. Ce n'est qu'une compilation faite d'après les travaux des médecins grecs. Dans cet ouvrage, traduit en arabe par Maserdjouïah en 683 de J.-C., on trouve la première mention de la petite vérole, maladie qui prit naissance en Égypte. C'est de là que les Arabes la répandirent dans les pays où ils portèrent leurs armes.

Pocock, *Hist. Orient.* — Haller, *Bibliotheca Medic. Pract.*, I, 335. — Sprengel, *Histoire de la Médecine*, II, 267. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, XIII, 18. — Freind, *History of Physic*. — Russell's, *Nat. Hist. of Aleppo*, vol. II, Append., p. IV. — G. Kühn, *Additam. ad Ind. Med. Arab. a Fabric. exhib.* — Wüstenfeld, *Geschichte der Arab. Aerzte*.

* **AARON-ABIOB** ou **AVIOB**, rabbin, de Thessalonique, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui un commentaire littéral du livre d'*Esther*, sous le titre *Oleum Myrrhæ* (Schemen Hamor) *ex rabbinorum commentariis*, etc. ; Thessalonicæ, 1601, in-4° (en hébreu).

Wolf, *Bibl. Hebr.*, t. I, p. 113. — Lelong, *Bibliotheca Sacra*, t. II, p. 596.

AARON-ACHARON (*Aaron le jeune*), rabbin, natif de Nicomédie, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il était de la secte des karaïtes. On a de lui plusieurs livres de théologie mystique (l'*Arbre de la Vie*, le *Gardien de la Foi*, le *Jardin d'Éden*), et un *Commentaire littéral sur le Pentateuque*, sous le titre de *Cether Torah* (couronne de la loi).

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. I, p. 115. — Mardochæus, *Notitia Karæorum*.

AARON-ARISCON ou **HARISCHON**, célèbre rabbin caraïte, exerçait la médecine à Constantinople vers la fin du treizième siècle. Il avait la réputation d'un grand philosophe, et, ce qui vaut mieux encore, celle d'un honnête homme. On lui doit : 1° un *Commentaire sur le Pentateuque*, sous ce titre : *Hammuchbar* (l'élu). Cet ouvrage est encore inédit ; il en existe des manuscrits dans la bibliothèque de Leyde, et dans la Bibliothèque nationale de Paris. Le manuscrit de cette dernière bibliothèque porte, au frontispice, que l'ouvrage a été composé en 5054 de la création du monde (1294 après J.-C.) ; — 2° un *Commentaire sur les premiers prophètes*, c'est-à-dire sur les *Livres de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois*, traduit de l'arabe en hébreu ; manuscrit de la bibliothèque de Leyde ; — 3° un *Commentaire sur Isaïe et sur les Psaumes*, ms. de la même bibliothèque ; — 4° un *Commentaire sur Job* ; — 5° un *Traité de grammaire et de critique hébraïque* (*kelil Iophi*, c'est-à-dire *perfection de la beauté*), ouvrage très-rare, imprimé à Constantinople en 1581 ; — 6° un ouvrage écrit en hébreu (*Sepher-tephiloth* (comme les précédents, et dont le titre latin est : *Ordo precum juxta ritum synagogæ karaïtarum;* Venetiis, 1528-29, 2 vol. in-4°. Ces deux volumes sont fort rares.

Simon, *Bibliothèque critique*, vol. II. — Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. III, p. 74. — Mardochæus, *Notitia Karæorum*, p. 141 de l'édition de Wolf.

* **AARON-BEN-ASER**, ou **AARON BAR MOISE**, célèbre rabbin juif, vivait dans la première moitié du onzième siècle. On a de lui un Traité des

accents de la langue hébraïque, imprimé en 1517, et des Variantes du texte hébreu de la Bible. Aaron recueillit ces variantes dans les manuscrits des bibliothèques de l'Occident, pendant que son collaborateur, Ben-Nephtali, cherchait d'autres variantes dans les manuscrits des bibliothèques de l'Orient. Ces différences de texte, presque purement grammaticales, ont donné naissance à deux sectes célèbres parmi les Juifs : celle des Orientaux qui suit Ben-Aser, et celle des Orientaux qui admet exclusivement l'autorité de Ben-Nephtali. Leurs éditions de la Bible donnent pour la première fois les points-voyelles; c'est pourquoi on leur en a attribué l'invention. Les écrits d'Aaron-ben-Aser sont imprimés avec ceux de Moïse-ben-David à la fin de la *Biblia Rabbinica* de Venise.

Wolf, *Biblioth. Hebræa*, I, 127; III, 79. — Bartolocci, *Bibl. Mag. rab.*, I, 93. — *Biblia Hebræa, cum comm. rabbin.*, IV, ad finem.

***AARON BERAKIAH**, rabbin, fils de Moïse Berabbi Nachmiah, de Modène, a laissé l'ouvrage suivant : *Maavar Jabbok* (*le passage de Jabbok*); Mantuæ (Judas Samuel Perusinus), 1626, in-4°. Ce livre, divisé en cinq parties, traite des devoirs de charité, du jeûne des Israélites, de leur manière d'ensevelir les morts, etc. E. D.

Bartolocci, *Biblioth. Mag. rabbin.*, I, 89. — Wolf, *Biblioth. Hebr.*, I, 117; III, 73.

AARON DE BISTRICZ (*Pierre-Paul*), religieux de l'ordre de Saint-Basile, et évêque de Fogaras en Transylvanie; il mourut en odeur de sainteté en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages en langue valaque, entre autres : *Definitio et exordium sanctæ œcumenicæ synodi;* Florence, 1762, in-12.

AARON-BEN-CHAIM, célèbre rabbin, né à Fez dans le milieu du seizième siècle. Il fut chef des synagogues de Fez et de Maroc. Pour veiller lui-même à l'impression de ses ouvrages, il fit en 1609 un voyage à Venise, où il mourut peu de temps après. On a de lui : 1° *le Cœur d'Aaron*, contenant deux commentaires sur Josué et sur les Juges; imprimé avec le texte sacré, à Venise, en 1609, in-fol.; — 2° *l'Offrande d'Aaron*, ou *remarques sur le livre Siphra*, qui est un ancien commentaire sur le *Lévitique;* Venise, 1609, in-fol.; — 3° *les Manières d'Aaron*, c'est-à-dire *Traité de treize manières d'expliquer la loi.*

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. I, p. 118; t. III, p. 74. — Bartolocci, *Bibliotheca Magna rabbinica*, t. I, p. 90

***AARON-BEN-JOSEPH SASON** (**SCHASCON** de quelques biographes), rabbin, de Thessalonique, vivait vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il s'est fait un nom par ses écrits, parmi lesquels on remarque 1° *Torath Emeth* (la loi de la vérité), recueil de *deux cent trente-deux décisions sur des questions relatives aux ventes, louages*, etc., imprimé à Venise en l'an du monde 5386 (1616 de J.-C.), in-fol.; — 2° *Sephath Emeth* (le livre de la vérité), explication du Josephoth de la Ghomara; Amsterdam, 1706, in-8°.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. I, p. 122; t. III, p. 75. — Bartolocci, *Bibliotheca Magna rabbinica*, t. I, p. 91.

***AARON KOHEN**, rabbin italien, à tort confondu avec Aaron de Pesaro, vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Il a composé un livre intitulé *Archoth Khagin Héruk* (les longs sentiers de la vie), qui est un recueil de sentences morales.

Wolf, *Bibliotheca Hebr.*, t. I, p. 122; t. III, p. 76. — Bartolocci, *Bibliotheca Magna rabbinica*, t. I, p. 22.

***AARON DE PESARO** (*Pisaurensis*), rabbin italien, vivait vers la fin du seizième siècle. Il a donné, sous le titre de *Générations d'Aaron*, un index général de tous les passages de l'Écriture cités et expliqués dans le Talmud babylonien. Cet index (*Toldoth Aharon*) fut imprimé en hébreu, à Bâle (Am. Froben), en 1581, et souvent réimprimé.

Wolf, *Bibl. Hebr.*, I, 129; III, 81. — Buxtorfius, *Bibl. Rabbinica*, p. 369. — Bartolocci, *Bibl. Mag. rab.*, I, Appendix, 739. — Lelong, *Bibl. Sacra*, II, 590.

AARON (*Pietro*), moine de l'ordre des Crosachieri (Porte-Croix) et chanoine de Rimini, né à Florence vers 1480, mort vers le milieu du seizième siècle. Il s'appliqua à l'étude de l'harmonie; on a de lui les ouvrages suivants : 1° *De institutione harmonica, libri tres;* Bononiæ, 1516, in-4°; — 2° *il Toscanello, della musica, libri tre;* Venezia, 1523, in-fol.; — 3° *Trattato della natura e cognizione di tutti gli tuoni di canto fermo e figurato;* Venezia, 1525, in-fol.; — 4° *Lucidario in musica di alcune opinioni antiche e moderne;* Venezia, 1545, in-4°; — 5° *Compendiolo di molti dubbi, e sentenze intorno al canto fermo et figurato;* Milano, 1547.

Baini, *Vita di Palestrina.* — Hawkins, *History of Music.* — Marley, *Practical music.* — Burney, *Hist. of Music.*

***AARON DE RAGUSE**, rabbin du dix-septième siècle, est auteur de *Remarques sur le Pentateuque, et sur plusieurs livres de l'Écriture sainte.* Ces remarques ont été publiées, en hébreu, sous le titre de *Barbe d'Aaron;* Venise, 1657, in-fol. E. D.

AARON RASCHID. *Voy.* HAROUN AL-RACHID.

***AARON** *le Vieux*, célèbre cabaliste, dont il nous reste un seul écrit, intitulé *Epistola rationum in qua compendiose continentur cabalæ divinæ fundamenta* (texte hébreu), commenté, en hébreu, dans l'ouvrage du rabbin Schabti, intitulé *Sepher Schepha tal;* Hanau, 1602, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AARON ZALAHA**, rabbin espagnol, mort vers 1293. Il est auteur d'un commentaire publié sous ce titre : *Sepher Hachinuk, id est Liber Institutionis; Recensio* 613 *legis Mosaicæ præceptorum*, etc. (texte hébreu); Venise (Dan. Bomberg), 1523, in-fol. Un manuscrit de cet ouvrage, écrit en 1313 par Abraham-ben-Mosis, existe à la bibliothèque du Vatican. E. D.

Bartolocci, *Bibliotheca Magna rabbinica*, t. I, p. 90. — Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. I, p. 123; t. III, p. 77.

AARON (*Isaac*), Juif d'origine, vivait vers la fin du douzième siècle. Il était interprète de l'empereur Manuel Comnène pour les langues occidentales. Il trahit ce prince, et fut condamné à avoir les yeux crevés. Andronic Comnène ayant usurpé le trône, Aaron lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, organe bien plus malfaisant. Ce conseil fut bientôt pratiqué sur Aaron lui-même par Isaac l'Ange, le successeur d'Andronic Comnène (en 1203).

Nicetas, *Hist. de Manuel Comnène*, l. IV.

AARONEWITZ (*Isaac*), juif polonais, plus connu sous le nom d'*Isaac-ben-Aaron-Paostytz*, mort en 1629. Il a publié divers ouvrages hébreux, entre autres le *Talmud de Babylone*, 13 vol. in-fol., et le *Talmud de Jérusalem*, 1609.

Jost, *Geschichte der Israëliten*.

* **AARSCHOT** (*Philippe de Croï*, duc D'), diplomate belge, mort à Venise en 1595. Il représenta Philippe II, roi d'Espagne, à la diète de Francfort, convoquée, en 1563, pour l'élection d'un empereur. Après quelques hésitations, il entra dans la ligue des comtes de Mansfeld et des princes d'Orange, mécontents du gouvernement espagnol. Outré de l'intolérance religieuse et de la férocité des commandants espagnols, il quitta sa patrie et se retira à Venise, « afin d'avoir, disait-il, au moins une place pour mourir tranquille. » — Son fils Charles, prince de Chimay, mourut sans postérité.

Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*, t. VIII, p. 410. — Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*, t. I, p. 52 et suiv. — Pinedo, *Historia de la orden del Toyson de Oro*, t. I, p. 221.

AARSENS (*François* D'), diplomate hollandais, né à la Haye en 1572, mort en 1641, fils de Corneille d'Aarsens. La part qu'il eut au meurtre judiciaire d'Olden Barnevelt a imprimé à son nom une tache ineffaçable. Nommé en 1599 résident à la cour de France, Aarsens concourut aux longues et difficiles négociations de la trêve de douze ans conclue, en 1669, entre les états généraux et l'Espagne, sous la garantie de la France. Il remplit ensuite une mission à Venise; puis il revint en France avec le titre d'ambassadeur, et jouit d'un grand crédit auprès de Louis XIII, jusqu'au moment de son rappel en 1613. On lui attribua en Hollande quelques pamphlets qui provoquèrent des réclamations de la part du gouvernement français; et il acneva de se démasquer dans le fameux procès du grand pensionnaire. La mort de Barnevelt rendit Aarsens odieux à tous les partisans de cette noble victime. Cependant il remplit encore deux ambassades importantes en Angleterre et en France. Il laissa une fortune considérable et une réputation fort équivoque. Le cardinal de Richelieu disait n'avoir connu de son temps que trois grands politiques : Oxenstiern, chancelier de Suède, Viscardi, chancelier de Montferrat, et François d'Aarsens. — Son fils, *Corneille* Aarsens (né en 1602 et mort en 1662), passait pour le plus riche particulier de la Hollande. Son petit-fils, *François* Aarsens, est connu par les voyages qu'il fit dans diverses contrées de l'Europe. On a de lui un *Voyage d'Espagne, historique et politique*, fait en l'an 1655, publié par de Sercy; Paris, 1666, in-4°.

Wicquefort, *Traité de l'ambassadeur*, t. II, p. 435, 436. — Aubery, *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, p. 264, 376, 378 et suiv. — Amelot de la Houssaye, *Hist. du concile de Trente.*

AARSSENS (*Corneille Van*), seigneur de Spyck, homme d'État hollandais, né à Anvers en 1543, mort en 1624. Secrétaire du conseil de Bruxelles en 1574, il fut nommé pensionnaire en 1584 et greffier des états généraux, fonctions qu'il exerça pendant quarante ans. D'abord lié avec Olden-Barnevelt, il passa ensuite dans le parti de Maurice de Nassau.

Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*, IX, 273. — Aubery, *Mémoires pour servir à l'hist. de la Hollande*, p. 376.

AART VAN DER GOES. *Voy.* GOES.

AARTGEN ou **AERTGEN**, connu aussi sous le nom d'*Arthus Claessoon*, peintre hollandais, né à Leyde en 1498, mort en 1564. Il fut d'abord cardeur de laine; puis il se mit à peindre avec un tel succès, que Franck Floris, excellent peintre d'Anvers, fit le voyage de Leyde exprès pour voir les ouvrages d'Aartgens : il lui proposa une pension pour améliorer son sort, s'il voulait s'établir à Anvers; mais Aartgens refusa cette offre généreuse. Quelque temps après il eut le malheur de se noyer, à l'âge de soixante-six ans, dans une promenade sur l'eau.

Sandrart, *Maler Akademie* (Académie des peintres), t. III, p. 260. — Descamps, *Vie des peintres flamands*, t. I, p. 60.

AARTSBERGEN (*Alexandre Van Der* CAPELLEN, seigneur D'), homme d'État hollandais, né vers la fin du seizième siècle, et mort en 1656. Issu d'une ancienne famille équestre du comté de Zutphen, il joua un rôle distingué dans l'histoire des sept Provinces-Unies. Pour justifier en partie les actes de son trisaïeul Robert-Gaspard Van Der Capellen, il publia ses *Gedenkschriften* ou *Mémoires*, Utrecht, 1777, 2 vol. in-8°, qui s'étendent depuis 1611 jusqu'en 1632, époque importante dans les annales de la Belgique. Aartsbergen y est représenté comme un partisan éclairé du stathouder, mais nullement, ainsi qu'on l'avait cru, comme un vil complaisant de Guillaume II, auquel, dans plusieurs occasions, il avait dit la vérité avec une noble franchise. Son éducation, ses voyages, son expérience, relevaient son mérite personnel. Ses principes respiraient une sage tolérance et l'amour de la paix. Gérard-Jean Vossius, dans son oraison funèbre de Thomas Erpenius, prononcée à Leyde en 1624, parle avec éloge d'Aartsbergen.

Ferwerda, *Nederlandsch Geslacht-Stam-en-Wapen-Boek*, article VAN DER CAPELLEN. — Wagenaar, *Va-*

derlandsche Historie, XII, 74, etc. — Aitzema, *Historie van Saken van Staet*, VII, 57.

AARTSEN ou **AERTSEN** (*Pierre*), peintre hollandais, surnommé *Lange Peter* (Long Pierre), né à Amsterdam en 1507, mort en 1573. Élève d'Aert Claesson, de Leyde, il fut admis, en 1533, dans la maîtrise des peintres anversois. On a de lui des tableaux estimés, représentant l'intérieur d'une cuisine, des mets, des fruits, des animaux, etc. Il peignit aussi quelques sujets religieux pour les églises d'Amsterdam, de Louvain, etc.

Vanmander, *Het leven der Neterlandsche Schilders* (Vie des peintres hollandais). — Descamps, *Vie des peintres flamands.* — Heineken, *Dictionnaire des Artistes.*

***AASCOW** (*Urbain-Bruan*), médecin danois, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut médecin des armées navales, et attaché au service de la marine royale du Danemark. Il a publié à Copenhague, en 1774, un *Journal d'observations* sur les maladies qui régnèrent sur la flotte danoise que l'on avait équipée pour bombarder Alger en 1770.

***AASSIM** ou **ASSIM** (*Ben-Abderrahman effendi*), écrivain turc, mort en 1086 de l'hégire (1675 de J.-C.). Il continua jusqu'à son époque l'anthologie turque (*Subdetol-esshaar*) du célèbre Kafsade.

Hammer, dans *Allgemeine Encyclopædie*, t. I, 24.

***AASSIM** (*Ismaël effendi*), mufti, mort en 1172 de l'hégire (1758 de J.-C.). Il laissa quelques livres d'histoire et un recueil de lettres, dont Wassif fait un très-grand cas. Sa bibliothèque se montait à plus de mille volumes.

Hammer, dans *Allgemeine Encyclopædie*.

ABA ou **OWON** (*Samuel*), roi de Hongrie, mort en 1044. Il fut le beau-frère de saint Étienne et le premier roi chrétien de la Hongrie, élu en 1041, après avoir été chassé du pays. Il vainquit Pierre, surnommé *l'Allemand*, neveu de saint Étienne, et détesté des grands du royaume. Il ravagea l'Autriche et la Bavière, où Pierre s'était retiré. Mais il fut défait par l'empereur Henri III, dit *le Noir*, et massacré en 1044 par ses propres sujets.

Bonfin, *Rerum Hungar. Decad.*, lib. II. — Schwarz, *Tractatus de Samuele rege Hugariæ, qui vulgo Aba audit;* Lemgo, 1761, in-4°. — Thwrocz, *Chron. Hungarorum.* —Ranzanus, *Epitome rerum Hungaricarum.* — Mailath, *Geschichte der Magyaren.*

ABACA-KHAN. *Voy.* ABAGAKAN.

***ABACCO** ou **L'ABACCO** (*Antonio*), architecte et graveur italien, vivait à Rome dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était élève d'Antonio di San-Gallo. Il a gravé les planches de son ouvrage intitulé *Libro d'Antonio Abacco, appartenente all' architectura, nel quale si figurano alcune nobili antichita di Roma;* Venise, 1558; *ibid.*, 1576. Abbaco grava aussi les plans de l'église de Saint-Pierre de Rome, d'après les dessins de San-Gallo. On ignore l'époque de sa mort.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes.*

***ABACO** (*Paolo dall'*), mathématicien et poëte florentin, mort en 1365. Son véritable nom était *Paul Dagomari.* On a de lui quelques écrits (inédits) sur l'arithmétique et l'algèbre. Selon Villani, il publia en Italie le premier almanach.

Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, t. II, p. 205.

ABACUC. *Voy.* HABACUC.

ABAD Ier (*Abou'l-Cacem-Mohammed*), premier roi maure de Séville, fondateur de la dynastie des Abadytes, mort le 24 janvier 1042, (le 29 djoumadi Ier, an 433 de l'hégire). Son père, Ismaël-ben-Abad, était originaire d'Emèse en Syrie. Un de ses ancêtres vint en Espagne au deuxième siècle de l'hégire, et se fixa dans les environs de Séville, à Tocina près du Guadalquivir. Par son opulence et son habileté, Ismaël acquit beaucoup de considération et d'autorité à Séville : sa maison devint l'asile des bannis de Cordoue pendant les dissensions civiles; son fils Abou'l-Cacem-Mohammed marcha sur les traces du père, gagna la confiance du roi de Cordoue Al-Cacem-Al-Mamoun et obtint la charge de grand cadi de Séville, avec le gouvernement de la province. Lorsque ce dernier perdit pour la seconde fois le trône de Cordoue, Abad se rendit indépendant, l'an 413 de l'hégire (1023 de J.-C.), par le secours des sheiks et des vizirs, que ses largesses avaient gagnés. La défaite et la mort d'Yahia-Al-Motaly, prince de Cordoue, l'an 417 (1026 de J.-C.), déterminèrent le premier acte de révolte d'Abad, et consolidèrent sa souveraineté. Après l'extinction des Omeyades, il prit le titre de roi, et ne laissa échapper aucune occasion d'agrandir sa puissance. Il tourna ses armes contre Mohammed-ben-Abdallah-Al-Boracely (*Barzeli* ou *Barozila* de quelques historiens), maître absolu de Carmone et d'Ecija, lui enleva plusieurs places, et l'assiégea dans sa capitale. Serré de près et manquant de provisions, Al-Boracely s'évada de Carmone, envoya son fils solliciter les secours du roi de Grenade, et alla lui-même implorer l'assistance du roi de Malaga. Ismaël, fils d'Abad, surprit d'abord isolément les troupes de ces souverains, et les défit; mais, après leur jonction, il succomba, et perdit la vie dans une bataille sanglante. Le roi de Séville, craignant d'être accablé si le roi de Cordoue se déclarait contre lui, eut recours à un stratagème. Il fit annoncer que le khalife Hescham II Al-Mowaïad, dont on ignorait depuis longtemps le sort, avait reparu à Calatrava, et était venu se mettre sous sa protection. Afin d'accréditer le bruit de l'existence de ce prince, il voulut que le nom de Hescham fût proclamé dans la Khothbah et gravé sur les monnaies, au mois de moharrem 427 (novembre 1035); en même temps il annonça à tous les sheiks de l'Andalousie, à tous les walis de l'Espagne et de l'Afrique, qu'il n'avait pris les armes que pour rétablir Hescham

sur le trône de ses aïeux. A l'aide de ce stratagème il réussit à raffermir la royauté de Séville, et déconcerta les projets pacifiques du souverain de Cordoue. L'émir de Carmone, étant rentré dans sa capitale, se joignit à ses alliés pour se venger du roi de Séville et ravager ses États. Mais ce dernier, par ses richesses, par les ressources de son esprit et la valeur de son général Ayoub-ben-Amer, remporta divers avantages sur les coalisés, sema parmi eux la discorde, et les força à la retraite. Alors, pour tirer un dernier parti du nom de Hescham, il fit répandre le bruit que ce prince venait de mourir, après lui avoir légué son héritage et sa vengeance. Le testament supposé qu'il publia séduisit les Al-Améris, qui, regrettant les Omeyades, s'attachèrent jusqu'à l'ombre de leur puissance. Abad vit alors presque tout le midi de l'Espagne se déclarer pour lui, ou rechercher son alliance. Il se disposait à marcher contre ses ennemis, lorsqu'il mourut subitement, après un règne de vingt ans.

Masdeu, *Historia critica de España,* t. XII, p. 344 et suiv.; Madrid, 1793, in-4°. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, t. II, p. 167; Paris, 1765, 8. — Conde, *Hist. de la domination des Arabes,* etc.

***ABAD II** (*Abou-Amrou-Al-Motadhed-Billah*), roi maure de Séville, fils et successeur du précédent, naquit en 1012 de J.-C., et mourut le 2 ou 6 djoumadi II, l'an 461 de l'hégire (29 mars ou 2 avril 1069). Il fut proclamé le II[e] djoumadi (27 janvier) 1042 de J.-C., sous le titre d'*Al-Motadhed-Billah*, qu'il prit, à l'exemple des khalifes Omeyades, Abassides et Fathimides. Il passait pour un musulman peu orthodoxe, parce que, dans les vingt-cinq villes qui formaient ses États, il n'avait fondé qu'une seule mosquée. Dans une des salles de son palais de Séville, il conservait plusieurs coupes ornées d'or et de pierreries, et faites avec les crânes de ses principaux ennemis. Il continua la guerre contre le roi de Carmone, et contre les souverains alliés de Grenade et de Malaga. Cette guerre acharnée lui servit d'excuse pour différer de secourir le roi de Cordoue contre celui de Tolède. Mais, par l'entremise du roi de Badajoz, il se tint à Séville une junte à laquelle assistèrent plusieurs sheiks de l'Andalousie occidentale, qui demandaient à être compris dans l'alliance conclue en rabi I[er], 443 (juillet 1051). Le roi de Séville refusa de les y admettre, alléguant qu'ils n'étaient que ses vassaux; et, arbitre souverain de toutes les délibérations, il renvoya les députés, plus satisfaits de sa magnificence et de sa libéralité que de sa bonne foi. Cependant il se décida à fournir quinze cents cavaliers au roi de Cordoue; mais tandis que ces troupes, réunies à celles des émirs de l'Andalousie, combattaient pour la même cause, l'ambitieux Abad, pour se venger de ces derniers, les attaqua les uns après les autres, les dépouilla de leurs États, incorpora successivement aux siens Niébla, Huelva, Saltis, Oksonoba, Sainte-Marie et Silves, en un mot toute l'Andalousie occidentale et l'Al-Garb méridional. Il donna néanmoins le fief de Niébla, à titre de récompense, à Abdallah, fils d'Abd-el-Aziz, qui, dépossédé et persécuté par son implacable suzerain, s'était réfugié à Carmone, d'où il avait été se jeter entre les bras du roi de Cordoue. Abdallah se montra reconnaissant des faveurs dn roi Abad. A la tête des troupes de ce prince, il fit la guerre au roi de Carmone et l'assiégea dans sa capitale, qui, peu auparavant, avait servi d'asile à son père fugitif. Il pressa si vivement le siége que les habitants capitulèrent, et se soumirent au roi de Séville. Avant la reddition de la place, Mohammed-Al-Boracely en sortit secrètement, et alla implorer de nouveau le secours du roi de Malaga. Ces deux princes tentèrent inutilement de reprendre Carmone; et, après divers combats sans résultats décisifs, ils retournèrent, l'un à Malaga, l'autre à Ecija. Le roi de Séville, s'étant rendu maître de Cordoue par trahison, sut accoutumer les habitants à sa domination, en prodiguant aux grands l'or et les honneurs, et donnant du pain et des spectacles au peuple, qui oublia bientôt son ancien souverain. Le roi Abad continua la guerre avec succès contre les princes coalisés, et acheva de dépouiller celui d'Ecija. Le chagrin d'avoir perdu sa fille, d'une incomparable beauté, conduisit au tombeau ce prince, à la fois magnifique et ambitieux, timide et superstitieux, voluptueux et cruel. Il était âgé de cinquante-sept ans, et en avait régné vingt-huit. En mourant, il recommanda à son fils de se défier des Al-Moravides, de conserver avec soin les deux clefs de l'Andalousie, Algéziras et Gibraltar, et de ne rien négliger pour réunir sous sa domination toute la Péninsule, qui devait appartenir au maître de Cordoue et de Seville.

Masdeu. — Conde; Cardonne; *loc. cit.*

ABAD III (*Abou'l-Cacem*, *Mohammed-Al-Motamed-Billah*), fils du précédent, né en 1039, mort en mars 1095. Il fut proclamé roi de Séville en 1069, sous les titres d'*Al-Motamed*, d'*Al-Djafer* et d'*Al-Mowaïad*, surnoms qui l'ont fait souvent confondre avec d'autres princes. Valeureux et prudent, et sachant par sa libéralité enflammer le zèle de ses serviteurs et s'assurer leur fidélité, Abad-Al-Motamed, aussi magnifique, aussi ambitieux que son père, ne fut ni cruel ni sanguinaire, et abusa rarement de la victoire. Il rendit les biens à ceux qui s'étaient dérobés par la fuite à la tyrannie du dernier règne. Il excellait dans la poésie, et rivalisait avec le roi d'Alméria, son ami : tous deux protégeaient les arts et les lettres. L'an 472 de l'hégire (1079 de J.-C.), après une guerre longue et cruelle, Abad reprit Cordoue, acheva la conquête du royaume de Malaga par la prise d'Algéziras, et mit fin à la dynastie des Hamouides. Cependant il s'inquiétait des progrès d'Alphonse, roi de Castille, qui, depuis la prise de To-

lède, étendait ses conquêtes sur les plaines arrosées par le Tage, et s'était emparé de Maglit, de Maquela et Guadalajara : il lui écrivit pour l'inviter à se contenter de sa capitale, et à se conformer aux clauses de leur traité d'alliance. Le Castillan répondit que les pays qu'il avait soumis appartenaient à ceux qui étaient maintenant ses vassaux. Afin de prouver en même temps qu'il était fidèle au traité, il envoya au roi de Séville 1500 hommes, armés de toutes pièces, pour le seconder dans ses guerres contre le roi de Grenade. Abad-Motamed fit la paix avec ce dernier, et se hâta de congédier ses dangereux auxiliaires. A la nouvelle qu'Alphonse venait d'envahir les États d'Al-Garb et de Saragosse, il invita les rois d'Alméria, de Grenade, de Badajoz, de Valence, à se joindre à lui, pour s'opposer aux progrès des chrétiens.

Une junte, composée des oulémas et des cadhis attachés aux mosquées métropolitaines de l'Espagne, se tint à Cordoue l'an 478 de l'hégire (en 1085 de J.-C.); et le résultat de ses délibérations fut de proclamer l'*Al-Djehad* (la guerre sainte), et d'en confier le commandement à Yousouf-ben-Taschfyn, second roi de Maroc. Celui-ci débarqua, pendant la nuit du mois de rabi IIe, 479 de l'hégire (août 1086 de J.-C.), à Algéziras, et y fut reçu par tous les émirs de la Péninsule. Séville était le rendez-vous général des troupes musulmanes. A la première nouvelle de l'arrivée du monarque africain, Alphonse avait levé le siége de Saragosse, et réclamé le secours de tous les princes chrétiens de l'Espagne et de la France méridionale. A la tête de cent mille hommes il s'était avancé dans les plaines de Zallaka, entre Badajoz et Mérida. Là se] rencontrèrent les deux armées le 12 redjeb 479 de l'hégire (23 octobre 1086). Attaqués par une troupe de chrétiens, sous les ordres d'*Al-Barhanis* ou Bérenger-Raimond II, comte de Barcelone, les musulmans d'Espagne plièrent après une assez courte résistance; bientôt leurs chefs prirent la fuite, et gagnèrent Badajoz. Le roi de Séville seul demeura à son poste avec ses fidèles Andalousiens, et donna le temps au roi de Maroc de lui envoyer des renforts, qui l'aidèrent à combattre avec avantage. L'issue de la bataille était encore incertaine, lorsque Yousouf, débouchant de la montagne derrière laquelle sa réserve était cachée, assaillit le camp du roi de Castille, égorgea les troupes qui le gardaient, s'empara de tous les bagages, mit l'armée chrétienne en déroute, et décida la victoire. Alphonse parvint à se sauver avec cinq cents cavaliers, et n'arriva à Tolède qu'après avoir vu périr la plus grande partie de son escorte. Les musulmans eurent trois mille hommes tués, au rapport des historiens arabes, qui paraissent avoir exagéré la perte des chrétiens. Le roi de Séville, malgré les blessures qu'il reçut dans cette journée, s'empressa d'en envoyer la nouvelle à son fils aîné, par une lettre qu'il attacha sous l'aile d'un pigeon. Après le partage du butin, le roi de Maroc retourna en Afrique, laissant des troupes en Espagne, sous le commandement de son parent Schyr ou Sayr-ben-Abou-Bekr. Les hostilités continuelles entre les chrétiens et les musulmans, la discorde de ceux-ci, les lettres pressantes de Schyr-ben-Abou-Bekr, éveillèrent l'ambition du roi de Maroc, et le déterminèrent à une nouvelle expédition. Cette fois il vint sans être appelé par ses alliés, qui malheureusement avaient compris trop tard ses secrètes intentions. Yousouf assiége d'abord Tolède, où le roi de Castille s'était renfermé; il saccage les environs de cette capitale, fait périr ou réduit en servitude un grand nombre de chrétiens; puis, sous le prétexte que les émirs avaient refusé de se joindre à lui, il lève le siége, et va détrôner Abdallah, dernier roi de Grenade. Charmé du climat de cette ville, il y séjourne quelque temps, renvoie, sans leur donner audience, les ambassadeurs des rois de Séville et de Badajoz, et, laissant entrevoir ses projets ultérieurs, il retourne à Maroc en ramadhan 483 (novembre 1090). Abad, prévoyant le sort qui le menace, se repent alors d'avoir attiré les Maures en Espagne: il fortifie à la hâte les murs et le pont de Séville, et met toutes ses places en état de défense. Schyr, général de Yousouf, après avoir vainement employé la ruse et les promesses pour engager le roi de Séville à se soumettre, le somme de livrer ses places, et de venir jurer obéissance à Yousouf, émir suprême des musulmans. Abad entreprit une lutte inégale, perdit successivement les places les plus importantes de ses États, et fut réduit à implorer le secours d'Alphonse, roi de Castille. Celui-ci, moins par générosité peut-être que pour arrêter les progrès alarmants des Africains, envoya, sous les ordres du comte Gomez, une armée de soixante mille hommes qui fut complétement battue. Schyr prit possession de Séville le 19 ou 22 redjeb 484 (ou 9 septembre 1091), et fit embarquer pour l'Afrique le roi Abad avec ses femmes et ses enfants. Yousouf reçut ces malheureux à Ceuta, et les envoya prisonniers à Aghmat. Renfermé dans une tour, Abad y vécut quatre ans, servi par ses propres filles, qui étaient réduites à filer de la laine pour vivre. Il composa sur ses revers une élégie, pleine de sensibilité; car la poésie, qui avait fait ses délices dans la prospérité, le consola dans le malheur. Ses romances devinrent populaires. Abad mourut dans sa prison, à l'âge de cinquante-six ans. En lui s'éteignit la dynastie des Abadides, qui, après avoir eu un règne de plus de soixante et dix ans, se termina par une catastrophe semblable à celle dont son père et lui-même avaient rendu victime le dernier roi de Cordoue, Mohammed-ben-Djahwar. Les fils d'Abad finirent leurs jours en Afrique, dans l'indigence et l'obscurité.

Masdeu, *Historia critica de España*, t. XII, p. 350. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous*

la domination des Arabes, t. II, p. 200. — Conde, *Histoire de la domination des Arabes.*

* **ABADIA** (*François-Xavier*), général espagnol, né à Valence (Espagne) en 1774, mort vers 1830. Chef d'état-major de l'armée insurrectionnelle de la Manche lors de l'occupation française, il se retira avec les débris de ce corps à Cadix, où il obtint le grade de maréchal de camp, après avoir tenu pendant quelques jours le portefeuille du ministère de la guerre. En 1812, Abadia fut investi du commandement de l'armée de Galice, qu'il avait organisée. Après le rétablissement de Ferdinand VII sur le trône d'Espagne, il fut nommé lieutenant général, et chargé de l'inspection des troupes réunies à Cadix pour l'expédition de l'Amérique espagnole.

* **ABAD Y QUEYPEO** (*Manuel*), évêque espagnol, né dans les Asturies vers 1775 (on ignore l'époque précise de sa mort). Il passa au Mexique, après avoir embrassé l'état ecclésiastique. Il était juge des testaments à Valladolid de Méchoacan, lorsqu'en 1808 il fut envoyé en Espagne, avec la mission de solliciter l'abrogation ou du moins la suspension du décret qui affectait les revenus des *capellanias* au trésor de l'État. Ayant obtenu ce qu'il demandait, il retourna en Amérique; et là, vers la fin de 1809, il fut nommé évêque de Méchoacan. Bientôt après éclata l'insurrection de la Nouvelle-Espagne. Abad fut du parti de la résistance. Réduit à quitter son diocèse, il se réfugia à Mexico; et lorsqu'ensuite les événements lui permirent de rentrer à Méchoacan, on ne le vit occupé qu'à ramener les esprits à la modération. Les royalistes ne lui pardonnèrent pas cette conduite, et l'accusèrent de déserter leur parti. A peine la restauration de Ferdinand VII eut-elle été proclamée, qu'Abad y Queypeo, qui s'était prononcé ouvertement contre l'inquisition, fut révoqué de son siége, embarqué pour l'Espagne, et retenu captif à Madrid. Pendant qu'on instruisait son procès, il trouva le moyen de pénétrer auprès du roi, l'entretint quelques instants, et non-seulement rentra en grâce, mais fut presque aussitôt nommé ministre de la justice. Cependant, la nuit même qui suivit cette nomination, Abad fut arrêté de nouveau sur un ordre du grand inquisiteur, et enfermé dans un couvent. Il y attendait sa sentence, lorsque les événements de 1820 le rendirent à la liberté. Il fut élu membre de la junte provisoire de gouvernement créée jusqu'à l'installation des cortès, et plus tard il fut nommé évêque de Tortose. La révolution de 1823 le trouva dans cette situation. Arrêté une troisième fois comme justiciable de l'inquisition, il fut alors condamné à six ans de réclusion. Il mourut dans sa captivité. (*Enc. des g. du m.*)

ABAFFI ou **APAFI** (*Michel*), prince de Transylvanie, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort à Weissembourg en avril 1690. Il fut élu en 1661, sur le choix d'Ali-Pacha, chef des armées du sultan Mohammed IV. Pendant la trêve conclue avec l'Autriche, il régna paisiblement sous la protection de la Porte, et acquit même les villes de Clausenbourg et de Zathmar. Il demeura fidèle à la puissance ottomane jusqu'au siége de Vienne, en 1683. La fortune étant changée, Abaffi fit un traité avec l'empereur en 1687, qui devait lui assurer l'autorité précédemment garantie par le Grand Seigneur; c'était un traité d'alliance défensive entre les Impériaux et les Transylvains. — Son fils *Michel* (né en 1677, mort à Vienne le 1er février 1713) lui succéda, et fut reconnu par l'empereur comme prince de Transylvanie. Le comte Tékéli, aidé des Turcs, lui disputa cette principauté; il s'empara de plusieurs places en 1690. Pendant la même campagne, le grand vizir Cuprigli battit l'armée impériale et reprit plusieurs places, telles que Nissa, Widdin, Semendria, Belgrade, etc. Les troubles intérieurs de l'empire turc empêchèrent le comte Tékéli de conserver sa domination en Transylvanie, et les Impériaux reprirent tout ce qu'ils avaient perdu dans cette principauté, qui leur demeura définitivement acquise par la paix de 1698. L'empereur d'Autriche ayant trouvé le moyen d'attirer à sa cour le jeune prince Michel Abaffi, l'obligea de renoncer à ses droits de souveraineté, et de vivre à Vienne avec une pension de quinze mille florins.

Buday Esaias, *Magyard Orszag historiaja a mostani idökig Harmadik kiadas*, t. III, 8, etc. — *Vollständiges Universal-Lexicon*, I, 41. — *Oesterreichisches-National-Encyclopædie*, I, 95.

ABAGA ou **ABAKA-KHAN**, deuxième empereur mogol de Perse, de la race de Djenghis-Khan, succéda à son père Holakou-Khan en 1265. Il envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon, en 1274; il acheva d'enlever aux Perses toutes leurs provinces, et releva Bagdad de ses ruines. Il mourut, dit-on, empoisonné à Hamadan (en 1282), parce qu'il s'était montré favorable aux chrétiens. Il réunissait sous son empire presque toute l'Asie occidentale. Il eut pour successeur son frère Ahmed-Khan.

Hammer, *Histoire des Khans mogols de Perse.* — Price, *Mohammedan History.*

ABAILARD (1), célèbre philosophe et théologien, naquit, en 1079, au Palet (du latin *Palatium*, Palais), village situé à vingt kilomètres au sud-est de Nantes, et mourut à Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, le 21 avril 1142. Breton de race et de caractère, Abailard s'éprit d'une passion vive pour l'étude; et, renonçant à la gloire militaire, il se livra tout entier à la science de la dialectique, cet art de la guerre intellectuelle, dont il préférait les combats et les trophées.

(1) Ce nom s'écrit indifféremment *Abélard*, *Abeilard* et *Abailard*. La dernière orthographe, qui est celle que donnent les manuscrits les plus anciens, nous paraît préférable. Selon quelques étymologistes, c'est un sobriquet qui lui fut donné par Tirric, son maître de mathématiques, et qui signifie *lèche-lard*, de *Baiolardus* (*bajo*, i. e. *lingo*, et *lardus*). Voy. M. Ch. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 13.

Selon la coutume des *scholastici*, chevaliers errants de la philosophie, il parcourait les provinces, et cherchait à la fois des maîtres et des adversaires. Les troubadours visitaient les châteaux, et les philosophes les écoles. Dans cette vie de péripatéticien, Abailard, fort jeune encore, eut l'occasion d'entendre Jean Roscelin, qu'il appelle lui-même son maître (*Dialect.*, ouvrage inédit, p. 471). Jean Roscelin était l'auteur de la fameuse doctrine du *nominalisme*. D'après cette doctrine, les noms abstraits, tels que vertu, humanité, liberté, etc., n'ont aucune existence réelle, matérielle : ce sont de simples sons, des souffles de la voix, *flatus vocis*. La doctrine de Roscelin, combattue par saint Anselme, qui soutenait la *réalité* (de là la doctrine du *réalisme*) des noms abstraits, ou de ce qu'on appelait alors les *universaux*, avait été condamnée en 1092 par le concile de Soissons, comme fausse en elle-même, et incompatible avec le dogme de la Trinité. Abailard n'avait guère que vingt ans lorsqu'il vint à Paris, alors le centre de cette philosophie du moyen âge qu'on a nommée la *scolastique*. Les écoles épiscopales ou claustrales, qui avaient succédé aux écoles palatines de Charlemagne, et qui se tenaient dans un cloître, sous la surveillance immédiate, souvent dans la maison même des évêques, remplaçaient à cette époque (vers 1100) les universités ou académies. L'école épiscopale de Paris était alors la plus fréquentée et la plus célèbre. Son chef était Guillaume de Champeaux, archidiacre, surnommé la *Colonne des docteurs*. Abailard alla entendre ses leçons, et, de disciple, il ne tarda pas à devenir rival. Après avoir appris le *trivium* (la rhétorique, la grammaire et la dialectique), il s'instruisit dans le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie et musique); c'était là toute l'encyclopédie des sciences au moyen âge. Sûr de son savoir, il chercha un lieu où il pût lui-même ouvrir un cours : son choix tomba sur Melun, ville alors fort importante, et il y fonda, en 1102, une école, qu'il transporta bientôt à Corbeil, pour être plus à portée de donner l'assaut à la citadelle de l'école de Notre-Dame de Paris. Il poursuivit Guillaume de Champeaux, partisan du réalisme, dans sa retraite qui devint plus tard l'abbaye de Saint-Victor, et le força, par la puissance de sa dialectique, à modifier cette doctrine. Dès ce moment sa réputation fut assurée. Abailard résolut alors d'établir une école sur la montagne de Sainte-Geneviève. Après que son adversaire fut nommé évêque de Châlons-sur-Marne, Abailard devint, en 1113, chef de l'école de Paris; il avait fermé le cercle de ses études, et était alors à l'apogée de sa renommée. « Partout on parlait de lui; des lieux les plus éloignés, de la Bretagne, de l'Angleterre, du pays des Suèves et des Teutons, on accourait pour l'entendre; Rome même lui envoyait des auditeurs. La foule des rues, jalouse de le contempler, s'arrêtait sur son passage; pour le voir, les habitants des maisons descendaient sur le seuil de leurs portes, et les femmes écartaient leurs rideaux, derrière les petits vitraux de leur étroite fenêtre. Paris l'avait adopté comme son enfant, comme son ornement et son flambeau; Paris était fier d'Abailard, et célébrait tout entier ce nom, dont, après sept siècles, la ville de toutes les gloires et de tous les oublis a conservé le populaire souvenir. Il attira une si grande multitude d'auditeurs de toute la France et même de l'Europe, que, comme il le dit lui-même, les hôtelleries ne suffisaient plus à les contenir, et la terre à les nourrir. Partout où il allait, il semblait porter avec lui le bruit et la foule. Mais il ne brilla pas seulement dans l'école; il émut l'Église et l'État, et il occupa deux grands conciles; il eut pour adversaire saint Bernard, et un de ses disciples et de ses amis fut Arnauld de Brescia. Enfin, pour que rien ne manquât à la singularité de sa vie et à la popularité de son nom, ce dialecticien qui avait éclipsé Guillaume de Champeaux, ce théologien contre lequel se leva le Bossuet du douzième siècle, était beau, poëte et musicien; il faisait en langue vulgaire des chansons qui amusaient les écoliers et les dames; et, chanoine de la cathédrale, professeur du cloître, il fut aimé jusqu'au plus absolu dévouement par cette noble créature qui aima comme sainte Thérèse, écrivit quelquefois comme Sénèque, et dont la grâce devait être irrésistible, puisqu'elle charma saint Bernard lui-même (1). »

Des passions tardives éclatèrent dans l'âme de celui qui se disait alors le seul philosophe qu'il y eût sur la terre, et lui préparèrent une destinée nouvelle et tragique, qui est devenue presque toute son histoire. Il y avait alors à Paris une jeune orpheline pleine d'esprit et de charmes, nièce de Fulbert, chanoine de Notre-Dame. Abailard trouva dans les dispositions de l'oncle et de la nièce un moyen de satisfaire la passion qu'Héloïse lui avait inspirée. Il proposa à Fulbert de le prendre en pension, sous prétexte qu'il aurait plus de temps pour l'instruction de son élève. L'attachement mutuel du maître et de l'écolière fixant l'attention du public, Fulbert voulut les séparer; mais il n'était plus temps : Héloïse portait dans son sein le fruit de ses faiblesses. Abailard l'enleva, et la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils qu'on nomma *Astrolabe*. Il fit alors proposer à Fulbert d'épouser Héloïse, pourvu que leur mariage demeurât secret. Les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale; mais l'oncle ne crut pas devoir faire un mystère d'une chose qui réparait l'honneur de sa nièce. Héloïse, à qui la gloire d'Abailard était plus précieuse que la sienne, nia leur union avec serment. Fulbert, irrité de cette conduite, la traita avec une rigueur extrême. Son époux la mit à l'abri

(1) M. Ch. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 44, et M. Cousin, *Introduction aux œuvres inédites d'Abélard*.

de son ressentiment dans le monastère d'Argenteuil, où elle avait été élevée. Fulbert, s'imaginant qu'Abailard voulait faire Héloïse religieuse pour s'en débarrasser, aposta des gens qui entrèrent dans la chambre d'Abailard pendant la nuit, et le privèrent de ce qui avait été la source de quelques plaisirs passagers et de longues souffrances. Cet époux infortuné alla cacher son chagrin dans l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux. Héloïse prenait en même temps le voile à Argenteuil, moins en chrétienne qui se repent qu'en amante désespérée. Dans le moment où elle allait recevoir l'habit religieux, elle récita ces vers que Lucain (*Pharsal.*, VIII, 94) met dans la bouche de Cornélie :

O maxime conjux,
O thalamis indigne meis, hoc juris habebit
In tantum fortuna caput ! Cur impia nupsi,
Si miserum factura fui? Nunc accipe pœnas,
Sed quas sponte luam.

Cependant les disciples d'Abailard priaient leur maître de reprendre ses leçons publiques : il céda à leurs instances, et ouvrit d'abord son école à Saint-Denis, et ensuite à Saint-Ayoul près de Provins. L'affluence des étudiants y fut si grande, que plusieurs auteurs en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Les succès d'Abailard réveillèrent la jalousie des autres maîtres. Soit zèle, soit vengeance, ils se déclarèrent unanimement contre les doctrines développées dans son *Introduction à la Théologie*, et obtinrent de l'évêque de Préneste, légat du pape en France, la convocation du concile de Soissons en 1121. Accusé d'avoir établi trois Dieux au lieu d'un dans le dogme de la Trinité, il remit son livre entre les mains de ses adversaires, en les sommant de lui indiquer le passage qui pourrait justifier une pareille hérésie. A cette interpellation, tout le monde garda d'abord le silence; enfin l'un des assistants se hasarda de dire qu'il résultait d'un passage qu'une seule des trois personnes était toute-puissante dans la sainte Trinité. A ces mots, il s'éleva dans l'assemblée une immense clameur, qui empêcha l'accusé de se faire entendre. Pour toute réponse, il se mit à réciter le *Credo* de saint Athanase; mais le tumulte augmenta au point d'étouffer la voix de ce dialecticien redouté. Abailard pleura d'indignation et de rage, et, sans avoir pu se défendre, il fut condamné à passer quelques jours en prison, et à jeter lui-même son livre au feu. Après sa mise en liberté, il reprit son enseignement; mais il eut bientôt de nouveaux démêlés avec des moines vindicatifs et ignorants. Ceux-ci voulaient faire remonter l'origine de leur abbaye au célèbre Denis l'Aréopagite : Abailard leur prouva par les témoignages historiques, par une citation de Bède le Vénérable, l'impossibilité de la chose. La querelle s'échauffait de part et d'autre, lorsque, sur un avis charitable qu'on le menaçait de le dénoncer au roi comme portant atteinte à l'illustration de l'abbaye de Saint-Denis, Abailard jugea prudent de s'éloigner. Il se réfugia dans les États du comte de Champagne, et vint, en 1122, construire lui-même près de Nogent-sur-Seine, dans un lieu désert, aux bords de l'Ardusson, un oratoire de chaume et de roseaux, et lui donna le nom de *Paraclet*, ou *Consolateur* (de παράκλητος, épithète du Saint-Esprit). Il s'y cacha seul avec un clerc, et répétant ces mots du psaume : « Voilà que j'ai fui au loin, et j'ai demeuré dans la solitude. » Mais on connut bientôt sa retraite : le maître Pierre (c'est le nom par lequel on désignait communément Abailard) vit accourir une nouvelle génération d'écoliers. « Les cités et les châteaux furent désertés pour cette Thébaïde de la science. Des tentes se dressèrent autour de lui; des murs de terre couverts de mousse s'élevèrent pour abriter de nombreux disciples qui couchaient sur l'herbe, et se nourrissaient de mets agrestes et de pain grossier. Comme saint Jérôme au milieu des déserts de Bethléem, il se plaisait à ce contraste d'une vie rude et champêtre, unie aux délicatesses de l'esprit et aux raffinements de la science (1). »

On a peu de détails sur cette école du Paraclet, sur cette académie de scolastique au milieu des champs. L'enseignement du philosophe n'avait sans doute point changé de caractère; le soupçon et la défiance ne cessèrent de poursuivre ses succès. Ainsi on lui fit un crime de ce nom du Saint-Esprit gravé au fronton de la chapelle qu'il avait élevée, la coutume étant de vouer les églises à la Trinité entière, ou au Fils seul entre les personnes divines. On voulut voir dans ce choix inusité une arrière-pensée, et l'aveu détourné d'une doctrine particulière sur la Trinité. En tout cas, c'était une nouveauté, et elle venait d'un homme de qui toute nouveauté était suspecte. Avec les progrès de son établissement, les préjugés hostiles se ranimaient contre lui. Parmi les nouveaux adversaires d'Abailard, le plus formidable était saint Norbert, qui fonda en 1120, dans la solitude de Prémontré, près de Laon, l'ordre des chanoines réguliers, et surtout saint Bernard, abbé de Clairvaux. Clairvaux n'était pas à une grande distance du Paraclet. « Il n'y avait pas dix ans que saint Bernard, quittant Citeaux par l'ordre de son abbé, était descendu avec quelques religieux dans ce vallon sauvage, pour y fonder un monastère. En peu de temps il avait réuni dans ce lieu, nommé d'abord la vallée d'Absinthe, et sous la loi d'une vie sévère et d'une piété ardente, de sombres cénobites, qui tremblaient devant lui de vénération, de crainte et d'amour. Il avait créé là une institution qui, sans être illettrée ni grossière, contrastait singulièrement avec l'esprit indépendant et raisonneur du Paraclet. Clairvaux renfermait une milice active et docile, dont les membres

(1) Abailard, *Epist.* I, p. 28. — M. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 108.

sacrifiaient toute passion individuelle à l'intérêt de l'Église et à l'œuvre du salut. C'étaient des jésuites austères et altiers. Le Paraclet était comme une tribu libre qui campait dans les champs, retenue par le seul lien du plaisir d'apprendre et d'admirer, de chercher la vérité au spectacle de la nature, voyant dans la religion une science et un sentiment, non une institution et une cause. C'était quelque chose comme les solitaires de Port-Royal, moins l'esprit de secte et les doctrines du stoïcisme (1). »

Deux institutions aussi opposées et aussi voisines ne devaient pas manquer d'être rivales ou même ennemies. Ce qui est certain, c'est qu'Abailard se sentit menacé. De tout temps enclin à l'inquiétude, ses malheurs l'avaient rendu craintif. Pendant les derniers jours qu'il passa au Paraclet, il s'attendait incessamment à être traîné devant un concile comme hérétique. Tout était pour lui l'éclair annonçant la foudre. Quelquefois il tombait dans un désespoir si violent, qu'il formait le projet de fuir les pays catholiques, de se retirer chez les idolâtres, et d'aller vivre en chrétien parmi les ennemis du Christ. Il espérait là plus de charité ou plus d'oubli (2). Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il quitta le Paraclet, pour se réfugier au fond de la Bretagne. Là il choisit pour lieu de retraite l'antique monastère de Saint-Guildas de Rhuys, dont on voit encore les ruines sur un promontoire qui s'étend le long de la baie et des lagunes du Morbihan, au sommet de rochers battus à leur pied par les flots de l'Océan. Abailard devint abbé de ce monastère. C'est là probablement qu'il écrivit son *Sic et Non* (le Oui et le Non), livre singulier, publié pour la première fois par M. Cousin, sur deux manuscrits du quatorzième siècle (découverts l'un à Tours, et l'autre à Avranches), que nous fûmes, en 1835, chargé de collationner. C'est un recueil de passages extraits des Pères de l'Église, et qui disent le pour et le contre sur les principales questions de la foi. Abailard n'y ajoute lui-même aucune réflexion : c'est un débat à vider entre les docteurs reconnus de l'Église. Ce livre, et la *Théologie chrétienne,* le ramenèrent dans la lice. Saint Bernard, « qui faisait sous la bure la police des trônes et des sanctuaires, » le dénonça au saint-siége. « L'esprit humain, dit-il dans son premier appel aux cardinaux, l'esprit humain usurpe tout, ne laissant plus rien à la foi. Il touche à ce qui est plus fort que lui; il se jette sur les choses divines, il force plutôt qu'il n'ouvre les lieux saints.... Lisez, s'il vous plaît, le livre de Pierre Abailard, qu'il appelle *Théologie* (3). » Ici saint Bernard dénonce l'esprit humain : dans son épître à Innocent II, qu'il avait fait reconnaître pape par les rois de la chrétienté, il dénonce l'homme : « La peste la plus dangereuse, une inimitié domestique a éclaté dans le sein de l'Église; une nouvelle foi se forge en France. Le maître Pierre et Arnauld de Bresce, ce fléau dont Rome vient de délivrer l'Italie, se sont ligués, et conspirent contre le Seigneur et son Christ. Ces deux serpents rapprochent leurs écailles (*squamma squammæ conjungitur*); ils corrompent la foi des simples, ils troublent l'ordre des mœurs... L'un était le lion rugissant, l'autre (Abailard) est le dragon qui guette sa proie dans les ténèbres : mais le pape écrasera le lion et le dragon... Père bien-aimé, n'éloigne pas de l'Église, épouse du Christ, ton bras secourable; songe à sa défense, et ceins ton glaive (1). » Dans sa circulaire à tous les évêques et cardinaux de la cour de Rome, saint Bernard tient le même langage. Il leur rappelle que leur oreille doit être ouverte aux gémissements de l'épouse, qu'ils doivent reconnaître leur mère, et ne pas l'abandonner dans ses tribulations; il leur dénonce la témérité de cet Abailard, persécuteur de la foi, ennemi de la croix, moine au dehors, hérétique au dedans, religieux sans règle, abbé sans discipline, couleuvre tortueuse qui sort de sa caverne, hydre nouvelle qui, pour une tête coupée à Soissons, en repousse sept autres.

La cour de Rome ne pouvait rester sourde à la voix de celui que les rois et les papes invoquaient comme l'arbitre de leurs différends. Un concile fut convoqué, le dimanche 2 juin 1140, à Sens, cité tout ecclésiastique, alors métropole de Paris. Il y eut un grand concours d'archevêques, d'évêques et d'abbés; le roi Louis VII, dit le Jeune, assista avec toute sa cour à ce concile solennel. L'éloquent et puissant saint Bernard hésita un moment à se mesurer avec le géant de la dialectique (2). Abailard parut au milieu de l'assemblée. En face de lui, dans une chaire qu'on montrait encore avant la révolution, saint Bernard était debout, acceptant le rôle de promoteur, c'est-à-dire d'accusateur devant le concile, qu'il semblait présider. Il tenait à la main les livres incriminés. On en avait extrait dix-sept propositions, qui devaient renfermer les hérésies d'Arius, de Sabellius, de Nestorius et de Pélage, concernant la Trinité et la grâce. On reprochait aussi à Abailard d'avoir enseigné que ce n'est pas dans l'acte que réside le péché, mais dans la volonté, ou plutôt dans l'intention ou le consentement donné sciemment au mal. Saint Bernard ordonna qu'on lût ces propositions à haute voix. Mais à peine cette lecture était-elle commencée, qu'Abailard l'interrompit, s'écriant qu'il ne voulait rien entendre, et qu'il ne reconnaissait pour juge que le pontife de Rome; et il sortit. Cette conduite, qui a donné lieu à bien des interprétations, s'explique tout naturellement : Abailard, en appelant au saint-siége, et

(1) M. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 118.
(2) Abail., *Epist.* I, p. 32.
(3) S. Bern., *Epist.* CLXXXVIII.

(1) S. Bern., *Epist.* CCCXXX.
(2) Abnui, tum quia puer sum, et ille vir bellator ab adolescentia. S. Bern., *Epist.* CLXXXIX.

en déclinant la compétence d'un tribunal composé de juges prévenus contre lui, se ménageait au moins quelque chance de succès; car il avait quelques amis à Rome, et le cardinal Gui de Castello avait été son élève. Mais tout espoir fut déçu. Innocent II approuva le concile de Sens : il ordonna que les livres incriminés fussent brûlés, et imposa à leur auteur, *tanquam hæretico*, un perpétuel silence. (*Rescrit de Latran*, le 16 juillet 1120.) Abailard publia son apologie, et, convaincu de son innocence, il voulut poursuivre son appel au saint-siége, et partit pour Rome. En passant à Cluny, Pierre le Vénérable, abbé de ce monastère, le retint dans sa solitude, obtint du pape son pardon, et parvint à le réconcilier avec saint Bernard. Quoique Abailard fût entré dans le cloître plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à y vivre dans une sainte résignation. Cette tendre amante était alors au Paraclet; elle y vivait saintement avec plusieurs autres religieuses (*Voy.* Héloïse) : c'est là qu'Abailard lui adressa ces paroles mémorables : « Héloïse, ma sœur, toi jadis si chère dans le siècle, aujourd'hui plus chère encore en Jésus-Christ, la logique m'a rendu odieux au monde. Ils disent en effet, ces pervers qui pervertissent tout, et dont la sagesse est perdition, que je suis éminent dans la logique, mais que j'ai failli grandement dans la science de Paul. En louant en moi la trempe de l'esprit, ils m'enlèvent la pureté de la foi. C'est, ce me semble, la prévention plutôt que la sagesse qui me juge ainsi. » Suivant l'exemple de celle qu'il appelait *son épouse en Jésus-Christ*, Abailard trouva un moment dans le monastère de Cluny la paix de l'âme, que les plaisirs et la gloire n'avaient pu lui procurer. Cependant ses forces déclinaient rapidement, et une maladie de peau très-douloureuse lui laissait peu de tranquillité. On lui fit changer d'air, en l'envoyant près de Châlons, dans le prieuré de Saint-Marcel. Cette maison s'élevait non loin des bords de la Saône, dans une des situations les plus agréables et les plus salubres de la Bourgogne. Là il continua sa vie studieuse; malgré ses souffrances et sa faiblesse, il ne passait pas un moment sans prier ou lire, sans écrire ou dicter. Mais tout à coup ses maux prirent un caractère alarmant, et il mourut en chrétien à l'âge de soixante-trois ans. Héloïse demanda les cendres de son époux, et les obtint. Abailard les lui avait promises de son vivant, afin qu'Héloïse et ses religieuses se crussent plus obligées, en recevant ses dépouilles mortelles, à prier pour le repos de son âme. « Alors (disait-il à Héloïse dans une de ses lettres), vous me verrez, non pour répandre des larmes, il n'en sera plus temps; versez-en aujourd'hui pour éteindre des feux criminels : vous me verrez alors pour fortifier votre piété par l'horreur d'un cadavre; et ma mort, plus éloquente que moi, vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. » Héloïse fit enterrer au Paraclet le corps d'Abailard, immortalisé par elle autant que par ses écrits. Pierre le Vénérable honora son tombeau d'une épitaphe. En 1792, le Paraclet fut supprimé, et vendu au profit de l'État; la révolution y respecta le double cercueil contenant les restes présumés d'Abailard et d'Héloïse, qui se trouvent aujourd'hui, à Paris, au cimetière du Père Lachaise, grâce à l'intervention d'Alexandre Lenoir, auteur du *Musée des monuments français*.

Tout le monde connaît le côté dramatique de la vie d'Abailard. Voici comment M. Cousin a, le premier, fait ressortir la valeur philosophique de ce personnage : « Héros de roman dans l'Église, bel esprit dans un temps barbare, chef d'école et presque martyr d'une opinion, tout concourut à faire d'Abailard un personnage extraordinaire. Mais de tous ses titres, celui qui se rapporte à notre objet et qui lui donne une place à part dans l'histoire de l'esprit humain, c'est l'invention d'un nouveau système philosophique, et l'application de ce système, et en général de la philosophie, à la théologie. Sans doute avant Abailard on trouverait quelques rares exemples de cette application périlleuse, mais utile, dans ses écarts mêmes, aux progrès de la raison; mais c'est Abailard qui l'érigea en principe : c'est donc lui qui contribua le plus à fonder la scolastique; car la scolastique n'est pas autre chose. Depuis Charlemagne et même auparavant, on enseignait dans beaucoup de lieux un peu de grammaire et de logique; en même temps un enseignement religieux ne manquait pas; mais cet enseignement se réduisait à une exposition plus ou moins régulière des dogmes sacrés : il pouvait suffire à la foi, il ne fécondait pas l'intelligence. L'introduction de la dialectique dans la théologie pouvait seule amener cet esprit de controverse qui est le vice et l'honneur de la scolastique. Abailard est le principal auteur de cette introduction; il est donc le principal fondateur de la philosophie du moyen âge : de sorte que la France a donné à la fois à l'Europe la scolastique du douzième siècle par Abailard, et au commencement du dix-septième, dans Descartes, le destructeur de cette même scolastique et le père de la philosophie moderne. Et il n'y a point là d'inconséquence; car le même esprit qui avait élevé l'enseignement religieux ordinaire à cette forme systématique et rationnelle qu'on appelle la scolastique, pouvait seul surpasser cette forme même, et produire la philosophie proprement dite. Le même pays a donc bien pu porter à quelques siècles de distance Abailard et Descartes : aussi remarque-t-on entre ces deux hommes une similitude frappante, à travers bien des différences. Abailard a cherché à se rendre compte de la seule chose qu'on pût étudier de son temps, la théologie; Descartes s'est rendu compte de ce qu'il était

enfin permis d'étudier du sien, l'homme et la nature. Celui-ci n'a reconnu d'autre autorité que celle de la raison; celui-là a entrepris de transporter la raison dans l'autorité. Tous deux ils doutent, et ils cherchent; ils veulent comprendre le plus possible, et ne se reposer que dans l'évidence : c'est là l'esprit commun qu'ils empruntent de l'esprit français, et ce trait fondamental de ressemblance en amène beaucoup d'autres: par exemple, cette clarté de langage qui naît spontanément de la netteté et de la précision des idées. Ajoutez qu'Abailard et Descartes ne sont pas seulement Français, mais qu'ils appartiennent à la même province, à cette Bretagne dont les habitants se distinguent par un si vif sentiment d'indépendance et une si forte personnalité. De là dans les deux illustres compatriotes, avec leur originalité naturelle, avec certaines dispositions à médiocrement admirer ce qui s'était fait avant eux et ce qui se faisait de leur temps, l'indépendance poussée souvent jusqu'à l'esprit de querelle, la confiance de leurs forces et le mépris de leurs adversaires, plus de conséquence que de solidité dans leurs opinions, plus de sagacité que d'étendue, plus de vigueur dans la trempe de l'esprit et du caractère que d'élévation et de profondeur dans la pensée, plus d'invention que de sens commun; abondants dans leur sens propre plutôt que s'élevant à la raison universelle, opiniâtres, aventureux, novateurs, révolutionnaires (1). »

Les ouvrages d'Abailard concernent tous la théologie ou la philosophie, sauf sa correspondance avec Héloïse et son *Historia Calamitatum*. Les principales éditions ont pour titre :

Petri Abaelardi, filolosofi, abbatis Ruyensis, et Heloissæ conjugis ejus, primæ Paracletensis abbatissæ, opera nunc primum edita ex mss. codd. Francisci Amboesi, cum ejusdem Præfatione apologetica, et censura doctorum Parisiensium; Parisiis (Buon), 1616, in-4°.

Petri Abaelardi abbati Ruyensis, et Heloissæ abbatissæ Paracletensis, opera a prioris editionis erroribus purgata, et cod. mss. collata, cura Richardi Rawlinson; Londini, 1718, in-8°; Oxonii, 1728, in-8°.

Magistri Petri Abaelardi Epistola, quæ est historia calamitatum suarum ad amicum scripta. Heloissæ et Abaelardi Epistolæ quæ feruntur quatuor priores, additis Codd. Ambroesii et Rawlinsonii variis lectionibus; edidit J. Gaspar Orellius; Turici, 1841, in-4°.

Ancienne Héloïse, manuscrit nouvellement retrouvé des lettres inédites d'Abailard et d'Héloïse, trad. par de Lonchamps, et publ. avec des notes historiques par A. de Puyberland (P. R. Auguis); Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

Lettres d'Abailard et d'Héloïse, trad. du latin sur le manuscrit n° 2923 *de la Bibliothèque royale, par M. Ed. Oddoul; précédées d'un essai sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse jusqu'au concile de Sens, par madame Guizot, et continué par M. Guizot;* Paris, 1837, 2 vol. gr. in-8°.

Ouvrages inédits d'Abailard, pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France; publiés par M. Victor Cousin; Paris, de l'Impr. royale, 1836, gr. in-4°. On y trouve le *Sic et Non.*

La meilleure édition (encore inachevée) est celle de M. Cousin; elle a pour titre :

Petri Abælardi opera, hactenus seorsim edita; nunc primum in unum collegit textum ad fidem librorum editorum scriptorumque recensuit notas, argumenta, indices adjecit Victor Cousin; Paris, 1850, in-4°. F. H.

Ch. de Rémusat, *Abélard*, 2 vol. in-8°; Paris, 1845. — Berington, *History of Abailard and Héloïse;* Lond., 1787. — Fessler, *Abailard und Héloïse*; Berlin, 2 vol. in-8°, 1806. — M. Guizot, *Essai sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse;* Paris, 1839. — Cousin, *Introduction* aux ouvrages inédits d'Abailard; Paris, 1836.

***ABAISI** (*Thomas*), sculpteur de Modène vers le milieu du quinzième siècle. Il fit, en 1451, plusieurs statues en bois pour la cathédrale de Ferrare.

Cicognara, *Storia della Scultura.*

ABALLA, femme savante, née à Salerne vers le milieu du treizième siècle; elle se rendit célèbre dans l'art de guérir, sous le règne de Charles d'Anjou. On a d'elle un traité *De atra bili.*

***ABAMONTI** ou **ABBAMONTE** (*Joseph*), homme d'État napolitain, né vers 1759, mort le 8 août 1818. Il se distingua d'abord dans la profession d'avocat, et prit une part active au mouvement révolutionnaire de l'Italie. A l'arrivée des Français, il fut nommé, en 1798, secrétaire général de la république cisalpine, et membre de la commission exécutive à Naples. Le roi, qui avait été forcé de fuir, étant revenu en 1799, Abamonti fut arrêté, et condamné à être pendu; mais on le comprit presque aussitôt dans la liste de ceux qui, au nombre de douze, furent amnistiés. Il revint alors à Milan, où il fut rétabli dans les mêmes fonctions qu'il y avait remplies précédemment. Il les exerça tant que ce pays demeura en république. Au commencement de 1805 il donna sa démission, retourna à Naples, et disparut de la scène politique.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri,* vol. II, p. 445.

ABANCOURT (*Charles-Xavier-Joseph Franqueville* D'), ministre de Louis XVI, né à Douai le 4 juillet 1758, mort le 9 septembre 1792. Neveu de Calonne, et ayant adopté les principes de la révolution, il obtint un avancement rapide dans la carrière militaire. Après la journée du 20 juin 1792, il devint ministre de la guerre. Il fit en cette qualité à l'assemblée législative, dans la séance du 27 juillet, un rapport sur l'état des frontières du nord, et lui annonça le

(1) *Voy.* Cousin, *Introduction aux œuvres inédites d'Abailard.*

choix qu'il avait fait des généraux Servan, Custine, Charton et Beauharnais, pour commander le camp de Soissons. Il fit en même temps connaître la fermentation qui s'était élevée dans ce camp, à l'occasion de morceaux de verre trouvés dans le pain des soldats. Ce fait, présenté d'abord sous l'apparence d'un crime, se réduisit à la chute accidentelle, dans la pâte, de quelques parcelles de vitraux d'une vieille église où la boulangerie était établie. Dénoncé par Thuriot, Abancourt fut décrété d'accusation à la séance du 10 août, arrêté le même jour avec Berthier, son premier commis, envoyé dans la prison de la Force, et de là transféré à Orléans. Il fut tué à Versailles le 9 septembre 1792, avec les autres prisonniers de la haute-cour qu'on ramenait à Paris.

Biographie des Contemporains, t. I, p. 26.

ABANCOURT (*François-Jean Villemain* D'), littérateur français, né à Paris le 22 juillet 1745, mort le 10 juin 1803. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres une *Ode* sur *l'anniversaire du Dauphin* et le *mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France;* Paris, 1767, in-8° (concours pour les prix de l'Académie française). On a encore de lui : *la Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, imitée de l'allemand de Klopstock; *la Bienfaisance de Voltaire*, comédie en un acte et en vers, 1791; *Voltaire à Romilly ; la Convalescence de Molière;* plusieurs *drames*, quelques *proverbes*, des *contes* et des *pièces de poésie*, dont la plupart sont insérées dans *le Mercure* et autres recueils littéraires.

Sabatier de Castres, *Les trois siècles de la littérature française*, t. I, p. 109. — *Biographie des Contemporains.*

* ABANCOURT (*Charles-Frérot* D'), ingénieur français, né à Paris vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Munich en 1801. Il résida longtemps en Turquie. De retour en France, il fut employé par l'assemblée constituante en qualité d'ingénieur-géographe; puis il obtint la direction du dépôt des cartes et plans de la commission des travaux publics. Nommé chef du bureau topographique de l'armée du Danube, il leva une carte générale de la Suisse. Il a publié, en collaboration avec Dupain-Triel, un opuscule intitulé *Recherches géographiques sur les hauteurs des plaines du royaume, sur les mers et leurs côtes, etc.;* Paris (J. B. Hérault), 1791, in-4°.

ABANO (*Pierre* D'), en latin *Petrus de Apono*, médecin et alchimiste italien, né à Abano, près de Padoue, en 1246, mort vers 1320 (d'après Facciolati, *Fasti gymnasii Patavini*), p. 15). On le nomme aussi *Petrus de Padua*. Sa vie, comme celle de tous les astrologues et alchimistes, est un mélange de contes et de réalités. Il étudia, dit-on, le grec à Constantinople, les mathématiques à Padoue, et fut reçu à Paris docteur en médecine et en philosophie. Il revint ensuite à Padoue, où il professa avec éclat la médecine, d'après la doctrine des Arabes, dont il fut un admirateur enthousiaste. Il s'acquit une grande réputation de praticien, et en abusa : on raconte qu'il refusait de voir des malades hors de la ville à moins de cinquante écus par visite; et qu'il ne se rendit auprès du pape Honorius IV, qui l'avait fait appeler, qu'après qu'on lui eût promis quatre cents ducats par jour. Ses ennemis, jaloux de sa renommée et de ses richesses, le dénoncèrent à l'inquisition comme magicien. Ils l'accusèrent de posséder la pierre philosophale, de faire revenir dans sa bourse, avec l'aide du diable, l'argent qu'il dépensait. Sa pierre philosophale, c'était de savoir se faire payer de ses clients; le diable, c'était son économie. Ils l'accusaient aussi d'avoir appris les sept arts libéraux, par le moyen de sept lutins qui tenaient leur académie dans une fiole. Les inquisiteurs instruisirent son procès. D'Abano eût été condamné au supplice du feu, si la mort naturelle ne l'eût frappé dans cet intervalle. Le tribunal n'en prononça pas moins l'arrêt de condamnation : il ordonna que le corps fût exhumé, et livré au bûcher. Un ami enleva le cadavre secrètement, et le cacha dans une église. Les inquisiteurs s'en prirent au portrait d'Abano, et le firent brûler en place publique par le bourreau. En 1560, Pierre de Lignamine fit une épitaphe latine très-simple en mémoire d'Abano, à l'entrée de l'église de Saint-Augustin. Frédéric, duc d'Urbin, plaça parmi les statues des hommes illustres celle de ce médecin alchimiste. Le sénat de Padoue la fit mettre sur la porte de son palais, parmi celles de Tite-Live, d'Albert, et de Junius Paulus. On a signalé comme une particularité d'Abano son aversion extrême pour le lait et le fromage : il n'en pouvait voir même, dit-on, sans tomber en syncope.

On a de lui plusieurs ouvrages sur la médecine, sur l'astrologie et sur l'alchimie. Le plus connu est son *Conciliator differentiarum quæ inter philosophos et medicos versantur;* Mantoue, 1472, et Venise, 1476, in-fol., ouvrage rare, quoique imprimé plusieurs fois (Florence, 1520; Venise, 1483, 1496, 1548, in-fol.; Pavie, 1490; Bâle, 1535, in-fol.). L'auteur y cherche à concilier les opinions des philosophes avec celles des médecins, et cite souvent les médecins arabes, particulièrement Averroës. — Ses autres ouvrages sont : 1° *De venenis, eorumque remediis*, trad. en français par L. Boet; Lyon, 1593, in-12. La bibliothèque de Bâle possède un beau manuscrit latin (in-fol.) de ce traité des poisons. — 2° *Geomantia;* Venise, 1505, et 1556, in-8°; — 3° *Expositio problematum Aristotelis;* Mantoüe, 1475, in-4°; — 4° *Hippocratis de medicorum astrologia libellus*, en gr. et lat.; Venise, 1485, in-4°; — 5° *Astrolabium planum in tabulis ascendens, continens qualibet hora atque minuta æquationes domorum cœli*, etc.; Venise,

1502, in-4°; — 6° *Diocnides, digestus alphabetico ordine ;* Lyon, 1512, in-4°; — 7° *Heptameron*; Parisis, 1474, in-4°; — 8° *Textus Mesues noviter emendatus*, etc.; Venise, 1505, in-8°; — 9° *Decisiones physionomicæ*, 1548, in-8° (la Bibliothèque nationale de Paris possède un ms. (n° 2598) de cet ouvrage, sous le titre *Liber compilationis a Petro de Padua*); — 10° *Quæstiones de febribus;* Padoue, 1482, ms. n° 4872 de la Bibliothèque nationale; — 11° *Galeni tractatus varii a Petro Paduano latinitate donati*, manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise; — 12° *Les éléments pour opérer dans les sciences magiques*, manuscrit français de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris.

Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*, article Apono. — L. Hain, *Repertorium bibliographicum*, art. Abano. — Mazzuchelli; *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici;* Venise, 1741. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ latinitatis*, t. V, p. 241. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. V, p. 172. — Sprengel, dans *Allgemeine Encyclopædie*. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I.

ABANTIDAS, fils de Praséas, usurpa le souverain pouvoir à Sicyone, sa patrie, vers l'an 267 avant J.-C. Les citoyens assemblés avaient déféré le gouvernement à Clinias, le plus brave des Sicyoniens. Abantidas le fit assassiner, et poursuivit tous les parents et les amis de sa victime. Clinias avait un fils âgé de sept ans, nommé Aratus, qui échappa au massacre de tous ses proches en se réfugiant, au milieu du tumulte, dans la maison de Sozo, sœur du tyran. Bientôt Abantidas fut assassiné à son tour par les vengeurs de Clinias.

Plutarque, *Aratus*, 2, 3. — Pausanias, II, 8.

ABAQUA ou **ABALA**, mère de l'empereur Maximin, successeur d'Alexandre Sévère, était Alaine de nation; elle épousa le Goth Mecca. C'est dans un village de la Thrace qu'elle donna le jour à Maximin, qui fut longtemps simple berger (*Voy.* Maximin).

ABARBANEL (Arabanel, Abrabanel, Isaac Barbanella), docteur célèbre de la seconde école rabbinique en Espagne, né à Lisbonne en 1437, mort en 1508. Il égala Maïmonide et Aben-Ezra en savoir et en réputation; mais la fortune fut pour lui moins avare de ses faveurs. Alphonse V, roi de Portugal, lui facilita par sa protection l'accès des emplois et des honneurs. Cette bienveillance accordée à un savant juif par un prince chrétien devait blesser l'opinion dans cet âge d'intolérance; aussi attira-t-elle sur Abarbanel les persécutions de l'envie. Haï depuis longtemps de Jean II, il perdit tous ses emplois et courut même risque de la vie, lorsque ce dernier succéda au roi Alphonse. Forcé de fuir en Castille, il y fut d'abord très-bien accueilli par Ferdinand et Isabelle, qui eurent recours à ses talents pour rétablir leurs finances délabrées. Mais l'on touchait, en Espagne, à l'époque fatale du triomphe de l'inquisition. Le fanatisme ayant prononcé l'expulsion des Juifs, ni les services, ni le mérite et la renommée d'Abarbanel ne purent le soustraire à la proscription générale. Il se retira d'abord à Naples, où il obtint la confiance du roi Ferdinand I. Charles VIII, roi de France, s'étant emparé du royaume de Naples à la mort de Ferdinand, Abarbanel s'enfuit en Sicile avec le successeur légitime de ce prince, Alphonse II, à qui il demeura fidèle. La mort d'Alphonse le contraignit encore à se réfugier à Corfou, de là dans la Pouille, et enfin à Venise; il s'y concilia la faveur publique en terminant les contestations qui s'étaient élevées entre les Vénitiens et les Portugais, au sujet du commerce des épiceries. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, l'âge de soixante et onze ans. Au milieu des travaux et des soucis d'une vie si agitée, il avait toujours su trouver du temps pour l'étude de sa religion, de la philosophie et des lettres. Il a laissé de nombreux écrits, qui ont presque tous pour objet l'interprétation de la Bible, l'histoire du peuple juif, et la défense de ses croyances. On lui doit un récit historique des persécutions que les Juifs avaient éprouvées jusqu'au temps où il a vécu; des dissertations sur le monde, le ciel et l'enfer; une explication du livre d'Ézéchiel; enfin des commentaires sur tous les livres historiques de l'Ancien Testament. On a remarqué que, dans l'un de ses livres, Abarbanel, bien qu'il ait joui souvent de la faveur des rois, avait manifesté des opinions très-républicaines. Les ouvrages de ce savant Israélite sont écrits en hébreu; presque tous ont été traduits en latin par Buxtorf. Le *Perosch al Hattorah* (Commentaire du Pentateuque) fut imprimé à Venise en 1579; le *Perosch al Nebim Rishomim* (Commentaire sur les derniers prophètes) et le *Perosch Nebim Acheroxim* (Commentaire sur les premiers prophètes) parurent dans la collection de Soncini; Venise, 1520, in-fol.; le *Mushmia Jeshuala* (le Prédicateur du salut), recueil de prophéties concernant le Messie, fut imprimé à Amsterdam en 1644, in-4°; le *Rosch Amana* (Tête de la foi), expliquant les principes de la religion juive, parut à Venise, 1545, in-4°. — Abarbanel était fortement attaché à la foi de ses pères. Mais, quoiqu'il ne fût exempt ni d'aigreur ni d'irritation dans ses écrits, il se montra cependant toujours bienveillant dans ses relations personnelles avec les chrétiens. Les Juifs comptent Abarbanel au nombre de leurs hommes les plus illustres. Il laissa deux fils, dont l'un se distingua à la fois comme médecin et comme littérateur par un poëme italien intitulé *Dialogi d'Amore;* l'autre embrassa la religion chrétienne : le fils de ce dernier publia à Venise, en 1552, un recueil de lettres hébraïques. (*Enc. des g. du m.*, avec add.)

Bartolocci, *Biblioth. Mag. Rabb.*, III, 874, 888. — Wolf, *Biblioth. Hebr.*, I, 627-640; III, 540-544; IV, 877. — Lelong, *Biblioth. Sacra*, II, 802. — Antonio, *Biblioth. Hispana*, I, 627; III, 663. — Bayle, *Dict. historique et critique*. — Étienne Souciet, *Dissertations de critique et de chronologie*, t. I, p. 343, éd. 1715. — Johann-Heinrich

Mai, *Dissertatio historico-philologica de origine, vita et scriptis Isaaci Abrabanielis*, Altorf, 1708, in-4°.

ABARCA (*Don Joaquin*), évêque de Léon, né en 1780 dans l'Aragon, mort en 1844. Il fut un des chefs du parti de don Carlos en Espagne. En 1836 il fut arrêté près de Bordeaux par le gouvernement français, et exilé à Francfort, d'où il alla rejoindre le prétendant dans les provinces basques, avec des secours d'argent considérables que lui avait avancés le parti tory. Il tomba bientôt en disgrâce, et mourut dans un couvent de carmes à Lanzo, près de Turin.

ABARCA DE BOLEA Y PORTUGAL (Don *Jérôme* DE), seigneur aragonais du seizième siècle, composa, en latin, une *Histoire du royaume d'Aragon*, à laquelle l'historien Zurita a emprunté beaucoup de documents. Cette histoire est restée inédite.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, I, 566. — Latassa, *Biblioteca nueva de los escritores Aragoneses*, I, 119.

ABARCA (*Pierre*), jésuite espagnol, né à Jaca en 1619, mort à Valencia le 1er octobre 1693. Il fut professeur de théologie à Salamanque, et maître de la corporation (*maestro del gremio*) de cette université. On a de lui quelques traités de théologie, et une histoire d'Aragon sous le titre de *Los reyes de Aragon en Annales historicos distribuidos;* Madrid et Salamanque, 1682 et 1684, 2 vol. in-fol., ouvrage fort rare.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. II, 164. — Latassa, *Biblioteca nueva de los escritores Aragoneses*, t. III, 575. — Uztarroz et Dormer, *Progressos de la historia en el reyno de Aragon*, p. 302.

ABARIS, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, était Scythe, et vécut, suivant les uns, avant la guerre de Troie, et, suivant les autres, du temps de Pythagore. Il avait reçu, dit-on, de Dieu, outre l'esprit de divination, une flèche volante qui était d'or, selon Jamblique, et sur laquelle il traversait les airs. Il fit un voyage à Athènes en qualité d'ambassadeur de sa nation, dans un temps où une peste et une famine cruelle désolaient les nations. On lui attribua de très-grandes connaissances en médecine, et Platon le regarde comme un grand maître dans l'art des incantations.

Hérodot., lib. IV, c. XXXVI. — Pausanias, *in Laconic.* — Suidas, *in Abar.* — Eusèbe, *in Chronic.* — Scholiast. Aristophan., *in Equit.* — Jul. Firmic. Maternus, lib. III, c. II. — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Gottfried Zapf, *Dissertatio de Abaride;* Lips., 1706. — Olaus Celsius, *Abaris Hyperboreus exercitio academico delineatus;* Upsal, 1710.

ABAS, douzième roi des Argiens, fils de Lyncée et d'Hypermnestre. Il fut père de Prœtus et d'Acrisius, et aïeul de Persée. C'est de lui que les rois ses successeurs furent appelés Abantiades.

Eusèbe, *in Chron.* — Pausanias, lib. II.

ABASA, **ABASSA** ou **ABAZA**, pacha de Bosnie, né en 1617. Irrité contre Mustapha Ier, il se révolta sous prétexte de venger la mort du sultan Osman, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires. Le mufti et le chef des janissaires profitèrent de cette rébellion pour déposer Mustapha, et pour placer Amurat IV sur le trône. Quelque temps après, le sultan se réconcilia avec Abasa, et l'envoya, en 1634, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, contre les Polonais. Abasa fut ensuite envoyé contre les Perses, et mourut bientôt après, aux environs de Van.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman.*

ABASCAL (Don *José Fernando*), vice-roi du Pérou, né à Oviédo en 1743, et mort à Madrid le 30 juin 1821. Entré au service militaire en 1762, il resta vingt ans dans les grades inférieurs, fut promu colonel en 1793, puis brigadier pendant la guerre avec la France. En 1796 il fut envoyé, comme lieutenant de roi, à l'île de Cuba, et eut part à la défense de la Havane contre les Anglais. Appelé peu de temps après au commandement général et à l'intendance du royaume de la Nouvelle-Galice, Abascal déploya dans ce poste tant de talents et d'activité, qu'il mérita d'être nommé vice-roi du Pérou. Le temps approchait où, par suite des événements survenus en Espagne, une vaste insurrection allait changer la face de l'Amérique du sud. Abascal, qui, dans la traversée pour aller prendre possession de sa nouvelle charge, était tombé aux mains des Anglais, eut encore, après s'en être échappé, les plus grands obstacles à vaincre pour se rendre au Pérou. Les observations qu'il eut l'occasion de faire dans ce voyage lui furent plus tard d'un grand avantage. Joignant la fermeté à la prudence, il réussit à se concilier la confiance générale, en même temps qu'il parvint à donner une direction utile à l'activité d'une foule de partisans. La ville de Lima, constamment florissante malgré les troubles qui agitèrent le Pérou, vit s'élever dans son sein beaucoup d'établissements d'utilité publique, des écoles gratuites d'enseignement élémentaire, une académie de dessin, et des chaires de médecine et de chirurgie. De nombreuses améliorations furent également opérées par Abascal dans l'organisation administrative et judiciaire, et surtout dans celle de la police intérieure. Ces soins toutefois ne détournèrent pas son attention des affaires du dehors. Il forma, sous le nom de volontaires de l'Union espagnole du Pérou, un corps militaire destiné à maintenir l'esprit de concorde entre les Espagnols et les Américains.

L'invasion de l'Espagne par Napoléon, en 1808, avait fait naître dans les colonies de l'Amérique deux partis rivaux, celui de Napoléon qui voulait s'affranchir de toute soumission à la métropole, et celui de l'ancienne dynastie représenté par les cortès. Abascal traçait lui-même les plans de toutes les expéditions militaires, lorsqu'il ne les dirigeait pas en personne; et, des ateliers qu'il forma pour la fabrication des munitions de guerre, sortit une partie des approvisionnements qui servirent aux Espagnols dans leur mémorable lutte contre Napoléon. En reconnaissance de tant de services, les cortès, par un décret

du 30 mai 1812, conférèrent à Abascal le titre de marquis de la *Concordia española del Peru.* Plus tard, par suite de quelques revers éprouvés par la trop grande dispersion de ses forces (il avait été obligé de défendre à la fois Buenos-Ayres attaqué par les Anglais, et de réprimer une insurrection à Cusco et à Lima), il fut, en 1816, révoqué par Ferdinand VII, et remplacé par le général Pezuela, qui avait servi sous ses ordres. Un titre également flatteur pour lui fut celui de *député général* que lui décerna la junte des Asturies, par reconnaissance de ce qu'il avait consacré en partie les émoluments de ses places au soulagement des veuves et des orphelins des patriotes de cette contrée, morts en combattant pour l'indépendance nationale. [*Enc. des g. du m.*, avec addit. et correct.]

Biographie des Contemporains, t. I, 27. — *Art de vérifier les dates* (dernière série), t. III, 219. — W. B. Stevenson, *Twenty Years Residence in South America*, t. III, 129. — Torrente, *Historia de la revolucion Hispano-Americana*, t. II, 221.

ABASCANTUS (Ἀβάσκαντος), médecin, natif de Lyon, où il exerçait son art vers le premier siècle de notre ère. C'était un affranchi de l'empereur Auguste, si ce personnage est le même que celui qu'on lit dans les inscriptions grecques et latines recueillies par Gruter et Meursius. Galien (*de Antidot.* lib. II, c. 12) loue l'antidote d'Abascantus contre la morsure des serpents. On ne connaît pas d'écrits de ce médecin.

C. G. Kühn, *Additam. ad Elench. med. vet., a J. A. Fabricio exhib.*

ABASSA ou **ABBASSA**, sœur d'Haroun-al-Raschid, fut mariée (810 de J.-C.) par son frère à Djafar le Barmécide, à condition qu'ils ne goûteraient pas les plaisirs du mariage. L'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avaient reçu. Ils eurent bientôt un fils, qu'ils envoyèrent secrètement élever à la Mecque. Le kalife en ayant eu connaissance, Djafar perdit la faveur de son maître, et, peu après, la vie. Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable. Quelque temps après, une femme de sa connaissance la rencontra, et lui demanda la cause de son malheur; Abassa répondit : « J'avais autrefois « quatre cents esclaves, et maintenant deux peaux « de moutons me servent, l'une de chemise, « l'autre de robe. J'attribue ma disgrâce à mon « peu de reconnaissance pour les bienfaits que j'ai « reçus de Dieu : j'avoue ma faute, j'en fais pé- « nitence, et vis contente. » Abassa a laissé quelques poésies, reproduites en partie par Ibn-abou-Hadjelah, dans son livre intitulé *Sababeth.*

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

ABATE (*André*), peintre d'histoire naturelle, né à Naples vers la fin du dix-septième siècle, et mort en 1732. Il fut employé par le roi d'Espagne, et laissa quelques œuvres estimées.

ABATI (*Antoine*), de Gubbio, poëte italien, né vers le commencement du dix-septième siècle, mort à Sinigaglia en 1667. Il fut attaché à l'archiduc Léopold d'Autriche, et voyagea dans les Pays-Bas et en France. De retour en Italie, il fut successivement gouverneur de plusieurs petites villes de l'État ecclésiastique. Il a laissé : 1° *Ragguaglio di Parnaso contra poetastri e partegiani delle nazioni;* Milan, 1638, in-8°; — 2° le *Frascherie, faschi tre,* poésies satiriques, mêlées de prose; Venise, 1651, in-8°; — 3° *Poèsie postume;* Bologne, 1671, in-8°; — 4° *il Consiglio degli Dei, dramma per musica,* etc., à l'occasion de la paix entre la France et l'Espagne, et du mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne; Bologne, 1671.

Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

ABATI (*Bocca del*), noble florentin auquel Dante a donné de la célébrité. Ce poëte (chant XXXII de l'*Enfer*) place Bocca del Abati parmi les traîtres à leur patrie, pour avoir contribué à la perte de la bataille de Montaperti (le 4 sept. 1260), gagnée par les Gibelins et les Siennois.

* **ABATI** ou **ABATTI** (*Niccolo*), peintre italien, né à Modène en 1512, mort à Paris en 1571. Il est principalement connu par ses fresques, exécutées au château de Fontainebleau sur les dessins de Primaticcio. Tous ses ouvrages, à l'exception des tableaux représentant l'histoire d'Alexandre le Grand, furent détruits en 1738, sur l'avis d'un architecte qui devait agrandir ce château. Abati peignit aussi, avec Pellegrino Tibaldi, les salles et les plafonds de l'Institut de Bologne. P. Zanetti en a publié les gravures avec un texte explicatif; Venise, 1756, in-fol.

Vedriani, *Vite de' Pittori Modenesi.* — Tiraboschi, *Notizie de' Pittori,* etc. — Algarotti, *Lettere sopra la Pittura.* — Fiorillo, *Geschichte der Mahlerey* (Histoire de la Peinture).

ABATIA ou **ABBATIA** (*Bernard*), médecin et astrologue français, né à Toulouse en 1530, mort à Paris vers 1590. Suivant la Croix du Maine, Abatia vint à Paris pour y professer la médecine, les mathématiques, l'astrologie, et publia une *Pronostication sur le mariage de Henri, roi de Navarre, et de Marguerite de France, son épouse;* Paris, 1572; opuscule si rare, que l'on peut douter de son existence. Il avait fait aussi une description générale des plantes sous le titre de *Grand Herbier.* Cet ouvrage n'a pas été imprimé, et on ignore ce que le manuscrit est devenu.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises.*

ABATIA ou **ABATI** (*Jean-Antoine*), alchimiste, natif de Pavie, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui deux lettres sur la transmutation des métaux : *Epistolæ duæ scrutatoribus artis chemicæ mandatæ,* trad. en allemand; Hambourg, 1670, in-8°; réimpr. en 1692.

Biographie médicale.

ABATINI (*Guido-Ubaldo*), peintre italien, né à Citta di Castello en 1600, mort à Rome en 1656. On a de lui à Rome plusieurs fresques estimées.

Baglione, *Vite de' Pittori.* — Passeri, *Vite de' Pittori.*

ABAUNZA (*Pierre*), savant espagnol, né à Séville en 1599, mort en 1649. Il a publié un commentaire des décrétales sous le titre : *Ad titulum XV, de sagittariis lib. V, decretalium prælectio,* inséré dans le *Novus Thesaurus juris civilis et canonici* de Gér. Meerman, 7 vol. in-fol.; la Haye, 1751-1754. On a aussi de lui un commentaire (manuscrit) de quelques livres de Martial, dirigé contre les critiques que Th. de Marcilly (sous le pseudonyme de *Musambert*) avait faites des commentaires de Laur. Remirez de Prado sur Martial.

Meerman, *Thesaurus juris*, t. II, 6. — Nicol. Antonio, *Bibliotheca Hispana;* Rom., 1672.

ABAUZIT (*Firmin*), savant français, né à Uzès le 11 novembre 1679, mort à Genève le 20 mars 1767. Il était versé dans presque toutes les sciences. Pendant un voyage qu'il fit en Hollande en 1698, il se lia avec Bayle, Basnage et Jurieu. Newton lui envoya son *Commercium epistolicum,* avec ces mots : « Vous êtes bien digne de juger entre Leibniz et moi. » Enfin, la réputation d'Abauzit parvint jusqu'au roi Guillaume, qui lui fit des offres avantageuses pour le retenir en Angleterre; mais la tendresse maternelle le rappela à Genève. Abauzit était protestant, et vivait en Suisse depuis la révocation de l'édit de Nantes. — On a de lui quelques écrits, qui l'ont fait soupçonner d'être peu attaché à l'orthodoxie de sa communion. Ils consistent dans des explications de divers passages de l'Écriture sainte, dans des réflexions sur l'eucharistie, sur l'idolâtrie, sur la controverse, etc.; dans de petits traités archéologiques, physiques, chronologiques. Guillaume Burnet, gouverneur de New-Yorck, avait appliqué les prédictions de saint Jean à l'Église romaine ; Abauzit les appliqua à la ruine de Jérusalem. Recueillies d'abord par Végobre à Genève en 1770, 1 vol. in-8°, les Œuvres d'Abauzit (*Œuvres diverses de M. Firmin Abauzit, contenant ses écrits d'histoire, de critique et de théologie*) l'ont été ensuite par Bérenger en 2 volumes, à Amsterdam, 1773, et ces deux recueils sont assez différents l'un de l'autre. Abauzit a rendu de grands services pour la traduction française du Nouveau Testament, publiée à Genève en 1726. Il a aussi éclairci plusieurs points de l'histoire ancienne de Genève (notes, plans, carte des environs du lac Léman), dont il s'était soigneusement occupé dans la nouvelle édition de l'*Histoire de la ville et de l'État de Genève*, par Jacques Spon, qui parut sous ses auspices en 1730, en 2 vol. in-4° et en 4 vol. in-12. Outre un certain nombre d'articles archéologiques ou théologiques, insérés dans le *Journal Helvétique*, année 1743, et dans l'*Année littéraire*, Abauzit a laissé des dissertations manuscrites *Sur les éclipses de lune*, *Sur la pesanteur*, *Sur l'antiquité des Assyriens*, etc.; mais la plupart ont été brûlées à Uzès par le zèle religieux de ses héritiers, convertis au catholicisme. — Abauzit était lié avec Jean-Jacques Rousseau, auquel il avait fourni plusieurs articles pour son *Dictionnaire de musique*. L'éloge qu'en fait Jean-Jacques dans sa *Nouvelle Héloïse* mérite d'être cité : « Non, ce siècle de la philosophie ne passera pas sans avoir produit un vrai philosophe! J'en connais un, un seul, j'en conviens; mais c'est beaucoup encore, et, pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu? Savant et modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour objet! Non, ce n'est pas vous que je veux faire connaître à ce siècle indigne de vous admirer; c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour, ce sont nos concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent... Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ses concitoyens, et vous êtes chéri des vôtres. » C'est le seul panégyrique que Rousseau ait fait d'un homme vivant.

Senebier, *Histoire littéraire de Genève,* tom. III, 63 et suiv. — *Œuvres* de Jean-Jacques Rousseau, t. III, p. 409, édit. de 1788. — Sabatier de Castres, *Les trois siècles de la littérature française,* t. I, 110.

***ABAYAM** (*José Pereira*), prêtre et historien espagnol, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Chronica del rey D. Pedro I°, cognominado o Justiceiro;* Lisboa (P. Ferreira), 1760, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ABAZA. *Voy.* ABASSA.

****ABBADIE** (*Antoine* et *Arnould Michel* D'), deux frères d'origine irlandaise, naturalisés français, célèbres par leurs voyages en Abyssinie. Ils arrivèrent dans ce pays vers la fin de mars 1838. L'année suivante, ils se retrouvèrent au Caire, d'où Arnould ne tarda pas à retourner en Abyssinie, et son frère l'y suivit en 1840. Ils firent un long séjour à Axum, qu'ils quittèrent en 1845, et furent retenus quelques temps à Gondar par le chef des Gallas. Ils ont communiqué les résultats ethnographiques et linguistiques de leur voyage à la Société géographique de Paris. En Angleterre on a contesté l'exactitude de leurs renseignements concernant les sources du Nil. F. D.

ABBADIE (*Jacques*), célèbre théologien protestant, né à Nay dans le Béarn en 1658, mort le 6 novembre (selon d'autres, le 25 septembre) 1727. L'indigence de ses parents fit d'abord négliger son éducation. Mais les secours de ses coreligionnaires mirent bientôt le jeune Abbadie en état de faire de bonnes études, et il reçut à Sedan le grade de docteur en théologie. Après un voyage en Hollande et à Berlin, où il fut nommé pasteur de l'église française, il accepta les propositions qui lui furent faites d'accompagner le maréchal de Schomberg en Angleterre et en Irlande. Après la mort de son patron, qui lui avait procuré le doyenné de Kil-

laloe, il revint à Londres, et y devint, en 1690, ministre de l'église de Savoie; après quelques années d'exercice, il mourut dans la retraite à Sainte-Marie-le-Bone, à son retour d'un voyage en Hollande. Abbadie avait la mémoire la plus heureuse. Il composait ses ouvrages sans effort, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les faisait imprimer. La pureté de ses mœurs, et l'éloquence de ses sermons, lui avaient fait beaucoup d'amis. Il était versé dans les langues anciennes, dans l'Écriture sainte et dans les Pères de l'Église. Ses principaux ouvrages, qui eurent un grand succès, ont pour titres : 1° *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 2 vol. in-8° ; Rotterdam, 1684 ; — 2° *De la divinité de Jésus-Christ*, 4 vol. in-12 ; ibid., 1695 : cet ouvrage a reçu un grand nombre d'éditions en France, en Allemagne et en Angleterre; — 3° *L'art de se connaître soi-même;* Lyon, 1693, in-12 ; — 4° *La vérité de la religion chrétienne réformée :* le 1er vol., publié à Rotterdam en 1717, in-8°, renferme la table des chapitres du 2e volume, qui n'a point paru ; — 5° *Le Triomphe de la Providence et de la religion, ou l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu*, 1723, 4 vol. in-12 ; Amsterdam : l'auteur essaye de prouver que l'Apocalypse bien entendue est une démonstration invincible de la vérité de la religion chrétienne ; — 6° un volume de *Sermons*, 1680, in-8° ; — 7° *La défense de la nation britannique*, où les droits de Dieu, de la nature et de la société sont établis au sujet de la révolution d'Angleterre, contre l'auteur de l'*Avis important aux réfugiés* (Bayle) ; Londres, 1692, in-12 ; — 8° *Les caractères du chrétien et du christianisme ;* la Haye, 1695, in-12 ; — 9° *Réflexions sur la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ;* la Haye, 1685, in-12 ; — 10° *Panégyrique de Marie, reine d'Angleterre :* cet ouvrage, dont on ignore la date, est, dit-on, si rare, que peu d'érudits le connaissent ; — 11° *Histoire de la grande conspiration d'Angleterre, avec le détail des diverses entreprises contre le roi et la nation, qui ont précédé le dernier attentat ;* Londres, 1696, in-8° ; ouvrage très-rare et très-curieux, composé par ordre du roi Guillaume, sur des documents originaux.

Nicéron, *Mémoire pour servir à l'histoire des hommes illustres*, tom. XXXIII, 381. — *Biographia Britannica*, t. 1, p. 31. — Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 2.

ABBADIE (*Vincent*), chirurgien français, né le 26 mai 1737, à Pujo dans le Bigorre, mort à Paris vers 1800. Il fut chirurgien de l'hôpital de Bicêtre et du duc de Penthièvre. Il a traduit de l'anglais les *Essais de Macbride* (sur la fermentation, la nature et les propriétés de l'air fixe, le scorbut, etc.) ; Paris, 1766, in-12.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

ABBAMONTE. *Voy.* ABAMONTI.

ABBAS Ier, dit le Grand, né en 1557, mort en 1628, septième schah de Perse, de la dynastie des Sophis ou Séféwiès. Il était le troisième et le dernier des fils de Mohammed-Khoda-Bendeh ; et quoiqu'à peine âgé de dix-huit ans lors de la mort de son père, il administrait déjà comme gouverneur l'importante province du Khoraçan. Pendant que son frère Ismaïl III s'élevait au trône de Perse par l'assassinat d'Hamsâh, fils aîné et successeur de Khoda-Bendeh, Abbas se fit lui-même proclamer souverain indépendant à Hérat, le 3 moharrem 996 de l'hégire (5 décembre 1587). Bientôt Ismaïl tomba à son tour victime d'une conspiration à la tête de laquelle figurait le précepteur d'Abbas, et ce prince saisit le sceptre teint du sang de ses deux frères l'an 998 de l'hégire (1589 de notre ère). Abbas commença par transférer sa résidence de Kaswin à Ispahan, puis il chercha à contenir ses redoutables voisins par un traité de paix conclu avec la Porte Ottomane, en garantissant aux Turcs les conquêtes qu'ils avaient faites sur la Perse pendant les précédents règnes. Après avoir châtié les Uzbeks révoltés, il fit en dix années (de 1590 à 1600) successivement la conquête du Ghilan, du Mazenderan, de plusieurs places de la Tatarie, et obtint la soumission de presque tout l'Afghanistan ottoman. Enfin, il déclara la guerre à la Porte pour les troubles qu'elle n'avait cessé de susciter dans les provinces occidentales de la Perse; et bientôt maître de tout le territoire de l'ancienne domination des Sophis, par suite de la fameuse victoire de Bassorah qu'il remporta sur les Turcs en l'année 1605, il conquit encore sur eux, dans les années suivantes, une vaste étendue de pays, à l'occident du Tigre et de l'Euphrate. En 1611, il dicta à Achmet Ier les conditions d'un traité de paix qui garantit à la Perse la possession du Schyrvân et du Khourdistan ; et un peu plus tard il mit à profit les troubles qui agitèrent l'empire ottoman sous les règnes si courts de Mustapha Ier et d'Othman II. La Porte, qui la première avait violé les conditions de la dernière paix en fomentant des révoltes dans la Géorgie, fut trop heureuse de signer en 1617 un nouveau traité avec Schah-Abbas, dont la renommée retentissait alors jusqu'en Europe.

Dans un accès de méfiance ou de jalousie, Schah-Abbas avait prononcé la sentence de mort de l'aîné de ses fils, Sséfy-Mirza, jeune homme de la plus haute espérance. Pour digne récompense de son zèle, le courtisan qu'il avait chargé du meurtre de Sséfy-Mirza reçut bientôt de lui l'injonction de faire rouler à ses pieds la tête de son propre fils ; puis, insultant à la douleur de ce misérable esclave : « Eh bien ! dit-il, ne te reste-t-il pas la consolation de penser que tu n'es pas plus à plaindre que ton roi ? » Peu après, Abbas fit crever les yeux à ses deux autres fils ; et vers le même temps, ayant convoqué à Kaswin plusieurs khans dont il suspectait la fidélité, il leur fit servir des breuvages empoisonnés, et se réjouit du hideux spectacle de leur

agonie. Voilà quelques traits du caractère de ce Schah-Abbas, que l'on a surnommé *le Grand*, et dont la magnificence fut si vantée par des voyageurs, par des envoyés de cour, par des moines dont il tolérait dans ses États les prédications. Il témoignait aussi beaucoup d'amitié au pape, parce qu'il le regardait comme le plus grand ennemi des Turcs. Abbas ressentit, dit-on, une si profonde douleur après le meurtre de Ssèfy-Mirza, que pendant dix jours il ne voulut point voir la lumière, et qu'il se condamna lui-même à souffrir les horreurs de la faim durant le même espace de temps; enfin le costume singulier qu'il porta le reste de sa vie n'était qu'un habillement de deuil.

Qui ne sait quel parti un tel monarque devait tirer de la dissidence religieuse de ses peuples, dont les uns sont *schyites*, et les autres *sunnites*, c'est-à-dire hérétiques aux yeux des Persans? Ce fut au profit de ses vues politiques qu'Abbas étendit et régularisa le code schyite, et qu'il saisit toutes les occasions d'exciter le zèle de ses adhérents. — Tout ce qu'il était capable d'éprouver de sentiments affectueux s'était porté sur Aboul-Nazr-Sâm-Mirza, fils de Ssèfy, et il le déclara son héritier. Mais l'éducation qu'il fit donner à ce jeune prince dans le sérail ne lui promettait pas un successeur capable de faire pâlir sa gloire et de soutenir longtemps l'éclat qu'il avait rendu au trône de Perse, devant lequel s'inclinaient les ambassadeurs des plus grandes puissances du monde. Les envoyés du Grand Monghol Akbar, ceux du Dekebar et de Golconde, se rencontrèrent avec les négociateurs de la Russie, de l'Angleterre, de l'Espagne, du Portugal et des états de Hollande, à la cour de Schah-Abbas. Tous furent éblouis de sa splendeur; aucun peut-être ne surprit un seul secret à sa politique; et, tandis qu'il les amusait par des fêtes somptueuses, il poursuivait avec sécurité les plans les plus contraires aux intérêts qu'ils avaient à défendre. C'est ainsi qu'impatient de la gêne que lui causait la possession de l'île d'Hormuz par les Portugais, il employa l'assistance des Anglais pour les en chasser en 1623; et vers le même temps une nouvelle province enlevée au Monghol, le Khandahar, fut réunie à la Perse par Allah-Veyrdy-Khan, le principal capitaine de Schah-Abbas. Des succès aussi inattendus réchauffèrent le zèle religieux du monarque: il se proposa de faire un pèlerinage au tombeau d'Ali, sur l'Euphrate. Cet acte de dévotion lui suggéra le projet de retirer des mains des Ottomans, qui sont sunnites, des lieux vénérés par tous les schyites (Persans). De là une nouvelle guerre entre les deux nations. Bagdad fut prise: l'armée persane avait bloqué pendant un an la garnison turque, qui fut obligée de lever le siége en 1625. Le prince victorieux alla prendre quelques délassements à Sultanieh; de là il se rendit à Kaswin, où il reçut les hommages du souverain des Afghans, et ensuite dans le Mazendéran, son séjour favori, à cause du gibier très-abondant dans cette province. C'est là que la mort le surprit inopinément dans la nuit du jeudi 24 de djomady, l'an 1037 de l'hégire (du 27 au 28 janvier 1628), dans la quarante et unième année de son règne. Le voyageur Herbert a fait de Schah-Abbas le portrait suivant: « Sa taille était petite, ses yeux animés, mais petits et sans aucun cil, le nez gros et aquilin, le menton pointu et épilé, à la manière des Persans. Il portait des moustaches excessivement longues, épaisses et frisées. »

Malgré les taches qui ont terni sa gloire, ce monarque peut être encore regardé par les Persans comme leur plus grand prince; leur admiration va jusqu'à lui attribuer des miracles. — En effet, s'il suffisait, pour mériter le nom de Grand, d'avoir fourni une carrière brillante, exercé une influence prodigieuse sur toute une nation et laissé des monuments d'un haut génie, peu de princes le mériteraient mieux que Schah-Abbas. Plus heureux ou plus habile que plusieurs empereurs ottomans qui payèrent de leur vie la tentative de détruire le corps des janissaires, il réussit, dès le commencement de son règne, à dissoudre les *kourtchis*, milice prétorienne, également audacieuse et turbulente, qui tenait le trône de Perse en tutelle, sous le prétexte d'en être l'unique garde et le principal appui. Passant sous silence les autres titres d'Abbas à la reconnaissance ou à l'admiration de la Perse, et surtout d'Ispahan sa nouvelle capitale, qui lui doit ses plus magnifiques monuments, entre autres le *Meïdan*, place publique avec un portique et de beaux édifices, nous ne mentionnerons que les grands travaux de la chaussée du Mazenderan, qui porte son nom. Cette chaussée subsiste en partie aujourd'hui, et, par son utilité pour les transports et le commerce, elle fait du Mazenderan la plus florissante province de la Perse; elle s'étendait dans toute la largeur de la mer Caspienne, et avait 100 lieues de long sur 17 toises de large. De distance en distance elle était coupée par des ponts d'une architecture si solide, qu'ils n'ont pas encore eu besoin de réparations. — L'histoire la plus détaillée et la plus exacte de Schah-Abbas et de ses prédécesseurs (les Sophis) se trouve dans le *Tarykh-Aalem-A'raï-Abbacy* (manuscrits orient. de la Bibliothèque nationale et de la Bibl. de l'Arsenal. [*Enc. d. g. d. m. — Conversations-Lexicon.*]

Malcolm, *History of Persia*, in-8°, 1829. — Tavernier, *Voyage en Perse*, etc. — *Travels of the brothers;* Shirley; London, 1825, in-12.

ABBAS II, schah de Perse, né en 1629, mort en 1666. A l'âge de treize ans, il succéda en 1642 à son père Ssèfy Ier. Les célèbres voyageurs Tavernier et Chardin avaient été admis dans l'intimité de ce prince, dont ils racontent beaucoup de détails curieux. Encore enfant, il fut condamné à avoir les yeux brûlés par un fer rouge; mais l'eu-

nuque chargé d'exécuter cet ordre d'un père barbare, eut le courage de désobéir. Le jeune Abbas contrefit l'aveugle jusqu'au moment où Sséfy, sentant sa fin approcher, se repentit de sa cruauté. Alors l'eunuque l'assura qu'il avait un secret infaillible pour rendre la vue, et il feignit d'en faire l'épreuve sur le fils du monarque mourant. — Abbas II reprit le Candahar, province reconquise par Abkar, sous le règne de Sséfy. Son règne, qui dura vingt-quatre ans, fut très-paisible. Ce monarque aimait les arts et les plaisirs. Peintre assez habile, il donna à Chardin et à Tavernier les dessins de différents bijoux, avec l'ordre de les faire exécuter en France. Il était aussi excellent tourneur et calligraphe. Un goût si décidé pour les arts fut malheureusement terni par le vice de l'ivrognerie; et pendant ses orgies, auxquelles il fit plus d'une fois assister les voyageurs français, il ordonnait ou faisait lui-même des exécutions sanglantes. Un jour il fit couper la langue à son kalyoundjy ou porte-pipe, pour le punir d'une parole irrespectueuse. Un autre jour il fit attacher dans une cheminée et enfermer la plus belle femme de son harem, parce qu'elle avait opposé quelque résistance à ses désirs érotiques. On raconte encore que, sortant d'une orgie, il se rendit au harem, où il s'endormit. Se voyant, à son réveil, laissé seul, il se fit amener toutes ses femmes, et les brûla vives sur un bûcher. Tavernier fut, en 1665, admis à s'enivrer avec Abbas; Chardin obtint le même honneur, avec le brevet de bijoutier du roi. Ce prince débauché mourut, âgé de trente-huit ans, d'un abcès syphilitique (communiqué par une femme qui l'avait vainement prévenu de la maladie dont elle était atteinte), à Khosrou-Abad, maison de plaisance située à dix lieues de Danégan, dans le Thabaristan. On lui éleva à Khom un magnifique mausolée, dont Chardin a donné la description.

Malcolm, *History of Persia*, 1829; Lond., in-8°. — *Voyages* de Chardin et de Tavernier en Perse.

ABBAS III, dernier schah de Perse de la dynastie des Sophis, né en 1732, mort vers 1736. Fils de Thamas, il n'avait que huit mois lorsqu'il fut proclamé souverain par le faux Nadir-Schah (Thamas-Kouly-Kkan) : celui-ci posa la couronne sur le berceau d'un enfant; cérémonie grotesque, mais très-politique, qui eut lieu dans les premiers jours de septembre 1731. Thamas - Kouly - Khan envoya l'enfant dans la terre sainte du Khoraçan, et se fit reconnaître régent du royaume. « Ce monarque enfant, dit le voyageur Hanway, était d'une santé fort délicate ; cependant on n'est pas certain qu'il ait péri de mort naturelle : il est très-possible qu'on ait voulu faire disparaître le très-faible obstacle qui s'opposait à l'exécution des projets ambitieux de Thamas-Kouly-Khan. » Quoi qu'il en soit, Abbas ne vécut que quatre ans, et le 1er mars 1736 le régent se fit couronner sous le nom de Nadir-Schah.

Malcolm, *History of Persia*. — *Travels of the brothers* Shirley; London, 1825, in-12.

ABBAS-MIRZA, schah de Perse, né en 1785, mort en 1833. Il était le troisième fils de Feth-Ali, et non pas l'aîné, ainsi que son titre d'héritier présomptif l'avait quelquefois fait supposer. Comme il eut pour mère une princesse de la tribu royale des Khadjars, il fut préféré par son père à ses aînés, et ses droits furent, en 1814, garantis par la Russie dans le traité de Gulistan. Abbas avait un rival dangereux dans la personne de Mohammed-Ali-Mirza, l'aîné des fils de Feth-Ali : du vivant de ce prince, on s'attendait à une guerre civile entre les deux frères, guerre qui aurait pu éclater au moment du décès de leur père, et dans laquelle l'Angleterre et la Russie n'auraient pas peut-être embrassé le même parti. Mais, en 1820, la mort de Mohammed-Ali prévint ces embarras. Abbas n'était point étranger aux mœurs de l'Europe, et nos voyageurs trouvaient chez lui un bon accueil. Guerrier depuis son enfance, il a souvent commandé les armées de son père, surtout dans les guerres presque toujours malheureuses contre les Russes, en 1803, en 1813 et en 1826. Dans cette dernière campagne, les Russes lui arrachèrent l'Arménie persane, qui faisait partie de sa vice-royauté de Tébris ou Tauris et d'Adzerbaïdjan; le 25 octobre 1827, ils entrèrent même dans Tébris, la résidence du prince, où il exerçait une autorité presque absolue. Un traité de paix s'ensuivit, et, en signe de réconciliation, la cour de Russie envoya à Téhéran une nouvelle ambassade. Le chef de cette mission, M. Griboïédof, et plusieurs personnes de sa chancellerie, entre autres Charles Adelung, y furent assassinés en 1829 par la populace, qui, provoquée peut-être par une conduite imprudente, avait envahi l'hôtel de la légation. Sur le désir du schah, Abbas-Mirza alla lui-même à Pétersbourg, pour prévenir les hostilités de la Russie : il se livra en quelque sorte comme otage pour expier le crime. L'empereur lui fit un accueil distingué, et le renvoya avec des présents. Abbas-Mirza, qui s'est fait remarquer par ses manières aimables et par un certain degré d'instruction, continua de vivre en bon accord avec la Russie jusqu'à sa mort, arrivée un an avant celle de son père, Feth-Ali. Mohammed-Mirza, fils d'Abbas-Mirza, fut déclaré héritier du trône, avec le consentement de la Russie et de l'Angleterre. [*Enc. d. g. d. m.* — *Conversations-Lexicon.*]

Amédée Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse.* — Fonton, *la Russie dans l'Asie Mineure.* — Drouville, *Voyage en Perse.* — Nedjif-Couly-Abdurrizzak, *les Annales du règne de Feth-Ali* (en persan). Il en existe une traduction anglaise. — *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1834.

ABBAS-BEN-ABDELMOTTALIB, oncle et disciple de Mahomet, né à la Mecque vers l'an de J.-C. 566, mort en 652. Abbas est célèbre dans l'histoire musulmane par ses vertus privées, par l'appui qu'il accorda à son neveu Mahomet, et par la gloire de compter parmi ses descendants l'illustre dynastie des Abbassides. Il naquit quatre

ans seulement avant la naissance du législateur des Arabes. Ce fut l'avant-dernier des nombreux enfants d'Abd-el-Mottalib, qui l'avait eu de Notayla, fille de Djanâb; aussi n'avait-il que treize ou quatorze ans lorsqu'il perdit son père, qui mourut plein de jours; et cependant, malgré sa grande jeunesse, il fut choisi pour lui succéder dans la charge importante nommée *sicaya*, charge qui consistait à distribuer aux pèlerins l'eau sainte tirée du puits de Zemzem. Les biographies dans lesquelles il a figuré jusqu'à présent l'ont représenté comme ayant été pendant de longues années l'ennemi de Mahomet : cela n'est point. Il se convertit tard, sans doute, à la religion du nouveau prophète; mais bien longtemps avant d'être son disciple il était son ami, et le servit secrètement de son influence, alors même qu'il marchait dans les rangs de ses adversaires. Dès l'époque où Mahomet, ne songeant pas encore au rôle qu'il devait jouer plus tard, voulut venir au secours de son oncle Abou-Taleb, peu fortuné et chargé d'une famille nombreuse, ce fut Abbas qu'il choisit pour partager avec lui le plaisir et le mérite d'obliger un parent. Chacun d'eux prit auprès de lui l'un des fils d'Abou-Taleb : Mahomet se chargea d'Ali, et Abbas de Djafar, qui ne le quitta plus.

Plus tard, lorsque le prophète avait déjà commencé sa prédication, et qu'il devait recevoir le serment de fidélité de quelques habitants de Médine qui avaient cru les premiers à sa mission, ce fut Abbas, bien qu'encore infidèle, qui harangua ces nouveaux convertis dans une entrevue nocturne, et leur dit : « Vous savez tous, ô enfants de Khazradj, ce qu'est Mahomet parmi nous. Nous l'avons défendu contre nos propres compatriotes, et il trouve dans son pays estime et protection. Cependant il veut absolument se réunir à vous, et devenir un des vôtres. Si vous devez être fidèles aux promesses que vous lui faites et le défendre contre ceux qui l'attaqueront, c'est vous que cela regarde; mais si vous deviez un jour le trahir et l'abandonner, renoncez plutôt à lui dès à présent. » Cette sollicitude pour les intérêts de son neveu annonçait bien que si Abbas, redoutant la vengeance des Koréischites, et craignant de perdre l'influence ou les richesses qu'il avait acquises à la Mecque, n'osait pas encore se déclarer sectateur avoué du futur législateur des Arabes, il n'en avait pas moins pour lui l'affection d'un tendre parent, et était bien loin de partager la haine des Mecquois, qui forçaient Mahomet à s'expatrier. En effet, il continua à entretenir avec le prophète une correspondance secrète, dans laquelle il l'informait des projets de ses ennemis; et s'il combattit sous leurs drapeaux à Bedr, c'était probablement la crainte ou la ruse qui lui avaient fait prendre ce parti.

Dès les commencements de la campagne, il répandait parmi les habitants de la Mecque de prétendues versions prophétiques qui annonçaient la défaite des Mecquois; et cette manœuvre, qui avait probablement pour but de jeter le découragement parmi les Koréischites, fut l'occasion d'une violente querelle entre un de leurs chefs, Abou-Djahl, et Abbas. Aussi Mahomet, en voyant approcher ses ennemis du puits de Bedr, où eut lieu le combat, adressait-il aux musulmans cette recommandation : « Je sais que parmi les Koréischites il y en a plusieurs qui ont pris les armes contre nous malgré eux et à contre-cœur, tels que les enfants de Haschem et quelques autres. Que ceux d'entre vous qui rencontreront des enfants de Haschem ne les tuent pas : épargnez surtout mon oncle Abbas! » La victoire des musulmans fut complète : soixante-dix Koréischites furent tués, soixante-dix furent faits prisonniers, et de ce nombre était Abbas, qui d'abord fut garrotté comme les autres. Mais Mahomet, ne pouvant s'endormir au milieu de la nuit, répondait à ceux qui lui demandaient la cause de cette agitation : « C'est qu'il me semble entendre mon oncle Abbas gémir dans ses liens. » Puis il le fit délier, et s'endormit. Quelques jours après, Abbas se racheta moyennant rançon; et comme il était très-riche, sa rançon fut la plus élevée de toutes celles qu'on exigea des captifs. Il retourna à la Mecque, où, quoique dévoué de cœur à la cause de son neveu, il continua à y résider, remplissant les fonctions de sa charge jusqu'au jour où les Koréischites rompirent le traité de paix qu'à la suite de divers combats ils avaient conclu avec le prophète; occasion qui parut favorable à Abbas pour manifester enfin ses sentiments et se joindre à son neveu. En conséquence, il sortit de la ville et alla avec toute sa famille grossir l'armée du prophète, qui, à la tête de dix mille hommes, marchait contre la Mecque. On n'était plus qu'à quelques milles des remparts, lorsque Abbas résolut d'épargner le sang des Koréischites, en leur démontrant l'impossibilité de la résistance. En conséquence, il sortit du camp musulman monté sur la mule du prophète; et ayant entendu la voix d'Abou-Sofian, le chef de la tribu de Koréisch, qui de son côté faisait une reconnaissance, il l'appela près de lui.

Abbas a raconté lui-même cette singulière conversion, dont Aboulféda nous a conservé le récit en ces termes : « Je dis à Abou-Sofian : « Le prophète marche contre vous, et cette « fois il est à la tête de dix mille musulmans. « — Que dois-je donc faire? dit Abou-Sofian. — « Monter sur ma mule, répondis-je, et j'irai « demander ta grâce au prophète; autrement il « te fera trancher la tête. — En effet, il monta « en croupe derrière moi, et nous nous dirigeâ- « mes vers le camp. En chemin nous rencontrâ- « mes Omar, fils de Khattab, qui s'écria, en aper- « cevant mon compagnon de route : Grâce à Dieu, « je te rencontre sans que tu aies de sauf-conduit; « louanges au Très-Haut, qui te livre à moi! « Puis il courut auprès du prophète, lui deman- « dant la permission de trancher la tête au nouvel « arrivant. Mahomet répondit : Je le prends sous

« ma protection. Puis s'adressant à moi, il ajouta : « Demain, Abbas, tu l'amèneras sous ma tente. « En effet, le lendemain je l'accompagnai près « du prophète, qui lui dit : Ne sais-tu donc pas, « Abou-Sofian, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que « Dieu ? — Je le sais, répondit-il. — Comment « alors as-tu donc tant tardé à me reconnaître « pour le prophète de Dieu ? — C'est que, quant « à cette seconde proposition, je conserve encore « quelque doute. — Je lui dis alors : Malheu- « reux, rends donc bien vite témoignage avant « que ta tête tombe ! Et Abou-Sofian rendit té- « moignage. »

On conçoit parfaitement que le chef des Koréischites ait vu si promptement se dissiper ses doutes devant la terrible alternative qu'on lui présentait; mais Abbas chercha du moins à adoucir ce que sa conversion avait d'un peu forcé, en sollicitant pour lui divers priviléges qui pussent rattacher d'une manière plus intime lui et sa puissante famille à la cause de son neveu. La Mecque étant tombée au pouvoir de Mahomet, il abolit toutes les institutions païennes qui se rattachaient au culte du temple, ne conservant que la charge de *sicaya*, ou de distributeur des eaux du puits de Zemzem, qu'il confirma à son oncle. Depuis lors Abbas continua à servir le prophète de sa tête dans les conseils, de son bras sur les champs de bataille. Ce fut lui qui, à Honeïn, rappela les Ansariens prêts à fuir, et les ramena au combat. Aussi Mahomet lui témoignait-il toute la vénération qu'un fils peut avoir pour son père. Lorsque le prophète mourut, ce fut Abbas qui présida à ses funérailles : il composa des vers à la louange de son neveu, et continua à jouir près de ses successeurs de la plus haute estime. Omar en fournit un exemple lorsque, dans la dix-huitième année de l'hégire, le Hedjaz se trouvant la proie d'une telle sécheresse qu'elle tarissait tous les puits et faisait périr hommes et bestiaux, le khalife prononça des prières publiques, tenant Abbas par la main, et suppliant le Seigneur, par les mérites de ce vieillard, d'avoir pitié de son peuple. On dit aussi que lorsque Othman était à cheval et rencontrait Abbas marchant à pied, il descendait à l'instant de sa monture, et le conduisait jusqu'à sa demeure. Ce fut ce même khalife qui présida aux funérailles d'Abbas, mort en l'an 32 de l'hégire, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Abbas laissait en mourant quatre fils : Abdallah, d'où descendirent les Abbassides, Fadhl, Obéïdallah, et Katham.

NOEL DES VERGERS.

Al-Makin, *Hist. Saracen.*; Lugd., 1625, p. 32. — Aboulféda, *Vie de Mahomet*, traduction de M. Noël des Vergers; Paris, 1837. — M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*. — M. Noël des Vergers, *Histoire de l'Arabie*, dans la Collection de l'*Univers*.

*ABBAS-PACHA, vice-roi d'Égypte, naquit en 1813 à Yedda en Arabie, et fut élevé au Caire. Fils de Youssouf-Bey (mort en 1818), l'aîné des enfants du célèbre Méhémet-Ali, il succéda, en novembre 1848, à Ibrahim-Pacha, son oncle, qui avait été désigné et reconnu comme vice-roi par la Porte-Ottomane (*Voyez* IBRAHIM-PACHA). Abbas était gouverneur du Caire et se trouvait en pèlerinage à la Mecque, quand il apprit la mort de son oncle, qui n'avait régné que quatre mois (depuis le mois de juin 1848 jusqu'au 10 novembre de la même année). Il vint débarquer le 19 décembre 1848 à Alexandrie, et fut reconnu sans obstacle comme successeur d'Ibrahim-Pacha. En janvier 1849 il se rendit à Constantinople, et reçut solennellement des mains du sultan l'investiture de la vice-royauté d'Égypte. Abbas-Pacha n'a pas été élevé, comme les autres membres de la famille Méhémet-Ali, dans nos écoles, et, musulman de conviction, il se montre peu disposé à l'introduction des réformes européennes. De là des ferments de discorde apaisés pour le moment, mais capables d'amener un jour une rupture grave entre le vice-roi et le sultan, digne continuateur de l'œuvre de Mahmoud. [*Conversations-Lexicon.*]

L'*Égypte moderne*, dans la Collection de l'*Univers*.

ABBAS, médecin. *Voy.* HALI-ABBAS.

ABBASSA. *Voy.* ABASSA.

*ABBATE (*D. Étienne*), théologien italien, natif de Palerme, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il était chanoine de l'église cathédrale de Catane, examinateur synodal, assesseur, et vicaire général du même diocèse. On a de lui un ouvrage intitulé *Theologus Principis, seu Politia moralis principum, ducum, comitum, marchionum, etc.*; Catanæ (Bisagni), 1700, in-fol.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ABBATE ou ABBATI (*Balde-Angelo* D'), médecin italien, natif de Gubbio, vivait vers la fin du seizième siècle. Il exerça sa profession d'abord dans sa ville natale, puis à Pesaro, où il eut le titre de premier médecin du duc d'Urbin. On a de lui : 1° l'*Opus præclarum concertationum discussarum de rebus, verbis et sententiis controversis ex omnibus fere scriptoribus*, libri XV; Pesaro, 1594, in-4° : l'auteur s'y élève contre les préjugés de son siècle; — 2° *De admirabili viperæ natura, et de mirificis ejusdem facultatibus;* Ragusc, 1589, in-4°, et 1591, in-4°; Nuremberg, 1603; la Haye, 1660, in-12 : ouvrage remarquable et très-rare.

David Clément, *Bibliothèque curieuse*, tom. I.

ABBA-THULLE, chef de l'archipel des îles Pelew, vers la fin du dix-huitième siècle. Il se distingua par son hospitalité envers les Anglais après le naufrage du navire *l'Antilope*, commandé par le capitaine Wilson (en 1783). Abba-Thulle envoya un de ses fils en Angleterre, pour lui faire acquérir des connaissances utiles. Ce jeune homme mourut à Londres, de la petite vérole, le 27 décembre 1784.

Keate, *Account of the Pelew Islands, from the Journals of captain Wilson*, p. 54 et suiv.

*ABBATIA (*Antoine* D'), poëte, et avocat au parlement de Toulouse, naquit dans cette ville vers le milieu du dix-septième siècle. On ignore l'époque précise de sa mort. Couronné plusieurs fois aux Jeux Floraux, il prit le titre de *maître*, que les anciens statuts accordaient à ceux qui avaient remporté trois prix. Ses poésies, oubliées aujourd'hui, ont été publiées sous ces titres : 1° *Le Triomphe de l'Églantine;* Toulouse, 1682, in-4°; — 2° *Le Triomphe de la Violette;* Toulouse, 1684, in-4°; — 3° *Le Triomphe du Soucy;* Toulouse, 1689. Ces trois opuscules sont fort rares. E. D.

Recueil de l'Académie des Jeux Floraux; Toulouse, 1812.

*ABBATINI (*Antonio-Maria*), compositeur de musique italien, né vers 1605, mort en 1675. Il fut directeur de musique de l'église de Saint-Jean de Latran, à Rome. On a de lui un grand nombre de motets et d'autres compositions de musique d'église, qui parurent successivement de 1630 à 1670.

Kircher, *Musurgia*, p. 600.

ABBATUCCI (*Jacques-Pierre*), général français, né en 1726, mort en 1812. Il figura d'abord sur la scène politique comme antagoniste de Paoli, dont il balança quelque temps l'influence; mais l'intérêt de l'État l'ayant bientôt décidé à se rallier à son rival, il se contenta d'occuper sous lui le second rang. Victorieux dans leur lutte prolongée contre Gênes, les Corses furent moins heureux contre les armes françaises. Le comte de Vaux les réduisit à la soumission après une courte campagne. Toujours fidèle à ses principes d'indépendance, Abbatucci fut le dernier à passer sous le joug de la conquête, quoique le gouvernement français lui conservât le grade de lieutenant-colonel. Il fut compris des premiers dans la procédure criminelle que fit instruire le comte de Marbœuf contre les patriotes corses. Une peine infamante fut portée contre Abbatucci; mais les états de la Corse, dont il faisait partie, ayant protesté par d'énergiques réclamations, la cour de France révoqua la sentence; et, renvoyé au parlement de Provence, Abbatucci fut pleinement acquitté. Louis XVI le réintégra dans son grade, le créa chevalier de Saint-Louis, et l'éleva peu après au rang de maréchal de camp. C'est en cette qualité qu'Abbatucci se trouva chargé, en 1793, de la défense de l'île de Corse contre les Anglais et Paoli, chef des mécontents. L'ascendant que ce dernier conservait sur ses concitoyens, plus encore que la supériorité des forces auxquelles il fallait faire face, contraignit Abbatucci à s'éloigner et à rentrer en France, où il fut nommé général de division, et employé à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte. Mais celui-ci en avait si mauvaise opinion, qu'il écrivit au directoire, le 13 août 1796 : « Abbatucci n'est pas bon à commander cinquante hommes. » En 1799, les Anglais ayant été forcés d'évacuer la Corse, Abbatucci vint y vivre dans une paisible retraite. Il voyait dès lors sa réputation militaire égalée par celle de ses fils, dont trois, auxquels il survécut, trouvèrent la mort sur le champ de bataille. Il finit lui-même sa longue carrière, à l'âge de quatre-vingt-six ans. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie nouvelle des Contemporains, I, 3. — Renucci, *Storia di Corsica*, I, 161. — Jacobi, *Hist. de la Corse*, II, 348.

ABBATUCCI (*Charles*), général français, le plus célèbre des fils du précédent, naquit en 1771 et mourut le 2 décembre 1796. A seize ans il sortit, comme lieutenant d'artillerie, de l'école militaire de Metz. Promu au grade de lieutenant-colonel pendant la campagne de 1792, qu'il avait commencée comme capitaine d'artillerie à l'armée du Rhin, il se signala par des traits de bravoure, et devint, en 1794, aide de camp du général Pichegru. Sa brillante conduite au premier passage du Rhin lui valut le grade de général de brigade, et plus tard l'honneur d'être chargé par Moreau de préparer le passage du Rhin à Kelh, le 24 juin 1796. Le passage du Lech, qu'il effectua le 27 juin de la même année, fut un de ses plus beaux titres de gloire. Un premier bataillon avait été englouti en voulant franchir ce fleuve; Abbatucci, sans laisser aux siens le temps de la réflexion, s'y précipite à la tête d'un autre bataillon, atteint heureusement la rive opposée, redescend le fleuve à la nage pour sauver les soldats qu'entraîne la violence du torrent; et, après avoir électrisé sa troupe par cet exemple d'intrépidité, le 20 octobre suivant, il protégea la retraite des Français près de Neubourg. Dans cette même journée il refoula le corps du prince de Condé. Savary rapporte, dans ses *Mémoires*, qu'Abbatucci traita les émigrés en ennemi généreux. Cette action d'éclat lui valut le grade de général divisionnaire. Il fut tué peu de temps après, le 2 décembre 1796, dans une sortie devant Huningue, place qu'il était chargé de défendre contre les Autrichiens. Le général Moreau lui fit ériger, au lieu où il avait succombé, un modeste monument que fit disparaître le passage des alliés en 1815, mais qui a été relevé depuis la révolution de juillet par une souscription patriotique.

Un des neveux du précédent, né en 1791 à Zocavo (Corse), ancien avocat général d'Orléans, conseiller à la cour de cassation depuis la révolution de février, est aujourd'hui (1851) membre de l'Assemblée législative, où siége aussi son fils *Charles* Abbatucci. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

*ABBAUD (l'abbé), théologien du douzième siècle, était contemporain de Bérenger et d'Abailard. On n'a aucun renseignement sur sa vie. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Tractatus de fractione corporis Christi in Eucharistia*, inséré dans le 3e volume des *Analectes* de Mabillon : c'est un traité contre ceux qui prétendaient que la fraction du corps de J.-C. dans

l'Eucharistie ne se faisait qu'en apparence, et non en réalité. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

* **ABBES** (*Guillaume*), théologien, natif de Bédarieux (Hérault), vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. D'abord chanoine de Saint-Sébastien à Narbonne, puis de l'église de Saint-Paul, il prononça l'oraison funèbre de Claude de Rebé, archevêque de Narbonne. On a de lui *le Parfait Orateur ;* Narbonne (J. Martel), 1648, in-8°, livre rare. E. D.

Gallia Christiana nova, t. VI, col. 121.

* **ABBES** (D') **DE CABREROLLES**, parent du précédent, né à Bédarieux (Hérault) au commencement du dix-huitième siècle, mort dans la même ville vers 1785. On a de lui une *Relation des inondations arrivées à la ville de Bédarieux en* 1745, brochure in-8°, réimprimée en 1838. On cite de l'auteur un mot très-caustique, adressé à un jeune homme qui lui avait demandé un conseil littéraire : « Mon ami, votre ouvrage verra plus de c... que de visages. » En 1758, d'Abbes publia un volume in-12, intitulé *Voyage dans les espaces imaginaires*, qui a sans doute subi le sort prédit au jeune littérateur; car il est entièrement inconnu, et la Bibliothèque nationale n'en possède pas même l'exemplaire de rigueur. Quérard seul en fait mention dans la *France littéraire*.

RIVEZ (de Bédarieux).

ABBEVILLE (le P. *Claude* D'). *Voy.* CLAUDE.

* **ABBIATI** (*Joseph*), graveur italien, vivait à Milan vers le commencement du dix-huitième siècle. On a de lui des gravures estimées, représentant surtout des batailles.

Gandellini, *Notizie istoriche degli Intagliatori.*

ABBON, surnommé *le Courbe*, en latin *Abbo Cernuus*, moine de Saint-Germain des Prés, né vers le milieu du neuvième siècle, mort en 923. Il fit en vers latins, qui se ressentent de la barbarie de son temps, la relation du siége de Paris par les Normands, vers la fin du neuvième siècle. Ce versificateur, qui lui-même était Normand, fut témoin de ce siége, qui dura depuis le mois d'octobre 886 jusqu'à celui de février 887; et s'il n'est pas bon poëte, il est au moins historien exact. Sa piété attribua les succès de l'armée des Parisiens aux reliques de saint Vincent, de saint Germain et de sainte Geneviève. Son poëme épique *De bello Parisiacæ urbis* contient plus de douze cents vers, en trois livres; il a été imprimé, sur le manuscrit n° 1633 de la Bibliothèque nationale, par le P. Pithou, en 1588, dans le *Recueil de divers chroniqueurs de France*, et par Jacques Dubreuil, en 1603. On le trouve aussi dans le tome II de la collection de Duchesne; enfin il a été réimprimé beaucoup plus correctement, avec des notes, dans les *Nouvelles Annales de Paris*, publiées par *dom Toussaint Duplessis*, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1753, vol. in-4°. M. Guizot, dans sa *Collection des documents relatifs à l'histoire de France*, a donné la traduction française du poëme du *Siége de Paris.* On a du même Abbon : *Sermones V selecti*, publiés dans le tome VI du *Spicilegium* d'Achery ; et *Abbonis Epistola ad Desiderium episcopum*, dans le tome V de la *Bibliotheca Patrum ;* Colon., 1618.

Pithou, Duchesne, Dubreuil, *in præf. oper. Abbon.* — Vossius, *Hist. lat.*, lib. II, c. XXXVIII. — Dom Mabillon, *in Act. SS. ordinis Bened.*, etc. — D. Luc d'Achery, *Spicileg.*, tom. VI.

ABBON, de Fleury, en latin *Abbo Floriacensis*, théologien et chroniqueur, né aux environs d'Orléans vers l'an 945, mort le 13 août 1004. Il étudia toutes les sciences de son temps, et se distingua dans les écoles de Paris et de Reims ; en 970 il fut élu abbé du monastère de Fleury, dont il avait été moine. Il eut des démêlés avec plusieurs évêques, contre lesquels il défendait les droits de son ordre. On lui reprocha sa violence. Il écrivit, pour s'en justifier, une apologie, qu'il adressa aux rois Hugues et Robert ; quelque temps après il dédia aux mêmes princes un *Recueil de canons* sur les devoirs des rois et de leurs sujets. Le roi Robert l'envoya deux fois à Rome, en 986 et en 996, pour apaiser Grégoire V, qui voulait mettre le royaume en interdit; le pape lui accorda ce qu'il sollicitait. De retour de ce voyage, Abbon s'occupa de la réforme de l'abbaye de la Réole en Gascogne, qui dépendait de celle de Fleury. Il fut tué dans une querelle élevée entre les Français et les Gascons. Fulbert de Chartres le nomme, dans une de ses épîtres, *summæ philosophiæ Abbas, et omni divina et sæculari auctoritate totius Franciæ magister famosissimus.* — On a d'Abbon : 1° *Epitome de vitis Romanorum Pontificum, desinens in Gregorio I;* Mayence, 1602, in-4° ; — 2° *Apologeticus adversus Arnulphum, episc. Aurelianensem, ad Hugonem et Robertum, reges ; cum codice canonum a Pithœis restituto et edito ;* Paris, 1697, in-fol., pag. 391. (Voy. Aïmoin *in vita Abbonis*, cap. VIII et IX; — 3° *Epistola ad L. abbatem Fuldensem*, impr. dans Baluzius, *Miscellan.*, tom. I, p. 409 ; Paris, 1678, in-8°; — 4° *Epistola encyclica monachorum Floriacensium, de cæde Abbonis abbatis ;* ibidem. — Tous ces écrits ont été recueillis dans le tome VIII des *Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti.*

La vie d'Abbon écrite par Aïmoin, son disciple. — Fulbert de Chartres, *in Epist.* — Sigebert, *de Vir. illust.*, c. CXL. — Trithème, *in Chron.* — Du Saussais, Vossius, dom Mabillon, *in Analectis.*

* **ABBONDANTI** (*Antoine*), ou *Abundantius d'Imola*, historien et poëte italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. Sous le titre d'*Ercole cristiano*, il publia en 1630 un éloge en vers du comte Jean de Tilly, l'un des plus célèbres généraux de la guerre de trente ans. Ce panégyrique fort curieux à consulter est assez rare aujourd'hui. Nous avons encore du

même écrivain : 1° *Viaggio di Colonia, e un' altro à Treviri*; Venise, 1627, in-12; — 2° *Il Breviario delle guerre de' Paesi Bassi, dal* 1559 *fin' al* 1609; Cologne (Binghio), 1641, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ABBONDANZA (*Vincent*), historien italien du dix-huitième siècle, n'est connu que par son ouvrage intitulé *Dizionario storico delle vite di tutti i Monarchi Ottomani, fino al regnante Gran Signore Achmet IV, e delle più riguardevoli cose appartenenti a quella monarchia*; Roma (Luigi Vescovi), 1786, in-4°. — Cet auteur n'est pas mentionné dans Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ABBOT (*Robert*), théologien anglais, né à Guildford en 1560, mort le 2 mars 1617, frère aîné de l'archevêque de Cantorbéry, George Abbot; il fut élevé avec son frère dans la même école. Le roi Jacques le nomma son chapelain, et fut si content du livre d'Abbot *De Antichristo*, qu'il en ordonna la réimpression avec son propre ouvrage sur la *Révélation*. En 1609, Abbot fut élu principal du collége de Baliol à Oxford, et, deux ans après, membre du collége royal de Chelsea, fondé pour l'encouragement des études théologiques. En 1612, il fut nommé professeur de théologie à l'université d'Oxford, où il publia son ouvrage sur la *Suprématie des rois*, contre Bellarmin et Suarès, ce qui lui valut en 1615 l'évêché de Salisbury. Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans, et fut enterré dans la cathédrale de Salisbury. Ses ouvrages ont pour titre : 1° *The Miror of popish subtilties* (le Miroir des subtilités papales); Lond., 1594, in-4°; — 2° *The Exaltation of the kingdom and priesthood of Christ* (L'Exaltation du royaume et du sacerdoce du Christ), sermon sur le cent dixième psaume; Lond., 1601, in-4°; — 3° *Antichristi demonstratio*; Lond., 1603, in-4°; — 4° *Defence of the Reformed Catholic of M. W. Perkins*, etc. (Défense du Catholique Réformé de M. G. Perkins), 1re part., in-4°; Lond., 1606; 2e part., 1607; 3e part., 1609; — 5° *The Old Way* (l'Ancienne Voie), sermon; Lond., 1610, in-4°; — 6° *The true ancient Roman Catholic* (Le véritable ancien Catholique Romain); Lond., 1611, in-4°; — 7° *Antilogia*; Lond., 1613, in-4°, réponse à l'ouvrage du jésuite L'Heureux, intitulé *Apologia pro Henrico Garneto*; — 8° *De Gratia et Perseverantia Sanctorum, exercitationes habitæ in Academia Oxoniensi*; Lond., 1618, in-4° (ouvrage posthume); — 9° *In Ricardi Thomsoni Diatribam, de amissione et intercessione justificationis et gratiæ Animadversio brevis*; Lond., 1618, in-4°; — 10° *De suprema potestate regia; Exercitationes habitæ in Academia Oxoniensi*; Lond., 1619, in-4° (publié par le fils de l'auteur).

Biographical Dictionary. — *Mémoires de Nicéron*, tom. XV. — Wood, *Athenæ Oxonienses*. — *Biographia Britannica*. — Jardine, *Criminal Trials*, t. II, 364-367.

ABBOT (*Charles*, baron DE COLCHESTER), homme d'État anglais, naquit le 14 octobre 1757 à Abingdon, où son père était prédicateur, et mourut à Londres le 8 mai 1829. Après avoir reçu sa première éducation à l'école de Westminster, il fréquenta, en 1775, le collége d'Oxford, et y remporta, après quelques années d'étude, le prix de poésie latine, pour un poëme en l'honneur de Pierre le Grand, qui lui valut plus tard, de la part de Catherine II, une médaille d'or. Il étudia ensuite pendant quelque temps à Genève, où il se lia d'amitié avec le célèbre historien Jean de Müller. Élu membre de la chambre des communes en 1795, il profita de ses connaissances en droit pour introduire plus d'ordre et de régularité dans l'impression et l'expédition des actes du parlement. Il s'attacha aussi, suivant l'exemple du congrès des États-Unis, à mettre plus de clarté dans la rédaction des lois du parlement (*statutes*). Il prit avec ardeur la défense du fameux *riotbill* de Pitt contre les assemblées tumultueuses, et fut presque toujours du parti ministériel. En 1799, il appuya la proposition de l'*income-taxe*, ou taxe sur les rentes; en 1800, il fit adopter une loi d'après laquelle les receveurs des revenus publics sont tenus de payer les intérêts des deniers non perçus par eux ou plutôt non livrés, pour empêcher toute fraude de leur part. Il vota aussi pour le maintien jusqu'en 1807 du bill contre les menées par lesquelles on cherchait à mécontenter l'armée et la marine. Il remplit consécutivement les charges de premier secrétaire du lord-lieutenant d'Irlande (1801) et de lord-commissaire du trésor. Nommé conseiller privé, il fut élu, en 1802, président (*speaker*) de la chambre des communes, charge qui exige une connaissance parfaite des actes parlementaires, pour empêcher tout ce qui serait contraire aux usages et aux traditions de la chambre. En 1805, l'opposition dans la chambre des communes ayant fait la motion de mettre lord Melville (Dundas) en état d'accusation, les voix furent partagées : celle de l'orateur décida la majorité, et les raisons qu'il produisit firent renvoyer le ministre devant la chambre des pairs. La faiblesse de sa vue le força, en 1817, à se démettre de la présidence. Abbot fut alors nommé pair du royaume, avec le titre de baron de Colchester. Le collége de Christ-Church, à Oxford, fut si fier de voir son ancien élève président de la chambre des communes, qu'il fit placer le portrait en pied de lord Colchester parmi ceux de ses élèves de mérite. — Son fils Charles Abbot, titulaire actuel de la pairie, est né en 1798; il sert dans la marine royale. [*Encycl. des g. du m.*; *Conversations-Lexicon*.]

Edinburgh, *Magazine*, vol. VII. — *Annual Obituary*, an. 1830, vol. XIV, p. 154. — *Parliamentary History and Debates*.

ABBOT (*George*), archevêque de Cantorbéry, né le 29 octobre 1562, à Guildford, mort le 5 août 1633. Fils d'un tisserand, dans le comté de Surrey, il fut élevé à l'école latine du même lieu, d'où il passa au collége d'Oxford. En 1597, on le choisit pour remplir une chaire à l'université. En 1599, il fut nommé doyen de Winchester, et, l'année suivante, vice-chancelier d'Oxford; il remplit ce poste jusqu'en 1605. On l'employa alors à la nouvelle traduction de la Bible. En 1609, il fut nommé évêque de Lichtfield et Coventry, et, la même année, évêque de Londres; en 1610, il fut promu à l'archevêché de Cantorbéry. Il eut le courage de s'opposer aux tendances de la cour en plusieurs occasions, et, entre autres, dans la fameuse affaire du divorce de lady Essex. Un malheur l'attendait à la fin de sa vie. Abbot se trouva un jour au château du lord Zouch, et, s'exerçant dans le parc avec une arbalète, il tira par mégarde sur le concierge, au lieu de tirer sur le gibier. On nomma une commission pour examiner si, d'après un tel événement, l'archevêque ne devait pas être déclaré incapable de remplir la dignité de primat. La décision de ce procès fut laissée au roi, qui prononça en faveur de l'archevêque de Cantorbéry. Abbot se condamna lui-même à un jeûne d'un mois, et fit une pension viagère de vingt livres sterling à la veuve du concierge. Il assista Jacques Ier à son lit de mort, et fut présent au couronnement de Charles Ier en 1627. Un sermon du docteur Sibthorp, prononcé aux assises de Northampton, lui fut adressé par la cour pour obtenir son approbation; mais il la refusa, parce qu'il y trouva des principes hétérodoxes. Ce refus lui fit perdre son crédit; il fut exilé à sa maison près de Cantorbéry, et l'archevêché fut administré par une commission. Mais à la rentrée du parlement il fut réintégré dans ses fonctions, sans cependant recouvrer les bonnes grâces du roi. Abbot mourut à Guildford, lieu de sa naissance, où il avait fondé un hôpital. Outre quelques écrits de politique et des sermons sur Jonas, on a de lui : *Brief description of the whole woold* (Description abrégée de l'univers), Lond., 1634, in-8°; et *History of the massacre of the Valteline,* ouvrage inséré dans le troisième vol. de Fox, *Acts and Monuments*, 1631, in-fol. Abbot, quoique anglican, partageait vivement les doctrines des puritains; les zélés l'accusaient de trop d'indulgence pour les non-conformistes.

Biographia Britannica. — William Russel, *Life of George Abbot;* Oxford, 1777, in-8°. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, II, 565.

ABBOT (*Maurice* ou *Morris*), frère cadet du précédent directeur de la compagnie des Indes-Orientales, mort en 1640. En 1618, il prit une part active à la conclusion du traité avec les Hollandais, concernant le commerce des îles Moluques; en 1628, il devint fermier des douanes, et, l'année suivante, membre du conseil pour l'établissement de la Virginie. Ce fut le premier chevalier du règne de Charles Ier. En 1625, il fut nommé représentant de la cité de Londres, et lord-maire en 1638.

Biographia Britannica. — *Biographical Dictionary.*

ABBOT (*George*), fils du précédent, né en 1604, mort le 4 février 1648. Il étudia la théologie au collége de Morton. On a de lui une *Paraphrase du livre de Job;* Lond., 1640, in-4°; *Vindiciæ sabbati;* Lond., 1641, in-4°; des notes *sur le livre des Psaumes;* Lond., 1651, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, I, 585. — Nichol, *History of Leicestershire*, IV, 602.

*ABBOT (*Abiel*), ecclésiastique américain, né, le 17 août 1770, à Andover, dans le Massachusetts, mort le 7 juin 1828. Il fut le premier pasteur de la commune de Beverly (Massachusetts), alla visiter en 1828 l'île de Cuba pour rétablir sa santé délabrée, et expira le jour même de son retour. Outre plusieurs sermons, on a de lui des lettres (posthumes) intéressantes sur l'état physique de l'île de Cuba : *Letters written in the Interior of Cuba, between the Mountains of Arcana to the east, and of Cusco to the west, in the months of february, march, april and may* 1828, 1 vol. in-8°; Boston, 1829.

American Biographical Dictiona-y, 2e édit.

*ABBOT (*Lemuel*), peintre anglais, né en 1762, mort en 1803. Il s'appliqua presque exclusivement à la peinture de portraits. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on distingue les portraits de Nelson et de Cowper.

Edwards, *Anecdotes of Painters who have resided or been born in England.*

ABBOTT (*Charles*, lord TENTERDEN), jurisconsulte anglais, né d'une famille obscure le 7 octobre 1762, mort le 4 novembre 1832. Dans le cours de ses études de jurisprudence il se lia d'amitié avec Law, plus connu sous le nom de lord Ellenborough. C'est à cette amitié qu'il dut en partie son rapide avancement dans la magistrature. En 1818, il fut nommé lord chef de justice à la cour du banc du roi. En 1827, il devint pair, avec le titre de *baron de Tenterden.* Abbott a publié un traité fort estimé sur les lois relatives à la marine marchande, sous le titre de *Treatise of the Law of Marchant Ships and Seamen;* Lond., 1802, in-8°.

Biographical Dictionary. — *Law Magazine*, volume XXVI, p. 51, et IX, p. 234. — *Edinburgh Review*, vol. LXXIX, p. 14 et suiv.

ABBT (*Thomas*), littérateur allemand, né à Ulm le 25 novembre 1738, mort à Bückebourg le 3 nov. 1766. Il étudia d'abord la théologie à l'université de Halle, puis il s'appliqua à la philosophie et aux mathématiques. En 1760, il fut nommé professeur suppléant de philosophie à Francfort-sur-l'Oder. L'année suivante, il accepta une chaire de mathématiques à Rinteln. Dégoûté de l'enseignement des sciences, il se voua à l'étude du droit, et profita de quelques mois de vacances pour visiter la Suisse et la France. Protégé du comte Guillaume de Schauenbourg-

Lippe, il fut nommé, en 1765, conseiller aulique et consistorial à Bückebourg. Il contribua avec Lessing au perfectionnement de la langue et de la littérature allemandes, et mourut à la fleur de l'âge. Ses principaux ouvrages ont pour titre : 1° *Vom Verdienste* (Du Mérite); Berlin et Stettin, 1765, 1767, 1772, 1790, in-8° ; — 2° *Vom Tode fürs Vaterland* (De la Mort pour la patrie); Berlin, 1761, in-8° ; — 3° *Briefe die neueste Litteratur betreffend* (Lettres concernant la littérature moderne). — Ces écrits et quelques autres ont été réunis et publiés par F. Nicolaï, sous le titre : *Vermischte Schriften* (Mélanges); Berlin, 1768-1781 ; 2e édition, 1790, 6 vol. in-8° (contrefaçon à Reutlingen, 1782, et à Francf., 1783).

Nicolaï, *Ehrengedächtniss des Herrn Thomas Abbt* (Souvenirs de M. Thomas Abbt); Berlin et Stettin, 1767, opuscule adressé sous forme de lettre à J.-G. Zimmermann. — Wolff, *Encyclopædie der deutschen National litteratur*, t. V. — Meusel, *Dictionnaire des littérateurs d'Allemagne*, 1750 à 1800, t. I, p. I, avec les additions. — *Gazette de Leipzig*, 1805, et Wachter, dans l'*Encyclopédie allemande*.

ABDALLAH, quatrième et dernier schérif des Wahabites, exécuté à Constantinople le 16 décembre 1818. Fils aîné de Sehoud, il débuta par quelques entreprises malheureuses contre les villes d'Imam-Ali, de Semaouat, de Zobaïr, et contre quelques autres places du gouvernement de Bagdad. Le 17 avril 1814, il succéda à son père dans les circonstances les plus difficiles. Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, s'était chargé d'exterminer les Wahabites, et de soumettre toutes leurs places à son pouvoir. Après avoir défait une armée de trente mille hommes commandés par Faïcal, frère d'Abdallah, il s'empara de Tarabé, et se rendit maître de toute la partie occidentale de l'Arabie. Cependant Abdallah, après une feinte soumission, se prépara à une résistance opiniâtre, en concentrant toutes ses forces à Dereyeh, sa capitale. Towsoun-Pacha, fils de Méhémet-Ali, fut remplacé dans le commandement des troupes ottomanes par son frère Ibrahim-Pacha. Celui-ci traversa le désert, assiégea vainement Rass pendant trois mois, prit Khatra, Aneysch, Chakra, Dorama, et vint investir Dereyeh, où Abdallah se tenait renfermé avec ses frères et ses meilleurs guerriers. Pendant sept mois le schérif des Wahabites s'y défendit avec bravoure ; Ibrahim ne réussit à s'en saisir que par la ruse, dans une entrevue où l'on devait traiter des conditions de la paix. Abdallah, fait prisonnier par trahison (le 9 septembre 1818), fut dirigé sur le Caire, où il arriva le 9 novembre, sous une escorte de quatre cents hommes. Méhémet-Ali lui fit un accueil distingué, et l'envoya à Constantinople. Abdallah fut outrageusement promené dans les murs de cette capitale, et décapité par ordre du sultan Mahmoud. Dereyeh fut rasé, et la secte des Wahabites disparut pour quelque temps de l'Arabie.

Mengin, *Histoire de l'Égypte sous Méhémet-Ali* ; Paris, 1823, p. 378. — *Voyages d'Ali-Bey* ; Paris, 1814.

ABDALLAH, oncle d'Aboul-Abbas-Al-Saffah, le premier des khalifes Abbassides, mourut en 138 de l'hégire (755 de J.-C.). Ce fut lui qui vainquit, à la bataille du Zab, le khalife Mérouan II, et renversa par cette victoire la dynastie des Omeyyades. Mais il se déshonora par des cruautés envers les vaincus. Plusieurs princes de la maison des Omeyyades étant venus auprès de lui sur la foi du serment, Abdallah les invita à un grand festin, et lorsqu'ils furent rangés autour de la table, il les fit tous assassiner. Des tapis étendus sur les cadavres servirent de table aux meurtriers. Abdallah ne respecta pas même l'asile des morts : il fit ouvrir à Damas les tombeaux des Omeyyades ; le corps du calife Herham fut mis en croix, brûlé, et ses cendres jetées au vent. Après la mort d'Al-Saffah, qui l'avait fait gouverneur de Syrie, Abdallah manifesta des prétentions à la couronne, et se fit déclarer khalife ; mais Mansour envoya contre lui Abou-Moslem, qui le vainquit dans plusieurs combats, et le força à se retirer dans l'Irak, où il fut tué.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — M. Weil, *Geschichte der Khalifen*.

ABDALLAH-BEN-ABDELMOTTALIB, père de Mahomet, né à la Mecque vers l'an de J.-C. 545, mort en 570. Abdelmottalib, l'un des habitants les plus influents de la Mecque, eut de son union avec Fatima, fille d'Amr-el-Makhzoumi, un fils nommé Abdallah, dont toute l'illustration, dans l'histoire orientale, consiste à être devenu le père de Mahomet. Parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, Abdallah courut un grand danger par l'effet d'un vœu téméraire fait par son père dans un moment de dépit : Abdelmottalib, qui eut plus tard une nombreuse postérité, n'avait eu pendant longtemps qu'un seul fils ; or on sait combien les Arabes attachaient d'importance à être chefs d'une nombreuse famille. Dans une contestation avec quelques-uns de ses compatriotes, Abdelmottalib fut signalé comme frappé de la malédiction divine, puisqu'il n'avait qu'un seul enfant après de longues années de mariage. Ce reproche le blessa profondément, et dans sa douleur il fit vœu, s'il avait un jour dix enfants, d'en immoler un au Seigneur. Quelques années après, il était devenu le père d'une des plus nombreuses familles de sa tribu ; il avait douze fils et six filles. Ce fut l'heure du repentir ; mais le vœu était formel, il fallait l'accomplir. Abdelmottalib assembla ses enfants, et leur déclara l'engagement solennel qu'il avait pris. Tous s'offrirent pour expier sa fatale promesse ; mais, ne pouvant se décider à faire un choix, il les conduisit dans le temple de la Caaba, et les fit tirer au sort devant l'idole appelée *Hobal*. Ce fut Abdallah qui fut désigné, et c'était justement celui de tous ses fils qu'Abdelmottalib chérissait le plus. Cependant, décidé à ce terrible sacrifice, Abdelmottalib avait saisi le couteau lorsque des Koréischites accoururent à lui, l'engageant à ne pas donner au peuple un si funeste exemple, et à ne pas réveiller ainsi chez les Arabes des instincts sanguinaires. Abdelmottalib se laissa persuader, et consentit

à consulter sur l'accomplissement de ce vœu fatal une femme du Hedjaz à laquelle ses connaissances surnaturelles avaient valu le nom d'*El-Kahineh*, ou la devineresse. Cette femme s'informa d'abord de la loi pratiquée chez les habitants de la Mecque pour le rachat dû sang. On lui apprit que le prix du sang était de dix chameaux. Alors elle donna l'ordre de placer dix chameaux d'un côté, de l'autre le jeune Abdallah; de tirer au sort et d'ajouter dix chameaux de plus, autant de fois que le sort se montrerait contraire au fils d'Abdelmottalib. Ce fut à la dixième fois seulement que la chance lui devint favorable; en sorte qu'Abdelmottalib dut immoler cent chameaux à la place de son fils, et que ce nombre devint depuis lors, chez les Koréïschites, le prix ou l'expiation du sang. Comme Abdallah sortait du temple, une femme qui se trouvait sur son passage, remarquant sur sa figure un éclat particulier, s'approcha, et lui dit à l'oreille : « Je suis prête à te donner autant de chameaux qu'on vient d'en sacrifier pour toi, si tu veux m'accorder un tête-à-tête. » Cette femme avait pour frère un certain docteur auquel elle avait entendu dire qu'un prophète devait bientôt naître parmi les Arabes. L'éclat extraordinaire dont brillait le visage d'Abdallah lui avait fait supposer qu'il pouvait être destiné à devenir le père de ce messie, et telle était la cause de la proposition si vive qu'elle lui avait faite : mais Abdallah avait d'autres engagements. Il épousa dès le soir même Amina, fille de Wahb, chef de la tribu des Benou-Zahra; et le lendemain la même femme lui montrant un air de réserve tout différent de l'empressement de la veille, Abdallah lui demanda si elle n'était plus dans les mêmes dispositions à son égard : « Non, lui dit-elle; car la lumière qui brillait en toi s'est éteinte. » En effet, Mahomet venait d'être conçu.

Quelques mois plus tard, et à la suite de cette expédition des Abyssins contre la Mecque appelée la guerre de l'Éléphant, Abdallah fût chargé par son père d'aller à Médine, qui portait alors le nom d'Yathreb, pour y acheter une provision de dattes. Il mourut dans cette ville à l'âge de vingt-cinq ans, et y fut enterré chez les Benou-Adi, ses oncles maternels. NOEL DES VERGERS.

El-Makin, *Hist. Saracen.*, dans Erpenius, p. 62. — Aboulféda, *Annal. Mosl.*, I. — M. Noël des Vergers, *Histoire de l'Arabie* (dans l'Univers; Firmin Didot, 1846). M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes.*

ABDALLAH-BEN-ZOBAÏR, souverain de la Mecque, né à Médine dans la première année de l'hégire, mort à la Mecque en l'an de J.-C. 692. L'un des personnages les plus éminents des premiers temps de l'islamisme fut sans contredit Abdallah, fils de Zobaïr, compagnon de Mahomet, et d'Asma, fille d'Aboubekr. Né quelques mois après la fuite des Mohadjériens à Médine, il fut accueilli par tous les disciples du nouveau législateur avec une joie extrême; car sa naissance démentait le bruit qu'on avait fait courir que les sectateurs de l'Islam devaient mourir sans postérité. Élevé près du prophète par Aïescha, sa tante, qui le regardait comme un fils, il accompagna son père dès les premières expéditions des Arabes contre les Grecs, prit part à la conquête de l'Égypte, à celle de l'Afrique, et y acquit une belle réputation militaire. Toutefois ce ne fut qu'à l'avénement d'Ali au khalifat que commença le rôle politique d'Abdallah-ben-Zobaïr, qui, par attachement pour sa tante Aïescha, devint l'un des ennemis les plus acharnés du khalife. Dangereusement blessé dans la célèbre bataille connue chez les Arabes sous le nom de combat du Chameau, Abdallah dut se soumettre : mais son ambition n'était pas éteinte; et quand Ali succomba sous le poignard d'un fanatique, la haine d'Abdallah changeant d'objet se porta tout entière sur l'heureux compétiteur d'Ali, Moawiah, chef de la dynastie des Omeyyades. Ce prince, universellement reconnu pour maître de l'empire musulman, ne craignait pas personnellement les efforts d'Abdallah; il prévoyait, toutefois, que le projet qu'il avait formé de transmettre le khalifat à ses fils aurait pour antagoniste redoutable le fils de Zobaïr : aussi chercha-t-il à le gagner à sa cause en lui offrant pour gendre son fils aîné Iézid, auquel il destinait la couronne. Abdallah, prévenu de ce dessein, se hâta de marier sa fille à un de ses parents, pauvre et sans influence : de telle sorte que Moawiah, voyant tout espoir d'accommodement perdu, donnait à son fils, sur son lit de mort, le conseil de se méfier, pardessus tous les autres compétiteurs, d'Abdallah-ben-Zobaïr, qui, brave jusqu'à la témérité et rusé jusqu'à la perfidie, disait-il, deviendrait le plus dangereux ennemi de la maison d'Omeyyah. Sa prédiction ne tarda pas à se réaliser.

Abdallah, qui redoutait l'influence des Alides, auxquels il reconnaissait sans doute, au fond de sa conscience, des droits supérieurs aux siens, commença par les engager à combattre en leur propre nom les prétentions d'Iézid; puis, quand il eut appris la mort de Hoçaïn et l'anéantissement de son parti à la journée de Kerbela, il annonça hautement, à la Mecque, ses prétentions à être reconnu comme seul khalife ou successeur du prophète. Instruit de ce fait par le gouverneur de la ville, Iézid espéra qu'un simple appel de sa part suffirait pour ramener le rebelle. Il envoya vers lui dix habitants de la Syrie chargés de le conduire à la cour de Damas. Mais arrivés à la Mecque, les députés trouvèrent toute la ville déclarée en faveur du nouveau khalife, et n'obtinrent la permission de retourner à Damas qu'après un mois de prison. Irrité au plus haut point, Iézid eut recours aux armes, et deux mille hommes envoyés contre le Hedjaz furent complétement défaits. Dès que ce premier succès fut connu à Médine, alors gouvernée par Merwan, parent d'Iézid, tous les partisans de la maison d'Omeyyah furent chassés de la ville à la suite d'un mouvement populaire, et bientôt le khalife apprit à Damas que les deux cités saintes obéissaient au fils de Zobaïr. L'obs-

tacle le plus grand pour parvenir à réprimer la révolte était peut-être de pouvoir déterminer les Arabes à marcher en ennemis contre les saints lieux. En effet, le premier général auquel Iézid s'adressa refusa d'obéir. Un second accepta : c'était Moslem, surnommé *Mousrif* ou le Prodigue, par allusion au sang qu'il avait fait verser. Il s'empara de Médine ; mais, comme si la Providence eût voulu venger la profanation de la ville sainte, le vainqueur mourut de maladie sur la route de Médine à la Mecque. Cependant son successeur vint mettre le siége devant les murs de la Mecque, et déjà la ville se trouvait réduite à la dernière extrémité ; déjà la Caaba avait été brûlée par les torches lancées sur ce saint temple, lorsqu'on apprit qu'Iézid à peine âgé de trente-trois ans venait de mourir, nouvelle qui détermina la retraite des assiégeants, effrayés de leur propre audace. La mort d'Iézid ouvrit aux prétentions d'Abdallah une ère nouvelle. Il prit plus hautement encore le titre de khalife, et tous les hommes influents qui se trouvaient à la Mecque vinrent lui prêter serment de fidélité, le saluant du titre de commandeur des croyants. Bientôt Médine suivit une seconde fois l'exemple de la Mecque. Merwan-ben-Hakim, qui la gouvernait au nom des khalifes de Damas, fut obligé de s'enfuir en Syrie avec son fils Abdel-Mélik et tous les hommes qui, de loin ou de près, tenaient aux Omeyyades. Les Arabes du désert, ceux de l'Irak, du Yémen, l'Égypte, une partie de la Syrie, se tournèrent du côté du nouveau khalife, et la dynastie d'Omeyyah, qui n'avait encore donné que deux souverains à l'Arabie, fut alors sur le point de périr.

A Iézid avait succédé son fils Moawiah : jeune, timide, sans ambition personnelle, il s'effraya des efforts à faire pour conserver la couronne, et abdiqua en faveur de son parent Merwan, le même qui venait d'être obligé d'abandonner Médine aux partisans d'Abdallah. La guerre se ralluma donc, et il est probable qu'elle n'eût pas duré longtemps, si Abdallah, marchant en personne contre la Syrie, fût venu ranimer par sa présence ses nombreux partisans ; mais cet homme, dont la brillante valeur s'était déployée sur tant de champs de bataille, les abandonnait maintenant, et semblait n'avoir eu pour but que de régner sur les villes saintes. Maître de la Mecque et de Médine, il ne les quitta plus, et ne sut pas comprendre que si l'empire tout entier ne lui appartenait pas, on saurait plus tard lui en arracher jusqu'à la dernière province. Dès qu'il s'était vu possesseur paisible de la Mecque, il avait voulu réédifier le temple de la Caaba, presque entièrement détruit pendant le dernier siége. La première proposition qu'il en fit aux Mecquois fut fort mal accueillie : il fallait raser ce qui restait de murailles ébranlées par l'incendie, et l'idée de porter sur ces murs sacrés une main sacrilége effrayait les plus hardis. Telle était en effet la terreur superstitieuse éveillée par ce projet, qu'Abdallah ayant annoncé qu'il assumait sur lui toute la responsabilité et porterait le premier coup, tous les habitants sortirent de la ville, et allèrent attendre dans une vallée voisine la catastrophe qui devait punir l'audacieux. Rassurés enfin par l'absence de tout prodige, ils vinrent aider leur souverain, et reconstruisirent l'édifice avec un luxe et une magnificence jusqu'alors inconnus. La reconstruction du temple de la Caaba par Abdallah, événement célèbre dans les annales de l'Arabie, fut achevée dans la soixante-sixième année de l'hégire (685 de J.-C.) ; et, cette même année, mourut le khalife de Syrie, Merwan-ben-Hakim, laissant l'empire à son fils Abd-el-Mélik. Trois rivaux se partageaient alors le vaste territoire islamique. Abd-el-Mélik régnait sur la Syrie, l'Égypte et l'Afrique ; Abdallah, sur l'Arabie. Quant à l'Irak, sur lequel il avait d'abord exercé sa puissance, un chef nommé Mokhtar venait de le soulever au nom des Alides. Cet homme habile et énergique résista à toutes les forces d'Abd-el-Mélik, mais il ne put résister à Abdallah, et la ville de Coufah fut prise par Mosab-ben-Zobaïr, son frère, qui devint gouverneur de l'Irak, une seconde fois soumis. Abd-el-Mélik n'apprit pas sans une vive inquiétude que son redoutable antagoniste avait réussi là où il avait échoué lui-même : pressé tout à la fois par le désir qu'il avait de rétablir à son profit l'unité de l'empire, et par les sollicitations des habitants de Coufah et de Bassorah qui se plaignaient des exactions de Mosab, il rassembla une armée aussi nombreuse que purent la lui fournir l'Égypte et la Syrie ; puis, profitant des intelligences qu'il avait chez l'ennemi, il reconquit l'Irak en quelques semaines, et résolut ensuite d'aller attaquer Abdallah au centre de sa puissance.

En effet, la possession de la Mecque était pour le fils de Zobaïr, aux yeux des musulmans, un titre dont son rival comprenait toute la valeur. Si ses sujets allaient, à l'époque du pèlerinage, accomplir autour de la Caaba les rites sacrés, ils y entendaient les imprécations prononcées du haut de la chaire par Abdallah, contre celui qu'il appelait l'usurpateur de la Syrie ; et ces protestations solennelles, partant de cette tribune d'où Mahomet avait enseigné son peuple, ébranlaient les plus dévoués partisans d'Abd-el-Mélik. Aussi ce prince avait-il tenté d'élever autel contre autel, en faisant bâtir à Jérusalem une mosquée, vers laquelle il dirigeait les Syriens lorsque venait le temps du pèlerinage ; mais il n'en sentait pas moins combien la possession des villes saintes était nécessaire à sa puissance. Ce fut Hadjadj-ben-Ioucef qui prit le commandement de l'armée d'invasion. Ses progrès furent rapides : Médine, Taïef se rendirent sans résistance. Bientôt Abdallah se trouva renfermé dans la Mecque avec deux mille hommes de garnison. Malgré ce petit nombre de défenseurs, la ville résista plusieurs mois ; déjà elle était en partie détruite par les décharges continuelles des machines de guerre, les provisions étaient épui-

sées, la famine faisait chaque jour des victimes, et Abdallah, alors âgé de soixante-douze ans, résistait encore. Il semblait avoir retrouvé, à cette heure suprême, toute l'énergie de la jeunesse. Retiré dans la Caaba lorsque tout le reste de la ville était pris, il fut enfin renversé par une tuile qui lui fracassa le crâne, et eut la tête coupée par un Arabe de la tribu de Morad. On était alors au quatorzième jour du mois de djoumada Ier, de l'an de l'hégire 73 (692 de J.-C.). A la nouvelle de la mort d'Abdallah, toute l'armée syrienne s'écria : *Allah Akbar*, Dieu est grand. Abdallah-ben-Omar, alors vieux et aveugle, entendant tout ce bruit, en demanda la cause; on la lui apprit : « Hélas! dit-il, comment se fait-il que ce même peuple, qui a accueilli par de longs cris de joie la naissance d'Abdallah-ben-Zobaïr, célèbre par les mêmes cris de joie son martyre ? »

NOEL DES VERGERS.

Mémoire de M. Étienne Quatremère sur Abdallah-ben-Zobaïr, dans le *Journal Asiatique*, nouvelle série, tomes IX et X. — Makin, *Hist. Saracen.* — Aboulféda, *Annal. Mosl.*, I. — M. Noël des Vergers, *l'Arabie* (dans la Collection de l'Univers; Firmin Didot, Paris, 1846).

***ABDALLAH-EBN-BALKIN**, quatrième et dernier souverain de Grenade, succéda, en 1073, à Badis, son grand-père, et mourut dans la captivité à Aghmat, en Afrique. Il cultiva les lettres, écrivit des commentaires sur le Koran, et orna Grenade de plusieurs beaux édifices, dont on voit encore aujourd'hui des débris. Ses États tombèrent, en 1090, au pouvoir de l'ambitieux Youssouf-Tachefyn, roi de Maroc.

Echevarria, *Paseos por Granada*; Grenade, 1814, t. II, p. 30. — Ebn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*. — Casiri, *Bibliotheca arab. hisp. escur.*, II, 98.

***ABDALLAH-EBN-MOHAMMED-AL-AZDI** (*Aboul-Walis*), historien arabe, né à Cordoue en 962 de J.-C., mort en 1013. Il a écrit un *Dictionnaire biographique des plus célèbres théologiens maures*, et une *Histoire des poëtes d'Andalousie*, dont on trouve des fragments dans Al-Makkari, dans Ebn-Saïd et Ebn-el-Khattib.

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique* (en arabe). — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. escur.*, t. II, p. 142.

***ABDALLAH-EBN-MOSLEM-EBN-KOTEYBAH** (*Mohammed-Addinawari*), historien arabe, né à Bagdad, en 828 de J.-C., mort en 890. Parmi ses ouvrages nombreux on remarque : 1° une *Histoire généalogique des Arabes*, dont Eichhorn a publié des extraits dans *Monumenta antiquis. hist. Arab.*; Gotha, 1775, in-8°, et dont M. Wüstenfeld vient de donner une édition lithographiée; Leipsig, 1850; — 2° la *Source de l'Histoire* (manusc. n° 7525 du Musée Britannique); — 3° les *Règles du Scribe* (manusc. n° 570 de la biblioth. de l'Escurial, et n° 348 de la Biblioth. nationale, Supplément des manuscrits arabes, rédigé par M. Reinaud).

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique*. (La vie d'Abdallah-ebn-Moslem a été traduite de l'arabe par Hamacker, Leyde, 1820.)

***ABDALLAH-EBN-HIDJARI**, historien arabe, né à Cangera, sur les bords du Guadalaxera, en 1116 de J.-C., mort en 1195. Il avait écrit une *Histoire de l'Espagne*, ouvrage considérable dont Al-makkari, dans son *Histoire des Mahométans en Espagne*, nous a conservé des fragments.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. esc.*, t. II, p. 120.

***ABDALLAH-EBN-TAÏB-ABOUL-FARADJ**, natif de l'Irak, médecin chrétien, de la secte des Nestoriens, mort vers 1043 de J.-C. Il a écrit des commentaires sur Aristote et sur Galien. En outre, on a de lui un grand nombre d'ouvrages, encore inédits, sur la médecine et la théologie.

Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Aerzte*.

ABDALLATIF (*Movaffik-Eddin-abd-el-lathyf*), philosophe et médecin arabe, naquit à Bagdad au mois de février ou mars de l'an 557 de l'hégire (1162 de J.-C.), et mourut le 12 de moharrem 629 de l'hégire (8 novemb. 1231 de J.-C.). Il étudia les sciences dans sa ville natale, et y exerça la médecine jusqu'en 1185 (581 de l'hégire). A cette époque il quitta Bagdad, et vint habiter successivement Mossoul, Damas et Jérusalem. Là il se lia d'amitié avec le vizir Bohadin, qui jouissait de toute la faveur du sultan Saladin. Il profita de cette liaison pour obtenir tous les moyens nécessaires pour parcourir fructueusement l'Égypte, contrée qu'il désirait voir depuis longtemps. Au Caire, il fit connaissance avec le célèbre Moïmonide. Au retour de ce voyage, il obtint du fameux sultan Saladin la place de professeur de la grande mosquée à Damas, avec une pension considérable qui lui fut continuée après la mort de ce prince (en 1193). Il se trouvait de nouveau en Égypte pendant la peste, dont il donne la description. Il séjourna quelque temps à Alep, parcourut l'Asie Mineure, s'acquit une grande réputation comme praticien, et mourut à Bagdad, au moment où il allait entreprendre le pèlerinage de la Mecque. — Abdallatif est particulièrement connu comme auteur de deux ouvrages très-importants pour l'histoire, les antiquités et la géographie de l'Égypte. L'un de ces ouvrages, dont les biographes arabes ne nous ont conservé que le titre, est une description de l'Égypte divisée en treize livres; l'autre est intitulé, dans l'original arabe, *Relation abrégée de l'Égypte*, et, dans un manuscrit d'Oxford (bibliothèque Bodléienne), apporté de l'Orient par Pococke, et le seul que l'on connaisse en Europe : *Considérations utiles et instructives, tirées des choses que l'auteur a vues et des événements dont il a été témoin en Égypte*; il a été publié en arabe et en latin par M. Joseph White (*Adollatiphi historiæ Ægypti compendium, arabice et latine*, à Oxford, 1800, vol. in-4°). Ce second ouvrage d'Abdallatif n'est qu'un extrait du premier, ainsi qu'il l'assure lui-même dans une préface omise par M. White, et rétablie par M. Silvestre de Sacy à la suite de la traduction française que cet illustre savant a donnée du livre du médecin de Bagdad, sous ce titre : *Relation de l'Égypte par Abdallatif, mé-*

decin arabe de Bagdad, suivie de divers extraits d'écrivains orientaux, et d'un état des provinces et des villages de l'Égypte dans le quatorzième siècle, etc.; Paris, 1810, 752 pages in-4°. Cet ouvrage se divise en deux parties : la première traite de la situation et du climat de l'Égypte, de ses plantes et des animaux, des monuments antiques, des édifices, des navires et des différentes espèces de nourriture; la seconde traite du Nil et de ses particularités, et enfin de la peste qui affligea l'Égypte en 1200 et 1201. Le professeur Wahl en a publié une traduction allemande (Halle, 1790, in-8°), bien inférieure à la traduction française, qui est surtout estimée à cause des nombreuses notes botaniques et zoologiques qui l'accompagnent. Ibn-Abou-Ossaybieh cite les titres de cent trente-six écrits d'Abdallatif, dont le quart concerne les sciences médicales. F. D.

Ibn-Abou-Ossaybieh, *Vie d'Abdallatif* en arabe et latin, publiée par Mousley; Oxford, 1808, in-4°; trad. en français par Sylvestre de Sacy. — Wüstenfeld, *Histoire des médecins arabes* (en allemand). — Schnurrer, *Bibliotheca arabica.*

ABDALONYME (1), établi roi de Tyr par Alexandre le Grand. Diodore le nomme *Ballonymus,* Plutarque *Alynomus,* et Arrien *Azelmicus.* Voici comment Diodore raconte cette histoire : « L'ancien roi Straton perdit le trône par son amitié pour Darius. Alexandre laissa Hephæstion maître de choisir parmi ses hôtes celui qu'il voudrait pour roi de Tyr. Voulant du bien à l'hôte chez lequel il était logé, Hephæstion avait d'abord songé à le proclamer souverain de la ville. Mais celui-ci, quoiqu'un des citoyens les plus riches et les plus considérés, refusa cette offre, comme n'ayant aucune parenté avec la famille royale. Hephæstion lui demanda alors de désigner à son choix un descendant de race royale; son hôte lui répondit qu'il en existait un, homme sage et vertueux, mais extrêmement pauvre. Hephæstion lui ayant répliqué qu'il le ferait nommer roi, l'hôte se chargea de la négociation. Il se rendit donc auprès de celui qui venait d'être désigné comme roi de Tyr, et lui apporta le manteau royal. Il trouva ce pauvre homme couvert de haillons, et occupé dans un jardin à puiser de l'eau pour un faible salaire; après lui avoir appris l'événement, il le revêtit des ornements royaux, le conduisit sur la place publique, et le proclama roi des Tyriens. La multitude accueillit ce nouveau roi avec des démonstrations de joie, et admira elle-même ce caprice de la fortune. Ballonymus resta attaché à Alexandre, et sa royauté peut servir d'exemple à ceux qui ignorent les vicissitudes du sort. »

Diodore, tom. III, p. 227 de la traduction de Ferd. Hoefer. — Quinte-Curce, IV; Justin, XI, 10.

ABD-AL-RAHMAN, ABD-EL-RAHMAN, ou **ABDÉRAME.** *Voy.* ABD-ER-RAHMAN.

(1) Ce nom, d'origine phénicienne ou sémitique, signifie *esclave de Dieu* (de *abad* ou *abd,* עבד, esclave, et *Éloïm,* אלהים, Dieu); il est synonyme de l'arabe *Abd-Allah.*

ABDAS ou **AUDAS**, martyr, évêque de Suse, vivait au commencement du cinquième siècle, sous le règne de Yezdedjerd Ier, de la dynastie des Sassanides. Dans son zèle pour le christianisme, il brûla un temple de Feu, ce qui irrita beaucoup les Guèbres (adorateurs du feu). Le roi lui ordonna de rebâtir le temple; l'évêque aima mieux souffrir le martyre (vers 430 de J.-C.) qu'obéir à cet ordre. A la suite de cet événement, les chrétiens furent persécutés dans toute la Perse pendant trente ans. La fête de ce martyr se célèbre le 16 mai.

Théodoret, *Hist. ecclés.*, V, 39. — Socrate, *Hist. ecclés.*, VII, 8. — Nicéphore, IV, 9.

ABD-EL-AZYZ, chef des Wahabis, fils de Mohammed-Ibn-Sehoud, mourut assassiné le 13 novembre 1803. Par son courage et son adresse il acheva de soumettre les tribus jusqu'alors réfractaires au Wahabisme, et se vit bientôt à la tête d'une armée formidable. La puissance des nouveaux sectaires troubla une partie de l'empire ottoman. Le pacha de Bagdad reçut ordre de marcher contre Abd-el-Azyz. Celui-ci entra en négociation, et obtint une trêve. Il en profita pour réunir des troupes nombreuses, avec lesquelles il s'empara à l'improviste de la ville d'Iman-Hussaïn, qui renferme le tombeau d'Ali; et, peu de temps après, il se signala par la prise de la Mecque. Mais il fut poignardé, au milieu de ses triomphes, par un Persan fanatique. La puissance des Wahabis fut ensuite détruite par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, qui s'acquit par là des titres impérissables à la reconnaissance des vrais musulmans. *Voy.* ABDALLAH.

Corancez, *Histoire des Wahabys.* — Burckhardt, *Materials for a History of the Wahabys*; Lond., 1830.

ABD-EL-AZYZ, second vice-roi arabe d'Espagne, mis à mort en 717 de J.-C. Il seconda son père Mouça, lieutenant du khalife Walid Ier, dans la conquête de l'Espagne, et s'empara, en 713, des provinces de Jaën, de Murcie et de Grenade. Il défit Théodomire, prince goth, dans les plaines de Carthagène, et prit Tarragone, ce qui acheva en partie la conquête de la Péninsule ibérique. Après le rappel de son père, Abd-el-Azyz ne voulut plus reconnaître l'autorité du khalife Soliman. Celui-ci le traita en rebelle, et le fit assassiner, au milieu de la prière, dans une mosquée. Selon d'autres, Abd-el-Azyz périt par la main de ses officiers, parce qu'il s'était laissé proclamer roi, en cédant à sa passion pour la reine Égilone, veuve de Roderic, dernier roi des Goths en Espagne.

Al-Makkari, *Maham. Dynast.*, I, 261, et suiv. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. esc.*, II, 105, 234. — Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne.* — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France*, etc.

ABD-EL-AZYZ. *Voy.* ALCHABITIUS.

***ABD-EL-HAKK-EBN-GHALIB**, théologien et poëte arabe, né à Calsena (province de Grenade), en 1088 de J.-C., mort à Lorca en 1152. Ses dix volumes de commentaires sur le Koran

étaient très-estimés des Arabes de l'Occident; le huitième volume se conserve en manuscrit à la bibliothèque de l'Escurial, sous le n° 1275. Le vizir Ibn-Al-Khatib, qui a publié, au quatorzième siècle, un *Dictionnaire biographique des musulmans célèbres,* cite de lui quelques fragments de poésie.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. escur.*

* **ABD-EL-KADER** (*Sidi-el-Hadji-Ouled-Mahiddin*), célèbre émir arabe, né aux environs de Mascara vers le commencement de 1807, actuellement détenu au château d'Amboise (1). Jugé au point de vue historique, en dehors de tous les préjugés de notre civilisation, c'est un des hommes les plus extraordinaires de notre époque. Jugurtha moderne, il a, pendant quatorze ans, tenu en échec les forces d'une des plus puissantes nations de la terre. Sa biographie, c'est l'histoire même de nos succès et de nos revers sur la terre d'Afrique. Aussi mérite-t-elle ici une large place.

Lorsque le gouvernement du roi Charles X entreprit, en 1830, l'expédition d'Alger, il n'était préoccupé que de l'idée d'exercer, par une victoire éclatante, une influence morale sur l'accomplissement de ses projets politiques; il déclara au ministère anglais, dans une dépêche de M. de Polignac, que l'expédition n'avait pour but que de détruire la piraterie, et que, ce résultat obtenu, le sort de l'Afrique serait réglé par un congrès européen. Un territoire de deux cent cinquante lieues de côtes entre le Maroc et Tunis, sur une largeur de soixante à quatre-vingts lieues, bornée par le désert, territoire où les villes, peu nombreuses, sont peuplées en majorité de Maures et de Juifs, deux races également faibles et déchues, tandis que les plaines, les vallées et les montagnes sont partagées entre deux races énergiques, divisées en nombreuses tribus agricoles et guerrières, la race arabe, issue des conquérants du septième siècle, et la race des Kabyles, peuples opiniâtres, indomptables, descendants des Numides, qui diffèrent des Arabes par la physionomie et le langage, et qui combattent en général à pied, tandis que ceux-ci combattent à cheval, mais qui sont unis à eux par le lien religieux : tel était le pays, régi au moment de notre conquête par quelques milliers de Turcs, dernier reste de cette redoutable république militaire qui s'établit à Alger dans le cours du seizième siècle. La conquête de ce pays fut d'abord un fardeau embarrassant pour le nouveau gouvernement du roi Louis-Philippe. Celui-ci s'en serait volontiers débarrassé, pour ne pas déplaire à l'Angleterre, et en face des éventualités d'une guerre européenne. Mais l'opinion publique, cette Égérie souveraine que les hommes d'État devraient toujours consulter dans les conjonctures difficiles, se prononça formellement contre tout projet d'abandon: la France, avec son admirable instinct, sentit qu'il y avait là pour elle, non-seulement une question d'honneur, mais une mission civilisatrice à remplir. Le gouvernement de juillet, n'osant pas abandonner l'Algérie, se décida pour l'ajournement de la question, et envoya en Afrique le maréchal Clausel, en lui recommandant « d'agir le moins possible. »

Cependant les indigènes, voyant que nous nous renfermions dans Alger, commençaient à douter que la fatalité nous eût destinés à les soumettre; et ce doute une fois entré dans leur esprit, ils ne tardèrent pas à se persuader que la fatalité les destinait, au contraire, à nous chasser. Des trois beys relevant d'Alger, un seul, celui d'Oran, s'offrait à nous. Les deux autres beys étaient loin de nourrir des intentions aussi pacifiques; Achmet-Bey se maintenait à Constantine, et défiait les chrétiens de venir l'y joindre: quant au bey de la province de Tittery, se trouvant plus rapproché d'Alger, il pensa que c'était à lui qu'il appartenait de nous porter les premiers coups : il prêcha la guerre sainte, et vint nous bloquer dans notre conquête. Il n'y avait pas moyen de se dispenser d'agir. Après avoir pourvu aux premiers besoins de l'administration, le maréchal Clausel passa, pour la première fois, le fameux col du Téniah, battit les Arabes, occupa Médéah, la capitale du beylick, et destitua le bey; mais là se borna son entreprise, qui dépassait déjà les limites de ses instructions. Le général Berthezène fut envoyé pour remplacer ce chef compromettant, avec l'ordre d'arranger les choses de manière à ce qu'il fût bien constaté que nous ne savions pas si nous garderions Alger. Il s'en acquitta à merveille, et on lui laissa neuf mille hommes, uniquement pour empêcher les Arabes de lui couper la tête.

Le premier résultat d'une conquête ainsi entendue avait été de livrer les indigènes à la plus complète anarchie. Parmi les tribus, les unes nous priaient de vouloir bien les gouverner, les autres se disputaient le pouvoir à main armée, d'autres enfin cherchaient à s'organiser sous l'autorité d'un marabout vénéré, de la tribu des Hachems, nommé *Sidi-el-Hadji-Mahiddin.* Il leur fit entendre qu'au lieu de s'entre-égorger, elles feraient mieux de se réunir contre les chrétiens enfermés derrière les murailles d'Oran, et de profiter de la chute des Turcs pour rétablir la nation arabe dans le pouvoir qu'elle possédait avant eux. Les prédictions du vieux marabout eurent un plein succès; les tribus qui avoisinent Mascara voulaient le reconnaître pour chef suprême; il refusa cet honneur, en alléguant son grand âge : mais en refusant pour lui il offrit à sa place le troisième de ses quatre fils, et l'annonça comme réunissant seul toutes les qualités d'intelligence, d'activité, de valeur et de piété nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise;

(1) Cet article a été revu et accompagné de notes par M. Boissonnet, commandant supérieur du château d'Amboise, l'un des officiers qui connaissent le mieux toute l'histoire d'Abd-el-Kader.

il raconta de plus que, dans son voyage à la Mecque, un vieux fakir avait prédit à son fils qu'il deviendrait sultan des Arabes. Ce fils, c'était Abd-el-Kader, né à la *guetna* de son père, à une douzaine de kilomètres à l'ouest de Mascara.

La guetna de Mahiddin est une espèce de séminaire où les marabouts réunissaient des jeunes gens pour les instruire dans les lettres, dans la théologie et la jurisprudence. Abd-el-Kader devint ainsi de bonne heure très-versé dans la lecture du Koran; ses explications devançaient celles des plus habiles commentateurs. Il se livra aussi avec zèle à l'étude de l'éloquence et de l'histoire, et il apprit parfaitement l'histoire de sa nation. La réputation d'un *thaleb* (savant) distingué ne lui fit pas négliger les exercices du corps, qui font une partie essentielle de l'éducation d'un Arabe. Quoique petit de taille et médiocrement vigoureux, il se fit remarquer par son habileté à manier le cheval, le yatagan et la lance. Pour acquérir le titre de *hadji* (saint), il fit deux fois le pèlerinage de la Mecque en compagnie de son père, une première fois tout enfant, et plus tard, en 1828, déjà jeune homme. Au retour, il se maria avec une femme qu'il aime tendrement, et qui lui donna deux fils. Il vécut dans l'obscurité, se distinguant par la sévérité de ses mœurs, sa piété religieuse et son zèle à observer tous les préceptes du Koran, jusqu'au moment où son vieux père le fit proclamer émir par les habitants de Mascara. Il se mit alors à prêcher la guerre sainte (*djehâd*); et tous deux, le père et le fils, ayant rassemblé dix mille cavaliers, vinrent, au mois de mai 1832, donner l'assaut à la ville d'Oran. Ils renouvelèrent leurs attaques pendant trois jours avec un grand acharnement, mais ils furent repoussés avec perte. Pour son coup d'essai comme soldat, Abd-el-Kader se montra, dit-on, fort valeureux. Les Arabes se laissaient encore, à cette époque, facilement intimider par le feu de l'artillerie; pour leur apprendre à le mépriser, le jeune émir lança plusieurs fois son cheval contre les boulets et les obus qu'il voyait ricocher, et saluait de ses plaisanteries ceux qu'il entendait siffler à ses oreilles.

Le général Desmichels parut d'abord vouloir sortir du système d'inaction auquel avaient été condamnés ses prédécesseurs, et il se porta à la rencontre des Arabes. Après une *razzia* faite chez les Gharbas, il résolut de surprendre Abd-el-Kader dans son camp par une marche de nuit. Dissuadé de ce projet, il se contenta de le repousser le lendemain, et étendit le cercle de l'occupation française en mettant garnison sur deux points importants de la côte, à Arzew et à Mostaganem (3 et 29 juillet 1833). Cependant Abd-el-Kader, de son côté, cherchait à centraliser les forces des Arabes. Son pouvoir n'était encore reconnu que dans un rayon de quinze lieues autour de Mascara; il résolut de le porter jusqu'à l'extrémité de la province, et il marcha sur Tlemsen. Cette ville était alors divisée en deux partis : les Turcs et les Coulouglis qui occupaient la citadelle, et les Hadars ou Maures, qui étaient maîtres de la ville. Abd-el-Kader commença par livrer combat aux Maures, et n'eut pas de peine à les vaincre; leur chef prit la fuite. Une fois vaincus, il les traita avec douceur, leur choisit un nouveau *kaïd* (chef), et leur fit reconnaître son autorité; mais il ne put obtenir le même résultat auprès des Turcs qui occupaient la citadelle; ceux-ci refusèrent de le recevoir : et n'ayant pas d'artillerie pour les forcer, il reprit le chemin de Mascara, où il apprit avec une profonde affliction la mort de son vieux père.

Dès le commencement on avait cru de bonne politique de nous décharger sur les indigènes de tous les embarras de l'occupation. Ce fut conformément à cette politique fatale que le général Desmichels accorda à Abd-el-Kader un traité qui le constituait de fait souverain de la province d'Oran, avec le droit d'en monopoliser tout le commerce à la manière de Méhémet-Ali, dont l'émir avait étudié l'administration en Égypte. Aux termes de ce traité, tous les échanges devaient se faire exclusivement dans le port d'Arzew; il était interdit aux Arabes de traiter directement avec les Européens; ils devaient vendre à l'agent de l'émir à des prix fixés par lui-même, et ce dernier revendait à sa fantaisie aux marchands européens. Ce traité avait été divisé en deux parties, contenant : la première, les conditions des Arabes; la seconde, les conditions des Français. Le général Desmichels ne communiqua d'abord au gouvernement que la seconde, et ce ne fut qu'à la suite des réclamations que soulevait l'exécution du traité telle que l'entendait Abd-el-Kader, que l'on connut enfin la première. Il en résulta entre le gouverneur général Voirol et le général Desmichels une mésintelligence qu'Abd-el-Kader sut attiser avec l'habileté la plus raffinée.

Tout chef ambitieux n'a pas seulement à combattre l'ennemi en rase campagne : il lui faut encore faire face aux sourdes menées des siens, qui, jaloux de son élévation, ne cherchent qu'à le renverser, fût-il même le défenseur de la Foi. C'est ce qui arriva aussi à Abd-el-Kader. Plusieurs kaïds se déclarèrent contre lui. Mustapha-ben-Ismaël, chef des Douaires, arbora le premier l'étendard de la révolte, surprit l'émir dans la nuit du 12 avril 1834, le mit en pleine déroute, malgré sa valeureuse résistance; et il l'eût tué ou pris, si l'un de ses compagnons fidèles ne l'eût enlevé de la mêlée et remis à cheval. A la première nouvelle de cette défaite, quelques autres chefs mécontents se levèrent contre lui; et ce fut encore le général Desmichels qui se chargea de lui venir en aide en repoussant l'alliance du vieux Mustapha-ben-Ismaël, qui devait être notre plus fidèle ami, en

envoyant à Abd-el-Kader des fusils et de la poudre, et en se mettant lui-même en campagne pour lui faciliter les moyens de prendre sa revanche. Notre occupation ne comprenait encore qu'Alger, Bone, Bougie, Oran, Mostaganem, Arzew, et partout nous étions bloqués par l'ennemi. Mis par le traité Desmichels en possession de toute la province d'Oran, Abd-el-Kader conçut le projet de soumettre la province d'Alger et celle de Tittery. Il traverse le Chéliff, entre en triomphateur à Médéah, destitue et nomme les autorités, déplace des tribus soumises, et rentre dans ses limites. Le général Trézel, qui avait remplacé le général Desmichels à Oran, marche sur l'émir (1); il le joint à la Macta et l'attaque, quoique l'armée ennemie fût six fois plus nombreuse que la sienne. Malheureusement, la journée brillamment commencée se termina par une défaite (28 juin 1835) : surprise dans un défilé de la Macta, la ligne des blessés et des bagages fut rompue, et ce ne fut qu'en faisant des prodiges de valeur, et après avoir laissé cinq cents têtes à l'ennemi, que le général Trézel parvint à opérer sa retraite.

La nouvelle de ce premier revers souleva en France l'opinion publique contre le système d'hésitation suivi jusqu'alors, et fit adopter au gouvernement une ligne de conduite plus ferme. Le maréchal Clausel fut envoyé pour prendre une éclatante revanche sur Abd-el-Kader. Il marcha (3 décembre 1836) sans coup férir sur la capitale de l'émir, Mascara, qu'il trouva ruinée et abandonnée; et, après avoir achevé de détruire cette ville, il revint à Oran pour se remettre en campagne le 8 janvier 1836, en se dirigeant sur Tlemsen, qu'il occupa. Là il frappa sur ceux-là mêmes qui nous avaient appelés, sur nos amis les Coulouglis, cette fameuse contribution qui a donné lieu à tant de commentaires injurieux; et après ces deux promenades, durant lesquelles Abd-el-Kader n'avait cessé de l'accompagner de loin, sans s'engager sérieusement, le maréchal rentre à Alger, persuadé, à en juger par ses bulletins, qu'il avait exterminé Abd-el-Kader. Quelque temps après, le général d'Arlanges partit d'Oran pour conduire un convoi de ravitaillement à Tlemsen, où devaient s'exécuter des travaux de communication avec la mer. Pendant sa marche il rencontra l'émir, qui revenait de la frontière de Maroc avec des forces considérables. Le combat fut des plus vifs, et les troupes françaises furent repoussées avec perte (24 et 25 avril 1836).

(1) D'après l'opinion généralement admise, le général Trézel marcha contre l'émir, pour le châtier d'avoir le premier violé le traité Desmichels. Le fait est inexact. « L'émir n'était point sorti des limites du territoire que le traité lui assignait : il se préparait sans doute à nous combattre, ne croyant pas à la durée de la paix ; mais c'est le général Trézel qui est allé l'attaquer sur son territoire : le nôtre demeurait pleinement respecté. Pour la question de domination sur telle ou telle catégorie de musulmans, l'émir avait encore le traité pour lui, quoique là ait été la véritable cause de l'agression du général Trézel. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

Cet échec, ajouté à celui de la première expédition sur Constantine, provoqua une manière d'agir un peu plus énergique. Le général Bugeaud fut chargé de mettre Abd-el-Kader dans l'inaction, soit par un traité de paix, soit par les armes, pendant que le général Damrémont dirigeait une nouvelle expédition sur Constantine, qui cette fois fut enlevée d'assaut, mais avec des pertes vivement regrettées (*Voyez* COMBES et DAMRÉMONT). Repoussé dans ses ouvertures pacifiques, le général Bugeaud attaque son ennemi au passage de la Sikak (6 juillet 1836); il le bat à outrance. Douze à quinze cents Arabes furent tués ou blessés; et, au lieu de presser les conséquences de cette victoire, il laisse l'émir reprendre haleine, se rétablir dans son autorité, et, quelques mois après, il traite avec lui sur le même pied, comme s'il avait été battu lui-même. Pendant l'entrevue qui eut lieu entre Abd-el-Kader et le général Bugeaud, celui-ci montra une brusquerie (il enleva de terre son interlocuteur) et une fierté qui contrastent singulièrement avec les clauses du traité. Ce traité de la Tafna, si vivement critiqué de part et d'autre, livrait à Abd-el-Kader presque les trois quarts de l'Algérie (les provinces d'Oran, de Tittery, et une partie de celle d'Alger), et lui réservait la faculté d'acheter en France la poudre, le soufre et les armes dont il aurait besoin (article 7 du traité).

Cependant l'exécution de ce traité suscita de nombreuses difficultés. La question des limites était très-importante : Abd-el-Kader exploita l'obscurité du texte pour s'étendre dans l'est, et éluda sans cesse nos propositions de règlement. Au mois de décembre 1837, il plaça son camp dans le voisinage de Hamza, où il reçut la soumission de toutes les tribus de ces contrées. Les progrès d'Abd-el-Kader jetèrent l'alarme jusqu'à l'extrémité de la Mitidja; et le maréchal Valée se vit dans l'obligation, pour rassurer les esprits, d'établir un camp de deux mille cinq cents hommes sur le haut Khamis. Sur ces entrefaites nous vîmes arriver à nous les débris de la tribu des Ouled-Zeïtoun, que l'émir venait de surprendre et de massacrer, sous prétexte qu'ils avaient méconnu son autorité. En même temps il institua un kaïd pour le Sebaou, pays situé entre l'Oued-Khadara et les montagnes. Ces deux actes parurent alors une violation flagrante du traité de la Tafna (1). Ils déterminèrent de la

(1) Ces deux actes ont été souvent reprochés à Abd-el-Kader, comme étant une violation flagrante du traité de la Tafna. Mais ce reproche n'est pas plus fondé que celui pour le traité Desmichels. « Il est de la dernière évidence que nous n'avions aucun droit de juridiction au delà de l'Oued-Khadara : l'émir y était chez lui. Le texte arabe du traité était formel à cet égard. Il n'est pas vrai d'ailleurs que l'émir ait fait massacrer la tribu des Ouled-Zeïtoun. Cette tribu, toute militaire, avait refusé l'impôt et combattu l'émir. Elle n'eut de tués que cinquante-deux hommes dans le combat; un seul perdit la vie après la lutte. On ne peut appeler ce châtiment un massacre. Voir la *Grande Kabylie* de M. le général Daumas, p. 175. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

M. le commandant Boissonnet accompagne cette note de ces réflexions généreuses : « Aujourd'hui nous devons plus que jamais être justes envers notre ennemi. Ma conviction est que

part du gouverneur général des protestations si énergiques, qu'Abd-el-Kader consentit enfin à nommer un agent pour discuter les bases de la convention interprétative de l'article deux du traité du 30 mai 1837. Mouloud-ben-Arach, qui s'était rendu à Paris pour offrir au roi des présents envoyés par son maître, fut chargé des négociations. A son retour à Alger il signa, le 14 juillet 1838, en vertu des pouvoirs dont il était investi, une convention complémentaire et modificative de trois articles du traité. L'émir profita de la paix pour régulariser l'administration des tribus soumises à son commmandement. Mohammed-el-Berkani fut rétabli à Médéah comme khalifa; dans l'est, sur les pentes sud du Jur-Jura, il confia le pouvoir à Ben-Salem; à Ben-Allat, pour le pays de Miliana; à Ben-Arach, dans le bas Chéliff; Mascara obéissait à son beau-frère Ben-Tarmi; à Tlemsen, l'autorité était aux mains de Bou-Hamedi : tous ces personnages appartenaient à de grandes familles de marabouts, et jouissaient déjà à ce titre d'une influence considérable sur les populations. Chacune de ces vastes circonscriptions de commandement était subdivisée en arrondissements moins étendus, à la tête desquels il plaça des chefs qui exerçaient, avec le titre d'*agha,* une autorité administrative et militaire. Toute l'organisation adoptée par l'émir semblait inspirée par ces deux pensées principales : 1° entretenir la ferveur religieuse dans les tribus, en la faisant servir à fortifier l'administration; 2° donner à la population une constitution militaire vigoureuse, afin de la préparer à chasser, par un effort unanime et énergique, les chrétiens de la terre d'Afrique.

Dans la prévision de la reprise des hostilités, Abd-el-Kader s'était créé une seconde ligne de défense en arrière des villes de l'intérieur, sur la limite du petit désert. Ainsi, au sud de Médéah il avait établi un poste, et des magasins à Boghar; au sud de Mostaganem, il avait relevé les ruines de Tekendempt; plus à l'ouest, Saïda correspondait à Mascara; enfin, au sud de Tlemsen il créa le poste de Sebdou. Il fit servir ses établissements à augmenter ses moyens d'action sur les tribus du sud. Il nomma un khalifa pour toute cette population nomade qui venait annuellement faire ses approvisionnements de grains dans le Tell. Son influence s'étendit jusque dans les oasis Sahariennes, qui relevaient autrefois de Constantine, et où notre cheikh-el-arab n'avait pu faire reconnaître son autorité. Le passage d'une armée française à travers les Portes-de-Fer causa une immense impression parmi les indigènes : cet acte hardi frappa nos ennemis de stupeur. Abd-el-Kader profita habilement de cette occasion pour déclarer la guerre sur toute la ligne, et arriver à la réalisation des projets que le traité de la Tafna lui avaient donné le temps et le moyen de mûrir. Il écrivit au gouverneur général la lettre dont voici la traduction : « Je vous ai déjà écrit que tous les Arabes de la régence sont d'accord, et qu'il ne leur reste d'autres paroles que la guerre sainte. J'ai employé mes efforts pour changer leur idée, mais personne n'a voulu de la durée de la paix : ils ont tous été d'accord pour faire la guerre sainte, et je ne trouve pas d'autre moyen que de les écouter, pour être fidèle à notre chère loi, qui le commande. Ainsi, je ne vous trahis pas, et vous avertis de ce qui est. Renvoyez mon Oukil d'Oran, pour qu'il rentre dans sa famille. Tenez-vous prêts à ce que tous les musulmans vous fassent la guerre sainte. »

Enhardi par l'imprudente sécurité du maréchal Vallée, qui lui avait permis de tout préparer pour une insurrection générale, Abd-el-Kader donne (14 décembre 1839) le signal d'une lutte à mort. Nos colons, surpris dans la Mitidja, sont massacrés par les Hadjoutes, nos établissements brûlés et pillés; les coureurs de l'ennemi pénètrent jusque dans le massif d'Alger; enfin nous ne possédons plus que les territoires compris dans les enceintes fortifiées (1).

A la nouvelle de cette levée générale de boucliers, le duc d'Orléans avait demandé de venir prendre une part active à la guerre. Il débarqua à Alger avec le duc d'Aumale le 13 avril 1840. Mais les opérations du vaste plan suivi par le général Vallée n'amenèrent aucun résultat décisif, bien que dans vingt actions de guerre meurtrières, parmi lesquelles on compte l'héroïque défense de Mazagran par une poignée de braves, l'armée française eût donné aux indigènes une haute idée de sa bravoure. Le général Bugeaud fut appelé (décembre 1840) à remplacer le maréchal Vallée, avec la mission expresse de détruire la puissance d'Abd-el-Kader et de soumettre toute l'Algérie. Après quelques mois d'entrée en campagne, il avait déjà détruit Tekendempt, Boghar, Thaza, nouvelles forteresses bâties par Abd-el-Kader; il avait pris Mascara, enlevé les troupeaux, détruit les moissons des tribus ennemies, et occasionné dans les rangs de l'émir un grand nombre de défections. Dans la campagne suivante (au commencement de 1842),

nous n'avons aucun acte de mauvaise foi à reprocher à l'émir, et que c'est à tort que nous l'accusons de la rupture des deux traités Desmichels et Bugeaud. Ces deux traités, dans l'esprit même de ceux qui les contractèrent, n'étaient pas faits pour durer; mais leur violation formelle vient de nos généraux, qui les trouvaient impolitiques. Vos preuves, me demanderez-vous? Elles sont dans le texte même des traités. »

(1) « M. le maréchal Vallée ne pouvait empêcher les mouvements de l'émir, qui était maître chez lui. C'est bien malgré lui que les colons s'étaient éparpillés dans la plaine. Le maréchal avait déclaré la guerre en violant le traité, et traversant, par la force des armes, le territoire de l'émir dans son retour de Constantine. Bien plus de quinze jours avant d'attaquer nos colons dans la Mitidja, l'émir avait annoncé l'époque où il commencerait les hostilités, se conformant par là aux vieilles traditions de la chevalerie, dont j'ai moi-même vu les Arabes se souvenir plus d'une fois. Du reste, nos désastres dans la Mitidja ont été fort peu de chose. Je ne crois pas qu'on y ait alors massacré dix colons; et quant aux pertes matérielles, elles ont été presque nulles, couvertes depuis par des indemnités fort supérieures aux pertes. Nos établissements étaient de la plus grande insignifiance, au delà même des enceintes que la *sage prévoyance* de M. le maréchal Vallée avait fait exécuter avec tant d'ardeur dans l'hiver de 1839 à 1840. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

il avait fait occuper Mascara à demeure par le général de Lamoricière, qui de là rayonnait dans toutes les directions. L'ennemi était réduit à la défensive, et la France déclarait enfin, par la bouche du roi, la terre d'Afrique « une terre désormais et pour toujours française. » (*Discours de la couronne,* 1842.)

Dès ce moment Abd-el-Kader fut traité, non plus comme un prince souverain, mais comme un rebelle. On ne saurait s'imaginer combien il dépensa de génie et d'activité dans cette lutte suprême. Vers le milieu de l'année 1842, Abd-el-Kader, après une vigoureuse résistance, avait perdu les cinq sixièmes de ses États, tous ses forts ou dépôts de guerre, son armée régulière, et le prestige de sa situation antérieure. Le théâtre de la guerre était concentré entre le Chéliff et la Mina, dans un carré d'environ vingt-cinq lieues. Cependant l'indomptable émir ne se décourageait pas : suivi de quelques milliers de chevaux, il allait de tribu en tribu, détruisant l'effet de chacune de nos expéditions, et rallumant sur chaque point l'incendie que nous venions d'éteindre. « Vous abandonnez donc, écrivait-il aux tribus incertaines, la foi de vos pères, et vous vous livrez lâchement aux chrétiens ! N'avez-vous donc pas assez de courage et assez de persévérance pour supporter encore pendant quelque temps les maux de la guerre? Encore quelques mois de résistance, et vous lasserez les infidèles qui souillent votre sol. Mais si vous n'êtes plus de vrais croyants, si vous faites un honteux abandon de votre religion et de tous les biens que Dieu vous a promis, ne croyez pas que vous obtiendrez le repos par cette faiblesse indigne. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je ferai la guerre aux chrétiens, et je vous suivrai comme votre ombre. Je vous reprocherai en face votre honte : pour vous punir de votre lâcheté, je troublerai votre sommeil par des coups de fusil qui retentiront autour de vos douars devenus chrétiens. » (*Moniteur Algérien* du 5 juillet 1842).

L'émir se multiplait, pour ainsi dire, par la rapidité de ses mouvements, ce qui nécessitait la dispersion des troupes françaises. On le croyait dans le sud, quand on apprit tout à coup qu'il avait surpris et décimé les tribus établies dans le bas de la vallée du Chéliff. De là, franchissant quatre-vingts kilomètres en une seule marche, il tombe à l'improviste sur les Ouled-Khouïdem ; puis, par une course tout aussi rapide, il se porte chez les Idama, auxquels il enlève un butin considérable. Après avoir déposé ses prises chez les Beni-Ouragh, il s'avance jusqu'à vingt kilomètres de Mascara. L'épouvante se répand parmi toutes les tribus soumises ; elles vont supplier le général de Lamoricière de les protéger : celui-ci leur répond qu'elles ont à se défendre elles-mêmes, et que, pour le moment, il croyait plus important d'achever la dispersion des partisans d'Abd-el-Kader, réunis encore dans le désert. En effet, sans se préoccuper autrement des mouvements de l'émir, la colonne s'avance dans le sud jusqu'aux sources du Taguin, mais sans atteindre l'émigration, qui fuyait devant elle. A son retour, pendant que nos troupes étaient occupées à vider les silos des ennemis, sur les rives du Riou, Abd-el-Kader va piller nos alliés du voisinage ; un combat très-vif s'engage à Isna ; l'ennemi est dispersé, et Abd-el-Kader lui-même est sur le point d'être fait prisonnier, son cheval s'étant abattu parmi les rochers. Après cette défaite, l'émir se retira, et nos troupes rentrèrent à Mascara (fin de novembre 1842.) Cependant Abd-el-Kader, qui nous avait laissé ravager et soumettre tranquillement les tribus de l'Ouarsenis, reparut tout à coup au milieu du pays que nous venions de parcourir.

Il avait trouvé un nouvel élément de résistance dans le secours des Kabyles de Bougie, poussés par lui à une démonstration contre Cherchell. Cette dernière tentative fut déjouée par le général Bugeaud, qui n'hésita point à venir au cœur de l'hiver, dans les régions escarpées du Jurjura, dissoudre le rassemblement ennemi. Pendant les mois de mars et d'avril (1843), des razzias incessantes exercées sur tout ce qui restait de tribus rebelles, et bientôt couronnées par le brillant coup de main du duc d'Aumale, enlevant au galop la *zmalah* d'Abd-el-Kader, précipitèrent sa ruine (16 mai 1843). Le dernier combat livré sur l'Oued-Malah, le 11 octobre 1843, l'acheva. L'émir perdit dans cette rencontre les restes de son infanterie régulière, et son plus brave lieutenant, le borgne Sidi-Embarek. Traqué à la fois par les troupes françaises et par les tribus arabes, qui ne s'inclinaient que devant le courage victorieux, Abd-el-Kader se décida à se réfugier sur la frontière de l'empire du Maroc. Ses prédications soulevèrent les populations marocaines ; et bientôt, malgré les hésitations de l'empereur, il parvint à entraîner ces populations dans la querelle. La guerre de la France avec le Maroc fut l'œuvre de l'émir infatigable. On sait comment le maréchal Bugeaud a su calmer à Isly l'ardeur des Marocains, tandis que le prince de Joinville opérait dans le même but à Tanger et à Mogador.

Après la bataille d'Isly il y avait deux partis à prendre : ou profiter de la victoire en forçant immédiatement l'empereur à livrer Abd-el-Kader, ou laisser ce soin aux événements, faciles à prévoir. On crut devoir adopter ce dernier parti. Pour juger sainement de l'état des choses, il faut se mettre un moment à la place des hommes mêmes qui étaient en présence : Abd-er-Rhaman et Abd-el-Kader devaient avoir au fond du cœur, l'un pour l'autre, des sentiments de haine, de crainte ou de défiance. Sans doute la religion impose à tous les musulmans de combattre pour la loi du prophète, qui exige l'extermination, sinon la conversion de tous les chrétiens ; mais l'un et l'autre n'avaient nullement les

mêmes intérêts à se constituer les champions de l'islamisme : Abd-er-Rhaman avait un empire à conserver, tandis qu'Abd-el-Kader en avait un à conquérir. Et, supposé même que l'empereur du Maroc se fût sincèrement joint à l'émir pour combattre les infidèles, qui des deux en aurait recueilli la gloire? En toute occasion, les troupes marocaines se seraient empressées d'accourir à la voix du chef pieux; les montagnards berbères, dont la fidélité envers l'empereur est loin d'être inébranlable, se seraient les premiers rangés sous l'étendard du nouveau chérif; car Abd-el-Kader se dit également issu de la famille du prophète. Abd-el-Kader, depuis qu'il avait été refoulé dans le Maroc avec les débris des tribus qui avaient suivi sa fortune, était placé dans l'alternative ou de détrôner Abd-er-Rhaman, ou d'abdiquer toute action sur les affaires d'Algérie. Il tenta, d'abord par la voie des négociations, puis par la force, une de ces révolutions si fréquentes dans les annales de l'islamisme.

Sans ressources au milieu de populations irritées, en lutte ouverte avec le chef reconnu de sa religion, errant comme un lion traqué par des chasseurs, n'ayant d'autre patrie que son cheval, d'autre abri que sa tente, d'autre royaume que le désert, le grand émir inspirait encore la terreur, et obligeait ses ennemis à tenir sur pied une armée de quatre-vingt mille hommes pour se garder de lui. Dans le mois de novembre 1847, étant campé à Zalin dans le Rif, Abd-el-Kader envoya auprès de l'empereur son khalifat Bou-Hamédi, pour faire des propositions d'accommodement. Inquiet de ne pas recevoir des nouvelles de Bou-Hamédi, et présumant qu'il allait avoir un engagement avec les Marocains, il quitta la position de Zalin, et vint camper sur la rive gauche de la Malouina, dans un endroit appelé Enerma. Appuyé d'un côté à la rivière, de l'autre aux montagnes de Kedbana, dont les habitants voulaient rester neutres, sa déira se trouvait dans une position facile à défendre avec une poignée de guerriers. Dans la journée du 9 décembre, deux cavaliers de l'empereur, accompagnés d'un serviteur de Bou-Hamédi, lui apportèrent une lettre de Mouley-Abd-er-Rhaman, et une autre de son khalifat. L'empereur lui disait en substance qu'il ne pouvait écouter de lui aucune proposition tant qu'il resterait dans le pays qu'il occupait; que s'il voulait venir à Fez, il serait traité aussi bien qu'il pourrait le désirer; que ses cavaliers et ses fantassins seraient admis dans les troupes marocaines; que la population de la déira recevrait des terres, etc.; que s'il refusait ces propositions, le chemin du désert était libre, et qu'il pouvait le prendre, s'il n'acceptait aucun de ces deux partis. Abd-el-Kader prit immédiatement sa résolution : il renvoya les cavaliers marocains sans réponse, et réunit toute la population de la déira, ainsi que ses réguliers. Il leur expose quelle était sa situation, sans rien dissimuler; leur dit qu'il était résolu à tenter la fortune; qu'il allait essayer de prendre un des fils de l'empereur, pour se faire rendre son khalifat; que, s'il était vainqueur, il continuerait sa marche vers l'ouest, où la déira aurait à le rejoindre; que, s'il était vaincu, la déira serait probablement pillée, mais qu'il serait toujours temps d'aller demander un asile aux Français.

Voici maintenant quel était son plan d'opérations : il fit partir son infanterie dans la direction du camp marocain, qui était, suivant les uns, à Aïoun-Keart, suivant d'autres, à Aïn-Tigaout. Les camps marocains, d'après les mêmes renseignements, paraissaient s'être concentrés vers l'un ou l'autre de ces deux points, sans s'être complétement réunis pour n'en former qu'un seul. Abd-el-Kader rejoignit son infanterie le 10 décembre, au soir; il avait avec lui mille à douze cents chevaux, et de huit cents à mille hommes à pied; il avait laissé ses canons à la déira. Son intention était de surprendre les Marocains par une attaque de nuit. Pour la faciliter, il inventa le stratagème suivant : Quatre chevaux entièrement enduits de goudron furent chargés d'herbes sèches, broyées avec les mains et réduites en étoupes. Ce chargement fut aussi enduit de goudron. Quatre fantassins, qui reçurent chacun cent douras à l'avance, conduisaient ces animaux : ils devaient, en arrivant près du camp marocain, mettre le feu aux matières inflammables dont ils étaient revêtus. Grâce à ce stratagème aussi hardi qu'ingénieux, l'émir surprit, dans la nuit du 11 au 12 novembre, les camps marocains. Cette attaque soudaine causa de grandes pertes au maghzen de l'empereur; mais Abd-el-Kader avait affaire à un ennemi si nombreux, qu'il dut s'arrêter devant une masse compacte plutôt que devant une défense à peu près nulle. Il rallia donc sa déira, et concentra tout son monde vers l'embouchure de la Malouina, entre la rive gauche de cette rivière et la mer. Les camps marocains continuèrent de resserrer le cercle qui enveloppait l'ennemi. Acculé aux bords de la rivière, et dans l'impossibilité de résister à la supériorité du nombre, l'émir, songeant moins à lui qu'aux siens, résolut de faire passer les bagages, les femmes et les enfants de ses compagnons d'armes dans la plaine de la Triffa, afin de les soustraire aux attaques de l'ennemi. Le commencement du passage de la rivière fut le signal du combat que les Kabyles marocains, excités par l'appât du butin, engagèrent avec furie; mais les cavaliers de l'émir soutinrent jusqu'au bout leur vieille réputation et accomplirent leur mission généreuse : ils résistèrent tout le jour; pas un mulet, pas un bagage ne fut enlevé. Après avoir ainsi fait passer sa déira sur le territoire français, pour la mettre à l'abri du pillage des Marocains, l'émir la quitta, et, suivi d'un petit nombre des siens, se retira chez une fraction des Béni-Snassen, qui était restée fidèle à sa cause. C'est par là qu'il espérait ga-

gner le sud. Mais la vigilance du général de Lamoricière prévint l'exécution de ce projet.

« J'avais été prévenu, dit ce général dans son rapport, que l'émir devait avoir gagné le pays des Béni-Snassen ; mais il s'agissait d'en sortir. Or la seule fraction la mieux disposée pour lui est précisément la plus rapprochée de notre territoire. Le col qui débouche dans la plaine par le pays de ces Béni-Snassen a son issue à une lieue et demie environ de la frontière. Je me décidai à garder ce passage ; et ce qui me détermina, c'est que le frère du kaïd d'Ouchda nous avait écrit le soir même pour nous engager à surveiller cette direction, par laquelle l'émir devait sans doute passer. Mais il fallait prendre cette mesure sans donner l'éveil aux tribus qui sont campées sur la route.

« Dans ce but, deux détachements de vingt spahis choisis, revêtus de bournous blancs, commandés, le premier par le lieutenant Bou-Krauïa, l'autre par le sous-lieutenant Brahim, furent chargés de cette mission. Le premier se rendit au col même, et le deuxième avait une position intermédiaire entre le point et notre camp. La cavalerie sella ses chevaux, et le reste de la colonne se tint aussi prêt à partir au premier ordre. Enfin, pour être préparé à tout événement, après avoir calculé la marche probable de l'émir, je fis prendre les armes à deux heures du matin, pour porter ma colonne sur la frontière. J'avais à peine fait une lieue et demie, que des cavaliers renvoyés par le lieutenant Bou-Krauïa me prévinrent qu'il était en présence d'Alb-el-Kader, et qu'il était engagé. Le deuxième détachement s'était porté au secours, et je fis de même aussi vite que possible avec toute la cavalerie. Il était environ trois heures du matin. Chemin faisant, je reçus les députés de la déira qui venaient se soumettre, et auxquels j'ai donné l'aman au grand trot, en les envoyant à mon camp pour y chercher des lettres.

« Enfin, quelques instants après, je rencontrai le lieutenant Bou-Krauïa lui-même qui revenait avec deux hommes des plus dévoués de l'émir, et qui étaient chargés de me dire qu'Abd-el-Kader, voyant qu'il ne pouvait déboucher dans la plaine et suivre son projet, demandait à se soumettre. Bou-Krauïa avait causé lui-même avec l'émir, qui lui avait remis une feuille de papier sur laquelle il avait apposé son cachet, et sur laquelle le vent, la pluie et la nuit l'avaient empêché de rien écrire. Il me demandait une lettre d'aman pour lui et ceux qui l'accompagnaient. Il m'était impossible d'écrire par la même raison qui s'était opposée à ce que l'émir pût le faire, et, de plus, je n'avais point mon cachet. Les hommes voulaient absolument quelque chose qui prouvât qu'ils m'avaient parlé. Je leur remis mon sabre et le cachet du commandant Bazaine, en leur donnant verbalement la promesse d'aman la plus solennelle. Les deux envoyés de l'émir me demandèrent de les faire accompagner par Bou-Krauïa, que je fis partir avec quatre spahis. Tout cela se fit en marchant ; car je voulais néanmoins arriver avant le jour au point de notre frontière le plus rapproché du col de Kerbous.

« Parvenu à ce point vers cinq heures et demie, j'y restai jusqu'à onze heures et demie. Je ne recevais aucune réponse, mais j'étais bien convaincu que la présence de la cavalerie avait fait renoncer l'émir à traverser la plaine. A ce moment, j'ai dû prendre des dispositions différentes. Nos coureurs avaient rencontré et m'avaient amené plusieurs cavaliers réguliers, qui erraient à l'aventure dans le pays, peut-être dans le dessein de rejoindre Abd-el-Kader. Je sus par eux que la déira qui m'avait envoyé l'aman, mais qui ne l'avait pas encore reçu, était fort inquiète chez les Mésirdas, qui avaient commencé à la troubler par des brigandages pendant la nuit précédente, et qui se disposaient à continuer.

« J'envoyai alors le colonel Montauban, avec cinq cents chevaux, bivouaquer près de la déira. Je fis partir le colonel Mac-Mahon pour aller camper sur les puits de Sidi-Bon-Djenan, avec les zouaves et un bataillon du neuvième de ligne ; et, après être resté encore près de deux heures en observation, j'ai regagné mon camp avec le reste de mes troupes. La venue de tous les hommes avec lesquels j'ai causé ce soir me montrait l'abandon dans lequel était l'émir, et m'indiquait encore l'embarras très-réel dans lequel l'avaient mis nos quelques coups de fusil de cette nuit. J'étais sous cette impression lorsque me sont revenus Bou-Krauïa et les deux émissaires d'Abd-el-Kader. Il me rapportait mon sabre et le cachet du commandant Bazaine, et, en outre, une lettre de l'émir, qui est de l'écriture de Mustapha-ben-Thami..... Bou-Krauïa et ses deux compagnons sont repartis ce soir ; les quatre spahis étaient restés avec l'émir, qui avait été bien aise de garder ce renfort pour la sûreté de sa famille chez les Béni-Snassen. J'ai donné à Bou-Krauïa quatre autres spahis choisis, et avec ces huit hommes il sera aussi fort que toute l'escorte de celui contre lequel l'empire de Maroc se ruait avant-hier avec trente-huit mille hommes. » (*Moniteur* du 2 janvier 1848).

Tel est le récit détaillé du général de Lamoricière, qui a pris une part si active à la reddition d'Abd-el-Kader. Dans la journée du 23 décembre, l'émir vint lui-même se confier avec sa famille à la générosité de la France. Le 24 janvier, dans l'après-midi, il fut reçu au marabout de Sidi-Brahim par le colonel de Montauban, que rejoignirent bientôt les généraux de Lamoricière et Cavaignac. Une heure après, amené à Djemma-Gazouat, il fut présenté au gouverneur général, duc d'Aumale, qui y était arrivé le matin même, et auquel il remit son cheval de soumission. Le gouverneur général ratifia la parole donnée par le général de Lamoricière, qu'Abd-el-Kader serait conduit à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre, « avec le ferme espoir que le gouvernement du roi

lui donnera sa sanction. » Le 25 janvier, Abd-el-Kader s'embarqua pour Oran; et d'Oran, *l'Asmodée* le conduisit à Toulon, où il arriva le 29, avec sa famille et sa suite. Après avoir passé au lazaret le temps exigé par la quarantaine, il fut transféré au fort Lamalgue. Depuis la révolution de février, l'émir a rappelé au gouvernement français les conditions auxquelles il s'était soumis, et demandé l'exécution de la promesse formelle que lui avaient donnée le général de Lamoricière et le duc d'Aumale. Mais tout ce que l'on a pu faire jusqu'à présent, ç'a été de rendre sa captivité aussi douce que possible. De Toulon, l'émir fut d'abord transféré avec sa suite au château de Pau, puis de là (en novembre 1848) au château d'Amboise, près de Blois, où il est encore actuellement.

Abd-el-Kader est aujourd'hui âgé de quarante-quatre ans. Son visage est pâle et d'une beauté régulière, pleine de gravité et de mélancolie. Le tour de ses paupières peint en noir donne à ses yeux une expression de fatigue et de souffrance. De petites moustaches peu fournies, et une barbe noire, ornent sa figure, qu'encadrent les plis d'un voile de soie fixé autour de sa tête par un large cordon roulé à triple tour. Tout cet ajustement est recouvert d'un kaïk de serge brune qui laisse voir l'extrémité de ses bras nus. Son langage abonde en expressions métaphoriques : « Vous devez souffrir du froid, » lui disait le préfet, venu pour le recevoir. « Oh non! répondit-il, la chaleur de votre amitié fait fondre pour moi la glace de l'air. » La zmala (famille et suite) de l'émir, à son arrivée en France, comptait quatre-vingt-seize personnes, savoir, trente-quatre hommes, trente-deux femmes et trente enfants). Elle se trouve maintenant réduite de plus d'un quart (1). Toute la zmala est d'une grande frugalité : aucun de ses membres n'a de fortune que quelques vêtements et des livres; l'émir seul a rapporté en France quelques milliers de francs, produit de la vente de ses chevaux. C'est dans cette modique réserve qu'il puise pour satisfaire ses goûts de bienfaisance (en quittant Pau, il a fait remettre 300 fr. aux pauvres). Chaque jour, à trois heures du soir, la prière a lieu en commun; elle est suivie de la lecture du Koran. L'émir passe le reste de son temps à lire ou en méditation. Tel est l'homme qui attend sa liberté de la générosité de la France.

Annales Algériennes, par le général Pelissier. — *Galerie des contemporains illustres*. — *Algérie*, dans la Collection de l'Univers.

ABD-EL-KADIR-BEN-MOHAMMED, écrivain arabe, originaire de Médina, et natif de la ville de Djézireh sur les bords du Tigre, florissait vers la fin du dixième siècle de l'hégire (seizième siècle de J.-C.). Il a composé, en arabe, un traité sur le café, dont Silvestre de Sacy a publié un extrait curieux dans sa *Chrestomathie arabe*, vol. I.

Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. escurial.*, II, 105, 204, 323.

***ABD-EL-KADIR-GHILANI**, docteur musulman, natif de Ghilan en Perse, mort à Bagdad en 1165. Il composa les statuts de la secte des Sufites, sous le titre de *Malfuzat i Kadiri*, livre trouvé dans la bibliothèque de Tipou-Saïb.

Stewart, *Descriptive catalogue of Tipu's Library*.

***ABD-EL-MÉLEK**, sultan du Maroc, mort en 1578. Il usurpa le trône au préjudice de son neveu Mouley-Mahomed, qui vint à Lisbonne implorer le secours du roi de Portugal. Il périt, ainsi que son adversaire don Sébastien, dans la fameuse bataille d'Alcassar, livrée le 4 août 1578. *Voyez* SÉBASTIEN (Don).

Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*; Paris, vol. III, p. 329. — Graberg de Hemso, *Specchio geografico è statistico dell' imperio di Maroco*; Gênes, 1834, vol. in-8°, p. 263. — Mesa, *Jornada de don Sebastien em Africa*. — F. Hoefer, *Histoire du Maroc* (dans la Collection de l'Univers).

ABD-EL-MÉLEK Ier, fils de Nouh, cinquième prince de la dynastie des Samanides, monta sur le trône du Khoraçan en 343 de l'hégire (954 de J.-C.), et mourut d'une chute de cheval, au bout de sept ans de règne, pendant lesquels il eut à combattre le prince bouide Rokn-Eddaulah, qu'il força enfin à la paix. Son équité, son énergie et l'art de bien gouverner l'ont distingué des autres princes de sa maison.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Aboulféda, *Annal. Moslem.*, II.

ABD-EL-MÉLEK II, sultan du Khoraçan, fils de Nouh, neuvième et dernier prince de la dynastie des Samanides, succéda, en 389 de l'hégire (998 de J.-C.), à son frère Mansour II. Élevé sur le trône par la faction de Bektouzoun et de Faïc, il n'eut que l'ombre d'un pouvoir qui était dans les mains de ces deux rebelles. C'est par leurs instances, et malgré l'opposition vive de Mahmoud le gaznevite, qu'Eylek-Khan, roi du Turkestan, fut appelé sous prétexte de secourir Abd-el-Mélek, mais en réalité pour le faire prisonnier et s'emparer de Bokhara. Le jeune prince fut enfermé dans une forteresse après un règne de huit mois dix-sept jours, et Eylek-Khan fit son entrée à Bokhara le 10 de dzoulcaadah 389 de l'hégire (24 octobre 999 de J.-C.).

Aboulféda, *Annal. Moslem.*, II, 603. — Weil, *Geschichte der Khalifen*.

ABD-EL-MÉLEK BEN-MÉROUAN, cinquième khalife omeyyade de Damas, surnommé *l'Écorcheur de pierres* à cause de son avarice, succéda à Mérouan Ier, son père, l'an 65 de l'hégire (685 de J.-C.). Il fit la guerre à Abdallah-ben-Zobaïr, maître de l'Arabie, qui troublait les pèlerinages de la Mecque. En 691, il défit Mossab, frère d'Abdallah, sur les bords du Tigre, et s'empara de tout l'Irac. Mais il ne fut pas aussi heureux contre l'empereur Justinien II. Celui-ci crut devoir profiter des dissensions des

(1) « Notre zmala a été réduite par la mort, et par quelques évacuations sur l'Algérie, à soixante-dix personnes, savoir, y compris l'émir, vingt-trois hommes, vingt-trois femmes et vingt-quatre enfants. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

Arabes, pour rompre la paix que son père leur avait accordée. Il envoya le général Léonce avec une armée qui, portant le fer et la flamme au sein des provinces d'Abd-el-Mélek, revint chargé de riches dépouilles. Abd-el-Mélek, effrayé, promit, pour avoir la paix, de donner par jour, à Justinien, un esclave, un cheval arabe, et mille pièces d'or. L'empereur grec, de son côté, s'engagea à mettre fin aux incursions des Maronites. Léonce massacra, au milieu d'un repas, Jean, chef des Maronites. Les musulmans, débarrassés de leur ennemi, revinrent désoler les provinces de l'Asie Mineure. La paix, qui était signée pour dix ans, n'en dura pas quatre. Justinien fut forcé de reprendre les armes, et perdit, avec le tribut stipulé, une grande partie de la petite Arménie. Déjà maîtres de l'Égypte, de la Cyrénaïque et de la Libye, les Arabes tentèrent de subjuguer toute l'Afrique. Après le détrônement de Justinien II, Hassan, général d'Abd-el-Mélek, se chargea de cette grande entreprise. Il s'empara d'abord de Carthage, reprise bientôt par les Grecs et reconquise enfin par les Arabes, qui y mirent le feu environ huit cent cinquante ans depuis que Scipion-Émilien avait renversé la première. Abd-el-Mélek mourut peu de temps après à Damas, en 705. — Les premières années de son règne furent signalées par quelques actes de barbarie. Ce fut, dit-on, le conte d'un de ses bouffons qui lui fit changer de conduite. Voici ce conte : « Il y eut une chouette à Bassora et une autre à Mossoul. La chouette de Mossoul ayant demandé à celle de Bassora sa fille en mariage pour son fils, la chouette de Bassora répondit qu'elle ne l'accorderait pas à moins qu'on ne lui donnât cent maisons en ruines. La chouette de Mossoul répondit : « Il me sera impossible de te satisfaire avec l'aide de Dieu; mais si notre prince vit encore un an, je te promets de donner à mon fils ce que tu lui demandes. » Abd-el-Mélek passe pour avoir le premier fait frapper de la monnaie arabe.

Aboulféda, *Annal. Moslem.*, I, 357. — Assouyouti, *Histoire des khalifes*, manusc. du Musée britannique, n° 7324. — Al-Makin, *Histor. Saracen.*, trad. par *Erpenius*, p. 59. — Price, *Chronological retrospect of Mohamedan History*; Lond., 1811-1821, I, p. 429.

*ABD-EL-MÉLEK-EBN-HALIB-ASSOLAMI, célèbre écrivain arabe, né à Cordoue en 801 de J.-C., mort en 854. Il introduisit en Espagne la secte des Malékites. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : l'*Histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes*, l'*Histoire des sultans de Cordoue* (manusc. n° 288 de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford), l'*Histoire des Koréïschites*, la *Vie de Mahommed*, des écrits sur la médecine, l'astrologie, la jurisprudence, etc.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. esc.*, t. II, p. 107.

*ABD-EL-MÉLEK-EBN-HISCHAM-EL-HIMYARI, poëte et historien arabe, natif du Caire, mort en 833 de J.-C. Son principal ouvrage a pour titre : *Seyrat Rasoul-illah* (la Vie du messager de Dieu), qui est une histoire (inédite) complète de Mahomet (manusc. n° 1904 de la bibliothèque de Leyde).

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique* (en arabe).

*ABD-EL-MÉLEK-EBN-KOREYB-ALBAHELI (*Al-Asmaï*), savant arabe, né à Basrah en 740, mort à Bagdad en 822. Il vécut à la cour du célèbre khalife Haroun-al-Raschid, et composa plus de trente volumes sur les mœurs des Arabes, sur les chameaux, les chevaux, les moutons, les tentes, etc. On lui attribue le fameux roman *Antar*, qui donne la meilleure peinture de la vie arabe.

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique*.

*ABD-EL-MÉLEK-EBN-MOHAMMED (*Abou-Mansour-Ath-thalebi*), écrivain persan, né à Nissapour en 961, mort en 1037. On a de lui : 1° une *Collection des Proverbes* imprimée et traduite en allemand par M. Flügel; Vienne, 1829, in-4°; — 2° des notices biographiques et des extraits des poëtes les plus célèbres de l'Orient (manuscrits conservés au Musée britannique, à la bibliothèque de l'Escurial, et manuscrit n° 1406 de la Bibliothèque nationale). « Une notice particulière est consacrée à chaque poëte, et chaque notice est accompagnée d'un échantillon des vers du poëte. L'ouvrage est divisé en quatre parties : la première est consacrée aux poëtes de la Syrie, particulièrement à ceux qui florissaient à la cour des princes hamdenites, et à ceux de l'Égypte; la deuxième, aux poëtes de l'Irac, et à ceux qui florissaient à la cour des princes déïlémites; la troisième, aux poëtes du Djébal, du Fars, du Djordjan et du Thabaristan; enfin la quatrième, aux poëtes du Khoraçan et de la Transoxiane. M. Dieterici a publié la liste de tous les poëtes dont il est parlé dans l'ouvrage *Mutan abbi nud Seif-Addaula*; Leipzig, 1847, in-8°. » (Extrait du catalogue du supplément des manuscrits arabes de la Biblioth. nation., rédigé par M. Reinaud.)

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique*.

*ABD-EL-MÉLEK-EBN-MOHAMMED, historien arabe, vivait à Séville dans la seconde moitié du douzième siècle. On cite de lui une *Histoire de l'établissement des Almohades en Espagne*, en plusieurs volumes, dont le second, contenant le récit des événements arrivés de 1159 à 1172 de J.-C., se conserve, en manuscrit, à la bibliothèque d'Oxford.

ABD-EL-MÉLIK-BEN-OMAR (le *Marsille* des chroniques et des romans de chevalerie), un des principaux vizirs d'Abd-er-Rahman Ier, naquit en 718, et mourut en 788. Lorsque ce prince fut appelé en Espagne par les restes du parti des Omeyyades, Abd-el-Mélik accourut de l'Orient, où il vivait en exil, pour lui offrir ses services, et il en reçut le gouvernement de Séville. Chargé presque aussitôt de réduire par les armes Ioussouf-el-Fehry, il lui enleva successivement toutes les places fortes, et lui livra un combat dans lequel périt cet ancien émir d'Espagne, dont il fit suspendre la tête à l'une des

portes de la ville (an de l'hégire 142; de J.-C. 759). L'année suivante, Abd-el-Mélik concourut à réprimer les révoltes fomentées sur divers points par les fils de Ioussouf ou les scheiks de leur parti; deux ans après, il eut également une part glorieuse à la défaite des Africains qui abordèrent en Espagne avec le dessein d'y rétablir l'autorité spirituelle du khalife d'Orient, et de détruire la puissance du sage et vaillant Abd-er-Rahman I[er]. Lorsque après la dispersion de ces Africains leur auxiliaire, le chef des bandits d'Espagne armés pour la même cause religieuse, osa tenter un coup de main sur Séville, Abd-el-Mélik fondit sur lui, tailla en pièces sa troupe, et, l'ayant fait prisonnier, lui fit trancher la tête avec quelques autres chefs rebelles. Bientôt Abd-er-Rahman eut à combattre un nouveau rival dans Abd-el-Ghafy, gouverneur de Mequinez, qui se disait issu de Fatimé, fille du prophète. Abd-el-Mélik envoie contre lui son plus jeune fils Khosym à la tête d'un simple détachement. Peu habitué encore aux dangers de la guerre, le jeune homme se replie sans coup férir sur la ville, où il paraît devant son père dans une agitation telle, que celui-ci croit y voir un indice de lâche épouvante. A cette vue, Abd-el-Mélik n'est plus maître de lui-même : « Meurs, lâche, lui crie-t-il en le frappant au cœur avec sa lance; tu n'es pas mon fils, tu n'es pas de la noble race de Mérouân! » Un poignant remords succéda bientôt à cet accès de frénésie. Abd-el-Mélik chercha plutôt à mourir qu'à vaincre pour le combat qui allait s'engager. L'action fut vive et le succès douteux; elle recommença le lendemain, et continua avec le même acharnement, jusqu'à ce qu'Abd-el-Mélik ayant été atteint d'une grave blessure, l'ennemi prit le dessus et entra vainqueur dans la place, d'où néanmoins il fut délogé la nuit d'après. Dans les mœurs chevaleresques et barbares de cette époque, la conduite d'Ab-el-Mélik n'excita que de l'admiration : s'il s'y mêlait quelque commisération, le père en était seul l'objet. Le roi lui donna le gouvernement de Saragosse et de toute l'Espagne orientale (156 de l'hégire; de J.-C. 772). C'est dans cette charge éminente qu'Abd-el-Mélik passa le reste de sa vie. Il l'occupait encore à l'époque de l'invasion de l'Espagne par Charlemagne. [*Enc. des g. du m.*]

Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France et dans les contrées voisines*, vol. in-8°; Paris, 1836.

ABD-EL-MOTTALIB, grand-père et tuteur de Mahomet, né vers l'an de J.-C. 497, mort à la Mecque vers l'an 579. Abdelmottalib, fils de Haschem, portait primitivement le nom d'*Amer*, ou, selon d'autres auteurs, de *Scheyba*. Son père, qui s'était marié, à Yathreb, avec Salma, fille d'Amer de la tribu des Benou-Nadjar, étant mort dans un voyage qu'il fit à Ghazza, Amer resta près de sa mère à Yathreb, où ils vivaient tous deux dans un état voisin de l'indigence. Mottalib, frère de Haschem et par conséquent oncle paternel d'Amer, résidait à la Mecque. Ayant appris la triste position à laquelle son neveu était réduit, il résolut de l'élever près de lui, alla le prendre à Yathreb, et le ramena en croupe sur son cheval. Comme il rentrait dans sa maison, quelques Koréischites lui demandèrent quel était cet enfant qu'il avait avec lui. Honteux du costume misérable d'Amer, il n'osa pas répondre, C'est mon neveu; il dit : C'est mon esclave. A dater de ce moment, Amer ne fut plus connu que sous le nom d'*esclave de Mottalib* (Abdelmottalib). Ainsi élevé près de son oncle, Abdelmottalib lui succéda vers l'âge de vingt-trois ans dans les charges importantes de *sicâya* et de *rifâda*, charges qui consistaient à distribuer des vivres aux pèlerins pendant l'époque du pèlerinage, et à veiller à l'administration des eaux. Dès le début de ses fonctions, il rendit un grand service aux Koréischites en leur faisant retrouver plusieurs objets sacrés qui servaient au culte des dieux dans la Caaba, et qui avaient été enfouis par les Djorhomites à l'époque où ces Arabes avaient été dépossédés de la garde du temple par la tribu de Kozaa. Ces objets se trouvaient cachés au fond du puits de Zemzem qui avait été comblé, et dont on ne reconnaissait plus l'emplacement; en sorte que la découverte d'Abdelmottalib eut le double avantage de rendre à la Mecque des trésors qu'elle croyait perdus, et de faire jaillir de nouveau une source dont la perte était restée irréparable. Ce fut l'honneur que valut à Abdelmottalib cet heureux événement, qui lui attira la jalousie de plusieurs de ses concitoyens, et occasionna la querelle dans laquelle, à l'occasion du reproche qu'on lui adressa de n'avoir qu'un seul fils, il dévoua l'un de ses enfants à la mort, dans le cas où Dieu, le regardant favorablement, lui accorderait enfin une nombreuse progéniture (*Voy.* ABDALLAH-BEN-ABDELMOTTALIB).

Nous avons dit dans quelles angoisses ce vœu fatal jeta Abdelmottalib, et comment son fils Abdallah, qui devait être le père de Mahomet, échappa au sort qui le menaçait. Vers l'époque où ces faits venaient de s'accomplir, la Mecque et son temple se virent menacés d'une complète destruction par l'approche du roi abyssin Abraha et de son armée. Sans entrer dans les détails de cette célèbre expédition, connue chez les Arabes sous le nom de Guerre de l'Éléphant, nous dirons seulement qu'à cette époque Abdelmottalib, devenu le véritable chef de la Mecque par l'importance de ses charges, ses richesses, ses talents, son influence, se rendit auprès du monarque abyssin, qui le traita avec la plus grande considération, lui fit rendre tout ce qui lui appartenait en propre dans le butin pris par ses soldats, mais refusa de se désister de ses projets violents contre la Caaba. Lorsque le ciel, d'après les traditions arabes, eut sauvé la Caaba par un miracle, ou plutôt lorsqu'une épidémie eut anéanti l'armée abyssine, Abdelmot-

talib, qui avait abandonné la ville à la tête de la population pour se retirer sur les montagnes voisines, songea à réparer les dégâts causés par l'ennemi, et envoya, pour chercher des provisions à Yathreb, son fils Abdallah, qui mourut dans le voyage. Peu de mois après, Amina, femme d'Abdallah, mit au monde un fils auquel Abdelmottalib donna le nom de Mohammed ou Mahomet, en déclarant aux principaux chefs koreïschites, rassemblés à cet effet, qu'il n'avait choisi pour son petit-fils aucun des noms usités dans la tribu, mais qu'il l'avait appelé *Mohamed* ou *le Glorifié,* afin qu'il fût glorifié par Dieu dans le ciel et par les créatures de Dieu sur la terre. A la mort d'Amina, qui laissait son fils âgé de six ans complétement orphelin, Mahomet fut recueilli par son aïeul Abdelmottalib, qui avait pour lui la plus vive affection. Ainsi, lorsque le vieillard, entouré de sa nombreuse famille, venait s'asseoir auprès de la Caaba, il laissait son petit-fils venir familièrement se mettre à côté de lui sur le tapis réservé à son seul usage; et quand les oncles du jeune enfant, choqués de sa hardiesse, voulaient le faire retirer : « Laissez-le, leur répondait Abdelmottalib; car il a le pressentiment de sa grandeur future. » Abdelmottalib, déjà très-âgé, fut envoyé par ses compatriotes pour féliciter Madicârib, roi du Yémen, quand la puissance des Abyssins eut été renversée dans ce pays : ce fut lui qui porta la parole. Telle était la considération dont il jouissait, que le prince ayant donné à chacun des envoyés de riches présents, en décupla la valeur pour offrir à Abdelmottalib un don qui fût digne de lui. Ce fut trois ans après cette ambassade qu'Abdelmottalib mourut à la Mecque, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Il avait eu de son union avec Samrâ, fille de Djondab, son fils aîné Harith, qui fut longtemps son unique enfant. De Lombna, de la tribu des Kosaïtes, il eut Aboulahab; de Fatima, fille d'Amer, de la tribu de Makhzoum, il eut Aboutaleb, qui devint père d'Ali; Zobéïr, Abdallah, père de Mahomet, et cinq filles. Noteyla, fille de Djanâb, lui donna Dhirâr et Abbâs, dont les Abbassides tirèrent leur origine; de Hâla, fille d'Ohayb, il avait eu Moucawwim, Djahl, Hamsa, et une fille nommée Safiya. Si l'on joint à cette postérité deux fils dont les noms sont restés incertains, on trouvera que cet homme, qui avait craint si longtemps de n'être pas représenté par un assez grand nombre de descendants, a eu, de cinq femmes, treize fils et six filles, dont les enfants devaient jeter sur l'Orient le plus grand éclat. NOEL DES VERGERS.

Aboulféda, *Annal. Moslem.* — M. Noël des Vergers, *Histoire de l'Arabie* (dans la Collection de l'Univers). M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, 3 vol. in-8° ; Paris, 1849.

ABD-EL-MOUMEN (*Abou-Mohammed*), né en 495 de l'hégire (1101 de J.-C.), mort le 8 djoumadj, an 558 (de J.-C. 1163), premier khalife et deuxième imam de la secte et dynastie africaine des *Al-Movahêdoûn* ou *unitaires,* communément dits *Almohades.* Il avait été le disciple et le compagnon du fameux Mahdy-ben-Toumert, auquel il succéda l'an de l'hégire 524 (1130 de J.-C.), après l'avoir aidé à fonder sa puissance. Fils d'un potier de terre, Abdelmoumen se distinguait déjà par son savoir et ses talents, lorsque, à peine âgé de dix-huit ans, il devint le confident des projets de son maître, qu'il suivit à Fez et à Maroc. Leurs audacieuses prédications les ayant fait proscrire de ces villes, les deux novateurs se réfugièrent à Tinmâl, sur les confins du Sahara : c'est là que, par la provocation d'Abdelmoumen, les adhérents de la nouvelle secte proclamèrent en qualité de *mahdy* ou messie, et d'*imam* (grand prêtre), Ben-Toumert, qui aussitôt nomma l'adroit séide son *hadib* ou lieutenant. Abdelmoumen mérita par son intrépidité et par sa prudence d'enchaîner la victoire à ses drapeaux : chaque jour il obtint un nouveau triomphe contre les troupes du roi almoravide Ali-Aboul-Hacem. Cependant un seul échec que les Almohades essuyèrent devant Maroc (1125 de J.-C.) mit leur parti dans le plus grand péril; mais, par la bravoure et l'habileté qu'il déploya pour en sauver les débris, Abdelmoumen justifia l'exclamation prophétique de son maître : « Notre empire est sauvé, puisque Abdelmoumen vit encore ! » En effet, une diversion causée au profit du prince almoravide par l'expédition d'Alphonse *le Batailleur* sur l'Andalousie, laissa aux Almohades le temps de réparer leurs pertes. En 1130, une armée de 30,000 hommes bien exercés sortit de Tinmâl sous les ordres d'Abdelmoumen, alors imam; et, non loin d'Aghmat, une déroute complète des Almoravides vengea la défaite des Almohades à Maroc. Ils se seraient alors emparés de cette place, si d'autres vues n'avaient pas rappelé Abdelmoumen à Tinmâl. Bientôt le mahdy Ben-Toumert qui sentait approcher sa fin, abdiqua l'autorité suprême. Les scheiks prirent l'avis du peuple dans une assemblée générale de ses représentants, et Abdelmoumen fut proclamé sans opposition khalife des Almohades. En moins de cinq années il avait soumis à sa loi toutes les tribus guerrières des montagnes de Darah jusqu'à Saléh, tout le pays de Fez et celui de Teza; à l'intérieur, des lois nouvelles avaient réglé les formes et l'action du pouvoir administratif. Mettant à profit les embarras toujours plus pressants qui entouraient le trône de Maroc, Abdelmoumen vint menacer à la fois Fez et Tlemsen. Alors s'engagea aux environs de Tlemsen une action générale qui décida du sort des Almoravides. L'imam almohade, dont les forces étaient inférieures en nombre à celles de son adversaire, l'avait emporté sur lui par l'habileté des manœuvres.

A cette occasion Abdelmoumen employa des moyens de tactique dont l'application est généralement regardée comme une découverte moderne : nous voulons parler de la disposition des troupes en carré. Le premier rang de cha-

cune des lignes présentait un front hérissé de lances; le second se composait d'hommes armés d'épées et de boucliers; et derrière ce rempart vivant se tenaient sur deux rangs des arbalétriers et des frondeurs; enfin, à un signal donné, les quatre angles présentaient, à la cavalerie que renfermait cette vaste enceinte, des issues pour opérer ses charges. Ce combat fut suivi de la prise d'Oran, et bientôt après de celles de Tlemsen et de Fez : cent mille personnes périrent, dit-on, dans le massacre des habitants de cette dernière ville. La nouvelle de ces événements porta les gouverneurs des provinces musulmanes d'Espagne à embrasser les doctrines religieuses du mahdy, et à se détacher par conséquent de l'obéissance du jeune Ibrahim, nouveau roi de Maroc, dont l'empire se trouva réduit à l'enceinte de cette cité. Pendant qu'Abdelmoumen en faisait le siége, ses lieutenants préludèrent à la conquête de la Péninsule par l'occupation d'Algésiras et de Gibraltar. Proclamé roi de Maroc dès que le sort des armes l'eut rendu maître d'Ibrahim et de la ville fidèle, qui pour sa défense avait supporté les horreurs d'une famine affreuse, le farouche Almohade en acheva la dévastation : enfin ce vaste tombeau, purifié selon le rit du mahdy, fut repeuplé par des nomades appelés du désert. Ce fut par de semblables cruautés qu'il soumit, en assez peu de temps, Saléh, Ceuta, Segilmesse, les pays de Zanhaga et de Doukela, Kaïrouan et Tunis, et enfin toute la Mauritanie jusqu'au désert de Barcah. Cependant, déjà maîtres de Séville et de Cordoue, les Almohades pressaient dans Grenade les derniers soutiens du parti Almoravide. Alarmé de leurs succès, Alphonse de Léon vint leur faire la guerre. Elle traîna en longueur, jusqu'au moment où Abdelmoumen se décida à s'embarquer lui-même pour Gibraltar. La mort d'Alphonse de Léon avait apporté de grands changements dans la politique des princes chrétiens, qui alors étaient entièrement divisés de vues et d'intérêts. Rappelé à Maroc par les soins de l'administration, Abdelmoumen ne songeait qu'au moyen d'achever par un coup de main la conquête de la péninsule hispanique; mais au moment même où le *djéhad* ou publication de la guerre sainte rassemblait sous ses drapeaux une armée que l'on évalue à cent mille fantassins et trois cent mille chevaux, il mourut subitement dans la soixante-troisième année de son âge et la trente-quatrième de son règne.

Ainsi qu'il l'avait ordonné, Abdelmoumen fût enseveli dans le même tombeau que le mahdy, à Tinmâl, lieu qui était pour sa secte un objet de vénération. Quoique constamment occupé des soins de la guerre, Abdelmoumen n'avait pas entièrement négligé ce qui pouvait concourir au bien-être de ses sujets. Il encouragea la publication des ouvrages littéraires, précédemment prohibés par les austères Almoravides. C'eût été à la vérité ne faire que peu de chose pour les lettres, s'il s'était borné à remettre en honneur les romans de chevalerie; mais les Maures et les Arabes d'Espagne lui devaient réellement de la reconnaissance pour les établissements d'instruction publique qu'il fonda, et au nombre desquels on cite l'école des *hâfites*. Sous ce nom étaient désignés trois mille enfants que le souverain faisait élever gratuitement, sans distinction de rang ni de fortune. Ils étaient instruits dans la religion et les sciences, et avaient des maîtres pour tous les exercices du corps. Afin d'honorer cet établissement, Abdelmoumen avait voulu que ses propres enfants fussent du nombre des hâfites. [*Enc. des g. du m.*]

Cartas, *Histoire du Maroc*. — Ebn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*. — Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, II, 249. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. esc.*, II, 140. — Ebn-Sahibi-Salat, *Histoire des Almohades*, manusc. n° 434 de la bibliothèque Bodléienne. — F. Hoefer, *Histoire du Maroc* (dans la Collection de l'Univers).

ABD-EL-REZZAK, ou plutôt *Abd-er-Rezzak* (par assimilation de la lettre *r*), fondateur de la dynastie des Sarbédariens, né à Bashteyn, dépendant de Sebbuzwar, mort vers 1340 de J.-C. Il fut d'abord huissier (*yéçaoul*) du sultan Abou-Saïd-Khan, et percepteur des impôts dans le Kirman. Il s'acquit ensuite une grande popularité en délivrant sa ville natale d'un gouverneur tyrannique, et défit les troupes du vizir Ala-Édyn qui avaient été envoyées contre lui. Il attacha à une potence des bonnets, contre lesquels tous ses partisans devaient lancer des pierres. C'est de là que la dynastie prit le nom de *Sarbédar,* qui signifie *tête sur une potence*. Ala-Édyn, tombé entre les mains du vainqueur, fut mis à mort l'an 737 de l'hégire (1336-7 de J.-C.). Abd-el-Rezzak se rendit maître de Sebbuzwar, et se fit proclamer souverain. Il se tua quelque temps après en sautant par une fenêtre, sur une menace de son frère Maçoud, qui lui succéda.

S. de Sacy, dans *Notices et Extraits des manuscrits*, vol. IV, p. 252. — D'Herbelot, *Biblioth. Orient.* — *Kholassatou-Akhbar*, ou *Histoire générale* par Khondemir, manusc. du Musée Britannique.

ABD-EL-WAHAB, fondateur de la secte des *Wahabis* ou Wahabites, naquit en 1692 dans les environs de Hillah (l'ancienne Babylone) sur les bords de l'Euphrate, et mourut le 14 juin 1787. D'une famille pauvre, il fut adopté par Ibrahim, riche Arabe, étudia à Ispahan sous des maîtres habiles, parcourut le Khoraçan, et vint séjourner à Bagdad et à Bassora. Là, il enseigna des doctrines religieuses qui se rapprochaient de celles du célèbre Abou-Hanifah. Plusieurs scheiks du Nedjd les adoptèrent, et se rangèrent sous la bannière du nouveau prophète. Ce fut une cause de discorde parmi les petits princes ou chefs de tribus arabes : les deux partis s'accusèrent réciproquement d'hérésie, et il y eut des rencontres sanglantes. Les sectaires n'admettaient pas que le Koran fût l'œuvre de l'inspiration divine et de l'ange Gabriel; rejetant les saints, ils n'adressaient leurs prières qu'à

Dieu; ils permettaient de tuer un agresseur sans attendre que la justice eût prononcé sur son sort; enfin, ils regardaient comme un crime les vœux que l'on faisait dans un péril imminent. — Le parti le plus faible appela à son secours Arar, scheik d'Al-Ahsa, dont les États étaient situés près du golfe Persique. Les troupes de cet auxiliaire furent mises en déroute par Abd-el-Wahab, retranché dans une forteresse de la province Dereyeh. Mekhramy, scheik de Nedjéran, se joignit par la suite aux Wahabis qui attaquèrent, en 1763, la puissante tribu des Beni-Khaled, dans le pays d'Al-Ahsa, et se rendirent redoutables dans toute la contrée par leur intolérance et leurs brigandages. Les Wahabis sont les calvinistes de l'islamisme. Niebuhr (*Voyage en Arabie*) a donné des détails précieux sur Wahab et sa secte.

Burckhardt, *Materials for a History of the Wahabys*, Lond., 1830. — *Voyages d'Ali-Bey*; Paris, 1814.

ABDÉRAHMAN ou **ABDÉRAME.** *Voy.* ABD-ER-RAHMAN.

* **ABD-ER-RAHMAN** (1), empereur actuel du Maroc, naquit en 1778. Il succéda en 1823 à son oncle Muley-Soliman, qui occupa le trône depuis 1794, époque de la mort du père d'Abd-er-Rahman. Les quatre premières années de son règne étaient troublées par des révoltes de tribus qui furent enfin obligées de se soumettre. La plupart des puissances maritimes de l'Europe payaient autrefois à l'empereur du Maroc ainsi qu'aux États Barbaresques un tribut annuel pour se garantir contre la piraterie. L'Autriche, une des premières, refusa de payer ce tribut, ce qui amena un conflit. Les Marocains capturèrent, en 1828, un navire vénitien dans le port de Rabat, et chargèrent de chaînes tout l'équipage. L'apparition d'une flotte autrichienne, sous les ordres de l'amiral Bandiera, fit rendre le navire avec l'équipage, et renoncer au payement d'un tribut honteux. En 1844, Abd-er-Rhaman se vit menacé d'une rupture avec l'Espagne, à l'occasion de la mise à mort d'un agent consulaire, Victor Darmon; mais ce différend fut aplani par la médiation du gouvernement anglais. Cependant les menaces de guerre de la part d'une puissance chrétienne avaient surexcité le fanatisme des Marocains. Abd-el-Kader sut habilement exploiter ce fanatisme musulman, en forçant l'empereur à s'allier avec lui contre les Français, dans une guerre sainte. La bataille de l'Isly (13 août 1844), et les démonstrations de la flotte française sous les ordres de l'amiral de Joinville, détruisirent cette coalition, et mirent l'empire du Maroc à deux doigts de sa perte. Ici encore l'Angleterre intervint pour amener la conclusion d'un traité très-médiocrement avantageux pour la France : on n'exigea d'Abd-er-Rahman vaincu que la diminution de la garnison marocaine sur les frontières algériennes, et l'exil d'Abd-el-Kader dans la partie centrale du Maroc. L'héritier présomptif, Sidi-Mahommed, est né en 1803.

(1) Nom arabe qui signifie *esclave du Miséricordieux*.

F. Hoefer, *Histoire du Maroc* (dans la Collection de l'Univers).

ABD-ER-RAHMAN (*Abd-el-Rahman* ou *Abd-al-Rahman*), prince africain, né à Tombouctou vers le milieu du dix-huitième siècle. Chargé du commandement d'une expédition contre les Hébohs, il fut fait prisonnier et vendu comme esclave. Après plusieurs années de dur esclavage à Natchez, il fut reconnu par le docteur Cox (des États-Unis) pour l'ami qui lui avait donné jadis une généreuse hospitalité à la capitale du Foutah-Djallao, dans l'intérieur de l'Afrique. Touché de compassion et pénétré de reconnaissance, Cox lui procura la liberté; mais le malheureux Abd-er-Rahman mourut le 6 juillet 1829, au moment où il allait rentrer dans son pays natal et y établir des relations commerciales avec les États-Unis.

ABD-ER-RAHMAN-BEN-HOSSAÏN, historien arabe moderne, né au Caire vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Constantinople vers 1820. Il fut surnommé *Djebarti*, de Djebaret, village de la haute Égypte, d'où sa famille tirait son origine. A l'époque de l'expédition française, il jouissait d'une grande réputation de savant dans toute l'Égypte, et sous l'administration du général Kléber il fit partie du divan au Caire. Après l'évacuation des Français, il rédigea une histoire sous le titre : *Fatihet al-nasr fy khelasset Misr* (Annonce de la victoire qui a délivré l'Égypte), et en fit hommage au sultan Moustapha IV en 1807. Cet ouvrage fut traduit en turc et de là en français par M. Cardin (version manuscrite). Abd-er-Rahman a en outre composé en arabe un livre intitulé *Ketab Adjayb alatsar fyl taradjem ou alakhbar* (Livre des souvenirs les plus merveilleux en fait d'explications et de récits); c'est une Histoire générale de l'Égypte moderne, en 3 vol. in-4°, commençant à l'an 1100 de l'hégire (1688 de J.-C.), et finissant en 1220 (1806 de J.-C.). — Le père d'Abd-er-Rahman, Hossaïn-Djebarti, a composé un traité des *poids et des mesures*, dont le manuscrit arabe existe à la Bibliothèque nationale. D.

ABD-ER-RAHMAN-EBN-KHALDOUN. *Voy.* EBN-KHALDOUN.

ABD-ER-RAHMAN Ier (BEN-MOAVIAH-BEN-HISSEM), surnommé *Abou-Motrif-el-Safâr*, le fondateur de la puissance des Omeyyades d'Espagne, naquit à Damas l'an 113 de l'hégire (de J.-C. 731), et mourut le 24 rabi II, 172 de l'hégire (30 sept. 787 de l'ère chrétienne). Témoin du meurtre de sa famille, Abd-er-Rahman n'échappa que par miracle à son arrêt de mort. Après avoir habité tour à tour plusieurs retraites, il passa dans la Mauritanie, certain de trouver un dernier refuge à Tahort parmi la tribu des Zénètes, à laquelle appartenait sa mère. C'est là que le dernier rejeton des Omeyyades reçut l'offre de la couronne d'Espagne que lui vint faire une députation des chefs des tribus arabes, syriennes et égyptiennes qui y étaient établies, et à qui les convulsions de leur patrie adoptive, depuis la révolution qui avait

donné un nouveau maître à l'Orient, faisaient regretter la domination plus ferme des Omeyyades, dont eux-mêmes étaient les délégués ou les créatures. Une seule circonstance semblait promettre quelque chance de succès à cette tentative audacieuse : c'était la lutte engagée entre Iousouf-el-Fehry, émir d'Espagne, et l'émir de la mer, Ahmer-ben-Amrham. Mais le premier, vainqueur de son rival, le traînait captif à sa suite avec son fils en rentrant dans Cordoue, au moment où, à la tête d'une poignée de Zénètes, sa seule escorte, le jeune Abd-er-Rahman aborda à Abmunecar (août 755). Il y était attendu par environ vingt mille hommes; et à Séville il fut accueilli en souverain. En peu de temps il y reçut la soumission et le serment d'obéissance de toutes les places voisines; et, marchant contre Cordoue, il défait d'abord le fils de Ioussouf, envoyé pour lui disputer le passage; et dans les champs de Musarâh il se trouve en présence de l'armée quatre fois plus nombreuse de l'émir lui-même, qu'il taille en pièces malgré sa résistance assez vive, et qu'il force enfin à se replier en déroute sur l'Algarve. Cordoue ouvrit ses portes au vainqueur, à qui une série d'autres victoires assura décidément la possession de l'Espagne. Secondé par la bravoure et l'habileté des lieutenants qu'il avait su choisir, Abd-er-Rahman réduisit totalement les restes du parti de Ioussouf.

Pendant qu'au milieu de ses incroyables succès s'établissait la puissance des Omeyyades en Espagne, les Arabes perdirent avec Narbonne tout espoir d'établissement au delà des Pyrénées (143 de l'hégire, 760 de J.-C.). Cependant la cour d'Orient, qu'occupaient incessamment les révoltes des scheiks, ne laissa pas de faire quelques tentatives pour briser la puissance indépendante qui s'était formée en Espagne. Les anathèmes religieux avaient été sans effet. On fit partir successivement d'Afrique deux expéditions précédées de manifestes où Abd-er-Rahman était traité de rebelle, de proscrit, d'*aldakhel* (intrus). Ces armées africaines furent battues et dispersées : la seule réponse que l'*Aldakhel* voulut faire aux invectives dont il était l'objet, fut d'envoyer la tête du chef d'une de ces expéditions à Kaïrouan, où ses émissaires la clouèrent de nuit à une colonne, avec cette inscription : « C'est « ainsi qu'Abd-er-Rahman, le successeur des « Omeyyades, traite les téméraires et les super- « bes. » Cependant le parti fanatique ou ambitieux, qui luttait en Espagne contre l'autorité d'Abd-er-Rahman en faveur de la suprématie du khalife d'Orient, continua d'agiter plusieurs provinces; mais il paraît qu'une paix profonde s'établit enfin dans le royaume de Cordoue à l'époque où Charlemagne s'avançait en vainqueur jusqu'aux rives de l'Èbre. Quatre ans après cette invasion extraordinaire, et pendant que l'aigle d'Occident était à Roncevaux aux prises avec les Navarrois et les Basques, les dernières traces des conquêtes de Charlemagne en Espagne disparurent par le rétablissement de l'autorité d'Abd-er-Rahman dans Saragosse (162 de l'hégire, 778 de J.-C.). Cinq ans plus tard, le feu de la révolte fut rallumé dans les Alpuxarras. Bien du sang coula encore dans cette guerre civile, mais non sans produire en même temps un heureux résultat en purgeant le pays des bandits dont il était infesté. Le calme enfin se rétablit, et Abd-er-Rahman s'occupa activement du soin d'améliorer l'organisation intérieure de l'État, dont il avait déjà embelli les principales cités. Sa situation à l'égard du khalife d'Orient lui imposait l'obligation de faire régner la justice et la tolérance. Il encourageait et donnait lui-même l'exemple d'une haute estime pour les travaux de l'esprit, en s'entourant de savants et en cultivant la poésie. Il avait fondé en Espagne un nombre considérable de mosquées, dont la plus belle est celle de Cordoue : il en avait lui-même fourni le plan, et il y travaillait de ses mains une heure chaque jour jusqu'à l'achèvement de cet édifice. Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que ce fut lui qui planta, dans ses magnifiques jardins de Cordoue, le premier palmier que vit le sol espagnol; et c'est de là que viennent, dit-on, tous les palmiers de l'Espagne. Quelque temps avant sa mort, Abd-er-Rahman, justement surnommé *le Sage*, avait associé à sa couronne son plus jeune fils Hakem-al-Rhadi, qui lui succéda à l'exclusion de ses aînés Suleiman et Abdallah. Abd-er-Rahman l'affectionnait pour ses précieuses qualités, et parce qu'il l'avait eu de la sultane Hovara, dont toute sa vie il avait été l'amant idolâtre. Son autorité passa sans obstacle à son fils Hakem. [*Enc. des g. du m.*]

Mariana, *Hist. de reb. Hisp.* — Marmol, lib. II, c. XX. — Roderic de Tolède, *Historia Arabum.* — Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, t. II. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. esc.*, vol. III, p. 30, 198. — Al-Homaydi, manusc. de la biblioth. Bodléienne, n° 464. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France*, etc.

ABD-ER-RAHMAN II (*El-Mouzaffer*), quatrième émir omeyyade de Cordoue, fils et successeur d'Alhakem Ier, né en 788, mort en 852, monta sur le trône à l'âge de trente-quatre ans, l'an 206 de l'hégire (822 de J.-C.). Des guerres continuelles, tant étrangères qu'intestines, agitèrent son règne. Souverain d'un peuple remuant que des membres de sa propre famille excitaient à la révolte, et entouré de voisins avides de conquêtes, Abd-er-Rahman eut beaucoup de peine à résister aux tentatives des uns et des autres. Il fit successivement et quelquefois simultanément la guerre aux Asturiens, aux Français conduits par le fils de Charlemagne, et au khalife de Bagdad. Cependant les sujets d'Abd-er-Rahman furent moins malheureux qu'ils auraient pu l'être sous un autre prince. Celui-ci se montra empressé de soulager la misère du peuple; il favorisa l'industrie, le commerce, les sciences et les arts; ses efforts furent constamment dirigés vers des objets d'utilité publique.

Aussi, lorsqu'il mourut, après trente années d'un règne plus brillant qu'heureux, ses sujets le regrettèrent comme le meilleur des pères. Pour continuer ses bienfaits après lui, il s'était attaché à faire donner à son fils aîné, qui lui succéda sous le nom de Mohammed Ier, une excellente éducation, et ce prince honora la couronne par ses grandes qualités. Il avait de ses différentes femmes quarante-cinq fils et quarante et une filles. Abd-er-Rahman a composé en arabe des *Annales de l'Espagne*. Il faisait traduire en arabe les ouvrages des philosophes grecs, qu'il avait fait acheter à grands frais en Orient. Sa cour de Cordoue était la plus brillante de l'Europe, et le rendez-vous des poëtes et des savants de tout l'Orient. Ce prince si éclairé, et de mœurs si douces, avait cependant permis aux musulmans, par un édit, de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Koran et de Mahomet.

Conde, *Histoire de la domination des Arabes*, t. I. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. esc.*, vol. II, p. 199. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France*, etc.

ABD-ER-RAHMAN III (*Émir-Al-Moumenyn*, c'est-à-dire prince des croyants), surnommé *An-Nassir-Ledyn-Allah* (protecteur du culte de Dieu), huitième roi omeyyade de Cordoue, et le premier qui porte le titre de khalife en Espagne, naquit en 891, et mourut en 961. Il succéda, en 912 de notre ère (300 de l'hégire), à son grand-père Abdallah-ben-Mohammed, qui l'avait fait reconnaître *vali alhadi*, à l'exclusion de son fils Almudafar. Abd-er-Rahman avait vingt et un ans lorsqu'il ceignit le baudrier royal. La douceur et l'aménité de son caractère, autant que l'agrément de son esprit et les avantages extérieurs dont la nature l'avait doué, lui conquirent de bonne heure l'affection des grands et la prédilection de son aïeul. Après avoir donné ses soins à assurer la tranquillité dans Cordoue, il s'apprêta à combattre le rebelle Kalib-ben-Hassûn, qui, usurpateur de la moitié du royaume des premiers khalifes d'Espagne, régnait à Tolède. S'avançant contre lui à la tête de quarante mille soldats d'élite, il le joignit aux environs de Cuença, et remporta sur lui une victoire longtemps disputée, mais décisive (301 de l'hégire, 913 de J.-C.). Les rebelles laissèrent sept mille morts sur le champ de bataille; il y en eut trois mille du côté d'Abd-er-Rahman. En peu de temps deux cents villes ou villages fortifiés se soumirent au jeune roi. De retour dans sa capitale, Abd-er-Rahman fit équiper, avec une incroyable diligence, une flotte destinée à protéger les côtes du royaume contre les corsaires africains et arabes qui infestaient la Méditerranée, et venaient exercer d'horribles ravages en Sicile et en Calabre; puis il acheva de soumettre Kalib, et réprima l'insurrection qui éclata en même temps dans les Alpuxaras. Il surprit les rebelles et les dispersa.

Cependant Djaffar, l'un des fils de Kalib, était allé mendier chez les chrétiens des secours contre le khalife de Cordoue; et à son instigation le jeune roi de Léon, Ramire II, avait franchi le Duéro à la tête d'une armée nombreuse, saccagé la province de Tolède, et pris Talaveyra. Pour punir cette agression téméraire, Abd-er-Rahman fit envahir à son tour la Galice par le prince Almudafar, qui extermina l'armée de Ramire (an de l'hég. 318, de J.-C. 930). C'est à cette même époque qu'Abd-er-Rahman, sollicité par les scheiks zénètes, envoya une armée en Afrique pour disputer la suzeraineté de Fez au fondateur de la dynastie des Fatimites, à Obéïd-Allah-al-Mahdy, qui avait mis fin au règne des Édrisites. Le massacre de sept mille Fatimites marqua le premier établissement de la puissance d'Abd-er-Rahman, dont le nom fut, dès ce moment, proclamé dans les mosquées de Fez. Mais, moins d'un an après, cette ville fut reprise par le général fatimite Maïssoud, qui exerça de sanglantes représailles sur les soldats d'Abd-er-Rahman.

Tandis que l'Afrique dévorait ses trésors et ses meilleurs soldats, Abd-er-Rahman fit face à une nouvelle agression de Ramire dans la Lusitanie. A la vérité, ce prince fut encore repoussé par le brave Almudafar; mais ce fut au prix de sacrifices que l'épuisement du royaume ne permettait pas de continuer. Rassemblant une armée de cent mille hommes, Abd-er-Rahman franchit le Duéro, et vint mettre le siége devant Zamora. Sous les murs de cette ville, il s'engagea, entre Abd-er-Rahman et Ramire, une bataille des plus meurtrières. Ramire effectua sa retraite sans avoir pu secourir Zamora, que les Arabes prirent d'assaut. Abd-er-Rahman voulait alors tenter de nouveaux efforts pour établir plus solidement sa domination en Afrique, quand on vint lui dénoncer un complot que son propre fils avait tramé contre son pouvoir à Cordoue. Abd-er-Rahman, sacrifiant au repos de ses peuples un fils dont les qualités éminentes avaient mérité sa tendresse, fit saisir Abdallah, et le condamna au supplice de la corde au palais de Medina-Azhara. Mais ce meurtre empoisonna la vie du père. La gloire et la magnificence dont il était entouré allégeaient peu le poids des chagrins du khalife; toutefois sa force d'âme ne se trahit jamais, et dans maintes occasions on eût pu croire que son cœur n'était agité que par ce qui touchait aux intérêts de sa puissance. C'est ainsi qu'à l'occasion de l'ambassade qu'il reçut la même année de l'empereur d'Orient Constantin Porphyrogénète, il s'entoura dans son palais de Medina-Azhara d'une pompe capable d'éblouir les envoyés grecs, et de faire envier à leur maître la splendeur d'un trône que couvrait pourtant le deuil le plus profond. La paix dont jouit Cordoue pendant les dernières années d'Abd-er-Rahman ne fut guère troublée que par une courte révolution qui éclata en Afrique : le succès inopiné d'une expédition qu'avait envoyée le soudan d'Égypte pour en faire la conquête, enleva un

moment Fez et les principaux forts de la côte africaine à la domination du khalife d'Espagne. Celui-ci retrouva aussitôt toute son énergie; il n'avait pas seulement à reconquérir Almagreb sur les Égyptiens, mais il devait encore faire face, du côté de la Catalogne, aux chrétiens, pour qui la nouvelle de son désastre à Fez était devenue le signal d'une révolte; enfin des secours lui étaient demandés par un prince malheureux, jadis son hôte, par le roi de Léon, Sanche le Gros, qu'il aida efficacement à reconquérir son trône. Peu de mois suffirent à Abd-er-Rahman pour faire disparaître jusqu'aux traces de l'invasion.

Ce prince avait atteint la soixante-douzième année de son âge, lorsqu'il s'éteignit doucement après un règne de quarante-neuf ans, qui sans contredit forme l'époque la plus brillante de la domination des Maures en Espagne. Protecteur des lettres et des arts, il n'était lui-même étranger à aucune branche des sciences. Il fonda une école de médecine, la seule qui fût alors en Europe. A trois lieues de Cordoue, il fit élever une ville et un palais magnifique, sous le nom de Zhéra, que portait une de ses plus belles favorites. Il eut pour successeur son fils aîné, Al-Hakem II. A sa mort on trouva, parmi ses papiers, cet écrit tracé de sa main : « Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis khalife. Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois, mes rivaux, m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce que les hommes désirent m'a été prodigué du ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé heureux; ce nombre monte à quatorze. Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie! » [*Enc. des g. du m.*, avec correct.]

Conde, *Hist. de la Domination des Arabes*, t. I. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. escur.*, vol. II. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, I, 309. — Sampirus Astoricencis, *Chronicon*, dans Flores, *España Sagrada*, vol. XIV. — Nowaïri, *Histoire des Omeyyades d'Espagne*, ms. du Musée Britannique.

ABD-ER-RAHMAN (*Ibn-Mohammed, Ibn-al-Aschat*), général arabe, mort vers 702 de J.-C. Il se distingua dans toutes les guerres de l'islamisme, sous les khalifats de Moawiah Ier et de Yézid Ier. Envoyé à la conquête du Kaboulistan par Hedjadj, gouverneur de Koufah, il se révolta contre ce dernier, soutenu par le khalife Abd-el-Mélek, et lui livra à Daïr-el-Djamaïem, près de Basra (juillet 701), une bataille sanglante, qui, disent les historiens arabes, dura cinq jours et cinq nuits sans interruption. Hedjadj vaincu se renferma dans Basra, et Abd-er-Rahman s'empara de Koufah. Mais le khalife envoya contre le rebelle une forte armée, et le défit complétement. Abd-er-Rahman se réfugia auprès du roi de Kaboul, qui livra la tête du fugitif contre une exemption de tribut pendant sept ans.

Aboulféda, *Annal. Moslem.*

ABD-ER-RAHMAN-BEN-ABDALLAH-AL-GAFAKI, septième émir ou gouverneur arabe d'Espagne, né vers le milieu du septième siècle, mort l'an de l'hégire 114 (732 de J.-C.). Il employa les deux premières années de son administration à visiter les provinces d'Espagne, pour réparer les injustices commises par Al-Haïtan, son prédécesseur. Il destitua les caïds prévaricateurs, et les remplaça par des hommes probes. Il augmenta la force de son armée par des recrues et des volontaires qu'il tirait d'Égypte et d'Afrique, et qu'il dirigeait vers les Pyrénées, dans l'intention d'entreprendre une grande expédition contre la France. La province limitrophe de la France était alors gouvernée par Othman-ben-Abou-Neza, qui, dans une de ses incursions, avait enlevé la fille d'Eudes, duc d'Aquitaine (nommée par nos historiens tantôt *Lampagie*, tantôt *Numérance* ou *Menine*), et avait, par amour pour sa belle captive, conclu un traité avec le père de cette princesse. Informé des projets d'Abd-er-Rahman, il tâcha de l'en détourner, ne voulant pas, disait-il, qu'on violât la trêve qu'il venait d'accorder aux chrétiens. Abd-er-Rahman, ainsi contrarié par Othman, et instruit du véritable motif de ses liaisons avec le duc d'Aquitaine, lui répondit qu'il n'approuvait point un traité fait à son insu, et qu'il n'y avait d'autre arbitre que l'épée entre les chrétiens et les musulmans. A cette réponse, Othman sentit redoubler sa haine contre l'émir. Il resserra son alliance avec Eudes, le prévint de l'orage qui le menaçait, et promit de ne point porter les armes contre lui. Assuré de la trahison d'Othman, l'émir envoya aussitôt des troupes qui le surprirent dans Puycerda, et lui laissèrent à peine le temps de se sauver avec sa femme et ses trésors. Mais il fut atteint et massacré; sa femme fut envoyée à Damas pour y orner le sérail du khalife.

A la nouvelle de la mort d'Othman, Eudes se prépare à la guerre et fortifie ses places. Abd-er-Rahman entre en France, au commencement de l'an de l'hégire 114 (au printemps de l'an 732 de J.-C.), à la tête de la plus belle armée musulmane qui eût paru dans l'Occident. Il passe la Garonne, pille et ravage tout le pays jusqu'à Bordeaux, s'empare de cette ville dont il fait brûler les églises, et va, sur les bords de la Dordogne, mettre en déroute les troupes que le duc d'Aquitaine y avait rassemblées. Dans cette extrémité, Eudes s'enfuit, et va lui-même implorer le secours de Charles Martel. Sa fuite laisse le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois et le Poitou en proie aux Arabes. Abd-er-Rahman poursuit sa marche victorieuse; il s'empare de Poitiers, y brûle l'église Saint-Hilaire, et s'avance par Loudun jusqu'aux portes de Tours. La France et peut-être l'Europe entière eût subi le joug de l'islamisme, sans le bras victorieux de Charles Martel. Ce héros accourt à la tête d'une multitude de guerriers francs et germains, et paraît tout à coup sur les bords de la Loire. La vue de l'armée française redoubla la fureur des Arabes, qui emportèrent la ville de vive force. Ce fut leur dernier exploit dans cette

campagne. Les deux armées en vinrent aux mains sur les bords de la Loire. Abd-er-Rahman engagea l'action par une charge de sa cavalerie : on se battit tout le jour avec une égale fureur de part et d'autre ; la nuit seule sépara les combattants. Le lendemain, dès l'aurore, l'action recommença avec le même acharnement ; et déjà les plus braves capitaines arabes avaient enfoncé les escadrons ennemis, lorsque le duc d'Aquitaine, puissamment secondé par Charles Martel, attaqua le camp des musulmans : aussitôt une partie de leur cavalerie abandonne le champ de bataille pour voler à la défense du butin. Ce mouvement met le désordre dans le reste de l'armée. En vain l'émir, suivi de quelques braves, s'efforce-t-il de résister au torrent et de reprendre ses avantages : il tombe couvert de blessures, et sa mort achève la défaite des Arabes. Cette fameuse bataille, qui préserva peut-être l'Europe entière de l'influence prépondérante de l'islamisme, se livra le 7 octobre 732, deux ans et sept mois depuis qu'Abd-er-Rahman avait été nommé émir d'Espagne. Les vaincus reprirent en désordre le chemin de leurs frontières par le Limousin, le Quercy, l'Albigeois et le Toulousain, laissant partout des traces de leur barbarie.

Conde, *Histoire de la domination des Maures en Espagne*, I, 74-88. — Casiri, *Bibliotheca arab. hisp. escur.*, II, 325. — Dom Bouquet, *Historiens des Gaules*, III, 310. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France et dans les contrées voisines.*

ABD-ER-REZZAK (*Kemal-Eddin*), historien et voyageur persan, né à Hérat le 12 chaban 816 de l'hégire (17 nov. 1413), mort vers 876 (1471). Il remplit, comme son père, les fonctions de lecteur, d'imam et de cadi à la cour du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan, et fut, en 1442, envoyé en ambassade auprès du roi de Bisnagor. En 1459, il s'acquitta d'une négociation difficile auprès du sultan Houçaïn-Mirza, qui venait de s'emparer du Djordjan et du Mazenderan. Abd-er-Rezzak a composé une histoire intéressante des descendants de Tamerlan, sous le titre de *Mathlaa Saad-aïn* (l'ascendant des deux heureuses planètes) ou de *Djema Bahr-aïn* (la jonction des deux mers). Ce double titre fait allusion au nom d'*Abou-Saïd* (père heureux) que portait Schah-Rokh, et à *Saheb-Keran* (maître des conjonctions), épithète héréditaire dans la famille de Tamerlan. La Bibliothèque nationale de Paris possède un manuscrit persan de cette histoire, qui s'étend depuis la mort de Tamerlan (en 1405) jusqu'à la sixième année du règne du sultan Houçaïn (en 1470). Galland l'a traduite en français ; mais cette traduction, dont il existe des exemplaires manuscrits à la même bibliothèque, n'a jamais été imprimée. Langlès en a profité pour la petite relation qu'il a publiée d'*Abd-Ourlrizoq* (voyage dans l'Inde) ; Paris, 1788, in-8°.

Zenker, *Bibliotheca Orientalis*, p. 126 ; Leips., 1846.

ABDIAS, ou OBADIA, le quatrième des douze petits prophètes, vivait sous le règne d'Ézéchias, 626 ans avant J.-C. On n'a de lui qu'un seul chapitre, où il prédit la ruine des Iduméens qui devaient faire la guerre aux Israélites. On l'a mal à propos confondu avec un autre Abdias, intendant de la maison du roi Achab, et qui sauva cent prophètes de la fureur de Jésabel. Il existe aussi sous le nom d'Abdias un écrit intitulé *Historia certaminis apostolici* (publiée à Bâle par Lazius en 1551), dont l'auteur se donne pour contemporain de J.-C. et des apôtres, qui l'auraient nommé évêque de Babylone. Cet écrit, évidemment apocryphe, est déclaré tel par le pape Paul IV ; il fut traduit, dit-on, de l'hébreu en grec, puis du grec en latin, par Jules l'Africain. C'est en cette langue que nous le possédons.

Baronius, *Annales Eccles.*, *ad annum* 44. — Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti.* — Cave, *Scriptor. eccles. Hist. lit.*

***ABDIAS-BEN-SCHALOM**, célèbre rabbin du septième siècle de notre ère. Il fut au nombre des docteurs juifs qui se rendirent, dit-on, en Arabie pour discuter avec Mahomet sur les lois de Moïse. Le résultat de cette discussion, qui est d'une grande autorité pour les musulmans, se trouve à la fin du Koran, imprimé à Zurich, 1543, in-fol.

Bartolocci, *Bibliotheca magna Rabbinica.*

ABDIESUS, martyr, mourut pour la nouvelle foi vers le milieu du quatrième siècle, pendant la persécution des chrétiens en Perse, sous le règne de Sapor II. Sa mémoire se célèbre le 22 avril.

Socrate, *Hist. Eccles.*

ABDOLONYME. *Voy.* ABDALONYME.

ABDON, martyr, d'origine persane, périt pour la foi chrétienne l'an 250 de notre ère, à Rome, sous le règne de Dioclétien. On célèbre sa mémoire le 30 juillet.

Socrate, *Hist. Eccles.*

ABDON, dixième juge des Israélites, de la tribu d'Éphraïm, succéda à Ahialon en 1164 avant J.-C. Il mourut en 1174, et fut enterré à Pharaton, dans la terre d'Éphraïm. Il laissa quarante fils que la Bible représente montés sur autant d'ânons, monture des personnages de distinction. — Un autre Abdon était fils de Micha, et contemporain de Josias.

Juges, XII, 13-15. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, V, VII, 15.

ABDOUL-HAMID, empereur ottoman, né le 20 mai 1725, mort le 7 avril 1789, succéda, le 21 janvier 1774, à son frère Mustapha III, vingt-septième sultan de Constantinople. Il avait passé quarante-quatre ans enfermé au vieux sérail, lorsqu'on vint le saluer empereur. Cinquième et dernier fils d'Achmet III, Abdoul-Hamid avait des qualités plus propres à embellir un règne paisible qu'à relever un empire menacé par les Russes sur le Danube, et affaibli par la rébellion des pachas de Syrie, de Géorgie et d'Égypte. Cependant il fit rassembler en Bulgarie une armée de quatre cent mille hommes, dont le commandement fut confié au grand vizir Moussom-Oglou, qui s'était illustré par quelques avantages remportés sur le général russe Ro-

manow. Battues au premier choc, les milices ottomanes se laissèrent entamer de toutes parts. Le principal corps d'armée, cerné dans son camp à Schoumla, se mutina, et cette révolte contraignit Abdoul-Hamid à souscrire au traité de Koutchouk-Kaïnardji (21 juillet 1774), qui affranchit les Tatars de Krimée et prépara leur réunion à l'empire de Russie. La paix si chèrement payée ne fut pourtant qu'illusoire; le cabinet de Saint-Pétersbourg continuait sourdement son système d'empiétements. Abdoul-Hamid ne pouvait opposer aucun moyen de répression aux violations faites à la foi jurée par son ennemi. La nouvelle ville de Kherson s'élevait sur les bords du Dniester; son port devait contenir les flottes russes construites sur la mer Noire. Les apprêts d'envahissement de la part de l'impératrice Catherine, qui associait l'Autriche à ses desseins, excitèrent heureusement l'attention des puissances maritimes. La Prusse s'entremit pour porter le divan à recommencer la guerre. Des succès obtenus par Hassan-Pacha contre les beys d'Égypte, enfin réduits à la soumission, avaient relevé le courage des Ottomans. Abdoul-Hamid, confiant dans les promesses de la Prusse et comptant surtout sur l'habileté d'Hassan-Pacha, ordonna le blocus de l'embouchure du Dniester. La campagne de 1788 s'ouvrit par la bataille de Kinburn, dont l'avantage, chèrement payé, demeura à Souvarof. Dans le même temps, les Autrichiens, alliés des Russes, franchissaient la Moldavie. Une brusque attaque des Turcs, sous la conduite du grand vizir Ioussouf, contraignit Joseph II à se replier sur Larsgoth, et son vainqueur réduisit en cendres le bannat de Temesvar. Mais la journée d'Otchakof (6 décembre 1788), qui termina cette campagne, rétablit les affaires des alliés et coûta la vie à vingt-cinq mille Turcs. Otschakof et Choczim tombèrent au pouvoir des Russes, et l'empire turc parut menacé de ruine. Ce fut le dernier événement du règne d'Abdoul-Hamid, qui ne put en supporter la nouvelle. Ce prince mourut à l'âge de soixante-deux ans, et eut pour successeur son neveu Sélim III. [*Enc. des g. du m.*, et *Conversations-Lexicon.*]

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.* — D'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman.*

ABDOUL ou **ABDUL-MÉLEK.** *Voyez* ABD-EL-MÉLEK.

* **ABDOUL-HAMID-BEY**, voyageur français, dont le véritable nom est *Du Couret*, naquit à Huningue en 1812. Il partit, en 1834, pour l'Égypte, d'où il remonta le Nil jusqu'en Abyssinie, et revint en Égypte le long de la côte occidentale de la mer Rouge. Il adopta l'islamisme, fit le pèlerinage de la Mecque, qui lui valut le titre de *hadji*, traversa une grande partie de l'Arabie, et aborda, épuisé de fatigues et de maladies, à l'île de Bourbon. De là il se rendit en Perse, où il fut accusé d'intrigues politiques et mis en prison. Délivré de sa captivité à prix d'argent, il rentra en France vers le milieu de 1847. Quelque temps après, il quitta de nouveau sa patrie pour pénétrer à Tombouctou, dans l'intérieur de l'Afrique.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABDOUL-KERYM, fils de Kliodjah, écrivain persan, originaire du pays de Cachemyr, florissait vers le milieu du dix-huitième siècle. Lorsque Nadir-Schah envahit l'Inde au commencement de l'année 1738, Abdoul-Kerym demeurait à Dehli. Il suivit l'armée victorieuse, et, à son retour en Perse, il visita, en passant par Kaboul, le tombeau de son aïeul maternel. Arrivé à Kazwyn, il obtint de Nadir la permission de faire le pèlerinage de la Mecque. C'était le principal motif qui l'avait déterminé à quitter l'Inde. Il partit le 16 du mois de rebyi II[e] 1154 (4 juin 1741), avec A'louy, célèbre médecin, fit ses dévotions à Médine et à la Mecque, s'embarqua ensuite à Djeddah, aborda à Mascate, se rendit de là à Pondichéry, et arriva à Dehli le 21 juillet 1743, après plus de quatre années d'absence. — Abdoul-Kerym a écrit ses Mémoires en persan, sous le titre de *Beyoni Ouaq'i* (Éclaircissement nécessaire): ils contiennent des détails très-intéressants sur les opérations militaires et la vie de Nadir-Schah, la relation de son pèlerinage, et un précis des événements politiques de l'Indoustan vers la fin du règne de Mohammed-Schah, et au commencement de celui d'Ahmed-Schah. Ces Mémoires ont été traduits en anglais, Calcutta, 1788, 1 vol. in-8°, par Gladwin, qui supprima tout ce qui concernait Nadir-Schah avant son retour de l'Indoustan. En effet, cette portion de l'histoire du conquérant a été parfaitement décrite par le myrza Mehdy. Langlès a extrait des Mémoires d'Abdoul-Kerym la relation de son pèlerinage à la Mecque; elle forme le premier volume de sa *Collection portative des Voyages*, traduite de différentes langues orientales et européennes, Paris, 1797 et années suiv., 5 vol. in-18, et un atlas.

Langlès, dans la *Biog. Univ.* — Zenker, *Bibliotheca Orientalis*, p. 126.

ABDOUL-MEDJID-EBN-ABDOUN, plus connu sous le nom d'*Abdoun*, poëte arabe, vivait en Espagne vers la fin du onzième siècle de notre ère. Il fut vizir du dernier roi de Badajoz, assassiné en 1094. Outre son commentaire sur un poëme intitulé *Ab-besameh* (mss. des biblioth. de l'Escurial, d'Oxford et de Paris), on a de lui une *élégie* sur la prospérité et la décadence de la dynastie des Aphtassides (rois de Badajoz), publiée avec une traduction latine dans le *Specimen ex Litteris Orientalibus, exhibens diversos Scriptorum locos de regia Aphtassidarum familia et de Ibn-Abduno poeta*, Leyde, 1839, in-4°.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. esc.* — D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, au mot *Abdoun.*

* **ABDOUL-MEDJID**, empereur ottoman actuel (le 28[e] depuis la conquête de Constantinople

par Mahomed II), naquit le 14 schaban an 1237 de l'hégire (6 mai 1822 de J.-C.). Fils de Mahmoud II, il succéda à son père le 1er juillet 1839. A cette époque l'empire ottoman se trouvait dans une situation fort critique. L'armée du sultan venait de subir un grave échec à la bataille de Nisib (24 juin 1839), et rien ne semblait devoir arrêter la marche victorieuse d'Ibrahim-Pacha sur Constantinople, où l'appelait un parti puissant. Ce parti, favorisé secrètement par la Russie, se composait de tous les fanatiques, mécontents des réformes de Mahmoud II (*Voyez* MAHMOUD II) : ces fanatiques, regardant Méhémet-Ali comme l'unique défenseur de l'ancienne foi musulmane, ne cachaient pas leurs préférences, et n'attendaient que l'arrivée d'Ibrahim-Pacha pour proclamer le vice-roi d'Égypte « *Makan* des deux mers » (ancien titre des sultans), et renverser le trône des successeurs d'Othman. Mais le traité du 15 juillet 1840, conclu sans la participation de la France, sauva l'antique dynastie des Padischah. Méhémet-Ali, traité de rebelle, fit sa soumission le 27 novembre 1840, et les rapports de l'Égypte avec la Porte suzeraine furent réglés par un nouveau traité (le 13 juillet 1841), auquel la France donna aussi son adhésion. Abdoul-Medjid, puissamment secondé par son premier ministre Reschid-Pacha, un des hommes les plus éclairés et les plus honorables de notre époque (*Voy.* RESCHID-PACHA), continue avec fermeté l'œuvre des grandes réformes commencées par son illustre père. Tous les actes du jeune empereur, depuis le hatti-scherif de Gulhané (3 novembre 1839) jusqu'au décret du 12 mai 1850, qui proclame l'égalité des croyances devant la loi, sont empreints de cet esprit de justice et de tolérance dont on n'avait encore vu que de très-rares exemples. L'accueil libéral qu'il fit, après les événements de 1848, aux réfugiés polonais et hongrois, et la fermeté digne avec laquelle il refusa leur extradition, lui font le plus grand honneur auprès de toutes les nations civilisées. — Abdoul-Medjid encourage les arts et l'industrie, et, sous sa protection puissante, plusieurs fabriques se sont élevées, et ont envoyé des produits très-remarquables à l'Exposition universelle de Londres en 1851. D'après le droit de succession établi, ce n'est pas le fils aîné (né le 22 septembre 1840), mais le frère du sultan, Abdoul-Aziz, âgé de vingt-deux ans, qui est l'héritier présomptif de l'empire ottoman.

ABDOUL-RAHHYM (Kham Khanan), diplomate et savant mogol, né en 1555, mort en 1627 à Delhi. Il rendit d'importants services à l'empereur Akbar dans différentes négociations. Il fut chargé de traduire en persan les *Commentaires* que l'empereur Babour avait composés en langue turque, c'est-à-dire tatare ou oigoure. La Bibliothèque nationale possède un exemplaire de cette traduction, intitulée *Ouaqa'ti Babour* (Actions de Babour).

Langlès, dans la *Biog. Univ.*

ABEDECHALAS, martyr, vicaire de Siméon, évêque de Séleucie, mourut pour la nouvelle foi vers le milieu du quatrième siècle, pendant la persécution des chrétiens en Perse, sous le règne de Sapor II. Sa mémoire se célèbre le 21 avril.

Socrate, *Hist. Ecclés.*

*ABEGG (*Jules-Frédéric-Henri*), jurisconsulte allemand, naquit à Erlangen en 1796. Il étudia la jurisprudence à Erlangen, à Heidelberg, à Landshut et à Berlin. En 1824, il fut nommé professeur de droit à l'université de Kœnigsberg, et permuta, en 1826, cette chaire avec celle de Breslau. En 1846, il fut député à la diète de Prusse. Abegg a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : 1° *Lehrbuch des Criminal-Processes* (Manuel de procédure criminelle); Koenigsberg, 1825, in-8°; 2e édit., 1833; — 2° *Versuch einer Geschichte der Strafgesetzgebung und des Strafrechts der Brandenb. Preuss. Lande* (Essai historique de la législation pénale en Prusse); Berlin, 1835, in-8°; — 3° *Versuch einer Geschichte der Preuss. Civilgesetzgebung* (Essai historique de la législation civile en Prusse); Breslau, 1848, in-8°.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

*ABEGG (*Bruno-Erhard*), jurisconsulte allemand, cousin du précédent, naquit à Elbing le 17 janvier 1803, et mourut à Berlin le 16 décembre 1848. Il étudia le droit à Kœnigsberg, et occupa pendant quelque temps un emploi au ministère des finances à Berlin. En mars 1848, il fit partie de la députation de Breslau, envoyée auprès du roi de Prusse pour lui faire des représentations. Il fut ensuite nommé membre du parlement de Francfort, et vice-président du comité des cinquante. Abbeg était un partisan déclaré de l'unité de l'Allemagne.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABEILLE (*Gaspard*), abbé-poëte, né en 1648 à Riez en Provence, mort à Paris le 22 mai 1718. Il vint très-jeune à Paris, et s'y fit remarquer par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha en qualité de secrétaire. Le poëte suivit le héros dans ses campagnes. Celui-ci lui donna toute sa confiance, et à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. En vivant avec les grands, il sut se faire respecter par un mélange heureux de liberté et de prudence. C'est ce qu'il disait lui-même, en ajoutant qu'il n'avait pas été réduit à s'écrier, comme le bourgeois de Molière qui avait voulu s'allier à la gentilhommerie : « Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré? » Le prince de Conti et le duc de Vendôme l'avaient admis dans leur intimité : il leur plaisait par sa conversation vive et enjouée. Les bons mots qui auraient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendait piquants par le tour qu'il leur donnait et la manière dont il les débitait. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeait comme il voulait, lui tenait lieu de différents masques.

Quand il lisait un conte ou une comédie, il se servait fort plaisamment de cette mimique, pour faire mieux ressortir les personnages de la pièce qu'il récitait. L'abbé Abeille eut un prieuré, et un fauteuil à l'Académie française. — Nous avons de lui des odes *sur la Constance ou Fermeté de courage*, 1708; — *sur la Valeur*, 1714; — *sur les Sciences*, 1714; — *sur la Prudence*; — *sur les Stoïciens*, 1715; des épîtres *sur l'Amitié*, 1704; — *sur l'Espérance*, 1707; — *sur le Bonheur*, 1713 ; plusieurs *tragédies* : *Argélie*, *Coriolan*, *Soliman* joué en 1680, *Hercule* en 1681, qu'il donna sous le nom du comédien la Thuillerie; une comédie, *Crispin bel esprit*; et deux opéras, *Hésione* et *Ariane*. On disait de sa tragédie de *Caton*, que « si Caton d'Utique ressuscitait, il ne serait pas plus Caton que celui de l'abbé Abeille. » Suivant Goujet (Supplément de Moréri, de 1735), Abeille aida Louis Ferrier de la Martinière dans sa traduction de l'*Histoire universelle de Trogue-Pompée, réduite en abrégé par Justin*. Le privilége de l'édition est signé N. D. L. M., initiales du prieuré (Notre-Dame de la Merci) que possédait le traducteur. — Le style d'Abeille est lâche et manque de vigueur. L'auteur ne mettait point dans sa versification la souplesse qu'il avait dans son caractère. La première représentation, en 1678, de la tragédie d'*Argélie, reine de Thessalie*, rappelle une anecdote souvent racontée. La scène commence par le dialogue suivant, entre deux princesses :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père?

l'interrogée hésitant à répondre, un plaisant du parterre s'écria :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

C'est ce que le public disait aussi des ouvrages de l'abbé Abeille un mois après leur impression, si l'on excepte sa comédie de *Crispin bel esprit*, qui est gaie et semée de traits vifs et plaisants.

Lettres de Voltaire. — *Éloges* de d'Alembert.

ABEILLE (*Scipion*), chirurgien de la communauté de Saint-Côme, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Paris le 9 décembre 1697. Ses talents lui méritèrent la place de chirurgien-major du régiment de Picardie, et en cette qualité il fit deux campagnes en Allemagne; mais la paix générale, conclue à Riswick en 1697, le ramena à Paris, où il mourut dans la même année. — Son frère, Gaspard, lui avait inspiré le goût de la poésie. Scipion Abeille mit en vers des traités d'anatomie et de chirurgie, sujets bien arides pour un poëte. Voici les titres de ses ouvrages : *Nouvelle Histoire des Os, selon les anciens et les modernes*; Paris, 1685, in-12 : ce livre montre que l'auteur était meilleur poëte qu'anatomiste; — *Traité des plaies d'arquebusades*; Paris, 1696, in-12 : on n'y trouve qu'un vain étalage d'érudition pour prouver que les plaies d'arquebusades ne sont point envenimées; — *Chapitre singulier tiré de Guidon*; Paris, 1696, in-12; c'est une sorte de *vade-mecum* tiré des écrits de Gui de Chauliac; — *le Parfait Chirurgien d'armées*; Paris, 1696, in-12 : c'est un livre destiné à l'instruction des jeunes chirurgiens employés dans les hôpitaux; — *l'Anatomie de la Tête et de ses parties*; Paris, 1696, in-12.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine*.

ABEILLE, fils du précédent, embrassa la carrière dramatique. Il donna en 1712 une comédie, non imprimée, en trois actes, *la Fille Valet*, qui eut sept représentations.

ABEILLE (*Louis-Paul*), économiste, né à Toulouse le 2 juin 1719, mort à Paris le 28 juillet 1807. Il fut inspecteur général des manufactures de France, et secrétaire général du conseil du bureau de commerce. On a de lui : 1° *Corps d'Observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne*; Rennes, 1761, in-8°; — 2° *Principes sur la liberté du commerce des grains*; Paris, 1768, in-8°; — 3° une préface et des notes à l'ouvrage de Malesherbes intitulé *Observations sur l'Histoire Naturelle de Buffon*; Paris, 1796, 2 vol. in-8°.

ABEL (1), second fils d'Adam et d'Ève, et frère jumeau de Caïn. Celui-ci était agriculteur, tandis qu'Abel menait la vie pastorale. Tous deux firent hommage de leurs offrandes au Dieu créateur du ciel et de la terre : Caïn offrit les prémices de ses fruits; Abel, les premiers-nés de son troupeau. Dieu donna à connaître que le sacrifice d'Abel lui était agréable, mais il rejeta celui de Caïn. Celui-ci, dévoré de jalousie, tua son frère au milieu des champs. Ainsi s'accomplit, selon la Bible, le premier meurtre qui ait souillé la terre. Beaucoup de Pères de l'Église ont dit qu'Abel était mort sans avoir été marié. Cette opinion a donné lieu à une secte qui prit naissance en Afrique sous Arcadius et Honorius, et qui s'appelait la secte des Abélites ou Abélonites; ils n'admettaient pas le mariage. L'Église cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, agréable à Dieu. Jésus-Christ donne à Abel le nom de juste.

La poésie et les beaux-arts ont souvent exploité le sujet de la mort d'Abel; le poëme de Gessner, la tragédie de Legouvé, qui portent ce titre, sont entre les mains de tous les amis des lettres.

Dans le dernier siècle, il se forma à Greifswalde une société secrète sous le nom d'*Ordre d'Abel*, et dont le but était essentiellement moral : la douceur et la piété du fils d'Adam étaient présentées comme modèle à ceux qui faisaient partie de cette association.

Genèse, IV, 1-6. — S. Epiphane. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, V, 3. — Calmet, *Dictionnaire de la Bible*.

* **ABEL** (*Léonard*), de Malte, historien, mort à Rome vers l'an 1605. On conservait de

(1) Ce nom est d'origine hébraïque (הבל), et signifie *esprit*, *émanation*.

lui, à la bibliothèque du cardinal Colonna, un manuscrit intitulé *de Christianorum Orientalium Statu*. E. D.

ABEL, roi de Danemark, mort en 1252, succéda en 1250, par un assassinat, à Éric, son frère aîné, qu'il avait d'abord combattu. Abel invita un jour son frère à un repas près de Sleswick, comme pour resserrer les nœuds de l'amitié; au repas succèdent des jeux et des fêtes : les deux frères se mettent à jouer aux échecs. Tout à coup Abel dit au roi : « Te souvient-il quand tu livrais « au pillage la ville de Sleswick? te rappelles-tu « avoir forcé ma fille à se sauver nu-pieds au « milieu des filles du peuple? » Éric répondit : « Soyez content, mon cher frère : j'ai, Dieu « merci, de quoi lui payer ses souliers. — Non, « réplique Abel d'une voix de tonnerre, tu ne « seras plus dans le cas de le faire. » Aussitôt Éric, chargé de fers, est jeté dans un bateau sur la rivière de Sley, et livré à un Danois nommé Gudmundson, autrefois exilé par ses ordres, qui le décapita, et jeta son corps dans la rivière. Pour cacher son crime, Abel témoigna en public la plus vive douleur. Cet artifice réussit, et tout le Danemark crut Abel innocent du meurtre de son frère, meurtre découvert par le corps déchiré du roi, que les vagues avaient jeté sur le rivage. Six nobles Holsteinois affirmèrent par serment qu'Abel n'était point coupable de la mort de son frère, occasionnée, suivant ces faux témoins, par une chute accidentelle. Le malheureux Éric ne laissa pas d'enfants mâles, et les états de Danemark, pour ne point s'écarter de la coutume établie, proclamèrent souverain, en 1250, le fratricide Abel. Pour obtenir les suffrages de la nation, celui-ci accorda aux états plus de pouvoir qu'ils n'en avaient eu sous les règnes précédents; mais, ayant voulu maintenir une taxe extraordinaire établie par son frère, les Frisons se révoltèrent; il marcha contre eux et les défit en 1252. Le lendemain de la bataille, les rebelles revinrent à la charge, attaquèrent le roi dans son camp, mirent son armée en déroute, et le tuèrent. Abel eut pour successeur Christophe Ier.

Malte-Brun, dans la *Biographie Univ.* — Krantz, *Chronique*.

ABEL (*Nicolas-Henri*), mathématicien suédois, né le 25 août 1802 à Frindoë, en Norwége, mort le 6 avril 1829 à Frolands-Vare. Il montra, dans une si courte existence, un talent extraordinaire pour les mathématiques, et se plaça au rang des hommes les plus distingués dans cette science. Il témoigna d'abord peu de goût pour les études classiques; mais, à l'âge de seize ans, il se livra aux mathématiques avec une ardeur et un succès qui attirèrent sur lui l'attention et les secours de son gouvernement, secours que le peu d'aisance de sa famille lui rendait nécessaires. Il apprit avec rapidité tout ce que ses maîtres lui enseignèrent, et fut bientôt en état de les devancer. Ce fut alors qu'il composa plusieurs mémoires sur différentes parties de la science à laquelle il s'était voué. Pour se perfectionner dans ses études il obtint du gouvernement suédois les moyens de voyager, pendant deux ans, en Allemagne, en France et en Italie. En 1825, il quitta la Suède avec plusieurs de ses camarades d'université, et se rendit d'abord à Berlin, où il se lia avec M. Crelle, qui s'occupait déjà de la publication de son *Journal de Mathématiques*. Après un séjour de six mois, il quitta Berlin et parcourut l'Allemagne méridionale, la Suisse et une partie de l'Italie, mais ne s'y lia avec aucun géomètre. De là il vint à Paris, où il passa dix mois, et eut la douleur, comme tant d'autres savants, de voir ses travaux d'abord dédaignés de l'Académie. Celle-ci lui rendit plus tard justice d'une manière éclatante; mais alors Abel était déjà mort dans un état voisin de la misère. De retour dans sa patrie après un voyage de vingt mois, il ne put obtenir aucune place, aucun secours. Une lettre que les géomètres les plus illustres de la France, Legendre, Poisson et Lacroix, écrivirent au roi de Suède pour lui recommander le jeune mathématicien, n'eut pas l'effet désiré. — Abel unissait au savoir les qualités qui font l'homme estimable. La noblesse de son caractère, son amabilité et sa modestie lui avaient fait des amis de tous ceux qui le connaissaient. Les mathématiciens les plus célèbres s'accordent à considérer Abel comme un de ces hommes dont la carrière, si elle eût été plus longue, aurait fait époque dans la science. Ses principaux travaux sont : *Méthode générale pour trouver une fonction d'une variable lorsqu'une propriété de cette fonction est exprimée par une équation entre deux variables*, mémoire inséré dans le *Magasin pour les Sciences naturelles de Christiania*, année 1820; — *Mémoire sur l'impossibilité de résoudre les équations de degrés supérieurs au quatrième*; Christiania, 1824 (en français); — *Recherches sur les fonctions elliptiques*; — *Mémoire sur quelques propriétés générales d'une certaine espèce de fonctions transcendantes*. On a aussi de lui quelques articles dans le *Journal de mathématiques* de M. Crelle, à Berlin, et dans les *Nouvelles Astronomiques* de M. Schumacher. M. Poisson a émis le jugement suivant sur les travaux d'Abel : « Les recherches qu'Abel a publiées en moins de deux ans dans les journaux de M. Crelle et de M. Schumacher prouvent, par leur nombre considérable, l'activité de son esprit et l'ardeur qu'il mettait à cultiver les sciences. Elles sont toutes remarquables par la généralité des considérations que l'auteur y expose, et par les vues nouvelles qu'il se proposait de développer. La mort a arrêté ses travaux avant qu'il eût achevé sa vingt-septième année; mais, pendant une vie si courte, il s'est placé au premier rang parmi les géomètres, et, dans ce qu'il a fait, la postérité saura reconnaître tout ce qu'il aurait pu faire s'il eût vécu davantage. » Les écrits d'Abel ont

été publiés en français par Holmboe, son maître, 2 vol. in-8° ; Christiania, 1839.

G. Libri, dans la *Biographie Universelle*. — *Conversations-Lexicon*.

ABEL (*Charles-Frédéric*), musicien allemand, né à Cœthen en 1725, mort à Londres en 1782. Il fut élève de Séb. Bach, et un virtuose accompli. Son instrument, la *viola da gamba* ou basse de viole, ne fut joué par personne avec autant de perfection. Après avoir fait partie pendant quelque temps du fameux orchestre de l'électeur de Saxe à Dresde, il passa, en 1738, en Angleterre. Admis dans la maison de la reine, femme de George III, il devint musicien de la chambre, et plus tard directeur de la chapelle de la cour. Son intempérance abrégea sa vie.

Gerber, *Lexicon der Ton-Künstler*. — Burney, *History of Music*.

ABEL (*Clarke*), chirurgien et naturaliste anglais, né vers 1780, mort le 26 décembre 1826, accompagna lord Amherst dans son ambassade en Chine, en 1816 et 1817. Il publia une relation de son voyage (*A Narrative of a Journey in the interior of China*, Lond., 1818, in-4° avec cartes et planches), où il fait connaître les événements les plus importants de cette ambassade. A la suite de son ouvrage se trouvent des appendices concernant l'histoire naturelle, et particulièrement un travail de M. R. Brown sur quelques plantes remarquables de la Chine. On y trouve aussi un *Essai sur la géologie du cap de Bonne-Espérance*, et des détails intéressants sur les environs de Batavia, Sainte-Hélène, l'Ascension, la description du boa de Java, de l'orang-outang de Bornéo et de plusieurs plantes de la Chine. Cette dernière partie de l'ouvrage d'Abel n'est pas aussi complète qu'on l'avait espéré, la plupart des collections ayant été perdues dans le naufrage de *l'Alceste*, sur lequel l'auteur s'était embarqué. Après la mission de lord Amherst, Abel fut nommé chirurgien en chef de la compagnie des Indes, et, en cette qualité, il passa plusieurs années à Calcutta, où il mourut à un âge peu avancé. M. Robert Brown a donné le nom d'*Abelia* à un genre de plantes de la famille des caprifoliacées, dont l'espèce primitive vient de la Chine.

Gentleman's Magazine, décemb. 1827. — *Asiatic Journal*, mai 1827.

* **ABEL** (*Jacques-Frédéric* D'), philosophe allemand, né le 9 mai 1751 à Vaihingen-sur-l'Ens (Wurtemberg); mort le 7 juillet 1829 à Schorndorf. Il fut professeur de philosophie à l'université de Tubingue, et sur-intendant général (archevêque) de l'Église protestante de Wurtemberg. Parmi ses écrits nombreux, on remarque : *Sammelung und Erklärung merkwurdiger Erscheinungen aus dem menschlichen Leben* (Recueil et explication des événements remarquables de la vie), 3 vol. in-8°; Francfort et Leipzig, 1789-90. La philosophie d'Abel est empreinte des doctrines de Kant.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

* **ABEL** (*Jean-Joseph*), peintre d'histoire, né en 1768 à Aschach, en Autriche; mort à Vienne en 1818. Il eut pour maître Füger, de l'Académie des peintres de Vienne, et resta six ans à Rome (de 1802 à 1808) pour se perfectionner dans son art. De retour dans son pays, il fit une série de tableaux d'histoire, qui sont exposés dans l'Académie impériale et dans la galerie du Belvédère à Vienne. Ce peintre, ou un de ses parents, a publié, en allemand, un ouvrage intitulé *Tableau historique de la condition des femmes chez tous les peuples de la terre;* Leipzig, 1803, in-12.

Conversations-Lexicon; 2e édit. de 1851.

** **ABEL** (*Charles* D'), homme d'État bavarois, naquit à Wetzlar le 17 septembre 1788. Il étudia la jurisprudence à Giessen, et fut nommé, en 1827, conseiller du ministère de l'intérieur à Munich. En 1834, il devint membre du conseil de régence du roi Othon; et en 1838 il remplaça comme ministre de l'intérieur le prince d'Œttingen-Wallerstein, avec lequel il eut un duel, à la suite de quelques paroles blessantes prononcées contre ce dernier à la chambre des représentants. Dévoué au parti ultramontain, il refusa de signer les lettres de noblesse de la fameuse Lola-Montès, maîtresse du roi de Bavière, et quitta avec ses collègues le ministère (le 13 février 1847). Abel fut, peu de temps après, envoyé comme ambassadeur à Turin. En 1849, il reparut dans la chambre des représentants; mais ses discours antilibéraux ne lui acquirent aucune sympathie.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABEL DE PUJOL. *Voy.* PUJOL.

ABEL (*Gaspard*), prédicateur allemand, né à Hindenbourg le 14 juillet 1676, mort à Westdorf, près d'Aschersleben, le 10 janvier 1763. Il fit ses études à l'université de Halberstadt, et devint successivement recteur à Osterbourg et à Halberstadt. Outre quelques dissertations théologiques, et la traduction en vers allemands des *Héroïdes* d'Ovide et des *Satires* de Boileau, on a de lui : 1° *Historia Monarchiarum orbis antiqui;* in-8°; Leipzig, 1718; — 2° *Preussische und Brandenburgische Staatshistorie;* Leipzig, 2 vol. in-8°, 1710 et 1735; — 3° *Preussische and Brandenburgische Staatsgeographie*, 2 vol. in-8°; Leipzig, 1711, 1735, 1747; — 4° *Deutsche Alterthümer* (Antiquités Allemandes); Brunswick, 1729; — 5° *Sächsische Alterthümer*, ibid., 1730; — 6° *Hebraïsche Alterthümer*, ibid., 1730; — 7° *Griechische Alterthümer*, 2 vol. in-8°; ibid., 1738.

Le *Supplément* d'Adelung au *Dictionnaire* de Jœcher. — Döring, *Allgemeine Deutsche Biographie*, I, 5. — Hirsching, *Historisch-litterarisches Handbuch*, I, 4. — *Vollständiges Universal Lexicon*, Supp., I, 118.

ABEL (*Frédéric-Godefroi*), médecin, fils de Gaspard Abel, né le 8 juillet 1714, mort le 23 novembre 1794. Il étudia d'abord la théologie sous le célèbre Mosheim à Halberstadt, et sous Wolf et Baumgarten à Halle. Il quitta ensuite l'état

ecclésiastique, pour embrasser la carrière médicale. Abel était un praticien éclairé, qui ne cessait de répéter que « la médecine manque de principes solides, et que l'organisation humaine varie tellement d'un individu à l'autre, que l'on n'est jamais sûr de l'effet des remèdes. » Outre une traduction allemande de Juvénal en vers métriques, il a publié une *Dissertatio de Stimulantium Mechanica operandi ratione*; Halle, 1745.

Schlichtegroll, *Necrolog*, année 1794, p. 246.

ABEL RÉMUSAT. *Voy.* RÉMUSAT.

ABELA (*Jean-François*), savant archéologue, né à Malte en 1582, mort le 4 mai 1655. Il fut nommé, vers 1625, vice-chancelier et commandeur des chevaliers de Malte. Il avait voyagé dans une grande partie de l'Europe, et était en correspondance avec les principaux savants de son époque. Abela s'est fait principalement connaître par un ouvrage curieux, devenu rare, intitulé *Malta illustrata, ovvero della descrizione di Malta, con le sue antichità, ed altre notizie*; Malte, 1647, in-fol. Seiner l'a traduit en latin, et cette traduction, précédée d'une courte préface, a été insérée dans le quinzième volume du *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliæ*, de J.-G. Grævius; Leyde, in-fol.

Ciantar, dans *Malta illustrata*, I, 7 (édit. de 1782). — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 21-22.

ABELIN (*Jean-Philippe*), historien, né à Strasbourg vers la fin du seizième siècle, et mort en 1646. Il est connu surtout pour avoir fondé le *Theatrum Europæum*, immense compilation comprenant l'histoire contemporaine, en 21 vol. in-fol. Il a publié sous son véritable nom (*Jean-Louis Gottfried*) le 1er volume de cet ouvrage, écrit en allemand, et contenant l'histoire de l'Europe depuis 1617 jusqu'à la fin de 1628. La meilleure édition du *Theatrum Europæum* est celle de Francfort, 1662-1738, 12 vol. in-folio. Abelin est aussi l'auteur des tom. XVII, XVIII, XIX et XX du *Mercurius Gallo-Belgicus*, ouvrage commencé par Gothard Arthus, et qui renferme le récit des événements arrivés en Europe et surtout en France depuis 1628 jusqu'en 1636. Il publia, 1619, une explication des *Métamorphoses* d'Ovide, sous ce titre : *P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis* Ἔκφρασις, Francf., in-8°; livre rédigé pour accompagner les jolies gravures de Jean-Théodore de Bry, représentant quelques-unes des fables d'Ovide. L'auteur ne se nomme que dans la dédicace (*Ludovicus Gottofridus*). On a encore de lui : 1° *Historiarum Orientalis Indiæ tomus duodecimus, ex anglico et belgico sermone in latinum transtulit*, etc.; Francf., in-12, 1628 : ce volume, qui est le douzième et dernier de l'*Histoire des Indes Orientales*, est extrêmement rare; — 2° *Description du royaume de Suède* (en allemand), 1632, in-8°; Francf.; — 3° *Chronique historique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an* 1619 (en allemand), Francf., 1633, avec un grand nombre de figures gravées par Matthieu de Mérian; — 4° *Historia Antipodum*, ou le *Nouveau Monde*; Francof., 1655, in-fol.

Abelin se distingua plus par sa grande assiduité au travail et par son érudition, que par de véritables talents; cependant ses ouvrages méritent encore d'être consultés pour l'histoire du dix-septième siècle.

Joecher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, I, 19. — Adelung, *Fortsetzung zu Jöchers Gelehrten-Lexicon*, I, 41. — *Vollständiges Universal Lexicon*, supp., I, 123. — Gryphius, *de Scriptoribus historiam seculi* XVII *illustrantibus*, p. 18. — Struvius, *Bibliotheca Historica a* Meuselio *amplificata*, I, 108, etc. — Camus, *Mémoire sur la Collection des Grands et Petits Voyages*, p. 31, 183, etc.

ABELL (*Jean*), célèbre chanteur anglais, né vers le milieu du dix-septième siècle, parcourut l'Europe, son luth sur le dos. On raconte qu'ayant refusé de chanter à Varsovie devant le roi de Pologne, il fut placé dans un fauteuil, et hissé fort haut au milieu d'une grande salle. On y lâcha des ours, et Abell eut l'option de chanter, ou d'être livré à ces bêtes féroces. Il n'hésita pas, et de sa vie, dit-on, il n'avait si bien chanté. En 1701, il revint en Angleterre, et y publia un recueil de chansons. On ignore l'époque de sa mort. D.

Hawkins, *History of Music*. — Tom. Brown's *Works*.

ABELLI (*Antoine*), religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, abbé de Livry, né à Paris en 1527, mort vers l'année 1600. Il fut prédicateur du roi Henri II, et confesseur de Catherine de Médicis. Suivant les PP. Quétif et Échard (*Scriptores ordin. Prædicat.*, t. II, in-fol.), il était *vir morum integritate et eruditione clarus*. Ses ouvrages sont : 1° La *Manière de bien prier*, etc.; Paris, 1564, in-8°; — 2° *Sermon sur les Lamentations du saint prophète Hiérémie*; Paris, 1582, in-8°; — 3° *Lettre de la royne Catherine de Médicis*, 1564, in-8°.

Josse Échard, *Lettre critique sur le Dictionnaire de Bayle*, p. 318-325. — Le P. Lelong, *Bibliotheca Sacra*, t. II, p. 591.

ABELLI (*Louis*), théologien français, né en 1603 dans le Vexin, mort à Paris le 4 octobre 1691. Il fut d'abord curé de Saint-Josse à Paris, puis évêque de Rhodes. En 1664 il se démit de son évêché, et vint à Paris vivre dans la retraite. Abelli était un grand adversaire de Port-Royal. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Medulla Theologica*, 1650, souvent réimprimée depuis; Boileau (*Lutrin*, ch. IV) y fait allusion, quand il appelle l'auteur *le moelleux Abelli*; — 2° *Tradition de l'Église, touchant la dévotion des chrétiens envers la sainte Vierge*, in-8°, 1652, 1622, 1672; — 3° La *Vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul*, in-4°, 1664; — 4° La *Couronne de l'année chrétienne, ou Méditations sur les plus importantes vérités de l'Évangile*, 4 vol. in-12; il a été traduit en latin en 1732; — 5° *Considérations sur l'éternité*, 1 vol. in-12; — 6° La *Vie de saint Josse de Bretagne*; Abbeville, in-18; — 7° *Défense de la hiérarchie de l'Église et de l'au-*

torité du Pape; Paris, 1659, in-4°; — 8° *Traité des Hérésies,* in-4°, 1661.

Nicéron, *Mémoires*, t. XLI.

ABEN-BEÏTHAR (*Abdallah-ben-Ahmed*), plus connu sous le nom d'*Ebn-Beïthar*, c'est-à-dire *fils du vétérinaire,* botaniste et médecin arabe, naquit vers la fin du douzième siècle à Benana, village près de Malaga, et mourut à Damas en 1248 de J.-C. Il voyagea longtemps, surtout en Égypte, pour étudier les plantes, et fut nommé intendant général des jardins de Damas par Mélek-al-Khamil. Il a écrit en arabe un ouvrage fort intéressant, intitulé *Recueil de médicaments simples* (*Voy.* Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, t. I, p. 278). Cet ouvrage, divisé en quatre parties, traite des plantes, pierres, métaux et animaux qui fournissent des produits à la matière médicale. Il complète et corrige même, dans beaucoup de points, Dioscoride, Galien et Oribase. La traduction latine d'une partie de cet ouvrage a été publiée à Paris en 1602. F. D.

* **ABENÇUFIAN** (le capitaine *Aly*), vice-roi et gouverneur des provinces de Deuque en Arabie. C'est un nom supposé, sous lequel le *P. François d'Obeïth* (*Voy.* ce nom) a publié la *Vie du roy Almansor.* E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ABENDANA (*Jacob*), juif espagnol, mort en 1685, préfet de la synagogue de Londres. On a de lui un *Spicilége* de commentaires de plusieurs endroits de l'Écriture sainte; Amsterdam, 1685, in-fol.

ABENDROTH (*Amédée-Auguste*), magistrat allemand, né à Hambourg le 16 octobre 1767, mort dans sa ville natale le 17 décembre 1842. En 1810, il fut maire de Hambourg pendant l'occupation française, et se dévoua au service de son pays. Il fonda à Kuxhaven, sur le littoral de la mer du Nord, un établissement de bains de mer, le premier de ce genre. De 1821 à 1835, année où il se retira des affaires, il fut successivement directeur de la police et bourguemestre de Hambourg.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABEN-EZRA ou **HEZRA**, savant rabbin, né à Tolède vers 1119, mort à Rhodes en 1174; son véritable nom était Rabi-Abraham, fils du rabbin Mayer-ben-Ezra. L'interprétation de la Bible était l'objet principal des méditations et des écrits de cet homme de génie; il était en même temps médecin, poëte, grammairien et astronome: en cette dernière qualité, il prit une part active aux travaux des savants qui les premiers divisèrent le globe terrestre en deux parties égales au moyen de l'équateur. Brûlant du désir de s'instruire, il voyagea presque toute sa vie, visita l'Angleterre, la France, l'Italie, la Grèce, et mourut dans l'île de Rhodes, à l'âge de cinquante-cinq ans. Un ouvrage relatif à l'astronomie, et intitulé *Bréchit Chokhma* (*Initium Sapientiæ*), en partie traduit de l'arabe et en partie composé par lui, contribua beaucoup à étendre sa réputation; il a été depuis traduit en latin dans Wolf, *Biblioth. Hebræa,* t. III. On cite encore de lui: *Commentaires sur le Talmud;* — un autre ouvrage sur l'importance du Talmud, intitulé *Isoud Mara*, c'est-à-dire *Base de l'enseignement;* — *Commentaires sur l'Ancien Testament,* le plus important de ses écrits: ce sont des commentaires pleins d'érudition, dont Bomberg et Buxtorf ont enrichi les éditions qu'ils ont données du texte hébreu de la Bible (Venise, 1526). Ar. Pontanus publia une traduction latine des Commentaires d'Aben-Ezra sur *Abdias*, *Jonas* et *Sophonias;* Paris, 1559, in-4°. — Heusden en publia une autre à Utrecht, 1657. Le texte hébreu d'Aben-Ezra, sur Joël, fut imprimé à Paris en 1663. Rob. Estienne publia le commentaire d'Aben-Ezra sur Osias avec celui de deux autres rabbins; Paris, 1556, 1 vol. in-4°. — Le *Cantique des Cantiques* fut imprimé séparément à Paris en 1570. Son commentaire sur le Pentateuque, Naples, 1488, est très-rare. — On a encore d'Aben-Ezra un ouvrage moral intitulé *Chai-ben-Megir*, c'est-à-dire *Vive le fils qui ressuscite!* — le *Livre des Êtres animés,* où l'auteur prouve l'existence de Dieu par la merveilleuse structure des êtres qui peuplent l'univers; livre écrit en arabe, et traduit en hébreu par Jacob Ben-Alphander; — un commentaire sur Josèphe (*de Bello Judaïco*); Bâle, 1599, in-8° (hébreu et latin); — un livre de géométrie et d'algèbre; — un traité d'astronomie, intitulé *Porte des Cieux;* — un poëme, publié en hébreu et en latin par Th. Layde, Oxford, 1694, et un livre d'astrologie dont la bibliothèque de l'Escurial possède deux traductions manuscrites en limousin.

Aben-Ezra écrivait habituellement en hébreu corrompu ou juif: cependant la connaissance de l'hébreu primitif ne lui était pas non plus étrangère, comme il l'a prouvé dans plusieurs petits morceaux de poésie, énigmes, pensées et inscriptions qui se trouvent dans la préface de ses Commentaires. Les opinions d'Aben-Ezra contrastent singulièrement avec l'esprit du moyen âge: elles sont fondées sur le libre examen, sur la philosophie rationnelle, et même sur les sciences physiques et naturelles. Ses coréligionnaires l'ont surnommé *le sage*, *l'admirable*, et son nom a conservé jusqu'à présent la même estime dans toutes les synagogues du monde. [*Enc. des g. du m.*, et *Biographical Dictionary.*]

Bartolocci, *Biblioth. magna Rabbinica.* — Wolf, *Bibl. Hebr.*, tom. III. — De Rossi, *Dizionnario Storico.* — *Juchasin*, 98; edit. Amster. — *Allgemeine Encyclopædie.*

ABEN-GNEFIL, médecin arabe, vivait dans le douzième siècle. On a de lui un traité peu commun: *De virtutibus medicinarum et ciborum;* Venise, 1581, in-fol.

* **ABEN-HAMIN**, Maure de Grenade, auteur probablement supposé d'un livre arabe traduit en

espagnol, sous le titre : *Historia de los Vandos, de los Zegries y Abencerrages, cavalleros moros de Granada, de las Civiles guerras que huvo en ella, traduzida en castellano por Gines Perez de Hita*; Çaragoça (Mig. Xim. Lauchez), 1595, in-8°. Perez de Hita paraît en être non pas le traducteur, mais le véritable auteur. C'est un livre bien écrit et fort curieux, surtout par le grand nombre de romances moresques qu'on y trouve. Il a été plusieurs fois traduit ou imité. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale

ABEN-HUMEYA, dernier roi de Grenade, d'origine espagnole, né vers 1520, mort en 1568. En embrassant la religion mahométane, il changea son nom de *Ferdinand de Valor* contre celui d'*Aben-Humeya*. Les Maures révoltés contre Philippe II l'élurent roi de Grenade et de Cordoue, et le mirent en état de faire beaucoup de mal à l'Espagne, sa patrie, et à Philippe II, contre lequel il nourrissait une haine profonde. Trahi par un des siens, il fut étranglé; mais sa mort ne mit pas fin à l'insurrection des Maures. Ce sujet a été traité pour la scène par Martinez de la Rosa, homme d'État et poëte espagnol, qui fit jouer, en 1830, sa pièce *Aben-Humeya* au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris.

ABEN-PACE, ou plus correctement **EBN-BADJEH** (*Abou-Bekr-Mohamed-Ebn-el-Sayeg*), philosophe arabe, né à Cordoue vers le commencement du douzième siècle, mort en 533 de l'hégire (1138 de J.-C.), à Fez. Ses écrits ne sont que de simples ébauches que sa mort prématurée empêcha de développer. C'est le Vauvenargues des Arabes.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. escur.* — Ebn-Tophaïl, *Vie du philosophe Ebn-Yokdan*, trad. par Pocock; Oxford, 1671.

ABEN-RAGEL (*Ali*), astrologue arabe, vivait vers le commencement du onzième siècle de J.-C., sous le khalife Mamoun. Son livre, très-rare, *De Judiciis seu fatis stellarum*, a été traduit en latin et publié à Bâle par Henri Petri, et à Venise, en 1485, par Erhard Radelez. On a du même auteur un autre ouvrage, intitulé *De revolutionibus nativitatum, seu de fredariis*; Venise, 1524. La bibliothèque de l'Escurial possède quelques manuscrits arabes inédits d'Aben-Ragel.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. escur.*

* **ABEN-SALERO** (*Pascal de*), savant espagnol, d'origine mauresque, natif d'Urrea de Xalon, bourg de la province de Saragosse, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il a publié sur les poids et mesures de l'Aragon un ouvrage intitulé *Libro de Almutaçafes, en el qual se trata de las dificultades y advertencias tocantes á los pesos y medidas, el precio de los commercios ordinarios*, etc.; en Çaragoça (Lor. de Robles), 1609, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ABEN-ZOHAR. *Voy.* AVENZOAR.

* **ABERCROMBY** (*John*), horticulteur et agronome écossais, né en 1726 aux environs d'Édimbourg, mort en 1806. Fils d'un jardinier, il se livra de bonne heure à l'étude pratique de l'horticulture. Longtemps sollicité à publier ses observations, il se décida à faire imprimer, en 1767, un manuscrit intitulé *Que chacun soit son propre jardinier*, ou *Almanach du jardinier*. Ce livre eut successivement jusqu'à neuf éditions, et fut suivi de la publication d'un *Dictionnaire universel de jardinage et de botanique*, in-4°; — de *l'Art de soigner les jardins fruitiers* (*the British-fruit gardener*); Londres, 1779, in-12; — *Principes de la taille des arbres à fruits*, 1783, in-12; — *Manière de hâter la maturité des fruits et des fleurs*, 1781, in-12; — *le Jardin potager*. Tous ces ouvrages ont été traduits en plusieurs langues. — L'art horticole doit une partie de ses progrès à John Abercromby. F. D.

Biographical Dictionary of the Society for the diffusion of Useful Knowledge, t. I.

ABERCROMBY (*David*), médecin écossais, né vers 1520, mort en 1695. On a de lui les ouvrages suivants : 1° *Tuta ac efficax luis venereæ, sæpe absque mercurio et semper absque salivatione mercuriali, curandæ methodus*; Londres, 1684, in-12. Il y parle de la salivation mercurielle comme d'un remède dangereux dans la cure des maux vénériens; — 2° *De variatione et varietate pulsus observationes*; Londres, 1685, in-12; — 3° *Novæ Medicinæ tum speculativa tum practica clavis*; Londres, 1685, in-12, avec l'ouvrage précédent. L'auteur prétend que la saveur suffit pour décider de la vertu des médicaments. L'amer, le doux, le piquant et l'aigre sont les saveurs sur lesquelles il veut qu'on décide de la propriété des simples; — 4° *Fur Academicus, sive satyra de insigniobus inter eruditos furtis*; Amstelodami, 1689, in-12.

Biographical Dictionary. — *Acta Erudit. Lips.*, an. 1688.

***ABERCROMBY** (*Patrick*), historien écossais, né à Farfar (Angus-shin) en 1656, mort vers 1716. Il s'est fait connaître par son histoire militaire de l'Écosse, publiée sous le titre : *Martial achievements of the Scotch Nation*; Edinburgh, 1711, in-fol.; nouvelle édition avec fig., *ibid.*, 1762, 2 vol. in-8°.

Al. Chalmer, *General Biographical Dictionary.*

ABERCROMBY (sir RALPH), général anglais, né à Monstry (Écosse) en 1734, mort en Égypte le 28 mars 1801. Il entra fort jeune au service, et parvint rapidement aux premiers grades. Il déploya beaucoup d'habileté et de bravoure dans les campagnes des armées anglaises en Flandre et en Hollande, pendant les années 1794, 1795, 1796 et 1799; mais il ne put prévenir les échecs reçus par les troupes britanniqués aux attaques du camp de Famars et de

Valenciennes, et dans les deux batailles de Castricum et de Berghem, gagnées sur le duc d'York par les Français sous les ordres du maréchal Brune. Abercromby ne fut pas plus heureux en Irlande, où il avait été appelé comme général de l'armée anglaise. Sa modération et sa capacité y échouèrent contre les obstacles que lui opposaient l'acharnement des partis et l'indiscipline des troupes. Enfin il ne fut pas moins malheureux en Égypte : il y débarqua à la tête d'une armée de seize mille hommes, et s'empara d'abord du fort d'Aboukir, malgré la résistance héroïque d'une garnison trop faible contre d'aussi nombreux assaillants. L'armée française s'étant repliée sur Alexandrie, Abercromby s'avança contre elle, en couvrant son camp par des lignes de défense; il fut attaqué par les Français sous les ordres du général Menou, le 21 mars 1801. Sans être arrêtés par la grande infériorité du nombre, les Français, perçant les deux lignes de l'infanterie anglaise, pénétrèrent jusqu'à la réserve. Abercromby, avec son état-major, fit en vain des prodiges de valeur : la plupart de ses officiers furent tués, et lui-même, blessé mortellement, expira sept jours après sur le bâtiment qui le transportait à Malte, où il fut enterré. Abercromby avait siégé au parlement en 1794 et 1796, comme député du comté de Kindros. On peut citer cet officier général, d'un mérite reconnu, au nombre des hommes que la fortune s'est plu en quelque sorte à persécuter. Le gouvernement anglais, rendant justice à son mérite, lui a érigé un monument dans la cathédrale de Saint-Paul à Londres. [*Enc. des g. du m.*, et *Biographical Dictionary.*]

Records of the British Army. — Wilson, *History of the British expedition to Egypte.*

** **ABERCROMBY** (*James*), homme d'État anglais, fils du précédent, naquit le 7 novembre 1776. Il entra au parlement en 1832, comme représentant de la ville d'Édimbourg; il fut membre du ministère de lord Melbourne, et *speecher* de la chambre des communes. En 1839, il entra à la chambre des lords avec le titre de baron de Dunfermlane.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

** **ABERDEEN** (*Georges Gordon*, comte D'), né vers 1780, homme d'État anglais, vicomte de Formarine, un des seize pairs écossais. Il se fit d'abord connaître en 1813 par une mission diplomatique auprès de la cour de Vienne, qu'il décida à entrer dans la nouvelle coalition formée contre la France; il signa, le 30 octobre, à Tœplitz, les préliminaires de cette coalition. Nommé ambassadeur extraordinaire près de l'empereur François Ier, il devait concourir, pour l'Angleterre, aux arrangements entre l'Autriche et Joachim Murat, alors roi de Naples, dans le but d'échanger ce royaume contre d'autres États, et de le restituer à l'ancien roi Ferdinand; mais le retour de Napoléon en France, et la déclaration de guerre de Murat à l'Autriche, laissèrent cette mission sans résultat. Le comte d'Aberdeen avait fondé, en 1804, sous le nom de *Société des Voyageurs athéniens*, une association savante, avec la singulière condition que, pour y être admis, il fallait avoir voyagé en Grèce. En 1828 lord Aberdeen fut nommé ministre des affaires étrangères par l'influence du duc de Wellington. Intimement lié avec M. de Metternich, il s'éloigna tout à fait du système de Canning, et se rapprocha de la politique de l'Autriche. Ce fut pendant son administration qu'eut lieu la bataille de Navarin, qu'il qualifia de *catastrophe inattendue.* Cependant il signa avec les plénipotentiaires de France et de Russie les premiers protocoles relatifs à la Grèce, et se distingua encore par l'énergie de ses paroles au sujet de don Miguel, qu'il n'hésitait pas à signaler au parlement britannique comme un *monstre d'un nouveau genre*, bien qu'il le favorisât par sa politique. Le 16 novembre 1830, il suivit le duc de Wellington dans la retraite du ministère, et figura depuis avec lui à la tête des plus ardents torys, combattant avec passion les mesures libérales du ministère Grey. C'est ainsi qu'il changea subitement de langage relativement au prince portugais : celui qu'il avait traité de monstre devint tout à coup pour lui un objet de sympathie. Ces revirements, et d'autres particularités de sa conduite parlementaire, ne font pas honneur à ses principes politiques. Un des derniers actes de son premier ministère fut la reconnaissance de Louis-Philippe comme roi des Français; elle suivit de très-près la notification qui fut faite au roi d'Angleterre de l'avénement du nouveau roi. Depuis sa retraite il se montra l'un des adversaires les plus décidés du nouveau ministère whig, et défendit avec ardeur la cause de don Carlos en Espagne. Dans le court ministère Peel-Wellington, qui dura depuis le 14 novembre 1834 jusqu'au 8 avril 1835, il eut le portefeuille de ministre des Colonies. En 1841, après la chute du ministère Melbourne, il fit partie du cabinet Peel comme ministre des affaires étrangères, et, en 1846, il céda de nouveau la place à lord Palmerston, l'un des membres les plus éminents du ministère actuel de la Grande-Bretagne. [*Enc. des g. du m.*, et *Conversations-Lexicon*, édit. de 1851.]

ABERLI (*Jean-Louis*), peintre de paysage, né en 1723, mort en 1786 à Winterthur. Ses œuvres gravées et coloriées furent remarquables à l'époque où elles parurent, et sont encore estimées des amateurs. Les plus grandes et les plus belles de ses gravures représentent les vues de Cerlier, d'Yverdun, de Muri et de Vimmis.

Journal Helvétique des Arts et de la Littérature, cah. 1 à 8; Zurich, 1808. — Füssli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweitz.* — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ABERNETHY (*Jean*), théologien irlandais, né à Colraine (comté de Londonderry) en 1680,

mort en 1740. Fils d'un ministre presbytérien, il se voua à la carrière ecclésiastique. Pendant les troubles de 1689, il alla étudier en Écosse. A vingt et un ans il revint en Irlande, où il se fit remarquer par des sermons et par quelques écrits polémiques. Trois communions religieuses étaient alors établies en Irlande, et y exerçaient une influence très-inégale. La religion catholique avait pour elle les quatre cinquièmes de la nation; mais elle était opprimée par des lois rigoureuses qui excluaient de toute participation aux fonctions publiques ceux qui la professaient. La communion anglicane, beaucoup moins nombreuse, était la plus puissante, parce que c'était celle du gouvernement, des fonctionnaires publics et de tous les grands propriétaires. Un assez grand nombre de presbytériens et d'autres sectaires, qu'on appelait dissidents (*dissenters*), parce qu'ils refusaient de souscrire au symbole anglican et de prêter le serment du *Test*, exigé par le gouvernement, formaient une troisième secte, dont les membres, moins nombreux encore que les anglicans, et, comme les catholiques, exclus de toute participation aux places, étaient, par une suite nécessaire de toute persécution, plus éclairés dans leur doctrine, plus zelés dans leur croyance et plus réguliers dans leurs mœurs. Les dissidents irlandais formaient plusieurs congrégations distinctes, qui avaient chacune leur pasteur. Non-seulement le synode jugeait de la capacité des jeunes ecclésiastiques qui aspiraient aux fonctions du ministère, mais il s'était encore arrogé le droit de choisir le pasteur qui pouvait convenir à chaque congrégation, ainsi que la congrégation qui convenait au pasteur. Ce fut là pour Abernethy une source de violentes discussions, d'un grand nombre d'écrits polémiques, qui divisèrent tout à la fois les théologiens et les membres de la colonie presbytérienne.

Les principaux ouvrages d'Abernethy sont deux volumes de *Sermons sur les attributs divins;* Londres, 1748.

Suard, dans la *Biograph. Univers.* — *Biographia Britannica.* — J. Mears, *Sermon on Death of Abernethy;* Dublin, in-8°, 1741. — Bonnet et Bogue, *History of Dissenters*, IV, 76.

ABERNETHY (*Jean*), médecin et chirurgien anglais, né vers 1763 à Derby en Irlande, mort le 20 avril 1831. Il fit ses études à Londres sous le célèbre Hunter. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy, il attira à ses leçons de nombreux élèves, et fut un des principaux partisans de l'école physiologique. Abernethy regardait l'estomac comme le foyer de presque toutes les maladies. « L'estomac est tout, disait-il; nous en usons mal avec lui quand nous sommes jeunes, et il en use mal avec nous quand nous sommes vieux. » Il s'acquit autant de réputation par sa science et son habileté que par son caractère original. Un homme riche, tourmenté de la goutte, lui demanda un jour un moyen de se débarrasser de ce mal. « Vivez, lui dit-il, avec un demi-schelling par jour, et gagnez-le. » Quoique opérateur très-habile, il enseignait comme un axiome chirurgical: « Empêcher que l'opération ne devienne nécessaire, et guérir le malade sans recourir au bistouri. » Abernethy a le premier conçu et exécuté la ligature de l'artère iliaque externe, dans les anévrismes siégeant à l'origine de l'artère crurale. Il a publié un *Traité de physiologie,* 1 vol. in-8°; Londres, 1821; un *Traité théorique et pratique de chirurgie;* Londres, in-8°, 1830; et un grand nombre de mémoires qui ont été réunis et publiés sous le titre de *Surgical and Physiological Works* (*Œuvres chirurgicales et physiologiques*), 4 vol. in-8°; Londres, 1831.

Biographical Dictionary.

* **ABERTINELLI** (*Mariotto*), peintre de l'école florentine, mort vers l'an 1512. Élève de Cosne Rosegli, il passa pour un des bons artistes de son temps. Il fit quelques ouvrages estimés et forma plusieurs élèves, parmi lesquels se distinguent Julien Bugardini, le Fransèque, Florentin, Innocent d'Imola, et Visino de Florence.

Nagler, *Neues Allgemeines Künster-Lexicon.*

***ABESCH** (*Anna-Barbara*), fameux peintre sur verre, mort en Suisse vers 1750. Le célèbre monastère de Muri (canton d'Argovie) renferme plusieurs échantillons de ses talents.

Füssli, *Künstler-Lexicon.*

ABGAR, nom patronymique d'une suite de princes qui régnèrent sur la ville d'Édesse en Mésopotamie, depuis le deuxième siècle avant J.-C jusqu'au troisième siècle de notre ère. L'un des plus connus est Abgar Mannus, que les historiens appellent aussi *Abarus, Ariamne* et *Achare.* Il monta sur le trône vers l'an 57 avant J.-C., époque à laquelle la Mésopotamie appartenait en partie aux Romains. Lorsque Crassus entreprit son expédition contre les Parthes, Abgar Mannus s'offrit pour lui servir de guide, le conduisit à travers des déserts privés d'eau, et fit tomber l'armée romaine entre les mains des Parthes. — Les princes d'Édesse comptaient beaucoup de Juifs parmi leurs sujets, ils connurent de bonne heure le christianisme; quelques-uns même, après avoir embrassé le judaïsme, se firent chrétiens. C'est sans doute ce qui a donné naissance à la correspondance entre un de ces Abgar et Jésus-Christ, correspondance qui a été rapportée par Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, et qu'on a généralement regardée comme apocryphe. Il existe une histoire particulière de cette dynastie par Bayer (*Historia Osrhoena et Edessena ex nummis illustrata;* Saint-Pétersbourg, 1734, in-4°). Il y a encore là bien des points obscurs à éclaircir, malgré les renseignements que nous donnent les médailles et les autres monuments historiques découverts depuis un siècle. [*Enc. des g. du m.*, et *Conv. Lexicon.*]

Eusèbe, *Hist. Eccles.*, 13. — Dion Cassius, XI, 20. — Plutarque, *Crassus*, c. XXI.

ABIA ou **ABIAM**, roi de Juda, mort en 955 avant J.-C. Il succéda en 957 à son père Roboam

(Rehabeam), et défit Jéroboam, roi d'Israël, dans une bataille sanglante. Il laissa vingt-deux fils et seize filles.

III *Rois*, 15. — II *Paralipomènes*, 13. — Josèphe, *Antiq.*, liv. VIII, chap. II.

ABIA, chef de la huitième des vingt-quatre classes des prêtres juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, était de la classe des Abia.

ABIATHAR, grand prêtre des Juifs, échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son père Abimelek. Comme Abiathar voulut dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon le fit arrêter et le relégua à Anatho, vers l'an 1014 avant J.-C.

I *Rois*, 2. — I *Chronic.*, 24. — Josèphe, liv. VII et VIII, *Antiq.* — Usser, *Annales*.

ABIBO, martyr, mourut pour la foi nouvelle vers la fin du quatrième siècle, sous le règne d'Honorius. Sa mémoire se célèbre le 15 novembre.

Socrate, *Hist. Eccles.*

ABICHT (*Jean-George*), orientaliste allemand, né le 21 mars 1672, à Koenigsée, dans la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, mort le 5 juin 1740 à Wittemberg. Il était professeur à l'université de Wittemberg, et remplissait les fonctions de pasteur dans la même ville. Abicht fut un des collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipzig, et se distingua par sa polémique avec Jean Franke sur l'usage grammatical, prosodique et musical des accents hébreux. Parmi ses nombreux écrits, dont la liste a été donnée par Michel Ranft (*Vies des théologiens saxons*, t. I, p. 1) et par les auteurs des *Acta hist. Eccles.*, t. V, p. 289, on remarque : *Selecta Rabbinico-philologica* (3e édition, augmentée du *Trifolium orientale* de Scherzer); — *Accentus Hebræorum ex antiquissimo usu lectori explicati*; — *Usus accentuum hebræorum musicus et oratorius*; — *De mendacii bonitate et malitia*; — *De limitibus humani intellectus*. — La plupart de ces écrits ont été insérés dans le *Trésor d'Ikenius*.

Ern. Chr. Schrœder, *Programma academicum in exequias Joh. Geo Abichti*; Witteb, 1740. — J. Wilh. Berger, *Oratio funebris in exequiis Joh. Geo. Abichti*; Witteb, 1740. — Christoph Ludwig Crell, *Programma academicum: Memoria Joh. Geo. Abichti*; Witteb., 1741. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lex*, I, 23. — Ranft, *Leben Sachsischer Gottesgelehrten*, I. — *Acta histor. Eccles.*, V, 289.

ABICOT (*Nicolas*), chirurgien, né à Bonny dans le Gâtinais, mort en 1624. Il acquit une grande réputation dans son art, et publia un *Traité de la Peste* et d'autres écrits de médecine.

ABIDENUS ou **ABYDENUS**, historien grec auquel on attribue deux ouvrages, l'un intitulé *Assyriaca*, l'autre *Chaldaïca*. Les fragments que citent Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*, saint Cyrille dans son écrit contre Julien, et Syncelle dans sa *Chronographie*, ont été recueillis et commentés par Scaliger dans son *Thesaurus* et dans son *Emendatio temporum*. Un littérateur napolitain du seizième siècle, Scipio Tettius, assure, dans son *Catalogus libror. manus.*, cité dans le Supplément de la *Bibliotheca nov. libror. manuscr.* de Labbe, p. 167, que l'ouvrage entier d'Abidenus existait en manuscrit dans une bibliothèque d'Italie. L'époque où vécut Abidenus est aussi incertaine que sa véritable patrie. Le nom d'Abydus est commun à quatre villes : l'une sur l'Hellespont, l'autre en Égypte, où étaient un temple d'Osiris et un palais de Memnon; une troisième dans la Macédoine, nommée *Abydon* par Étienne de Byzance et par Suidas; enfin, une quatrième dans la Iapygie, mentionnée par Eustathe. Si on se rappelle que Bérose termina son ouvrage à Alexandrie sous Ptolémée Philadelphe, on est porté à croire que notre Abidenus, imitateur de Bérose, fut un prêtre égyptien attaché au temple d'Osiris à Abydus, et qu'il vécut sous les premiers Ptolémées, lorsque le goût des lettres florissait encore à la cour d'Alexandrie. Il ne faut pas le confondre avec un autre Abydenus cité par Suidas et qui avait pour nom propre *Palæphatus*. Celui-ci était disciple et contemporain d'Aristote; il a pu écrire les *Cypriaca*, *Deliaca* et *Attica*, que Suidas lui attribue d'après Philon d'Héraclée et Théodore d'Ilium; mais les *Arabica*, ou l'*Histoire d'Arabie*, que Suidas attribue également à son *Palæphatus Abydenus*, paraissent, à cause de la nature du sujet, devoir appartenir à l'auteur de l'*Histoire des Assyriens et des Chaldéens* : on a même cru que c'était seulement un titre différent du même ouvrage, attendu que la Chaldée a souvent été censée faire partie de l'Arabie.

Malte-Brun, dans la *Biogr. Universelle*. — Vossius, *de Histor. græc.*, p. 375, éd. Westermann. — Schœll, *Histoire de la Littérature grecque*, t. III, p. 213. — C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, t. IV, édit. Firmin-Didot.

ABIGAÏL, personne biblique, épouse de Nabal, dont les riches possessions s'étendaient sur le Carmel. Voici le récit de la *Bible* : Nabal était fou, brutal et sordide. En plus d'une occasion, David, sacré roi par Samuel, et qu'alors Saül persécutait, avait donné à cet homme des marques de bienveillance et d'amitié. Poursuivi, mourant de soif et de faim, il arriva un jour au pied du mont Carmel, et dépêcha l'un de ses gens vers Nabal, pour lui exposer sa détresse et solliciter quelques secours : il n'obtint qu'un refus formel et des paroles outrageantes. Transporté de colère, David résolut d'exterminer l'impitoyable avare, lui, sa maison et tous les siens. Il allait se venger quand Abigaïl parut devant lui, accompagnée de nombreux esclaves qui portaient des fruits, du vin, des vivres de toute espèce; elle l'implora comme seigneur et maître, le conjurant d'accepter les présents de sa servante indigne. Ses charmes, sa générosité modeste touchèrent le cœur de David : Nabal fut sauvé; et plus tard le roi de Judée se souvint d'Abigaïl, et la mit au rang de ses épouses.

I *Samuel*, XXIV.

ABILDGAARD (*Pierre-Christian*), médecin et naturaliste danois, né à Copenhague vers 1740,

mort en 1808. Il a composé plusieurs ouvrages sur la médecine, la minéralogie et la zoologie; différents mémoires imprimés dans les recueils de la Société d'histoire naturelle et de l'Académie des sciences de Copenhague, dont il fut le secrétaire. Il donna la description du fameux *Megatherium* en même temps que Cuvier. Il se voua de bonne heure à l'étude de la médecine humaine et vétérinaire; il visita la France, et il passa deux ans à Lyon pour suivre les cours de l'école vétérinaire. Il contribua beaucoup à faire établir dans sa patrie une école semblable, dont il fut nommé directeur, et dans laquelle il professa longtemps. Il fut aussi l'un des fondateurs de la Société d'histoire naturelle de Copenhague.

Historia brevis regii instituti veterinarii Hafniensis; Hafniæ, 1788. — Cuvier, *Sur les ossements fossiles*, tom. V, part. I, p. 176.

ABILDGAARD (*Nicolas-Abraham*), peintre d'histoire du roi de Danemark, né à Copenhague en 1744, mort dans cette même ville le 4 juin 1809, professeur et directeur de l'Académie des beaux-arts. C'est le plus grand peintre que le Danemark ait possédé; ses ouvrages annoncent à la fois de profondes études, une grande richesse d'imagination, et une remarquable force d'expression. Il peignit la plupart des tableaux qui décorent le palais du roi à Christianbourg: plusieurs ont été reproduits par l'art du burin. Parmi ces différents tableaux on remarque: un *Philoctète blessé*, un *Cupidon*, un *Socrate*, remarquable par la correction du dessin et la vigueur du coloris; *Jupiter pesant la destinée des hommes*; l'*Ombre de Culmin apparaissant à sa mère* (d'après Ossian); l'*Europe personnifiée aux quatre principales époques de son histoire* (au palais de Christianbourg, à Copenhague); enfin quatre tableaux de grande dimension, représentant des sujets tirés des comédies de Térence. Malheureusement les plus beaux ouvrages d'Abildgaard ont péri dans l'incendie du palais de Christianbourg, en 1794. Ses admirateurs lui ont donné le surnom de *Raphaël du Nord* à cause de la perfection de son coloris. La carrière du professeur ne fut pas moins distinguée que celle de l'artiste: il a formé des peintres et des sculpteurs qui honorent à la fois leur maître et leur pays, parmi lesquels se distingue le célèbre Thorwaldsen. Abildgaard s'est aussi acquis de la réputation par des écrits ayant pour but de corriger le mauvais goût dans les arts, par la description des chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie der Wissenschaften und Künste*. — Weinwich, *Kunst-historie in Danemark*. — Füssli, *Künstler-Lexicon*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **ABILDGAARD** (*Sören*), naturaliste danois, né vers 1725, mort en 1791. Il a écrit en danois des ouvrages de topographie minéralogique, sous les titres: *Beskrivelse over Stevens Klink, og dens naturlige Maerkwerdigheder*; Copenhague, 1759, in-4° avec pl. (description du rocher de Steven en Seeland et de ses singularités); — 2° *Physik mineralogisk Beskrivelse over Moens Klint* (description physique et minéralogique du cap Moen); Copenhague, 1781, in-8°. — Outre ces ouvrages, qui ont été traduits en allemand (Copenhague et Leipzig, 1764, in-8°), on a du même auteur une dissertation intéressante *sur la tourbe*, publiée d'abord dans le *Magasin d'agriculture du Danemark*, puis traduite en allemand et imprimée à part sous le titre: *Abhandlung vom Torf*; Copenhague, 1765. — Soeren Abildgaard a été confondu par Watt (*Bibliotheca Britannica*) avec Pierre Christian Abildgaard.

Ersch, *Handbuch der Deutschen Literatur*, t. II, p. 33.

* **ABILLON** (*André* D'), théologien français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui: 1° *la Morale des bons esprits*; Paris, Piquet, 1643, in-8°; — 2° *Nouveau cours de philosophie*; Paris, Piquet, 1633, in-8°; — 3° *le Concile de la Grâce, ou Réflexions théologiques sur le deuxième concile d'Orange*; ibid., 1645, in-4°; — 4° *la Métaphysique des bons esprits*; ibid., 1642, in-8°. E. D.

ABIMÉLECH. La Bible cite plusieurs personnages de ce nom, qui signifie *père du roi* (אבימלך), et paraît avoir été commun à tous les rois philistins de Gerar (pays dont il est question dans la Genèse), et d'un usage assez général dans l'antiquité parmi les rois de l'Orient. — Le premier Abimélech dont parle l'Écriture était contemporain d'Abraham et de Sara; le second vivait du temps d'Isaac et de Rebecca. La Bible leur attribue à tous les deux une aventure à peu près semblable: le premier Abimélech, d'après le récit biblique, emprunté sans doute à une ancienne tradition, enleva Sara, épouse d'Abraham, qui, malgré ses quatre-vingts ans, était encore d'une rare beauté. Abraham la présenta comme sa sœur, étant née du même père, mais d'une autre mère: il craignait, en déclarant leur union, la jalousie d'un rival. Aussi Abimélech allégua-t-il pour excuse son ignorance, lorsque Dieu, qui lui apparut en songe, l'eut menacé de le faire mourir pour avoir enlevé Sara. Abimélech la rendit au patriarche son époux, en donnant à Sara mille pièces d'argent pour acheter un voile qui dérobât sa beauté à l'admiration publique. Ayant engagé Abraham à s'établir dans ses États, il contracta avec lui une alliance dont la durée et les effets devaient s'étendre à leur postérité. L'endroit où cette alliance fut jurée s'appela dans la suite *Ber-Sabée* (Puits du serment). Ce récit rappelle tout à fait les relations du second Abimélech avec Isaac et Rebecca. L'Écriture ajoute qu'après avoir reconnu que Rebecca était femme d'Isaac, Abimélech prononça la peine de mort contre celui qui ferait violence à l'étrangère. Devenu dans la suite jaloux de la prospérité d'Isaac, il l'éloigna de son pays; mais quelque temps après, reconnaissant que le Seigneur était avec lui, il vint le trouver

à *Ber-Sabée*, et renouvela avec lui l'alliance déjà formée dans ce lieu entre leurs pères. Cette alliance, célébrée par un festin, eut lieu vers l'an 1804 avant J.-C.

Le troisième et dernier Abimélech, dont parle la Bible, vivait en Palestine du temps des Juges, et mourut en 1235 avant J.-C. Il était fils de Gédéon et d'une concubine de ce général des Hébreux. Son activité le fit réussir dans ses vues ambitieuses. Il remplaça son père comme chef d'Israël, au détriment de ses frères légitimes affaiblis par leur discorde : il s'attira la haine de ses sujets par des actes fréquents de violence et de cruauté, particulièrement envers les habitants de Sichem, et périt au siége d'une ville : une femme lança sur lui, du haut d'une tour fortifiée, un éclat de meule de moulin qui lui fracassa la tête. Près d'expirer, il appela son écuyer et lui commanda de le percer de son épée, afin que l'on ne pût dire qu'il avait été tué par une femme. [*Enc. des g. du m.*]

Genèse, chap. XX, XXI, XXVI. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, lib. I. — *Juges*, IX.

ABINGTON (*Thomas*), antiquaire anglais, né à Thorpe, dans le Surrey, le 23 août 1560, mort le 8 octobre 1647. Il était fils du trésorier de la reine Élisabeth. Il fit ses études à Oxford, à Reims et à Paris. Accusé, avec son frère Édouard, d'avoir trempé dans la conspiration de Babington pour délivrer la reine Marie d'Écosse, il fut enfermé pendant six ans à la Tour de Londres. A sa sortie de prison, il se retira à Henlip, dans le comté de Lancastre, où il donna asile aux deux jésuites Garnet et Oldcorn, accusés de complicité dans la conspiration des poudres. On lui fit son procès, et il fut condamné à mort. Grâce à la protection de lord Mountegli, son beau-frère, la peine capitale fut commuée en celle d'un exil de Londres. On a d'Abington une *Histoire d'Édouard IV*, publiée par son fils après la mort de l'auteur, et une traduction anglaise de l'historien Gildas; Londres, 1638, in-8°. On conserve en manuscrit des *Recherches sur les antiquités de la province de Worcester* et l'*Histoire de la cathédrale de Worcester*.

Biographia Britannica.

ABINGTON (*Guillaume*), fils du précédent, né en 1605, mort en 1659, a publié 1° une tragi-comédie intitulée *la Reine d'Aragon*, qui fut représentée à la cour de Charles Ier; — 2° des *Observations sur l'histoire*; Londres, 1641, in-8°; — 3° des poésies sous le titre de *Castora*; Londres, 1635, in-8°.

Biographical Dictionary.

ABINGTON (*Françoise*), célèbre comédienne anglaise, née en 1731, morte le 4 mars 1815, débuta au théâtre de Haymarket en 1759, sous la direction du poëte Théophile Cibber. Elle jouit pendant plus de trente ans de la faveur du public sur les théâtres de Dublin et de Londres.

Davies, *Life of Garrick*, t. II, p. 175. — *Biographical Dictionary.*

***ABIOSI** ou **ABIOSUS** (*Jean*), médecin et mathématicien, né à Bagnuolo, dans le royaume de Naples, florissait vers 1494. On a de lui : *Dialogus in astrologiæ defensionem, item Vaticinium à diluvio usque ad Christi annos XVII*; Venetiis, 1494, in-4°, ouvrage rare.

Biographical Dictionary.

ABIOU, fils d'Aaron, grand prêtre, fut dévoré par les flammes l'an 1490 avant J.-C., avec son frère Nadab.

Exod., XXIV. — *Levitic.*, X. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. III, c. 9.

ABIRAM, fils aîné d'Hilel, qui rebâtit la ville de Jéricho vers l'an 1313 avant J.-C., cent trente-sept ans après sa destruction par Josué. Il périt subitement; Josué avait prononcé une malédiction contre celui qui rétablirait cette ville. (*Deutéronome*, XXXIV, 3.)

ABIRON, petit-fils de Phallu, fils de Ruben, conspira contre Moïse et Aaron, avec Nathan et Coré. Ils furent engloutis par la terre entr'ouverte, l'an 1489 avant J.-C.

ABISAI (אבישי), général juif, se rendit célèbre sous le règne de David par sa valeur et son attachement à ce prince; il massacra trois cents hommes, mit en fuite plusieurs milliers d'Iduméens, et tua un géant philistin, armé d'une lance dont le fer seul pesait trois cents sicles (douze livres et demie).

II *Reg.*, XXIII. — Josèphe, liv. VII, c. 7.

***ABLABIUS** (Ἀβλάβιος), poëte grec, vivait vers la fin du quatrième siècle de notre ère. Il ne nous reste plus de lui que des fragments d'épigrammes, conservés dans l'*Anthologia græca*, t. IX, n. 763, édit. Jacobs.

Fabricius, *Biblioth. græca*, t. IV, 457. — Brunck, *Analecta*, t. II, 3.

ABLANCOURT (*Nicolas Perrot* D'), traducteur célèbre, né le 5 avril 1606 à Châlons-sur-Marne, mort le 17 novembre 1664. Il étudia à Sedan, fut reçu avocat, puis renonça à toute espèce de fonctions publiques pour se livrer aux lettres. Il passa quelque temps à Leyde et en Angleterre, où lord Perrot, son parent, voulut le fixer par l'espérance d'une grande fortune; mais d'Ablancourt revint à Paris, où il partagea son temps entre l'éducation de ses neveux, l'étude et les soins de l'amitié. Il fut reçu membre de l'Académie en 1637. Colbert désigna, en 1662, d'Ablancourt comme historiographe de Louis XIV; mais le roi le refusa comme protestant. A sa mort, causée par la gravelle, on répandit le bruit que, s'étant abstenu de prendre de la nourriture pendant quelques jours pour diminuer ses douleurs, il avait, à l'exemple d'Attius, fini par se laisser mourir de faim. Sa carrière littéraire est à peu près renfermée dans ses traductions d'écrivains célèbres de l'antiquité. Celles qu'il a publiées de Tacite, de César, de Lucien, de Thucydide, des *Stratagèmes* de Frontin, etc., étaient surnommées de son temps *les belles infidèles*, le traducteur s'étant plus attaché à se

rendre agréable aux lecteurs français qu'à reproduire la manière et même le sens littéral des auteurs originaux. On lui doit aussi une traduction de Marmol, *Description de l'Afrique ;* Paris, 1667, 3 vol. in-4°. Cette traduction, laissée inachevée par d'Ablancourt, fut terminée par Patru, son ami, et publiée par Richelet. On ne saurait contester à d'Ablancourt une sorte d'élégance de style; mais c'est là un mérite trop mince, pour qu'on lui pardonne d'avoir travesti les auteurs qu'il prétendait interpréter.

OEuvres de Patru. — *Mémoires* de Nicéron, tom. VI et X. — *Dictionnaire* de Bayle, avec les remarques de Joly.

ABLAVIUS ou *Ablabius*, préfet du prétoire, mort en 350 de J.-C. Constantin le Grand le désigna en mourant pour servir de conseil à Constance; mais cet empereur le priva de cet emploi, sous prétexte de céder à la voix de l'armée. Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, pour y vivre en philosophe. Constance, redoutant le pouvoir de son ancien conseiller, lui fit porter une lettre dans laquelle il feignit de l'associer à l'empire; mais comme Ablavius demandait où était la pourpre qu'on lui envoyait, des officiers entrèrent et le mirent à mort. — Un historien du même nom avait écrit, *De rebus Geticis,* un ouvrage que Jornandès paraît avoir pris pour base du sien.

Jornandes, *De rebus Geticis,* IV, 14.

* **ABLÉCIMOF** (*Alexandre*), écrivain russe, né à Moscou en 1784, est l'auteur du premier vaudeville national en langue russe. Il suivit d'abord la carrière militaire, et il obtint le grade d'officier d'état-major. Ses écrits, assez nombreux, sont en général peu répandus; mais on joue souvent et avec succès, sur tous les théâtres de la Russie, le *Meunier,* petite pièce charmante, dans laquelle on a reconnu un tableau fidèle des mœurs du peuple russe. C'est un opéra-comique vraiment national, où règne la plus franche gaieté.

Yazoikov, dans le *Dictionnaire encyclopédique russe,* t. I, p. 36.

ABNER, rabbin, né à Burgos vers 1270, mort en 1346. Il se convertit au christianisme à Valladolid, où il exerçait la profession médicale. Il prit dès lors le nom d'Alphonse de Burgos (*Alfonso el Burgales*), et se signala par son zèle pour la religion chrétienne. On a de lui un *Traité sur la peste* (en espagnol); Cordoue, 1551, in-4°. Abner, avant sa conversion, avait publié un ouvrage sur la concordance des lois, et accompagné de gloses le Commentaire d'Aben-Hezra sur les dix préceptes de la loi. Après avoir abjuré le judaïsme, il écrivit, en hébreu, une réfutation du livre du rabbin Quinchi, intitulé *Milchamoth Hasem* (Guerres du Seigneur), livre dirigé contre les chrétiens.

Bartolocci, *Biblioth. magna Rabbinica.*

ABNER, personnage biblique, fils de Ner, fut d'abord général des armées de Saül, puis il servit Isboseth pendant sept années contre David; blessé de l'ingratitude du fils de Saül, il se rangea du côté de son compétiteur, à qui il ramena sa femme Michol que Saül lui avait enlevée. David conçut dès lors pour Abner une amitié qui excita contre lui la jalousie et la haine d'un autre général de ce prince, Joab, dont Abner avait tué un frère nommé Azaël, et dont il devint aussi le meurtrier. David fut profondément attristé de cet événement; il exprima sa douleur par une complainte consignée dans le livre des *Psaumes :* cette complainte (psaume 38) et celle du même roi sur la mort de Jonathan, fils de son rival Saül, sont regardées, avec raison, comme les plus anciens modèles de poésie élégiaque.

I *Samuel,* 14, 17, 26. — Josèphe, *Antiq.*, VII, 1.

* **ABOD-AZTAI** (*Michel*), savant Hongrois, mort le 16 novembre 1776. Il étudia la philologie à Franaker en Hollande, et fut jusqu'à sa mort professeur au gymnase de Nagy-Engyed, en Transylvanie. On a de lui : *Systema antiquitatum græcarum ; Grammatica latina,* 1744; *De mora Dei,* 1733.

Oesterreichisches Biographisches Lexicon, p. 10; Vienne, 1851.

ABOS (*Maximilien-François et Gabriel* D'), deux frères nés dans le Béarn vers la fin du dix-septième siècle, marins intrépides, vaillants chevaliers de Malte, se défendirent, en 1698, dans le port de Nio (l'ancienne *Ios*), avec quatre navires contre la flotte du capitan-pacha, composée de cinquante galères, et remportèrent la victoire. Maximilien mourut peu de jours après cet exploit. Son frère retournait à Malte avec un immense butin, lorsqu'il fut pris par des pirates tunisiens et envoyé à Constantinople. Mahomet IV ayant vainement essayé d'attacher à son service un guerrier aussi brave, lui fit trancher la tête.

ABOU, par abréviation BOU, et en chaldéen AB, nom sémitique qui signifie *père,* et précède beaucoup de noms propres hébreux, syriaques et arabes. Ainsi, *Abou-Bekr* veut dire *père de la vierge; Abou-'l-Faradj*, père de la joie; *Bou-Maza,* père de la chèvre, etc.

ABOU-BEKR, premier khalife, né à la Mecque vers l'an de J.-C. 573, mort à Médine au mois d'août 634. Abou-Bekr, surnommé El-Siddik ou le Sincère, avait porté d'abord le nom d'Abd-el-Caaba, et était fils d'Abou-Kohafa-ben-Amer, de la tribu des Benou-Taïm. Il jouissait à la Mecque d'une grande influence due à sa vaste instruction, à sa parfaite connaissance des traditions koréïschites, à la réputation qu'il avait de savoir interpréter les songes, à l'affabilité de ses manières : juge criminel, il prononçait sur les amendes dues pour les meurtres, et s'occupait en outre du commerce, qui lui avait fait acquérir une assez grande aisance. Lorsque Mahomet, se portant comme prophète et législateur des Arabes, eut commencé sa prédication, Abd-el-Caaba devint un de ses premiers disciples, et changea son nom contre

celui d'Abdallah ou serviteur de Dieu; car ce ne fut qu'après que le prophète eut épousé sa jeune fille Aïescha qu'il fut appelé *Abou-Bekr*, le père de la vierge, nom sous lequel nous le désignerons cependant dès à présent. Employant son crédit et son influence à faire de nouveaux prosélytes à la religion qu'il venait d'embrasser, Abou-Bekr amena à Mahomet plusieurs disciples, personnages importants chez les Koréïschites, tels que Othman, devenu plus tard le troisième des khalifes; Abd-er-Rahman, fils d'Auf; Zobayr, père d'Abdallah, qui fut khalife de la Mecque, et d'autres encore. Mais bientôt les succès mêmes de Mahomet attirèrent sur lui la persécution, et Abou-Bekr, que son rang et la considération dont il jouissait mettait à l'abri des mauvais traitements dont on accablait les nouveaux convertis, prit constamment leur défense, tantôt s'exposant de sa personne pour défendre Mahomet de toute violence, tantôt rachetant de ses deniers les esclaves qui avaient embrassé l'islamisme pour les rendre à la liberté. Sa foi était si profonde, que seul, parmi tous les disciples du prophète, il ne douta pas du récit que Mahomet se mit à faire de son merveilleux voyage au ciel; et cette confiance parfaite lui valut le surnom d'*El-Siddik*, ou l'homme à la foi sincère. Aussi, lorsque Mahomet se vit contraint de quitter la Mecque, ses premiers pas se tournèrent vers la demeure de son fidèle Abou-Bekr: il lui fit connaître que Dieu avait ordonné sa fuite : « Vous accompagnerai-je? lui dit Abou-Bekr. — Vous m'accompagnerez, » répondit Mahomet; et le disciple pleura de joie. Dès lors il ne quittait plus le prophète. Il était près de lui dans la caverne où pendant trois jours ils se dérobèrent aux poursuites des Koréïschites; près de lui au combat de Bedr, où, retirés tous deux sous une cabane de branchages, Abou-Bekr semblait être pour Mahomet invoquant le secours du ciel, ce qu'Aaron avait été pour Moïse : au combat d'Ohod, il était blessé à ses côtés; à Khaïbar, c'était lui qui le premier commandait l'assaut; il entrait en vainqueur à la Mecque, marchant à la droite du prophète; et lorsqu'il s'agit de porter la guerre jusque dans la contrée de Balcâ, il fit l'abandon de tous ses biens pour les frais de l'expédition.

Un dévouement si complet, un zèle qui ne s'était jamais démenti méritaient la plus haute récompense: Mahomet la lui accorda; et lorsque la maladie qui devait l'enlever l'eut mis dans l'impossibilité de faire la prière au peuple, ce fut Abou-Bekr qu'il chargea de ce sacerdoce, le désignant ainsi comme son successeur. Abou-Bekr fut élu dès le soir du jour où le prophète était mort. Le lendemain il monta dans la chaire d'où Mahomet parlait au peuple, et, après avoir reçu le serment de fidélité des musulmans, il leur dit: « Me voici chargé du soin de vous conduire; si je reste dans la bonne voie, suivez-moi; si je m'en écarte, redressez-moi. Être sincère pour celui qui gouverne, c'est le servir; le flatter, c'est le trahir. A mes yeux le faible et le puissant seront égaux; justice pour tous sera ma devise. » A peine Abou-Bekr était-il en possession de l'autorité souveraine, qu'il eut à réprimer parmi les tribus du Hedjaz et du Nedjd une insurrection pour ainsi dire générale, les uns abjurant l'islamisme, les autres se refusant à payer l'impôt, tandis que des imposteurs, séduits par l'exemple de Mahomet, élevaient autel contre autel, et cherchaient à se faire passer pour des envoyés du Seigneur. Bien que l'esprit de révolte gagnât de proche en proche, et que Médine elle-même fût bientôt menacée, Abou-Bekr, plein de respect pour la volonté du prophète, fit partir pour le Balcâ l'armée destinée par Mahomet à cette expédition; et comme Omar faisait observer au khalife que les musulmans auraient désiré un chef moins jeune qu'Oçama-ben-Zeïd qui les commandait, Abou-Bekr, sortant du caractère de douceur qui lui était naturel, le saisit par la barbe, le secoua fortement, et lui dit : « Quoi donc! fils de Khattab, faut-il que je souhaite la mort du fils de ta mère? Oses-tu bien me proposer d'ôter le commandement à celui que le prophète lui-même a placé à la tête de ses armées? » Tel était alors le respect qu'inspirait le nom de Mahomet, qu'Omar, malgré son humeur violente, reçut sans murmurer cette dure réprimande.

A peine l'armée était-elle partie, que les Benou-Ghatafan et les Benou-Kenana, se flattant d'un pillage facile, vinrent attaquer Médine; mais le khalife, privé de ses troupes, fit armer tout ce qui se trouvait en état de combattre, sortit audevant de l'ennemi, l'assaillit pendant la nuit, le surprit et le mit dans une déroute complète. Cependant l'armée commandée par Oçama revint bientôt chargée de butin, et le khalife put diriger contre les rebelles du Nedjd et du Yemâma des forces considérables, à la tête desquelles il mit Khaled, fils de Walid. Ce chef, qui fut appelé plus tard l'Épée de Dieu, *Seïf-Allah*, soumit les Benou-Açad, les Ghatafan, les Hawazin, les Soulaym, les Handhala; mais la victoire la plus profitable à l'islamisme fut celle qu'il remporta sur un imposteur nommé Moçaïlama, qui, séduit par la facilité avec laquelle les hommes doués de quelque talent pouvaient alors jouer le rôle de prophète, avait profité de l'agitation qui régnait dans les esprits pour prendre à son tour le titre d'Envoyé du Seigneur, et étendre son influence dans le Yemâma tout entier. Le lieutenant d'Abou-Bekr le combattit dans un lieu nommé Acraba, près du Hedjr, où Moçaïlama avait concentré toutes ses forces. Au premier choc les musulmans furent repoussés, et peut-être, sans la valeur de Khaled, Moçaïlama devenait-il le législateur des Arabes; mais le général de l'islam ranima le courage de ses soldats, les ramena sur le champ de bataille, et par sa valeur personnelle changea la face du combat. Les hérétiques plièrent à leur tour, l'imposteur fut tué dans la déroute, et le Yemâma fut soumis.

Ce fut alors qu'Abou-Bekr, en apprenant combien de compagnons du prophète étaient restés sur le champ de bataille, prévit que tous ceux qui avaient eu le bonheur d'entendre Mahomet allaient bientôt disparaître, emportant avec eux la tradition véritable des doctrines révélées par le législateur. Il ordonna aussitôt, dit Aboulféda, qu'on recueillît de la bouche des compagnons de Mahomet toutes les paroles qu'il avait prononcées du haut de la chaire, et qu'on y joignît ceux des chapitres du Koran qui avaient été transcrits par ses secrétaires sur des feuilles de palmier ou des peaux de brebis. Le recueil de ces précieux documents fut déposé chez Hafsa, fille d'Omar, qui avait été l'une des femmes du prophète; et ce fut là que plus tard on alla chercher le texte véritable du code des Arabes, lorsque des dissensions commencèrent à s'élever sur les différentes leçons qui devaient être adoptées par les vrais croyants. Abou-Bekr acheva ensuite, mais par ses lieutenants, la conquête de l'Arabie. El-Ala s'empara du Bahréïn; Acrama, fils d'Abou-Djahl, battit les rebelles de l'Oman et du Mahra. Quant au Yémen, il était resté en partie fidèle à l'islamisme. Nedjran, Sanâ et les autres villes principales avaient reconnu sans opposition l'élection d'Abou-Bekr : à Nedjran la population était moitié chrétienne, moitié musulmane; les chrétiens qui avaient conclu un pacte avec Mahomet quelques mois avant sa mort, pacte par lequel ils s'étaient soumis au tribut, sous la condition d'exercer librement leur religion, obtinrent du khalife le renouvellement de ce traité, bien que Mahomet, au lit de mort, eût prescrit à ses successeurs de ne pas souffrir en Arabie d'autre religion que l'islamisme. Cette infraction aux dernières volontés du prophète, si respectées d'ailleurs par Abou-Bekr, venaient de la position difficile où il se trouvait dans un moment où les tribus semblaient de toutes parts vouloir rompre le lien qui les attachait à leur nouvelle croyance. Au Yémen, les villes seules s'étaient montrées fidèles, et encore Sanâ fut-elle bientôt au pouvoir des révoltés. A cette nouvelle, Abou-Bekr fit partir El-Mahadjir avec ce qu'il put rassembler d'hommes en état de porter les armes à la Mecque, à Taïef et dans tout le Téhama, d'où il se dirigea vers les rebelles, qui ne purent tenir contre lui et complétèrent, par leur soumission, la conquête de l'Arabie.

N'ayant plus d'opposition intérieure à craindre, Abou-Bekr résolut de reprendre les projets de conquête que le prophète se préparait à mettre à exécution quand la mort l'avait arrêté. Il dirigea Khaled, fils de Walid, contre l'Irak persan, qui fut conquis en une seule campagne; et ce général, envoyé au secours d'un autre Khaled, fils de Saïd, et d'Abou-Obaïda, qui avaient été chargés de combattre les Grecs en Syrie, les battit à Yarmouk, et s'empara de Damas le jour même où Abou-Bekr mourait à Médine. « Les historiens, dit Aboulféda, diffèrent sur la cause de sa mort. Les uns prétendent qu'il fut empoisonné par les Juifs; les autres, s'appuyant sur une tradition qui remonte à sa fille Aïescha, attribuent sa mort à un bain qu'il aurait pris un jour où le froid était très-vif. Cette imprudence lui occasionna une fièvre violente, à laquelle il succomba le 22 de djoumadi second, dans la treizième année de l'hégire (23 août 634), après quinze jours de maladie. Dès le jour où il ne put faire la prière au peuple, il désigna Omar pour remplir ces augustes fonctions, montrant ainsi qu'il le choisissait pour lui succéder dans les honneurs du khalifat. Il avait alors soixante-trois ans, et avait régné pendant deux ans trois mois et dix jours. Sa femme Asima, fille de Omaïça, lava son corps; on le porta ensuite sur le même lit qui avait servi au prophète, et il fut enterré près de lui, sa tête placée à la hauteur des épaules de l'apôtre de l'islamisme. »

Les traditions s'accordent pour représenter Abou-Bekr comme un de ces hommes d'une foi vive et d'une profonde moralité, dont l'enthousiasme ne fait que rendre les vertus plus saillantes. Laissé par le sort dans un rang obscur, il aurait été un de ces Arabes des anciens jours dont la parole était sacrée, dont la tente devenait l'asile inviolable de l'ennemi qui venait s'y asseoir. Parvenu au rang suprême, s'il ne déploya pas de grands talents comme général ou législateur, il montra pourtant beaucoup de fermeté, de l'équité, de la clémence, et justifia ces paroles de Mahomet : « Il n'y a pas dans tout mon peuple un homme plus charitable qu'Abou-Bekr. » Pendant les six premiers mois qui avaient suivi son avénement, il avait continué de se livrer au commerce; mais, s'apercevant bientôt que les soins du khalifat exigeaient l'emploi de tous ses moments, il prit dans le trésor public six mille dirhems par an, et cette somme, si petite pour une si haute dignité, non-seulement défrayait toute sa maison, mais lui permettait encore de faire des aumônes. Quelques instants avant de mourir, il fit faire le calcul de ce qu'il avait coûté à l'État depuis qu'il était parvenu au rang suprême; et comme il se trouva que pour lui et les siens il avait pris dans le trésor public huit mille dirhems, il légua ses terres aux musulmans comme indemnité. En sorte que l'habit qu'il portait, le chameau dont il se servait, l'esclave qui en prenait soin, voilà tout ce qu'il laissa à ses héritiers naturels. Il leur laissa aussi l'exemple des vertus qui avaient fait dire à Mahomet : « Celui qui ressuscitera le premier, au jour de la résurrection, c'est Abou-Bekr. » Il avait eu, de plusieurs femmes, des filles, au nombre desquelles était Aïescha, la femme que le prophète avait le plus aimée, et des fils, dont le plus connu est Abd-er-Rahman, qui se trouvait alors à l'armée de Syrie.

Aboulféda, *Annales Moslemici*, l. I. — M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'Histoire des Arabes;* Paris, 1847. — L'Univers, *Histoire de l'Arabie;* Paris, Firmin Didot, 1846.

NOEL DES VERGERS.

ABOU-EL-AASI. *Voy.* AL-HAKEM.

ABOU-HAMID-AL-GHAZHALI. *Voy.* AL-GHAZHALI.

ABOU-HANIFAH-BEN-THABET (*El-Nouman*), chef des hanéfites, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, naquit à Koufah l'an 80 de l'hégire (699 de J.-C.), et mourut en 767 de J.-C. D'abord destiné à l'état de tisserand, il se livra ensuite à l'étude du droit, refusa la place de juge, et devint l'un des principaux docteurs musulmans. Partisan et défenseur ardent des prérogatives de la maison d'Ali contre l'usurpation des Abbassides, il se distingua par sa haute raison et par ses efforts pour assurer la pureté de la foi, à une époque où s'était conservée encore l'impulsion morale et religieuse qui donna naissance à l'islamisme. Importuné par les remontrances qu'Abou-Hanifah opposait à son désir de se venger des habitants de Mosoul, Abdallah II le fit jeter dans les prisons de Bagdad, et empoisonner peu de temps après. Abou-Hanifah avait déjà été persécuté par le khalife Almansor au sujet du dogme de la prédestination, et on peut le regarder comme le martyr de sa foi et des principes universels de la morale. Il exposa sa doctrine dans un livre auquel, selon l'usage de tout l'Orient, il donna un titre allégorique : *Mosnad* ou *le Traditionnel*. Il y établit tous les préceptes de l'islamisme sur l'autorité du Khoran et de la tradition. Trois cents ans après sa mort on lui éleva un mausolée, et l'on fonda un collége pour ses disciples, parmi lesquels se fit remarquer Abou-Joseph. Hanifah passe pour le Socrate des musulmans. Un homme lui ayant un jour donné un soufflet, il se contenta de dire : « Vindicatif, je vous rendrais outrage pour outrage; délateur, je vous accuserais devant le khalife; mais j'aime mieux demander à Dieu qu'au jour du jugement il me fasse entrer au ciel avec vous. »

Le rit d'Abou-Hanifah est maintenant suivi dans tout l'empire ottoman. L'ouvrage qui en renferme la doctrine a été traduit librement de l'arabe en français par Mouradja d'Ohsson. [*Enc. des g. du m.*, avec corr. et add.]

Pococke, *Specimen Hist. Arab.*, édit. nouv., p. 25-27. — Sale, *Koran*, Prelim. Disc., p. 155.

ABOU-MANSOUR (*Yaya-ben-Ali-ben-Aby-Mansour*, surnommé *Mouneddjem*, c'est-à-dire l'Astronome), astronome arabe, naquit en 241 de l'hégire (855 de J.-C.). Le khalife Mamoun le nomma président du collége des astronomes, et directeur des observatoires de Bagdad et de Damas. On attribue à ce célèbre astronome la *Table vérifiée*, résultat des observations faites à Bagdad et à Damas. Abou-Mansour laissa, entre autres ouvrages, un *Recueil des vies des poëtes arabes*, qui commence à Bachar-ben-Berd et finit à Mérouan-ben-Aby-Hafasah.

Hadje-Khalfah, *Dictionnaire bibl.* — Aboulfaradje, *Hist. Dyn.*, p. 161.

ABOU-MASCHER. *Voy.* ALBUMAZER.

ABOU-OBAÏD-AL-BEKRI, géographe et historien arabe, né à Onoba (Espagne) en 1040 de J.-C., mort en 1094. Il vivait à la cour du roi d'Almeria, qui le nomma son vizir. Son principal ouvrage a pour titre : *les Routes et les Royaumes;* c'est une description du monde divisée en quatre parties, dont celle qui traite de l'Afrique septentrionale a été traduite en français par M. Etienne Quatremère (*Notices et Extraits des manuscrits*, t. XII).

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. escurialis.*

ABOU-OBAÏD-AL-CACEM-BEN-SALLAM, littérateur arabe, né à Hérat vers le milieu du deuxième siècle de l'hégire, mort à la Mecque en 224 de l'hégire (838-839 de J.-C.). Il remplit pendant douze ans les fonctions de cadi à Tarse. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : 1° *Al-Amtsal-al-Sayreh*, Recueil de proverbes ou d'apologues. C'est de là que Scaliger tira en grande partie ses deux *Centuries de proverbes arabes*, publiées par Erpenius; Leyde, 1614 et 1623; — 2° *Gharybel-Hadyts*, ou traité des traditions prophétiques peu connues. L'auteur mit, dit-on, quarante ans à le composer, et pendant ce temps Abdallah, fils de Taher, lui faisait un revenu de 10,000 dirhem. La bibliothèque de Leyde possède un manuscrit de cet ouvrage.

ABOU-OSAÏBAH (*Aboul-Abbas-Muwaffec-Eddyn-Ahmed*), médecin arabe, né vers la fin du douzième siècle, mort en 1269 de J.-C. Il était disciple d'Aben-Beïthar. Il a écrit une *Histoire des médecins*, divisée en quinze chapitres, dont le premier traite de l'*Origine de la médecine*, et le dernier, des *Médecins de la Syrie*. L'ouvrage manuscrit se trouve à la Bibliothèque nationale. Suivant J.-J. Reiske (*Opuscula medica ex Arabum monumentis*), cet ouvrage renferme beaucoup de curieux traits historiques sur les médecins arabes, et des remarques intéressantes sur leur pratique.

Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Aerzte.* — Reiske, *Opuscula medica ex Arabum monumentis.*

ABOU-RYHAN (*Mohamed-ben-Ahmed*), astronome et philosophe arabe, né à Byroun en 360 de l'hégire (971 de J.-C.), mort en 430 de l'hégire (1039 de J.-C.). Il mérita, par son esprit de controverse, le surnom d'*Al-Mohacca* (*très-subtil*). Il passa quarante années dans l'Inde, pour se perfectionner dans l'astronomie. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Traité de chronologie*, manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris; — 2° une *Géographie*, souvent citée par Aboulféda; — 3° une *Table astronomique;* — 4° une *Introduction à l'astrologie judiciaire*. Tous ces ouvrages sont encore inédits.

D'Herbelot, *Bibl. Orient.* — Casiri, *Bib. arab. hisp. esc.*, I, 321. — Aboulfaradje, *Hist. Dyn.*, 229. — M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. I (Introduction).

ABOU-SAÏD-MIRZA, dernier souverain de l'empire de Tamerlan, dont il était l'arrière-petit-fils, né en 1427, mort en 1469. Vainqueur d'Abdallah et des fils d'Abdallatif, il se rendit

maître de la Transoxane, du Turkestan et du Khoraçan. Il voulut ensuite s'emparer de l'Irak et de l'Azerbaïdjan; mais il fut pris par Ussun-Cassan et mis à mort. Aboud-Saïd avait régné vingt ans. Son empire, démembré par ses onze enfants, s'étendait depuis Kachghar jusqu'à Tauris, et depuis l'Inde jusqu'à la mer Caspienne.

ABOU-TACHEFYN (*Abd-el-Rahaçan-ben-Mouça*), dernier membre de la dynastie des Zyany, monta sur le trône de Tlemsen en 718 de l'hégire (1318 de J.-C.). D'un caractère cruel et ambitieux, il s'empara, sous des prétextes frivoles, de presque tous les États du roi de Tunis. Celui-ci appela à son secours Aboul-Haçan, roi de Fez, qui vengea son allié. La ville de Tlemsen fut prise après trois ans de siége, et Abou-Tachefyn et son fils eurent la tête tranchée.

Cartas, *Histoire du Maroc.* — Hoefer, *Histoire du Maroc*, dans la Collection de l'Univers.

ABOU-TALEB-AL-HOCEINY, écrivain persan, vivait vers la fin du seizième siècle. Il traduisit en persan les *Mémoires de la vie de Timour* (*Tamerlan*) *depuis son enfance jusqu'à sa mort.* Ces mémoires avaient été écrits par Timour lui-même ou sous sa direction. Ils étaient en langue turque; il en resta une copie entre les mains de ses enfants, jusqu'à ce que le désordre s'étant mis parmi eux, l'ouvrage disparut. Ce ne fut que vers l'an 1047 de l'hégire qu'Abou-Taleb, originaire du Khorassan, en trouva un exemplaire dans la bibliothèque de Djafar, pacha de l'Yemen, et en offrit une version persane à Shah-Djéhan. On trouve à la fin les *Institutes politiques de Timour*, également traduites en persan. Cet ouvrage fut publié en persan et en anglais par Davy; Langlès en donna une traduction française; Paris, 1787, in-8°.

M. Reinaud, *Catalogue des manuscrits arabes* (Supplément), de la Bibliothèque nationale.

ABOU-TALEB-KHAN (*Mirza*), voyageur indien, né en 1752 à Lucknaw dans l'Indoustan, mort à Calcutta en 1806. Après avoir servi pendant quelque temps dans l'armée du Nabab d'Aoude, il s'embarqua pour l'Europe le 16 février 1799, avec son ami le capitaine David Richardson. Après une halte de trois mois au Cap, il aborda à Cork en Irlande, le 9 décembre de la même année. Il séjourna plus de deux ans à Londres, et vint, en 1802, visiter Paris. Il retourna dans son pays par Constantinople, Mossoul, Bagdad et Bassora. Les *Voyages de Mirza Abou-Tâleb-Khan en Asie, en Afrique et en Europe*, écrits en persan, ont été traduits en anglais (probablement d'après le manuscrit même de l'auteur) par Ch. Stewart; Londres, 1810, 2 vol. in-8°. Il en existe aussi deux traductions françaises : l'une par J.-C. Jansen; Paris, 1811, 2 vol. in-8°; l'autre par Ch. Malo; Paris, 1819, in-8°. — Abou-Taleb a laissé quelques autres ouvrages : 1° *Lebb al-tewarikh* (Cœur ou moelle des histoires), abrégé de la géographie et de l'histoire de l'Europe; — 2° *Mesnewy*, recueil de chansons consacrées à célébrer le vin et les femmes; — 3° un poëme en douze cents vers, donnant une description de l'empire britannique.

Voyages d'Abou-Taleb-Khan.

ABOU-TEMAM-HABIB-BEN-AWS, surnommé *Al-Thayy*, poëte arabe, né à Djacem, village situé entre Tibériade et Damas, en 190 de l'hégire (805-806 de J.-C), mort à Mossoul en 231 de l'hégire (845-6 de J.-C.). Il fut élevé en Égypte, et chanta la générosité des khalifes, qui le comblèrent de bienfaits. On a de lui trois recueils de poésies extraites des diwans des meilleurs poëtes arabes avant et depuis Mahomet. Ces recueils ont pour titres : *Hamaçah*, *Fohoul-al-Choara*, et *Ketab-alikh-tyar-min-chaar-al-Choara.* Schultens en a publié quelques fragments dans ses *Monumenta antiquissima historiæ Arabum*, en 1740, et à la suite de la grammaire d'Erpenius; Leyde, 1748. On en trouve aussi quelques pièces dans Hirt, *Anthologia arabica;* Jena, 1774; dans Carlyle, *Essais*, 1796, et à la suite du poëme de *Zoheïr*, publié par Lette. L'ouvrage entier (texte exclu) a été publié par M. Freytag; Bonn, 1828, in-4°; la traduction latine y a paru en 1851, 2 vol. in-4°.

De Sacy, *Chrest. arab.*, I, 88; III, 35. — D'Herbelot, *Bibl. Orient.* — Aboulféda, *Ann. Moslem.*

ABOUL-ALA, poëte arabe, né à Maarrah en 363 de l'hégire (975 de J.-C.), mort en 1057 de J.-C. Il fut aveugle dès l'âge de quatre ans, à la suite de la petite vérole. Ses poésies, du genre satirique, portent sur les ridicules des hommes, sur l'insuffisance de notre intelligence, et sur le peu de fondement de la plupart des religions. Golius et Fabricius en ont publié quelques extraits en 1638 et en 1656. De nouveaux fragments ont été publiés par M. Freytag.

Ch. Rieu, *De Abul-Alæ poetæ arabici vita et carminibus;* Bonn, 1843, in-8°.

ABOUL-CACEM (l'*Apelchasem* des historiens grecs), général turc, vivait au milieu du onzième siècle. Il s'empara de Nicée après la bataille où périt Soliman Ier, sultan seldjoucide d'Iconium, pénétra jusqu'à la Propontide, et fit trembler Alexis Comnène sur le trône de Constantinople. Mais il fut refoulé dans Nicée par le général grec Taticius. Harcelé par deux ennemis à la fois, par Alexis Comnène et par Mélik-Schah, souverain de Perse, Aboul-Cacem se jeta entre les bras du dernier, qui le fit périr. La mort de ce général et celle de Mélik-Schah rendirent le trône et la liberté à Kilidj-Arslan, fils de Soleiman.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.*

ABOU'L-CACIM-KHALEFF-IBN-ABBAS. *Voy.* ALBUCASIS.

ABOUL-CACIM (*Tarif-Ibn-Tarik*), auteur supposé d'une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes.* Ce livre, qui a été souvent cité comme une autorité, est l'œuvre de Michel de Luna, interprète d'arabe de Phi-

lippe III, roi d'Espagne. Il a été traduit en français par Leroux, Paris, 1680, 2 vol. in-12, et par Lobineau, 1708, in-12.

M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France* (Préface).

ABOULFARADJE (*Gregorius Abulfaragius*), nommé aussi Barhebræus, célèbre historien et médecin de la secte des chrétiens jacobites, naquit en 1226 à Malatia, et mourut près des sources de l'Euphrate en 1286. Il étudia d'abord l'art de guérir sous son père Aaron, médecin juif, et s'adonna ensuite à l'étude des langues arabe et syriaque, de la philosophie, de l'histoire naturelle et de la théologie. En 1244 il se rendit à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, où il fût sacré évêque de Gouba, n'ayant encore que vingt ans. Il occupa ensuite le siége épiscopal d'Alep, et devint à quarante ans *mafrian* ou primat des Jacobites d'Orient. Il mourut, revêtu de cette dignité, à Mraghah, dans l'Adzerbidjan. Aboulfaradje composa deux *Chroniques* ou *Histoires universelles*, commençant à la création du monde, et écrites, l'une en arabe, allant jusqu'à l'an 1284 de J.-C., l'autre en syriaque, allant jusqu'en 1297 (la fin est d'un autre auteur). Il avait débuté par sa chronique syriaque, pour être utile aux chrétiens syriens, ses compatriotes. Ce ne fut que plus tard que, pour répondre au désir de quelques-uns de ses amis, il se décida à en publier une version arabe. Mais il paraît qu'à cette occasion il puisa à de nouvelles sources; car souvent le récit offre de notables différences. Enfin, l'une et l'autre chronique renferment des détails peu connus sur les guerres des Mogols et des Tatars. La version arabe est divisée en dix parties ou dynasties; Pococke publia d'abord un extrait de la dixième dynastie sous le titre : *Specimen Historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4°; puis une traduction latine de la chronique arabe, sous le titre : *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens a mundo condito usque ad auctoris tempora*, Oxford, 1663, 2 vol. in-4°. Il en existe aussi une traduction allemande par Bauer, Leyde, 1783-5, 2 vol. in-8°. P.-F. Bruns publia, en 1780, un extrait d'Aboulfaradje, sous le titre : *De rebus gestis Richardi Angliæ regis in Palæstina*, Oxford, in-4°. Le même Bruns et F.-W. Kirsch ont donné le texte syriaque et arabe avec une version latine, sous le titre : *Abulpharagii Chronicon syriacum, arabicum et latinum, e codicibus Bodleianis descriptum*; 2 vol. in-4°, Leipzig, 1789. A cet ouvrage A.-J. Arnolds joignit un volume de corrections et d'additions : *Chronici syriaci Abulpharagiani e scriptoribus græcis emendati, illustrati specimen*, in-4°, 1805, Marbourg. Aboulfaradje écrivit lui-même sa vie, et laissa aussi beaucoup d'ouvrages de philosophie et de théologie, énumérés dans la *Bibliotheca Orientalis* d'Assemani, tom. II, p. 244 et suiv. Parmi ces derniers on remarque une *Histoire ecclésiastique*, dont Asseman a donné de nombreux fragments d'après le manuscrit unique de la bibliothèque du Vatican. M. Tullberg, à Upsal, s'occupe, dans ce moment (octobre 1851), de la publication de cet ouvrage important.

Pococke, *Specimen Hist. Arab.* — D'Herbelot, *Biblioth. Orientale.* — M. Reinaud, *Extrait des historiens arabes, relatif aux guerres des croisades*; Paris, 1829.

ABOULFAZL, vizir et historiographe de l'empereur Akbar, naquit dans la deuxième moitié du seizième siècle, et mourut assassiné en 1608, deux ans avant la mort d'Akbar. Aboulfazl remplit pendant trente-huit ans les fonctions de premier ministre; il eut toute sa vie à lutter contre les intrigues des courtisans, qui cherchaient à le perdre dans l'esprit de son maître. Ils parvinrent enfin à irriter contre le grand vizir le fils d'Akbar, Selim, qui le fit périr dans un guet-apens. Le principal ouvrage d'Aboulfazl a pour titre : *Akbar Nameh*, ou *le Livre d'Akbar* : la première partie traite de l'histoire de ce prince depuis son avénement jusqu'à l'avant-dernière année de son règne, et renferme de plus une introduction pour les temps qui ont précédé; la seconde partie, qui porte le titre particulier d'*Ayin Akberi*, c'est-à-dire de *Miroir d'Akbar*, et qui forme un ouvrage complet dans son genre, est un tableau général de la maison des empereurs indiens, telle qu'elle était organisée sous Akbar; des forces militaires à pied et à cheval, des productions naturelles du sol, de la population de chaque province, et des événements qui s'y étaient passés. On trouve à la fin un tableau des croyances et des pratiques religieuses des Indous, de leur littérature et de leurs sciences. Ce tableau est d'autant plus authentique que les meilleurs ouvrages sanscrits avaient été traduits pour cet objet en persan. Le principal traducteur lui-même était un frère d'Akbar, appelé Feyzi, qui pour cet effet avait consenti à se soumettre à toutes les exigences des brahmanes. L'ouvrage en général est tellement estimé des Orientaux, qu'ils lui ont donné le titre de *chegref nameh*, ou de *bon livre* par excellence. L'éloquence de style d'Aboulfazl avait donné lieu à ce dicton : « Les monarques de la terre redoutent encore plus la plume d'Aboulfazl que l'épée d'Akbar. » Malheureusement l'auteur a, dans quelques endroits, affecté le style des anciens écrivains persans, de manière qu'on a beaucoup de peine à l'entendre. Une traduction anglaise du *Miroir d'Akbar* a été faite dans l'Inde par F. Gladwin : *Ayeen-Akberi*, etc.; Calcutta, 1783-1786, 3 vol. in-4°. Les réimpressions faites à Londres, in-4° et in-8°, sont très-incorrectes; et cette traduction, qui offrait de grandes difficultés, est fort estimée et très-rare; seulement elle est abrégée en quelques parties. A l'égard de la version persane, on conservait jadis, dans la bibliothèque des empereurs à Dehli, l'exemplaire même qui fut présenté par l'auteur à Akbar. Cet exemplaire, d'une rare beauté, tomba

dans les mains du colonel Polier lorsque les Anglais entrèrent dans Dehli, et passa plus tard dans la bibliothèque de Langlès. Après la mort de ce savant, il fut acquis par M. Jonathan Scott, orientaliste anglais. [M. Reinaud, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Biographical Dictionary. — *Histoire abrégée de l'Inde* (en persan), d'après les meilleures sources, publiée par le comité de l'Instruction publique; Calcutta, 1828, in-4°. — M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda* (Introduction).

ABOULFÉDA (*Emadeddin-Ismaël*), historien et géographe arabe, était issu du même sang que le grand Saladin, et appartenait à la branche des Ayoubites qui régnait sur la ville de Hamah, en Syrie. Né en 1273, il est mort le 26 octobre 1331. Dès l'âge de douze ans, il prit part aux guerres qui eurent pour résultat l'entière destruction des colonies fondées en Orient par les croisés. Il se distingua plus tard dans les guerres des sultans d'Égypte et de Syrie contre les Mongols, alors maîtres de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure. Après diverses vicissitudes, il fut investi par le sultan d'Égypte de la principauté de Hamah. Aboulféda est principalement connu en Europe par sa *Chronique universelle* et sa *Géographie*. La chronique est intitulée *Ketab almokhtasser fy akbar albacher,* c'est-à-dire *Abrégé de l'histoire du genre humain.* Cet ouvrage, composé dans un temps où les livres étaient rares, et où il fallait qu'un livre tînt lieu de tous les autres, commence à la création du monde et se termine au temps où vivait l'auteur. La partie qui précède Mahomet est traitée d'une manière très-succincte; ce n'est qu'en avançant que les détails se multiplient, jusqu'à ce que l'auteur, arrivant à son époque, se livre à de longs développements. Il résulte d'un plan aussi bizarre, commun du reste aux chroniqueurs chrétiens du moyen âge, que les derniers siècles occupent une place hors de proportion avec celle des premiers. Cette histoire est une compilation des principaux ouvrages historiques publiés antérieurement, et il serait difficile de déterminer ce qui appartient en propre à l'auteur. Elle passe cependant, et avec raison, pour le monument historique des Arabes le plus important qui ait été publié en Europe. Dobelius, professeur d'arabe à Palerme, fit le premier connaître l'ouvrage d'Aboulféda en Europe en donnant, en 1610, une traduction latine de la partie relative à l'histoire des conquêtes des Arabes en Sicile; on la trouve dans Muratori, *Rerum italicarum Scriptores,* t. I. Le même orientaliste traduisit aussi en espagnol la partie qui concerne l'histoire des dynasties arabes en Espagne; cette dernière traduction est inédite; on en trouve des copies à la bibliothèque de l'Escurial et au Musée Britannique. — M. Noël des Vergers a donné le texte arabe, avec la traduction française, *de la Vie de Mahomet* (Extr. du grand ouvrage d'Aboulféda). Toute la partie qui est postérieure à Mahomet a été imprimée avec une traduction latine et des notes par Reiske, en 5 vol. in-4°, sous le titre : *Annales Moslemici;* Copenhague, de 1789 à 1794. Quant à la partie qui précède Mahomet, elle a été publiée en arabe et en latin par M. Fleischer, *Abulfedæ Historia Ante-Islamitica;* Leipzig, 1831, in-4°. Le succès qu'a obtenu l'ouvrage d'Aboulféda n'est pas seulement fondé sur la longue série des siècles qu'il embrasse : il fa t aussi accorder à l'auteur le mérite de nous avoir conservé, sur bien des points, des faits que nous ne connaissons que par lui. — A l'égard de la géographie, elle porte le titre de *Ketab tequouym alboldan,* c'est-à-dire *Livre de la position des pays.* Outre l'ensemble du système géographique des Orientaux qu'elle présente, ainsi que la division de la terre en climats, et les tables de latitudes et de longitudes, on y trouve une description détaillée des mers, des lacs, des fleuves, des montagnes, des royaumes et des villes. Il y est également question des cités qui ont anciennement figuré sur la scène du monde, des productions naturelles de chaque pays, des mœurs de ses habitants. On peut seulement regretter que l'état des sciences mathématiques, à cette époque, n'ait pas permis à l'auteur de donner plus d'exactitude à la détermination des degrés de longitude et de latitude, détermination qui est indispensable pour la fixation des lieux, et qui n'a été perfectionnée que dans les temps modernes. La première édition complète du texte arabe a été publiée par MM. Reinaud et de Slane; Paris, 1840, in-4°. M. Reinaud a donné ensuite de ce grand ouvrage une traduction française complète, travail monumental qui a pour titre : *Géographie d'Aboulféda,* traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes et d'éclaircissements, t. I et II, in-4°; Paris, 1848 (Imprimerie nationale). [*Enc. des gens du monde,* avec addit.]

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda* (Introduction).

ABOUL-GHAZY-BEHADER, khan du Khawarizme, descendant de Djenguyz-Khan, naquit l'an de l'hégire 1014 (1605-1660), à Ourguendjet en Khawarizme; il monta sur le trône en 1054 (1644-1564), et abdiqua peu de temps avant sa mort, qui arriva en 1074 (1663-1664). Il composa, après son abdication, une *Histoire généalogique des Tatars,* en tatar, qui fut traduite d'abord en russe, puis en allemand par des officiers suédois exilés en Sibérie, après la bataille de Pultawa. La traduction française, faite d'après cette dernière version, et publiée à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, est augmentée d'un grand nombre de notes excellentes; nouvelle édition par Masserschmid; Gœttingue, 1780. L'ouvrage original a été imprimé à Kasan (*Historia Mongolorum et Tatarorum,* 1825, in-fol.) Aboul-Ghazy s'est principalement servi du *Tarykh-Rachydy,* ou *Djema-l-téwarykh de Rachydéddyn.* (Voy. *Histoire généalogique des Tatars,* p. 79.) Un exemplaire manuscrit

du texte original de l'ouvrage d'Aboul-Ghazy existe à la Bibliothèque nationale.

Langlès, *Notice sur les Kans de Crimée*, insérée à la suite du *Voyage de Forster*, t. III, p. 237 et 328.

ABOUL-HAÇAN (*Ali*), astronome de Maroc, vivait vers le commencement du treizième siècle. Il voyagea dans les vastes États des khalifes, et résida longtemps au Caire. Il releva la hauteur du pôle (latitude) dans quarante et une villes, sur un espace de plus de neuf cents lieues de l'ouest à l'est; il rapporte les longitudes à la coupole d'Arine. On a de lui un important traité d'astronomie sous le titre : *Des commencements et des fins*; la première partie, traduite en 1808 par J.-J. Sédillot, a été publiée, en 1834 et 1835, sous le titre : *Traité des Instruments astronomiques des Arabes*. C'est, suivant Hadj-Khalfah, l'ouvrage le plus complet qu'aient les Arabes sur les instruments astronomiques. On y trouve toute la gnomonique que l'on croyait perdue, et des tables précieuses, dont l'une a été dressée pour l'époque astronomique du commencement de l'hégire (le jeudi 15 juillet 622 de J.-C., à midi).

Hadj-Khalfah, *Dictionnaire Bibliographique* (en arabe). — L.-Am. Sédillot, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

ABOUL-HAÇAN-KHAN (*Mirza*), diplomate et voyageur persan, né à Chiraz vers 1774, mort vers 1828 à Téhéran. Fils d'un des secrétaires du fameux Nadir-Schah, il quitta la Perse à la suite de plusieurs intrigues de cour, et se rendit d'abord à Bassora, puis à la Mecque et à Médine. De retour à Bassora, il s'embarqua sur un navire anglais qui le transporta à Calcutta. Après avoir séjourné deux ans dans l'Inde, il fut rappelé dans sa patrie, et nommé en 1809 envoyé extraordinaire du schah de Perse auprès de la Porte Ottomane et de l'Angleterre. Au bout de deux ans, il revint dans son pays, et fut chargé encore de plusieurs missions diplomatiques auprès de la Russie et de l'Autriche. En 1819, il vint à Paris, où il demeura pendant un mois et demi. Il retourna en Perse, en passant par Varsovie et Moscou, et arriva à la cour à Téhéran en 1820, où il remplit jusqu'à sa mort les fonctions de ministre des affaires étrangères.

Myr-Davoud-Jadour, *État actuel de la Perse*.

ABOUL-MAHAÇEN (*Ben-Taghry-Berdy*), historien arabe, né à Alep, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il habita quelque temps le Caire, et fut élevé au rang d'émir par les sultans circassiens. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Nodjoum elzahereh* (les Étoiles brillantes). C'est l'histoire de l'Égypte et du Caire depuis la conquête du pays par les Arabes jusqu'à l'an 857 de l'hégire (1453 de J.-C.). L'auteur en a fait un abrégé sous le titre : *Maured Allethafeh*, qui a été en partie traduit en latin et publié par Carlyle, à Cambridge, en 1792. La Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire du grand ouvrage, et M. Juynboll, de Leyde, a entrepris une édition du texte, accompagné d'une version latine. C'est une des sources historiques arabes les plus utiles à consulter. Aboul-Mahaçen a composé aussi un *Dictionnaire biographique*, sous le titre : *Menhel-el-Safy*, qui devait faire suite à celui de Khalyl-ben-Ibek-Safady. Cet ouvrage commence par la biographie d'Ibek, premier sultan des Mameluks Baharytes, mort en 1258 de J.-C.; puis il suit l'ordre alphabétique. Il ne paraît pas avoir été achevé. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale (cinq volumes manuscrits) finit à la lettre *Mym*. Il en existe une traduction turque. L'ouvrage renferme des renseignements qui ne se trouvent pas ailleurs. C'est une espèce de continuation du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallekan.

ABOUL-WÉFA-AL-BOUZDJANI, mathématicien et astronome arabe, né à Bouzdjan en 939 de J.-C., mort à Bagdad en 998. L'*Almageste* qui porte son nom n'est point un abrégé de l'Almageste de Ptolémée, mais un ouvrage original, dont les premiers chapitres ont été traduits par J.-J. Sédillot. On y trouve déjà l'usage des tangentes dans le calcul trigonométrique, dont l'introduction avait été généralement attribuée à Regiomontanus.

Am. Sédillot, dans le *Dictionn. de la Conversation*.

ABOVILLE (d'), nom porté par trois généraux d'artillerie, du temps de l'empire et de la restauration. Le premier, père des deux autres, *François-Marie*, comte d'Aboville, né à Brest le 23 janvier 1730, mort en 1819, entra en 1744, en qualité de surnuméraire, dans l'artillerie. Il prit, comme colonel, part aux succès glorieux des troupes françaises dans la guerre de l'indépendance américaine. Promu au grade de maréchal de camp en 1789, il fit en 1791 acte de dévouement à l'assemblée nationale, ainsi que d'autres officiers généraux, lors de la fuite de Louis XVI. Quand Dumouriez, en 1792, tenta de soulever l'armée contre la convention, le général d'Aboville, qui commandait comme lieutenant général l'armée du Nord et des Ardennes, se déclara contre lui. Successivement nommé premier inspecteur général d'artillerie après le 18 brumaire, sénateur, grand officier de la Légion d'honneur, titulaire de la sénatorerie de Besançon en 1804, commandant des gardes nationales du Doubs et du Jura en 1805, il fut appelé à Brest, comme gouverneur, en 1809. Ayant adhéré, dès le 3 avril 1814, au gouvernement des Bourbons, il fut nommé pair le 4 juin, et ensuite commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Au mois de mars 1815, se faisant l'organe de l'association fraternelle des chevaliers de l'ordre, il offrit à Louis XVIII l'hommage de leur commun dévouement. Nommé le 2 juin suivant à la pairie par Napoléon, il lui adressa l'hommage de sa gratitude, ne rejetant que sur ses infirmités l'incapacité qui ne lui permettait pas d'en remplir les devoirs. Aussi ne lui fut-il tenu aucun compte de ce subter-

fuge lors du retour du roi. Compris dans l'ordonnance du 4 juillet, et exclu de la chambre, il n'y fut rappelé que par une décision postérieure. On doit au comte d'Aboville une utile invention, celle des *roues à voussoir*, avec des moyeux de métal. L'Institut a loué cette invention, qui fut exposée en 1802 parmi les produits de l'industrie française, et dont on s'est servi pour les vélocifères.

Aboville eut deux fils, l'un et l'autre officiers généraux dans l'armée française. L'aîné (*Auguste-Gabriel*), né en 1773, mort en 1820, fit ses premières armes en Espagne, et devint, après la restauration, commissaire du roi près l'administration des poudres et salpêtres. Le cadet (*Auguste-Marie*) naquit en 1776, et entra dès 1790 dans le corps de l'artillerie. Il prit une part honorable aux guerres de la république et de l'empire, et perdit un bras à la bataille de Wagram; il fut promu au grade de général de brigade et au commandement de l'école d'artillerie de la Fère. Ce fut en cette qualité qu'il fit échouer par ses dispositions, en mars 1815, la tentative des généraux Lefebvre-Desnouettes et Lallemand pour s'emparer de cette place. Ce général siégeait au conseil de guerre devant lequel furent traduits, en 1816, le contre-amiral Linois et le colonel Boyer, comme prévenus d'avoir méconnu l'autorité du roi, à la Guadeloupe, en 1815. [*Enc. d. g. d. m.*]

Biographie des Contemporains, I, 32. — *Moniteur Universel*, 1817, p. 1239-1279.

ABRABANEL ou **ABRAVANEL** (*Isaac*), homme d'État et rabbin portugais, né à Lisbonne en 1437, mort à Venise en 1508. Il fut quelque temps ministre des finances d'Alphonse V, roi de Portugal. Accusé d'entretenir des relations secrètes avec l'Espagne, il vint se réfugier à la cour de Ferdinand et d'Isabelle. Son crédit ne l'exempta pas de l'expulsion des juifs en 1492. Abrabanel se retira d'abord à Naples, puis à Corfou et enfin à Venise. — Les Juifs le regardent comme un de leurs écrivains les plus instruits, et le comparent à Maimonides. Ses principaux ouvrages sont: 1° *les Œuvres de Dieu* (en hébreu); Venise, 1592, in-4°; — 2° *Caput fidei* (en hébreu); Constantinople, 1506, in-4°; réimprimé à Venise, 1557, in-4°; — 3° *Commentaire sur le Pentateuque*; Venise, 1579, in-fol.; — 4° *Huit dissertations*, traduites de l'hébreu en latin par Jean Buxtorf; Bâle, 1642, in-4°; — 5° *Observations sur la structure du cadran solaire d'Achas*, traduites de l'hébreu en latin par J. Meyer (dans le *Trésor des antiquités sacrées* de Blaise Ugolin; Venise, 1744, in-fol.). Voyez la liste complète des ouvrages d'Abrabanel dans le 41e volume des *Mémoires de Nicéron*, et dans le 2e vol. des *Mémoires de la littérature portugaise*.

Plantavit, *Biblioth. Rabbinica*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispan.* — Joh.-H. Mai, *Dissertatio historico-philologica de origine, vita et scriptis Isaaci Abrabanielis*; Altorf, 1708. — Bartolocci, *Bibl. mag. Rabb.*, III, 874-888. — Vossius, *Bibl. Hebr.*, I, 627-640; III, 540-544; V, 877. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 802.

ABRADATE, gouverneur de la Susiane vers l'an 550 avant J.-C. Il abandonna son maître, roi de la Syrie, pour passer du côté de Cyrus, auquel il rendit de grands services. Il fut tué dans un combat contre les Égyptiens. Son histoire et celle de Panthée, son épouse, sont le sujet d'un épisode de la *Cyropédie*.

Xénophon, *Cyropædia*, V, I, 3; VI, I, 45; VI, 4, 2; VII, 3, 2, etc.

ABRAHAH, roi d'Yémen et d'Éthiopie, du sixième siècle, est le sujet de la 105e surate du *Koran*, intitulée *Surate de l'Éléphant*. En voici le récit: « Abrahah bâtit à Ssanaa une église, pour y attirer les pèlerins qui avaient coutume d'aller à la Mecque. Un homme de la nation des Kananiens vint, par mépris, déposer des ordures devant la porte de cet édifice. Abrahah jura de détruire la Kaabah, et marcha vers la Mecque avec son armée, montée sur des éléphants. Le sien, nommé Mahmoud, marchait en avant. Les écrivains arabes rapportent qu'au moment où l'on allait procéder à la démolition de la Kaabah, Dieu envoya contre cette armée des bandes nombreuses d'oiseaux gros comme des hirondelles, et venus du côté de la mer, qui lancèrent des pierres de terre cuite, qu'ils portaient à leur bec et dans chaque patte; le Très-Haut anéantit chacun des soldats avec une pierre qui portait son nom; elles étaient plus grosses qu'une lentille, et moindres qu'un pois; elles brûlaient les casques, les hommes et les éléphants. Dieu lança un torrent qui emporta les cadavres dans la mer... Lorsque Abrahah s'approchait de la Mecque, et qu'il voulait y entrer, l'éléphant qu'il montait se jetait à terre et s'endormait; quand il essayait de marcher d'un autre côté, aussitôt l'éléphant se levait et y courait. Enfin, ce souverain retourna en Yémen, où il fut frappé de la main de Dieu; ses membres se détachèrent. C'est dans ce triste état qu'il parvint jusqu'à Ssanaa, où il mourut. » Cette expédition, fabuleuse ou non, d'Abrahah a donné lieu à une époque connue parmi les chronologistes arabes sous le nom de *Tarykh-el-Fyl*, époque de l'Éléphant. La 1re année de cette ère correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire, à la 41e du règne de Khosrou-Nouchryrvan en Perse, à la 43e de l'empire des Éthiopiens en Arabie, à l'an 882 de l'ère d'Alexandre, et à l'an 1316 de celle de Bakht-Nassar ou Nabuchodonosor. C'est l'année de la naissance de Mahomet.

Langlès, dans la *Biographie Univers.* — Aboulféda; *Hist. Arab. ante Mohammed.* — Salis, *Koran*, p. 501. — *Maracci refutationes in Alcoranum*, p. 824; et *Prodromus*, pars II, c. IV, p. 14.

***ABRAHAM** ou **ABRAMÈS** (*saint*), moine de Syrie et apôtre du mont Liban, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. Il fut ensuite élu évêque de Carres en Mésopotamie. Il ne mangeait que des herbes crues, ne buvait que de l'eau, et ne s'approchait jamais du feu; de

sorte qu'il se passa des deux éléments les plus nécessaires à la vie. Cet ascète mourut à Constantinople, où l'empereur Théodose le fit venir vers l'an 439.

Calliste Nicéphore, *Hist. Eccles.*

ABRAHAM (*saint*), solitaire de Syrie, mort en 472 de J.-C. Il fut pris par les Sarrasins comme il allait en Égypte visiter les anachorètes. Il s'échappa de leurs mains, et vint fonder en Auvergne un monastère dont il fut abbé, et où il mourut.

Calliste Nicéphore, *Hist. Eccles.*

ABRAHAM, ou *Ibrahim*, natif d'Antioche, fut, dans le neuvième siècle, le chef des hérétiques abrahamites, branche de la secte des paulianistes. Il niait la divinité de Jésus-Christ. Cyriaque, patriarche d'Antioche, lui résista puissamment, mais sans pouvoir le ramener à l'orthodoxie.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles.*

ABRAHAM (*Ben-Chaila* ou *Haja*), rabbin espagnol du douzième siècle. Livré à l'astrologie, il prédit la venue d'un messie pour l'an 1158. Ce Nostradamus hébreu mourut en 1105, plus de cinquante ans avant le temps prescrit pour l'arrivée de son messie. On a de lui : 1° *Tractatus de Nativitatibus;* Romæ, 1545, in-4°; — 2° *Sphæra mundi,* hebr. et lat.; Basileæ, 1546, in-4°.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. III.

ABRAHAM (*Usque* ou *Oshki*), juif portugais du seizième siècle, se joignit à Tobie Athias pour traduire la Bible en espagnol. Voici le titre de cette fameuse version : *Biblia en lengua española, traducida de la verdadera origen Hebrayca, por mui excelentes Letrados;* Ferrara, 1553, in-fol. (caractères gothiques). Quoique les noms et les verbes y soient traduits selon l'exactitude grammaticale, cette traduction n'est regardée que comme une compilation de Kimchi, de Rasci, d'Aben-Ezra, de la *Paraphrase chaldaïque,* et de quelques anciennes gloses espagnoles. Elle est aujourd'hui très-rare et très-recherchée. On en a fait une autre édition à l'usage des chrétiens espagnols, qui n'est ni moins rare ni moins recherchée. Malgré leur conformité apparente, on y reconnaît quelques différences d'interprétation. La version à l'usage des juifs, qui est la plus estimée, est adressée à señora Gratia Naci, et signée : Athias et Usque; l'autre est dédiée à Hercule d'Est, et signée : Jérôme de Vargas et Duarte Pinel.

De Rossi, *De typographia Hebr. Ferrariensi*, p. 28-46. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica.* — Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, liv. V, ch. XIX.

ABRAHAM, empereur des Maures d'Afrique, vivait dans le douzième siècle. Sa fin fut tragique. Un maître d'école, nommé Abdalla Bébrébère, forma le dessein de le détrôner. Abraham méprisa d'abord un tel compétiteur; mais le voyant soutenu par un grand nombre de rebelles, il fut obligé de lui livrer bataille. Le sort se déclara contre Abraham, qui prit la fuite, et se précipita avec sa femme dans la mer, laissant son empire à Abdelmoumen, général du parti d'Abdalla.

Conde, *Hist. de la dom. des Arabes.*

ABRAHAM (*Judæus Tortuosensis*), médecin juif du treizième siècle. On a de lui une traduction de l'ouvrage suivant : *Liber Serapionis de medicinis simplicibus, interprete Abraham Judæo Tortuosensi de arabico in latinum;* Milan (Anton. Zarotus), 1473, in-fol., éd. princeps, sur deux colonnes. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

ABRAHAM (1), patriarche hébreu, né à Ur en Chaldée vers l'an 2000 avant J.-C. C'est à lui que se rattachent les annales du peuple juif, l'alliance divine et les miracles consacrés par l'Écriture. Il descendait, à la huitième génération, de Sem, fils aîné de Noé. Il passa ses premières années dans la maison de son père Tareh; il y fut préservé de l'idolâtrie à laquelle était adonné le reste de sa famille. Obéissant à la voix de Dieu, il se dirigea vers Canaan, et s'établit à Haran, dans la Mésopotamie. Après la mort de son père, il mena une vie errante, cherchant, pour ses nombreux troupeaux, de vastes et commodes pâturages. Il visita Sichem, Béthel et le pays de Gérar, d'où il retourna à Béthel. De fréquentes disputes entre ses serviteurs et ceux de Loth, son neveu, amenèrent enfin leur séparation. Abraham resta à Mambré; Loth s'arrêta à Gomorrhe. Abraham, quelque temps après, informé que plusieurs chefs arabes avaient surpris Gomorrhe et enlevé Loth avec toute sa famille, les poursuivit à la tête de ses trois cent dix-huit serviteurs, et remporta une victoire complète en délivrant son neveu. — Suivant la tradition biblique, Dieu révéla l'avenir à Abraham, et mit le sceau, par le commandement de la circoncision, à l'alliance qu'il forma avec lui et ses descendants. L'âge avancé d'Abraham et de Sara semblait rendre incertain l'accomplissement des promesses divines, lorsque, continue la *Genèse,* trois anges entrèrent chez eux sous la figure de voyageurs. Ils étaient envoyés du ciel pour porter un dernier avertissement à Sodome et à Gomorrhe, où régnaient tous les vices. Ils annoncèrent à Abraham qu'à leur retour Sara serait devenue mère. En effet, quoique âgée de quatre-vingt-dix ans, elle devint enceinte; et au temps marqué par les anges elle mit au monde un fils nommé Isaac. Lorsque celui-ci eut atteint sa vingt-cinquième année, Abraham, dans sa fervente piété, crut devoir donner à Dieu une preuve éclatante de sa soumission en lui faisant le sacrifice de ses plus chères affections. Dieu lui ordonna de sacrifier, sur la montagne de Moria, cet Isaac, son fils unique. L'infortuné vieillard allait obéir avec résignation au Maître

(1) Le mot *Abraham* signifie, en hébreu, *père de la hauteur.*

suprême de la vie et de la mort : déjà la victime était sur le bûcher et prête à recevoir le coup fatal, lorsque Dieu, satisfait de l'obéissance de son serviteur, arrêta son bras déjà levé pour l'affreux sacrifice. Sara mourut bientôt après, et Abraham épousa Céthura (Kétoura), qui lui donna encore six enfants. Il mourut âgé de cent soixante-quinze ans, et fut enterré à côté de Sara. — Les Juifs et les Arabes voient dans Abraham le fondateur de leur race ; c'est d'Ismaël, fils de sa servante Agar, dont la Bible raconte les touchantes aventures au désert, que les nations ismaélites ont tiré leur origine et leur nom. Si les Églises grecque et romaine ont placé le nom d'Abraham dans leurs légendes, le Koran en parle également avec respect. Quelques écrivains mahométans soutiennent qu'Abraham avait fait le voyage de la Mecque, et qu'il avait même commencé la construction du lieu saint de cette ville. — Dans l'histoire d'Abraham la fiction se trouve mêlée à la vérité, et les récits des rabbins l'ont rendue encore plus merveilleuse. Flave Josèphe en avait donné l'exemple : il fait d'Abraham un sage qui, né au milieu des idolâtres, serait arrivé, par la réflexion et la contemplation des merveilles de la nature, à l'idée d'un seul créateur, digne de notre adoration. D'un autre côté, les théologiens protestants ont soutenu que le monothéisme des Juifs ne date que de la législation religieuse, politique et civile de Moïse. Le livre *Iézira* ou de la Création, que lui ont attribué des rabbins modernes, est revendiqué par d'autres, avec un peu plus de fondement, pour le célèbre Akiba. [*Conversat.-Lexicon.*]

Genèse, 11, 12, 14, 22, 25. — Josèph., *Antiq. Jud.*, l. I, c. VI, VII et suiv. — Eusèbe, *Præparat. Evangel.*, l. IX, c. XVII. — Augusti, *Dissertatio de fatis et factis Abrahami*; Goth., 1730. — Withof, *Programma de Abrahamo, amico Dei*; Duish., 1743. — Henry Hebbing, *History of Abraham*; Lond., 1746. — William Gilbank, *History of Abraham*; Lond., 1773.

ABRAHAM A SANCTA-CLARA, célèbre prédicateur allemand, né à Krähen-Heimstetten, près de Möskirch, en Souabe, le 4 juin 1642, mort le 1er décembre 1709. Il composa des sermons dans un genre populaire, plein d'énergie, d'esprit et d'imagination. Son vrai nom était *Ulric Megerle*. En 1662 il entra dans l'ordre des Augustins déchaussés, étudia à Ingolstadt la théologie et la philosophie ; il se fit en peu de temps une telle réputation, que, dès 1669, il fut appelé à Vienne comme prédicateur de la cour impériale. Il y mourut à l'âge de soixante-sept ans, et laissa, outre ses discours, divers écrits dont la singularité est poussée quelquefois jusqu'au burlesque, mais qui néanmoins renferment des idées fort saines, et des réflexions puisées dans une grande connaissance du cœur humain. Voici les titres de plusieurs de ses écrits et sermons : *Ks ! Ks ! cagot*, ou *Pèlerinage de Maria Stern à Taxa ; — Foin et fi du monde ! — Deo gratias autrichien ; — Charabia salutaire ; — Judas archicoquin, — Attention, soldat ! — Cave bien remplie, où l'âme peut boire des bénédictions ; — Épicerie spirituelle ; — Chapelle de mort bien meublée* (Wurzbourg, 1710 — 4). Plus tard on lui a supposé beaucoup de sermons et opuscules, qui sont de quelques prédicateurs plus récents. Un choix de ses œuvres a été publié à Blaubeuren, 4 vol. in-8°, 1840-1842. Dans les locutions proverbiales dont ses écrits sont parsemés, et dans ses observations empruntées à la vie commune, même en ce qu'elle a de plus vulgaire, on peut étudier avec fruit l'état de la civilisation du temps où il vivait, de même qu'on y apprend à connaître le développement qu'avait pris à cette époque la langue allemande mise en honneur par Luther.

Oesterreichisches biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

* **ABRAHAM** ou **SEBA SABAA**, rabbin portugais, mort, suivant Nic. Antonio (*Biblioth. Hispana*), en 1509. Il vivait à Lisbonne en 1499, époque à laquelle les Juifs furent chassés du Portugal. On a de lui un commentaire très-estimé sur le Pentateuque, qui fut publié sous ce titre : *Tzeror Hammor* (Bouquet de myrrhe) ; Venise, 1546, in-fol. ; la première édition parut dans la même ville en 1523. E. D.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 48. — Wolf, *Biblioth. Hebr.*, I, 94, et III, 57. — Lelong, *Biblioth. sacra*, II, 595. — N. Antonio, *Bibl. Hisp.*, II, 313. — Imbonatus, *Biblioth. lat. hebr.*, p. 34.

***ABRAHAM-BEN-CHANANIA-JAGHEL**, rabbin italien, de la famille Galiki, naquit à Monfelice (royaume lombardo-vénitien) vers la fin du seizième siècle, et mourut vers 1625. Il embrassa le christianisme sous le pontificat de Paul V, et prit le nom de Camille Jaghel. Avant sa conversion, il avait composé un livre intitulé *Sepher Leckach Tob* (le Livre de la grande doctrine), espèce de catéchisme, imprimé à Venise, 1595, in-8° ; Amsterdam, 1658 ; Londres, 1679 (avec une traduction latine) ; Leipzig, 1687, in-fol. ; Helmstaedt, 1704, in-8°. On a encore de lui : 1° *Esheth Chajil* (les Femmes vertueuses) ; Venise, 1611 ; — 2° *Moshiah Chosim* (le Salut des croyants), traitement de la peste par la prière ; Venise, 1587 et 1604, in-4°. Il écrivit, en 1595, un catéchisme hébreux dont le style est remarquable de pureté et d'élégance. Sous le pontificat de Paul V, il abjura le judaïsme, et se fit appeler Camille Jaghel. En 1619 et 1620, il exerçait les fonctions de réviseur des livres hébreux dans la Marche d'Ancône. E. D.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 26. — Wolf, *Bibl. Hebr.*, I, 55 ; III, 34, 35 ; IV, 763.

***ABRAHAM-BEN-ASSER**, rabbin, natif de Saphath en Galilée. On ignore l'époque à laquelle il vivait. Outre quelques ouvrages restés manuscrits, on a de lui : *Or Hassekel* (Lumière de l'intelligence) ; Venise, 1567, in-fol. ; — un Commentaire hébreu avec des gloses marginales

sur la Genèse (*Midrash rabba*), imprimé à Venise, 1567, in-fol. E. D.

Wolf, *Bibl. Hebr.*, I, 33; III, 22. — Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 16. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 593.

*ABRAHAM, BAR-CHASDAÏ, HALLEVI, rabbin, vivait à la fin du douzième et au commencement du treizième siècle à Barcelone, où il était président de la synagogue. Outre quelques ouvrages manuscrits, on a de lui : 1° une lettre adressée au rabbin Judas Alphacare de Tolède, pour l'engager à renoncer au dessein de défendre les rabbins de Montpellier contre le *More Nevochin* de Maïmonide; elle a été imprimée avec les lettres de Maïmonide, Venise, 1544, in-8°; — 2° *Sephar Hatthapuah* (Livre de la pomme), recueil d'aphorismes et de sentences morales, traduit de l'arabe en hébreu, et publié par Bomberg; Venise, 1519, in-4°; Francfort-sur-l'Oder, 1693, in-8°; Giessen, 1706, in-4°; avec la traduction latine de Justus Losius; — 3° *Sepher Hanephesch* (le Livre de l'âme), dialogue entre Galien et son disciple Maurias; Venise, 1519. E. D.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 24, 26, 52. — Wolf, *Bibl. Hebr.*, I, 57, 59; III, 36; IV, 763, 1292. — Hottinger, *Thesaurus philologicus*, p. 48.

*ABRAHAM-BEN-DIOR ou DAUD le Lévite, surnommé *Harishon* (l'aîné), rabbin, mort en 1166 ou en 1180. Il était natif de Tolède et prévôt de la synagogue de Pesquera, cité de la Vieille-Castille. On a de lui un sommaire chronologique et généalogique des patriarches, princes et docteurs de la nation juive, depuis Adam jusqu'au temps du rabbin Joseph Ben-Megas-Hallevi, mort en 1141. Ce livre, très-estimé des Israélites, porte le titre de *Sepher Makkabbala* ou *le Livre de la tradition*; Venet. (Ant. Justiniani), 1545, in-4°. Il a été traduit en latin par Gilles Genebrard, et imprimé à Paris en 1572; Bâle (Froben), 1586, in-8°, texte hébreu avec la traduction latine en regard. D'autres ouvrages se conservent en manuscrits à la bibliothèque du Vatican et dans les bibliothèques de l'Espagne. E. D.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 18-21. — Wolf, *Biblioth. Hebr.*, I, 39-46; III, 29. — Buxtorf, *De abbreviaturis hebraïcis*, p. 154. — *Juchasin*, fol. 132 et 162. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 593.

*ABRAHAM-BEN-DIOR ou DAUD le Lévite, rabbin, surnommé *Hascheni* (le jeune), pour le distinguer du précédent, mourut à Pesquera en 1199 ou 1198. Il était contemporain d'Ebbyra et de Maïmonide, contre lesquels il écrivit ses *Hassagoth* (*Animadversiones*), qu'on attribue à Abraham-ben-Dior l'aîné. Il a en outre laissé : 1° *Sepher Baale Hannephesh* (Livre des âmes aériennes), recueil de décisions juridiques, imprimé à Venise par Jo. de Gara, 1605, in-8°; — 2° *Peroushal sepher Jetzira* (Commentaire sur le livre Jetzira), ouvrage cabalistique, imprimé à Mantoue, 1540, in-4°; — 3° *Chidushins Leghemaroth* (explication de quelques livres du Talmud), dans le Talmud babylonien imprimé à Venise en 1530 (an du monde 5290), in-fol.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 22, 23. — Wolf, *Bibl. Hebr.*, I, 46-49; III, 29, 30; IV, 760. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 593. — Buxtorf, *De abbreviat. Hebraic.*, p. 154. — Juchasin, fol. 132.

ABRAHAM-AKRA (*Ben-Salomon*), rabbin du quatorzième siècle. On a de lui : 1° un commentaire du Pentateuque, sous le titre : *Kille Midrash Rabba* (Règles de la grande exposition). On trouve ce commentaire à la suite du livre appelé *Arze Lebanon* (Cèdre du Liban), imprimé à Venise en 1601, et à Cracovie en 1648; — 2° un commentaire du Talmud, intitulé *Meharre Nemarim* (Des montagnes de léopards), imprimé à Venise en 1631, in-4°.

Plantavitius, *Biblioth. rabbinica*, n° 165. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 4. — Wolf, *Bibl. Hebr.*, I, 96; III, 53.

ABRAHAM (*Ben-Meïr de Balmis*), rabbin italien, né à Lecce (royaume de Naples) vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1522 ou 1523. Il étudia la médecine à Padoue, et exerça sa profession à Venise. Il a laissé 1° une grammaire hébraïque, connue sous le nom de *Mikne Abram*; elle a été traduite en latin et publiée à Venise en 1523 par Daniel Bomberg; d'autres éditions parurent à Anvers en 1564, in-4°, et à Hanau en 1594, in-4°; — 2° *Sepher Higgaion Aristo Bekitzur* (abrégé du livre de la Logique d'Aristote); — 3° *Maamar al Etzem Haolam* (discours sur la structure intime du monde); — 4° *Iggereth Rashadveko* (épîtres de Rashadète ou Averroës). Ces trois ouvrages sont imprimés dans les Œuvres d'Aristote et d'Averroës; Venise (Juntes), 1542; — 5° *Arabum nonnullorum quæsita et epistolæ, et Paraphrasis Averrois in tertium librum Rhetoricor. Aristotelis*; Venise, 1552. Quelques autres ouvrages (traduction et commentaires) sont restés manuscrits.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 34 et 35. — Wolf, *Bibl. hebraica*, I, 69, 71; III, 45 et 46. — R. Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, p. 336. — Lelong., *Bibl. sacra*, II, 1169. — Bayle, *Dict. critique*. — Kircher, *Œdip. Ægypt.*, I, 19, 37; II, 43.

ABRAHAM ECHELLENSIS. *Voyez* ECHELLENSIS.

ABRAM (*Nicolas*), savant jésuite, né en 1589 à Xarouval, village de la Lorraine, mort professeur de théologie à Pont-à-Mousson, le 7 septembre 1655. On a de lui : 1° *Commentaires sur l'Énéide*, imprimés à Pont-à-Mousson en 1632, in-8°; — 2° *Commentaire sur le troisième volume des Oraisons de Cicéron*; Lutetiæ Parisiorum, 1631, deux vol. in-fol. — 3° *Pharus veteris Testamenti, sive sacrarum quæstionum libri XV*; Parisiis, 1648, in-fol. Cet ouvrage, dédié à Dieu, est l'un des plus estimés de l'auteur; — 4° *Nonni Neapolitani Paraphrasis sancti secundum Joannem Evangelii; accesserunt notæ P. N. A., soc. Jes.*; Parisiis, 1623, in-8°. On a longtemps ignoré que le père Nicolas Abram fût auteur des notes de cet ouvrage, parce qu'il ne s'est désigné que

par ses initiales au frontispice du livre. Il a encore composé plusieurs autres ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque des Jésuites*, de Sottwell, page 622, dans Bayle et dans la grande *Bibliothèque ecclésiastique*, tom. I, pag. 33.

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.*

ABRANTÈS (*don José*, marquis D'), seigneur portugais, né le 7 février 1784 au château d'Abrantès, mort à Londres le 11 février 1827. Il entra fort jeune dans un des régiments de la garde, et devint le confident intime du prince régent : envoyé en 1807 en France, pour y traiter directement avec Bonaparte des intérêts politiques du Portugal, il y fut retenu comme otage jusqu'en 1814. Bonaparte employa tour à tour les caresses et les menaces pour se l'attacher; mais d'Abrantès refusa constamment les offres les plus séduisantes. Inébranlable dans ses principes pendant sept années d'exil, on ne le vit pas une seule fois paraître à la cour. Il se consola par la culture des sciences, et écrivit, en portugais, plusieurs traités d'agriculture et de botanique. Il tenta à diverses reprises de s'échapper de la France; mais l'active surveillance de la police de Napoléon fit échouer ses efforts. Abrantès ne retourna dans son pays qu'en 1814. En 1824, il prit une part active aux intrigues politiques qui amenèrent l'assassinat du marquis de Loulé, ami dévoué de Jean VI, et il fut de nouveau exilé. Il se rendit en Italie, d'où il se crut rappelé, en 1826, par un décret d'amnistie générale émané de don Pedro. Mais le ministère lui ayant défendu de débarquer, il alla en Angleterre, où il mourut peu de temps après.

Historia de Portugal até nossos dias, I, 150; III, 166, etc. — *Resenha das familias titulares do reino de Portugal.*

ABRANTÈS (duc et duchesse D'). *Voy.* JUNOT.

*__ABREK__ (*Nicolas*), poëte polonais, panégyriste, né à Léopol vers 1540, mort vers 1600. Après avoir fait ses études à Léopol et plus tard à l'Académie de Zamosc, il adressa au fondateur de cette académie, Jean Zamoyski, grand général et grand chancelier de Pologne, une ode intitulée *Euphrosine*, imprimée à Cracovie en 1590. L. CH.

Dykcyonarz Poetow Polskich (Dictionnaire des poëtes polonais), par J. Juszynski; Cracovie, 1820, t. I, p. 1.

ABRESCH (*Frédéric-Louis*), philologue allemand, né à Hesse-Hombourg le 29 décembre 1699, mort en 1782. Il étudia la littérature ancienne à l'université d'Utrecht, sous les célèbres professeurs Drakenborg et Duker. En 1725, il fut nommé recteur du collége de Middelbourg, et en 1741 il passa au rectorat de Zwolle, où il mourut à un âge très-avancé. Abresch doit être compté au nombre des bons philologues, et des plus recommandables hellénistes de son temps. On a de lui : 1° deux livres d'Observations sur Eschyle (*Animadversionum ad Æschylum libri duo; accedunt adnotationes ad quædam loca Novi Testamenti*); Middelbourg, 1743, in-8°; — 2° une nouvelle édition des *Lettres d'Aristenète*, suivie de *Lectiones Aristenetex*; Zwolle, 1744, in-8°; — 3° de nouvelles *Observations sur cet auteur*, réunies à celles de plusieurs autres savants; Amsterdam, 1752, in-8°; — 4° des *Éclaircissements sur Thucydide*; Utrecht : la première partie parut en 1753, la deuxième en 1755, in-8°; — 5° une nouvelle édition du *Gazophylacium Græcorum* de Philippe Gattier, enrichie de *notes étymologiques* très-étendues; Utrecht, 1757, in-12; — 6° un troisième livre d'*Observations sur Eschyle*, et un supplément aux Éclaircissements sur Thucydide (*Dilucidationes Thucydidex*; Zwolle, 1763), in-8°. Il a aussi inséré plusieurs bons articles dans les *Miscellan. observat. vet. et nov.*, tom. I, II et III.

Strodtmann, *Das neue Gelehrte Europa*, III, 674, etc.; XIII, 255, etc. — Saxius, *Onomast. lit.*, VII, 49.

ABREU (*Alexis*), médecin portugais, d'Alcacovas, mort en 1630. Il demeura pendant neuf ans à Angola en Afrique, comme médecin militaire. En 1622, Abreu publia à Lisbonne un ouvrage intitulé *De Septem infirmitatibus*, où il traite des maladies les plus communes aux gens de cour.

Biographie médicale. — Éloi, *Dictionnaire historique de la médecine.*

ABREU (*Jean Manuel* DE), géomètre portugais, né en 1754, mort aux îles Açores en 1815. Élève d'Anastasio d'Acunha, il suivit d'abord la carrière militaire, fut persécuté pour ses opinions religieuses sous le règne de Maria Ier, et condamné à une réclusion temporaire. Après sa mise en liberté, il quitta le service, et se consacra exclusivement à l'enseignement des mathématiques. Il passa quelque temps en France, où il fit paraître la traduction des *Principes mathématiques de d'Acunha*, précédés d'une notice biographique, 1 vol. in-8°; Bordeaux, 1806; réimprimé à Paris en 1816. On a encore de lui : *Supplément à la traduction de la Géométrie d'Euclide* de Peyrard, publié en 1804, et à la *Géométrie* de Legendre, suivi d'un *Essai sur la vraie théorie des parallèles*, in-8°, 1808.

J. Semperc y Guarinos, *Ensayo de una Biblioteca de los mejores Escritores del regnado de Carlos III.*

ABREU (*don Joseph-Antonio*), publiciste espagnol du dix-huitième siècle, mort en 1775. On a de lui une *Collection de tous les traités des souverains d'Espagne avec tous les États de l'Europe*, etc., 12 vol. in-fol. Cet ouvrage finit en 1751. — *Don Félix-Joseph* ABREU a publié un *Traité juridico-politique sur les prises maritimes*, etc.; Paris, 1758, 2 vol. in-12.

J. Semperc y Guarinos, *Ensayo de una Biblioteca*, etc.

ABREU MOUSINHO. *Voy.* MOUSINHO.

ABRIAL (*André-Joseph*, comte), magistrat français, né à Annonay le 19 mars 1750, mort à Paris le 14 novembre 1828. Il fut d'abord avocat, puis directeur d'un comptoir au Sénégal. Après la réorganisation de l'administration judiciaire en 1791, il fut nommé commissaire du roi au tribunal du sixième arrondissement de Paris; et, peu de temps après, il obtint la même place

près la cour de cassation. Il sut échapper à tous les orages de la révolution, et conserver sa place jusqu'en 1799. L'année suivante, il fut chargé par Bonaparte d'organiser la république parthénopéenne, et laissa à Naples les souvenirs d'une bonne administration. A son retour, il fut nommé ministre de la justice, puis il reçut de Napoléon la sénatorerie de Grenoble avec le titre de comte. Il prit une large part à la discussion du code Napoléon.

Abrial, membre fidèle de la majorité muette du sénat, vota l'un des premiers la déchéance de Napoléon. Éloigné de la chambre durant les cent jours, il y fut rappelé par Louis XVIII, et y siégea jusqu'à l'époque de sa mort. — Son fils, né en 1783, mort le 26 décembre 1840, fut d'abord auditeur au conseil d'État, puis chargé par l'empereur de diverses missions dans les pays de Venise et de Dalmatie. Il fut ensuite nommé successivement à la préfecture du Finistère et à celle du Gers. Devenu pair de France par voie héréditaire, il vota, après 1830, contre l'hérédité de la pairie.

Biographie des Hommes vivants, I, 7. — Locré, *la Législation de la France*, tom. I, p. 74.

ABRIANI (*Paul*), littérateur italien, né à Vicence en 1607, mort à Venise en 1699. Il entra fort jeune dans l'ordre des Carmes, prêcha en différentes villes, et professa à Gênes, à Vérone, à Padoue et à Vicence. En 1654, il dut quitter l'habit religieux. On a de lui : 1° des discours académiques, qu'il intitula *I Funghi*, parce qu'ils étaient nés, dit-il, comme des champignons dans le terrain inculte de son esprit; — 2° *il Vaglio* (le Crible), réponses apologétiques aux observations de Veglia sur le *Goffredo* du Tasse; Venise, 1662 et 1687; — 3° des poésies, sonnets, *canzoni*, etc.; Venise, 1663 et 1664, in-12; — 4° *Artè Poetica di Orazio, tradotta in versi sciolti;* Venise, 1663 et 1664, in-12; — 5° *Ode di Orazio tradotte;* Venise, 1680, in-12; les *Odes* et l'*Art Poétique* ont été ensuite réimprimés ensemble plusieurs fois; — 6° *la Guerra civile, ovvero la Farsaglia di M. Annæo Lucano, tradotta in verso sciolto;* Venise, 1668, in-8°, etc.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ABRIL** (*Juan-Alfonso*), peintre espagnol, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Parmi ses œuvres on remarque un *Saint Paul*, qui orne la sacristie du couvent des Dominicains à Valladolid, ville natale de ce peintre.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Profesores de las bellas artes en España*, etc. — Ponz, *Viage de España.*

***ABRIL** (*Bartholomé*), sculpteur espagnol, vivait à Tolède au commencement du dix-septième siècle. Ses marbres se voient dans la chapelle de Sagrario de la cathédrale de Tolède, et au monastère de Guadalupe.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Profesores de las bellas artes en España.*

ABRIL (*Pierre-Simon*), en latin *Aprilus*, grammairien espagnol, né vers 1530 à Alcoraz, près de Tolède. Il enseigna les humanités et la philosophie à l'université de Saragosse, et contribua beaucoup, par sa méthode, à répandre en Espagne le goût des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Latini idiomatis docendi ac discendi methodus*, in-8°; Saragosse, 1561; — 2° *De lingua latina vel de arte grammatica libri IV*, 3e édition; Tudela, 1573, in-8°; — 3° une *Grammaire grecque;* Saragosse, 1586; Madrid, 1587, in-8°; — 4° un *Traité de Logique;* Alcala, 1587, in-4°; — 5° des traductions espagnoles des *Fables d'Ésope*, des *Comédies de Térence*, des *Lettres familières de Cicéron*, de la *Politique d'Aristote*, et du premier *Discours de Cicéron contre Verrès.*

Grég. Mayans, *Specim. Biblioth.* — Pellicer, *Ensayo da una bibl. de traductores.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana*, t. I. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten Lexicon*, tom. V.

ABSALON, fils de David et de Maacha, vivait dans le onzième siècle avant J.-C. C'était, selon l'Écriture, l'homme le plus accompli d'Israël pour la taille et la figure; mais son caractère et sa conduite ne répondaient pas à ces avantages physiques. Il se révolta plusieurs fois contre son père. Dans l'une de ses rébellions, il entra à Jérusalem; et si, suivant le conseil d'Achitophel, il eût marché sans délai à la poursuite du malheureux roi fugitif, c'en était fait de ce dernier; mais Absalon n'ayant pas su profiter de sa victoire, David réunit autour de lui ses fidèles serviteurs, et battit ce fils rebelle dans la forêt d'Éphraïm. Dans sa fuite, Absalon eut ses cheveux embarrassés dans les branches d'un arbre auquel il resta suspendu. Joab, lieutenant de David, le perça de trois dards, malgré l'ordre donné par le roi de l'épargner après le combat. La mort de ce fils coupable fut le sujet d'une longue tristesse pour le roi David. Cet événement eut lieu à peu près 1025 ans avant J.-C.

Theod. Duntc, *Imperium Absalonis charactere politico expressum;* Witteb., 1667, in-4°. — J. Andr. Schmid, *Dissertatio de monumento Absalonis;* Helmst, 1702, in-4°. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, VII, VIII, IX.

ABSALON, septième abbé de Saint-Victor à Paris, né vers le milieu du douzième siècle, mort en 1203. Suivant Césaire d'Heisterbach, contemporain de l'abbé Absalon, ce dernier fut appelé à Springkirsbach, au diocèse de Trèves, pour réformer la discipline de cette communauté d'après la règle de saint Augustin. — On a de cet abbé, renommé par la sainteté de sa vie et par ses lumières, cinquante et un sermons latins, composés sur le modèle de ceux de saint Bernard. Ils ont été imprimés sous le nom de l'abbé de Springkirsbach, à Cologne, par Daniel Schilling, 1534, in-fol.; et sous le nom d'Absalon, à Milan, 1605, in-8°.

Le Mire, *Bibliotheca Ecclesiastica.*

ABSALON, archevêque de Lund, primat des îles Scandinaves, né en 1128 à Finnestoë dans l'île de Zélande, mort en 1201. Il s'est signalé, non-seulement dans l'Église, mais dans les affaires d'État, et même à la guerre. Parent du roi Valdemar, il fut élevé avec le jeune prince qui, étant

monté au trône, fut désigné par le nom de Valdemar Ier. A son retour de l'université de Paris, où il avait achevé ses études, il fut appelé à l'évêché de Roskilde et dans le conseil de Valdemar. Absalon sut réprimer l'insurrection des grands vassaux, fit la guerre par mer aux Vendes, et les força, dans l'île de Rügen, à se faire baptiser, après avoir détruit le temple de leur dieu Svantovit, à Arkona. L'archevêque de Lund, longtemps son ennemi violent, abdiqua solennellement en sa faveur en 1178; et le pape permit à Absalon de réunir cet archevêché au siége de Roskilde, qu'il refusait de quitter. Ce prélat fit construire un château fort sur la rade où, dans la suite, s'éleva Copenhague. Il défendit énergiquement contre l'empereur d'Allemagne les droits du roi de Danemark sur les provinces voisines de la mer Baltique, enlevées aux Vendes, et étendit ses conquêtes sur le Meklenbourg et l'Esthonie. Il servit son maître dans le conseil comme sur le champ de bataille. Le code de Valdemar fut en partie son ouvrage. Il rédigea aussi le code ecclésiastique de Zélande. Il appela auprès de lui un moine de Paris, l'abbé Guillaume, pour l'aider à réformer les règles des monastères danois. Ce fut sur l'invitation d'Absalon que Saxo le Grammairien entreprit son Histoire du Danemark; on croit qu'il prescrivit aussi aux moines de Soroë de rédiger les annales du royaume. La mort d'Absalon précéda d'un an celle de Canut VI; il avait atteint soixante-treize ans. On voit son tombeau dans l'église de Soroë; mais ce monument est moderne. On a montré pendant longtemps au musée de Copenhague des os et un crâne comme provenant du corps d'Absalon. On a prétendu reconnaître sur ce crâne les protubérances indicatrices des grandes qualités de ce prélat. Cependant, des doutes s'étant élevés sur l'identité de ces restes, le gouvernement danois fit ouvrir, en 1827, le tombeau d'Absalon : on y trouva le corps à peu près entier. Les os conservés au musée viennent donc de quelque autre individu. [*Enc. des g. du m.*]

Estrup, *Absalon considéré comme héros, homme d'État et évêque;* Soroë, 1826. — *Notice sur l'ouverture du tombeau d'Absalon;* Copenh., 1829. — Saxon le Grammairien, liv. IV. — Otho Sperling, *Testamentum Absalonis archiepiscopi Lundensis;* Hafn., 1696, in-8°; ibid., 1707, in-8°. — *Scriptores rerum danicarum,* t. V, p. 422.

*ABSCHATZ (*Jean-Asgmann,* baron D'), poëte allemand, né le 4 février 1646 à Würbitz en Silésie, mort le 22 avril 1699. Il étudia la jurisprudence à Leyde et à Strasbourg, voyagea en Hollande, en France et en Italie, et devint gouverneur de la principauté de Liegnitz en Silésie. Il appartient à ce qu'on appelle la seconde école silésienne, dont Hohenstein et Hoffman-Woldau sont les représentants. Plusieurs de ses hymnes se chantent encore aujourd'hui dans les églises des protestants. Les œuvres d'Abschatz ont été recueillies après sa mort et publiées sous le titre : Hans Assman von Abschatz, *Poetische Uebersetzungen und Gedichte*, 2 vol. in-8°; Leipzig et Breslau, 1704.

W. Müller, *Bibliothek Deutscher Dichter.*

*ABSIMARUS (*Tiberius*), soldat de fortune, devint empereur de Constantinople en 698. Envoyé avec une flotte contre les Sarrasins, il essuya un échec, et, craignant que l'empereur Léonce ne lui demandât compte de ce mauvais succès, il souleva l'armée, qui le proclama lui-même empereur. Après avoir fait couper à Léonce le nez et les oreilles, Absimarus le fit enfermer dans un couvent; mais bientôt il expia cette conduite barbare. Justinien II, jadis dépossédé, fut remis en possession de l'empire par les Bulgares en 705, et résolut de se venger d'Absimarus : Il le fit jeter, dans l'Hippodrome, au pied de son trône, et s'en servit de marchepied tant que dura le spectacle; puis il lui fit trancher la tête.

Théophane, Cedrène, Zonaras.

ABSTEMIUS (*Laurentius*), savant italien, né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, vers la fin du quinzième siècle. Son vrai nom était *Bevilaqua.* Il se distingua par ses ououvrages littéraires. Le duc d'Urbin, dont il avait été maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à ses disciples ses *Annotationes variæ,* qu'on trouve dans le tom. I du *Trésor de Gruter,* pag. 878. Il y a encore de lui un recueil de deux cents fables, intitulé *Hecatomythium seu centum Fabulæ;* Venetiis, 1499, in-4°. On les trouve aussi dans l'édition des *Fables d'Ésope,* Francfort, 1580, et dans plusieurs autres collections de fabulistes, particulièrement dans celles de Sébastien Gryphe, de Babrias, d'Aviénus et de Phèdre; Francfort, 1610, in-8°. Enfin on a de lui : *Libri duo de quibusdam locis obscuris,* etc.; Venetiis (sans date), in-4°. On y trouve l'interprétation de quelques passages d'Ovide et de Valère Maxime.

Gruter, *Thesaurus criticus.* — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia,* tome I, 1181-1182. — Fabricius, *Bibl. latina mediæ et infimæ ætatis,* edit. Mansi, t. I, p. 2.

*ABTALON-BEN-SALOMON, rabbin italien, natif de Modène, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était membre de l'Académie des rabbins espagnols, à Ferrare. On a de lui des *Réponses* aux épîtres du rabbin Simon, imprimées à Venise, 1608, in-8°.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, I, 12, 831; III, 7.

ABU. *Voyez* ABOU.

ABUCARA (*Théodore*), évêque de Haran, disciple de saint Jean Damascène, se fit remarquer, vers 770, par ses écrits contre les Juifs, les mahométans, et les sectes dissidentes du christianisme. Ses écrits, au nombre de quarante-deux, ont été publiés en grec et en latin par le P. Gretser; Ingolstadt, 1606, in-4°, et réimprimés en latin dans la *Bibliotheca Patrum.*

Fabricius, *Bibl. Græc.*, I. V, c. 33, p. 176-183, vol. II. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. III, vol. I, p. 108.

*ABUDACNUS (*Joseph*), savant jésuite orientaliste, natif du Caire, enseigna l'arabe, vers le

commencement du dix-septième siècle, à Oxford, à Louvain et à Vienne. Son véritable nom était *Abou-dh-Dhakn* (Père de la barbe), et il signait ses livres : *Josephus Barbatus Memphiticus, e societate Jesu.* On a de ce savant : 1° un ouvrage sur les cérémonies religieuses et les mœurs des Coptes, sous le titre de *Historia Jacobitarum seu Coptorum in Ægypto, Libya*, etc.; Oxford, 1675, petit in-4°, réimprimé à Lubeck, 1733, et à Leyde, 1740, par Havercamp, avec des notes de Nicolaï; — 2° *Speculum Hebraïcum;* Louvain, 1615, in-8°; — 3° *Compendium grammaticæ Arabicæ*, en manuscrit à la bibliothèque de Vienne.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, II. — Adelung, *Suite au Dictionnaire de Jœcher* (en allemand), t. I, p. 84. — Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. II, p. 550.

ABUL-FARAGE. *Voyez* ABOULFARADJE.

ABUNDANCE (*Jehan* D'), pseudonyme d'un littérateur français mort en 1540 ou 1544. Il s'appelait aussi *maître Tyburce, demeurant en la ville de Papetourte, basochien et notaire royal de la ville du Pont-Saint-Esprit.* On a de lui : 1° *le joyeux Mystère des trois Roys, à dix-sept personnaiges;* ms. n° 3387 de la Bibliothèque nationale; — 2° *Moralité, mystère et figure de la Passion de N.-S. J.-C.*; Lyon, sans date, in-8°; ouvrage très-rare; — 3° *Farce nouvelle très-bonne, très-joyeuse de la Cornette, à cinq personnaiges;* Lyon. Voyez les titres des autres écrits de cet auteur dans la Bibliothèque de Du Verdier.

Placcius, *Theatrum anonymorum et pseudonymorum;* 1708, p. 599. — Baillet, *Auteurs déguisés*, p. 608. — Barbier, *Dictionnaire des anonymes.*

ABYDENUS. *Voy.* ABIDENUS.

ACACE, surnommé *le Borgne* (*Monophthalmus*), évêque de Césarée, mort vers 366. Il fut le chef des acaciens, branche des ariens. Ce sectaire fit déposer saint Cyrille, et eut part au bannissement du pape Libère. Il écrivit la *vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il fut le successeur et le disciple. Il se montra digne d'un tel maître, et mourut vers l'an 365. Il nous reste plusieurs de ses ouvrages.

Saint Jérôme, *De Scriptoribus Eccles.*, c. 98. — Sozomène, liv. III et IV. — Théodoret, Tillemont, *Hist. ecclés.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. VII, p. 336; IX, 254, 256.

ACACE, patriarche de Constantinople, successeur de saint Gennade en 471, mort en 489. Ce prélat ambitieux se mêla aux intrigues de la cour de l'empereur Zénon, et publia l'*Henoticon* (Ἑνωτικόν), édit favorable aux eutychiens. Félix III prononça anathème contre Acace dans un concile de Rome. Le patriarche anathématisa à son tour le pape, et persécuta les catholiques. Son nom fut rayé des diptiques (archives) de Constantinople trente ans après sa mort. Il reste de lui deux lettres : l'une en grec, adressée à Pierre le Foulon (tome IV *des Conciles*), l'autre en latin (*Deus cave*), au pape Simplicius, sur l'état de l'Église d'Alexandrie.

Évagre, I, 3. — Liberat, c. 18. — Nicéphore, *In Hist.* liv. XVI, et *in Chron.* — Baronius, *In Annal.* — Photius, *Myriabibl.*, cap. 42.

ACACE, évêque d'Amide, sur le Tigre, vers 420. Il vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses, mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui, touché de cette générosité, voulut voir le saint évêque. Leur entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose le Jeune.

Socrate, *Hist. Eccles.*, VII, c. 21. — *Acta Sanctorum.* — Gibbon, *History of the Decline*, etc., chap. XXXII.

ACACE ou *Acacius*, évêque de Pérée en Syrie, né vers 322, mort en 432, ami de saint Épiphane et de Flavien. Il adressa une lettre au premier pour l'exhorter à écrire contre les hérétiques. On la trouve dans les œuvres de saint Epiphane. On lui reproche d'avoir été le persécuteur de saint Chrysostome. Il mourut à l'âge de cent dix ans. Nous avons de lui trois *lettres* dans le *Recueil du concile d'Éphèse et de Calcédoine*, par le père Lupus, ermite de Saint-Augustin.

Sozomène, liv. VII. — Saint Épiphane. — Théodoret, liv. IV, c. 24. — Innocent I, *in Epist.* — Baronius, *in Annal.* — Fabricius, *Bibl. Græc.*, tome VII, p. 336, n. c.

ACADEMUS ou **HÉCADEMUS**, citoyen d'Athènes, contemporain de Thésée. Il donna son nom à une secte de philosophes, ou plutôt à trois sectes de philosophes, qui portèrent le nom d'*académiciens.* Platon fut le chef de l'ancienne Académie. Arcésilas, l'un de ses successeurs, fit quelques changements à la philosophie platonicienne, et fonda ce qu'on appelle la seconde Académie. Enfin Carnéades établit la troisième. Cicéron avait donné le nom d'*Académie* à une de ses maisons de campagne située près de Pouzzoles, sur le bord du lac d'Averne. On y voyait des portiques et des jardins plantés d'arbres, à l'imitation de l'Académie d'Athènes.

Schœll, *Histoire de la littérature grecque.*

ACAMAPIXTLI, premier roi des Aztèques (anciens Mexicains), mort vers l'an 1389. Il fut le législateur de son peuple, venu du nord de l'Amérique, fit de bonnes institutions, embellit l'ancienne Ténochtitlan, sa capitale, aujourd'hui Mexico, fit creuser des canaux, élever des aqueducs et des chaussées, dont les vestiges sont encore l'admiration des voyageurs; il fut longtemps en guerre avec Azafazalco, roi de Tépéacan, dont les sujets habitaient les bords du lac de Mexico. Il mourut après quarante ans de règne, et eut pour successeur son fils Vitziloputli.

Acosta, lib. VIII, c. 8, 9 et 10. — Clavigero, *Storia antica del Messico.* — Humboldt, *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, et *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne.* — Prescott, *Conquête du Mexique.*

***ACAMAS**, fils de Thésée et de Phèdre, assista au siége de Troie, et fut député avec Diomède pour aller redemander Hélène. Il fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois.

Tryphiodorus, *De excidio Trojæ.* — Homère, *Iliad.*, II, 16.

***ACAMI** (*Giacomo*), numismate italien du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage sur les

monnaies pontificales : *Dell' origine ed antichita della zecca pontificia;* in-4°, Rome, 1752.
E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ACANTHIUS (*George*), philologue allemand, natif de Kellheim en Bavière, vivait dans le seizième siècle. Son vrai nom est *Dorn* (en grec *Acanthos*). On a de lui 1° *Partitiones in Ciceronis de Rhetorica libros IV ad Herennium;* Bâle, 1589, in-8°; — 2° un poëme intitulé *Philosophiæ Platonicæ libri III,* imprimé à Bâle en 1554, in-8°. A la fin du livre on trouve un petit poëme du même auteur, intitulé *De periculosa ac turbulenta nostri sæculi Republica Lamentatio.*

ACARÈTE. *Voy.* ACUÑA.

ACARIE (*Jean-Pierre*), conseiller-maître de la chambre des comptes à Paris, né vers le milieu du seizième siècle, mort à Ivry en 1613. Il fut un des membres les plus zélés du parti opposé à Henri IV, ce qui lui valut le surnom de *laquais de la Ligue.* Membre du conseil des Seize, il signa, le 20 septembre 1591, la fameuse lettre dans laquelle on offrait au roi d'Espagne la couronne de France. Après la dispersion de la Ligue, il fut révoqué de sa charge et exilé de Paris. Il se retira d'abord chez les Chartreux de Bourg-Fontaine, et obtint ensuite la permission de résider à Luzarches et à Ivry. Acarie était boiteux.

Satyre Ménippée.

AÇARQ (D'), grammairien français, né vers 1720 à Audruick dans l'Artois, mort à Saint-Omer en 1796. Protégé de Fréron, il fut prôné outre mesure par ses partisans. Mais il se trouva bien au-dessous de sa réputation; et, après avoir vainement essayé de gagner sa vie à Paris, il retourna en province, où il continua de donner des leçons de grammaire. En 1795, il fut compris au nombre des malheureux gens de lettres auxquels la convention accorda des secours. On a de lui : 1° *Grammaire française philosophique,* etc.; Genève et Paris, 1762, 2 vol. in-12; — 2° la *Balance philosophique,* discours de réception à l'Académie de la Rochelle; Amsterdam, 1763, in-8°; — 3° *Vies des hommes et des femmes célèbres d'Italie,* traduit de l'italien de San-Severino; Paris, 1767, 2 vol. in-12; — 4° *Observations sur Boileau, sur Racine, sur Crébillon, sur Voltaire;* La Haye, 1770, in-8°. Ce présomptueux grammairien, dont la race n'est pas éteinte, traite Boileau d'écolier, qui aurait encore besoin de quelques leçons de français; — 5° *le Portefeuille hebdomadaire;* Paris, 1770-1771, 3 vol. in-8°; journal très-rare; — 6° *Plan d'éducation publique;* Paris, 1776, in-8°; Prospectus du pensionnat de d'Açarq; — 7° *Remarques sur la dixième édition de la Grammaire française de Wailly;* Saint-Omer, 1787.

Quérard, *la France littéraire.*

ACCA, prélat anglais, successeur de Wilfrid, évêque d'Exham, dans le comté de Northumberland, mort en 740. Il embellit sa cathédrale, perfectionna la musique et encouragea les études. On ignore pour quelle cause il fut banni de son siége, dans lequel il fut ensuite réintégré. On a de lui un *Traité sur les souffrances des saints;* plusieurs *épîtres,* et des *offices* pour son église.

Bède, *Hist. Ecclés.*, V, 20.

*ACCAMA (*Bernard*), peintre hollandais, mort en 1756. Plusieurs de ses portraits, fort estimés, ont été gravés par Houbraken, Fritsch et d'autres. — Son frère *Mathias Accama,* mort en 1783, a laissé un grand nombre de portraits et de tableaux historiques.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Van Gool, *De Nieuwe Schowburg der Nederlantsche Kunstchilders.*

ACCARIAS DE SERIONNE. *Voy.* SERIONNE.

ACCARISI (*Albert*), grammairien italien, né à Cento, dans le duché de Ferrare, vers la fin du quinzième siècle. Il fit imprimer, en 1545, un ouvrage intitulé *Vocabulario, grammatica e ortografia della lingua volgare.* On a aussi de lui des *Observations sur la langue vulgaire;* Sansovino, 1562, in-8°.

ACCARISI (*François*), célèbre jurisconsulte italien, né vers le milieu du seizième siècle à Ancône. Il enseigna la jurisprudence à Pise et à Vienne, où il avait fait ses études, et mourut dans cette dernière ville le 4 octobre 1622. Il ne paraît pas avoir laissé d'ouvrages imprimés.

J. Nicius Erythræus, *Pinacoth.*, II, cap. XXV. — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia;* Brescia, 1764.

ACCARISI (*Jacques*), savant italien, né à Bologne, professeur de rhétorique à Mantoue en 1627, mort évêque de Vesta au mois d'octobre 1654. Il a laissé : un volume de *discours* sur des sujets de piété; une dissertation dirigée contre Galilée (*Terræ quies, solisque motus demonstratus primum theologicis, tum pluribus rationibus philosophicis;* Rome, 1736, in-4°), et une traduction latine de l'*Histoire des troubles des Pays-Bas,* par le cardinal Bentivoglio. D'autres ouvrages du même auteur sont restés manuscrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ughelli, *Italia sacra,* t. VII, p. 870.

*ACCARISIO (*Nicopolitano*), ingénieur italien, vivait à Bologne vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui un opuscule curieux sur la canalisation du Rhin et d'autres fleuves, sous le titre : *Pensieri circa la diversione del Reno et altri fiumi, acciò non danneggino il territorio di Bologna et d'altre città convicini;* Bologna, 1660, in-4°.
E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ACCETTO (*Réginald*), né à Massa dans le royaume de Naples, mort dans cette dernière ville en 1590, a publié un *Trésor de la langue vulgaire,* en italien, 1572.

Tiraboschi, *Letteratura italiana.*

ACCIAIOLI ou ACCIAJUOLI (*Ange*), cardinal, légat et archevêque de Florence, mort en 1407, a composé un ouvrage en faveur d'Ur-

bain VI. Le but de cet ouvrage est d'éteindre le schisme qui désolait alors l'Église.

Ughelli, *Italia sacra.* — Auberi, *Histoire des Cardinaux.*

ACCIAIUOLI (*Nicolas*), grand sénéchal de Naples, né à Florence le 12 septembre 1310, mort en 1366. Il conduisit la reine Jeanne Ire à Avignon, lieu de son refuge; et lorsque Louis eut épousé cette reine, il disposa tout pour leur entrée à Naples et leur couronnement. Acciaiuoli fut un ministre actif et fidèle.

Matteo Palmieri, *Vita di Nic. Acciaiuoli;* Firenza, 1588, et dans Muratori, t. XIII.

ACCIAJUOLI (*Donato*), savant italien, né à Florence en 1428, et mort en 1478. Orateur, philosophe et mathématicien, il avait rempli plusieurs fonctions publiques, et fut gonfalonier de la république de Florence. On a de lui : 1° quelques *Vies de Plutarque* traduites en latin; Florence, 1478, in-fol.; — 2° les *Vies d'Annibal, de Scipion et de Charlemagne*, imprimées avec les précédentes; — 3° des *Notes sur la morale et la politique d'Aristote*, qu'il devait en partie à Argyropile, son maître; Parisiis, 1555, in-fol.; — 4° *Storia Fiorentina tradotta* (du latin de Léonard Arétin) *in volgare;* Venise, 1476, in-fol. La république de Venise dota les filles d'Acciajuoli, pour reconnaître les services du père.

Jovius, *In Cloq.*, c. 16. — Verrini, *Fiorentia illustrata.* — Vossius, *De hist. latin. script.*

ACCIAJUOLI (*Philippe*), musicien et poëte, né à Rome en 1637, mort le 3 février 1700. Après avoir voyagé dans presque toutes les parties du monde, il se livra tout entier à la culture de l'art lyrique et dramatique. Il fut à la fois le machiniste, le décorateur et le metteur en musique des pièces qu'il composa. Il figura dans l'Académie des *Arcadi illustri* sous le nom d'*Irenio Amasiano.* Les opéras, dont il a fait les paroles et la musique, ont pour titres : 1° la *Damira placata;* Venise, 1680; — 2° *Il Girello, dramma burlesco per musica;* Modène, 1675, et Venise, 1682; — 3° *Chie causa del suo mal, pianga se stesso, poesia d'Ovidio e musica d'Orfeo;* — 4° *Ulisse in Feacia;* Venise, 1681.

Miro Rofcelico, *Notizie istoriche degli Arcadi illustri.*

ACCIAJUOLI (*Renier*), souverain d'Athènes vers 1420 de J.-C. Issu d'une ancienne famille de Florence, il fit la conquête d'Athènes, de Corinthe et d'une partie de la Béotie, au commencement du quinzième siècle. Il prit le titre de duc d'Athènes. Sa femme Euboïs ne lui ayant point laissé d'enfant mâle, il légua Athènes aux Vénitiens, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avait épousé l'aînée de ses filles; et la Béotie, avec la ville de Thèbes, à Antoine son fils naturel, qui s'empara d'Athènes, et que Mahomet II reprit plus tard, en 1455.

ACCIAJUOLI (*Zanobio*), dominicain, né à Florence en 1451, mort à Rome le 27 juillet 1519. Banni dans son enfance avec ses parents, il fut rappelé à l'âge de seize ans par Laurent le Magnifique, et on lui confia, peu de temps après, l'éducation de Pierre-François de Médicis, dont il était proche parent. Versé dans les lettres grecques et latines, il était ami d'Ange Politien et de Marsile Ficin. Léon X le nomma, en 1518, bibliothécaire du Vatican, et le chargea de transporter, de cette bibliothèque au château Saint-Ange, les plus anciens manuscrits, dont il rédigea une table qui a été publiée par Montfaucon (*Biblioth. Bibliothecarum;* vol. I, p. 202). On a de Zanobio Acciajuoli des traductions latines d'Eusèbe de Césarée, d'Olympiodore, de Théodoret; un discours latin à la louange de la ville de Naples, et un autre à la louange de Rome. Ce fut lui qui mit au jour, en 1495, les Épigrammes grecques de Politien, qui l'en avait chargé en mourant. Giraldi, dans son premier dialogue *de Poetis nostrorum temporum,* le met au nombre des bons poëtes.

Ginguené. — Tiraboschi. — Mazzuchelli.

ACCIAJUOLI SALVETTI (*Madeleine*), femme poëte, née à Florence vers le milieu du seizième siècle, morte en 1610. Elle a laissé deux volumes in-4° de *Rime toscane*, Florence, 1590, qui eurent beaucoup de célébrité. Après sa mort, on imprima trois chants d'un poëme qu'elle avait laissé imparfait, et qui a pour titre : *Davide perseguitato ovvero fuggitivo* (David persécuté ou fugitif); Florence, 1611, in-4°, rare. C'est à cette dame que le chevalier Cornelio Lanci dédia sa comédie de la *Niccolasa.*

Ginguené. — Tiraboschi. — Mazzuchelli.

ACCIEN (*Baghy-Syan*), émir d'Antioche au moment où les croisés vinrent, en 1097, assiéger cette ville. Désespérant de la prendre de force, ils se la firent livrer par trahison en 1098, au moment où Korboughan, émir de Moussoul, approchait avec une armée pour venir au secours des assiégés. Accien s'enfuit, et fut arrêté par un bûcheron qui lui coupa la tête et l'envoya aux chefs des croisés.

Guillaume de Tyr, IV, 5. — *Gesta Dei per Francos.*

***ACCIOLI** (*J. de Cerqueira e Sylva*), historien et géographe brésilien, naquit vers la fin du dix-huitième siècle. La famille Accioli, ou Achioli, occupe un rang déjà ancien dans les fastes littéraires du Brésil. En 1664, on voit mourir à Rio de Janeiro un Miguel Achioli da Fonscea Leitam, qui, né à Castello-Branco, était venu dans l'Amérique portugaise revêtu d'une charge importante; il paraît s'être occupé surtout d'études historiques et généalogiques. M. Accioli de Cerqueira e Sylva, membre résidant de l'Institut historique de Rio de Janeiro, est né au Brésil, et a principalement résidé à Bahia de todos os Santos et au Pará. Il s'est occupé de l'histoire aussi bien que de la géographie de ces deux provinces importantes : on a de lui les deux ouvrages suivants, imprimés au Brésil et encore trop rares en France, où ils pourraient rectifier plus d'une erreur; le premier est intitulé *Memorias historicas e politicas da*

provincia da Bahia; Bahia, de Precourt, 1835, 1836, 1837 et suiv., 6 vol. in-8°; le second fait connaître le vaste territoire de l'Amazonie exploré récemment par MM. Tardy de Montravel, de Castelnau, et un voyageur italien trop peu connu, le courageux Gaëtano Osculati. Le livre de M. Accioli a paru six ans avant celui de M. Baena, dont la publication a soulevé plus d'une querelle scientifique dans le sein de l'Académie de Rio de Janeiro. Il est intitulé *Corografia Paraense,* ou *Descripção fisica, historica e politica da provincia do Gram Pará;* Bahia, typografia do Diario, 1833, in-8°. Ce livre renferme d'excellents renseignements. Il nous est cependant difficile d'admettre l'existence d'une nation indienne désignée sous le nom de *quatas-tapuyas*, qui aurait pour ancêtres les grands singes des forêts, et qui serait munie d'une queue. Aussi le savant Brésilien ne donne-t-il ce fait que comme une sorte de légende accréditée dans les campagnes. FERD. DENIS.

ACCIOS (*Zucco*), surnommé *Da summa Campagna,* poëte italien du seizième siècle, n'est connu que des érudits. Il a paraphrasé, en sonnets italiens, les *Fables d'Ésope*, mises en vers élégiaques par Romalius, poëte latin du treizième siècle. Ces fables, réimprimées à Francfort avec d'autres fabulistes, en 1660, in-8°, parurent d'abord à Vérone en 1479, et à Venise en 1491, in-4°.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie.*

ACCIUS ou ATTIUS (*Lucius*), poëte tragique latin, mort vers l'an de Rome 583 (180 avant J.-C.). Il avait pour père un affranchi. Les anciens le préféraient à Pacuvius, qui connaissait mieux son art, mais qui avait moins de génie. On n'a de lui que des fragments donnés par Robert Estienne, dans *Fragmenta poetarum veterum latinorum,* 1568, in-8°. Il ne nous reste rien des vers louangeurs que Decius Brutus fit afficher sur la porte des temples et sur les monuments qu'on lui éleva après la défaite des Espagnols. Accius mourut dans une vieillesse fort avancée. Pline rapporte « qu'Accius, quoique de très-petite taille, se fit élever une très-grande statue dans le temple des Muses. »

Aulus Gellius, liv. XIII, c. II. — Pline, *Hist. Nat.*, l. XXXIV, c. V. — Valer. Maximus, liv. III, c. VII. — Vossius, *De Poetis latinis.*

ACCOLTI ou ACCOLTUS (*Benoît*), célèbre jurisconsulte italien, né à Arezzo en 1415, mort en 1466, remplaça le Pogge dans l'emploi de secrétaire de la république de Venise en 1459. On a de lui : 1° *De bello a christianis contra barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judæa recuperandis, libri tres;* publié en commun avec son frère Léonard; Venise, 1532, in-4°, et Bâle, 1544, in-8°. Cet ouvrage servit comme de texte au Tasse pour sa *Jérusalem délivrée;* il fut traduit en français en 1620, in-8°; — 2° *De præstantia virorum sui ævi;* Parme, 1692, in-12. Accolti avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'ayant un jour entendu une harangue latine prononcée par un ambassadeur du roi de Hongrie devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot.

Ughelli, *Italia sacra.* — Vossius, *De Hist. lat. script.* — Pierius Valerianus, *De infelicitate litteratorum.* — De Thou, *Hist.*, liv. XXXVI. — Auberi, *Histoire des Cardinaux.*

ACCOLTI (*Bernard*), poëte italien du seizième siècle. La célébrité dont il jouissait de son temps le fit surnommer l'*Unico Aretino;* il était fils de Benoît Accolti l'historien, et neveu de François le jurisconsulte. Les poésies qui restent de lui sont bien au-dessous de la renommée dont il jouissait parmi ses contemporains. Quand l'Unico devait réciter des vers, on fermait les boutiques, on accourait en foule pour l'entendre; il fallait mettre des gardes aux portes; et une assemblée composée des hommes les plus savants et des prélats les plus distingués interrompait souvent le poëte par de vifs applaudissements. Le témoignage de ses contemporains, entre autres du cardinal Bembo, ne permet pas de douter qu'il n'eût un mérite au-dessus du commun; mais peut-être réussissait-il mieux dans les vers improvisés que dans ceux qu'il travaillait. Au reste, l'élégance du style manque seule à Accolti, et l'on reconnaît souvent dans ses vers l'imagination et la verve d'un poëte. Il écrivait dans ce style pénible, dur et bizarre du Tibaldeo, du Cariteo, du Notturno, etc., qui régnait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Ses poésies, imprimées pour la première fois à Florence en 1513, sous ce titre : *Virginia, comedia, capitoli e strambotti di messer Bernardo, Accolti Aretino, in Firenze* (*al di Francesco Rossegli*), 1513, in-8°; et à Venise, en 1519, sous ce titre : *Opera nuova del preclarissimo messer Bernardo Accolti Aretino, scrittore apostolico ed abbreviatore,* etc., in-8°, ont été réimprimées plusieurs fois. Léon X conféra à Accolti l'emploi d'écrivain et d'abréviateur apostolique. Arioste, dans son quatrième chant, en parle comme d'un chevalier fort considéré à la cour d'Urbin :

Il cavalier che tra lor viene, e ch'elle
Onoran si. . . . .
E' il gran lume Aretin, l'unico Accolti.

Ginguené, dans la *Biograph. univer.* — Tiraboschi, *Letteratura italiana.* — Maffei, *Storia della letteratura italiana.*

ACCOLTI (*François*), célèbre jurisconsulte italien, né à Arezzo en 1418, mort à Sienne en 1483. Il est frère du précédent, et plus connu sous le nom de *François d'Arezzo* ou d'*Arétin.* Il fut surnommé *le prince des jurisconsultes de son temps.* Il professa la jurisprudence dans plusieurs académies. A l'avénement de Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre. En effet, ce pape déclara « qu'il la lui aurait volontiers accordée, s'il n'eût craint de « nuire par là aux progrès de la jurisprudence. » Les richesses qu'il amassa par son avarice ternirent sa réputation. Il fut pendant cinq ans se-

crétaire de François Sforze, duc de Milan, et mourut de la gravelle aux bains de Sienne. On a de lui : 1° quelques livres de droit (*Consilia seu Responsa;* Pise, 1481; *Commentaria super* lib. II *Decretalia,* Bologne, 1481; *Commentaria;* Pavie, 1493; — 2° un traité *de Balneis Puteolanis;* Naples, 1475, in-4°; — 3° des *traductions* de quelques homélies de saint Jean Chrysostome (Rome, 1470, in-fol.), et des lettres de Phalaris et de Diogène le Cynique; Trévise, 1471, in-4°, et Lyon, 1550, in-8°. Quelques écrits poétiques sont restés manuscrits dans les bibliothèques Chigi et Strozzi. — On raconte de ce jurisconsulte une anecdote qui mérite d'être rapportée. A l'appui d'une de ses leçons sur les avantages d'une bonne renommée et les dangers d'une mauvaise réputation, il alla lui-même pendant la nuit, accompagné d'un domestique, forcer les boutiques des bouchers et dérober plusieurs pièces de viande. On ne manqua pas d'accuser de ce vol les étudiants en droit, et l'on mit en prison les deux plus mal famés. Le professeur se présenta devant l'autorité, et dévoila lui-même le motif de son action.

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittel alter*, vol. VI. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Pancirol, *De claris legum interpretibus*.

ACCOLTI (*Pierre*), connu sous le titre de *cardinal d'Ancône,* naquit à Florence en 1497, de Benoît Accolti, et mourut à Florence en 1549. Il remplit sous Léon X la place d'abréviateur apostolique, et rédigea, en 1549, contre Luther la fameuse bulle qui condamna *quarante et une propositions* de ce réformateur. Secrétaire de Clément VII, il fut nommé cardinal en 1527, et envoyé comme légat en 1532, dans la Marche d'Ancône. Sous Paul III, il tomba en disgrâce et fut enfermé au château Saint-Ange, sous l'accusation de péculat. Il n'obtint sa liberté que par le payement de la somme énorme de 59,000 écus d'or. Il cumula plusieurs évêchés, et laissa une fille et deux fils. On a de lui un *Traité inédit des droits du pape sur le royaume de Naples...* Quelques-unes de ses poésies sont imprimées dans le tome Ier des *Carmina illustrium poetarum Italorum;* Florence, 1562, in-8°. — *Benoît Accolti*, duc de Népi, son frère, cultiva la poésie et le théâtre. Sa *Virginia,* comédie en cinq actes et en vers, 1553, in-8°, et ses *Vers*, Venise, 1549 et 1553, furent applaudis par ses contemporains.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ughelli, *Italia sacra;* Venise, 1717, vol. I, p. 183. — Ciaconius, *Vitæ et Res gestæ Pontificum romanorum*, etc.

ACCORAMBONA (*Victoire*), poëte, duchesse de Bracciano, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Elle épousa François Peretti, neveu de Sixte-Quint. Son mari ayant été assassiné, elle fut accusée de sa mort, et enfermée pendant quelques années au château Saint-Ange; mais elle prouva son innocence, et fut mise en liberté. Elle se remaria avec Paul Girolamo Orsini, duc d'Arcenno, qui était aussi soupçonné du meurtre de Peretti. Craignant la vengeance du cardinal de Montalte, devenu pape sous le nom de Sixte V, il se présenta devant le nouveau pontife pour juger, d'après l'accueil qu'il recevrait, de ce qu'il en devait attendre. Le pape le reçut fort bien, et l'assura qu'il n'avait rien à craindre de lui; mais il ajouta qu'il eût à se garder désormais de souffrir dans son duché, comme il le faisait auparavant, des scélérats et des assassins, et qu'autrement il le punirait sévèrement. Effrayé de cette menace, Orsini se retira sur le territoire vénitien, et y mourut. Des difficultés s'élevèrent, sur l'exécution de son testament, entre sa veuve et Louis Orsini, son parent : ce dernier perdit son procès, et s'en vengea en faisant assassiner Victoire à Padoue, en 1585. Elle a laissé des poésies imprimées sous le nom de Virginia N..., avec celles d'Alexandre Bovarini et du chevalier de la Selva; et l'on conserve à Milan, dans la bibliothèque Ambroisienne, un poëme en *terza rima,* intitulé *Lamento di Virginia N...,* où elle déplore la perte de son époux, et fait des imprécations contre les meurtriers. Fr. de Rosset a fait de cet événement le sujet d'une de ses *Histoires tragiques* (Lyon, 1621). Adry a publié l'*Histoire de la vie et de la mort de Vittoria Accorambona,* 1800, in-4°; 2e édition augmentée, Paris, 1807, in-12.

Ginguené, dans la *Biographie Universelle*. — Botta, *Storia d'Italia*.

ACCORAMBONI (*Fabio*), jurisconsulte italien, fils de Jérôme Accoramboni, né en 1502 à Gubio, mort en 1559 à Rome. Il fit ses études à Padoue et enseigna le droit à Rome, où il devint auditeur, puis doyen du tribunal de la rote. On a de lui un traité *de Comparationibus,* et plusieurs décisions insérées dans les *Repetitiones in jure civili variæ;* Lyon, 1553, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Letteratura Italiana*.

ACCORAMBONI (*Félix*), médecin et philosophe italien, petit-fils de Jérôme, florissait vers la fin du seizième siècle. Il avait épousé une nièce du pape Sixte-Quint, auquel il dédia le recueil de ses ouvrages, Rome, 1590, in-fol., comprenant : 1° *Commentarium obscuriorum locorum et sententiarum in omnibus Aristotelicis scriptis, et controversiarum inter Platonicos, Gelenum et Aristotelem, Examinatio;* — 2° *Annotationes in librum Galeni de Temperamentis;* — 3° *Sententiarum difficilium Theophrasti in libro de Plantis explicatio;* — 4° *De fluxu et refluxu maris.* Les observations sur Théophraste sont fort intéressantes, et ont été publiées séparément sous le titre d'*Adnotationes in Theophrastum de Plantis;* Rome, 1603.

Biographie médicale. — *Biographical Dictionary*.

ACCORAMBONI (*Jérôme*), médecin italien, né en 1467 à Gubio dans le duché d'Urbin, mort à Rome le 21 février 1537. Il fut médecin

des papes Léon X, Clément VII et Paul III. On a de lui : 1° *Tractatus de Catarrho;* Venise, 1536, in-8° ; — 2° *Tractatus de Putredine;* Venise, 1534, in-8° ; — 3° *Tractatus de Natura et Usu lactis;* ibid., 1536.

Biographie médicale. — *Biographical Dictionary.*

ACCUM (*Frédéric*), chimiste allemand, né à Bückebourg en 1769, mort à Berlin en 1838. En 1793, il vint à Londres ; en 1803, il y fit un cours public de chimie et de physique expérimentale. Il s'associa un marchand d'estampes allemand, nommé R. Ackermann, pour entreprendre l'éclairage au gaz : la prompte adoption de cet éclairage à Londres et dans toutes les villes considérables de l'Angleterre fut le résultat de ses travaux et de son excellent ouvrage *A pratical Treatise on gas-light;* London, 1815. Cet ouvrage fut traduit en allemand par Lampadius, 2 vol. in-8° ; Weimar, 1819. Nommé bibliothécaire de l'Institut royal (*Royal Institution*) de Londres, il dut renoncer à cet emploi à l'occasion d'un procès qui lui fut intenté pour malversation, et qu'il gagna. Il se retira ensuite à Berlin, et fit paraître, entre autres : 1° *Ueber die Verfälschung der Nahrungsmittel* (sur la Falsification des aliments) ; Leipsig, 1822, in-8° ; — 2° *Chemische Belustigungen* (Amusements chimiques) ; Nuremberg, 1824 ; — 3° *Physische und chemische Beschaffenheit der Baumaterialien* (Qualité physique et chimique des matériaux de construction), 2 vol. in-8° ; Berlin, 1826. La plupart de ces ouvrages parurent d'abord en anglais, à Londres. On a aussi de lui : *Elements of crystallography;* Lond., 1813, in-8° ; — *Pratical essay an chemical reagents;* Lond., 1816, in-12 ; — *Description of the process of manufacturing coal gas;* 2e édit., 1820, in-8° ; — *Treatise in the art of brewing;* Lond., 1820, in-8° ; — *Culinary Chimistry;* Lond., 1821, in-8°.

Conversations-Lexicon.

ACCURSE, en latin ACCURSIUS, en italien ACCORSO (*Marie-Ange*), philologue italien du seizième siècle, né à Aquila vers 1490. Il savait très-bien les langues grecque, latine, française, espagnole et autres ; il était aimé de Charles-Quint, pour le service duquel il fit des voyages en Allemagne, dans la Pologne et dans d'autres pays du Nord. Pendant ces voyages, il rassembla un grand nombre de manuscrits dont il enrichit le Vatican. On a de lui : *Diatribe in Ausonium, Jul. Solin. Polyhistora et in Ovidii Metamorphoses;* Romæ, 1524, in-fol. On l'accuse de s'être approprié les notes de Fabricio Vérano sur Ausone, pour les faire entrer dans ses *Diatribes;* il se justifia avec chaleur de ce prétendu plagiat. — On lui doit une édition assez correcte d'*Ammien Marcellin*, en 1533, augmentée de cinq livres ; et la première édition des *Lettres de Cassiodore* et de son *Traité sur l'âme.* On a aussi de lui un petit opuscule latin, intitulé *Osca, volsca, romanaque eloquentia,* etc., dialogue plein de sel, où il se moque des écrivains de son temps qui affectaient des locutions surannées. Coronelli commet une erreur dans sa *Bibliotheca universalis*, tom. I, p. 914 et 916, en disant que Marie Accurse a écrit sur l'invention de l'imprimerie. Cet auteur n'a rien publié à ce sujet ; mais on sait qu'il a écrit de sa main, sur un *Donat* imprimé en vélin, que « Jean Faust, bourgeois de Mayence, oncle maternel de Jean Schœffer, avait inventé le premier l'art d'imprimer avec des caractères de cuivre, et que ce *Donat* avait été imprimé l'an 1450. » Ce passage a été montré par Alde le jeune à Angelo Rocca, qui l'a rapporté dans sa *Bibliotheca Vaticana;* Romæ, 1591, in-4°, p. 411.

Nicolo Toppi, *Biblioth. Napoletana.* — H. Leonardo Nicodemo, *Addizioni alla Biblioth. Napolet.* — Orloff, *Mémoires historiques sur le royaume de Naples.*

ACCURSE, en latin ACCURSIUS, en italien ACCORSO (*François*), célèbre jurisconsulte italien, né à Florence en 1182, mort à Bologne en 1260. Il enseigna d'abord le droit dans sa ville natale, et devint, en 1252, assesseur du podestat à Bologne. Il fut surnommé l'*Idole des jurisconsultes* par les écrivains des douzième et treizième siècles. Sa *grande glose* sur le droit (*Glosa ordinaria*, dans le t. VI du *Corpus juris*, Genève, 1625), écrite en style barbare, mais plus méthodique que celles des glossateurs qui avaient écrit avant lui, fut pendant une partie du moyen âge invoquée comme une autorité infaillible. Boileau s'égaya, dans son *Lutrin,* aux dépens de ce fameux glossateur :

> A ces mots il saisit un vieil Infortiat,
> Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat.

Accurse était très-ignorant dans la littérature ancienne. C'est à son école que remonte ce dicton : « *Græcum est, non legitur;* C'est du grec, on ne le lit point. »

Accurse laissa un fils (*François*), né à Bologne en 1225, mort en 1293, qui a été souvent confondu avec le précédent. Comme son père, il se fit une immense réputation, moins par son savoir que par son savoir-faire. En 1273, il fut amené en Angleterre par Édouard I, à son retour de la terre sainte, devint le conseiller intime de ce roi, et revint, en 1282, à Bologne, où il professa le droit jusqu'à sa mort. Dante lui donne une place dans l'Enfer (*Inferno,* XV, 110). Le tombeau du père et du fils, qui se distingua dans le droit comme son père, se voit dans l'église de Bologne avec cette inscription : *Sepulchrum Accursii, glossatoris legum, et Francisci ejus filii.* On lui attribue un écrit sans importance : *Casus ad Digestum Novum,* imprimé dans le t. VI du *Corpus juris*. Cervottus et Guillaume ses fils, ainsi que sa fille, tous nés à Bologne, apprirent de lui le droit et le professèrent publiquement dans leur patrie, au rapport de Pancirole.

Pancirol, *De claris legum interpret.*, lib. II, cap. 29. — Forster, *Hist. juris civilis*, l. III, c. 12. — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*, t. V, p. 237.

***ACCURSE**, en latin ACCURSIUS, en italien ACCORSO (*Buono*), plus connu sous le nom de *Buonaccorso*, philosophe italien, natif de Pise, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. En 1474, il publia, à Ferrare, des notes (*Animadversiones*) sur les Commentaires de César. De 1475 à 1485, il fit paraître à Milan, où il avait établi une école, une série d'éditions classiques d'auteurs grecs et latins, qui rendirent son nom très-populaire.

Saxius, *Historia litero-typographica Mediolanensis*, p. 94. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ACCURSIO DAS NEVES** (*Joseph*), économiste portugais qui s'est fait connaître par un ouvrage intitulé *Variedades sobre objectos relativos as artes, commercio e manufacturas, consideradas segundo os principios da economia politica;* Lisboa (na impressão regia), 1814, 2 vol. in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

ACEBEDO (*don Manuel*), peintre espagnol, né à Madrid en 1744, mort dans sa ville natale en 1800. Il était élève de Joseph Lopez. Parmi ses tableaux d'histoire on remarque particulièrement un *Saint Jean-Baptiste* et un *Saint François*.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las Bellas Artes in Espana*.

***ACERBI** (*Émile*), philosophe et théologien, né à Bergame en 1562, mort en 1625. Il fut membre de la congrégation de Vallombrose, et gouverna plusieurs prieurés et abbayes. On a de lui : 1° *Logicarum quæstionum libri IV;* Venetiis, 1596, in-4°; — 2° *Peripateticarum quæstionum libri V;* ibid., 1598 et 1602, in-4°; — 3° *De vita D. Joan. Gualberti panegyricus;* Florentiæ, 1599, in-4° (en vers latins). E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ACERBI** (*Joseph*, en italien *Giuseppe*), voyageur italien, né le 3 mai 1773 à Castel-Goffredo, près de Mantoue, mort dans son lieu natal le 25 août 1846. Il fut le premier Italien qui pénétra, en 1799, dans la Laponie jusqu'au cap Nord. Il y était accompagné par le colonel suédois Skiöldebrand, paysagiste habile. Arrivé en Angleterre, il y rédigea son voyage en anglais, 2 vol. in-8°, 1802, Londres. On y remarqua beaucoup de soin et d'imagination. En ce qui concerne la Laponie, l'auteur, qui devait trouver en Angleterre dans Thomson, et en France dans Saint-Morrys, des juges sévères, avait su mettre à profit, avec beaucoup de discernement, les relations très-véridiques du missionnaire suédois Canut Leem. L'ouvrage fut ensuite traduit à Paris, sous les yeux de l'auteur, par Petit-Radel, et publié sous ce titre : *Voyage au cap Nord par la Suède, la Finlande et la Laponie; traduction d'après l'original anglais revu sous les yeux de l'auteur, par Joseph Vallée;* Paris, 1804, 3 vol., in-8° avec des planches et atlas in-4°. Acerbi y fit de nombreuses corrections; mais quelques négligences et inexactitudes lui attirèrent de vives critiques. En 1816, il fonda la *Bibliotheca Italiana*, publiée à Milan. Ce recueil a rendu de grands services à la littérature italienne : l'on y combat vivement les prétentions vieillies de l'Académie de la *Crusca*. Nommé en 1826 consul général d'Autriche en Égypte, Acerbi confia à Gironi, Carlini et Famagalli, la continuation de la *Bibliotheca Italiana*. Pendant son séjour en Égypte, qu'il parcourut en tout sens, il envoya des objets de curiosités et des antiques précieux aux musées de Vienne, de Pavie, de Milan et de Padoue. Depuis son retour de l'Égypte en 1836, jusqu'à sa mort, il continua à se livrer sans relâche à l'étude des sciences naturelles.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ACERBI (*Henri*, en italien *Enrico*), médecin italien, né en 1785 à Castano, près de Milan, mort en 1827. Il fut médecin de l'hospice de Milan, et l'un des collaborateurs de la *Bibliotheca Italiana*. Son principal ouvrage a pour titre : *Dottrina teorico-pratica del morbo petecchiale e de' contagj in genere* (théorie théorico-pratique de la maladie pétéchiale (fièvre typhoïde) et de la contagion en général); Milan, 1822, in-8°.

Biographical Dictionary.

ACERNUS, nom latinisé du polonais *Klonowicz* (*Sébastien-Fabian*), poëte latin et polonais, surnommé l'*Ovide Sarmate*, naquit à Sulmierzyce, dans le palatinat de Kalist, en 1551, et mourut à Lublin en 1608. Il fit ses études à Cracovie, et s'établit à Lublin, où il devint bourgmestre, et président du tribunal civil pour les affaires israélites. Klonowicz, modeste et vertueux, eut le malheur d'épouser une femme qui fut pour lui une seconde Xantippe. Les vices et les prodigalités de cette femme dérangèrent tellement la position de Klonowicz, qu'il fut obligé de se réfugier dans l'hôpital de la ville de Lublin, et d'y terminer ses jours. On a de lui : 1° *Victoria deorum, ubi continetur veri herois educatio;* Rakow, 1600, in-8°; poëme en 44 chants, auquel il a travaillé pendant dix ans; — 2° *Roxolania;* Cracoviæ, 1584, in-4°; poëme descriptif de la Russie Rouge (aujourd'hui Galicie); — 3° *Flis*, ou *le Batelier naviguant sur la Vistule depuis Cracovie jusqu'à Danzig;* Rakow, 1600, in-8°: la 2e édition, publiée à Varsovie en 1643, in-4°, et la 3e en 1160, servent à l'instruction des navigateurs sur la Vistule; — 4° *Worek Judaszow*, ou *la Bourse des Judas cousue de quatre peaux de loup, de renard, de tigre et de lion*, et les *Mauvaises acquisitions des richesses;* Cracovie, 1600, in-4° : la 2e édition parut en 1603; excellente satire contre toute espèce de flibustiers politiques; — 5° *Mémorial des ducs et rois de Pologne;* Cracovie, 1600, 1620 et 1639, in-4° : épigrammes sur les souverains et autres hommes célèbres de la Pologne; — 6° *Po-*

zar, ou *Exhortation à éteindre l'incendie, ou prophétie sur la chute de la puissance turque;* 1597, in-4°; poëme écrit à l'occasion de la guerre entre les Turcs et les Hongrois; — 7° *Essai sur les mœurs de la cour d'Erasme de Rotterdam;* Cracovie, 1614, in-8°; livre élémentaire imprimé plusieurs fois; — 8° *Catonis disticha moralia castigatissima;* Cracoviæ, 1595, in-8°; 2e édition, 1674. C'est la traduction des quatre premiers livres de Platon, ainsi que la traduction de Périandre, de Bias et de Pittaque; — 9° *Dithyrambe sur la mort de Jean Kochanenski, célèbre poëte polonais;* Cracovie, 1585, in-4°; imitation des Idylles de Théocrite; — 10° *La vie de Saint-Benoît;* Cracovie, 1597, in-4°; — 11° *Honos paternus, illustrissimo de Demetrio Solikouski, archiep. Leopol. nomine monasterii Sieciechow reverenter habitus;* Cracoviæ, 1602, in-4°; — 12° *Adhortatio ad regni Pol. Proceres et Ordines;* Cracoviæ, 1587, in-4°; — 13° *Regula, id est Institutio seu cursus vitæ cujusque regis christiani;* Cracoviæ, 1588, in-4°; — 14° *Suffragium Edi. P. Josephi Weresczynski, abb. Siecichow, ad nobilitatem reg. Pol. de eligendo novo rege e domo Jagellonidum;* Cracoviæ, 1581, in-4°. Ces trois derniers ouvrages sont traduits du polonais en latin de Joseph Weresczynski. La plupart de ces ouvrages, surtout le poëme de *Victoria deorum* et la *Bourse des Judas*, ont été brûlés ou détruits par quelques nobles polonais et par les jésuites : ils sont d'une extrême rareté.

J. Juscynski, *Histoire de la littérature polonaise;* Varsovie, 1814, 2 vol. — Bentkowski, *Dictionnaire des poëtes polonais;* Cracovie, 1820, 2 vol. in-8°. — J. Siaresynski, *Le siècle de Sigismond III;* Liopol., 2 vol. in-8°. — J. G. Chodynicki, *Dictionnaire des Polonais savants;* Liopol., 3 vol. in-8°.

Léonard Chodzko.

ACESEUS ou **ACESAS**, né à Salamine, se rendit célèbre par son art à broder les étoffes. On voyait dans le temple d'Apollon Pythien plusieurs ouvrages qui portaient le nom de cet artiste et de son fils Hélicon. Son chef-d'œuvre fut le manteau de Minerve Poliade dans la citadelle d'Athènes. On ignore l'époque où il vivait.

Athen., II, 48. — Zenobius, *Paroem.*, cent. I, ed. Schott.

ACESIUS, évêque de Constantinople et disciple de Novatius, vivait dans la première moitié du quatrième siècle. Il assista, en 325, au conseil de Nicée, et y soutint que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui ont pêché après le baptême. L'empereur Constantin, présent au concile, et choqué de ce qu'Acesius fermait le paradis à tant de monde, lui répondit : « Acèse, faites une échelle pour vous, et montez tout seul au ciel. »

Socrate, lib. I, c. 7. — Nicéphore, lib. VIII, c. 20. — Sozomène, lib. I, cap. 21. — Baronius, *Annales*. — Lardner, *Credibility*, III, 90-99, édition de 1831.

ACESTOR ('Ακέστωρ), sculpteur grec, natif de Cnossus, vivait vers 428 av. J.-C. Pausanias cite de lui la statue d'Alexibius à Altis, en Arcadie.

Pausanias, *Descriptio Græciæ*, I, 17.

***ACESTORIDES** ('Ακεστορίδης), mythographe grec, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Il avait écrit un ouvrage Τὰ κατὰ πόλιν μυθικά, qui, sauf un petit nombre de fragments, ne nous a pas été conservé. C'était, selon Photius, un recueil d'extraits d'Apollodore, de Conon, de Protagoras et d'autres mythographes.

Photius, *Myriobibl.*, cod. 189. — Tzetzes, *Chil.*, VII, 144.

***ACETOS** (*Thomas*), antiquaire italien, né près de Cosenza dans la Calabre le 24 octobre 1687, mort vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : 1° *Orthografia latina ed italiana;* Rome, 1733, in-12; — 2° *Prolegomena, additiones et notæ in Gabrielis Barrii franciscani libros V, de antiquitate et situ Calabriæ;* ibid., 1737, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ACEVEDO** (*Alonzo-Maria* DE), jurisconsulte espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était avocat du conseil royal à Madrid. On a de lui un *Traité sur l'abolition de la torture*, Madrid, 1770, et plusieurs dissertations imprimées dans les Mémoires de l'Académie d'histoire de Madrid et dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres de Séville. Acevedo était membre de ces deux académies.

J. Sempere y Guarinos, *Ensayo de una bibliotheca española de los mejores scritores del regnado de Carlos III.* — *Memorias de la real Academia de la Historia*, t. I; Madrid, 1796. — *Memorias literarias de la real Academia Sevillana de buenos letres*, t. I; Sevilla, 1773.

***ACEVEDO** (*Cristoval* DE), peintre espagnol, natif de Murcie, vivait vers la fin du seizième siècle. Il eut pour maître Barth. Carducci. Ses tableaux, représentant des sujets de l'histoire sainte, sont remarquables par la correction du dessin; ils ornaient encore, vers la fin du dix-huitième siècle, les couvents et les églises de Murcie.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Profesores de las bellas-artes in España.*

ACEVEDO (*Félix-Alvarez*), l'un des principaux acteurs de la révolution espagnole de janvier 1820, natif d'Olero dans la province de Léon, mort le 9 mars 1820. Acevedo avait pris, en sa qualité de colonel d'un régiment espagnol, une part très-active à la défense de son pays contre Napoléon. Le retour de Ferdinand VII ne lui procura point d'avancement; car il était un des partisans les plus zélés du gouvernement des cortès. Il se trouvait en Galice comme colonel agrégé au régiment de Grenade, lorsqu'y parvint la nouvelle de l'insurrection des généraux Quiroga et Riégo; il appuya le mouvement populaire qu'elle y fit éclater, et les insurgés de la Corogne le nommèrent commandant général de la province, à la place de D. Carlos Espinosa, qui refusait cette charge périlleuse. Ayant surpris la ville de Santiago, il y fit proclamer la constitution; et une foule d'officiers et de sol-

dats grossirent en peu de temps le parti des insurgés. Beaucoup d'entre eux sortaient des cachots de l'inquisition, qu'Acevedo s'était empressé d'ouvrir. Il finit par chasser les royalistes de la rive gauche du Minho, et se dirigea le 8 mars vers les *Portillas de la Cauda*, dites *les Thermopyles*, où s'était porté le comte de Torrejon, nommé par le roi au commandement général de la Galice. Trop confiant dans un premier succès, et comptant gagner par la persuasion ceux que la terreur avait déjà vaincus, le commandant des insurgés se jeta seul au milieu d'un parti de miliciens qui à son approche se sauvaient en désordre du village de Zadornelo. « Amis, leur criait-il le chapeau à la main et l'épée dans le fourreau, nous sommes tous des frères! Quelle fatalité nous désunit? Abandonnez ces ambitieux qui vous arrachent à vos foyers; écoutez la voix de vos pères, qui vous rappellent au sein de vos familles! » Trois coups de mousquet tirés à bout portant par ceux à qui elle s'adressait interrompirent cette allocution pacifique. Acevedo expirant, et sur le point d'être dépouillé par ses meurtriers, eut encore le temps de voir son assassinat vengé par les volontaires d'Aragon, qu'il avait si imprudemment devancés. La junte déclara qu'Acevedo avait bien mérité de la patrie, et que son nom serait conservé dans l'Almanach militaire, à l'imitation de ce qu'on avait fait en France pour la Tour-d'Auvergne. [*Enc. des g. du m.*, avec corr.]

ACHA (*Maimoun-ben-Caïs*), poëte arabe du commencement du septième siècle. Il est auteur d'un poëme de soixante-quatre vers. Silv. de Sacy en a donné l'analyse dans le tome IV des *Notices et extraits manuscrits de la Bibliothèque nationale.*

ACHAB ou **AHAB**, fils et successeur d'Amri, roi d'Israël, régna pendant vingt-deux ans, de 876 à 898 av. J.-C. Ses crimes et ses impiétés, ceux de Jézabel, son épouse, lui attirèrent la justice divine. Suivant le récit de la Bible (premier livre des Rois, chap. XVI et suiv.), elle lui fut annoncée par la voix du prophète Élie. Un autre prophète lui déclara qu'il allait être puni dans sa personne, dans sa famille et dans son peuple. Achab fit alors pénitence; et le châtiment dont il était menacé tomba sur Ochosias, son fils et son successeur. Cependant sa conversion n'était qu'une feinte. Ayant voulu déclarer la guerre au roi de Syrie, malgré les avis du prophète, celui-ci lui annonça qu'il y périrait. Achab espéra éluder cette prédiction en se déguisant; mais sa ruse fut inutile : une flèche, qui n'avait pas été dirigée contre lui, l'atteignit et lui donna la mort, l'an 898 avant J.-C. Il fut enterré à Samarie. Des chiens léchèrent son sang dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth, qu'à l'instigation de l'atroce Jézabel Achab avait fait mourir pour s'emparer de sa vigne et la réunir à ses jardins. Au milieu de sa carrière criminelle, il n'avait pas laissé de faire exécuter quelques ouvrages utiles. On lui dut la reconstruction de plusieurs villes, dans l'une desquelles il s'était fait bâtir un palais tout garni d'ivoire. Les fureurs d'Achab et de Jézabel, racontées dans l'histoire sacrée, ont été immortalisées par Racine dans plusieurs passages sublimes de son *Athalie*. [*Enc. des g. du m.*]

I *Rois*, 16-22. — Joseph., *Antiq. Jud.*, VIII, 13-15.

ACHÆMÉNÈS, gouverneur d'Égypte en 484 avant J.-C., était fils de Darius : il commandait l'armée navale pendant l'expédition de Xerxès, son frère, contre la Grèce. Il périt en 462 avant J.-C., dans un combat naval contre les Égyptiens rebelles, ligués avec les Grecs. — Il ne faut pas le confondre avec le fondateur de la dynastie des *Achéménides*, rois de Perse, comprenant Achaeménès, Teïspe, Cambyse, Cyrus, Ariamne, Arsame, Hystaspe et Darius.

Hérodote, III, 12; VII, 7, 97, 236. — Diodore, XI, 74. — Thucydide, I, 104-109.

ACHÆUS, poëte tragique grec, natif d'Érétrie en Eubée, fils de Pythodore, vivait dans la 83e olympiade, ou, suivant d'autres, vers la 74e. Il était donc postérieur à Sophocle, mais antérieur à Euripide. Il a écrit : 1° trente tragédies, parmi lesquelles on remarquait *Cycnus, Œdipe, Philoctète, Omphale*, etc. Toutes ces pièces sont perdues, à l'exception de quelques fragments qu'on trouve dans *Hug. Grotii Fragmenta tragicorum et comicorum græcorum*, et dans la Collection des fragments des tragiques grecs, éd. F.-G. Wagner, Bibliothèque des auteurs grecs publiée par A-.F. Didot, 1846; — 2° Un poëme satirique : *Alcmæon;* — 3° plusieurs autres *drames satiriques*, qui tous sont également perdus. Au jugement d'Athénée, son style était élégant, quoique souvent obscur et énigmatique.

C.-L. Urlichs, *Achæi Eretriensis quæ supersunt, collecta et illustrata;* Bonn, 1834, in-8°. — Suidas. — Athénée, XV, 689. — Diogène Laërce, II, 133.

ACHÆUS, fils d'Andromachus, usurpa le trône de Syrie depuis 219 jusqu'à 215 avant J.-C. Il s'attacha au service de Séleucus Céraunus, roi de Syrie, et l'aida à soumettre l'Asie en deçà du Taurus, dont les rois de Pergame s'étaient emparés. Séleucus ayant été assassiné, il vengea sa mort en faisant punir tous les coupables; et quoiqu'il lui eût été facile de se faire reconnaître roi par l'armée, il conserva le trône à Antiochus, frère de Séleucus, qui se trouvait alors à Babylone. Ce prince, en récompense, lui conféra le gouvernement de toute l'Asie Mineure. Cette grande élévation et ses succès éveillèrent l'envie : on l'accusa de songer à la couronne, qu'il avait cependant refusée; et il crut ne pouvoir trouver de salut que dans l'accomplissement du crime que lui imputaient ses ennemis. Antiochus se trouvant alors engagé dans une expédition contre Artabazane, qui avait soulevé les pays situés entre la Médie et le Pont-Euxin, Achæus crut qu'il ne reviendrait pas de cette guerre; il prit le diadème (219 ans avant J.-C.), et se mit

en marche pour s'emparer de la Syrie. S'étant aperçu que les troupes murmuraient, et ne voulaient pas combattre contre leur légitime souverain, il les ramena dans l'Asie en deçà du Taurus, où il se fit reconnaître roi, et fit frapper monnaie en son nom; mais Antiochus ayant fait une trêve d'un an avec Ptolémée Philopator, après la bataille de Raphia, revint avec toutes ses forces attaquer Achæus, et le força à se renfermer dans Sardes, où il soutint un siége d'un an. La ville fut prise enfin, et Achæus se retira dans la citadelle. Deux traîtres, sous prétexte de favoriser son évasion, le livrèrent à Antiochus, qui lui fit trancher la tête.

Clavier, dans la *Biographie Universelle*. — Polybe, V, 42; VIII, 17-23.

ACHAÏE ou **ACHAÏUS**, roi d'Écosse, fils d'Etwin ou Etfin, né vers le milieu du huitième siècle, mort en 819. Il monta sur le trône en 788, et repoussa les Anglais et les Irlandais, qui venaient souvent faire des incursions dans l'Écosse. Il contracta une alliance avec Charlemagne, auquel il adressa plusieurs savants, entre autres Alcuin et Jean Scot. C'est en souvenir de ce fait qu'il ajouta, dit-on, aux armes d'Écosse un double champ semé de fleurs de lis.

Holinshed, *History of Scotland*, in-4°, 1808, 185-193.

* **ACHAINTRE** (*Nicolas-Louis*), helléniste et philologue, né à Paris le 19 novembre 1771, mort vers 1830. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais il ne prit point les ordres, et se consacra à l'enseignement. Atteint par la réquisition, il fit trois campagnes aux armées du Nord et du Rhin, dans le cours des années 1793, 1794 et 1795. Fait prisonnier à Landrecies, il fut transféré en Hongrie, où il resta détenu vingt et un mois. De retour en France, Achaintre reprit la profession d'instituteur, et conçut l'idée de ranimer en France le goût des belles éditions *cum notis variorum*. Cette idée donna lieu à la publication des éditions grecques et latines qu'il a soignées successivement, et qui sont toutes estimées des savants. En voici la liste : 1° *Q. Horatii Flacci carmina, cum scholiis J. Bond, edente N. L. Achaintre*, 1806, in-8°. Encouragé par M. Firmin Didot qui l'établit correcteur dans son imprimerie, il y publia les deux ouvrages suivants, qui commencèrent une nouvelle collection *Variorum* que M. Firmin Didot avait l'intention de donner, mais que les circonstances politiques d'alors le forcèrent d'abandonner; — 2° *D. Junii Juvenalis satiræ, ad fidem codd. Bibl. imp. recensitæ, et commentario perpetuo illustratæ*; Paris, Firm. Didot, 1810, 2 vol. in-8°; — 3° *A. Persii Flacci satiræ, ad fidem codd. Bibl. imp. recensitæ*, Firm. Didot, 1812, in-8°; cet ouvrage fait suite au précédent: tous deux contiennent des notes en latin de M. Firmin Didot, qui donna des soins particuliers à ces éditions, dont il lisait lui-même toutes les épreuves; — 4° *les Synonymes latins de Gardin Duménil*, augmentés de plus de *cinq cents articles*; Paris, 1814, in-8°; — 5° *Excerpta e Cornelio Tacito, cum notis*; in-12; — 6° *Phædri fabulæ, tum veteres tum recenter repertæ, cum notis*, in-12. On a encore de lui : 1° *Epitome historiæ græcæ, cum notis*; 1815, in-8°; — 2° *Cours d'humanités, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique inclusivement*, 13 vol. in-12; — 3° la première traduction française qui ait été publiée de l'*Histoire de la guerre de Troie*, attribuée à Dictys de Crète; 1813, 2 vol. in-12; — 4° la traduction de plusieurs *Traités de Cicéron*, dans les œuvres de l'orateur romain, édition de Fournier, 1816 et suiv.; — 5° la *Traduction française d'un manuscrit grec*, inédit, de saint Jean Damascène, sur la musique, et de celle d'un *hymne grec*, dans la collection des monuments d'Égypte. Enfin, Achaintre a été éditeur avec Lemaire d'une partie de la collection des classiques latins. Vers la fin de ses jours l'ivrognerie l'avait réduit à la misère.

ACHARD (*Frédéric-Charles*), naturaliste et chimiste allemand, né à Berlin le 28 avril 1753, mort à Kunern le 20 avril 1821. Il descendait d'une famille française protestante qui, après la révocation de l'édit de Nantes, s'était réfugiée à Berlin. Il fut directeur de la classe de physique de l'Académie des sciences à Berlin. Achard popularisa la découverte du sucre de betterave, découverte faite cinquante ans auparavant par Marggraff, et qui a eu depuis un succès prodigieux. Pour donner plus d'extension à cette belle découverte, dont l'Institut de France reconnut, en juillet 1800, la haute importance pour l'industrie nationale, le roi de Prusse fit présent à Achard d'un domaine en Silésie (Kunern, village du cercle de Breslau), où la nouvelle fabrique se livra, pendant le blocus continental, à des entreprises si étendues, que déjà, dans l'hiver de 1811, elle produisait trois cents livres de sirop par jour. Achard réunit à cet établissement un institut pour enseigner cette manière de fabriquer du sucre, institut qui fut fréquenté même par des étrangers. On a de lui plusieurs ouvrages presque tous en allemand, savoir : 1° *Mémoires physiques et chimiques*; Berlin, 1780, in-8°; — 2° *Leçons de physique expérimentale*, 1791-92, 4 vol. in-8°; — 3° *Instruction sur la préparation du sucre brut, du sirop et de l'eau-de-vie de betterave*, 1800, in-8°; — 4° *Instruction à l'usage des gens de la campagne, sur la manière la plus avantageuse de former des prairies artificielles*; Berlin, 1797, in-8°; — 5° un *traité complet sur le sucre européen de betterave*, traduit et abrégé de l'allemand par D. Angar, avec des notes et observations par Ch. Derosne; Paris, 1812, in-8°; — 6° *Courte et utile instruction sur les moyens de mettre les propriétés rurales à l'abri des désastres causés par les orages*; Berlin, 1798, in-8°; — 7° *Preuve de la possibilité d'extraire en grand le sucre de bette-*

rave, et des avantages que j'ai retirés de ma fabrique; Berlin, 1800, in-8°; — 8° *Comment doit être conduite la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie de betterave, pour ne pas nuire aux douanes royales;* Berlin, 1800, in-8°; — 9° *Instruction sur la culture des betteraves dont on peut extraire du sucre;* Breslau, 1803, in-8°; — 10° *De l'influence de la fabrication du sucre de betterave sur l'économie domestique et rurale;* Glogau, 1805, in-8°.

Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, t. III. — *Conversations-Lexicon.* — *Revue d'Édimbourg*, n° 99.

ACHARD (abbé), né au commencement du douzième siècle, fut le second abbé de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Paris, après Guildin, qu'il remplaça en 1155. En 1161 il fut nommé évêque d'Avranches par Henri II, roi d'Angleterre. Il mourut en 1171. On a de lui : 1° *De tentatione Christi*, manuscrit de la bibl. de Saint-Victor; — 2° *De divisione animæ et spiritus*, ms. de Saint-Victor, dont la bibliothèque de Cambridge possède des copies. On lui attribue à tort la Vie de saint Gezelin, publiée en 1626 à Douai, par Arnaud de Naisse: elle est d'Achard, moine de Clairvaux, qui vivait vers l'an 1140.

Sainte-Marthe, *Gallia christiana.* — Pitseus, *De script. Angl.* — Robertio de Monte, *Appendix ad Sigebertum*, dans Bouquet, *Recueil des historiens*, etc., vol. XIII.

*ACHARD (*Adolphe*), acteur et chanteur comique français, né à Lyon en 1808. Il fut d'abord tisseur de soie comme ses parents; mais, entraîné par la vocation dramatique, il s'engagea, dans sa ville natale, au théâtre des Célestins, et parcourut ensuite le midi de la France. En 1833, il débuta à Paris, au théâtre du Palais-National, dans *Lionnel*, et dans *Le commis et la grisette.* Sa voix mélodieuse et mordante, son jeu vif et rond lui valurent un succès qui ne s'est pas démenti jusqu'ici. Couronné comme premier et deuxième prix de chant au Conservatoire, il a en quelque sorte introduit l'opéra-comique dans les scènes de vaudeville. Il excelle surtout dans les chansonnettes. Nous citerons parmi ses meilleures créations les rôles de Campanone, dans le *Prova d'un opera seria*; de Titi le Taiocheur, dans la *Tire-lire;* de Jacques, dans le *Ramoneur*, etc., etc. ALFRED DE L....

ACHARD (*Antoine*), ministre protestant, né à Genève en 1696, mort pasteur de l'Église française du Werder, et membre de l'Académie royale de Berlin. En 1772, il a inséré dans les *Mémoires* de cette académie, pour l'année 1715, le canevas d'un ouvrage considérable sur la liberté, pour répondre aux différentes questions soulevées par Spinosa, Bayle et Collins. On a publié après sa mort deux vol. de ses *Sermons*, Berlin, 1774, in-8°.

ACHARD (*François*), né à Genève en 1708 et mort en 1782, fut conseiller de justice supérieure à Berlin, et membre de l'Académie royale. Il a publié, en 1727, des *Réflexions sur l'infini mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle.

Éloge de François Achard, dans les *Nouveaux Mémoires de Berlin*, année 1782, p. 78.

ACHARDS (*Éléazar-François de la Baume des*), prélat français, né à Avignon en 1679, mort en Cochinchine le 2 avril 1741; il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, se distingua tellement par sa charité dans le temps de la peste de 1721, qu'il mérita d'être nommé évêque d'Halicarnasse. Clément XII le chargea de terminer des différends scandaleux entre les missionnaires de la Chine. Ce pieux évêque se chargea de cette commission, aussi périlleuse que délicate. Les missionnaires italiens, jésuites, récollets, franciscains, étaient en rivalité avec les missionnaires français, et vainement le visiteur apostolique leur proposa la paix. « La paix! s'écria le P. Martiali, la paix! Je ferais la paix avec le diable plutôt qu'avec les Français. » Après deux ans de voyages sur mer, et autant d'années de travaux inutiles pour la paix, il mourut martyr d'un zèle infatigable. L'abbé Fabre, qui le remplaça, fit imprimer une *Relation* curieuse et édifiante de la mission de l'évêque d'Halicarnasse, 3 vol. in-12; Venise, 1753.

ACHARIUS (*Erik*), médecin et botaniste suédois, né à Gefle le 10 octobre 1757, mort à Wadstena le 13 août 1819. Fils d'un contrôleur des douanes, il fit ses premières études dans sa ville natale, et fréquenta en 1773 l'université d'Upsal, où il eut pour maître Linné, qui lui confia les dessins d'histoire naturelle destinés à être gravés pour les œuvres de l'Académie des sciences de Stockholm. En 1782, il obtint à l'université de Lund le grade de docteur, et pratiqua la médecine dans plusieurs villes de la Suède. Lié d'amitié avec Bergius et Wilke, il fut admis, en 1796, au nombre des membres de l'Académie de Stockholm, et reçut en 1801 le titre de professeur de botanique. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 62 ans. Acharius avait consacré tous ses moments de loisir à l'étude de la botanique, particulièrement à celle des cryptogames et des lichens, encore si peu connus. Il fut un des premiers lichénographes. Ses ouvrages ont pour titre : 1° *Lichenographiæ Suecicæ prodromus;* Linköping, 1798, in-8° : on y trouve l'ébauche de la classification qui a été développée dans les ouvrages suivants; — 2° *Methodus, qua omnes detectos lichenes secundum organa carpomorpha ad genera, species et varietates redegit;* Stockholm, 1803, in-8°; — 3° *Lichenographia universalis;* Gœttingen, 1804, in-4°; — 4° *Synopsis methodica lichenum;* Lund, 1814, in-4°; — 5° quelques travaux (sur un ver nommé *achartus*, qui se trouve dans les poissons; sur de nouvelles espèces de lichens qui croissent en Suède; sur le genre *thelotrema;* sur le *bulbocera*, nouveau genre d'insectes; sur quelques modifications de la classification des lichens)

insérés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockholm. En faisant du genre *lichen* de Linné quarante autres genres et un nombre proportionné d'espèces et de variétés fondées sur des caractères peu saillants, douteux ou fugitifs, Acharius imprima le premier à la science cette mauvaise direction dont on éprouve encore aujourd'hui les effets.

Thunberg a donné, en l'honneur d'Acharius, le nom d'*acharia* à un genre de plantes. On a aussi donné le nom de ce botaniste à quelques espèces végétales, *conferva Acharii, urceolaria Acharii, rhizomorpha Acharii*, et à un insecte, *fortrix Achariana*. Acharius laissa un herbier composé de onze mille espèces, dont une partie (les lichens) fut vendue à l'université de Helsingfors. F. H.

Bischoff, *Lehrbuch der Botanik.* — Fée, *Méthode lichenographique.* — Fries, *Lichénographia Europæ reformata.*

ACHARY, docteur musulman, chef de la secte des achariens, né vers 873 ou 883 de J.-C., mort à Bagdad en 936. Les points fondamentaux de sa doctrine sont la prédestination gratuite et absolue, et la prédestination physique. Achary enseignait aussi que Dieu agit par des lois générales, et non par des lois particulières à chaque individu; que les hommes sont entièrement libres et acquièrent un mérite ou un démérite, suivant qu'ils agissent conformément ou contrairement aux lois. Les achariens étaient en guerre avec les hanbalites et les motazélites, également des hérétiques de l'islamisme.

***ACHATES** (*Léonard*), imprimeur allemand, natif de Bâle, introduisit l'un des premiers l'art typographique en Italie. Il imprima successivement à Venise, à Padoue et à Vicence, des ouvrages d'agriculture, de grammaire, de poésie, de jurisprudence et d'histoire sacrée. Le premier livre sorti des presses d'Achates est un *Virgile* in-fol., Venise, 1472; et le dernier, la grammaire gréco-latine (*Grammatica græco-latina*) de Constantin Lascaris; Vicence, le 23 décembre 1491.

Panzer, *Annales typographici ad annum* M D.

ACHAZ, roi de Juda, mort en 726 avant J.-C. Il succéda à son père Joatham à l'âge de vingt-cinq ans. Loin d'imiter ses vertus, il ne se fit connaître que par son impiété et sa cruauté. Il sacrifia aux faux dieux, et offrit même ses enfants à l'idole de Moloch. Les Iduméens et les Philistins ravagèrent son pays; le roi d'Assyrie, qu'il fut obligé d'appeler à son secours, fit de lui son tributaire. Pour satisfaire son insatiable avidité, il ne lui resta pas d'autre ressource que de dépouiller le temple de ses ornements les plus précieux. Sa conduite impie le fit exclure des tombeaux consacrés aux rois. L'Écriture rapporte à son règne l'érection d'un gnomon ou cadran solaire qui paraît avoir été chez les Hébreux le plus ancien monument de ce genre, et sur lequel le prophète Isaïe fit rétrograder l'ombre.

IV *Rois*, 16-17. — Isaïe, 7. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, 12.

ACHÉ (le comte D'), vice-amiral français, né vers 1700, mort en 1775. Il fut investi, en 1757, du commandement des forces françaises dans les mers de l'Inde. Soit incapacité, soit insuffisance de ressources, il ne put prévenir les succès des Anglais, et attacha son nom à la ruine de tous nos établissements coloniaux sur les côtes du Malabar et du Coromandel. Le commerce de la compagnie des Indes fut alors détruit sans retour, et la France, qui avait si longtemps été toute-puissante dans ces parages, s'en vit chasser par ses rivaux.

Un autre membre de la même famille, qui émigra durant la révolution, vécut longtemps à la tête des bandes de chouans de la Bretagne. Condamné à mort en 1799, pour vols et attaques de diligences sur les grands chemins, il se réfugia en Angleterre; à son retour sur le continent, il périt, dans une rencontre avec des gendarmes gardes-côtes, le 9 septembre 1809.

Biographie nouvelle des Contemporains.

ACHÉE, fils de Xuthus, roi de Thessalie dans le treizième ou quatorzième siècle av. J.-C. Contraint de quitter son pays (l'Attique), il se retira dans le Péloponnèse, nommé alors Ægialée, et dont une partie fut appelée de son nom Achaïe; ses descendants s'établirent à Lacédémone.

Strabon, VIII.

ACHEN (*Jean Van*), connu aussi sous les noms de *Janachen, Fanachen, Acken*, peintre allemand, né à Cologne en 1556, mort en 1621 à Prague. Il fut élève de George ou Jerrigh, peintre de portraits. En six années, Achen devint un artiste remarquable; il s'appliqua depuis à dessiner d'après Sprenger. Il voyagea en Italie, et fut adressé à Venise à un peintre flamand nommé Gaspard Reino, qui, sur le seul nom d'Allemand, le jugea très-médiocre. Achen fit quelques copies qui plurent beaucoup; mais n'ayant pas perdu de vue la façon dont Gaspard l'avait accueilli, il mit tout son art à se peindre dans un miroir, et se représenta riant; il envoya cette tête à Gaspard Reino, qui avoua n'avoir jamais rien vu de plus beau. Il vint s'excuser de sa prévention, prit Achen chez lui, et conserva toute sa vie ce portrait. Achen quitta Venise et se rendit à Rome; là son premier ouvrage fut la *Naissance de Jésus-Christ* pour l'église des Jésuites. Ce tableau était peint à l'huile sur une plaque de plomb. Achen fit encore son portrait: il tient en riant une coupe de vin; on voit près de lui une femme, nommée Mandone Venusta, qui joue du luth. On regarde ce tableau comme le plus beau qu'il ait fait. De Rome, Achen alla à Florence, où il fit le portrait de Madona Laura, qui excellait dans la poésie. La galerie de Vienne conserve seize tableaux d'Achen, et l'église de la cour de Munich possède quelques chefs-d'œuvre de ce peintre.

Sandrat, *Die Deutsche Academie der Bau-Bildhauer- und Mahlerkunst.* — Descamps, *la Vie des peintres flamands, allemands et hollandais.* — Fiorillo, *Geschichte der Zeichnenden Künste in Deutschland*, etc.

ACHENWALL (*Godefroi*), économiste allemand, né à Elbing en Prusse le 20 octobre 1719, mort le 1er mai 1772, fut le fondateur d'une science nouvelle, la *statistique*. Après avoir achevé ses études à Iéna, Halle et Leipzig, il s'établit en 1746 à Marbourg, et y fit des cours d'histoire, de droit naturel et de droit des gens. Il y professa aussi la statistique, dont il commença seulement alors à se former une idée exacte. En 1746 il se rendit à Gœttingue, où quelques années après il fut nommé professeur. Il resta attaché à cette université jusqu'à sa mort. Achenwall a fait différents voyages en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire des États de l'Europe, sur le droit politique et l'économie politique. La plupart de ses livres ont eu plusieurs éditions, qu'il a toujours travaillé à perfectionner. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, sont : 1° *Éléments de statistique des principaux États de l'Europe,* 1749 ; — 2° *Histoire succincte des principaux États actuels de l'Europe,* 1759 ; — 3° *Esquisse de la diplomatie européenne* pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, 1756 ; — 4° *Principes d'économie politique,* 1761. — Dans ses leçons et dans ses travaux historiques il s'est principalement efforcé de fixer et de bien déterminer les événements qui ont le plus contribué au développement des peuples, ceux qui concernent leur civilisation et leur régime politique. Son principal mérite est d'avoir soumis à une forme déterminée, et envisagé sous un point de vue neuf et lumineux, la science dont l'objet est de faire connaître systématiquement les forces réelles et les ressources positives d'un État, dans le but d'offrir les moyens d'augmenter le bien-être physique et moral des peuples. Il donna à cette science le nom de *statistique*. Schlœzer fut son meilleur élève et en même temps son successeur à l'université de Gœttingue. Il avait épousé en 1752 Sophie-Éléonore Walther, renommée pour son esprit et son instruction. Elle avait composé des poésies, imprimées en 1750 sans son assentiment. Cette publication détermina cependant son admission dans les académies d'Iéna, d'Helmstædt et de Gœttingue. Elle prit une part très-active aux éditions des chefs-d'œuvre moraux d'auteurs anglais et allemands, et surtout à la collection de ces chefs-d'œuvre, qui parut à Gœttingue en 1753 ; 5 vol. [*Enc. d. g. d. m.*, et *Conversat.-Lex.*]

Pütter, *Versuch einer Academischen Gelehrten Geschichte der Universität zu Göttingen.* — Hugo's, *Civilistisches Magazin*, vol. V.

***ACHERLEY** (*Roger*), jurisconsulte anglais, vivait à Londres dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : 1° *The Britannic constitution ;* Lond., 1727, 1729 et 1741, in-fol.; ouvrage estimé qui traite de la forme fondamentale du gouvernement de la Grande-Bretagne ; — 2° *Free Parliaments, or an argument on their constitution ;* London, 1731, in-8°. L'auteur fait descendre le peuple de la Grande-Bretagne et sa constitution d'un certain Britannus, contemporain de Noé. A la suite de cet ouvrage on trouve quelques lettres et mémoires touchant le droit du duc de Cambridge de résider en Angleterre et de siéger au parlement. E. D.

Biographical Dictionary.

ACHÉRY (*dom Jean-Luc* D'), savant bénédictin de Saint-Maur, né à Saint-Quentin en 1609, mort à Paris en 1685. Il passa la plus grande partie de sa vie à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, où il se livra surtout à la recherche des monuments du moyen âge ; il mit en ordre la bibliothèque dont l'abbaye lui avait confié la direction, en fit des catalogues exacts, et par ses soins l'accrut de plusieurs bons livres. Par ses relations avec la plupart des autres abbayes de l'ordre de Saint-Benoît il obtint beaucoup de pièces intéressantes, jusqu'alors ensevelies dans la poussière des couvents, et dont la publication lui fit une grande réputation. Son premier ouvrage fut l'édition de l'Épître attribuée à l'apôtre saint Barnabé, sur un manuscrit découvert par le P. Hugues Ménard dans l'abbaye de Corbie : *Epistola catholica S. Barnabæ apostoli, gr. et lat., cum notis Nic. Hug. Menardi, et elogio ejusdem auctoris ;* Paris, 1645, in-4°. En 1648, d'Achery rassembla en un seul volume la *Vie et* les *Œuvres du bienheureux Lanfranc,* archevêque de Cantorbéry ; Paris, 1648, in-fol. La vie de Lanfranc est d'après un ancien manuscrit de l'abbaye du Bec, et ses œuvres d'après un manuscrit de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes. L'appendice de cette édition contient la *Chronique de l'abbaye du Bec,* depuis sa fondation en 1304 jusqu'en 1437 ; la *Vie de Saint-Herluin,* fondateur et premier abbé de ce monastère ; celles des quatre abbés qui lui succédèrent, et celle de saint Augustin, non pas l'évêque d'Hippone, comme Teissier le donne à penser dans sa *Bibliotheca bibliothecarum*, mais l'apôtre de l'Angleterre ; des *Traités sur l'Eucharistie,* l'un par Hugues, évêque de Langres, et l'autre par Durand, abbé de Troarn, contre l'hérésie de Bérenger. Le Catalogue des ouvrages ascétiques des Pères et des auteurs modernes, que d'Achery composa par ordre de dom Grégoire Tarisse, supérieur général, parut dans la même année, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Asceticorum, vulgo spiritualium, opusculorum, quæ inter Patrum opera reperiuntur, Indiculus,* etc. ; Paris, 1648, in-4° ; réimprimé et augmenté par les soins de dom Jacques Remi, Paris, 1671, in-4°. En 1651, d'Achery publia la *Vie* et les *Œuvres de Guibert,* abbé de Nogent-sous-Couci, auxquelles il ajouta un grand nombre de Vies de saints et d'autres pièces ; Paris, 1651, in-fol. Il a aussi publié la *Règle des Solitaires,* du P. Grimlaïc, qu'il a enrichie de notes et d'observations ; Paris, 1653, in-12 (*Voy.* GRIMLAÏC). Mais son ouvrage le plus important est un recueil intitulé *Veterum aliquot scriptorum qui*

in Galliæ bibliothecis, maxime Benedictinorum, latuerant, Spicilegium, etc., 1655-1677; Paris, 13 vol. in-4°. Quoiqu'il n'ait donné à cet ouvrage que le titre de *Spicilége*, c'est-à-dire de *Glanure*, on peut le regarder comme une moisson précieuse et abondante; il contient un grand nombre de pièces du moyen âge rares et curieuses, telles que des actes, des canons, des conciles, des chroniques, des histoires particulières, des vies de saints, des lettres, des poésies, des diplômes, des chartes, tirés des dépôts de différents monastères. Chacun des treize volumes est accompagné d'une préface destinée à faire connaître les pièces qui y sont contenues, et auxquelles d'Achery a mis des notes qui prouvent sa vaste érudition et ses profondes connaissances. Le tome treizième contient une table chronologique. En 1723 ce *Spicilége* étant devenu rare, L.-Fr.-J. de la Barre en donna une nouvelle édition, 3 vol. in-fol. Les pièces y sont rangées par ordre de matières, et chaque matière par ordre chronologique. Cette seconde édition n'empêche pas que l'on ne recherche la première : les corrections de la Barre sont souvent intercalées dans les textes que d'Achery avait respectés, et le nouvel éditeur a beaucoup mutilé les savantes préfaces du premier. — On doit encore à Luc d'Achery une bonne partie du Recueil des Actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoit : *Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti in sæculorum classes distributa, et cum eo edidit D. Johannes Mabillon, qui et universum opus notis, indicibus, illustravit*; Paris, 1668-1701, 3 vol. in-fol. D'Achery avait fait une ample collection de ces actes; mais la publication en est principalement due au P. Mabillon, qui les a enrichis de savantes préfaces, de notes, d'observations et de tables. D'Achery vivait dans une retraite absolue, ne sortait presque point, et évitait les visites et les conversations inutiles : c'est ainsi qu'il se ménageait le temps nécessaire pour se livrer aux immenses travaux dont on vient de parler. Il fut enterré au-dessous de la bibliothèque dont il avait eu soin pendant plusieurs années. L'abbaye de Saint-Germain des Prés conservait les lettres qui lui avaient été adressées par divers savants. On trouve, dans le *Journal des Savants* du 26 novembre 1685, un court éloge de d'Achery; celui de Maugendre, Amiens, 1775, est le plus complet.

Millin, dans la *Biographie universelle*. — Baillet, *Jugement des Savants, Journal des Savants*, février 1678. — Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Tassin, *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXI.

ACHILLAS, général et ministre de Ptolémée Dionysos, décida ce jeune roi à chasser de la cour sa sœur la fameuse Cléopâtre. Après la bataille de Pharsale, Pompée vint aborder en Égypte. Achillas, d'accord avec deux autres favoris, Plotin et Théodote, conseilla à Ptolémée de l'accueillir et de l'assassiner (48 ans avant J.-C.). Théodote fut chargé de porter à César la tête de Pompée. César soutint les droits de Cléopâtre, et Achillas fut mis à mort par ordre d'Arsinoé, sœur de Cléopâtre. Voyez le récit assez embrouillé de cet épisode dans *Appien* et *Dion Cassius*.

Plutarque, *in Pomp.* — Lucain, l. VIII, *Phars.* — Dion Cassius, XLII, 4, 37-40. — Appien.

ACHILLE (Ἀχιλλεύς), fameux héros de la guerre de Troie, fils de Pélée, roi des Myrmidons, en Thessalie, et de Thétis, fille de Nérée, petit-fils d'Éaque. Dans son enfance la déesse sa mère purifia Achille par le feu, et le frotta avec de l'ambroisie; ou, suivant d'autres, le trempa dans les eaux du Styx, et rendit par là son corps invulnérable, excepté au talon par lequel elle le tenait. Cette dernière tradition est pourtant restée inconnue à Homère. Suivant ce poëte, Achille eut pour précepteurs Phénix et le centaure Chiron. On avait prédit à Achille qu'il acquerrait devant Troie une gloire immortelle, en y trouvant en même temps la mort; tandis qu'il jouirait d'une longue vie, s'il consentait à vivre dans l'obscurité. Afin de le soustraire à l'appel qui avait été fait pour prendre part à la guerre de Troie, guerre dont le succès, selon l'oracle, dépendait de la participation du jeune prince, Thétis conduisit son fils âgé de neuf ans, habillé en fille, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, roi de Scyros, où il fut élevé avec les princesses. Par les ordres de Calchas, le devin, on fit inutilement des recherches pour découvrir le séjour d'Achille, jusqu'à ce qu'Ulysse, fécond en expédients et en ruses, imagina de paraître à la cour de Lycomède, déguisé en marchand, et d'offrir aux princesses différents objets, parmi lesquels se trouvaient des armes. Les princesses s'attachèrent aux objets de parure, tandis qu'Achille se saisit des armes. S'étant trahi par là, il se laissa engager à se joindre aux autres princes de la Grèce contre les Troyens. Ce fut alors que Thétis demanda pour lui à Vulcain une armure riche et brillante, qui le défendît suffisamment. Le centaure Chiron lui avait enseigné la médecine, la musique et l'équitation; Phénix le suivit devant Troie, pour le former à l'art de la parole et en faire un éloquent guerrier. Achille figure dans l'Iliade, dont il est le principal héros, non-seulement comme le plus beau, mais comme le plus vaillant des Grecs. Commandant cinquante vaisseaux des Myrmidons, Achéens et Hellènes, il soumit douze villes au moyen de sa flotte, et onze par la voie de terre. Junon et Minerve le protégeaient comme leur favori. Brouillé au sujet de Briséis, jeune et belle captive, avec Agamemnon, que les Grecs avaient choisi pour le chef commun, il se retira du combat, et vit d'un œil tranquille Hector à la tête des Troyens moissonner les Grecs dans des actions meurtrières : ni les calamités de ses compatriotes ni les offres d'Agamemnon ne purent fléchir sa colère; il permit seulement à son ami

Patrocle de se rendre au combat dans son armure et avec ses guerriers. Ce héros ayant péri par le bras d'Hector, l'ardeur de le venger ramena Achille sur le champ de bataille. Thétis lui remit de nouvelles armes également forgées par Vulcain, et dont le bouclier surtout était précieux, plus encore par le fini du travail que par la richesse de la matière. Alors il se rapprocha d'Agamemnon, et, fortifié par Minerve de nectar et d'ambroisie, il vola au combat. Les Troyens sont mis en déroute et se précipitent vers le Xanthus, où Achille les poursuit. Les cadavres entassés arrêtent le cours du fleuve, qui, las de cette lutte sanglante, en demande la suspension. Achille résiste; le fleuve élève ses vagues en mugissant, et se précipite sur lui. Animé par Neptune et Minerve, Achille se présente en face de Xanthus; celui-ci appelle à son secours le fleuve Simoïs avec ses eaux; mais Junon, de son côté, envoie Vulcain, qui, appuyé du souffle de Zéphyre et de Notus, repousse le fleuve vers sa source. Achille poursuit les Troyens jusque sous les murs de la ville, dont il se serait dès lors rendu maître, si Apollon ne l'en avait empêché. Hector, resté seul devant la porte Scéenne, fit trois fois, poursuivi par Achille, le tour des fortifications de la ville, et, s'arrêtant enfin pour lui tenir tête, il succombe dans la lutte. Achille traîne le cadavre du héros autour des murs de Troie, et ne le rend qu'aux prières de Priam, moyennant une rançon. Ici se termine le récit d'Homère. L'Achille selon les poëtes moins anciens fut épris d'amour pour Polyxène, fille de Priam, la demanda en mariage, et promit de défendre Troie. S'étant rendu dans le temple d'Apollon pour y célébrer son alliance, une flèche décochée par Pâris le perça au talon, et le tua. Quelques écrivains prétendent que c'est dans la mêlée que cette flèche l'atteignit; d'autres disent que c'est Apollon qui le tua, ou du moins qui dirigea la flèche de Pâris; et l'on ajoute que la possession de sa dépouille fut le sujet d'un sanglant combat. Les prières de sa mère le firent recevoir parmi les immortels, et pendant dix-sept jours et dix-sept nuits les dieux et les hommes pleurèrent sa mort. Son souvenir chassa souvent le sommeil des yeux d'Alexandre le Macédonien, qui l'avait choisi pour modèle. [*Enc. d. g. du m.*]

Homère, *Iliade.* — Stace, *In Achill.* — Ovide, liv. XIII, *Metam.* — Élien. — Athénée. — Plutarque, *In Apophthegm.* — Böttiger, *Vasengemälde*, III, 144, etc. — Pindare, *Nem.*, III, 45. — Apollodore, III, 13, 6, etc. — Hyginus, *Fab.* 96, etc. — Dictys, *De Bell. Troj.*, III, 29. — Pausanias, III, 19; II. — Strabon, XIII, 596.

ACHILLE TATIUS, astronome et poëte grec érotique ou romancier (1), natif d'Alexandrie, vivait probablement à la fin du troisième et au commencement du quatrième siècle de l'ère vulgaire. Il embrassa la religion chrétienne, et parvint à la dignité d'évêque. On a de lui, 1° le fragment d'une dissertation sur les sphères, sous le titre d'Εἰσαγωγὴ εἰς τὰ Ἀράτου Φαινόμενα (Introduction aux Phénomènes d'Arate), imprimé dans l'*Uranologia* de Petau; 2° un roman en huit livres : *les Amours de Clitophon et de Leucippe* (Τὰ κατὰ Λευκίππην καὶ Κλειτοφῶντα), ouvrage qui n'est pas sans intérêt, soit sous le rapport du sujet, soit sous celui de l'exposition, et dont plusieurs passages même sont de main de maître. Le style en est fleuri et riche; mais des arguties et une grande surabondance d'ornements rappellent trop le rhéteur. A l'égard du reproche d'obscénité qu'on lui a fait non sans raison, l'on y répond dans une épigramme grecque, en alléguant que l'auteur avait pour but d'enseigner la modération dans ses désirs, et de donner une juste idée des châtiments réservés aux passions insensées, et des récompenses qui attendent la vertu et la pudeur. Les meilleures éditions de ce roman ont paru à Leyde en 1640, in-12, avec des notes de Saumaise; à Leipzig en 1776, par Boden; à Deux-Ponts en 1792 (*Scriptores erotici gr.*, t. I), par Mitscherlich. La meilleure édition est celle de Fr. Jacobs; Leipz., 1821, 2 vol. in-8°.

Il existe aussi du roman d'Achille Tatius un grand nombre de traductions françaises, de Rochemaure (1556), de Belleforest (1568), de Baudouin (1635), de Du Perron de Castéra (1734), de Monhenault d'Égly (même année), de Clément (1800). Celle de Du Perron de Castéra a été réimprimée en 1796 dans la *Bibliothèque des romans grecs.* [*Conversations-Lexicon.*]

Vossius, *De Hist. græc.*, l. III, et *De Scient. mathem.*, VI, 31. — Photius, *Myriobibl. cod.* 87, 94, 166. — Fabricius, *Bibl. græc.*, IV, 41; VIII, 130. — J. Firmicus, *Astron.*, lib. IV. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. V et VI. — Hoffmann, *Biblioth. græca.*

ACHILLÉE (*L. Elpidius Achillæus*), général romain en Égypte sous Dioclétien, se fit reconnaître empereur à Alexandrie l'an 292, où il se maintint sur le trône pendant plus de cinq années. Dioclétien marcha contre son rival avec une armée formidable. Achillée se renferma dans Alexandrie, où il se défendit en homme désespéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien, irrité, se livra à tous les excès de la vengeance. Achillée fut condamné à être dévoré par les lions, et Alexandrie éprouva les horreurs du pillage.

Aurel. Victor., Eutrope. — Euseb., *In Chronic.*

ACHILLES (*Alexandre*), savant prussien, né en 1584, mort à Stockholm en 1675. Vladislas, roi de Pologne, l'envoya comme ambassadeur en Perse, et l'électeur de Brandebourg lui confia une mission en Russie. On a de lui : *Philosophia physica*, et un *Traité sur les causes des tremblements de terre et de l'agitation de la mer.*

* **ACHILLES** (*Estaço*), philologue portugais, natif de Vidigueira vers le commencement du seizième siècle, mort en 1581. Il fut secrétaire

(1) Quelques critiques modernes regardent l'astronome et le romancier comme deux personnages distincts; le romancier aurait vécu vers 450 de Jésus-Christ. Suidas n'en fait qu'un seul personnage.

de Pie V, et professeur du collége de la Sapience à Rome. Outre un grand nombre de discours et d'éloges, on a de lui des commentaires sur Cicéron, sur Catulle, Tibulle, et sur les *Phénomènes* d'Arate.

Summario da bibliotheca Luzitana, t. I.

ACHILLINI (*Alexandre*), médecin et philosophe italien, né à Bologne le 29 octobre 1463, mort le 2 août 1512. Personne ne connut mieux que lui les détours de la philosophie scolastique. Sectateur zélé des Arabes, et surtout d'Averroës, il enseigna la philosophie et l'anatomie dans les écoles de Padoue et de Bologne depuis 1484 jusqu'en 1512. Achillini fut exclusivement attaché aux doctrines du Stagirite, et mérita le surnom de *second Aristote*. Il écrivit contre Pierre Pomponace, philosophe natif de Mantoue, au sujet d'un livre que celui-ci avait publié sur l'immortalité de l'âme. Achillini est, avec Mundinus, le premier anatomiste de l'école de Bologne qui ait profité de l'édit de l'empereur Frédéric II pour disséquer des cadavres humains. La science lui doit, entre autres découvertes, celle de l'enclume et du marteau, deux osselets de l'ouïe. On a de lui : 1° *Corporis humani anatomia;* Venise, 1516-1521, in-4°; — 2° *Anatomicæ annotationes;* Bologne, 1520, in-4°. Haller le cite comme un ouvrage différent de celui qui suit; — 3° *In Mundini anatomiam annotationes;* Venise, 1522, in-fol., imprimé avec le *Fasciculus medicinæ* de Jean de Katham; — 4° *De subjecto medicina cum annotationibus Pamphili Montii; ibidem*, 1568, in-fol. Cette édition comprend tous les ouvrages médicaux d'Achillini; — 5° *De subjecto chiromantiæ et physiognomiæ;* Bologne, 1503, in-fol.; Pavie, 1515, in-fol.; — 6° *De Universalibus;* Bologne, 1501, in-fol.; — 7° *De Chiromantiæ principiis et physiognomiæ;* in-fol., sans indication de lieu ni de date.

Bumaldi, *Bibl. Bonon.* — Alidosi, *De Doct. Bonon.* — Paul. Jovius, *Elogia virorum illust.*, p. 112.

ACHILLINI (*Claude*), savant italien, petit-neveu d'Alexandre, né à Bologne en 1574, et mort en 1640. Il était très-versé en philosophie, en médecine, en théologie, et particulièrement en jurisprudence. Il professa cette dernière science pendant plusieurs années, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, et en dernier lieu à Bologne, sa patrie. Achillini tient aussi une place distinguée parmi les poëtes de son temps. Ami et partisan déclaré de Marini, il chercha à se former sur ce modèle, et il y réussit; c'est-à-dire qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores et d'enflure, qui s'était emparé de la poésie italienne dans le dernier siècle. Le *sonnet* qu'il fit à l'occasion des conquêtes de Louis XIII en Piémont (la prise de Suse et la délivrance de Casal), qui commence par ce vers : *Sudate, o fochi, a prepar metalli* (Suez, ô feux, à préparer les métaux), et que Crudeli parodia par *Sudate, o forni, a preparar pagnotie* (Suez, ô fours, à préparer des galettes), lui obtint, dit-on, du cardinal de Richelieu, une chaîne d'or de la valeur de mille écus. Selon d'autres, ce présent lui fut envoyé à l'occasion d'une pièce de vers pour la naissance du Dauphin. Des ouvrages beaucoup meilleurs ont été bien moins récompensés, ou sont restés tout à fait dédaignés. Ses *Poésies* parurent à Bologne en 1632, in-4°. Réunies à quelques morceaux de prose, elles furent publiées sous le titre de *Rime e Prose*, à Venise, 1650 et 1662, in-12. — Il est aussi auteur de *Decas epistolarum ad Jacobum Gaufridum*, etc.; Parme, 1635, in-4°.

J. Nicius Erithræus, *Pinac. imagin. Illust.* — Bumaldi, *Bibl. Bononiensis.* — Lorenzo Crasso, *Elog. d'Huom. letter.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ACHILLINI (*Jean-Philothée*), poëte italien, né à Bologne en 1466, mort en 1538, frère puîné d'Alexandre Achillini. On a de lui : 1° *Il Viridario*, Bologne, 1513, in-4°; poëme qui renferme l'éloge de plusieurs littérateurs italiens, et quelques leçons de philosophie morale; — 2° *Il Fidele*, poëme très-rare, non réimprimé; — 3° *Annotazioni della lingua volgare;* Bologne, 1536, in-8°. Ces annotations, en réponse aux reproches qu'on lui faisait sur les locutions bolonaises contenues dans ses vers, sont une satire du toscan et un éloge du bolonais.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Leandro Alberti, *Descrizione di tutta l'Italia*, p. 329.

ACHIMÉLECH, grand pontife des Juifs, contemporain de Saül et de David. Il donna à ce dernier les pains de proposition et l'épée de Goliath. Saül, jaloux de David, fit mourir le grand prêtre avec quatre-vingt-cinq hommes de sa tribu.

I *Rois*, c. XXII.

ACHIOR, chef des Ammonites vers 620 avant J.-C. Il vanta devant les généraux assyriens les mœurs et les lois des Israélites, et fut attaché par Holopherne, général de Nabuchodonosor, à un arbre près de Béthulie, afin de le punir sévèrement après la prise de la ville. Les Israélites le détachèrent, le menèrent à Béthulie, où, après le meurtre d'Holopherne par Judith, il embrassa la religion des Juifs.

Judith, chap. V, VI et XIV.

ACHIS, roi de Geth vers l'an 1055 avant J.-C. Le roi David, fuyant Saül, se réfugia deux fois auprès d'Achis, qui vainquit Saül et ses enfants.

Usser, *In Annal.*

ACHITOPHEL, natif de Gilo, conseiller et ami du roi David jusqu'au moment où il entra dans la conspiration d'Absalon. Il conseilla à ce fils rebelle d'abuser publiquement des femmes de son père. Il lui donna encore d'autres avis qui ne furent pas suivis, et se pendit de désespoir vers l'an 1023 avant J.-C.

II *Rois*, chap. XVI. — Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, I, 136; III, 86.

ACHMED-BESMI-EFFENDI, homme d'État ottoman, mort vers 1788. En 1757, il fut envoyé

à Vienne pour notifier à l'empereur d'Autriche l'avénement de Mustapha III. En 1763, il occupa le poste d'ambassadeur à Berlin. Achmed a écrit en turc la relation de ces deux ambassades; J. de Hammer en a publié une traduction allemande; Berlin, 1809. On a encore de lui (en turc) une *Histoire de la guerre entre les Ottomans et les Russes*, de 1768 à 1774, traduite en allemand par Dietz; Halle, 1813. Achmed signa, comme plénipotentiaire de la Turquie, la paix de Kainardji. Il tomba en disgrâce, et mourut aveugle.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ACHMED-DJEZZAR. *Voy.* DJEZZAR.

ACHMET-GEDUC ou **ACOMAT**, célèbre général ottoman, né dans l'Albanie vers 1430. Il prit Otrante en 1480, et quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, et l'éleva sur le trône. Zizim, frère de Bajazet, légitime héritier de l'empire, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant tout ce qu'il devait à Achmet, le fit assassiner quelque temps après, ou, selon quelques historiens, il l'assassina lui-même dans un festin.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*.

ACHMET-PACHA, célèbre général turc. Sous Soliman II, il contribua le plus à la prise de Rhodes en 1522. Envoyé l'an 1524 en Égypte pour y étouffer une rébellion, et pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et d'adresse. Dès qu'il vit l'autorité affermie, il prit lui-même le titre et les ornements de souverain. Soliman, informé de la rébellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim avec une armée qui jeta la consternation dans le parti d'Achmet. Celui-ci fut étouffé dans un bain. Sa tête fut envoyée à Soliman. *Voy.* SOLIMAN.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*.

***ACHRÉLIUS** (*Daniel*), cosmographe suédois, professeur à l'université d'Abo vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui une histoire de l'univers, sous le titre : *Contemplationum mundi libri tres;* Aboæ Finorum, 1682, in-4°. Le premier livre traite de la matière, des quatre éléments et des planètes; le second, des météores, du tonnerre, de l'éclair, et des vents; le troisième, de la terre, de ses différents produits, et de l'homme.

Biographical Dictionary, t. I.

***ACHRÉLIUS** (*Éric-Daniel*), physicien et astrologue suédois, né en 1604 à Roslag, mort le 17 avril 1670 à Abo. Il était probablement le père du précédent, et de même professeur à l'université d'Abo. On a de lui un Traité sur le macrocosme (univers) et le microcosme (corps humain), sous le titre : *Oratio de microcosmi structura, atque Harmonica ejusdem cum præcipuis mundi partibus Convenientia*; Upsal, 1627, in-4°.

Biographie médicale. — *Biographical Dictionary*, t. I.

***ACHTERFELD**, théologien allemand, né le 17 juin 1788 à Wesel. Il étudia à Cologne et à Munster. En 1823, il fut chargé de la réorganisation du séminaire de Braunsberg, et devint, en 1826, professeur de théologie à la faculté catholique de Bonn. Partisan des doctrines du professeur Hermes, censurées par la cour de Rome, il fut suspendu en 1843. Depuis lors il continue avec son ami Braun la publication d'un journal de philosophie et de théologie, intitulé *Zeitschrift für Philosophie und Katholische Theologie.*

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

***ACHTSCHELLING** (*Lucas*), paysagiste flamand, vivait à Bruxelles dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était élève de Louis de Wadder, et un scrupuleux imitateur de la nature. Ses tableaux de paysages se distinguent par une certaine hardiesse de style, particulièrement dans le feuillage, et par une riche transparence des teintes. On en voit trois dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles.

Honbraken, *Schouburgh der Nederlandsche Konst-Schilders.* — Descamps, *la Vie des peintres flamands.*

ACIDALIUS (*Valens*), philologue et littérateur allemand, né à Wistok dans la Marche de Brandebourg en 1567, mort le 25 mai 1595. Il étudia successivement à Rostock et à Helmstaedt. Après trois ans de séjour en Italie, il vint en Allemagne et se fixa à Breslau, où il embrassa la religion catholique. Quoique mort à la fleur de l'âge, il eut le temps de faire plusieurs ouvrages, entre autres des notes (*animadversiones*) sur Tacite, Velléius Paterculus et Quinte-Curce. On a aussi de lui un *commentaire sur Plaute* et des *poésies latines;* Francfort, 1612, in-8°. On lui a assez faussement attribué une *dissertation* qui fit beaucoup de bruit dans le temps, sous ce titre : *Disputatio perjucunda, mulieres non esse homines;* 1644, in-12. J.-Christoph. Leuschner publia en 1757, à Leipzig, une dissertation *de Val. Acidalii vita, moribus et scriptis*, in-8°, où il chercha à prouver qu'effectivement Acidalius n'est point auteur de cet écrit, que de Querlon a traduit sous le titre de *Problème sur les femmes;* Amsterd., 1744, in-12.

Teissier, *Éloges de M. De Thou*, tom. II. — Scioppius, *De arte critic.* — Leuschner, *De Val. Acidalii vita, moribus et scriptis;* Leipzig et Liegnitz, 1757, in-8°. — Adelung, *Jöcher's Allegem. Gelehrten Lexicon*, p. 163. — Saxius, *Onom. lit.*, IV, 35. — Val. H. Schmidt, *Ueber der Kritiker Valent. Acidalius;* Berl., 1819.

***ACIER** (*Michel-Victor*), sculpteur français, né à Versailles en 1736, mort en 1799. Il exécuta plusieurs beaux groupes pour la célèbre manufacture de porcelaine de Misnie en Saxe. Son chef-d'œuvre représente la mort du général Schwerin.

Füsli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ACILIUS GLABRIO (*Manius*), le plus célèbre Romain de la famille *Acilia*, vivait dans le second siècle avant J.-C. En l'an de Rome 563 (191 ans av. J.-C.), il fut consul avec P. Corn.

Scipion Nasica. Le sort le désigna pour commander en Grèce et combattre Antiochus, roi de Syrie. Il traversa aussitôt la mer Ionienne avec vingt mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et quinze éléphants. Ayant joint ses troupes à celles de Philippe, roi de Macédoine, alors allié des Romains, il subjugua toute la Thessalie, passa le Sperchius, et ravagea la Phthiotide. Antiochus, qui s'était emparé du fameux défilé des Thermopyles, fit garder les sommets du mont Œta par deux mille Étoliens. Acilius, sentant la difficulté de les chasser de ce poste, s'adressa à Caton, son lieutenant, qui lui promit de l'enlever, et y parvint après des efforts prodigieux. Cette action éclatante décida du sort de la journée : les Syriens, qui avaient jusque-là résisté courageusement, quoique inférieurs en nombre, prirent la fuite et furent taillés en pièces. Alors les Béotiens, qui s'étaient déclarés pour Antiochus, parurent devant le consul dans une attitude suppliante. Acilius les traita humainement : la seule ville de Coronée, qui avait élevé une statue à Antiochus, fut victime de la fureur et de la cupidité des légions. Après avoir traversé en vainqueur la Béotie, Acilius s'empara de Chalcis et de toute l'Eubée; puis, reprenant sa marche vers les Thermopyles, il assiégea Héraclée, et s'en empara. La prise de Lamia suivit celle d'Héraclée. Les Étoliens envoyèrent à Acilius une députation pour obtenir des conditions supportables. Jamais la fierté des Romains ne parut plus à découvert que dans la manière dont Acilius reçut ces envoyés. Il leur ordonna de livrer leurs chefs et les rois leurs alliés, et ne répondit, aux observations respectueuses qu'ils lui adressèrent, qu'en faisant apporter des chaînes dont il menaça de les faire charger. Les Étoliens, indignés, se déterminèrent à continuer la guerre, et rassemblèrent toutes leurs forces près de Naupacte. Acilius marcha sur cette ville, après avoir offert, sur le mont Œta, un sacrifice à Hercule. Il passa le dangereux mont Corax, où, par l'impéritie de ses ennemis, il n'eut d'autres obstacles à surmonter que ceux que lui opposa la nature des lieux.

La vigoureuse résistance des Étoliens arrêta pendant presque tout l'été l'armée consulaire devant Naupacte, tandis que Philippe recouvrait une partie des États qui lui avaient été enlevés. Flaminius qui avait vaincu ce roi, et qui résidait à Chalcis pour veiller aux intérêts de la république, fit sentir au consul que le roi de Macédoine était bien plus à craindre pour Rome que les Étoliens, et l'engagea à lever le siége de Naupacte. Acilius se rendit à la sagesse de ce conseil : il accorda une trêve aux Étoliens, et ramena son armée dans la Phocide. Les députés de l'Étolie ne purent obtenir la paix du sénat, et Acilius se préparait à attaquer de nouveau Naupacte, lorsque Lamia secoua le joug. Acilius marcha contre cette place, et la prit de nouveau. Son consulat étant sur le point d'expirer, il hésita s'il remettrait le siége devant Naupacte; mais les Étoliens l'avaient fortifiée pendant la trêve, et il marcha sur Amphise, dont il se rendit maître. Il assiégeait la citadelle, lorsqu'il apprit que L. Corn. Scipion avait débarqué à Apollonie à la tête de treize mille hommes de renfort, et venait le remplacer. Acilius lui remit le commandement, et revint à Rome, où il obtint les honneurs du triomphe. Pour acquitter un vœu qu'il avait fait avant la bataille des Thermopyles, Acilius fit construire à Rome un temple dit *de la Piété,* ainsi nommé parce qu'il fut élevé au lieu où avait été la prison dans laquelle une jeune femme, appelée Térentia, avait allaité son père condamné à mourir de faim. Le fils de Manius Acilius, étant décemvir, fit la consécration de ce temple, et y plaça la statue de son père en or pur. Jusqu'alors on n'avait encore vu aucune statue de ce métal ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie.

Durdent, dans la *Biogr. univers.* — Tite-Live, XXXV et XXXVI. — Valère Maxime, II, 5. — Polybe, Justin, Appien.

ACILIUS GLABRIO, consul sous Domitien, l'an 91 de J.-C., avec M. Ulpius Trajan, qui depuis parvint à l'empire. Doué d'une force herculéenne, il combattit un lion aux jeux du cirque, et le tua sans avoir été blessé. Domitien le bannit sous un prétexte frivole, et, quatre années après, il le fit mourir comme coupable d'avoir tenté de troubler l'État.

Dion, LXVII. — Suétone, *Vie de Domitien*, chap. X. — Juvénal, *Satires.*

ACINDYNUS (*Grégoire*), moine grec qui florissait au quatorzième siècle. Il est auteur d'un traité *De essentia et operatione Dei,* Ingolstadt, 1616, in-4°, en grec et en latin; et d'un *Traité* contre Palamas, qui soutenait avec les moines du mont Athos, surnommés les *Quiescentes,* que la lumière qui avait paru sur le mont Thabor était increéée. On a aussi de lui, sur le même sujet, *Carmen iambicum de hæresibus Palamæ,* poëme imprimé dans le tome I de la *Græcia orthodoxa* de Léon Allatius.

Nicéphore Grégoras. — Jean Cantacuzène. — Sponde, *Annal. epitom.* ad ann. J.-C. 1337 et 1350. — Leo Allatius, *in Græc. orthodox.* — H. Wharton's Appendix à Cave, *Historia literaria,* II, 39, ad. ann. 1340. — Saxius, *Onomast. lit.*, II, 39. — Fabricius, *Bibl. Græca,* XI, 507.

ACINDYNUS (*Septimius*), consul romain l'an 340 de J.-C., est connu par un trait singulier qui mérite d'être rapporté. Étant gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payait pas ses impôts, et le menaça de le faire pendre s'il ne s'acquittait pas à un jour marqué. Un très-riche particulier offrit à la femme du prisonnier, pour prix de ses faveurs, la somme réclamée par le créancier. Elle consulta son mari, qui, plus ennuyé de sa prison que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté au prix demandé. Le libertin, satisfait, donna à cette femme une bourse qui ne contenait que de la terre. Acindynus, instruit de cette

fourberie, condamna cet avare débauché à payer au fisc la somme due par le prisonnier, et adjugea à son épouse le champ d'où il avait tiré la terre qui remplissait cette bourse. Saint Augustin, qui nous a transmis cette anecdote, a été accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme et le consentement du mari : il regarde seulement la complaisance de l'épouse comme moins criminelle que si elle eût été commise par débauche.

Saint Augustin, *De civit. Dei.*

*ACINELLI (N...), historien génois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il est auteur d'un ouvrage (anonyme) souvent cité par Botta et Borbolotti, qui a pour titre : *Della storia di Genova,* degli anni 1745-47, *libri tri;* Gênes, 1748, in-8°. On y trouve des documents précis sur le gouvernement de la république de Gênes à cette époque. On n'a pas d'autre détail biographique sur cet historien.

*ACK (*Jean* ou *Johann*), peintre sur verre, vivait à Bruxelles vers le milieu du seizième siècle. Les magnifiques vitraux peints de Sainte-Gudule, à Bruxelles, représentant les portraits de Charles V et de sa famille, attribués à Jean de Bruxelles, sont de lui.

M. de Reiffenberg, *De la peinture sur verre aux Pays-Bas,* dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, année 1832.

ACKER (*F.-Henri*), savant allemand de la fin du dix-septième et du commencement du dix-huitième siècle. Il fut professeur à l'université d'Iéna. On a de lui : 1° *Epistolæ J. Sturmii Hieronymi Osovii et aliorum ad Rogerum Aschanium, cum ejusdem epistolis nunquam seorsim editis;* Leipzig, 1707, in-8°; — 2° *Une dissertation latine sur les éloges ridicules,* dans le tome II des *Miscellanea Lipsiensia;* Leipzig, 1713.

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

ACKERMANN (*Conrad*), célèbre comique, né à Schwerin en 1710, mort à Hambourg en 1771. Il fut l'un des meilleurs acteurs de l'Allemagne, et peut-être celui qui a le plus contribué à perfectionner le théâtre allemand. Après des voyages lucratifs à Pétersbourg et à Moscou avec une troupe nombreuse et bien composée, il entreprit la direction du théâtre de Kœnigsberg, et en 1765 de celui de Hambourg; il jouit longtemps d'une vogue qui ne resta pas stérile pour sa fortune. Lessing s'intéressait vivement à ses succès, et s'y associa par les soins qu'il donnait à ce théâtre.

Meusel, *Deutsches Künstler-Lexicon.*

ACKERMANN (*Jean-Chrétien-Gottlieb*), médecin allemand, né à Zeulenrode, dans le Voigtland, le 17 février 1756, et mort le 9 mars 1801 à Altdorf. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par les soins d'un oncle qui était pasteur à Œttersdorf. A peine âgé de quinze ans, il alla étudier la médecine à Iéna, où il se fit remarquer par le professeur Baldinger, qui se chargea du soin de diriger ses études, et l'emmena à Gœttingue en 1773. De là Ackermann se rendit à Halle, où pendant deux ans il fit des cours particuliers. En 1778 il s'établit dans sa ville natale, dont on venait de le nommer *physicus* (médecin judiciaire), et y resta jusqu'en 1786, où il accepta la chaire de chimie qui lui fut offerte à Altdorf en Franconie. Ce fut dans cette ville qu'il passa le reste de ses jours. Il y devint en 1794 professeur de pathologie et de thérapeutique, et y mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. — On a de lui un grand nombre de mémoires de médecine et diverses traductions. Il a concouru à l'édition de la *Bibliotheca græca* de Jean-Albert Fabricius, que le savant helléniste Théophile-Christophe Harles publia, de 1790 à 1796, à Hambourg. Enfin, outre les Vies d'*Hippocrate,* de *Théophraste,* de *Dioscoride,* d'*Arétée,* de *Refus d'Éphèse* et de *Galien*, on a de lui : *Institutiones historiæ medicinæ* (Nuremb., 1792, in-8°); un *Manuel de médecine militaire* (en allemand, Leipzig, 1792, 2 vol. in-8°); un *Traité des maladies des savants* (en allemand); Nuremberg, 1778, in-8°; ouvrage fort curieux; et la *Vie de J.-Conrad Dippel* (en allemand); Leipzig, 1781, in-8°.

Biographie médicale.

ACKERMANN (*Rodolphe*), publiciste et industriel, naquit en 1764, à Schneeberg, en Saxe, où son père était sellier, et mourut le 30 mars 1834. Après avoir reçu l'instruction élémentaire dans l'école de sa ville natale, et avoir appris la profession de son père, il se mit à voyager en compagnon ouvrier. Il résida quelque temps à Paris et à Bruxelles, et vint à Londres, où il fit connaissance avec un Allemand nommé Facius, qui avait entrepris et dirigeait avec succès le *Journal des modes*. Ackermann publia, dans ce recueil, des dessins de voitures et de calèches, inventés, dessinés et coloriés par lui-même. La nouveauté et l'élégance de ces ouvrages excitèrent l'attention générale, et il reçut bientôt de tous côtés des commandes de dessins. Ce fut alors qu'il commença à se livrer au commerce des objets d'arts; et par son activité, son attention et son exactitude, il prospéra en peu de temps, au point qu'ayant épousé une Anglaise et étant devenu citoyen de Londres, il fonda dans le Strand, au centre de la ville, l'établissement connu sous le nom de Dépôt des arts (*Repository of arts),* qui est une des curiosités de cette capitale, et qui donne de l'emploi à plusieurs centaines de personnes. Un journal intitulé *Repository of arts, literature and fashions*, fut, depuis 1814, publié en anglais par les soins d'Ackermann; chaque numéro renferme trois ou quatre belles planches coloriées. Depuis longtemps il avait entrepris une série d'opuscules topographiques dans lesquels se montre toute la perfection de la gravure anglaise à l'aqua-tinta; ces opuscules forment une petite bibliothèque de poche, et, par la vérité du dessin et l'élégance de l'exécution, ils surpassent toutes

les publications du même genre. De nombreuses traductions en espagnol d'ouvrages écrits en anglais et en d'autres langues, furent publiées par Ackermann et envoyées en Amérique, où son fils aîné, établi au Mexique, contribuait à répandre les chefs-d'œuvre des lettres et des arts. En 1823, il fonda en Angleterre la publication de ces élégants almanachs de poche qui sont connus sous le nom de *Forget me not*. — Peu d'hommes ont eu une existence aussi bien remplie qu'Ackermann. Il fut un des membres les plus actifs de l'association philanthropique fondée en 1813 pour secourir les Allemands que la guerre avait plongés dans la misère. Il parvint l'un des premiers à rendre imperméables les étoffes de laine, de fil, et même les cuirs, et fit pendant quelque temps un commerce considérable de ces objets. Ce fut lui qui aida le chimiste Accum à établir l'éclairage par le gaz hydrogène carboné. Il inventa aussi des essieux mobiles propres à empêcher les voitures de verser. Enfin, dans un voyage qu'il fit dans sa patrie en 1818, il visita Senefelder, l'inventeur de la lithographie; et ayant acquis auprès de lui des connaissances dans cet art, il fonda à Londres une imprimerie lithographique très-considérable. Ackermann employait plus de six cents personnes par jour. Le roi de Saxe lui fit remettre peu de temps avant sa mort la croix de l'ordre du Mérite civil. [*Conversations-Lexicon*.]

Biographical Dictionary.

*ACKNER, archéologue transylvain, né à Schasbourg, en Transylvanie, le 25 janvier 1782; il étudia la théologie et l'histoire à Wittenberg et à Gœttingue, il visita la France, l'Italie et toute la chaîne des Karpathes, où il fit des observations minéralogiques intéressantes. Il enseigna pendant treize ans la philosophie et l'archéologie au gymnase de Hermanstadt, et remplit actuellement les fonctions de premier pasteur protestant de cette ville. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Antiqua Musei Parisiorum;* Cibinii, 1809; — 2° *la Minéralogie de la Transylvanie;* Hermanstadt, 1847 (en cours de publication); — 3° des articles archéologiques et géologiques sur la Transylvanie, dans les *Archives* de Ch. Schœller; Hermanstadt, 1833-41.

Oesterreichisches Biographisches-Lexicon; Vienne, 1851.

* ACKWORTH (*George*), jurisconsulte et théologien anglais, vivait sous la reine Marie. On a de lui : 1° *Oratio encomiastica in Buceri restitutionem habita* en 1560; imprimée dans les *Scripta anglicana* de Bucer, 1577, in-fol.; — 2° *Prolegomenon libri duo, de visibili Rom. Anarchia, contra Nic. Sanderi Monarchiam;* Lond., 1573, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ACLOQUE (*André-Arnoult*), né à Amiens vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Sens vers 1810. Brasseur de bière à Paris dans le faubourg Saint-Antoine, il fut nommé, le 14 juillet 1789, représentant de sa commune, puis successivement président de son district et chef de bataillon de la garde nationale. Dans la tumultueuse journée du 20 juin 1792, étant de garde au château, il resta constamment auprès de Louis XVI. Ce prince, ayant mis sur sa tête un bonnet rouge que lui avaient présenté les hommes des faubourgs, s'appuya sur Acloque pour haranguer le peuple. Quelque temps après, Acloque se retira à Sens, ne voulant plus se trouver sur le théâtre de la révolution.

Biographie des Contemporains.

ACLOQUE DE SAINT-ANDRÉ (*André*), fils du précédent, exerça à Paris un commerce de vinaigre et de moutarde. En janvier 1814, il fut nommé chef de la onzième légion de la garde nationale. Il prêta serment de fidélité à Napoléon le 23 du même mois, et signa, conjointement avec les officiers de la garde nationale, une adresse où il disait, entre autres : « Partez, sire, avec « sécurité; que nulle inquiétude sur le sort de ce « que vous avez, de ce que nous avons de plus « cher, ne trouble vos grandes pensées : allez, « avec nos enfants et nos frères, repousser le féroce ennemi qui ravage nos provinces; fiers du « dépôt sacré que vous remettez à notre foi, nous « défendrons votre capitale et votre trône contre « tous les genres d'ennemis... » Deux mois après, le 6 avril, Acloque envoya au sénat son adhésion à la déchéance de Napoléon, et à l'exclusion de son fils et de sa famille de tout droit à l'hérédité du trône de France; cette adhésion était accompagnée de ces paroles : « Le sénat et le gouvernement provisoire viennent de couronner leur « généreuse entreprise, en proclamant ce prince « dont l'antique race fut, pendant huit cents ans, « l'honneur de notre pays. Un peuple magnanime, « que des malheurs inouïs n'ont pu abattre, va « recouvrer ses droits, que le despotisme du tyran n'avait pu lui faire oublier. La garde nationale est appelée à donner à la France entière « l'exemple du dévouement à son prince et à son « pays. J'adhère donc avec empressement à l'acte « constitutionnel qui rend le trône de France à « Louis-Stanislas-Xavier et à son auguste famille. » Le 19 décembre 1814, Acloque fut nommé membre de la Légion d'honneur, et, le 31 janvier 1815, le roi l'anoblit, en l'autorisant à ajouter à son nom celui de chevalier de Saint-André, nom de la rue qu'il habitait. On ignore l'époque de la mort de ce chevalier.

Biographie des Contemporains.

ACOLUTH (*André*), orientaliste allemand, né à Bernstad le 6 mars 1654, et mort à Breslau le 4 novembre 1704. On raconte qu'à l'âge de six ans il savait déjà l'hébreu. On a de lui : 1° une édition du *Coran* en quatre langues, avec une traduction, sous le titre : Τετραπλᾶ *Alcoranica, sive specimen Alcorani quadrilinguis arabici, persici, turcici, latini;* Berlin, 1701, in-fol.; — 2° *Abadias armenus et latinus, cum annotationibus;* Leipz., 1680, in-4°; cet ouvrage est le premier

qu'on ait imprimé en Allemagne avec des caractères arméniens : l'auteur avait été obligé de les faire fondre à ses frais ; — 3° *De aquis amoris zelotypiæ;* Leipz., 1682, in-8°; écrit rempli d'érudition rabbinique. Acoluth avait soutenu l'identité de l'arménien avec l'ancienne langue de l'Égypte.

Baumgarten, *Hallische Bibliothek*, t. III, p. 377. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

ACOMAT, capitaine au service de Bajazet II vers le commencement du seizième siècle. Il était fils de Chersech, prince de Montevera, et s'appelait *Étienne* avant d'avoir embrassé l'islamisme, par un désespoir d'amour. Acomat accompagna le sultan dans son expédition contre les Vénitiens, qui possédaient la Morée, et sauva une partie de la garnison chrétienne, après la prise de Modon. Ce fut lui qui obtint de Bajazet II pour Jean Lascaris, envoyé de Laurent de Médicis, de rechercher les manuscrits grecs ensevelis dans les bibliothèques de l'empire de l'Orient depuis la conquête des Turcs. On ignore l'époque de sa mort.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman.*

ACOMINATUS. *Voy.* NICETAS.

ACONZIO ou **ACONITIUS** (*Jacques*), philosophe italien, né à Trente le 7 sept. 1492, et mort à Londres le 11 mai 1566. Il se rendit célèbre comme philosophe, jurisconsulte et théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant, et se retira en Angleterre. Il y fut protégé par la reine Élisabeth, qui accepta la dédicace de son livre *De stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma, etc., libri VIII;* Basileæ, 1565 et 1610, in-8°. Cet ouvrage, traduit en français, Bâle, 1565, in-4° (édition estimée), et Delft, 1611 et 1624, in-8°, fut loué par quelques protestants et blâmé par d'autres. Selden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origène : *Ubi bene, nil melius; ubi male, nemo pejus.* Le but de l'auteur était de réduire à un très-petit nombre les dogmes nécessaires à la religion chrétienne, et d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. Comme il n'adoptait pas tous les principes de Calvin, les disciples de ce sectaire l'accusèrent de tolérantisme comme d'un crime; mais il leur répondit comme Jésus-Christ à ses disciples : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes. » Du reste, son livre est écrit avec méthode et d'une bonne latinité, quoique le style en soit quelquefois un peu affecté. Le traité des *Stratagèmes de Satan* fut réimprimé à Amsterdam; 1674, in-8°. On a encore de lui : *De methodo, sive recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum ratione libellus;* Bâle, 1558, in-8°. L'ouvrage intitulé *Ars muniendorum oppidorum*, en latin et en italien, Genève, 1585, ne paraît pas être d'Aconzio. *Voyez*, pour plus de détails, le tome VI des *Observationes selectæ ad rem litterariam spectantes.*

Grasser, *In Epistol. ad Lutherum.* — Bayle, *Dictionn. critique.* — Tiraboschi, *Della letteratura italiana*, t. VII. — *Oesterreichisches Biographisches-Lexicon.*

***ACONZ-KŒVER** (*Étienne*), auteur arménien, archevêque de Sunia, né le 20 novembre 1740, mort à Venise le 23 janvier 1824. Il fut supérieur du couvent des Arméniens de Saint-Lazare à Venise, et fonda les colléges arméniens à Constantinople et à Astracan. Outre plusieurs écrits théologiques et un abrégé de la géographie de Büsching, on a de lui la *Vie de Mechitar*, fondateur du couvent de Saint-Lazare; Venise, 1810, in-8°.

Pianton, *Elogio di Stefano Aconzio Köver;* Venise, 1825. — Sukias Somal, *Quadro della Storia letteraria di Armenia*, p. 194.

ACORIS, roi d'Égypte, mort en 374 avant J.-C. Il succéda à Néphéreus, et se ligua, vers l'an 386 avant J.-C., avec Évagoras, roi de Chypre, avec les Arabes et les Tyriens, pour faire la guerre à Artaxercès Mnémon, roi de Perse. Évagoras fut vaincu, et Acoris resta tranquille pendant quelque temps. Il reprit les armes vers l'an 377 avant J.-C., et rassembla une armée considérable, composée en grande partie de Grecs qu'il avait pris à sa solde, et il fit venir Chabrias d'Athènes, pour les commander. Le roi de Perse, qui était alors en paix avec les Athéniens, s'étant plaint à eux de ce qu'ils permettaient qu'un de leurs généraux lui fît la guerre, ils rappelèrent Chabrias, et Acoris se trouva sans général. Artaxercès fit la paix avec les Grecs avant de tourner ses armes contre l'Égypte, et se livra à des préparatifs considérables lorsque Acoris vint à mourir. C—R.

Diodore de Sicile, lib. XV. — Théopompe, *In Excerptis.* — Euseb., *In Chron.* — Photius.

ACOSTA (*Christophe*), médecin et naturaliste portugais, né au commencement du seizième siècle à Mozambique, mort en 1580. Entraîné par le goût des voyages, il se rendit en Asie pour y chercher des drogues; il fut pris par les pirates, et racheta sa liberté par une forte rançon. Après un séjour de plusieurs années aux Indes orientales, particulièrement à Goa, colonie portugaise, Acosta revint en Europe et se fixa à Burgos, où il exerça la médecine jusqu'à la fin de sa vie. C'est dans cette ville qu'il fit paraître, peu de temps avant sa mort, un ouvrage fort intéressant, sous le titre : *Tratado de las drogas y medicinas de las Indias orientales, con sus plantas;* Burgos, 1578, in-4°. Cet ouvrage, encore aujourd'hui consulté avec fruit, fut traduit en italien par Guilandini; Venise, 1585, in-4°. L'Écluse le traduisit en latin, avec des remarques judicieuses, dans ses *Exotica;* Anvers, 1585, in-8°, à la suite de Garcia da Orta, qu'Acosta a souvent copié. Monardez en fit une traduction française, Lyon, 1619, in-8°. On y trouve les premiers renseignements sur *pavetta indica, cerbera manghas, hyperanthera moringa*, et *mimosa indica.* On a encore d'Acosta la relation de

ses voyages, et un livre à la louange des femmes, dédié à Catherine d'Autriche; Venise, 1592, in-4°.

Van der Linden, *De Scriptoribus medic.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana.* — K. Sprengel, *Historia rei herbariæ.*

ACOSTA (*Emmanuel*), jésuite portugais du seizième siècle. Il a publié en portugais un ouvrage que le P. Maffeï a traduit en latin, sous le titre : *Rerum a societate Jesu in Oriente gestarum, ad annum* 1568, *Commentar.* libri IV; Dillingen, 1571, in-8°. Cette édition renferme aussi des lettres de l'auteur sur les missions du Japon.

Alegambe, *Bibliotheca script. Soc. Jes.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana.*

ACOSTA (*Gabriel*), théologien portugais, né vers le milieu du seizième siècle, mort en 1616, chancelier et professeur de théologie à l'université de Coïmbre. Il a laissé des *Commentaires sur le quarante-neuvième chapitre de la Genèse, sur Ruth, les Lamentations de Jérémie, Jonas et Malachie*; Lyon, 1641, in-fol.

Nic. Antonio, *Biblioth. hispan.*

*ACOSTA (*Joaquim*), colonel du génie au service de l'Amérique centrale. Cet Américain est aujourd'hui l'un des géographes et des historiens les plus distingués de son pays. Après avoir servi de bonne heure dans l'armée colombienne, il visita les régions peu connues de la Nouvelle-Grenade. En 1834, on le voit exécuter une excursion scientifique depuis la vallée del Socorro jusqu'à celle de la Magdalena, en compagnie du docteur Cespedes, botaniste distingué. Nommé en 1841 au commandement d'un corps de troupe, il passe d'Antioquia à Anserma, en suivant les traces du licencié Vadillo depuis Caramanta, et vérifiant, comme il le dit, l'authenticité des récits fournis par les chroniques. Le colonel Joaquim Acosta ne se contenta pas de voir dans leur patrie même des nations qui, telles que les *Chibchas*, par exemple, constituaient jadis une civilisation si originale : il entreprit des recherches dans les archives locales, afin de former enfin le corps d'histoire qui manque à son pays. C'est à la poursuite de ce but qu'il a visité l'Espagne en 1845, et qu'ensuite il a demeuré plusieurs années en France, où tous les amis des sciences ont été témoins de ses généreux efforts pour éclaircir les points douteux de l'histoire et de la géographie de l'Amérique du Sud. On lui doit une excellente carte du territoire de la Nouvelle-Grenade; et il a publié en 1848 l'ouvrage suivant, destiné surtout, comme il le dit, à la jeunesse américaine : *Compendio historico del descubrimento y colonizacion de la Nueva Granada en el siglo decimo sexto;* Paris, in-8°, carte et fig. Il a rendu un service tout aussi réel à son pays en faisant réimprimer un livre du savant et infortuné Caldas, si fréquemment cité par l'illustre de Humboldt, et qui était devenu introuvable; il a paru un an après le *Compendio*, sous le titre que nous reproduisons ici : *Semenario de la Nueva-Granada Miscelanea de ciencias, literatura, artes e industria, publicada por una sociedad de patriotas granadinos, bajo la direccion de Francisco Jozé de Caldas; nueva edicion, corregida, aumentada con varios opusculos inéditos de F.-J. de Caldas*, etc.; Paris, 1849, gr. in-8° avec portraits et carte. Bien que le colonel Acosta n'ait pas mis son nom sur le titre de ce précieux volume, préférable sous tous les rapports à l'original, nous savons que c'est à ses soins éclairés, et à ceux de M. A. Lasserre, éditeur instruit de tant de bons livres espagnols, qu'on le doit. Le colonel a signé de ses initiales d'ailleurs une excellente notice sur Caldas, qui se trouve en tête de l'ouvrage. Le bulletin de la Société de géographie publiait récemment des documents archéologiques du plus haut intérêt, envoyés de la Nouvelle-Grenade à M. Jomard par le colonel Acosta, qui réside aujourd'hui à Santa-Fé de Bogota. FERDINAND DENIS.

ACOSTA (*Joseph*), jésuite, né à Médina-del-Campo vers l'année 1540, mort le 15 février 1599. Envoyé au nouveau monde comme provincial de l'ordre des jésuites au Pérou, il travailla avec ardeur à la conversion des Indiens. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages théologiques, et une *Histoire naturelle et morale des Indes*, qui n'est pas sans mérite. Cette histoire parut à Séville en 1591, in-8°, et fut traduite en plusieurs langues. Après un long séjour en Amérique, Joseph d'Acosta revint en Espagne, et mourut à Salamanque, où il avait exercé les fonctions de recteur de l'université.

Ribadeneira et Alegambe, *Bibl. scriptor. Soc. Jesu.* — Nic. Antonio, *Biblioth. hisp.*

ACOSTA (*Uriel*), surnommé *le Jurista*, né vers la fin du seizième siècle à Oporto, mort en 1647. Son père avait quitté la religion de ses ancêtres, celle d'Israël, pour embrasser le christianisme, qu'il professait avec une sorte d'enthousiasme. Le jeune Acosta fut élevé dans les mêmes principes, et sa piété attira l'attention sur lui. Dès sa première jeunesse il s'occupa avec ardeur des saintes Écritures, lut et relut le Nouveau Testament, et en médita profondément le sens. Nommé à vingt-cinq ans trésorier d'un chapitre, il sembla destiné à une carrière brillante. Mais depuis longtemps des doutes troublaient son âme : ne pouvant concevoir le mystère de la révélation, et trouvant mille objections au dogme de la divinité du Christ, il en vint à nier la vérité du christianisme. Il hésita un instant entre le naturalisme et la religion de Moïse : le besoin de se rallier à une communauté fondée sur des doctrines positives le décida pour cette dernière; et, afin de s'y livrer en toute sûreté, il quitta même, avec sa mère et ses frères, le Portugal, et se rendit à Amsterdam, où il passa le reste de ses jours. S'étant soumis à la circoncision, il changea son nom de *Gabriel* en celui d'*Uriel*, et fut pendant quelque temps un membre zélé de la communauté juive. Il ne tarda pas cependant à s'apercevoir que le judaïsme d'alors

était bien éloigné de la religion des Hébreux, telle que l'étude des livres de Moïse la lui avait fait concevoir; les rabbins et les talmudistes l'avaient défigurée en la surchargeant d'une foule de cérémonies puériles. Cette observation l'affecta vivement; il ne put en dissimuler la cause, et la communiqua au public dans un écrit dont les rabbins empêchèrent la publication. Mais quelques-unes de ses thèses ayant été divulguées, ils crurent devoir y répondre par une réfutation dont le médecin Samuel de Silva fut l'auteur. Provoqué de cette manière, Acosta ne put garder le silence; il se défendit dans un opuscule publié d'abord en portugais, et puis dans une traduction latine, sous le titre : *Examen das tradiçoens phariseas conferidas con à ley escrita.* Cet écrit, in-8°, imprimé sans indication d'année à Amsterdam, mais qui est de 1624, fit beaucoup de bruit. Acosta ne se contentait plus d'attaquer les rabbins; déjà il niait la mission divine de Moïse comme il avait nié celle de Jésus-Christ, et alla jusqu'à ébranler le dogme de l'immortalité de l'âme. Les rabbins eurent donc aisément prise sur lui, et l'accusèrent devant le magistrat d'Amsterdam d'être un impie qui sapait les fondements de toute religion. Il fut mis en prison, son ouvrage fut confisqué, et il ne recouvra la liberté qu'en payant une amende et en fournissant caution pour sa conduite future. Ces persécutions n'eurent d'autre résultat que de le fortifier davantage dans sa conviction; aussi finit-il par être excommunié. Pendant quinze ans il se tint à l'écart, nourrissant une haine secrète contre ses coreligionnaires, et empêchant quelques chrétiens dégoûtés de leur religion de se convertir comme lui à celle des Israélites ; mais bientôt, fatigué des avanies auxquelles il se voyait en butte, il se déclara prêt à subir telle amende qu'on voudrait, pour être admis de nouveau dans la synagogue. Le châtiment qu'on lui infligea passa toute mesure. Pendant un service solennel il fut traîné dans la synagogue, où, en présence de toute la communauté, il fut déshabillé jusqu'à la ceinture, puis frappé de trente-neuf coups de fouet, et étendu sur le seuil de la porte principale; là tous les assistants passèrent sur son corps, pendant que le prédicateur prononçait son absolution. De tels outrages lui firent perdre patience; il ne songea plus qu'à se venger, et il courut d'abord chez un cousin qui l'avait persécuté, dans l'intention de lui ôter la vie. Il manqua son coup, et se brûla la cervelle d'un second pistolet qu'il portait sur lui. Parmi ses papiers on trouva sa vie écrite de sa main; Limborch la publia en 1687, sous le titre *Exemplar vitæ humanæ*, en l'accompagnant d'une réfutation. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Jellinck, *Vie et doctrine d'Acosta* (en allem.); Zerbst, 1847. — L'*Autobiographie* d'Acosta a été publiée en latin et en allemand à Leipzig, 1847, in-8°. — Gutzkow a fait d'Acosta le sujet d'un roman (Leipzig, 1834) et d'une tragédie (Leipzig, 1850, 2e édition).

*ACQUA (*Christofano dell'*), graveur italien, vivait à Vicence vers la fin du dix-huitième siècle. Parmi ses ouvrages on remarque un portrait de Frédéric le Grand et les planches de l'édition de Métastase; Venise, 1781.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes.* — Strutt, *Dictionary of Engravers.*

*ACQUAVIVA (*André-Matthieu*), duc d'Atri et de Teramo, né en 1466, mort vers 1520. Issu d'une des premières familles de Naples et fils d'un capitaine très-renommé, il partagea sa vie entre la guerre et les lettres, qu'il cultivait avec goût et protégeait avec munificence. Quand Charles VIII, roi de France, parut en Italie, Acquaviva prit parti pour lui, et plus tard il combattit glorieusement la domination espagnole. Étant tombé aux mains de Gonzalve de Cordoue, il fut conduit en Espagne pour y servir d'ornement au triomphe du vainqueur. L'étude adoucit sa captivité; il publia un traité sur l'un des écrits moraux de Plutarque. Rendu à la liberté, il revint dans sa patrie consacrer sa fortune à l'éclat et aux progrès des lettres. Beaucoup d'auteurs contemporains lui ont payé un tribut de reconnaissance dans des panégyriques et dans des dédicaces. Il avait une imprimerie dans son palais; les poésies de Sannazar et d'autres y furent imprimées sous ses yeux. [*Enc. des g. du m.*]

Giannone, *Storia civile.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.* — Colletta, *Storia del reame di Napoli.*

*ACQUEVILLE (*C.-L.*, sieur D'), prieur d'Acqueville vers le milieu du dix-septième siècle. Il attribue à une pierre nommée *yiade* la vertu de guérir la gravelle. On a sur les effets de cette pierre un petit opuscule composé par M. D. S. R., docteur en médecine, intitulé *Discours touchant les merveilleux effets de la pierre divine du sieur d'Acqueville;* Paris, Louis Billaire, 1681, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ACQUI (*Jacob* D'), religieux dominicain, d'Acqui en Piémont, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il a écrit en latin une *chronique* inédite, depuis la création du monde jusqu'au pape Boniface VIII. On en trouve des copies manuscrites dans les bibliothèques de Milan et de Turin.

Muratori, *Antiquit. Ital.*, vol. III.

*ACQUINO (*Juvenalis* D'), chroniqueur piémontais, vivait dans la seconde moitié du quinzième et au commencement du seizième siècle. On a de lui, en latin, une *Chronique du Piémont*, depuis l'année 1475 jusqu'en 1515, imprimée dans *Monumenta historiæ patriæ* (*sc. Sardiniæ*) *scriptorum*, t. III; 1839.

Guichenon, *Histoire généalogique de la royale maison de Savoye*, 1660.

*ACQUISTI (*Luigi* ou *Louis*), sculpteur italien, né à Forli en 1744, mort en 1824. Il travailla longtemps à Bologne, à Rome et à Milan. Son chef-d'œuvre, exécuté en 1805, est le groupe de Vénus apaisant Mars, dans la villa Sommariva, sur le lac de Côme.

Nagler, *Allegmeines Künstler-Lexicon.*

*ACRAGAS, célèbre sculpteur grec, gravant sur l'or et sur l'argent. Pline avait vu, dans le temple de Bacchus à Rhodes, des coupes où cet artiste avait gravé des chasses, des bacchantes et des centaures.

Pline, *Hist. Nat.*, l. XXXIII, c. 12.

ACREL (*Olof*), chirurgien suédois, né aux environs de Stockholm en 1717, mort dans cette capitale en 1807. Il était destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais un goût décidé l'ayant entraîné vers les sciences physiques, on le laissa suivre la carrière médicale. Après des études assidues et les voyages les plus instructifs dans diverses parties de l'Europe, il vint à Paris, et servit quelque temps dans l'armée française en qualité de chirurgien. Il retourna dans sa patrie à vingt-huit ans. Il devint membre de la Société de chirurgie de Suède, agrégé à l'Académie des sciences de Stockholm, puis président de cette société savante, associé étranger de l'Académie royale de chirurgie de Paris, professeur de chirurgie et premier chirurgien du lazaret de Stockholm. Plus tard, il réunit à ces fonctions celles de membre de la commission royale de santé, et de directeur général de tous les hôpitaux de Suède. Ses principaux ouvrages sont relatifs aux plaies récentes, aux opérations de la fistule et de la cataracte. Ils ont pour titres : 1° *Traité sur les plaies récentes*; Stockholm, 1745; — 2° *Observations de chirurgie*; ibid., 1750; — 3° *Dissertation sur l'opération de la cataracte*; ibid., 1766; — 4° *Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*; ibid., 1767.

Biographie médicale, I, 36.

ACRON ou AGRON, médecin grec, né à Agrigente vers l'an 460 avant J.-C. Il délivra Athènes de la peste qui ravageait la Grèce, au commencement de la guerre du Péloponnèse. A cet effet, il fit allumer de grands feux dans les rues et sur les places publiques. Selon Acron, le meilleur médecin était celui qui raisonnait le moins. On croit qu'il fut le chef de l'empirisme.

Plutarque, *Lib. de Iside et Osir.* — Diogène Laërt., *De vit. phil.*, lib. VIII. — Paul Éginète, l. II, ch. XXXV. — Castellan, *In vit. medic.*, c. XII. — Fabricius, *Bibl. græc.*, ed. Vet., XIII, 32. — Leclerc et Sprengel, *Hist. de la Médecine.*

ACRON ou ACRO (*Hélénius*), scoliaste, vivait vers la fin du quatrième siècle, à en juger par son commentaire sur les *Adelphes* de Térence, dont Sosipater Charisius rapporte plusieurs fragments dans sa Grammaire. Son principal ouvrage est un commentaire sur Horace, imprimé à Milan en 1474, in-4°, et reproduit dans *Quinti Horatii Flacc. oper.*, in-fol.; S. D. Goth. (attribué aux presses de George Laver), ainsi que dans l'édition de Bâle, 1555, in-fol., et 1527, in-8°.

Gesner, *Bibl.*, 10, lib. II.

*ACRON (*Jean*), théologien protestant, né en 1505 dans une petite ville de la Frise, mort vers 1635. Il fut successivement ministre à Wesel en Prusse, à Doventry en Angleterre, à Groningue dans les Pays-Bas, et à Francfort. On a de lui : 1° *Elenchus orthodoxus pseudo-religionis romano-catholicæ*; Doventriæ, 1615, in-4°; — 2° *Problema de studio sacræ theologiæ recte instituendo, et de concionibus ecclesiasticis apte formandis et habendis*; Franakerae, 1618, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

ACRON DE BUMA (*Jean*), poëte hollandais du dix-septième siècle. On a de lui en latin un poëme curieux, intitulé *Irenarchia Europæa; sive forum festivum in quo de belli et pacis usu atque abusu causæ dicuntur; cum quatuor elegiis præliminariis*; Harderovici, 1678, in-8°. A la suite de quelques exemplaires de cet ouvrage on trouve un autre petit poëme du même auteur, sous ce titre : *Hyems sesqui-millesima, centesima, septuagesima nona, genuinis sermonibus delineata*; ibid., 1679. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ACRONIUS ou ACRON (*Jean*), médecin hollandais, né en 1520 à Acron, village de la Frise, d'où il a tiré son nom. Il professa la médecine et les mathématiques à Bâle, et mourut dans cette ville en 1563. On a de lui des traités *sur le mouvement de la terre, sur la sphère*, etc. (Voy. *Scriptores Frisiæ*, p. 104). Ces traités sont inédits.

Val. André, *Bibliothèque des Pays-Bas.* — Bayle, *Dictionnaire critique.*

ACRONIUS (*Ruardus*), Frison de naissance, donna en 1601, à Schiedam, une explication du catéchisme de Heidelberg, sous le titre d'*Enarrationes catecheticæ*, vol. in-4°. On a aussi de lui une réfutation de l'ouvrage d'Uitenbogaar sur le pouvoir des magistrats temporels dans les affaires ecclésiastiques. Il se signala par le zèle de son orthodoxie dans les disputes avec les remontrants.

Voëtius, *Polit. eccles.* — Bayle, *Dict. critique.*

ACROPOLITE (*Constantin*), auteur byzantin, fils de George Acropolite, vivait à Constantinople dans la dernière moitié du treizième et au commencement du quatorzième siècle. On a de lui des discours contre les Latins, des homélies et des éloges de saints, imprimés dans les t. II et VIII des *Acta sanctorum*.

Cave, *Historia literaria scriptorum ecclesiastico rum*, ad annum 1270. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VII, p. 766.

ACROPOLITE (*George*), chroniqueur byzantin, né à Constantinople en 1220, mort en 1282. Il eut l'emploi de logothète, sorte de contrôleur général des finances, à la cour de Michel Paléologue; de là le surnom de *Logothète* qu'on lui donne. Il fut chargé de conclure la paix avec Michel d'Épire, et se trouva au nombre des juges de Michel Comnène, soupçonné d'une conspiration politique. Théodore Lascaris, son élève, le fit gouverneur des provinces occidentales de l'empire. Enfin, Michel Paléologue l'envoya comme ambassadeur auprès de Constantin,

prince de Bulgarie, et lui confia diverses négociations importantes. Son *Histoire*, découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-fol., est la meilleure, et très-rare. Cet ouvrage, qui est d'autant plus exact que l'auteur a écrit ce qui s'est passé sous ses yeux, commence où finit Nicétas, et s'étend depuis l'année 1205 jusqu'à l'expulsion des empereurs français en 1261. Léon Allatius et Douza ont commenté cet historien.

Cave, *Historia literaria*, II, 312. — Saxius, *Onomasticon. lit.*, II, 316. — Fabricius, *Bibl. græc.*, VII, 766, etc.

ACROTATUS, fils aîné de Cléomène II, roi de Sparte, régnait au commencement du quatrième siècle avant J.-C. Les Agrigentins étant venus demander du secours contre Agathoclès, Acrotatus partit avec eux sans le consentement des éphores, n'emmenant que quelques vaisseaux. Il fut jeté par une tempête à Apollonie, sur les bords du golfe Adriatique, et trouva cette ville assiégée par Glaucias, roi des Illyriens, qu'il força à se retirer. Il aborda ensuite à Tarente, et décida les Tarentins à envoyer vingt vaisseaux au secours des Agrigentins. Tandis qu'on faisait les préparatifs, il se rendit à Agrigente, où il donna d'abord les plus grandes espérances; mais bientôt il se plongea dans la débauche, et se livra à toutes sortes de déprédations. Enfin, après avoir tué en trahison Sosistrate, l'un des principaux exilés de Syracuse, il craignit que le peuple ne se soulevât contre lui : il s'embarqua furtivement durant la nuit, et retourna à Sparte. Il eut par la suite, suivant Pausanias, le commandement d'une armée que les Lacédémoniens envoyaient contre Aristodème, tyran de Mégalopolis, et il périt dans une bataille sanglante où les Lacédémoniens furent défaits. C—R.

ACROTATUS, petit-fils du précédent, monta sur le trône de Sparte vers 268 avant J.-C. Étant encore très-jeune, il défendit, en l'absence de son père Aréus, la ville de Sparte assiégée par Pyrrhus, à la sollicitation de Cléonyme. Il parvint à se maintenir dans la place jusqu'à l'arrivée des secours qu'il attendait, et força les assiégeants à se retirer. Plutarque rapporte qu'il fut tué en 267 avant J.-C., dans l'expédition contre Aristodème.

Pausanias, *In Atticis* et *in Laconic.* — Plutarch., *In Agide et Cleomene.* — Clinton, *Fasti Hellen.*

ACSENCAR-AL-BOURSKY, connu aussi sous les noms de *Borsequin*, *Borgel*, *Burgoldas*, ou *Burso*, gouverneur de Mossoul en 1114; il se fit connaître des croisés par sa bravoure et son adresse. En 1121 et 1122, il fut occupé par le calife Mostarched à délivrer Bagdad du rebelle Dobaïs. En 1124 il fut assassiné par les Ismaëliens, au moment où il se disposait à combattre les Francs.

Michaud, *Histoire des croisades.*

ACTISANES, roi d'Éthiopie, détrôna Amœnophis, roi d'Égypte, et réunit un moment sous son sceptre l'Éthiopie et l'Égypte. Il purgea ses États des brigands qui les infestaient : il fit couper le nez aux coupables, et les envoya dans une colonie pénitentiaire située dans le désert, entre l'Égypte et l'Arabie.

Diodore, liv. I, c. 60. — Strabon, liv. XVI. — Pline, liv. V.

ACTIUS, ou **AZZO VISCONTI.**

***ACTON**, évêque de Verceil en 944, a laissé : 1° un *Capitulaire* en cent articles, qui fait partie du recueil de d'Achery; — 2° *Polypoticon*, abrégé de philosophie morale; — 3° des *lettres*, des *discours*, des *commentaires*. Ces divers ouvrages ont été recueillis en 1768 par Baronzio; Verceil, 2 vol. in-fol.

Leland et Pitseus, *De scriptoribus Angl.*

ACTON (*Joseph*), homme d'État, né à Besançon en 1737, mort en 1808. Ses parents étaient des Irlandais établis en France. Après avoir achevé ses études, il prit du service dans la marine française, mais la quitta bientôt pour entrer dans celle de Toscane; il fut employé dans l'expédition espagnole contre les Barbaresques, et eut le bonheur de s'y distinguer. Ce premier succès lui donna l'occasion de se vouer au service de la marine de Naples, et l'amena à la cour voluptueuse de cette capitale, où il sut gagner la bienveillance de la reine Caroline. Il fut successivement ministre de la marine, de la guerre, directeur des finances, et enfin premier ministre. Dans ce poste, il se lia intimement avec l'ambassadeur anglais Hamilton; ces deux personnages eurent sur le sort de Naples une influence désastreuse. Acton fournit un nouvel exemple du danger de confier le gouvernement à des favoris. Sa haine implacable contre la France l'excita, pendant la guerre d'Italie, aux mesures les plus atroces, dont, en dernier résultat, les effets devinrent funestes à la famille régnante. En 1798, Acton accompagna le roi Ferdinand dans la fameuse expédition du général autrichien Mack contre l'armée française. Précédemment, il avait présidé une junte extraordinaire qui, sous les yeux de Nelson, immola à ses haines politiques un nombre considérable de victimes dans toutes les classes de la société. Après la malheureuse issue de l'expédition de Mack, Acton fut éloigné définitivement, mais trop tard, de la direction des affaires. Il mourut, à l'âge de soixante-onze ans, en Sicile, où il s'était retiré dès 1803. [*Conversations-Lexicon.*]

Colletta, *Storia del regno di Napoli.*

ACTUARIUS (*Jean*), médecin grec du Bas-Empire. Le nom d'*Actuarius* s'appliquait généralement aux médecins titulaires de la cour de Constantinople; mais il se donna plus particulièrement à Jean, fils de Zacharie, qui vivait, selon les uns, au onzième siècle, selon les autres, au douzième, et selon d'autres enfin, au treizième et même au quatorzième siècle. C'est assez dire que l'on ne sait rien sur la vie de ce médecin. On a de lui : 1° *Methodus medendi libri sex;* Vene-

tiis, in-4°, 1554, et Parisiis, 1566, in-8°; — 2° deux livres sur les *esprits animaux;* Paris, 1557, in-8°; — 3° sept livres sur *les urines*, dont Léon de Nole publia en 1519 une version latine, réimprimée à Paris, 1558, et à Utrecht, 1670. Tous ces ouvrages sont réunis dans *Actuarii opera;* Parisiis, in-8°; Lugduni, 1556, 3 vol. in-12, et dans le recueil de Henri Estienne, intitulé *Medicæ artis principes*. A l'exemple des médecins arabes, il décrit, dans son *Methodus medendi*, un grand nombre de médicaments composés et des eaux distillées, comme celles de rose, de plantain, de lierre, etc. Les emprunts que firent les médecins grecs aux écrivains arabes n'étaient pas toujours faits avec discernement : ils trahissent souvent une ignorance profonde, tout à la fois de la langue arabe et de la matière médicale.

Gesner, *Biblioth.* — Martilinus, *In Lindeno renovato.* — Du Cange, *Glossar. Græcitatis.* — Castellan, *De vita medicor.* — Bayle, *Dict. critique.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, vol. XII, p. 635. — Haller, *Bibl. medic. pract.*, tome I, p. 319. — Freind, *Hist. of Physic.* — Sprengel, *Histoire de la Médecine.*

ACUÑA (*Christoval* D'), missionnaire espagnol, né en 1597 à Burgos, mort dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il entra, à l'âge de quinze ans, dans l'ordre des Jésuites, et parcourut pendant plusieurs années le Chili et le Pérou, en prêchant l'Évangile aux sauvages indiens. Son nom est mêlé aux premières explorations du fleuve des Amazones.

Lorsque le courageux Texeira eut remonté pour la première fois le cours immense de l'Amazone, il trouva à Quito toute la population émerveillée de sa constance et de son courage; mais il ne put donner que de vagues renseignements sur les régions qu'il avait traversées, en surmontant de tels obstacles, que le voyage n'avait pas duré moins d'un an. Une exploration plus fructueuse pour la science et plus utile au commerce fut résolue. D. Pedro de Toledo y Leiva, quinzième vice-roi du Pérou, comprit l'avantage qui pourrait résulter pour l'Amérique méridionale, réunie alors sous la même couronne, d'une seconde expédition : il confirma Pedro Texeira dans le commandement de la flottille qui devait descendre le fleuve après l'avoir si heureusement remonté; mais il ordonna que deux hommes à la fois instruits et intelligents fussent chargés des observations scientifiques qui devaient résulter d'une si vaste exploration. Le collége des Jésuites de Quito adhéra au désir du vice-roi; le P. Christoval d'Acuña, alors recteur de Cuenca, et le P. Andres de Artieda, professeur de théologie à l'université de San-Gregorio, furent choisis par le père provincial Francisco Fuentès pour remplir cette mission difficile, où la science seule n'était pas nécessaire, et où il fallait faire preuve d'une énergie peu commune. Munis d'une commission spéciale émanant de l'autorité suprême, les deux religieux quittèrent le collége de Quito, pour s'embarquer avec Texeira, le 16 février 1639. Ils ne commencèrent pas leur grand voyage, comme on le suppose généralement, au port de Payamino, mais bien sur le Napo. Dès le début de l'expédition, le P. Christoval d'Acuña débuta dans ses observations hydrographiques, et poursuivit ses calculs pour offrir enfin à l'Europe quelques données raisonnables sur le plus grand fleuve de l'Amérique, sans oublier toutefois les renseignements ethnographiques qu'il put réunir sur son rapide passage. Ces diverses observations n'employèrent pas tout à fait un an; l'expédition arriva au Pará le 12 décembre 1639. Lorsque la flottille parvint sur le bord de la mer, nul bâtiment n'avait été préparé par l'autorité pour porter la nouvelle de son arrivée en Europe. Christoval d'Acuña mit à profit son séjour forcé dans la capitale de l'Amazonie; il y perfectionna le voyage qu'il voulait publier, et au mois de mars 1640 il s'embarqua avec son compagnon de voyage pour venir rendre compte à Madrid du succès de l'expédition. En l'année même de 1640, Acuña présenta au conseil général des Indes le fruit de ses travaux, et il exhiba en même temps les certificats de Pedro Texeira attestant leur véracité. Mais jamais époque n'avait été plus mal choisie pour publier un tel voyage : le Portugal venait de se séparer violemment de l'Espagne; dans son cours immense le fleuve des Amazones ne baignait déjà plus les terres soumises à une même monarchie, et ses flots ne pouvaient plus servir les mêmes intérêts. Contre-carrés dans leurs espérances par cette circonstance politique, les deux religieux songèrent à partir pour l'Amérique après plus d'un an de séjour à la cour. Le P. Artieda prit son passage sur l'un des galions qui partaient de Cadix; et, après avoir touché à Carthagène en 1643, il se rendit à Quito. Le P. Acuña, désespéré de voir lui échapper le fruit de ses travaux, ne se hâta point d'effectuer son retour, espérant que la rébellion du Portugal aurait un terme, comme on disait alors. On pense aisément qu'au milieu des agitations produites par l'avénement de Jean IV, les réclamations de l'intrépide explorateur trouvèrent peu d'écho. Il se lassa, et profita du départ des galions pour retourner en Amérique. Il survécut bien peu de temps aux déceptions douloureuses qu'il avait ressenties si amèrement; et, comme il passait de Panama à Lima pour s'entendre avec le vice-roi, il fut atteint d'une maladie grave, et mourut. Les détails que nous donnons et les dates précises que nous présentons ici sont extraits d'un livre fort peu connu en France, imprimé à Quito même, et dont M. Ternaux-Compans n'a donné que la première partie dans sa précieuse *Collection de relations rares ou inédites relatives à l'Amérique méridionale.* Nous voulons parler de l'histoire due à un jésuite espagnol fixé en Italie, et que l'on a publiée seulement en 1841, quoiqu'elle fût écrite dès l'année 1789. Cet ouvrage, intitulé *Historia del Reyno de*

Quito en la America meridional, contredit sur plusieurs points importants les notices biographiques antérieures. Nous ignorons sur quelles autorités, par exemple, s'est appuyé Alphonse de Beauchamp pour faire vivre l'intrépide explorateur jusqu'en 1675, et pour le faire mourir à Lima, après avoir été à Rome comme procurateur de l'Ordre, et être devenu censeur (*calificador*) du saint office à Madrid. Alegambe et Sotvell, sans être aussi explicites sur l'époque de la mort, font mention également du voyage d'Acuña en Italie et de ses relations avec l'inquisition. Nous sommes convaincu, pour notre part, de l'exactitude de la version de Velasco, qui avait longtemps résidé à Rome, et qui devait avoir recueilli tous les documents nécessaires pour compléter la biographie qu'il méditait. Nicolas Antonio, qui pourrait faire ici autorité, se tait malheureusement sur tous les événements de la vie si agitée du voyageur; il cite seulement le titre de son livre, et il le cite d'une façon incomplète. La relation du P. Christoval Acuña est intitulée *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas, al qual fue, y se hizo por orden de Su Magestad, el año de* 1639, *por la provincia de Quito en los reynos del Perù; Madrid, en la imprenta del Reyno*, 1641, in-4°; elle se termine par un mémoire où l'auteur sollicite du roi la conquête et la colonisation religieuse des pays qu'il a découverts. Ce livre célèbre fut traduit en anglais (Londres, 1698, in-8°), et en français par Gomberville sous le titre de *Relation de la rivière des Amazones*; Paris, 1682, 4 volumes réunis en deux, dont le 1er renferme des relations sur le même sujet, antérieures à celle de C. d'Acuña. Vicente Salvá s'élève avec raison contre les récits mensongers qui ont été faits sur la prodigieuse rareté du livre original d'Acuña. Il n'est point vrai, comme le répandit Gomberville, et comme l'a répété avec nombre de géographes la Biographie Universelle, que Philippe IV ait fait détruire tous les exemplaires de l'ouvrage lors de son apparition. Son excessive rareté vient tout simplement du petit nombre d'exemplaires auquel il fut tiré, et de l'empressement que l'on mit à se le procurer (1). Cette rareté a été d'ailleurs fort exagérée, et le savant bibliographe le prouve (Voy. *Repertorio americano*, t. II, p. 57). L'ouvrage d'Acuña a été presque entièrement copié par le P. Manuel Rodriguez, dans la relation intitulée *El Marañon y Amazonas*; 1684, in-fol. FERDINAND DENIS.

Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu, opus inchoatum à Ribadeneira, *recognitum* à Sotvello; Romæ, 1677, p. 138. — Rodriguez, *El Marañon y Amazonas*; Madrid, 1684, p. 151. — Southey, *History of Brazil*, I, 584-622.

ACUÑA (*don Pedro Bravo* DE), gouverneur espagnol des îles Philippines, conquérant des îles Moluques, mort en 1606. Il suivit la carrière des armes, et se distingua d'abord dans la bataille de Lépante, livrée contre les Turcs en 1572. En 1593, il fut nommé capitaine général de la province de Carthagène et de Terre-Ferme. Il repoussa à diverses reprises les attaques des Anglais, et, obtint, en récompense de ses services, la place de gouverneur général des îles Philippines, où il arriva en 1602. Les Hollandais et les Anglais commençaient alors à naviguer dans ces parages; les premiers avaient déjà fondé un petit établissement aux Moluques. Acuña résolut de s'emparer de ces îles, et de chasser les Hollandais de la mer des Indes. Après avoir réprimé une insurrection des Chinois à Manille, il partit de Manille le 15 janvier 1606, à la tête d'une flotte bien équipée, à laquelle vint se joindre le roi de Tidor, et le 1er avril suivant il attaqua Ternate. Les Espagnols firent des prodiges de valeur, et s'emparèrent de la capitale des Moluques. Les princes indigènes furent soumis, et s'engagèrent à payer un tribut au roi d'Espagne. Acuña retourna à Manille, traînant à sa suite le roi de Ternate, et mourut trente-deux jours après son triomphe. On prétend qu'il fut empoisonné par ses ennemis. — Nicolas Antonio cite Acuña comme auteur de deux rapports, l'un sur « l'insurrection des Chinois à Manille » en 1603, et l'autre « sur la perte du navire *Sainte-Marguerite* près de l'île de Carpana, l'une des Ladrones. » Aucun de ces rapports ne paraît avoir été imprimé. F. H.

Bart. de Argensola, *Conquista de las islas Molucas*; Madrid, 1609. — Van Kampen, *Geschiedanis der Nederlanders buiten Europa*, t. I, p. 154. — N. Antonio, *Biblioth. Hisp. Nova*, t. II, p. 164.

*ACUÑA (*Hernando* DE), poëte espagnol, mort à Grenade en 1580. Il avait suivi la carrière militaire, et fit partie de l'expédition de Charles-Quint à Tunis. A la demande de cet empereur, il traduisit en espagnol *le Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche; Anvers, 1553, in-4°. Les autres ouvrages d'Acuña furent publiés, après sa mort, par les soins de sa femme, sous le titre de *Varias Poesias*; Madrid, 1591, in-4°.

Alvarez y Baena, *Hijos de Madrid*, t. II, p. 387; IV, 403. — Sedano, *Parnaso español*, t. II, p. 25. — Quintana, *Poesias selectas castillanas*, édit. 1807, t. I, p. 38. — N. Antonio, *Biblioth. Hisp. Nova*, t. I, p. 366.

*ACUÑA (*Juan Adarve* DE), prieur de Villeneuve d'Andujar et visiteur de l'évêché de Jaën, probablement le frère du précédent, publia un ouvrage fort curieux, sous ce titre : *Discursos de las effigies y verdaderos retratos non manufactos del santo rostro y cuerpo de Christo, desde el principio del Mundo, y que la santa Veronica que se guarda en la iglesia de Jaen es una del duplicado o triplicado que Christo N. S. Dio a la B. muger Veronica*; en Villanueva de Andujar, 1637, in-fol. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

*ACUÑA (*Nicolas Adarve* DE), vicaire-général de l'évêché de Jaën, fut chargé avec le licencié Gabriel de Saro de procéder à une enquête

(1) On en trouve des exemplaires au *British Museum* et à la Bibliothèque nationale.

sur des débris humains et des instruments de supplice trouvés au mois de mai 1628 près des murailles de la ville d'Arjona. Le résultat de cette remarquable enquête parut sous ce titre : *Relacion y memorial sacado de las informaciones que se an hecho, a cerca de los prodigios y maravillas que se an visto al pie de la muralla y torres de Alcaçar de la villa de Arjona, y en los huessos y cenizas que alli se hallaron*; en Jaën, 1630, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

ACUNHA. *Voy.* CUNHA.

ACUSILAS, ACUSILAÜS, historien grec d'Argos, vivait, selon Josèphe, un peu avant l'expédition de Darius (485 avant J.-C.). Il passe pour le second historien prosaïste qu'ait eu la Grèce; Cadmus de Milet fut le premier. Acusilas ayant trouvé dans un champ quelques tables d'airain chargées d'inscriptions, conçut l'idée de rassembler tous les monuments de cette espèce pour composer l'histoire généalogique des anciennes familles, et remonter par là jusqu'à l'arrivée des colonies étrangères qui civilisèrent la Grèce. Sturz a recueilli les *Fragments* peu considérables de cet écrivain, et les a publiés à la suite de ceux de Phérécyde; Gera, 1798, in-8°; ils sont au nombre de trente-six, et n'occupent que neuf pages. Quelques écrivains l'ont mis au nombre de sept sages, au lieu du tyran Périandre.

Josèphe, *Ant. judaïc.*, lib. I, et *Adv. Apion.* — Apollodore, lib. II, *Bibli.* — Strab., liv. X. — Cicéron, lib. II, *De oratore.* — Vossius, *De hist. græc.*, lib. I et IV, et *De philolog.*, c. XIII, § 2. — Fragments des historiens grecs publiés par Ch. Müller dans la *Bibl. des auteurs grecs* de F. Didot, t. I.

ACUTO (*Jean*), célèbre condottière anglais du quatorzième siècle, dont le véritable nom était *Hawkwood*. Chef d'une bande d'aventuriers appelée *la compagnie anglaise blanche*, il vendit ses services à plusieurs princes et républiques de l'Italie. En 1363, il aida Barnabas Visconti à rétablir la paix entre Pise et Florence; en 1371, on le retrouve dans la ligue du pape Grégoire XI contre les Visconti, qu'il battit sur le Panaro et au pont de Chiesi (5 janvier et 8 mai 1372). Trois ans après, on le voit ravager le territoire de Florence, toujours par l'ordre du pape; les Florentins, pour se racheter d'une extermination complète, furent obligés de lui compter 130,000 florins d'or. Les troubles de Naples lui ouvrent, en 1382, un nouveau champ à exploiter. C'est, dit-on, par le conseil d'Acuto que Charles III laissa se fondre d'elle-même, par la famine, l'armée de son compétiteur Louis d'Anjou. En 1387, Acuto aida François Ier de Carrare, seigneur de Padoue, contre Antoine della Scala de Vérone et contre les Vénitiens. En 1390, dans la guerre de Florence et de Bologne contre les Visconti, Acuto eut à combattre un autre condottière célèbre, Jacques del Verme, à la solde des Visconti. Il s'avança jusqu'à Brescia et à quatre milles de Milan. Après la déconfiture de son auxiliaire le comte d'Armagnac sous les murs d'Alexandrie, Acuto se retira dans la plaine véronaise, et établit son camp sur une colline. Del Verme ouvrit les digues de l'Adige et changea cette colline en une île; en même temps il envoya à son antagoniste un renard enfermé dans une cage. « Le renard, lui fit répondre Acuto, n'a pas du tout l'air triste, et il saura très-bien se tirer de ce pas. » En effet, il franchit les eaux en plein jour avec six mille cavaliers, atteignit Castelbaldo, passa l'Adige à sec, et revint à Florence sans avoir essuyé de grandes pertes. Il mourut quelque temps après.

***ACZEWICZ** (*Albert-Alexandre*), poëte polonais panégyriste, né en Lithuanie vers 1610, mort à Cracovie vers 1680. Après avoir fait ses études à l'académie de Wilna, il vint à Cracovie, et devint professeur de l'université de cette ville. Il publia un poëme intitulé *Victrices eruditi certaminis laureæ; Cracoviæ, apud Schedel*, 1672, in-fol. L. CH.

J. Juscynski, *Dictionnaire des poëtes polonais*; Cracovie, 1820, in-8°, 2 volumes.

ADA, sœur et femme d'Hydriée, reine d'une partie de la Carie, province de l'Asie mineure, vers l'an 334 avant J.-C. A la nouvelle de l'approche d'Alexandre le Grand, elle alla au-devant de lui, lui remit les clefs de la ville d'Alinde, et l'adopta pour son fils. Ce prince, non content de lui laisser son pays, y ajouta le reste de la Carie.

Diodore et Quinte-Curce.

***ADA-BAR-AHABA** ou **AHAVAH,** célèbre rabbin et astronome, né à Babylone vers l'an 183 de J.-C., mort à un âge très-avancé. Il paraît avoir le premier déterminé les véritables points des solstices et des équinoxes. Dans ses calculs, il porta l'année solaire à 365 jours 5 heures $0^{h},997$ et $0^{m},048$, divisant l'heure en mille parties ou minutes, et la minute en mille secondes. Cette correction a été adoptée par tous les Juifs, et introduite dans leurs almanachs. L'ouvrage d'Ada sur la réforme du calendrier, et son *Tekuphoth* ou calcul des révolutions planétaires, sont probablement perdus.

Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*, t. I, p. 62. — Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. I, p. 109. — *Juchasin*, p. 76-94.

ADAD, descendant d'Ésaü, succéda à Husan dans le royaume d'Idumée. Il combattit les Madianites, qu'il défit dans une plaine qui s'appelait *le champ de Moab*; en souvenir de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *Monceau*, à cause du grand nombre de morts qui y furent entassés. (*Voy.* I *Reg.* XI, 17.)

Un autre *Adad* était fils du roi de l'Idumée orientale; il s'enfuit en Égypte avec les serviteurs du roi son père, dans le temps que Joab, général des troupes de David, exterminait tous les mâles de l'Idumée (1028 avant J.-C.). Il vint d'abord à Madian, de là à Pharan, d'où il passa en Égypte, où il fut bien reçu par Pha-

raon, qui lui assigna une terre, et lui donna pour épouse la sœur de la reine.

II Samuel, ch. 8 et 10. — I Chron., chap. 19. — Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. VII et IX.

* **ADADUROV** (*Vasil Eudokimovitch*), savant russe, né à Saint-Pétersbourg le 15 mars 1709, mort dans sa ville natale le 5 novembre 1780. Il fut nommé en 1762 curateur de l'université de Moscou, et en 1778, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. On a de lui plusieurs livres élémentaires sur l'orthographe de la langue russe, sur l'arithmétique et la mécanique. Il fut précepteur de l'impératrice Catherine II.

Eugenius, *Rusk. Pisatelei.*

* **ADÆUS** ou **ADDÆUS** (Ἀδδαῖος), poëte grec, natif de la Macédoine, vivait vers 320 avant J.-C. Il ne nous reste de lui que quelques épigrammes. Selon Jacobs, il ne faut pas le confondre avec Addæus de Mitylène, dont il nous reste aussi quelques épigrammes, et qui avait écrit deux ouvrages en prose (περὶ Διαθέσεως et περὶ Ἀγαλματοποιῶν).

Athénée, *Deipnosoph.*, XI, 471 ; XIII, 606. — *Anthologia græca*, t. VI, 228; VII, 51; X, 20. — Brunck, *Analect.*, t. II, 224.

ADAIR (*James-Makittrik*), médecin écossais, né en 1728, mort en 1802 à Harrowgate, dans le comté d'York. Il se fit remarquer par son habileté et ses querelles avec plusieurs de ses confrères, particulièrement avec Philippe Thicknesse. Il exerça longtemps son art à Bath, et fut nommé médecin des troupes coloniales à Antigoa. Ses principaux ouvrages ont pour titre : 1° *Medical cautions for the consideration of Invalids, those especially who resort to Bath;* Bath, 1786, in-8°; — 2° *Unanswerable arguments against the abolition of the slave-trade;* 1789, in-8°; — 3° *Essai sur les maladies à la mode* (*fashionable diseases*); 1789, in-8°; — 4° *Anecdotes of a physician metaphorically defunct* (sous le pseudonyme de Benjamin Goosequil); 1790, in-8°; — 5° *A philosophical and medical sketch of the natural history of the Human Body and Mind;* Bath, 1787, in-8°.

Chalmer's *Biographical Dictionary.* — Watt's *Bibliotheca britannica.*

* **ADAIR** (*James*), voyageur et marchand anglais, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il résida quatre ans parmi les tribus sauvages de l'Amérique du Nord, et publia un ouvrage intéressant, intitulé *History of the american Indians, particulary those nations adjoining of the Mississipi, East and West Florida, Georgia, South and North Carolina and Virginia;* Boston, 1770, in-4°; réimprimé à Londres en 1775. L'auteur y cherche à démontrer que les Indiens de l'Amérique septentrionale descendent d'une colonie juive.

Biographical Dictionary. — Volney, *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, p. 433.

ADALARD. *Voy.* **ADALHARD.**

ADALBERON, archevêque de Reims, chancelier de France, né vers le commencement du dixième siècle, mort le 5 janvier 988. Fils de Geoffroi, comte d'Ardenne, il se distingua comme prélat et comme ministre sous Lothaire, Louis V et Hugues Capet. Il combla de bienfaits l'église et le chapitre de Reims. Adalberon présida plusieurs conciles, où il parla en évêque zélé pour la discipline et les droits de l'Église. On trouve plusieurs lettres de lui parmi celles de Gerbert, et deux de ses sermons dans la Chronique de Moissac.

Alberic., *in Chron.* — Sainte-Marthe, *Gall. christiana.*

ADALBERON (*Ascelin* ou *Azelin*), prélat français, né vers le milieu du dixième siècle, mort le 19 juillet 1030. Il fut ordonné évêque de Laon en 977, par le précédent. Prélat ambitieux, il eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet Arnould, archevêque de Reims, et Charles, duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avait donné un asile dans sa ville épiscopale. Il eut des démêlés très-vifs avec le célèbre Gerbert, devenu son métropolitain, et nuisit à sa réputation par son commerce intime avec la veuve de Lothaire. Il est auteur d'un *Poëme satirique* en quatre cent trente vers hexamètres, dédié au roi Robert; Paris, Dupuis, 1663, in-8°. Adrien de Valois en a donné une édition en 1663, in-8°, à la suite du *Panégyrique de l'empereur Bérenger.* On y trouve quelques traits curieux d'histoire. Il existe d'Adalberon quelques écrits inédits.

ADALBERT Ier, marquis de Lucques et duc de Toscane, mort entre 884 et 890. Il fut rétabli en 847 dans le duché de Toscane, dont son père Boniface II avait été dépouillé par l'empereur Lothaire Ier. Il soutint Carloman contre Charles le Chauve dévoué au pape Jean VIII, et méprisa l'excommunication lancée contre lui.

ADALBERT II, duc de Toscane, fils du précédent, régnait de 890 à 917. A cette époque les grands feudataires se disputaient les lambeaux de l'empire de Charlemagne. Il eut des querelles sanglantes avec l'empereur, Guido, duc de Spolète, et Arnolphe, roi d'Allemagne. On le regarde comme la tige de la maison d'Este.

ADALBERT, roi d'Italie, fut associé au trône le 15 décembre 950 par son père Bérenger II, envoyé contre l'empereur Othon I, qui entreprit en 961 la conquête de l'Italie. Adalbert fut abandonné de son armée, et se réfugia auprès de Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople. Après l'année 968, l'histoire n'en parle plus.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, père de Bérenger II, roi d'Italie, mourut en 925. Le marquisat d'Ivrée, qui comprenait la plus grande partie du Piémont, était la clef du passage des Alpes. Adalbert appela deux fois, en 899 et 921, des concurrents français à la couronne d'Italie, pour en dépouiller Bérenger Ier, dont il avait épousé en premières noces la fille Gisèle. Mais il échoua dans ses tentatives, et son beau-père lui pardonna.

Grævius, *Thesaurus antiq.*, et *Hist. Italiæ.* — Muratori, *Antiq. Ital. medii ævi*, et *Annali d'Italia.*

***ADALBERT** (*Henri-Guillaume*), prince de Prusse, né à Berlin le 29 octobre 1811, fils du prince Guillaume, oncle de Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse. Il suivit, comme tous les membres de la famille royale de Prusse, la carrière militaire, et manifesta de bonne heure le désir de voyager. En 1826, il visita la Hollande; en 1832, il parcourut l'Angleterre et l'Écosse; en 1834 et 1837, il visita la Russie, la Turquie, la Grèce et les îles Ioniennes; enfin en 1842 il s'embarqua sur une frégate sarde, pour le Brésil. Les résultats de ce voyage parurent à Berlin, 1847, sous le titre : *Aus meinem Reisetagbuch*, 1842-1843; cet ouvrage a été tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, et il n'en existe dans le commerce qu'une traduction anglaise. On y remarque surtout un abrégé des révolutions du Brésil, et une esquisse oro-hydrographique de l'Amérique méridionale. A son retour du Brésil (le 11 juillet 1843), le prince Adalbert fut nommé inspecteur général de l'artillerie, et, après la révolution de 1848, il fut chargé de l'organisation d'une marine allemande centrale. C'est à cette occasion qu'il publia : *Denkschrift über die Bildung einer deutschen Flotte* (Postdam, 1848). [*Conversations-Lexicon*, édit. de 1851.]

ADALBERT. *Voy.* **ALDEBERT.**

ADALBERT (*saint*), de Prague, l'apôtre des Prussiens, né vers le milieu du dixième siècle, mort en 997. Il était fils d'un seigneur bohême. De 973 à 982, il reçut à l'école du Dôme de Magdebourg une éducation monacale. Dès 983 il fut promu au siége de Prague, dont il était le second évêque; et c'est vraisemblablement en cette qualité qu'il conféra le baptême à saint Étienne. Mais sa sévérité, ses habitudes morales, et son inflexible attachement aux pratiques de l'Église romaine, lui suscitèrent de grandes difficultés : il fit de vains efforts pour détacher les Bohêmes de leurs coutumes nationales et de leurs pratiques païennes. Découragé par le mauvais succès de sa pieuse ardeur, il quitta son diocèse en 988, et passa ses jours à Monte-Cassino et à Rome, dans des cloîtres, jusqu'à ce que les Bohêmes le rappelèrent de leur propre mouvement en 993. Mais à peine deux années furent-elles écoulées, que, aigri de nouveau par les coutumes païennes dont il fut témoin, il retourna dans son cloître à Rome, et de là accompagna l'empereur Othon III en Allemagne. Après avoir visité les monastères de Tours et de Fleury, il revint à Gnezna chez le duc Boleslaf de Pologne, et prit ensuite la résolution d'aller convertir les idolâtres de la Prusse. C'est à Dantzig qu'il commença à baptiser; puis il passa en Prusse. Mais à la seconde tentative qu'il fit de prêcher le christianisme, il fut, le 23 avril 997, massacré par un habitant du pays, à l'endroit où est située maintenant la petite ville de Fischhausen. Sa dépouille mortelle, achetée au poids de l'or par Boleslaf, donna lieu, assure-t-on, à des miracles qui devinrent célèbres. Enlevée par le duc Brzetislaf de Bohême, elle opéra ce que le saint lui-même n'avait pu faire de son vivant. Les Bohêmes, afin de posséder à Prague ces miraculeuses reliques, consentirent à s'imposer volontairement les règles austères de la foi chrétienne, qui les avaient si longtemps exaspérés contre leur évêque. [*Conversations-Lexicon.*]

Cosmas Pragensis, *Ecclesiæ Duani chronicæ Boemorum libri tres;* item, S. Adalberti, episcopi Pragensis, *vita et martyrium ab eodem* Cosma *descripta*; Hanoviæ, 1607, in-fol.

ADALBERT ou **ADELBERT**, archevêque de Brême et de Hambourg, né vers le commencement du onzième siècle, mort le 16 mars 1072. Issu d'une maison palatine de Saxe, il fut revêtu de la dignité archiépiscopale par l'empereur Henri III en 1043. Ami et parent de ce souverain, il l'accompagna à Rome; et peu s'en fallut, en 1046, qu'il ne devînt pape. Le pape Léon IX, qui avait eu pour défenseur Adalbert au concile de Mayence, le fit, en 1050, son légat dans les royaumes du Nord. Son diocèse s'étendait en Danemark, en Norvége et en Suède; mais il s'efforça vainement de s'arroger sur tout le nord de l'Europe les attributions et les titres de patriarche. Pendant la minorité de Henri IV, il s'empara, d'accord avec l'archevêque Hannon de Cologne, de la tutelle et de l'administration de ce jeune empereur, supplanta bientôt auprès de lui le rival qu'il s'était associé, en montrant plus d'indulgence pour les passions de Henri; et en 1065, après s'être mis à son égard en état d'hostilité ouverte, il usurpa le pouvoir le plus illimité au nom de ce même empereur, dont l'orgueil, le déréglement et l'obstination étaient en partie les fruits de l'influence exercée par Adalbert. L'arrogance et l'arbitraire qui caractérisaient particulièrement l'administration d'Adalbert déterminèrent, en 1066, les princes allemands à l'éloigner de force de l'empereur Henri; mais, après une courte lutte entre lui et les grands seigneurs saxons qui dévastèrent pendant quelque temps son territoire, il fut dès 1069 remis par Henri en pleine jouissance de son ancien pouvoir. Les projets ambitieux auxquels il se livra de nouveau ne furent interrompus que par sa mort, arrivée à Goslar. Adalbert avait assurément quelques-unes des qualités qui font les grands hommes; on ne peut nier qu'il se distinguait entre ses contemporains par un esprit supérieur et un caractère ferme et énergique; mais il n'avait pas assez de modération, de douceur et de générosité pour mériter l'admiration que quelques-uns lui avaient accordée.

Adami, *Historia ecclesiastica Bremensis;* Lugd. Batav., 1595, in-4°.— Heinrich, *Teutsche Reichs-Geschichte*, vol. II; Leipzig, 1787.

ADALGISE ou *Adelgise*, fils de Didier, roi des Lombards, mort en 788. Après que son père, vaincu par Charlemagne, eut perdu ses États en 774, Adalgise s'enferma à Vérone. Mais ses forces étant insuffisantes, il implora les secours de

l'empereur de Constantinople. Constantin VII lui donna des troupes qui firent une descente en Calabre, où elles furent entièrement défaites par les Français. Adalgise, abandonné par son neveu le duc de Bénévent, fut fait prisonnier et mis à mort.

Aimoin, liv. VI. — Théophane et Cédrène.

***ADALHARD**, abbé de Corbie, né vers 753, mort en 826. Il était fils du comte Bernard, allié à la famille de Charles Martel. Il fut un des premiers à s'opposer aux prétentions de la noblesse, en prêchant ouvertement que les lois devaient être obéies également par les patriciens et les vilains. Ce fut une nouveauté qui lui attira des persécutions de la part de ceux qui s'y croyaient lésés. Charlemagne lui confia des missions importantes, et le nomma son délégué au concile de Rome en 809. Après la mort de cet empereur, il tomba en disgrâce auprès de Louis le Débonnaire : les nobles lui avaient dépeint Adalhard comme un démagogue ambitieux. Mabillon avait promis de publier les cinquante-deux sermons d'Adalhard; sa promesse n'a pas été tenue. D. d'Achery a imprimé d'Adalhard, mais très-incorrectement, les *Statuta Corbeiensis ecclesiæ*. Beaucoup d'autres écrits d'Adalhard sont encore inédits ou dispersés. Hincmar nous a conservé quelques extraits du *Libellus de ordine Palatii* d'Adalhard.

Radbert, *Vita S. Adalhardi abbatis Corbiensis*; Paris, 1617. — *Historiens de la France*, t. V.

ADALOALD, roi des Lombards, né en 603, mort en 629. Il succéda à son père Agilulfe en 616. Il commença à régner sous la tutelle de Theudelinde sa mère, qui ne pensa qu'à se maintenir en paix pendant la minorité de son fils. Après la mort de sa mère, Adaloald, livré à de mauvais conseils, tyrannisa ses sujets, qui se révoltèrent. Les embarras où il se trouvait troublèrent tellement sa raison, qu'il devint incapable de gouverner. Un historien du temps attribue la folie d'Adaloald à certains parfums qu'un ambassadeur d'Héraclius lui aurait fait respirer. Quoi qu'il en soit, les Lombards le déposèrent, et mirent à sa place Ariovald, qui avait épousé Gondeberge, sœur du roi détrôné. Le pape Honorius refusa de reconnaître le nouveau monarque, et le patrice Isaac, exarque de Ravenne, prit les armes pour rétablir Adaloald; mais la mort de ce prince rendit la paix à l'Italie. Ariovald, son successeur, ne mourut qu'environ neuf ans après, en 638.

Grævius et Muratori.

ADALRIC, ATHIC ou **ÉTHICON**, fut institué en 662 duc d'Alsace et du pays de Munster par Childéric II, roi de France, et mourut le 20 février 690 dans l'abbaye de Hohenbourg, où il s'était retiré avec sa femme Berwinde, tante de saint Léger, évêque d'Autun. On le croit fils de Leuthaire, duc d'Alémanie. C'est d'Adalric que les maisons de Habsbourg, de Lorraine et de Bade tirent leur origine.

Hertzog, *Chronicon Alsatiæ*.

ADAM, mot hébreu qui signifie *terre*. On appelle ainsi le premier homme qui, d'après le récit mosaïque, fut formé par Dieu du limon de la terre le sixième jour de la création du monde. Dieu acheva cette œuvre en formant l'homme d'après son image, en l'instituant maître et souverain de toutes les créatures animées, non pourvues, comme lui, de la raison. Il lui donna pour compagne Ève (la *mère des vivants*), formée de la propre chair d'Adam. Réunis dans un lieu de délices, ils devaient peupler la terre d'une heureuse et sainte postérité. Le jardin d'Éden, rempli d'arbres chargés de fruits, leur fut assigné pour demeure; ils y trouvèrent tout ce qui pouvait satisfaire leurs désirs et leur procurer d'innocentes jouissances. Mais au milieu du jardin était situé l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et le Créateur leur avait défendu d'en goûter les fruits. Ève, dit l'antique tradition, se laissa néanmoins séduire par le serpent; elle cueillit un fruit de cet arbre, et excita son époux à en manger avec elle. Cette désobéissance détruisit leur bonheur. L'aspect des choses changea soudain; ils reconnurent leur nudité, et s'efforcèrent de la couvrir avec des feuilles de figuier (bananier). En vain Adam, cherchant à se cacher devant Dieu, implora le pardon de sa faute et de celle d'Ève : la malédiction divine tomba sur eux et sur toute la nature : ils venaient de quitter l'état d'innocence dans lequel ils avaient été créés. Adam fut condamné à gagner sa nourriture à la sueur de son front; il fut atteint par toutes les misères de la vie, et, à la fin de ses jours, par les angoisses de la mort. Animé d'une jalousie furieuse, son fils aîné, Caïn, frappa d'un bras fratricide le pieux Abel, et rougit ainsi la terre du premier sang humain. Adam mourut à l'âge de neuf cent trente ans, dont il aurait passé cent trente dans le paradis. L'histoire d'Adam figure, avec plus ou moins de changements, dans les traditions de tous les anciens peuples, et paraît avoir eu chez tous une source commune. La poésie et les beaux-arts ont trouvé dans la vie, la chute et la mort d'Adam, le sujet de sublimes inspirations. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

Genèse, c. I et suiv. — Josèphe, *Antiq. jud.*, l. II. — Simon-Jacob Wilhelm Feuerlin, *Dissertatio de philosophia Adami putatitia*; Altorf, 1715, in-4°. — W. Feuerlin, *Dissertatio de Adami logica, metaphysica, philosophia practica*; Altorf, 1717, in-4°. — Daniel Mueller, *Programma de conditione Adami*; Chann., 1722, in-fol. — F. Goetze, *Quanta statura Adam fuit*; Lepzig, 1727, in-4°. — Hieronymus Bruckner, *Ob Adam wirklich über 900 Jahre alt geworden?* Aurich, 1799.

ADAM (MAÎTRE), ou *Adam Billaut*, artisan et poëte, né au commencement du dix-septième siècle, mort le 19 mai 1662, fut connu aussi sous le nom de *Menuisier de Nevers*, et surnommé *le Virgile au rabot*. Le contraste de son talent et de son état lui fit, de son temps, une sorte de réputation. Le cardinal de Richelieu lui assigna une pension; le grand Condé le protégea; Corneille l'encouragea par ses éloges; Vol-

taire le mit au nombre des écrivains du siècle de Louis XIV; et, de nos jours, deux auteurs se sont unis pour faire, des *Chevilles de maître Adam*, le sujet d'un vaudeville. Adam eut le bon esprit de ne pas rougir d'un métier qui ne fut point inutile pour mettre son talent en relief, et publia les trois recueils de ses œuvres sous des titres empruntés aux instruments de sa profession (*les Chevilles*, Paris, 1644, in-4°; *le Vilebrequin, le Rabot*). On trouve dans ses vers de la verve et de l'imagination, mais aussi des incorrections et de la grossièreté; défaut inévitable dans les produits d'un talent naturel, dépourvu de culture. On a retenu la chanson *Aussitôt que la lumière*; et le rondeau *Pour te guérir de cette sciatique*. [*Enc. des g. du m.*]

Baillet; M. de Marolles, préface de l'édit. des *Chevilles*.

ADAM. Trois frères, qui se livrèrent tous à la sculpture et acquirent quelque célébrité. L'aîné, *Lambert-Sigisbert*, né en 1700 à Nancy, mort en 1759, vint à l'âge de dix-huit ans à Metz, et de là à Paris. Après quatre ans d'études ayant remporté le grand prix de l'Académie, il se rendit, comme pensionnaire du roi, à Rome, où il passa dix ans. Le cardinal de Polignac le chargea de réparer douze statues de marbre trouvées dans le palais de Marius, et connues sous le nom de la famille de Lycomède; et Lambert exécuta cet ouvrage avec beaucoup de talent. A l'époque où l'on voulut élever à Rome le grand monument appelé la fontaine de Trévi, il fut un des seize sculpteurs désignés pour fournir des dessins. Celui qu'il présenta fut accepté; et il l'aurait exécuté, sans la jalousie des artistes italiens qui le força de revenir en France. En 1737, il fut nommé membre et plus tard professeur de l'Académie. La statue de Neptune calmant les flots et ayant à ses pieds un triton, est une preuve de son talent. C'est lui qui termina le groupe de Neptune et Amphitrite qui orne le bassin de Neptune à Versailles. Adam fut un sculpteur distingué; son anatomie est exacte, ses draperies sont belles; mais il paya quelquefois le tribut au mauvais goût de son époque.

Son frère *Nicolas-Sébastien*, né à Nancy en 1705, mort en 1778, étudia le même art, sous ses yeux, à l'Académie de Paris. Ayant passé deux ans à Rome et remporté un prix proposé par l'Académie de Saint-Luc, il travailla pendant neuf ans avec son frère, et finit par être admis à l'Académie de Paris. Son Prométhée déchiré par un vautour est un bel ouvrage; mais son chef-d'œuvre est le tombeau de la reine de Pologne, épouse de Stanislas. Il égala son frère en talent.

Le troisième frère, *François-Gaspard*, né à Nancy en 1710, mort en 1759, fut élève de son père; en 1728 il alla retrouver ses frères à Rome, où il fit de grands progrès sous leur direction; mais sa réputation resta bien au-dessous de la leur. [*Conv.-Lex.*]

ADAM (*Robert*), architecte distingué, né près d'Édimbourg en 1728, mort en 1792; son père, également architecte, avait eu pour amis Hume, Robertson, Adam Smith et Ferguson, lesquels continuèrent au fils leur amitié. Après s'être formé par des voyages entrepris en 1754 sur le continent, et par un assez long séjour en Italie, il revint à Londres, où le roi le nomma son architecte. Adam fournit des dessins pour un grand nombre d'édifices, et ne tarda pas à devenir célèbre. Il produisit une révolution dans l'architecture en Angleterre, et contribua à y répandre un meilleur goût pour ce qui concerne les ornements et les décorations, non-seulement dans son art spécial, mais dans tous les arts où le dessin entre comme objet essentiel. Parmi différents ouvrages publiés par lui, on doit citer principalement la *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien à Spalatro en Dalmatie* (Londres, 1764, in-folio), qui a reçu des éloges de Gibbon. En 1764 il fut nommé représentant du comté de Kinross au parlement, et resta néanmoins fidèle à sa première profession. Un monument lui a été érigé dans l'abbaye de Westminster. [*Enc. des g. du m.*]

Adam's *Architectural Works*.

ADAM (le docteur *Alexandre*), célèbre latiniste et archéologue, recteur de l'université d'Édimbourg, naquit en 1741 dans le comté de Moray en Écosse, et mourut en 1809, après une carrière des mieux remplie. Parmi ses nombreux écrits on a surtout distingué ses *Antiquités romaines*, excellent manuel publié pour la première fois en 1791, et traduit en français, en allemand et en italien; on estime aussi son *Dictionary of classical biography* (1800), et son *Lexicon linguæ latinæ compendiarium* (1805).

Alexander Henderson, esq.; *Account of the Life of D. Adam*, in-8°; Edin., 1810. — *Encyclopedia britannica*. — Chalmer, *Life of Ruddiman*, p. 61-96, and 390-403.

ADAM DE BRÊME, chroniqueur et géographe allemand du onzième siècle, natif de la haute Saxe. Il arriva à Brême en 1067, y devint chanoine, et directeur de l'école de la ville. Il paraît avoir fait des voyages dans quelques pays du Nord, pour y prêcher l'Évangile; et il seconda les missionnaires qui s'y rendaient de Brême, centre de ces pieuses expéditions. C'est surtout aux rapports des missionnaires qu'il dut les détails souvent précieux qu'il a consignés, sur le Danemarck, la Suède et la Russie, dans son grand ouvrage consacré particulièrement à l'histoire du diocèse de Brême et à celle de saint Adalbert, son protecteur. Cet ouvrage, qui embrasse les années 788 à 1072, c'est-à-dire depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, porte le titre : *Historiæ ecclesiasticæ eccles. Hamburg. et Bremensis, vicinorumque locor. septent., ab an.* 788 *ad* 1076, *lib. IV*. On en a plusieurs éditions : Copenhague, 1579, in-4°; Leyde, 1595, in-4°; Helmstaedt, 1670, in-4°.

Cette dernière édition, publiée par Jean Mader, est la meilleure. C'est à des sources analogues qu'est dû le second ouvrage d'Adam, *De situ Daniæ et reliquarum quæ trans Daniam sunt regionum natura;* Stockholm, 1615, in-8°; Leyde, 1629. Ces deux ouvrages sont très-estimés même pour le style, généralement clair et simple, quoique prolixe; toutefois ils doivent être consultés avec discernement : des récits vrais y sont entremêlés de fables, et la chronologie des faits est très-embrouillée.

Baronius, A. C. 980 et 983. — Bellarmin, *de Scrip. eccles.* — Vossius, *de Hist. lati. et c.* — Johann Heinrich, *Diatribe de Adamo Bremensi;* Lubeck, 1736, in-8°. — Adam-Heinrich Lackmann, *Dissertatio de Codice Hafniensi Adami Bremensis;* Kilon, 1746. — Jacob Asmussen, *Commentatio de fontibus Adami, Bremensis;* Kilon., 1834, in-4°.

*ADAM (*Daniel*), de Welaswina, historien bohême, né à Prague le 16 juillet 1446, mort le 18 octobre 1599. Il fut professeur à l'université de Prague, et dirigea la typographie de son gendre G. Melantrich *ab Aventino*. Parmi ses travaux, qui tous avaient pour objet l'histoire, la langue et la littérature de la Bohême, on remarque : 1° *Journal de tout ce qui s'est passé de mémorable à Prague;* Prague, 1577, in-4°; — 2° *Kronyka Swieta;* ibid., 1581; — 3° *Herbarz aneb Bylinarz;* — 4° *Nomenclator omnium rerum propria nomina tribus linguis latina, bojemica et germanica;* Prague, 1586.

OEsterreichisches Biograph. Lexicon; Vienne, 1851.

*ADAM (*Jean-Louis*), pianiste-compositeur, né vers 1760 à Miettersholtz, département du Bas-Rhin, et mort à Paris le 8 avril 1848, ne dut pour ainsi dire qu'à lui-même, et à l'étude approfondie des œuvres des grands maîtres, la science et le talent qui l'ont placé, comme professeur, au premier rang des artistes de son temps. Dès son enfance, il avait manifesté les plus heureuses dispositions pour la musique. Il eut d'abord pour maître de clavicorde un de ses parents, et reçut ensuite quelques leçons de piano d'un organiste de Strasbourg, nommé Hepp; il apprit seul à jouer du violon et de la harpe, et étudia, aussi sans maître, la composition. Adam n'avait encore que dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris pour y enseigner la musique; et peu de temps après son arrivée il fit entendre au concert spirituel deux symphonies concertantes pour piano, harpe et violon, qui étaient les premières que l'on eût composées en ce genre. Glück prit en amitié le jeune artiste, dont il avait apprécié le mérite, et lui confia l'arrangement pour le piano de plusieurs morceaux de ses opéras. Nommé en 1797 professeur au Conservatoire de musique, Adam fut chargé, par le comité des études de cet établissement, de rédiger une méthode à l'usage des classes de piano. Peu d'ouvrages élémentaires ont eu une vogue aussi grande et un succès aussi mérité que cette méthode; vingt mille exemplaires furent épuisés en moins de vingt-cinq ans, et, en 1831, on en publia une cinquième édition. Ce professeur a formé une foule d'excellents élèves qui, à leur tour, sont devenus des virtuoses. Kalkbrenner, F. Chaulieu, H. Lemoine, Mlles Beek, Hérold, sont sortis de sa classe. En 1829, le gouvernement récompensa les services qu'il avait rendus en le nommant membre de la Légion d'honneur.

Peu d'années avant de terminer sa longue et honorable carrière, Adam remplissait encore avec autant de zèle que de dévouement les fonctions qui lui avaient été confiées; et lorsqu'il ne lui fut plus possible de les continuer, la direction du Conservatoire lui décerna le titre d'inspecteur général des classes de piano et de membre du comité des études.

Les ouvrages d'Adam sont : 1° onze œuvres de sonates pour piano; 2° quelques sonates séparées; 3° des airs variés pour le même instrument; 4° *Méthode ou principe général du doigté* (en société avec Lachnith); Paris, 1798; 5° *Méthode de piano,* à l'usage des élèves du Conservatoire; Paris, 1802; 6° des quatuors d'Haydn et de Pleyel arrangés pour le piano; 7° un recueil de romances; 8° la collection des *Délices d'Euterpe;* 9° Journal d'ariettes italiennes de Mlles Erard.

DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

*ADAM (*Adolphe-Charles*), musicien compositeur, fils du précédent, né à Paris le 24 juillet 1803. Après avoir fait ses études de solfége et de piano sous la direction de son père, il entra dans la classe d'orgue du Conservatoire, et suivit en même temps les leçons d'harmonie et de contrepoint du savant professeur Reicha; il devint ensuite l'élève de Boïeldieu pour le style idéal. Tout jeune encore, M. Adam se faisait déjà remarquer, par la facilité de ses improvisations, dans les églises où il allait toucher l'orgue. Bientôt il se fit connaître du public par des airs variés et des fantaisies qu'il écrivait pour le piano sur les thèmes de la plupart des opéras représentés à Paris. Son goût et la nature de ses études le portaient à travailler pour la scène lyrique. Il s'essaya d'abord en composant des airs et des morceaux d'ensemble pour des vaudevilles et opérettes joués sur les théâtres du Gymnase, du Vaudeville et des Nouveautés. Le succès populaire qu'obtinrent plusieurs de ces morceaux, parmi lesquels nous citerons notamment ceux de la *Batelière* et du *Hussard de Felsheim*, et les relations qui s'étaient établies entre les auteurs dramatiques et le jeune compositeur, ouvrirent enfin à ce dernier les portes de l'Opéra-Comique. Il débuta sur ce théâtre, au mois de février 1829, par *Pierre et Catherine,* opéra en un acte. Ce premier ouvrage, favorablement accueilli du public, et *Danilowa,* opéra en trois actes, représenté sur le même théâtre au mois d'avril de l'année suivante, réalisaient les espérances que l'on avait conçues sur l'avenir du jeune artiste. A partir de cette époque, les productions de M. Adam se succédèrent avec rapidité sur la scène lyrique. Doué d'une excessive

facilité de travail, il donna, en moins de dix-huit mois, *Trois jours en une heure, Joséphine, le Morceau d'ensemble,* et *le Grand prix.* En 1832 il se rend à Londres, y écrit la musique de deux opéras, dont un en trois actes, pour le théâtre de Covent-Garden, et celle d'un ballet pour le Queen's theater. De retour à Paris vers la fin de 1833, il fait représenter à l'Opéra-Comique *le Proscrit*, en trois actes, et *Une bonne fortune*, pièce dans laquelle madame Boulanger, naguère si brillante de grâce sémillante, se résigna, pour la première fois, à jouer les rôles de duègne. — La partition du *Proscrit* marquait un progrès dans la manière du compositeur : écrite avec force, elle était empreinte de ce sentiment dramatique que l'on retrouve ensuite sous une autre forme et à un degré plus éminent dans l'opéra du *Châlet*, représenté au mois de septembre 1834. Dans ce dernier ouvrage, remarquable par la fraîcheur des idées, la verve et l'entente parfaite des situations, M. Adam, merveilleusement secondé d'ailleurs par M. Scribe, l'auteur du poëme, s'est montré le digne émule de Boïeldieu, son illustre maître. Le succès qui couronna cette œuvre, ceux qu'obtinrent depuis *le Postillon de Longjumeau, le Brasseur de Preston, le Toréador, Giralda,* et plusieurs autres opéras ou ballets successivement représentés sur les scènes de l'Opéra-Comique et du grand Opéra, ont assigné à M. Adam la place éminente qu'il occupe aujourd'hui parmi nos compositeurs dramatiques.

Afin d'offrir aux jeunes compositeurs les moyens de produire leurs œuvres, M. Adam avait conçu en 1846 l'idée de fonder à Paris un troisième théâtre lyrique, réclamé depuis si longtemps dans l'intérêt de l'art. Il sacrifia à l'exécution de son projet toutes les économies qu'il avait pu faire sur le produit de ses nombreux travaux. Ce théâtre, ouvert sous sa direction au mois de novembre 1847, donna, dans les trois premiers mois, l'exemple d'une prospérité inouïe; mais bientôt, par suite de la révolution de février 1848, l'entreprise ne put se soutenir. Le théâtre fut fermé au mois d'avril suivant, et, pour récompense de ses louables efforts, M. Adam perdit tout ce qu'il avait amassé depuis vingt ans, et compromit même ce qu'il lui faudra peut-être dix années encore pour acquérir. Ce fut alors qu'il se livra à la critique musicale, qu'il a commencée dans le *Constitutionnel* et qu'il continue dans l'*Assemblée nationale.* On ne peut qu'applaudir à une semblable résolution, qui honore l'homme et l'artiste. Écrivain spirituel autant qu'éclairé, si M. Adam a le droit d'être sévère, il a du moins le rare mérite de ne jamais en abuser.

Dans la nomenclature que nous allons donner des ouvrages de ce compositeur, nous commencerons par indiquer les pièces pour lesquelles il a écrit des morceaux de musique avant d'aborder l'opéra-comique. Le premier air qu'il ait composé pour le théâtre a été intercallé dans un vaudeville du Gymnase, intitulé *Pierre et Marie.* Par un singulier hasard, cette pièce, qui eut peu de succès, était une espèce d'imitation de celle de Gœthe, dont M. Scribe s'est si heureusement inspiré plus tard dans le poëme du *Châlet.* Au même théâtre, nous citerons les airs des vaudevilles du *Baiser au porteur*, de la *Haine d'une femme*, le final de la *Reine de seize ans*, et toute la musique de la *Batelière de Brieux*, dont la partition a été gravée et publiée chez l'éditeur Schlesinger; au Vaudeville, les finales d'*Edith*, de *M. Botte*, du *Hussard de Felsheim*, de *Guillaume Tell*, de l'*Anonyme;* aux Nouveautés, la musique de *Caleb*, de *Valentine*, de l'*Enragé*, des *Comédiens par testament*, des *Trois Catherines*, et, en collaboration avec M. Gide, celle de *Henri V* et de la *Chatte blanche.*

Voici maintenant les titres de différents opéras et ballets que M. Adam a fait représenter, soit en France, soit à l'étranger : *Pierre et Catherine*, opéra-comique en un acte (1829), *Danilowa*, op.-com. en trois actes (1830); *Trois jours en une heure*, op.-com., en collaboration avec Romagnesi (1830); *Joséphine*, op.-com. en un acte (1830); *le Morceau d'ensemble*, op.-com. en un acte (1831); *le Grand prix*, op.-com. en trois actes (1831); à Londres, sur le théâtre de Covent-Garden : *His first compaigne*, op.-com. en deux actes (1832); et sur le King's theater, *Faust*, ballet en trois actes (1833). A Paris : *le Proscrit*, op.-com. en trois actes (1833); *Une bonne fortune*, op.-com. en un acte (1834); *le Châlet*, op.-com. en un acte (1834); *la Marquise*, op.-com. en un acte (1835); *Micheline*, op.-com. en un acte (1835); *le Postillon de Longjumeau*, op.-com. en trois actes (1836); *la Fille du Danube*, ballet en deux actes (1836); *le Fidèle berger*, op.-com. en trois actes (1837) : cette pièce, tombée à Paris, eut beaucoup de succès en Allemagne et en Belgique; *le Brasseur de Preston*, op.-com. en trois actes (1838); *Régine*, op.-com. en deux actes (1839); *la Reine d'un jour*, op.-com. en trois actes (1839); *Morskoï Rasbonick* (l'écumeur de mer), ballet en deux actes, représenté en 1840 à Saint-Pétersbourg, et *Den Hamadryaden* (les Hamadryades), op.-com. en deux actes, joué la même année à Berlin; *la Rose de Péronne*, op.-com. en trois actes (1840); *Giselle*, ballet en deux actes (1841); *la Main de fer*, op.-com. en trois actes (1841); *le Roi d'Yvetot*, op.-com. en trois actes (1842); *la Jolie fille de Gand*, ballet en trois actes (1843); *Richard en Palestine*, op.-com. en trois actes (1844); *le Diable à quatre*, ballet en deux actes (1845); *Cagliostro*, op.-com. en trois actes (1846); *la Bouquetière*, op.-com. en un acte (1847); *le Premier pas*, prologue en un acte pour la réouverture de l'Opéra en 1847, en collaboration de MM. Auber, Halévy et Carafa; *Grisélidis, ou les cinq sens*, ballet en trois actes (1848); *le Toréador*, op.-com. en deux

actes (1849); *la Filleule des Fées*, ballet en trois actes, avec prologue (1849); *le Fanal*, opéra-com. en deux actes (1849); *Giralda*, opéra-com. en trois actes (1850).

M. Adam a écrit, en outre, deux *Messes solennelles :* la première a été exécutée à l'église Saint-Eustache le 26 mars 1847, jour de Pâques; la seconde l'a été à la même église le 22 novembre 1850, jour de Sainte-Cécile, par l'*Association des artistes musiciens*. Cette dernière messe est une des plus belles productions de l'art moderne.

Ce compositeur a été élu membre de l'Institut en 1844; au mois d'octobre 1848, il a été nommé professeur de composition au Conservatoire de musique, où il exerçait depuis huit ans les fonctions gratuites de membre du comité des études.

DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

Galerie des Contemporains. — *Biographie des Hommes du jour.*

ADAM DE LA HALLE, ou HALLE, surnommé *le Boçu* (Bossu) *d'Arras*, trouvère du treizième siècle, mort à Naples vers 1286. Fils d'un bourgeois d'Arras, il fit ses études dans l'abbaye de Vauxcelles, près de Cambray, et se voua d'abord à l'état ecclésiastique. C'est dans ses vers qu'il faut chercher le peu que nous savons de sa vie. En 1263, Adam était à Arras, ville de jeux et de plaisirs, où les trouvères et les jongleurs se donnaient rendez-vous. Cette ville fut, vers la même époque, frappée d'un impôt somptuaire par une ordonnance de saint Louis, qui démonétisa en même temps les livres tournois frappées par les seigneurs. En 1282, Adam suivit Robert II, comte d'Artois, à Naples, où le neveu de saint Louis allait aider son oncle Charles d'Anjou à tirer vengeance des Vêpres siciliennes. Le trouvère artésien composa, pour les divertissemets de la cour de Naples, *le Jeu de Robin et Marion*, comédie pastorale. Il mourut quelque temps après. Outre *li Jeu de Robin et de Marion*, publié dans les *Mélanges de la Société des bibliophiles français*, Paris, 1822, in-8°, on a de lui : 1° *li Jeu d'Adan*, ou *du mariage*, publié par Monmerqué dans les *Mélanges de la Société des bibliographes*, etc., in-8°; Paris, 1828; — 2° *li Congié d'Adan d'Arras*, publié par Barbazan, et réimprimé dans l'édition des *Fabliaux* de Méon; Paris, 1808; — 3° *C'est du roi de Sézile*, poëme publié par Buchon (tom. VII des *Chroniques nationales françaises;* Paris, 1828); — 4° quelques chansons, rondeaux, motets, publiés par Roquefort dans l'*État de la poésie française aux douzième et treizième siècles*. — A l'exemple de la plupart des trouvères de ce temps, Adam de la Halle composait lui-même la musique de ses pièces, et la notait d'après le système inventé par Gui d'Arezzo au onzième siècle. C'était de la musique, imitée du plain-chant. Ce trouvère peut être considéré avec raison comme l'un des fondateurs du théâtre français.

Claude Fauchet, *Poëtes françois vivants avant l'an 1300*; Paris, 1581-4. — P.-J.-B. le Grand d'Aussy, *Tableaux ou contes des douzième et treizième siècles, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques ;* Paris, 1779, in-8°. — Paulin Paris, *Romans des douze pairs de France;* in-8°, n° 1, Paris, 1832.

ADAM (*Melchior*), littérateur allemand, né vers le milieu du seizième siècle, mort en 1622. Né, en Silésie, de parents pauvres, il fit ses études à Brieg, et devint, par la suite, recteur du collége à Heidelberg. On a de lui : 1° *Apographum monumentorum Heidelbergiensium ;* Heidelberg, 1612, in-4°; — 2° *Parodiæ et metaphrases Horatianæ;* Francfort, 1616, in-8°; — 3° *Vitæ germanorum philosophorum ;* Heidelberg, 1615-20, 4 vol. in-8°; — 4° *Decades duæ, continentes vitas theologorum exterorum principum;* Francfort, 1618, in-8°. Moreri et Bayle ont beaucoup profité des travaux biographiques de Melchior Adam. Ces deux derniers ouvrages ont été réunis et réimprimés sous le titre : *Dignorum laude virorum, quos musa vetat mori, immortalitas;* Francfort, 1653, 5 vol. in-8°, et 1706, 1 vol. in-fol. Melchior Adam a réimprimé en 1618, avec quelques notes, l'*Oratio pro M. Tullio Cicerone* de Scaliger, et, en 1617, le dialogue d'Érasme, *De optimo genere dicendi.*

Konig, *Biblioth. vetus et nova.* — Saxius, *Onom. lit.*, IV, 146. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lex.*, 84. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*, 65. — J.-G. Krause, *Umstændliche Bücher Historie*, I, 57, etc.

ADAM *de Saint-Victor*, chanoine régulier de Saint-Victor-ès-Paris, mourut l'an 1177, et fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voyait encore, avant la révolution de 1789, son épitaphe en quatorze vers, parmi lesquels on remarquait ceux-ci :

Unde superbit homo? cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori.

On a de lui quelques *traités* de dévotion, entre autres une *prose* en l'honneur de la sainte Vierge, dont on trouve une traduction française dans le *Grant Martial de la Mère de vie;* Paris, 2 vol. in-4°; le premier de ces volumes en lettres gothiques, et sans date; le second, en lettres rondes, et avec la date de 1539.

Adelung, *Supplément à Jöcher Lexicon.* — Bern. de Montfaucon, *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova.*

ADAM, dit *l'Écossais*, ou *le Prémontré*, né vers le commencement du douzième siècle, mort en 1180. Il entra dans l'ordre des Prémontrés en 1158. Saint Norbert, instituteur de cet ordre, l'envoya en Écosse pour y enseigner la religion chrétienne. Il fut nommé ensuite évêque de Whithern. Ses œuvres ont été imprimées en partie en 1518; mais l'édition la plus complète est celle d'Anvers, 1659, in-fol.

ADAM *d'Orleton*, prélat anglais, né à Héréfort vers 1285, mort en 1375. Il fut d'abord évêque de sa ville natale, puis de Worchester, et enfin de Winchester. Homme d'un caractère turbulent, il occasionna beaucoup de troubles

en Angleterre. Il mourut aveugle, mais peu regretté. On cite de lui cette réponse, ambiguë par le défaut de ponctuation, qui coûta la vie à Édouard II : *Edwardum regem occidere nolite timere bonum est*, qu'on peut expliquer de deux façons : « Ne tuez pas le roi Édouard; il est bon de craindre; » *ou :* « Ne craignez point de tuer le roi Édouard, c'est une bonne action. » Cette réponse est imitée des oracles de l'antiquité.

De la Moor, *Fœdera*, etc.— Godwin, *De præsulibus*.

ADAM (*Jean*), prédicateur français, né à Limoges en 1608, mort le 12 mai 1684. Il était supérieur de la maison des jésuites à Bordeaux. Il se fit remarquer par son zèle burlesque contre les nouveaux disciples de saint Augustin. Il appelait le saint évêque d'Hippone *l'Africain échauffé et le docteur bouillant*. Mais, en revanche, il comparait le cardinal Mazarin à saint Jean-Baptiste, et Anne d'Autriche à la sainte Vierge. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entièrement condamnés à l'oubli. Parmi ces ouvrages on remarque : 1° *le Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude;* Sedan, 1671, in-8°; — 2° la *Vie de saint François de Borgia*, dans laquelle il n'est pas avare de miracles; — 3° une *Traduction de l'Office de l'Église*, qu'il opposa aux *Heures* de Port-Royal; — 4° une *Réponse à l'écrit de Daillé contre la conversion du ministre Cottiby;* en 1656, il prêcha le carême à Paris. Un seigneur de la cour dit à la reine, après avoir entendu un des sermons de ce prédicateur : « Voilà un discours qui m'a fortement convaincu que le P. Adam n'est pas le premier homme du monde. »

Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque nationale, Théologie, IIe partie; Paris, 1742.

***ADAM MUREMATHENSIS** (de Mirimouth), chroniqueur anglais, vivait au milieu du quatorzième siècle. Chanoine de l'église Saint-Paul de Londres, il prit une part active aux affaires du royaume et de l'Église sous Édouard II et Édouard III, rois d'Angleterre. Il a laissé une histoire de son temps sous ce titre : *Chronicon, sive res gestæ sui temporis quibus ipse interfuit, res Romanas et Gallicas Anglicanis intertexens, ab anno* 1302 *ad* 1343. Cette chronique, qui a été continuée, se conserve encore en manuscrit dans la bibliothèque Cottonnienne.

Oudin, *Comment. de scriptor. eccles.*, t. III.

* **ADAM** *de Domerham*, moine de l'abbaye de Glastonbury vers l'an 1272, a laissé un petit écrit intitulé *Historia controversiæ, inter episcopos Bathonienses et monachos Glastonienses*, réimprimé dans le tome I de l'*Anglia sacra* publié par Wharton en 1691. On a encore de lui : *Historia de rebus gestis Glastoniensibus*, publiée par Thomas Hearne d'après un manuscrit du collége de Cambridge; Oxonii, (Sheldan), 1727. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **ADAM**, abbé de Perseigne au diocèse du Mans, vivait vers l'an 1201. Le P. Hipp. Marracci a publié un ouvrage de cet abbé sous ce titre : *Mariale, sive de B. Mariæ laudibus sermones et fragmenta;* Romæ (Ign. de Lazaris), 1652, in-8°. On trouve aussi dans le premier livre des Mélanges de Baluze quelques lettres intitulées *Epistolæ V ad Osmundum, monachum Mortui-maris in Normaniâ.* E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **ADAM**, sieur de Sychar, généalogiste du dix-septième siècle. On a de lui : un *Recueil sommaire et généalogique des maisons de Mortemar, de Saulx et leurs alliances*, Poitiers, 1622, in-fol.; et des *Observations sur la mort de Jeanne de Saulx de Tavannes, dame de Mortemar;* ibid., 1627, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADAM DU PETIT-PONT, ainsi nommé parce qu'il avait tenu une école dans le quartier de Paris qui avoisine le Petit-Pont. Il fut chanoine de Notre-Dame vers 1145, et devint ensuite évêque de Saint-Asaph en Angleterre. En 1179 il assista au concile du Latran, qui devait censurer quelques propositions de Pierre Lombard. Il se refusa à cette censure avec quelques cardinaux qui avaient été comme lui disciples de Lombard. On a de lui un traité curieux de l'*Art de bien parler*.

ADAM, savant chartreux de Londres, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. On a de lui : 1° *Vie de saint Hugues de Lincoln*, publiée avec des notes par D. Bernard Pez, *Biblioth. ascetica*, t. X, p. 3; — 2° deux traités *sur les avantages de la tribulation;* Londres, 1530; — 3° *Scala cæli; De sumptione Eucharistiæ; Speculum spiritualium*, qui sont restés manuscrits.

Petrejus, *Bibl. Carthusian.* — Pitseus, *De scrip. Angl* — Vossius, *de Hist. latin.*

ADAM D'AMBERGAU, imprimeur au quinzième siècle, et sans doute né à Ambergau ou Omberg, petite ville de la haute Bavière. On ignore le lieu où il avait son atelier d'imprimerie; cependant on croit généralement que c'est à Venise qu'il a donné, en 1471, *Lactance* et *Virgile*, et en 1472, *Ciceronis orationes*. Dans les deux premiers ouvrages il se nomma seulement Adam, et dans le troisième, Adam d'Ambergau. Les caractères du *Cicéron* diffèrent de ceux du *Lactance* et du *Virgile*, ce qui donnerait à penser qu'il y a eu à Venise deux imprimeurs nommés Adam. Au reste, on en connaît beaucoup de ce nom, tels que *Magister Adamus*, qui a imprimé, en 1470, *Augustini dati elegantiæ*, in-4°; un *doctor Adamus*, qui a réimprimé cet ouvrage, et qui est peut-être le même magister; un *Petrus Adamus Mantuanus;* un *Adam Rot*, imprimeur à Rome, de 1471 à 1475; un *Adam de Rotwil*, imprimeur d'abord à Venise et ensuite à Aquila; un *Jean Adam* de Pologne, imprimeur à Naples en 1478, etc.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les bibliographes ne sont point d'accord sur les imprimeurs qui ont porté le nom d'Adam, ni sur les éditions sorties de leurs presses.

*ADAM (*George*), paysagiste allemand, né vers 1783, mort à Nuremberg en 1823. Il eut pour maître Küffner, de Nuremberg, et s'établit à Munich. On a de lui un grand nombre de vues et de paysages du Tyrol, peints à la gouache.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*ADAM (*Jacques*), graveur allemand, vivait à Vienne vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il exécuta les planches pour la célèbre Bible peinte (*Bilder-Bibel*) de Vienne. Parmi ses meilleurs ouvrages on remarque les portraits de Léopold, grand-duc de Toscane, de Maximilien Ier de Bavière, du peintre Mengs, et une gravure représentant la cérémonie du mariage de François, archiduc d'Autriche, avec la princesse Élisabeth de Wurtemberg.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ADAM (*Jacques*), littérateur français, né à Vendôme en 1663, et mort le 12 novembre 1735. Il s'attacha au prince de Conti, qui le choisit pour secrétaire de ses commandements. En 1723, il fut nommé membre de l'Académie française, à la place de l'abbé Fleury. Jacques Adam eut part à la traduction de l'*Histoire universelle de J.-A. de Thou*, Londres (Paris), 1734, 16 vol. in-4°, qu'il entreprit de concert avec Ch. le Beau, les abbés le Mascrier, Leduc des Fontaines, Prévost, et le père Fabre. On a encore de lui : les *Mémoires de Montecuculli*, traduits en français; Amsterdam, 1734, in-12; — la *Relation du cardinal de Tournon* (traduite de l'italien), insérée dans le tome Ier du *Recueil des anecdotes sur l'état de la religion de la Chine*, par l'abbé Villermaules; Paris, 1733, 7 vol. in-12. Adam avait aussi entrepris une *traduction* d'Athénée.

D'Alembert, *Éloge de Jacques Adam*, vol. IV, de l'*Histoire des membres de l'Académie française.*

ADAM (*Nicolas*), littérateur, né à Paris en 1716, et mort en 1792. Il fut professeur d'éloquence au collége de Lisieux, et chargé d'affaires près de la république de Venise. On a de lui plusieurs ouvrages élémentaires, dont voici les titres : *la Manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française*; 5 vol. in-8°, 1787; — *Traduction littérale des œuvres d'Horace*; même année, 2 vol. in-8°; — *Traduction littérale des œuvres de Phèdre*; — *Traduction italienne de Phèdre*; — *Traduction littérale de Rasselas, prince d'Abyssinie*, roman de l'auteur anglais Johnson.

Quérard, *la France littéraire.*

ADAMÆUS (*Théodoric*), philologue allemand, né vers 1470 dans le comté de Lippe, mort en 1540. On a de lui : 1° *De christiani orbis concordia*; Paris, 1532, in-4°, ou discours adressé à Charles-Quint et à François Ier; — 2° *De insula Rhodo et militarium ordinum institutione*; ibid., 1536, in-8°; — 3° des notes jointes à la traduction latine de l'ouvrage de Procope : *De Justiniani imperatoris ædificiis*; ibid., 1537, in-4°; — 4° une traduction latine de *Cebetis Tabula*; ibid., 1539, in-8°; — 5° la première édition grecque de l'*Abrégé du droit civil* de Constantin Herménopule; ibid., 1539, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten Lexic.*, p. 85. — Supplém. d'Adelung, p. 193.

ADAMAN. *Voy.* ADAMNAN.

ADAMANTIUS, médecin juif du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il vécut d'abord à Alexandrie, puis il passa à Constantinople, où il se fit catholique. Il dédia à l'empereur Constance un ouvrage en deux livres sur la physiognomonique, qui a été imprimé plusieurs fois avec d'autres auteurs du même genre. On trouve entre autres, dans un des volumes de l'édition d'Aristote donnée par Sylburg, et dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres, gr.-lat., cura J.-G.-Fred. Franzii*; Altenburgi, 1780, in-8°.

ADAMBERGER (*Marie-Anne*), célèbre actrice allemande, née à Vienne en 1752, morte en 1804. Elle était attachée au théâtre de Vienne, et excellait dans le rôle des ingénues. Sa fille, *Antonie*, épousa le célèbre poëte Kœrner. [*Conversations-Lexicon.*]

*ADAMCZEWSKI (*Jacques*), littérateur polonais, né vers 1770, mort vers 1815. Il s'est fait connaître par des traductions polonaises de plusieurs comédies et drames du répertoire français.

L. CH.

Félix Bentkowski, *Histoire de la littérature polonaise*; Varsovie, 1814, 2 volumes.

ADAMI (*Adam*), bénédictin, né vers 1590; mort vers 1670, évêque d'Hiéropolis et suffragant de Hildesheim. Il fut chargé de représenter les prélats du duché de Wurtemberg dans le congrès de Westphalie. Il a laissé un ouvrage curieux, sous le titre d'*Arcana pacis Westphalicæ*, imprimé à Francfort en 1698, et qui a paru de nouveau à Leipzig en 1737, par les soins de Mayern, qu'on accuse d'avoir été en cette occasion un éditeur infidèle.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten Lexicon*, p. 85. — *Supplement* d'Adelung, p. 194. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopæd.*, t. I, p. 366.

ADAMI (*André*), maître de la chapelle pontificale au commencement du dix-huitième siècle. Il a publié un ouvrage de biographies musicales, intitulé *Osservazioni per ben regolare il coro dei cantori della capella pontificia, tanto nelle funzioni ordinarie que straordinarie*; vol. in-4°, 1771.

Taylor, *Vocal schools of Italy* (préface).

*ADAMI (*Annibal*), jésuite italien, né à Fermo en 1626, mort vers la fin du dix-septième siècle. Il professa longtemps la rhétorique et les belles-lettres au collége de Rome. On a de lui : — *Seminarii Romani Pallas purpurata, sive S. R. E. cardinales qui e seminario Romano*

prodiere; Romæ, 1659, in-fol.; — *Honorarii tumuli ac funebris pompæ descriptio in exequiis Francisco Vindocinensi duci Belfortio Romæ persolutis, et oratio in ejus funere habita;* Romæ, Tinassi, 1669, in-fol.; — *la Spada d'Orione, cioè il valor militare di più celebri guerrieri de nostri secoli, illustrato con elogi storici;* Rome, 1680, in-4° (publié sous le pseudonyme de *Damaschine)*; — *Elogii storici de due Marchesi Capizucchi fratelli, Camillo e Biagio, celebri guerrieri del secolo passato*; ibid., 1685, in-4°. Cet auteur a aussi traduit de l'italien en latin l'ouvrage de Sperelle intitulé *Episcopus,* Romæ, 1670, in-fol. On lui doit également la traduction du portugais en italien des sermons du P. Ant. Vieyra; Rome, 1683, n-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADAMI (*Antoine-Philippe*), littérateur italien, né vers 1720 à Florence, mort en 1761. L'état militaire, qu'il avait embrassé, ne l'empêcha pas de cultiver la philosophie et les lettres. Outre quelques opuscules sur l'agriculture et l'édition de la *Cronica delle cose d'Italia*, Rom., 1755, in-4°, on a de lui : 1° *I cantici biblici ed altri salmi della sacra Scrittura, con i treni di Geremia, esposti in versi toscani da un Academico Apatista;* Florence, 1748, in-4°; — 2° *Dimostrazione dell' esistenza di Dio, provata con quella della contingenza della materia;* Livourne, 1753, in-8°; — 3° *Ode panegiriche a Cesare;* Florence, 1755, in-fol.; — 4° *Poesie, con una dissertazione sopra la poesia drammatica e mimica del teatro;* ibid., 1755, in-8°; — 5° traductions italiennes de quelques extraits de l'*Essai sur l'homme de Pope;* Arezzo, 1756, in-8°.

Tipaldi, *Biografia italiana.*

ADAMI (*Ernest-Daniel*), musicien et pasteur allemand, né à Idung le 19 novembre 1716, mort vers 1770. Après avoir été directeur de musique à Landshut, il remplit, en 1750, les fonctions de ministre protestant à Pomescoitz en Silésie. On a de lui : 1° un ouvrage *sur le triple écho qui existe à l'entrée de la forêt d'Aderbach* (Bohême), vol. in-4°; Liegnitz, 1750; — 2° des *Dissertations* (en allemand) *sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin;* Leipz., in-8°, 1755.

Jœcher, *Lex.*, et Suppl. d'Adelong.

***ADAMI** (*François*), chanoine de Fermo qui vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : l'histoire de sa patrie, publiée, après la mort de l'auteur, par César Ottinelli, sous ce titre : *De rebus in civitate Firmanâ gestis, fragmentorum libri duo;* Romæ, Donangeli, 1591, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ADAMI** (*Leonardo*), philologue italien, né le 12 août 1691 à Bolsena en Toscane, mort à Rome le 9 janvier 1719. Entré fort jeune au séminaire, il prit part à une révolte d'écoliers et s'enfuit à Livourne, où il s'enrôla sur un corsaire français. Il parcourut la côte de Barbarie, et assista à un combat contre les Anglais, qui furent vaincus. Plus tard, il fut fait prisonnier par les Hollandais; mais il trouva le moyen de s'évader, et revint en France. Ennuyé de cette vie errante, après vingt-six mois d'absence ie songea à retourner dans sa patrie, où il obtint le pardon de son oncle. De retour à Rome, il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue grecque, et fit des progrès si rapides, qu'en moins d'un an il fut en état de corriger et de commenter les auteurs. Il étudia aussi les langues hébraïque, arabe et syriaque. En 1717 il fut nommé conservateur de la bibliothèque du cardinal Temperiali, et mourut deux ans après. Il a laissé un savant ouvrage qu'il fit imprimer à Rome en 1716, in-4°, sous ce titre : *Leonardi Adami Volsiniensis* τοῦ ἐν Ἀρκάσιν *Philoclis Æpei Arcadicorum volumen primum.* Ce premier volume, dédié au cardinal Ottoboni, contient, en quatre livres, l'histoire de l'Arcadie, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'Aristocrate le Jeune, son dernier roi. Le deuxième volume, dont la publication avait déjà été annoncée dans le tome XXIX du *Giornale de' Letterati d'Italia,* est resté inachevé. Adami avait entrepris d'autres ouvrages, dont il a légué les manuscrits au cardinal Imperiali. De ce nombre sont : une *Histoire du Péloponnèse;* une édition en plusieurs volumes des *Œuvres de Libanius,* augmentée de divers discours et lettres inédits de cet auteur; une édition de l'*Histoire de Jornandès;* un recueil considérable d'inscriptions, la plupart inédites; quatre livres *De varietate fortunæ,* de Poggio de Florence; enfin, cinq *Novelles* qui manquent au code de Théodose.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Storia di Volsena,* etc.; Roma, 1734-1737, vol. II, p. 108-110.

***ADAMI** (*Paul*), médecin hongrois, né à Trentschin le 9 juillet 1739, mort à Vienne le 21 septembre 1795. Il fut longtemps professeur à Vienne. On a de lui : 1° *Specimen hydrographiæ Hungaricæ, sistens aquas communes, thermas et acidulas comitatus Trencsiniensis, physice, chemice et medice examinatas;* Vienne, 1780; — 2° *Bibliotheca loïmica,* 1784.

Oesterreichisches Biogr.-Lexicon; Vienne, 1851.

ADAMNAN (*saint*), né en 625, mort le 23 septembre 705. Il fut élu, en 664, abbé du monastère que saint Colombat avait fondé à Hy ou Hu, île située entre l'Irlande et l'Écosse. On a de lui une géographie de la terre sainte, livre resté classique jusqu'aux temps des croisades, sous le titre : *Adamnani Scotohiberni, abbatis celeberrimi, de situ terræ sanctæ et quorumdam aliorum locorum, ut Alexandriæ et Constantinopoleos, libri III, ante annos nongentos et amplius conscripti, et nunc primum in lucem prolati;* Ingolstadt, 1619, in-4° (publié par Gretser). Mabillon en a donné une édition plus complète dans le t. IV, p. 502 de

prodiere; Romæ, 1659, in-fol.; — *Honorarii tumuli ac funebris pompæ descriptio in exequiis Francisco Vindocinensi duci Belfortio Romæ persolutis, et oratio in ejus funere habita*; Romæ, Tinassi, 1669, in-fol.; — *la Spada d'Orione, cioè il valor militare di più celebri guerrieri de nostri secoli, illustrato con elogi storici*; Rome, 1680, in-4° (publié sous le pseudonyme de *Damaschine*); — *Elogii storici de due Marchesi Capizucchi fratelli, Camillo e Biagio, celebri guerrieri del secolo passato*; ibid., 1685, in-4°. Cet auteur a aussi traduit de l'italien en latin l'ouvrage de Sperelle intitulé *Episcopus*, Romæ, 1670, in-fol. On lui doit également la traduction du portugais en italien des sermons du P. Ant. Vieyra; Rome, 1683, n-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADAMI (*Antoine-Philippe*), littérateur italien, né vers 1720 à Florence, mort en 1761. L'état militaire, qu'il avait embrassé, ne l'empêcha pas de cultiver la philosophie et les lettres. Outre quelques opuscules sur l'agriculture et l'édition de la *Cronica delle cose d'Italia*, Rom., 1755, in-4°, on a de lui : 1° *I cantici biblici ed altri salmi della sacra Scrittura, con i treni di Geremia, esposti in versi toscani da un Academico Apatista*; Florence, 1748, in-4°; — 2° *Dimostrazione dell' esistenza di Dio, provata con quella della contingenza della materia*; Livourne, 1753, in-8°; — 3° *Ode panegiriche a Cesare*; Florence, 1755, in-fol.; — 4° *Poesie, con una dissertazione sopra la poesia drammatica e mimica del teatro*; ibid., 1755, in-8°; — 5° traductions italiennes de quelques extraits de l'*Essai sur l'homme de Pope*; Arezzo, 1756, in-8°.

Tipaldi, *Biografia italiana*.

ADAMI (*Ernest-Daniel*), musicien et pasteur allemand, né à Idung le 19 novembre 1716, mort vers 1770. Après avoir été directeur de musique à Landshut, il remplit, en 1750, les fonctions de ministre protestant à Pomescoitz en Silésie. On a de lui : 1° un ouvrage *sur le triple écho qui existe à l'entrée de la forêt d'Aderbach* (Bohême), vol. in-4°; Liegnitz, 1750; — 2° des *Dissertations* (en allemand) *sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin*; Leipz., in-8°, 1755.

Jœcher, *Lex.*, et Suppl. d'Adelung.

***ADAMI** (*François*), chanoine de Fermo qui vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : l'histoire de sa patrie, publiée, après la mort de l'auteur, par César Ottinelli, sous ce titre : *De rebus in civitate Firmanâ gestis, fragmentorum libri duo*; Romæ, Donangeli, 1591, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ADAMI** (*Leonardo*), philologue italien, né le 12 août 1691 à Bolsena en Toscane, mort à Rome le 9 janvier 1719. Entré fort jeune au séminaire, il prit part à une révolte d'écoliers et s'enfuit à Livourne, où il s'enrôla sur un corsaire français. Il parcourut la côte de Barbarie, et assista à un combat contre les Anglais, qui furent vaincus. Plus tard, il fut fait prisonnier par les Hollandais; mais il trouva le moyen de s'évader, et revint en France. Ennuyé de cette vie errante, après vingt-six mois d'absence ie songea à retourner dans sa patrie, où il obtint le pardon de son oncle. De retour à Rome, il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue grecque, et fit des progrès si rapides, qu'en moins d'un an il fut en état de corriger et de commenter les auteurs. Il étudia aussi les langues hébraïque, arabe et syriaque. En 1717 il fut nommé conservateur de la bibliothèque du cardinal Tempe-riali, et mourut deux ans après. Il a laissé un savant ouvrage qu'il fit imprimer à Rome en 1716, in-4°, sous ce titre : *Leonardi Adami Volsiniensis* τοῦ ἐν Ἀρκάσιν *Philoclis Æpei Arcadicorum volumen primum*. Ce premier volume, dédié au cardinal Ottoboni, contient, en quatre livres, l'histoire de l'Arcadie, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'Aristocrate le Jeune, son dernier roi. Le deuxième volume, dont la publication avait déjà été annoncée dans le tome XXIX du *Giornale de' Letterati d'Italia* est resté inachevé. Adami avait entrepris d'autres ouvrages, dont il a légué les manuscrits au cardinal Imperiali. De ce nombre sont : une *Histoire du Péloponnèse*; une édition en plusieurs volumes des *Œuvres de Libanius*, augmentée de divers discours et lettres inédits de cet auteur; une édition de l'*Histoire de Jornandès* un recueil considérable d'inscriptions, la plupart inédites; quatre livres *De varietate fortunæ* de Poggio de Florence; enfin, cinq *Novelles* qui manquent au code de Théodose.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Storia di Volsinia*, etc.; Roma, 1734-1737, vol. II, p. 108-110.

***ADAMI** (*Paul*), médecin hongrois, né Trentschin le 9 juillet 1739, mort à Vienne le 21 septembre 1795. Il fut longtemps professeur à Vienne. On a de lui : 1° *Specimen hydrographiæ Hungaricæ, sistens aquas communes thermas et acidulas comitatus Trencsiniensis, physice, chemice et medice examinata*; Vienne, 1780; — 2° *Bibliotheca loïmica*, 178

Oesterreichisches Biogr.-Lexicon; Vienne, 1851.

ADAMNAN (*saint*), né en 625, mort 23 septembre 705. Il fut élu, en 664, abbé du monastère que saint Colombat avait fondé à Iona ou Hu, île située entre l'Irlande et l'Écosse. On a de lui une géographie de la terre sainte, livre resté classique jusqu'aux temps des croisades sous le titre : *Adamnani Scotohiberni, abbatis celeberrimi, de situ terræ sanctæ et quorumdam aliorum locorum, ut Alexandriæ Constantinopoleos, libri III, ante annos nongentos et amplius conscripti, et nunc primum in lucem prolati*; Ingolstadt, 1619, in- (publié par Gretser). Mabillon en a donné une édition plus complète dans le t. IV, p. 502

Acta sanct. ord. Sancti Benedicti. Bède (*Eccles. Hist. Angl.*, t. V, p. 16) fait ainsi l'historique de ce livre : « Adamnan, abbé de Hu, a écrit sur les lieux saints un livre très-utile. Un évêque des Gaules, appelé Arculfe, ayant été, à son retour de la terre sainte, jeté par une tempête sur les côtes occidentales de la Bretagne, fut reçu par Adamnan, auquel il communiqua des détails très-exacts sur les lieux que ce prélat avait visités. Pendant son séjour à Hu, Arculfe mit sa relation par écrit, en y joignant des gravures. Adamnan alla offrir cette description au roi Alfred, qui, afin de la répandre, en fit faire un grand nombre de copies. » — Saint Adamnan a donné la vie de saint Colombat sous ce titre : *Sancti Adamnani Scoti libri tres, de sancto Columbo Scoto, presbytero, confessore, qui circa annum Domini* 565 *floruit;* Anvers, 1725; imprimé dans le tome I du *Thesaurus monument. eccles. Candii.*

Bède, *Eccles. hist.*, V, 15, 16, 17, 21. — Tanner, *Bibliotheca britannico-hibernica.* — Ware, *Writers of Ireland*, p. 45, 46. — Colger, *Acta sanctorum Hib.*, p. 224. — Oudin, *Commentar. de scriptoribus Ecclesiæ antiquis*, t. I, p. 1666.

ADAMOLI (*Pierre*), antiquaire français, né à Lyon le 5 août 1707, mort le 5 juin 1769. Il était receveur de péages, et légua une collection très-curieuse de livres, de manuscrits et de médailles à l'Académie des sciences et arts de Lyon. D'après les intentions du légataire, cette collection devait être ouverte une fois au public, et la direction n'en pouvait être confiée qu'à un académicien père de famille, « jamais à un moine membre d'une congrégation, ni à un libraire qui viendrait altérer son legs en le mélangeant de livres sans valeur et sans utilité, qu'on nomme bouquins. » — Adamoli avait fondé deux prix, l'un de trois cents francs, l'autre d'une médaille d'argent, pour des sujets d'histoire naturelle et d'agriculture mis au concours par l'Académie. Le premier fut décerné, en 1776, à Coste et Villemet pour un mémoire sur la substitution des plantes médicinales indigènes aux exotiques. On a d'Adamoli trois *Lettres à M. de Migien*, sur une jambe de cheval en bronze retirée de la Saône en 1766; Lyon, 1767, in-8°.

*__ADAMOWICZ__ (*Adam*), connu aussi sous le nom de *Woyde*, grammairien polonais, né vers 1760, mort vers 1812. On a de lui : *Polnische Grammatik;* Berlin, 1794, in-8°.

L. Ch.

Félix Bentkowski, *Histoire de la littérature polonaise;* Varsovie, 1814, 2 volumes.

ADAMS (*Samuel*), membre du congrès américain, et l'un des principaux auteurs de la révolution des États-Unis, naquit en 1722 à Boston, province de Massachusetts, et mourut le 2 mars 1803. Il reçut son éducation au collége de Harvard, où il prit ses grades en 1740. Les divers actes d'oppression auxquels se livrait l'Angleterre éprouvèrent de sa part une opposition énergique. Quoique déjà avancé en âge, il ne le cédait à personne pour la promptitude des résolutions et pour l'activité de l'exécution. Il donna le premier l'idée d'établir des sociétés populaires qui correspondraient ensemble, et qui auraient leur point de réunion à Boston. Ce fut là un des leviers les plus puissants de la révolution américaine. Adams attendait avec impatience le moment où éclateraient les hostilités entre la Grande-Bretagne et ses colonies : il parlait déjà hautement d'indépendance, lorsque ses plus chauds partisans ne visaient encore qu'au redressement des plus justes griefs; il s'opposa à la levée et à l'organisation des troupes régulières, demandant qu'à l'exemple des Romains chaque Américain devînt soldat. L'illustre Washington eut un adversaire dans cet esprit ardent et inquiet. Adams donna même son assentiment à la proposition qui fut faite, dans l'année 1778, d'ôter à ce grand homme le commandement des armées, pour le donner au général Gates. Après avoir occupé la place de lieutenant gouverneur et puis celle de gouverneur de Massachusetts, son âge très-avancé le força à se retirer en 1797. Adams était dans un état voisin de l'indigence; son extérieur humble et négligé contrastait d'une manière bizarre avec l'audace de son esprit et de ses opinions. Il vécut assez longtemps pour voir couronnés par le succès ses efforts en faveur de son pays; on le surnomma *le Caton américain.* [*Conversations-Lexicon* et *Enc. des g. du m.*]

Holme, *American Annals.* — *Secret journals of Congress.* — Hutchinson, *History of Massachusetts.* — *Letters to Samuel Adams*, *in* Jefferson's Correspondence. — *Letters to Samuel Adams*, *in* diplomatic Correspondence of the american revolution, vol. IV.

ADAMS (*John*), second président (par ordre chronologique) des États-Unis, né le 19 octobre 1735 à Braintree dans le Massachusetts, mort le 4 juillet 1826. Si l'on pouvait douter que les grandes pensées viennent de l'âme, et que les hommes valent plus par le caractère que par l'esprit, il suffirait, je crois, de lire la vie de la plupart des fondateurs de la liberté américaine. Ce n'est pas par la puissance du génie, par la hauteur de l'éloquence, par l'éclat de l'héroïsme, qu'ils se distinguèrent si glorieusement de leurs contemporains amollis, ni qu'ils menèrent à bien leur grande entreprise : c'est surtout par une résolution paisible et inébranlable, qu'ils puisaient incessamment dans le sentiment du devoir. Leur biographie n'est pas seulement une page importante de l'histoire du dix-huitième siècle, elle est surtout une leçon de morale et un hommage rendu à la nature humaine.

Au premier rang de cette noble troupe figure sans contredit John Adams, l'ami, le collègue, le continuateur de G. Washington. Issu de l'une des principales familles qui avaient fui les persécutions de Jacques Ier et préféré l'exil à l'abjuration, il fut donné à John Adams de grandir parmi ces exemples domestiques de vertu et de courage, qui exercent une influence décisive sur les âmes naturellement généreuses. Il se li-

vra d'abord à l'austère science du droit, et à peine ses premières études étaient-elles terminées, qu'il avait déjà la réputation du plus savant, du plus habile et surtout du plus honnête jurisconsulte que possédassent les colonies américaines. De là aussi une opulence presque princière, et dont ses adversaires politiques lui reprochaient plus tard de ne pas jouir avec une modestie républicaine.

Ainsi vivait John Adams, heureux, honoré, et s'affermissant chaque jour dans l'amour de la légalité dont il enseignait les secrets, lorsque s'ouvrit le grand procès qui devait arracher les colonies américaines à l'Angleterre, régénérer le nouveau monde, et présenter à l'univers le spectacle inouï d'une république florissante. On sait à quelle occasion s'éleva cette fameuse querelle. L'Angleterre épuisée ne pouvait plus supporter l'énorme poids de sa dette publique (1); elle résolut en 1765 d'en rejeter une partie sur ses puissantes colonies de l'occident, au mépris de leurs vieilles libertés, au mépris même de la constitution anglaise, qui ne reconnaît comme légitimes que les contributions consenties.

C'est au Massachusets, à la patrie de J. Adams, qu'échut l'honneur de la première résistance à cette inqualifiable prétention; et John Adams n'hésita point à y prendre part, non pas avec l'emportement dont Samuel Adams, son homonyme, donnait le funeste exemple, mais avec cette invincible assurance qu'il devait à l'étude et à l'amour des lois. Tandis que l'assemblée de New-York confie à Benjamin Franklin le soin d'aller plaider la cause de l'Amérique opprimée devant le parlement d'Angleterre, John Adams accomplit plus obscurément la même tâche au milieu de ses concitoyens incertains; et les deux écrits qu'il publie tour à tour *sur les lois économiques et féodales, sur la querelle de l'Amérique et de la métropole,* contribuent puissamment à confirmer les Américains dans le sentiment de leur droit. Il semble même que ces deux livres étaient présents à la mémoire de Thomas Payne, lorsqu'il rédigea ce fameux pamphlet du *Sens commun* (1776), qui porta un si rude coup à la domination britannique.

Cette même passion de la justice et de la légalité l'inspira encore bien noblement lorsqu'il osa accepter la défense du capitaine Preston. Assailli par les habitants de Boston, cet officier avait ordonné à ses soldats de faire feu, et plusieurs personnes étaient tombées sous leurs balles, en 1770. On le mit en justice, et l'effervescence populaire rendait sa condamnation presque inévitable, lorsque John Adams résolut d'épargner un crime à ses concitoyens. Secondé par l'illustre Quincy, il démontra que Preston n'avait fait que céder à un pénible mais impérieux devoir, et il eut le bonheur d'obtenir son acquittement.

(1) 148 millions sterling.

Ce qui ne fait pas moins d'honneur aux compatriotes de John Adams, c'est qu'irrités un moment de ce qu'il leur arrachait la victime que réclamait leur colère, ils ne l'en choisirent pas moins pour représentant au congrès de 1774. Est-il besoin de rappeler ici l'immense influence que cette première assemblée générale, réunie à Philadelphie, exerça sur toute la suite des événements? Contentons-nous de dire que les cinquante-cinq députés qui y figuraient y délibérèrent à huis clos, afin de conserver tout leur calme, et qu'ils décidèrent : 1° que la cause de Boston et de Massachusets était la cause commune; 2° qu'une triple adresse serait envoyée au roi d'Angleterre, au parlement et au peuple anglais, pour leur rappeler les droits, le dévouement et la ferme résolution des colonies américaines. Député du Massachusets, John Adams prit une part considérable à ces grandes décisions.

Cependant l'Angleterre s'obstinait; et, après avoir épuisé la ruse, elle était résolue à employer la force. En vain Chatham à la chambre des lords, en vain Burke à celle des communes, en vain Franklin devant les deux, se firent-ils les avocats chaleureux de la justice et de la prudence : la passion l'emportait avec lord North, et une armée s'embarqua pour châtier *les rebelles.*

Les Américains répondirent à ces proscriptions et à ces menaces par la victoire de Lexington et par la réunion d'un second congrès, où J. Adams eut encore l'honneur de représenter son pays, en 1775.

A la nouvelle du combat de Lexington, on dit que Samuel Adams s'était écrié : « Quelle belle journée! » Moins impétueux que Samuel, John Adams déplora le sang versé et la guerre civile. Combien aurait-il mieux aimé que la légalité triomphât, et que l'Angleterre se sauvât elle-même en révoquant les bills funestes qu'elle avait accordés à un ministère aveugle! Mais sa modération n'excluait pas la vigueur; et lorsqu'il vit que la métropole méconnaissait décidément tous ses devoirs, repoussait toutes les prières, lançait sur l'Amérique une multitude de soldats étrangers, et s'alliait même aux sauvages Indiens, il fut l'un des premiers à en prendre son parti. La guerre était désormais la seule ressource qui restât à son pays, et il n'avait plus qu'à choisir entre la servitude et le combat.

Aussi bien il y avait longtemps que les meilleurs esprits de l'Europe prévoyaient cette nécessité de l'émancipation américaine, indépendamment même de ce que fit l'Angleterre pour l'accélérer. Ces colonies étaient déjà trop puissantes et trop peuplées pour se résigner longtemps à la tutelle de la métropole. « Elles se détacheront un jour, dit Turgot en 1750, de l'Angleterre, comme le fruit mûr se détache de l'arbre qui l'a produit. »

Lent à se décider, J. Adams n'hésitait jamais dans l'accomplissement de ses résolutions. De là

le rôle considérable qu'il joua dans le congrès de 1775, d'abord pour obtenir que G. Washington reçût le commandement suprême de toutes les milices américaines, et Franklin la direction des postes; puis, pour organiser les levées de soldats, la confection des armes, et l'administration des finances; enfin, pour solliciter de nouveau l'opinion du monde, et protester à l'Angleterre que la fidélité de l'Amérique n'avait attendu pour reparaître que le redressement de justes griefs.

De là surtout la conduite que J. Adams ne cessa de tenir au congrès de 1776. A peine un député de la Virginie y eut-il pris la parole (8 juin) pour demander une déclaration solennelle d'indépendance, qu'il appuya sa motion, et combattit avec vigueur les quelques membres qui reculaient encore devant les dangers incontestables que soulevait une résolution si décisive. Il l'emporta en leur montrant l'alternative inévitable de l'asservissement ou de l'émancipation, et une puissante majorité se prononça en faveur de la cause qu'il soutenait.

J. Adams obtint d'ailleurs une bien glorieuse récompense de l'énergie qu'il venait de déployer dans cette grande discussion. Il fut chargé, avec Rutlege et Richard Lee, de rédiger le préambule de la déclaration d'indépendance. Qui ne connaît ces quelques pages où l'Amérique expose avec une solennité si touchante ses sacrifices méconnus, ses réclamations méprisées, ses droits profanés, et l'impossibilité où elle se trouve d'endurer plus longtemps une domination insupportable? Comme on y reconnaît bien les dignes héritiers de ces fiers protestants qui avaient mis l'Océan entre eux et la tyrannie! Aussi l'assemblée entière approuva-t-elle l'œuvre de ses commissaires, on y changea seulement quelques mots; et, le 4 juillet 1776, les colonies anglaises d'Amérique se déclarèrent *États-Unis*.

Malheureusement, à l'heure même où J. Adams et ses collègues osaient ainsi proclamer l'avénement d'un nouvel État et défier la puissante Angleterre, les circonstances devenaient chaque jour plus menaçantes, et les malheurs s'accumulaient sur la naissante république. C'était d'une part une nouvelle armée de cinquante mille hommes qui venaient étouffer l'insurrection, la défaite de Brooklyn, la prise de Long-Island et de New-York; de l'autre, les *loyalistes* qui relevaient la tête, les patriotes qui désespéraient, l'armée qui se débandait, les finances qui achevaient de s'épuiser, tandis que les tribus indiennes, soudoyées par l'Angleterre, joignaient toutes les horreurs d'une guerre sauvage aux savantes opérations d'une armée européenne. « Notre position est effrayante, écrit alors Was- « hington; nos troupes se découragent... Notre « cause est bien hasardée, sinon perdue. »

L'on pouvait donc croire que les Américains allaient abjurer leur récente résolution, lorsque le général Howe leur proposa de traiter du rétablissement de la tranquillité. Le congrès désigna en effet trois de ses membres, Franklin, J. Adams et Rutlege, pour conférer avec lui à l'entrevue de Staten-Island. Mais les négociations ne furent pas longues, les commissaires exigeant, sur toute chose, que le général anglais les reconnût pour les représentants d'une puissance indépendante. Celui-ci eut beau leur faire les plus belles promesses, ils ne voulurent pas même les entendre. Le gant était jeté, et la jeune Amérique ne pouvait le reprendre sans reculer chaque jour davantage, jusqu'à la servitude.

Les nouvelles menaces de l'Angleterre et les revers accablants dont elles furent accompagnées n'eurent, au contraire, pour résultat que d'enseigner aux Américains l'indispensable nécessité d'une confédération plus intime entre les treize États unis. Ainsi naquit la constitution du 4 octobre 1776, qui essaya de concilier l'indépendance de chacun avec la sécurité universelle, organisa le congrès, le pouvoir exécutif, les finances, les levées, les négociations, etc. Les procès-verbaux de cette assemblée, pieusement conservés par le gouvernement des États-Unis, font assez foi du zèle infatigable qu'y déploya J. Adams, soit pour susciter, soit pour appuyer ces grandes mesures. Et cependant l'ennemi menaçait Philadelphie, et le congrès appelait tous les patriotes à son secours, en même temps qu'il s'adressait à Dieu par des prières publiques. Partout, à cette époque, se trouve ce même caractère de pieuse et sereine intrépidité dans les actes des libérateurs de l'Amérique.

Mais, si intrépides qu'ils fussent, ils n'étaient jamais téméraires; et tandis qu'ils ne négligeaient rien pour le salut de leur patrie, ils ne dédaignaient pas de lui chercher d'autres appuis que sa propre force et son propre enthousiasme. Or ils savaient bien que tous les ennemis de l'Angleterre, que la France surtout, applaudissaient avec ardeur à l'insurrection américaine. C'était même là une des raisons qui avaient déterminé la proclamation d'indépendance. « Il faut, avait « alors dit J. Adams, il faut que notre conduite « devienne moins équivoque, et que les citoyens, « que les étrangers apprennent si nous sommes « ou non une nation. En nous élevant à l'indé- « pendance, nous augmentons nos forces sans « augmenter nos dangers, et nous nous arrê- « tons au seul parti qui convienne désormais à « notre situation, à notre dignité. » Et il achevait son discours en démontrant à ses collègues que leur querelle n'était pas seulement celle de l'Amérique et de l'Angleterre, qu'elle était aussi celle de tous les autres peuples attentifs aux alternatives de cette lutte mémorable.

Depuis lors, ce n'est plus en Amérique ni au sein du congrès qu'il animait de sa puissante raison, que nous devons chercher les traces de J. Adams, mais en Europe et parmi les nations du vieux monde, qu'il s'efforce d'associer à la cause de ses concitoyens. Infatigable missionnaire de liberté et de vengeance, nous le voyons tour

à tour en France dans la compagnie de Franklin, de Silas Deane et d'Édouard Lee ; et en Hollande, où un parti nombreux se lassait de voir que ce pays « *n'était plus qu'une chaloupe à la remorque de l'Angleterre.* » Il réussit à s'attacher les Hollandais, que charmait d'ailleurs la gravité de son maintien et de son esprit, et il obtint d'eux qu'ils signassent en 1782 le traité d'alliance et de commerce que les chefs de la ville d'Amsterdam souhaitaient depuis 1778. Or ce traité, qui, en autorisant les emprunts, permettait de remédier peu à peu au désordre des finances américaines, servait de plus à compléter la coalition maritime de l'Europe occidentale, tandis que toutes les puissances du Nord, Danemark, Suède, Norwége, Prusse et Russie, se réunissaient, à la voix de Catherine II, pour le maintien de la liberté des mers. Jamais l'Angleterre n'avait couru pareil danger ; le sceptre de l'Océan menaçait de lui échapper, et l'insurrection de l'Amérique devenait une conflagration universelle.

Ajoutons que J. Adams trouva encore le loisir de rédiger vers le même temps, et durant une courte apparition qu'il fit en Amérique, la constitution particulière de l'État de Massachusets, telle à peu près qu'elle subsiste aujourd'hui. Charmés de ses talents, de ses vertus, de son dévouement, ses concitoyens l'avaient tous chargé de ce soin glorieux. Il fut à la fois le libérateur et le Solon de son pays.

Combien d'ailleurs se trouva-t-il récompensé de ses fatigues, lorsque l'Angleterre épuisée se résigna enfin à subir la loi des événements, lorsque la liberté de l'Amérique fut solennellement reconnue et proclamée ! Il eut encore l'honneur de contribuer à ce grand triomphe ; et la signature de J. Adams figura parmi celles de Franklin, de J. Jay et de Henri Lawrens, sur le traité qui fut signé le 30 novembre 1782 avec les plénipotentiaires d'Angleterre. Seulement peu s'en fallut que sa joie ne fût aussi courte qu'elle était vive ; car la France et l'Espagne s'indignèrent aussitôt de ce que les États-Unis eussent consenti à conclure une paix séparée, et les représentants de l'Amérique ne réussirent à les calmer que par l'assurance positive de ne considérer leur traité comme définitif qu'autant qu'elles auraient elles-mêmes réglé tous leurs différends avec l'ennemi commun. Victimes de leur bonne foi, ils avaient été dupes d'une perfidie machiavélique. Le roi George et son conseil privé s'étaient flattés de l'inqualifiable espérance de détacher les États-Unis de l'alliance française, et de les amener ensuite à se coaliser contre le peuple même auquel ils devaient leur liberté. Le mépris public, celui de l'Angleterre elle-même, fut le seul fruit de cette honteuse machination.

Heureux d'avoir si bien servi son pays, J. Adams aurait alors aimé, comme Washington, à déposer le poids des affaires publiques, à les remettre à de plus jeunes mains. S'il n'avait pas besoin du pouvoir, la naissante république avait besoin de ses conseils, de son expérience, de son dévouement. Il souscrivit sans peine à ce nouveau sacrifice.

L'Amérique, en effet, était libre ; mais qu'allait devenir cette liberté même, si laborieusement, si noblement conquise, si l'armée des libérateurs se constituait en une société menaçante de soldats amis ; si les finances publiques ne se relevaient pas ; si les patriotes, en continuant de persécuter les partisans de l'Angleterre, les *loyalistes,* ne cessaient d'attenter à la plus précieuse des indépendances, celle de la conscience et des opinions ? Aussi avec quel empressement J. Adams s'associa-t-il à toutes les mesures que le congrès adopta pour conjurer ces nouveaux dangers ! Les *loyalistes* surtout lui durent la faculté de penser comme il leur plairait, à la seule condition de ne pas traduire leurs opinions en complots et en trahisons. Il est vrai que cette noble impartialité valut à J. Adams bien des ennuis, bien des calomnies mêmes. On l'accusa d'être Anglais ! Il laissa dire, et, se réfugiant dans sa conscience, il confia au temps le soin de dissiper l'erreur de ses concitoyens, trop échauffés encore pour être justes.

Cependant il se préparait à repasser en Europe pour solliciter de l'Angleterre un traité de commerce, semblable à ceux qu'il avait naguère contractés avec la Hollande et la France. Il ne s'agissait donc pas seulement de l'extension des relations commerciales et des tarifs, mais de la liberté des mers, du respect des neutres, et des plus grands principes du droit maritime à consacrer d'une manière plus solennelle et plus positive ; et c'était là une mission qui convenait bien au solide esprit de J. Adams. Il n'y réussit pas néanmoins, et les ministres anglais lui firent bon accueil, sans accepter aucune de ses propositions. Il leur en coûtait trop d'abjurer les tyranniques prétentions que l'Angleterre affectait alors sur la domination des mers, et qu'elle vient d'abandonner si glorieusement. N'osant d'ailleurs les professer publiquement, ils échappèrent aux instances de J. Adams en lui objectant l'impossibilité de signer un traité général avec treize États aussi indépendants que ceux dont se composait la république américaine.

A peine J. Adams s'était-il un peu consolé du mauvais résultat de cette négociation en obtenant de la Prusse (10 juin 1785) les avantages que lui refusait l'Angleterre, que se présenta l'occasion de rendre à sa patrie des services bien plus importants. Une expérience de dix ans avait révélé tous les défauts de la première constitution américaine ; il était question de la refaire, et ce n'était pas trop de toutes les lumières du pays pour accomplir une œuvre si difficile.

Aussi bien J. Adams n'avait pas attendu ce moment pour s'élever contre la mauvaise orga-

nisation de son pays; et il résidait encore en Europe, qu'il ne cessait d'écrire à ses amis d'Amérique sur l'invincible nécessité de reconstruire les fondements de la république. Ces sages lettres prirent même bientôt la forme d'un livre sous ce titre : *Défense de la constitution des États-Unis d'Amérique, ou de la nécessité d'une balance dans les pouvoirs d'un gouvernement libre.* Il en parut plus tard (1794) une seconde édition sous le titre de : *Histoire des principales républiques du monde.*

L'épigraphe de ces lettres (extraite de Pope) en dit assez sur l'esprit qui les inspira : *L'opposition de toute la nature tient toute la nature en paix.* Que demande en effet J. Adams? l'établissement de deux chambres, le partage du pouvoir législatif entre ces deux chambres, et, à côté d'elles, un pouvoir exécutif distinct, participant aussi à la confection des lois. Ainsi s'établira, suivant lui, la balance nécessaire à tout pays libre; et à ceux qui ne voudraient pas l'en croire, il objecte d'une part l'autorité de Cicéron, d'Aristote, de Platon, de Sydney, de Nedham, de Montesquieu, tous partisans de cet heureux équilibre; de l'autre, les exemples plus persuasifs encore de toutes les républiques qui ont prospéré jusqu'à nos jours, celui même des monarchies qui admettent ces sages tempéraments.

L'on ne saurait dire à quel point l'apparition de ce livre influa sur les résolutions qui suivirent, et sur les destinées lointaines de la nouvelle république. Que fut-ce lorsque J. Adams eut repassé en Amérique, et lorsqu'il vint en discuter lui-même les doctrines au sein du célèbre congrès qui s'ouvrit le 2 mai 1787, à Philadelphie, sous la présidence de G. Washington? Ce ne sera pas exagérer que d'affirmer que l'ouvrage de J. Adams devint la base des délibérations et le programme de la constitution nouvelle.

Seulement il s'en fallut, et de beaucoup, que tous les Américains fussent contents: la constitution nouvelle blessait bien des intérêts, bien des idées, et l'on put même croire un instant qu'elle ne résisterait pas à la violence des malédictions qu'elle suscitait. Il va sans dire que J. Adams n'y fut pas non plus épargné. On l'accusait d'avoir séduit tout le conseil, d'incliner à l'aristocratie, à la monarchie même; et le luxe qu'il étalait en tous lieux semblait une preuve suffisante de ces détestables penchants. De là naquirent deux partis qui ont longtemps partagé l'Amérique : celui des républicains ou démocrates, sous la conduite de Jefferson; celui des whigs ou fédéralistes, sous l'inspiration de Washington et J. Adams.

Toutes ces clameurs ne purent triompher de la vérité et du bon sens public; onze États sur treize acceptèrent la constitution; et lorsqu'il fut question d'élire le premier président de la république, ce fut sur Washington, sur l'ami de J. Adams, que se réunirent tous les suffrages. Il fut lui-même associé au triomphe de ce grand citoyen, comme il l'avait été à ses travaux et à ses luttes. En vain Jefferson essaya-t-il de lui disputer cet honneur : le nom de J. Adams l'emporta sur le sien, et la vice-présidence lui fut décernée le 4 mars 1789.

J. Adams s'en montra digne; et il eut d'autant plus occasion de s'y distinguer, que Washington se défiait de ses propres lumières pour le gouvernement civil. « La Providence, disait-il, a dai« gné bénir mes travaux guerriers : obtiendrai-je « le même succès dans une carrière qui n'est « pas la mienne? et dois-je m'exposer à com« promettre avec ma réputation les intérêts de « mon pays? » J. Adams le rassura, l'aida; et une partie des grandes mesures qui avaient pour objet le règlement des finances, de la justice, de la marine, de l'instruction publique, de la banque nationale, revient sans contredit à cet illustre citoyen. Washington et lui se complétaient l'un l'autre : c'étaient les deux génies de la guerre et de la paix veillant incessamment aux destinées des États-Unis, sans autre rivalité que celle du dévouement, sans autre ambition que celle du bonheur public.

Ce fut alors que l'explosion de la révolution française vint soumettre le courage de J. Adams à de nouvelles et bien cruelles épreuves. Passionné pour la liberté, il ne pouvait manquer d'applaudir à cette glorieuse régénération d'un pays ami; et il l'admirait en effet, comme Washington, comme tous les Américains. Mais était-ce là une raison suffisante pour lier la cause des États-Unis à celle de la France, pour reprendre les armes, et pour s'exposer de nouveau à tous les maux dont on venait à peine de sortir? Ni Washington ni J. Adams ne le pensèrent. Ils étouffèrent les secrètes sympathies de leurs cœurs, repoussèrent les prières comme les menaces de la convention, et, laissant libre carrière aux imprécations de leurs adversaires politiques, se renfermèrent dans une exacte neutralité. Qui pourrait dire aujourd'hui que cette politique ne fût pas la plus sage, la plus patriotique, sinon la plus héroïque et la plus républicaine? Peut-être fallait-il même plus de véritable courage pour résister à l'entraînement général que pour y céder, au risque de tout perdre.

Quoi qu'il en soit, peu s'en fallut que J. Adams n'expiât bientôt les penchants impopulaires qu'on lui attribuait vers l'Angleterre et l'aristocratie. Lorsque Washington fut réélu, le parti républicain mit tout en œuvre pour que M. Clinton obtînt la vice-présidence, et J. Adams ne l'emporta que de quelques voix (4 mars 1793).

Il n'était pas homme à s'inquiéter de si peu. Incapable de sacrifier ses convictions aux intérêts de son ambition, il n'en persévéra pas moins dans la politique qu'il avait toujours soutenue. Les plaintes et les intrigues du gouvernement français rendirent même chaque jour moins amicales les relations des deux pays; et, tandis que

l'Angleterre avait soin de se montrer complaisante, on put prévoir le moment où une rupture éclaterait entre la France et la jeune république d'Amérique.

Soit que l'état de l'opinion fût changé, soit que l'on sût gré à J. Adams de son infatigable désintéressement, il n'eut pas lieu de se repentir de n'avoir fait aucun sacrifice à la popularité; car Washington se retira en 1797, et, pendant que ce grand homme allait se reposer à Mont-Vernon, ce fut J. Adams qui eut l'honneur d'occuper sa place à la tête de la république américaine. Il est vrai que ce ne fut pas sans peine qu'il arriva à cette magistrature méritée. Les antifédéralistes l'attaquèrent avec la dernière violence, et si leur chef, l'habile Jefferson, ne prévalut pas sur lui, ce fut sans doute par l'imprudence de l'agent du Directoire français, M. Adet, qui irrita l'opinion publique en affectant de la gouverner, et en menaçant même, si le choix ne convenait pas à la France. On ne put au moins empêcher que Jefferson ne parvînt à la vice-présidence, et J. Adams en ressentit une douleur profonde. C'était le premier triomphe des démocrates.

Un tel début annonçait une présidence orageuse, et J. Adams eut, en effet, à soutenir une lutte bien pénible. Mais il sembla que le Directoire prît plaisir à lui donner raison, d'abord en menaçant la marine américaine de saisir tous les bâtiments qu'elle autoriserait les Anglais à visiter, et en refusant de recevoir l'ambassadeur Pinckney, puis en n'écoutant même pas les paroles conciliantes que lui apportaient deux nouveaux envoyés du président. Telle fut l'indignation que causa cette injurieuse conduite, qu'il n'y eut plus qu'une voix pour en tirer vengeance, que démocrates et whigs rivalisèrent d'ardeur, et que Washington oublia son amour pour la France jusqu'à promettre de sacrifier tout ce qui lui restait de sang à l'honneur de son pays.

A peine les premières hostilités avaient-elles éclaté, que le Directoire, revenu à des sentiments plus raisonnables, demanda la reprise des négociations. J. Adams s'empressa d'y consentir, et de nouveaux commissaires furent chargés de rétablir la bonne amitié des deux pays.

Leur arrivée en France fut postérieure au 18 brumaire; mais le renversement du Directoire, en plaçant l'autorité aux mains du consul Bonaparte, ne pouvait que faciliter le succès de leurs négociations. Rassasié de gloire et de combats, celui-ci n'aspirait alors qu'à la renommée de pacificateur. Il accueillit parfaitement les députés de l'Amérique, les entretint des honneurs qu'il venait de faire décerner à la mémoire de Washington, des intérêts communs des États-Unis et de la France dans la grande cause de la liberté des mers, et conclut avec eux (octobre 1800) le premier traité de paix qu'eût signé le gouvernement consulaire. La France y renonçait à la solution immédiate des difficultés relatives au traité de 1778; l'Amérique, à la restitution des bâtiments capturés; et l'on s'y bornait à établir les lois de la neutralité maritime. Évidemment Bonaparte désirait entraîner les États-Unis dans la grande lutte qu'il méditait contre la tyrannie anglaise.

Des fêtes charmantes accompagnèrent la conclusion de ce traité: Cambacérès y proposa un toast au successeur de Washington, tandis que Bonaparte et Lebrun y célébraient l'indissoluble amitié des deux républiques.

Cependant l'Amérique oubliait aussi ses dissentiments intérieurs, soit pour pleurer la mort récente de Washington, soit pour célébrer la translation du gouvernement fédéral dans la ville neutre qui portait son nom. J. Adams, qui présidait à toutes ces cérémonies, n'y négligea jamais l'occasion de recommander à ses concitoyens l'exemple de son ami et le maintien de la concorde.

Il n'y réussit qu'à moitié; et les querelles, un moment suspendues par la perte de Washington, par la réconciliation avec la France, par les fêtes de la translation, se renouvelèrent aussi vives que jamais à l'occasion de quelques lois sur l'expulsion des étrangers turbulents, et sur l'établissement d'impôts nouveaux pour combler le déficit du trésor public. Ces impôts atteignaient les maisons, les terres, le timbre et le sel, et, si modérés qu'ils fussent, ils ne furent accueillis qu'avec une extrême répugnance. Il va sans dire que l'opposition s'en fit une arme contre J. Adams. Si ces impôts inconnus étaient devenus nécessaires, c'était, disait-elle, parce qu'une politique imprudente, en irritant la France, avait contraint le pays à des préparatifs ruineux. A quoi donc avait-il servi de refuser au parlement anglais les contributions qu'il demandait, si le congrès élevait aujourd'hui les mêmes prétentions?

John Adams opposa son énergie habituelle à ces bruyantes déclamations, modéra la licence de la presse, interdit les rassemblements séditieux, comprima les insurrections que causaient les nouvelles lois. Mais tandis qu'il n'accomplissait que son devoir en exigeant l'exacte observation des volontés du congrès, sa popularité diminuait de jour en jour, et lorsqu'il arriva à la quatrième année de sa présidence, les fédéralistes tentèrent en vain de l'y maintenir. Les démocrates, unis aux fédéralistes mécontents, lui opposèrent aussitôt Jefferson, et ce fut à leur candidat que demeura l'avantage. C'était plus qu'un changement de personnes; c'était l'avénement d'une nouvelle politique, presque une révolution.

John Adams avait alors soixante-six ans, et, désireux de se reposer un peu avant que de mourir, il ne regretta le pouvoir que pour ses doctrines politiques, dont il déplorait la défaite. Pour lui, il se retira paisiblement dans sa demeure, parmi ses amis et ses livres et il y

mena une vie si obscure, que la *Biographie Universelle* place sa mort en 1803. Il vécut au contraire jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans, jusqu'en 1826, sous la présidence de son fils, et avec la plus sensible joie que pût éprouver un aussi bon patriote : celle de voir que son pays devenait chaque jour plus libre, plus puissant et plus heureux. AUGUSTE BOUCHOT.

Bibliotheca americana. — J. Sparks, *The diplomatic Correspondence of the american revolution.* — *Lettres of Mrs. Adams, the wife of John Adams;* Boston, 1840. — *Secret journals of the acts and proceedings of congress;* Boston, 1821. — William Gordon, *Histoire de la révolution américaine.* — John Marshall, *Vie de Washington.* — M. Guizot, *Vie, correspondance et écrits de Washington.*

ADAMS (*John Quincy*), sixième président des États-Unis, fils aîné de John Adams, naquit dans le Massachusets le 11 juin 1767, et mourut à Washington le 17 février 1848. Encore enfant, il accompagna son père en Europe; il séjourna longtemps à Paris, à la Haye et à Londres, de 1801 à 1802. Il fut, dans l'année 1801 et 1802, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Berlin. Dans cet intervalle il parcourut la Silésie, dont il adressa la description à son frère, à Philadelphie, en une série de lettres : celui-ci les publia successivement dans le *Porte-Folio*, journal qui paraissait dans cette ville. Les lettres d'Adams excitèrent le plus vif intérêt : elles avaient surtout pour objet l'état des manufactures en Silésie, et acquéraient par là un grand degré d'utilité pour son pays, ainsi que par la description des progrès de l'enseignement et de l'éducation publique depuis l'établissement des séminaires d'éducation par le grand Frédéric. Ce recueil fut imprimé, en 1804, en un volume in-8°, avec une carte géographique où sont rectifiées plusieurs erreurs topographiques et historiques des auteurs allemands qui ont écrit sur la Silésie. Une traduction allemande parut dans l'année suivante. Jefferson, nommé président des États-Unis, rappela Adams de Berlin. Le parti fédéraliste, auquel celui-ci était dévoué, lui fit obtenir une place de professeur au collége de Harvard, dans la province de Massachusets; plus tard il fut envoyé comme député de cette province au sénat : ce fut le moment où Adams quitta le parti auquel lui et son père devaient toute leur fortune, pour s'unir au parti démocratique. Il fut envoyé comme ambassadeur en Russie, et de là il se rendit en 1814, en qualité de plénipotentiaire des États-Unis, auprès des puissances européennes réunies à Vienne. En mars 1815, il fut ambassadeur à Londres. Nommé en 1817 secrétaire d'État de l'intérieur, il remplaça, en février 1825, M. Monroë comme président de l'Union. Dans ce poste éminent, il ne se montra pas moins habile que ses illustres prédécesseurs : cependant il ne fut pas réélu. Son éloignement de la présidence est attribué surtout à la prépondérance des adversaires du nouveau système de douanes introduit dans l'Union pendant sa gestion. Le parti démocratique l'accusait aussi d'une trop grande déférence pour la diplomatie européenne. Telles sont les principales causes qui l'ont fait échouer dans sa concurrence avec le général Jackson. Depuis 1828 il vivait retiré dans sa terre de Quincy, près de Boston, lorsqu'il fut, en 1830, élu député au congrès, où il soutint chaleureusement, et jusqu'à sa mort, la cause de l'abolition de l'esclavage. [*Conversations-Lexicon* et *Enc. des g. du m.*]

Fenimore Cooper, *Lettres sur les États-Unis.* — *Bibliotheca americana.* — Sparks, *The diplomatic Correspondence of the american revolution.*

ADAMS (*John*), matelot anglais, né en Angleterre vers 1764, mort à Pitcairn le 5 mai 1829. En 1789, il souleva l'équipage du *Bounty* contre son capitaine, et força ce dernier, qui se nommait Bligh, à abandonner son navire dans les parages d'O-taïti. Pour échapper au châtiment qui l'attendait, et ne se croyant pas en sûreté à O-taïti ni aux îles Marquises, il se dirigea avec ses complices vers l'île de Pitcairn, où il aborda le 23 janvier 1790. Ce fut là l'origine d'une petite colonie qui appartient aujourd'hui à l'Angleterre. Les indigènes qui s'y trouvaient furent exterminés par suite d'inimitiés sanglantes, et en 1793 la population de l'île ne se composait que d'Adams, de trois de ses compatriotes, de dix O-taïtiennes, et de quelques enfants. Six ans après, il ne restait plus à Pitcairn qu'Adams et un autre Anglais nommé Young. Un des trois compatriotes d'Adams était parvenu à distiller de l'eau-de-vie de la racine du *ti* (*dracæna terminalis*); il devint fou à force de boire, et se précipita du haut d'un rocher dans la mer. Un autre fut tué par le mari dont il avait voulu enlever la femme. Après cette vie de désordre et de destruction, les survivants se mirent à faire de graves réflexions sur les devoirs qu'ils avaient à remplir. Ils prièrent matin et soir, enseignèrent à leurs enfants les préceptes de la religion, célébrèrent le service divin, et vécurent sobrement en cultivant le sol. La petite colonie prit dès lors un accroissement rapide; en 1814, elle fut visitée par la frégate *le Breton*, à son retour du Chili, et en 1825, par le capitaine Beechey : elle se composait alors déjà de soixante-dix habitants, parmi lesquels ne se trouvaient que deux nouveaux venus. En 1828, l'Angleterre y envoya un missionnaire, M. Buffet. Adams survécut encore un an à l'arrivée de ce missionnaire, après avoir à tous égards mérité le titre de *patriarche de l'île de Pitcairn*.

J. Barrow, *Histoire de la révolte et de la prise du navire* le Bounty; Londres, 1832, in-8°; — Beechey, *Voyage à la mer Pacifique et au détroit de Bering;* Londres, 1831, in-4°. — Shillibeer, *The Briton's voyage to Pitcairn's island*, p. 81-97.

***ADAMS** (*John*), d'Inner-Temple, ingénieur anglais, vivait à Londres dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a publié le premier dictionnaire géographique de l'Angleterre, sous ce titre : *Index villaris, or a geographical table*

of all the cities, market-towns, parishes, villages and Private Seats in England and Wales; London, 1680, in-fol. C'est un ouvrage intéressant, que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit. E. D.

Gough, *British topography*, t. I, p. 51, 724. — Lowndes, *Bibliographer's manual*.

* ADAMS (*Joseph*), médecin anglais, né en 1756, mort le 20 juin 1817. Il exerça sa profession pendant un an à l'île de Madère, et fut, depuis 1805 jusqu'à sa mort, médecin en chef de l'hôpital des variolés à Londres. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Observations on morbid poisons;* London, 1796, in-8°; — *A guide to the island of Madeira, with an account of Funchall;* London, 1801, in-8°. — *A Popular view of vaccination;* London, 1807, in-12.

Watt, *Bibliotheca britannica.* — *London medical and physical journal*, t. XII, p. 575; et t. XI, p. 85.

*ADAMS (*James*), agronome anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage sur l'agriculture, intitulé *Practical essays on agriculture;* London, Th. Cadell, 1789, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1794. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ADAMS (*George*), père et fils, opticiens anglais, vivaient à Londres dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Le père mourut le 5 mars 1786, et le fils le 14 août 1795. Ils ont écrit sur l'électricité, le microscope, la géographie, l'astronomie et la géométrie; leurs ouvrages ont pour titre : 1° *Micrographia illustrata, or the Knowledge of the microscope explained;* London, 1746, in-4° (on trouve dans ce volume une histoire des principales découvertes microscopiques); — 2° *A Treatise describing and explaining the construction and use of new celestial and terrestrial globes;* Lond., 1766, in-8°; 4e édition, 1777; — 3° *An Essay on Electricity, to which is added an Essay on magnetism.*; 2e édition, London, 1785, in-8°; — 4° *Essay on the microscope, containing a practical description of the most improved microscopes;* Lond., 1771, in-8°, et 1787, in-4° (cet ouvrage renferme aussi une histoire générale des insectes, avec des détails sur leurs transformations, leurs mœurs, etc.); — 5° *An essay on vision briefly explaining the fabric of the eye and the nature of vision;* Lond., 1789, in-8° (traduit en allemand et publié à Amsterdam en 1792); — 6° *Astronomical and geographical essays;* Lond., 1789, in-8° (ces essais ont eu un grand nombre d'éditions); — 7° *Geometrical and geographical essays, containing a general description of the mathematical instruments used in geometry*, etc.; London, 1791, in-8°. Il y a quatre éditions de cet ouvrage : la dernière est de 1803.

Biographical Dictionary.

ADAMS (*Guillaume*), navigateur anglais, né vers 1575 à Gillingham, dans le comté de Kent, mort à Firando en 1621. Élevé dans l'école navale à Limehouse, près de Londres, il s'embarqua, le 27 juin 1598, comme pilote sur la flotte de l'amiral hollandais Jacques de Mahn, en destination pour les Moluques. Il aborda, le 19 avril 1600, sur la côte de Bougo, dans l'île de Kiusiu, appartenant au Japon. Il fut retenu à la cour de l'empereur, dont il avait su gagner la faveur, et rendit de grands services aux Hollandais et aux Anglais dans leur commerce avec le Japon. Le tome Ier du *Recueil* de Purchas contient deux lettres d'Adams, où il raconte ses aventures et donne des renseignements curieux sur le Japon.

ADAMS (*Guillaume*), théologien anglais, né à Shrewsbury en 1707, mort en 1789. Il fit ses études à Oxford, et devint archidiacre de Landaff et principal du collége de Pembrocke d'Oxford. On a de lui un volume de *sermons*, 1777, et une réponse à Hume sur son essai touchant les miracles (*An Answer to Hume's Essay on miracles*), in-8°, 1752.

Gentleman's Magazine, 1789.

ADAMS (sir *Thomas*), mort en 1667, lord maire de Londres en 1645, connu par son attachement à Charles Ier. Les républicains cherchèrent le roi dans sa maison, et, se voyant trompés dans leur attente, ils conduisirent Adams à la Tour. Il envoya 11,000 livres sterlings à Charles Ier dans son exil; et à l'époque de la restauration il fut envoyé par la Cité de Londres au-devant de Charles II, qui le créa, en 1661, baronnet. Après sa mort, on fit extraire de son corps une pierre du poids de vingt-cinq onces, qui est déposée au cabinet d'histoire naturelle de Cambridge. Il fonda à Wen, sa patrie, une école et une chaire de langue arabe.

Biographical Dictionary.

*ADAMS (*William*), chirurgien anglais, vivait à Londres dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et s'occupait particulièrement du traitement de la pierre. On a de lui : *A disquisition on the stone and gravel, and other diseases of the bladder, kidneys*, etc.; London, 1773, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADAMSON (*Patrick*), théologien écossais, né en 1536 à Perth, mort en 1591. Après avoir fait ses études en France, il retourna en Écosse où il se maria, et devint archevêque de Saint-André en 1576. Quand les presbytériens l'emportèrent sur les épiscopaux, il ne rougit pas de rétracter tout ce qu'il avait dit auparavant en faveur de l'épiscopat. On a de lui des *poésies latines* qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°, et un traité de *sacro pastoris officio;* Londres, 1619, in-8°. Ses *rétractations* avec sa *vie* se trouvent à la suite d'*Amalvini Musæ*, 1620, in-4°.

Calderwood, *True history of the Church of Scotland*,

p. 53-265. — Spotswood, *History of the Church of Scotland*, p. 276-385.

ADANSON (*Michel*), célèbre voyageur et botaniste français, né à Aix en Provence le 7 avril 1727, mort à Paris le 3 août 1806. Son père, Écossais d'origine, était écuyer de M. de Vintimille, alors archevêque d'Aix. Lorsque ce prélat eut quitté ce siége pour celui de Paris, Adanson fut amené dans cette capitale à l'âge de trois ans. Son éducation fut très-soignée, et il y répondit par des succès prématurés. Il excita une admiration générale lorsqu'on le vit remporter les premiers prix de l'université, et qu'il se trouva, pour ainsi dire, caché sous un Pline et un Aristote in-folio. Needham, naturaliste célèbre par ses découvertes microscopiques, témoin du triomphe de cet enfant, lui fit présent d'un microscope, et lui dit : « Puisque, jusqu'à présent, vous avez « si bien appris à connaître les ouvrages des « hommes, vous devez étudier ceux de la na- « ture. » Ces circonstances entraînèrent Adanson vers l'histoire naturelle. Bientôt il voulut, comme Pline, l'embrasser tout entière, et, comme Aristote, en lier toutes les parties. Il ne négligea cependant aucun genre de connaissances, et suivit assidûment tous les cours du collége de France. Réaumur et Bernard de Jussieu furent ses principaux guides. Il partagea son temps entre le jardin des plantes et les cabinets de ces savants. La nomenclature des plantes cultivées lui devint bientôt familière. Le système de Linné, qui commençait à se propager, excitant son émulation, il en imagina de nouveaux qui lui présentèrent plus de certitude. Ses parents l'avaient destiné à l'état ecclésiastique, et on lui avait donné un canonicat; il y renonça, ne voulant pas suivre une carrière dont les devoirs ne lui auraient pas permis de se livrer tout entier à son goût pour les sciences.

Brûlant du désir de s'instruire, Adanson voulut voyager dans des pays lointains, et il se décida pour le Sénégal. Les motifs de ce choix méritent d'être signalés : « C'est que c'était, dit-il dans une note manuscrite, de tous les établissements européens le plus difficile à pénétrer, le plus chaud, le plus malsain, le plus dangereux à tous les autres égards, et par conséquent le moins connu des naturalistes. » Il ne faut pas avoir un zèle équivoque pour se déterminer sur de pareilles raisons. Plusieurs botanistes célèbres s'étaient transportés avant lui aux extrémités du globe; mais ils y avaient été invités par des souverains, dont la munificence leur assurait un juste dédommagement de leurs dépenses et de leurs dangers. Adanson donna le premier l'exemple d'un plus grand dévouement : il fit cette entreprise à ses frais, et y sacrifia la plus grande partie de son patrimoine. Ce fut le 20 décembre 1748, âgé de vingt et un ans, qu'il partit pour le Sénégal. Dans la traversée, il visita les Açores et les Canaries; et, dès qu'il eut débarqué à l'île de Gorée sur la côte du Sénégal, il se livra aux recherches de tout genre avec une ardeur si persévérante, qu'il recueillit des richesses immenses dans les trois règnes de la nature. Les décrire et les conserver eût été pour tout autre une tâche assez difficile; mais il alla beaucoup plus loin : il découvrit, par son expérience journalière, les défauts et l'insuffisance des méthodes employées jusqu'alors pour classer les êtres naturels, et les faire reconnaître à ceux qui les voient pour la première fois. Tournefort et Linné l'avaient exposé à des méprises. Voyant que les défauts de la méthode de ces grands botanistes tenaient à ce qu'ils avaient fondé leurs classifications sur un trop petit nombre de caractères, il créa le système naturel, établi sur l'ensemble des organes. Ce fut d'abord aux plantes qu'il en fit l'application; mais il reconnut bientôt qu'elle devait s'étendre à tous les êtres, et, suivant son expression, *à toutes les existences*. Il adressa plusieurs lettres à son maître Bernard de Jussieu, pour lui faire part de ses idées. Il fit aussi, pendant son séjour au Sénégal et durant sa traversée, des observations météorologiques suivies jour par jour, et il leva des plans très-détaillés des contrées qu'il parcourut, d'après lesquels il dressa une carte du cours du fleuve du Sénégal, à une assez grande distance. Il recueillit en outre des vocabulaires des langues des diverses peuplades nègres qu'il avait pu fréquenter.

Ce fut avec toutes ces richesses qu'Adanson revint dans sa patrie le 18 février 1754, après cinq ans de séjour dans un climat brûlant et malsain : elles le dédommageaient de ses fatigues et de ses dangers; mais il serait difficilement parvenu à les faire connaître, s'il n'eût trouvé de puissantes ressources dans la fortune et l'amitié de M. de Bombarde, amateur zélé des sciences. Stimulé par ses conseils et aidé de ses secours, il fit paraître en 1757 son *Histoire naturelle du Sénégal*, 1 vol. in-4°, avec une carte. Jamais on n'avait fait connaître avec autant de détails un pays éloigné; et ce n'était cependant qu'une petite partie des matériaux recueillis par l'auteur. Cet ouvrage se termine par une nouvelle classification des *testacés* ou animaux à coquilles. Jusqu'à ce moment les enveloppes brillantes de ces animaux avaient seules occupé les naturalistes, qui les regardaient plutôt comme une décoration des cabinets que comme un sujet d'étude. Adanson fit connaître pour la première fois les animaux qui les formaient, et les rangea suivant sa méthode universelle. Il se borna cependant à leurs formes extérieures, les seules qu'il eût étudiées. Adanson saisit encore cette occasion pour faire un autre essai, celui d'une nouvelle nomenclature qui consiste à désigner chaque être, regardé comme espèce, par un nom primitif ne tenant à aucune langue, et exclusivement affecté à cette désignation. En 1756, il lut à l'Académie des sciences, dont il avait été nommé correspondant en 1750, un

mémoire *sur le baobab*, qui fut inséré d'abord dans les *Mémoires des Savants étrangers*, et ensuite dans ceux de l'Académie pour l'année 1761. Avant cette époque, on ne connaissait ce végétal que par le rapport de quelques voyageurs, et on était tenté de mettre au rang des fables la grosseur (de 29 à 30 pieds de diamètre) qu'ils lui donnaient. Adanson non-seulement confirma leur récit, mais il fit connaître l'accroissement progressif de cet arbre extraordinaire, dont il signala le premier l'analogie avec les *malvacées*. Ce fut d'après les mêmes principes qu'il publia dans les *Mémoires de l'Académie* l'*histoire des arbres qui produisent la gomme dite d'Arabie*, l'un des principaux objets de commerce du Sénégal (*Mém. de l'Acad.*, 1773 et 1779).

Ces ouvrages méritèrent à Adanson, en 1759, la place d'académicien titulaire; mais il aurait peut-être été forcé de s'en tenir à ces essais, si M. de Bombarde, par ses sollicitations et par les secours généreux qu'il lui fournit, ne l'eût déterminé à publier ses *Familles des Plantes*, 2 vol. in-8°; elles parurent en 1763. Adanson a rassemblé dans ces deux volumes de riches documents, et cet ouvrage aurait fait prendre une nouvelle face à la botanique, en la débarrassant à jamais des liens systématiques et la ramenant à l'étude des rapports naturels, si Linné, qui soutenait l'opinion contraire, n'eût pris un tel ascendant sur son siècle, qu'Adanson ne put le surmonter. On profita de quelques détails qui donnaient prise à la critique, telle que la tentative d'une nouvelle orthographe; et bientôt cette réforme tomba dans l'oubli. Cependant elle ne fut pas négligée par tout le monde; car, depuis sa publication, on a présenté comme des découvertes des faits qui s'y trouvent énoncés. L'auteur ne tarda pas à reconnaître lui-même les taches ou, pour mieux dire, les bizarreries qu'on lui avait reprochées; et il résolut de donner, cinq ans après, une nouvelle édition de ses *Familles des Plantes*, où il y avait fait les changements nécessaires et des additions nombreuses; c'est ce qui lui fit concevoir le plan d'une encyclopédie complète. On lui avait fait espérer que Louis XV favoriserait cette entreprise. Bercé par cette espérance, il ne s'occupa qu'à en rassembler les matériaux. En peu de temps ils devinrent immenses, et en 1774 il les soumit à l'Académie, sous ce titre : *Plan et Tableau de mes ouvrages manuscrits et avec figures, depuis l'année* 1771 *jusqu'en* 1775, *distribués suivant une méthode naturelle découverte au Sénégal en* 1749. Premier ouvrage: *Ordre universel de la nature, ou Méthode naturelle comprenant tous les êtres connus, leurs qualités matérielles et leurs facultés spirituelles, suivant leur série naturelle, indiqués par l'ensemble de leurs rapports*, 27 vol. in-8°. Deuxième : *Histoire naturelle du Sénégal*, 8 vol. in-8°. Troisième : *Cours d'histoire naturelle*. Quatrième : *Vocabulaire universel d'histoire naturelle, servant de table à l'Ordre universel*, 1 vol. in-fol. de 1000 pages. Cinquième : *Dictionnaire d'histoire naturelle*. Sixième : quarante mille *figures de* quarante mille *espèces d'êtres connus*. Septième : *Collection de* trente-quatre mille *espèces d'êtres conservés dans mon cabinet* (Voyez *Journal de Physique*, mars 1775). On ne saurait imaginer l'étonnement que produisit une telle annonce. Les commissaires, nommés sur sa demande pour examiner son plan, trouvèrent ce travail prodigieux; mais il ne leur parut pas également avancé dans toutes les parties; par exemple, les quarante mille figures n'étaient autre chose que la collection de toutes celles qui avaient été publiées jusqu'alors. Cet examen donnait une haute idée des connaissances et de l'activité d'Adanson, mais il n'eut pas le résultat que cet infatigable savant en attendait.

On s'accoutuma dès lors à le regarder comme livré à la poursuite d'un projet chimérique. Le tort d'Adanson n'était pas de tenir à ce plan, mais de croire qu'il pouvait l'exécuter à la fois et d'un seul jet : s'il eût voulu le publier par parties, successivement, on ne pouvait douter qu'il ne fût parvenu à le réaliser. La seconde édition des *Familles* était réellement l'encyclopédie de la botanique. Sa classification des coquilles du Sénégal démontre qu'Adanson était en état de traiter tout le règne animal d'une manière aussi complète. Quant aux autres sciences, il est certain que, malgré l'étendue de ses connaissances, il y aurait eu de la témérité de sa part de prétendre les tirer de son propre fonds; aussi l'état de ses manuscrits prouve-t-il que telle n'était pas son intention. C'étaient des cadres dans lesquels il voulait enchâsser les matériaux pris ailleurs. Il ne fut pas découragé par ce défaut de succès, et il continua à augmenter ses matériaux. Chaque année, il croyait atteindre au terme; cependant il ne publia plus aucun ouvrage considérable. Il se borna à communiquer à l'Académie des sciences un petit nombre de mémoires, dont l'importance et le mérite font regretter ce qu'il ne publia pas. C'est ainsi qu'en 1766 (*Mém. de l'Acad.*) il traita la grande question de savoir si les espèces des plantes changent par le mélange des poussières des étamines, ou si elles sont invariables. Il fit beaucoup d'expérience sur les céréales, et avait obtenu deux variétés d'orge; mais elles ne se sont pas propagées longtemps, ce qui fit voir que ces prétendues espèces nouvelles n'étaient que des monstruosités inféconds. Il avait, d'après Linné, adopté la première opinion dans ses *Familles des Plantes*; mais de nombreuses observations lui prouvèrent le contraire.

En 1767 il avait observé des plantes aquatiques, auxquelles il donna le nom de *tremella*, et qui paraissent avoir des mouvements spontanés (*Mém. de l'Académie*, année 1767). Ces substances fibreuses, vertes, vivant au fond des eaux, et

qu'Adanson croyait être des plantes, sont, suivant Vaucher, des zoophytes. Ce naturaliste leur donna le nom d'*oscillatoria Adansonii*. Il publia, en 1767, des observations sur les ravages de l'hiver précédent; par là il fit connaître avec un peu de détail sa manière d'observer les phénomènes météorologiques. Enfin, en 1773, il fut chargé de faire les articles de botanique concernant les végétaux exotiques, pour le Supplément de l'*Encyclopédie*. La botanique avait été jusqu'alors extrêmement négligée dans cet ouvrage: chacun des articles d'Adanson fut un traité complet de la plante qui en est le sujet. Il donna ainsi l'idée de la manière dont il voulait traiter l'universalité des plantes; mais cette extension était inconciliable avec les limites dans lesquelles il fallait se renfermer, et les éditeurs l'arrêtèrent à la quatrième lettre. Dans quelques autres mémoires, Adanson fit connaître l'étendue et la variété de ses connaissances, d'abord en faisant l'histoire du *taret*, coquillage bivalve qui ronge les vaisseaux et les pieux, et qui a menacé l'existence même de la Hollande (*Mém. de l'Acad.*, année 1759); ensuite, en indiquant l'électricité comme la cause de la commotion que font sentir certains poissons : il avait fait ses expériences sur le *silure trembleur* (*Voyage au Sénégal*, p. 134). Il fut aussi le premier qui annonça la propriété de la tourmaline, dans une lettre adressée à Buffon sous le nom supposé de *Ruga Carafa*, publiée in-4° en 1759 (Voy. le Joyand, *Notice sur Adanson*, p. 12). Il avait, en 1753, fourni à l'administration de la compagnie des Indes un vaste plan pour former sur la côte d'Afrique une colonie où l'on pourrait cultiver toutes les plantes qui produisent les denrées coloniales, sans vouer les nègres à l'esclavage. Ce plan, qui pouvait conduire sans troubles à l'abolition de la traite, fut mieux apprécié par les étrangers que par les Français. Les Anglais surtout, qui s'étaient emparés du Sénégal en 1760, lui firent les propositions les plus avantageuses pour l'engager à communiquer ce plan, ainsi que les renseignements qu'il avait rapportés sur ce pays; mais il s'y refusa, par un sentiment de patriotisme qu'il portait jusqu'à l'exaltation. Ce fut avec le même désintéressement qu'Adanson, vraiment philosophe, rejeta les offres brillantes qui lui furent faites en 1760 par l'empereur d'Autriche, en 1766 par Catherine II, et enfin par le roi d'Espagne, pour venir se fixer dans leurs États.

Malgré ses nombreux travaux, Adanson fit aussi plusieurs voyages dans les différentes parties de la France. Il visita les côtes de l'Océan et celles de la Méditerranée. En Provence, il découvrit l'araignée si célèbre sous le nom de tarentule, qui passait autrefois pour être si venimeuse dans le royaume de Naples; elle existe vraisemblablement de toute antiquité en Provence, sans s'être jamais fait remarquer par l'effet de son venin. Adanson avait été nommé censeur royal en 1759 : le traitement de cette place, celui d'académicien, et les pensions qu'il avait obtenues successivement, lui procurèrent une aisance qui aurait été fort au delà de ses désirs; mais, toujours dominé par l'idée qu'il pourrait un jour réaliser le vaste plan qu'il avait conçu, il sacrifiait tous ses moyens pour en accélérer l'exécution. Mais la révolution de 93 les lui enleva. La perte à laquelle il fut le plus sensible fut celle d'un jardin dans lequel il suivait depuis plusieurs années des expériences multipliées sur la végétation. Il y avait particulièrement réuni un grand nombre de variétés de mûriers, et il eut la douleur de le voir ravager en sa présence. Il continua néanmoins ses travaux, malgré le dénûment auquel il était réduit. On l'eût peut-être longtemps ignoré, si l'Institut, lors de sa création, ne l'eût invité à venir prendre place parmi ses membres. Il répondit qu'il ne pouvait se rendre à cette invitation, *parce qu'il n'avait pas de souliers*. Le ministre de l'intérieur lui fit accorder une pension. Il avait acquis, des débris de sa fortune, une maison petite, incommode et malsaine, avec un jardin, dont le peu d'étendue ne lui avait permis de réunir, pour ainsi dire, que des représentants de chacune de ses familles.

Adanson avait reçu de la nature un tempérament robuste; mais l'excès du travail, et surtout un long séjour dans le Sénégal, l'avaient altéré. Il était très-sensible au froid, et il lui était survenu des douleurs rhumatismales; il se plaignait que le siége de son mal était dans les os. Un jour, en allant de son lit à un fauteuil, il sent fléchir une cuisse; il s'écrie qu'elle est cassée, ce qui se trouva vrai. Reporté sur son lit, il y languit encore six mois, pendant lesquels il conserva toutes ses facultés morales. Il s'entretenait de son grand ouvrage, qu'il se flattait de faire imprimer dès qu'il serait rétabli. — Il mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Un petit nombre d'ouvrages imprimés a marqué sa carrière littéraire; mais il a laissé une immense quantité de manuscrits. Pour juger de leur mérite, il faudrait que son chef-d'œuvre, les *Familles des plantes*, reparût dans une deuxième édition, avec les changements et les additions qu'il voulait y faire. Buffon a fait connaître, d'après Adanson, plusieurs quadrupèdes et plusieurs oiseaux d'Afrique. Geoffroy Saint-Hilaire a décrit le *galago*, espèce fort singulière de la famille des quadrumanes, d'après l'exemplaire que possédait Adanson. Selon G. Cuvier, il avait connu le sanglier d'Éthiopie bien avant qu'Allamand et Pallas l'eussent décrit.

Adanson attachait trop peu d'importance aux agréments extérieurs, et aux ménagements qu'exige la société : aussi n'a-t-il pas joui de ses avantages. Pour ne pas dérober un instant à ses études, il se séquestra tout à fait du monde; il prit sur son sommeil et sur le temps de ses repas. Lorsque quelque hasard permettait de pénétrer jusqu'à lui, on le trouvait couché au milieu de papiers innombrables qui couvraient son lit et le plancher. Des

marques non équivoques d'impatience engageaient l'imprudent visiteur à ne pas l'interrompre. Il s'emportait et se calmait facilement, et dans toutes les occasions il manifestait avec excès la vivacité et la franchise de son caractère. Son amour-propre était extrême; mais la bonhomie et la naïveté avec lesquelles il l'exprimait le faisaient excuser, et n'offensaient personne. Si on lui témoignait de l'intérêt, il était susceptible de la plus vive reconnaissance. On l'a vu, peu de jours avant sa mort, occupé à faire des vers latins adressés à l'empereur Napoléon et à M. de Champagny, alors ministre de l'intérieur, pour les remercier d'un bienfait qu'il venait de recevoir.

Adanson était petit de taille, mais bien proportionné et très-adroit; ses cheveux étaient roux; sa figure ne plaisait pas au premier abord; mais quand il parlait, sa physionomie s'animait par degrés, et ses yeux étincelaient. Le buste qu'on a fait d'Adanson est très-ressemblant. Une gravure nous donne aussi son portrait dans le n° XIII des *Annales des Voyages*. Bernard de Jussieu, frappé des connaissances qu'annonçait Adanson par son mémoire sur le baobab, avait nommé *adansonia* le genre de ce végétal. Mais Adanson a constamment refusé cet honneur, à cause de la différence de son opinion sur la nomenclature. Linné ne voulait admettre que les noms grecs ou latins, et, à leur défaut, ceux qui proviennent des botanistes; Adanson, au contraire, voulait conserver avant tout les noms de pays. — « Tant qu'il put, dit Cuvier, méditer et écrire, il ne perdit rien de sa sérénité. C'était une chose touchante de voir ce pauvre vieillard courbé près de son feu, s'éclairant à la lueur d'un tison, cherchant d'une main faible à tracer encore quelques caractères, et oubliant toutes les peines de la vie pour peu qu'une idée nouvelle, comme une fée douce et bienfaisante, vînt sourire à son imagination. Il demanda, dans son testament, qu'une guirlande de fleurs prises dans les cinquante-huit familles qu'il avait établies, fût la seule décoration de son cercueil : passagère mais touchante image des monuments plus durables qu'il s'est érigés lui-même! »

Voici le jugement émis par ce même savant sur l'idée mère des travaux d'Adanson : « Les livres de Linnæus, renfermant sous un petit volume une immense série d'êtres de toutes classes, étaient le manuel des savants; ceux de Buffon, offrant dans une suite de portraits enchanteurs un choix des êtres les plus intéressants, faisaient le charme des gens du monde : mais tous les deux, presque exclusivement livrés à leurs idées particulières, avaient trop négligé un point de vue essentiel, l'étude de ces rapports multipliés des êtres, d'où résulte leurs divisions en familles fondées sur leur propre nature; et c'était précisément là ce qui avait fait le principal sujet des méditations d'Adanson. Il vanta d'abord une méthode que l'on peut appeler *empirique*, celle de la comparaison effective des espèces; et il imagina pour l'appliquer un moyen qui lui est propre, et qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme infiniment ingénieux. Considérant chaque organe isolément, il forma de ses différentes modifications un système de division dans lequel il rangea tous les êtres connus. Répétant la même opération par rapport à beaucoup d'organes, il construisit ainsi un nombre de systèmes tous artificiels, et fondés chacun sur un seul organe arbitrairement choisi. Il est évident que les êtres qu'aucun de ces systèmes ne séparait seraient infiniment voisins, puisqu'ils se ressemblaient par tous leurs organes; la parenté serait un peu moindre dans ceux que quelques systèmes ne rassembleraient pas dans les mêmes classes; enfin, les plus éloignés de tous seraient ceux qui ne se rapprocheraient dans aucun système. Cette méthode donnerait donc une estimation précise du degré d'affinité des êtres indépendants de la connaissance rationnelle et physiologique de l'influence de leurs organes; mais elle a le défaut de supposer une autre connaissance qui, pour être simplement historique, n'en est pas moins étendue ni moins difficile à acquérir, celle de toutes les espèces et de tous les organes de chacune. Un seul de ceux-ci négligé peut conduire aux rapports les plus faux; et Adanson lui-même, malgré le nombre immense de ses observations, en fournit quelques exemples. C'est là ce qu'il appelait sa *méthode universelle*, et c'est aussi l'idée mère qui domine dans tous ses grands ouvrages imprimés ou manuscrits. »

Dupetit-Thouars, dans la *Biographie universelle*. — Cuvier, *Éloge d'Adanson*. — Joyand, *Notice sur la vie d'Adanson*. — Smith, *Correspondance of Linnæus*.

ADASCHEFF ou **ADASCHEU** (*Alexis*), homme d'État russe, ministre d'Iwan IV au seizième siècle. Il fit promulguer une sorte de code approuvé par le clergé, et appela à Moscou un grand nombre d'artistes et de savants allemands vers 1552. Il accompagna son maître dans l'expédition de Casan, conclut des traités de commerce avantageux, et incorpora la Livonie à l'empire russe. Malgré ces services éminents, Adascheff tomba en disgrâce, et termina ses jours dans une prison, à Dorpat.

Son frère, *Daniel Adascheff*, se distingua dans une expédition contre les Tatares de la Tauride, qui furent entièrement défaits.

Turgeniev, *Historica Russiæ monumenta*. — Karamzin, *Histoire de l'empire de Russie*.

***AD-DEMIRI** (*Mohamed-ibn-Moura*), surnommé *Kemalou'ddin* (Complément de la foi), connu aussi sous le nom d'*Abou'l-Baka*, naturaliste arabe, natif de Démir, près de Damiette en Égypte, mort en 1406 de J.-C. Il composa plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, dont le principal est un dictionnaire intitulé *Hayatou-l-hayouan* (les Vies des créatures animées). On en trouve des copies dans les bibliothèques d'Oxford, de Leyde, de Paris et de Rome. Cet ouvrage est plus estimé pour les notices histo-

riques et biographiques que pour les notions scientifiques qu'il renferme. Il est souvent cité par Bochart dans son *Hierozoïcon*. Tychsen en a publié quelques extraits à la fin de sa Grammaire arabe, et Silvestre de Sacy, dans la traduction française d'Oppien (*Cynegetica*) par Belin de Ballu.

Hadji Khalfah, *Dictionn. encyclopédique* (arabe), au mot HAYAT. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

ADDINGTON (*Antoine*), médecin anglais, né vers 1718, mort en 1790. Il étudia au collége de la Trinité à Oxford, où il fut reçu maître ès arts en 1740, et docteur en 1744. Ses connaissances le firent admettre, en 1756, au collége des médecins de Londres. Il fut lié intimement avec lord Chatham; et lorsque celui-ci se retira des affaires après la paix de 1762, Addington fut choisi par lord Bute pour négocier sa rentrée au ministère. On a de lui : 1° *Essai sur le scorbut, suivi d'une Méthode pour conserver l'eau douce en mer;* 1 vol. in-8°, 1735. L'auteur recommande l'emploi d'une demi-once d'acide chlorhydrique pour empêcher la putréfaction d'un tonneau d'eau; — 2° *Essai sur la mort des bestiaux*, in-8°; — 3° *Sur une négociation entre lord Chatham et lord Bute*, broch. in-8°. Ses connaissances médicales ne lui furent pas inutiles, quand George III tomba en démence. Antoine Addington, qui s'était spécialement occupé du traitement des maladies mentales, déclara solennellement dans la chambre des pairs, où il avait été appelé, « que le roi recouvrerait bientôt la santé, et que l'accès devait être passager chez un homme qui n'avait jamais été attaqué de mélancolie. » Cette déclaration, contredite par l'événement, ne nuisit pas au jeune Pitt : ses doctrines politiques commencèrent alors à l'affermir en même temps que son autorité. Le fils d'Addington profita habilement du savoir de son père, comme on en pourra juger par l'article suivant.

Gentleman's Magazine, vol. XLVIII, p. 445; et vol. LX, p. 283-370.

ADDINGTON (*Henri*), lord Sidmouth, né en 1755, mort le 15 février 1844. Fils du médecin Ant. Addington, il joignit à l'étude de la profession de son père un goût décidé pour la science politique. Il fut élevé avec le fils de lord Chatham, William Pitt. La rapide et brillante carrière de son ami lui ouvrit bientôt à lui-même le chemin des honneurs et des dignités. Il entra, en 1782, à la chambre des communes, où il appuya constamment Pitt dans sa lutte contre Fox. Nommé, en 1789, orateur de cette chambre, il conserva ce poste honorable après la convocation du nouveau parlement. Toujours fidèle au parti de Pitt, il ne cessa de voter avec lui que lorsqu'en 1792 Wilberforce proposa la suppression de la traite des nègres. Addington opinait pour la suppression graduelle, et il obtint que l'époque en fût reculée jusqu'en 1800; mais cette différence accidentelle entre leurs opinions n'altéra ni leur intimité, ni l'accord habituel de leur système politique. Le 16 mars 1801, Pitt résigna la dignité de chancelier de l'échiquier en faveur de son ami : ce fut en cette qualité qu'Addington fit sur les finances de l'Angleterre plusieurs rapports où l'on remarque le talent d'embellir un sujet aussi aride par une élocution simple, noble et élégante. Il contribua activement à la conclusion du traité de paix d'Amiens (mars 1802); mais il essuya bientôt, à cause de quelques clauses de ce traité, l'opposition la plus violente tant de la part de ses anciens adversaires que de quelques nouveaux, tels que Windham et Grenville. Cependant aussitôt qu'une rupture de la paix fut jugée nécessaire, il fut le premier à réclamer des mesures hostiles : vers la fin de 1803, il fit un appel général aux armes, et ordonna la défense des côtes. Mais il avait trop peu d'énergie et d'audace pour rassurer la nation et inspirer de la confiance aux partis. Il avait, de plus, un adversaire puissant et acharné dans le prince de Galles, depuis George IV, qu'il avait traité avec dureté pour complaire à son père, George III. La maladie du roi, dans les premiers mois de 1804, lui causa de vives inquiétudes : ses ennemis voulurent profiter de cette circonstance pour le renverser; mais le prompt rétablissement du monarque déconcerta leurs projets. Néanmoins de nouvelles attaques dont il fut l'objet le forcèrent enfin à quitter le ministère; et le 15 mai il remit les sceaux de l'État entre les mains de Pitt, qui s'était lui-même rangé depuis un an dans l'opposition. Le roi, qui aimait Addington, l'éleva à la pairie avec le titre de vicomte (*viscount*) *Sidmouth;* il l'admit dans son conseil privé, et le combla de tant de faveur que les ministres en furent vivement blessés. Pitt parvint à le faire sortir du conseil privé à l'occasion du procès de lord Melville (Dundas), accusé de malversation, procès que Sidmouth avait fait reprendre avec un zèle imprudent. Après la mort de Pitt, Sidmouth forma en janvier 1806, avec Fox et Grenville, un nouveau ministère qui se disloqua quelques mois après, à la mort de Fox. — Lorsqu'en 1812 lord Liverpool remplaça comme premier lord de la trésorerie le malheureux Perceval qui venait d'être assassiné, lord Sidmouth rentra encore une fois dans le cabinet de Saint-James comme ministre secrétaire d'État de l'intérieur; mais en 1822, à la mort de lord Castelreagh, il se retira tout à fait des affaires, et M. Peel fut son successeur. Addington mourut dans la retraite à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. [*Conversations-Lexicon.*]

ADDISON (*Joseph*), célèbre poëte anglais, né le 1er mai 1672 à Milston dans le Wiltshire, mort le 17 juin 1719. Il fit ses premières études dans le lieu de sa naissance, et les acheva à Lichtfield, où son père avait été nommé doyen. A quinze ans, il fut envoyé à l'université d'Oxford, où il s'appliqua plus particulièrement à la poésie

latine. Il y composa plusieurs poëmes (*Miscellany poems*) qui excitèrent l'admiration de ses maîtres, et furent publiés dans un recüeil intitulé *Musarum anglicarum analecta*, vol. II, an. 1699. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il commença à écrire dans sa langue, en prose et en vers. Son premier essai fut une traduction en vers de la plus grande partie du 4e livre des *Géorgiques* de Virgile. Sa réputation naissante lui fit trouver en lord Somers et lord Montague, chancelier de l'échiquier, et depuis lord Halifax, des protecteurs puissants. En 1695, il adressa un poëme au roi Guillaume III, qui n'avait aucun goût pour la littérature, mais qui, sur la foi de ses ministres, plus éclairés que lui, n'eut pas de peine à accorder quelque encouragement à un jeune homme d'une si grande espérance. Addison témoigna le désir de voyager, et il obtint, pour cet objet, une pension de 300 livres sterling. Il passa en France, et s'arrêta une année entière à Blois. De là il se rendit en Italie, but principal de son voyage. Dans un court séjour qu'il fit à Paris, il vit Boileau, à qui il présenta un exemplaire de ses poésies latines. On prétend que Boileau, après les avoir lues, dit à l'auteur que, s'il les avait connues plus tôt, il n'aurait pas écrit contre Perrault, parce qu'il les trouvait dignes d'être comparées aux plus beaux ouvrages de l'antiquité. Cette anecdote a peu de vraisemblance.

Addison vit l'Italie plus en poëte qu'en observateur politique ou moral, si l'on en juge par la relation de son voyage, où il rappelle avec complaisance tous les passages des auteurs classiques qui peuvent s'appliquer aux lieux qu'il parcourt et aux objets qui le frappent; mais, sous ce rapport même, son voyage est particulièrement intéressant et instructif : on en a fait plusieurs éditions en Angleterre, et il a été traduit en français. Pendant son absence, il s'était fait de grands changements dans le ministère; ses protecteurs, Montague et Somers, avaient perdu leurs places. Sa pension ne lui étant plus payée en Italie, il fut réduit, pour être en état de continuer son voyage, à se charger de ramener en Angleterre un jeune Anglais qui avait perdu son gouverneur en Italie. De retour à Londres, il se trouva dans un état de dénûment assez pénible, mais qui ne fut pas de longue durée. La bataille de Blenheim vint enivrer de joie la nation, en 1704. Les poëtes médiocres s'empressèrent à l'envi, comme c'est l'usage, de célébrer cette victoire. Lord Godolphin se plaignit un jour à lord Halifax de ce que ce glorieux événement n'était pas célébré comme il devait l'être, et témoigna le désir qu'une si noble tâche fût confiée à quelque grand poëte. Halifax lui répondit que le génie ne trouvait pas d'encouragements, tandis qu'on prodiguait le revenu public à des hommes sans mérite, en négligeant ceux dont les talents pouvaient être employés d'une manière honorable pour leur pays. Godolphin convint du fait, et promit des récompenses distinguées pour le poëte qui chanterait plus dignement le triomphe national à Blenheim. Halifax nomma alors Addison, mais exigea en même temps que Godolphin vît lui-même cet écrivain, et lui proposât le travail dont il voulait le charger. Cela fut exécuté; et Addison n'avait pas encore achevé son poëme, que, pour récompense de son zèle, il obtint la place de commissaire des appels, que quittait le célèbre Locke. En 1705, il accompagna lord Halifax à Hanovre; l'année suivante, il fut nommé sous-secrétaire d'État.

Un opéra italien qui s'établit alors à Londres excita une grande division dans toutes les classes de la société. Cette nouvelle musique était encouragée dans le grand monde, par esprit de mode plus encore que par goût; mais elle déplaisait aux oreilles qui n'y étaient point accoutumées, et choquait surtout les préventions naturelles du peuple anglais contre tout ce qui est étranger. Au milieu de cette effervescence des esprits, Addison tenta de faire entendre un drame musical en langue anglaise. Il composa, en 1707, l'opéra de *Rosamonde*, sagement conduit et élégamment écrit; mais, soit que la musique en fût mauvaise ou que l'action manquât d'intérêt, l'opéra n'eut aucun succès au théâtre. L'auteur, persuadé que l'ouvrage serait mieux jugé à la lecture, le fit imprimer et le dédia à la duchesse de Marlborough, femme intrigante, généralement haïe, qui n'avait aucun goût pour la littérature, et n'en avait pas même la prétention. Cette dédicace fit peu d'honneur au caractère d'Addison. — Le marquis de Warton ayant été nommé vice-roi d'Irlande, Addison le suivit comme secrétaire du gouvernement, et fut en même temps nommé garde des archives de la tour de Birmingham, place à peu près sans fonctions, avec un traitement de 300 livres sterling par an. C'était un contraste assez bizarre que l'association de deux caractères aussi différents que ceux de Warton et d'Addison : le premier était un jeune homme impie, débauché, non-seulement dépourvu de toute vertu, mais même affichant ouvertement tous les vices; Addison, au contraire, montrait dans toute sa conduite un grand respect pour la religion et pour la morale : mais ils étaient l'un et l'autre des agents du même parti, et, à cette époque, l'esprit de parti était en Angleterre à son plus haut degré d'effervescence. C'est pendant son séjour en Irlande que Steele, avec qui il était uni d'amitié dès l'enfance, conçut le projet d'une feuille périodique d'un genre nouveau, à laquelle il donna le titre de *Tatler* (le Babillard). Il n'avait point communiqué son secret à Addison, qui cependant ne tarda pas à reconnaître l'auteur, et s'associa bientôt à l'entreprise. Le premier numéro parut à Londres le 12 avril 1709. Le *Babillard* ne fut continué que quelques mois, et fut remplacé par un autre ouvrage du même genre, mais conçu sur un plan plus étendu; plus particulièrement consacré à la peinture des mœurs et à l'application des principes de la morale aux devoirs habituels de la vie sociale. Il eut pour titre le *Spectator* (Spectateur), ouvrage périodique dont

le premier numéro parut à Londres le 1er mars 1711 ; il a été traduit dans toutes les langues, a obtenu partout à peu près le même succès, et semble avoir contribué à la célébrité de son auteur plus qu'aucune autre de ses productions. Avant le *Tatler,* il n'avait paru en Angleterre aucun ouvrage qui eût le même but et la même forme. On y connaissait, depuis longtemps, des feuilles périodiques qui avaient pour objet la politique et les nouvelles; mais le *Tatler* et le *Spectator* furent les premières où l'on se proposa de présenter un tableau des mœurs du temps, en peignant les caractères, en censurant les vices, en relevant les ridicules et les travers dominants dans la société, et en employant alternativement la gravité de la raison, le ton du sarcasme et de l'ironie, et quelquefois les formes ingénieuses de l'apologue et de l'allégorie.

Dans ces différents genres d'esprit et de style, Addison est celui qui a montré le plus de talent et le meilleur goût. Il a servi de modèle à beaucoup d'écrivains distingués qui pendant longtemps ont coopéré à l'envi aux nombreuses imitations du *Spectateur* qui ont paru depuis en Angleterre et dans d'autres pays de l'Europe. En 1713, Addison se montra au monde littéraire avec un nouveau caractère : il fit jouer sa tragédie de *Caton*. Il en avait, dit-on, conçu le plan et exquissé les premières scènes dans son voyage en Italie. Plusieurs années après son retour, il en avait composé les quatre premiers actes, et il fut arrêté par les difficultés qu'il trouva à en faire le dénoûment. Il en vint cependant à bout, et se détermina à faire jouer sa pièce. Elle eut un succès extraordinaire : trente-cinq représentations, données sans interruption, purent à peine rassasier la curiosité publique. Elle fut également admirée et applaudie dans les représentations qu'on en donna ensuite, tant à Londres que dans d'autres villes de l'Angleterre. On voyait, pour la première fois, sur le théâtre anglais, une action tragique conduite avec régularité sans événements bizarres, des scènes intéressantes sans les mouvements exagérés des passions, un style constamment noble et élégant, sans enflure et sans disparate. Voltaire a parlé de cette tragédie avec autant de goût que d'impartialité : « M. Addison, dit-il, est le premier « Anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. « Je le plaindrais s'il n'y avait mis que de la rai- « son. Sa tragédie de *Caton* est écrite, d'un bout « à l'autre, avec cette élégance mâle et énergique « dont Corneille, le premier, donna chez nous « de si beaux exemples dans son style inégal. Il « me semble que cette pièce est faite pour un « auditoire un peu philosophe et très-républicain. « Je doute que nos jeunes dames et nos petits- « maîtres eussent aimé Caton en robe de cham- « bre, lisant les *Dialogues de Platon* et faisant « ses réflexions sur l'immortalité de l'âme. » Mais il faut convenir que ces genres de mérite n'auraient pas suffi pour exciter à ce point l'admiration du peuple anglais, si elle n'avait été échauffée et soutenue par un intérêt plus puissant encore que celui qui naissait du fond du sujet et de la perfection du style. Addison, constamment attaché au parti des whigs, flattait particulièrement ce parti par les sentiments exaltés de liberté qu'il mettait dans la bouche de Caton, et par l'éloquente énergie avec laquelle il savait les exprimer.

A cette époque, la lutte des whigs et des torys agitait avec violence la nation anglaise. Le succès de *Caton* fut donc un triomphe pour la faction des whigs. Cependant, comme Addison, en faisant parler des Romains, n'exaltait la liberté que d'une manière générale, sans aucune allusion directe aux factions qui divisaient l'Angleterre, les torys ne voulurent pas se montrer les ennemis de cette liberté, qu'ils voulaient ainsi que les whigs, mais qu'ils voyaient dans l'augmentation du pouvoir monarchique, tandis que ceux-ci la cherchaient dans l'augmentation du pouvoir populaire. Ainsi, les torys affectèrent de joindre leurs applaudissements à ceux du parti opposé; et Bolingbroke, qui était le chef du parti tory, assistant à la première représentation de *Caton,* fit venir dans sa loge l'acteur Boath, chargé du principal rôle, et lui remit une bourse de 50 guinées, comme « une récompense, dit-il, « de ce qu'il avait si bien défendu la cause de la « liberté contre un dictateur perpétuel. » Les whigs, dit Pope, se proposaient de faire aussi un présent à Boath; mais ils attendaient qu'ils pussent l'accompagner d'une phrase aussi heureuse. Lorsque la chaleur des factions se fut amortie, l'effet de cette tragédie s'affaiblit insensiblement au théâtre, où bientôt elle parut trop languissante dans l'action, et trop dénuée de mouvement et d'intérêt. On fut frappé de l'insipidité des scènes d'amour que l'auteur y avait introduites, pour se conformer à l'usage. Lorsqu'après quelques années on essaya de remettre cette pièce au théâtre, on parut beaucoup moins touché des beautés qu'on y avait admirées autrefois, que des défauts dont l'effervescence des esprits avait affaibli l'impression : elle fut froidement accueillie, et depuis, presque entièrement abandonnée; mais c'est un ouvrage que les gens de goût liront toujours avec intérêt, et où ils admireront non-seulement une versification élégante et harmonieuse, mais encore des descriptions animées et poétiques, des scènes touchantes, et une foule de sentiments nobles, exprimés avec énergie. Le *Caton* fut censuré à Oxford, comme un ouvrage de parti; mais il y trouva de chauds défenseurs. Peu de temps après sa publication, il fut traduit en italien par Salvini, et la traduction fut représentée sur le théâtre de Florence; d'un autre côté, les jésuites de Saint-Omer en donnèrent une traduction latine qu'ils firent jouer par leurs écoliers. Les pièces de vers qui furent composées dans le temps à l'honneur de *Caton* sont innombrables.

Addison s'essaya aussi dans la comédie : il composa *le Tambour, ou la Maison hantée par des esprits* (*The drummer or the haunted*

house), joué en 1715. Il ne s'en fit pas connaître pour l'auteur, même à ses amis. Quoiqu'on trouve dans cette pièce beaucoup d'esprit, des scènes comiques et un caractère original bien tracé, la représentation n'eut aucun succès. L'imitation qu'en a faite Destouches, sous le titre du *Tambour nocturne*, a été mieux reçue sur notre théâtre, où elle est restée comme pièce de répertoire. Après la mort de la reine Anne, Addison fut porté, par les circonstances, à divers emplois publics. Il alla, pour la seconde fois, en Irlande en qualité de secrétaire du vice-roi, le comte de Sunderland; il fut fait ensuite lord du bureau du commerce; enfin, en 1717, il se vit élevé à la place de secrétaire d'État. Dans l'année précédente, il avait épousé la comtesse douairière de Warwick; mais ce mariage ne contribua pas plus à son bonheur que son élévation au ministère n'ajouta à l'opinion qu'il avait donnée de son esprit et de ses talents. Il n'était parvenu qu'à force de temps et de soins à obtenir la main de la comtesse, femme vaine, qui croyait descendre de son rang en s'unissant à un homme sans titre et sans dignités. Elle consentit à l'épouser, dit Samuel Johnson, à peu près sur le même pied qu'une princesse du sang ottoman épouse un sujet turc. Quant à la place de secrétaire d'État, Addison ne tarda pas à faire remarquer son incapacité à en remplir les fonctions. Dans la chambre des communes il se montra hors d'état de prononcer un discours, et par conséquent d'appuyer et de défendre les mesures du gouvernement. On a conservé l'anecdote suivante : Peu de temps après son entrée dans la chambre des communes, Addison se leva pour parler sur une question importante; et, s'adressant à l'orateur, suivant l'usage, il dit : *Monsieur, je conçois*.... Puis, voyant tous les yeux fixés sur lui, il se troubla, répéta trois fois, en bégayant, les mêmes mots; enfin, ne pouvant trouver le fil de ses idées, il se rassit fort confus. Alors un membre tory, se levant, dit d'un ton très-grave : « Monsieur, les trois avortements « dont nous venons d'être témoins, de la part « d'un auteur connu par sa fécondité, prouvent « évidemment la faiblesse de la cause qu'il vou- « lait défendre. » Cette saillie spirituelle excita dans la chambre un grand éclat de rire, et contribua sans doute à dégoûter tout à fait Addison de l'ambition de se montrer comme orateur. Dans les détails de l'administration, il ne pouvait ni donner un ordre, ni écrire une lettre, sans perdre un temps précieux à soigner son style, à corriger ses phrases, et à rechercher une élégance, très-inutile en pareille circonstance. Si Newton, Locke, Addison se sont montrés au-dessous des places qu'ils ont occupées, c'est que leur esprit ne pouvait, comme on l'a dit, s'abaisser à des détails trop peu dignes de fixer leur attention.

En considérant Addison comme homme de lettres, il se présente sous différents aspects : il a publié un assez grand nombre d'ouvrages dans des genres très-divers; dans aucun, il est vrai, il ne s'est élevé au degré de supériorité qui distingue les génies du premier ordre, mais dans tous il s'est placé fort au-dessus de la médiocrité, et dans quelques-uns il a montré une réunion d'esprit et de raison, de bon goût et de bonne plaisanterie, aussi rare que ce qu'on appelle le génie. Comme poëte, il a commencé par des poëmes latins fort admirés dans le temps, mais qu'on ne connaît guère hors des Iles Britanniques, où vraisemblablement ils sont même peu lus aujourd'hui. Il a composé en anglais un assez grand nombre de pièces de vers sur différents sujets, dont la plupart sont des traductions ou imitations de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Le plus considérable comme le plus célèbre de ses poëmes est celui qu'il a composé sur la bataille de Blenheim, et qu'il a intitulé *la Campagne* (*the Campaign*). La victoire qu'il a célébrée a donné plus d'éclat au poëme qu'elle n'en a reçu. Addison est regardé par les gens de goût, en Angleterre, comme un poëte ingénieux et sage, toujours élégant et harmonieux, mais jamais original ni sublime. On le place généralement au-dessous de Dryden et de Pope; des critiques éclairés lui préfèrent même Gray et Cooper, qui sont venus après lui. Comme poëte tragique, il n'occupe qu'un rang très-inférieur. Sans parler de Shakspeare, à qui les Anglais ne comparent rien, les bonnes tragédies d'Otway, de Rowe, et beaucoup d'autres dont les auteurs sont moins célèbres, mais qu'on joue tous les jours avec succès, sont préférées avec raison au *Caton*, qui a des beautés supérieures, mais qu'on ne peut plus mettre au théâtre. « Dans « cette tragédie d'un patriote et d'un philosophe, « a dit Voltaire, le rôle de Caton me paraît sur- « tout un des plus beaux personnages qui soient « sur aucun théâtre. Il est bien triste que quel- « que chose de si beau ne soit pas une belle tra- « gédie : des scènes décousues qui laissent sou- « vent le théâtre vide; des aparté trop longs et « sans art; des amours froids et insipides; une « conspiration inutile à la pièce; un certain Sem- « pronius déguisé et tué sur le théâtre, tout « cela fait, de la fameuse tragédie de *Caton*, « une pièce que nos comédiens n'oseraient ja- « mais jouer, quand même nous penserions à la « romaine ou à l'anglaise. La barbarie et l'irré- « gularité du théâtre de Londres ont percé jus- « que dans la sagesse d'Addison. Il me semble « que je vois le czar Pierre, qui, en réformant « les Russes, tenait encore quelque chose de son « éducation et des mœurs de son pays. » Parmi ses ouvrages en prose on remarque, outre son voyage en Italie, 1° un *Dialogue sur les Médailles*; — 2° l'ébauche d'une *Défense de la religion chrétienne*, qu'il n'a pas eu le temps d'achever; — 3° un grand nombre d'essais sur la littérature, la morale et la politique, insérés dans le *Tatler*, le *Spectator*, le *Guardian* (le *Tuteur*), le *Free-Holder* (le *Franc-Tenancier*) et le *Whig-Examiner* (l'*Examinateur-Whig*).

C'est dans ces essais, surtout dans ceux du

Spectateur, qu'Addison se montre tour à tour sage moraliste et écrivain pur, clair, élégant. « Tout écrivain, dit Johnson, qui voudra se for- « mer un style véritablement anglais, familier sans « trivialité, noble sans enflure et élégant sans « affectation, doit étudier jour et nuit les ou- « vrages d'Addison. » Dans la critique littéraire, Addison a montré un goût sain plutôt qu'étendu, et un esprit sage, sans originalité ni profondeur dans les vues. Addison a eu une conduite constamment irréprochable du côté des mœurs; il était sincèrement attaché à la religion, mais sans austérité et sans superstition; grave et réservé dans son maintien, timide et même embarrassé dans la société, il parlait peu devant les personnes qu'il ne connaissait guère. « Je n'ai jamais vu, disait « lord Chesterfield, un homme plus modeste et « plus gauche. » Cependant, lorsqu'il était avec ses amis particuliers, et que surtout le plaisir de la table et un peu de vin animaient son imagination, il parlait avec beaucoup d'intérêt et de grâce, et sa conversation charmait tous ceux qui l'entendaient. Son caractère n'a pas été à l'abri de tout reproche. On l'a accusé d'être jaloux des talents et des succès des autres, et les mémoires du temps ont conservé quelques anecdotes qui semblent autoriser cette imputation. Il suffit de rappeler, à ce sujet, les vers aussi mordants que spirituels que Pope a insérés dans son *Épître à Arbuthnot,* et que Delille a rendus en français. On peut les appliquer encore aujourd'hui à ces trois littérateurs :

Mais représentez-vous un écrivain vanté,
Plein de grâce et d'esprit, sachant penser et vivre,
Charmant dans ses discours, sublime dans un livre;
Partisan du bon goût, amoureux de l'honneur;
Fait pour un nom célèbre, et né pour le bonheur;
Mais qui, comme ces rois que l'Orient révère,
Pense ne bien régner qu'en étranglant son frère;
Concurrent dédaigneux, et cependant jaloux,
Qui, devant tout aux arts, les persécute en vous;
Blâmant d'un air poli, louant d'un ton perfide;
Cherchant à vous blesser, mais d'une main timide;
Flatté par mille sots, et redoutant leurs traits;
Tellement obligeant, qu'il n'oblige jamais;
Dont la haine caresse et le souris menace;
Bel esprit à la cour, et ministre au Parnasse;
. . . .
Parle, qui ne rirait de ce portrait sans nom?
Mais qui ne pleurerait, si c'était Addison?

Addison avait été longtemps tourmenté d'un asthme dont les accès étaient fréquents. L'hydropisie s'y étant jointe sans que l'art pût y apporter aucun secours, il mourut âgé seulement de quarante-huit ans. On a une belle édition des œuvres d'Addison (*Addison's Works*); Birmingham (Baskerville), 1761, 4 vol. in-4°. Le *Spectator* a été réimprimé en 1797, 8 vol. in-8°; le *Guardian,* 1797, 2 vol. in-8° : les morceaux qui dans ces deux derniers sont signés du mot *Clio,* sont d'Addison; le *Tatler,* 1797, 4 vol. in-8°. Les traductions françaises sont : 1° *Remarques sur divers lieux d'Italie faites* en 1701, 1702, 1703, formant le 4e tome du *Voyage de Misson;* Utrecht, 1723, in-12; — 2° *le Babillard,* traduit par Armand de la Chapelle, 1734-1735, 2 vol. in-12; 1737, 2 vol. in-8°; — 3° *le Spectateur,* traduit en partie par Jean-Pierre Maët, 1754-1755, 9 vol. in-12 ou 13 vol. in-4°; — 4° *le Mentor moderne,* traduit par Van Effen; Rouen, 1725, 3 vol. in-12; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12; — 5° *le Free-Holder, ou l'Anglais jaloux de sa liberté,* 1727, in-12; — 6° *Caton,* tragédie; l'abbé Dubos a traduit les trois premières scènes de cette pièce. Deschamps a fait un parallèle entre un *Caton* de sa composition et celui d'Addison. Bayer et la Place ont l'un et l'autre donné une traduction de cette tragédie. M. Dampmartin en a donné une nouvelle à la suite de la *Rivalité de Carthage et de Rome;* 1792, 2 vol. in-8°. Chéron-Labruyère en a donné une imitation en vers français et en trois actes, 1789, in-8°; — 7° *Remarques sur le Paradis perdu de Milton,* traduit par Dupré de Saint-Maur-au-Bois-Morand, par Barrette, et placées à la tête de la traduction de Milton en vers français, par Delille. — 8° *De la religion chrétienne,* traduit par G. Seigneur de Correvon; Lausanne, 1757, 2 vol. in-8°; Genève, 1772, 3 part. in-8°; — 9° *Dialogue sur les médailles,* traduit par Sanson, dans les deux volumes in-8° de l'*Allégorie* publiés en 1799. La vie d'Addison, par Johnson, a été traduite par Boulard, avec celle de Milton; Paris, 1805, 2 vol. in-18. L'on a encore celle de des Maizeaux, en anglais; Londres, 1733, in-12. On a imprimé à Yverdun, en 1777, *l'Esprit d'Addison, ou les Beautés du Spectateur, du Babillard, du Gardien,* 3 vol. in-8°, et à Paris, en 1803, *les Beautés du Spectateur,* en anglais et en français, in-12. Enfin on a publié à Londres, *Addisoniana* (en anglais), 1804, 4 vol. in-8°.

Suard, dans la *Biograph. universelle.* — Richard Steele, *Mémoire on the life and writings of Jos. Addison;* London, 1724, in-8°. — Curt Sprengel, *Jos. Addison,* Halle, 1810. — *Biographia Britannica.* — Tyers, *Historical Essay on M. Addison,* in-8°; London, 1783. — *Annual Register,* XXXIX, in-12. — Macauley, *Critical and historical essays,* 2 vol. in-8°. — Spence, *Anecdotes.* — Aikin, *The life of Addison,* 2 vol. in-8°; Londres, 1843.

ADDISON (*Lancelot*), ecclésiastique anglais, né en 1632 à Crosby-Ravensworth en Westmoreland, mort en 1703. Il s'expatria sous le règne de Cromwell, et devint en 1663 chapelain de la garnison de Tanger, d'où il revint en Angleterre en 1670, et fut nommé chapelain ordinaire de Charles II; bientôt après il obtint le bénéfice de Milston en Wiltshire, et en 1683 le décanat de Lichtfield. Parmi ses écrits on remarque : 1° *Essai sur l'état présent des Juifs* (*The present state of Jews*), principalement dans la Barbarie, contenant un détail exact de leurs coutumes tant sacrées que profanes; Londres, 1675, in-8°; — 2° *Description de la Barbarie occidentale,* ou *Récit abrégé des révolutions des royaumes de Fez et du Maroc* (*West Barbary, or a short Narrative of the Revolutions of the kingdoms of Fez and Marocco*), avec le détail des coutumes de ces pays; Oxford, 1671, in-8°.

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonien*

ADDY (*William*), écrivain anglais, mort au commencement du dix-huitième siècle, a laissé : 1° *Stenographie, or the art of short writing;* London, 1695, in-8° : ce sont les premiers essais tachygraphiques; — 2° *Vetus et Novum Testamentum anglicum, litteris tachygraphicis impressum;* Lond., 1627, in-16.

Watt, *Bibliotheca Britannica.* — Adelung, *Supplem. au Lexique de Jöcher (Allgemeines Gelehrten Lexicon).*

ADEL ou **ADIL**, roi de Suède, mort en 433 avant Jésus-Christ, monta sur le trône en 427, à la suite d'un traité de paix. Jermerick, roi de Danemark, avait épousé Swavilda, sœur d'Adel. Celle-ci, accusée d'entretenir un commerce illicite avec son beau-fils, fut condamnée à être mise en pièces par des chevaux sauvages. A cette nouvelle, Adel envahit le Danemark, fit Jermerick prisonnier, le mit à mort, et rendit le pays tributaire de la Suède. Adel entra en triomphe à Upsal, se cassa le cou en tombant de cheval, et mourut après six ans de règne. Il eut pour successeur Ostan ou Eisten.

Saxon le Grammairien. — Jean et Olaüs Magnus, *Ynglinga Saga.* — Loccenius, *Antiq. Suec. Goth.*, I, 38. — Suaning, *Chron. hist. Suec.*, p. 35.

ADELAAR (1) (*Cord-Sivartsen*), célèbre amiral danois, né en 1622 à Brevig en Norwége, mort en 1675 à Copenhague. A l'âge de quinze ans il entra dans la marine hollandaise, et se mit plus tard au service de la république de Venise, alors en guerre avec la Sublime Porte. Le 16 mai 1654, il remporta une victoire signalée sur la flotte ottomane : avec un seul vaisseau il rompit la ligne de soixante-cinq galères turques, en coula quinze à fond, en brûla quelques autres, et fit périr environ cinq mille ennemis. Séduit par les offres les plus brillantes, il entra au service de Frédéric III, et en 1675 reçut le commandement de la flotte danoise; mais il mourut dans la même année.

Tycho de Hofman, *Historiske Efterretninger om vel fortiente Danske Adelsmænd*, III, 153-190. — Ejusd., *Leben einiger Wohlverdienter Dänen* (Vies de quelques Danois illustres).

ADÉLAÏDE, impératrice de la Germanie, née en 931, morte le 16 décembre 999, fille de Rodolphe, roi de Bourgogne; elle fut mariée à l'âge de seize ans à Lothaire II, roi d'Italie. Après la mort de ce prince, empoisonné en 950, Adélaïde fut opprimée par Bérenger II, qui usurpa le trône de Lothaire. Il la chassa de son palais et la fit renfermer dans le château de Guarda, au bord du lac du même nom. S'étant évadée à la faveur d'une nuit obscure, elle tomba dans un étang, et se tint cachée vingt-quatre heures, mourant de faim et de froid. Enfin elle parvint à se réfugier dans la forteresse de Canose, d'où elle appela l'empereur Othon à son secours. Ce prince la délivra, l'épousa, et entra avec elle en triomphe dans Pavie en 951. Sa vertu et ses grâces lui donnèrent beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son époux. Elle fut mère d'Othon II, sous l'empire duquel elle jouit d'un grand crédit, et mourut dans le monastère de Seltz sur le Rhin, âgée de soixante-huit ans. Saint Odilon, abbé de Cluny, a écrit sa vie. Pendant son règne, Adélaïde ne cessa de prodiguer les dons aux églises, aux hôpitaux, aux monastères et aux pauvres. Elle fonda le monastère de Payerne, près du mont Joux, et ne se vengea de ses ennemis qu'en les comblant de bienfaits.

(1) Mot danois qui signifie *aigle*.

Odilon, *in vita Adelaidæ*, t. V. — Chronique de Novalèze. — *Programma academicum de Adelheida, Ottonis conjuge;* Lips., 1729. — G.-A.-V. Breitenbach, *Lebensgeschichte der Kaiserin Adelheide;* Leipzig, 1788, in-8°. — Giovanni-Battista Semeria, *Vita politico-religiosa di santa Adelaide, regina d'Italia ed imperatrice del sacro Romano imperio;* Torino, 1842, in-8°.

ADÉLAÏDE, née vers 1030, morte vers 1100, femme de Frédéric, prince de Saxe, conspira avec son amant Louis, landgrave de Thuringe, contre la vie de son époux. Frédéric fut tué l'an 1055, et l'assassin épousa la veuve.

Pertz, *Monumenta Germaniæ historica.*

ADÉLAÏDE ou *Alix de Savoie*, fille de Humbert II, comte de Maurienne, épousa en 1114 Louis VI, dit *le Gros*, roi de France. Après la mort de ce prince, elle contracta un second mariage avec le connétable Matthieu de Montmorency. Elle en eut une fille qui épousa Gaucher de Châtillon. Yves de Chartres la peint comme une princesse de mœurs pures, et remplie de zèle pour la religion. Quinze ans après son second mariage elle se retira, avec la permission de son époux, dans l'abbaye de Montmartre, qu'elle avait fondée, et y mourut en 1154. Elle eut de Louis le Gros six fils et une fille.

Suger, *Vie de Louis VI.* — Duchêne, *Hist. de Montmorency.*

ADÉLAÏDE, *de France*, épousa le roi Louis II, dit *le Bègue*, qui avait répudié Ansgarde, sa femme légitime, dont il eut deux enfants. Elle était enceinte lorsque son mari mourut le 10 avril 879, à l'âge de trente-cinq ans. Le 17 septembre elle accoucha de Charles III, dit *le Simple*, qui régna en 898. Adélaïde ne fut jamais couronnée reine : on ignore le temps de sa mort.

P. Labbé, *Mélanges curieux*, c. 9, § 35.

ADÉLAÏDE (*Madame*) *de France*, fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI, naquit à Versailles le 3 mai 1732, et mourut en mars 1800. Entourée dans sa jeunesse de tout l'éclat de son rang, elle se vit réduite, dans ses dernières années, à une vie errante et malheureuse. A Versailles elle se mêla peu des affaires publiques, malgré son ascendant sur l'esprit du roi. On la vit cependant, lors du ministère de Calonne, s'opposer vivement aux vues séduisantes de ce ministre, et combattre de toute son influence ses projets, dont l'expérience prouva l'inanité. En 1791, effrayée des troubles qui s'annonçaient, elle demanda au roi la permission, qu'elle obtint, de quitter la France avec sa sœur. Les dames de la halle, informées de cette résolution, allèrent à Bellevue, où elle demeurait, et la supplièrent de ne pas abandonner le roi dans ce moment de

crise : elle répondit d'une manière évasive, et sortit de Paris avec sa sœur, madame Victoire, le 19 février 1791, à la chute du jour. Elles avaient eu la précaution de se munir d'une attestation du roi et d'une déclaration de la municipalité de Paris, portant qu'elles avaient, ainsi que tous les Français, la liberté de parcourir le royaume. Cependant, arrêtées par la municipalité de Moret, délivrées à main armée par un régiment des chasseurs du Hainaut, arrêtées de nouveau à Arnay-le-Duc, elles ne purent continuer leur route qu'avec des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale. A Rome, où elles se rendirent d'abord, elles furent bien accueillies par le pape, et demeurèrent longtemps dans le palais du cardinal de Bernis. En 1796, elles se rendirent à Naples, où elles se croyaient plus en sûreté; elles furent reçues par Ferdinand IV à Caserte, où elles restèrent jusqu'au moment de l'invasion des Français, en 1799. A cette époque elles se réfugièrent à Foggia, puis à Cerignola, et s'embarquèrent enfin à Bari. Toujours fuyant, elles débarquèrent à Brindisi, furent transportées à Corfou par l'amiral russe Outschacow, qui leur dépêcha une frégate à cet effet, et montèrent enfin sur un vaisseau portugais que leur envoyèrent les cardinaux d'York, Braschi et Pignatelli, pour se rendre à Trieste. Madame Victoire mourut le 8 juin 1799, et sa sœur ne lui survécut que de neuf mois.

Biographie des Contemporains. — Charles-Claude de Montigny, *Mémoires historiques de mesdames Adélaïde et Victoire de France, filles de Louis XV*; Paris, 1802, 3 vol. in-12; ibid., 1803, 2 vol. in-8°.

ADÉLAÏDE (*Eugène-Louise*, princesse d'Orléans), fille de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, naquit à Paris le 25 août 1777, et mourut en décembre 1848. Elle fut élevée par M[me] de Genlis. En 1791 elle quitta avec sa gouvernante la France, pour faire un voyage en Angleterre. A son retour, au mois de novembre 1792, elle se trouva inscrite sur la liste des émigrés; et cette circonstance l'obligea de s'expatrier, et de se réfugier en Belgique, sous la protection du duc de Chartres, son frère aîné, depuis Louis-Philippe, qui commandait alors une des divisions de notre armée du Nord. La perte de la bataille de Nerwinde, à la fin du mois de mars 1793, ayant forcé l'armée française à évacuer la Belgique, le duc de Chartres ramena sa sœur de Tournay à Saint-Amand. Son intention était de la laisser dans cette ville jusqu'à ce qu'il l'eût fait rayer de la liste des émigrés; mais, frappé lui-même d'un décret d'accusation qui ne lui laissait que la fuite pour échapper à la mort, il n'eut que le temps de faire conduire sa sœur et M[me] de Genlis aux avant-postes autrichiens. L'espoir de se retrouver dans quelques jours en Suisse, où ils se donnèrent rendez-vous, adoucit pour eux les regrets de cette première séparation. Ce ne fut pas sans beaucoup d'inquiétudes et de dangers que la jeune princesse, accompagnée de M[me] de Genlis et de sa nièce M[lle] Henriette de Cercey, effectuèrent ce trajet sous l'escorte du comte G. de Montjoie, aide de camp du duc de Chartres. Enfin, après dix jours de marche à travers les camps ennemis, M[lle] d'Orléans rejoignit son frère à Schaffouse le 26 mai 1793.

Par les soins du général Montesquiou, qui vivait retiré, depuis sa proscription, dans la petite ville de Bremgarten, M[lle] d'Orléans, M[me] de Genlis et M[lle] de Cercey sa nièce, furent placées dans le couvent de Sainte-Claire. Malheureusement ces dames, au bout de quelques mois, se trouvèrent réduites à un tel état de détresse, qu'il leur devint impossible d'y prolonger leur séjour. Pour sortir de cette situation déplorable, M[lle] d'Orléans, qui venait d'être informée que la princesse de Conti, sa tante, habitait Fribourg, lui écrivit en la suppliant de l'appeler auprès d'elle. Quelques jours après, M[me] de Pont-Saint-Maurice vint, de la part de la princesse de Conti, chercher M[lle] d'Orléans à Bremgarten, pour la conduire à Fribourg; mais telle était la violence des persécutions auxquelles le nom d'Orléans était partout en butte, que la princesse n'osa point recevoir sa nièce dans sa maison, et qu'elle la tint enfermée dans un couvent jusqu'au jour où elle quitta elle-même la Suisse pour se rendre en Bavière, où sa nièce la suivit. Ce fut après avoir passé huit années ensemble, que les illustres proscrites, arrivées à Figuières, y trouvèrent la duchesse d'Orléans, et que la jeune princesse jouit du bonheur, si vivement senti par elle, d'embrasser sa mère, dont elle était séparée depuis plus de dix ans. Lorsque, au mois de juin 1808, Figuières fut bombardée par les Français, la duchesse et sa fille se virent forcées de fuir à pied au milieu de la nuit, et se réfugièrent à plus d'une lieue de la ville, dans le couvent de Villa-Sacra, d'où elles sortirent quelques mois après, pour se rendre à Torruella de Nongry. Ce fut dans ce petit port que s'embarqua M[lle] d'Orléans pour se réunir à son frère aîné, qu'elle croyait trouver à Malte, où ils étaient convenus de se rejoindre. La princesse y arriva vers la fin du mois d'août 1808 : son frère venait d'en partir; et ce ne fut qu'après une suite de contre-temps les plus fâcheux et les plus extraordinaires qu'ils parvinrent à se retrouver à Portsmouth, au moment où le prince se préparait à retourner à Malte : ils y arrivèrent ensemble au mois de janvier 1809. Après quelques mois de séjour dans cette île, les deux proscrits s'embarquèrent de nouveau pour aller prendre à Mahon leur mère, et la conduire à Palerme, où devait se célébrer le mariage du duc d'Orléans avec la fille du roi des Deux-Siciles. M[lle] d'Orléans vécut auprès de son frère, en Sicile, jusqu'en 1814, où il lui fut permis de revoir la France. Lors des cent jours, quand Louis XVIII eut quitté le territoire français, elle suivit son frère à Twicknaut. Après la révolution de juillet,

Mme Adélaïde, dont les conseils étaient toujours religieusement suivis par son frère Louis-Philippe, fut en quelque sorte l'âme du parti qui poussa ce dernier, en 1830, à inaugurer la dynastie de la branche cadette des Bourbons. Mais, par un de ces jeux de la Providence que l'histoire enregistre avec soin, son œuvre devait, pour ainsi dire, périr avec elle. Mme Adélaïde mourut en décembre 1847; et, trois mois après, la dynastie d'Orléans disparut devant le souffle de la révolution du 24 février 1848. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

ADÉLAÏDE (*sainte*), fille de Mengendose, comte de Gueldre, morte en 1015 au monastère de Notre-Dame, à Cologne, dont elle fut abbesse. Ce monastère avait été fondé par le comte son père, ainsi que celui de Villich-sur-le-Rhin.

Acta Sanctorum.

ADELARD ou *Athelard,* moine bénédictin de Bath, voyagea en Espagne, en Égypte et en Arabie, pour y acquérir des connaissances en mathématiques : il traduisit *Euclide,* de l'arabe en latin, vers l'an 1130.

ADÉLARDS (*Guillaume Marcheselli* DES). *Voy.* ALDRADE.

ADELBERT ou **ADLABERT**, apôtre des Frisons vers la fin du septième siècle. Il fut archidiacre de la cathédrale d'Utrecht, et ne se rendit pas moins recommandable par la pureté de ses mœurs que par la ferveur de son zèle. On ignore la date précise de sa mort, qu'on place généralement entre 720 et 730. Son corps fut enterré à Egmont. Thierry, ou Didéric Ier, comte de Hollande, fonda en son honneur, en 923 ou 924, la célèbre abbaye d'Egmond, qui fut d'abord construite en bois et habitée par des religieuses. Les Frisons l'ayant ravagée sous son successeur Didéric II, celui-ci la rétablit en pierre; mais il en changea la destination, et y mit des moines de l'ordre de Saint-Benoît.

Le Petit, *la grande Chronique de Hollande,* etc.

ADELBERT. *Voy.* ADALBERT.

ADELBOLD, prélat hollandais, né vers 960 dans la Frise, mort en 1028. Il soutint, par la voie des armes, ses prétentions contre Didéric III, comte de Hollande. L'empereur Henri II, dont il était le conseiller intime, le nomma à l'évêché d'Utrecht en 1008, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il était fort savant pour le siècle où il a vécu. Il a composé un traité *De ratione inveniendi crassitudinem sphæræ.* Ce traité est dédié au pape Sylvestre II, mort en 1003. Bernard Pez l'a inséré dans son *Thesaurus anecdotorum,* t. III, p. II, pag. 86. On a encore de lui une *Vie de l'empereur Henri II,* qui se trouve dans les *Acta Sanctorum* de Surius, au 14 juillet, t. III, pag. 744; et dans Canisius, *Ant. Lect.*, t. III, p. II, pag. 25; — une *Vie de saint Walburg;* — des *Éloges de la sainte Vierge, de saint Martin, de la sainte Croix,* etc.

Sigebert, *De scriptoribus eccles.*, cap. 138. — Trithème, Vossius, etc.

ADELBURNER (*Michel*), mathématicien et médecin allemand, né à Nuremberg le 3 février 1702, mort le 21 juin 1779. Fils d'un libraire, il se livra à la culture des sciences, et devint membre de l'Académie de Berlin. En 1743 il fut nommé professeur de médecine et de mathématiques à Altdorf, et en 1761, professeur de logique. Il publia un journal d'astronomie, annonçant les principaux phénomènes célestes et donnant l'analyse des écrits nouveaux : ce journal, dont le célèbre physicien suédois Celsius donna le premier l'idée, a joui d'une grande vogue; il a pour titre : *Commercium literarium, ad astronomiæ incrementum inter hujus scientiæ amatores communi consilio institutum;* Norimbergæ, 1735, in-4°. (Voy. *Acta Erudit. Lips.*, année 1736, p. 187.) Après quelques annés d'interruption, il fut continué en allemand, sous le titre : *Merkwürdige Himmelsbegebenheiten* (Phénomènes célestes remarquables); il parut trentre-quatre cahiers jusqu'en 1740, année où toute la publication cessa de paraître. (M. Guizot, dans son article de la *Biographie Universelle,* s'est trompé en indiquant la continuation de ce journal comme un ouvrage particulier.) On a du même auteur un calendrier (1743), quelques dissertations mathématiques, et une description succincte du baromètre, du thermomètre, et d'autres instruments météorologiques (en 1768). F. H.

Lalande, *Bibliographie astronomique.* — Weidler, *Hist. Astron.* et *Bibl. Astron.* — Bailly, *Histoire de l'astronomie.* — Montluca, *Hist. des mathematiques.*

* **ADELECANTZ** (*Charles-Frédéric,* baron D'), architecte suédois, né à Stockholm en 1716, mort en 1796. On admire comme un chef-d'œuvre le grand pont qu'il a fait construire à Dronningholm.

Weinwich, *Künstler-Lexicon.*

ADELGISE (*Théodore*), prince de Bénévent, mort en 878 ou 879. Il succéda en 854 à Radelgaire, son frère. Vers 858 il réunit ses troupes à celles d'Ademar, prince de Salerne, et se mit à leur tête pour chasser les Sarrasins, qui de Bari faisaient des incursions fréquentes sur les territoires de Bénévent et de Salerne. Les Sarrasins y revinrent en 862; et, après un combat sanglant, ils obligèrent Adelgise à leur promettre un subside annuel. En 863, les nouvelles courses qu'ils firent sur le territoire de Bénévent engagèrent l'empereur Louis II à passer une partie de l'année dans ce pays. Louis, après avoir emporté Bari sur les Sarrasins au bout de quatre ans de siége, revint, l'an 871, à Bénévent et y séjourna, tandis que ses troupes firent le siége de Tarente. Adelgise, irrité de la conduite des Français, conspira contre Louis, et le fit prisonnier avec sa femme et sa fille. Mais les Sarrasins s'étant approchés de Salerne, Adelgise, qui ne se sentait pas assez fort pour les repousser, remit l'empereur en liberté le 17 septembre, après lui avoir fait jurer de ne jamais entrer en

armes dans la principauté de Bénévent. Mais en 873 Louis rentra, malgré son serment, avec une puissante armée, et s'avança jusqu'à Capoue. « Dans ces temps-ci, dit Giannone, on n'avait pas encore presque vu d'exemples de serments violés; mais les papes, depuis Grégoire II et Zacharie, eurent soin de mettre les souverains à leur aise sur cet article, et trouvèrent le moyen, par les absolutions, de calmer les consciences sur l'inobservation des promesses les plus solennellement appuyées sous la foi du serment. Les évêques, à l'imitation des papes, s'arrogèrent même l'autorité de donner ces absolutions dans les tribunaux et partout où il en était besoin. Cette espèce de licence ne leur était pas non plus inutile. Par là, de même que par les dispenses sur les mariages, ils se rendirent nécessaires et redoutables. Disons, en passant, qu'auparavant les princes eux-mêmes étaient dans l'usage de donner les permissions ou dispenses pour les mariages. Louis, qui, au mépris de son serment, n'aurait point osé rentrer dans Bénévent, se vit heureusement soulagé et enhardi par le pape Jean VIII, successeur d'Adrien, lequel déclara qu'un serment qu'on avait indignement arraché par force ne devait lui faire aucune peine, et qu'il l'absolvait pleinement. » Après le départ de l'empereur, les Sarrasins reprirent le dessus. Trois fois Adelgise s'avança pour les exterminer; mais toujours il fut repoussé avec perte. Adelgise ne pouvant obtenir de l'empereur Charles le Chauve aucun secours contre ses ennemis, malgré les pressantes sollicitations du pape Jean VIII, prit le parti de faire la paix avec eux, l'an 877. Quelque temps après il fut assassiné par son gendre et ses neveux.

Erkempert, *Chron.*, c. 38 et suiv. — *Art de vérifier les dates.*

ADELGREIFF (*Jean-Albert*), prophète allemand, né aux environs d'Elbing, mort le 11 octobre 1636. Fils d'un ministre protestant et très-versé dans les langues anciennes, il prétendait que sept anges l'avaient chargé de bannir le mal de la terre, et de battre les souverains avec des verges de fer. Il fut arrêté à Kœnigsberg, accusé de magie et condamné à mort. Tous ses écrits furent supprimés.

***ADELHELME** ou **ADHELME**, par corruption *Adelin*, évêque de Séez en Normandie, vivait dans la fin du neuvième siècle, en 880. Il a écrit : *Vita sanctæ Opportunæ abbatissæ*, insérée au 22 du mois d'avril des *Acta sanctorum* des Bollandistes, et dans les *Acta sanctorum ord. S. B.* de D. Mabillon, part. 2, sæc. 3, pag. 220. Ch. R.

Gallia christiana, tom. XI, col. 679. — Oudin, *Commentar. de scriptor. ecclesiast.*, t. II, c. CCCXXXVI.

ADELMAN, élève de Fulbert de Chartres et condisciple de Bérenger, fut élu évêque de Brescia en 1048. Il mourut en 1061. On a de lui une *Lettre sur l'Eucharistie*, adressée à l'hérétique Bérenger. Cette lettre se trouve dans une collection de documents sur l'Eucharistie, publiée à Louvain en 1561, in-8°, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

Sigebert, *De vir. illust.*, c. 66. — Sixte de Sienne, *Bibl. sacra*, lib. IV. — Bellarmin.

***ADELON** (*Nicolas-Philibert*), professeur de médecine légale à la Faculté de Paris, naquit à Dijon le 20 août 1782. Il se voua de bonne heure à l'étude de la physiologie, et fut reçu docteur en 1809. En 1818, il publia une *Analyse d'un cours du docteur Gall, ou Anatomie physiologique du cerveau d'après son système* (1 vol. in-8°, sans nom d'auteur), dont les épreuves furent revues par Gall lui-même. Il coopéra avec Chaussier, dont il était l'élève et l'ami, aux premiers volumes de la *Biographie universelle*, et au *Dictionnaire des sciences médicales*. Il fut aussi un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique* (1819) et du *Dictionnaire de médecine* en 20 vol., publié en 1821. En 1823-24, il fit paraître une *Physiologie de l'homme*, Paris, 4 vol. in-8°; 2ᵉ édit., 1829; cet ouvrage a cessé d'être au niveau de la science. Lors de la réorganisation de l'École de médecine, M. Adelon fut d'abord nommé agrégé, puis en 1826 il obtint la chaire de médecine légale, qu'il occupe encore actuellement. Homme instruit et laborieux, il ne tarda pas à se mettre au courant de ses nouvelles fonctions. A l'organisation de l'Académie de médecine, il y fut appelé comme membre titulaire par les suffrages de ses confrères. M. Adelon est un des fondateurs des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*. Il a aussi publié, de concert avec Chaussier, une édition latine de Morgagni, *De sedibus et causis*; Paris, 1822 et années suiv., 8 vol. in-8°.

ADELSTAN ou **ATHELSTAN**. *Voy.* ALDESTAN.

ADELUNG (*Jean-Christophe*), célèbre grammairien allemand, né le 8 août 1743 à Spantchow en Poméranie, mort à Dresde le 10 sept. 1806. Il acheva à l'université de Halle les études commencées à Anclam et à Klosterbergen. En 1759, il fut nommé professeur au gymnase protestant d'Erfurt; deux années après, des mésintelligences entre ses coreligionnaires et le gouvernement, qui était catholique, l'obligèrent de s'établir à Leipzig, où jusqu'en 1787 il se voua aux travaux étendus et sérieux qui fondèrent sa réputation parmi les grammairiens, les philologues et les amis de la littérature allemande (*voir* la longue liste de ses travaux dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber). Dans la même année, il obtint de l'électeur de Saxe l'emploi de bibliothécaire à Dresde, avec le titre de conseiller de cour. Il occupa cet emploi jusqu'à sa mort. Adelung avait fait à lui seul, pour la langue allemande, ce que n'auraient pas fait des académies entières. Son *Dictionnaire grammatical et critique du haut allemand*, dont la première édition parut à Leipzig de 1774 à 1786, surpasse le dictionnaire du même genre publié en Angleterre par Johnson, dans tout ce qui est relatif à la détermination du sens des mots et à leur

étymologie; mais il lui est inférieur dans le choix des écrivains classiques cités à l'appui, et dans l'application des principes; car la prédilection d'Adelung pour les écrivains de la haute Saxe le rendait souvent injuste envers des littérateurs dont le pays ou le style ne lui inspirait pas assez de confiance. Il regardait comme normale la prononciation de la province saxonne de Misnie; et tout ce qui n'était pas conforme à son dialecte, il le rejetait impitoyablement. Son esprit méthodique s'effrayait du déluge de mots nouveaux qui envahissaient la langue allemande; et, préoccupé de ce danger, il méconnut la flexibilité et la richesse qui la caractérisent, et qu'elle semble partager avec le grec. Ces défauts dans l'esprit et le système d'Adelung furent relevés avec vivacité, souvent même avec trop peu de ménagements, par deux autres écrivains éminents, le poëte Voss (voy. *Kritische Blætter,* tome I[er]) et le moraliste Campe. De 1793 à 1801, parut la seconde édition du Dictionnaire d'Adelung, avec des additions considérables, très-précieuses en elles-mêmes, mais nullement en rapport avec les progrès de la langue, à cause du système exclusif dans lequel l'auteur persistait. Parmi les autres ouvrages d'Adelung, nous nommerons sa *Grammaire allemande,* Berlin, 1781; son *Magasin de la langue allemande,* Leipzig, 1782-84; son ouvrage *sur le style allemand,* Leipzig, 3 vol., 1785-86; et enfin son *Mithridate* (tome I[er], Berlin, 1806), dans lequel il avait l'intention de déposer les résultats de ses recherches et de ses découvertes étymologiques. Lui-même cependant ne put en achever que le premier volume; les suivants sont de Vater de Halle et de son neveu, M. Adelung (Frédéric), établi à Saint-Pétersbourg. Adelung, comme homme privé, méritait toutes sortes d'éloges; ses mœurs étaient irréprochables, et ses excellentes qualités le faisaient estimer et aimer. Il ne fut jamais marié; il consacrait, dit-on, quatorze heures par jour au travail. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

Schriften der Kurfürstl. Gesellschaft zu Mannheim, II, 293-305. — Jördens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaisten*, I, 13, etc., V, 700, etc. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*, t. V. — Wolff, *Encyclop. der Deutsch. Nationalliteratur*, t. V.

ADELUNG (*Frédéric* D'), littérateur allemand, né à Stettin le 13 février 1768, mort à Saint-Pétersbourg en janvier 1843. Il était neveu du précédent, conseiller d'État de Russie, directeur de l'établissement oriental dépendant du département asiatique du ministère des affaires étrangères, à Saint-Pétersbourg. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et entra, jeune encore, comme gouverneur dans une maison particulière. Un voyage à Rome, où il examina dans la bibliothèque du Vatican les manuscrits d'anciennes poésies allemandes qui avaient fait partie de la célèbre bibliothèque *Palatine* à Heidelberg, donna lieu à sa première publication. Puis il devint secrétaire particulier du célèbre comte de Pahlen, et le suivit de Riga à Saint-Pétersbourg. Après avoir quelque temps pris part à la direction du théâtre allemand établi dans cette capitale, il fut chargé par Marie Fœdorovna de donner des leçons à ses deux plus jeunes fils, à l'empereur régnant et au grand prince Michel. Le zèle et l'intelligence avec lesquels il s'acquitta de ces fonctions le placèrent très-haut dans la confiance de l'impératrice, qui, tant qu'elle vécut, ne cessa de lui en donner des preuves, et lui confia sa bibliothèque particulière. Pour marcher sur les traces de son oncle, Adelung se livra avec ardeur à l'étude comparée des langues et surtout du sanscrit. En même temps il écrivait dans différents journaux allemands et russes, entre autres dans le *Morgenblatt.* Mais ses principaux ouvrages sont : 1° *Rapports entre la langue sanscrite et la langue russe;* Saint-Pétersbourg, 1815; — 2° *Description des portes de Korsoun à l'église de Sainte-Sophie de Novgorod* (Berlin, 1823, in-4°); — 3° la *Biographie du baron de Herberstein* (Pétersbourg, 1817, in-8°), l'un des plus anciens voyageurs en Russie, et celui dont l'excellente relation fit le mieux connaître cette vaste région; — 4° la *Biographie du baron de Meyerberg,* envoyé à Moscou en 1661 par l'empereur Léopold I[er] (Saint-Pétersbourg, 1827, in-8°, avec un atlas de planches lithographiées sur les dessins faits par ordre de ce voyageur, et découverts il y a peu d'années à la bibliothèque de Dresde). Cette notice assez étendue, quoique incomplète, fut publiée aux frais du chancelier Roumantsof, dont Adelung fut l'ami et le collaborateur. Son dernier ouvrage, écrit en allemand comme la plupart des autres, est un *Essai sur la littérature de la langue sanscrite* (Saint-Pétersbourg, 1830), dont la 2[e] édition parut en 1837, sous le titre de *Bibliotheca sanscrita.* Adelung avait souvent été employé à des travaux spéciaux, soit par l'impératrice mère, soit par le département des affaires étrangères. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

N. Gretsch, *Histoire de la littérature russe.*

***ADELUNG** (*Jean-Juste*), antiquaire allemand, vivait, vers la fin du dix-septième siècle, dans une petite ville de la Thuringe. On a de lui un opuscule intéressant : *Flaviana Herodum historia adserta et nummis antiquis conciliata;* Halle (Henckel), 1696, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADEMAR ou **AYMAR**, moine de Saint-Martial de Limoges, né vers le milieu du dixième siècle, mort en 1030, dans un voyage à la terre sainte. On a de lui, outre divers ouvrages manuscrits : 1° une *chronique de France* depuis Pharamond jusqu'en 1029, qui est encore aujourd'hui consultée avec fruit, principalement depuis le temps de Charles Martel; elle a été publiée avec quelques corrections par le P. Labbe dans la *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits;* — 2° une *Lettre sur l'apostolat de saint Martial;* et quelques vers acrostiches dans les *Analecta* de Mabillon.

Labbe, *Commemoratio abbatum Sancti Martialis.* — Vossius, *Histor. latin.*, lib. III, cap. 6. — Du Pin, *Bibliot. des auteurs ecclés.*, vol. VIII, p. 108. — Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, vol. X, p. 144 et suiv.

ADENEZ ou **ADANS**, trouvère du treizième siècle, plus connu sous le nom d'*Adam le Roi*, soit parce qu'il fut héraut ou roi d'armes, soit que quelques-unes de ses pièces eussent été couronnées. Il florissait sous les rois saint Louis et Philippe III, dit *le Hardi*, et devint ménestrel de Henri III, duc de Flandre et de Brabant (mort en 1260), qui était son protecteur. Il est auteur : 1° du *Roman de Guillaume d'Orange*, surnommé *au Court-nez*, dont Catel, dans son *Histoire du Languedoc*, a donné quelques extraits ; — 2° *Roman de l'enfance d'Ogier le Danois*, mss. de la Bibliothèque nationale, n° 2729, mis en rimes par ordre de Gui, comte de Flandre ; il a été traduit en prose et imprimé plusieurs fois dans le seizième siècle ; — 3° *Roman de Cléomadès*, mis en rimes par ordre de Marie de Brabant, fille de son protecteur et de Blanche d'Artois, sœur de Robert II. Il est dédié à ce prince qui succéda à son père en 1250, et qui fut tué en 1302, à la bataille de Courtray. Le *Roman de Cléomadès* a été traduit en prose et imprimé à Troyes vers 1530 ; — 4° *Roman d'Aymeri de Narbonne*, fonds de la Vallière, n° 2735 ; — 5° *Roman de Pepin et de Berthe sa femme*, mss. 7188, et de la Vallière, n° 2734. Dans ce dernier ouvrage Adenez nous apprend que, voulant rétablir la vérité de l'*histoire de Berthe*, falsifiée par les jongleurs, comme celle de l'*enfance d'Ogier*, il se transporta à l'abbaye de Saint-Denis, dont les chroniques lui furent communiquées par un religieux nommé Nicolas, de Reims. Le moine Savari lui avait rendu un semblable service pour la composition du *Roman d'Ogier*; ce roman est antérieur à l'an 1261. Peu de temps après sa publication, Girardin d'Amiens lui donna une suite, sous le titre de *Roman de Charlemagne, fils de Berthe*. Adenez est encore auteur du *Roman de Buevon* ou *Buenon de Commarchis*. On ignore l'époque de sa mort.

Romances des XII pairs de France, n° 1 ; Raynouard. — M. Paulin Paris, dans l'édition de *Berthe aux grans piés ;* Paris, 1836, in-12.

ADEODAT, pape. *Voyez* DIEUDONNÉ.

ADER (*Guillaume*), médecin de Toulouse, du dix-septième siècle, auteur d'un traité imprimé en 1621, sous le titre : *De Ægrotis et Morbis evangelicis*; Toulouse, 1621, in-8°. Il y examine si l'on aurait pu guérir, par la médecine, les maladies que Jésus-Christ avait guéries par sa puissance miraculeuse, et arrive à conclure que les infirmités guéries par le Christ étaient humainement incurables. Suivant Vigneul-Marville, Ader n'avait composé ce livre que pour en faire oublier un autre, où il avait témérairement soutenu le contraire. On a encore de lui : Deux poëmes macaroniques en patois gascon, à la louange de Henri IV ; — *De pestis cognitione, provisione, et remediis*; Toulouse, 1628, in-8° ; — *Lou catounet gascoun*, 1612, n-8° ; — *Lou gentilhomme gascoun*, 1610, in-8°.

Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. II, p. 492.

*__ADET__ (*Pierre-Auguste*), chimiste et homme politique, né à Paris en 1763, mort vers 1832. Il fut nommé secrétaire de la première commission envoyée à Saint-Domingue, ensuite chef de l'administration des colonies ; enfin, adjoint au ministère de la marine. Après le 10 thermidor, le comité de salut public le nomma membre du conseil des mines, et, peu de temps après, il l'envoya en qualité de résident à Genève. Adet recueillit des témoignages de l'estime publique lorsqu'il quitta cette ville, en 1795, pour se rendre aux États-Unis en qualité de ministre plénipotentiaire. Ce fut lui qui, en 1796, présenta au congrès, de la part de la nation française, le drapeau tricolore, et qui, l'année suivante, remit au secrétaire d'État des États-Unis cette note fameuse où le directoire, se plaignant de ce que le gouvernement américain laissait violer sa neutralité, et manquait aux stipulations du traité de 1778, déclarait que le pavillon de la république traiterait tout pavillon neutre comme celui-ci se laisserait traiter par les Anglais ; déclaration que les Américains regardèrent comme contraire aux termes du traité de 1778. Après la présentation de cette note, Adet annonça au gouvernement américain qu'il avait ordre de suspendre ses fonctions ; et quoique le directoire lui eût laissé le choix de rester aux États-Unis ou de revenir en France, il quitta l'Amérique. Nommé, en 1799, commissaire à Saint-Domingue avec Saint-Léger et Fréron, il refusa cette place. Après le 18 brumaire, il fut appelé au tribunat, et établit, dans un rapport fait au nom d'une commission spéciale, que le gouvernement avait seul le droit de diriger, par des réglements, tout ce qui était relatif à la course. Quelques jours après, il proposa de suspendre l'effet des engagements contractés pour acquisition de biens aux colonies, qui auraient été postérieurement dévastés par les événements de la révolution, et fit successivement plusieurs rapports au nom de diverses commissions spéciales. Il quitta le tribunat au mois de mars 1803 pour passer à la préfecture de la Nièvre, qu'il administra pendant six ans. Il fut élu membre du sénat le 2 mai 1809, et ne parut qu'une seule fois à la tribune, le 13 mars 1813, pour offrir à ses collègues un ouvrage de son ami Bouffey, sur l'influence de l'air dans les maladies. Comme conseiller-maître, il signa, le 30 mars 1814, l'acte d'adhésion de la cour des comptes à la déchéance de Napoléon. Appelé à la chambre des députés en 1814, il siégea parmi les constitutionnels. Au retour de Napoléon, il céda aux instances d'une députation de la ville de Nevers, et s'y joignit. Adet composa un système nou-

veau de caractères chimiques qu'il imagina avec Hassenfratz, et qui n'a pas été généralement adopté. Outre la traduction de quelques opuscules anglais, on a de lui : *Leçons élémentaires de chimie;* Paris, 1804, in-8°. Adet avait pris une part active à la rédaction des *Annales de chimie et de physique*.

ADGANDESTRIUS, chef des Cattes, adressa, l'an 9 de Jésus-Christ, des lettres à l'empereur Tibère et au sénat, par lesquelles il promettait de les délivrer d'Arminius, général des Chérusques, peuple germain, si l'on voulait lui envoyer du poison. On lui répondit que les Romains n'employaient pas de pareils moyens contre leurs ennemis, et qu'ils savaient les vaincre à main armée.

Tacite, *Annales*, livre II.

ADGILIUS Ier, premier roi chrétien des Frisons, vers le septième siècle. Il mit son pays à l'abri des flots par de fortes digues, et la Frise lui doit en quelque sorte son existence actuelle. Il fit élever des môles ou *terpes*, où les habitants se réfugiaient avec leurs troupeaux lors des grandes inondations; on en voit encore aujourd'hui quelques vestiges. Adgilius, roi des Frisons, était vassal de Clotaire, roi des Francs.

Son fils et successeur, Adgilius II, se montra hostile au christianisme, et favorisa l'ancienne idolâtrie de sa nation.

Moscow, *History of the ancient Germans*, XV, 21. — Wiarda, *Ost-Friesische Geschichte*, t. I.

ADHAD-EDDAULAH, empereur de Perse, quatrième prince de la dynastie des Bouides, naquit à Ispahan l'an 325 de l'hégire (936 de Jésus-Christ), et mourut le 24 février 983 de Jésus-Christ. En 949, il succéda à son oncle Imad-Eddaulah, et ne régna d'abord que sur le Farès et le Kirman. Mansour Ier, le Samanide, inquiet et jaloux de l'accroissement de puissance des Bouides, leur déclara la guerre. Adhad-Eddaulah marcha sur le Khoraçan tandis que son père résistait à l'armée ennemie, et, après avoir ravagé cette province, il revint tomber à l'improviste sur les derrières de l'armée des Samanides; mais une négociation suspendit les hostilités, et la paix fut cimentée par le mariage de Mansour avec la fille d'Adhad-Eddaulah. A la mort de son père, arrivée en 976, Adhad eut en partage le Farès, le Kerman; et après la bataille de Takryt le 30 mai 978, et la défaite d'Azz-Eddaulah, souverain de Bagdad, il ajouta à ses possessions presque tout l'Irac. Sa cour fut le rendez-vous des savants, et les poëtes chantaient à l'envi ses louanges. L'empereur grec et le prince de l'Yémen lui envoyèrent des ambassadeurs et recherchèrent son amitié; le calife Thayi lui accorda la main de sa fille; les Kurdes, réprimés, redoutèrent sa puissance, et ses généraux, vainqueurs de Cabou et de Fakhr-Eddaulah, son frère, réunirent à son empire le Djordjan et le Tabaristan. Mais il mourut au milieu de ses prospérités, par suite d'une épilepsie. Il fut le premier dont on prononça le nom immédiatement après celui du khalife dans les prières publiques. C'était de Bagdad, de cette Rome du monde musulman, que le khalife ou pontife donnait ses décrets d'investiture en faveur des princes barbares qui s'arrachaient les débris du royaume de Perse et de l'empire de Mahomet. Aussi avait-il mis toute son ambition à s'emparer de cette ville, dont la possession devait consacrer son autorité aux yeux des peuples. L'usage qu'il fit de sa puissance sembla faire oublier les moyens qu'il avait employés pour l'obtenir. Sous son règne, les infirmes et orphelins trouvèrent dans ses bienfaits une existence et des secours assurés. « Le fleuve de sa générosité, dit un poëte persan, fertilisa les campagnes, et désaltéra le philosophe et le savant. » Des hôpitaux et des mosquées furent construits à Bagdad, et Moussoul brilla d'une nouvelle splendeur. Il bâtit une nouvelle ville près de Chyras, et s'immortalisa par la construction de la digue appelée *Bend-Emyr;* enfin de superbes mausolées reçurent les dépouilles d'Ali et d'Hoceïn, et Médine fut entourée de murs. Tel est le tableau qu'offre le règne d'Adhad-Eddaulah, dont le vrai nom est Fana-Khossou. Adhad-Eddaulah est un surnom qui lui fut donné par le khalife, selon l'usage, et qui signifie *le soutien* ou *l'aide de l'empire*. Il laissa quatre fils, entre lesquels il partagea ses États.

Jourdan, dans la *Biographie universelle*.

***ADH-DHAHEBI** ou **AL-DZAHABI** (*Abou-Abdallah-Mohammed*), surnommé *Schem-soud-din* (Soleil de la religion), historien arabe, né à Damas en 1275, mort en 1348 de notre ère. Il occupa le poste éminent de scheik-el-islam dans sa ville natale. Il a écrit, entre autres, une *Histoire chronologique du Mahométanisme*, et un *Dictionnaire biographique* des plus célèbres commentateurs du Koran. M. Wüstenfeld a donné de ce dernier ouvrage une édition lithographiée, sous le titre *Abu-Abdallah, liber classicus virorum qui Corani et traditionum cognitione excelluerunt;* Gœttingue, 1833.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Hamacker, *Spec. Catalog. Cod. Mss. Bibl. Academiæ Lugduno-Batavіæ;* Lugd. Bat., 1820, p. 18.

***ADH-DHOBBI** (*Ahmed-ibn-Yahya*), historien arabe, natif de Cordoue, vivait vers le commencement du treizième siècle de notre ère. Il a écrit une *Histoire des Arabes en Espagne*, ouvrage qui a été souvent consulté par Casiri, et dont Faustino de Borbon a donné de nombreux extraits dans *Cartas para ilustrar la Historia de la España araba*, Madrid, 1796, in-8°; et dans *Discursos ò preliminares Chronologicos para ilustrar la Historia de la España araba;* Madrid, 1797, in-8°.

Casiri, *Bibliotheca arab. hisp. escur.*, t. II, p. 133-139. — Conde, *Histoire de la Domination des Arabes en Espagne*, t. I, préf., p. XXI.

ADHED LEDIN ALLAH, mort le 10 de mouharram de l'an 567 de l'hégire (13 septembre

1171 de J.-C.). Petit-fils du khalife Haphedh, il succéda, l'an 555 de l'hégire (1160 de J.-C.), à Faïez. Ce fut, comme ses derniers prédécesseurs, un fantôme de souverain, dont toute l'autorité résidait entre les mains des vizirs. Schaour, son vizir ou ministre, non-seulement refusa de payer aux Francs l'espèce de tribut auquel Faïez s'était soumis; il conduisit même une armée sur les frontières de la Palestine pour les attaquer. Mais les troubles qui s'élevèrent en Égypte pendant son absence l'obligèrent à revenir sur ses pas. L'an 558 (de J.-C. 1163), battu par Dargan ou Dargham, qui l'avait supplanté dans le ministère, il passa en Syrie pour implorer le secours de Noureddin, sultan de Damas, contre son rival. Le sultan se rend à sa prière. L'an 559, il envoie l'émir Schirkouh (*Syracon* de nos historiens), avec Saladin, neveu de celui-ci, pour le rétablir. Schaour ayant recouvré son poste, après une bataille où son rival périt, ne vit plus que des ennemis dans ses bienfaiteurs. Les Francs, provoqués par Dargham, avaient pénétré dans l'Égypte. Schaour se ligue avec eux pour en chasser les Syriens. Schirkouh, de retour à Damas, repassa en Égypte à cette nouvelle. Il se rendit maître de Belbeïs et d'Alexandrie, menaça d'autres villes, et obligea Schaour d'acheter la paix à grands frais. Rappelé dans ce pays, l'an 564 de l'hégire (de J.-C. 1168), par une nouvelle perfidie du vizir, il marcha droit au Caire, où il entra sans obstacle. Schaour fut arrêté par ses ordres; le khalife lui-même envoie lui demander la tête de ce ministre; il est satisfait sur l'heure. Schirkouh reçoit pour récompense la robe de vizir, et meurt dans la même année (23 mars de l'an 1169 de J.-C.); son neveu Saladin le remplace. L'an 566 (1171 de J.-C.), ce nouveau ministre oblige les Francs d'évacuer l'Égypte. Leur départ est suivi d'une révolution inattendue. Ennemi des Fatimites par religion, Saladin fait supprimer le nom d'Adhed dans les prières publiques, pour y substituer celui du khalife de Bagdad, et mit fin par là au schisme qui divisait les Abassides et les Fatimites. Adhed survécut peu à cet affront; en lui finit la dynastie des Fatimites. Les souverains qui régnèrent depuis en Égypte renoncèrent au titre de khalife, et ne prirent que celui de sultan. Adhed laissa des enfants; Saladin, loin de les faire mourir, donna des ordres pour leur entretien, et se contenta de les faire enfermer dans des sérais avec leurs concubines.

Jourdan, dans la *Biogr. universelle.*

*ADHELM ou *Andhelm*, prélat anglais du septième siècle, se fit remarquer dans la controverse au sujet de la Pâque, qui divisa si longtemps les églises saxonne et anglaise. Il composa plusieurs *poëmes sur la vie chrétienne.*

Collier, *Hist. eccl.*, t. I, pag. 121.

ADHÉMAR ou *Adzemar* (*Guillaume* ou *Guillielm*), troubadour du douzième siècle, né à Marvéjols dans le Gévaudan. Gentilhomme pauvre, il se fit, comme la plupart des poëtes de son temps, nourrir dans les châteaux en chantant la beauté et la grâce des châtelaines. Après avoir vécu longtemps de la sorte, il entra dans l'ordre monastique de Grammont. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui contient sa *vie* en cinq *chansons*, fait mention d'un autre *Adzémar de Roca-Ficha*, dont il nous reste une chanson. Nostradamus a confondu Guillielm Adzémar avec le fils de Gérard Adhémar, à qui Frédéric I[er] donna comme fief impérial le château de Grignan; ce qui explique pourquoi madame de Sévigné prétendait descendre des Adhémar. Le manuscrit de Sainte-Palaye (bibl. de l'Arsenal) contient dix-huit pièces de Guillielm, qui ne renferment que des lieux communs de galanterie.

Nostradamus, *Vie des poëtes provençaux.* — La Croix du Maine, Duverdier, Vauprivas. — Millot, *Histoire littéraire des troubadours*, II, 497. — Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, V, 178. — *Hist. littér. de la France*, t. XIV, p. 567-869.

ADHÉMAR DE MONTEIL, évêque de Metz, né vers la fin du treizième siècle, mort en 1361. Natif du Languedoc, il fut évêque souverain de Metz depuis 1327, et mania à la fois le glaive et la crosse. Il était en guerre avec Raoul, duc de Lorraine, lorsque le roi Philippe de Valois intervint, et amena la conclusion d'un traité de paix. Ce prélat guerrier eut ensuite des démêlés avec la régente de Lorraine et avec Robert, duc de Bar. Il réduisit en cendres le château de Salins, envahit le Barrois, prit Conflans, et se fit justice par la force des armes. Ses goûts belliqueux l'obligèrent à faire des emprunts et à engager des terres considérables et des villes entières, telles que Neuviller et Sarrebourg. Adhémar fut enterré dans la chapelle des évêques qu'il avait fait construire dans la cathédrale de Metz, dont la nef ne fut achevée qu'en 1480.

Meurisse, *Histoire des évêques de Metz*, p. 499 et suiv. — Dom Calmet, *Histoire de la Lorraine*, p. 604 et suiv.

ADHÉMAR ou ADEMAR DE MONTEIL (*Lambert* D'), prince d'Orange, vivait vers la fin du huitième et au commencement du neuvième siècle. Il aida Charlemagne dans ses guerres contre les Sarrasins, et fut créé duc de Gênes. Il conquit l'île de Corse où les Sarrasins s'étaient réfugiés, et s'empara de leurs vaisseaux. Son petit-fils, *Aimar*, fut élu archevêque de Mayence en 820.

Art de vérifier les dates.

ADHÉMAR (*Adelme*), bénédictin au neuvième siècle, fut chapelain de Charlemagne. On a de lui une Histoire de France incorporée dans celle d'Aïmoin.

Vossius, *De historicis latinis*, etc.

ADHÉMAR DE MONTEIL (*Aimar*), évêque du Puy en Velay, mort à Antioche le 1[er] août 1098. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut sacré évêque le 3 mai 1061. Ce fut lui qui au concile de Clermont, tenu par Urbain II en 1095, demanda le premier la croix, et excita l'enthousiasme de la première croisade. Nommé légat du pape, il se joignit à la troupe de

Raymond, comte de Toulouse. Il franchit les Alpes, traversa la Dalmatie et l'Albanie, et conclut à Constantinople une trêve avec Alexis Comnène, qui suscita d'abord des obstacles à la marche des croisés. De là il passa à Nicée, où il rétablit la discipline dans une armée de six cent mille hommes. Il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins, maîtres de l'Asie Mineure; et, grâce à quelques pieuses fraudes (il disait aux soldats qu'il avait découvert la lance avec laquelle fut percé Jésus-Christ, et que saint George et saint Démétrius combattaient dans leurs rangs), il parvint à faire abandonner aux musulmans le siége d'Antioche. Il mourut peu de temps après, de la peste. Le Tasse nous le peint comme un pontife vénéré, et le fait, par une licence poétique, mourir au siége de Jérusalem, d'un coup de flèche lancée par Clorinde. — Son frère, *Guillaume-Hugues* d'Adhémar, prieur de Donzers, qui l'avait suivi à la terre sainte, mourut à Jérusalem en 1099.

Guillaume de Tyr.

*ADHERBAL, général carthaginois pendant la première guerre punique. Il commandait la flotte carthaginoise au siége de Lilybée, et remporta, en 249 avant J.-C., une grande victoire sur les Romains sous les ordres du consul P. Claudius Pulcher. — Un fils ou frère de cet Adherbal a commandé en Espagne. — Un autre Adherbal succéda, en 118 avant J.-C., à son père Micipsa, roi de Numidie, conjointement avec son frère Hiempsal et son cousin Jugurtha.

Diodore, *Frag.*, lib. XXIV. — Polybe, I, 49. — Tite-Live, XXVIII, 30. — Salluste, *Bellum Jugurthinum.*

*ADIMANTUS (Ἀδείμαντος), nom commun à plusieurs Grecs célèbres, dont l'un commandait, en 480 avant J.-C., les navires des Corinthiens dans la guerre contre Xerxès. Il était en discorde avec Thémistocle, et à la bataille de Salamine il s'enfuit au premier engagement.

Hérodote, VIII, 5, 59, 61, 94. — Plutarque, *Thémistocle*, XI.

ADIMANTUS, général athénien, du cinquième siècle avant J.-C. Il se distingua dans la guerre du Péloponnèse, et s'opposa seul à la proposition de Philoclès, adoptée par les Athéniens, de couper le pouce droit aux prisonniers lacédémoniens, afin de les mettre hors d'état de manier la lance. Aussi, après la prise de la flotte athénienne par Lysandre à Ægos-Potamos, en 403 avant J.-C., Adimantus fut le seul que les Lacédémoniens ne condamnèrent pas à mort.

Xénophon, *Hellenica*, l. II. — Plutarque, *in Lysandr. et Alcibiad.* — Pausan., *in Messenic. et Phocic.* — Diogen. Laert. — Platon, *Protag.*, 315. — Aristophane, *Ranæ*, vers 1509.

ADIMANTUS, de la secte des manichéens, vivait vers la fin du troisième siècle. Il niait l'autorité de l'Ancien Testament, et composa sur ce sujet un livre auquel répondit saint Augustin.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, édit. Harles, VII, 314.

ADIMARI (les), ancienne famille italienne, du parti guelfe : *Tegghiaio Aldobrandi* des Adimari était, en 1255, un magistrat fort estimé de Florence; ce qui n'empêche pas Dante de le placer dans l'enfer, pour un vice honteux qu'on lui reprochait.

Forèse des Adimari, après la défaite de l'Arbia, rallia les émigrés guelfes de Florence, et en forma un corps d'armée qui rendit de grands services à son parti en Lombardie et à Naples.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.* — Gamba, *Serie di Testi di lingua.*

ADIMARI (*Alexandre*), poëte italien, né en 1579, mort en 1649. Issu d'une famille patricienne de Florence, il étudia les lettres grecques et latines, et cultiva la poésie avec succès. On a de lui une traduction en vers italiens des *Odes de Pindare,* qu'il accompagna de bonnes observations; cette traduction, estimée des Italiens, parut à Pise en 1631, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec le marquis *Louis Adimari,* autre poëte florentin (né à Naples le 3 septembre 1644, mort en 1708), dont nous avons quelques *satires,* des *sonnets,* et un opéra intitulé *Roberto.* On a aussi de lui *Prose sacre*, recueil de morceaux en prose sur des sujets de piété; Florence, 1706, in-4°.

Tiraboschi. — Ginguené.

*ADIMARI (*Raphaël*), historien, né à Rimini vers la fin du seizième siècle, a laissé une histoire de son pays sous ce titre : *Sito Riminese;* Brescia, 1616, 2 vol. in-4°. Dans l'avis au lecteur, Raphaël donne à entendre que cet ouvrage avait été déjà projeté par le docteur Adimari, fils du cavalier Niccolo Adimari, et que c'est par amour pour sa patrie qu'il s'est décidé à le publier, avec l'assistance de Luc Pianero, gentilhomme de Brescia. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ADLER (*George-Christian*), pédagogue et théologien allemand, né à Wohlbach en Silésie le 1er novembre 1674, mort à Alstadt-Brandenburg le 30 août 1741. Il étudia la théologie à Leipzig et à Halle, se livra à l'enseignement de la jeunesse, et fonda le gymnase (*collegium Fridericianum*) de Kœnigsberg. Outre un grand nombre d'écrits théologiques et de sermons, on a de lui : 1° *De liberalium artium in Ecclesia utilitate, si rite tractentur;* Stuttgard, 1702, in-8°; — 2° *De morte eruditorum philosophica;* Berlin, 1707, in-8°.

Adelong, Supplément au *Lexique* (*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*) de Jöcher, t. I, p. 226.

*ADLER (*George-Chistian*), archéologue et théologien allemand, fils du précédent, naquit à Alstadt-Brandenburg le 6 mai 1734, et mourut à Altona le 2 novembre 1804. Il étudia la théologie à Halle, et devint pasteur luthérien, d'abord à Sarau, puis à Altona. Ses principaux ouvrages ont pour titres : 1° *Ausführliche Beschreibung der Stadt Rom* (Description complète de la ville de Rome); Altona, 1781, in-4°, avec des planches; on y trouve tout ce que les auteurs anciens nous ont laissé sur la topographie de

Rome; — 2° *Nachricht von den Pontinischen Sümpfen* (sur les marais Pontins), avec une carte; Hambourg, 1784, in-8°; — 3° une édition de Frontin, *De aquæductibus urbis Romæ*, avec des notes; Leipzig et Altona, 1792, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgemein. Encyclop.*

ADLER (*Jacques-George-Chrétien*), savant orientaliste, né en décembre 1755 à Arnis, ville du duché de Sleswig, mort en 1805. Il passa sa jeunesse à Rome, où il étudia les langues orientales et se lia avec plusieurs personnages marquants, entre autres avec le cardinal Borgia, qui se chargea de publier, à ses frais, la description des pièces les plus curieuses du cabinet d'Adler. Il revint dans sa patrie, où il fut nommé en 1783 professeur de syriaque, puis, en 1788, professeur de théologie à l'université de Copenhague, et prédicateur du château de Gottorp en 1798. Il n'avait pas dix-sept ans quand parut son ouvrage intitulé *Recueil de formules et contrats en hébreu rabbinique et en allemand*; Hambourg, 1773. Outre des sermons en allemand, et des morceaux de littérature orientale d'abord épars, ensuite réunis en un seul volume, on a de lui : 1° *Codicis sacri recte scribendi leges, ad recte æstimandos codices manuscriptos antiquos*, etc.; ib., 1779, in-4°; — 2° *Descriptio codicum quorumdam cuficorum... in bibliotheca regia Hafniensi servatorum*; Altona, 1780. Dans cet ouvrage se trouvent des détails curieux sur la graphotechnie des Arabes; — 3° *Musæum cuficum Borgianum*; Velitris, 1782-1792, 2 vol. in-4°; — 4° *Bibliotheca biblica Wurtemburgici ducis, olim Lorchiana*; Altona, in-4°, 1787; — 5° *Novi Testamenti versiones syriacæ... illustratæ*; Copenhague, 1789; — 6° *Reisebemerkungen auf einer Reise nach Rom* (Observations faites pendant un voyage à Rome; Altona, 1784, in-8°.

E. Schmidt, panégyrique d'*Adler*; Altona, 1805, in-8°. — Baur, dans Esch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*, t. I, p. 421, etc.

***ADLER** (*Philippe*), graveur allemand, surnommé *Patricius* (le Patricien), d'où l'on a fait, par corruption, *Paticina*, naquit à Nurenberg en 1484. Il mit l'un des premiers en vogue la gravure à l'eau-forte. Ses ouvrages sont fort estimés, tant pour leur antiquité que pour la netteté du burin. Il a gravé plusieurs sujets d'après Albert Dürer. On cite comme son chef-d'œuvre une Sainte Vierge avec l'enfant Jésus sous un berceau de feuillage, et portant l'inscription : *Hoc opus fecit Philippus Adler Patricius*, MDXVIII. On ignore l'époque de la mort de cet artiste.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Strutt, *Dictionary of Engravers*.

ADLERBETH (*Gudmund-George*), littérateur suédois, né à Joenkoening en 1751, mort en 1818. Après avoir fait ses études à l'université d'Upsal, il remplit plusieurs charges publiques, accompagna, en 1783, Gustave III à Rome, et passa ses derniers jours dans la retraite, pour se livrer entièrement à la culture des belles-lettres. Adlerbeth a traduit en suédois les principaux ouvrages de Virgile, d'Horace, d'Ovide, et l'*Iphigénie* de Racine.

Biographie des Contemporains. — Bosenhane, *Anteckningar hörande till Vetenskaps Akademiens Historia*, p. 350, 486.

ADLERFELD (*Gustave*), historien suédois, né aux environs de Stockholm en 1671, mort le 8 juillet 1709. Il fit ses études à l'université d'Upsal, et voyagea ensuite dans une grande partie de l'Europe. A son retour, Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeld suivit ce prince dans ses victoires et dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avait auprès du monarque pour écrire son histoire. Elle est aussi exacte qu'on devait l'attendre d'un témoin oculaire. Adlerfeld fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultawa en 1709. C'est à cette fameuse journée que finissent ses *Mémoires*. Ses manuscrits tombèrent entre les mains des Russes, commandés par le prince de Wurtemberg, qui les rendit au frère d'Adlerfeld. On les a publiés, en allemand et en français, sous le titre : *Histoire militaire de Charles XII, roi de Suède, depuis* 1700 *jusqu'à la bataille de Pultawa en* 1709; Amsterdam, 4 vol. in-12, 1740, et Paris, 1741. Le quatrième volume, qui renferme le récit de la bataille de Pultawa, est l'œuvre d'un officier suédois.

Warmholtz, *Bibliotheca historica Sveo-Gothica*, t. X, p. 60-74. — Gezelius, *Försök til et Biographiskt-Lexicon öfner Svenske Man*, t. I, p. 5.

ADLERSCREUTZ (baron D'), général suédois, se mit, en 1809, à la tête de la révolution qui détrôna Gustave IV : c'est lui qui, pénétrant dans la chambre du roi, lui fit des remontrances si vives, que le prince se sauva tout épouvanté. Ce fut le signal de son détrônement. On déféra le pouvoir souverain au duc de Sudermanie, oncle du roi. *Voy.* GUSTAVE IV et CHARLES XIII.

Historisk Tafla af Gustav II; Stockh., 1810-1811, 3 vol.

ADLERSPARRE (*George*, comte D'), général suédois, né dans la province de Iemtland en 1760, mort en 1837. Fils d'un lieutenant-colonel, il étudia à l'université d'Upsal, et prit du service dans l'armée. Gustave III lui confia une mission délicate en Norwége; mais, après la mort de ce roi, Adlersparre se retira des affaires et cultiva exclusivement les lettres. On a de lui un recueil de poésies, des essais biographiques, et différents traités. Il publia aussi, de 1797 à 1800, un journal, sous le titre *Lasning i blandade amnen* (Mélanges), embrassant toutes les branches de la littérature. Rappelé au service quelques années plus tard, il fit la guerre contre le Danemark, en Norwége, et obtint le grade de colonel. On ne sait à quelle époque il entra dans la conspiration qui renversa du trône Gustave IV. Mais ce fut lui qui le premier conduisit des troupes sur Stockholm, et publia contre le roi une

proclamation où il disait, avec emphase, que l'armée de l'ouest avait juré que la patrie ne perdrait plus un seul pouce de son territoire. On verra, à l'art. GUSTAVE IV, comment ce roi irrésolu et faible contribua lui-même à faire réussir un complot qu'il eût été facile de déjouer. Il tomba au pouvoir du général Adlercreutz; et lorsque Adlersparre entra comme en triomphe à Stockholm, la révolution était presque consommée. Néanmoins le nouveau roi le combla d'honneurs et d'emplois, et lui conféra successivement les titres de baron et de comte, ainsi que les décorations de ses ordres. Mais le crédit du général Adlercreutz donna de l'ombrage à l'impérieux Adlersparre, dont les vues étaient plus libérales. Après avoir rempli une mission près du prince Christian-Auguste de Holstein-Augustenbourg, Adlersparre accompagna à Stockholm, en 1810, cet héritier présomptif de la couronne de Suède, et donna, quelque temps après, sa démission de conseiller d'État, pour se retirer dans une province écartée du royaume, dont il accepta la charge de gouverneur, qu'il ne tarda guère à résigner. Vivant dans une profonde retraite, il publia en 1830 un ouvrage intitulé *Documents pour servir à l'histoire de la Suède ancienne, moderne et contemporaine;* on y trouve sa correspondance très-curieuse avec Charles XIII, avec le prince Christian-Auguste et les comtes d'Engerstrœm et de Wetterstedt, ainsi que les négociations secrètes du gouvernement suédois avec celui de Danemark, et avec le comité des ordres du royaume formant la diète. Cet ouvrage, d'abord anonyme, fut avoué par son auteur en 1831, et lui suscita un procès : le comte de Wetterstedt réussit à le faire condamner à une amende, ce qui ne l'empêcha pas de continuer la publication de son livre, dont la suite parut en 1832. Adlersparre mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, dans sa terre de Wermland. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

H. d'Aguila, *Histoire du règne de Gustave III.*

ADLUNG (*Jacques*), organiste de l'église luthérienne d'Erfurt, et professeur au gymnase de cette ville, né à Bindersleben en 1699, mort à Erfurt le 5 janvier 1762. On a de lui : *Anleitung zu der musikalischen Gelahrtheit* (Guide de la science musicale), avec une préface de J.-E. Bach; Erfurt, 1758; nouvelle édition accompagnée de quelques notes, Leipzig, 1783, in-8°; — *Musica Organœdi* (Manière de construire les orgues, etc.), ouvrage posthume, publié sur les manuscrits de l'auteur par J. L. Albrecht; Berlin, 1768, 2 vol. in-4°. — Dans son *Musikalisches Siebengestirn* (Pléiade musicale), Berlin, 1764, in-4°, Adlung répond succinctement à sept questions que soulève l'harmonie.

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

ADLZREITER (*Jean*), homme d'État allemand, né à Rosenheim (Bavière) le 2 février 1596, mort le 11 mai 1662. Il se livra d'abord à l'étude de la littérature ancienne et de la jurisprudence; il devint successivement archiviste, vice-chancelier et premier ministre de Maximilien Ier, électeur de Bavière. On a de lui : *Annales Boïcæ gentis*, part. III; Munich, 1662 et 1663, in-fol., publiées avec *Brunneri Annal Boij.*, par Leibniz; Francf., 1710, in-fol°. Cependant le véritable auteur des *Annales Boïcæ gentis* fut le P. Fervaux, jésuite lorrain; Adlzreiter lui en avait fourni les matériaux, tirés des archives secrètes de la Bavière.

Annales Boicæ gentis. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*, I, 422. — Saxius, *Onomast. lit.*, IV, 422.

ADMIRAL (*Henri* L'), né en 1744 à Aujolet (Puy-de-Dôme), mort en 1794. Pendant le règne de la terreur, l'Admiral osa tenter d'abattre deux têtes redoutables, celles de Robespierre et de Collot d'Herbois. L'Admiral était chez le ministre Bertin en qualité de domestique, puis il avait dû à la faveur de son maître la direction de la loterie de Bruxelles; mais la révolution venait de lui enlever ses moyens d'existence. C'est alors que, nourrissant l'espoir de venger ses intérêts et sa patrie, il s'attacha aux pas de Robespierre. N'ayant pu parvenir jusqu'à sa victime, il tourna sa vengeance contre Collot d'Herbois. La nuit du 1er prairial an II (22 mai 1794), il lui tira, sans l'atteindre, deux coups de pistolet. Poursuivi par la garde dans une chambre où il s'était enfermé, il blessa d'un troisième coup le premier qui mit la main sur lui, et fut aussitôt jeté en prison. A la même époque, on avait arrêté une jeune fille de vingt ans, qui s'était présentée chez Robespierre *pour voir*, disait-elle, *comment était fait un tyran.* La convention attribua cette coïncidence d'événements à une conspiration ourdie par l'étranger. En vain l'Admiral avait-il déclaré dans son interrogatoire qu'il n'avait pas de complices, en vain avait-il pris seul toute la responsabilité d'un crime dont il se glorifiait : cinquante-deux victimes furent destinées à partager le sort de l'Admiral et de la fille Renaud. Conduit à la place du Trône, où l'échafaud était dressé, l'Admiral vit périr avant lui tous ses compagnons; et, après trente-huit minutes d'un supplice plus cruel que la mort, il tendit sa tête au bourreau, en répétant : « J'ai conçu seul mon projet; je voulais servir ma patrie. » [*Enc. des g. du m.*]

ADOLPHE, nom de princes allemands, dont voici les principaux par ordre alphabétique de pays.

ADOLPHE Ier, comte de *Clèves*, fut élu évêque de Münster en 1357. Il rétablit en 1380 l'ordre des Fous. Trente-cinq seigneurs ou gentilshommes entrèrent d'abord dans cette société, qui ne paraît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Clèves. On reconnaissait les sociétaires à un fou d'argent en broderie qu'ils portaient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de Saint-Michel, ils s'assemblaient tous à Clèves, et se régalaient à frais communs. La société s'appliquait ensuite à ter-

miner les différends survenus entre les confrères. Cet ordre ne subsiste plus depuis longtemps.

Teschenmacher, *Annales Cliviæ*, etc.; Francf., 1721, in-fol.

ADOLPHE II, comte de *Clèves* et de *la Marck*, né en 1371, mort le 19 septembre 1448. — Adolphe succéda dans le comté de la Marck à Thierri, son frère, tué le 14 mars. Créé duc de Clèves par l'empereur Sigismond l'an 1417, au concile de Constance, il joignit le nom de la Marck à celui de Clèves, et conserva les armes de la Marck mi-parties avec celles de Clèves. L'an 1418, il propose aux états de ses pays de déférer, après sa mort, la souveraineté, au défaut de ses enfants mâles, à l'aînée de ses filles qui lui survivront. Cet arrangement indisposa tellement Gérard son frère, qu'ils en vinrent à une guerre ouverte. Elle cessa par un accommodement fait à la Toussaint 1421. Gérard, par lettres du vendredi avant les Rameaux 1431, données à Nuremberg, reçut de l'empereur Sigismond l'investiture du comté de la Marck, lequel après la mort de Gérard, arrivée, sans qu'il laissât d'enfants, le 13 septembre 1461, retourna à la maison de Clèves. L'an 1435, Adolphe se trouva à la paix d'Arras avec son fils aîné. Ce prince eut souvent les armes à la main, tant en son nom que comme allié de ses voisins, et fit la guerre presque toujours avec avantage; ce qui le fit nommer *le Victorieux*. Il agrandit considérablement ses États par diverses acquisitions qu'il fit, pourvut à leur sûreté par les forteresses qu'il y fit élever sur les frontières, et par le soin qu'il eut de faire administrer exactement la justice.

Pontanus, *Historia Celrica*, p. 396, 485 et 499. — N. Burgundus, *Historia belgica*, lib. II.

ADOLPHE, duc de *Gueldre*, né en 1438, mort en 1477. Il fit, en 1464, déposer son père Arnold, qui fut mis en prison et délivré par Jean, duc de Clèves. Le père et le fils eurent, à Hesdin, une entrevue avec Charles, duc de Bourgogne, beau-frère d'Adolphe, et cherchèrent à se justifier. Adolphe, qui ne voulut entendre aucun accommodement, fut gardé au château de Vilvorden jusqu'à la mort de son père. Après plusieurs aventures, il périt à l'âge de trente-neuf ans, dans une escarmouche devant la ville de Doornick.

Pontanus, *Historia Gelrica*, p. 510-577. — Commines, *Mémoires*, édit. 1785, III, 225-229. — Sueysc, *Annales de Flandre*, II, 449-480.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC de *Holstein-Gottorp-Eutin*. Ce prince, dans la personne duquel la maison de Holstein monta sur le trône de Suède, naquit le 14 mai 1710, et mourut le 12 février 1771. Après la mort de Charles XII en 1718, les Suédois, au préjudice du successeur légitime Charles-Frédéric, duc de Holstein, élurent pour reine Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII. Celle-ci mourut sans enfants en 1741, et son mari le prince Frédéric de Hesse la suivit, dix ans après, au tombeau. Le choix d'un successeur tomba d'abord sur Charles-Pierre Ulric, fils du duc, qui aurait dû succéder à Charles XII; mais ce prince, qui vivait à Saint-Pétersbourg, venait d'être adopté par l'impératrice Élisabeth de Russie. Ce fut alors que les Suédois, aux termes du traité d'Abo conclu avec les Russes le 23 juin 1743, offrirent la couronne à l'arrière-petit-fils d'une fille du roi Charles IX, au prince Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp, qui était, depuis 1727, évêque de Lubeck, en vertu de l'arrangement de 1647, qui stipulait que six princes de la maison de Holstein seraient successivement élus à cet évêché luthérien, auquel étaient attachés des droits de souveraineté. Adolphe choisit dès lors Eutin pour sa résidence. Quelque temps après, il fut nommé administrateur du duché de Holstein-Gottorp. Il céda, l'an 1750, l'évêché de Lubeck à Frédéric-Auguste son frère, et succéda, le 6 avril de l'année suivante, à la couronne de Suède, après la mort de Frédéric de Hesse. Il protégea les arts et les sciences, et fonda quelques institutions utiles. Il eut d'abord à lutter contre la faction aristocratique, dit *le parti des chapeaux*.

Adolphe régna avec sagesse, mais il n'opposa pas assez de fermeté aux prétentions des grands, qui réduisirent à un vain simulacre le pouvoir souverain. Le comte de Brahé et le baron de Horn furent exécutés au milieu des troubles qu'ils avaient en partie excités. Après avoir pris une faible part à la guerre de sept ans, et combattu le roi de Prusse qui devait s'agrandir aux dépens de la Suède, Adolphe resta en butte aux nouvelles attaques des membres du conseil du royaume, et eut tant à souffrir de leur hauteur, qu'il finit par déposer une couronne qui n'était plus respectée. Les instances de la diète et quelques assurances de soumission la lui firent pourtant reprendre; mais son règne continua d'être des plus agités. Il mourut, laissant l'autorité suprême à son fils Gustave III. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Silverstolpe, *Larobok i Svenska Historien*, p. 380, etc.; *Sveriges Historia i Sammandrag*, p. 156, etc.

ADOLPHE de *Nassau*, élu empereur le 1er mai 1292, couronné à Aix-la-Chapelle le 25 juin de la même année, et mort le 22 juillet 1298. Il n'était qu'un simple gentilhomme, d'une famille illustre, à la vérité, et d'une bravoure éprouvée, mais sans autre patrimoine que son épée, sans influence, sans fortune, et n'ayant aucune des qualités morales qui avaient aidé Rodolphe de Habsbourg, son prédécesseur, né comme lui loin du trône, à y monter et à s'y maintenir. Adolphe dut son élection au désir qu'avaient les électeurs de se rendre indépendants du chef de l'Empire, à leur haine contre Albert, fils de Rodolphe, dont l'arrogance les avait blessés; enfin, à des transactions honteuses et illégales avec les archevêques de Cologne et de Mayence.

Ces électeurs ecclésiastiques crurent l'occasion favorable pour imiter les papes. Ils imposèrent à Adolphe les conditions les plus onéreuses le

forçant à leur abandonner des portions de territoire et des villes qui ne lui appartenaient pas. Le comte Adolphe, qui se sentait faible, les accepta toutes. L'empereur Adolphe, qui se crut puissant, n'en voulut tenir aucune. De là ses revers. Décoré de la couronne impériale, ce prince se trouva dénué même de l'argent nécessaire aux frais du couronnement. Il essaya de l'extorquer aux juifs de Francfort, qui lui résistèrent avec succès. L'électeur de Mayence, son cousin germain, Gérard d'Eppenstein, lui prêta les sommes indispensables; mais les embarras du monarque ne cessèrent pas après qu'il eut été couronné. Cherchant partout des ressources, il se mit d'abord à la solde de l'Angleterre contre Philippe le Bel, et se fit payer par Édouard I[er] 100,000 liv. sterl., somme énorme pour le temps; mais l'Allemagne, qui rougissait de voir son chef au rang des mercenaires, se révolta contre lui. Boniface VIII, qui n'était pas encore l'ennemi de Philippe, défendit à Adolphe de prendre les armes. Celui-ci, payé d'avance des efforts qu'il devait faire, ne demanda pas mieux que d'obéir au pape; et, licenciant deux mille cavaliers qu'il avait rassemblés pour le service d'Édouard, il ne garda, du traité conclu entre eux, que les subsides. L'électeur de Mayence saisit ce moment pour lui demander la restitution des avances qu'il lui avait faites. Adolphe crut plus utile d'acquérir des États que de satisfaire à des engagements dont il avait déjà reçu le prix; il profita de l'aversion d'Albert le Dénaturé, landgrave de Thuringe, contre ses fils légitimes, pour acheter de lui sa principauté. Par cette transaction doublement injuste, Adolphe se fit un ennemi mortel de l'archevêque auquel il devait son trône, et souleva contre lui l'Allemagne entière, qui ne vit plus dans son monarque qu'un vil spoliateur. La Thuringe se déclara pour les princes dépouillés. Adolphe se vit engagé dans une guerre qui dura cinq ans; il ne parvint jamais à soumettre les peuples, qu'il prétendait avoir achetés; et, contraint de tolérer les excès de ses troupes, qui ne le servaient qu'à regret et dont il fallait vaincre la répugnance par le pillage, il acheva de s'aliéner tous ses partisans.

Albert d'Autriche, qui, depuis l'élection d'Adolphe, épiait l'instant favorable pour ressaisir le sceptre que son père avait porté, se réunit à l'électeur Gérard, dont les intrigues disposaient du plus grand nombre de ses collègues. La majorité des électeurs, après avoir cité Adolphe à comparaître devant le collége électoral, le condamna par contumace. On lui reprochait de s'être vendu à un prince étranger, d'avoir usurpé des États qui n'avaient pu lui être cédés; et chacun joignait à ces griefs généraux des griefs particuliers. Adolphe enfin fut déposé le 23 juin 1289. Ses torts étaient avérés, mais sa déposition était illégale. Trois beaux-frères d'Albert avaient siégé parmi les juges; l'injustice qu'Adolphe éprouvait affaiblit le souvenir de celles qu'il avait commises. L'Allemagne se divisa; Adolphe parvint à réunir une armée supérieure à celle de son compétiteur, et le parti d'Albert semblait avoir tout à craindre, lorsque ce dernier, trompant son ennemi par de faux rapports, l'enveloppa près de Gelheim, dans les environs de Worms, et, le tuant de sa propre main, devint ainsi, de rebelle, souverain légitime. Adolphe périt en combattant avec tant de bravoure, que l'auteur de sa perte, l'archevêque de Mayence, ne put s'empêcher de s'écrier, en voyant son corps: « L'Allemagne a « perdu en ce jour le plus brave chevalier de son « siècle. »

Adolphe fut enterré d'abord à Rosenthal, près du champ de bataille; mais une destinée singulière mêla ensuite ses cendres à celles de son ennemi: Albert et Adolphe, transportés à Spire et placés d'abord dans deux cercueils séparés, reposent ensemble confondus, depuis la destruction de la cathédrale de cette ville. Adolphe avait essayé, dans les premiers moments de son règne, de marcher sur les traces de Rodolphe de Habsbourg. Il avait tenté de se créer des appuis par des alliances et des mariages, et il avait rappelé dans une diète les ordonnances de Rodolphe sur la paix publique. Il voyageait fréquemment, pour juger par lui-même de l'état de l'Empire. Ses premières fautes ne vinrent peut-être que de la disproportion qui existait entre sa situation et ses moyens. Il appela au secours de sa faiblesse la duplicité et l'injustice. Engagé dans cette route, il ne put s'arrêter; il alla d'erreurs en erreurs, de crimes en crimes; il en fut sévèrement puni; ses peuples, qu'Albert n'opprima pas moins que lui, ne gagnèrent rien à sa punition.

Benjamin Constant, dans la *Biogr. universelle.—Histor. Mogunt. chron.* A. C. 1294. — J. G. Scherz, *Dissertatio de imperatoris Adolphi Nassovii depositione;* Argent., 1711, in-4°; Lips., 1749. — H. W. Guenderode, *Geschichte des römischen Kœnigs Adolph von Nassau;* Franckf., 1770, in-8°, ibid., 1779, in-8°. — J. P. Wagner, *Schediasmata III de vita Adolphi Nassoviensis, regis Romanorum;* Wisbad., 1775-80, in-4°. — J. G. Leuchs, *Adolph der Nassauer, Kaiser und König der Deutschen;* Augsb., 1798, in-8°. — Adriani, *Hulde aan de nagedaehtenis van Graaf Adolf van Nassau;* Groning., 1827, in-8°.

ADOLPHE (*Jean*), duc de *Saxe*, né le 4 septembre 1685, mort le 16 mai 1744. Il servit d'abord comme général des troupes hessoises. En 1710 il entra au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, et se distingua, en 1718, contre les Turcs. En 1736, la mort de son frère Christian le rendit souverain du pays de Weissenfels, où il mourut âgé de cinquante-neuf ans.

Merkwürdiges Leben und Thaten Herzogs Johann Adolph's zu Sachsen; Francfort et Leipsick, 1744, in-8°. — Christ. Ernest Weisse, *Geschichte der Chursæchsischen Staaten;* Leipzig, 1802-12, t. VI, p. 74, 192 et suiv.

ADOLPHE VIII, duc de *Schleswig*, mort en 1459, fils de Gérard, comte de Holstein. Il fut élevé à la cour de l'empereur Sigismond, et reçut, en 1440, du roi de Danemark l'investi-

ture du duché de Schleswig. Il donna de bonnes lois à son peuple, et refusa la couronne de Danemark en faveur de Christian I[er], fils de sa sœur Hedwige, qui fut couronné en 1448.

Krantz, *Saxonia*, t. X, p. 36, et t. XI, p. 31-37.

***ADOLPHE** (*Joseph-François*), peintre morave, né en 1671, mort le 2 novembre 1749. Élève d'Hamilton, il se distingua comme peintre d'histoire naturelle; ses chevaux de bataille sont renommés. Il était attaché à la cour du prince Max de Dietrichstein, à Nicolsbourg en Moravie. — Son fils (*Joseph-Antoine*), mort à Vienne le 17 janvier 1762, a laissé plusieurs tableaux d'église.

OEsterreichisches biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

***ADOLPHI** (*Christian-Michel*), médecin allemand, né à Hirschberg en Silésie le 14 août 1676, mort le 13 octobre 1753. Il fit ses premières études à Breslau, et se rendit de là à Leipzig, où il s'appliqua à la philosophie. En 1701 il suivit à Halle les cours de Stahl et de Hoffmann. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, en Hollande, et se fit recevoir docteur à l'université d'Utrecht. Il enseigna la médecine à Leipzig, et publia un grand nombre de dissertations, parmi lesquelles on remarque : 1° *Trias dissertationum physico-medicarum ad chronographiam medicam spectantium*; Lipsiæ, 1725, in-4°; — 2° *Trias dissertationum medicarum ad diæteticam potissimum spectantium*; ibidem, 1726, in-4°; — 3° *Trias dissertationum medicarum pathologico-therapeuticarum, nimirum de morbis frequentioribus et gravioribus pro sexus differentia*; ibidem, 1727, in-4°; — 4° *De equitationis usu medico*; Lipsiæ, 1729, in-4°; — 5° *Tractatus de fontibus quibusdam soteriis*; ibidem, 1733, in-4°; — 6° *Dissertationes physico-medicæ selectæ varii argumenti, in universitate Lipsiensi diversis temporibus conscriptæ*; ibidem, 1647, in-4°. Quelques autres dissertations d'Adolphi ont pour objet l'air et l'eau de Leipzig et des environs de cette ville, la salubrité du climat de la Silésie, les avantages du séjour sur les montagnes, etc.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine*.

ADOLPHI (*Giacomo*), peintre italien, né à Bergame en 1682, mort en 1741. Il était fils du peintre Benedetto, qui fut aussi son maître. On cite, parmi ses meilleurs tableaux, l'*Adoration des Mages*, dans l'église de San-Alessandro della Croce à Bergame. — Giacomo fut surpassé par son frère cadet *Ciro Adolphi*, né en 1683, mort en 1753. On cite comme ses meilleurs ouvrages la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, dans l'église de Colognola, et les *quatre Évangélistes*.

Tassi, *Vite de' pittori, scultori ed architetti Bergamaschi*.

***ADOLPHUS** (*John*), avocat et auteur anglais, dont nous avons les ouvrages suivants : 1° *The political state of the British Empire*; London, 1818, 4 vol. in-8°; — 2° *The British cabinet, containing Portraits of illustrious personnages, with Biographical memoirs*; London, 1799, 2 vol. in-4°; — 3° *History of England from the accession of George III till the peace of 1780*, 4e édit.; London, 1817, 3 vol. in-8°; — 4° *Biographical memoirs of the french Revolution*; London, 1799, 4 vol. in-8°; — 5° *Reflections on the present rupture with France*; London, 1802, in-8°; — 6° *History of France from* 1790 *till the peace of* 1802; London, 1803, 2 vol. in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADON (*saint*), archevêque de Vienne en Dauphiné, né en 799, mort le 19 décembre 875. Élevé dans l'abbaye de Ferrières, il passa quelque temps au monastère de Prum, où il éprouva quelques persécutions. Il voyagea en Italie, et resta cinq ans à Rome : à son retour en 860, il fut nommé archevêque de Vienne, sur la recommandation de saint Remi. Il réforma la discipline du clergé dans plusieurs conciles de Vienne, fonda des établissements de charité, et mérita à tous égards l'estime des rois Charles le Chauve et Louis II. On a de lui : 1° une *Chronique universelle* en latin, citée souvent comme une autorité pour les premiers temps de l'histoire de France. Elle fut imprimée en 1561 et 1568 à Paris, in-fol., en caractères gothiques, avec une partie de Grégoire de Tours, et l'a été depuis à Rome, 1745, in-fol.; l'auteur l'a divisée en six âges, et l'a poussée jusqu'à son temps, en commençant à la création du monde; — 2° un *Martyrologe*, dont le P. Rasweide, jésuite, a donné une édition très-estimée en 1613.

Mermet, *Histoire de la ville de Vienne* (en Dauphiné), *de l'an* 438 *à l'an* 1039.

ADONIAS, fils de David et d'Haggith, mort en 1014 avant J.-C. Il avait projeté de se faire roi; mais il fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, Salomon le fit tuer.

Troisième livre *des Rois*, I, 2 et suivants. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, 7 et 8.

ADONIBESEC, roi de Besech dans la terre de Chanaan, mort en 1630 avant J.-C. C'était un prince puissant et cruel, qui, ayant vaincu soixante-dix rois, leur avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains, et leur donnait à manger sous sa table le reste de ce qu'on lui servait. Les Israélites l'ayant vaincu, lui firent subir le même traitement.

Juges, c. I. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. V, c. II.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins pour combattre les Israélites. Josué leur livra bataille, les vainquit, et les força de se retirer dans une caverne, où ils furent pris et pendus à cinq arbres l'an 1451 avant J.-C. Ce fut dans cette journée que Dieu, sur la prière de Josué, arrêta le soleil.

Josué, c. X. — Usser, *in Annal.*

*ADORNE DE TSCHARNER, médecin de Paris, né à Strasbourg en 1784. Reçu docteur à Strasbourg en 1805, il servit d'abord dans la chirurgie militaire sous l'Empire, et fut nommé, en 1808, chirurgien-major dans la garde du roi Murat. En 1823, il devint chirurgien principal des hôpitaux de la 11e division militaire, et fut admis à la retraite en 1836. Outre divers mémoires de médecine pratique, on a de lui une *Topographie de l'île d'Ischia,* accompagnée d'une analyse de ses eaux minérales; in-8°, Naples, 1809.

Sachaille (Lachaise), *les Médecins de Paris*, p. 38.

*ADORNI (*Catherine-Fieschi*), femme poëte, née à Gênes en 1447, morte le 14 décembre 1510. Elle fut mariée jeune à Julien *Adorni,* noble génois, qui avait les mœurs les plus dissolues. Après de longues souffrances elle se retira à l'hôpital de Genève, où elle servit les pauvres jusqu'à sa mort. Adorni aimait la poésie, surtout celle qui est consacrée à des sujets de piété. On lui attribue des extases, pendant lesquelles on dit qu'elle parlait en vers. Elle composa plusieurs ouvrages en italien, dont les principaux sont un *Traité sur le Purgatoire* et un *Dialogue de l'âme et du corps.* Saint François de Salles en fait un grand éloge dans la préface de son *Traité de l'amour de Dieu.* Cattaneo Marbatto a donné une vie de Catherine Adorni.

S. François de Salles. — Tiraboschi.

ADORNO, nom de plusieurs doges de Gênes, qui sont dans l'ordre chronologique :

ADORNO (*Gabriel*), marchand génois, créé doge en 1356. Issu d'une famille de jurisconsultes renommés, il embrassa le parti des gibelins, et se fit chef de l'une de ces factions populaires qui se dévorent alternativement. Les Génois, fatigués des dissensions entre les quatre familles qui, jusqu'en 1340, s'étaient partagé tous les emplois, résolurent d'exclure à jamais les nobles de la magistrature suprême : ils nommèrent Adorno doge en 1356, en remplacement de Boccanegra. Mais ils apprirent bientôt que l'ambition du pouvoir est une passion non moins désastreuse chez les plébéiens que chez les patriciens. Adorno fut supplanté quatre ans après par Dominique Frégoso, l'un de ses lieutenants, qui l'obligea de prendre la fuite.

Rossi, *Storia d'Italia.* — Bertolotti, *Viaggio nella Liguria Marittima.*

ADORNO (*Antoine*), doge de Gênes, élu en 1384. Il descendait d'une ancienne famille de Gênes, mais plébéienne. Il gouverna en homme qui connaissait le pouvoir et les devoirs de sa charge; il penchait plus pour le peuple que pour les grands. Son administration fut orageuse; il fut dépossédé et rétabli trois fois de suite. On le rappela encore en 1394; mais, ne se voyant pas assez puissant pour résister aux efforts de ses rivaux et de ses ennemis, il engagea ses concitoyens à céder la souveraineté de leur ville à Charles VI, roi de France, qui l'accepta sous des conditions qui semblaient assurer pour toujours la paix de la république. Elles furent signées le 26 octobre 1396, et le 27 novembre suivant Adorno remit solennellement aux commissaires français les marques de sa dignité. Il fut nommé gouverneur par intérim, et mourut peu de temps après. La protection et l'autorité des rois de France ne purent mettre fin aux troubles qui agitaient depuis si longtemps les Génois, et on fut bientôt obligé de les abandonner à leur génie inquiet et indépendant.

C. Varese, *Storia della republica di Genova;* Gênes, 1835-1839, 8 vol. in-8°.

ADORNO (*Prosper*), doge de Gênes, élu en 1461, mort en 1486. Galéas Sforce, duc de Milan, cherchait depuis longtemps à s'emparer de Gênes; mais craignant l'influence et le courage d'Adorno, il l'attira à sa cour; et bientôt après, sur de légers prétextes, il le fit enfermer dans le château de Crémone. Galéas alors s'empara de Gênes; mais ayant été assassiné en 1476, et les Génois ayant chassé les troupes milanaises de leur ville, la veuve de Galéas rendit la liberté à Prosper, et lui promit le gouvernement de sa patrie, s'il parvenait à la faire rentrer sous la domination de Milan. Tout ce que la veuve de Galéas avait espéré arriva. Adorno, introduit dans Gênes, en expulsa les chefs du parti populaire, et remit cette ville au pouvoir du jeune duc de Milan. Prosper ne tarda pas à se brouiller encore avec ses anciens ennemis; ceux-ci voulurent de nouveau le faire arrêter : mais il prévint leurs désirs, et, soutenu du roi de Naples Ferdinand, il chassa les Milanais de Gênes, et prit aussitôt le titre de *Défenseur de la liberté génoise.* Prosper, au faîte du pouvoir, ne sut point s'y maintenir; il se brouilla avec les Fregossi, qui aliénèrent plusieurs citoyens contre lui. Adorno, s'en voyant haï, chercha à s'en faire craindre; et bientôt la cruauté vint remplacer les qualités brillantes qui l'avaient fait chérir du peuple. Trahi et abandonné de ses partisans même, et entre autres d'Obietto de Fiesque qu'il avait toujours cru son ami, obligé de sortir précipitamment de son palais, de prendre la fuite, de se jeter à la mer pour gagner à la nage les galères de Naples, il trouva un asile dans cette ville, et y mourut. Prosper Adorno fut l'un des nombreux exemples de l'inconstance de la faveur populaire, qui déifie et proscrit, élève et précipite en peu d'instants celui qui a l'imprudence de compter sur son appui.

C. Varese, *Storia della republica di Genova.*

ADORNO (*François*), jésuite, né en 1531 à Gênes, mort le 13 janvier 1586. Il composa, à la prière de saint Charles, dont il était le confesseur, un savant traité, *De la discipline ecclésiastique.* La bibliothèque Ambrosienne conserve de lui deux manuscrits : *De ratione illustrandæ Ligurum historia,* et un traité des charges (*De Cambiés*).

*ADORNO (*Jean-Augustin*), prêtre, fondateur de la congrégation des Clercs-réguliers-mineurs, mort à Naples en odeur de sainteté l'an 1591.

Aubert le Mire, *De congreg. cleric. in communi. vivent.* — Barbosa, Paul Marigia, Justiniani, *Scrittor. della Ligur.*, p. 6.

ADRAMAN, plus connu sous le nom de *fils de la bouchère de Marseille*, né vers le milieu du dix-septième siècle, eut une vie très-aventureuse. Enfant, il fut enlevé par des pirates, entra au service du sultan, devint pacha de Rhodes, grand amiral de la flotte ottomane, apaisa une révolte des janissaires, et mourut étranglé en janvier 1706, sur une dénonciation calomnieuse de ses envieux, qui l'accusèrent d'avoir voulu incendier Constantinople. Adraman laissa vingt-deux enfants, dont l'aîné suivit les traces de son père.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

ADRAMELECH et *Sarasar*, fils aînés de Sennachérib, roi d'Assyrie, conspirèrent contre leur père, à son retour de sa malheureuse expédition contre Jérusalem, et l'assassinèrent dans le temple de Nesroch, en 737 avant J.-C. Leur jeune frère Assarhaddon s'empara du trône, et les parricides se réfugièrent en Arménie.

Saint Jérome, ch. 7. — Isaïe.

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lydie, fonda, au sixième siècle avant J.-C., la ville d'Adramyttium, dans la Lydie. Il imagina le premier de faire subir aux femmes une sorte de castration, pour les employer dans son palais aux mêmes fonctions que les eunuques.

Hérodote.

ADRASTE, roi d'Argos et ensuite de Sicyone, fils de Talaüs et d'Eurynome, ou, selon d'autres, de Lysianassa. Pour obéir à l'oracle qui lui avait prescrit de donner ses deux filles, l'une à un lion et l'autre à un sanglier, il accorda Argie à Polynice et Déiphyle à Tydée, qui étaient venus chez lui revêtus, le premier d'une peau de lion, le second de celle d'un sanglier. Adraste fut un des sept capitaines qui, ayant embrassé la cause de Polynice, fils d'Œdipe, parurent devant Thèbes, et, seul d'entre tous, échappa à la mort. Dix années plus tard, il entreprit encore une fois, avec les fils de ses malheureux alliés, d'assiéger la même ville; mais il perdit, dans cette *guerre des Épigones*, son propre fils, et en mourut de chagrin. Son cheval Arion, fruit, dit-on, des amours de Neptune et de Cérès, qui s'étaient métamorphosés, l'un en étalon et l'autre en cavale, avait le don de la parole, et prédisait l'avenir.

Hyginus, *fab.* 96. — Hérodote, liv. V. — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, lib. I. — Diodore de Sicile, liv. V, c. 69, 6, 7. — Pausanias, liv. II. — Pindar., *Nem.* 9, liv. I, II, etc. — Apollodore, liv. III. — Euripide, *in Phœniss.*

ADRETS (*François de Beaumont*, baron DES), guerrier sanguinaire, né en 1513 au château de la Frette en Dauphiné, mort le 2 février 1587. Il figura d'abord, sous Henri II, dans les guerres du Piémont. En 1558, à la prise de Montecalvo, il fut fait prisonnier par les Espagnols. Ayant acheté sa liberté par une forte rançon, il accusa Dailly, commandant de Montecalvo, de trahison, et voulut lui faire payer une forte indemnité; mais il perdit son procès au conseil du roi. Des Adrets en fut outré, et jura hautement qu'il s'en vengerait contre les Guise, qui avaient soutenu Dailly. Cette animosité le fit changer de religion, ou plutôt de parti. Dès 1562, il se mit à la tête des protestants du Dauphiné. Des pillages, des massacres, des actes innombrables de férocité furent ses exploits ordinaires; il s'y livrait par goût, par tempérament, bien plutôt que par principe politique et par fanatisme. Il promit au duc de Nemours de lui livrer les places de Romans et de Valence; mais sa trahison fut découverte avant d'être consommée. Dans diverses villes du Dauphiné et de la Provence, dont il s'empara, il commit des actes d'une atrocité inouïe. Il inventait les supplices les plus bizarres, pour avoir le plaisir de les voir endurer à ceux qui tombaient entre ses mains. A Montbrison et à Mornas, les soldats qu'on fit prisonniers furent forcés à se jeter, du haut des tours, sur la pointe des piques de ses soldats. Ayant reproché à un de ces malheureux d'avoir reculé deux fois devant le saut périlleux: « *Monsieur le baron*, lui dit le soldat, *tout brave que vous êtes, je vous le donne en trois.* » Cette saillie lui sauva la vie... Ce monstre, voulant rendre ses enfants aussi cruels que lui, les força, dit-on, à se baigner dans le sang des catholiques, dont il venait de faire un massacre effroyable. De quelque fureur que fussent animés les gens de son parti, ils ne purent approuver toutes ces barbaries. L'amiral de Coligny écrivait « *qu'il fallait se* « *servir de lui comme d'un lion furieux, et* « *que ses services devaient faire passer ses* « *insolences...* » Des Adrets avait sollicité le gouvernement du Lyonnais; mais on lui préféra un autre solliciteur. Irrité de ce refus, des Adrets jura de se faire catholique, comme il s'était fait huguenot quelque temps auparavant. On le fit saisir à Romans; et la paix, qu'on venait de conclure, lui sauva la vie. En 1571, il se rendit à Paris pour se justifier devant Charles IX, en présence de tout son conseil. Il se fit ensuite catholique, et mourut méprisé de tous les partis. Il laissa des fils et une fille qui n'eurent point de postérité. La *Vie du baron des Adrets* a été écrite par Gui-Allard, Grenoble, 1675, in-12; nouvelle édition, par J.-C. Martin en 1803, Grenoble, et à Paris, 1 vol. in-8° de 270 pages.

Brantôme, *Éloge de M. de Montluc.* — Bèze, *Hist. des églises réformées.* — Cl. Martin, *Histoire abrégée de la vie du baron des Adrets*, 1802; Grenoble, in-12.

ADREVALD, écrivain ecclésiastique, né vers l'an 818 dans un village près du monastère de Fleury, mort en 878. On a de lui: un *Traité de l'Eucharistie*, contre le fameux Jean Scot (publ. dans le tome XII du *Spicilegium* d'Achery); — 2° une *Vie de saint Aigulfe* ou *Ayoul*, moine de Fleury et abbé de Lérins, mort en 677 (dans le tome I des *Acta ordinis S.-Benedicti*); — 3° un *Recueil des miracles de saint Benoît* (dans le tome II des *Act. ord. S.-Ben.*). L'auteur y donne le premier aux gouverneurs des provinces de frontières le titre de *margraves* ou

marquis. — Il ne faut pas confondre Adrevald avec Adelbert, également moine de Fleury, mort en 853, et auteur de l'*Histoire de la translation de saint Benoît* (dans les *Act. ord. S.-Bened.*).

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, t. 1, p. 101

ADRIA (*Jean-Jacques*), médecin italien, né à Mazara, en Sicile, vers la fin du quinzième siècle, mort en 1560. Il étudia la médecine à Naples sous Augustin Niphus, et fut reçu docteur à Salerne en 1510. Il a été médecin de Charles-Quint. Outre divers ouvrages manuscrits sur la médecine (de la peste, de la saignée, des bains de Sicile), il a donné une *topographie* de Mazara, sa ville natale.

Bibliothèque littéraire de la médecine. — Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine.* — Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **ADRIAENSEN** (*Alexandre*), peintre flamand, né à Anvers en 1625 ; on ignore l'époque de sa mort. Il s'était particulièrement attaché à peindre des vases, des fleurs, des fruits, des poissons, et autres objets d'histoire naturelle. Ses tableaux se distinguent par la pureté et la transparence du coloris.

Descamps, *la Vie des peintres flamands.*

ADRIAN ou **ADRIAENSEN** (*Corneille*), prédicateur flamand de l'ordre de Saint-François, né à Dordrecht en 1521, et mort à Ypres en 1581. Il laissa des sermons remplis d'expressions licencieuses, et d'invectives contre les chefs des huguenots dans les Pays-Bas.... Il existe plusieurs éditions de ses sermons, dont la première est de 1569, in-8°. Dans celle d'Amsterdam, 1607, in-8°, et de 1640, aussi in-8°, on voit une figure qui, jointe au titre, peut donner une idée du livre : elle représente l'étrange discipline à laquelle Adrian soumettait ses pénitentes, pour les délivrer de cette pudeur naturelle qui les empêchait de lui confesser hardiment toutes les pensées, les paroles, les songes et les actions qui tirent leur origine des tentations de la chair ; discipline que Voët appelle *Disciplinam gymnopygicam Cornelianam*, dans ses *Disp. Select.*, pars IV, pag. 262. Antoine Sander prétend que C. Adriaensen est un Athanase ou un Élie, dont les écrits ont été corrompus par les hérétiques, pour l'exposer à la risée des honnêtes gens.

Sander, *Flandria illustrata*, II, 117, 159, 411. — Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des Sciences*, etc., *en Belgique*, t. I, p. 67, 76. — Van Meleren, *Historie der Niederlændschen Theologen*, etc., p. 149, 150. — Voët, *Historia von Bruder Cornelio, Adrians Sohn von Dordrecht*; Leipz., in-8°, 1613.

* **ADRIAN** (*Jean-Valentin*), littérateur allemand, né le 17 septembre 1793 à Klingenberg-sur-le-Mein. Il étudia à Miltenbourg et à Aschaffenbourg. En 1813 et 1814, il prit part, comme volontaire, à la campagne contre la France. A son retour, il acheva ses études à l'université de Wurzbourg, et compléta son éducation par des voyages en Italie, en Angleterre et en France. En 1823, il fut nommé professeur de langues modernes à l'université de Giessen, et en 1830 il devint conservateur de la bibliothèque de cette université. Ses ouvrages ont pour titres : 1° *Bilder aus England* (Tableaux de l'Angleterre), 2 vol. in-8° ; Francf., 1827-1828 ; — 2° *Skizzen aus England* (Esquisses de l'Angleterre), 2 vol. in-8° ; ibid., 1830-1833 ; — 3° *Provenzalische Grammatik und Chrestomathie* (grammaire et chrestomathie provençales) ; Francf., 1825, in-8° ; — 4° *Die Priesterinnen der Griechen* (les Prêtresses des Grecs) ; Francf., 1823, in-8° ; — 5° *Catalogus codicum mss. bibl. acad. Gissensis* ; Francf., 1840, in-fol. ; — 6° *Mittheilungen zur Geschichte und Literatur* (Mélanges d'histoire et de littérature) ; Francf., 1846, in-8°. [*Conversations-Lexicon*, édit. de 1851.]

ADRIANI (*Jean-Baptiste*), historien, né à Florence en 1513, et mort en 1579. Il fut secrétaire de la république florentine, professa l'éloquence pendant trente ans à l'université de Florence, et eut pour amis ses plus illustres contemporains, les cardinaux Bembo et Contarini, Annibal Caro, Varchi, etc. Le principal ouvrage d'Adriani est l'*Histoire de son temps*, depuis l'an 1536, où finit celle de Guichardin, jusqu'en 1574 (Florence, 1583, in-fol. ; Venise, 1587, 3 vol. in-4°). Cette suite de Guichardin a été faite sur de bons renseignements. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi pour son Histoire, l'estimait à cause de son exactitude. On croit que Côme, grand-duc de Toscane, lui a fourni ses mémoires. Adriani fit l'oraison funèbre de ce prince, celle de Charles-Quint et de l'empereur Ferdinand, où il ne parle pas toujours comme l'histoire. On a encore de lui une lettre curieuse à Vasari sur les peintres dont il est question dans Pline ; Vasari l'a insérée dans le tome II de ses *Vies des Peintres*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — De Thou, *Hist.*, I, 68 — Poggiantus, *De script. Florentinis.*

ADRIANI (*Marcel*), gentilhomme de Florence, né en 1533, et mort en 1604. Il professa les belles-lettres dans sa patrie, et y finit ses jours. Il laissa deux ouvrages manuscrits : le premier est une traduction de Plutarque, le second une traduction de Démétrius de Phalère qui a été imprimée à Florence en 1738, avec des notes et un éloge d'Adriani, par l'abbé Gori, professeur d'histoire au collége de Florence.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.*

ADRIANI (*Marcel-Virgile*), professeur de belles-lettres et chancelier de la république de Florence, né en 1464, mort en 1521. Il était très-versé dans la connaissance des langues grecque et latine. Varchi, dans une de ses leçons, l'appelle l'homme le plus éloquent de son temps. Adriani mourut des suites d'une chute de cheval ; il avait donné, en 1518, une traduction latine de Dioscoride, *De materia medica*, avec des commentaires. Vers la fin de cette traduction, il parle d'un traité *De mensuris, ponderibus et coloribus*, qu'il était près de publier ; mais ce traité n'a point paru. Mazzuchelli parle d'Adriani avec assez d'étendue dans ses *Scrittori italiani*, et plus encore le chanoine Bandini, dans la préface

de son ouvrage intitulé *Collectio veterum monumentorum*. La traduction de Dioscoride, qu'il dédia au pape Léon X, lui fit une si grande réputation, qu'on l'appelait *le Dioscoride florentin*.

Ginguené. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ADRIANO, peintre espagnol, né vers le milieu du seizième siècle à Cordoue, mort dans sa ville natale en 1630. Il fut frère lai dans l'ordre des Carmes déchaussés. On n'a de lui qu'un très-petit nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque un *Crucifiement*, dans le style de Sadeler. Adriano avait la manie d'effacer ses tableaux presque aussitôt qu'il les avait exécutés. Ce n'est qu'à force d'instances, au nom des âmes du purgatoire, auxquelles il adressait, dit-on, de ferventes prières, que ses amis parvinrent à préserver les plus estimés d'une destruction complète.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las Bellas Artes en España*.

ADRICHOMIUS (*Christian*), prêtre hollandais, né à Delft le 14 février 1533, mort à Cologne le 20 juin 1585, où il s'était retiré, après avoir été chassé de son pays par les protestants. Son ouvrage le plus célèbre est le *Theatrum Terræ Sanctæ*, avec des cartes géographiques; Cologne, 1590, 1593, 1600, 1628 et 1682, in-fol. On a encore de lui : 1° une *Chronique de l'Ancien et du Nouveau Testament*, où il raconte bien des fables; Cologne, 1682, in-fol.; — 2° *Vita Jesu Christi, ex quatuor evangelistis breviter contexta;* Anvers, 1578, in-12. Son nom de famille était Adrichem. Il signe aussi quelquefois *Christianus Crucius*.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, I, 167, 168.

ADRIEN ou **HADRIEN** (*Publius Ælius*), quatorzième empereur des Romains, né à Rome le 24 janvier de l'an 76 de J.-C., mort à Baïa le 10 juillet 138. — Ayant eu pour prédécesseurs Nerva et Trajan, pour successeurs Antonin et Marc-Aurèle, Adrien doit peut-être à ce noble entourage la faveur d'être compris au nombre de ces princes dont les règnes successifs formèrent l'âge d'or de l'empire romain : non pas qu'il n'eût par lui-même des qualités brillantes, des goûts artistiques et littéraires dont l'heureuse influence jette sur son époque un vif éclat; mais une vanité implacable, l'envie qu'elle enfantait, un caractère changeant, une curiosité souvent puérile qui négligeait l'ensemble et se perdait dans les détails, méritèrent à ce prince, si bien doué d'ailleurs, les reproches que l'histoire impartiale a dû faire à sa mémoire. Un ingénieux érudit a comparé Adrien à Louis XI. Il a vu, avec raison, chez tous deux une bravoure personnelle qui ne les empêcha pas d'employer leurs soins à éviter la guerre; chez tous deux, la même prédilection pour la classe plébéienne, la même haine des grands, les mêmes efforts pour protéger les communes ou les municipes, favoriser le commerce, aider le développement de l'industrie; et, cependant, nous croyons qu'il existe une grande différence entre la sombre persévérance de Louis XI ne perdant jamais de vue le but qu'il se proposait avant de l'avoir atteint, et les goûts variés, les passions éphémères d'un prince que Tertullien appelle avec raison *curiositatum omnium explorator*. Ce désir insatiable d'apprendre et de connaître fut chez Adrien la source du bien et du mal : il lui dut l'amour des voyages, et dans ses voyages les vastes provinces de l'empire, si longtemps déshéritées, s'embellirent par ses soins, ou furent dotées d'institutions utiles à leur bien-être; il lui dut la facilité avec laquelle il entrait dans tous les détails de l'administration, se montrant à la fois bon tacticien, sage législateur, jurisconsulte habile, protecteur des arts, sinon des artistes, dont il enviait les talents, qu'il avait tous effleurés. D'autre part, c'est à cette même disposition qu'il dut aussi l'incertitude de ses opinions, l'inconstance dans ses vues, l'inconséquence dans ses actes, un amour-propre effréné, qui ne savait ni supporter la critique ni pardonner le succès. S'entourant de philosophes, il n'embrasse aucune secte; méprisant la médecine, écrivant contre elle, il compose des remèdes, un collyre, un antidote; superstitieux au point de sacrifier, au désir de connaître l'avenir, la vie de son Antinoüs, il se vante d'avoir fabriqué lui-même des oracles; littérateur habile, il affecte de préférer Antimaque à Homère, Ennius à Virgile, Caton à Cicéron, Cœlius à Salluste, tant l'amour du paradoxe avait jeté de profondes racines dans l'esprit de ce prince, dont le règne marque, à tout prendre, l'une des plus curieuses époques de la période impériale chez les Romains !

Allié à la famille Ulpienne, Adrien avait pour père Ælius Adrianus Afer, cousin germain de Trajan, et pour mère Domitia Paulina, originaire de Gades, dans la Bétique. Sa famille paternelle, qui avait autrefois habité la ville d'Hadria dans le Picenum, était venue se fixer, au temps des Scipions, à Italica en Espagne. Toutefois, il naquit à Rome (1) le 9 des calendes de février, l'an de Rome 829 (24 janvier, 76 de J.-C.), sous le septième consulat de Vespasien et le cinquième de Titus. A l'âge de dix ans, il perdit son père; et son enfance fut confiée à deux tuteurs, dont l'un était son cousin Ulpius Trajan, qui avait déjà exercé la charge de préteur; l'autre, un chevalier romain du nom de Cœlius Tatianus, d'après Spartien, ou Attianus, d'après Dion Cassius. Chacun d'eux eut soin que son éducation fût complète et brillante : un esprit avide de notions nouvelles, une mémoire imperturbable le préparaient merveilleusement à en profiter; et il fit entre autres, dans la littérature grecque, des progrès rapides, qui lui valurent parmi ses condisciples le surnom du Petit Grec, *Græculus* (2). Quels qu'aient été plus tard le nombre de ses occupations, la variété de ses penchants, la fréquence de ses voyages, il conserva ses goûts littéraires,

(1) C'est l'opinion la plus constante, bien qu'Eutrope, Jornandès et saint Jérôme le fassent naître à Italica.
(2) Spart. — Aur. Vict., *Epit.*, c. XIV.

et composa un grand nombre de poëmes, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Le grammairien Sosipater Charisius avait trouvé dans les bibliothèques de Rome, avant qu'elles fussent détruites par les Goths, le recueil complet de ses discours, dont il cite même un fragment (1); et Photius, qui paraît avoir lu plusieurs de ses compositions grecques, en vante le charme et le style gracieux. En effet, ce qui nous reste de lui, c'est-à-dire six épigrammes grecques, une épigramme latine contre le poëte Florus, cinq vers latins qu'il fit au moment de mourir, une épitaphe pour son cheval Borysthène, quelques citations éparses dans les auteurs de la décadence, suffisent pour nous faire trouver quelque peu sévère le jugement de Spartien, qui ne lui reconnaît de talent ni dans la poésie grecque ni dans la poésie latine. Ce n'était pas l'avis de Dion Cassius, d'Aurélius Victor, d'Eutrope; et Pétrarque, bon juge en cette matière, a confirmé leur sentence (2).

A quinze ans, Adrien, de retour dans sa patrie, entra au service; et dès lors se manifesta en lui l'ardeur de la chasse, qu'il conserva toute sa vie (3). Trajan, craignant que cette passion ne le détournât de ses devoirs, le rappela à Rome, et lui fit accorder une de ces magistratures que briguaient les jeunes patriciens au début de leur carrière : en conséquence, il fut nommé *decemvir Stlitibus judicandis*; puis, en sortant d'exercice, il entra comme tribun dans la seconde légion. Vers la fin du règne de Domitien, le jeune tribun se trouvait dans la Mœsie supérieure, lorsque Nerva, porté à l'empire, adopta Trajan pour son fils et son successeur. Député à Rome pour y porter les félicitations de l'armée (4), il revint dans la Germanie supérieure, où bientôt parvint le bruit de la mort du vieil empereur. Adrien part aussitôt pour Cologne, où Trajan ignorait encore son avénement : il voulait être le premier à le lui apprendre. En vain Servien, son beau-frère, entrave sa marche; à défaut de moyens de transport, il fait à pied une partie de la route, et parvient à son but. Le nouveau chef de l'empire ne pouvait que s'intéresser vivement au parent qui avait été son pupille : il se l'attacha par un lien de plus en lui donnant en mariage sa petite-nièce Julia Sabina, fille de sa nièce Matidia et petite-fille de sa sœur Marcienne. Toutefois, si nous devons en croire Marius Maxime, cité par Spartien (5), ce n'était pas de son plein gré que

(1) *Instit. grammat.*, lib. II:

(2) *Epist. famil*, lib. VII, ep. 15.

(3) Adrien aimait toute espèce de chasses, et celles même qui offraient le plus de danger. Étant empereur, il tua plusieurs fois des lions de sa main, nous dit Spartien; et en effet Athénée raconte que, pendant un voyage en Egypte, il tua, sur les frontieres de la Libye, un lion énorme qui jetait la terreur dans tout le pays. Sur les confins de la Bithynie et de la Mysie il fonda une ville, à laquelle il donna le nom d'Adrianothère (la chasse d'Adrien), sur le lieu même où il avait renversé une ourse.

(4) Le voyage d'Adrien à Rome dépend du sens qu'on attache au passage de Spartien. Scaliger et Casaubon l'ont entendu différemment; nous lui donnons le sens adopté par Casaubon.

(5) *Vit. Ad.*, c. 11.

Trajan formait cette alliance : il avait conçu des préventions défavorables contre Adrien, et ne céda en cette circonstance qu'aux instances de sa femme Plotine, dont l'affection pour ce jeune homme fut toujours aveugle, et, plus tard, lui valut l'empire.

Adrien, appelé à la questure sous le quatrième consulat de Trajan (de J.-C. 101), fut employé, en sortant de cette charge, à la rédaction des actes du sénat; puis, rentré en grâce près de son oncle, il le suivit dans la première guerre contre les Daces, où il raffermit encore son crédit en se montrant à la fois (ce qui plaisait également à l'empereur) bon convive et soldat intrépide. Revenu à Rome, il y fut tribun du peuple; puis, quand éclata la seconde guerre Dacique, il commanda la première légion, à la tête de laquelle il se distingua par quelques actions brillantes, dont Trajan le récompensa en lui faisant don d'un diamant que lui-même avait reçu de Nerva. Ce présent parut à Adrien le signe certain du dessein qu'avait formé Trajan de le faire héritier de sa puissance. Les présages, du reste, ne lui manquaient pas pour qu'il se crût destiné à l'empire : Ælius Adrien, son grand-oncle, lui avait prédit dès l'enfance son futur avénement; et, lorsqu'il n'était encore que tribun dans la Mœsie, un astrologue de ce pays lui avait confirmé cette prédiction. Plus tard, inquiet du refroidissement de Trajan à son égard, lui-même avait consulté les sorts Virgiliens, et était tombé sur ces vers du sixième livre de l'*Énéide* (1) :

Quis procul ille autem ramis insignis olivæ,
Sacra ferens? nosco crines incanaque menta
Regis romani...

Enfin, lorsqu'il était tribun du peuple, il avait perdu le manteau que portaient tous ceux qui étaient revêtus de ces fonctions, à l'exception de l'empereur, ce qui lui avait paru le présage de la puissance tribunitienne perpétuelle. Bien décidé à aider de toute la force de sa volonté à l'accomplissement de ces oracles, il donna en qualité de préteur des jeux magnifiques au peuple; puis, envoyé comme légat-propréteur dans la basse Pannonie, non-seulement il y repoussa les Sarmates, mais il sut rétablir dans son armée la discipline la plus austère, et défendre ensuite le pays contre les excès de pouvoir de quelques administrateurs impériaux. Cette conduite lui valut enfin le consulat. Toutefois, il ne fut que consul *suffectus*, ou remplaçant d'un consul ordinaire, et l'on ne trouve pas pour cette fois son nom dans les fastes (2). Un second consulat pour lequel il fut désigné, huit ans après, par la protection de Plotine, acheva de lui faire regarder comme une certitude sa prochaine adoption par l'empereur. Il l'avait alors suivi comme lieutenant dans la guerre des Parthes, et se trouvait à Antioche lorsque Trajan, frappé d'une

(1) Lib. VI, v. 808 et suiv.

(2) Panvini toutefois a cru pouvoir placer la date de sa nomination en l'an de Rome 862 (de Jésus-Christ 109), c'est-à-dire alors qu'il venait d'atteindre sa trente-quatrième année.

espèce de paralysie, lui laissa le commandement de toute son armée, et se mit en route pour revenir à Rome. On sait qu'atteint d'une dyssenterie qui était venue se joindre à ses autres maux, l'empereur mourut à Sélinonte en Cilicie; mais ce qui a été controversé, c'est la question de savoir si, au moment de sa mort, l'adoption d'Adrien était un fait accompli. A l'aide de médailles alexandrines et de quelques inscriptions, Dodwell (1) avait voulu prouver non-seulement qu'Adrien avait été adopté par Trajan, mais que cette adoption était antérieure à la guerre des Parthes. Un examen plus approfondi a fait reconnaître que les monuments sur lesquels s'appuyait l'érudit anglais, ou n'avaient pas le sens qu'il leur prêtait, ou étaient d'une authenticité très-contestable. En effet, le témoignage des historiens favorables à l'adoption prouve qu'Adrien en reçut la nouvelle le 9 août, et apprit la mort de Trajan deux jours plus tard, c'est-à-dire le 11 du même mois; mais Dion Cassius va jusqu'à croire que Plotine fit jouer en faveur de son neveu une scène semblable à celle que Regnard a placée dans sa comédie du *Légataire,* et il faut avouer que Dion parle en homme qui paraît bien renseigné : « Adrien, dit-il, ne fut jamais « adopté par Trajan. Il était cependant son parent, « son compatriote; il l'avait eu pour tuteur, il « avait épousé sa nièce, et, toutefois, il n'en « avait pas obtenu de marque décisive d'affec- « tion. Il n'avait pas même encore été nommé « consul ordinaire lorsque Trajan mourut sans « enfants; et sans Plotine et Attianus, qui se mi- « rent en tête de lui donner Adrien pour suc- « cesseur, jamais ce dernier n'eût obtenu l'em- « pire. Mon père Apronianus ayant eu l'occasion, « lorsqu'il gouvernait la Cilicie, d'obtenir les « renseignements les plus exacts au sujet de cet « événement, m'en a raconté tous les détails. On « cacha pendant plusieurs jours la mort de « Trajan, afin d'avoir le temps de simuler une « adoption, et ce fut Plotine qui signa les lettres « adressées au sénat à cette occasion (2). » Spartien de son côté, bien qu'il admette l'adoption, avoue que beaucoup d'écrivains supposaient que Trajan n'avait pas l'intention de se nommer un successeur, ou du moins qu'il voulait réserver au sénat le droit de choisir parmi ceux qu'il lui aurait désignés : « Il y a même des gens, « ajoute-t-il, qui prétendent que l'adoption d'A- « drien fut le fait de Plotine et de ses amis : ils « auraient supposé, à la place de Trajan déjà « expiré; un imposteur qui dictait ses dernières « volontés d'une voix mourante (3). » Quoi qu'il en soit, le premier mot d'Adrien en recevant la pourpre semblait annoncer qu'il en était digne. Il rencontra un de ses ennemis, et lui dit : « Vous « voilà sauvé; *Evasisti.* » Heureux le peuple romain, si Adrien eût toujours pensé ainsi! Il commençait son règne comme le prince qui mérita en France le nom de *Père du peuple.*

Ce fut le 11 août de l'an de Rome 870 (de Jésus-Christ 117) que l'empire changea de maître. Avec Trajan s'éteignit l'esprit de conquêtes, et pour la première fois le dieu Terme recula. Soit que dans sa susceptibilité vaniteuse Adrien craignît de ne pouvoir égaler les exploits de Trajan, soit qu'il eût besoin de la paix pour se livrer à ses goûts artistiques, soit que les troubles de quelques provinces l'inquiétassent pour la sûreté générale de l'État, il se hâta d'abandonner toutes les conquêtes de son prédécesseur au delà du Tigre et de l'Euphrate. On peut considérer la dernière des causes que nous venons d'énumérer comme la plus plausible, s'il était vrai, ainsi que le dit Spartien (1), que les Maures fissent alors des irruptions continuelles contre l'Afrique romaine, que les Sarmates fussent en guerre ouverte avec l'empire, que la Bretagne eût secoué le joug, que l'Égypte fût troublée par des séditions, que la Lycie et la Palestine fussent en pleine révolte. Ainsi donc, l'avénement d'Adrien s'inaugurait par l'abandon de trois provinces : il rappelait les armées romaines de l'Assyrie, de la Mésopotamie, de l'Arménie; et, ajoute Eutrope, il eût renoncé de même à la Dacie, si on ne l'en eût détourné en lui observant que c'était livrer aux barbares les colons romains venus en grand nombre pour peupler ces campagnes, dévastées par les guerres de Décébale (2). Tant de sacrifices pouvaient avoir un fâcheux effet sur l'esprit national. Adrien espéra en prévenir les conséquences par de grandes libéralités : il doubla la gratification que chaque empereur faisait aux soldats en montant sur le trône, et, de retour à Rome, où il apportait les cendres de Trajan, non-seulement il fit remise à l'Italie du coronaire, c'est-à-dire de l'or qu'on versait dans le trésor de l'empereur comme droit de joyeux avénement, *aurum coronarium,* mais il remit encore à toute la population de l'empire l'arriéré des sommes dues au fisc, et équivalant environ à 160 millions de francs. Dion Cassius, Eusèbe, Cassiodore, le *Chronicon paschale,* ont relaté d'une manière plus ou moins étendue cet acte de souveraine munificence, et une inscription trouvée à Rome au seizième siècle en a consacré la teneur (3). Quant à Spartien, voici en quels termes il rend compte de ce fait : « Ne négligeant rien, dit-il, de ce qui « pouvait lui gagner l'affection des peuples, « Adrien remit aux particuliers toutes leurs « dettes envers le fisc; les dettes des provinces « leur furent également remises, et, pour donner « toute sécurité aux débiteurs, il fit brûler dans « le forum de Trajan leurs obligations (4). » Des monnaies d'or et d'argent frappées à cette époque font allusion à cette particularité : elles

(1) *Dissertatior sur saint Cyprien,* p. 67, éd. d'Oxford, 1684.
(2) Dion., lib. LXIX, c. I.
(3) *Vita Adr.*, c. IV.

(1) Chap. V.
(2) Eutr., lib. VIII, c. VI.
(3) Voyez Gruter, 10, 6; et Orelli, 805.
(4) Chap. VII.

présentent de face la tête d'Adrien; au revers, un licteur met, à l'aide d'une torche, le feu à des monceaux de papier. L'exergue porte : RELIQUA. VETERA. HS. NOVIES. MILL. ABOLITA. S. C. C'est dans la seconde année de sa puissance tribunitienne, c'est-à-dire de son avénement à l'empire (1), qu'Adrien avait ainsi renoncé à des remboursements que le peuple, épuisé par les guerres continuelles de Trajan, aurait eu sans doute beaucoup de peine à effectuer. Il avait mis un an à se rendre à Rome en passant par l'Illyrie, et déjà il avait à se faire pardonner non-seulement la perte des provinces qu'il venait d'abandonner, mais la mort de quatre personnages consulaires, exécutés sous un prétexte de complot qui ne fut jamais prouvé. La manière barbare dont furent traités ces hommes, l'honneur du sénat, démentit d'une manière cruelle les premières démarches d'Adrien en faveur d'un ordre auquel il semblait vouloir rendre son lustre et son indépendance. Dès son avénement, il avait écrit d'Antioche aux sénateurs, s'excusant sur l'empressement des soldats de n'avoir pas attendu leur délibération pour prendre en main le pouvoir, et les suppliant de confirmer son élection. Il avait refusé le triomphe que le sénat voulait lui décerner, et avait déclaré qu'il ne se croyait pas encore digne du titre de père de la patrie qu'on lui avait pareillement offert. Il ne parlait qu'avec mépris des princes qui n'avaient pas su respecter la majesté du sénat; et tout à coup le voilà qui viole en la personne de quatre membres de cet ordre, non-seulement le respect dont il faisait parade, mais les lois de la justice. C'est qu'il atteignait ainsi Cornélius Palma, L. Publilius Celsus, Domitius Nigrinus et Lusius Quiétus, c'est-à-dire quatre hommes que Trajan avait estimés entre tous, qu'il avait placés sans doute sur cette liste de ses successeurs qu'il voulait offrir au choix du sénat, et qui se trouvaient ainsi désignés à la vengeance de leur heureux rival. Quoi qu'il en soit, Adrien répudia l'horreur de ces exécutions : il écrivit à Rome (car il était alors en Illyrie) qu'elles avaient eu lieu sans ses ordres; et nous venons de voir qu'il ne crut pas acheter trop cher l'oubli de sa cruauté en le payant de neuf cents millions de sesterces. Puis les congiaires, les distributions de blé, les pensions alimentaires assignées par Trajan aux enfants des deux sexes dont les parents n'avaient pas de fortune, furent augmentés dans le même but : des sénateurs qui avaient perdu une partie de leur fortune virent l'empereur compléter le cens qu'exigeait leur dignité, et le peuple eut des jeux où mille bêtes féroces furent tuées dans le cirque.

En même temps tout bruit de guerre s'éteignait : Adrien achetait la paix du roi des Roxolans; Marcius Turbo, envoyé en Mauritanie, en apaisait les troubles, et le calme renaissait en Égypte. Ce fut alors que l'empereur commença cette série de voyages pendant lesquels il visita toutes les provinces de son vaste empire, fondant des villes, élevant des temples, dictant des lois. Ce fut alors qu'attiré tour à tour par les merveilles des arts, par les curiosités naturelles, il alla contempler au sommet de l'Etna la profondeur de son cratère; qu'il voulut en Syrie voir lever le soleil du haut du mont Cassius, et que, remontant jusqu'aux cataractes du Nil en Égypte, il prêta l'oreille aux sons que devait rendre la statue de Memnon, quand elle était frappée par les premières lueurs du jour. Nous avons les médailles de vingt-cinq contrées qu'il parcourut; car chacune d'elles s'empressa de consacrer ainsi le souvenir de sa visite : mais malheureusement elles ne nous donnent aucun document sur l'ordre chronologique de ses expéditions. En l'an de Rome 872 (de Jésus-Christ 119), Adrien prit son troisième consulat; et comme il n'en voulut jamais exercer un autre, comme d'autre part il n'indiqua pas sur ses monnaies la date de la puissance tribunitienne, nous n'avons aucun moyen de décider l'ordre de leur émission pendant l'intervalle des dix-neuf années qui s'écoulèrent entre le troisième consulat d'Adrien et sa mort, attendu que les légendes de ces médailles lui donnent d'une manière identique le titre de consul pour la troisième fois (1). Les monuments épigraphiques que nous avons rassemblés, et les notions éparses dans les historiens, nous permettront toutefois de suppléer en partie au silence de la numismatique. Ce fut par les Gaules qu'il commença ses voyages (de Jésus-Christ 120), et il ne les quitta pas, dit Spartien, sans y laisser des marques de sa libéralité; de là il passa en Germanie, et en présence de ces légions toujours à portée de l'ennemi, toujours sur le pied de guerre, il sut, oubliant les arts de la paix, se montrer habile tacticien, soldat infatigable. Vivant comme un simple légionnaire, nourri de lard, de fromage et de piquette, il apprenait à ses hommes à supporter la fatigue, marchant tête nue sous les frimas, et faisant vingt milles, chargé du poids de ses armes. Point d'or sur ses vêtements, point de pierreries aux agrafes de son manteau : une poignée d'ivoire à sa lourde épée, voilà tout son luxe. Puis il visitait dans leurs quartiers les soldats malades, il n'accordait le sarment de centurion qu'à ceux qui s'en étaient rendus dignes par leur bonne conduite, ne permettait pas qu'on fût tribun avant l'âge (2), ne voulait pas qu'il y eût dans le camp (ce qui était trop commun alors) un seul soldat trop jeune pour le ser-

(1) Voyez l'inscription citée plus haut.

(1) Voyez Eckhel, *Doct. N. V.*, t. VI, p. 479.

(2) Les règlements qu'il fit à ce sujet étaient encore en vigueur plus de cent cinquante ans après sa mort. Vopiscus nous a conservé une lettre de l'empereur Valérien a son préfet du prétoire, dans laquelle il dit : « Miraris fortassis, quod ego imberbem tribunum fecerim, contra constitutum divi Adriani. » (Voyez la *Vie de Probus* par Flavius Vopisque, ch. IV.)

vice, ou trop vieux pour ne pas jouir d'un repos mérité. La tactique des barbares était elle-même mise à profit : il fallait tirer de l'arc comme les Parthes, se servir de la fronde comme les Rhodiens, manier ses chevaux comme les Numides. Aussi, nous apprend Dion, les barbares, voyant un jour la cavalerie batave traverser sans hésitation l'Ister à la nage, furent tellement effrayés de cette hardiesse, qu'ils se soumirent (1). Et cette pratique à laquelle Adrien exerçait ses troupes, dont il leur donnait lui-même l'exemple, il en possédait parfaitement la théorie. Il écrivit plusieurs traités sur l'art militaire, bien qu'il ne nous reste plus de lui à ce sujet qu'un ordre de bataille contre les Alains, qu'Arrien avait inséré dans un de ses ouvrages (2). Végèce reconnaît également avoir emprunté aux constitutions d'Adrien sur la discipline militaire une partie de ses documents.

De la Germanie Adrien passa dans la Grande-Bretagne, et là il résolut de mettre obstacle aux incursions continuelles des Pictes, qui, descendant à l'improviste des montagnes de la Calédonie, venaient ravager le pays soumis aux Romains. En conséquence il employa la deuxième légion, ainsi que le prouve une inscription trouvée sur les lieux (3), à construire une immense muraille au sud de la chaîne des monts Cheviots qui séparent aujourd'hui l'Angleterre de l'Écosse, entre le golfe du Solway dans la mer d'Irlande, et l'embouchure de la Tyne dans l'océan Germanique. Ce mur gigantesque avait, dit Spartien, quatre-vingts milles de longueur. Toutefois ce calcul n'est qu'une approximation ; et le colonel Alexandre Gordon, qui a mesuré avec le plus grand soin l'étendue de cette construction d'après les nombreux vestiges qui en existent encore, l'a fixée à soixante-huit milles anglais, formant soixante-quatorze milles romains (*Itinerarium septentrionale*, c. IX). Adrien ne fit-il que fortifier ainsi la Bretagne contre l'invasion, ou porta-t-il la guerre dans le pays, c'est une question qui semblait difficile à résoudre, dans la pénurie où nous sommes de documents historiques relatifs à ce sujet. Le silence de Dion et de Spartien sur les expéditions militaires d'Adrien dans cette contrée a longtemps paru concluant, malgré le témoignage d'une inscription contemporaine dans laquelle il est question d'un tribun envoyé *in expeditionem Britannicam* (4). Mais nous croyons qu'on peut tirer de la découverte récente des *Épîtres* de Fronton une conclusion contraire à celle qui avait été généralement adoptée. En effet, dans une lettre de cet orateur à Lucius Vérus, on lit : *Avo vestro Hadriano imperium obtinente, quantum militum a Judæis, quantum a Britannis cæsum* (1) ; et, comme confirmation de ce témoignage, une inscription trouvée cette année (1851) à Ferentino vient mentionner encore l'expédition dirigée sous Adrien contre la Bretagne (2). Resterait à fixer l'époque de cette guerre : or Spartien ayant dit, ainsi que nous l'avons vu, qu'à la mort de Trajan la Bretagne était soulevée, tout nous porte à croire que la guerre à laquelle font allusion le passage de Fronton et les monuments épigraphiques que nous avons cités se rapporte aux premières années du règne d'Adrien, et précède peut-être son arrivée dans cette province, qu'il aurait achevé de soumettre.

S'il faut en croire Spartien, ce fut pendant le séjour d'Adrien en Bretagne qu'éclata plus ouvertement que jamais le mécontentement qu'il éprouvait depuis longtemps de la conduite de l'impératrice Sabine ; mécontentement qui d'ailleurs était bien mutuel, puisque d'une part Adrien répétait souvent que, s'il n'eût été qu'un simple particulier, il eût répudié une femme morose et acariâtre, tandis que Sabine portait la haine de son époux, à ce que dit Aurélius Victor, jusqu'au point de se vanter d'employer tous les moyens nécessaires pour ne pas concevoir, dans la crainte d'enfanter un monstre qui fût le fléau du genre humain (3). Cette fois le mécontentement d'Adrien avait moins pour cause l'humeur bizarre de Sabine que les assiduités de Septicius Clarus, préfet du prétoire, de l'historien Suétone, alors secrétaire de l'empereur, et de quelques autres courtisans, dont l'indiscrète familiarité pouvait compromettre l'honneur du prince. Ils furent disgraciés, et durent quitter la cour. Spartien (4) ajoute à cette occasion qu'une police secrète parfaitement organisée instruisait Adrien des détails les plus cachés de la vie des hommes admis dans son intimité. Une femme avait écrit à son mari pour se plaindre de ce qu'il la négligeait, malgré sa tendresse, et la sacrifiait à de joyeux compagnons ou à des parties de plaisir. Le lendemain, ce mari non converti demande à l'empereur un nouveau congé. Adrien lui répète dans les mêmes termes les mêmes reproches qu'il avait déjà reçus la veille, et le laisse persuadé que sa femme a choisi l'empereur pour confident de ses doléances. On reconnaît à cette inquisition minutieuse l'esprit de domination et de vanité, qui ne négligeait aucun moyen d'assurer sa supériorité sur tout ce qui l'entourait. De la Bretagne Adrien revint dans les Gaules, et

(1) Si l'inscription rapportée par Gruter, p. DLXII, 3, était sincère, elle ferait allusion au passage du Danube par les Bataves, en célébrant le courage du soldat de ce corps qui le premier, parmi ses compagnons d'armes, traversa le fleuve en cette occasion.

(2) Un fragment de la tactique d'Urbicius, donné par Saumaise, avait fait penser qu'elle appartenait à Adrien ; mais on a reconnu depuis que cette tactique est bien de Lollius Urbicius, qui commandait en Bretagne sous le règne d'Antonin, bien que les matériaux les plus importants en soient tirés des écrits d'Adrien sur le même sujet.

(3) IMP. CÆS. TRA. HADRIANO. AVG. LEG. II. AVG. F.

(4) Voy. Reinesius, classis sexta, CXXIIX.

(1) Voyez le recueil des lettres de Fronton découvertes dans la bibliothèque Ambroisienne par Mgr Maï, et publié à Rome, 1823, p. 200.

(2) T. PONTIVS. T. F. PAL. SABINVS........ PRÆPOSITVS VEXILLATIONIBVS MILLIARIS TRIBVS EXPEDITIONE BRITANNICA....

(3) Quæ palam jactabat se elaborasse ne ex eo ad humani generis perniciem gravidaretur. (Aur. Vict., *Epit.*, c. XIV.)

(4) Voy. *Adr.*, c. X.

fit élever à Nîmes une vaste basilique en l'honneur de Plotine; il est même probable qu'il fit alors jeter les fondements des Arènes et de l'aqueduc connu sous le nom de pont du Gard, achevés plus tard par Antonin (1). De la Gaule Narbonnaise il se rendit à Tarracone, où il passa l'hiver, et y rétablit à ses frais le temple d'Auguste. Dès cette époque il était accompagné dans ses voyages d'une légion d'architectes, d'ingénieurs, de constructeurs, d'ouvriers de toutes sortes; et nous donnons au mot légion, d'après l'autorité d'Aurélius Victor (2), le sens absolu qu'il avait chez les Romains, c'est-à-dire que nous parlons d'un corps régulier divisé par cohortes, et soumis à la discipline militaire. Ce fut pendant son séjour à Tarracone que l'empereur convoqua en assemblée générale les délégués de toutes les villes espagnoles : il s'agissait de régler une fois pour toutes le service du recrutement, auquel cherchait à échapper un grand nombre de familles, sous le prétexte d'origine étrangère, tandis que beaucoup d'autres le repoussaient violemment. Par son adresse, par la persuasion, par une politique adroite, Adrien triompha de ces répugnances; on se soumit; mais nous ne savons si un fait cité par Spartien (3) ne prouve pas que les ressentiments n'étaient pas éteints. Le prince se promenant un jour dans des jardins aux environs de la ville, un esclave de son hôte se jeta sur lui, l'épée à la main. Adrien eut assez de sang-froid pour le désarmer, et, ne voulant voir dans ce fait qu'un acte de folie, fit remettre le coupable entre les mains de médecins chargés de le guérir.

Il est à croire que de l'Espagne l'empereur s'embarqua pour la Mauritanie, où des troubles venaient d'éclater. Sa présence les apaisa, et il profita de son séjour pour embellir Carthage, à laquelle il ajouta un quartier nouveau, qui prit son nom. L'inscription d'une borne milliaire trouvée dans les environs de cette ville prouve qu'il fit aussi construire par la troisième légion une route de Carthage à Théveste (4); d'où nous pouvons conclure, ainsi que de la grande muraille des Bretons, qu'il avait pour système de ne pas laisser ses troupes oisives dans les garnisons, et de les employer à de grands travaux d'utilité publique (5). Que de l'Afrique Adrien soit revenu à Rome, on peut le conjecturer d'après une médaille qui semble indiquer qu'en l'an 874 de Rome il y célébra par des jeux l'anniversaire de la fondation de la ville; et une inscription de la même date, qui lui attribue le rétablissement de l'enceinte du *Pomœrium*, confirme cette conjecture (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y fit point un long séjour, et qu'on le retrouve en Orient vers la fin de cette année. Là, ayant cimenté par une entrevue avec le roi des Parthes la paix qui semblait prête à être rompue, il ne s'occupa plus qu'à embellir plusieurs villes de l'Asie Mineure. Cizyque, entièrement rétablie par ses soins, et dotée d'un des temples les plus magnifiques de ces contrées si riches en monuments, ajouta, dans sa reconnaissance, le nom de ce prince au sien, et célébra en son honneur les jeux Hadrianiens olympiques, comme nous l'apprennent plusieurs inscriptions. Nicée, Nicomédie, ne furent pas traitées moins favorablement. Éphèse eut un temple élevé à la Fortune de Rome, temple où les étrangers ainsi que les citoyens romains allaient célébrer les Parilies. Se rappelant que c'était à Antioche qu'il avait reçu la nouvelle de son élévation à l'empire, il la traita encore plus magnifiquement que les autres cités, bien qu'il n'en aimât pas les habitants : il y fit construire, nous dit Malala (2), un bain public, un aqueduc qui portait son nom, un théâtre; au moyen d'une forte digue, il détourna les eaux qui se répandaient dans des ravins et étaient perdues pour la ville; cette digue les contenait, malgré leur violence, et les conduisait auprès du théâtre, d'où elles se répandaient dans tous les quartiers. Il fit également construire près des sources de Daphné un temple consacré aux nymphes, où ces sources formaient cinq fontaines jaillissantes. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à la ville de Palmyre qui, malgré sa ceinture de déserts, ne fût embellie par ses soins (3). Il nous faut donc supposer que les sixième, septième et huitième années du règne d'Adrien furent employées par lui à ses voyages en Cilicie, en Lycie, en Pamphilie, en Phrygie, en Bithynie, en Cappadoce; nous voyons même par le *Périple d'Arrien* qu'il alla jusqu'à Trébisonde. En l'an de J.-C. 125, huitième année de son règne, il reprenait la route d'Europe, et passait l'hiver à Athènes : c'était encore la ville littéraire par excellence. Hérode Atticus n'épargnait aucun soin pour y attirer les hommes célèbres, pour y encourager la philosophie et les arts; on allait y étudier l'éloquence, comme on étudiait les sciences à Alexandrie. Adrien devait se plaire au milieu de cette société d'élite, où ses talents lui auraient, en tout cas, valu un accueil

(1) D'après une inscription fragmentée trouvée à Riez, dans les basses Alpes, Adrien y avait ouvert une route pavée : IMP. CÆSARE. TRA. HADRIANO. AVG. VIA. SILICE. STR. (Voy. Millin, *Voyage dans le midi de la France*, t. III, p. 52.)

(2) *Epit.*, c. XIV.

(3) Chap. XI.

(4) Voyez Donati, p. 214, 7, et Orelli, 3564. Cette inscription, placée lorsque la route fut achevée, indique la septième année de la puissance tribunitienne, c'est-à-dire de J.-C. 123.

(5) Deux inscriptions rapportées par Smetius (LXIX, 6 et 13) et Gruter (CCCLXIII, 3, et CCCLXIV, 1) prouvent que les villes de Thena dans la Byzacène, et de Zama dans la Numidie, portaient chacune le surnom de *Colonia Ælia Hadriana*, probablement à cause des grands travaux que ce prince y avait fait exécuter. Une autre inscription nouvellement découverte en Afrique relate les travaux entrepris à la même époque sur la voie qui de *Cirta* conduisait à Rusicada :

EX AVCTORITATE. IMP. CÆSARIS. TRAIANI. HADRIANI. AVG. PONTES. VIÆ NOVÆ. RVSICADEN SIS. R. P. C. CIRTENSIUM. SVA. PECVNIA. FECIT. SEX. IVLIO. MAIORI. (D. C.) AVG. LEG. III. AVG. PR. PR.

(1) Voyez Gruter, 198, 1, et Orelli. 811.

(2) Malal., *Chron.*, p. 362.

(3) Une inscription prouve le voyage d'Adrien à Palmyre, en mentionnant un personnage qui remplissait pour la seconde fois les fonctions de greffier lors de l'arrivée d'Adrien dans le pays:

ΓΡΑΜΜΑΤΕΑ. ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ. ΤΟ. ΔΕΥΤΕΡΟΝ.

ΕΠΙΔΗΜΙΑ. ΘΕΟΥ. ΑΔΡΙΑΝΟΥ.

(Voyez Bernardi et Smith, *Inscr. gr. Palmyren.*, III, p. 2.)

favorable, si sa puissance ne lui eût assuré le triomphe sur ces hommes éminents dont il s'entourait chaque jour : « Je reconnaîtrai toujours, disait à ce propos Favorin à ceux qui lui reprochaient de faire à la cour trop bon marché de sa science, je reconnaîtrai toujours pour le plus savant homme du monde celui qui commande à trente légions. » En effet, Adrien consentait volontiers à engager la discussion; il était aussi prompt à attaquer qu'à se défendre, nous dit Spartien; mais c'était à la condition d'être vainqueur dans la lutte, autrement son amour-propre irritable se vengeait par des moyens indignes de lui. Il composa contre Héliodore, qui avait été son favori, les libelles les plus calomnieux. Denys de Milet et Caninius Céler, qui ne s'étaient pas prêtés comme d'autres à le laisser briller à leurs dépens, furent disgraciés, et Favorin lui-même, malgré la déférence dont nous venons de citer une preuve, ne put conserver sa faveur. Aussi disait-il, à la fin de sa vie, que trois choses l'étonnaient dans son existence : d'abord, qu'étant né Gaulois, il parlât le grec; puis, qu'étant eunuque, il eût été accusé d'adultère; et enfin, qu'étant haï de l'empereur, il vécût encore.

Dans son enthousiasme pour la Grèce, Adrien voulut prendre place parmi ses législateurs (1). Des lois de Dracon et de celles de Solon il forma une constitution nouvelle, par laquelle il laissait le gouvernement au peuple, établissant le sénat juge naturel de toutes les affaires contentieuses, sauf appel, toutefois, devant l'empereur ou le proconsul. Puis, non content de cet acte d'autorité suprême, il accepta les charges d'archonte et d'agonothète à Athènes, comme il accepta plus tard le titre de préteur en Étrurie, d'édile ou de duumvir dans quelques villes italiennes, et de tribun à Naples, tant sa vanité insatiable avait besoin d'aliment et de hochets. Au milieu des chefs-d'œuvre de l'architecture grecque, son goût pour les arts ne pouvait demeurer oisif. Peu de villes ont été plus favorisées qu'Athènes sous ce rapport; il y éleva tant d'édifices, qu'ils y formèrent comme une cité nouvelle, séparée de l'ancienne par un arc sur lequel on lit encore d'un côté, « Ici est l'Athènes de Thésée, » et de l'autre : « Ici est l'Athènes d'Adrien. » C'est à l'extrémité de cette dernière qu'il fit ériger la nef du temple de Jupiter Olympien, dont les fondements étaient jetés depuis plus de cinq cents ans. « Avant d'entrer dans ce temple, dit Pausanias, vous trouvez quatre statues de l'empereur Adrien, deux en marbre de Thasos et deux en marbre égyptien. Devant les colonnes s'élèvent d'autres statues que les Athéniens appellent les statues des colonies; l'enceinte du temple, qui n'a pas moins de quatre stades de tour, en est aussi remplie, chaque ville en ayant érigé une à l'empereur (2); mais les Athéniens les ont toutes surpassées, en plaçant derrière le temple la statue colossale de ce prince, bien digne d'être admirée par tous ceux qui visitent cet édifice (1). » On voit ainsi qu'en honorant les dieux, l'un des principaux mobiles d'Adrien était de s'honorer lui-même. Il avait en outre élevé un temple à Junon, un autre à Jupiter Panhellénien, et déployé toute sa magnificence dans des portiques formés par cent vingt colonnes de marbre de Phrygie dont les murs étaient construits du même marbre, et dont les salles, décorées de statues ou de tableaux, avaient des plafonds couverts d'or et d'albâtre. C'était là qu'à l'exemple d'Hérode Atticus et de Théogène de Gnide, son maître, il avait fondé en faveur des citoyens d'Athènes une riche bibliothèque. Le gymnase qui portait le nom d'Adrien, et qui était orné de cent colonnes de marbre de Libye, était attenant à ces portiques. Aussi Pausanias ajoute-t-il que, par reconnaissance, une des tribus d'Athènes avait pris son nom, et qu'une inscription gravée dans le Panthéon mentionnait tous les actes de sa munificence (2). Tant de chefs-d'œuvre ne furent pas accomplis en un voyage. Ce qui paraît probable, d'après saint Jérôme et la *Chronique* d'Eusèbe, c'est que ce fut alors (an de J.-C. 125) qu'Adrien voulut être initié aux mystères d'Éleusis, preuve nouvelle de cette insatiable curiosité qui tenait à soulever tous les voiles. C'est à l'époque de l'initiation d'Adrien que Quadratus, évêque d'Athènes, lui présenta une apologie de la religion chrétienne. On a cru généralement que, faisant droit aux vérités énoncées dans la supplique de Quadratus, l'empereur fit suspendre la persécution (3). Eusèbe nous a même conservé le rescrit adressé, dans cette occasion, à Minutius Fondatus, proconsul d'Asie : « Si quelqu'un accuse les chrétiens, y est-il dit, et prouve qu'ils font quelque chose contre les lois, jugez-les selon la faute qu'ils auront commise; s'ils sont calomniés, punissez le calomniateur (4). » Toutefois le bienfait était plus apparent que réel. Les accusateurs sont tenus de prouver, il est vrai, que les chrétiens pêchent contre la loi; mais cette loi condamne la pratique de leur religion : il n'y a donc plus qu'à démontrer qu'ils sont fidèles à l'observation de leur culte. La preuve que la persécution ne cessa pas, bien qu'elle ait été beaucoup moins violente qu'à d'autres époques, c'est que le philosophe Aristide était obligé, quelques années plus tard, de remettre à l'empereur une nouvelle supplique en faveur des chrétiens.

(1) *Chron. d'Eusèbe*, p. 382, éd. de Milan, 1818.

(2) Plusieurs inscriptions qui ont dû être gravées sur les bases de ces statues sont parvenues jusqu'à nous. On y lit le nom de l'empereur, auquel la plupart d'entre elles donnent le surnom d'Olympien, et le nom de la ville qui consacrait le monument. Telles sont celles où se trouvent le nom de Thasos (Spon, *Voyage*, t. II, p. 283), de Sestos (Murat., p. CCXXXV, 5), d'Amphipolis (Spon, p. 284), de Céphallénie (Reinesius, p. 335), de Sébastopolis (Murat., p. MLXXXI, 1), d'Abydos (Spon, p. 285), de Milet (Murat., p. MLIX, 2), etc.

(1) Lib. I, c. XVIII.

(2) Lib. I, ch. V.

(3) Voyez Dodwell, *De paucit. martyr.*, § XXXII, *ad calc.*, ed. S. Cyprian., p. 76.

(4) Voyez Eusèbe, *Hist. Eccles.*, lib. IV, et *Chron.*, p. 383, éd. de Mgr Mai.

Au printemps de l'année 126, Adrien quitta la Grèce et revint à Rome, en passant par la Sicile (1). Nous allons le voir maintenant occuper son esprit impatient à l'amélioration du droit romain, ce type de toutes les législations européennes, que Christophe de Thou appelait *la raison écrite*. Nous n'entrerons pas ici dans des considérations générales sur les conditions de la jurisprudence à l'époque où régnait Adrien, sur la décadence du polythéisme, les premières émanations de la morale chrétienne, le stoïcisme, et l'influence qu'ont eue ces causes diverses sur les formes du droit. Nous dirons cependant que ce culte dégradé qui avait réuni successivement à l'ancienne théurgie italique, non-seulement les dieux de la Grèce, de l'Égypte, de l'Asie, mais les empereurs souillés de tous les vices qu'engendre l'égoïsme le plus cruel et l'immoralité la plus profonde; ce culte qui faisait d'un Tibère, d'un Caligula, d'un Néron, autant de divinités pour qui s'ouvraient à deux battants les portes du Panthéon romain, ce culte avait perdu tout crédit; et l'incrédulité complète succédant, comme il arrive trop souvent, aux abus de la superstition, Juvénal avait pu dire (2) :

Esse aliquos manes et subterranea regna...
Nec pueri credunt. . .

Ce fut alors que le stoïcisme, favorisé par des princes formés à son école, fit entendre des maximes d'une moralité plus pure qu'aucune de celles qui avaient été jusque-là offertes aux Romains. Ce fut alors aussi que la jurisprudence, élevée par les stoïciens au rang de science morale, éclairée par le flambeau d'une philosophie qui s'éclairait elle-même des premières lueurs du christianisme, se fonda sur ces principes de justice impérissable qui l'ont fait parvenir d'âge en âge, soit comme loi positive, soit comme raison écrite, chez toutes les nations modernes de l'Europe.

Depuis la loi *Cornélia*, vers les premiers temps de la république, les préteurs avaient l'obligation de donner, en entrant en charge, un programme de la jurisprudence qu'ils comptaient employer pendant le temps de leur préture : toutefois, chacun d'eux faisait à cette jurisprudence les changements qu'il croyait nécessaires : en proposant, au commencement de sa magistrature, les édits nouveaux et les annexes aux édits anciens applicables aux circonstances du moment. De là une variété, une confusion, souvent même une incohérence de dispositions qui rendaient l'application de la loi incertaine et difficile. C'est à ces difficultés qu'Adrien remédia par l'*Édit perpétuel* qui porta son nom : *Edictum perpetuum Hadriani*. En faisant réunir par le préteur Salvius Julianus, le plus habile jurisconsulte de cette époque, les matériaux épars du droit prétorien, en en formant un ensemble méthodique, en donnant à cette collection d'édits épurés et choisis une force officielle et obligatoire, le prince fixa la jurisprudence, et en fit pour la première fois un corps de science qui lui assurait un long avenir. Que le véritable caractère de cet acte impérial ait été de produire une révolution complète dans le droit romain, comme le croient encore plusieurs jurisconsultes, ou qu'Adrien n'ait fait qu'améliorer et établir d'une manière plus stable une jurisprudence déjà fondée, la promulgation de l'*Édit perpétuel* n'en est pas moins une des importantes époques de l'histoire du droit. Elle fit tomber en oubli les édits précédents des magistrats, ce qui nous explique que tous les fragments qui composent le *Digeste* appartiennent à des jurisconsultes postérieurs à cette époque. En effet, Adrien avait organisé l'étude de la jurisprudence de manière à offrir désormais chez ceux qui s'y livraient toutes garanties de savoir et d'intelligence. Le droit semblait avoir hérité de toutes les richesses de la littérature expirante : la profession des jurisconsultes s'était élevée à la dignité de celle de l'homme d'État. Si leurs décisions étaient unanimes sur quelque point de droit, Adrien avait voulu, ainsi que nous l'apprend Gaïus, que la solution donnée par eux eût force de loi : les juges désormais ne pouvaient plus s'en écarter; c'était ce qu'on appelait *Responsa prudentum*. Mais ce n'est pas seulement par l'Édit perpétuel que l'empereur prouva sa sollicitude pour accorder à ses États la meilleure législation possible : tous les jours à son tribunal, abordable pour tous, il répondait, soit de vive voix, soit par lettres, aux questions de jurisprudence qui lui étaient adressées (1). Ulpien et Gaïus nous ont conservé un grand nombre de sénatus-consultes rendus sur divers points du droit civil, avec l'indication : *auctore Hadriano*. L'un d'eux donne le droit de cité aux enfants nés d'un Latin et d'une Romaine (2) ; un autre permet aux villes d'accepter des legs (3); un troisième décide que les affranchis latins devenus citoyens sans le consentement de leur patron pourront être assimilés aux affranchis citoyens romains (4) ; un quatrième veut que si des esclaves ont été affranchis par le maître dans l'intention de frauder ses créanciers, leur affranchissement soit frappé de nullité, lors même que ce maître serait un étranger (5). Les sénateurs ne purent plus prendre à ferme les revenus de l'État; les enfants des proscrits eurent le douzième des biens de leur père, et le reste de ces biens ne fut plus porté au tré-

(1) C'est dans ce voyage qu'Adrien, ainsi que nous l'apprend Spartien, gravit l'Etna : *Ætnam montem conscendit, ut solis ortum videret*. Une seule inscription, rapportée par le prince de Torremuzza, paraît relative au voyage d'Adrien en Sicile. C'est un tube de plomb ayant servi à une conduite d'eau, et qui porte gravés ces mots : IMP. CÆS. TRAIANI. HADRIANI. AVG. SVB. CVRA. RESTITVTI. AVG. LIB.

(2) *Sat.*, II, v. 149.

(1) Le grammairien Dosithée avait réuni au commencement du troisième siècle les réponses d'Adrien, qui, imprimées pour la première fois en 1572, ont été reproduites dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.

(2) Ulp., 3, 5.

(3) Ulp., 24, 28.

(4) Gaïus, p. 146.

(5) Gaïus, p. 13.

sor impérial, mais bien au trésor public : les maîtres cessèrent d'avoir le droit de vie et de mort sur leurs esclaves, qui, en cas de culpabilité, devaient être jugés par les tribunaux; et si l'on voulait en vendre quelqu'un à un maître de gladiateurs, il fallait, par une déclaration préalable, justifier cette résolution, qui ne dépendait plus d'un caprice (1). Julius Celsus, Salvius Julien le rédacteur de l'*Édit perpétuel*, Nérétius Priscus, formaient le conseil ordinaire du prince qui prenait toutes ces résolutions, et auprès d'eux des hommes non moins illustres, Aburnus, Valens, Vidius, Sextus Africanus, dont tant de fragments ont passé dans les *Pandectes*, Volucius Mœcianus, qui eut Marc-Aurèle pour disciple, Terentius Clemens, commentateur de la loi *Papia*, sortant des subtilités de l'école, revenaient au principe général du droit, la grande doctrine de l'équité.

De cette sollicitude qui s'étendait aux classes les plus infimes de la société, résulta une amélioration notable dans le sort des provinces : leur gouvernement perdit de son caractère arbitraire; les municipalités, mieux protégées, virent s'accroître leurs priviléges et l'indépendance de leurs résolutions; les corporations, ainsi que nous en pouvons juger par le nombre des inscriptions de cette époque relatives à ces corps d'états, prirent un plus grand développement, grâce aux encouragements accordés à l'industrie particulière. L'administration financière fut moins inique; les vexations qu'entraîne la rentrée des impôts ne pesèrent plus uniquement sur le faible à l'exclusion des puissants; les exactions devinrent plus difficiles. Des agents du trésor, connus sous le nom de *procuratores Cæsaris*, recueillaient les tributs dans la province, et, placés à côté du gouverneur, dont ils étaient complétement indépendants, échappaient à tout contrôle. Adrien leur adjoignit un avocat du fisc qui défendait les droits du domaine, en sorte qu'ils ne furent plus à la fois juges et parties dans leur propre cause. En accordant aussi le droit latin (*jus Latii veteris*) à un grand nombre de cités, il les relia plus fortement à ce gouvernement impérial qui, il faut l'avouer, n'a jamais eu envers les provinces le caractère d'égoïsme absolu dont la république avait empreint tous les articles de sa législation provinciale. Quant à l'Italie, qui n'était pas considérée comme une province, mais gouvernée en partie par les lois et les magistrats de Rome, elle fut divisée par l'empereur en quatre départements, à la tête desquels il plaça des personnages consulaires.

Une autre révolution dans l'administration, mais celle-là tout entière en faveur du pouvoir, fut accomplie par Adrien vers la même époque. Il modifia profondément l'état de la maison impériale tel qu'il existait depuis Auguste. Lorsque le neveu de Jules César avait fondé cette puissance autocratique qu'il devait transmettre à un si grand nombre de successeurs, il était encore trop près d'une république qui avait compté près de cinq cents années d'existence, pour ne pas adopter les formes extérieures qui s'en rapprochaient le plus. En conséquence, tout semblait calqué, sous ce nouveau régime, sur le beau temps des Scipions, des Fabius; et si l'empereur disposait seul des forces et des richesses de l'État, c'est qu'il était à la fois tribun, proconsul, général et souverain pontife. Or, depuis Auguste, les temps avaient changé : l'aristocratie s'était habituée à l'obéissance, et le peuple, plus heureux sous la domination d'un seul, était loin de regretter la république. Adrien comprit qu'il était d'une bonne politique de créer, pour son service personnel, de brillants emplois qui ouvrissent une carrière à l'ambition des patriciens, en sorte que là où Auguste avait employé des affranchis et des esclaves, il emploierait les descendants des plus anciennes familles. Telle est l'origine de toutes ces charges de palais qui étaient encore sous Constantin, nous dit Aurélius Victor (1), telles qu'Adrien les avait établies. Au premier rang étaient les offices de la chancellerie, qui formaient quatre divisions qu'on pourrait appeler quatre ministères, puisque le mot de *scrinium*, par lequel elles étaient désignées, signifie portefeuille. Le *scrinium memoriæ* avait dans ses attributions la rédaction des rescrits, l'expédition des brevets. Le *scrinium epistolarum* donnait à celui qui en était chargé la mission d'examiner les consultations adressées à l'empereur par les municipes ou les magistrats de province, et de rédiger, en forme de lettres, les décrets par lesquels l'empereur y répondait. Du ressort du *scrinium libellorum* se trouvait l'examen des pétitions adressées à l'empereur en matière litigieuse. Enfin, le *scrinium dispositionum* était le dépôt des archives impériales (2). Les titulaires de ces charges s'appelaient *magistri officiorum*, et étaient placés sous l'inspection d'un maître général des offices. Parmi les grandes charges de la cour, on comptait encore un trésorier des largesses impériales (*sacræ largitiones*); un trésorier du domaine; un grand chambellan (*præfectus sacri cubiculi*), que le privilége de pénétrer à chaque heure du jour dans l'intérieur du palais rendait un des personnages les plus importants de l'empire. Il y avait en outre des chambellans ordinaires, des pages, des officiers de la bouche et autres, dont l'ensemble formait cette tourbe dorée qui éloigne du chef de l'État les regards du public, et lui donne, aux yeux de la multitude, un caractère de grandeur dont ses qualités personnelles sont souvent inhabiles à le revêtir.

Cette étiquette dont s'entourait Adrien, il voulait que les autres l'observassent à son exemple; il voulait qu'ils respectassent leur propre dignité.

(1) Spart., *Vita Adr.*, c. XVII.

(1) *Epist.*, c. XIV.
(2) Voyez Gouthières, *De officiis domus Augustæ*, III, p. 3 et suiv.

Plein de déférence pour les membres du sénat, ne les recevant que debout, il exigea qu'ils ne parussent jamais en public sans être revêtus de la toge. Puis, par une de ces inconséquences si fréquentes dans son histoire, il se dérobait aux hommages, il revenait du sénat en litière pour éviter le cortége qui l'aurait accompagné; il répudiait, le matin, cette obséquieuse salutation du réveil que le plus humble patricien exigeait de ses clients. Quelquefois même il allait se baigner avec le peuple; et Spartien (1) nous raconte à ce propos qu'il vit un jour dans un bain public un vieux soldat qui se frottait le dos à la muraille. L'ayant interrogé sur cette singulière manière de se sécher, il en apprit que le malheureux vétéran n'avait pas de quoi payer un garçon de bain, et il lui fit présent d'un esclave. Le lendemain il retourne au bain à la même heure, et aperçoit une quantité de vieux militaires qui, alléchés par la libéralité de la veille, et rangés contre le mur, imitaient leur camarade. Cette fois il ne fit qu'en rire, et leur ordonna de se frotter les uns les autres.

Ce fut pendant son séjour à Rome, dans la douzième année de son règne, qu'Adrien reçut du sénat le nom de *Père de la patrie* (2), qu'il avait refusé en montant sur le trône; et il accorda en même temps à Sabine le titre d'*Auguste*. Il fit aussi vers cette même époque un second voyage en Mauritanie, où on ne manqua pas d'attribuer à l'influence de son arrivée des pluies bienfaisantes qui tombèrent enfin après cinq années de sécheresse. Revenu à Rome, Adrien se disposa à retourner en Orient, laissant l'Italie sous la pénible impression d'un des actes les plus cruels auxquels l'ait poussé son implacable vanité. Il venait d'ordonner le supplice d'Apollodore de Damas, l'architecte célèbre qui avait élevé le forum de Trajan, l'admirable colonne qui s'élève encore au milieu de ses ruines, la vaste basilique qui passait pour l'un des plus beaux monuments de la ville éternelle, et le pont monumental que Trajan avait jeté sur le Danube. Dans les commencements de son règne, il avait cependant apprécié cet illustre artiste, et c'est à sa prière qu'Apollodore composa une *Poliorcétique*, dont l'extrait, parvenu jusqu'à nous, prouve l'étendue et la variété de ses connaissances. Malheureusement, moins bon courtisan qu'habile architecte, il n'avait pas su ménager dans ses prétentions infinies ce prince, qui voulait exceller à la fois dans toutes les branches des connaissances humaines; et, fatigué de ses conseils : « Allez peindre vos « concombres (3), » lui avait-il dit un jour. Ce jour fut le premier de sa longue disgrâce. Cependant Adrien, qui l'avait éloigné de la cour, était d'autant plus désireux de son suffrage qu'il avait plus de peine à l'obtenir; et lorsqu'il eut élevé ce temple de Vénus et de Rome, dont les débris couvrent aujourd'hui l'espace qui s'étend entre l'Esquilin et le Palatin, il en envoya le plan à son critique. Or la *cella* se trouvait beaucoup trop basse pour les statues qui y étaient placées : « Si « vos déesses veulent se lever, lui répondit Apol- « lodore, elles se rompront la tête (1). » L'artiste paya ce mot de sa vie. Adrien, législateur remarquable, souffrait la critique des actes de son gouvernement; artiste impuissant, poëte médiocre, il fut implacable pour quiconque l'attaquait dans ses œuvres artistiques ou littéraires.

En l'an de J.-C. 130, nous retrouvons l'empereur à Athènes, où il assista à la consécration de plusieurs des édifices commencés dans ses précédents voyages. Et ce ne fut pas seulement la ville de Minerve qui profita de son séjour : toute la Grèce recueillit les fruits de l'admiration que lui inspiraient sa civilisation et sa littérature. La route de Mégare à Corinthe fut creusée au milieu des rochers, de manière à ce que deux chars pussent y passer l'un à côté de l'autre (2); puis Corinthe eut des thermes et un aqueduc qui y amenait les eaux du Stymphale (3). Il fit placer sur le tombeau d'Épaminondas un cippe avec une inscription qu'il avait composée lui-même (4); à Mantinée, il éleva un nouveau temple en l'honneur de Neptune Hippius (5). Un portique qu'il avait fait construire à Hyampolis, en Phocide, portait son nom; et le grand temple d'Abès, consacré à Apollon, ayant été brûlé par les Thébains dans la guerre Phocéenne, il en consacra un autre à la même divinité (6). A Némée, il avait rétabli l'hippodrome; en sorte que les Grecs, dans leur reconnaissance, lui décernèrent le titre de Pan Hellénien, puis celui d'Olympien (7), et que la ligue Achéenne lui consacra une statue en marbre de Paros dans le temple de Jupiter à Olympie (8). L'année suivante fut employée par l'empereur à visiter de nouveau l'Orient. Il rendit au roi des Parthes sa fille, retenue captive depuis l'expédition de Trajan, et organisa en plusieurs États, dont il distribua les couronnes selon son bon plaisir, les contrées à demi sauvages situées à l'orient et au nord du Pont-Euxin. Revenant ensuite vers le midi par l'Asie Mineure et la Syrie, il traversa la Judée, pénétra jusque dans l'Arabie Pétrée (9), et se dirigeant vers l'Égypte, il y entra par Péluse, où il fit élever à Pompée, nous ne disons pas, comme Spartien, un tombeau, puisque Plutarque

(1) *Vita Adr.*, c. XVI.
(2) Voyez Eckhel, *D. N. V.*, t. VI, p. 515 et suiv. Quelques médailles d'Alexandrie donnent à Sabine le titre d'Auguste avant la douzième année du règne d'Adrien.
(3) Ce jugement d'Apollodore prouve l'exagération de Spartien lorsqu'il déclare Adrien *picturæ peritissimus*, et celle d'Aurelius Victor, qui veut que ses statues ne fussent guère inférieures aux chefs-d'œuvre de Polyclète et d'Euphranor. *Voy.* Aur. Vict., *De Cæs.*, c. XIX.

(1) Dion, lib. LXIX, § 4.
(2) Paus., liv. I, c. XLIV.
(3) Ibid., liv. II, c. III.
(4) Ibid., liv. VIII, c. XI.
(5) Ibid., ibid., c. X.
(6) Ibid., *Phocide*, c. XXXV.
(7) Voyez plusieurs inscriptions qui portent ce titre dans Muratori, p. 234, 235.
(8) Paus., liv. V, c. XII.
(9) C'est au règne d'Adrien que commence la série impériale des médailles de Pétra, qui porte même quelquefois le surnom d'ΑΔΡΙΑΝΗ.

nous apprend que les cendres de ce grand capitaine avaient été rapportées par Cornélie dans sa villa d'Albe, mais un magnifique cénotaphe. La brillante école d'Alexandrie devait attirer et retenir un prince qui se piquait de philosophie, d'astronomie, de mathématiques : il a retracé lui-même, dans une lettre parvenue jusqu'à nous, son jugement sur les Alexandrins et le récit de ce qu'il fit pour eux. « J'ai étudié avec soin, écrivait-il à Servien son beau-frère, ce peuple inconstant et léger qui cède à la moindre impulsion. Ceux qui adorent Sérapis n'en sont pas moins chrétiens, et ceux qui se disent chrétiens adorent Sérapis. Pas de rabbin juif, de pontife samaritain ou de prêtre chrétien qui ne soit mathématicien, aruspice ou charlatan. Le patriarche lui-même, quand il arrive, est forcé par les uns d'adorer le Christ, et par les autres Sérapis. Population séditieuse, vaniteuse, sans probité; ville opulente, féconde, industrieuse, où personne n'est oisif. Les uns soufflent le verre, les autres fabriquent du papier, d'autres tissent le lin. Les aveugles y exercent un métier, les goutteux y travaillent. Juifs et chrétiens n'y reconnaissent qu'un seul Dieu, auquel ils adressent tous leurs hommages. Plût au ciel toutefois qu'une si belle cité, la première de l'Égypte, eût de meilleures mœurs! Je l'ai comblée de bienfaits, je lui ai rendu ses anciens priviléges, je lui en ai accordé de nouveaux : cependant, à peine étais-je éloigné qu'ils ont prodigué l'outrage à mon fils Vérus; et vous savez, je pense, tout ce qu'ils ont débité sur Antinoüs (1). » Le reproche d'immoralité adressé aux Alexandrins à propos de leur opinion sur Antinoüs doit sembler fort étrange, et ce reproche, au contraire, les sauve quelque peu de la honte d'avoir admis aussi facilement dans leur Olympe un dieu de si étrange fabrique. Ce fut pendant le voyage d'Adrien vers la haute Égypte (2) qu'il perdit son favori, soit qu'Antinoüs se soit noyé par accident dans les eaux du Nil, soit, comme le pense Dion (3), qu'il ait été immolé dans quelque affreuse opération magique à l'aide de laquelle l'empereur voulait pénétrer l'avenir. En tous cas, regrets ou remords, la douleur d'Adrien fut immense, et les témoignages en sont parvenus jusqu'à nous. Non-seulement on voit encore en Égypte les ruines d'Antinopolis, mais nos musées, nos collections comptent un grand nombre de statues, de bustes d'Antinoüs, ou de monnaies frappées en son honneur. Les poëtes le chantèrent, les astronomes découvrirent son étoile; il y eut des temples, des jeux, des mystères consacrés à sa mémoire; des prêtres qui lui prostituèrent leur encens. On ne pouvait infliger au monde païen une plus cruelle satire du polythéisme.

De l'Égypte Adrien revint encore à Athènes, où il assista une seconde fois à la célébration du mystère de la grande déesse. Pendant les derniers temps de son séjour en Orient, les Alains furent repoussés de la Cappadoce par Arrien, gouverneur de cette province, le même qui accomplit le périple du Pont-Euxin, dont la relation nous a été conservée. C'est vers la même époque que se terminait la guerre des Juifs, guerre terrible, implacable, dans laquelle cinq cent mille Juifs périrent par le fer, tandis que les légions romaines firent des pertes si considérables, qu'en écrivant au sénat la nouvelle de la victoire, Adrien n'osa pas commencer sa lettre par la formule ordinaire : « *Si vos liberique vestri valetis, bene est; ego quidem et exercitus valemus* (1). » Les causes de la guerre remontaient à plusieurs années en arrière. Dès son premier voyage en Palestine, Adrien, à la vue de Jérusalem renversée par Titus, avait résolu de la relever de ses ruines, ou, pour mieux dire, de construire à sa place une ville nouvelle à laquelle il donna son nom. Bientôt des colons, appelés par ses soins, vinrent habiter la nouvelle Ælia Capitolina, où des temples à Jupiter, des statues à Vénus remplaçaient les autels du vrai Dieu. Quoique si rudement châtiés de leurs précédentes révoltes, les Juifs ne supportèrent pas cette profanation de la cité sainte : ils se levèrent en masse, et tel fut l'ensemble de leurs mouvements, l'imprévu de leur attaque, qu'ils battirent plusieurs fois les Romains, et furent sur le point de reconquérir leur indépendance. Il fallut envoyer sur les lieux des armées nouvelles, et rappeler du fond de la Bretagne, où il commandait, l'un des meilleurs généraux de l'époque, Julius Sévérus, dont la présence et les talents changèrent le sort des combats. Évitant une action générale dont l'ardeur des assaillants lui faisait redouter l'issue, il leur fit une guerre d'embuscade, les sépara les uns des autres, les attaqua par détachements, les enferma dans leurs forteresses, et leur coupa toute communication. Cinquante châteaux forts et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs furent renversés de fond en comble. La Judée fut changée en solitude, et sur la porte d'Ælia Capitolina on sculpta un pourceau pour en repousser les Juifs, réduits à venir de loin contempler cette Sion, pour laquelle leur amour

(1) Voyez Phlegontis Tralliani fragmenta, dans les *Fragments des historiens grecs*, publiés par M. A.-F. Didot, t. III, p. 624.

(2) Adrien remonta alors le Nil jusqu'à Thebes, et voulut visiter, en compagnie de Sabine, la statue de Memnon. Plusieurs inscriptions rapportées par M. Letronne prouvent ce fait. Nous citerons celle que le savant archéologue a traduite ainsi : « Vers « de Julia Balbilla, lorsque l'auguste Adrien entendit Mem« non : J'avais appris que l'Egyptien Memnon, échauffé par les « rayons du soleil, faisait entendre une voix sortie de la pierre « thébaine. Ayant aperçu Adrien, le roi du monde, avant le « lever du soleil, il lui dit bonjour comme il pouvait le faire; « mais lorsque le Titan, traversant les airs avec ses blancs « coursiers, occupait la seconde mesure des heures, Memnon « rendit de nouveau un son aigu comme celui d'un instrument « de cuivre, et, plein de joie, il rendit pour la troisième fois « un son. L'empereur Adrien salua Memnon autant de fois, et « Balbilla a écrit ces vers, qui montrent tout ce qu'elle a vu « distinctement et entendu. » Une autre inscription de la même Balbilla, qui contient quatorze vers, se termine ainsi : « La « pierre ayant rendu un son, moi, Balbilla, j'ai entendu la « voix divine de Memnon. J'étais accompagnée de cette aimable « reine Sabine. Le soleil tenait le cours de la première heure, « la quinzième année de l'empereur Adrien; Athyr était à son « vingt-quatrième jour. » Champollion a retrouvé le nom d'Adrien sur plusieurs temples à Denderah, à Esneh, à Medinet-Abou.

(3) Lib. LXIX, c. XI.

(1) Dio, LXIX, XIV.

était insurmontable. Sévérus eut le gouvernement de la Bithynie, en récompense de ses succès.

En l'an de J.-C. 135 (888 U. C.), Adrien était de retour à Rome, qu'il ne quitta plus que pour le séjour de sa villa de Tibur, où il avait retracé les souvenirs de ses voyages et rassemblé les merveilles de ses États. Cette fantaisie impériale, album dessiné à grands traits par un homme qui possédait le monde, contenait dans sa vaste enceinte le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pécile, le temple de Canope, la vallée de Tempé, les champs Élysées, le Tartare. Des temples, des bibliothèques, un théâtre, un hippodrome, une naumachie, un gymnase, des thermes, y renfermaient un si grand nombre de chefs-d'œuvre, qu'après quinze siècles d'abandon et de pillages on exhume chaque jour de leurs ruines, depuis deux cents ans, des statues, des bas-reliefs, des mosaïques, dont se parent les plus célèbres musées de l'Europe. C'est de cette retraite qu'Adrien présidait aux embellissements de Rome (1), réparait la basilique de Neptune, le forum d'Auguste, le grand Cirque, les thermes d'Agrippa; jetait sur le Tibre le pont qui porte son nom, et préparait à ses cendres l'immense mausolée qui sert aujourd'hui de forteresse à la ville. De là il fondait l'Athénée, encourageait les lettres, favorisait la reprise des études en exemptant des charges municipales les professeurs de philosophie, de rhétorique et de grammaire; en les dispensant de l'entretien des gymnases, des sacerdoces onéreux, des directions responsables, du service militaire (2). Il y reçut aussi les ambassadeurs que Vologèse et les Iazyges lui envoyèrent; mais, toujours prêt à parer sa conduite des dehors d'une déférence envers les sénateurs qu'il est permis de croire peu sincère, il conduisit ces étrangers devant le sénat, et n'accepta la mission de leur répondre que sur la prière qui lui en fut faite par cette assemblée. Quant au roi Pharasmane, qui vint également le trouver, il augmenta ses États, lui permit de sacrifier au Capitole, lui fit dresser une statue équestre; puis, par une de ces bizarreries qui étonnent peu de sa part, il fit paraître dans le cirque trois cents condamnés, revêtus des casaques d'or dont ce prince lui avait fait présent.

Vers l'époque où nous voici parvenus (fin de l'année 135), Adrien, éprouvant les premiers symptômes de l'hydropisie qui devait l'enlever adopta Ælius Vérus, homme faible, maladif, que sa nullité seule recommandait à ses yeux; car, ainsi que le dit Spartien, il avait pris en haine, tous ceux auxquels leurs qualités avaient valu l'affection du sénat. En faveur de cette adoption, il fit de grandes dépenses, célébra des jeux, distribua un congiaire au peuple, un donatif aux soldats; et à peine ces fêtes étaient-elles achevées, que la santé du nouveau César, devenue encore plus chancelante, annonçait une fin prochaine; aussi Adrien dit-il plus d'une fois : « Nous nous sommes appuyés sur un mur qui vacille, et nous avons perdu quatre cent millions de sesterces. » Cependant l'empereur lui-même devenait plus souffrant chaque jour; des hémorragies fréquentes avaient amené une hydropisie déclarée, et la violence du mal exaspéra son égoïsme jusqu'à la cruauté. Ce fut d'abord dans la superstition qu'il chercha des remèdes. Deux inscriptions nous apprennent, l'une que l'Auguratorium fut alors rétabli à ses frais; l'autre, que trois livres d'or et deux cent six livres d'argent furent consacrées à la statue de Junon Sospita à Lavinium (1) : des mages étaient consultés, des chrétiens livrés au supplice (2). Mais les dieux restaient sourds; et, ne pouvant racheter sa vie, Adrien eut moins d'égards que jamais pour celle des autres. Sabine, sa femme, périt par le poison; Servien, son beau-frère, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut mis à mort, sous prétexte qu'il avait désapprouvé l'adoption d'Ælius Vérus; et son petit-fils Fuscus, malgré ses dix-huit ans, fut enveloppé dans la même condamnation. Dion rapporte qu'au moment de périr, Servien se fit apporter du feu, et, y ayant jeté de l'encens, adjura les dieux en les prenant à témoin de son innocence, et leur demandant pour toute vengeance que l'empereur implorât un jour la mort sans pouvoir l'obtenir. Ses vœux furent exaucés. Adrien, qui venait d'adopter Antonin à la place de Vérus, mort après avoir porté dix-huit mois à peine le titre de César, éprouva bientôt de telles souffrances, qu'il voulut renoncer à la vie. Il demandait sans cesse du poison, un poignard; et comme on les lui refusait, il fit venir un gladiateur auquel il ordonna de le frapper sous la mamelle, à la place que son médecin Hermogène lui avait désignée comme la plus favorable à une mort sans souffrance. Trompé cette fois dans son espoir, car le gladiateur s'était dérobé par la fuite à de nouvelles instances, Adrien se rendit

(1) Ce n'est pas Rome seulement, mais l'Italie tout entière, qu'à différentes époques Adrien embellit ou dota de monuments d'utilité publique. Spartien nous apprend qu'il donna un écoulement aux eaux du lac Fucin, ou, plus probablement, qu'il rétablit l'émissaire creusé par Claude. Selon Pausanias, il fit creuser un port à l'ancienne Sybaris, entre Brindes et Hydrunte. Une inscription trouvée à Montepulciano lui attribue la restauration de la via Cassia depuis Chiusi jusqu'a Florence : VIAM. CASSIAM. VETVSTATE. COLLAPSAM. A. CLVSINORVM. FINIBVS. FLORENTIAM. PERDVXIT. MILLIA. PASSVVM. XXCI. (Gruter, CLVI, 2). Une autre inscription découverte près de Nice nous indique le rétablissement d'une autre voie : VIAM. IVLIAM. AVG. A FLVMINE. TREBIA. QUÆ. VETVSTATE. INTERCIDERAT. SVA. PECVNIA. RESTITVIT. (Maffei, *Mus. Veron.*, CCXXXI, 5). Il en est de même pour la ville de Suessa : VIAM. SVESSANIS. MVNICIPIBVS. SVA. PECVNIA. FECIT (Grut., CLI, 3). *A Cupra maritima*, il avait rétabli le temple de la déesse du lieu : MVNIFICENTIA. SVA. TEMPLVM. DEÆ. CVPRÆ RESTITVIT. (Orelli, 1852). Les habitants de Feruli dans la Sabine (Murat., CCXXXIII, 4), ceux d'Ostie (Grut., CCXLIX, 7), de Teano (Grut., ibid., 2), de Sorrente (Morcelli, *De Stilo inscr.*, t. I, p. 87), de Pouzzoles (Murat., CCXXXIII, 2), etc., nous ont laissé des inscriptions par lesquelles ils rendent grâces à Adrien de ses bienfaits à l'égard de leurs municipes.

(2) *Dig.*, XXVII, t. I, l. VI.

(1) Voyez Gruter, 128, 4; et Muratori, 147, 5.

(2) Voyez le martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils à Tibur (ap. Ruinart, *Act. Mart.*, in-f°, p. 23). C'est probablement à cette même époque qu'il faudrait rapporter une inscription trouvée dans les catacombes, si elle est authentique, et où on lit : TEMPORE HADRIANI IMPERATORIS MARIVS ADOLESCENS ..... VITAM PRO CHO CVM SANGVINE CONSVNSIT. (Buldetti, *Osserv. sopra i Cimiteri*, p. 233).

à Baïa, où, renonçant à tout régime, il obtint enfin de la débauche cette mort tant désirée. Quelques moments avant d'expirer, et voulant quitter ce monde en philosophe, il composa les vers ainsi traduits par Fontenelle :

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille? et Dieu sache où tu vas!
Tu pars seulette et tremblottante. Hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats (1)?

Ce fut le 6 des ides de juillet de l'an de Rome 891 (10 juillet 138 de J.-C.) que mourut Adrien, à l'âge de soixante-deux ans; et peu s'en fallut que ce prince qui avait introduit un dieu dans l'Olympe n'en fût rejeté lui-même. Antonin eut beaucoup de peine à lui faire décréter par le sénat les honneurs de l'apothéose, qu'avaient obtenus Caligula, Néron, Domitien. C'était trop de rigueur : le règne d'Adrien, malgré les cruautés qui signalèrent son avénement et les derniers temps de sa vie, fut pour l'empire une grande époque. L'art romain y atteignit l'apogée de sa gloire : statues, bas-reliefs, monnaies, mosaïques, portent l'empreinte d'un goût pur, d'un archaïsme sans excès, qui ramenait la sculpture et le dessin aux beaux temps de la Grèce. La littérature fut moins heureuse : le génie avait disparu, et le talent, qui ne le remplace pas, dégénérait chaque jour. Cependant les langues grecque et latine étaient cultivées avec soin. Des grammairiens, ne pouvant mieux faire, composaient des lexiques, dressaient l'inventaire des richesses du passé, et les défendaient de leur mieux contre l'invasion imminente du néologisme. La philosophie, dignement représentée par Favorin, Héliodore, Denys de Milet, Polémon, Secondus, Hérode Atticus, et peut-être même Épictète (2), avait inscrit dans sa morale des maximes qui annonçaient déjà le prochain avénement du christianisme. Les devoirs d'homme à homme, l'amour du prochain, la nécessité de répondre au mal par le bien, y étaient énoncés avec une énergie toute nouvelle. Nous avons vu la réaction de cette morale sur les principes du droit, et dans l'application de ces principes nous trouvons peut-être la véritable cause de la rancune qui fermait à Adrien les portes du Panthéon romain. En proclamant l'égalité du droit civil, en admettant les provinces aux bienfaits d'une législation uniforme, en nivelant les prétentions de l'aristocratie sous les idées stoïciennes, Adrien s'était attiré la haine qui le poursuivait au delà du tombeau. Quoi qu'il en soit, Antonin triompha de la résistance des sénateurs : son père adoptif reçut le titre de *Divus*, et ses restes brûlés à Pouzzoles, dans la villa de Cicéron, furent déposés à Rome sous les voûtes immenses qui portent encore le nom de môle d'Adrien. NOEL DES VERGERS.

(1) Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec ut soles, dabis jocos.
(Spart., *Vita Adr.*, c. XXIII).

(2) Spartien seul parle des relations d'Épictète avec Adrien. M. Dacier doute qu'Épictète ait vécu jusqu'au règne de ce prince. Esclave d'Épaphrodite, affranchi de Néron, il devait être du moins fort âgé quand Adrien monta sur le trône.

Dion Cassius. — Spartien. — Dodwell, *Prælectiones Acad. ad initium Vitæ Adriani a Spartiano scriptæ.* — Tillemont, vol. II. — Eckhel, D. N. V., t. VI. — Dosithée, *Hadriani imp. responsa et rescript. ap. Fabr. Bibl. Græc.*, t. XII. — Guilhem de Sainte-Croix, *Dissertation sur le goût de l'empereur Hadrien pour la philosophie, la jurisprudence, la littérature et les arts* (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XLIX). — Greppo, *Mémoire sur les voyages d'Adrien et sur les médailles qui s'y rapportent.*

ADRIEN, sophiste, né à Tyr vers le milieu du deuxième siècle, étudia l'éloquence à Athènes sous la direction du célèbre Hérodes, qu'il remplaça plus tard. Marc-Aurèle, qui l'avait entendu à Athènes, l'emmena à Rome. Adrien y mourut sous le règne de l'empereur Commode, dont il avait été secrétaire. Il nous reste de lui quelques fragments de discours, publiés en grec et en latin par Léon Allatius dans *Excerpta varia græcorum sophistarum ac rhetorum*; Rome, 1641, in-8°. On les trouve aussi à la suite de Philon de Byzance, de J.-C. Orelli.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque.*

ADRIEN (Ἀδριανός), écrivain grec du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Suivant Fabricius (*Bibl. Græca*, t. IX, 381), c'est le moine grec auquel saint Nil a adressé une de ses lettres (Léon Allatius, *Sancti Nili epistolæ*, XI, 60). On a de lui : une introduction à l'Écriture sainte (εἰσαγωγὴ εἰς τὰς θείας γράφας), ouvrage imprimé pour la première fois en grec par Dan. Hoeschel, sur un manuscrit trouvé à Augsbourg, 1602, in-4°; réimprimé par Jean Pearson dans le t. IX des *Critici sacri*, Lond., 1660; trad. lat. dans les *Opuscula* de Louis Lollino; Bellune, 1650.

Cave, *Historia literaria.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

ADRIEN (Papes du nom d') :

ADRIEN Ier, 94e pape, succéda en 772 à Étienne III, et mourut le 25 décembre 795. Il appela Charlemagne au secours des Romains contre Didier, roi des Lombards. Le roi des Francs marcha sur l'Italie; et pendant que ses soldats tenaient Pavie assiégée, il se dirigea vers Rome, où il confirma les donations que Pepin avait faites à l'Église romaine, et y ajouta de nouvelles concessions, se réservant toutefois la propriété des pays concédés, et n'en laissant au saint-siége que le domaine utile. Adrien en fit un bon usage, employant ses revenus au soulagement du peuple. Pour témoigner sa reconnaissance à Charlemagne, il le créa *patrice de Rome*. Ce pontife écrivit contre les erreurs de Félix d'Urgel, et présida par ses légats au deuxième concile général de Nicée. Il répondit par une lettre pleine de modération aux *livres Carolins*. De son temps et par ses soins, le chant et le rit grégoriens furent introduits d'abord à Metz, puis successivement dans les autres États de l'Empire. Il mourut avec la réputa-

ce sujet. Il établit que l'Antechrist naîtra de la tribu de Dan, à la manière des autres hommes dans Babylone; qu'il sera élevé à Betzaïda et à Corrozaïm, qu'il rétablira le temple de Jérusalem, qu'il régnera et persécutera pendant trois ans et demi, et qu'enfin il sera mis à mort sur le mont des Oliviers.

Adson réfute ceux qui soutiennent que l'Antechrist naîtra d'une vierge, et ceux qui le font sortir de l'union d'un évêque et d'une religieuse. Son traité se trouve dans les œuvres d'Alcuin et de Raban Maur.

Gollut, *Mémoires historiques de la république sequanaise;* Dôle, 1592. — *Hist. litt. de la France.*

***ADSON**, abbé de Deuvres, de l'ordre de Saint-Benoît, dans le diocèse de Bourges, mort en 991; on a de lui quelques Vies des saints, et entre autres celle de saint Bercaire, saint Bartole, saint Fredbert, saint Tranquille; il a aussi fait un traité de l'Antechrist qui a été attribué à saint Augustin, et qui se trouve dans les œuvres de ce Père de l'Église, tom. VI; Paris, 1685.

Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît, par un religieux de la congrégation de Saint-Vannes.

***ADUARTE** (le R. don *Diego* DE), missionnaire espagnol, natif de Saragosse, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était de l'ordre de Saint-Dominique et évêque de la Nouvelle-Ségovie, aux îles Philippines. On a de lui un ouvrage, imprimé à Manille, sous le titre : *Historia de la provincia del Sancto Rosario de la orden de Predicadores, en Filippinas, Japon y Chyna;* en Manila (L. Beltran), 1640, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADVENIER-FONTENILLE (*Hippolyte-Antoine*), vaudevilliste, né à Paris le 15 février 1773, mort le 18 avril 1827. Élève de l'école des ponts-et-chaussées, il fut nommé, en 1794, capitaine du génie, et fit plusieurs campagnes en qualité d'aide de camp du général Marescot. En 1812, il obtint la place de référendaire à la cour des comptes, et la conserva jusqu'à sa mort. Il a fait représenter au théâtre du Vaudeville : 1° *l'Aînée et la Cadette,* en société avec Desfougerais (pseudonyme), en 1796; — 2° *l'Aveu supposé,* en 1797; — 3° *Panard, clerc de procureur,* en 1802; — 4° *Gresset,* en 1804; — 5° *les Époux dotés;* — 6° *le Trois mai,* en 1816; — 7° *le Jeune Oncle,* opéra-comique, musique de Blangini. Toutes ces pièces, aujourd'hui oubliées, ont paru sous le nom de *Fontenille.*

Biographie des Contemporains.

ADVENTIUS, élu évêque de Metz en 855, mort le 31 août 875. Il assista à plusieurs conciles, et notamment à ceux de Coblentz (en 860) et d'Aix-la-Chapelle, où fut débattu le divorce du roi Lothaire avec Theutberge. Par les intrigues de ce prélat, le divorce fut prononcé, Theutberge reléguée dans un cloître, et Lothaire autorisé à épouser Waldrade. Le pape Nicolas Ier fit convoquer un concile à Metz (en 863), où Adventius, malgré la présentation d'un mémoire justificatif, fut déposé en présence de deux légats, et Waldrade excommuniée. Adventius écrivit au pape une lettre suppliante, déclarant qu'il serait allé lui-même se prosterner devant le saint-père, si ses infirmités ne l'en avaient pas empêché. Charles le Chauve intervint pour lui, et le fit rétablir dans son siége. A la mort de Nicolas, en 868, l'évêque courtisan n'eut plus ses infirmités : il se hâta d'aller à Rome féliciter le nouveau pape (Adrien) sur son avénement, de la part de Lothaire. Ce prince étant mort peu de temps après, Adventius devint le conseiller intime de Charles le Chauve, qui s'était emparé du royaume de Lorraine.

Baronius, *Annales,* ad ann. 862, etc.

ÆACIDE, fils d'Arymbas, roi des Molosses de l'Épire, monta sur le trône l'an 326 avant J.-C. Après la mort d'Alexandre le Grand, il se laissa entièrement subjuguer par Olympias, sa sœur, qui l'entraîna dans une guerre contre Aridée et les Macédoniens. Les Épirotes profitèrent de son absence pour nommer un autre roi. Æacide parvint à se réconcilier avec eux; mais Cassandre s'opposa à son retour dans l'Épire, et envoya pour cet effet une armée commandée par Philippe son frère, qui, ayant rencontré Æacide avec ses troupes sur la côte voisine des îles Œniades, dans l'Acarnanie, lui livra un combat dans lequel Æacide fut tué. Il eut pour fils le célèbre Pyrrhus.

Justin, lib. VII. — Clavier, dans la *Biographie Universelle.*

***ÆANTIDE** (Αἰαντίδης), écrivain grec, vivait à Alexandrie sous le règne du premier Ptolémée (vers l'an 300 avant J.-C.). Il était, suivant quelques grammairiens, du nombre des sept poëtes d'Alexandrie qui formaient la *Pléiade tragique* (Πλειὰς τραγική). Il ne nous est rien resté de ses écrits.

Næke, *Schedæ criticæ;* Halle, 1812. — Welcker, *Die Griechischen Tragœdien.*

ÆDESIUS, de Cappadoce, philosophe néoplatonicien, du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Maître de Jamblique, il enseignait la philosophie alexandrine à Pergame. Il eut pour élèves Maxime d'Éphèse, Eusèbe, et l'empereur Julien.

Eunapius, *Vies des philosophes et sophistes,* p. 35, etc., édit. Heidelb., 1596.

***ÆGIDIUS**, abbé dans la Gaule Narbonnaise l'an 514, a laissé un petit traité intitulé *Libellus pro privilegiis Ecclesiæ Arelatensis, Symmacho papæ oblatus.* On le trouve au t. IV de la collection des conciles du P. Labbe. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

ÆGIDIUS, bénédictin d'Athènes, florissait dans le huitième siècle. On le regarde comme l'auteur d'un poëme généralement attribué à Gilles de Corbeil (*Ægidius Corboliensis*) : *Carmine de urinarum judiciis;* item, *de pulsibus,* etc.; Venise, 1494; Lyon, 1505, in-8°.

Bibliothèque de l'ordre de Saint-Benoît.

ÆGIDIUS (*Petrus*), d'Anvers, né en 1490, mort en 1555, voyagea en Asie et en Afrique. Il a laissé une *Description de la Thrace et de Constantinople*.

ÆGIDIUS ANTONIUS CANISIUS. *Voy.* GILLES DE VITERBE.

ÆGIDIUS A COLUMNA, ou ROMANUS. *Voy.* COLONNE (*Gilles*).

ÆGIDIUS CORBOLIENSIS. *Voy.* GILLES DE CORBEIL.

***ÆGIDIUS** *d'Assise*, religieux de l'ordre des Frères Mineurs, mort en 1262. Il fut l'un des compagnons de saint François d'Assise. On a de lui *Aurea verba;* Anvers, 1534, in-8°. Raoul de Tossiniano (liv. I de son *Historia Seraphica*) donne la liste des ouvrages inédits d'Ægidius.

CH. RI.

Acta Sanctorum, t. III (23 avril). — Luc Wadding, *Bibliotheca ord. Minorum.* — Oudin, *Comment. de scriptor. eccles.* t. III.

***ÆGIDIUS LEODIENSIS** ou GILLES DE LIÉGE, moine de la Vallée d'Or, monastère de l'ordre de Cîteaux dans le duché de Luxembourg, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il a écrit l'histoire des évêques de Liége depuis Theodwin, successeur de Wason, jusqu'à Henri III, soixante-neuvième évêque. Cette histoire (*Gesta Episcoporum Leodiensium* jusqu'à l'année 1246) a été continuée jusqu'en 1348 par Jean Zlorsemius, chanoine de Saint-Lambert à Liége. Jean Chapeaville l'a publiée avec d'autres chroniqueurs; Liége, 1613, in-4°. La vie de saint Albert, extraite de son ouvrage, a été traduite en espagnol, et publiée sous ce titre : *Vida de S. Alberto, cardinal del titulo de Sancta-Cruz, obispo de Lieja y martyr, trad. en castellano por Andres de Soto;* Brussellas, 1613, in-8°.

CH. RI.

Charles de Visde, *Bibliotheca scriptorum ord. Cisterciensis*, pag. 7. — Valère André, *Bibliotheca Belgica.* — Oudin, *Comment. de script. eccles.*, tom. III.

***ÆGIL** ou **EIGIL**, abbé de Fulda, mort en 822, a écrit la vie de son maître Sturmius, premier abbé de Fulda, mort en 768; elle a été publiée par Brower à Mayence en 1616, d'après un manuscrit de Bamberg. CH. RI.

Acta sanctorum ord. S. Benedicti, tom. V, p. 226-262. — Fabricius, *Biblioth. eccles.*

ÆGIMUS ou **ÆGIMIUS**, médecin de Vélie, antérieur, selon Galien, à Hippocrate. Il paraît avoir le premier écrit sur le pouls.

Galien, édit. Kühn. — Sprengel, *Hist. de la médecine.*

ÆGINETA. *Voy.* PAUL D'ÉGINE.

ÆGINHARD. *Voy.* ÉGINHARD.

ÆGINUS SPOLENTINUS (c'est-à-dire de Spolète) fut le premier éditeur de la *Bibliothèque d'Apollodore*, à Rome, en 1550, et la publia d'après les manuscrits du Vatican, mais corrigea e texte quelquefois un peu arbitrairement. Il accompagna l'original d'une traduction latine, et de notes qui annoncent beaucoup d'érudition.

Fabricius, *Bibl. græca.*

ÆLF (*Samuel*), théologien suédois du dix-huitième siècle. Il était archidiacre de Linköping, et professeur de belles-lettres à Upsal. On a de lui quelques poésies latines.

ÆLFRICUS ou **HELFRICH**, surnommé *le Grammairien*, né vers le milieu du dixième siècle, mort le 28 août 1006. Il fut nommé successivement abbé de Malesbury, puis évêque de Wilton, enfin (en 995) archevêque de Cantorbéry. On a de lui : 1° une *grammaire* avec un *dictionnaire latin et anglo-saxon*, ouvrage exact et méthodique, publié par Somner à Oxford, 1559; — 2° une *Chronique anglo-saxonne;* Londres, 1628-1638 : cette chronique s'étend depuis Jules César jusqu'en 975; 3° une *Homélie sur l'Eucharistie*, imprimée avec la *Vie de Bède ;* Cambridge, 1641.

Biographical Dictionary.

ÆLIANUS. *Voy.* ÉLIEN.

ÆLIANUS MECCIUS, médecin du deuxième siècle après J.-C. Galien en parle comme le premier de ses maîtres qui mit en vogue la thériaque.

Galien, *Op.*, édit. Kühn.

ÆLIUS CÉSAR, ou mieux LUCIUS CÉJONIUS COMMODUS VÉRUS, entré par adoption dans la famille Ælia, né dans la seconde moitié du neuvième siècle de Rome, mort dans cette ville le 1er des kalendes de janvier de l'année 891 de sa fondation (137 de J.-C.). Le choix que fit Adrien de Lucius Céjonius pour son successeur, les monnaies qui furent frappées en son nom, les statues, les temples qui lui furent élevés dans les grandes villes de l'empire par les ordres de son père adoptif, le titre de César qu'il porta deux ans, lui ont mérité une place dans l'histoire, malgré le peu d'intérêt qui s'attache à cette vie éphémère, où rien ne justifie des honneurs aussi peu mérités qu'ils étaient inattendus. Ælius, toutefois, appartenait à une famille patricienne où plusieurs personnages étaient parvenus au rang de consul. Ses ancêtres paternels étaient originaires de l'Étrurie; sa mère était de Faventia, aujourd'hui Faenza en Romagne. Beau, bien fait, ne manquant ni d'éloquence ni d'instruction, il fut accusé par quelques écrivains malveillants, à ce que nous apprend Spartien, d'avoir dû l'affection d'Adrien plutôt à sa beauté qu'à ses qualités morales. Occupé de ses plaisirs, de sa parure, il montrait un de ces caractères faciles où l'égoïsme se cache sous les apparences d'une bienveillance banale, et n'avait pas plus l'énergie du vice que celle de la vertu. Inventer un lit suspendu où de légers réseaux renfermaient de moelleux coussins sur lesquels on effeuillait des roses; composer un mets nouveau dans lequel entraient des tétines de truie, de la chair de faisan, de celles de paon et de sanglier (1); attacher des ailes aux épaules de ses coureurs, et donner à l'un le nom de Borée, à l'autre celui de Notus : telles étaient les futiles occupations de celui qu'Adrien, dans l'espoir peut-être de se faire

(1) On nommait ce mets *tétrapharmaque*.

regretter, voulut léguer aux Romains comme maître de leur vaste empire.

La date précise de l'adoption d'Ælius César a excité des controverses parmi les érudits, qui se sont efforcés de fixer les points de chronologie litigieuse de l'histoire romaine. Les uns adoptèrent, avec Spartien, l'année de Rome 888; les autres reculèrent cet événement jusqu'à l'année suivante, 889. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une inscription rapportée par Gruter prouve qu'avant la fin de l'année 889, Ælius César n'avait pas exercé la puissance tribunitienne, et que l'examen attentif des monuments épigraphiques tend à prouver que ce fut aux calendes de janvier 889 qu'il fut nommé consul pour la première fois, mais sous le nom de Céjonius Commodus, et sans qu'il soit fait mention pour lui du titre de César. Ce serait dans le courant de cette même année qu'aurait eu lieu son adoption, à la suite de laquelle il fut envoyé sur les bords du Danube comme préteur chargé de gouverner la Pannonie, après avoir été désigné pour un second consulat. Il sut, nous dit Spartien, se maintenir convenablement à la tête de cette province; et ses succès militaires, ajoute-t-il, ou pour mieux dire le bonheur qui accompagna ses expéditions, lui valurent la réputation, sinon d'un grand général, au moins d'un bon officier. Ni l'histoire ni les monuments ne nous apprennent rien sur l'époque de son retour à Rome, où le rappelèrent probablement les soins qu'exigeait sa santé. Usé par l'abus des plaisirs, d'une constitution naturellement délicate, il n'aurait pu, quand même il eût vécu, supporter les fatigues du commandement; et Adrien, frappé de son incapacité, pensait à faire un autre choix. La mort lui épargna la honte de se voir chassé des degrés du trône : une potion qu'il avait prise la veille des ides de janvier de l'an de Rome 891, dans l'espoir d'être en état de prononcer le lendemain un discours de félicitation adressé à l'empereur, produisit un effet trop violent sur ce tempérament si faible, et l'emporta dans la nuit. La solennité du premier jour de l'année, pendant lequel on faisait en faveur du prince des vœux solennels, empêcha qu'on ne prît le deuil; mais, quelques jours plus tard, sa mort fut pleurée par ordre, comme celle d'un prince de la maison impériale, et il fut placé le premier dans le magnifique mausolée qu'Adrien venait de faire élever sur la rive droite du Tibre, où il porte aujourd'hui le nom de château Saint-Ange. Le mausolée d'Auguste, placé au champ de Mars, et où les empereurs étaient portés après leur mort quand ils n'étaient pas traînés aux Gémonies, n'avait plus désormais de place pour la cendre des maîtres du monde. Ælius n'ayant été que César ne fut pas mis au rang des dieux : du moins on n'a retrouvé aucune monnaie frappée en l'honneur de sa consécration; et cependant Spartien nous dit qu'Adrien lui fit élever des temples dans quelques villes. Il voulut aussi qu'Antonin, devenu son successeur, adoptât Lucius Vérus, fils d'Ælius César, en disant : Il faut que l'empire ait quelque chose d'Ælius, *Habeat respublica quodcumque de Æliis*. Avec son fils Lucius, Ælius laissait une fille du nom de Fabia. Quant à sa femme, elle était fille du consulaire Nigrinus; mais l'histoire ne nous dit pas son nom. NOEL DES VERGERS.

Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, t. VI. — Le Nain de Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. II. — Spartien, *apud Scriptores Historiæ Augustæ*.

ÆLIUS SEXTUS CATUS, célèbre jurisconsulte romain, dont Ennius a fait l'éloge. Étant censeur avec Marius Céthégus, il assigna au sénat une place distincte de celle du peuple dans les spectacles de l'amphithéâtre. Nommé consul en 536 de la fondation de Rome, il se fit remarquer par la rigidité de ses mœurs : il mangeait dans de la vaisselle de terre, et jusqu'à la fin de sa vie il ne posséda que deux coupes d'argent, dont L. Paulus, son beau-père, lui avait fait présent comme une récompense de sa valeur après la défaite du roi Persée.

Ennius, *Frag.*

* **ÆLNOTH**, historien, moine de Saint-Augustin de Cantorbéry, vivait vers l'an 1105. Il résida pendant vingt-quatre ans environ en Danemark, et écrivit une histoire de Canut, roi de Danemark, éditée par Arnold Huitfeld, sous ce titre : *De vita et passione sancti Canuti, regis Daniæ, liber primum editus*; Hafniæ, 1602, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé et augmenté en 1631 par J. Meursius. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ÆLST (*Évrard* Van), peintre hollandais, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il peignit avec succès les sujets inanimés, et particulièrement des oiseaux morts, des cuirasses, des casques et toutes sortes d'instruments de guerre. Ses ouvrages sont d'un fini remarquable : les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité. Aussi ses tableaux, quoique peu intéressants, sont-ils toujours chers et fort rares.

Descamps, *Vie des peintres flamands*.

ÆLST (*Guillaume* Van), peintre hollandais, né à Delft en 1620, et mort en 1679. Il était neveu et élève du précédent : il voyagea dans sa jeunesse en France, en Italie, et se fit rechercher par les personnes de la plus haute distinction. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille de même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Ælst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue et achetés fort cher. Il peignait les fleurs et les fruits avec beaucoup d'art; sa couleur est belle et vraie, ses fleurs légères, et ses fruits rendus au naturel.

Houbraken, *Schouburg der Nederlandsche Konst-Schilders*, etc. — Weyerman, *Levens-Beschryvingen der Nederlandsche Konst-Schilders*, etc. — Descamps, *Vies des peintres flamands*, etc.

ÆMILIANUS. *Voy.* ÉMILIEN.

ÆMILIUS. *Voy.* ÉMILE.

ÆMILIUS (*Antoine*), historien, né à Aix-la-Chapelle en 1589, et mort en 1660. Il voyagea

beaucoup dans sa jeunesse : à vingt-cinq ans il remplaça Gérard Vossius, son maître, dans le rectorat du collége de Dordrecht. Trois ou quatre ans après, il fut nommé professeur d'histoire à l'université d'Utrecht. Le zèle qu'il montra pour la nouvelle philosophie de Descartes le lia avec ce grand homme. On a de lui un *Recueil de harangues et de poésies latines;* in-12, 1651.

Adelung a Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.*

ÆNÆ (*Henri*), technologiste hollandais, né en 1743 à Oldemardum, dans la Frise occidentale, mort à Amsterdam en 1812. Il fit ses études à l'institut de Franaker et à l'université de Leyde, où il soutint une thèse sur le phénomène de la congélation. Il fut chargé de plusieurs missions par son gouvernement, et en 1795 il devint membre du comité des savants français et étrangers réunis pour établir l'uniformité des poids et mesures. Ænæ a laissé plusieurs écrits technologiques, parmi lesquels on remarque des mémoires *sur la roue hydraulique d'Eckhard; sur les ailes de moulins à vent de Dyck* (Amsterdam, 1785, in-8°); *sur l'emploi du vernier; sur les instruments d'astronomie inventés par Van Adam*, et *sur une méthode nouvelle pour mesurer les distances* (Amsterdam, 1812, in-8°).

Algemeene Konst-en Letter-Bode, an 1810, II, 289; 1811, I, 133-137.

ÆNÉAS (Ἀίνειας), surnommé *le Tacticien*, vivait vers la 104ᵉ olympiade. Suivant Casaubon, il est identique avec Ænéas de Stymphalie en Arcadie, qui, du temps de la bataille de Mantinée (vers 360 avant Jésus-Christ), régnait sur les Arcadiens. Sa vie paraît, en effet, coïncider avec cette époque; car dans son livre intitulé Τακτικόν τε καὶ πολιορκητικόν (*la Tactique et le siége des villes*), il parle des machines de guerre, bélier, catapulte, tortue, etc., en usage du temps d'Aristote, et ne fait point mention de celles qui furent inventées postérieurement. Ce livre est faussement attribué à Élien; c'est le fragment d'un grand ouvrage perdu, qui avait pour titre : Περὶ τῶν στρατηγικῶν ὑπομνήματα (*Commentaires sur l'art stratégique*), divisé en plusieurs livres, dont chacun avait un titre particulier. Le livre qui nous reste est d'un grand intérêt pour l'archéologie grecque : on peut y puiser des connaissances précieuses sur le système militaire des anciens. Il a été pour la première fois publié par Isaac Casaubon dans son édition de *Polybe;* Paris, 1609, in-fol.; on le trouve aussi dans le *Polybe* de Gronovius, Amsterdam, 1670, in-8°; dans le Polybe d'Ernesti, Leipzig, 1763, avec une traduction latine et des notes dans les *Scriptores de re militari veterum*, Paris, 1693, in-fol. Enfin J.-C. Orelli en a publié à part une excellente édition avec des commentaires et une traduction latine, Leipzig, 1818, in-8°. — Il en existe une traduction française par J.-J.-S. Beausobre; Paris et Amsterdam, 1757, in-4°.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. IV, p. 334. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. III.

ÆNEAS-SYLVIUS. *Voy.* PIE II.

ÆNÉAS de Gaza ou *Gazæus*, écrivain grec, natif de Gaza en Palestine, vivait dans la dernière moitié du cinquième siècle de notre ère. Ardent platonicien, il se convertit au christianisme, et parle de la persécution des chrétiens en 484 de J.-C., par Hermérich, roi des Vandales. Il nous reste de lui vingt-cinq *Lettres* insérées dans la collection des *Epîtres grecques* d'Alde Manuce, Venise, 1499, et un opuscule intitulé *Théophraste* (Θεόφραστος), qui est un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection du corps. Il fut d'abord traduit en latin et publié par le camaldule Ambroise, Venise, 1513, in-8°; puis édité en grec par J. Wolf, Zurich, 1560, in-fol., et par E. Barth, Leipzig, 1653, in-4°. On le trouve aussi dans Galland, *Bibliotheca Patrum*, t. X, p. 627 et suiv. La meilleure édition est celle de M. Boissonade, Paris, 1836, in-8°.

G.-G. Wernsdorf, *Disputatio de Ænea Gazæo;* Naumburg, 1816, in-4°. — Friedmann et Seebode, *Miscellan. critica*, t. II, p. 374.

ÆNÉSIDÈME (Ἀινησίδημος), philosophe pyrrhonien, natif de Gnosse, disciple d'Héraclide du Pont, vers l'an 50 avant Jésus-Christ. Il enseigna la philosophie à Alexandrie, d'où le surnom d'*Alexandrin*. Restaurateur de la secte de Pyrrhon, il composa, selon Diogène Laërce, huit livres de la *Philosophie sceptique*, dont Photius nous a conservé quelques fragments.

Ænésidème reprochait à la philosophie sceptique des académiciens de manquer d'universalité, et par là d'être en contradiction avec elle-même. Il admit et soutint les dix motifs, δέκα τρόποι ἐποχῆς, attribués à Pyrrhon, pour justifier la suspension de tout jugement décisif; ces motifs sont tirés : 1° de la diversité des animaux; 2° de celle des hommes pris individuellement; 3° de l'organisation physique; 4° des circonstances et de l'état variable du sujet; 5° des positions, des distances, des diverses conditions locales; 6° des mélanges et associations dans lesquels les choses nous apparaissent; 7° des diverses dimensions et de la conformation diverse des choses; 8° des rapports des choses entre elles; 9° de l'habitude ou de la nouveauté des sensations; 10° de l'influence de l'éducation et de la constitution civile et religieuse. Enfin, selon Ænésidème, le scepticisme, πυρρωνεῖος λόγος, est une réflexion appliquée aux phénomènes sensibles et aux idées; réflexion par laquelle on y découvre la plus grande confusion et l'absence de toute loi constante.

Diogène Laërce, lib. IX. — Eusèbe, *Præp. Evang.* — Photius, *Myriobiblion.* — Tennemann, dans l'*Encyclopedie allemande.*

ÆPINUS (*François-Ulric-Théodore*), né à Rostock le 13 décembre 1724, mort à Dorpat en 1802, physicien allemand, dont le véritable nom était *Hoch* (*haut*, en grec αἰπύς, d'où *Æpinus*).

Il appartenait à une famille très-connue dans l'histoire littéraire, et notamment dans la théologie protestante, à laquelle elle a fourni plusieurs docteurs, depuis Jean Æpinus ou *Hoch*, qui prit part aux affaires de l'*intérim* et aux disputes des *adiaphoristes* (*Voy.* l'article suivant). Il étudia d'abord la médecine, mais y renonça pour ne plus se livrer qu'à l'étude de la physique et des mathématiques. Quelques savants traités, publiés à Rostock, le firent connaître si avantageusement, qu'il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin. En 1757 il s'établit, comme membre de l'Académie impériale des sciences et professeur de physique, à Saint-Pétersbourg, où il parcourut une carrière assez distinguée jusqu'à sa mort. Il y publia, en 1759, son *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, ouvrage dont Haüy donna, en 1787, un abrégé en français. Indépendamment de ce savant traité et d'un grand nombre de mémoires insérés dans les Annales des Académies de Berlin et de Pétersbourg, Æpinus fit imprimer d'autres écrits en latin, en français et en allemand; et l'un de ces derniers a été traduit en français par M. Raoult, sous le titre de *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, 1762, in-4°. On doit à Æpinus plusieurs découvertes; il est regardé comme le véritable inventeur du condensateur électrique et de l'électrophore. On lui doit aussi le perfectionnement des microscopes. (*Description des nouveaux microscopes inventés par M. Æpinus*; St-Pétersbourg, 1786, in-8°). L'égale connaissance qu'il avait des mathématiques et de la physique imprima à ses démonstrations une force qui fait singulièrement ressortir son esprit d'observation.

Catherine II honora ce savant d'une confiance particulière: elle lui confia la direction du corps des cadets nobles, le chargea d'enseigner la physique et les mathématiques à son fils Paul Pétrovitch, et le nomma inspecteur général des écoles normales, dont elle s'occupait à doter l'empire. Toutefois, le plan qu'Æpinus proposa et qui fut imprimé par ordre de l'impératrice n'obtint pas l'approbation du public éclairé, et ne tarda pas à être abandonné. Ce plan se trouve dans le 11e vol. des *Staatsanzeigen* de Schlœzer, pages 260-270. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Mémoires de l'Académie de Berlin, 1756, in-12. — *Philosophical Transact.*, 1771. — *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité*, etc., par Haüy; Paris, 1787. — Robison's *Mechanical philosophy*, vol. IV.

*ÆPINUS (*Jean*), théologien protestant, coopérateur de Luther, né à Brandebourg en 1499, mort à Hambourg le 13 mai 1553. Il étudia la théologie à Wittenberg sous Luther, fut chassé de son pays à cause de son zèle pour la réformation, et se réfugia à Hambourg, où il devint, en 1529, pasteur de l'église de Saint-Pierre. Il fit près de Henri VIII, roi d'Angleterre, quelques tentatives en faveur du protestantisme, et fut au nombre des théologiens qui signèrent, en 1537, les articles de Schmalkalde, rédigés par Luther. Æpinus se fit remarquer par son opposition à l'*intérim* qu'avait donné Charles-Quint en attendant la convocation d'un nouveau concile. On a de lui plusieurs ouvrages théologiens, d'une violence répréhensible, contre l'Église catholique; les principaux ont pour titre: *Pinacidion de Romanæ Ecclesiæ imposturis et papisticis sutelis adversus impudentem Hamburgensium Canonicorum Autonomiam*; Hambourg, 1536, in-8°; — *Propositiones contra fanaticas et sacrilegas opiniones papisticorum dogmatum de missa*; Hambourg, 1536, in-8°; — *Bekenntnisse und Verklaringhe up dat Interim*; Lubeck, 1547, in-4°.

N. Wilken, *Hamburgischer Ehrentempel*, p. 248. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, Supplém. d'Adelung.

AËRIUS, hérésiarque du quatrième siècle, sectateur d'Arius. Il ajouta à la doctrine de son maître que l'évêque n'était pas supérieur au prêtre, et que la célébration de la pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques. Il condamna aussi les prières pour les morts. Aërius était moine. L'élévation de son ami Eustache sur le siége de Constantinople excita sa jalousie, et fut, dit-on, la première origine de son opinion de l'égalité des prêtres et des évêques. Ses disciples, bannis des églises, s'assemblaient dans les bois, dans les cavernes, exposés à toutes les intempéries de l'air. Aërius était contemporain de saint Épiphane, et sa secte subsistait encore du temps de saint Augustin. Il appelait *antiquaires* les fidèles qui pratiquaient scrupuleusement les cérémonies anciennes de l'Église.

Epiphanes, *de Hær.*, c. 75. — S. Augustin, *de Hær.*, cap. 53. — Onuphre, *in chron.*, an. 349. — Philastrius, *De hæres.*, LXXII.

ÆRSCHOT (duc d'), d'une famille du Brabant, partisan zélé du parti catholique, et fort attaché à Philippe II, qui le combla de faveur et le chargea de plusieurs missions importantes. Il mourut vers la fin du seizième siècle.

Dewez, *Histoire générale de la Belgique.*

ÆRTSEN (*Pierre*), surnommé *Pietro-Longo* à cause de sa grande taille, peintre hollandais, né à Amsterdam en 1519, mort en 1573. Dès l'âge de dix-huit ans il se rendit célèbre par sa manière hardie de peindre, qui n'appartient qu'à lui seul. Il s'entendait à merveille à la perspective, à la draperie, et à l'ajustement des figures. Ses premiers ouvrages représentèrent des cuisines avec leurs ustensiles, qu'il rendait avec une vérité capable de faire illusion. Il n'excella pas moins à peindre l'histoire. Le tableau représentant *la Mort de la sainte Vierge*, qu'il peignit pour la ville d'Amsterdam, et celui qu'il fit aussi pour le grand autel de l'église neuve de la même ville, étaient des morceaux inestimables. Malheureusement ce dernier tableau, ainsi que plusieurs autres que ce peintre avait faits, furent détruits dans les troubles des guerres civiles.

Vanmander, *Het Leven der Nederlandsche Schil-*

ders, etc. — Descamps, *la Vie des peintres flamands*, etc. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*, etc.

ÆSCHINE. *Voy.* Eschine.

***ÆSCHRION** (Αἰσχρίων), médecin de Pergame, probablement du second siècle de notre ère. Galien le range parmi les empiriques, et cite de lui un remède contre la rage, dont le principal ingrédient était la poudre de crabes pris à une certaine époque de la lune, et rôtis vivants. — Il ne faut pas confondre cet Æschrion avec l'écrivain agronomique dont parle Pline (*Hist. nat.*, lib. VIII).

Galien, *De simplicium medicament. facultatibus*, lib. IX, cap. 24, tom. XI, p. 356, édit. Kühn.

ÆSCHYLE. *Voy.* Eschyle.

ÆSCULAPE. *Voy.* Esculape

ÆSOPE. *Voy.* Ésope.

***ÆSOPUS** (*Clodius*), célèbre acteur, vivait vers l'an 670 de Rome; il était contemporain de Roscius. Il excellait dans les rôles comiques. Cicéron, pour se perfectionner dans l'action oratoire, ne dédaigna pas de prendre des leçons d'Æsopus et de Roscius. Æsopus étala un grand luxe, et vécut splendidement. On raconte que dans un repas il fit servir un plat d'oiseaux rares, dont chacun avait coûté près de cinquante talents. Les fils de cet acteur n'étaient pas moins prodigues : ils faisaient, dit-on, dissoudre des perles, et les servaient à boire à leurs convives. Malgré ces dépenses énormes, on prétend qu'il a laissé après sa mort plus de cent soixante mille talents. Il s'identifiait tellement avec son personnage, qu'il tombait dans une sorte d'extase chaque fois qu'il jouait.

Cicéron, *Epist. ad familiares*, lib. VII, 1. — Ejusd., *De divinatione*, I, 37. — Valerius Maximus, VIII, 10. — Quintilien, *Institutiones orat.*, 11, 3, III. — Macrobe, *Saturnal.*, II, 11. — Pline, *Hist. natur.*, X, 51; XXXV, 12.

ÆTHÉRIUS (Αἰθέριος), architecte, vivait au commencement du sixième siècle, sous le règne d'Anastase Ier, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, et il y occupa même une des premières places. Il construisit dans le grand palais de Constantinople un édifice nommé Calchis; et l'on croit que ce fut lui aussi qui bâtit la forte muraille faite de son temps, depuis la mer jusqu'à Sélimbrie, pour empêcher les incursions des Bulgares et des Scythes.

Cédrénus, *Hist.* — Pomponius Lætus. — Félibien, *Vie des architectes*.

ÆTHICUS. *Voy.* Ethicus.

ÆTION (Ἀετίων), peintre grec. Cicéron et Lucien en font l'éloge lorsqu'ils parlent d'Apelle, de Protogène et de Nicomaque, ce qui a fait présumer à quelques-uns qu'il était leur contemporain. On voyait encore en Italie, au temps de Lucien, un tableau allégorique d'Ætion, où ce peintre avait représenté *les Noces d'Alexandre et de Roxane*. Ce tableau fut exposé aux jeux Olympiques; et il donna une si haute idée de l'artiste à Proxénidès, juge des jeux pour cette année, qu'il lui donna sa fille en mariage.

Lucien, *De mercede conduct.*, 42; *Imag.*, 7. — Hérodote et Ellen.

AËTIUS, général romain et patrice, né en Mœsie vers la fin du quatrième siècle de J.-C., mort en 454. Étranger à Rome par sa naissance, et retenu pendant quelques années, comme otage, chez les Goths et les Huns, Aëtius trouva le moyen d'exercer une certaine influence sur les barbares, dont le sort de l'empire romain d'Occident dépendait depuis le règne d'Honorius. En 424, il en amena jusqu'à soixante mille en Italie, pour soutenir les prétentions de Jean contre les descendants de Théodose; et dans la suite il les employa pour combattre Boniface, qui par jalousie avait livré sa province d'Afrique aux Vandales. Presque toutes les ressources de l'empire se trouvaient dans les mains d'Aëtius, tant sous la régence de Placidie, mère de l'empereur, que sous Valentinien III. Il n'y avait qu'Aëtius qui pût sauver Rome, au moins momentanément, de la ruine complète dont elle était incessamment menacée; avec lui l'empire d'Occident, dont il fut le dernier soutien, périt irrévocablement. Aëtius repoussa par de brillantes victoires les invasions des Bourguignons, des Francs et des Visigoths; et quand les Huns marchèrent vers la Gaule, il se servit de ces mêmes peuples pour opposer une barrière à ses nouveaux ennemis. Il se couvrit de gloire à la bataille livrée par lui à Attila dans les champs Catalauniens (à Châlons-sur-Marne) en 451, à la tête d'une armée de barbares soutenue seulement d'un petit nombre de Romains; mais il négligea de tirer de cette victoire tout le parti qu'elle lui pouvait offrir. Cependant la réputation et l'ascendant toujours croissant de l'illustre général éveillèrent la jalousie de l'empereur, excité d'ailleurs contre lui par ses nombreux ennemis; et lorsque Aëtius se présenta devant Valentinien pour lui rappeler sa promesse de lui donner sa fille en mariage, l'indigne empereur, retrouvant une énergie que la débauche lui avait fait perdre, perça de son épée le héros qui avait sauvé l'empire. Les courtisans l'achevèrent, et massacrèrent ensuite beaucoup de ses amis et partisans. [*Enc. des g. du m.*]

Grégoire de Tours, II, 8. — Cassiodore. — Prosper, *in Chron.* — Procope. — Jornandès. — Paul Diacre. — Aimoin.

AËTIUS (Ἀέτιος), médecin grec, d'Amide en Mésopotamie, vivait probablement à la fin du cinquième et au commencement du sixième siècle de J.-C., car il cite saint Cyrille, qui mourut vers le milieu du cinquième siècle, et il est lui-même cité par Alexandre de Tralles, qui vivait vers 550. On sait peu de chose de sa vie. Il était chrétien; il étudia à la célèbre école d'Alexandrie, et s'établit à Constantinople, où il devint médecin de la cour avec le titre honorifique de *comes obsequii*, équivalent à celui de colonel des gardes. On a de lui une compilation savante, semée de quelques observations propres à l'auteur, et remarquable surtout parce qu'elle renferme beaucoup de fragments d'écrivains grecs

aujourd'hui perdus. Cet ouvrage, dont Galien, Dioscoride et Oribase ont fait les principaux frais, a pour titre : Ἰατρικὰ ἑκκαίδεκα (seize livres de médecine), et est divisé en quatre *tetrabiblia*. Les trois premiers livres traitent de la matière médicale et de la pharmacologie; le 4e, de l'hygiène, de la diététique, de l'éducation des enfants, etc.; le 5e, de la doctrine et du traitement des fièvres; le 6e, des maladies de la tête et du cerveau; le 7e, des maladies des yeux; le 8e, des affections de la face, du larynx, des poumons, etc.; le 9e, des maladies de l'estomac et du tube digestif; le 10e, des affections de la rate et du foie; le 11e, des maladies des voies urinaires et des organes génitaux; le 12e, de la sciatique, de la goutte et du rhumatisme; le 13e, de la morsure des animaux venimeux et des affections de la peau; le 14e, des plaies, des ulcères, des abcès, des hémorroïdes, etc.; le 15e, de la préparation de diverses espèces d'emplâtres; le 16e, de la grossesse, des maladies des femmes, etc.

Aëtius a beaucoup copié Galien. Cependant son ouvrage est précieux en ce qu'il renferme plusieurs passages de livres perdus, et qu'il peut servir à corriger le texte d'Oribase et de Galien. Le livre qui traite des fièvres est un des traités les plus complets. Aëtius a le premier décrit exactement le ver de Guinée (*dracunculus vena Medinensis.*) Il traite l'anévrisme de l'artère brachiale au pli du coude par une méthode qui rappelle tout à fait celle de J. Hunter et Abernethy. Il indique aussi, dans les maladies des yeux, plusieurs procédés opératoires qui ont tous l'assentiment des chirurgiens modernes. Dans la lithotomie, il conseille de renfermer le bistouri dans un tuyau, pour éviter la lésion des parties génitales. Dans sa matière médicale, exposée très-méthodiquement, il donne plusieurs préparations pharmaceutiques qui ont été longtemps en vogue. On y trouve aussi un grand nombre de cosmétiques pour la pousse et la teinture des cheveux. Quelques applications de remèdes devaient être accompagnées de certaines invocations, dans l'esprit du temps. Ainsi, il fallait répéter plusieurs fois à voix basse : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob accorde une efficacité à tel médicament! » — Dans les cas d'asphyxie par l'introduction d'un corps étranger dans le gosier, il fallait toucher le cou du malade, et dire : « De même que Jésus-Christ a ressuscité Lazare et fait sortir Jonas d'une baleine, sors de même, toi, os, esquille, etc. »

Selon Boerhaave, l'ouvrage d'Aëtius doit être pour le médecin ce que les Pandectes de Justinien sont pour le jurisconsulte. Cet ouvrage entier avec le texte grec n'a pas encore été publié; il n'en a paru que la première moitié, sous le titre : *Aëtii Amideni librorum medicinalium* tomus primus, *primi scilicet libri octo nunc primum in lucem editi græce;* Venise (Alde), 1534, in-fol. Cornarius a donné une traduction latine de tout l'ouvrage, Bâle, 1542, in-fol.; souvent réimprimée, Bâle, 1549, in-8°; Venise, 1543, 1544, in-8°. C. Weigel et F.-R. Dietz avaient entrepris une édition complète du texte grec d'Aëtius; mais cette entreprise, à peine ébauchée, ne paraît devoir être terminée que par un de nos plus savants médecins, M. le docteur Daremberg, qui nous a déjà donné Oribase. Quelques chapitres du 9e livre ont été publiés en grec et en latin par J.-E. Hebenstreit, sous le titre : *Tentamen philologicum medicum super Aetii Amideni Synopsis Medicorum veterum*, etc.; Leipzig, 1757, in-4°; et, dans la même année : *Aëtii Amidemi* Ἀνεκδότων *Specimen alterum*. Un autre chapitre du même livre a été édité en grec et en latin par J. Magnus à Tengström, sous le titre : *Commentationum in Aetii Amideni medici* Ἀνέκδοτα *Specimen primum;* Aboæ, 1817, in-4°. Enfin, un autre extrait du 9e livre a été inséré par Mustoxydes et Schinas dans leur Συλλογὴ Ἑλληνικῶν Ἀνεκδότων; Venise, 1816, in-8°. Longtemps avant ces travaux, J. Cornarius avait donné en latin six livres des *Tetrabiblia* (du 8e au 13e inclusivement); *Aëtii Antiocheni* (sc. *Amideni*) *medici de cognoscendis et curandis morbis Sermones sex jam primum in lucem*, Basileæ, 1513, in-fol.; et J.-B. Montanus avait traduit en latin les dix autres livres; Bâle, 1535, 2 vol. in-4°. Enfin, avant la traduction latine complète de Cornarius, avait paru l'édit. des Junte, à Venise, 1534, in-4°; et avant les entreprises partielles d'Hebenstreit et d'autres, J.-C. Horn avait publié en grec et en latin le 24e chapitre du 9e livre, Leipzig, 1654, in-4°; et Petau avait inséré dans son *Uranologion* le chapitre (*Tetrab.* I, serm. 3, c. 164) *De significationibus stellarum*. A tout cela il faut joindre : C. Oroscius (Horozco), *Annotationes in interpretes Aëtii*, Basileæ, 1540, in-4°, et C. Weigel, *Aëtianarum exercitationum Specimen;* Leipzig, 1791, in-4°. On trouve des manuscrits d'Aëtius dans les bibliothèques de Paris, de Vienne, du Vatican et de Florence. Hænel indique aussi deux manuscrits complets dans la bibliothèque de Middlehill en Angleterre, et dans la bibliothèque de l'Escurial.

Il ne faut pas confondre ce médecin avec *Aëtius Siculus*, auquel est, dit-on, emprunté le livre *De atrabile* attribué à Galien, ni avec *Aëtius Cletus*, de Segni, auteur du *Dodecaporion chalcanthinum*, Rome, 1620, in-4°, et d'un traité *De morbo strangulatorio;* Rome, 1636, in-8°. F. H.

Freind's *Hist. of Physic.* — Sprengel, *Histoire de la médecine*, II, 200. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VIII, 318; XIII, 40, ed. Har. — Weigel, *Aëtian. Exercit. Spec.* — Cagnatus, *Var. Obs.*, IV, 18. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die Aeltere Medicin.* — M. Daremberg, *Plan d'une publication des œuvres d'Oribase.*

AËTIUS L'ATHÉE, hérésiarque du quatrième siècle, mort à Constantinople en 366, était le

fils d'un soldat, et fut lui-même cultivateur, chaudronnier et orfévre, avant d'exercer la profession de médecin et de se livrer à la dialectique. Il vécut d'abord à Antioche, sa ville natale, puis à Alexandrie, et, sous l'empereur Julien, à la cour de Constantinople. Il adopta les croyances des ariens, et enseignait que les actions des hommes, loin d'être libres, étaient dirigées par la fatalité; il soutint en conséquence que la foi seule pouvait sauver, et que les œuvres étaient indifférentes. Reçu diacre, et sacré même évêque arien, il fut bientôt obligé de résigner cette dignité. Ses doctrines occupèrent plusieurs conciles, et il fut tour à tour condamné et réhabilité. Son principal ouvrage, *Trecenta capita de fide,* fut réfuté en partie par saint Épiphane. Les *Aëtiens*, ses disciples, formèrent pendant quelque temps une secte particulière. [*Enc. des g. du m.*]

S. Athanase, *de Syn.* — S. Épiphane, *Hær.*, 76. — Philostorg, liv. III et seq. — Socrate, liv. II et III. — Sozomène, liv. III et IV. — Théodoret, liv. II et III. — Baronius, *A. C.* 356 et seq. — Herman, *Vies de S. Athanase et de S. Basile.*

*AETTENKHOVER (*Joseph-Antoine*), historien allemand, mort à Munich en 1775, conseiller d'État et archiviste de l'électeur de Bavière. On a de lui une Histoire des ducs de Bavière depuis Othon le Grand de Wittelsbach, publiée sous ce titre : *Kurzgefaszte Geschichte der Herzoge von Bayern;* Regensburg, 1767, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFER (*Domitius*), que Quintilien nomme le plus grand orateur qu'il ait connu, et dont il nous a conservé, ainsi que d'autres auteurs anciens, quelques saillies, était né à Nemausus (Nîmes), et remplissait, l'an 26 après J.-C., les fonctions de préteur. Il se rendit agréable à Tibère par l'accusation qu'il porta contre Claudia Pulchra, parente d'Agrippine, et ensuite contre son fils. Il fit sa cour à Caligula en ne répliquant pas au discours dans lequel ce monstre, fils d'Agrippine, exhala son courroux contre le rhéteur. Rampant et artificieux, également prêt à excuser le pouvoir et à le servir par de fausses accusations, Domitius Afer mérita d'être flétri aux yeux de la postérité par les jugements sévères que Tacite, dans sa vertueuse indignation, porta contre lui. Son ouvrage *De testibus*, et ses discours, célèbres de son temps, ne sont pas parvenus jusqu'à nous; Quintilien en cite quelques fragments. Les traités de rhétorique anciens sont pleins de son éloge. [*Enc. des g. du m.*]

Quintilien, *Institut. orat.*, V, 7, 7; VI, 3, 42; X, 1, 24, 118, etc., etc. — Tacite, *Annal.*, IV, 52, 66; XIV, 19. — Dion Cassius, lib. XIX et XX. — Plin., *Epist.*, VIII, 18.

*AFESA (*Pietro*), surnommé *Pietro della Basilicata,* peintre napolitain, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Son chef-d'œuvre est l'*Assomption* qui décore le maître-autel de l'église *de' Frati Conventuali di Marsico Nuovo*, à Naples.

Dominici, *Vite de' Pittori napolitani.*

AFFAITATI (*Antoine-Marie*), capucin, né en 1660, mort le 26 avril 1721. Il vivait à Milan, où il était chargé d'assister les condamnés à mort. On a de lui : 1° *Fiori Istorici, overo compendio d'erudizioni virtuose, e fatti illustri d'uomini grandi, antichi e moderni, sagri e profani, e loro detti memorabili*; Milano, 1711, in-fol. (une seconde édition plus complète a été publiée en 1732, 3 vol. in-4°); — 2° *Memoriale catechisto, esposto alle religiose claustrali di qualunque ordine*; ibid., 1716, in-4°; — 3° *Il Patriarca Davidico, spiegato nella vita e santita eminente di S. Giuseppe, sposo di Maria sempre Vergine;* Milano, 1716, in-8°; — 4° *Il Caritativo assistente in pratica; metodo per confortare ed ajutare i condannati a morte ad un felice passaggio,* etc.; Milano, 1719, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFFAITATI (*Fortunio*), physicien italien, né à Crémone vers la fin du quinzième siècle, mort en 1550. Il s'attira la bienveillance du pape Paul III, auquel il avait dédié son ouvrage : *Physicæ et astronomicæ considerationes;* Venise, 1549, in-8°. Après la mort de son protecteur, il se retira en Angleterre, et se noya dans la Tamise.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*AFFAROSI (*Camille*), bénédictin, né en 1680 à Reggio en Lombardie, mort en 1763. Il s'occupa principalement de l'histoire de sa ville natale. On a de lui : *Memorie istoriche del monastero di S. Prospero di Reggio;* 2 vol., Modène, 1733 et 1737, in-8°; et *Notizie istoriche della cità di Reggio, in Lombardia;* Padine, 1755, in-8°.

Lombardi, *Storia della letteratura italiana del secolo XVIII.*

* AFFELEN (*Jean* D'), publiciste de la fin du seizième siècle. On a de lui un petit traité publié sous ce titre : *Vir politicus;* Hanoviæ, 1599, in-12, reproduit dans un recueil d'observations politiques rassemblées par Laz. Zetzner à Strasbourg en 1610. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFFELMAN (*Jean*), théologien, né à Soert en Westphalie l'an 1588, professa pendant vingt et un ans la théologie à Rostock, où il mourut le 28 février 1624. Ses principaux ouvrages sont : — 1° *Syntagma de articulis fidei inter pontificios et calvinianos controversis*; — 2° *De omnipotentia Christi secundum naturam humanam;* — 3° *De ferendis hæreticis, non auferendis*, etc. La modération des principes et l'indulgence philosophique d'Affelman doivent le faire distinguer de la foule des théologiens de son temps.

AFFICHARD (*Thomas* L'), littérateur français, né à Pont-Floh, diocèse de Saint-Pol-de-Léon, le 22 juillet 1698, mort à Paris le 20 août 1753. Il écrivit des pièces pour plusieurs théâtres de Paris. Celles qui ont été représentées ont

été recueillies sous le titre de *Théâtre de l'Affichard*, 1742, in-12, et 1768, in-12. On a aussi de lui quelques romans : 1° *le Songe de Clydamis*, 1732, in-12; — 2° *Voyage interrompu*, 1737, in-12; — 3° *Caprices romanesques*, 1745, in-12. On trouve la liste complète de ses ouvrages, aujourd'hui oubliés, dans le tome III du *Dictionnaire des théâtres de Paris*, et dans le tome I de la *France littéraire*. Affichard ne paraît pas avoir eu les suffrages de ses contemporains, à en juger par cette épigramme :

Quand l'afficheur afficha l'Affichard,
L'afficheur afficha le poëte sans art.

Guérard, *Annales dramatiques*, vol. I, p. 115. — *France littéraire*, vol. II, p. 65.

* **AFFILLARD** (*Michel* L'), musicien français, mort à Versailles en avril 1708. Il était musicien ordinaire de la *musique du roi*; on a de lui un livre qui eut beaucoup de succès : *Principes très-faciles pour bien apprendre la musique*, cinquième édit.; Paris, 1707, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFFLITTO (*Matteo* ou *Matthieu* D'), jurisconsulte italien, né à Naples vers 1448, mort en 1524. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des lois, et devint successivement professeur de droit civil à l'université de Naples, et président de la chambre royale. Il publia un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels on remarque : *de Usurpatione legum Principis*; Bâle, 1550; — *Singularis lectura de omnibus sacris constitutionibus regnorum utriusque Siciliæ*; Milan, 1523; — *Commentaria super tribus libris feudorum*; Venise, 1534, in-fol., réimprimé à Lyon en 1548 et 1560, et à Francfort en 1598 et 1629.

Lorenzo Giustiniani, *Memorie istoriche*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Guido Panziroli, *De claris legum interpretibus*.

***AFFLITTO** (*Thomas*), jurisconsulte napolitain, né à Santa-Agata en 1570, mort en 1645. Il entra dans l'ordre des Théatins à Florence, et enseigna pendant quelque temps la philosophie à Rome. On a de lui un ouvrage posthume, intitulé *De justitia et jure commentarium*; Naples, 1659, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

AFFLITTO (*Jean-Marie*), dominicain, né vers la fin du seizième siècle, mort à Naples en 1673. Il se livra à l'étude des mathématiques, et particulièrement à l'art des fortifications. Il fut appelé en Espagne par don Juan d'Autriche, et y publia un *Traité des fortifications*, 2 vol. in-4°, en outre de quelques écrits théologiques et philosophiques.

Bibliotheca ordinis Prædicatorum.

AFFLITTO (*Gaëtan-André* D'), avocat général à Naples, a publié des *controverses* et des *décisions de droit*; Naples, 1655.

Gesner, *in Bibliothec.*

AFFLITTO (le P. *Eustache* D'), dominicain, né vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1790 à Naples. En 1782, il publia le commencement d'un grand ouvrage sur l'histoire littéraire de l'Italie méridionale, sous le titre : *Memorie degli scrittori del regno di Napoli*, 1 vol. in-4° (contenant la lettre A); le deuxième volume parut en 1792, et l'entreprise n'a pas eu de suite.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*.

AFFO (*Irénée*), littérateur italien, né à Bussetto en 1742, mort vers 1805. Il fut nommé professeur de philosophie à Guastalla, et ensuite directeur de la bibliothèque de Parme. On a de lui : 1° *Historia di Guastalla*; Guastalla, 4 vol. in-4°, qui commence au règne de Charlemagne; — 2° *Historia di Parma*; Parme, 4 vol. in-4°.

Pezzana, *Memorie degli scrittori e litterati Parmigiani del padre Ireneo Affo, continuante da Angelo Pezzana*, vol. VI.

***AFFRE** (*Denis-Auguste*) (1), archevêque de Paris, naquit à Saint-Rome de Tarn le 27 septembre 1793, de Jean-Louis Affre, magistrat, et de Marie-Christine Boyer, sœur de Denis Boyer, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, et mourut martyr de son dévouement le 27 juin 1848. Sa mère, femme chrétienne et d'une grande piété, s'attacha à inspirer à son jeune fils la crainte de Dieu et l'horreur du mensonge. Ses leçons portèrent leurs fruits; car c'est par là surtout que M. Affre s'est distingué pendant sa vie. Ayant exprimé dès l'âge de quatorze ans le désir d'embrasser l'état ecclésiastique, il fut conduit par son oncle au séminaire de Saint-Sulpice, où il ne tarda pas à se faire remarquer par ses talents et par son goût particulier pour les études d'érudition. Ce fut donc avec de brillants succès qu'il fit ses cours théologiques. Comme il les avait terminés avant d'avoir atteint l'âge prescrit pour le sacerdoce, il fut envoyé au séminaire de Nantes en qualité de professeur de philosophie. Il se livra avec d'autant plus d'ardeur à cet enseignement, que la philosophie avait beaucoup d'attraits pour lui. Ordonné prêtre le 16 mai 1818, il s'attacha à la congrégation de Saint-Sulpice, où il fut chargé de l'enseignement du dogme. Mais un travail excessif ayant altéré sa santé, il fut obligé d'interrompre son cours et de s'éloigner de Saint-Sulpice. Revenu à Paris au mois d'octobre 1820, mais trop faible pour se livrer à un travail constant, il entra comme aumônier à l'hospice des Enfants-Trouvés. Cependant il sentit bientôt que cet emploi ne suffisait pas à l'activité de son caractère; aussi espéra-t-il trouver un nouvel aliment pour son esprit en fondant, de concert avec M. de Laurentie et quelques autres amis, un journal sous le titre de *la France chrétienne*. Le diocèse de Luçon, supprimé par le concordat de 1801, ayant, en 1821, repris son ancien titre, M. de Soyer, qui venait d'en être nommé évêque, et qui avait connu l'abbé

(1) L'auteur de cet article, un des ecclésiastiques les plus érudits et les plus éclairés de notre époque, a vécu pendant près de vingt ans dans la plus grande intimité avec cet illustre archevêque. (*Note du Dir.*)

Affre à Saint-Sulpice, crut qu'en le prenant pour son grand vicaire il ne saurait faire un meilleur choix. Il s'agissait en effet non-seulement de réorganiser entièrement tout un diocèse, mais encore de lutter contre l'erreur d'un certain nombre de prêtres qui persistaient dans le funeste schisme de ce que l'on appelait *la Petite Église*. Or pour une pareille tâche il ne fallait pas moins que l'instruction profonde et l'habile dialectique qui distinguaient déjà le jeune ecclésiastique. Cependant l'évêque, tout en rendant justice aux talents et au zèle de son grand vicaire, ne goûtait pas entièrement sa manière de voir sur quelques points. Cette différence de vues fit naître entre le prélat et son coopérateur des froissements qui portèrent ce dernier à prendre une part bien moins active à l'administration.

On ne fut donc pas étonné quand on sut en 1823 que, de Luçon, M. Affre passait à Amiens, auprès de M. de Chabons, vieillard vénérable, qui, affaibli par les infirmités autant que par les années, avait besoin d'un grand vicaire auquel il pût s'en remettre entièrement du soin de sa charge pastorale, d'autant plus que le malheur des temps avait introduit, dans ce beau diocèse, des abus funestes, dont la réforme exigeait autant de forces et d'énergie que de savoir et de talents. Les succès les plus heureux couronnèrent les efforts du nouvel administrateur; et l'on voit encore aujourd'hui, dans le diocèse d'Amiens, les traces vives et profondes de tout le bien qu'il y a opéré. Mais il est un acte de son administration qui a fait trop de bruit pour être passé ici sous silence : nous voulons parler de la harangue qu'il fit en 1831 à Louis-Philippe, lors de son passage à Amiens. Quelque opinion qu'on s'en forme au point de vue de la politique, on ne saurait contester ni la sincérité de ses paroles, puisqu'il regardait ce prince comme roi illégitime, ni le courage et la fermeté qu'il lui a fallu pour les prononcer; car il savait à quoi il s'opposait en les prononçant. Cependant certaines contrariétés le déterminèrent en 1834 à échanger ses fonctions administratives contre un canonicat qu'il regardait comme une douce retraite, mais dont il ne jouit pas longtemps, puisque dans la même année il fut attaché à l'Église de Paris comme chanoine titulaire et comme vicaire général honoraire. En 1836, M. de Trévern sollicita la nomination de M. Affre à la coadjutorerie de Strasbourg ; mais le gouvernement, sans le refuser précisément, déclara qu'elle serait ajournée. Elle le fut en effet jusqu'au 9 décembre 1839, bien que le digne évêque de Strasbourg eût renouvelé sa demande au mois de juillet précédent. Mais le nouvel élu n'exerça jamais sa charge à Strasbourg; car, peu de jours après sa nomination, M. de Quélen ayant succombé à une longue et douloureuse maladie, il fut proclamé vicaire général capitulaire conjointement avec MM. Auger et Morel, et, cinq mois après, nommé archevêque de Paris. Son sacre eut lieu dans la métropole de Notre-Dame le 6 août 1840. Ce que M. Affre avait été au second rang de la hiérarchie ecclésiastique, il le fut au premier; il continua pendant son épiscopat à se montrer l'intrépide défenseur des droits de l'Église. Aussi ne l'a-t-on jamais vu fléchir ni devant les menaces ni devant les promesses du pouvoir, quand il s'agissait de capituler avec sa conscience. Louis-Philippe et son gouvernement en ont fait l'expérience, surtout à l'occasion du projet de reconstitution du chapitre de Saint-Denis. Une de ses premières pensées fut d'inspirer à son clergé le désir des fortes études et le goût de la science ecclésiastique. C'est dans ce dessein qu'il composa un plan d'études ecclésiastiques complet; qu'il essaya, mais sans succès, une réorganisation de la faculté de théologie; qu'il établit les conférences ecclésiastiques, et qu'il fonda l'école des Carmes. A côté de ces institutions il créa une commission d'examen pour les ouvrages dont les auteurs sollicitent l'approbation épiscopale. Mais à son zèle éclairé pour l'instruction et la science, le digne prélat joignait un grand amour pour les pauvres et les malheureux, comme le prouvent son concours dans toutes les œuvres de charité, ses visites fréquentes dans les hôpitaux, et son empressement à continuer l'œuvre des Orphelins du choléra, fondée par son prédécesseur.

La vie intime de M. Affre n'offre, comme sa vie publique, qu'un sujet d'admiration. Il fut toujours étranger au faste, au luxe, à la représentation et à l'orgueil, vices si communs dans une position élevée. D'un naturel timide, il aimait à se renfermer dans la société de ses amis : les épanchements familiers avaient plus de charmes pour lui que les grands cercles et les brillantes réunions du monde. Doué d'un esprit supérieur, il ne s'offensait ordinairement que lorsqu'on le contredisait; mais s'il lui arrivait quelquefois d'exprimer un peu trop vivement son sentiment, il ne tardait pas à revenir sur une première impression. C'est surtout dans ces occasions que se révélaient et sa grandeur d'âme et la pureté de ses intentions. Cette vie était digne d'une belle mort. La mort de M. Affre fut en effet une des plus belles et des plus précieuses devant Dieu et devant les hommes. Lorsqu'au mois de juin 1848 Paris était en proie aux horreurs de la guerre civile, l'archevêque reçut une lettre dans laquelle on lui assurait qu'il pourrait arrêter l'effusion du sang en portant des paroles de paix aux insurgés. Plein de cet espoir, il se rendit auprès du général Cavaignac pour lui faire part de son projet. Le général, tout en accueillant le pontife avec admiration, ne lui dissimula pas le danger de cette entreprise : « Ma vie, répondit-il, est peu de chose; je l'exposerai sans regret. » Quelques heures après, le pasteur dévoué, après avoir obtenu que le feu cessât, franchissait la barricade élevée à l'entrée du fau-

bourg Saint-Antoine. Il était précédé de M. Albert, garde national déguisé en ouvrier, et portant à la main une branche d'arbre, comme un symbole de paix; et il avait à ses côtés Pierre Sellier, serviteur fidèle que rien n'avait pu éloigner de son maître. La présence du pontife excita des sentiments divers parmi les insurgés : les uns lui serraient respectueusement la main; d'autres, pleins de défiance, restaient muets; d'autres enfin murmuraient hautement. Au milieu de la confusion, M. Albert ne cesse d'agiter sa branche d'arbre, et demande le silence. De son côté, le prélat essaye de dire quelques mots; mais à l'instant même un coup de fusil se fait entendre; les insurgés, se croyant trahis, font une décharge sur la garde mobile, qui répond au feu ennemi. C'est à ce moment que l'archevêque, frappé d'une balle, tombe sur le trottoir. A cette vue, un cri d'horreur s'élève au milieu de la foule; plusieurs insurgés quittent leur barricade, et viennent relever le pontife blessé. Aidés de M. Albert et de Pierre Sellier, ils cherchent à l'éloigner du champ de bataille. Au même instant Pierre Sellier est atteint d'une balle. Le prélat s'en étant aperçu, et oubliant son mal pour ne songer qu'à celui de son valet de chambre : « Pierre, lui dit-il, laissez-moi; ne me portez pas. » Mais le fidèle serviteur ne crut pas devoir obéir. Et comme les insurgés qui l'entouraient s'écriaient que c'étaient les gardes mobiles qui l'avaient blessé, et qu'ils sauraient le venger : « Non, non, mes amis, répondait-il, ne me vengez pas! Il y a assez de sang répandu; je désire que le mien soit le dernier versé. » Transporté à l'hospice des Quinze-Vingts, le prélat, martyr de sa charité, y reçut les derniers sacrements avec un sentiment de foi et une résignation qui firent fondre en larmes tous les témoins de ce noble et triste spectacle. Cependant le combat ayant fini par la déroute complète des insurgés, il fut porté tour à tour sur un brancard, par des ouvriers et des soldats, jusqu'à l'archevêché, où il rendit le dernier soupir le 27 juin. Le lendemain 28, l'assemblée nationale rendit le décret suivant : « L'assemblée nationale regarde comme un devoir de proclamer les sentiments de religieuse reconnaissance et de profonde douleur que tous les cœurs ont éprouvés pour la mort saintement héroïque de M. l'archevêque de Paris. » Les funérailles furent célébrées le 7 juillet. Jamais la capitale de la France n'avait assisté à un spectacle à la fois aussi triste et aussi beau. Le corps du pontife fut placé dans la cathédrale, à côté des restes de ses prédécesseurs MM. de Belloy, de Juigné, de Périgord et de Quélen, et son cœur déposé dans l'église des Carmes.

M. Affre n'était pas moins remarquable comme écrivain que comme homme et comme évêque, et ses actions n'auront pas été moins utiles à la religion que ses divers écrits. Car, sans parler de ses mandements et de ses lettres pastorales, qui sont pour la plupart une source abondante d'instructions précieuses; sans même signaler ses nombreux articles insérés dans l'*Ami de la religion*, il a publié un certain nombre d'ouvrages aussi remarquables par le fond de la doctrine que par la forme qu'il a su leur donner; tels sont : 1° *Traité de l'administration temporelle des Paroisses;* Paris, in-8°, 1827; 3e édit., 1835; — 2° *Traité des Écoles primaires, ou manuel des instituteurs et des institutrices;* Paris, 1826; — 3° *Essai critique et historique sur l'origine, le progrès et la décadence de la suprématie temporelle des papes*; Amiens, 1829; — 4° *Traité des appels comme d'abus;* — 5° *Traité de la propriété des biens ecclésiastiques;* Paris, 1837; — 6° *Introduction philosophique à l'étude du christianisme;* — 7° *Nouvel essai sur les hiéroglyphes égyptiens, d'après la critique de M. Klaproth sur les travaux de M. Champollion jeune;* Paris, 1834. Cette brochure, malgré son exiguïté (elle ne contient que 31 pages in-8°), prouve clairement l'insuffisance du système de Champollion pour expliquer les hiéroglyphes égyptiens. A cette liste d'ouvrages nous ajouterons le *Catéchisme de Paris, imprimé par ordre de M. l'Archevêque.* S'il faut en croire la plupart des ecclésiastiques qui sont chargés de l'enseigner, ce catéchisme n'a nullement répondu aux espérances que le digne prélat en avait conçues. — M. Affre n'était pas assez profondément versé dans la théologie et dans la philosophie pour ne s'écarter jamais d'une rigoureuse exactitude; aussi l'a-t-on vu louer sans restriction des livres qui étaient entachés d'erreurs, et jeter sur d'autres un blâme non mérité. Mais sa haute capacité, l'étendue et la variété de ses connaissances, jointes à ses vertus ecclésiastiques, n'en ont pas moins fait un des archevêques les plus illustres de Paris. J.-B. Glaire.

M. Henri de Riancey, *Monseigneur Affre, archevêque de Paris; esquisse biographique.* — Docteur Cayol, *Relation de la blessure et de la mort de monseigneur l'Archevêque de Paris, suivie du procès-verbal de l'embaumement du corps et de l'examen médico-légal de la plaie.* — M. l'abbé Cruice, *Vie de Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris;* — *Bibliographie catholique*, décembre 1849.

AFFRY (père et fils). Les Affry sont une des plus anciennes familles de Fribourg, en Suisse; deux officiers de ce nom prirent part à la victoire de Morat, et on trouve des Affry mentionnés dans l'histoire de la Suisse dès l'année 1178.

Louis-Augustin-Auguste d'Affry, fils de François d'Affry, mort au service de France avec le grade de lieutenant général, naquit à Versailles en 1713, et se trouvait, comme capitaine aux gardes, à la bataille de Guastalla, où son père fut tué. Sa bravoure dans les campagnes de 1746, 1747 et 1748 lui mérita le grade de maréchal de camp. Il remplit, en 1755, la place d'envoyé extraordinaire auprès de la république des Provinces-Unies, et, bientôt après, celle d'ambassadeur, qu'il conserva jusqu'en 1762. Nommé

la même année lieutenant général à l'armée de Hesse, il donna de nouvelles preuves de valeur. De retour en France, il jouit à Paris de la gloire qu'il avait acquise, et des nombreux amis qu'il s'était faits par son caractère et ses qualités aimables. Nommé en 1767 colonel des gardes suisses, il conserva ce poste jusqu'à la révolution, et s'en montra digne aux journées des 5 et 6 octobre. Après le départ du roi le 20 juin 1791, d'Affry, délié de son serment de fidélité, vint à l'assemblée protester de son dévouement à la nation. Il resta, depuis ce moment, entièrement étranger aux affaires; cependant il ne put échapper aux nombreuses arrestations qui eurent lieu après le 10 août 1792 : on l'accusait d'avoir exécuté des ordres ayant pour but d'arrêter les rassemblements qui se portaient sur les Tuileries. L'assemblée législative reconnut la fausseté de l'inculpation, et lui fit rendre la liberté; il avait échappé par une espèce de prodige aux événements des 2 et 3 septembre. Il se retira dans son château de Saint-Barthélemy dans le pays de Vaud, et y mourut en 1793.

Son fils, Louis-Auguste-Philippe, comte d'Affry, a été le premier grand landamman de la Suisse. Il naquit à Fribourg en 1745, et fut destiné à l'état militaire. Après avoir accompagné son père à la Haye, il devint adjudant dans les gardes françaises, et monta de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant général. Au commencement de la révolution, il commanda l'armée du haut Rhin. Après le 10 août 1792, les troupes suisses au service de France ayant été congédiées, il retourna dans sa patrie, et devint membre du conseil d'État de Fribourg. Lorsqu'en 1798 la Suisse se vit à la fois menacée d'une attaque au dehors et d'une révolution au dedans, d'Affry fut de nouveau mis à la tête des troupes; mais, reconnaissant bientôt combien la résistance serait inutile, il se conduisit avec une prudence et une adresse qui ne se démentirent pas un instant, et détourna de sa patrie, autant qu'il lui fut possible, les fléaux de la guerre extérieure et de la guerre civile. Quand les Français se furent emparés de Fribourg, il y devint membre du gouvernement provisoire. Il ne prit aucune part aux troubles de 1801 et de 1802; mais il accepta avec beaucoup d'empressement sa nomination comme député pour aller à Paris signer avec le premier consul l'acte de médiation. Napoléon le distingua parmi ses collègues, et lui donna des témoignages d'une considération particulière. Il lui confia la tâche de proposer une nouvelle organisation constitutionnelle propre à assurer le repos et le bonheur de ces anciens alliés de la France. Le 19 février 1803, d'Affry reçut des mains du premier consul l'acte de médiation, et fut nommé landamman pour la première année, avec des pouvoirs très-étendus, mais provisoires, jusqu'à la convocation extraordinaire d'une diète. Le grand conseil de Fribourg le nomma en même temps son premier avoyer. Il conserva cette charge toute sa vie; et le tour du canton de Fribourg étant revenu, il devint pour la seconde fois landamman de Suisse en 1809. Il appuya de tous ses moyens les intentions du médiateur, et se conduisit, dans toutes les circonstances de sa carrière politique, avec l'habileté, la sagesse et l'expérience d'un véritable homme d'État. Il mourut le 16 juin 1810. [*Conv.-Lexicon*, et *Enc. des g. du m.*]

Thibeaudeau, *Histoire du Consulat et de l'Empire.* — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

***AFHACKER** (*Gilles*), théologien hollandais, natif de Vreeswick. Il était professeur de théologie à Utrecht vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui une histoire curieuse des disputes théologiques qui existèrent alors en Hollande entre les gomaristes et les remontrants. Cette histoire, publiée sous le pseudonyme de Salomon Théodote, est intitulée *Enotikon dissecti Belgii, in quo historica relatio originis et progressus eorum dissidiorum continetur, quæ in fœderatis Belgii Provinciis remonstrantes et contra-remonstrantes per annos aliquot exagitarunt;* Ursellis, 1618, in-8°.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFRANIA, dame romaine, femme de Licinius Buccio, sénateur, contemporain de Jules César, 50 ans avant J.-C. Elle faisait le métier d'avocat, et plaidait avec tant de véhémence, que les Romains firent une loi (*lex Afrania*) qui défendit aux femmes de paraître au barreau.

Valère Maxime, liv. VIII, cap. 3, ex. 2. — Érasme, *in Adagiis.*

AFRANIUS, poëte comique latin, qui vivait vers l'an 100 avant J.-C. Quintilien le blâme d'avoir déshonoré ses pièces par des obscénités. Il ne nous reste de ce poëte que quelques fragments, dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire; Londres, 1713, in-fol. Afranius se distingua parmi les poëtes comiques latins, en ce qu'il peignait les mœurs romaines; de là le nom de *comœdia togata*, la toge étant le vêtement caractéristique des Romains. Les imitations des comédies grecques, telles que nous les devons à Plaute et à Térence, s'appelaient *palliata*, du *pallium*, manteau grec.

Cicéron, *in Brut.*, cap. 44. — Quintilien, liv. X, *Inst.*, cap. 11. — Aulu-Gelle, liv. XV, cap 24. — Horace, *Epist.*, liv. II, 1. — Vossius, *De poet. lat.* — Bähr, *Römische Literatur*, I, p. 23, deuxième édition.

AFRANIUS NÉPOS (*Lucius*), général romain, consul, 60 ans avant J.-C., partisan zélé de Pompée. Réuni à Pétréius, il fit en Espagne la guerre contre César. Il se tua l'an 46 avant J.-C., en même temps que Caton.

J. Cæsar, *De bello Hispanico.* — Hirtius, *De bello Africano.* — Plutarque, *in Pompeio.*

AFRANIUS (*Quintianus*). *Voy.* Pison.

AFRICAIN ou **AFRICANUS** (*Sexte-Jules*), historien grec chrétien, né à Emmaüs dans la Palestine vers le milieu du deuxième siècle, mort probablement vers l'an 232 de J.-C. Il fut député vers Héliogabale pour obtenir l'autorisation de re-

bâtir Emmaüs, sa ville natale, tombée en ruines, et qui prit depuis lors le nom de *Nicopolis* (vers 222). De là il se rendit à Alexandrie pour entendre les leçons du philosophe Héraclas. Élevé dans le paganisme, il embrassa plus tard la religion chrétienne. A en juger par ses ouvrages, c'était un homme d'un grand savoir. Sa *Chronographie* (Πεντάβιβλιον χρονολογικόν), divisée en cinq livres, s'étend depuis la création du monde jusqu'à la troisième année de l'empereur Héliogabale (221 de J.-C.), comprenant une période de 5723 ans, car il place la création du monde dans l'an 5499 avant J.-C., et la naissance de J.-C. trois ans avant notre ère. Cette chronologie, adoptée dans presque toutes les églises de l'Orient, est connue sous le nom d'*ère des historiens Alexandrins*. Il ne reste de cet ouvrage que quelques fragments conservés dans Eusèbe, Syncelle, J. Malalas, Cédrène, Théophane, et dans la Chronique Pasquale. L'*Epitome* d'Eusèbe est un abrégé de la Chronographie de Jules Africain. Cet écrivain adressa à Origène une lettre sur l'histoire de Susanne, qu'il regardait comme supposée; cette lettre, avec la réponse d'Origène, a été publiée par Wettstein, Bâle, 1674, in-4°. Il adressa aussi une lettre à Aristide, pour concilier ce que rapportent saint Matthieu et saint Luc sur la généalogie de Jésus-Christ.

On croit qu'il était encore païen quand il a composé l'ouvrage en vingt-quatre livres, intitulé *Cestes* (Κεστοί), c'est-à-dire ceinture de Vénus, où il traitait de l'agriculture, de la médecine, de la physique, et surtout de l'art militaire. Cet ouvrage, dédié à l'empereur Alexandre Sévère, était divisé, selon Syncelle, en neuf livres, et, selon Photius, en quatorze. On en trouve des fragments dans les *Geoponica* de Cassianus Bassus. Ces fragments et quelques autres, mêlés avec des extraits d'auteurs plus ou moins anciens, ont été publiés par Thevenot dans *Mathematici veteres*, Paris, 1694, in-fol. On conserve des manuscrits des *Cestes* dans différentes bibliothèques, mais ils sont pour la plupart tronqués et corrompus. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris est un Extrait des *Cestes* sur l'art de la guerre. Il a été traduit en français par Guichard, dans le tome III de ses *Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquités militaires*, 1774, 4 vol. in-8°. Suivant Valesius et quelques autres critiques, l'auteur des *Cestes* n'est pas la même personne que l'historien. Mais il n'y a aucune raison plausible à faire valoir; et Eusèbe désigne positivement l'historien comme l'auteur des *Cestes*. Abed-Jesu, dans sa liste des ouvrages chaldéens, dit qu'on connaissait, de son temps (quatorzième siècle), des commentaires sur le Nouveau Testament, par Africain, évêque d'Emmaüs. Enfin on attribue, probablement par erreur, à Jules l'Africain une version du livre d'Abdias de Babylone, intitulé *Historia certaminis apostolici*, 1566, in-8°. F. H.

Eusèbe, *in Chron.*, liv. VI. — Saint Augustin, l. II, *Retract.*, c. 7. — Photius, *Bibl.*, cod. 34. — Socrate, *Hist. eccles.*, III. — Suidas. — Scaliger. — Baronius. — Bellarmin. — Possevin. — Dupin, *Bibl. des antiq. ecclésiastiques*. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, IV, 240.

AFZELIUS (*Adam*), savant suédois, né le 8 octobre 1750 à Larf dans la Westgothie, mort le 26 janvier 1837. Il étudia sous Linné, et devint en 1785, démonstrateur de botanique à l'université d'Upsal. En 1792, il fit un voyage dans la colonie anglaise de Sierra-Leone, sur la côte occidentale de l'Afrique, et perdit presque toutes ses collections d'histoire naturelle lors de la prise de cette colonie par les Anglais. Une partie fut retrouvée dans la possession de Joseph Banks et d'Ed. Smith. De retour dans sa patrie, il occupa en 1796 le poste de secrétaire d'ambassade à Londres, et fut nommé en 1812 professeur de matière médicale à Upsal. Il s'est fait connaître par divers écrits sur l'histoire naturelle, et par la publication de l'*autobiographie de Linné* (en allemand; Berlin, 1826). Ses ouvrages sont : 1° *De vegetabilibus Suecanis observationes et experimenta;* Upsal, 1785, in-4°; — 2° l'histoire botanique du *trifolium alpestre, medicum et pratense,* 1791, dans le tome I des *Transactions de la Société linnéenne de Londres;* — 3° Observations sur le genre *pausus*, et *description d'une nouvelle espèce d'insecte*, dans le t. IV des *Transact.* de la même Société; — 4° *De rosis Suecanis tentamen;* Upsal, 1804-1813, in-4°. De 1804 à 1817, il publia à Upsal divers travaux sur les plantes de la Guinée (*Remedia Guineensia; genera plantarum Guineensium revisa et aucta; stirpium in Guinea medicinalium species novæ*). Afzelius légua son herbier à l'université d'Upsal. On a dénommé, en son honneur, plusieurs plantes et insectes, *afzelia africana* (arbre de la Sénégambie), *amomum Afzelii, rosa Afzelii, calympares Afzelii* (espèce de mousse), *phalæna tortix afzeliana* (papillon nocturne) et *mylabris Afzelii*). — Deux de ses frères se sont distingués : l'un (*Jean Afzelius*, né en 1753, mort le 20 mai 1837) comme professeur de chimie à l'université d'Upsal; l'autre (*Pehr d'Afzelius*, né en 1760, mort le 2 décembre 1839) comme médecin praticien. F. H.

Bischoff, *Lehrbuch der Botanik*. — *Mém. de l'Acad. de Stockholm*, année 1837.

*__AFZELIUS__ (*Arvid-Auguste*), littérateur suédois, né le 6 mai 1785. Il est, depuis 1821, pasteur à Enkœping, et s'occupe particulièrement de l'histoire et de la littérature nationale. Il a publié, de concert avec Geiger, les chansons populaires de la Suède, sous le titre de *Svenska Folkvisor*, 3 vol. in-8°, avec les anciennes mélodies; et il a traduit en suédois les traditions mythologiques scandinaves : *Sämunder Edda* et *Herwara-Saga*. Il travaille à une histoire de la Suède, fondée sur les traditions populaires : *Svenska Folket, Sagohäfder;* Stockholm, 1839-1843, cinq fascicules.

Conversations-Lexicon.

AGA-MEHMED ou **MOHAMMED**. *Voy.* AGHA-MOHAMMED.

AGAMEMNON, roi de Mycènes, et d'Argos, fils de Plisthène, petit-fils ou neveu d'Atrée, et frère de Ménélas et d'Anaxibie, fut assassiné 1183 ans avant J.-C. Sa mère, d'après les uns, s'appelait Ériphyle; d'après les autres, Airope. Homère, en désignant les deux frères du nom d'Atrides, a fait supposer généralement qu'ils étaient fils d'Atrée. Une destinée ennemie poursuivit impitoyablement cette race depuis Tantale, leur aïeul, jusqu'à Agamemnon et ses enfants. Agamemnon régnait sur Mycènes, et son empire s'étendait sur une partie de l'Achaïe, sur l'Argolide et sur les îles voisines. Son épouse Clytemnestre lui avait donné Iphigénie, Électre, Chrysothémis et Oreste, lorsque éclata la guerre de Troie, dont il fut un des instigateurs, et dont sa puissance et son autorité lui firent confier la conduite. Il arma lui seul cent vaisseaux, et en céda soixante aux Arcadiens. L'armée se rassembla en Aulide. Diane, en arrêtant les vents, retarda le départ de la flotte jusqu'à ce qu'Agamemnon résolût de sacrifier sa fille Iphigénie, pour rendre favorable à l'expédition qu'il commandait la déesse, qui avait d'abord demandé ce sacrifice, et qui ensuite sauva elle-même Iphigénie.

Les Grecs arrivèrent devant Troie; Agamemnon soutint avec éclat la supériorité de son rang parmi les autres chefs de l'armée grecque, pendant les longues années du siége de la ville de Priam, et durant les combats multipliés dont la fortune fut tour à tour si changeante. Il provoquait les plus braves guerriers, et s'exposait courageusement à tous les dangers. Dans les conseils, il parlait avec prudence et dignité. Ses démêlés avec Achille ont été immortalisés par Homère. Après une absence de dix ans et la prise de Troie, il rentra dans ses foyers, où la trahison de sa femme lui fit trouver la mort. Égisthe, fils de Thyeste, à qui, à son départ, il avait confié le soin de sa famille, le surprit pendant son repos, et l'égorgea. Ainsi le raconte Homère; mais, d'après d'autres témoignages, Clytemnestre elle-même l'égorgea dans son bain, après l'avoir traîtreusement enveloppé dans une chemise qu'elle avait jetée sur lui. Les uns attribuent cet assassinat à ses liaisons coupables avec Égisthe; d'autres, à sa jalousie contre Cassandre.

Les combats intérieurs entre l'ambition et la tendresse paternelle d'Agamemnon, ses derniers malheurs et sa fin déplorable, ont excité la verve des poëtes dramatiques modernes, après avoir été l'objet des poétiques récits de l'immortel chantre d'Ilion et des admirables productions des grands tragiques athéniens. L'*Iphigénie en Aulide*, de Racine, a transmis à l'admiration des siècles la peinture fidèle du roi des Grecs. Le triste sort d'Agamemnon, rentrant dans ses foyers et tombant dans les embûches d'Égisthe et de Clytemnestre, a donné lieu à la meilleure tragédie de Lemercier. La peinture s'est aussi emparée de ce sujet : on connaît le tableau de Guérin, dans lequel Égisthe guide son amante vers le lit où repose Agamemnon, et lui montre l'usage qu'elle doit faire de son poignard. [*Enc. des g. du m.*]

Homère, Thucydide, Plutarque, Denys d'Halicarnasse, Eusèbe, Pausanias, Ovide, Apollodore. — Eschyle, *Agamemnon*. — Euripide, *Iphigenia in Aulide*. — Sophocle, *Electra*.

AGANDURU (*Roderic-Maurice*), missionnaire espagnol, vécut à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Son zèle religieux le porta à convertir les habitants de l'île de Luçon et les Japonais. En 1640, il fut envoyé à Rome par les religieux de son ordre (augustins déchaussés), pour rendre compte au pape Urbain VIII des résultats de sa mission. Aganduru a laissé une *Histoire des conversions faites au Japon et aux Philippines*, Rome, 1645, et une *Histoire générale des îles Moluques et Philippines*, 2 vol.

Nicolas Antonio, *Bibl. Hispania Nova*. — *Epitome de Bibliotheca oriental y occidental*; Madrid, 1629.

***AGAPET**, évêque de l'île de Rhodes, l'an 457. On a de lui, dans le tome IV des *Conciles* du P. Labbé, une lettre adressée à l'empereur Léon l'Ancien, quand celui-ci fut appelé à succéder à Marcien sur le trône d'Orient. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGAPET ou **AGAPIT**, pape, fils du prêtre Gordien, fut élu le 3 juin 535, et mourut le 22 avril 536. Il fit le voyage de Constantinople par ordre de Théodat, roi des Goths, pour détourner l'empereur de porter la guerre en Italie; il refusa de voir le patriarche Anthyme, transféré de Trébisonde à Constantinople par le crédit de l'impératrice Théodora, parce qu'il était opposé comme elle au concile de Chalcédoine, et il parvint à le faire déposer. Agapit présenta ensuite à Justinien la requête de quatre-vingt-douze évêques, tendant à lui faire connaître les maux que les hérétiques causaient dans l'Église, et surtout en Orient. Mais il ne put le détourner de porter la guerre en Italie. Il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta promptement, au moment de retourner à Rome.

Art de vérifier les dates. — Basnage, *Annal. polit. ecclés.*, I, c. III, 718 et suiv. — Semler, *Histoire ecclés.*, *sixième siècle*, c. V. — Galland, *Biblioth. pal.*, t. XII, p. 155. — Anastase, Nicéphore, l. XVII, c. IX.

AGAPET ou **AGAPIT II**, pape, Romain de naissance, élu entre le 5 et le 14 mars de l'an 946, mort vers la fin de 955 ou au commencement de 956. Il envoya à Othon, roi de Germanie, un légat qui fit assembler un concile à Ingelheim, où fut déposé Hugues du siége de Reims, et où l'on jugea les différends entre Hugues, comte de Paris, et Louis d'Outre-mer. Il eut pour successeur Jean XII.

Fleury, *Hist. ecclés.*, l. LV, c. XXXIV et suiv. — Semler, *Hist. ecclés.*, sec. X, cap. II. — Léon d'Ostie, Flodoard, Baronius.

AGAPET, diacre de Constantinople, vivait vers l'an 527 de J.-C. Il adressa à l'empereur Justi-

nien un ouvrage en soixante-douze chapitres, intitulé *Charta regia* (Σχέδη βασιλική), contenant des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Cet ouvrage fut très-estimé, et a été imprimé pour la première fois, en grec et en latin, à Venise (Zacharias Calliergi), 1509, in-8°; on l'a souvent joint depuis aux Fables d'Ésope. L'édition la plus correcte est celle que Banduri en a donnée dans le recueil intitulé *Imperium orientale*; Parisiis, 1711, in-fol., 2 vol. La dernière édition est celle de Leipzig, 1733, in-8°, en grec et en latin, *cura Jo. Aug. Græbelii*, avec des notes très-peu importantes. Cet ouvrage se trouve aussi dans Aur. Banduri *Imp. orient.*, vol. I, et dans Galland, *Bibl. Patrum*, vol. VI. Louis XIII, dans sa jeunesse, l'avait traduit en français sur le latin. Cette traduction a été imprimée en 1612, in-8°. C—R.

Baronius, *Annales ecclésiastiques*, 527. — Lemire, *Bibliothèque ecclésiastique*. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, VIII, 36.

***AGAPIUS**, moine grec de l'île de Crète, dans le dix-septième siècle. On a de lui un traité intitulé *le Salut des pécheurs*, sur lequel il enseigna le dogme de la transsubstantiation. Ce livre fut imprimé en grec moderne, à Venise, en 1640 et 1664. On lui doit encore un *Traité sur l'art de planter et de greffer*, réimprimé en 1745, in-8°, en grec vulgaire. Du Cange cite souvent cet écrit dans son Glossaire.

Arnauld, *De la Perpétuité*. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XI, 396; X, 132; VIII, 23, etc.

AGAR, jeune Égyptienne qu'Abraham et Sara ramenèrent de Memphis, où la famine les avait contraints de chercher un asile. Dieu avait promis au vieux patriarche une postérité aussi nombreuse que les sables de la mer; mais la longue stérilité de Sara semblait le démentir, et attristait Abraham, qui déjà comptait quatre-vingt-six années. Alors Sara sut se résigner au plus grand sacrifice : Agar était jeune et belle; elle-même la conduisit vers Abraham, vainquit ses scrupules, et la plaça dans son lit. Ismaël fut le fruit de cette union (1910 avant J.-C.). La servante féconde eût vécu paisiblement sous le même toit que sa maîtresse stérile; mais Sara devint mère par un miracle, et ne put supporter ni rivale pour elle, ni cohéritier pour son fils. Elle usa de tout son ascendant sur Abraham : Agar fut renvoyée avec Ismaël, et n'obtint par pitié qu'un morceau de pain et une outre pleine d'eau. Elle erra longtemps, dit la Genèse, dans le désert de Bersabée, et y serait morte avec son fils sur le sable, de fatigue et de besoin, si un ange ne l'eût secourue. Touché de son amour maternel, cet ange ne l'abandonna point et la consola. Ismaël grandit sous les yeux d'Agar; et celle-ci, plus heureuse encore que Sara, fut la mère d'une famille puissante, qui devait un jour produire Mahomet, et prévaloir sur la race d'Isaac et de Jacob. [*Enc. des g. du m.*]

Genèse, 16 et 21. — Josèphe, liv. 1er, *Antiq. judaïques*, chap. XI et XII. — Usser, *Annales*.

AGAR. *Voy.* MOSBOURG.

***AGAR** (*Pedro*), capitaine de frégate espagnole, mort vers 1840. Il était natif d'Amérique, et l'un des trois membres composant la première régence nommée en 1808, par les cortès, pour gouverner l'Espagne après l'abdication forcée de Charles IV. On avait jugé utile d'appeler un naturel des colonies espagnoles du nouveau monde à ce conseil souverain, dont les autres membres étaient D. Francisco Cisgar, aussi capitaine de frégate, et le général Blake. Lorsque les cortès, attribuant à l'inhabileté de ce triumvirat les désastres qu'essuya l'armée patriote, résolurent de recomposer la régence et de la confier à cinq membres, Agar cessa d'en faire partie, et ne conserva qu'un siége au conseil d'État; mais on ne tarda pas à revenir au mode indiqué dans la constitution pour la composition de ce haut conseil exécutif, et Agar y fut rappelé. Sa conduite n'avait jamais cessé d'être prudente et mesurée; il s'était concilié l'estime générale par ses talents et ses vertus. Ce ne fut pas un titre suffisant pour le mettre à l'abri des persécutions qui atteignirent, en 1814, les membres et les partisans du gouvernement patriote auquel le roi devait la conservation de son trône. Après une longue détention, il fut relégué à Betanzos, dans la Galice : c'est dans cette retraite que vinrent le chercher les événements de 1820, pour le replacer au timon des affaires. La junte instituée à la Corogne fit partir, avec la députation chargée par elle d'offrir à ce grand citoyen le titre de son président, une garde d'honneur, qui l'escorta dans sa marche triomphale jusqu'à cette ville. Agar ne resta pas au-dessous de ce qu'on pouvait attendre d'un homme si justement honoré; et bientôt, par son concours, la tranquillité fut rétablie. Dès que le roi eut juré la constitution (9 juillet 1820), Agar résigna son autorité : il conserva le titre de conseiller d'État; mais le changement qui survint en 1823 ne lui permit pas d'en remplir longtemps les fonctions. Depuis, il n'a plus figuré sur la scène politique. [*Enc. des g. du m.*]

***AGARD** (*Antoine*), orfévre et antiquaire, vivait à Arles vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il passa la plus grande partie de sa vie à la recherche des médailles, des figures et des meubles de l'antiquité; il en recueillit un grand nombre dans le territoire de la ville d'Arles, et en dressa le catalogue, qu'il termina le 14 novembre 1609. Deux ans après il le fit imprimer, sous ce titre : *Discours et Roole des médailles et autres antiquitez, tant en pierreries, graveures, qu'en relief...... recueillies et à present rangées dans le cabinet du sieur Antoine Agard, maistre orfevre et antiquaire de la ville d'Arles en Provence*; Paris, 1611. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGARD (*Arthur*), théologien anglais, né en 1540 à Foston, dans le Derbishire, mort à Lon-

dres le 22 août 1615. Il fut d'abord clerc de l'échiquier, et devint, en 1570, *deputy chamberlain* auprès de la même cour, charge qu'il exerça pendant quarante-cinq ans. C'était un des membres les plus distingués de la Société des antiquaires, existant à Londres depuis 1572 jusqu'en 1604. Il possédait une ample collection d'antiquités relatives à l'Angleterre. On a de lui un discours qui est inséré dans *Discourse on Parliaments*, de J. Dodderidge, imprimé en 1658, et cinq autres discours qu'il a lus dans la Société des antiquaires, et qu'on trouve dans la *Collection of curious discourses written by eminent antiquaries upon several heads in English antiquities*, de Thomas Hearne; Oxford, 1720, in-8°. Ces discours traitent de l'autorité de l'État; de la constitution de l'État; des personnes et des formes des hautes cours d'Angleterre; de l'antiquité des comtés (Agard attribue cette division au roi Alfred); de la mesure des terres en Angleterre; — de l'autorité des priviléges des hérauts en Angleterre: il regarde cette institution comme contemporaine de celle de l'ordre de la Jarretière; — de l'antiquité et des priviléges des colléges d'avocats et des chancelleries; de la diversité des noms de l'Angleterre. C'est aussi lui qui a découvert que l'auteur des dialogues *de Negotiis Scaccarii*, qu'on attribuait à Gervais de Tilbury, est Richard, fils de Nigellius. Il existe aussi d'Agard, dans la bibliothèque de Robert Cotton, un savant ouvrage manuscrit, intitulé *Tractatus de usu et obscurioribus verbis libri de Domesday*. Il avait encore composé, pour l'usage de ses successeurs, un Catalogue de toutes les pièces qui existaient dans les quatre trésoreries du roi; une Notice de tous les traités d'alliance, de paix, et des mariages avec les nations étrangères. Il laissa à l'échiquier onze manuscrits relatifs à cette cour, et il donna les autres, qui formaient plus de vingt volumes, à son ami Robert Cotton.

Millin, dans la *Biogr. univers.* — Hearne, *Curious Discourses*, II, 421. — Camdem, *Annalium Apparatus*, p. 13. — *Antiquities of St. Peters Westminster*, II, 181. — *Kalendar of the Exchequer*, II, 311. — *Cottonian Catalogue*, Harl. Ms., 1537.

*AGARDH (*Charles-Adolphe*), professeur de botanique et d'économie rurale à Lund en Suède, depuis 1834 évêque protestant de Carlstadt, est né le 23 janvier 1785 à Bostad, bourg de Scanie, où son père était négociant. Il fit, en 1799, ses études à l'université de Lund, où il devint, en 1807, professeur de mathématiques. Mais ses études favorites étaient l'histoire naturelle, et particulièrement les végétaux cryptogames, sur lesquels Dillwyn, Vaucher, Furner, Lamouroux, venaient de publier des recherches remarquables. Peu d'auteurs ont produit autant de mémoires scientifiques que M. Agardh. Il est à regretter que la plupart de ses travaux ne se trouvent pas dans la librairie : ce sont des dissertations qui font partie de divers recueils académiques, et que l'auteur a fait tirer à part pour ses amis. La Métamorphose des algues (*Metamorphosis algarum*) est un ouvrage dans lequel M. Agardh a émis des idées nouvelles sur la transformation mutuelle des êtres organiques les plus simples, et par conséquent les plus voisins à la fois des végétaux et des animaux. Les autres travaux de M. Agardh ont pour titre : *Dispositio algarum Scandinaviæ*, d'après le système de Linné; *Synopsis algarum Scandinaviæ* (Lund, 1817); *Species algarum* (t. I et II, Lund, 1820-1828); *Icones algarum* (Lund, 1820-1823); *Systema algarum* (Lund, 1824). Dans ce dernier ouvrage, vraiment classique sur cette matière, l'auteur a réuni à ses observations celles de ses prédécesseurs, et notamment celles du botaniste danois Lyngbye. A ces ouvrages il faut encore ajouter : *Icones algarum europæarum* (4 livr.; Leipzig, 1828-1835); *Essai de réduire la physiologie végétale à des principes fondamentaux* (Lund, 1828); *Essai sur le développement intérieur des plantes* (Lund, 1829); *Lärobok i botaniken* (Manuel de botanique), 2 vol., Malmoe, 1830-1831, dont le 1er vol. fut traduit en allemand sous le titre : *Organographie der Pflanzen*, par L. de Meyer (Copenhague, 1831), et le 2e, sous le titre : *Allgemeine Biologie der Pflanzen*, par Crepelin (Greifswalde, 1832). Il a aussi publié une vie de Linné, et plusieurs articles sur les mathématiques, la théologie et l'économie politique. En 1817, 1823, 1824 et en 1839-1840, il fut nommé député de son district, et se fit remarquer par ses idées libérales. M. Agardh a parcouru l'Europe à trois reprises différentes. — Son fils, *Jacques-George Agardh*, paraît suivre dignement les traces de son père; il a déjà publié : *Synopsis generis Lupini*, Lund, 1835, et *Recensio specierum generis Pteridis*; ibid., 1839.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

AGASIAS, sculpteur d'Éphèse, est l'auteur de la belle statue antique, nommée *le Gladiateur Borghèse* ou *Gladiateur combattant*. Ce chef-d'œuvre antique fut découvert, au commencement du treizième siècle, à Antium, dans les mêmes ruines où, un siècle auparavant, on avait trouvé l'Apollon du Belvédère. « Le Gladiateur, dit Winckelmann, est un assemblage des beautés mâles de la nature dans un âge parfait, sans aucune addition de l'imagination. »

AGASICLÈS ou HÉGÉSICLÈS, roi de Lacédémone vers l'an 580 avant J.-C. On cite de lui la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandait comment un roi pouvait vivre tranquille : « C'est en traitant ses sujets comme un père traite ses enfants. »

Pausanias, *in Lacon.* — Plutarque, *Apophthegmes laconiens*, c. IV, 8.

*AGASSIZ (*Louis*), naturaliste suisse, naquit en 1807 à Orbe (canton de Vaud), où son père

était pasteur protestant. Il étudia les sciences médicales à Zurich, à Heidelberg et à Munich. En 1826, il fut chargé par Martius de la description des cent seize espèces de poissons que Spix avait rapportées du Brésil. Ce travail parut sous le titre : *Pisces*, etc., *quos collegit et pinguendos curavit Spix, descripsit A.;* Munich, 1829 à 1831, in-fol., avec 91 planches lithographiées. Cet ouvrage, où l'auteur fait pour la première fois valoir ses idées sur les classifications ichthyologiques, fut suivi de l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale*, annoncée dès 1831, et publiée en 1839 par livraisons, dont la première comprend les *salmonés* (truites) (Neufchâtel, 1839, texte allemand, français et anglais, avec 34 planches); la deuxième contient l'*embryologie des salmones*, par C. Vogt (1 vol. de texte et 14 planches); et la troisième, l'*Anatomie des salmonés*, par Agassiz et Vogt (1 vol. de texte et 14 planches), dans le tome III des *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Neufchâtel*, 1845. La suite de cet ouvrage fut interrompue par les *Recherches sur les poissons fossiles* (14 livraisons, in-fol., Neufchâtel, 1832 à 1842, avec 311 planches lithographiées), résultat de l'examen de plusieurs collections importantes, particulièrement de celles du Muséum d'histoire naturelle à Paris. Nommé professeur de zoologie à Neufchâtel, M. Agassiz s'adjoignit comme collaborateurs deux jeunes savants, MM. E. Desor et Charles Vogt, et avec leur concours il termina, en 1842, son ouvrage sur les *poissons fossiles*. Il séjourna ensuite quelque temps en France et en Angleterre; enfin, en 1846, il partit pour les États-Unis, où il obtint une place de professeur à New-Cambridge, près de Boston. Il y continue ses travaux paléontologiques.

Outre les ouvrages cités, on a de lui : 1° *Description des échinodermes fossiles de la Suisse;* Neufchâtel, 1839 à 1842, 3 livr. avec 35 planches lith.; — 2° *Monographie d'échinodermes vivants et fossiles;* ibid., 1838 à 1842, 4 livr. avec 62 planches lithogr. : la troisième livraison, comprenant les genres *galerites* et *dysaster*, est de Desor, et la quatrième (anatomie de l'échinoderme), du professeur Valentin, à Berne; — 3° *Études critiques sur les mollusques fossiles;* Neufchâtel, 1840, 1 livr. avec 11 planches lithogr.; — 4° *Sur les poissons fossiles du vieux grès rouge du Devonshire;* Neufchâtel et Soleure, texte in-4°, avec 42 planches in-fol.; — 5° *Études sur les glaciers;* Neufchâtel, 1840, avec 32 pl. lithogr., in-fol.; ibid., en allemand, 1841. Cet ouvrage capital, qui fait le plus grand honneur à l'esprit d'observation de M. Agassiz, renferme des idées tout à fait neuves sur la formation, le développement, la marche et l'action des glaciers. Il fut suivi d'un travail plus détaillé, sous le titre : *Système glaciaire, ou recherches sur les glaciers, par L. Agassiz, A. Guyot et E. Desor;* Paris, 1847, avec atlas. — M. Agassiz est un des naturalistes les plus zélés pour la science. F. H.

***AGATHANGELUS**, historien d'Arménie, secrétaire de Tiridate, premier roi chrétien de ce pays, florissait vers l'an 320. Moyse de Khorène, et d'autres écrivains arméniens, en parlent avec beaucoup d'éloge; ils louent surtout la pureté de son style. Nous avons de lui une *Histoire de l'introduction du christianisme en Arménie*, avec la vie du roi Tiridate : on trouve dans cet ouvrage de grands détails sur l'ancienne religion des Arméniens; il a été traduit en grec. Le texte fut imprimé à Constantinople, 1709, vol. in-4° de 428 pages.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. X, p. 232; XI, 534.

AGATHARCHIDES (Ἀγαθαρχίδης), géographe et historien grec, natif de Gnide, vivait vers 110 avant J.-C. Il fut attaché à la doctrine des péripatéticiens. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à l'histoire et à la géographie, les anciens nous en font connaître trois : 1° *de Mari Rubro*, en cinq livres; c'était un périple du golfe Arabique, contenant en même temps des détails curieux sur les Sabéens et autres peuples de l'Arabie heureuse; les fragments conservés par Diodore et Photius ont été imprimés par H. Estienne, 1557, in-8°, et recueillis plus complétement par Hudson dans les *Geographi minores*, vol. Ier. Gosselin l'a commenté dans ses *Recherches sur la géographie*. Dans cet ouvrage il est, pour la première fois, question de la maladie singulière appelée *dragonneau*, espèce de vers qui s'engendrent sous la peau, quelquefois longs de plus d'un pied; maladie que l'auteur dit être endémique chez les peuples de la mer Rouge; — 2° *de Asia*, ouvrage en dix livres, cité par Diodore, Phlégon, Lucien, Athénée, Photius, et qui paraît aussi avoir été connu de Pline, qui cite Agatharchides au sujet des Macrobiens de l'Inde; — 3° *Europiaca*, grand ouvrage dont Athénée cite les liv. XXVIII, XXXIV et XXXVIII. Il paraît encore, d'après Pline, qu'Agatharchides avait écrit sur les fameux Psylles de la Libye. La perte de tant d'ouvrages précieux doit donc exciter les plus vifs regrets. On ignore si cet historien est le même qu'Agatharchides de Samos, auquel sont attribués les *Phrygiaca*, ou *Traité des choses mémorables de la Phrygie*, cité dans le *Traité des fleuves*, ouvrage faussement attribué à Plutarque, et dont l'autorité n'est pas d'un grand poids, ainsi que les *Persica*, cités dans le même ouvrage, dans Diodore, Josèphe et Photius. On peut croire que l'*Agathyrsides* de Samos, auquel Stobée (*Serm.* 7) attribue une Histoire de la Perse, est le même que ce dernier Agatharchides; la ressemblance des noms a pu causer une erreur de copiste.

Photius, *Myriabibl.*, cod. 213, 250. — Fabricius, *Bibl. græc.*, III, 32. — Clinton, *Fasti Hellenici*. — Strabon, liv. XIV. — Diodore de Sicile, liv. III. — Pline, Lucien, Josèphe, *Hist. des Juifs*, liv. XII, et *Contre Apion*. — Malte-Brun, dans la *Biographie universelle*.

AGATHARQUE (Ἀγάθαρχος), peintre de Samos,

fils d'Eudémus, vivait vers 480 avant J.-C. Il appliqua la perspective aux décorations théâtrales. Ce fut, dit-on, le poëte Eschyle qui l'engagea à travailler pour la scène. Argatharque exposa, dans un savant commentaire, les principes de son art.

Un autre peintre du même nom fut contemporain d'Alcibiade.

Plutarque, dans *Periclès et Alcibiade*. — Vitruve, *De architectura. Præf.*, lib. VII, p. 698, édit. Bentley. — Andocides, *Orat. in Alcib.*, c. VII.

AGATHE (*sainte*), vierge de Palerme, mourut en prison le 5 février 251, après avoir souffert divers tourments pour n'avoir pas voulu se livrer à Quintianus, gouverneur de Sicile. Les habitants de Catane l'invoquent particulièrement dans les éruptions du mont Etna. Il existe deux panégyriques de sainte Agathe : l'un, écrit au septième siècle par saint Adelme d'Angleterre; l'autre, au neuvième siècle, par saint Methodius, patriarche de Constantinople.

Thomas Fasèle, *Histoire de Sicile*. — Les Bollandistes. — Tillemont, t. III.

AGATHÉMÈRE (Ἀγαθήμερος), géographe grec, vivait probablement dans la seconde moitié du deuxième ou au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne; car il parle du mur qui fut construit, sous le règne de Septime Sévère (mort en 211 de J.-C.), et qui traversait le nord de la Grande-Bretagne. Il nous reste de lui un abrégé de géographie, intitulé Ὑποτύπωσις τῆς γεωγραφίας ἐν ἐπιτομῇ, dédié à Philon son disciple, et divisé en deux livres. Cet opuscule est tiré en grande partie de Claude Ptolémée et de Strabon. On y trouve cependant quelques renseignements que l'on chercherait en vain ailleurs. Ce petit ouvrage a été publié séparément par Sam. Tennulius, sous le titre : *Agathemeris compendiariæ geographiæ expositionum libri II, græce, cum interpretatione latina et notis;* Amsterdam, in-8°, 1671, d'après le manuscrit de Jean-Jacques Chiflet. Il se trouve aussi avec les remarques de Gronovius et la traduction latine de Tennulius, dans le recueil des géographes anciens de Jac. Gronovius; Leyde, 1697 et 1700, in-4°, et dans la *Geographi minores* d'Hudson, vol. II.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. IV, p. 615.

AGATHIAS (Ἀγαθίας), écrivain byzantin, surnommé *le Scolastique*, natif de Myrine dans l'Asie Mineure, vivait vers le commencement du sixième siècle. Il étudia à Alexandrie, exerça la profession d'avocat à Smyrne, et vint en 554 à Constantinople, où il se fit connaître comme poëte et comme historien. Les fragments de sa poésie et épigrammes se trouvent dans le troisième volume des *Analecta* de Brunck et dans le t. IV de l'*Anthologia græca* de Jacobs. Sa collection ou Κυκλὸς des poëtes des six premiers siècles de notre ère ne nous est pas parvenue. Mais nous avons complète son *Histoire du règne de Justinien* (Περὶ τῆς Ἰουστινιανοῦ βασιλείας), en cinq livres (depuis l'an 532 jusqu'en 559) : elle commence à la vingt-sixième année de ce règne, où finit l'histoire de Procope, et s'étend jusqu'à l'époque de la fuite de Khosroës le Jeune chez les Romains, et de son rétablissement par Mauritius. Cette histoire fait partie de la collection dite *Byzantine*. On l'a séparément, sous le titre *Agathiæ scolastici de rebus gestis imper. Justiniani*, lib. V, gr. et lat., *cum interp. et notis Bonav. Vulcanii;* Leyde, 1594, in-fol.; et Paris, 1670, in-fol. La meilleure édition est celle de Niebuhr; Bonn, 1828, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par le président Cousin. Le style d'Agathias est incorrect et ampoulé.

Suidas, *in Agathia*. — Vossius, *Histoire grecque*, l. II, c. 22. — La Mothe le Vayer, *Jug. des hist.* — Niebuhr, *De vita Agathiæ*, en tête de l'édition de Bonn.

***AGATHINUS** (Ἀγάθινος), médecin, vivait vers la fin du premier siècle de J.-C. Galien, Cælius Aurelianus et Aëtius en font mention. Il était natif de Sparte, et l'élève d'Athénée, le fondateur de la secte des pneumatistes. Cependant il n'adopta pas les doctrines de son maître, et fonda lui-même une sorte d'école éclectique, la secte des épisynthétiques. Cependant les fragments d'Agathinus, conservés par Galien, Oribase, Aëtius, etc., et qui traitent de l'ellébore, du pouls, etc., sont conçus selon les principes de la secte pneumatique; et, au rapport de Suidas, il a enseigné les mêmes principes à Archigène, qui exerçait la médecine à Rome sous l'empire de Trajan.

Fabricius, *Bibl. Græca*, t. XIII. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. II. — G. Kühn, *Additam. ad Elenchum med. vet. a Fabricio exhibit.* — Oribase, éd. de M. Daremberg.

AGATHOCLE (Ἀγαθοκλῆς), tyran de Sicile, né à Rhegium vers 361 avant J.-C., mort en 289. Voici un de ces grands hommes qui, suivant le mot de Solon, sont la perte d'un État : leur politique astucieuse et cruelle, violant toutes les lois de la morale, contribue à pervertir le genre humain. Agathocle était fils de Carcinus, potier de terre (*figulus*), qui, exilé de sa patrie, était venu s'établir à Thermes en Sicile, ville soumise aux Carthaginois. Il devint orphelin de bonne heure, et continua, pour vivre, le métier de son père. Un jour il fut aperçu par Damas, riche général syracusain, qui se l'attacha, et lui fit donner une éducation soignée. Agathocle embrassa le métier des armes, et se distingua par son courage autant que par sa beauté physique. Peu de temps après, son protecteur lui confia le commandement d'un corps de mille hommes dans une expédition contre Agrigente. Damas mourut, et Agathocle ayant épousé sa veuve, devint le plus riche habitant de Syracuse. Mais, par suite de son opposition à Sosistrate, qui venait de se proclamer souverain ou tyran, Agathocle fut contraint de s'enfuir en Italie. Là il se mit à la tête des mécontents réfugiés à Crotone et à Tarente, et se porta au secours des Rhégiens, qui étaient en guerre avec le tyran. Quelque temps après, les Syracusains le rappelèrent, et le nommèrent leur chef contre Sosistrate, dont ils venaient de secouer

le joug, mais qui, appuyé des Carthaginois, les menaçait de nouveau. Agathocle, par sa bravoure et son habileté, les sauva du danger.

Les Syracusains, se défiant de ce nouveau chef, nommèrent au commandement de leurs troupes Acestoride le Corinthien, qui n'imagine rien de mieux que de faire assassiner Agathocle. Ce dernier évita le danger en envoyant, à l'endroit où les émissaires d'Acestoride devaient le surprendre, un domestique qui lui ressemblait, et qui fut tué à sa place. Personne ne doutait de sa mort, lorsque tout à coup il reparut devant Syracuse avec une armée formidable. On lui promit son rappel et la restitution de ses biens, ce qui l'engagea à licencier ses troupes. Conduit dans le temple de Cérès, il jura solennellement, devant les citoyens assemblés, qu'il n'entreprendrait jamais rien contre le gouvernement démocratique. « Il feignit, dit Diodore, d'être partisan zélé de la démocratie; et, affichant dans ses discours des sentiments populaires, il fut nommé chef de l'armée et gardien de la paix, jusqu'à ce que la concorde fût parfaitement rétablie entre ceux qui avaient été rappelés à Syracuse; car il existait alors des factions nombreuses, qui toutes se faisaient la guerre entre elles. Le conseil des six cents, voulant établir le gouvernement oligarchique, faisait la plus vive opposition aux partisans d'Agathocle. Les citoyens les plus riches et les plus illustres étaient membres de cette assemblée politique (1). »

Agathocle offrit au peuple de le protéger contre le conseil des cinq cents; le peuple, à son tour, le fit nommer général en chef de l'armée qu'on venait de lever contre la ville d'Erbita, qui s'était soustraite à la domination des Syracusains. Le moment était venu de s'emparer du pouvoir suprême.

« Sous le prétexte de l'expédition contre Erbita, Agathocle fit, ajoute Diodore, enrégimenter les Morgantins, les habitants d'autres villes de l'intérieur, et tous ceux qui avaient antérieurement servi sous ses ordres contre les Carthaginois. Tous ces hommes lui étaient dévoués, en raison des nombreux bienfaits qu'il leur avait accordés pendant leur service militaire; ils s'étaient d'ailleurs toujours montrés ennemis de la faction oligarchique des six cents, et n'obéissaient que forcément au peuple, qu'ils haïssaient. Leur nombre s'élevait à trois mille, disposés au renversement de la démocratie. A ce nombre il ajouta tous ceux qui, en raison de leur pauvreté, étaient jaloux des citoyens les plus influents de Syracuse. Tout étant ainsi disposé, Agathocle ordonna à ses soldats de se réunir, à la pointe du jour, au Timoléontium. Il invita également à ce rendez-vous Pisarque et Déclès, réputés les chefs du conseil des six cents, pour délibérer avec eux sur les affaires de l'État. Ils s'y rendirent, accompagnés de quarante de leurs amis. Agathocle, feignant d'être l'objet d'un attentat, les fit tous arrêter; il les accusa devant les troupes, disant que les six cents avaient voulu le traîner au supplice, à cause de son affection pour le peuple, et il se mit à se lamenter sur son sort. Excitée par ses plaintes, la multitude demanda à grands cris qu'on exécutât les coupables sur-le-champ. Agathocle ordonna alors aux trompettes de donner le signal, et aux soldats de mettre à mort les coupables, de piller les biens des six cents et de leurs partisans. La ville fut aussitôt saccagée et plongée dans de grands malheurs. Les citoyens les plus considérables, ignorant le péril qui les menaçait, sortirent précipitamment de leurs maisons dans les rues, pour connaître la cause de ce tumulte. Les soldats, exaspérés par la colère, tuèrent ces citoyens inoffensifs, qui ignoraient encore le motif réel de ces troubles. Toutes les issues étaient occupées par les soldats. Les uns massacraient les habitants dans les rues, les autres dans les maisons. Beaucoup d'innocents périssaient ainsi, en demandant pourquoi on les tuait... Toute la ville offrit ainsi le spectacle d'horribles massacres et des excès les plus déplorables. D'anciennes haines se ranimaient; les uns brisaient les portes des vestibules, les autres montaient avec des échelles sur les toits des maisons, et se battaient contre les habitants qui faisaient de la résistance. Les temples mêmes n'offraient plus de sécurité à ceux qui y cherchaient un asile; la férocité l'emporta sur la piété. Et tous ces excès étaient commis en pleine paix; des Grecs déchiraient des Grecs (1) au sein de la patrie; des parents s'armaient contre des parents, sans respecter ni la nature ni les dieux. Toutes les portes de la ville ayant été fermées, plus de quatre mille citoyens, qui n'avaient d'autres torts que d'être plus influents que les autres, périrent ainsi. Ceux qui cherchaient à gagner les portes furent saisis; d'autres, se précipitant du haut des murailles, parvinrent à se sauver dans les villes voisines; quelques-uns, troublés par la frayeur, se jetèrent dans des précipices. Plus de six mille citoyens, expulsés de leur patrie, se réfugièrent pour la plupart à Agrigente, où ils obtinrent les soins convenables.

« Après que ces massacres eurent duré pendant deux jours, Agathocle rassembla les prisonniers, et fit relâcher Dinocrate, en considération d'une ancienne amitié. Quant aux autres, qu'il regardait comme ses ennemis déclarés, il les fit mettre à mort ou envoyer en exil. Il convoqua ensuite une assemblée générale, dans laquelle il accusa les six cents d'avoir favorisé l'oligarchie; et il ajouta que, la ville étant désormais purgée de ceux qui prétendaient à l'usurpation du pouvoir, le peuple avait recouvré son indépendance absolue (2). »

(1) Diodore de Sicile, t. IV, p. 8, de la trad. de M. Hoefer.

(1) On se rappelle que la Sicile et l'Italie inférieure portaient le nom de Grande-Grèce.

(2) Diodore, t. IV, p. 8 et suiv.

« Maintenant, dit-il, je vais rétablir le gouvernement populaire, et vivre en homme privé, sur le pied d'une parfaite égalité. » A ces mots, il jette sa chlamyde, revêt la tunique commune, et se confond dans la foule comme un simple citoyen. Mais il savait bien que le suprême pouvoir ne lui échapperait pas, parce que tous ceux qui auraient pu le lui disputer, et qui avaient le talent de régner, n'existaient plus. Il vit d'ailleurs que ceux qui, par ses ordres, avaient massacré et spolié leurs concitoyens, seraient obligés de le nommer leur chef pour rester impunis. Aussi, à peine eut-il fini sa harangue, que d'un commun accord tous lui offrirent le pouvoir suprême et une autorité sans bornes. Ces choses se passèrent dans la quatrième année de la cent quinzième olympiade (en 317 avant J.-C.).

Agathocle commença par régner avec modération. Il ordonna l'abolition des dettes, et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres. Par là il gagna l'affection du peuple, qui se vit ainsi l'égal du petit nombre des nobles échappés au carnage, et qu'Agathocle voulait affaiblir. Il écouta les plaintes du moindre de ses sujets, et jugea avec bonté et affabilité leurs différends, pour s'en faire aimer. Voulant se soumettre toute la Sicile, il projeta de s'emparer des autres villes de l'île. Son ardeur d'envahissement ne tarda pas à le mettre aux prises avec les Carthaginois, maîtres de Sélinonte, d'Héraclée, d'Himère, et de plusieurs autres places fortes de la Sicile. Mais après quelques tentatives de soulèvements, il fut battu par Amilcar à Himéra l'an 311 avant J.-C.

Après cet échec, Agathocle se renferma d'abord à Géla, puis à Syracuse, et se vit bientôt abandonné de tous ses alliés. Dans cette situation critique, il fit un effort suprême pour sauver son autorité et sa vie.

« Au moment où tout le monde s'imaginait le voir reculer devant la puissance des Carthaginois, Agathocle conçut le dessein de laisser Syracuse sous bonne garde, de faire des levées de troupes, et de passer avec une armée en Libye; car il se flattait qu'il trouverait Carthage plongée dans toutes les jouissances de la vie, fruits d'une longue paix, et qu'avec des soldats habitués aux fatigues de la guerre il viendrait facilement à bout d'une population incapable d'affronter les périls des combats; il espérait en même temps que les alliés libyens, gémissant depuis bien longtemps sous un joug pesant, saisiraient l'occasion de se soulever; en outre, ce qu'il y avait de plus important, il pensait qu'en apparaissant soudain, il lui serait facile de livrer au pillage un pays qui n'avait pas encore été ravagé par l'ennemi, et où les Carthaginois avaient accumulé toute sorte de richesses. Enfin, d'après ce plan, il devait délivrer sa patrie et toute la Sicile du joug des barbares, et transporter en Libye tout le théâtre de la guerre. C'est ce qui arriva en effet.

« Agathocle, sans communiquer ce plan à aucun de ses amis, confia à son frère Antandre le gouvernement de Syracuse, avec une forte garnison. En même temps il fit de grandes levées de troupes, et ordonna aux fantassins de se tenir sous les armes, et aux cavaliers de se munir, indépendamment d'une armure complète, de selles et de brides, afin qu'ils fussent prêts à monter les chevaux dont ils pourraient s'emparer; car, dans sa dernière défaite, la plus grande partie de l'infanterie avait péri, et presque tous les cavaliers étaient parvenus à se sauver; mais ils ne pouvaient pas emmener avec eux leurs chevaux en Libye. Agathocle songea alors au moyen d'empêcher les Syracusains de faire, après son départ, quelque tentative d'insurrection. Dans ce but, il rompit toutes les relations de famille; il sépara les frères de leurs frères, enleva aux pères leurs enfants, en laissant les uns dans la ville et emmenant les autres avec lui. Il était donc évident que si ceux qui restaient à Syracuse étaient mécontents du tyran, ils n'oseraient rien tenter, retenus par l'affection pour des fils ou des parents emmenés en Libye. Comme Agathocle avait besoin d'argent, il enleva aux tuteurs les biens des mineurs, alléguant qu'il administrerait mieux, et qu'à la majorité des enfants il en rendrait plus fidèlement compte. Il fit en outre des emprunts aux marchands, enleva des temples plusieurs riches offrandes, et se fit même livrer les bijoux des femmes. S'apercevant ensuite que les citoyens les plus opulents étaient mécontents de ces actes et mal disposés pour lui, il convoqua une assemblée, où il déplora sur un ton lamentable les revers qu'il venait d'essuyer, et les malheurs qui l'attendaient. « Pour moi, disait-il, habitué à tous les maux, je supporterai bien facilement les fatigues d'un siége; mais ce qui m'attendrit, c'est le sort des citoyens qui, renfermés dans leur île, seront exposés à tant de misères. » En prononçant ces paroles, il engagea les habitants à se sauver avec tous leurs biens, pour ne pas endurer les calamités qui les menaçaient. Les citoyens les plus riches et les plus hostiles au tyran se retirèrent ainsi de la ville; mais à peine en furent-ils sortis, qu'Agathocle envoya à leur poursuite un détachement de mercenaires, les fit tous égorger, et confisqua leurs biens. Ainsi, par ce seul crime, Agathocle se procura des richesses, et il purgea la ville de ses ennemis. Il donna ensuite la liberté à tous les esclaves en état de porter les armes.

« Tous les préparatifs terminés, Agathocle fit embarquer ses troupes sur soixante bâtiments, et attendit un moment favorable pour mettre à la voile. Comme il n'avait communiqué son projet à personne, quelques-uns conjecturaient qu'il méditait une expédition en Italie; d'autres, qu'il allait ravager le territoire de la Sicile, soumis à la domination des Carthagi-

nois; mais tous étaient d'accord pour désespérer du salut des hommes qui faisaient partie de cette expédition, et pour accuser de folie le tyran.

« Cependant la station navale des ennemis, qui se composait d'un très-grand nombre de trirèmes, força pendant quelques jours les troupes d'Agathocle à rester consignées sur leurs navires et à demeurer dans le port. Bientôt après, des bâtiments de transport, chargés de vivres, s'approchèrent de Syracuse : les Carthaginois en ayant été avertis vinrent avec toute leur flotte attaquer ces bâtiments. Agathocle, qui avait déjà désespéré de son entreprise, profita de ce moment pour sortir du port ainsi débloqué, et s'éloigna à force de rames. Les Carthaginois étaient près d'atteindre les bâtiments de transport, lorsqu'ils virent la flotte ennemie marcher à voiles déployées. Ils s'imaginèrent d'abord qu'Agathocle venait au secours des bâtiments de transport, et ils se rangèrent en ligne de bataille. Mais lorsqu'ils virent que la flotte ennemie continuait sa route en ligne droite, et qu'elle avait beaucoup d'avance sur eux, ils se portèrent à lui donner la chasse. Pendant que les deux flottes luttaient ainsi de vitesse, les navires de transport échappèrent inopinément au danger qui les menaçait, et ramenèrent beaucoup de vivres à Syracuse, qui commençait déjà à souffrir de la disette. Agathocle faillit tomber au pouvoir des Carthaginois; mais l'approche de la nuit lui apporta un moyen de salut inespéré. Le jour suivant, arriva une éclipse de soleil telle, que le jour semblait être changé en nuit, et que les astres se voyaient partout au ciel (15 août 310 avant J.-C.). Les troupes d'Agathocle, prenant ce phénomène pour un présage funeste de la Divinité, virent leurs inquiétudes pour l'avenir s'accroître de plus en plus.

« La flotte d'Agathocle était en mer depuis six jours et autant de nuits, lorsque, le septième jour au matin, ils eurent soudain en vue la flotte carthaginoise à peu de distance. Les deux flottes rivalisèrent d'efforts de rames. Les Carthaginois espéraient qu'une fois les vaisseaux d'Agathocle pris, ils soumettraient facilement Syracuse, et sauveraient leur patrie des dangers dont elle était menacée; les Grecs, de leur côté, redoutaient la vengeance à laquelle ils se voyaient exposés, ainsi que l'affreux esclavage de leurs parents laissés en Sicile. Cependant la côte de la Libye se montrait au loin; à cette vue, une nouvelle ardeur anima les équipages, et l'émulation fut portée à son comble; mais les barbares, faits depuis longtemps au métier de rameurs, marchèrent plus vite, et ne laissèrent que très-peu d'intervalle entre eux et les Grecs. Dans cette marche rapide, les deux flottes atteignirent presque en même temps le rivage. L'arrière-garde d'Agathocle ne se trouva qu'à une portée de trait de l'avant-garde des Carthaginois. Un combat s'engagea entre les archers et les frondeurs; mais il ne dura pas longtemps; car, comme les barbares avaient moins de bâtiments, Agathocle l'emporta par le nombre de ses soldats. Les Carthaginois se rembarquèrent donc sur leurs navires; et, la poupe en avant, ils se retirèrent hors de la portée des flèches. Agathocle acheva de débarquer son armée à l'endroit de la côte qu'on appelle *Latomies;* il y éleva un retranchement dont les deux bouts touchaient à la mer, et vint s'y embosser avec ses bâtiments.

« Après cette hardie tentative, Agathocle en fit une autre bien plus hardie encore. Il appela auprès de lui tous les chefs qu'il savait lui être dévoués ; et, après avoir offert un sacrifice à Cérès et à Proserpine, il convoqua une assemblée générale de l'armée. Il s'avança vers la tribune, la tête ornée d'une couronne, vêtu d'un habillement splendide, et prononça un discours approprié à la circonstance. « Au moment, dit-« il, où nous étions poursuivis par les Carthagi-« nois, j'ai fait vœu à Cérès et à Proserpine, « déesses protectrices de la Sicile, de faire de tous « nos bâtiments des torches allumées en leur hon-« neur. Maintenant que nous sommes sauvés, je « dois remplir ce vœu. En échange de ces bâti-« ments, je promets de vous en donner un bien « plus grand nombre, si vous combattez vaillam-« ment ; car les déesses nous annoncent par les « victimes une victoire complète. » Pendant qu'il prononçait ces paroles, un de ses serviteurs lui apporta une torche allumée : il s'en saisit, et, après en avoir fait remettre une à chaque triérarque, il adressa une invocation aux déesses; puis, s'avançant le premier vers le vaisseau commandant, il se plaça debout sur la poupe, et ordonna aux triérarques d'en faire autant de leur côté. Tous mirent alors le feu aux bâtiments ; et pendant que la flamme s'élevait dans les airs, les trompettes sonnèrent la charge, l'armée poussa le cri de guerre, et tout le monde adressa aux déesses des prières, implorant un heureux retour. Agathocle avait pris cette mesure, d'abord pour enlever aux soldats tout moyen de fuite, et pour les forcer à chercher leur salut dans la victoire; ensuite pour avoir sous sa main toutes ses forces, et n'être point obligé de les diviser en en laissant une partie pour la défense des navires, qui autrement seraient tombés au pouvoir des Carthaginois (1). »

Ces derniers furent consternés : leur armée, quoique trois fois plus nombreuse que celle de l'ennemi, ne résista point au choc désespéré des treize mille hommes d'Agathocle. Cette poignée de braves n'était pas même suffisamment armée. « Quelques-uns, dit Diodore, n'avaient pas même de boucliers ; pour y suppléer, Agathocle ordonna de distendre sur des baguettes les étuis des boucliers : ces étuis offraient au loin l'aspect de véritables boucliers. Cependant, voyant

(1) Diodore, t. IV, p. 114-118 de la trad. de M. Hoefer.

que ses soldats continuaient à s'effrayer des forces des barbares, si supérieurs en cavalerie, il fit lâcher, sur plusieurs points de la ligne, des chouettes qu'il avait tenues prêtes d'avance, pour ranimer le courage de ses troupes. En effet, ces oiseaux, après avoir voltigé au-dessus de la phalange, vinrent s'abattre sur les boucliers et les casques des soldats, qui tirèrent un heureux augure de la présence de cet animal, consacré à Minerve.... Agathocle, victorieux contre toute attente, força les Carthaginois à se renfermer dans leurs murs : la fortune inconstante fit ainsi succéder le revers à la victoire. En Sicile, les Carthaginois avaient battu Agathocle et assiégé Syracuse. En Afrique, Agathocle en fit autant à l'égard des Carthaginois : battu chez lui, dans son île, il venait, avec les débris de son armée, battre sur le continent ses propres vainqueurs. »

Les Carthaginois demandèrent de prompts secours à Amilcar en Sicile, et y firent répandre le bruit qu'Agathocle avait péri avec toute son armée. Aussitôt Syracuse se souleva, et chassa tous les amis du tyran; et cet exemple entraîna plusieurs autres villes qui avaient reconnu l'autorité de Syracuse. Amilcar vint investir Syracuse; et il était sur le point d'emporter la ville d'assaut, lorsqu'une barque, échappée à la surveillance des Carthaginois, apporta la nouvelle de la victoire africaine aux habitants, qui repoussèrent les assiégeants et tuèrent Amilcar. La tête de ce général fut envoyée à Agathocle, qui la montra aux Carthaginois épouvantés.

Agathocle s'empara ensuite des principales villes de la côte libyenne, telles que Tynès, Utique, Adrumète, Néapolis, sans réussir à prendre Carthage. La ville d'Utique avait chassé la garnison du vainqueur; or voici le moyen de vengeance imaginé par le tyran : « Il fit, dit Diodore, construire une machine à laquelle il suspendit tous les prisonniers, et la fit approcher des murs de la ville. Les habitants d'Utique furent touchés de commisération à la vue de leurs malheureux concitoyens; mais, préférant la liberté de tous à la conservation de quelques-uns, ils mirent les murs en état de défense, et soutinrent vaillamment le siége. Agathocle établit alors sur cette machine des frondeurs et des archers, d'où ils lancèrent des projectiles contre les assiégés, qu'ils remplirent des plus cruelles angoisses. Les défenseurs postés sur les murs hésitaient d'abord à se servir de leurs armes, qui auraient frappé leurs concitoyens, parmi lesquels s'en trouvaient quelques-uns de la plus haute distinction; mais, de plus en plus vivement pressés par l'ennemi, ils se virent forcés de se défendre contre les assaillants. Cette nécessité causa aux habitants d'Utique la plus profonde affliction, d'autant plus qu'elle était irrémédiable. En effet, les Grecs s'étant placés derrière les prisonniers d'Utique, il fallait ou, en épargnant des concitoyens, laisser tomber la patrie au pouvoir de l'ennemi, ou, en secourant la ville, tuer impitoyablement un grand nombre d'infortunés. C'est le dernier événement qui eut lieu. Les assiégés se servirent donc de leurs armes contre les ennemis, et, en frappant ceux-ci, ils frappèrent en même temps leurs concitoyens suspendus à la machine : quelques-uns de ces derniers y furent cloués par des flèches, et subirent en quelque sorte le supplice de la croix; et ce supplice cruel leur était infligé par les mains de leurs parents et de leurs amis (307 avant J.-C.).

Ophellas, roi de Cyrène, vint au camp d'Agathocle, pour s'allier avec lui contre les Carthaginois. Le tyran l'ayant fait assassiner, on conçut une telle horreur pour lui, que presque tous l'abandonnèrent. Il retourna secrètement en Sicile; mais pendant son absence il éclata une révolte contre Archagathe son fils, qu'il avait laissé à l'armée. Agathocle, revenu en Afrique, se vit bientôt contraint de fuir une seconde fois. Ses troupes et ses enfants furent en partie tués et en partie faits esclaves par les Carthaginois et les Numides, qui demeurèrent vainqueurs.

Après ce retour honteux de l'Afrique, il tourna ensuite ses armes contre la ville d'Égeste, dont les habitants s'étaient révoltés parce qu'il leur avait demandé des contributions; il prit la ville d'assaut, et fit massacrer tous les habitants en leur faisant souffrir les tourments les plus horribles (il leur faisait arracher l'os du talon, et poser violemment par terre). Bientôt Syracuse éprouva, à son tour, un sort analogue. Il y fit massacrer par son frère Antandre tous les parents de ceux qui avaient fait périr ses fils en Afrique : les enfants à la mamelle ne furent pas épargnés, et la mer même était rougie du sang des victimes jusqu'à une distance considérable de la ville. Ces cruautés le firent abhorrer. Un grand nombre de citoyens se liguèrent contre lui, avec Dinocrate qu'il avait exilé. Agathocle se vit bientôt tellement pressé, que, pour engager les Carthaginois à le secourir, il leur rendit toutes les villes qu'ils avaient possédées en Sicile, et offrit même à Dinocrate l'autorité suprême, à condition qu'il lui céderait deux places fortes pour la sûreté de sa personne. Mais lorsque Dinocrate, qui avait déjà rassemblé une armée de vingt mille hommes de pied et de trois mille cavaliers, eut rejeté ces propositions, Agathocle résolut de livrer bataille, attaqua l'ennemi dans son camp, et le battit complétement avec cinq mille hommes et huit cents cavaliers : le reste se rendit, à condition d'avoir la vie sauve. Dès que ses prisonniers furent désarmés, le vainqueur les fit tous massacrer. Il fit grâce au seul Dinocrate, et l'admit au nombre de ses plus intimes amis.

Dans l'espace de deux ans Agathocle reconquit toute la Sicile, à l'exception des villes cédées aux Carthaginois. Puis il passa en Italie, soumit les Bruttiens par la terreur seule de son nom, imposa aux habitants des îles Lipariennes une contribution de cent talents d'or, ce qui les priva de toute leur fortune; enfin, il pilla les trésors de

leurs temples et de leurs autres lieux sacrés. Il s'en retournait avec onze vaisseaux chargés d'or et de butin lorsque, assailli par une tempête, il fit naufrage. Cependant il échappa à la mort, et se sauva sur une trirème.

Agathocle, qui avait souillé son règne par des atrocités inouïes, fut enfin empoisonné, l'an 289 avant l'ère chrétienne, à l'âge de soixante-douze ans, sur les instigations d'Archagathe son petit-fils, par Médon, l'un des favoris du tyran. Médon avait trempé dans du poison le tuyau d'une plume dont Agathocle se servait pour nettoyer ses dents. Ses gencives et le reste du corps en furent aussitôt infectés, et les douleurs insupportables qu'il souffrit le déterminèrent à se faire brûler sur un bûcher, plutôt que d'expirer par l'effet du poison.

Agathocle est au nombre de ces hommes que la Providence envoie de temps à autre comme des fléaux. D'un caractère aussi dissimulé que cruel, il affectait de faire souvent placer sur sa table des vaisselles de terre; et lorsqu'on lui en demandait la raison : « C'est, disait-il, pour me rappeler sans cesse ma naissance, et étouffer l'orgueil auquel pourrait m'entraîner l'éclat de la dignité royale. »

Agathocle est le sujet de la dernière tragédie de Voltaire. Elle fut jouée le 31 mai 1779, jour de l'anniversaire de la mort de son auteur.

Diodore, liv. IX, XX, etc. — Justin, liv. XXII et XXIII.

AGATHOCLE, fils de Lysimaque, l'un des lieutenants d'Alexandre le Grand. Il rebâtit la ville d'Éphèse, et périt dans une bataille qu'il livra à Séleucus.

Diodore de Sicile, liv. XVIII.

AGATHOCLE, historien grec, natif de Cyzique, vivait probablement dans le second siècle avant J.-C. Il avait composé une *Histoire de Cyzique* (Περὶ Κυζίκου), dont Cicéron, Pline et Athénée font mention. Il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragments. — Il ne faut pas confondre cet Agathocle avec d'autres auteurs du même nom et dont l'un, natif de Chio, avait écrit sur l'agriculture (Varron et Pline); un autre, natif de Milet, sur les fleuves (Plutarque); et un troisième, sur la pêche (Suidas).

Cicéron, *De divinatione*, I, 24. — Pline, *Hist. nat.*, IV. — Scholiaste, *Ad Apollonium Rhodium*, IV, 761. — Schol., ad Hesiod. Theog. 485. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. III, p. 456, 459; t. VI, p. 354. — C. Müller, *Histor. Græc. fragm.* (édit. de M. A. Didot).

AGATHOCLÉE, courtisane d'Alexandrie, morte en 204 avant J.-C., fut aussi célèbre par sa beauté que par l'éclat de sa fortune et de ses crimes. Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, en devint tellement amoureux, que, pour l'épouser, il fit périr sa femme Arsinoé ou Cléopâtre. Agathoclée prit le plus grand ascendant sur l'esprit de Ptolémée, et ramassa d'immenses richesses. Ptolémée étant mort subitement, Agathoclée, aidée d'Ænanthe, sa mère, voulut faire périr le jeune Ptolémée Épiphane, âgé de cinq ans; mais l'enfant se sauva du palais et se jeta dans les bras du peuple d'Alexandrie, qui prit sa dé-fense, pénétra dans le palais, et massacra Ænanth[e] et sa fille (204 ans avant J.-C.).

Polybe, liv. XV. — Plutarque, *In Cleom.* — Justi[n], liv. XXX et XXXI. — Athénée, liv. VI.

***AGATHODÆMON**, géographe d'Alexandri[e] que l'on suppose avoir vécu peu de tem[ps] après Ptolémée, vers l'an 200 de J.-C. Il a lais[sé] des tables géographiques dressées d'après cell[es] de Ptolémée. E. D.

Heeren, *Commentatio de fontibus geograph. Pt[o]lemæi tabularumque iis annexarum*, etc. — Fabrici[us], *Biblioth. græc.*, V, 272.

***AGATHOMPHILE**, *Châlonnois*, nom su[p]posé sous lequel on publia en 1656, à Lyon, [u]n petit volume intitulé *la Porte française [d]e vers burlesques, pour faciliter l'entrée à [l]a langue latine, suivant l'ordre de toutes l[es] reigles du Despautère latin*, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGATHON (*d'Athènes*), poëte dramatiqu[e] contemporain d'Euripide, avec lequel il partag[ea] la faveur des Athéniens. Il se fit remarquer p[ar] sa beauté et ses mœurs efféminées. Platon [et] Aristote parlent du talent de ce poëte. Il ne no[us] en reste que quelques vers, conservés dans Ari[s]tote et Athénée, et publiés par Grotius dans s[on] *Recueil de fragments des tragiques et com[i]ques grecs*.

Il ne faut pas le confondre avec *Agathon de S[a]mos*, historien, qui, selon Plutarque et Stobé[e], avait écrit les *Scythes* et un traité des fleuv[es].

Schoell, *Hist. de la littérature grecque.*

AGATHON, pape, Sicilien de naissance, f[ut] élu le 26 juin de l'an 679 (27 juin 678, selon [le] P. Pagi), et mourut le 10 janvier de l'an 68[2]. Ce fut lui qui reçut la lettre que l'empereur P[o]gonat avait écrite à son prédécesseur pour [le] prier d'envoyer des hommes sages et instruit[s] afin de conférer avec les patriarches de Consta[n]tinople et d'Antioche touchant les points litigie[ux] qui divisaient les églises d'Orient. Agathon fit pa[rt] des pieuses intentions de l'empereur aux évêqu[es] d'Occident. Ceux d'Italie et des Gaules envoyè[rent] des députés à Rome, où le pape assembla u[n] concile de cent vingt-cinq évêques pour nomm[er] les légats qui devaient se rendre à Constant[i]nople. Ils y arrivèrent au commencement de se[p]tembre de l'an 680. Ce qui ne devait être qu'u[ne] conférence devint par l'événement un conci[le] général, auquel ils présidèrent, et que l'on compt[e] pour le sixième œcuménique. Agathon obtint d[e] l'empereur que l'Église romaine serait décharg[ée] de la somme d'argent (trois mille *solidi* d'o[r]) qui se payait à l'ordination de chaque pape, d'a[]près une coutume établie par les rois goths. Mai[s] Constantin exigea que, suivant une autre coutum[e] plus ancienne, le pape nouvellement élu ne serai[t] consacré qu'après que l'empereur aurait confirm[é] son élection.

Fleury, *Hist. eccles.*, l. 40. — Schiavo (Michele), *Dis[]sertazione storico-dogmatica sulla patria, santità dottrina di san Agatone*; Palermo, 1731, in-4°.

***AGATHON**, diacre et bibliothécaire, protonotaire patriarcal, second chancelier et secrétaire du sixième concile de Constantinople, tenu en 680 contre les monothélites, écrivit un récit des actes de ce concile pour réfuter les erreurs de ceux qui avaient osé le condamner dans une assemblée tenue à Constantinople en 712. Ce discours se trouve dans le supplément de la *Bibliothèque des Pères de l'Église* et dans le tome VI de la *Collection des conciles* du P. Labbe. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGATHOPOCLES**, fut l'un de ceux qui assistèrent à la mort de saint Ignace, martyr; il a décrit la passion de ce saint. Ce récit a été publié par Ussérius dans son *Appendice aux lettres de saint Ignace;* Londres, 1647, in-4°. E. D.

***AGATHUS** (*Pierre-Ange*), médecin, disciple de Fallope, au seizième siècle. Il recueillit un grand nombre de recettes des auteurs anciens, et en fit paraître une partie sous ce titre : *Arcanorum liber primus,* à la suite des Opuscules de Gabriel Fallope, qu'il publia à Padoue en 1566, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGATIO DI SOMMA**, savant italien du dix-septième siècle. Il nous a laissé un récit historique des tremblements de terre de la Calabre, depuis l'année 1638 jusqu'à 1641. On lui doit aussi la vie du pape Pie V, traduite de l'italien par Félibien; Paris, 1672, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGAY (*François-Marie-Bruno,* comte D'), jurisconsulte français, né en 1722 à Besançon, mort à Paris le 5 décembre 1805. Il occupa successivement les places d'avocat général au parlement de Franche-Comté, de maître des requêtes, de conseiller d'État, et d'intendant de Bretagne et de Picardie. Gresset lui confia les derniers fruits de sa muse. En 1789, il chercha un asile à Paris, et s'y tint caché pendant toute la révolution. Étranger à tous les partis, il y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. Agay a publié : 1° *Discours sur l'utilité des sciences et des arts;* Amiens, 1774, in-4°; — 2° *Discours sur les avantages de la navigation intérieure,* 1782, in-4° : l'auteur y développe les avantages du prompt achèvement du canal de la Somme.

AGAY (D'). *Voy.* DAGUET.

***AGAZZARI** (*Agostino*), musicien italien, né à Sienne vers 1578, mort en 1640. Il fut d'abord directeur de musique de la chapelle Apollinaire à Rome, puis maître de chapelle de la cathédrale de Sienne. Il eut pour maître Viadana de Rome, et se livra particulièrement à la musique d'église. Outre un grand nombre de motets et de messes à plusieurs voix, on a de lui : 1° *Madrigali armoniori, a cinque e sei voci;* Anvers, 1600, in-4°; — 2° *Madrigalia a cinque voci, con un dialogo a sei voci ed un pastorale a otto voci;* — 3° *la Musica ecclesiastica, dove si contiene la vera difinizione della musica come scienza, non piu veduta, e sua nobilta;* Sienne, 1638, in-4°. Les ouvrages d'Agazzari ont été publiés sous ce titre : *Sertum Roseum;* Venise, 1619.

Gerber, *Lexicon der Tünkunster.*

AGÉLADAS ou **AGÉLAS**, sculpteur d'Argos, maître de Myron et de Polydète de Sicyone, construisit le char de Cléosthènes, vainqueur à la course, dans la 66e olympiade (516 ans avant l'ère chrétienne). Selon Pline, Agélas florissait dans la 87e olympiade (432 ans avant J.-C.); ce qui ne s'accorde pas tout à fait avec la date précédente. Agélas fit, dit-on, le premier ressortir avec art dans ses figures les muscles et les veines, et il mit un soin tout particulier à bien représenter les cheveux.

Pausanias, IV, 33; VI, 10; VII, 24; X, 10. — Pline, *Hist. natur.*, XXXIV, 8.

AGELET (*Joseph Le Paute* D'), astronome français, né le 25 novembre 1751 à Thone-le-Long près de Montmédy, mort vers 1786, dans l'expédition de la Pérouse, dont il faisait partie. Il étudia l'astronomie sous Lalande. En 1773, il partit avec Kerguelin pour l'Australie, et revint avec plus de seize cents observations astronomiques. Il a publié des mémoires sur l'aphélie de Vénus et la longueur de l'année.

Delambre, *Histoire de l'astronomie moderne.*

AGELLI ou **AGELLIUS** (*Antoine*), religieux italien, né à Sorrento en 1532, devint évêque d'Acerno en 1593, et mourut en 1608. Il se distingua par son érudition et ses connaissances des langues anciennes. Avant d'être évêque, il dirigea l'imprimerie du Vatican, où il surveilla la correction de la Vulgate et de la version latine des Septante. On a de lui : 1° *Commentaire sur les Psaumes et les Cantiques;* Rome, in-fol., 1606; — 2° *Commentaire sur les Lamentations de Jérémie;* Rome, 1589, in-4°; — 3° *Commentaire sur les Proverbes de Salomon,* imprimé avec les opuscules d'Aloysius Novarini; Vérone, 1649, in-fol.; — 4° *Commentaire sur Habacuc;* Anvers, 1597, in-8°; — 5° édition grecque avec version latine des cinq livres de *saint Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius;* Rome, 1607, in-fol.

Ughelli, *Italia sacra.*

AGELNOTH, plus connu sous le nom latinisé d'*Achelnotus*, prélat anglais, du onzième siècle. En 1020, il fut nommé archevêque de Cantorbéry. Après la mort du roi Canut, il refusa obstinément de couronner Harold qui, en l'absence de Canut le Hardi, s'était emparé du royaume. On a de lui un *Panégyrique de la sainte Vierge,* et des lettres à différentes personnes.

Godwin, *De præsulibus.*

AGERIUS ou **AGER** (*Nicolas*), professeur de médecine et de botanique à Strasbourg vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Contemporain et ami des deux frères Bauhin, il leur a communiqué plusieurs plantes nouvelles qu'il avait observées. On a donné son nom à une espèce du genre *pæderota,* qu'il

avait fait connaître le premier. Agerius avait aussi, sur la philosophie physique et sur l'histoire naturelle, des connaissances fort étendues. On a de lui : 1° *Disputatio de zoophytis;* Argentorati, 1625, in-4°; — 2° *De anima vegetativa;* Argentorati, 1629, in-4°. Carrière lui attribue encore : *Theses med. phys. De homine sano, et De dysenteria;* Argent., 1593, in-4°; — *De anfractibus Mesaræi*; ibid., 1629, in-4°.

Dupetit Thouars, dans la *Biographie univers.*

AGÉSANDRE, sculpteur rhodien, fit, sous l'empereur Vespasien, avec deux autres sculpteurs, Polydore et Athénodore, lè fameux groupe qui représente Laocoon et ses deux fils étranglés par des serpents. C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, un chef-d'œuvre de composition et de travail. C'est à Pline que l'on doit la connaissance des trois sculpteurs habiles qui ont exécuté ce groupe inimitable. Il est composé de cinq blocs de marbre si habilement soudés, que cet auteur le crut formé d'un bloc unique. Il fut trouvé en 1506, sous le pontificat de Jules II, à Rome dans le palais de Titus, contigu à ses thermes, sur le mont Esquilin. Pline, qui en fait le plus grand éloge, l'avait vu dans cet endroit. Après être resté pendant trois siècles dans le palais de Farnèse, ce groupe devint pendant quelque temps l'ornement du musée de Paris, et fut, après 1815, rapporté en Italie. Winckelman place l'exécution du groupe de Laocoon dans la belle période de l'art grec, tandis que Lessing (*Dissertation sur la peinture et la poésie*) montre très-ingénieusement que ce chef-d'œuvre est beaucoup moins ancien, et qu'il fut inspiré par les beaux vers de Virgile. Il y a plusieurs belles copies. *Voyez* ATHÉNODORE.

Pline, lib. XXXVI, c. 35.

AGÉSIAS, philosophe platonicien de la ville de Cyrène en Afrique. Le roi Ptolémée lui fit fermer l'école qu'il tenait à Alexandrie, parce que ce philosophe enseignait à ses disciples que l'âme était immortelle, et que plusieurs de ses disciples, pour s'assurer de la vérité de cette idée, s'étaient donné la mort. C'est ainsi qu'un Anglais, après avoir lu le traité de Sherlock sur l'immortalité de l'âme, écrivit ce vers en se poignardant :

Sherlock, je doute encore, et je vais m'éclaircir.

Diogène Laërce, *In Aristip.*, liv. II. — Cicéron. — Valère Maxime, lib. I, cap. IX, ex. 7.

***AGÉSILAS** (Ἀγησίλαος), général athénien, frère de Thémistocle, vers l'an 480 avant J.-C. Il fut envoyé pour reconnaître l'armée du roi Xerxès. S'étant déguisé en Persan, il se mêla parmi les barbares, et tua Mardonius, capitaine des gardes du roi, qu'il avait pris pour ce prince. On l'arrêta sur-le-champ, et on le conduisit à Xerxès, qui le condamna à être immolé sur l'autel du Soleil. Agésilas, arrivé à l'autel, mit la main droite sur le brasier, et la laissa brûler sans prononcer le moindre soupir, assurant que tous les Athéniens lui ressemblaient; et que, s'il n'en était point cru sur sa parole, il était prêt, pour le prouver, d'y mettre encore la gauche. Cet acte d'intrépidité inspi tant de crainte à Xerxès, qu'il défendit de le fai mourir.

Hérodote. — Plutarque.

AGÉSILAS, nom de deux rois de Sparte. — Agésilas Ier fut le septième roi de Sparte, en con prenant dans cette liste Aristodème. On ne sa rien de sa vie, si ce n'est que son règne coï cida avec la législation de Lycurgue, vers 81 avant J.-C. Suivant Pausanias, Agésilas Ier régna pas longtemps; tandis que, suivant Apoll dore, il régna quarante-quatre ans. Il était de famille des Agides. Le plus célèbre des deu Agésilas est le suivant.

Pausanias, III, 9, 4. — Clinton, *Fast. Hellen.*, I, 143.

AGÉSILAS II, roi de Sparte, né en 445 ava J.-C., mort en 361. Il succéda, en 399, à sc père Archidamas, au préjudice de Léotychid déclaré illégitime, comme fils naturel d'A cibiade, et en dépit d'un oracle qui menaça Sparte des plus grands malheurs lorsqu'on verrait un règne boiteux. Lysandre, tout-pui sant à Sparte, tourna contre Léotychide le se de l'oracle. Il prétendit qu'il ne s'agissait p du roi, mais du règne, qui serait boiteux l'un des deux rois n'était pas légitime. Agésil aurait cependant eu beaucoup de peine à réussi si ses prétentions n'avaient pas été appuyées p Lysandre, qui espérait régner sous son non Sparte était alors dans toute sa gloire; Athèn sa rivale, après avoir vu sa puissance n vale anéantie par la bataille d'Ægos-Potamo avait été obligée de laisser abattre ses mur Les Lacédémoniens dominaient donc sur presq toute la Grèce et sur une partie de l'Asie M neure, objet de litige entre eux et le roi Perse Artaxerxès-Mnémon, qui cherchait à le susciter des ennemis parmi les autres Grecs.

Agésilas résolut, par le conseil de Lysandre de pousser la guerre contre eux plus viveme qu'on ne l'avait fait jusqu'alors; et, à l'exempl d'Agamemnon, il s'embarqua à Aulis, et pass en Asie avec huit mille hommes en 395 ava J.-C., soixante ans avant l'expédition d'Alexan dre. Le crédit dont jouissait Lysandre en As parut d'abord éclipser l'autorité d'Agésilas, q affecta de l'humilier en lui donnant dans l'a mée le soin des vivres. Lysandre sentit cepen dant qu'il fallait céder; et, par cette conduit adroite et modeste, il obtint bientôt d'Agési las la dignité d'ambassadeur près des allié de Sparte, sur les côtes de l'Hellespont. Ayar réuni ses troupes avec celles qui y étaient déj Agésilas se rendit en peu de temps maître d la plus grande partie de l'Asie Mineure. Il es difficile de prévoir où il se serait arrêté, si Ar taxerxès n'avait pas trouvé le moyen, en répan dant de l'argent dans la Grèce, d'y former un ligue contre les Lacédémoniens, ce qui le obligea de rappeler Agésilas environ deux an après son départ. Il ne quitta pas sans regret l'Asie, dont la conquête lui paraissait si facile

il passa par la Macédoine, où l'on n'osa pas l'attaquer, et par la Thessalie, où il trouva une nombreuse cavalerie qui voulut s'opposer à son passage, et qu'il défit. Il entra ensuite dans la Béotie, où il reçut quelques renforts, et défit, près de Coronée, l'armée combinée des Béotiens, des Argiens, des Athéniens, de leurs alliés, et donna, quoiqu'il eût été blessé grièvement dans le combat, un grand exemple de modération, en épargnant ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve. Il ramena son armée victorieuse dans le Péloponnèse, où venait d'éclater la guerre de Corinthe, remporta plusieurs avantages sur les alliés, et fit même célébrer les jeux Isthmiques, malgré les Corinthiens. C'est dans ce temps-là qu'il fut obligé de laisser partir pour la Laconie le bataillon des Amycléens, qui formait une portion considérable de son armée, pour célébrer à Amyclée les Hyacinthies, fêtes en l'honneur d'Apollon. Ce bataillon fut attaqué en route par Iphicrate, général athénien, qui le tailla en pièces. Agésilas marcha ensuite au secours des Étoliens, qui se trouvaient vivement pressés par les Acarnaniens, et força ces derniers à faire la paix.

En 387 avant J.-C., les Lacédémoniens conclurent avec le roi de Perse, par l'entremise d'Antalcidas, un traité de paix dans lequel furent compris tous les Grecs, mais qui ne tarda pas à être rompu. L'an 382 avant J.-C., Phœbidas, Spartiate, conduisant des troupes dans la Thrace, et passant par la Béotie, s'empara par trahison, et contre la foi des traités, de la Cadmée, citadelle de Thèbes : s'étant ainsi rendu maître de la ville, il y établit un gouvernement, et fit exiler tous ceux qui lui faisaient ombrage. Les Lacédémoniens eurent l'air de désapprouver Phœbidas, et le rappelèrent pour le faire juger; mais Agésilas, ayant pris son parti, assura son impunité, et les Lacédémoniens gardèrent la citadelle. Elle fut reprise trois ans après par Pélopidas; ce qui amena une guerre ouverte entre les deux peuples. Peu de temps après, Sphodrias, Spartiate, qui était resté avec une armée dans la Béotie, fit une tentative pour s'emparer par trahison du Pirée, quoiqu'on fût en paix avec les Athéniens. On le rappela pour le faire juger; Agésilas le sauva encore, en disant ouvertement qu'il désapprouvait cette action, mais que Sphodrias était un excellent soldat, dont la république avait besoin. Il fit ensuite quelques incursions dans la Béotie, et harcela les Thébains par différents petits combats, dans lesquels il fut tantôt vainqueur, tantôt vaincu; il fut même blessé dans une de ces escarmouches, et ce fut à ce sujet qu'Antalcidas lui reprocha d'avoir formé les Thébains à l'art militaire, en les forçant à se battre.

Agésilas ne prit aucune part à la bataille de Leuctres, livrée en 371 avant J.-C. La ville de Sparte, consternée à la nouvelle de cette défaite, s'attendait à chaque instant à voir l'ennemi à ses portes; d'un autre côté, on était fort embarrassé sur la conduite à tenir envers ceux qui avaient pris la fuite : les lois les déclaraient infâmes; mais ils étaient si nombreux, qu'il était dangereux de les pousser au désespoir, et impolitique de se priver de leur secours. On prit le parti de décerner à Agésilas le pouvoir législatif, et il ordonna que les lois fussent suspendues pour un jour seulement. On profita de cet intervalle pour rétablir les citoyens dans tous leurs anciens droits, et les lois reprirent leur cours le lendemain. Agésilas alla aussitôt faire des incursions dans l'Arcadie, où il prit une petite ville des Mantinéens, ce qui rendit un peu de courage aux Lacédémoniens; mais cette joie fut bientôt interrompue par l'arrivée d'Épaminondas, dont l'armée victorieuse ravageait la Laconie et vint assiéger la ville de Sparte. Agésilas n'exposa point ses troupes à un combat dont la perte eût entraîné des maux irremédiables; il se contenta de défendre la ville, et obligea Épaminondas à se retirer. Les Thébains ayant offert la paix, Agésilas la refusa, et peu s'en fallut que la prise de Sparte ne fût la suite de ce refus : il parvint cependant à sauver encore une fois sa patrie des armes d'Épaminondas. Ce général ayant été tué quelques jours après à la bataille de Mantinée, qu'il gagna sur Agésilas et les alliés de Sparte, les Thébains et les autres peuples de la Grèce firent la paix. Agésilas empêcha encore les Lacédémoniens d'y accéder. Il paraît cependant qu'il y eut au moins une suspension d'armes; car, quelque temps après, Agésilas passa en Égypte pour prendre le commandement des troupes de Tachos, qui s'était révolté contre le roi de Perse; il l'abandonna peu de temps après, pour se mettre au service de Nectanébus, cousin de Tachos, et son compétiteur. Agésilas lui fit remporter deux victoires signalées, qui furent entièrement dues à son génie; et lorsqu'il l'eut affermi sur le trône, il retourna à Sparte avec des trésors considérables, qu'il avait reçus pour prix de ses services. Pendant la traversée, il tomba malade, et fut obligé de relâcher à un petit port de l'Afrique nommé le port de Ménélas, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

On cite d'Agésilas un assez grand nombre de bons mots. On lui demandait quelle vertu méritait la préférence, de la valeur ou de la justice : il répondit que si tout le monde était juste, la valeur serait inutile. Lorsqu'il fut obligé de revenir de l'Asie, il dit qu'il en était chassé par trente mille archers du roi de Perse : c'était effectivement avec des pièces de monnaie qui portaient l'effigie d'un archer, que le roi de Perse avait corrompu les principaux citoyens de Thèbes et d'Athènes, pour faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens. Agésilas eut pour historien Xénophon, son ami, qui, en cette qualité, a quelquefois un peu déguisé la vérité. On voit avec peine que sa partialité pour le roi de

Sparte l'ait empêché de rendre justice à Épaminondas, qui lui était supérieur à tous égards. Agésilas réunissait des qualités qui semblent s'exclure. Ambitieux et hardi, il était aussi doux qu'aimable; sa fierté et sa valeur n'excluaient point en lui l'amour de la liberté: non-seulement il préférait l'intérêt de sa patrie au sien, mais il trouvait juste tout ce qui avait pour objet de la servir, et compromettait alors volontiers son honneur et sa réputation. Quoique jaloux de sa prérogative royale, il témoigna au sénat la plus affectueuse confiance; ceux même qui s'étaient opposés à son élection reçurent de lui des présents et des honneurs; enfin il se conduisit avec tant de prudence et de bonté, que les éphores le condamnèrent à une amende, parce qu'il s'attirait trop l'affection du peuple. Il ne permit point qu'on lui élevât des statues ou des trophées. « Mes actions, disait-il, seront mes monuments, si elles le méritent. » Il aimait tendrement ses enfants, et on le voyait jouer avec eux, monté à cheval sur un bâton. « Avant de blâmer, disait-il à celui qui en exprimait son étonnement, attendez que vous soyez père. » — Outre Xénophon, Plutarque, Diodore de Sicile et Cornélius Népos ont écrit sa vie; et l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* en fait un bel éloge, d'après ces historiens. Agésilas a fourni à Corneille le sujet d'une de ses tragédies.

Xénophon, lib. III-VII. — Plutarque; Diodore, XV; Cornélius Népos; Polyen, II-I; Pausanias, III, c. 9-10. — Clavier, dans la *Biographie Universelle.* — Boucler (Johann. Henrich), *Dissertatio de Agesilao;* Argent., 1644, in-4°. — Caner (Edward), *Quæstionum de fontibus ad Agesilæ historiam pertinentibus,* pars I; Vratisl., 1847, in-8°.

***AGÉSILAS**, historien grec. On ne sait rien de sa vie. Il avait écrit un ouvrage considérable l'*Histoire de l'Italie* (Ἰταλικά), dont Plutarque (*Parallela,* p. 312, édit. Francf.) et Stobée nous ont conservé quelques fragments.

Florilegium, tit. IX, 2e édit. Gaisford. — C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.* (édit. d'A. Firmin Didot).

AGÉSIPOLIS (Ἀγησίπολις), nom commun à trois rois de Sparte. Le premier, mort sans postérité en 380 avant J.-C., était collègue d'Agésilas; il remporta, en 394 avant J.-C., une victoire, près de Corinthe, sur les Argiens et leurs alliés les Thébains et les Athéniens. Le second Agésipolis, fils de Cléombrote, mourut en 370 avant J.-C., après un an de règne. Le troisième régna depuis 219 jusqu'en 183 avant J.-C.; il fut assassiné par les pirates pendant son voyage à Rome.

Diodore, XIV, 89; XV, 19, 23, 60. — Xénophon, *Hellenica,* IV, 7, 2. — Pausanias, III, 5-8. — Polybe, IV, 25. — Tite-Live, XXXIV, 26; V, 3, 19.

***AGÉTA** (*Cajetan-Nicolas*), jurisconsulte napolitain, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. On a de lui : 1° *Visiones iurium feudalium;* Neapoli, 1670, in-fol.; — 2° *Exercitatio juridico-politica pro D. Petro Antonio ab Aragonia... pro successione D. Joachim Ramon Folch... et pro exclusione D. Catharinæ ab Aragonia, ducissæ Lermæ;* Neapoli, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGEZIO (*Thaddée*), médecin et astronome de l'empereur Maximilien, au seizième siècle. Il a le premier écrit sur la physiognomique (métoposcopie), que Lavater a depuis érigée en science. On a de lui : 1° *Traité de la métoscopie;* — 2° *Des aphorismes métoscopiques;* — 3° *la Description de la comète de* 1578; — 4° un opuscule sur *la bière, la manière de la préparer, et ses propriétés.*

AGGÉE, l'un des petits prophètes; son nom signifie, en hébreu, *ami de la joie.* On lit en tête de sa prophétie, formant deux chapitres seulement, que la parole du Seigneur se fit entendre au prophète Aggée dans la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspe : ce prophète vivait donc à la fin du sixième siècle avant J.-C., peu de temps après le retour des Israélites de la captivité. Sa mission consistait à réprimander le peuple sur son peu d'ardeur à reconstruire le temple de Jéhovah, tandis que de toutes parts s'élevaient de somptueuses habitations particulières. On explique la seconde partie de sa prophétie comme relative à la venue prochaine du Messie; mais cette prédiction, loin d'y être positivement énoncée, n'y est reconnue que par les théologiens fidèles à l'interprétation systématique de la Bible, suivant des idées traditionnelles que la critique ne saurait plus admettre. [*Enc. des g. du m.*]

Saint Augustin, lib. XVIII, *De civite Dei,* c. 45. — Saint Jérôme, Sixte de Sienne; Usser, *Annal.*

***AGGÉNUS URBICUS**, écrivain agronomique, vivait dans la première moitié du second siècle de notre ère. On a de lui des commentaires sur deux ouvrages de Jules Frontin : *De agrorum qualitate,* et *De controversiis agrorum.* On les trouve dans W. Goesius, *Rei agrariæ auctores legesque variæ;* Amsterdam, 1674, in-4°. On lit, entre autres, que le *jus alluvionis,* ou le droit de s'approprier les terrains d'alluvion était alors un sujet de contestation, et que les adeptes de la religion chrétienne transformaient en Italie, les bois sacrés et les temples du paganisme (*lucus profanos sive templorum loca*) en champs cultivés. Aggénus était lui-même chrétien.

Biographical Dictionary.

***AGGRAVI** (*Jean-François*), médecin italien, vivait à Sienne vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Anti-Lucerna fisica oroscopante la conservazione della sanita;* Padova, 1664, in-4°; et *Trattato della sovrana Medicina curativa universale d'ognun' infermita;* Venet., 1678, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGHA-MOHAMMED, fondateur de la dynastie actuelle des chahs de Perse, né en 1734, mort le 14 mai 1797. Il appartenait à une de ces tribus d'origine turque qui depuis longtemps

sont répandues dans les provinces persanes. La tribu d'Agha-Mohammed était celle des Kadjars, et était établie dans les environs d'Esterabad, au sud-est de la mer Caspienne. Le grand-père d'Agha-Mohammed, étant gouverneur du Mazandéran, avait été mis à mort par Thamas-Kouli-Khan; son père Mohammed-Hossein, devenu chef d'une tribu de vagabonds, était parvenu, durant les guerres civiles qui suivirent la mort de ce conquérant, à se rendre maître du Mazandéran, du Ghilan, et de tous les pays situés au midi de la mer Caspienne. Vaincu par Kérim, son rival, il fut tué en 1758.

Agha-Mohammed se ressentit de ces vicissitudes. A cinq ans, étant tombé au pouvoir des ennemis de sa famille, il fut fait eunuque, pour être mis dans l'impossibilité de nourrir des projets d'ambition. C'est de là que lui vint le titre d'*agha*, mot turc qui signifie maître, et que les Orientaux sont dans l'usage d'appliquer aux principaux eunuques du sérail. Mais, ainsi que le fameux Narsès, cette cruelle opération ne fit que le rendre plus ferme dans ses idées de gloire et de domination. Il ne s'occupa plus que des moyens d'agrandir sa fortune. Voyant la Perse se ranger sous les lois de Kérim, il se livra à ce prince, et mérita ses bonnes grâces et son estime; mais la mort de Kérim, en 1779, étant venue exciter de nouveaux troubles, il s'enfuit dans le Mazendéran, où il appela ses compatriotes à l'indépendance. Les commencements de sa puissance furent très-pénibles : quelques-uns de ses propres frères prirent les armes contre lui, et ce ne fut qu'à force de courage et d'artifices qu'il put se créer un parti.

Cependant il annonça l'intention de rétablir l'empire formé par Kérim. En quelques années il subjugua Ispahan, Kerman, Chiraz, et tout le midi de la Perse. Il voulut alors rendre à ce royaume les frontières qu'il avait eues sous les Sofis. Du côté de l'orient, les Afghans s'étaient emparés du Candahar et du Caboul. Vers le nord-est, un descendant de Thamas-Kouli-Khan s'était maintenu dans le Khoraçan, sans pouvoir cependant mettre tout à fait cette contrée à l'abri des incursions des Tatars-Ouzbeks. Vers le nord-ouest, les Géorgiens, auparavant vassaux de la Perse, s'étaient déclarés indépendants, avec l'appui de la Russie. Agha-Mohammed résolut de commencer ses expéditions par la Géorgie. En vain le vieux roi Héraclius invoqua le secours de l'impératrice Catherine II; les Persans passèrent l'Araxe et se répandirent comme un torrent dans son pays, qu'ils mirent à feu et à sang. Après cette terrible invasion, Agha-Mohammed porta ses pas vers le Khoraçan, qui ne fit presque aucune résistance. Mais dans l'intervalle l'impératrice Catherine avait manifesté le dessein de venger les maux des Géorgiens. Agha-Mohammed se hâta de se diriger de nouveau vers le mont Caucase. Sur ces entrefaites, Catherine et Héraclius moururent, et tout faisait espérer aux Persans d'heureux succès, lorsque Agha-Mohammed fut assassiné par deux esclaves dont il avait ordonné la mort. Il était âgé d'environ soixante-trois ans. Son armée reprit aussitôt le chemin de la Perse; et son neveu Baba-Khan (*voy.* FETH-ALI-CHAH) prit, non sans rencontrer quelques obstacles, les rênes du commandement. Agha-Mohammed était actif et courageux; plein de prudence et d'artifice, il ne recourait à la force que lorsque la ruse était insuffisante. L'époque de crimes et d'attentats où il vivait l'avait familiarisé avec une politique cruelle et sanguinaire; mais, à la différence de la plupart de ses rivaux, il savait faire trêve à ses mouvements de vengeance, et, ami de l'ordre et de la justice, il rétablit la tranquillité et le commerce en Perse. Agha-Mohammed est le premier qui, pour mieux surveiller les Russes et Ouzbeks, établit sa residence à Téhéran, près des côtes méridionales de la mer Caspienne, et fit de cette ville la capitale de la Perse. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Malcolm, *Histoire de la Perse.*

***AGIAS** (Ἀγίας), écrivain grec, souvent cité par les anciens. On ignore l'époque à laquelle il vivait. Il avait composé un poëme épique en cinq livres, intitulé Νόστοι (*les Retours*), traitant du retour des Achéens de la guerre de Troie; il nous en reste quelques fragments, conservés dans la *Chrestomathie* de Proclus. — Athénée (XIV, 626, et III, 86) parle d'un Agias, musicien, et d'un autre, comme auteur d'une histoire d'Argos.

Thiersch *Acta philolog. Monacensia*, t. II, p 583. — Bode, *Geschichte der Epischen Dichtkunst der Hellenen*, p. 388.

***AGIÉO** (*Oresbio*), membre de l'Académie des Arcades de Rome, a publié la vie du poëte Gigli sous ce titre : *Vita di Girolamo Gigli, Sanese;* Firenze, 1746, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGIER (*Pierre-Jean*), magistrat français, né à Paris le 28 décembre 1748, mort le 22 septembre 1823. Fils d'un procureur au parlement de Paris, il fut reçu avocat en 1769. A l'exemple de son père, il prit parti pour le parlement dans la querelle de cette compagnie avec le chancelier Maupeou. Son attachement aux doctrines de Port-Royal l'avait disposé à accueillir avec enthousiasme les idées de réforme qu'annonçait et devait réaliser la révolution de 1789 : aussi vit-on ce magistrat parmi les plus zélés antagonistes du pouvoir absolu. Il fut d'abord député suppléant du tiers état de Paris aux états généraux, puis représentant de son district à la commune de Paris; enfin il eut la présidence du tribunal révolutionnaire, dont la mission était d'abattre le parti nommé *la queue de Robespierre,* et de juger Fouquier-Tainville. Sous le régime consulaire, Agier fut appelé à la présidence du tribunal criminel de la Seine; mais il refusa cette haute magistrature, pour siéger comme simple

juge à la cour d'appel de la même ville. C'est en cette qualité qu'il eut part aux travaux des deux commissions chargées de présenter des observations sur les projets des Codes civil et de commerce. En 1802, Agier remplaça, comme vice-président du tribunal d'appel, M. Treilhard, qui en avait pris la présidence. En 1816, il reçut la commission d'installer la cour prévôtale du département de la Seine. A cette époque de sa vie appartient son principal écrit, celui par lequel il voulait finir, et qui effectivement l'a conduit au terme de sa carrière : ses *Prophètes, nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques*, 1820-1823, 11 vol. in-8°, en y comprenant l'appendice intitulé *Commentaires sur l'Apocalypse*. Les autres ouvrages du président Agier sont : *le Jurisconsulte national, ou Principes sur les droits les plus importants de la nation*, 1789, in-8°; — *Vues sur la réformation des lois civiles*, 1793, in-8°; — *Traité sur le mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de la France*, 1800, 2 vol. in-8°; — *Psaumes nouvellement traduits en français sur l'hébreu, et mis dans leur ordre naturel*, etc., 1809, 3 vol. in-8°; — *Psaumes*, 1818, in-18; — *Prophéties concernant Jésus-Christ et l'Église, éparses dans les livres saints, avec des explications et des notes*, 1819, in-8°; — *Vues sur le second avénement de Jésus-Christ, ou Analyse de l'ouvrage de Lacunza, jésuite*, 1818, br. in-8°.

Biographie des hommes vivants. — Quérard, *la France littéraire.* — *Moniteur*, 1823, p. 1136.

AGILA, treizième roi des Visigoths en Espagne, mort en 534; il fut mis sur le trône vers l'an 549, après la mort de Thrudisèle, que les seigneurs de sa cour avaient égorgé. Son règne, qui dura cinq ans, ne fut pas plus heureux que celui de son prédécesseur. S'étant attiré la haine de ses sujets par ses exactions et sa tyrannie, la ville de Cordoue se souleva, et plusieurs seigneurs entrèrent dans le complot. Athanalgide, l'un d'eux, ayant été élu roi, fut secondé par les troupes de l'empereur Justinien, et défit près de Séville l'armée d'Agila, qui fut forcée de se retirer à Lérida. Ce prince cherchait à réunir des troupes, lorsque ses principaux officiers, considérant que la guerre civile, en ruinant leur force, donnait aux Impériaux la facilité de détruire leur monarchie, se réunirent aux mécontents, poignardèrent Agila, et reconnurent Athanagilde.

Mariana, *Historia de España*, lib. V, cap. 9. — Masdeu, *Historia critica de España*, X, 115. — Isidore, *In chron* — Procope, Grégoire de Tours, etc.

AGILES (*Raymond* D'), chanoine du Puy, écrivit l'histoire de la croisade de 1095, d'après les documents qu'il avait lui-même recueillis en Orient, où il avait accompagné le comte de Toulouse comme chapelain. Son ouvrage a pour titre : *Raymondi de Agiles, canonici Podiencis, Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem*; imprimé dans les *Gesta Dei per Francos.* Guillaume de Tyr en a beaucoup profité.

*__AGILGON__ (*Salomon*), rabbin, mort le 10 avril 1728. Il fut successivement chef de la synagogue de Londres et de celle d'Amsterdam. Il a joint des notes (*Censuræ*) au Talmud, imprimées à Amsterdam en 1714.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. III, p. 1026.

AGILMAR ou **AIMAR**, évêque de Clermont au neuvième siècle. Chassé de son diocèse par les Normands, il se réfugia dans le comté d'Amaons, où il apporta les reliques de saint Illis et de saint Vivent. Il les déposa dans deux grottes, qui devinrent les noyaux de villages considérables. Dans l'assemblée de Pavie, Agilmar était au nombre des prélats qui jurèrent fidélité à Charles le Chauve; et en 878 il remit de la part de Louis le Bègue, au pape Jean VII, une lettre dont on trouve un long fragment dans la *Gallia christiana* et dans le tome I, p. 13, des *Acta Sanctorum*. Il signa les actes du concile de Méhun-sur-Loire en 891.

Gallia christiana. — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. ætatis.*

AGILUPHE ou **AGISUSPHAS**, duc de Turin et roi de Lombardie, mort en 616. Il joignait aux grâces extérieures le courage pour défendre un État et la prudence pour le gouverner. Après la mort d'Atharic ou Atharis, roi des Lombards, en 590, ses sujets permirent à Theudelinde sa veuve, dont la sagesse leur était connue, de choisir elle-même le prince qu'elle jugerait le plus digne de sa main et du trône. Elle jeta les yeux sur Agiluphe. Mais, soit jalousie, soit amour de l'indépendance, plusieurs ducs se révoltèrent contre le nouveau roi. L'exarque de Ravenne le seconda. Agiluphe ayant imploré le secours du chef des Avares, en obtint un corps de troupes, avec lequel il dompta les seigneurs rebelles et enleva plusieurs places aux Impériaux. Il attaqua Pérouse, força la ville de se rendre, et fit trancher la tête au duc qui la commandait. Ayant continué ses conquêtes, il pénétra en 594 jusqu'à Rome; mais le pape sauva cette capitale par des présents et les bons offices de la reine Theudelinde. Il y eut une trêve de quelques années entre les Lombards et les Impériaux. Callinicus, exarque de Ravenne, qui l'avait négociée, la rompit bientôt, après s'être saisi de la ville de Parme, où étaient la femme, la fille et le gendre d'Agiluphe, et les fit transporter à Ravenne. Le roi lombard, outré de fureur, rassembla ses forces, prit d'assaut la ville de Padoue, et la mit en cendres. De là il pénétra dans l'Istrie, et désola cette province par les meurtres et les incendies. L'empereur fut forcé de rappeler Callinicus et d'acheter la paix. Agiluphe se disposait à réparer les maux de la guerre, à faire rebâtir les églises détruites et les monastères dépouillés, lorsqu'il mourut en 616, après vingt-cinq ans de règne. Theudelinde l'avait engagé à quitter l'arianisme pour embrasser la foi catholique. Le

cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale a possédé la couronne d'or d'Agiluphe : elle avait la forme d'un cercle, ou auréole d'un saint. Ce précieux objet fut volé en 1804, et fondu en lingots.

Paul Diacre, liv. III et IV. — Sigonius, *De Regno Italiæ*. — Saint Grégoire, Aimoin, Baronius, etc.

AGINCOURT (*Jean-Baptiste-Louis-George Veroux* D'), archéologue et numismate, né à Beauvais le 5 avril 1730, mort le 24 septembre 1814; il descendait d'une ancienne famille du comté de Namur. Après avoir reçu une éducation distinguée, il entra de bonne heure dans un régiment de cavalerie; mais différentes circonstances le déterminèrent à quitter le service militaire, et à se dévouer à l'éducation de deux frères en bas âge et de sept jeunes parents restés orphelins. Louis XV, instruit de ce pieux dévouement, le nomma fermier général. En 1777, d'Agincourt visita l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne; et le 24 octobre 1778 il partit pour l'Italie, où il acheva d'acquérir les connaissances qui constituent l'amateur éclairé. En 1781, il parcourut Naples, Pestum, Hèrculanum, Pompéi, le Vésuve, le mont Cassin, et revint à Rome pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu depuis longtemps, celui de son grand ouvrage de l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au seizième*, en 6 volumes grand in-folio, ornés de 325 planches, terminé en 1823. C'est sans contredit le principal titre de gloire de d'Agincourt. Les tables analytiques raisonnées de chacune des parties relatives à la peinture, à la sculpture et à l'architecture, par M. Gence, qui sont jointes à l'ouvrage, facilitent la lecture de cet immense répertoire de faits, comprenant la description des monuments de tous les genres appartenant à différents âges et disséminés dans diverses contrées. On doit encore à d'Agincourt un ouvrage intitulé *Recueil de fragments de sculpture antique, en terre cuite*, 1 vol. in-4°, orné du portrait de l'auteur, et enrichi de trente-sept planches gravées; Paris, 1814. D'Agincourt mourut à Rome à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Biographie des Contemporains.

AGIS. Quatre rois de ce nom figurent dans l'histoire de la république lacédémonienne : le premier appartient à la branche aînée des Héraclides, appelés aussi Agiades, ou famille des Eurysthénides, du nom de son père Eurysthènes; les trois autres, issus de la seconde branche, de celle des Proclides, se succèdent à peu de distance les uns aux autres.

Le premier *Agis Héraclide* vécut 980 ans avant J.-C., à une époque où l'histoire de Sparte ne présente encore aucun caractère d'authenticité. On lui attribue la prise de la ville maritime d'Hélos, dont il aurait rasé les murs, et assujetti les habitants à l'affreuse servitude à laquelle ils ont attaché leur nom. Les Hélots ou Ilotes devinrent, par son ordre, esclaves publics des Spartiates, condamnés, eux et leur race, aux plus durs travaux et à des humiliations plus barbares encore. Toutefois, ce fait, allégué par Strabon et confirmé par Plutarque, n'est pas suffisamment prouvé; il repose plutôt sur des traditions que sur des témoignages historiques.

Quant aux rois *Agis Proclides*, leur histoire offre plus de certitude, et appartient à des temps postérieurs à l'âge héroïque. Ils sont au nombre de trois. Voici l'abrégé de leur vie :

AGIS Ier, fils d'Archidamas II, succéda à son père en 427 avant J.-C., et se distingua dans la guerre du Péloponèse par les combats qu'il livra aux Athéniens et aux Argiens. Il prit aux premiers la ville de Décélie, qu'il fortifia, et d'où il fit ensuite plusieurs incursions dans l'Attique : il remporta sur les seconds la victoire de Mantinée, où le courage et la discipline des Spartiates brillèrent dans tout leur éclat. Plus tard, il concourut avec Lysandre à la prise d'Athènes après la malheureuse bataille d'Ægos-Potamos, et contribua à mettre fin à la guerre qui pendant vingt-sept ans avait successivement embrasé toute la Grèce.

Pausanias, liv. III. — Hérodote, Diodore de Sicile, Eusèbe.

AGIS II devint roi de Sparte l'an 338 avant J.-C., à la mort de son père Archidamas III. Il fut contemporain de Philippe et d'Alexandre, et fit de nobles efforts pour secouer le joug des Macédoniens. Mais la fortune ne seconda pas sa bravoure : il réussit bien à rendre quelques services à Darius, roi de Perse, et à soulever contre Alexandre le Péloponèse; mais il ne put résister à la supériorité d'Antipater, qui, accouru à la hâte avec une armée formidable, le battit sous les murs de Mégalopolis. Agis et ses Spartiates firent des prodiges de valeur : cinq mille hommes des siens couvraient déjà le champ de bataille, quand il résistait encore avec une vigueur que soutenait l'amour de la liberté. Blessé à plusieurs reprises et épuisé de fatigue, il continua de combattre à genoux, et fut enfin atteint d'une flèche qui lui ôta la vie en 330.

Plutarque, *Lysander*, c. XXII, et *Agesilaüs*. — Thucydide, liv. IV, V et VIII. — Diodore, Justin, Pausanias, III, 8. — Xénophon, *Hellen.*, I, c. I; III, 1-4.

AGIS III, fils d'Eudamidas II, auquel il succéda en 242 avant J.-C., fut l'avant-dernier roi de la famille des Proclides, et devint victime de son attachement pour l'antique constitution de Lycurgue. Depuis longtemps les Spartiates avaient renoncé à cette simplicité de mœurs et à cette austérité de principes qui, pendant des siècles, avaient fait leur gloire et leur puissance : le luxe et la corruption s'étaient glissés dans toutes les classes du peuple; et l'inégalité de la fortune était devenue si grande, que six cents citoyens se trouvaient dénués de toute propriété. Admirateur enthousiaste des anciennes institutions de Sparte, Agis se proposa de les remettre en vigueur; mais il s'attira ainsi la haine de

son collègue Léonidas II, intéressé au maintien de l'état de choses établi. Cela n'empêcha pas Agis d'entreprendre ses réformes, soutenu par les jeunes citoyens de Sparte, auxquels il sut communiquer son enthousiasme, et par l'éphore Lysandre, son ami. Il proposa donc d'abolir toutes les dettes, de faire un nouveau partage des terres, et de les diviser, celles des Spartiates en 4,500 lots, et celles des Lacédémoniens en 15,000. Après de longues hésitations, les *claries* ou reconnaissances de dettes furent, en effet, brûlées; mais là s'arrêta la réforme : l'éphore Agésilas y mit des obstacles insurmontables, et fit traîner cette affaire jusqu'au moment où Agis, appelé sous les armes, se vit forcé de l'abandonner. Pendant que celui-ci portait des secours aux Achéens contre les Athéniens et les Étoliens, une conspiration se trama contre lui à Sparte; et Léonidas II, qui avait été obligé de prendre la fuite, fut rappelé. A son retour, Agis trouva ses ennemis triomphants, et eut à peine le temps de se sauver dans le temple de Minerve, pour échapper à la fureur du peuple ameuté. N'osant pas le frapper dans ce sanctuaire, Léonidas eut recours aux promesses pour l'en faire sortir, et le traduisit devant les éphores, dévoués à ses intérêts. Ce jeune prince, âgé seulement de vingt-trois ans, fut condamné à la strangulation (135e olympiade). Au moment de subir ce supplice, il consola le bourreau qui s'attendrissait sur son sort, et offrit avec courage son cou à la corde. Ce touchant sujet historique a inspiré plusieurs poëtes, et a offert surtout à Alfieri la matière d'une tragédie remarquable. [*Enc. des g. du m.*]

Quinte-Curce, lib. VI. — Diodore, liv. XVII. — Plutarque. — Justin, liv. XII. — Thirwall, *Hist. of Greece*, vol. VI, c. LI. — Clinton, *Fast. Hellen.*, vol. II, p. 215. — Arrien, II, 13; III, 198. — Æschine, *Contre Ctesiphon*, 77.

AGIUS DE SOLDANIS (*Pierre-François*), archéologue italien, né dans l'île de Gozzo au commencement du dix-huitième siècle, mort en 1760. On a de lui une grammaire maltaise, sous le titre : *Della lingua punica presentamente usata da Maltesi*, etc., Rome, 1750, in-8°; et un *Discours apologétique contre la dissertation historique et critique* (de l'abbé Ladvocat) *sur le naufrage de saint Paul dans la mer Adriatique;* Avignon, 1757, in-12.

Mifsud, *Bibliotheca Maltese*, p. 34. — Borch, *Lettres sur la Sicile*, I, 204. — Vassalli, *Ktyb yl Klym Mâlti, sive liber dictionum Melitensium*, p. 30. — Gesenius, *Versuch über die Maltesische Sprache*, p. 6.

AGLAON, peintre grec, vivait à Athènes vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Pour célébrer le triomphe d'Alcibiade aux jeux Néméens, il le peignit tenant la déesse Némée assise sur ses genoux. Selon Athénée, Alcibiade exposa ce tableau publiquement à Athènes.

AGLAOPHON, peintre de l'île de Thasus, vivait dans la 90e olympiade (420 ans avant J.-C.). Aglaophon fut le maître de Polygnotus et d'Aristophon, dont la réputation égala celle de leur maître.

Pline, lib. XXXV, cap. IX. — Saint Chrysostome, *Orat.* 60. — Quintilien, lib. XII, c. X. — Suidas, Ἀγλαοφῶν. — Athénée, XII, 534. — Plutarque, *In Alcibiad.* — Cicéron, *de Orat.*, III.

AGLIATA (*François-Gérard*), jurisconsulte, né à Palerme en 1420. Il a laissé quelques plaidoyers (*Allegationes*), que Cumia cite dans ses *Consuetudines Panormitanæ*. Il ne faut pas le confondre avec un autre Gérard Agliata, mort à Palerme le 30 août 1590, et dont on trouve quelques poésies dans le Recueil de l'Académie des *Accesi* de Palerme, 1572 et 1573.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

***AGLIATA**, nom commun à plusieurs jurisconsultes de Palerme, dont l'un, Agliata (*Bernardin*), a laissé un livre intitulé *Allegationes in causa precedentiæ*, etc.; Palerme, 1690, in-fol.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

AGLIO. *Voy.* CORRADINO.

***AGLIO** (*Joseph*), littérateur italien, vivait à Crémone vers la fin du dix-huitième siècle : on a de lui un livre très-estimé sur les monuments de sa ville natale, sous le titre : *le Pitture e le Sculture della città di Cremona;* Crem., 1794, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGLIONBY (*Jean*), ecclésiastique anglais, né à Cumberland en 1567, mort à Islip en 1610. Élevé à Oxford, il devint chapelain de la reine Élisabeth, et fut, en 1601, élu principal du collége d'Edmond-Hall. C'est un des traducteurs anglais du Nouveau Testament.

Biographia Britannica.

AGNAN (*Saint*), en latin *Anianus*, évêque d'Orléans, mort en 453. Il demanda du secours à Aëtius contre Attila, qui fut obligé d'abandonner le siége de la ville. On dit que le gouverneur, atteint d'une maladie grave, et croyant devoir sa guérison aux prières du prélat, donna la liberté à tous les prisonniers; et c'est en mémoire de cette action que les évêques d'Orléans eurent, le jour de leur entrée dans la ville, le privilége de délivrer non tous les prisonniers, mais ceux du ressort d'Orléans qui étaient détenus pour certains crimes. Les huguenots violèrent en 1562 le tombeau de saint Agnan, et brûlèrent ses restes.

Chorier, *Histoire du Dauphiné.* — Guyon, *Histoire d'Orléans.* — Grégoire de Tours, lib. III. — Baillet, *Vie des Saints.*

***AGNANI** (*Jean* D'), jurisconsulte italien, né à Agnani vers 1390, mort en 1457, avait pris le nom de sa ville natale. En 1425, il fut nommé professeur de droit à Bologne, ensuite ambassadeur du pape Martin V. Après la mort de sa femme, il se fit moine. On a de lui des *Commentaires sur les décrétales* et un *Recueil de conseils.*

Mazzuchelli. — Tiraboschi.

***AGNEAUX** (*Robert* et *Antoine*), deux frères, littérateurs, natifs de Vire en Normandie, vivaient dans la seconde moitié du seizième siècle. Ils traduisirent les premiers, en vers français,

Virgile et les Odes d'Horace. La traduction des œuvres complètes de Virgile, dédiée à Henri III, fut imprimée à Paris en 1582, in-4°, et celle d'Horace en 1588, in-8°, également dédiée à Henri III. Ces traductions furent très-goûtées à l'époque où elles parurent.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*, édit. de Juvigny, t. I, 32; II. 380; III, 104. — Goujet, *Bibliothèque française*, t. XV, p. 10. — Montfaucon, *OEuvres complètes d'Horace*, édit. polyglotte, préface, p. CLXXVI.

AGNEAUX-DEVIENNE. *Voy.* DEVIENNE.

***AGNEL** (*André?*), diacre, gardien du temple de Sainte-Agathe, nommé archevêque de Ravenne l'an 558, mourut en 566, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. On trouve, dans la *Bibliothèque des Pères de l'Église*, une lettre de ce prélat adressée à Arminius au sujet de la foi. Vossius, trompé par la ressemblance de nom, a confondu ce personnage avec l'auteur de l'histoire des archevêques de Ravenne. Celui qui fut archevêque existait sous l'empereur Justinien, tandis qu'André Agnel, l'historien, vécut environ trois cents ans plus tard, c'est-à-dire au temps de Louis le Pieux, vers l'an 820.

AGNELLI (*Frédéric*), graveur italien, né en 1604, à Milan. On a de lui un grand nombre de portraits, le dôme de Milan en plusieurs grandes planches, divers emblèmes et sujets de thèses.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

***AGNELLI** (*Vincent*), généalogiste italien, vivait à Mantoue vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Vera origine e discendentia della nobile famiglia de' signori Mastini di Mantoua*, Venet., 1626; et une *Histoire sur la suppression de la république de Pise par les grands-ducs de Florence* (ouvrage très-rare). E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGNELLO (*André*), archevêque de Ravenne dans le neuvième siècle, écrivit l'histoire des prélats qui gouvernèrent l'église de Ravenne avant lui. Son ouvrage a pour titre : *Agnelli, qui et Andreas, abbatis S. Mariæ ad Blachernas, liber pontificalis, sive Vitæ pontificum Ravennatum*, etc., 2 vol. in-4°; Muratori l'a réimprimé dans le tome II, part. I, des *Scriptores rerum italicarum*. Le père d'Agnello ayant conspiré contre le pape Paul Ier, fut conduit à Rome et y mourut en prison. Ce traitement rendit son fils peu favorable aux intérêts de la cour de Rome, et ses écrits y furent regardés comme attentatoires à l'autorité pontificale.

Moréri a confondu cet archevêque avec un autre Agnello ou Agnel (*voy.* ce nom) qui mourut en 566, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, et qui fut auteur d'une lettre *De ratione fidei, ad Armenium*, insérée dans la Bibliothèque des Pères. Vossius, dans son *Histoire des écrivains latins*, a partagé l'erreur de Moréri.

Affo, *Scrittori Parmegiani*, vol. V. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, vol. III, p. 163.

AGNELLO (*Jean*), riche marchand de Pise du quatorzième siècle, obtint de Visconti, seigneur de Milan, les secours nécessaires pour asservir sa patrie. Encouragé par ce dernier, qui se réservait de s'emparer plus tard de Pise, Agnello exécuta, dans la nuit d'un jour du mois d'août 1364, un hardi coup de main : il prit avec quelques spadassins le palais public, fit enlever de leur lit tous les magistrats, et, les ayant fait conduire devant lui, il leur déclara que la sainte Vierge lui venait d'accorder la seigneurie de Pise, et leur fit prêter serment de fidélité au milieu d'épées nues. Le 5 septembre 1368, il obtint de l'empereur Charles IV le titre de doge. Le même jour, Agnello tomba d'un échafaudage où il venait d'être armé chevalier, et se cassa la cuisse. Le peuple, averti de cet accident, s'empara de la citadelle, chassa les satellites du nouveau doge, et recouvra la liberté.

Pignotti, *Storia della Toscana.* — Botta, *Storia d'Italia.*

***AGNELLO MAFFEI** (*Scipion*), natif de Mantoue, nommé évêque de Casal en 1624, consacra une partie de sa vie à l'histoire de sa ville natale, qui fut publiée par son neveu Lepido-Maria-Agnello Maffei, sous ce titre : *gli Annali di Mantoua*; Tortona, 1655, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGNÈS (*sainte*), subit le martyre en 303 de J.-C. Elle appartenait à une famille romaine très-distinguée. Soupçonnée d'avoir embrassé secrètement le christianisme, elle fut enveloppée dans la persécution que les sectateurs de cette religion éprouvèrent sous Dioclétien. Un miracle, dit la légende, préserva sa chasteté d'un attentat qui aurait été pour la jeune fille le plus grand des supplices. Sa mort héroïque est fêtée par l'Église catholique le 29 janvier de chaque année. Un beau tableau du Tintoret nous retrace le miracle opéré sur l'homme qui était venu pour attenter à la pudeur de la jeune fille : il fut frappé de cécité; mais, à la prière de ses amis, la sainte lui rendit la vue. Dans un autre tableau, chef-d'œuvre du Dominiquin, on la voit à sa dernière heure, radieuse au milieu de ses bourreaux. [*Enc. des g. du m.*]

Acta Sanctorum, mens. april. — Baillet, *Vie des Saints.* — J. A. Martigny, *Notice historique, liturgique et archéologique sur le culte de sainte Agnès;* Lyon, 1847.

AGNÈS DE FRANCE, impératrice de Constantinople, était fille de Louis le Jeune et sœur de Philippe-Auguste. Elle épousa, le 2 mars 1180, à l'âge de neuf ans, Alexis Comnène, dit le Jeune. Andronic Comnène ayant usurpé l'empire, fit mourir Alexis et en épousa la veuve, dont il n'eut point d'enfants. Ce prince mourut en 1185. Agnès aima à la cour de Constantinople Théodore Branas, homme de qualité, lui accorda sa main (en 1205), et en eut une fille, qui fut belle-mère de Guillaume de Villehardouin.

Guillaume de Tyr, l. XXII. — Nicétas; Albéric, *in Chron.*, A. C. 1104 et 1105.

AGNÈS DE MÉRANIE, reine de France, était fille de Berthold, duc de Méranie, dans la haute

Saxe. Philippe-Auguste ayant répudié Ingelburge, l'épousa en 1196, et en eut un fils et une fille. Mais les censures de l'Église lancées contre ce monarque l'obligèrent d'abandonner Agnès, qui en mourut de douleur au château de Poissy, l'an 1201. Son mariage, contracté sur la foi d'un jugement qui prononçait la séparation du roi et d'Ingelburge, engagea le pape Innocent III à légitimer les deux enfants qu'elle avait eus de Philippe. (*Voy.* PHILIPPE-AUGUSTE.) M. Ponsard a fait d'Agnès de Méranie le sujet d'une tragédie.

Guillaume le Breton et Rigod, *Vie de Philippe-Auguste.* — M. Capefigue, *Histoire de Philippe-Auguste.*

AGNÈS, comtesse d'Orlamünde, vécut dans la seconde moitié du treizième siècle. Issue de la famille ducale de Méran éteinte en 1248, elle épousa Otton, comte d'Orlamünde, dont elle eut deux enfants. Après la mort de son mari, elle s'éprit d'amour pour Albrecht le Bel, burgrave de Nuremberg; et, se voyant rebutée, elle tua ses propres enfants, et mourut à Hof en prison. Une tradition populaire la fait apparaître sous le nom de la *Dame blanche*, qui a prédit tant d'événements funestes pour la maison royale de Prusse. [*Conversations-Lexicon.*]

AGNÈS D'AUTRICHE, fille de l'empereur Albert Ier et petite-fille de Rodolphe de Habsbourg, naquit en 1280, et mourut en 1364. Cette princesse avait hérité du caractère inébranlable et même féroce de son père. Sans elle, la maison d'Autriche serait peut-être retombée dans une position secondaire, après le meurtre de l'empereur. La famille d'Albert était frappée d'effroi, parce qu'elle considérait cet événement comme le signe du mécontentement universel, provoqué par le despotisme du monarque. Agnès découvrit, par des recherches infatigables, que l'assassinat de son père n'avait eu pour cause que l'inimitié d'un de ses neveux, Jean le Parricide. Aussitôt elle excita ses frères, et surtout Frédéric et Léopold, à prendre les armes contre les conspirateurs. Ces derniers se réfugièrent d'abord dans quelques places fortes; mais, ne pouvant s'y maintenir, ils prirent la fuite; et les habitants de toutes les villes qui leur avaient donné asile ou livré passage portèrent la peine d'un crime qui leur était étranger. Agnès poursuivait ses frères de clameurs et de reproches, lorsque leur ressentiment semblait s'affaiblir; et, à ses instigations, ils passèrent au fil de l'épée toutes les garnisons des forteresses où les meurtriers d'Albert avaient essayé de se défendre. Agnès prononça un arrêt de mort contre tous leurs domestiques et tous leurs vassaux sans distinction, exigea la confiscation de leurs biens et le bannissement de leurs familles. La veuve d'Albert joignit sa vengeance à celle de sa fille.

L'un de ses fils, Frédéric le Beau, voulant un jour arrêter les torrents de sang que la fureur de ces deux femmes faisait répandre : « On voit bien, « lui dit sa mère, que tu n'as pas contemplé le « cadavre sanglant et défiguré de celui qui fut ton « père et mon époux. Je consentirais volontiers « et avec joie à prolonger mes jours par le travail « de mes mains, ou en demandant l'aumône sur « les chemins publics, si je pouvais rappeler mon « Albert à la vie. » Agnès présida, du haut d'une espèce de trône, au supplice de soixante-trois paysans sujets de Rodolphe de Balm, l'un des assassins d'Albert. Ces malheureux moururent en prenant le ciel à témoin de leur innocence. Durant l'exécution, Agnès répétait, un chapelet à la main, ces mots d'une ancienne légende, dite de sainte Élisabeth : « Je me baigne à présent dans la ro- « sée de mai. » Rodolphe de Wart, un autre des coupables, périt à ses yeux sur la roue; et le hasard ayant mis en sa puissance un fils encore enfant de Walter d'Eschenbach, celui qui avait porté à Albert le coup mortel, elle voulut l'étrangler de ses propres mains : des soldats le lui arrachèrent. L'histoire porte à plus de mille personnes le nombre des victimes immolées par Agnès sur le tombeau de son père. Après s'être ainsi couverte de sang, elle fonda un monastère sur le lieu même où le meurtre avait été commis, et se livra dans cette retraite à la dévotion la plus austère; elle y passa plus de cinquante ans au pied des autels. Un vieux ermite, qui traversait la Suisse, arriva un soir près du cloître qu'habitait Agnès : elle s'empressa de lui témoigner sa vénération et de lui offrir un asile. « Princesse, « lui dit-il, des édifices cimentés du sang inno- « cent, des aumônes fruit de la spoliation des « familles, ne plaisent ni à Dieu ni à ses servi- « teurs. Ce que le ciel exige, c'est l'oubli des in- « jures, la miséricorde et la pitié. » Et après avoir prononcé ces paroles, il s'éloigna. — Agnès avait épousé en 1296 André, roi de Hongrie, que la mort vint surprendre fort peu de temps après son mariage. Quant à Agnès, elle parvint à un âge avancé.

Benjamin Constant, dans la *Biogr. univ.* — J. Müller, *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*, t. II, p. 18 etc. — Zschokke, *Histoire de la Suisse.*

AGNÈS SOREL ou **SOREAU**, maîtresse de Charles VII, roi de France, fille d'un gentilhomme attaché à la maison de Clermont, née à Fromenteau en Touraine en 1409, morte le 9 février 1450. Elle joignit aux dons extérieurs toutes les qualités de l'esprit que l'éducation de cette époque pouvait développer. A l'âge de quinze ans elle fut placée comme fille d'honneur auprès d'Isabelle de Lorraine, duchesse d'Anjou. Vers 1431, elle vint, avec la duchesse, à la cour de Charles VII, qui, bientôt séduit par sa beauté, la nomma dame d'honneur de la reine. Agnès répondit bientôt à la passion qu'elle inspirait. Pendant quelque temps cette liaison demeura cachée; mais les faveurs dont furent accablés les parents de la demoiselle de Fromenteau, comme on l'appelait, et ses prodigalités, firent bientôt connaître l'ascendant qu'elle exerçait sur le roi. Au reste, si l'on en croit la tradition, elle ne s'en servit que pour réveiller Charles VII de son indolence, et le contraindre à seconder les efforts

de ses capitain rançois Ier a voulu en consacrer lui-même le souvenir par ces vers :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause estant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloistre ouvrer
Clause nonain ou bien devot hermite.

Cependant le Dauphin, qui plus tard fut Louis XI, et le peuple, qui voyait le roi prodiguer à Agnès de l'argent et des terres, lui donner le comté de Penthièvre en Bretagne, deux seigneuries dans le Berri, le château de Beauté sur la Marne, et celui de Loches sur la Loire, montrèrent en toute occasion à la favorite leur haine ou leur mépris. Le Dauphin s'emporta un jour jusqu'à la frapper, et les Parisiens la sifflèrent. Quant à la reine, elle ne s'offensait pas d'une liaison que les mœurs des princes de cette époque autorisaient. Cependant, lorsqu'en 1450 Agnès Sorel, qui s'était retirée depuis quelque temps de la cour, vint, durant l'expédition contre les Anglais en Normandie, retrouver le roi dans l'abbaye de Jumiéges, le luxe qu'elle afficha, le bruit répandu qu'elle cherchait elle-même de nouvelles maîtresses pour le roi, blessèrent profondément Marie d'Anjou; et le Dauphin, quelque relâchée que fût sa morale, adopta les ressentiments de sa mère. Le public, de son côté, ne croyant pas alors qu'Agnès, comme on l'a dit depuis, eût inspiré à Charles son nouvel héroïsme, montrait pour cette intrigue une sévérité qui s'étend rarement jusqu'aux rois. On parut voir de mauvais œil surtout l'effronterie avec laquelle Agnès venait rejoindre le roi dans une abbaye, et aux yeux de toute son armée. Tout à coup la dame de Beauté, qui était grosse, tomba malade à Jumiéges d'un flux de ventre, et y mourut. Elle avait fait un testament par lequel elle disposait d'environ soixante mille écus de legs; et elle avait choisi, pour ses exécuteurs testamentaires, Jacques Cœur, argentier du roi, et deux autres personnes de sa maison.

La rapidité de sa maladie, la jalousie de la reine, du Dauphin, de ses partisans, et l'animosité du peuple, firent concevoir sur cette mort des soupçons que les courtisans de Charles VII ne tardèrent pas à exploiter. Mais auparavant Jean Chartier, que Charles avait appelé auprès de lui pour être son historiographe, eut ordre de détruire, dans son histoire, les bruits injurieux à la belle Agnès, qui circulaient à la cour. « Or j'ai trouvé, dit-il, tant par le recit de chevaliers, escuyers, conseillers, physiciens ou medecins et chirurgiens, comme par le rapport d'autres de divers estats, et amenez par serment comme à mon office appartient, afin d'oster et lever l'abus du peuple,... que, pendant les cinq ans que ladite damoiselle a demeuré avec la roine, oncques le roy ne deslaissa de coucher avec sa femme, dont il a eu quantité de beaulx enfants...; que quand le roy alloit voir les dames et damoiselles, mesmement en l'absence de la roine, ou icelle belle Agnès les venoit voir, il y avoit toujours grande quantité de gens presents, qui oncques ne la virent toucher par le roy au-dessous du menton...; et que si aulcune chose... elle a commise avec le roy dont on n'auroit pu s'apercevoir, cela auroit esté fait très-cauteleusement et en cachette : elle estoit encore au service de la roine de Sicile (Marie d'Anjou). » Les trois filles qu'elle eut de Charles VII furent déclarées *filles de France*, et richement mariées.

Monstrelet, la *Chronique de Saint-Denys*. — Belleforest, *Cosmographie*. — Brantôme, *Mémoires* et *Vies des Dames galantes*, t. II, p. 310. — *Histoire de Charles VII, roy de France*, par Jean Chartier, sous-chantre de Saint-Denys, etc., mise en lumière par Denys Godefroy; Paris, 1661. — *Histoire des Favorites*; Amsterdam, 1700, tom. I, p. 103, 157. — Saint-Edme, *Amours et galanteries des rois de France*; Paris, 1830. t. I.

AGNESI (*Marie-Gaétane* D'), savante italienne, naquit à Milan le 16 mai 1718, et mourut le 4 août 1799. A neuf ans elle parlait déjà très-bien le latin, et fit même dans cette langue un discours où elle chercha à démontrer que l'étude des langues anciennes ne devait pas être étrangère à son sexe. Ce discours fut imprimé à Milan en 1727. On rapporte aussi qu'à onze ans elle parlait le grec aussi couramment que sa langue maternelle. Elle étudia ensuite les langues orientales, et fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *Polyglotte ambulante*. Elle s'occupa en même temps de géométrie et de philosophie spéculative. Son père favorisait les goûts de sa fille en réunissant chez lui des sociétés savantes, devant lesquelles la jeune Marie proposait et soutenait des thèses philosophiques. Un contemporain, le président de Brosses, assure, dans ses *Lettres sur l'Italie*, qu'on ne peut rien concevoir de plus agréable que les conversations avec cette jeune personne, l'une des plus jolies et des plus instruites de son temps. A vingt ans, ces controverses philosophiques la rebutèrent; cependant son père crut devoir publier les différentes thèses qu'elle avait défendues. Elles sont au nombre de cent quatre-vingt-onze, et ont été publiées en 1738, sous le titre de *Propositiones philosophicæ* (Milan). Dès lors elle se voua entièrement à l'étude des mathématiques, dans lesquelles elle alla si loin, qu'elle écrivit un excellent mémoire sur les sections coniques, et qu'à l'âge de trente ans elle publia des Éléments d'analyse (*Instituzioni analitiche*; 1745, 2 vol. in-4°), que l'on a considérés comme la meilleure introduction aux ouvrages d'Euler. Ce travail, qui a été traduit en anglais par Colson, professeur de l'université de Cambridge, et en français par d'Antelmy, avec des notes de Bossut, lui acquit une telle réputation, qu'à trente-deux ans elle fut nommée professeur de mathématiques à l'université de Bologne. L'étude des mathématiques lui fit sans doute perdre entièrement le goût du monde, qu'elle quitta pour entrer dans l'ordre rigoureux des Sœurs-Bleues. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans.

L'*Éloge historique de mademoiselle Agnesi*,

par Frisi, traduit en français par Boulard, a été imprimé séparément, et reproduit à la suite de la traduction des *Bienfaits de la Religion chrétienne;* 1807, 2 vol. in-8°. — Sa sœur, *Marie-Thérèse*, a composé la musique de plusieurs cantates, et trois opéras : *Sofonisba, Ciro in Armenia, Nitocri*, qui ont eu du succès. [*Enc. des g. dum.*, avec addit.]

Paolo Frisi, *Elogio storico di Mar.-Gaët. Agnesi;* Milan, 1799. — Bianca Milesi-Mojon, *Vita di Mar. Gaët. Agnesi;* Milan, 1836.

AGNODICE, Athénienne, se déguisa en homme pour étudier la médecine sous le célèbre Hérophile, et se livrer à la pratique de cet art. Les autres médecins, jaloux de la réputation qu'elle s'était acquise surtout dans le traitement des maladies des femmes, la firent condamner devant l'Aréopage, en vertu de la loi qui défendait aux femmes d'exercer la médecine. Les principaux citoyens d'Athènes intervinrent pour obtenir la révocation de cette loi.

AGNOLO (*Baccio* D'), sculpteur et architecte florentin, né en 1460, mort en 1543. Clément VII ayant demandé à Michel-Ange un jeune artiste habile pour restaurer les figures du Belvédère, il lui indiqua Agnolo, qui avait travaillé avec lui à Florence. Il arriva à Rome en 1530, et restaura le bras gauche de l'Apollon, le bras droit du Laocoon, et l'Hercule : on s'est trompé en disant que c'était Michel-Ange qui avait fait cette réparation. Ses principales œuvres sont : le palais Bartolini, où l'on voit pour la première fois des fenêtres carrées, surmontées de frontons, et des portes ornées de colonnes; les palais Lanfredini Faddei, Borgherini; le magnifique pavé de Sainte-Marie del Fiore, la villa Ballo-Sgnardo, etc.

Vasari, *Vie de' Pittori.* — Milizia, *Vite degli Architetti.* — Framin et Grand-Jean, *l'Architecture toscane.*

AGNOLO (*Gabriel* D'), architecte napolitain, mort en 1510. Le palais de Gravina, les églises de Sainte-Marie Égyptienne et de Saint-Joseph à Naples furent son ouvrage.

AGNOLO ou **ANGELO DA SIENA.** *Voyez* AGOSTINO.

AGNONIDE, orateur grec, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il accusa Théophraste d'impiété, et manqua d'être lui-même condamné aux flammes pour le même crime. Les Macédoniens l'ayant chassé d'Athènes, il dut à la protection de Phocion la faculté d'y rentrer; mais il paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude. Les Athéniens vengèrent sur lui la mort de Phocion, en le condamnant au dernier supplice.

***AGNOSCIOLA** (*Sophonisbe*), femme peintre, née à Crémone vers le milieu du seizième siècle, morte en 1620. Elle se fit une grande réputation à la cour de Madrid, par ses portraits. Van Dyck l'alla voir lorsqu'elle était déjà âgée et aveugle; et il assura que sa conversation lui avait donné plus de lumières sur son art que tous les raisonnements et les principes de son maître.

Nagler, *Nouveau Lexique des artistes* (en allemand).

AGOBARD, archevêque de Lyon, né en 779, mort le 6 juin 840. Il prit part à la révolte de Lothaire contre l'empereur Louis le Débonnaire, et fit de sa conduite et de celle des autres princes rebelles une Apologie que nous avons encore. Il fut déposé au concile de Thionville l'an 835; mais s'étant réconcilié avec l'empereur, il fut rétabli dans son siége. On a dit de lui qu'il était né sous le siècle d'or de Charlemagne; qu'il avait brillé dans le siècle d'argent de Louis le Débonnaire, et qu'il était mort dans le siècle de fer des enfants de ce monarque. Les uns prétendent que ce prélat était français; les autres, qu'il avait passé d'Espagne en France. Quoi qu'il en soit, Leidrade, archevêque de Lyon, l'ordonna prêtre en 804, et, neuf ans après, il le prit pour son coadjuteur. Il nous reste de ce prélat plusieurs ouvrages, dont Papire Masson donna la première édition en 1405, in-8°. Ce savant les acheta d'un relieur qui voulait en couvrir des livres. Baluze en a donné, en 1666, une belle édition, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8°. Il écrivit contre Félix d'Urgel, condamna les duels, les épreuves du feu et de l'eau, et prouva que ce n'étaient pas les sorciers qui excitaient les tempêtes. A l'époque d'Agobard, il régnait une épidémie (choléra?) qui frappait violemment les hommes. On se servait de cette occasion pour obtenir des donations à l'Église.

Severt, *Chron. hist. arch. Lugdun.* — Sainte-Marthe, *Gallia christiana.* — Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, vol. VI. — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclesiastiques.* — Carl. Bernhard Hundeshagen, *Dissertatio de Agobardi archiepiscopi Lugdunensis, vita et scriptis;* Giessen, 1831, in-8°.

AGOCCHI (*J.-Baptiste*), archevêque d'Amasie, né à Bologne vers le milieu du seizième siècle, mort à Venise en 1631. Il était secrétaire d'État du pape Grégoire XV en 1629. On a de lui : 1° une lettre à Barthélemy Dolcini, *sur l'Origine et le Domaine de la ville de Bologne,* 1638; — 2° un *Traité des comètes et des météores.*

Tomasini, *Elogia virorum illustrium*, p. 14 28. — Erythrœus, *Pinacotheca*, p. 734-737. — Orlandi, *Notizie degli scrittori bolognesi.* — Fantuzzi, *Notizie degli scritt. bolog.*

***AGOCCHIE** (*Jean dell'*), écrivain italien, vivait à Bologne vers le milieu du seizième siècle. On a de lui un *Traité sur l'art de l'escrime*, imprimé à Venise en 1572, et dans lequel il parle également des joutes ou carrousels et des ordonnances de bataille. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGOMAT. *Voy.* ACHMET-GEDUC.

***AGONEAU** (*G.* D'), littérateur français, vivait à Paris au commencement du seizième siècle; il traduisit en français et dédia à la reine Marguerite le *Hiéron de Xénophon;* Paris, 1608, in-12; l'*Arétophile, ou Amy de la vertu;* Paris, 1606, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGOP** (*Jean*), prêtre arménien, vivait à Rome dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : 1° une grammaire armé-

nienne; Rome, 1674, in-4° ; — 2° une grammaire latine (en arménien); Rome, 1675, in-4°; — 3° une traduction italienne de la correspondance de Constantin le Grand et du pape Sylvestre avec Tiridate, roi d'Arménie; Venise, 1683, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*.

AGORACRITE, natif de Paros, fut élève de Phidias. Ce dernier, à ce qu'on prétend, a souvent fait passer ses propres ouvrages pour ceux de son disciple. Agoracrite et Alcomènes travaillèrent chacun de leur côté à une statue de Vénus. Les Athéniens adjugèrent la palme au dernier, comme étant leur compatriote. Agoracrite, piqué de cette injustice, changea sa Vénus, qui méritait réellement la préférence, en une Némésis, et la vendit aux habitants de Ramnus, bourg de l'Attique, où cette déesse était en honneur. Pausanias attribue cette statue à Phidias, et Varron assure qu'elle est la plus belle qu'on ait jamais faite. Outre cette Némésis, il existait de cet artiste, à Delphes, un Jupiter et une Minerve d'airain. Agoracrite vécut vers la 83e olympiade.

Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. v. — Pausanias, I, 33; IX, 34. — Strabon, XI, 296, édit. Casaub.

AGOSTARIE (*Jean*), né au commencement du treizième siècle à Amalfi, mort en 1282, se fit remarquer par ses profondes connaissances en droit et en médecine. Il recueillit, sous Charles d'Anjou, les statuts municipaux et les priviléges de sa patrie.

AGOSTI (*Jules*), poëte italien, né à Reggio, mort très-jeune en 1704. On a de lui deux tragédies: *Artaserse, re de Persia*, 1700; *Canippe*, 1709, et un oratorio des *Larmes de Marie pendant la passion de Jésus-Christ*.

Tiraboschi, *Bibliotheca Modenese*. — Zeno, *Lettere*, 1785, I, 297, 300.

***AGOSTINI** (le P. *Jean Degli*), littérateur italien, né à Venise le 10 décembre 1701, mort dans sa ville natale en 1755. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-François, et devint en 1730 bibliothécaire du couvent della Vigna à Venise, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Notizie istorico-critiche intorno la vita e le opere degli scrittori veneziani*, 2 vol. in-4°. Ces deux volumes renferment les vies de soixante-dix auteurs qui ont vécu de 1315 à 1591. Le 3e vol. est en manuscrit à la bibliothèque des cordeliers della Vigna à Venise.

Moschini, dans la *Storia della letteratura veneziana del decimo-ottavo secolo*, t. II, p. 183.

AGOSTINI (*Leonardo*), antiquaire italien, natif de Sienne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle; le pape Alexandre VII lui donna la charge d'inquisiteur ou d'examinateur des antiques dans tout le pays latin. On a de lui deux ouvrages rares et estimés; le premier a pour titre : *la Sicilia di Filippe Paruta, descritta con medaglie, con la Giunta di Lionardo Agostini;* Rome, 1649, in-fol. Ce n'est qu'une nouvelle édition de l'ouvrage que Paruta avait publié à Palerme en 1612, in-fol., sous ce titre : *Della Sicilia di Filippo Paruta, descritta con medaglie, parta prima*. Cette première partie, qui est devenue très-rare, ne contenait que la représentation gravée des médailles : leur explication devait suivre dans une seconde partie qui n'a jamais paru. Agostini a employé les mêmes planches qui avaient servi à Paruta; il a augmenté d'environ quatre cents médailles le nombre de celles qui étaient dans la première édition, mais il n'y a pas non plus ajouté d'explications. Après sa mort, les planches de Paruta ayant passé dans les mains d'un libraire nommé Marc Maier, celui-ci donna à Lyon, en 1697, une nouvelle édition in-fol. du même ouvrage, sous ce titre : *la Sicilia di Filippo Paruta, descritta con medaglie, e ristampata con aggiunta di Lionardo Agostini, hora in miglior ordine disposta da Marco Maier, arrichita d'una descrizione compendiosa di quella famosa isola*, etc.; mais, malgré ces explications, et les détails historiques ajoutés par l'éditeur, cette édition est beaucoup moins estimée que celles de Paruta et d'Agostini. L'édition la meilleure et la plus complète est celle que Sigebert Havercamp en a faite en latin à Leyde, 1723, en 3 volumes in-fol., avec des commentaires où il y a des recherches utiles; ces trois volumes forment les 6e, 7e et 8e du *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Siciliæ*, de Jean-George Grævius et Pierre Burmann. Le second ouvrage d'Agostini est intitulé *le Gemme antiche figurate di Leonardo Agostini, con le annotazioni del sig. Gio.-Pietro Bellori*, première partie, Rome, 1636 et 1657, in-4°; seconde partie, Rome, 1670, in-4°. Les deux parties ont été réimprimées ensemble à Rome, en deux volumes in-4°, en 1686. En 1702, Dominique de Rossi en donna une édition augmentée, qui fut aussi imprimée à Rome en deux volumes in-4°; et en 1707 il en parut dans la même ville une quatrième en quatre volumes grand in-4°, publiée, avec une foule d'additions, par Paul-Alexandre Maffei, sous ce titre : *Gemme antiche figurate, date in luce da Domenico de Rossi, colle sposizioni di Paolo-Alessandro Maffei*, etc. Quoique cette édition soit beaucoup plus considérable que les précédentes, la première est celle que l'on estime le plus, à cause de la beauté des dessins dont elle est ornée. L'ouvrage d'Agostini a été traduit en latin par Jacques Gronovius, qui y a ajouté une savante préface : cette traduction a été publiée à Amsterdam, 1685, in-4°; elle a été réimprimée à Franeker en 1694, in-4°.

Millin, dans la *Biogr. universelle*. — Gandellini, *Notize istoriche degli tagliatori*, I, 2. — Rossi, *Spiegazione di una raccolta di gemme incise*, I, p. IX. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 214.

· **AGOSTINI** (*Michel*), agronome espagnol, né vers 1560 à Bañolas près de Girona, mort vers 1630. Il fut pour l'Espagne ce qu'Olivier de Serres avait été pour la France. Après avoir

servi avec distinction dans l'ordre de Malte, il obtint le prieuré de Saint-Jean de Perpignan, s'y livra avec soin à la culture de ses terres, et publia les résultats de ses observations, d'abord en dialecte catalan en 1626, puis en castillan, sous le titre : *Libro de los segretos de agricultura, casa de campo y pastoril;* Perpignan, 1626, in-4°, avec fig. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois; l'édition la plus estimée est celle de Madrid, 1781, in-4°. On trouve à la fin une table des termes d'agriculture en six langues.

Ersch et Gruber, *Encyclop. allemande.*

AGOSTINI (*Nicolas degli*), poëte vénitien du seizième siècle. On a de lui : 1° un poëme en octaves, sur les succès des guerres d'Italie depuis 1509 jusqu'en 1521, ouvrage que Tiraboschi range parmi ceux qui n'ont rien de poétique que la mesure des vers; — 2° un poëme en trois chants, intitulé *lo Innamoramento di Lancilotto e di Ginevra;* — 3° trois livres qui font suite au *Roland amoureux*, du Boïardo; — 4° une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, inférieure à celle de l'Anguillara.

Zeno, *Note alla Biblioteca dell' eloquenza italiana, di Fontanini.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.*

AGOSTINO (*Antonio*). *Voy.* AUGUSTIN.

AGOSTINO et **ANGOLO** ou **ANGELO**, deux frères sculpteurs et architectes, nés à Sienne vers le milieu du treizième siècle. Ils eurent pour maître Giovanni, célèbre architecte pisan, qu'ils aidèrent dans l'exécution de ses importants travaux. En 1317, ils furent nommés architectes de leur ville natale, où ils construisirent, sur leurs propres dessins, la porte Romaine, la porte Tufi, l'église et le couvent de Saint-François. A Orviette ils décorèrent de leurs sculptures la façade de l'église de Sainte-Marie, et exécutèrent, sur les dessins de Giotto, le tombeau de Guido, évêque d'Arezzo, un des plus beaux monuments du quatorzième siècle. Ils moururent tous deux à peu d'années d'intervalle.

Vasari, *Vite dei pittori, scultori ed architetti,* etc. — *Serie degli Uomini i piu illustri in pittura, scultura ed architectura;* supplément de 1776.

AGOSTINO ou **AUGUSTIN**, connu sous le nom de *Carnerio,* imprimeur italien de la fin du quinzième siècle. Il exerça son art à Ferrare, et fit paraître une édition d'Horace, un Saint-Augustin, et les *Vite di SS. Padri*, les *Métamorphoses* d'Ovide en 1474-1476.

Panzer, *Annales typographiques,* t. I et IV.

AGOSTINO (*Paolo*), compositeur de musique italien, né en 1593, mort à Rome vers 1650. Il fut maître de la chapelle pontificale de Saint-Pierre. Ses compositions de six à huit voix étaient fort goûtées dans le temps.

Laborde, *Essai sur la musique.* — Martini, *Saggio di contrapunto.* — Liberati, *Lettera scritta,* etc.

AGOUB (*Joseph*), littérateur, né au Caire le 18 mars 1795, mort à Marseille en octobre 1832. Il vint en France à l'âge de six ans, à la suite de l'armée française. En 1820, il fut nommé professeur de langue arabe au collége Louis-le-Grand à Paris, et publia plusieurs articles d'histoire, de critique, et des poésies, dans la *Revue encyclopédique,* dans le *Journal de la Société asiatique,* et dans le *Bulletin universel* de Férussac. En 1831 il fut destitué, et mourut de chagrin à Marseille. La plupart de ces articles ont été réunis et publiés en un vol. in-8°, à Paris, 1835.

Biographie des Contemporains.

AGOULT (*Guillaume* D'), poëte provençal, écrivait dans le douzième siècle, et mourut en 1181. Il composa, dit-on, des chansons fort réputées de son temps. Jehan de Notre-Dame lui attribue *la Maniera d'amar dal temps passa*, ouvrage perdu. Le même historien en fait un brave gentilhomme, un modèle de perfection, un enfant chéri des dames, remarquable par tous les agréments extérieurs, et surtout bien amoureux d'une princesse; il termine en rapportant l'extrait d'une chanson du moine de Montmajour, qui dit « que ce poëte entre les damoyselles estoit grandement desbordé en toutes ses actions. » Ses œuvres ne sont pas imprimées.

Nostradamus, *Histoire de Provence et vie des poëtes provençaux.* — Duverdier, la Croix du Maine, *Biblioth. franç.* — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours,* III, 92-106. — Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours,* t. IV, p. 212, 333-336; t. V, p. 202. — *Histoire littéraire de France,* t. XIX, p. 486-492, 1838.

AGOULT (*Charles-Constance-César-Loup-Joseph-Matthieu* D'), prélat français, né à Grenoble en 1747, mort à Paris le 21 juillet 1824. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et fut nommé évêque de Pamiers en 1787. Il émigra pendant la révolution et rentra en France en 1801, après avoir donné sa démission de son évêché. Ses goûts le portaient vers l'étude des sciences financière et commerciale. On a de lui, entre autres écrits : 1° *Projet d'une banque nationale;* Paris, 1815, br. in-4°; — 2° *Éclaircissement sur le projet d'une banque nationale,* etc.; Paris, 1816, broch. in-4°; — 3° *Des impôts indirects et des droits de consommation, ou essai sur l'origine et le système des impositions françaises;* Paris, 1817, in-8°; — 4° *Lettre à un jacobin, ou réflexions politiques sur la constitution d'Angleterre et la charte royale,* etc.; Paris, 1815, in-8°; — 5° *Conversation avec E. Burke, sur l'intérêt des puissances de l'Europe;* Paris, 1814, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.* — Le *Moniteur,* 1824, p. 1039.

AGOULT (*Antoine-Jean,* vicomte D'), général français, frère du précédent, né à Grenoble en 1750, mort à Paris le 9 avril 1828. Constamment attaché à la branche aînée des Bourbons, il en a partagé toutes les vicissitudes. Mousquetaire en 1768, il obtint, le 30 mars 1781, le brevet de sous-lieutenant des gardes du corps, et fut fait mestre de camp en 1783. Il émigra en 1791, et fit, sous le prince de Condé, cette

campagne de 1792, dont les premiers jours donnèrent aux royalistes de si trompeuses espérances. Agoult rejoignit ensuite Louis XVIII à Vérone, l'accompagna depuis en Allemagne, en Russie, en Angleterre, et revint en France avec ce prince, qui le nomma lieutenant général, et gouverneur du château de Saint-Cloud.

Biographie des Contemporains.

*AGOULT (*Marie de Flavigny*, comtesse D'), femme de lettres, connue sous le pseudonyme de Daniel Stern, naquit à Francfort-sur-le-Mein vers l'an 1800. Élevée en France sous les yeux de sa mère, fille d'un banquier allemand, la jeune Marie eut de bonne heure un goût prononcé pour les lettres et les arts. A la mort de son père, M[lle] de Flavigny fut mise en pension au couvent du Sacré-Cœur, où son âme s'imprégna de ce sentiment religieux qui, plus tard, se trouva mêlé aux situations dramatiques de ses ouvrages d'imagination. En 1827, Marie de Flavigny épousa le comte d'Agoult, et fit de fréquents voyages en Suisse, en Italie et en Allemagne. Ce fut à son retour à Paris, en 1840, que, sollicitée par ses amis, madame d'Agoult se décida à publier quelques articles littéraires, qui parurent sous le nom de Daniel Stern dans divers journaux. Un petit roman intitulé *Hervé*, dans la *Presse* de 1841; une série d'articles *Salon*, dans la *Presse* de 1842 à 1843; *Valentia*, ibid.; sur *Bettina d'Arnim*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1844; sur *Henri Heine*, ibid.; *Études politiques sur l'Allemagne*, dans la *Revue indépendante*, année 1847; *Lettres républicaines*, dans le *Courrier français*, année 1848. Outre ces fragments littéraires, on a de madame d'Agoult: *Nélida*, roman en 1 vol. in-8°, Paris, 1845; *Esquisses morales et politiques*, vol. in-8°, Paris, 1849; *Histoire de la révolution* de 1848, vol. in-8°, Paris, 1850. E. MOUCHOT.

AGOTY. *Voy.* GAUTHIER D'AGOTY.

AGRÆUS (*Claude-Jean*), jurisconsulte suédois du dix-septième siècle. On a de lui: *Leges sudromanicæ et wesmanicæ, ex antiquis archivi regii cod. descriptæ, et ad leges regni suetici reliquas collatæ;* Stockholm, 1666, in-4°.

AGRAIN (*Eustache* D'), connétable et vice-roi de Jérusalem pendant la première croisade. Il était originaire d'une famille noble du Vivarais; il partit, en 1096, pour la terre sainte avec Raymond, comte de Toulouse. Ses exploits lui valurent, outre la vice-royauté de Jérusalem, la principauté de Sidon et de Césarée, qu'il transmit à ses enfants. Il fut surnommé *l'Épée et le Bouclier de la Palestine*. Voyez RAYMOND et BAUDOIN.

Michaud, *Histoire des Croisades.*

AGRAIN (*Hugues* D'), petit-fils du précédent, se fit, selon Guillaume de Tyr, remarquer dans une ambassade au Caire, où il parvint, en 1182, à conclure un traité de paix avec le khalife.

Michaud, *Histoire des Croisades.*

* AGRATE (*Marco-Ferrerio*), sculpteur italien, vivait vers la fin du quinzième siècle. Son chef-d'œuvre est la fameuse statue en marbre de saint Barthélemy écorché, dans la cathédrale de Milan. Les formes anatomiques y sont rigoureusement observées.

Cicognara, *Storia della scultura.*

AGRAULE (*Agraulos*), fille de Cécrops et d'Agraule ou Aglaure, fille d'Actée. Cette célèbre Athénienne, sur laquelle les anciens auteurs varient dans leurs récits, s'offrit en holocauste pour amener la fin d'une longue guerre. Ses concitoyens lui élevèrent un temple, et nommèrent de son nom un des *dèmes* d'Athènes. Dans les *Agraulies*, les jeunes Athéniens juraient fidélité à la patrie sur son autel; à Chypre, on faisait des sacrifices humains en l'honneur de la même héroïne.

Apollodore. — Diodore.

AGRAZ (*Antoine*), savant, né à Palerme en 1640, mort en 1672. Il s'acquit par son savoir l'estime de Pierre d'Aragon, vice-roi de Naples, et de Clément IX. On a de lui un discours adressé au pape Clément X, au nom du roi d'Espagne Charles II (Rome, 1671), et un écrit intitulé *Donativum voluntarium politicum, diatriba;* Rome, 1672, in-4°. D'autres ouvrages sont restés manuscrits.

N. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, in-fol., 1672. — Appendix, p. 316. — *Bibliotheca Sicula*, I, 53. — Pirro, *Sicilia sacra*, p. 1056. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 220.

AGREDA (*Marie* D'), religieuse cordelière, supérieure du couvent de l'Immaculée Conception, à Agreda, en Espagne, naquit dans cette ville en 1602, et mourut le 24 mai 1665. Son nom de famille était Coronéla. Dans sa jeunesse elle eut des extases, et en fit part au roi Philippe IV. Une correspondance s'étant établie entre elle et le monarque, Coronéla en profita pour indisposer celui-ci contre son ministre Olivarès. Devenue religieuse et supérieure du monastère, elle continua d'avoir des visions; et ce fut dans l'une d'elles que Dieu, comme elle le rapporte elle-même, lui donna l'ordre d'écrire la vie de la sainte Vierge. Elle commença ce travail en 1637; mais un confesseur qui la dirigeait en l'absence de son confesseur ordinaire lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci, étant de retour, lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agreda lui obéit avec empressement; et le fruit de ses méditations, ou de ses rêveries, parut après sa mort, sous ce titre: *la mystique Cité de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abîme de la grâce de Dieu; Histoire divine de la très-sainte vierge Marie, mère de Dieu, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda*, et écrite par cette même sœur par ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs; Marseille, 1696. On trouva cette production tout écrite de sa main, avec une attestation que

tout ce qui y était contenu lui avait été révélé. La lecture en fut cependant défendue à Rome; et le père Crozet, récollet de Marseille, en ayant publié la première partie en français, la Sorbonne la censura très-vivement en 1696. L'ambassadeur d'Espagne près la cour de France fut chargé de demander officiellement, en 1699, la révocation du décret de la Sorbonne; mais il ne l'obtint pas. La traduction entière, faite par le P. Crozet, a paru à Bruxelles en 1715, 3 vol. in-4° ou 8 vol. in-12. — Bossuet a lui-même relevé les indécences de ce livre.

Dictionnaire de Bayle. — *Journal des Savants*, année 1696. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova.*

*AGREDA Y VARGAS (*Don Diégo*), littérateur espagnol, vivait à Madrid vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Novelas morales, utiles por sus documentos;* Valencia, 1620; et une traduction espagnole des *Amours de Clitophon et de Leucippe,* d'Achille Tatius. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGRESTA (*D. Apollinaire*), général de l'ordre de Saint-Basile à la fin du dix-septième siècle, a fait imprimer un *Psautier* grec et une *Liturgie* grecque à l'instar du Missel latin, pour l'usage des moines italo-grecs de l'ordre de Saint-Basile. On lui doit aussi la *Vie de saint Jean Thereste,* abbé archimandrite de l'ordre de Saint-Basile, dont il parut une seconde édition à Rome en 1677, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGRESTI (*Livio*), peintre d'histoire, travailla au Vatican par les ordres du pape Grégoire XIII; il mourut en 1580.

Baglione, *Vite de' pittori*, etc. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes*.

*AGRICIUS (*Censorius Atticus*), rhéteur et professeur de belles-lettres à Bordeaux vers l'an 370, s'acquit une grande réputation par son éloquence. On a de lui un traité ingénieux *sur la propriété et sur les différences des synonymes latins.*

Un autre Agricius a publié les ouvrages de grammaire d'Isidore de Séville et de quelques autres grammairiens anciens.

Bæhr, *Hist. de la litterature romaine.*

*AGRICIUS (*Matthias*), de Wittlich, ville de la Prusse, est auteur d'un *Éloge de l'Aurore,* imprimé à Trèves en 1588. Il prétend que l'aurore est le meilleur moment pour s'occuper d'affaires ou pour se livrer à l'étude. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGRICOLA (*Cnæus Julius*), né à Fréjus l'an 38 de J.-C., mort dans l'an 94, consul et général romain, immortalisé par son gendre Tacite. Petit-fils de deux procurateurs des Césars, fils d'un sénateur, Agricola fit ses études à Marseille, ses premières armes dans la Bretagne, et passa de l'enthousiasme de la philosophie à celui de la gloire militaire. Questeur intègre auprès d'un proconsul concussionnaire, tribun muet sous Néron, préteur religieux sous Galba, gouverneur chéri d'Aquitaine, et consul honoré sous Vespasien; lorsque ce dernier empereur commençait à rendre moins pénible pour les Romains la perte de leur liberté, Agricola fut envoyé chez ces Bretons à qui Jules César avait voulu ravir la leur, et qui la défendaient depuis cinquante ans avec une opiniâtreté indomptable.

Il était dans la mission d'Agricola de subjuguer les Bretons, et dans son cœur de les civiliser : il réussit à l'un et à l'autre. Voulant signaler son arrivée par un début qui tout à la fois frappât l'esprit de ces différentes peuplades et relevât le courage de sa propre armée, il courut en plein hiver contre les Ordoriques, qui venaient d'exterminer une division de cavalerie romaine, entraîna ses troupes qui hésitaient, en marchant partout à leur tête; gravit les montagnes, atteignit les insurgés, les tailla en pièces, revint conquérir à la nage l'île de Mona, dont les habitants, le voyant sans vaisseaux, n'avaient pas même songé à se défendre contre une agression de sa part. Pendant six campagnes, Agricola marcha de succès en succès, poussant toujours les barbares devant lui, employant les étés à soumettre de nouvelles nations, les hivers à instruire dans les arts de la paix ceux que le sort de la guerre avait mis en son pouvoir, et à se concilier, par la justice de son gouvernement, ceux qu'avait domptés la force de son bras. Parvenu aux deux golfes et à la langue de terre qui sépare la Bretagne de l'Écosse, appelée alors Calédonie, il osa le premier traverser ces golfes sur un navire, borda les deux rivages de ses flottes, occupa le défilé par ses troupes; et les barbares, qui avaient toujours reculé, emmenant avec eux leurs familles, leurs trésors, leur bétail, se virent enfermés, pour ainsi dire, dans une seconde île. Alors le désespoir vint ranimer le courage de ces fiers Bretons, qui n'avaient plus à choisir qu'entre la vengeance et les fers, et qui aimaient mieux mourir que servir.

L'issue de la sixième campagne fut indécise; et, dès l'ouverture de la septième, d'un côté Galgacus à la tête d'une multitude innombrable rassemblée de tous les cantons de la Bretagne, de la Calédonie, de l'Hibernie; de l'autre, Agricola conduisant une armée où des Bretons soumis s'étaient déjà mêlés aux Romains vainqueurs, se trouvèrent en présence, impatients de décider cette grande lutte. Cette fois encore les Romains l'emportèrent, non par l'ascendant d'une bravoure supérieure à celle de leurs adversaires, mais par l'avantage que la discipline donne toujours à une valeur exercée sur une intrépidité aveugle, et aux mouvements mécaniques des corps sur les plus nobles transports du cœur humain. Tacite nous peint en traits de feu, à côté de la joie et du butin des vainqueurs, la désolation et la misère des vaincus, errant tous à l'aventure, hommes et femmes, confondant leurs lamentations, traînant leurs blessés, s'ap-

pelant les uns les autres, abandonnant leurs maisons en y mettant eux-mêmes le feu ; les pères et les époux allant et revenant de la rage à l'abattement, et de l'abattement à la rage, à l'aspect de leurs enfants et de leurs femmes; plusieurs même les massacrant par une espèce de pitié. Alors Agricola fut le triomphateur de la Bretagne, de la Calédonie, de toutes les îles Orcades. Il se disposait à être celui de l'Hibernie. Un des rois de cette île, chassé de ses États par une espèce de sédition (on croit que c'est le *Thuathal Téachmar* des chroniques irlandaises), était venu implorer le secours du gouverneur romain, et Agricola le retenait près de lui, dit Tacite, sous le voile de l'amitié, avec le projet d'en faire l'instrument d'une nouvelle conquête; mais Vespasien n'étant plus, Domitien, monté sur le trône du monde, fut jaloux des victoires d'Agricola. Forcé de le louer en public, il lui envoya l'ordre secret de revenir, et de rentrer dans Rome pendant la nuit. Un froid embrassement, un silence ténébreux décélèrent l'âme de tyran dès sa première entrevue avec le vainqueur de la Bretagne. Ni la profonde sagesse d'Agricola, ni sa vie retirée, ni le sacrifice qu'il avait fait sans murmurer des honneurs du triomphe, ni le refus qu'il y joignit du gouvernement qui lui appartenait de droit, ni la candeur avec laquelle il se justifia de plusieurs accusations intentées contre lui, rien ne put le sauver de la mort. Il était âgé de cinquante-six ans. Son père avait été tué par l'ordre de Caligula, sa mère massacrée par les satellites d'Othon; et l'opinion générale fut qu'il avait été empoisonné par Domitien, qui n'en parut pas moins les yeux baignés de larmes au milieu du deuil public, « désormais en repos sur l'objet de sa haine, dit Tacite, et cachant mieux la joie par la crainte. » On ouvrit le testament du défunt : Domitien s'y trouva institué cohéritier avec le plus tendre des fils et la meilleure des femmes; on le vit s'en réjouir comme d'un honneur et d'un hommage. « Les adulations continuelles l'avaient fait arriver à ce degré d'aveuglement et de corruption, qu'il ignorait que les bons pères n'appellent à leur succession que les mauvais princes. » — « O Agricola ! s'écrie le sublime historien de ce grand homme, heureux par l'éclat de la vie, tu le fus encore par l'époque de la mort. Tu n'as pas vu les portes du sénat assiégées, les sénateurs investis de soldats, tous ces consulaires enveloppés dans le même massacre, tous ces illustres Romains exilés et fugitifs! »

Tacite, *Jul. Agricolæ Vita.* — Lally-Tolendal, dans la *Biogr. univers.*

*AGRICOLA (*Alexandre*), nom sous lequel, d'après Fabricius, Pierre Burmann publia, en 1723, son ouvrage sur la littérature des Scythes : *Sapientia hyperborealis.*

*AGRICOLA (*Barthélemy*), jurisconsulte allemand, a publié en 1619 un ouvrage ayant pour titre : *Symbolum Pythagoricum*, dans lequel il traite des causes des malheurs et des changements dans les empires. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGRICOLA (*Éméran-Guillaume*), antiquaire allemand du dix-septième siècle. Il publia à Ratisbonne, en 1680, une *Dissertation historique sur le Mars des Assyriens et des Égyptiens*, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGRICOLA (*François*), théologien allemand, naquit à Lunen vers le milieu du seizième siècle, près d'Aldenhoven, dans le duché de Juliers, et mourut à Sittard en 1621. Il fut d'abord pasteur de l'église de Rödingen, puis chanoine de celle de Sittard. Homme d'une vaste érudition, il passa une partie de sa vie à réfuter les doctrines des novateurs de son siècle. On a de lui : 1° *De cultu ac veneratione Sanctorum ;* Colon., 1580; — 2° *De reliquis Sanctorum;* ibid., 1581; — 3° *De conjugio et cælibatu Sacerdotum;* ibid., 1581; — 4° *Appendix ad Pet. de Soto, de institutione sacerdotum;* Lugd., 1587; — 5° *De verbo Dei scripto et non scripto, antithesis adversus hæreticos;* Leodii, 1597; — 6° *Tractatus de primatu sancti Petri apostoli et successorum ejus Romanorum Pontificum,* Coloniæ; — 7° *De vero Deo et Christo, contra falsum Deum et Pseudo-Christum novatorum hujus sæculi, libri III;* Col., 1605; — 8° *Attestatio ex Patribus Petrum fuisse Romæ et Romanos ad fidem convertisse;* ibid., 1605; — 9° *Propugnaculum fidei, sive defensio honoris divini et sanctorum contra hæreses hujus sæculi;* ibid., 1614. E. D.

Valerius Andreas, *Bibliotheca Belgica.* — Jo.-Fr. Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Sweerts, *Athenæ Belgicæ.*

AGRICOLA (*George*), savant allemand, dont le véritable nom était *Landmann.* Il naquit à Glochau en Saxe le 24 mars 1494, et mourut à Chemnitz en 1555. Il étudia d'abord à Leipzig, puis en Italie, qui était alors la patrie des sciences et des lettres. Il revint ensuite exercer la médecine à Joachimsthal en Bohême; mais il se livra bientôt à son goût dominant pour la métallurgie. Il alla à Chemnitz, près des riches minières de l'électeur de Saxe : en visitant ces mines et en s'entretenant familièrement avec les mineurs, il acquit une connaissance parfaite de tous les procédés relatifs à l'exploitation des métaux. Ce fut en vain qu'il assura alors aux ducs de Saxe que la portion souterraine de leurs États valait mieux que la superficie; il en fut peu secouru, et employa tout son bien à ses savantes recherches. Agricola mourut à l'âge de soixante et un ans. Les luthériens, auxquels il s'était montré opposé, laissèrent cinq jours son corps sans sépulture.

Parmi ses nombreux ouvrages, on doit principalement distinguer ses douze livres *De re metallica;* il y expose les diverses opérations propres

à l'exploitation des mines, les machines qu'on y emploie, avec une synonymie des expressions grecques et latines relatives à cette science, et beaucoup de planches qui éclaircissent le texte. Ce livre fut imprimé à Bâle, 1546, 1556, 1558, 1561, 1621, 1657, in-fol., et plusieurs fois in-8°. Il contient en outre les traités suivants: *De animantibus subterraneis*, imprimé séparément, Bâle, 1549, in-8°; cinq livres *De ortu et causis subterraneorum* (qui ne se trouvent pas dans les quatre premières éditions); quatre livres *De natura eorum quæ effluunt e terra;* dix *De natura fossilium;* deux *De veteribus et novis metallis;* et un dialogue *de Re metallica.* Agricola a aussi publié, à Bâle, cinq livres *De mensuris et ponderibus Romanorum et Græcorum,* 1550, in-fol.; 1553, in-4°. Nous avons encore sous son nom un traité *De lapide philosophico;* Cologne, 1531, 1534, in-12.

George Agricola est le premier minéralogiste du seizième siècle. Il est en minéralogie ce que fut Conrad Gesner en zoologie. La partie chimique et principalement docimastique de la métallurgie est déjà traitée dans son livre avec beaucoup de soin, et même a été peu perfectionnée depuis jusqu'à la fin du dix-huitième siècle: on voit qu'il connaissait les auteurs classiques, les alchimistes grecs, et même beaucoup de manuscrits. Cependant il croyait encore aux esprits follets, auxquels les mineurs attribuent les effets des mofettes ou exhalaisons dangereuses qui les tourmentent dans les mines.

Cuvier, dans la *Biogr. Universelle.* — Gesner, *Bibl.* — De Thou, *Hist.*, liv. XVI. — Van der Linden, de *Script. medic.* — A.-D. Richter, *Vita Georgii Agricolæ;* Annab., 1755. — F.-L. Becher, *Die Mineralogen (Geo.-Agricola) im sechzehnten, und A. G. Werner im neunzehnten Jahrhundert*, etc.; Freiberg, 1829, in-8. — Adam, *Vita medicorum germanorum.*

AGRICOLA (*George-André*), médecin et philosophe, né à Ratisbonne en 1672, mort en 1738. Il se livra à l'étude de la botanique, et se rendit célèbre par les découvertes qu'il prétendait avoir faites dans la multiplication des végétaux. Il annonça une nouvelle méthode de produire avec des branches, des feuilles ou des fleurs, des arbres tout formés. « Une heure, disait-il, seulement doit suffire pour effectuer cette prodigieuse merveille. » Ses seuls agents devaient être le feu, et ce qu'il appelait la *momie* végétale. Il ne voulait communiquer son secret qu'à cent soixante personnes qui devaient s'engager par serment à ne point le révéler. Chacune de ces personnes devait payer vingt-cinq florins. Son livre écrit en langue allemande, intitulé *Essai inouï et cependant fondé dans la nature et sur la raison, concernant la multiplication des arbres, arbrisseaux et plantes* (Ratisbonne, 1716 et 1717, 2 vol. in-fol.), a fait beaucoup de bruit en Allemagne. Il fut traduit en français sous le titre: *Agriculture parfaite, ou Nouvelle découverte,* etc.; Amsterdam, 1720, 2 vol. in-8°. L'auteur indique plusieurs moyens ingénieux pour perfectionner la greffe, et soutient que des arbres plantés en terre la racine en haut doivent pousser des branches du côté des racines, et des racines du côté des branches.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.*

***AGRICOLA** (*George-Louis*), musicien allemand, né le 25 octobre 1643 à Grossen-Furra, village près de Sondershausen, mort en 1676. Il étudia à Eisenach et à Leipzig, et devint maître de chapelle du duc de Saxe-Gotha. Il composa un grand nombre de sonates et de mélodies sacrées, publiées en 1675.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

***AGRICOLA** (*Ignace*), jésuite allemand, écrivit, en 1727 et 1729, les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Société de Jésus dans l'Allemagne supérieure.* Cet ouvrage fut terminé par Adam Flotte en 1734. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGRICOLA** (*Jean*), médecin allemand, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il était natif du palatinat de Bavière, professeur de médecine et de chirurgie à Leipzig. On a de lui des préceptes de chirurgie (en allemand); Leipzig, 1659, vol. in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGRICOLA (*Jean*), surnommé *Islebius*, un des écrivains allemands les plus distingués au seizième siècle, l'un des champions de la réforme, et pendant longtemps l'ami intime de Luther et de Mélanchthon. — Jean Schneider ou Schnitter (car c'est là le vrai nom d'Agricola) naquit à Eisleben, patrie de Luther, le 20 avril 1492, et mourut à Berlin le 22 septembre 1566. Après avoir acquis à l'école de sa ville natale les fondements d'une instruction solide, il alla à l'université de Wittemberg, où Luther devint son principal maître et le prit en affection. Érudit comme il l'était dès lors, le jeune homme ne put garder un nom vulgaire, et, suivant l'usage de son temps, il le remplaça par celui d'Agricola, avec l'épithète d'*Islebius* (*magister Islebius, maître d'Eisleben*), pour se distinguer de ses nombreux homonymes. Des progrès rapides durent couronner ses efforts, puisqu'il figurait déjà comme collègue de son maître à l'époque où celui-ci ébranla le catholicisme en affichant ses thèses contre les indulgences de Tetzel. Dans la lutte qui suivit ce premier pas, Luther n'eut pas de plus chaud partisan que le jeune Agricola, casuiste exercé et savant exégète. Celui-ci défendit la cause de la réforme dans la chaire et dans ses écrits, et assista Luther et Mélanchthon au premier colloque religieux qui eut lieu en 1519 à Leipzig. Dans la suite il examina et signa les articles de Smalkalde, et fut l'un des principaux défenseurs de l'*Interim* d'Augsbourg, tentative d'une conciliation entre les deux partis, dont ni l'un ni l'autre ne lui surent gré. Agricola était alors directeur du consistoire général électoral de Brandebourg, et achevait d'établir la réforme dans ce pays. Après avoir été

envoyé par Luther à Francfort-sur-le-Mein en 1525 pour y répandre les doctrines nouvelles, il accepta les fonctions de ministre dans sa ville natale, et revint en 1537 à Wittemberg, où, à la suite de l'exposé de ses opinions relativement à la *loi* (*nomos*), dont il combattait l'influence sur le renouvellement moral de l'homme, il rompit en visière avec Luther et Mélanchthon, et brava les injonctions intolérantes de l'autorité. Il échappa ensuite aux poursuites dont il était devenu l'objet, en acceptant les offres de Joachim II, électeur de Brandebourg. Après une carrière des plus orageuses, dans laquelle il était soutenu par une grande mobilité de caractère et une ambition qu'il ne pouvait entièrement dissimuler, Agricola mourut avant que son *antinomisme* eût pu s'accréditer, et au milieu des vives querelles qu'il entretenait avec des théologiens de tous les pays. Il se vantait *d'avoir ouvert une grande et large fenêtre à l'Évangile; d'avoir amené à la réforme le pape, et converti au luthéranisme l'empereur.* — Ses nombreux écrits n'ont pas seulement pour objet la théologie : on a aussi de lui quelques cantiques et une excellente collection de proverbes allemands, qui sont un des monuments de la langue; la meilleure édition de ces proverbes parut à Wittemberg en 1592, sous le titre : *Sieben hundert und funfzig deutsche Sprüchwörter.*

Jean Agricola a souvent été confondu avec Étienne Agricola (mort en 1547), qui fut aussi un des premiers soutiens de la réforme de Luther, et avec Jean Agricola de Spremberg, également contemporain, et comme lui théologien saxon et poëte sacré. Ce dernier fut quelque temps secrétaire de Luther. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

De Thou, *Hist.*, liv. V. — Sleidan, *in Comment.*, liv. XII. — Melchior Adam, *in Vit. German. Theol.* — Sponde, *in Annal.* — B. Kortes, *In Agricola aus Eisleben*, etc.; Altona, 1817, in-8°. — Ersch et Gruber, *Encyclop. allemande.* — Unger, *Dissertatio de Johann. Agricola;* Lips., 1732, in-4°.

AGRICOLA (*Jean-Ammonius*), médecin allemand, né vers le commencement du seizième siècle, mort à Ingolstadt en 1570. Attaché aux doctrines des anciens, il mit en ordre les *Aphorismes d'Hippocrate,* et publia des commentaires sur quelques livres de Galien. Outre ces ouvrages, il a encore publié : *Scholia copiosa in therapeuticam methodum Galeni;* Augustæ Vindelicorum, 1534, in-8°; — *Hippocratis Coi medicinæ et medicorum omnium principis, aphorismorum et sententiarum medicarum libri VIII. Accedit liber sextus epidemiorum Hippocratis ex translatione Leonardi Fuchsii eodem ordine, atque etiam difficiliorum locorum brevibus expositiunculis atque annotatiunculis enarratus;* Ingolstadt, 1537, in-4°; — *In Galeni libros sex de locis affectis commentarii*; Nuremberg, 1538, in-4°; — *Medicinæ herbariæ libri duo, quorum primus habet herbas hujus sæculi medicis communes cum veteribus. Dioscoride, videlicet Galeno, Oribasio, Paulo, Aëtio, Plinio, et horum similibus. Secundus fere a recentibus medicis inventas continet herbas, atque alias quasdam præclaras medicinas, ut quæ post Galenum vel investigatæ sunt, vel in usum medicum pervenerunt;* Bâle, 1539, in-12; — *In artem medicinalem Galeni commentarii;* ibidem, 1541, in-8°; — *Annotatiunculæ in librum Nicolai Alexandrini de compositione medicamentorum;* Ingolstadt, 1541, in-4°.

Manget, *Bibliotheca scrip. medic.* — *Biographie médicale.* — Callisen, *Dict. des écrivains de méd.* (Allem.)

AGRICOLA (*Jean-Frédéric*), savant musicien allemand, né à Dobitschen (duché d'Altenbourg) en 1720, mort à Berlin le 12 novembre 1774. Il était disciple du célèbre Jean-Sébastien Bach, et devint directeur de la chapelle royale après la mort de Graun. Les opéras d'*Achille* et d'*Iphigénie* sont une preuve de ses talents et de ses grandes connaissances. Il passait dans son temps pour le meilleur organiste à Berlin, et le meilleur chanteur d'Allemagne.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Rellstab, *État de la musique à Berlin.*

***AGRICOLA** (*Jean-George*), médecin allemand, natif d'Amberg (Bavière), vivait vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui des recherches curieuses sur *la nature et les propriétés du cerf et son usage en médecine* (en allemand); Amberg, 1617, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGRICOLA** (*Magnus*), savant bénédictin, né à Augsbourg le 11 septembre 1640, mort le 23 avril 1708. Il fut professeur de philosophie à l'université de Salzbourg, et se retira dans le cloître de Saint-Ulrich, où il mourut. On a de lui : *Sententiæ philosophicæ IV libellis comprehensæ*, 1671; — *Quæstiones naturales mixtæ de principiis ex lib. I et II physicorum*, 1674; — *Tractatus de artibus humanis.*

Oesterreichisches Biogr. Lexicon; Vienne, 1851.

***AGRICOLA** (*Martin*), musicien du seizième siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Musica instrumentalis germanica;* Wittemberg, in-8°, 1545.

Forkel, *Litteratur der Musik.* — Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

AGRICOLA (*Michel*), savant suédois, né en Finlande vers le commencement du seizième siècle, mort en 1557. Il étudia la théologie sous Luther à l'université de Wittemberg. Gustave Ier le nomma évêque d'Abo, et l'envoya prêcher le christianisme aux Lapons. Agricola a publié une traduction du Nouveau Testament en finnois; Stockholm, 1548.

Rhyzelius, *Episcoposcopia Sviogothica, eller en Sweagothisk sticht och Biskops-Chrönika*, I, 344, etc. — Justen, *Catalogus Episcoporum Finlandensium*, in Nettelblad's *Schwedisch Bibliothec.*, I, 86, etc. — Gezelius, *Biographiskt Lexicon öfver Svenske Man*, I, 10, etc. — Henderson, *Biblical Researches in Russia*, p. 7.

AGRICOLA (*Rodolphe*), philologue hollandais qui s'appelait d'abord *Rolef Huysmann*, né en 1443 à Bafflo près de Groningue, mort en 1485 à Heidelberg. Il doit être compté parmi les premiers qui contribuèrent à faire fleurir en Allemagne les études classiques. Il étudia à Louvain, sous Thomas à Kempis; puis, soutenu par des amis puissants, il alla à Paris, de là en Italie, et devint, à Ferrare et dans d'autres villes italiennes, élève de George de Trébisonde, de Théodore Gaza, de François Philadelphus et de Laurentius Valla. En revenant dans sa patrie il passa, en 1477, par Deventer : il y vit Érasme, alors âgé seulement de dix ans, et prédit qu'il deviendrait un grand homme. En 1478, on le nomma syndic à Groningue, qualité en laquelle il fut envoyé auprès de l'empereur Maximilien Ier. La réputation que son vaste savoir lui avait acquise fit qu'on lui offrit, de plusieurs côtés, des emplois importants dans l'enseignement. Mais ce ne fut que dans les dernières années de sa vie que l'évêque de Worms, Jean de Dalberg, son protecteur et son ami, le détermina à accepter une chaire de professeur de langues grecque et latine à Heidelberg, et à faire alternativement dans cette ville et à Worms des lectures sur les anciens classiques. Un désir passionné de revoir l'Italie l'y ramena en 1485, et il y termina sa vie la même année. Ses ouvrages, écrits en latin et composés de dissertations philosophiques et philologiques, ont paru à Cologne en 1539, en deux vol. in-4°, sous le titre : *R. Agricolæ Elucubrationes aliquot lectu dignissimæ*. Son traité intitulé *De inventione dialectica* a surtout fixé l'attention des contemporains d'Agricola. Agricola a le premier indiqué un moyen propre à enseigner méthodiquement aux sourds-muets l'art de parler. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Melchior Adam, *Vie des Philosophes*. — Valère Andrée, *Bibliothèque Belge*. — Paul Jove, *In Apparat*. — Vossius, l. III, *De hist. latina*. — Philippe Mélanchthon, *Orationes II, prior de vita Rud. Agricolæ, posterior de D. Augustino*; Witteb., 1539. — J.-Fri. Schoepperlin, *Dissertatio de Rud. Agricolæ, Frisii in elegantiores litteras promeritis*; Jen., 1753, in-4°. — T.-F. Tresling, *Vita et merita Rud. Agricolæ*; Groning., 1830.

AGRIPPA (*Ménénius*), consul romain vers l'an 502 avant J.-C., vainquit les Sabins et les Samnites, et triompha pour la première fois à Rome. Ce héros était éloquent, et ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'était retiré sur le mont Sacré : il le gagna par l'apologue suivant, des *membres du corps humain révoltés contre l'estomac:* « Les membres se plaignirent un jour « que l'estomac profitait de tout leur travail, et « qu'il ne faisait rien pour eux; ils lui refusèrent « leurs services. Mais une funeste expérience les « détrompa bientôt : ils perdirent leur force, et « tombèrent dans une langueur mortelle. » C'était l'image du peuple trop prévenu contre le sénat. Il sentit la justesse de l'application; mais, pour le rassurer davantage contre les entreprises du premier corps de l'État, Agrippa demanda pour lui cinq magistrats chargés de défendre les droits et la personne de chaque citoyen. On fit une loi qui rendit leur personne sacrée ; on déclara que si quelqu'un les frappait, il serait maudit, et que ses biens seraient consacrés à Cérès. Le meurtrier pouvait être tué sans forme de justice. Les tribuns du peuple n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte du sénat, ils ne pouvaient y entrer que par ordre des consuls. Leur pouvoir était renfermé presque dans l'enceinte de Rome; il leur était défendu de s'absenter de la ville : mais si un seul formait opposition contre un décret du sénat, son *veto* arrêtait tout. Tel fut le désintéressement d'Agrippa, qu'après avoir rempli les premières charges de la république, il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Ses funérailles furent faites aux dépens du trésor public, et le peuple fit donner une somme d'argent à ses enfants.

G. Hirsch, *Menenius Agrippa seditiosos plebejos Romanos e monti Sacro in Urbem revocans*; Altona, 1684, in-4°. — Denys d'Halicarnasse, V, 44; VI, 83, 96. — Tite-Live, II, 16, 32, 33. — Florus, I, 23. — Aurelius Victor, *De viris illust.*, 18. — Valerius Maximus, VIII, 9

AGRIPPA (*Marcus Vipsanius*), général romain, né l'an 64 avant J.-C., mort l'an 12 avant J.-C. Élevé avec Octave, qui prit ensuite le nom d'*Auguste*, il en reçut des marques de gratitude qui firent de lui le second personnage de l'empire. Agrippa commença sa carrière politique en accusant Cassius, lorsque, sur la demande d'Octave les assassins de César furent mis en jugement Après avoir été chargé de combattre Sextus, fils de Pompée, il se rendit dans la Gaule, dont i soumit les peuples, qui avaient essayé de secoue le joug des Romains. Il passa même le Rhin, à l'exemple de César, pour inspirer la terreur de ses armes aux peuples de la Germanie. Nomm ensuite commandant de la flotte, il défit Sextus Pompée dans une grande bataille navale Il dut principalement sa victoire à une machin de guerre qu'il inventa, et dont l'effet terribl fut de détruire presque tous les vaisseaux d Pompée. C'était ainsi qu'il préludait à cette journée d'Actium, qui décida du sort de l'empire. L supériorité des manœuvres d'Agrippa et l'inconcevable conduite d'Antoine assurèrent un triomphe complet à l'heureux Octave.

Cependant Agrippa n'hésita point à lui conseiller d'abdiquer, et de rétablir la république lorsque Auguste, devenu empereur, le consult à ce sujet, ainsi que Mécène. Rien n'est plu connu que cette conférence, qui a fourni à Corneille l'une des plus admirables scènes de *Cinna* En se déterminant à suivre le conseil de Mécène, qui s'accordait bien mieux avec ses sentiments secrets, Auguste n'en rendit pas moins justice à la franchise d'Agrippa. Pendant un voyag que l'empereur fit en Espagne, Agrippa, resté à Rome, orna cette ville de plusieurs monuments tels que le Portique et le temple de Neptune, le bains qui portèrent son nom, et le Panthéon qu subsiste encore. Auguste, attaqué d'une maladi grave, ne nomma point de successeur; mais i remit publiquement son anneau à Agrippa, et le

Romains en conclurent qu'il le désignait à leur choix. Nommé gouverneur de Syrie, Agrippa était déjà arrivé à Lesbos, lorsqu'il fut rappelé à Rome pour y exercer la dignité de gouverneur de la ville, qu'Auguste venait de créer spécialement pour lui. Quoique Agrippa eût épousé Marcella, nièce du prince, Auguste la lui fit répudier; et il lui donna pour femme sa propre fille Julie, si fameuse par ses déréglements. Mécène avait porté l'empereur à cette démarche, en lui disant : « Vous avez rendu Agrippa si puissant, qu'il faut ou le nommer votre gendre, ou le faire mourir. » Agrippa fut ensuite envoyé en Gaule pour arrêter les incursions des Germains qui avaient passé le Rhin, et il y commit d'affreux dégâts. Les Germains se retirèrent à son approche, et il alla ensuite attaquer les Cantabres. Il éprouva une vigoureuse résistance de la part de ce peuple, qui, depuis plus de deux siècles, bravait les armes de Rome. Cependant il parvint à le dompter, et un tel succès parut au sénat digne du triomphe. Agrippa eut la prudence de refuser cet honneur, pour ne pas exciter la jalousie d'Auguste. Il continua ensuite à multiplier dans la capitale de l'empire les établissements publics, et Rome lui dut surtout de magnifiques aqueducs, qui subsistent encore aujourd'hui.

A cette époque, Auguste, pour ôter tout espoir aux anciens partisans de la république, partagea en quelque sorte le pouvoir suprême avec Agrippa, qui se montra de plus en plus digne d'une si haute fortune. L'an 740 de Rome (14 avant J.-C.), il marcha en Orient, où Hérode, roi de Judée, seconda ses armes, qui furent partout victorieuses. Cette fois encore il refusa le triomphe, et attribua tous ses succès à l'empereur, sous les auspices duquel il avait combattu. Auguste prolongea pour cinq ans son autorité tribunitienne, et l'envoya contre les Pannoniens, qui, effrayés de son nom seul, se soumirent à toutes les conditions qu'il voulut leur imposer. Il était de retour en Italie, lorsqu'en traversant la Campanie il fut attaqué d'une maladie violente, qui le mit au tombeau en peu de jours. A la première nouvelle de sa maladie, Auguste quitta les jeux auxquels il assistait, pour se rendre auprès de son ami; mais il n'arriva que pour le pleurer. Sentant la perte qu'il venait de faire, il ordonna que le corps d'Agrippa fût transporté à Rome, se chargea de prononcer lui-même son oraison funèbre, et fit déposer ses restes dans son propre mausolée, près de ceux de Marcellus, l'an 742 de Rome. — Agrippa légua au peuple romain ses biens et ses jardins. Parmi les dons qu'il fit à Auguste, on remarque celui de la Chersonèse Taurique. Il laissa, de sa première femme Cœcilia Attica, une fille nommée Agrippine, qui épousa Tibère. Il n'eut point d'enfants de Marcella, sa seconde femme. Julie, qui fut la troisième, lui donna trois fils, Caïus, Lucius, Agrippa Posthumius, et deux filles, Julie et Agrippine, femme de Germanicus.

Durdent, dans la *Biograph. Universelle.* — Velléius Paterculus, *Hist.*, lib. II. — Suétone, *In August.* — Dion, liv. XLIX, LIII et LIV. — Pline, liv. III, IV, etc. — Josèphe, lib. XV et XVI, *Hist.* — Philon, *In Legat.*, 88. — Tite-Live, *Epitome*, 117-136. — G.-Chr. Gebauer, *Dissertatio de Marc. Vipsan. Agrippa;* Lips., 1717, in-4°. — P. Schr. Frandsen, *Marc. Vipsan. Agrippa; historische Untersuchung über dessen Leben und Wirken;* Alton., 1836.

AGRIPPA (*Caïus*), deuxième fils du précédent et de Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur avec Lucius Agrippa, son aîné. Le peuple romain offrit le consulat à ces deux enfants à l'âge de quatorze à quinze ans. Auguste leur permit seulement le titre de *consuls désignés*. Caïus s'étant rendu dans l'Arménie pour en chasser les Parthes, fut blessé d'un coup de poignard par Lullius, gouverneur de la ville d'Artagète. Le meurtrier fut mis à mort. Mais Caïus ne fit plus que languir depuis cet accident. Il termina ses jours dans la ville de Lymirne en Lycie, à peine âgé de vingt-quatre ans. Son tempérament le portait au plaisir; mais il savait combattre et gouverner. Sa douceur l'avait fait aimer des peuples d'Orient.

AGRIPPA le Jeune (*Marcus-Julius*), troisième fils de Vipsanius Agrippa, et frère du précédent, naquit en l'an 12 avant J.-C. Il fut adopté par Auguste, qui lui donna la robe virile à l'âge de dix-sept ans. Ayant tenu des propos très-indiscrets contre ce prince, son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel dans l'île de Planaise. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils. Ayant appris que l'empereur voulait, après huit ans d'exil, le rappeler auprès de lui, elle fit, dit-on, empoisonner son époux, et envoya, de concert avec Tibère, un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince fut surpris sans armes; il ne défendit pas moins sa vie, et ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de vingt-six ans.

Dion, lib. LII. — Tacite, *Annales*, l. I. — Suétone, *In Tiberio*.

AGRIPPA (*Hérode*), roi de Judée, né l'an 10 avant J.-C., mort en 44 après J.-C. Fils d'Aristobule et de Bérénice, fille d'Hérode, dit le Grand, il fut élevé à la cour d'Auguste, avec Drusus, fils de Tibère. Son goût pour la profusion le jeta dans des dépenses si excessives, qu'à la mort de Drusus il fut obligé de revenir en Judée. Il passa quelques années en un château de l'Idumée, dans une situation si misérable, qu'il se serait volontairement laissé mourir de faim, si sa femme Cypres, fille de Phasaël, et quelques-uns de ses amis ne fussent parvenus à lui rendre le courage. Il revint à Rome, où il s'attacha à Caligula, dont il eut l'imprudence de divulguer les intentions malveillantes à l'égard de l'empereur Tibère. Celui-ci le fit aussitôt charger de chaînes, mais il ne porta pas plus loin son ressentiment; et Hérode Agrippa vivait encore lorsque Caligula parvint à l'empire. Ce prince le fit sur-le-champ mettre en liberté, et lui donna une

chaîne d'or du même poids que les chaînes dont l'avait fait charger Tibère; il y joignit deux tétrarchies, avec le titre de roi. Un an après, Agrippa partit pour visiter son royaume. Prenant sa route par Alexandrie, il fit dans cette ville une entrée si pompeuse, qu'il excita l'envie des habitants, qui, toujours enclins à la raillerie, l'insultèrent par une procession satirique, où un mendiant faisait le personnage d'un roi juif. Agrippa et ses compatriotes, qui étaient en grand nombre dans la ville, en furent très-offensés; mais ils ne purent se venger, parce que Flaccus, gouverneur de la ville, n'aimait pas les Juifs. Il s'ensuivit dans Alexandrie une persécution violente contre ces derniers; mais Agrippa en ayant informé l'empereur, obtint le rappel de Flaccus.

Cependant Hérode Antipas voyait avec envie l'élévation de son beau-frère : il fit un voyage à Rome pour obtenir de semblables honneurs. Agrippa l'accusa d'avoir pris part à la conjuration de Séjan, le fit bannir, et se mit en possession de sa tétrarchie et de tous ses trésors. Agrippa se vit ensuite placé dans une situation critique à l'égard de Caligula. Ce tyran avait ordonné que son image fût adorée dans le sanctuaire même du temple de Jérusalem; mais les Juifs s'opposèrent avec tant d'énergie à cette profanation, que le gouverneur fut obligé de différer l'exécution de l'ordre de l'empereur, et de lui demander de plus amples instructions. Agrippa vint à Rome afin d'intercéder pour ses compatriotes, et se présenta devant Caligula au moment où il lisait la lettre du gouverneur. Il fut tellement frappé de la colère que sa vue causa à l'empereur, qu'il s'évanouit, et que l'on fut obligé de le porter à son palais. Là, il écrivit à Caligula une lettre très-humble, insérée dans les œuvres de Philon, et qui, jointe à une conduite très-adroite, apaisa pour le moment Caligula, qui fut assassiné l'an 41 de J.-C. Agrippa fut employé comme négociateur entre Claude et le sénat, et il contribua à faire prendre à Claude la résolution d'accepter l'empire. C'est du moins ce qu'affirme Josèphe; mais aucun auteur latin ne rapporte ce fait. Quoi qu'il en soit, Claude favorisa beaucoup Agrippa, non-seulement en confirmant les dons qu'il avait reçus de Caligula, mais en donnant à ses royaumes de Judée et de Samarie toute l'étendue qu'ils avaient eue sous Hérode le Grand. Il le décora des ornements consulaires; et, à sa prière, il accorda le petit royaume de Chalcis en Syrie à Hérode, frère et gendre du roi des Juifs. A cette époque, Agrippa fixa son séjour en Judée, et gouverna ses sujets avec douceur. En peu de temps, il déposa plusieurs grands prêtres. Les pratiques païennes qu'il mêlait aux cérémonies religieuses scandalisaient les Juifs; il donnait des combats de gladiateurs et d'autres spectacles dans le goût romain. Un certain Simon, austère partisan de la loi de Moïse, lui ayant fait à ce sujet, en public, de violents reproches, Agrippa le fit asseoir à côté de lui au théâtre, et, par des attentions flatteuses, adoucit tellement sa sévérité, qu'il le vit approuver toutes ses actions. Ce fut probablement pour complaire aux Juifs qu'il persécuta les chrétiens. On lui attribue le martyre de saint Jacques le Mineur, frère de saint Jean, et l'emprisonnement de saint Pierre. Il était à Césarée, avec une cour aussi nombreuse que brillante, pour y célébrer des jeux en l'honneur de Claude, lorsqu'il fit un discours aux députés de Tyr et de Sidon qui étaient venus solliciter sa faveur. Ces députés, et les autres vils flatteurs qui étaient présents, s'écrièrent que sa voix était celle d'un dieu et non d'un homme, adulation extravagante dont Agrippa parut touché. Presque dans le même temps il fut attaqué d'une maladie d'entrailles qui, au bout de cinq jours de souffrances, le fit mourir à l'âge de cinquante-quatre ans, et dans la septième année de son règne. Il laissa un fils et trois filles, dont l'aînée fut la fameuse Bérénice qui épousa Hérode.

Durdent, dans la *Biograph. Univ.* — Josèphe, *Antiq. judaïc.*, XVIII, 20. — *Bell. Jud.*, II, 8, chap. VIII. — Dion, LIX. — *Actes des Apôtres*, ch. XII. — Eusèbe, *Hist. ecclés.*, II, 10.

AGRIPPA, astronome de la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, célèbre par une observation astronomique qu'il fit sur la lune : étant en Bithynie, la quatrième année de la 217e olympiade (l'an de J.-C. 92), il constata que la lune était en conjonction avec les Pléiades. (*Voy.* l'*Almageste* de Ptolémée, liv. VII, c. III, p. 170 de l'éd. de Bâle, 1538.)

Biographie Univers.

AGRIPPA (*Camille*), né à Milan dans le seizième siècle, philosophe, mathématicien et surtout architecte. Arrivé à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, il y trouva les plus grands ingénieurs occupés à chercher le moyen de transporter une pyramide sur la place Saint-Pierre. Il médita sur cette entreprise; et après avoir trouvé le moyen le plus assuré pour en venir à bout, il le communiqua au public dans son *Trattado di transportar la guglia in su la piazza di San-Pietro;* in Roma, 1583, in-4°, fig. Ce traité est fort rare, mais moins encore que ses *Nuove invenzioni sopra il modo di navigare;* in Roma, 1593, in-4°. On lui doit encore *Trattado di scienzia d'arme;* Roma, 1553, in-4°, Venise, 1604, in-4°; et *Dialogi di venti;* Roma, 1584, in-4°. C'est le plus rare de tous ses ouvrages.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana.*

***AGRIPPA** (*Castor*), écrivain ecclésiastique, vivait vers 128, sous le règne d'Adrien, et combattait par ses écrits les opinions de l'hérésiarque Basilide. Aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous.

Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 7. — Saint Jérôme, *De Scriptoribus eccles.*

***AGRIPPA** (*Livio*), du duché de Montferrat, médecin et astrologue du seizième siècle. On connaît de lui un *Discours sur la nature et la complexion humaine*, publié à Naples en 1601,

réimprimé plusieurs fois depuis cette époque, et dont il existe une traduction française. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (*Henri-Cornélius*), philosophe cabalistique, né à Cologne le 14 septembre 1486, mort en 1535. Ce fut un des hommes les plus singuliers du seizième siècle, si riche en hommes extraordinaires. Comme Paracelse dont il était contemporain, Agrippa se plaisait à captiver le public par les innovations et les doctrines les plus étranges. On ne sait s'il faut le condamner comme un charlatan éhonté ou l'absoudre comme un fanatique convaincu. Sa vie aventureuse, mêlée de beaucoup de fables, était en harmonie avec ses paradoxes. Il suivit d'abord la carrière militaire, et servit pendant sept ans en Italie dans les armées de Maximilien Ier. Il étudia ensuite les langues anciennes, la médecine et la philosophie. En 1506 il vint en France, et occupa en 1509 une chaire d'hébreu à Dôle, où il se disputa avec les cordeliers. Banni de cette ville, il se rendit en Angleterre, et donna pendant quelques mois des leçons à Londres. En 1510, on le retrouve dans sa ville natale, à Cologne, enseignant la théologie. En 1511, il siége comme théologien à un concile tenu à Pise. Peu de temps après, il commente à Pavie les écrits d'Hermès Trismégiste, et professe à Turin en 1515. Trois ans après, on le voit à Metz remplir les fonctions de syndic et d'orateur; mais il fut bientôt obligé de quitter cette ville, parce qu'il avait défendu une jeune paysanne accusée de sorcellerie, et combattu l'opinion vulgaire qui donnait trois époux à sainte Anne. Après avoir séjourné à Fribourg, en Suisse et à Genève, il vint en 1524 exercer la médecine à Lyon, et obtint une pension de François Ier. Louise de Savoie, mère de ce roi, le prit pour son médecin. Mais il ne tarda pas à tomber en disgrâce pour avoir refusé à cette princesse de prédire par les moyens astrologiques le cours des affaires en France, tandis qu'il prédisait de nouveaux triomphes au connétable de Bourbon. Agrippa eut beau murmurer, il n'obtint pas même l'arriéré de sa pension. Il quitta Lyon et se rendit à Anvers, où en 1528 il se vit appelé tout à la fois par le roi d'Angleterre, par le chancelier de l'empereur et par Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Il préféra s'attacher au service de cette princesse, qui le fit nommer historiographe de Charles-Quint. Il se mit à remplir cette charge par la publication de l'*Histoire du gouvernement de Charles-Quint*, lorsque Marguerite, qui commençait déjà à être prévenue contre son protégé, vint à mourir. Il prononça l'oraison funèbre de cette princesse. Son ouvrage sur la *Vanité des sciences* lui attira de nombreux ennemis; et sa *Philosophie occulte* le fit accuser de magie. Agrippa redevint de nouveau vagabond, et en 1535 il alla mourir à Lyon ou à Grenoble, dans un hôpital ou dans la maison d'une personne charitable.

Bien qu'Agrippa eût témoigné beaucoup d'estime pour Luther et Mélanchthon, il n'avait point professé publiquement le protestantisme. Grand nombre d'auteurs l'ont accusé de magie. Selon Paul Jove, il avait un chien noir qui lui apprenait tout ce qui se passait dans le monde; et, au moment de mourir et pressé de se repentir, il ôta à ce chien un collier garni de clous qui formaient des inscriptions nécromantiques, et lui dit d'un ton affligé : « Va-t'en, malheureuse bête, qui es cause de ma perdition. » Agrippa mérita de ses contemporains le titre d'Hermès Trismégiste. Si les uns le maltraitent, les autres l'élèvent jusqu'au ciel. Jacques Gohori le place parmi les astres de son époque, *inter clarissima sui sæculi lumina;* et Louis Vives le nomme le miracle des lettres et l'amour des gens de bien, *litterarum litteratorumque omnium miraculum et amorem bonorum.* Il y a évidemment de part et d'autre beaucoup d'exagérations. On a fait ressortir toute l'originalité et le caractère antithétique de cet homme par ces mots : *Contemnit, scit, nescit, deflet, ridet, irascitur, insectatur, carpit omnia, ipse philosophus, dæmon, heros, deus et omnia.*

Les ouvrages imprimés d'Agrippa ont pour titre : 1° *De incertitudine scientiarum, declamatio invectiva;* Cologne, 1527, in-12; Paris, 1531, in-8°. Ce livre a eu beaucoup d'éditions, dont les sept premières seules n'ont pas été mutilées; il a été traduit en français (par Turquet, 1582, in-8°, et par Gueudeville, Leyde, 1726, 3 vol. in-12), en allemand, en anglais, en hollandais et en italien. L'auteur cherche à prouver qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour la vie des hommes et le salut de leurs âmes que les arts et les sciences. Quelques chapitres, qu'on a cités à tort comme autant de traités spéciaux, ont pour titre : 1° *De medicina in genere; De medicina operatrice; De pharmacopolia; Contra pestem antidota securissima; De chirurgia; De anatomistica; De veterinaria; De diætaria*, etc.; — 2° *De occulta philosophia, libri tres;* Anvers et Paris, 1531 : cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en français par le Vasseur; la Haye, 1727, 2 vol. in-8°; — 3° *De nobilitate et præcellentia fœminei sexus declamatio;* Anvers, 1529, in-8° : cet écrit, fait pour plaire à Marguerite d'Autriche, sœur de Charles-Quint, a été traduit en français par L. Vivant (1578, in-16), par Arnaudin (1715), par Gueudeville avec le *Traité sur l'incertitude des sciences*, et par Peyrard, sous le nom de Roetitg (Paris, 1803, in-12); — 4° *Commentaria in artem brevem Raymundi Lullii;* Cologne, 1533; — 5° *Orationes decem; De duplici coronatione Caroli V, apud Bononiam; Epigrammata;* Cologne, 1534, in-8°. Ces ouvrages ont été réunis et publiés à différentes reprises; l'édition la plus ancienne parut à Anvers, in-8°, en 1535. F. H.

Jean Wierus, *De magis*, c. v. — Naudé, *Apologie des*

grands hommes, etc., p. 427. — Friedrich-Wilhelm Sommer de Sommersberg, *Dissertatio de Henr.-Corn. Agrippa;* Lips., 1717, in-4°. — *Agrippæana oder Heinr. Corn. Agrippa's merkwürdiges Leben;* Lips., 1722, in-8°. — Paul Jove, in *Elog. doct. vir.* — Thevet, *Éloges des hommes illustres.* — Melchior Adam, in *Vit. germ. medic.* — Schelhorn, *Aménités littéraires.*

***AGRIPPIN**, évêque de Carthage vers l'an 217 de J.-C., soutenait qu'il fallait baptiser de nouveau ceux qui avaient reçu le baptême de la main des hérétiques. Ses disciples s'appelaient *agrippiniens*. C'étaient les précurseurs des anabaptistes.

Vincent de Lerins, *Commonit.*, c. IX. — Saint Augustin, lib. III, *De bapt.* — Saint Cyprien, ep. 71 et 73.

AGRIPPINE. Trois femmes romaines ont porté ce nom. Agrippine l'Ancienne, petite-fille de Pomponius Atticus, fut la première épouse de Tibère, qui, quoiqu'il l'aimât beaucoup et qu'il en eût un fils, se sépara d'elle lorsqu'il dut épouser Julie, fille d'Auguste et veuve d'Agrippa. Elle épousa ensuite Asinius Gallus, que Tibère, qui aimait toujours Agrippine, condamna à une prison perpétuelle. *Voy.* TIBÈRE.

Agrippine la Jeune, fille de Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, fut l'épouse de C. Germanicus. Femme héroïque et ornée de grandes vertus, elle accompagna son mari dans toutes ses campagnes; et l'ayant perdu par la violence, elle ne sut pas assez dissimuler son indignation ni contenir sa douleur (*Voy.* GERMANICUS). Tibère, qui la haïssait pour ses vertus et son crédit auprès du peuple, l'exila dans l'île de Pandataria, où elle finit volontairement ses jours par la faim, l'an 33 de J.-C. On a plusieurs statues antiques de ce personnage.

La troisième Agrippine, fille de cette dernière, épousa Domitius Ahenobarbus, qui la rendit mère de Néron. A la mort de Domitius, elle convola en secondes noces, et eut ensuite pour troisième époux C. Claudius, le frère de son père, qui l'épousa après Messaline. Elle passa pour une femme spirituelle, et d'une grande intelligence des affaires politiques; mais elle était d'une ambition sans bornes, intrigante, déréglée, et d'une cruauté extrême. Néron, qui après son avénement au trône, ne tarda pas à se lasser de ses manières impérieuses, la fit égorger l'an 59 après J.-C. (*Voy.* NÉRON). Elle était née dans la ville de Cologne, dont elle fit agrandir l'enceinte, et qu'elle fit appeler Colonia-Agrippina. [*Enc. des g. du m.*]

Tacite, *Annal.* — Dion Cassius, lib. LIX-LXI. — Élisabeth Hamilton, *Memoirs of the life of Agrippina, the wife of Germanicus;* Lond., 1800, 3 vol. in-12. — C. Burkhard, *Agrippina, des Marc.* (*Vipsanius*) *Agrippa Tochter, August's Enkelin in Germanien, im Orient und in Rom.;* Augsb., 1846, in-8°. — C.-H. Graun, *Dissertatio de Agrippina Neronis matre;* Witteb., 1681, in-4°. — Ferd.-Fr. Walbrat, *Agrippina Gemahlin des Claudius, Stifterin von Cöln;* Cöln, 1800, in-12.

AGRŒIUS ou **AGRÆIUS**, rhéteur dont parle Ausone, dans son livre intitulé *Commemoratio professorum Burdigalensium.* On lui attribue un livre *De orthographia, proprietate et differentia sermonis*, imprimé dans les recueils des anciens grammairiens, par Bonaventure Vulcanius, Bâle, 1577, in-fol.; par George Fabricius en 1595, et par Putschius, Hanau, 1605, in-4°.

Fabricius, *Biblioth. lat.*, III, 414. — Saxius, *Onomasticon Liter.*, I, 508.

***AGUADO** (*Alexandre-Marie*), célèbre banquier, né à Séville le 29 juin 1784, mort le 14 avril 1842, marquis *de las Marismas del Guadalquivir*. Originaire d'une famille juive portugaise, il embrassa de bonne heure la carrière militaire, et en 1810 il fut nommé colonel du premier régiment de lanciers et aide de camp du maréchal duc de Dalmatie, lors de l'occupation de l'Espagne par l'armée française. Après la bataille de Baylen, rentré en France avec son régiment, il partagea le sort de tous les régiments étrangers, qui par un décret impérial furent désarmés après la bataille de Leipzig. Il fut alors employé comme colonel attaché à la 11e division militaire. Lors de l'invasion de Bordeaux par les troupes anglaises, il revint à Paris, et obtint le commandement d'un régiment étranger qui devait s'embarquer pour les colonies françaises; mais il refusa cette mission, demanda son congé de réforme, et entreprit, en 1815, la carrière commerciale à Paris. Les relations puissantes de ses parents à Cadix, à la Havane et au Mexique lui donnèrent de grands avantages dans l'exportation des produits français, et pour la vente en France des denrées coloniales. Par suite de ses succès continus, il fut en 1823 nommé par le roi d'Espagne banquier du gouvernement à Paris et continua de l'être jusqu'en 1830. Pendant tout ce temps il ne cessa de recevoir des marques de la bienveillance de Ferdinand VII, qui lui f[it] concession d'un grand nombre de mines, et de la propriété de vastes terrains auxquels fu[t] attaché le titre de marquis de las Marismas. Devenu grand propriétaire en France, Aguad[o] se fit naturaliser en 1828, et remplit depuis les modestes fonctions de maire d'Ivry-sur-Seine, village qui lui doit de grands embellissements. Le pont de Ris, sur la Seine, a été construit à ses frais. Aguado fut un des principaux propriétaires des belles vignes de Château-Margaux, et d'une magnifique galerie de tableaux dont Gavarni [a] commencé à publier les dessins (*Galerie Aguado*, Paris, 1837-42, in-fol.). Aguado laissa en mourant une fortune que l'on estime à plus de 60 millions de francs. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Moniteur Universel, 1842.

***AGUADO** (*François* DE), jésuite espagnol, né en 1572 à Torrejon de Ardoz, mort le 17 janvier 1654. Parmi ses nombreux écrits théologiques on remarque: *Exortaciones varias doctrinales;* 1641, in-fol., Madrid.

Ribadeneira, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, p. 209. — Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. I, p. 397, édit. de 1783.

***AGUANI** (*Juvénal* D'), théologien allemand, originaire du Tyrol, vivait dans le dix-septième siècle. Il était de l'ordre des Capucins, et se f

une grande réputation par l'étendue de ses connaissances et par ses intrigues. On a de lui : 1° *Manuductio neophyti, seu clara et simplex instructio novelli religiosi;* Vienne, 1680, in-8°; — 2° *Necessaria defensio contra injustum aggressorem*, in-4° : c'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant hessois Scheibler, contre les miracles; — 3° *Salis intelligentiæ lumen indeficiens*, 1689, in-4°; — 4° *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4°; — 5° *Artis magna sciendi synopsis, seu mentis humanæ secundum commonitorium ad inveniendum et discurrendum*; Salzbourg, 1689, in-4°; — 6° *Theologia rationalis ad hominem et ex homine*, etc.; Vienne, 1703, in-4°.

Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*, avec le suppl. d'Adelung.

*AGUAS (*Juan* D'), théologien espagnol, vivait au dix-septième siècle. Il était chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse, et examinateur synodal de l'archevêché. On a de lui : *Por el origen y sucesos de los templos sedes catedrales, Alegacion historica, Apendice con notas y aplicacion por la catedralidad privativa del templo maximo metropolitano de Zaragoça;* en Zarag., 1668, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGUCCHIA (*Jean*), graveur du seizième siècle. On a de lui *la cathédrale de Milan*, et un *Portail*, grand morceau d'architecture.

Nagler, *Künstler-Lexicon*.

*AGUCCHIA (*Lactance*), mathématicien italien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui un ouvrage assez peu connu, sous le titre : *Il computista pagato per trovare in un subito il conto falto de qualunque pagamento;* Lodi, 1671, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGUERO (*Bartholomeo, Hidalgo* DE), médecin espagnol, né à Séville en 1531, mort le 5 janvier 1597. Il s'était fait une grande réputation dans le traitement des plaies. La crédulité du peuple lui attribua une puissance surnaturelle, et, longtemps après sa mort, les Sévillans, en prenant les armes, se recommandaient à Dieu et au docteur d'Aguero. On a de lui : *Tesoro de la verdadera cirugia, y via particular contra la commun opiñion;* Séville, 1684, in-fol. Ce recueil, publié par François-Ximénès Guillem, neveu de l'auteur, contient un ouvrage posthume : *Antidotarium generale;* — *Avisos de cirugia contra*, etc., 1584; *Respuesta a las propositiones que el licenciado Fragoso ensenna contra unos avisos*, etc.

Biographie médicale.

AGUERO (*Benoît-Emmanuel*), peintre espagnol, né à Madrid en 1626, mort en 1670. Élève de Jean-Baptiste del Mazo, Aguero était grand paysagiste, et très-correct dans les figures qu'il a dessinées. On voit plusieurs de ses œuvres dans le palais d'Aranjuez et dans celui de Buen-Retiro.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

AGUESSEAU (*Henri-François* D') (il signait *Daguesseau*), chancelier de France, né à Limoges le 27 novembre 1668, mort à Paris le 9 février 1751. Il manifesta dès l'enfance la plupart des qualités dont la réunion forme le grand homme. Son père (Henri d'Aguesseau, intendant de Bordeaux, qui inspira à Louis XIV la création de l'ordre de Saint-Louis), fut son premier instituteur et longtemps le seul. Les soins multipliés d'une intendance, loin de contrarier son zèle, servirent à ses plans d'éducation. Il réunissait dans ses voyages un petit nombre d'hommes de lettres autour de son fils, et transformait son carrosse en une espèce d'académie où des conférences animées, spirituelles, instructives, complétaient les connaissances du jeune Henri-François, et formaient son goût et son jugement. Ses progrès furent rapides. Il posséda bientôt le grec et le latin, apprit avec ardeur les mathématiques, la philosophie, l'éloquence, l'histoire, et commença à dix-sept ans l'étude de la vaste science du droit. Il en étudiait avec soin toutes les parties, et se trouva bientôt en mesure d'occuper avec distinction les postes les plus élevés de la magistrature. Il fut nommé à vingt-deux ans avocat du roi au Châtelet, et obtint, trois mois après, la place de troisième avocat général au parlement de Paris, place que Louis XIV venait de créer. L'éclat avec lequel d'Aguesseau débuta dans ce poste élevé justifia pleinement le choix du roi. Son avénement opéra, sous le rapport de l'éloquence judiciaire, une véritable révolution. Cette éloquence n'avait point suivi celle de la chaire dans ses perfectionnements et ses progrès. Les efforts d'Omer Talon l'avaient, à la vérité, dotée d'une force et d'une élévation inconnues avant lui; mais elle était encore livrée à toutes les traditions du mauvais goût qui avait marqué sa renaissance. Ce ne fut pas un médiocre sujet d'étonnement que l'apparition d'un orateur de vingt-deux ans, dont les discours, dignes des plus beaux modèles de l'antiquité, unissaient au charme de l'imagination, aux richesses de la science, à la noble simplicité du style, la force et l'autorité de la raison. Ces premiers essais de d'Aguesseau excitèrent une admiration universelle. Denis Talon, qui achevait dans l'une des présidences du parlement une carrière marquée par d'éclatants succès, s'écria qu'*il voudrait finir comme ce jeune homme commençait*.

Le 19 novembre 1700, d'Aguesseau succéda à la Briffe, procureur général au parlement. Cet office, plus important que celui d'avocat général, était loin pourtant d'offrir le même éclat. Le magistrat qui le remplissait ne portait la parole que dans quelques circonstances rares : l'exercice de la vindicte publique, la haute police, la surveillance des officiers inférieurs de la justice, celle des établissements de charité et des intérêts du domaine, le maintien de l'exécution des ordonnances et des règlements, étaient ses principales attributions. D'Aguesseau ne vit dans ce poste, à

la fois éminent et modeste, que de nouvelles occasions de faire le bien : il embrassa avec une égale supériorité toutes les fonctions qui s'y rattachaient ; il usa avec autant de modération que de fermeté du droit redoutable de poursuite, traça sur la procédure criminelle les instructions les plus judicieuses, et fit preuve, dans l'administration des hôpitaux, d'un dévouement aussi infatigable qu'éclairé. Comme on lui conseillait de ménager ses forces et de prendre quelque repos : *Eh! le puis-je,* répondit-il, *tant que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?*

En 1709, la France, déjà épuisée par de longues guerres, fut désolée par la famine, fruit d'un rigoureux hiver. D'Aguesseau, qui avait prévu et prédit l'invasion de ce fléau, déploya toute son activité pour en conjurer les effets : il fit renouveler et exécuter les règlements rendus contre les accapareurs, sollicita sans relâche les bienfaits de la cour en faveur des indigents; et s'il ne put tarir la source de tant de calamités, il eut du moins la consolation d'avoir fait tout ce qui était humainement possible dans ces douloureuses circonstances. La partie judiciaire de ses fonctions mettait en évidence l'étendue et la solidité de son instruction. Chargé de la défense des droits du domaine, on vit avec étonnement renaître entre ses mains des titres ensevelis depuis longtemps dans l'oubli ; il les fit valoir par des écrits pleins de recherches savantes et de la plus judicieuse critique. La plupart des mercuriales de d'Aguesseau, ces discours où, selon les expressions d'un de ses biographes, on croit voir les principes de Caton et de Lycurgue mis en œuvre par Cicéron et Démosthène, furent prononcés dans l'exercice de ses fonctions de procureur général. Mais ce qui doit surtout attacher sur cette partie de sa vie publique les regards de l'histoire, c'est l'indépendance avec laquelle il défendit les libertés de l'Église gallicane contre les entreprises de la puissance ultramontaine. La trop fameuse bulle *Unigenitus* fut un des monuments du triomphe de Clément XI : son enregistrement, qui portait une atteinte évidente aux maximes de la monarchie, était impérieusement exigé par Louis XIV et obstinément repoussé par le parlement, devenu, par la défection de la royauté, le seul appui séculier des libertés de l'Église de France. D'Aguesseau, secondé par Joly de Fleury, premier avocat général, encouragea cette compagnie à la résistance, et en obtint un arrêt qui enregistrait la bulle avec des réserves dont l'effet était de détruire tout l'avantage de cette formalité. Cet arrêt souleva les jésuites et les ultramontains. Le chancelier Voysin, homme dur et despotique, fit dresser un édit qui enjoignait à tout évêque de recevoir la bulle purement et simplement, sous peine de poursuites ; mais d'Aguesseau refusa de le soumettre à la sanction du parlement. Le roi, espérant le fléchir et l'intimider, le manda seul à Versailles. Ce fut dans cette circonstance que sa femme lui adressa ces paroles vraiment romaines : « Allez, monsieur; « oubliez devant le roi femme et enfants; perdez « tout, hors l'honneur! » D'Aguesseau, seul en présence du roi, se montra aussi ferme qu'au sein du parlement. Louis XIV, égaré par le dépit, sortit de cette dignité froide qui accompagne le sentiment de la puissance, et alla, dans son emportement, jusqu'à le menacer de lui ôter sa charge. Cette menace fut aussi inutile qu'elle était injuste : d'Aguesseau persévéra dans sa courageuse résistance jusqu'à la mort de Louis XIV.

L'avénement du duc d'Orléans à la régence donna une autre direction aux esprits. D'Aguesseau s'était déclaré pour ce prince, dont il appréciait les qualités brillantes, tout en méprisant ses vices; il prit une part active à l'arrêt du parlement qui, sans égard pour les dispositions testamentaires de Louis XIV, lui conféra le gouvernement de l'État pendant la minorité du roi. Tel était toutefois l'ascendant de sa vertu, que lorsque le régent l'appela, le 2 février 1717, à la dignité de chancelier, vacante par la mort de Voysin, le public vit dans cette distinction éclatante un juste hommage rendu à la plus noble illustration de la magistrature, bien plus que la récompense d'un service personnel. Lui seul montra peu d'empressement pour une dignité dont il entrevoyait les périls dans une cour licencieuse. Il se consola de sa faveur en faisant nommer procureur général à sa place son digne auxiliaire Joly de Fleury, et s'unit avec ardeur au duc de Noailles, son ami, alors chef du conseil des finances, pour travailler à la réparation des désordres de toute nature auxquels les dernières années de Louis XIV avaient livré l'État. Les embarras financiers étaient grands : ce fut dans ces circonstances qu'un aventurier célèbre, Law, parvint à faire goûter au régent un système auquel quelques essais heureux, et surtout l'ignorance qui régnait alors sur les théories les plus simples du crédit public, donnèrent bientôt une vogue extraordinaire.

D'Aguesseau, sans contester absolument le principe sur lequel reposait ce système, avait signalé avec autant de force que de raison les dangers de son application ; sa probité austère était blessée d'ailleurs des fictions auxquelles il fallait avoir recours pour l'accréditer. Le succès des premières opérations du financier écossais fut le signal d'un véritable délire. La fièvre de l'agiotage, allumée par la perspective d'énormes bénéfices, s'empara de tous les esprits : le papier-monnaie mis en circulation par Law eut un débit prodigieux, et le parlement, pour la première fois impopulaire, opposa vainement le frein de sa défiance à cet entraînement universel. Le régent, qui le partageait, ôta, le 28 janvier 1718, les sceaux au chancelier, et l'exila dans sa terre de Fresnes. D'Aguesseau partit avec sérénité et presque avec joie. Son exil attrista les esprits, sans les indigner. Noailles seul voulut s'associer

à sa disgrâce. Le lieutenant de police d'Argenson, ennemi personnel du parlement, succéda à l'un et à l'autre. Mais l'ébranlement successif du système de Law ne tarda pas à justifier les pressentiments de d'Aguesseau. Effrayé de ce discrédit croissant, le régent, inspiré par d'Argenson, crut y remédier par un arrêt du conseil qui réduisait de moitié la valeur des billets et des actions de la compagnie. Cet arrêt excita un soulèvement universel : le régent se vit obligé de le révoquer. Mais le système était frappé sans retour, et Law, exposé à tous les effets du courroux populaire, n'eut d'autre moyen de le désarmer que de se faire lui-même l'exécuteur d'une résolution qu'il avait suggérée au régent : c'était le rappel du chancelier. Le 7 juin 1720, il se rendit à Fresnes, accompagné du premier gentilhomme de la chambre du prince, et n'épargna aucune instance pour décider d'Aguesseau à reprendre les sceaux. Il alla jusqu'à lui offrir cent millions de sa propre fortune pour les pauvres: séduction sublime et qui fait honneur à tous deux. L'illustre exilé revint à Paris sans montrer ni empressement ni répugnance, et reprit le 8 juin ses fonctions de chancelier; mais d'Argenson conserva le titre de garde des sceaux. L'opinion publique, peu sensible à la disgrâce de d'Aguesseau sacrifié à Law, lui pardonna avec quelque peine de s'être laissé ramener par ce célèbre aventurier. Le parlement surtout fit éclater un mécontentement assez vif, et considéra mal à propos cette démarche comme une sanction implicite du système que ce grand magistrat n'avait cessé de combattre. D'Aguesseau s'employa avec zèle à réparer les maux qu'il eût voulu prévenir. Il soumit à une réduction proportionnelle les billets de la banque de Law, et détourna, par ce moyen, la banqueroute totale dont on était menacé. Il fit ordonner aux particuliers qui avaient envoyé leurs fonds hors du royaume, de les faire revenir dans des délais très-courts. La peste de Marseille, qui éclata alors, étouffa les espérances renaissantes en accablant la compagnie de pertes énormes. Le parlement choisit intempestivement cette époque pour repousser sans examen les édits qui avaient pour objet de préparer sans secousse la liquidation des effets. Cette compagnie fut exilée le 24 juillet à Pontoise, et n'obtint son rappel à Paris qu'après l'enregistrement de la déclaration qui proclamait la bulle *Unigenitus* loi du royaume. Ainsi, ce coup d'État, frappé dans des vues purement financières, servit à d'autres intérêts. Law quitta bientôt la France, chargé de l'animadversion générale; et le public, détrompé de ses chimères, rendit son attention aux querelles théologiques.

La guerre entre les jansénistes et les ultramontains se ralluma plus vive que jamais. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, par son appel de la bulle au futur concile, s'était mis ouvertement à la tête des premiers. Le duc d'Orléans, l'homme du royaume le moins porté à se passionner dans un débat religieux, affectait une neutralité sur laquelle les jansénistes étaient loin de compter lors de son avénement à la régence. D'Aguesseau lui-même, dégoûté par l'âpreté de leur zèle et la vivacité de leurs contentions, s'était insensiblement refroidi pour eux, et ne résistait plus que mollement à proposer l'enregistrement pur et simple de la bulle qu'il avait repoussée naguère avec tant d'opiniâtreté. Dubois exploita avec habileté, dans l'intérêt de son ambition personnelle, ces dispositions insouciantes ou équivoques. Il fit entrer sans peine le régent dans ses vues, et obtint l'assentiment du chancelier par les considérations d'ordre public qu'il sut lui présenter. Comme on désespérait de vaincre la résistance du parlement, on eut recours au grand conseil, compagnie jugée avec peu de faveur depuis qu'elle s'était faite l'auxiliaire docile des oppressions financières de Richelieu. Le régent, déterminé à emporter l'enregistrement de haute lutte, se rendit avec appareil, le 23 septembre 1720, dans la salle des séances; et, après un discours du chancelier, il déclara accorder une liberté entière aux suffrages. Cette déclaration était au fond illusoire, puisque le concours des seigneurs qui accompagnaient le régent assurait à la bulle une majorité nombreuse. Un conseiller, nommé Pérelle, en profita néanmoins pour appuyer son avis, contraire à l'enregistrement, de quelques développements qui excitèrent l'impatience du chancelier : « Où donc, lui dit ce ministre en l'interrompant, avez-vous pris ces principes? — Dans les plaidoyers de feu le chancelier d'Aguesseau, » répondit froidement Pérelle. L'impartialité historique ne nous permet pas de dissimuler que d'Aguesseau fit preuve, en cette occasion, d'une condescendance blâmable. Sans doute la sanction de la bulle importait au repos de l'Église et de l'État; mais saisir le grand conseil d'une attribution qui appartenait au parlement seul, n'était-ce pas porter une atteinte sensible aux priviléges de cette compagnie, et exposer l'intérêt de la monarchie aux ressentiments les plus opiniâtres et les plus dangereux? La froideur du public et l'indifférence même du pape avertirent d'ailleurs Dubois du peu d'importance de l'enregistrement qu'il venait d'obtenir. Il fallut donc en revenir au parlement, et surmonter à tout prix une opposition que rien ne semblait devoir faire fléchir. Parmi les partis violents qui furent agités au conseil, le moins extrême était la translation de cette compagnie de Pontoise à Blois. D'Aguesseau retrouva toute son énergie pour défendre les prérogatives du corps auquel il avait appartenu : il opposa à cette détermination la menace de remettre immédiatement les sceaux. Le maréchal de Villars, également effrayé des malheurs auxquels la retraite du chancelier et la disgrâce du parlement allaient exposer l'État, intervint

avec zèle, et le succès de cette honorable médiation fut complet: les lettres de cachet portant exil du parlement à Blois furent révoquées; le cardinal de Noailles publia le 17 novembre son mandement d'acceptation de la bulle; et le parlement lui-même, vaincu surtout par la crainte de la retraite de d'Aguesseau, enregistra sans difficulté la bulle le 4 décembre, moyennant quelques réserves insignifiantes; il fut rétabli immédiatement à Paris. L'emportement des jansénistes vaincus s'exhala en épigrammes plus ou moins amères. Le scandale de la promotion de Dubois au cardinalat fut une conséquence de la docilité du parlement.

Mais un nouvel orage amassé par Dubois ne tarda pas à fondre sur d'Aguesseau. Ce prélat ambitieux et pervers supportait avec peine le spectacle d'une austérité qui condamnait si vivement le dérèglement de ses mœurs; d'ailleurs, parvenu au poste de premier ministre, il lui fallait des collègues complaisants et dociles. Un incident fort simple par lui-même, un débat de préséance au conseil, fut le moyen frivole à l'aide duquel il obtint de son faible maître l'éloignement du seul rival dont la vertu fit ombrage à sa puissance. Le 28 février 1722, les sceaux furent redemandés à d'Aguesseau de la part du régent, et le lendemain même le chancelier partit pour sa terre de Fresnes. Des regrets universels et hautement exprimés l'accompagnèrent cette fois dans sa disgrâce. Le régent lui écrivit une lettre obligeante, où son éloignement était coloré de prétextes plus ou moins spécieux. L'illustre disgracié pressentit que ce second exil serait plus durable que le premier, et songea aux moyens d'en occuper utilement les loisirs. Ce fut dans cette retraite, que d'Aguesseau appela plus tard *les beaux jours de sa vie*, qu'il jeta les fondements de ces réformes législatives opérées avec tant de prévoyance et de sagesse, qui sont devenues l'un de ses plus beaux titres de gloire. Il y rédigea aussi ce cours complet d'éducation judiciaire qui nous est parvenu sous le nom d'*Instructions à mes enfants*. L'agriculture, la poésie, l'entretien des gens de lettres, la méditation des livres sacrés, l'étude des langues, achevaient de remplir cette existence laborieuse et active. Le nonce Quirini vint le visiter à Fresnes : « C'est ici, lui dit-il, que se forgent les armes contre la cour de Rome. — Dites seulement, répondit d'Aguesseau, les boucliers qui repoussent ses armes. »

La majorité du roi, qui fut déclarée le 21 février 1723, et la mort du cardinal Dubois, n'apportèrent aucun changement au sort de d'Aguesseau. Son rappel, en 1727, fut un des actes honorables du ministère de Fleury; mais ce cardinal ne fut juste qu'à demi. Les sceaux furent donnés à Chauvelin, ancien avocat général, qui les garda jusqu'en 1737. Le premier soin de d'Aguesseau à son retour aux affaires, fut d'activer les améliorations et les réformes qu'il se proposait d'introduire dans la législation. Il consulta les cours souveraines sur ses projets, fit réviser et révisa lui-même avec soin leurs observations; et c'est de cette élaboration consciencieuse que sortirent successivement les belles ordonnances sur les donations, les testaments, les substitutions, qui mirent des principes solides et clairs à la place de l'obscure subtilité des lois anciennes, et firent cesser une diversité de jurisprudence d'autant plus dangereuse qu'elle répandait souvent de l'incertitude sur la validité des dispositions. Plusieurs autres règlements importants, dont l'énumération serait trop longue, furent les fruits de sa sollicitude. Les querelles théologiques, assoupies plutôt qu'éteintes par l'arrêt d'enregistrement de la bulle *Unigenitus*, troublèrent encore une fois d'Aguesseau au sein de ses paisibles travaux. Le cardinal de Fleury, irrité de l'empressement avec lequel le parlement avait supprimé la légende par laquelle Benoît XIII béatifiait Grégoire VII, ce grand adversaire des rois, fit tenir, le 3 avril 1730, un lit de justice où la constitution *Unigenitus* fut, pour la première fois, enregistrée sans modifications ni restrictions. Cette séance, dans laquelle les opinions se produisirent avec une liberté souvent très-véhémente, fut pour d'Aguesseau l'occasion de rapprochements amers entre la conduite qu'il avait tenue comme procureur général et celle qu'il déployait comme chancelier. Cette entreprise de l'autorité royale laissa de longues traces d'effervescence. La chambre des enquêtes était surtout très-animée contre le ministère, qui crut nécessaire d'avoir recours à un coup d'État, et fit enlever plusieurs conseillers. Ces rigueurs amenèrent le terme ou du moins la suspension des débats. D'Aguesseau fut chargé de régler les conditions du traité entre la cour et les exilés. Au nombre des clauses auxquelles il souscrivit, il s'en trouva une qui permettait au parlement de nouvelles remontrances. Ce privilége, dont ce corps ne tarda pas à abuser, amena une nouvelle lutte qui ne prit fin qu'en 1733, par la diversion d'une guerre étrangère.

Cette esquisse bien imparfaite des contentions qui divisèrent pendant plusieurs années le parlement et le ministère, suffit pour faire apprécier le caractère sage et conciliant que d'Aguesseau déploya dans ces conjonctures difficiles. Sans doute on regrette d'avoir à opposer ce grand homme à lui-même, et l'on peut s'étonner qu'il réprouvât comme ministre les maximes qu'il avait défendues comme magistrat; mais il faut se reporter aux raisons d'État qui dirigeaient sa conduite, se pénétre de la juste impatience qu'il devait éprouver terminer des dissensions qui n'avaient que tr duré, calculer avec lui les dangers de l'influe croissante du parlement, influence qui pou…t entraîner la dissolution de ce corps, et pr l'État d'un contre-poids salutaire, en l'ab…ce duquel il n'y avait plus de place que pour l… despotisme. Mais le grand tort de cette po…que

était d'exclure l'énergie. En voulant concilier la cour et la magistrature, d'Aguesseau déplut à toutes deux : il n'obtint guère de Louis XV que cette estime honorable qu'on ne pouvait refuser à son caractère, et ne conserva son ancienne influence que sur la grand'chambre du parlement, composée de gens âgés qui connaissaient le danger des luttes contre la cour. Depuis cette époque, la vie de d'Aguesseau, étranger aux affaires d'État, entièrement concentré dans les fonctions de ministre de la justice, ne présente plus d'importance politique. En 1750, des infirmités douloureuses l'obligèrent à interrompre ses travaux. Il fit agréer sa démission au roi, qui lui conserva le titre de chancelier, avec une pension de 100,000 livres. Il ne s'occupa plus dès ce moment que de la méditation des livres saints; et c'est au milieu des exercices de cette piété sincère et éclairée, à laquelle il avait dû les plus solides consolations de son orageuse vie, que la mort le surprit, à quatre-vingt-trois ans.

Si d'Aguesseau fut moins grand homme d'État que l'Hospital, il ne lui céda en rien comme législateur, et lui est demeuré de beaucoup supérieur comme jurisconsulte et comme magistrat. Nul homme avant lui n'avait réuni à un degré aussi éminent les qualités qui constituent le véritable dispensateur de la justice. Grand écrivain, philosophe habile, savant profond, son immense érudition eût suffi d'ailleurs à sa célébrité. Aucune branche de l'instruction humaine ne lui était étrangère. Sa mémoire était prodigieuse : il possédait à fond le grec et le latin, l'hébreu et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Consulté pour la réforme du calendrier en Angleterre, il y contribua en grande partie. On s'étonne que la vie d'un seul homme ait pu suffire à tant de connaissances; mais il savait étendre la durée de la sienne en s'interdisant les plaisirs et les amusements frivoles. Il n'assista jamais à aucune représentation théâtrale. Il accueillait avec une bienveillance particulière les savants et les hommes de lettres, et s'arrachait avec délices aux affaires publiques pour s'entretenir avec eux. Potier, Domat, Boivin, Bretonnier, Racine le fils, Vanière et une foule d'autres, eurent part à ses encouragements et à ses libéralités. Il cultivait la poésie latine et la poésie française, et ce talent explique l'harmonie soutenue et la perfection peut-être trop constante de son style. Sa conversation spirituelle et enjouée inclinait naturellement à la plaisanterie; mais la réflexion et l'âge en bannirent cette disposition, qui ne s'exerça jamais d'ailleurs d'une manière offensante. La vie privée de d'Aguesseau ne démentait point sa vie publique. Il avait épousé en 1694 Anne Lefèvre d'Ormesson, dont le père était maître des requêtes et intendant de Lyon. De cette union naquirent quatre fils, dont l'un, Henri-Charles d'Aguesseau, fut avocat général au parlement, et deux filles. Le mausolée dans lequel reposaient à Auteuil les ossements du chancelier d'Aguesseau et de sa femme, morte en 1735, fut impitoyablement violé par le terrorisme révolutionnaire; mais le gouvernement consulaire fit réunir avec solennité, en 1800, dans un même cercueil, leurs cendres religieusement conservées par la municipalité locale. En 1810, la statue de d'Aguesseau fut placée devant le péristyle du palais du corps législatif, parallèlement avec celle de l'Hospital.

Les œuvres du chancelier d'Aguesseau ont été recueillies pour la première fois en 13 volumes in-4°, Paris, 1759-89. M. Pardessus en a donné en 1819 une nouvelle édition enrichie de notes savantes et d'un discours préliminaire; Paris, 13 volumes in-8°. Parmi les panégyristes de ce grand magistrat, on doit citer Thomas, Cochin, Terrasson, Morlhon. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Histoire de la vie et des ouvrages de d'Aguesseau; Paris, 1835, 2 vol. in-8°. — *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau*, par Aguesseau du Fresne son fils, 1812, in-12. — Antoine Thomas, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau, chancelier sous Louis XV*; Paris, 1760, in-4°. — Simon-Jérôme Bourlet de Vauxcelles, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau*; Paris, 1760, in-8°. — Barnabé de Marthon, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau*; Toulouse, 1760, in-8°. — Saint-Simon, *Mémoires*, t. VI. — Boinvilliers, *Éloge du chancel. d'Aguesseau*; Paris, 1848. — Boullei, *Hist. de la vie et des ouvrages du chancel. d'Aguesseau.*

AGUESSEAU (*Henri-Cardin-Jean-Baptiste*, comte D'), petit-fils du chancelier, né à Fresnes en 1746, mort en 1826. Avant la révolution, il était conseiller d'État, avocat général au parlement de Paris, prévôt, maître des cérémonies, et, depuis 1783, grand officier commandeur. En 1789, il fut reçu à l'Académie française. Envoyé aux états généraux par le bailliage de Meaux, on le vit au nombre des députés de la noblesse qui les premiers se réunirent aux communes; mais en 1790, au mois de juin, il donna sa démission. Nommé par le premier consul président de la cour d'appel de Paris, il lui présenta les hommages du corps de la magistrature, et célébra, dans un discours de félicitation, le vainqueur de l'Italie. Napoléon le choisit pour ministre plénipotentiaire de France à Copenhague; et, en 1805, il le nomma membre du sénat. En 1814, Louis XVIII le créa pair de France. D'Aguesseau se retira l'année suivante, à l'époque du départ du roi, et ne reparut à la chambre des pairs qu'après la seconde restauration. Il était loin d'avoir les talents de son grand-père; mais c'était un homme charitable et de mœurs douces. Il ne laissa que des filles, dont l'une a épousé M. de Ségur, qui depuis a pris le nom de Ségur-d'Aguesseau.

Brifaut, *Acad. franc.* (Disc. de récept.), 1826.

AGUI, ou sultan Agui, roi de Bantam dans l'île de Java, vers la fin du dix-septième siècle. Son père, le sultan Agoum, remit le gouvernement entre les mains de son fils, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Agui s'étant rendu odieux à ses peuples, son père prit les armes pour rentrer par force dans un royaume qu'il venait de quitter de bon gré. Il assiégea la ville

de Bantam. Agui implora le secours des Hollandais. Le général Speelman résolut de secourir Agui, qui, se voyant maître de la capitale, forma le dessein de subjuguer tout le royaume.

Le P. Tachard, *Voyage de Siam*.

***AGUIAR** (*don Thomas* DE), peintre espagnol, vivait à Madrid vers le milieu du dix-septième siècle. Élève de Valasquez, il fit surtout de petits portraits à l'huile d'une grande ressemblance, et fort recherchés.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

AGUILA (*C.-F.-E.-H.* D'), officier du génie et voyageur, mort en mai 1815. On sait peu de chose sur sa vie. De 1770 à 1774, il parcourut les contrées de la mer Baltique, de la mer du Nord, la Finlande, la Russie, le Danemark, l'Angleterre et l'Amérique. En 1774 il se rendit de Venise à Constantinople, et vint se fixer en France. Mais en 1789 il fut obligé de quitter ce pays, et vint en Suède, où il fut témoin de l'assassinat de Gustave III. En 1802 on le retrouve à Paris, où il mourut. On a de lui : 1° *Histoire des événements mémorables du règne de Gustave III, roi de Suède et des Goths ;* Paris, 1803 ; — 2° *Causes anciennes et modernes des événements de la fin du dix-huitième siècle ;* 4 vol. in-fol. ; — 3° *Découverte de l'orbite de la terre, du point central de l'orbite du soleil ;* Paris, 1806, 1 vol. in-8°. La doctrine de l'auteur est entièrement opposée à celle de Newton sur la loi de l'attraction.

***AGUILA** (*Migel del*), peintre espagnol, mort à Séville en 1736. Ses tableaux, peints dans le style de Murillo, et d'un beau coloris, sont fort estimés.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

***AGUILAR** (*Antoine*), littérateur espagnol, vivait à Madrid vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage satirique contre Vincent Pérez, qui prétendait traiter toutes les maladies au moyen de l'eau, et fut surnommé pour cela *le Médecin de l'eau.* Cet ouvrage est intitulé *Sobre el medico de el agua, sueño jocoso ; noticias de Galeno y carta del otro mundo* ; nouvelle réimpression, Madrid, 1753, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGUILAR** (*François*), médecin espagnol, vivait à Valence vers la fin du seizième siècle. Il écrivit, pour les médecins de l'école de Valence, contre Bernard Caxanes de Barcelone, un ouvrage intitulé *De febrium putridarum curatione liber;* Valent., 1593, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGUILAR** (*Gaspard* D'), littérateur espagnol, vivait à Valence vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il était secrétaire du comte de Chelva. Parmi ses douze comédies, publiées à Madrid en 1614, on remarque : *la Gitana melancolica; la Nueva Humilde ; les Amantes de Cartago.* On lui doit aussi un poëme intitulé *Expulsion de los Moriscos de España por el rey D. Felipe III*, Valencia, 1618, in-8°; et une relation historique imprimée sous ce titre : *Fiestas nuptiales que la ciudad y regno de Valencia hizieron al casamiento del rey D. Felipe con D. Margarita de Austria ;* Valencia, 1599, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGUILAR** (*Melchior-Louis de Bon de Margarit,* marquis D'), littérateur français, né en 1755 à Perpignan, mort à Toulouse en 1838. Il était membre de la Société des sciences de Montpellier, de l'Académie des belles-lettres de Toulouse, et mainteneur des Jeux Floraux. Outre quelques pièces insérées dans le Recueil des Jeux Floraux, on a de lui : 1° *Recueil de vers ;* Amsterdam (Paris), 1788, in-8° ; — 2° *Traduction en vers de quelques poésies de Lope de Vega, précédée d'un coup d'œil sur la langue et la littérature espagnole et sur Lope de Vega ;* Paris et Montpellier, sans date, in-8° ; — 3° *Stances dithyrambiques*, etc.; Toulouse, Dalles, 1824, in-8°. E. D.

Du Mège, *Éloge du marquis d'Aguilar*, prononcé, le 21 avril 1839, dans la séance publique de l'Académie des Jeux Floraux. — Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGUILERA** (*le docteur*), jurisconsulte espagnol du milieu du seizième siècle. On a de lui quelques commentaires de droit, imprimés à la suite du Répertoire de Hugues de Celse, sous ce titre : *Addiciones al Repertoire universal de todas las leyes destos reynos de Castillo, abreviadas per Hugo de Celso;* Médina, 1553, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGUILERA** (*Diégo* DE), peintre espagnol, natif de Tolède, vivait vers la fin du seizième siècle. Ses ouvrages ont été presque tous détruits par le feu.

Bermudez, *Diccionario historico*. — Quillet, *Dictionnaire des peintres espagnols.*

AGUILLON (*François* D'), jésuite belge, né à Bruxelles en 1567, mort en 1617. Il introduisit le premier l'étude des mathématiques parmi ses confrères des Pays-Bas, professa la philosophie à Douay, la théologie à Anvers, où il fut recteur du collége. Il est auteur d'un *Traité d'optique* imprimé à Anvers, 1613, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on lit, pour la première fois, le nom de *projection stéréographique ;* cette projection, connue depuis Hipparque, n'avait pas reçu de nom. Aguillon travaillait à la *catoptrique* et à la *dioptrique* quand il mourut.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Alegambe, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, édition de 1643, p. 112. — Smets, *Was that der Jesuiten-orden für die Wissenschaft*. — Chaufepié, *Nouveau dictionnaire historique*. — Feller, *Dictionnaire historique*.

AGUIRRE (*Joseph-Saenz* D'), cardinal, né à Logrogno, ville d'Espagne, le 24 mars 1630, mort à Rome le 19 août 1699, appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. D'abord premier interprète des Livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur et secrétaire du

tribunal du saint office, il fut honoré de la pourpre par Innocent XI l'an 1686, en récompense de son zèle pour l'autorité du saint-siége. Ses principaux ouvrages sont : 1° Défense de la chaire de Saint-Pierre (*Defensio cathedræ Sancti Petri, adversus declarationes cleri gallici*, en 1682; Salamanque, 1583) : l'auteur y attaque les quatre fameux articles de l'assemblée du clergé de France, tenue en 1682; — 2° *Ludi Salmantiences, sive theologia florulenta*; Salamanque, 1668, in-fol.; recueil de dissertations qu'il composa pour l'usage de l'université de Salamanque. Il fait lui-même la critique de son ouvrage dans sa dernière édition de la *Théologie de saint Anselme :* ce qu'il y trouve à censurer, c'est d'y avoir donné à certaines personnes des louanges excessives; d'avoir exprimé certaines choses d'une manière moins grave et moins sérieuse qu'il ne fallait; d'y avoir donné trop de poids à l'opinion d'un seul docteur pieux et savant, et d'y avoir cité des historiens supposés : ce dernier aveu est curieux; — 3° une *collection de Conciles d'Espagne*, en 1693 et 1694, 4 vol. in-fol., fort recherchée, quoique l'auteur manque de critique; on en a donné une nouvelle édition à Rome en 1653, 6 vol. in-fol.; la meilleure est celle de 1693-1694; — 4° *la Théologie de saint Anselme*, en 3 vol. in-fol.

Dupuis, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*. — Niceron, *Mémoires*.

AGUIRRE (*Michel* DE), jurisconsulte, né à Pampelune vers le commencement du seizième siècle, mort à Grenade en 1588. Il devint successivement membre du collége de Saint-Clément à Bologne, juge à Naples, et membre du conseil souverain de Grenade; il fit imprimer à Venise, en 1581, un ouvrage où il défendit avec zèle les droits de Philippe II, roi d'Espagne, à la couronne de Portugal. On le trouve reproduit dans les *Consultationes et responsa* de Ch. Besold, 1628.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. II.

***AGUSTI** ou **AGUSTIN** (*Miguel*), écrivain agronomique espagnol, natif de Bañolas en Catalogne, vivait vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il fut d'abord chapelain de l'ordre de Saint-Jean, et prieur de ce même ordre à Perpignan. Il composa en catalan : *Libre dels secrets de agricultura ;* Barcelone, 1617, in-fol.; il a joint à ce recueil un cinquième livre, et traduit le tout en espagnol, Perpignan, 1626; la dernière édition parut à Madrid en 1781. Le premier livre traite des signes du beau ou du mauvais temps, des époques de la semaille et des plantations; le second, des arbres fruitiers et de l'engrais; le troisième, des vins; le quatrième, des animaux domestiques; le cinquième, de la chasse. A la fin se trouve un vocabulaire en six langues (espagnol, catalan, latin, portugais, italien et français). Cet ouvrage, très-instructif pour le temps où il parut, est encore aujourd'hui généralement consulté par les fermiers de la Catalogne.

Nicol. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. II, p. 181, édit. de 1783. — Amat, *Diccionario de los escritores catalanos*, p. 8.

AGYLÉE (*Henri*), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc en 1533, mort en 1595. On a de lui : 1° *Inauguratio Philippi II, Hispan. reg., qua se juramento ducatui Brabentiæ et ab eo de pendentibus provinciis obligavit, cum substitutione Mariæ gubernatricis*, etc.; Ultrajecti, 1620, in-8°, ouvrage rare; — 2° une traduction latine du *Monocanon* de Photius, imprimée à Bâle en 1561, in-fol.

Valère André, *Bibliotheca Belgica;* Louvain, 1643. — Joan. Boeh, *Historica narratio profectionis et inaugurationis sereniss. Belgii principum Alberti et Isabella, Austriæ archiducum;* Antverpiæ, 1602, p. 488.

***AGYRIUS**, ou plus exactement **AGYRRHIUS** (Ἀγύῤῥιος), démagogue d'Athènes, dans le quatrième siècle avant J.-C. Il s'acquit une grande popularité auprès des Athéniens, en demandant que le peuple reçût une indemnité (*ecclesiasticon*) pour le temps qu'il passait dans les assemblées politiques, et qu'on lui fît une allocation journalière (*theoreticon*) de trois oboles (environ 9 sous) par personne pour payer ses spectacles. Ces mesures, dont la première avait déjà été proposée par Périclès, furent adoptées en 395 et 394 avant J.-C. — Après la mort de Thrasybule, Agyrius fut nommé, en 389, commandant de la flotte athénienne à Lesbos.

Diodore, lib. XXIV, fragm. — Xénophon, *Hellen.*, IV, 8, 31. — Démosthène, *contra Timocratem*, 742. — Harpocration, *sub voce* Ἀγύῤῥιος. — Suidas, *sub voce* Ἐκκλησιαστικόν. — Boekh, *Staats-Haushaltung von Athen*.

***AHASUÉRUS**, nom donné par la Bible à Xerxès. Cependant il s'appliqua aussi à quelques autres rois de Perse. Ainsi, l'Ahasuérus de Daniel, chap. IX, est Darius, fils d'Hystaspe; celui d'Esra, chap. IV, est Cambyse; et celui du livre d'Esther est Artaxerxès Longue-main.

Winer, *Biblisches Realwörterbuch*. — Eichhorn, *Einleitung ins Alte Testament*, t. III, p. 637. — Justi, *Repertorium für Biblische und Morgenländsche Litteratur*, t. XV, p. 1.

AHIAS ou **ACHIAS**, prophète de Silo, vivait au dixième siècle avant J.-C. En 924 avant J.-C., il prédit à Jéroboam son avénement après le schisme des dix tribus. On pense que c'est le même qui avait écrit l'histoire du règne de Salomon. Il vivait encore vers 954 avant J.-C.

II *Paralipom.*, ch. IX et X; III *Reg.*, ch. XI, XII et XIV.

AHLE (*Jean-Rodolphe*), musicien allemand, né à Mulhausen (Prusse) le 24 décembre 1625, mort en 1673. Après avoir étudié à Gœttingue et à Erfurt, il devint organiste et bourgmestre de sa ville natale. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : 1° *Thüringischer Lustgarten*, contenant des morceaux de trois à six voix; Erfurt, 1657; — 2° *Première dizaine d'airs spirituels ;* Erfurt, 1660, in-fol.; — 3° *Offices complets pour toutes les fêtes*

de l'année; Mulhausen, 1662; — 4° *Traité de symphonies padouanes, allemandes,* etc., à trois, quatre et cinq symphonies; Erfurt, 1650. Les ouvrages d'Ahle sont aujourd'hui complétement oubliés.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

AHLE (*Jean-George*), musicien allemand, fils du précédent, né en 1650, mort en 1701. Il fut, comme son père, organiste de l'église de Saint-Blaise à Mulhausen. Il publia un très-grand nombre de compositions musicales, des motets, des choraux, etc., tous depuis longtemps tombés dans l'oubli. Un de ses ouvrages d'harmonie a pour titre : *les Dialogues du Printemps, de l'Été, de l'Automne et de l'Hiver;* Mulhausen, 1697, 1699, 1701.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

* **AHLSTROM** (*Jean*), astronome danois du dix-septième siècle. On a de lui : *Disputatio mathematica de triplici solis facie adulterina, in hoc horizonte ortivo die* 23 *octobris anni* 1690, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AHLWARDT (*Chrétien-Guillaume*), philologue allemand, né à Greifswald le 23 juillet 1760, mort le 12 avril 1830. Il fit ses études dans sa ville natale. Après avoir longtemps gagné sa vie à donner des leçons particulières, il fut, sur la recommandation de Henri Voss, nommé recteur du gymnase d'Oldenbourg, et revint, en 1811, occuper le même poste à Greifswald. Outre un très-grand nombre de traductions de morceaux d'Euripide, de Pindare, de Catulle, d'Ovide, de Virgile, de Juvénal, de Claudien, de Camoëns, de Shakspeare, on a de lui : 1° une *Traduction d'Ossian*, en vers; Leipzig, 1811, 3 vol. in-8°; — 2° *Grammaire de la langue gaélique,* dans l'ouvrage de Vater; Halle, 1822; — 3° *Sur les idylles de Théocrite;* Rostock, 1792; — 4° *Essai pour l'éclaircissement du poëme des Nebelungen*, dans les archives de l'Académie de Greifswald. Ahlwardt a publié beaucoup d'articles de critique dans divers recueils périodiques. Ses écrits ne sont guère connus qu'en Allemagne.

Zeitgenossen (*Contemporains*), vol. III, p. 55.

AHLWARDT (*Pierre*), philosophe allemand, né à Greifswald en 1710, mort en 1791. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il s'établit dans sa ville natale en qualité de professeur de logique et de métaphysique. Il écrivit (en allemand) sur l'*entendement humain*, sur l'*immortalité de l'âme;* il a donné aussi un *Essai sur le tonnerre et les éclairs.*

Schlichtegroll, *Nekrolog auf das Jahr*, 1791, I, 367-375.

AHMÂD-SHÂH (*Schâh-i-Douri-Dôurân*) (1), fondateur de la monarchie afghane ou empire Douranî, né, vers l'an 1724, entre *Hérat* et *Kandahâr*, mort à *Kohtoba,* dans les montagnes du Kandahâr (ou, selon d'autres, à *Murgha*, dans le pays des *Atchekzéïs*, même province), en juin ou juillet 1772.

Ahmăd était fils de Zămân-Khân, chef héréditaire de la grande tribu des Abdallis (ou Abdâlis) et de la famille des *Saddôzéïs*. Après la mort de son père, il était tombé, avec son frère Zoulfouqar, au pouvoir de Houssein-Shâh-*Ghildjei,* alors maître de Kandahâr. Ils furent délivrés par Nadĕr-Shâh, lorsque ce conquérant, se préparant à envahir l'Hindoustan, s'empara de Kandahâr au mois de mars 1738. Ahmăd entraît à peine dans sa quinzième année à cette époque : cependant Nadĕr-Shâh, tout en traitant le jeune chef avec une distinction marquée, jugea à propos de l'éloigner, et l'envoya avec son frère dans la province de Mazanderân. Zoulfouqâr-Khân mourut dans cette honorable captivité d'où Nadĕr Shâh, après son retour de Dehli, ne tarda pas à tirer Ahmăd-Khân pour lui confier le commandement d'un corps de cavalerie. A la tête de cette brigade, composée principalement d'hommes de sa propre tribu, Abdâli, Ahmăd se distingua par plusieurs actions d'éclat. Il était fort aimé du roi et jouissait déjà d'une influence considérable, quand Nadĕr-Shâh fut assassiné dans sa tente en juin 1747. Ahmăd, aidé des Ouzbegs, attaqua hardiment les conspirateurs le lendemain même de ce grand événement; mais, s'apercevant qu'il allait avoir affaire à toute l'armée persane, il battit en retraite sur l'Afghanistân, qui ouvrait un champ favorable à son ambition. Cette retraite fut conduite avec autant de prudence que de courage. Les Afghans, ennemis naturels des Persans, comprirent que le temps était venu de reconquérir leur indépendance en se ralliant sous un chef habile; et dès le mois d'octobre 1747, Ahmăd-Khân, du consentement unanime des khâns Abdallis, Ghildjeis et Băloutchis, fut proclamé (shâh) roi d'Afghanistân, et couronné à Kandahâr à l'âge de vingt-trois ans. Ce fut dans ce même temps qu'averti, dit-on, par le songe d'un saint personnage, Ahmăd changea le nom de sa tribu, *Abdâli*, en celui de *Douranî*. Il prit lui-même le titre de *Shâh-i-douri-dôurân*. Il est surtout connu, dans l'Inde Gangétique et dans le Pandjâb, sous les noms de *Douranî-Shâh* et *Ahmăd-Shâh-Abdalli*. Plusieurs circonstances remarquables avaient contribué à aplanir les obstacles que l'heureux aventurier devait rencontrer dans son ambitieuse carrière. Au milieu du désordre occasionné par le meurtre de Nadĕr-Shâh, Ahmăd s'était emparé du *Koh-é-nour* (montagne de lumière), ce diamant merveilleux qu'aucun souverain n'était assez riche pour acheter, et que la conquête ou le pillage avaient pu seuls faire changer de maître (1). Peu de jours après cette première conquête, Ahmăd, dans sa marche sur Kandahâr ou à Kandahâr même, rencontra un convoi avec un trésor considérable destiné au roi

(1) *Le Shâh, Perle du siècle,* ou (selon Kazimirski) *Roi du monde des mondes.*

(1) Le *Koh-é-nour,* volé par Randjét-Sing à Shâh-Zâmân, arrière-petit-fils d'Ahmâd-Shâh, est tombé au pouvoir des Anglais à la conquête du Pandjâb, en 1847.

de Perse, et s'en empara. Ainsi, dès le début de son audacieuse entreprise, des ressources imprévues venaient augmenter l'influence de son caractère, de ses talents militaires et de sa popularité. Profitant de ces faveurs de la fortune, il se mit au niveau d'une situation qui devait se compliquer de jour en jour. Imitateur de Nadĕr Shâh dans les formes extérieures de son gouvernement et dans l'organisation de sa cour, il tint compte de la différence des peuples, et respecta l'organisation intérieure des tribus afghanes, auxquelles il ne demanda, avec le respect des prérogatives royales, qu'un certain contingent en troupes et en argent pour la défense de l'indépendance nationale, ou pour étendre l'influence de ses compatriotes par des expéditions qui devaient les enrichir. Cet appât offert à ces populations belliqueuses et turbulentes les fit accourir sous ses étendards, et dans quelques mois il réussit à établir son autorité sur toutes les provinces cédées par l'empereur moghol à Nadĕr-Shâh et sur une partie de la Perse. Aussitôt il se dirigea avec toutes ses forces disponibles vers le sud-est, où l'Hindoustan lui présentait son point le plus vulnérable.

Ses deux premières campagnes (1747, 1748) n'eurent pas de grands résultats; mais en 1752 il soumit entièrement le Pandjâb, et réussit à s'emparer du Kachemyr. Toutefois, une suite d'intrigues et de désordres eut pour résultat, en 1756, l'occupation de Lahore par les troupes de l'empereur moghol Alăm-Ghyr II. Ahmăd-Shâh n'en eut pas plutôt reçu la nouvelle, qu'il se mit en marche pour la quatrième fois, à la tête d'une puissante armée, résolu de tirer une vengeance éclatante de la cour de Dehly. On assure qu'Alăm-Ghyr, dans l'espoir de se débarrasser, par l'intervention d'Ahmăd-Shâh, de l'odieuse dépendance dans laquelle le retenait son ambitieux vizir *Ghaz-i-oud-dîn*, avait lui-même appelé le souverain douranî au cœur de ses États. S'il en était ainsi, l'événement ne tarda pas à le désabuser. Ghaz-i-oud-dîn, à l'approche du shâh, se rendit au camp, et se hâta de faire sa soumission. A force de présents, de protestations et d'intrigues, il obtint la confiance momentanée d'Ahmăd-Shâh qui le confirma dans ses dignités, et imposa son humiliante tutelle au malheureux empereur de Dehly. Ahmăd occupa cette capitale, sans résistance, au mois de mai 1757, mais ne put la soustraire aux horreurs du pillage. Les Douranîs, dévoués et soumis à leur chef en temps de guerre, n'écoutaient plus la voix de la discipline une fois en pays conquis, et ne se ressouvenaient que des promesses qui leur avaient été faites d'une large part au butin. Dehly souffrit donc, pour la seconde fois en moins de vingt ans, toutes les horreurs qui peuvent désoler une ville prise d'assaut. Măttra, la ville sacrée, lieu de pèlerinage pour tous les Hindous, fut surprise vers la même époque par un corps de troupes afghanes sous les ordres de Djăhân-Khân, et ses habitants impitoyablement massacrés avec une multitude de pèlerins. Des atrocités semblables furent commises sur d'autres points. Les chaleurs excessives ayant cependant déterminé une grande mortalité dans l'année d'occupation, Ahmăd-Shâh dut se résoudre à regagner promptement ses États. Avant de se retirer, chargé des dépouilles de l'Hindoustân, il épousa une princesse de la famille impériale, en donna une autre en mariage à son propre fils Teimour-Shâh, investit ce dernier du gouvernement du Pandjâb et du Sirhind; et, autant par mesure de précaution que pour céder aux humbles sollicitations de l'empereur moghol, qui le suppliait de ne pas l'abandonner sans défense aux entreprises du grand vizir, il laissa comme général en chef, à Dehly, Nadjîb-oud-daoula, noble rohilla qui lui était entièrement dévoué. A peine eut-il repassé l'Indus, que Ghaz-i-oud-dîn, appelant à son aide les Mahrattes, chassa Nadjîb-oud-daoula de Dehly, fit assassiner l'empereur, et plaça sur le trône un autre prince de la famille impériale, dont toutefois l'autorité ne fut jamais reconnue. Il se vit bientôt forcé lui-même d'abandonner Dehly aux Mahrattes, et se réfugia chez les Djâts. Telle était donc, à cette époque critique, la situation de l'Hindoustân. L'empire moghol, en décadence complète, était, à vrai dire, sans chef (l'héritier légitime du trône, Shâh-Alăm, se trouvant alors fugitif et sans ressources au Bengale). La puissance mahratte avait pris un développement gigantesque, et aspirait à la domination suprême de l'Inde, prêtant son dangereux appui, selon les circonstances, aux grands dignitaires musulmans qui se disputaient d'avance les dépouilles des descendants de Teymour, et profitant de toutes les luttes intestines dont ces pays désolés étaient le théâtre. La domination mahratte s'étendait, soit directement, soit par la levée du *tchaouth* (tribut), de la frontière déterminée au nord par l'Himalaya et l'Indus, à l'extrémité sud (ou à peu près) de la péninsule. L'armée mahratte, si inférieure dans l'origine à l'armée moghole et par son organisation et par son artillerie, avait maintenant, sur toutes les forces musulmanes que l'Hindoustân aurait pu réunir, une supériorité marquée. Aussi le Peishwa (chef suprême de la confédération mahratte) et ses généraux ne faisaient-ils plus mystère de leurs projets : le résultat de la lutte qu'ils venaient d'engager, en s'emparant de Dehly et du Pandjâb (1758), devait être le triomphe du génie hindou sur le génie musulman. Ahmăd les força d'évacuer le Pandjâb l'année suivante, et, les poussant devant lui, s'approcha graduellement de Dehly. Le sentiment d'un commun danger unit les divers chefs moghols et rohillas dans le nord de l'Inde, et les détermina à accueillir le souverain afghan comme leur libérateur. La fin de l'année 1759 et toute l'année 1760 se passèrent en manœuvres, en actions partielles et en vaines négociations. Les Mahrattes, par un immense effort, étaient par-

venus à réunir, vers la fin de l'année 1760, l'armée la plus nombreuse et la plus forte en artillerie que jamais chefs hindous eussent commandée. Le généralissime de la confédération musulmane, de son côté, avait concentré ses vieilles bandes et les contingents de ses auxiliaires dans les conditions les plus favorables à l'attaque comme à la défense. Les Mahrattes, commandés par le brahmăn Sedasheo-Bhâo (communément appelé *le Bhâo*), prirent leur dernière position à Panipăt, et s'y retranchèrent. C'était là que déjà, plus d'une fois, le hasard d'une grande bataille avait décidé du sort de l'Hindoustân. Ahmăd vint camper devant Panipăt, et couvrit ses lignes de forts abatis. Il disposa ses forces de manière à intercepter tous les convois qui pouvaient ravitailler ses ennemis. Bientôt le manque de vivres se fit sentir dans le camp retranché de Panipăt, et le Bhâo dut se décider à risquer une action générale. Il sortit de ses lignes au jour et à l'heure, pour ainsi dire, prévus par son habile antagoniste, et vint au lever du soleil, le 6 janvier 1761 (11 Djamadi u sani, 1174 de l'hégire), offrir la bataille au shâh douranî. Le défi était accepté d'avance. Ahmăd prit ses dispositions avec un sang-froid et une précision admirables. L'action ne tarda pas à s'engager sur toute la ligne; mais, après une vive canonnade, le principal effort des Mahrattes se porta sur le centre, et ils purent se flatter un instant que leurs charges réitérées sur ce point allaient rompre la ligne douranî et leur assurer la victoire. Précisémen. à cet instant critique choisi par l'œil exercé d'Ahmăd pour décider de la fortune du jour, le shâh fit avancer sa réserve et la lança au grand galop, en même temps qu'un corps de cavalerie qu'il avait envoyé sur sa gauche reçut l'ordre de charger l'ennemi en flanc. Cette manœuvre, exécutée avec une impétuosité irrésistible, changea en un clin d'œil la face du combat. Le fils du Peishwa (Wiswas râô) fut tué, le Bhâo lui-même tomba percé de coups, et l'armée mahratte, comme frappée de vertige, tourna bride tout à coup et se dispersa dans toutes les directions, poursuivie par la cavalerie douranî, qui en fit un affreux massacre. Jamais désastre plus complet n'avait atteint une armée. Ahmăd fit, peu de jours après, son entrée à Dehly. Mais il comprit, comme l'avait fait Nadĕr-Shah, que la cause du pouvoir moghol était à jamais perdue, et que c'eût été poursuivre une chimère que de s'imposer la tâche d'une réorganisation dont les éléments étaient fatalement dispersés par le vent des révolutions. Il reprit bientôt la route de ses États, aux acclamations de ses soldats, impatients de revoir leur patrie. Le Pandjâb était rentré sous son obéissance; mais la secte des Sikhs, qui avait crû en nombre et en importance politique pendant les dernières années, y créa une opposition violente à son gouvernement. Il se vit forcé de repasser l'Indus (pour la sixième fois) en 1762, et fit aux révoltés une guerre d'extermination. Les Sikhs se dispersèrent, et Ahmăd retourna à Kaboul. Mais les Sikhs ne tardèrent pas à se montrer plus nombreux et plus exaltés que jamais ; ils prirent d'assaut la ville de Sirhind après une action meurtrière où le shâh perdit plusieurs de ses généraux, et réduisirent cette place en ruines (1763-1764). Ahmăd accourut pour la septième fois à Lahore, et les Sikhs, à son approche, se dispersèrent de nouveau. Cependant un corps de 12,000 hommes ayant subitement abandonné l'armée douranîe, et repris, sans ordres, la route de Kaboul, Ahmăd se mit à leur poursuite; et sa retraite du Pandjâb, retraite pendant laquelle il fut harassé continuellement par les insurgés, livra le pays aux chefs sikhs, qui se le partagerent et s'y établirent d'une manière permanente. Ahmăd, occupé dans l'ouest de l'Indus, avait renoncé à reconquérir le Pandjâb. Il était atteint d'un ulcère à la face. Sa constitution s'affaiblit rapidement sous les progrès du mal, et il mourut, à peine âgé de quarante-neuf ans, en 1772. Il fut enterré à Kandahâr. Mohăn Lall (1), qui visita en 1833 le tombeau élevé au fondateur de la monarchie douranîe, y copia l'inscription suivante : « Ahmăd-Shâh-Dou« ranî était le grand roi ! La crainte de sa justice « fut telle, que le lion et la biche vivaient paisi« blement ensemble. Les oreilles de ses ennemis « étaient sans cesse étourdies du bruit de ses « conquêtes. Quand il mourut, l'année de l'hé« gire était 1186. » Ahmăd laissa à son fils Teymour un empire dont les limites étaient l'Oxus au nord, la mer et les embouchures de l'Indus au midi, le Kashmir à l'est, la Perse, au delà de Meshed, à l'ouest. Ahmăd était poëte. On a conservé un recueil de ses odes en *poushtou*.

A. DE JANCIGNY.

Seir Matâkherîn; —*Nâder Nâmeh* (vol. V des œuvres de sir W. Jones; vol. III des *Asiatick Rescarches*. — An *Account of Ahmad Shah-Abdali*, from a Persian M. S., *Asiatic Miscellany*, in-4°; Calcutta, 1785. — *History of the Mahratas*, de Grant Duff. — Prinsep (H.), *Origin of the Sikh power*, etc.; Calcutta, 1834, in-8°. — Les ouvrages d'Elphinstone : *Relation de son ambassade à Kaboul*, 2 vol. in-8°, Londres, 1819 ; et *Histoire de l'Inde*, 2 vol. in-8°; Londres, 1841.

AHMED. *Voy.* ACHMET.

AHMED ou **ACHMET I**er, empereur ottoman, né en 998 de l'hégire (1590 de J.-C.), mort le 16 de dzoulcaada, l'an 1026 de l'hégire (22 novembre 1617 de J.-C.). Fils aîné de Mahomet III, il monta sur le trône le lendemain de la mort de son père, à l'âge de quatorze ans. Tout jeune qu'il était, il s'occupa sérieusement à réparer les fautes de son prédécesseur. Il seconda d'abord les Hongrois et le prince de Transylvanie dans leur lutte contre l'empereur Rodolphe II ; mais, après avoir essuyé quelques échecs, il s'empressa, le 11 novembre 1606, de conclure à Situatoroe, près de Comorn, avec Rodolphe, une trêve pour vingt ans. On rapporte qu'à cette occasion le sultan reconnut pour la première fois le droit international, car les successeurs d'Othman n'avaient

(1) *Journal of a tour through the Pandjâb, Afghanistân*, etc., by Munshi Mohan Lall; 1 vol. in-12, Calcutta, 1834.

jusqu'à présent donné leur signature à aucun document diplomatique : ce n'est que verbalement qu'ils avaient accordé des trêves aux princes chrétiens, qu'ils regardaient comme leurs tributaires.

Ahmed continua ensuite la guerre contre les Persans, mais avec très-peu de succès. Murad, son grand vizir, assiége en vain Révan : Schah-Abbas recouvre tout ce que les Ottomans avaient enlevé à la Perse, et répand la terreur dans leurs provinces. Cette guerre finit en 1612, par un traité de paix qui assura aux Persans la ville de Tauris, avec les autres conquêtes qu'ils avaient faites. Dans la même année, Ahmed établit pour la première fois des relations diplomatiques avec les Provinces-Unies de la Hollande, et fit des traités avec l'Angleterre, la France, la Pologne, Venise, et la Transylvanie. En 1616, la guerre recommence avec les Persans, qui battent près de Bassora les Turcs, quoique fort supérieurs en nombre. Ahmed était près d'entrer en campagne, lorsqu'une maladie violente termina sa vie.

Ce prince aimait la musique et la poésie, mais il était voluptueux et cruel : son harem était peuplé, dit-on, de trois mille femmes, et souvent il se faisait lui-même l'exécuteur de ses ordres sanglants. Il aimait aussi la chasse passionnément, et entretenait un grand nombre de fauconniers. On lui doit aussi quelques fondations et monuments religieux. Il fit construire à Constantinople la grande mosquée qui porte son nom, et il dépensa des sommes considérables pour l'embellissement des cités saintes de la Mecque et de Médine. Il accomplit, le premier de tous les empereurs ottomans, ce précepte du Coran, qui enjoint à tout homme de travailler de ses mains pour gagner sa vie : il apprit à faire des anneaux de corne propres à bander les arcs. On a remarqué, comme une coïncidence bizarre, que les principaux actes de ce règne impliquent le nombre sept, ou des multiples de ce nombre : ainsi Ahmed fut le quatorzième sultan, il vécut quatre fois sept ans, il avait eu sept grands vizirs, il avait traité avec sept puissances chrétiennes, etc. — Ahmed Ier eut pour successeur Mustapha Ier, prince faible et capricieux.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman.* — D'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman.*

AHMED ou **ACHMET II**, empereur ottoman, né en 1053 de l'hégire (1643 de J.-C.), mort le 21 dgioumadi II, l'an 1106 de l'hégire (27 janvier 1695 de J.-C.). Fils d'Ibrahim, il succéda, en 1691, à Mahomet III, après avoir passé quarante-huit ans dans le sérail, cultivant la poésie et la musique. Ce prince faible, bigot et mélancolique, abandonna les rênes du gouvernement au grand vizir, qui périt le 4 de dzouledgé de la même année (19 août 1691 de J.-C.), à la bataille de Salenkémen en Hongrie. Dans cette bataille, gagnée par les Autrichiens sous les ordres du prince Louis de Bade et du prince Eugène, les Turcs perdirent vingt-cinq mille hommes, toute leur artillerie, et la marmite des janissaires. Les Autrichiens reprirent Lippa et Waradin, tandis que les Vénitiens s'emparèrent de l'île de Chio et menacèrent Smyrne. Ces tristes événements, y compris la peste et des incendies qui ravageaient Constantinople, ainsi qu'un tremblement de terre à Smyrne et le pillage de la caravane de la Mecque, accablèrent le sultan. Ce prince mourut d'une hydropisie. Il laissa plusieurs poésies, écrites en persan. Il eut pour successeur Mustapha II.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman.*

AHMED ou **ACHMET III**, empereur ottoman, né le 3 ramazan 1084 de l'hégire (12 décembre 1673 de J.-C.), mort dans le mois de moharrem 1152 de l'hégire (avril 1739). En 1703 de J.-C., il succéda à son frère Mustapha II, déposé par les janissaires. Contrairement aux anciens usages, il annonça son avénement à tous les princes de la chrétienté, qui lui envoyèrent des lettres de félicitation. Les premières années de son règne n'offrent de remarquable que les fréquents changements qui se firent dans le ministère : en quinze ans il y eut quatorze grands vizirs. En 1705, des troubles religieux, suscités par les jésuites, éclatèrent à Constantinople parmi les Arméniens catholiques; ils furent apaisés par la mort du patriarche arménien Sari, le 5 novembre de la même année. En 1709, Charles XII, roi de Suède, battu à Pultawa par les Russes, se réfugia sur les terres ottomanes, et obtint du Grand Seigneur une retraite à Bender (*Voy.* CHARLES XII). En 1710, Ahmed élève à la dignité de prince de Moldavie Démétrius Cantimir, qui abandonne presque aussitôt les intérêts de la Porte pour s'attacher aux Russes. Ce prince, dans son *Histoire ottomane*, tâche de justifier sa conduite; nous y renvoyons le lecteur, pour connaître et apprécier ses raisons.

En 1711, le grand vizir Baltagi-Méhémed, envoyé contre les Russes à la tête de cent cinquante mille hommes, fait la paix avec le czar, dont l'armée, enveloppée de toutes parts, ne pouvait lui échapper (*Voy.* PIERRE LE GRAND). En 1715, Ahmed déclare la guerre aux Vénitiens, et leur enlève la Morée; mais son armée est battue, le 5 août 1716, par le prince Eugène à Peter-Waradin : le grand vizir et six mille Turcs restèrent sur le champ de bataille. Cette campagne, si heureuse pour les Impériaux, fut terminée, le 16 août 1717, par la victoire décisive que le prince Eugène remporta à Belgrade sur les Turcs. Le 21 juillet 1718 de J.-C., la paix est signée entre l'Empereur, la Porte et les Vénitiens, à Passarowitz. Aux termes de ce traité, la Porte Ottomane rendit aux Vénitiens la Morée, et fut obligée de céder à l'Autriche Belgrade, Orsowa, Temeswar, la Servie, et une partie de la Valachie.

En 1723, Ahmed tourna ses armes contre la Perse. Ses troupes assiégèrent en même temps Hamadan et Tauris. Les Turcs furent battus devant cette dernière place, quoique ruinée tout récem-

ment par un tremblement de terre. Ils prirent leur revanche, peu de jours après, sous les murs d'Hamadan. En 1725, ils forcèrent Tauris, où ils égorgèrent durant cinq jours tout ce qui tomba sous leurs mains. Les campagnes des deux années suivantes en Perse ne leur furent point avantageuses. Au mois d'octobre 1727, une paix est conclue entre la Porte et la Perse. Les Turcs y gagnèrent tout le pays qui est depuis Érivan jusqu'à Tauris, et de là jusqu'à Hamadan : leur empereur fut de plus reconnu pour le légitime successeur des khalifes, et le *kotbath*, ou prière publique, fut fait en son nom dans toute la Perse. En 1728, la guerre se renouvela entre ces deux puissances. Ahmed et son vizir se mirent en devoir de partir pour la Perse. Tandis qu'ils étaient campés à Scutari, en attendant que tout fût prêt pour continuer leur marche, trois hommes du peuple excitèrent une sédition à Constantinople. Le peuple et les milices, mécontents du gouvernement, se déclarèrent pour les rebelles. On demanda la déposition du sultan, après l'avoir obligé de sacrifier ses principaux ministres. Ahmed accorda de bonne grâce ce qu'il ne pouvait éviter. Au commencement d'octobre 1730, il tira de prison Mahmoud, son neveu (c'était celui qu'on voulait lui substituer), le mit lui-même sur le trône, et passa le reste de ses jours dans la retraite.

Ahmed, secondé par son grand vizir Ibrahim-Pacha, avait fait tous ses efforts pour faire fleurir les arts de la paix. En 1727, il fonda la première imprimerie à Constantinople, sous la direction du renégat hongrois Ibrahim-Basmadji, qui, en moins de douze ans, publia seize grands ouvrages sur l'histoire et les sciences morales. Il établit aussi cinq bibliothèques, dont trois publiques, et fit des lois somptuaires contre les amateurs de tulipes.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman.* — Ferrari Girolami, *Notizie historiche*, etc.; Venise, 1723.

***AHMED ABOU-MAZAR**, médecin arabe, vivait vers l'an 813. Il était chrétien, et remplissait à Babylone les fonctions d'interprète des songes auprès du khalife Al-Mamoun. On a de lui : *Apotelesmata, sive de significatione et eventis insomniorum, ex Indorum, Persarum, Ægyptiorumque disciplina. Sub nomine Apomasaris, ex arab. in lat. linguam conversa anno* 1160 *a Leone Tusco; ex ms. lat. primum edita a Joan. Leunclavis, sed Acephala et plerisque partibus imminuta;* Francof., Wechel, 1577, in-8°. Cet ouvrage, traduit en italien et en français, a été également publié en grec et en latin en 1603, par Nicolas Rigault, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AHMED AL-MEKKARI** (*Ben-Mohammed*), célèbre historien arabe, né à Tlemsen en 1577 de J.-C., mort en 1632. Il étudia à Fez, et visita l'Égypte, l'Arabie, la Palestine et la Syrie. Il séjourna plusieurs années à Damas et au Caire. On a de lui une *Histoire des Arabes en Espagne.* C'est un des ouvrages les plus complets sur ce sujet. Pascual de Gayangos en a traduit en anglais un extrait, sous le titre : *The history of the mahommedan dynasties in Spain*, etc., *illustrated with critical notes on the history, geography and antiquities of Spain;* London, 1840, 2 vol. in-4°.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, voc. *Tarikh.* Zenker, *Bibliotheca orientalis*, p. 101.

AHMED-BEN-FARES, surnommé *El-Razy*, savant arabe, né vers le milieu du dixième siècle, mort en l'an 1000 de J.-C. à Hamadan. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence et un dictionnaire arabe, intitulé *Modjmil-Alloghât.* On les trouve en manuscrit dans les bibliothèques de Paris et de Leyde. Golius en a fait usage.

M. Reinaud, *Catalogue de ms. arabes* (supplément, n° 1371 et 1372).

AHMED-BEN-MOHAMMED (*Abou-Amrou*), poëte arabe, né à Djaën (Espagne) vers le commencement du dixième siècle, mort en 970 de J.-C. Il fut le premier Arabe espagnol qui composât de petits poëmes épiques dans le goût des Orientaux. Outre ses poésies, dont Dobi a donné quelques fragments dans la Bibliothèque arabe-espagnole, il a écrit un ouvrage historique, sous le titre : *Annales d'Espagne et Entreprises des Omeyyades*, divisé en 4 volumes.

Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, t. II, p. 135.

AHMED-BEN-THOULOUN (*Aboul-Abbas*), chef d'une dynastie qui a régné en Égypte, naquit à Samarra, ville de l'Irac, le 23 de ramadhan, 220 de l'hégire (20 septembre 835 de J.-C.), et mourut au mois de dzoulcaadah 270 (mai 884 de J.-C.). Il hérita de la faveur de son père auprès du khalife Mamoun, et parvint aux plus éminentes dignités. Nommé gouverneur d'Égypte, il profita de la faiblesse et des querelles des khalifes pour obtenir la souveraine puissance. Sa première expédition fut contre les habitants de Barcah, qui s'étaient révoltés; il assiégea cette ville et s'en rendit maître. Il étendit ensuite sa puissance au delà de l'Égypte, profita de la mort du prince de Damas pour s'emparer de cette ville, prit successivement Émesse, Hamah, Alep et Antioche, et porta ses armes jusqu'à Tarse; mais l'affaiblissement de ses troupes et la disette des vivres le forcèrent à borner là ses rapides conquêtes. En 268 (882 de J.-C.), Loulou, un de ses affranchis, secoua le joug de l'obéissance, à l'instigation du khalife Motewekkel, dont Ahmed avait rayé le nom dans la prière, pour y mettre celui de Motamed, frère de ce souverain. Ce rebelle s'empara d'Alep, d'Émesse, de Canaseryn et de Dyar-Modhar. Ahmed, occupé de la conquête de la Syrie, ne put, à ce qu'il paraît, réprimer cette insurrection; et, peu de temps après, il mourut à Antioche, à la suite d'une maladie causée par la trop grande quantité de lait qu'il avait bu. Ce prince nous est représenté par les historiens comme généreux, brave, s'adonnant aux affaires d'État avec zèle, rendant justice à ses

sujets, et protégeant les savants. Il avait dans son palais une table ouverte pour les grands et pour le peuple, et donnait chaque mois 1,000 dynars aux pauvres. Il fit construire le château de Jafa, et une mosquée célèbre entre Misr et le Caire. La dynastie qu'il fonda fut désignée sous le nom des *Thoulounides ;* elle n'a fourni que quatre princes, et s'éteignit en 905.

Jourdain. dans la *Biogr. univ.* — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.* — Aboulfedâ, *Ann. moslem.* — Ibn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.* — Abdallatif, *Relations d'Égypte,* p. 4. — Quatremère, *Description de l'Égypte,* p. 66. — Taco-Roorda, *Abul-Abbasi-Ahmedis Tulonidarum primi vita et res gestæ* (d'après la Chronique d'Aboul-Mahasen); Leyde, 1825, in-4°.

AHMED-DJESAÏR. *Voy.* AVÉIS II.

***AHMED-IBN-ABDI-R-RABBIHI**, historien et poëte arabe, né à Cordoue en 860 de J.-C., mort en 940. Son principal livre a pour titre : *le Livre de la perle du Collier ;* c'est une encyclopédie historique en trente-cinq livres, dont le quinzième, qui est le plus intéressant, traite de l'*Histoire des khalifes.* M. Fresnel en a donné quelques extraits dans ses *Lettres.* Cet ouvrage est une des sources principales pour la connaissance des traditions relatives à l'ancienne Arabie. La Bibliothèque nationale vient d'en faire l'acquisition.

Ibn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.* — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escurialis.*

AHMED-IBN-ARABSHAH (*Guerasp*), historien arabe, mort à Damas en 1450 de J.-C. On a de lui une *Histoire de Timur* ou *Tamerlan,* dans le style fleuri des Orientaux. Vattier en donna une traduction française, Paris, 1638, in-4°, et H. Manger la traduisit en latin sous le titre : *Ahmedis Arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timori, qui vulgo Tamerlanus dicitur, Historia ;* Leovard., 1767-1772, avec le texte arabe réimprimé à Calcutta, 1812 et 1818. — Un second ouvrage du même auteur (Recueil d'Apologues) a été publié par Freytag, Bonn, 1832, in-4°.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

AHMED-KHAN, connu aussi sous le nom de *Nicodar* ou *Nygoudar* (*nygou-dar* signifie, en persan, *homme de bien*), empereur mongol de Perse, de la race de Dgenghys-Khan, succéda, en 1282 de J.-C., à son frère Abaca-Khan. Il fut le premier souverain mongol qui embrassa l'islamisme, et suscita par là des révoltes dont il devint la victime après un règne de deux ans et neuf mois. Ces révoltes avaient été fomentées d'abord par Canghour-Paï, frère d'Ahmed, puis, après la mort de celui-ci, par Arghoun-Khan, fils d'Abaca-Khan, qui traita son oncle d'usurpateur, et le livra, après une sanglante rencontre, aux fils de Canghour-Paï, qui vengèrent sur lui la mort de son frère (en 1284).

D'Ohsson, *Histoire des Mongols.* — Hammer, *Histoire des Mongols de Perse.*

AHMED-RESMY-HADJY, diplomate turc, de la fin du dix-huitième siècle. Il jouissait d'une grande considération auprès de son souverain Moustapha III, qui le chargea de deux ambassades successives. Peu de temps après l'avénement de Moustapha, le 20 de rabyi IIe 1171 (1er janvier 1758), Ahmed partit pour Vienne, chargé d'annoncer à l'impératrice Marie-Thérèse l'avénement du nouveau sultan. Celui-ci ne tarda pas à lui confier une mission au moins aussi importante que la première : ce fut d'aller féliciter Frédéric le Grand des brillants avantages qu'il avait remportés sur les Russes, les Autrichiens et les Français, et de consolider, par cette démarche, un traité conclu, dès 1760, entre la Prusse et la Porte Ottomane. Frédéric avait entamé les négociations en 1744. Après avoir expédié différents ambassadeurs à Constantinople, il eut enfin la satisfaction d'en recevoir un de cette cour, si fière alors et si dédaigneuse envers tous les souverains de la chrétienté. Parti de Constantinople en juillet 1763, Ahmed ne revit cette ville que l'année suivante, à la même époque. La relation, très-abrégée à la vérité, de ses ambassades, écrite par lui-même, renferme des observations piquantes sur les pays qu'il a visités, et sur les personnages avec lesquels il a entretenu quelques relations. Ses observations manquent souvent de justesse, et elles portent l'empreinte des préjugés musulmans. Cependant il témoigne la plus haute estime pour Frédéric II, qu'il traite de grand guerrier et de grand politique. Il a consacré à ce souverain un chapitre particulier. Les deux relations d'Ahmed-Resmy ont été insérées dans les *Annales de l'empire Ottoman* d'Ahmed-Ouassyf-Effendi, depuis 1754 jusqu'en 1774, imprimées en turc, à Scutari, en 1804, 2 vol. in-fol. Un orientaliste allemand, qui a voulu garder l'anonyme, les a traduites dans sa langue. Cette traduction a été publiée à Berlin, avec des notes du traducteur et du major Menu de Minotoli ; 1809, in-8°.

AHMET ou **ACHMET**, dey d'Alger, élu le 30 août 1805, mort le 7 novembre 1808. Aussi avare que cruel, il combla en moins de trois ans la mesure de tous les crimes. Il fut massacré par ses soldats, et son corps traîné dans les rues de la ville.

AHUITZOL, huitième empereur des Aztèques (anciens Mexicains), fut élu en 1477, en remplacement d'Anajacath. Il recula les limites du Mexique, et, par la réunion d'une nouvelle province, remplit la condition imposée aux empereurs nouvellement élus. Ses trésors furent employés à encourager l'industrie et à embellir sa capitale ; mais sa passion pour les nouvelles constructions faillit lui devenir funeste. Ce prince imprudent fit arriver dans Tenochtitlan, aujourd'hui Mexico, au moyen d'un aqueduc, les eaux de la rivière Huitzilopochoco, qui, ainsi détournée, grossit considérablement le lac de Tezcuco. Un de ses courtisans ayant osé lui montrer le danger auquel cet aqueduc exposait la capitale, ce prince le fit périr. Peu de temps après, ces eaux s'accrurent

avec une si grande rapidité, qu'Ahuitzol lui-même manqua d'être noyé dans son palais, et fut blessé grièvement à la tête en cherchant à s'échapper. Cette grande inondation eut lieu en 1498. Les historiens aztèques rapportent qu'on vit sortir des entrailles de la terre de grandes masses d'eau, qui contenaient des poissons qu'on ne trouve qu'à une grande distance dans les rivières des régions chaudes, *tierra caliente*. Puni de son imprudence, l'empereur mexicain fit agrandir et réparer la digue élevée par ordre de Montazuma Ier, pour garantir la capitale des inondations; il essaya ensuite d'abolir la coutume barbare de sacrifier les prisonniers, et d'arroser de sang humain les autels des dieux; et s'il n'y réussit pas entièrement, au moins diminua-t-il le nombre des victimes. Ce monarque mourut généralement regretté, et laissa le trône à Montezuma II, sous le règne duquel le Mexique fut découvert et conquis par les Espagnols.

Aglio, *Antiquities of Mexico*, vol. V. — *Aplicacion de la colecion de Mendoza*, et *Esplicacion del codex Telleriano-Remensis*. — Clavigero, *Storia antica del Messico*, I, 256-263. — Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, p. 174, 208. — *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, p. 319.

*AHYTON ou HEYTON, évêque de Bâle vers l'an 821, abbé du monastère d'Augia, ordre de Saint-Benoît, sur le Rhin, près de Constance. Il reste de ce prélat des *Capitulaires* imprimés dans le tome VI du Spicilége de d'Achery, et dans le tome VII de la Collection des conciles du P. Labbe. E. D.

AÏBEK (*Azed-Eddyn*), premier sultan d'Égypte, de la dynastie des mameluks baharytes, surnommé *Mélik-el-Moëzz* (roi très-élevé), mort le 23 de reby Ier, an 655 de l'hégire (10 avril 1257). Il était Turc d'origine, et usurpa le pouvoir sur les princes de la race de Saladin. Affaiblis par des guerres intestines et des révolutions continuelles, les descendants de Saladin ne trouvaient plus que des séditieux dans leurs officiers, et des traîtres ou des assassins dans leurs proches. Ils formèrent alors, pour leur sûreté, une garde étrangère, composée de jeunes esclaves achetés au Mogol, dans le Captchak. A l'imitation de ses prédécesseurs, Mélek-al-Saleh fit venir un grand nombre de ces esclaves, à qui on donna le nom de *mameluk*, qui signifie *possédés* ou *soumis;* et comme on les fit élever dans une île du Nil nommée Rodhah, vis-à-vis le Vieux Caire, et que les Arabes appellent *bahar* ou *mer* les grands fleuves, ils prirent aussi le nom de *baharytes*, ou de *maritimes*. Instruits dans l'art de la guerre, ils formaient la *halcah*, ou garde du prince, et, une fois affranchis, ils parvenaient aux premières dignités. Ils devinrent très-puissants en peu de temps. Aïbek fut un de ces esclaves du Captchak amenés en Égypte; son courage l'éleva aux premiers emplois de l'armée, sous le règne de Touran-Shah, qui gouvernait l'Égypte lorsqu'en 1250 saint Louis débarqua à Damiette. Aïbek eut part aux combats sanglants qui signalèrent cette campagne, et où les esclaves baharytes soutinrent souvent le choc de la cavalerie française. Saint Louis était prisonnier de Touran-Shah, lorsque les baharytes, mutinés, massacrèrent ce sultan, et reconnurent pour reine d'Égypte la favorite Chadjr-Eddour. Cette révolution éleva Aïbek à la dignité d'*atabek*, ou généralissime des troupes. Les barbares qui avaient assassiné Touran-Shah voulaient qu'on massacrât le roi de France et tous les prisonniers; mais Aïbek, comptant partager avec les esclaves baharytes les 200,000 livres qui devaient être payées dans la ville d'Acre pour la rançon du roi, tira son sabre, et jura qu'il ne souffrirait jamais qu'on violât ainsi la foi des traités. Cette déclaration termina les différends qui s'étaient élevés dans l'armée égyptienne, et la liberté fut rendue aux Français prisonniers. Trois mois après le meurtre de Touran-Shah, la reine Chadjr-Eddour épousa Aïbek, et se démit de la souveraine puissance en sa faveur; mais les mameluks, envieux, et les peuples, indignés de voir un esclave parvenu au rang suprême, l'en firent descendre, sans toutefois le priver de l'autorité militaire, et reconnurent pour sultan un enfant de la famille de Saladin, nommé Mélik-al-Achraf, dont Aïbek devint le tuteur. L'Égypte et la Syrie formaient alors deux empires qui avaient chacun leur sultan particulier. Celui de Damas, voulant profiter des troubles de l'Égypte pour l'envahir, s'avançait avec une armée, sous prétexte de venger le meurtre de Touran-Shah; Aïbek marcha à sa rencontre, e fut d'abord vaincu; mais il remporta ensuite une victoire signalée, et força le sultan de Damas à entrer en arrangement. Ce prince eut tout le pays situé au delà du Jourdain, et Mélik-al-Achraf conserva l'Égypte, sous la tutelle d'Aïbek, qui pour mieux affermir son autorité, fit assassiner Fares-Eddyn, mameluk puissant, son rival et son ennemi. Ne trouvant plus alors d'obstacles il priva son pupille du trône, et y monta lui-même l'an de l'hégire 652 (1254 de J.-C.). Un nouveau traité avec le sultan de Damas semblait devoir lui assurer un règne tranquille, lorsque Chadjr-Eddour, instruite qu'il projetait d'épouser la fille du roi de Moussoul, le fit assassiner. Aïbek aimait les sciences, et avait fait construire sur les bords du Nil, dans le Vieux-Caire, un superbe collége, auquel il donna son nom. Il fut le premier sultan de la race des baharytes ou mameluks d'Égypte, qui se divisèrent ensuite en deux branches ou dynasties : celle des baharytes, et celle des bordjytes ou circassiens (*voy.* BARKOK), qui succéda en 1382 à la première, et qui finit à la conquête de l'Égypte par l'empereur Sélim. Les partisans d'Aïbek vengèrent sa mort en faisant mourir ceux qui y avaient participé, et en mettant sur le trône Ali son fils, qu'ils surnommèrent *Mélik-al-Mansour* (roi victorieux). Ce prince, après un règne très-court, fut déposé par le mameluk Kouthouz, qui monta

sur le trône l'an 657 de l'hégire. (*Voy.* Kournouz.)

Jourdain, dans la *Biographie Universelle.*

AICARDO (*Jean*), architecte italien, né à Cunéo (Piémont) vers la fin du seizième siècle, mort en 1650. Il a construit plusieurs édifices à Gênes, parmi lesquels on remarque les greniers d'abondance, et le magnifique aqueduc qui fournit de l'eau à presque toute la ville. Ce dernier monument fut achevé par son fils.

Tacozzi, *Dizionario degli Architetti.*

AICARTS DE FOSSAT, troubadour du treizième siècle, n'est connu que par une pièce assez curieuse sur la guerre des prétendants à la couronne de Naples (Edmond, fils de Henri III, roi d'Angleterre, le duc d'Anjou, frère de saint Louis, et l'empereur Conrad IV).

Raynouard, *Choix de poésies originales des troubadours*, IV, 230. — Millet, *Histoire littéraire des troubadours*, t. II, 326, etc. — *Histoire littéraire de la France*, XIX, 524, etc.

AICHER (*P. Otto*), bénédictin à Salzbourg, célèbre orateur et poëte, fut successivement professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique morale, et enfin d'histoire; il est mort le 17 janvier 1705. Ses principaux ouvrages sont: *Theatrum funebre, exhibens epitaphia nova, antiqua, seria, jocosa*, 4 vol. in-4°, 1675; — *Iter oratorium*, 1673; — *Iter poeticum*, 1674; — *De principiis cosmographiæ, astronomicæ, historicæ et ethico-politicæ, ab anno* 1687 *usque ad annum* 1699. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Salzbourg.

Joseph, *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît.* — Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

AIDAN, évêque anglais né, à la fin du sixième siècle, dans une des îles Hébrides, mort en 651. Il obtint de grands succès dans ses conversions parmi les peuples qui habitaient le nord de l'Angleterre. Il fut évêque de Lindisfarne ou Holy-Island, en Northumberland. Bède rapporte plusieurs miracles qu'Aidan aurait opérés pendant sa vie et après sa mort.

Bède, *Hist. ecclés.*, III, 3, 5, 14, 15, 16, 17. — Will. Malmesburiensis, *De gestis pontif. angl.*, lib. III, p. 275. — Savile, *Rerum Angl., scriptores post Bedam præcipui*; in-fol., Francof., 1601. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, t. VI; August. (1743), p. 688-694.

***AIDIUS** (*André*), philosophe allemand, professeur au collége de Dantzig vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui un commentaire sur quelques ouvrages d'Aristote, sous ce titre : *Clavis philosophiæ moralis*, Oppenheim, 1614, in-8°; et *Tractatus de noctambulorum ingenio et natura;* Dantzig, 1612, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIGENLER (*Adam*), jésuite allemand, né dans le Tyrol en 1633, mort le 16 août 1673, sur le vaisseau qui le transportait en Chine, où il devait se rendre comme missionnaire. Il professa d'abord les mathématiques et la langue hébraïque à Ingolstadt. Envoyé ensuite en mission, il mourut de la peste à bord du vaisseau où il s'était embarqué. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque *Fundamenta linguæ sanctæ;* Dilingen, 1670, in-4°.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le *Supplém.* d'Adelung.

AIGLER (*Bernard*), prélat français, né à Lyon vers le commencement du treizième siècle, mort en 1282, se fit religieux à l'abbaye de Savigny en Lyonnais. Il devint abbé du mont Cassin sous le pape Urbain IV, et gouverna ses religieux avec sagesse pendant dix-neuf ans. Clément IV le fit cardinal. Aigler se fit aimer de Charles d'Anjou, roi de Naples. On lui doit des écrits purement monastiques, tels que *le Miroir des moines;* une *Exposition de la règle de Saint-Benoît*, etc.

Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti.*

***AIGNAN** (...), médecin français, né à Orléans en 1644, mort à Paris le 30 janvier 1709. Il étudia à Padoue, et devint médecin de Louis XIV et du prince de Condé. Il fut d'abord capucin sous le nom de *Père Tranquille;* on le nommait aussi le *Capucin du Louvre*, parce qu'en 1678 il se livra dans ce palais à quelques travaux de chimie. On a de lui : 1° *l'Ancienne médecine à la mode, ou le sentiment uniforme d'Hippocrate et de Galien sur les acides et les alcalis;* Paris, 1693, in-12; — 2° *le Prestre médecin, ou Discours physique sur l'établissement de la médecine, avec un Traité du café et du thé de France;* ibid., 1696, in-12; — 3° *Traité de la goutte dans son état naturel;* Paris, 1707, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIGNAN (*Étienne*), membre de l'Académie française, né à Beaugency-sur-Loire en 1773, mort le 25 novembre 1824. Il fit ses premières études au collége d'Orléans. Peu d'hommes embrassèrent dès leur première jeunesse, avec plus d'ardeur et de sincérité, la cause de la révolution, et s'opposèrent aussi avec plus de courage aux sanglants excès qui la compromirent d'une manière si déplorable. Homme religieux en même temps que philosophe, il ressentit la plus vive douleur de la sanglante catastrophe de la royauté. Il fit de cet événement le sujet d'une tragédie (*la Mort de Louis XVI*, en trois actes, Paris, 1793), qui, sans annoncer un talent dramatique éminent, faisait honneur aux sentiments et aux principes de l'auteur. Il continua de suivre la carrière de l'administration et celle des lettres. Dans cette dernière, comme poëte et auteur dramatique, il n'obtint que des succès d'estime, qui ne pourraient lui donner des titres à la gloire. Son opéra de *Nepthali*, Paris, 1806; ses tragédies de *Brunehaut* (1810), *Arthur de Bretagne* et *Polyxène* (1804), n'eurent qu'un petit nombre de représentations, et ne sont pas restées au théâtre. Sa traduction en vers de l'*Iliade*, à laquelle des critiques sévères ont reproché des plagiats, n'en a pas moins obtenu du succès, et

elle est encore considérée comme une des meilleures traductions de ce poëme. Celle de l'*Odyssée* n'a point été achevée. Aignan succéda, dans l'Académie française, à Bernardin de Saint-Pierre. Son discours de réception, contenant l'éloge de l'auteur de *Paul et Virginie* et des *Études de la nature,* fut prononcé en 1815, à l'époque des Cent-Jours.

Après la seconde restauration, Aignan entra, comme publiciste, dans les rangs de l'opposition libérale. Il montra dans cette nouvelle carrière un genre de talent que n'avaient point encore révélé ses productions précédentes : l'ouvrage qu'il publia sous le titre de l'*État des protestants en France,* Paris, 1818, est rempli des vues les plus élevées et des sentiments religieux les plus purs. Il n'est pas moins remarquable par la clarté et la noblesse du style. Aignan publia successivement trois autres écrits, qui furent également remarqués, sous les titres : *De la justice et de la police* (1817), *De l'état du jury* (1822), et *Des coups d'État.* Devenu l'un des collaborateurs de la *Minerve,* il rivalisa de zèle et de talent avec les autres rédacteurs de ce recueil politique. Lorsque ce journal cessa de paraître, Aignan, à qui les circonstances du temps avaient fait perdre une partie de sa fortune, se retira à sa maison de campagne près de Montmorency, où, livré, au sein de sa famille, à des travaux plus utiles que brillants, il composa, sous le titre de *Bibliothèque étrangère d'histoire et de littérature ancienne et moderne,* un recueil de morceaux inédits, la plupart relatifs à l'histoire nationale. Cette publication fut accueillie avec faveur, mais ne put être continuée après la mort de son auteur; elle se compose de 3 vol. in-8°; Paris, 1823-1828. Le but de ce travail, qui devait avoir six volumes, était de peindre les mœurs des différentes époques par les écrits contemporains, et de faire voir que les hommes sont plus méchants et plus malheureux à proportion de leur ignorance et de leurs préjugés. Aignan a été un des collaborateurs de l'*Encyclopédie moderne.* On lui doit, en outre, la traduction de plusieurs ouvrages anglais, une édition des Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, et un grand nombre d'articles littéraires insérés dans diverses publications périodiques. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire.*

AIGNEAUX (*Robert* et *Antoine Lechevalier,* sieurs D'), deux frères toujours unis dans leur vie et dans leurs travaux. Nés en Normandie vers le milieu du seizième siècle, ils moururent à peu d'intervalle l'un de l'autre (Robert mourut en 1590, et Antoine un an après). Ils ont publié en commun une *Traduction en vers des Œuvres de Virgile* et une autre des *Œuvres d'Horace,* imprimées toutes les deux à Paris, la première in-4°, 1582, et in-8° 1583 et 1607; la seconde, in-8°, 1588. On a d'eux, en outre, divers *poëmes, sonnets, complaintes,* etc., publiés après leur mort, à la suite des vers composés à leur louange, et recueillis par Pierre-Lucas Sablières en un vol. in-12, intitulé *le Tombeau de Robert et Antoine Lechevalier, frères, sieurs d'Aigneaux, poëtes français,* etc.; Caen, 1591.

La Croix du Maine et Duverdier, *Biblioth. françaises.*

AIGREFEUILLE (*Charles* D'), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Montpellier, vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui une *Histoire civile et ecclésiastique de Montpellier,* 1737 et 1739, 3 vol. in-fol., ouvrage écrit avec érudition; les pièces justificatives qui y sont jointes peignent les mœurs du temps; l'histoire des guerres civiles du dix-septième siècle y est écrite avec une grande impartialité.

D'Aigrefeuille, *Histoire de Montpellier* (Préface).

AIGREFEUILLE (*Fulcrant-Jean-Joseph-Hyacinthe* D'), magistrat français, né à Montpellier le 26 février 1700, mort le 30 août 1771. Conseiller d'État et premier président de la cour des aides à Montpellier, il avait plus de goût pour la métallurgie et la numismatique que pour la jurisprudence. Il composa sur les médailles plusieurs dissertations, qui sont restées manuscrites.

AIGREFEUILLE (marquis D'), fils du précédent, né à Montpellier en 1745, mort en 1818, était procureur général de la cour des aides à Montpellier. Ce fut un gastronome distingué, ami de Cambacérès. C'est à lui que Grimod de la Reynière dédia son *Almanach des Gourmands,* « comme à l'homme aimable qui possédait l'art si difficile et si peu connu de tirer le meilleur parti possible d'un excellent repas. » D'Aigrefeuille, petit, gros, rond; de la Villevieille, long, sec, maigre, et Cambacérès, formaient, sous l'empire et sous la restauration, un trio fort divertissant de gourmets inséparables.

Biographie Universelle.

AIGUEBERRE ou **AIGUEBERT** (*Jean Dumas* D'), conseiller au parlement de Toulouse, né le 6 novembre 1692, mort le 31 juillet 1755. Il fit représenter au Théâtre-Français, le 9 juillet 1719, une espèce d'opéra, *les Trois spectacles,* pièce composée d'un prologue en prose et de trois actes, qui sont la *Tragédie de Polyxène, la Comédie de l'Avare amoureux,* et *la Pastorale héroïque de Pan et Doris.* Il donna sur le même théâtre, le 4 novembre 1730, la comédie du *Prince de Noisy,* et fit enfin lui-même une parodie de sa tragédie de *Polyxène,* sous le titre de *Colinette,* qui fut jouée au Théâtre-Italien le 4 septembre 1729.

Biographie toulousaine, article Dumas. — Quérard, *la France littéraire.* — Barbier, *Dictionn. des ouvrages anonymes et pseudonymes,* t. II, p. 248; t. III, p. 220, 2e édit.

***AIGUILLARD** (*Pierre* D'), avocat à Caen, auteur d'un poëme assez curieux, publié en 1580,

sous ce titre : *Pogonérythrée, ou quatrains à l'honneur des barbes rousses.* E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIGUILLE (*Marquis* D'), président au parlement d'Aix et frère du marquis d'Argens, fut l'envoyé secret de Louis XV auprès du prince Édouard dans l'expédition d'Écosse. Il nous reste de lui un mémoire curieux sur sa commission, adressé au roi, et recueilli dans les *Archives littéraires de l'Europe*, n° 1, pag. 78 et suivantes. Zélé partisan des jésuites, sa conduite lors de leur suppression lui attira, de la part de la cour dont il était membre, des procédés peu flatteurs.

AIGUILLON (*Marie-Madeleine de Vignerot*, dame de *Combalet*, duchesse D'), née vers le commencement du dix-septième siècle, morte en 1675, fille de Réné de Vignerot et de Françoise Duplessis, sœur du cardinal de Richelieu; elle fut dame d'atour de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Après avoir échoué dans plusieurs projets de mariage avec les premières maisons de France, le cardinal-ministre acheta pour sa nièce, qu'il aimait tendrement, le duché d'Aiguillon en 1638. Après la mort du cardinal, elle employa presque toute sa fortune à soulager les pauvres et à fonder des établissements de charité. Son petit-neveu fut déclaré duc d'Aiguillon, par arrêt du parlement, en 1731.

Mémoires de Richelieu. — *Mémoires de Marie de Médicis.* — Le Clerc, *Vie du cardinal de Richelieu.* — Fléchier, *Oraisons funèbres.*

AIGUILLON (*Armand-Louis de Vignerot-Duplessis*, duc D'), petit-neveu de la précédente, né en 1683, mort le 31 janvier 1750. C'est à lui et non à son fils, ministre sous Louis XV, qu'il faut attribuer les écrits suivants : 1° *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du Cosmopolite;* Ancône, Uriel, B...t, 1735, in-4°, tiré à sept exemplaires; — 2° *Suite de la nouvelle Cyropédie, ou réflexion de Cyrus sur ses voyages;* Amsterdam (Rouen), 1728, in-8°. Sa femme, Anne-Charlotte de Crussol de Florensac, qu'il avait épousée en 1718, a laissé : 1° une traduction de l'*Épître d'Héloïse à Abailard ;* Paris, 1758, in-8°; — 2° *Carthon*, poëme traduit de l'anglais de Macpherson.

AIGUILLON (*Armand Vignerot-Duplessis-Richelieu*, duc D'), ministre des affaires étrangères sous Louis XV, né en 1720, mort en 1798, était fils de ce duc d'Aiguillon qui s'est fait connaître par l'obscène *Recueil du Cosmopolite.* Le duc Armand était un courtisan distingué par l'esprit et la grâce, mais privé de toutes les qualités nécessaires à l'homme d'État. C'est pendant son ministère qu'eut lieu le premier partage de la Pologne, et il ne fut instruit de cet attentat aux droits des nations que lorsqu'il était consommé. Louis XV lui-même, malgré l'apathie et l'insouciance dans laquelle il était plongé depuis longtemps, s'écria, en apprenant cet événement : « Si Choiseul avait été encore là, ce partage n'aurait pas eu lieu! » Hommage spontané que méritait bien l'illustre exilé de Chanteloup. Lorsque d'Aiguillon fut présenté à la cour du monarque, madame de Châteauroux, alors maîtresse de ce dernier, le remarqua et le prit en affection; par son entremise, il obtint de l'emploi à l'armée d'Italie. Protégé ensuite par madame Dubarry, il parcourut longtemps une alternative de faveurs, de protections et de disgrâces, jusqu'au moment où, après la chute du duc de Choiseul, il entra au ministère avec Maupeou et l'abbé Terray, dont il partagea la juste impopularité. La conduite du duc d'Aiguillon, tandis qu'il commandait en Bretagne, lui avait attiré le mépris public. On assurait qu'au moment où l'on repoussait les Anglais débarqués à Saint-Cast, il s'était réfugié dans un moulin : ce qui fit dire au conseiller la Chalotais que le commandant s'était couvert, non pas de gloire, mais de farine. De là l'acharnement de d'Aiguillon contre ce magistrat. Pendant le déplorable ministère du duc d'Aiguillon, la France déchut de son rang. On lui imputa aussi la révolution de Suède, arrivée en 1772; il se vantait du moins de l'avoir préparée. A l'avénement de Louis XVI au trône, il fut éloigné du ministère, remplacé par le comte de Vergennes en 1774, et relégué dans le gouvernement de Bretagne. Il mourut dans l'exil, oublié et méprisé. [*Enc. des g. du m.*]

Mémoires du duc d'Aiguillon. — Lacretelle, *Hist du dix-huitième siècle.* — Condorcet, *Vie de Turgot.* — *Mémoires sur les finances.* — *Politique de tous les cabinets.* — *Mémoires de Bertrand de Molleville.*

AIGUILLON (*Armand de Vignerot-Duplessis-Richelieu*, duc D'), fils du précédent, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1800. Il embrassa avec chaleur la cause de la révolution, de la philosophie, et des réformes politiques. Membre de l'assemblée constituante, il siégea constamment au côté gauche avec la minorité de la noblesse; il renonça à ses titres et à ses priviléges, et parla souvent avec talent et franchise sur les plus importantes questions de finances, d'administration et de politique. Lié d'amitié avec le duc d'Orléans, à qui l'on attribuait les funestes événements des 5 et 6 octobre, il fut lui-même accusé d'y avoir pris part; on prétendit même l'avoir reconnu, déguisé en femme de la halle, sur la place d'armes de Versailles et dans les cours du château; mais rien n'a justifié cette accusation. L'exaltation de son attachement aux idées nouvelles ne l'empêcha pas de défendre avec chaleur la mémoire de son père, vivement accusé à la tribune par Cazalès, au sujet des événements de la Bretagne : on applaudit à la piété filiale du duc d'Aiguillon. Après l'assemblée constituante, tous les militaires qui avaient pris part à ses travaux voulurent aussi en soutenir les principes par les armes, après que la guerre eut été déclarée à l'Autriche, en prenant rang dans les armées commandées par la Fayette, Luckner et Rochambeau. La retraite de ce dernier ayant fait donner à Luckner le com-

mandement de l'armée du Nord, Custine prit celui de l'armée du Rhin, et fut remplacé par le duc d'Aiguillon dans le commandement des troupes employées dans les gorges de Porentruy. C'est là qu'il fut instruit de la révolution du 10 août. Une lettre qu'il écrivit à son malheureux collègue Barnave, alors à Grenoble, lettre qui fut interceptée, et dans laquelle il accusait l'assemblée législative d'usurpation, le fit décréter d'accusation par le parti triomphant : il n'eut que le temps de fuir, et de se rendre à Londres. Là il fut fort mal reçu par les anciens émigrés. En même temps il apprit la perte de sa fortune dans les colonies. Pendant tout le temps qu'il passa à l'étranger, il resta fidèle au parti constitutionnel. Le premier consul, en 1800, s'empressa de le rayer de la liste des émigrés. D'Aiguillon en reçut la nouvelle à Hambourg, et il était sur le point de s'embarquer pour revoir sa patrie, lorsque la mort le surprit. [*Enc. des g. du m.*]

Moniteur, 1789-90. — Toulongeon, *Histoire de la révolution française*. — Thiers, *Hist. de la révolution française*. — *Mémoires de Bailly*.

AIKIN (*John*), littérateur anglais, né le 15 janvier 1747, mort le 7 décembre 1822. Il exerça vers 1790 la médecine à Yarmouth, et s'y fit moins connaître par des succès dans sa profession que par ses opinions politiques, favorables au mouvement imprimé par la révolution française. La notoriété de ses opinions ayant compromis son repos, il crut devoir, en 1792, transférer sa résidence à Londres; et comme sa pratique médicale n'y fut guère plus étendue, il eut le loisir de cultiver des parties très-variées de la littérature, faisant preuve d'un jugement sûr et d'un goût exercé. On cite parmi ses amis intimes Priestley, Roscoe, et le vertueux Howard, dont il est devenu le biographe. J. Aikin était frère de mistriss Barbauld, et donna le jour à plusieurs enfants qui se sont aussi distingués dans les lettres, notamment à miss Lucy Aikin, à laquelle on doit des mémoires sur la vie de son père, et des mémoires sur la cour d'Élisabeth. Voici les titres de plusieurs des écrits sortis de la plume d'Aikin : *Observations sur les hôpitaux*, traduites en français par Verlac, 1787, in-12; — *Memoires biographiques sur les médecins de la Grande-Bretagne*, 1780, in-8°; — les *Soirées au logis*, 1793-1795, 6 vol.; 1827, 14ᵉ édition, 4 vol., trad. en français sur la 12ᵉ; — *Essai sur l'application de l'histoire naturelle à la poésie*, vol. in-12; — *England delineated*, 2 vol. in-8°, espèce de géographie de l'Angleterre, très-estimée; — *Poésies*, in-12; — *Lettres sur la poésie anglaise*, in-12; — *Vue du caractère et des services publics de J. Howard*, traduit en français par Boulard, in-12; — *Lettres d'un père à son fils*, 2 vol., 1793-1799; — *Biographie générale*, 10 vol. in-4°, de 1799 à 1815, en société avec d'autres écrivains; — *Annales du règne de George III*, traduit en français par M. Eyriès, 3 vol. in-8°. Il a dirigé le *Monthly Magazine* de 1796 à 1806. [*Enc. des g. du m.*]

***AIKIN** (*C.-R.*), médecin anglais, membre du collége royal des chirurgiens de Londres, vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui une *Histoire abrégée de la vaccine*. Cet ouvrage, traduit de l'anglais par B... des C. en 1801, et attribué à tort à John Aikin, est intitulé *A concise view of all the most important facts which have hitherto appeared concerning the Cow-Pox*; 2ᵉ édition, London, 1801, in-12.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIKMAN (*Guillaume*), peintre écossais, né en 1682, mort en 1731. Après avoir étudié trois ans en Italie, il passa en Turquie et ensuite en Angleterre, où il trouva un généreux protecteur dans le duc d'Argyll. Il excellait à peindre le portrait.

Walpole, *Anecdotes of painting*, etc. — Pilkington, *Dictionary of painters*.

AILHAUD (*Jean-Gaspard*), médecin, né, à la fin du dix-septième siècle, à Lourmian, village de Provence, mort en 1756. Il ne doit sa célébrité qu'à sa poudre purgative (poudre d'Ailhaud), dont la scammonée est la base. Il fit répandre son remède par la voie des journaux, et usa de ces moyens de charlatanerie dont il semble avoir légué la recette à certains médecins de nos jours. Il publia un petit *Traité de l'origine des maladies*, où il essayait de prouver que toutes les affections ont la même source, et peuvent être guéries par un seul remède. Ce remède était, bien entendu, la poudre d'Ailhaud. Suivant l'usage des charlatans, il fit imprimer à la suite de son petit traité, qui décèle une ignorance profonde de la science médicale, un grand nombre de lettres vraies ou supposées de ses malades, où il se fait appeler le nouveau Salomon, sauveur des hommes, le premier des médecins, etc. Ailhaud gagna ainsi des sommes immenses, avec lesquelles il acheta des terres considérables, la baronnie de Pellet, et devint un des principaux propriétaires de la Provence. — Son fils, baron de la Pellet, continua la vente de la poudre Ailhaud et la distribution des prospectus à l'appui. Il acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut en 1800.

Biographie médicale, I, 79. — Quérard, *la France littéraire*, I, 19.

AILLAUD (*Pierre-Toussaint*), littérateur français, né à Montpellier le 1ᵉʳ novembre 1759, mort à Montauban en 1826. Il suivit la carrière ecclésiastique, et fut d'abord professeur au collége de Montauban, puis bibliothécaire de cette ville. Il a composé : 1° *l'Égyptiade*, poëme héroïque en douze chants; Toulouse, 1802, in-8° : le sujet est l'expédition française en Égypte; — 2° *Apothéose de Thérésine*, poëme élégiaque en cinq chants; Montauban, 1802; — 3° *Cléopâtre à Auguste*, héroïde, in-8°; Montauban, 1802. — 4° *le Nouveau Lutrin, ou les Banquettes*,

poëme héroï-comique en huit chants; ibid., 1803, in-8°; — 5° *le Triomphe de la révélation*, poëme en quatre chants; ibid., 1815, in-8°; — 6° *les Argonautes de l'humanité*, en deux chants; ibid., 1817, in-8°; 7° *Jean-Jacques Rousseau dévoilé;* ibid., 1817, in-8°; — 8° *Tableau politique, moral et littéraire de la France, depuis le règne de Louis le Grand jusqu'en* 1815, etc.; Montauban et Paris, 1823, in-8°; — 9° *la Nouvelle Henriade*, poëme héroïque en douze chants; Montauban, 1826, in-8° de 36 pages.

Biographie des Contemporains, V, 7. — Quérard, *la France littéraire*.

AILLY (*Pierre* D') (*Petrus de Alliaco*), prélat et théologien français, né à Compiègne en 1350, mort en 1420 ou 1425, surnommé *le Marteau des hérétiques*, et *l'Aigle des docteurs de France*. Issu d'une famille obscure, il ne dut qu'à son mérite la carrière qu'il a parcourue. Au temps où il achevait ses études à Paris comme élève du collége de Navarre, les disputes entre les nominalistes et les réalistes n'avaient pas encore cessé: considérant avec raison les termes généraux et certaines idées philosophiques comme des abstractions auxquelles rien de réel ne répondait dans la nature, d'Ailly embrassa le parti des premiers, et, par la subtilité de son esprit, donna un grand intérêt aux discussions philosophiques dont les fameuses *sentences* de Pierre le Lombard formaient encore souvent la matière. Des thèses soutenues par lui en public, et le talent qu'il développa comme prédicateur, lui firent bientôt une brillante réputation. A l'âge de trente ans il fut nommé docteur en Sorbonne, et avait déjà publié des traités de philosophie remarquables par une grande sagacité. En 1380, il devint grand maître de ce même collége de Navarre où il avait étudié, et où il était destiné à former des théologiens du premier ordre, tels que Gerson. Comme professeur en Sorbonne, d'Ailly rendit de grands services aux études, et son enseignement lui valut une grande renommée, qui, jointe au succès et au talent avec lesquels il plaida devant le pape Clément VII la cause de l'université de Paris, qui défendait, contre Jean de Montson, le dogme de l'immaculée conception de la Vierge, le fit nommer en 1389 chancelier de cette célèbre école, et, quelques années après, confesseur du roi. Charles VI l'envoya auprès de Pierre de Lune pour engager cet antipape à abdiquer la tiare qu'il disputait à Boniface IX; mais le rusé pontife sut attirer d'Ailly dans ses intérêts, et celui-ci le fit reconnaître par le conseil du roi comme pape légitime, prolongant ainsi le schisme, au grand scandale de la chrétienté.

Successivement promu aux évêchés du Puy et de Cambrai, d'Ailly n'accepta que ce dernier en 1398, et se démit en même temps des fonctions de chancelier, qui passèrent entre les mains de son disciple Gerson. Benoît XIII, pour reconnaître le service signalé que d'Ailly lui avait rendu, et pour honorer l'immense talent de ce prélat, institua la fête de la Trinité, sur laquelle d'Ailly avait prêché devant lui avec une chaleur entraînante. Cependant le schisme continuant à affliger l'Église, d'Ailly reconnut, avec tous les hommes éclairés de son temps, qu'un concile général pouvait seul y remédier, et qu'il était urgent de profiter de cette occasion pour réformer l'Église dans son chef et dans ses membres. Il assista en 1409 au synode de Pise, en devint en quelque sorte l'âme, et fit prononcer la destitution des papes entre lesquels l'Église s'était jusqu'alors divisée. Alexandre V fut nommé à leur place, mais mourut peu de temps après. Son successeur, Jean XXIII, éleva d'Ailly à la dignité de cardinal, et le nomma son légat en Allemagne. C'est en cette qualité que d'Ailly parut au concile de Constance, où la paix devait être définitivement rendue à l'Église, toujours agitée par les antipapes autant que par les hérésies. Le cardinal d'Ailly y joua un rôle éclatant, soutint avec énergie la supériorité des conciles sur le pape, et insista de nouveau sur la nécessité de réformer la discipline de l'Église. Mais en même temps il se déclara ha‸tement contre les doctrines de Jean Huss, et eut une grande part à la sentence qui condamna au bûcher ce précurseur de Luther. Après la fuite de Jean XXIII et la retraite des cardinaux de son parti, de nombreuses protestations s'élevèrent contre la validité des actes du concile: d'Ailly soutint que les pouvoirs de ce concile n'étaient pas expirés, et son opinion prévalut. Malheureusement tous ses efforts n'aboutirent à rien d'important : le nouveau pape Martin V n'épargna pas les promesses; mais, de retour à Rome, il les eut bientôt oubliées; et la France, occupée alors de guerres longues et sanglantes, se vit hors d'état d'appuyer les réclamations de son cardinal. Dès 1411, celui-ci s'était démis de son évêché; Mart'n V le nomma son légat à Avignon, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1420, ou, suivant d'autres, en 1425. Ce fut un prélat d'une haute érudition, et d'une éloquence remarquable; mais il paya son tribut aux erreurs particulières à son siècle, en rapportant tout aux astres, soutenant qu'à l'aide de l'astrologie on aurait pu prédire le déluge, la naissance de J.-C., et tant d'autres événements qui ont fait époque dans l'histoire. Ses lumières en philosophie ne lui firent point illusion sur les bornes tracées à cette science. Ses ouvrages sont nombreux : quelques-uns ont été publiés séparément et à plusieurs reprises ; d'autres se trouvent réunis dans la collection des œuvres de Gerson, et dans Hardouin, *Concil. Const.* Nous en citerons les suivants : *les Météores*, Strasbourg, 1504, et Vienne, 1509; *Concordantia astronomiæ cum theologia*, etc.; Vienne, 1490, et Venise, 1594; *De anima*, 1492; *De vita Christi*, 1483; *De correctione calendarii*, sans date; *Traités et sermons*,

Strasbourg, 1490; *Vie du pape Célestin V;* Paris, 1536. Le plus remarquable de ses écrits a pour titre : *Libellus de emendatione Ecclesiæ;* Paris, 1631, in-8°. [*Enc. des g. du m.*]

Vossius, *De hist. lat.*, p. 548. — De Launay, *Historia regii Navarræ gymnasii.* — Froissart, liv. IV. — Jean-Juvénal des Ursins, *in Carol.*, VI. — Trithème ; Du Boullay, *Histoire de l'université de Paris.* — Dinaux, *Notice historique et litteraire sur P. d'Ailly*, in-8°; Cambrai, 1824.

AILLY (*Pierre* D'), chirurgien français, né à Paris vers 1620, mort en 1684. Il a traduit et accompagné de quelques mots un ouvrage latin de Piazzoni, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Padoue; Paris, 1668, in-12.

AILRED (*Ethelred* ou *Ealred*), écrivain anglais, abbé de Revesby (comté de Lincoln), né en 1109, mort en 1166. Il préféra une vie de retraite à toutes les dignités ecclésiastiques. Il composa en latin plusieurs ouvrages d'histoire, de théologie et de piété, dans le style de saint Bernard. On a de lui : 1° trente sermons sur le treizième chapitre d'Isaïe ; — 2° un traité intitulé *Miroir de charité;* — 3° un *Traité de l'amitié;* — 4° la *Vie de saint Édouard, roi d'Angleterre.* Ailred appartenait à l'ordre de Cîteaux. Ses ouvrages ont été réunis et publiés par le P. Gilbon, Douai, 1631. On les trouve aussi dans le tome V de la *Bibliotheca Cisterciensis* et dans la *Bibliotheca Patrum*, t. XXIII.

Charles de Visch, *Bibl. Cisterciensis.* — Pitseus, *de Script. Angl.*

*__AILWARD__ (*J.-A.* D'), auteur d'une histoire de la condamnation de l'archevêque Cranmer et des évêques Latimer et Hooper, qui périrent par le feu en 1555. Cet ouvrage est intitulé *Historica narratio judicii lati in aliquot Angliæ epicospos martyrium passos;* London, 1631, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIMAR-VERNAI (*Jacques*), paysan dauphinois, se rendit fameux, sur la fin du dix-septième siècle, par l'usage de la baguette divinatoire. On voit encore aujourd'hui, de temps en temps, figurer de ces escrocs devant les tribunaux.

Physique occulte de Vallemond. — *Mercure* de 1692 et 1693.

AIMAR-RIVAULT. *Voy.* RIVAL.

AIME (*Jean de Chavigny*), poëte français, né à Beaune en 1604. On a de lui des *Poésies* sur la mort d'Antoine Fiancé, professeur en médecine à Avignon; *Congratulation* au sieur Mandelot; l'*Hymne de l'Astrée;* des *Traductions* du latin de Jean Dorat; *Œuvres de Virgile*, trad. en vers; Paris, 1607, in-8°.

AIMERI DE BELENVAI. *Voy.* BELENVEI.

AIMERI DE BELMONT. *Voy.* BELMONT.

AIMERIC DE PÉGUILAIN, troubadour du treizième siècle, mourut vers 1255, après avoir parcouru le midi de la France, l'Espagne, l'Italie, et vécu à la cour de plusieurs princes aimant la poésie et le chant. La plupart des pièces de ce troubadour sont encore en manuscrit. Raynouard en a publié une partie.

Le Parnasse occitanien. — Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, V, 8, etc. — Millot, *Histoire littéraire des troubadours*, II, 232. — Crescimbeni, *Comentarj intorno alla sua storia della volgar poesia*, t. II, p. 78.

AIMERIC DE SARLAT, troubadour de la fin du douzième et du commencement du treizième siècle, naquit dans un village du Périgord. Il ne nous reste que trois de ses compositions, recueillies par Raynouard et par Rochegude dans le *Parnasse occitanien.*

AIMERICH (le P. *Matthieu*), jésuite espagnol, né en 1715 à Bordil, dans le diocèse de Girone, mort à Ferrare en 1799. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Ignace, et, après l'expulsion des jésuites de l'Espagne, il se retira à Ferrare. Outre quelques écrits théologiques, on a de lui : 1° *Nomina et acta episcoporum Barcinonensium;* Barcelone, 1760, in-4°; — 2° *Quinti Moderati Censorini de vita et morte linguæ latinæ paradoxa philologica, criticis nonnullis dissertationibus exposita, asserta et probata;* Ferrare, 1780, in-8°, ouvrage très-rare ; — 3° *Relatione autentica dell' accaduto in Parnasso;* ibid., 1782, in-8° : c'est une justification de l'ouvrage précédent; — 4° *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ vel adhuc latentis;* ibid., 1784, in-4° ; — 5° *Novum Lexicon historicum et criticum antiquæ romanæ litteraturæ deperditæ vel latentis*, etc.; Bassano, 1787, in-8°.

*__AIMI__ (le docteur *Baptiste*), de Parme, jurisconsulte et géomètre italien du seizième siècle. On a de lui : *De alluvionum jure universo libri tres;* Bononiæ, 1580. Ce traité a été traduit et abrégé en italien par Balthasar Orsini, qui l'a publié dans sa compilation *Degl' incrementi fluviali;* in Perugia, 1791, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIMOIN, bénédictin, né vers le milieu du dixième siècle, mort en 1008. Abbé de Fleury-sur-Loire, et élève d'Abbon, il composa une *Histoire de France* en cinq livres, dont les deux derniers (s'étendant depuis le règne de Clovis en 654, jusqu'en 1165) furent finis, après sa mort, par une main étrangère. Ce n'est qu'une compilation pleine de fables. Les légendes sont les sources où il a puisé en grande partie ses récits. Il ne nomme pas les auteurs auxquels il fait des emprunts, et ne parle des guerres que très-succinctement, sans en indiquer ni les causes ni les suites. On trouve cette histoire dans le tome III de la collection de Duchesne. Elle a été imprimée, pour la première fois, par Badius Ascensius : *Historia Francorum*, vol. in-fol., Paris, 1514; et réimprimée par J. Nicot; Paris, 1567, 1 vol. in-8°.

Sigebert, *De Scriptoribus eccles.*, cap. CI. — Vossius, *De hist. latin.* — Dupin, *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclesiastiques.* — *Recueil des historiens des Gaules et de la France.*

*__AIMON__ ou __AIMÉ DE VARENNE__, poëte français, vivait dans la seconde moitié du treizième

siècle. Il est auteur du *Roman de Florimont et de Philippe de Macédoine*, en vers, que l'on trouve en manuscrit dans les bibliothèques de Paris, de Londres et de Venise. A juger par plusieurs passages de son poëme, Aimon était Grec d'origine. Il avait longtemps séjourné à Gallipolis en Thrace; il avait vu Damiette, Ipsala, Andrinople et Philippopolis. Ce fut dans cette dernière ville qu'il entendit pour la première fois raconter en grec les aventures de Florimont et de Philipe, le bisaïeul d'Alexandre le Grand. Plus tard, quand il eut adopté la France pour patrie, il se ressouvint de cette ancienne chanson, et il résolut d'en enrichir la littérature de ses concitoyens d'adoption. M. Paulin Paris a donné une analyse détaillée du poëme de Florimont. — Aimon avait fixé son séjour dans le Lyonnais, et on croit qu'il construisit le château de la Varenne, dont on voyait encore les ruines, il y a peu d'années, entre l'île Barbe et Châtillon.

Paulin Paris, *les Manuscrits français de la bibliothèque du Roi*, t. III, p. 9 et suiv.; Paris, 1840.

AIMON ou **AYMON** (les quatre fils), Adélare ou Alard, Richard, Guischard ou Guiscard, et Renaud, tous les quatre fils du duc de Dordogne, Aimon ou Aimont (en langue d'oc Almont), figurent parmi les héros les plus illustres de la poésie chevaleresque du moyen âge. Froissard (t. III, c. XVIII, p. 67) donne l'histoire de ces personnages, auxquels les modernes ne peuvent, à moins d'un excès de foi, accorder qu'une existence poétique. Ils appartiennent au cycle de fables relatif à Charlemagne et à ses frères. On sait que leurs aventures fournirent à l'épopée romanesque en Italie, dans les quinzième et seizième siècles, un assez grand nombre d'ouvrages plus ou moins saillants. Enfin l'Arioste leur donna véritablement l'immortalité poétique par la publication de son *Roland*, où Renaud de Montauban, le plus brave des quatre frères, joue presque continuellement le premier rôle, ainsi que leur sœur Bradamante. On regarde généralement la fable des quatre fils Aimon comme d'origine provençale. Il est certain que l'original français intitulé *les Quatre fils Aimon, Renaud de Montauban, la conquête de Trébisonde par Renaud, Maugis d'Aigremont*, etc., fut imprimé pour la première fois en 1493; on en trouve un extrait dans la *Bibliothèque des romans*, tom. VII, pag. 7 et suiv. Cependant rien ne prouve que ce livre soit l'unique source à laquelle aient puisé les auteurs des autres ouvrages sur le même sujet; du moins le livre populaire allemand connu sous le titre de *Belle et divertissante histoire des quatre fils Aimon et de leur cheval Bayard, avec faits et gestes héroïques qu'ils accomplirent contre les païens au temps de Charlemagne*, et publié par Tieck (Berlin, 2 vol.), semble découler d'une autre source, et s'accorde bien mieux avec l'ouvrage populaire des *Quatre fils Aimon*, imprimé à Anvers en 1619, et que l'on rencontre dans les Pays-Bas. Là, les quatre Aimon sont fils d'un prince des Ardennes. Ce n'est donc pas une hypothèse absurde que celle qui assignerait, pour source commune aux deux séries de légendes écrites sur les quatre fils Aimon, une tradition orale bien plus ancienne. Cette tradition aurait été le fonds commun où la poésie populaire aurait puisé sous la forme de ballades, de tençons, etc., des récits que les littérateurs du Nord et du Midi auraient développés chacun à sa manière. De là deux narrations différentes, qui, reproduites en prose, nous donneraient aujourd'hui, d'une part la fable française, de l'autre la fable belgo-germanique. [*Enc. des g. du m.*]

Ferraria, *Storia ed Analisi degli antichi Romanzi*. — Quarterly Review; octobre 1830.

AIMONE. *Voy.* AYMONE.

AINDJY-SOLIMAN, grand vizir du sultan Mahomet IV, battit en 1685 Jablonowski, général de la Pologne; mais il fut malheureux contre les Autrichiens; et, en 1687, les ducs de Lorraine et de Bavière le mirent en déroute dans la fameuse bataille de Mohacz. Les puissances rebelles demandèrent la tête du grand vizir, et le sultan eut la lâcheté de la leur accorder.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*.

AINE (*Marie-Jean-Baptiste-Nicolas* D'), né à Paris vers 1733, mort en 1804; il fut successivement maître des requêtes, et intendant des villes de Paris, de Limoges et de Tours. Il a traduit les *Églogues de Pope* (dans la *Nouvelle Bigarrure*, tome II, p. 75), et l'*Économie de la vie humaine*, de Rob. Dodsley; Édimbourg, 1752, in-12.

Le Moniteur, an XIII, p. 30. — Quérard, *la France littéraire*.

*AINMÜLLER (*Maximilien-Emmanuel*), peintre sur verre et sur porcelaine, naquit à Munich en 1807. Il eut d'abord pour maître Gaertner, directeur de la manufacture de porcelaine du roi de Bavière. Guidé ensuite par les conseils de Hess, il eut l'idée heureuse de recouvrir du verre coloré avec du verre également coloré; car jusque-là on s'était borné à plaquer du verre coloré sur du verre blanc. Cette innovation lui permit de préparer plus de cent barres de verre de toutes les nuances imaginables. Enfin il entreprit, avec Wehrsdorfer et d'autres, des expériences multipliées pour faire renaître, dans toute sa splendeur, l'art de peindre sur verre. Le premier travail achevé, sorti des ateliers d'Ainmüller, est la restauration des vitraux de la cathédrale de Ratisbonne, de 1826 à 1833 : les ornements se distinguent par la netteté du dessin et par la pureté du style; on y remarque aussi plusieurs figures nouvelles. De 1833 à 1834, Ainmüller exécuta les magnifiques vitraux de Notre-Dame de Bon-Secours à Au, faubourg de Munich. Ces travaux, qui témoignent d'une connaissance profonde de l'art au moyen âge, attirèrent l'attention de l'étranger : Ainmüller reçut des commandes pour la Prusse et l'Irlande. En 1848,

il remit les vitraux peints pour la cathédrale de Cologne en voie de restauration.

Ainmüller s'est aussi fait une assez grande réputation dans la peinture à l'huile. On cite parmi ses meilleurs ouvrages : *Notre-Dame de Munich*, *l'église de Saint-Marc à Venise*, *la cathédrale d'Ulm*, *la chambre des prélats à Salzbourg*, *l'intérieur de la chapelle de Windsor*, *l'abbaye de Westminster*, *l'intérieur de l'église de Saint-Étienne à Vienne*. Ce dernier tableau a figuré à l'exposition de Munich en 1848.

AINSLIE (*George-Robert*), général anglais, gouverneur de la Dominique, né en 1776, mort à Édimbourg en 1839. Il consacra ses loisirs à la numismatique, et rassembla une précieuse collection de médailles anglo-normandes. En 1830, il publia l'exposé de ses découvertes sous le titre *Anglo-french coinage*.

Gentleman's Magazine, année 1839; nouvelle série, vol. XII, p. 216.

AINSWORTH (*Henri*), théologien anglais, né vers le milieu du seizième siècle, mort en 1639; il était très-attaché à la secte des brownistes (indépendants), qui ne voulaient reconnaître aucune espèce d'autorité ecclésiastique. Il aimait singulièrement la controverse. Heylin, dans son *Histoire des Presbytériens*, rapporte qu'Ainsworth eut un jour une dispute extrêmement violente avec un théologien anglican, sur la question de savoir si l'éphod de lin d'Aaron était bleu ou vert. — Ainsworth quitta l'Angleterre, et se rendit à Amsterdam, pour y former une congrégation. Mais comme il n'y trouva pas beaucoup d'adhérents, il passa en Irlande, et retourna en Hollande dès qu'il crut que l'esprit de parti était un peu refroidi. On prétend qu'il fut empoisonné par un juif. Celui-ci, dit-on, avait perdu un diamant d'un grand prix; Ainsworth le trouva, et le rendit au juif, n'acceptant pour toute récompense que le moyen de lui ménager une entrevue avec quelques savants rabbins, afin de discuter avec eux sur la venue du Messie. Le juif le lui promit; mais, ne pouvant tenir parole, il empoisonna Ainsworth. Cette histoire mérite peu de créance, et n'est pas rapportée d'une manière digne de foi. On a d'Ainsworth des *Annotations sur l'Ancien Testament*, 1 vol. in-fol., 1639 : ce volume, aujourd'hui très-rare, renferme une traduction littérale du *Pentateuque*; — une *Vie de David*; — une *Dissertation sur l'authenticité du texte hébreu*, — une *traduction du Cantique des Cantiques*, et des notes sur le *Livre des Psaumes*.

Neal, *History of the Puritans*, II, 43. — Wilson, *Dissenting churches*, I, 22. — Brook, *Lives of the Puritans*, II, 299. — Hanbury, *Historical memorials relating to the Independents*, vol. I, passim.

AINSWORTH (*Robert*), grammairien anglais, né en 1660 à Woodgate, dans le comté de Lancastre, mort en 1745. Il fut élevé à Batton, et y forma une école; puis il vint à Londres, et se livra pendant plusieurs années à des travaux lexicographiques. Il a laissé un petit *Traité d'institutions grammaticales*; mais il est mieux connu par son *Dictionnaire latin et anglais*, in-4° et in-8°, auquel il employa vingt années; la première édition parut en 1736, et fut depuis corrigée et publiée de nouveau par Morell, sous le titre : *English and latin dictionary; a new edition, augmented by Th. Morell*; London, 1796, 1 vol. in-4°. On a aussi de lui : 1° *De clipeo Camilli antiquo e reliquiis musei Woordwardiani dissertatio*; London, 1734, in-4°; — 2° *Thesaurus linguæ latinæ compendiarius, anglice et latine*; London, 1746, in-4°.

Biographia Britannica.

***AINSWORTH** (*William-Harrison*), romancier anglais, naquit le 4 février 1805 à Manchester. Il fit ses premières études dans la maison paternelle à Beech-Hill, près de Manchester. Il fut d'abord destiné au barreau, mais un goût décidé l'entraîna bientôt dans la carrière des belles-lettres. Il débuta par quelques articles dans l'*European magazine*, dans l'*Edinburgh magazine*, et dans le *London magazine*. Son mariage avec la fille d'Ebers, directeur de l'Opéra royal de Londres, ne fit que le confirmer dans cette carrière; et depuis lors il a publié successivement : *Rookwood*, London, 1834; ce roman, écrit dans le genre de Radcliffe, eut un grand succès; — *Crichton*; ibid., 1837; — *Jack Sheppard*, 3 vol.; Lond., 1839. En 1842, il fonda *Ainsworth's magazine*, et acheta, en 1845, le *New-Monthly magazine*, de Colburn. C'est dans ces recueils périodiques et dans le feuilleton du *Times* qu'Ainsworth fit paraître une série de nouvelles, de contes et de romans, qu'il a ensuite publiés séparément avec des vignettes de Cruikshank. Il a donné en 1848 une édition complète de ses œuvres.

Conversations-Lexicon, édit. 1851.

***AINSWORTH** (*William-Francis*), médecin et géologue, cousin du précédent, naquit à Exeter le 9 novembre 1807. A l'âge de seize ans, il se mit en apprentissage chez un médecin d'Édimbourg, et suivit quelques cours de cette université. Reçu docteur en 1827, il s'abandonna à son goût pour les voyages et les sciences naturelles. Il vint à Paris, et fit des excursions géologiques dans l'Auvergne et les Pyrénées. De retour à Édimbourg en 1828, il prit la direction du *Journal of natural and geographical science*, et fit des cours de géologie. Pendant le choléra de 1832, il fut attaché à un hôpital de Londres, et fit, en 1833, une étude particulière de cette épidémie en Irlande. Après avoir séjourné quelque temps à Limerick et à Dublin, il revint à Londres, et y fut, en 1835, attaché à l'expédition du colonel Chesney dans les contrées de l'Euphrate, d'où il revint, en 1837, par le Kurdistan, le Taurus et l'Asie Mineure. L'année suivante, il fut chargé, par la Société biblique et la Société géographique de Londres, de visiter, de concert avec Rassam et Th. Russel, le cours de l'Halys et les chré-

tiens Wesléyens du Kurdistan. Vers le commencement de 1840 il partit de Mossul pour pénétrer dans le pays des Nestoriens, et rendit, en 1841, compte de ces diverses explorations dans *Researches in Assyria*, et *Travels and researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia;* London, 1842, 2 vol. in-8°. Outre un grand nombre de rapports et de mémoires, on a encore de lui : *The claims of the christian aborigines in the East*, et *Travels in the track of the* 10,000 *Greeks;* London, 1844, 2 vol. in-8°. — Ainsworth vit retiré dans une maison de campagne près de Londres.

AÏOUB-BEN-CHADY (*Nedjm-Eddyn*), père de Saladin et chef des Aïoubites d'Égypte, naquit vers le commencement du douzième siècle, et mourut d'une chute de cheval l'an 568 de l'hégire (1173 de J.-C.). Il était Kurde d'origine, et de la tribu de Roudyah. Son père, nommé Chady, dut sa fortune à Behrouz, gouverneur de Bagdad, qui lui confia le gouvernement de Tekryt. Aïoub succéda à son père ; mais, ayant été forcé d'abandonner Tekryt, il se retira auprès du célèbre Zenki, qui, se rappelant qu'Aïoub avait généreusement exercé l'hospitalité envers lui, le combla de bienfaits, et lui confia le gouvernement de Balbek, dont il venait de s'emparer. Aïoub y fut bientôt assiégé par le prince de Damas, l'atabek Atsec, et obligé de livrer la place, en échange de quelques terres dont Atsec lui garantit la possession. Il habita cette ville jusqu'à ce que son fils Saladin fût revêtu en Égypte de la dignité de vizir du calife Adhed. Alors Saladin fit venir son père près de lui. Aïoub fit son entrée au Caire en 565 de l'hégire (1169). Ce fils respectueux le reçut avec les plus grands honneurs; et le calife, pour marquer sa bienveillance envers son vizir, alla à sa rencontre. Saladin voulut se démettre de sa dignité à l'arrivée de son père, pour la lui conférer; mais Aïoub s'y refusa, et mena une vie tranquille auprès de Saladin, jusqu'à sa mort.

Jourdain, dans la *Biographie Universelle*.

AIRAULT. *Voy.* AYRAUT.

AIROLA (*dona Agiola*), chanoinesse dans le monastère de Saint-Barthélemy des Olivètes de Gênes, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. Elle se distingua dans la peinture, et laissa plusieurs tableaux estimés.

Soprani, *Vite de' pittori*, etc.

AIROLI (*Jacques-Marie*), jésuite, professeur d'hébreu à Rome, et auteur des ouvrages suivants : 1° *Dissertatio biblica;* Rome, 1704; — 2° *De anno, mense et die mortis Christi;* Rome, 1718; — 3° *Theses contra Judæos;* Rome, 1720 : cet ouvrage est une réponse au P. Tournemine; — 4° *De annis ab exitu Israël de Ægypto ad quartum Salomonis*, etc.

Alegambe, *Script. Soc. Jes.*

***AIROLDI** (*Alphonse*), archevêque d'Héraclée, juge de la légation apostolique au royaume de Sicile. On lui doit la publication du *Codice diplomatico di Sicilia, sotto il governo degli Arabi;* Palermo, 1789-92, 6 vol., in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AÏSSÉ (Mlle), Circassienne devenue célèbre par ses aventures, naquit en 1693 ou 1694, et mourut à Paris en 1733. Le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, l'acheta d'un marchand d'esclaves en 1698 ; elle avait environ quatre ans. Ce marchand racontait qu'on l'avait trouvée entourée d'esclaves dans un palais d'une ville de Circassie pillée par les Turcs, et qu'elle était fille d'un prince du pays. L'ambassadeur la ramena en France, et la confia à sa belle-sœur Mme de Ferriol, sœur de madame de Tencin. L'éducation de cette enfant, dont la beauté touchante excitait un vif intérêt, fut très-soignée; elle acquit des talents agréables et de l'instruction. Malheureusement Ferriol, homme dépravé, abusa de l'ascendant que lui donnaient ses bienfaits sur celle qui avait été son esclave. L'amitié de MM. d'Argental et de Pont-de-Veyle, fils de madame de Ferriol, pour Mlle Aïssé, qui avait été élevée avec eux; ses succès dans le monde; son dévouement pendant la maladie de son bienfaiteur; la résistance qu'elle opposa au régent, devenu amoureux d'elle pour l'avoir vue une fois chez Mme de Parabère; le rôle méprisable de Mme de Ferriol à son égard; les amours de Mlle Aïssé avec le chevalier d'Aydie; la noblesse de son caractère; ses inclinations vertueuses au milieu de l'immoralité qui signala les dernières années du règne de Louis XIV et l'époque de la régence; enfin, une réunion de circonstances romanesques, ont donné de la célébrité à cette femme. Elle mourut à l'âge de trente-huit ans. Ses lettres, remplies d'anecdotes intéressantes sur la cour et sur plusieurs contemporains célèbres, ont été imprimées d'abord seules en 1787, avec quelques notes de Voltaire, et plus tard, en 1806 (Paris, 3 vol. in-12), avec celles de Mmes de Villars, la Fayette et de Tencin. [*Enc. des g. du m.*]

Barante, *Mélanges historiques et littéraires*, III, 333-342. — Quérard, *la France littéraire*.

AISTOLPHE. *Voy.* ASTOLPHE.

***AITKEN** (*John*), chirurgien écossais, mort à Édimbourg en 1790. Il était professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de cette ville. Il perfectionna ou inventa plusieurs instruments chirurgicaux, et publia des ouvrages qui ont pour titres : 1° *Essays on several important subjects in surgery, chiefly in regard to the nature and care of fractures;* London, 1771, in-8°; — 2° *Essays and Cases in surgery;* London, 1775, in-8°; — 3° *Conspectus rei chirurgicæ;* Edinburgh, 1777, in-8°; — 4° *Elements of the Thory and Practice of Surgery;* Edinburgh, 1779, in-8°; 2e édit., London, 1783, in-8°; — 5° *Outlines of the Thery and Cure of fever;* London, 1781, in-8°; — 6° *Principles of Midwifery, or Puerperal medicine*, 1784,

in-8°; — 7° *Osteology, or Treatise on the Bones of the Human Skeleton;* London, 1785, in-8°; — 8° *Principles of Anatomy and Physiology;* Edinburgh, 1786, 2 vol. in-8°; — 9° *Essays on fractures and luxations;* London, 1790, in-8.

Watt, *Bibliotheca Britannica.*

AÏTON (*Guillaume*), botaniste anglais, né en 1731 près d'Hamilton, dans le comté de Lanarck en Écosse, mort en 1793. D'abord simple jardinier, il vint à Londres chercher de l'emploi. A la recommandation de Philippe Miller, il fut nommé, en 1759, surintendant du jardin botanique de Kew. Il contribua beaucoup à l'enrichir, et réussit à y faire prospérer beaucoup de plantes dont la culture avait été jusqu'alors regardée comme impossible. En 1789, il publia : *Hortus Kewensis, or a catalogue of the plants cultivated in the royal botanic garden at Kew*, 3 vol. in-8°, avec 13 planches. Cet ouvrage est plus qu'une simple nomenclature de plantes cultivées dans le jardin de Kew : chaque espèce y est suivie de la caractéristique linéenne; l'auteur en indique en même temps l'origine, le mode de culture, l'époque de l'introduction en Angleterre, etc. Solander et Dryander furent collaborateurs de cet ouvrage, qui avait été précédé par un autre semblable, publié par Jean Helle en 1768. — Thunberg a dédié à Aïton un genre de plantes (*aïtonia*) de la famille des méliacées. — L'un des fils d'Aïton a publié la suite du *Hortus Kewensis*, avec des figures coloriées, représentant les principales espèces exotiques cultivées à Kew.

Smith, *Éloge funèbre d'Aïton.* — *Gentleman's magazine.*

AÏTSINGERUS. *Voy.* EYZING.

AÏTZEMA (*Foppe Van*), diplomate hollandais du dix-septième siècle, mort à Vienne vers 1640. Il fut chargé de plusieurs missions auprès des princes de l'Allemagne pendant la guerre de trente ans. On a de lui des *Dissertations sur le droit civil;* Helmstaedt, 1607, qui ont été réimprimées dans le tome VI de son *Thesaurus novus juris civil. et eccles.*

Puffendorf, *De rebus Suecicis*, l. IX, page 296.

AÏTZEMA (*Léon Van*), historien hollandais, né à Dockum en Frise en 1600, mort à la Haye en 1661. Les villes hanséatiques le nommèrent leur résident à la Haye; il remplit ce poste jusqu'à sa mort, et s'acquit la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique et d'un savant aimable. Il nous reste de lui une *Histoire des Provinces-Unies*, en hollandais, imprimée à la Haye, 1669-1671, 7 vol. in-fol., et 1657-1669, 14 vol. in-4°, auxquels on ajoute la *Relation de Munster* (*Zaken van Staat en Oorlog*), 1671, in-4°, qui forme le 15e volume; elle avait été précédemment traduite en latin, et publiée chez les Elzevirs, à Leyde, en 1654, in-4°. L'histoire de Hollande, de Van Aïtzema, est précieuse par les documents originaux qu'elle renferme depuis 1621 à 1669. On a donné une continuation de cette histoire, qui va jusqu'en 1692. C'est en partie dans Aïtzema qu'on a puisé l'*Histoire des Provinces-Unies;* Paris, 1757-71, 8 vol. in-4°. On a encore de cet écrivain, *Poëmata juvenilia;* Francf., 1617, in-4°, assez rare, qu'il publia à l'âge de seize ans.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, p. 813. — Goethal, *Lectures relatives à l'histoire des sciences, etc., en Belgique*, I, 161-165. — Kok, *Vaderlandsch Woordenboek*, II, 412. — Wicquefort, *De l'Ambassadeur*, t. I, p. 172. — Arnaud, *Apologie pour les catholiques*, part. 2, p. 267. — Valère André, *Bibliothèque Belge*, p. 623.

AIUTAMICHRISTO (*Élisabeth*), noble sicilienne, née à Palerme vers le commencement du seizième siècle, morte en 1580. Elle fut distinguée par sa beauté et l'agrément de son esprit; la poésie occupa ses loisirs, et ses pièces furent insérées dans les recueils du temps. On voit son tombeau dans la chapelle de Saint-Hyacinthe des Dominicains à Palerme.

Muratori. — Tiraboschi.

***AIX** (*François* D'), avocat au parlement et jurisconsulte de Marseille, vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *les Statuts municipaux et coustumes anciennes de la ville de Marseille;* Marseille, 1656, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AJALA (*Martin Perez* DE), prélat espagnol, né dans le diocèse de Carthagène en 1504, mort en 1566. Il enseigna d'abord la grammaire, pour nourrir sa famille. Il fut envoyé par Charles-Quint en qualité de théologien au concile de Trente, et obtint successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. On a de lui un traité latin des *Traditions apostoliques*, en dix livres; Paris, 1562, in-8°.

Nicol. Antonio, *Bibl. Hispan.*

AJAX (Αἴας), *fils d'Oïlée*, roi des Locriens, un des héros grecs qui assistèrent au siége de Troie. Il viola Cassandre, dans le temple de Minerve. Cette déesse le punit de ce sacrilége en submergeant sa flotte, près des rochers de Capharée. L'intrépide Ajax, échappé au naufrage, insulta les dieux sur un roc, que Neptune, indigné, fendit de son trident, et engloutit dans la mer avec ce héros sacrilége.

Homère, *Iliade*, l. II, 41. — Philostrate, *in Heroïcis*, VIII, 1. — Pausanias, X, 31. — Ovide, *Metamorph.*, XIV, 468. — Hyginus, *Fabul.*, 97, 81, 114, 116. — Apollodore, III, 10, 8. — Virgile, *Æneid.*, II, 403. — Euripide, *Troad.*, 70.

AJAX, *fils de Télamon*, disputa à Ulysse les armes d'Achille. Irrité de ce que son rival les avait obtenues par le jugement des principaux capitaines grecs, il fit un carnage horrible des troupeaux de l'armée, s'imaginant massacrer ses compagnons, et surtout Ulysse. Mais étant ensuite revenu de son délire, il se tua avec l'épée dont Hector lui avait fait présent, à la suite d'un combat où tous deux signalèrent leur valeur. Le sang d'Ajax fut changé en hyacinthe, suivant la Fable.

Pausanias, I, 42, 4. — Pindare, *Isthm.*, VI, 43 et 45, etc. — Strabon, IX, 394. — Hygin, *Fab.*, 81, 114. — Ovide, *Metam.*, XIII, I, ex. — Quintus Smyrnæus, V, 125. —

Homère, *Iliade*, II, passim. — Sophocle, *In Ajace*. — Quintus Calaber, l. V. — Eustathius. — Homère, *Odyssée*, l. XI. — Aristophane, *In Equit.* — Plutarque, *Alcib.*, l. I. — Cicéron, *De officiis*, l. I, c. XXXI. — Platon, *De republica*, l. X. — Dictys Cret., l. V, 15, 16; II, 18.

*AJELLO (*saint*), chef de l'école militaire de Palerme en 1610, publia des *Instructions pour les artilleurs*, livre qui eut plusieurs éditions. — Un Corneille Ajello, natif de Calabre, est auteur d'une *Paraphrase du symbole de saint Athanase*.

AJELLO (*Sébastien*), célèbre médecin de Naples, vivait au dix-septième siècle. Il publia, en 1575, une *Relation de l'horrible peste qui venait de ravager le royaume de Naples*; — un *Traité sur le catarrhe*; — des *Vers en l'honneur d'Albert d'Aragon, duc d'Autriche*.

AKAKIA (*Martin*), médecin français, né à Châlons-sur-Marne vers la fin du quinzième siècle, mort en 1551. Son véritable nom était *Sans-Malice* (en grec *Akakia*). Il fut reçu docteur à Paris sous le décanat de Jean Desjardins, dit Hortensius, en 1524. Quelques années après, il fut nommé lecteur royal au collége de France que François Ier venait de fonder (en 1530). Il avait pris pour devise : *Quæcumque ferat fortuna, ferenda est*. Ses ouvrages sont : *De Claudii Galeni curandi ratione ad Glauconem libri duo, cum commentariis in eosdem*; Paris, 1538, in-8°; Venetiis, 1547, in-8°; Lugduni, 1551, in-16; — *Claudii Galeni Pergamini ars medica, quæ et ars parva*; Paris, 1543, in-4°; Lyon, 1548, in-8°; Venetiis, 1549, 1587, in-8°; Bâle, 1549, in-8°; — *Synopsis eorum quæ quinque prioribus libris Galeni de facultatibus simplicium medicamentorum continentur*; Paris, 1555, in-8°; — *De morbis mulieribus libri duo*.

René Moreau, *Vie de Brissot*. — Ménage, *Origine de la langue française*, p. 4. — Gabriel Naudé. — La Mothe-le-Vayer, t. XII, p. 277.

AKAKIA (*Martin*), médecin français, fils du précédent et de Marie Chauveau, naquit à Châlons-sur-Marne en 1539, et mourut en 1588. Reçu docteur en 1572, il fut, en 1574, nommé premier lecteur et professeur royal en chirurgie; on lui attribue à tort l'ouvrage sur les maladies des femmes, qui appartient à son père.

Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*.

AKBĂR (DJELLAL-OUD-DÎNE MOHAMMED), empereur mogol, septième descendant de TEYMOUR (Teymour-leng, Tamerlan : *voyez* ce mot), petit-fils de BABER et fils de l'empereur HOUMAYOUNE et de HAMYDA-BANOU-BÉGOM, naquit à Amărkote, dans la vallée de l'Indus, le 14 octobre 1542, et mourut en 1605 de J.-C. Il avait vu le jour dans l'exil, au milieu des sables du désert. Trois fois prisonnier de ses oncles, pendant la guerre que son père fut obligé de soutenir contre eux; exposé par eux au feu des batteries sur les murs de Kâboul, quand il était à peine âgé de trois ans; associé, après sa délivrance, à la vie aventureuse de Houmâyoûn, il était dans sa treizième année quand Houmâyoûn, traversant l'Indus à Attock, envahit le Pandjâb, et commença la mémorable campagne qui devait le replacer sur le trône de l'Hindoustan.

Peu de temps après la bataille de Sirhind, où le jeune Akbăr avait si bien payé de sa personne, que les Mogols, animés par son exemple, semblèrent, suivant l'expression persane, « avoir oublié qu'ils étaient mortels, » il fut envoyé dans le Păndjâb, avec son gouverneur Behrâm-Khân, pour combattre les Afghans qui s'étaient ralliés, au pied des montagnes, sous les ordre de Shâh-Sikander-Soûr. Ce fut dans le cours de cette campagne qu'il reçut la nouvelle de la mort de son père. Il monta sur le trône à Kallanour, le 14 février 1556. Il était alors âgé de treize ans et quatre mois. Comme son grand-père Bâber, il entrait presque enfant dans la vie politique, au milieu des agitations d'une époque fertile en désordres et en excès de tout genre, et dans un moment où le grand nombre des ambitions en présence ne connaissait d'autre droit que celui du plus fort. Des quatre ou cinq prétendants qui se disputaient naguère la succession de SHER-SHAH ou de son fils SALIME (mort en 1553), il ne restait plus que SHAH-SIKANDER-SOÛR et MOHAMMED-A'DIL-SHAH, plus connu sous le nom d'*Adili*. Ce dernier prince, incapable par lui-même, avait abandonné l'exercice du pouvoir suprême à son vizir Hémon (Himmou, Hémou?), Hindou de basse extraction, mais doué de toutes les qualités qui font les hommes d'État et les grands généraux. Béhrâm-Khân trouva dans Hémon un rival digne de lui. Le sort de l'Hindoustan dépendait désormais de l'issue de la lutte entre ces deux héros. Agrah et Dehly étaient tombées au pouvoir d'Hémon, après une brillante campagne qui lui avait valu le titre de *radjâh bikermadjet*. Il se préparait à marcher sur Lahore, dans le double but d'écraser l'empire naissant d'Akbăr, et de porter le dernier coup aux prétentions obstinées de Shâh-Sikander, quand Béhrâm-Khân, rejetant les timides conseils des autres chefs, et confiant dans la fortune de son jeune empereur, vint à la rencontre du râdjah, et lui livra bataille avec des forces très-inférieures, dans ces mêmes plaines de Pânipăt où Bâber avait, trente ans auparavant, conquis la couronne impériale. Les troupes d'Hémon, soutenues par une multitude d'éléphants de guerre, furent entièrement défaites (le 5 novembre 1556), malgré les efforts désespérés de leur intrépide général, qu'une flèche avait mortellement atteint dans l'œil, et qui, arrachant l'œil avec la flèche, disputait encore la victoire. Il fut fait prisonnier, et conduit dans cet état à la tente d'Akbăr. Béhrâm-Khân insistait pour que l'empereur eût l'honneur de trancher lui-même la tête à ce « brave infidèle : » Akbăr s'y étant noblement refusé, Béhrâm-Khân, d'un coup de son cimeterre, fit voler cette tête redoutée en présence de son souverain; s'écriant « qu'une compassion

intempestive serait la perte de l'empire. » Telles étaient les mœurs de cette époque, et la prépondérance que donnaient à Béhrâm-Khân son âge, ses talents et ses services. La mort du noble Hémon enleva au prince Adili tout espoir de rétablir la domination afghane dans l'Hindoustan central : il périt d'ailleurs lui-même, peu de temps après, dans une bataille livrée à un nouveau prétendant dans le Bengale. Quant à Sikander-Shâh, qui était parvenu, sur ces entrefaites, à ressaisir une grande partie du Păndjâb, Akbăr ne tarda pas à aller l'attaquer, le contraignit à se renfermer dans la forteresse de Mânkôte, et le réduisit à capituler après sept ou huit mois de campagne. Il put, aux termes de la capitulation, se retirer au Bengale, encore occupé, à cette époque, par un des officiers de la dynastie afghane. A dater de ce temps, la restauration de la maison de Teymour dut être considérée comme accomplie; mais son pouvoir ne semblait encore affermi que dans le Păndjâb et dans les gouvernements d'Agrah et de Dehly. Pendant les quatre premières années du règne d'Akbăr, Béhrâm-Khân présida seul ses conseils ou commanda ses armées. La haute intelligence des affaires, les grandes qualités militaires et jusqu'à la sévérité inflexible qui caractérisaient si particulièrement ce seigneur, et qui faisaient tout plier devant son influence, rendaient son impérieuse tutelle indispensable au rétablissement de l'autorité légitime; mais ces quatre années avaient suffi pour développer la virilité précoce du petit-fils de Bâber, et les circonstances hâtèrent l'émancipation projetée d'Akbăr. Béhrâm-Khân joignait aux titres de premier ministre et de généralissime celui de *khân-baba* ou « seigneur père; » mais bientôt, abusant de ces prérogatives exceptionnelles, il s'aliéna sinon l'admiration et l'estime, au moins l'affection et la confiance d'Akbăr, qui prêta l'oreille aux mécontents : mais ce ne fut pas (chose admirable dans un si jeune monarque) pour partager leurs mauvaises passions. L'insolence de la conduite de ce ministre, qui persécutait, bannissait, ou même osait mettre à mort, de son autorité privée, ceux qui résistaient à ses volontés, excita l'indignation d'Akbăr, sans allumer sa colère. Il prit un parti décisif pour s'affranchir de cette domination offensante pour sa personne, compromettante pour les intérêts de l'empire. Il se rendit inopinément à Dehly, où l'impératrice-mère, Măriam Măkany (*Hamyda Bégom* : voyez Houmayoun) résidait alors; et par un édit il annonça sa résolution de gouverner désormais par lui-même, enjoignant à tous les officiers du gouvernement de n'obéir qu'aux ordonnances émanées directement de son autorité, etc. (mars 1560). Béhrâm-Khân, frappé par cet édit comme par un coup de foudre, se vit abandonné de la plupart des courtisans : ses tentatives pour regagner par une prompte soumission la faveur de son pupille n'ayant abouti qu'à lui attirer de la part de l'empereur une exhortation significative de « se retirer de la vie politique, et de chercher « dans un pèlerinage à la Mecque l'oubli des « peines et des fatigues de sa carrière publique, » il céda aux inspirations de son dépit, rassembla des troupes, et, se mettant en révolte ouverte, envahit le Păndjâb, où il espérait se rendre indépendant. Akbăr marcha contre lui en personne, et, par la promptitude et la vigueur de ses manœuvres, le contraignit à venir implorer son pardon. Le souvenir des immenses services que Béhrâm-Khân avait rendus à la cause impériale effaça dans l'âme généreuse du vainqueur le crime d'une rébellion insensée. Akbăr envoya au-devant de son vieux général les principaux omrâhs de sa cour; et quand Béhrâm-Khân fut amené devant lui, le turban attaché au cou en signe de soumission, et se prosterna en sanglotant à ses pieds, l'empereur le releva avec bonté, le fit asseoir à sa droite, lui conféra un vêtement d'honneur, et lui offrit, à son choix, une des grandes charges de la couronne, ou l'autorisation d'accomplir, d'une manière convenable à son rang, le pèlerinage à la tombe du prophète (1). Béhrâm-Khân adopta ce dernier parti, et s'éloigna, comblé des bienfaits de son souverain. Il se rendit à Goudjerât (Guzurate), où il devait s'embarquer; mais il périt près de cette ville, victime d'une vengeance particulière, exemple frappant des vicissitudes de la destinée, qui, après avoir placé sous la protection de son génie la famille de Teymour-leng et l'avenir d'un grand empire, le livrait aux humiliations d'un exil mérité et au poignard d'un obscur ennemi!

Akbăr, qui s'était montré digne du rôle que le hasard de la naissance lui avait assigné en le plaçant sur le trône de l'Hindoustan, n'avait que dix-huit ans quand il entreprit de gouverner seul. Il sut faire reconnaître et respecter son autorité par les chefs militaires, la plupart compagnons d'armes de son père et de son tuteur; recouvrer les domaines de la couronne, rétablir dans ses États une administration régulière. Son énergie et son activité grandirent avec les exigences de cette situation. Il eut à lutter, dans les premières années, contre l'esprit d'insubordination de plusieurs de ses omrâhs comme généraux, ou à punir leurs malversations comme gouverneurs. Il étouffa leurs manifestations ambitieuses, tantôt par sa seule présence et l'autorité de sa conduite, tantôt en se mettant à la tête de ses troupes; et il se montra si prompt et si habile dans ses manœuvres, si intrépide et si impétueux dans l'action, si clément après la victoire, que toute opposition disparut. A vingt-cinq ans il était maître chez lui, et put songer à étendre sa domination au dehors. Son attention se reporta alors sur le Radjpoutâna, dont il appréciait depuis longtemps l'importance politique et les ressour-

(1) Septembre 1560.

ces militaires. Bahâra-Măll, radjâh d'Aneber (aujourd'hui Djeipour), était déjà dévoué à ses intérêts, et les liens du sang resserrèrent cette alliance. Bahâra-Măll, son fils Bhagwân-Dâss, et son petit-fils le fameux radjâh Mân-Singh (neveu et successeur de Bhagwân-Dâss), figuraient dès lors parmi les généraux des armées impériales. Akbăr saisit le premier prétexte qui s'offrit pour tourner ses armes contre le râna de Tchétôr (depuis Odeipour). Les événements vraiment héroïques de cette guerre mirent en relief les traits distinctifs du noble caractère râdjpout : Akbăr, irrité par une résistance obstinée, et entraîné d'ailleurs par son ardeur belliqueuse et par l'exaltation farouche de ses soldats, eut la coupable faiblesse de permettre le sac de cette antique cité. C'est une tache à cette vie illustrée par tant d'exploits, et ce n'est pas la seule. Il comprit plus tard quel était le rôle qui convenait à sa gloire, et aux vrais intérêts de l'empire qu'il voulait fonder, et parvint à cicatriser les profondes blessures faites par son ambition à l'élite des races hindoues. Tous les autres États du Râdjpoutâna reconnurent successivement la souveraineté d'Akbăr. La grandeur de son caractère, la sagesse de son gouvernement, sa générosité et sa bonté naturelles, et le tact admirable qu'il sut mettre dans l'exercice de la domination qu'il avait imposée à ses nouveaux tributaires, les convertit, longtemps avant la fin de son règne, en alliés fidèles et dévoués. Akbăr, loin de se laisser influencer par des préjugés de caste, encouragea au contraire, dans l'intérêt de sa politique, la fusion intime de familles princières destinées en apparence à être éternellement séparées par la différence des religions. Il épousa deux princesses râdjpoutnies, et fit contracter à son fils Sălîm (depuis Djăhân-Ghyr) des alliances semblables. Tolérant par caractère, et d'un esprit éminemment philosophique, Akbăr dut concevoir de bonne heure des doutes sur l'infaillibilité des préceptes du Koran. Les immenses avantages d'une religion qui aurait embrassé, dans la simplicité grandiose de sa formule, toutes les classes de ses sujets, se présentaient naturellement à ses méditations politiques. De 1568 à 1600, Akbăr rechercha les occasions de s'instruire à fond des dogmes du christianisme, et reçut à sa cour plusieurs missionnaires jésuites, qu'il combla d'égards et de bienfaits : mais les espérances que ces zélés apôtres du catholicisme avaient pu concevoir de la conversion de ce grand homme ne se réalisèrent pas. Des motifs politiques le déterminèrent à se borner à encourager dans ses États la propagation du déisme. Lorsqu'il eut atteint sa trentième année, et que l'activité incessante de sa vie publique l'eut mi plus fréquemment en contact avec des mœurs et des opinions différentes de ses opinions héréditaires, il commença à s'éloigner des croyances de l'islamisme; et, dans la vingt-quatrième année de son règne (1579), il avait entièrement secoué le joug de ces croyances, et, tout en respectant certaines formes extérieures, il se résolut à rejeter l'intervention prétendue obligée de Mahomet, et à proclamer, comme base unique de la religion dans son empire, la croyance en un seul Dieu souverainement bon et juste, comme il était souverainement puissant. C'était l'antique formule des Védâs.

La pensée dominante d'Akbăr et le chef-d'œuvre de sa politique fut la combinaison graduelle et l'alliance de plus en plus intime des *intérêts* hindous et musulmans, sous la protection d'une sage et mutuelle tolérance. Là est le véritable secret de la puissance d'Akbăr. Aussi, dans la fameuse lettre adressée à Aurengzèbe par l'un des princes radjpouts, au sujet du *dgezia* (capitation odieuse, abolie par le grand Akbăr dès le début de son règne, et que la bigoterie d'Aurengzèbe voulait imposer de nouveau à tous les Hindous), lisons-nous le passage suivant : « Votre royal ancêtre Mohammed-« Djallad-oud-dîn Akbăr, dont le trône est « maintenant au ciel, a conduit les affaires de « cet empire, pendant plus de cinquante ans, « avec fermeté, sûreté et justice, veillant sur « la tranquillité et le bonheur de toutes les « classes de ses sujets, qu'ils fussent sectateurs « de Jésus ou de Moïse, de David ou de Mo-« hammed; qu'ils fussent de la croyance brah-« manique ou de celle qui nie l'éternité de la « matière, ou de celle enfin qui attribue l'exis-« tence du monde au hasard. Tous jouirent, au « même degré, de sa protection et de sa faveur : « et de là est venu que ses peuples, dans leur « reconnaissance pour cette protection pater-« nelle, lui ont décerné le titre de Tuteur de « l'humanité (*Djăggăt-Gourou*). » Témoignage décisif en faveur des grandes qualités d'Akbăr, et qui se résume dans ce titre de « Bienfaiteur des hommes, » si rarement mérité, s'il le fut jamais avant lui, par les souverains de l'Orient.

Par cette politique bienveillante à l'égard des Hindous, qu'il admit au commandement de ses armées, au gouvernement de ses provinces, à l'administration de ses finances, concurremment avec des musulmans, il s'attira leur confiance. Mân-Singh, ce prince radjpout dont nous avons déjà parlé, fut le plus brillant et le plus habile des lieutenants de l'empereur. Akbăr lui dut la moitié de ses triomphes. Radja-Tôdăr-Măll, à la fois chef militaire du plus haut rang, ministre et financier, introduisit, sous la direction de l'empereur (1582), le système d'impôt foncier qui porte encore aujourd'hui son nom, et dont l'*Ayin Akbăry* (« les Instituts d'Akbăr »), du célèbre Aboul-Fazl, nous a transmis tout le détail. Plusieurs autres chefs hindous coopérèrent à l'agrandissement de l'empire, et à l'établissement des institutions qui devaient en assurer la durée. Parmi les omrâhs musulmans qui entouraient le trône d'Akbăr, l'histoire

compte aussi plusieurs hommes éminents dans la guerre, la politique, les arts, et les lettres. Aboul-Fazl et son frère Feizi furent, pendant plus d'un quart de siècle, les amis intimes d'Akbăr, l'ornement de sa cour, et les plus fermes soutiens de son gouvernement. Akbăr encourageait tous les travaux de l'intelligence, le développement des arts, les efforts de l'industrie : mais il ne put se livrer que par intervalles (surtout pendant les vingt premières années de son règne) à son penchant décidé pour la vie intellectuelle. La vie politique absorbait la majeure partie de son temps, et ce ne fut que quelques années avant sa mort que la tâche gigantesque qu'il s'était imposée pour l'établissement et la consolidation de l'empire mogol put être considérée comme accomplie.

La plus grande entreprise d'Akbăr, après la soumission de l'Hindoustan central et la conquête du Gandjrât en 1573, fut l'invasion du Bengale par l'empereur en personne, en 1575. Cette province, comparable à nos grands États européens par son étendue et sa population, ne fut définitivement annexée à l'empire qu'après une lutte acharnée avec les chefs afghans, qui s'y étaient maintenus depuis Shèr-Shâh. Akbăr y établit son gouvernement, de 1575 à 1577; mais le pays ne fut entièrement soumis que vers 1592. Pendant que ses lieutenants soutenaient dans le cours de cette longue guerre l'honneur de ses armes, et affermissaient enfin sa domination jusques à l'embouchure du Gange et au delà, l'empereur réduisait à l'obéissance son frère Mirza-Hakim, qui avait cherché à se rendre indépendant au Kaboul et avait envahi le Păndjâb. Après la victoire, Akbăr, touché du repentir de ce prince, eut la générosité de lui confier le gouvernement de Kâboul (1581). Il profita, peu d'années après, des dissensions intestines auxquelles le royaume de Kachemir était en proie, pour envahir ce « paradis de l'Hindoustan, » et réussit, après deux campagnes, à y établir son autorité (1586). Vers la même époque, et surtout après l'occupation du Kachemir, Akbăr soutint une guerre obstinée avec les Youssouf-Zèïs, ou Afghâns orientaux. Dans le cours de cette lutte, il perdit une armée et quelques-uns de ses meilleurs généraux : il parvint cependant à réduire ces intrépides montagnards, sans jamais les soumettre entièrement. De 1587 à 1592, il réussit complétement à affermir sa puissance dans le bassin de l'Indus, dans l'Afghanistân occidental et ses dépendances immédiates. Enfin, il tourna ses armes victorieuses contre plusieurs royaumes du Dăkan qui avaient rejeté les ouvertures qu'il leur avait fait faire pour les déterminer à reconnaître sa suzeraineté. Il soumit à grand'peine ces dangereux voisins, de 1595 à 1601. Mais, à dater de 1592-1593, tout l'Hindoustan, depuis le Kachemir jusqu'à la Narbadda, et depuis Assam et Astrakân, dans le sud-est, jusqu'aux monts Soleiman, dans le nord-ouest, était rangé sous sa loi. Ainsi l'empire d'Akbăr, qui, dans les premières années de son règne, ne comprenait que le Păndjâb et les provinces de Delhy et d'Agrah, s'étendait, quatre ans avant sa mort, sur un immense quadrilatère dont les principaux diamètres n'avaient pas moins de trois cent soixante-quinze lieues du nord au sud, et cinq cent lieues de l'est à l'ouest.

Les difficultés et les complications inhérentes à toute fin de règne (et surtout dans un empire comme celui qu'avait créé le génie d'Akbăr) occupèrent les dernières années de ce grand homme. De ses trois fils, l'aîné, Morâd, mourut vers l'an 1600 : le plus jeune, Daniăl, succomba comme Morâd à de longues habitudes d'intempérance, en 1604. Le troisième fils, prince Sălîm, que la violence de son caractère et de pernicieux conseils avaient plus d'une fois compromis au point de lasser la clémence paternelle, put craindre, pendant quelque temps, que la couronne impériale ne passât, à son préjudice, sur la tête de son propre fils Khoushrou, neveu du fameux râdjah Mân-Singh et gendre d'Aziz (Khân-i-Azim); mais les intrigues nouées dans ce but, et qui s'agitaient encore autour du lit de mort d'Akbăr, échouèrent devant le respect qu'inspirait, jusqu'au dernier moment, la volonté de l'empereur. Akbăr mourut à soixante-trois ans, d'une maladie dont les progrès paraissent avoir été hâtés par ses chagrins domestiques. Cette mort a été attribuée par plusieurs historiens, et, en particulier, par les annalistes radjpouts, au poison qu'Akbăr aurait destiné à Mân-Singh, et avalé lui-même par mégarde. Cette supposition, qui ne repose sur aucun témoignage digne de foi, est repoussée par la loyauté et la grandeur bien connue du caractère d'Akbăr. Dans un règne de cinquante ans, il en avait passé trente-six dans l'Inde gangétique, et quatorze, sans interruption, dans le bassin de l'Indus. C'est là qu'indépendamment des hautes raisons politiques qui l'appelèrent et le retinrent longtemps dans ces contrées, il se sentait involontairement attiré par les souvenirs de son jeune âge et le voisinage du berceau de Bâber, ce grand homme dont il avait continué la race et l'empire, et dépassé la puissance et la gloire. Akbăr a mérité que la reconnaissance des peuples immortalisât son nom; les sages règlements qu'il mit en vigueur, et dont il surveillait lui-même l'exécution avec un zèle aussi minutieux qu'infatigable, embrassaient toutes les branches du service public. L'*Ayin Akbăry* nous a transmis ces règlements dans le plus grand détail : c'est par l'abandon des principes de son gouvernement que l'empire mogol a été ruiné de fond en comble; c'est par un retour absolu à ces principes salutaires, par l'adoption des nobles idées et des pratiques gouvernementales du grand Akbăr, que la domination anglaise, aidée des progrès de la civilisation

européenne, a rétabli et si prodigieusement agrandi le vaste édifice politique élevé par sa main puissante.

Dans Akbăr, l'homme fut presque toujours digne du monarque : brave et même intrépide par constitution, se plaisant au milieu des émotions de la guerre et de la chasse, et les recherchant parfois avec avidité, et cependant préférant toujours, à la longue, les émotions d'un ordre plus élevé que lui offraient des actes de générosité et de bienfaisance. Irascible par tempérament, il ne put toujours réussir à dominer les ébullitions de sa colère; mais sa bonté naturelle et la rectitude de son jugement le maintenaient généralement dans une convenance, une simplicité et une dignité d'attitude et de manières qui firent l'admiration de ses omrahs, comme des plus humbles de ses sujets et des étrangers qui visitèrent sa cour.

Des monuments de toute espèce élevés par Akbăr, plusieurs ont résisté aux injures du temps ou aux ravages des révolutions. Ils attestent le sentiment que ce prince avait de l'architecture au point de vue de l'art comme au point de vue de l'utilité. Du sommet du magnifique mausolée que lui a élevé son fils (Djăhâm-Ghyr) à Sikăndra, l'œil n'embrasse cependant que les ruines de son ancienne capitale, de sa résidence favorite, Akbăr-Abâd (Agrâh); mais le tombeau de Houmâyoûn à Dehly, les forts d'Agrah, d'Allahabâd au confluent du Gange et de la Djamma, d'Attock sur l'Indus, etc., font encore l'admiration des voyageurs. Ce n'est pas toutefois à ces monuments périssables qu'Akbăr a confié le soin de perpétuer la gloire de son nom. Les « Instituts d'Akbăr, » le souvenir de son administration paternelle, et de la protection qu'il a accordée à l'agriculture, aux sciences et aux arts, le témoignage que nous ont transmis ses contemporains de la frugalité et de la simplicité de sa vie au milieu des splendeurs de la cour la plus somptueuse de l'Orient, recommanderont ce nom vénéré à l'admiration des races futures, après que le marbre et la pierre entassés dans la construction de ces villes, de ces forteresses, de ces palais et de ces tombeaux, auront été réduits en poussière par l'action des éléments et les révolutions inévitables des sociétés humaines. A. DE JANCIGNY.

Aboul-Fazl, *Akbar Nâmah* et *Ayin Akbary* (le premier de ces ouvrages n'a pas encore été traduit; le second l'a été, mais non pas complétement, par Gladwin. Il existe, en manuscrit, une traduction (peut-être complète) de l'*Akbar Nâmah* par Chalmers. — *Ferishta*, traduction anglaise de Dow et de Briggs. — *Mémoires de Djahân-Ghyr*, traduction anglaise de Price. — *Mémoires de Houmayoun*, traduction anglaise de Stewart. — *Muntakhab ul Tawarikh*, d'*Abdoul-Kâdir* (non traduit). — *Khâfi Khân* (non traduit), etc. — Mille, *History of British India*, édition de Wilson, 8 vol. in-8° ; Londres, 1841. — Rickards, *India*, etc., 2 vol. in-8° ; Londres, 1821. — Elphinstone, *History of India*, 2 vol. in-8°; Londres, 1841.

AKBEH, général musulman, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il se distingua par ses faits d'armes sous le khalife Omar, qui lui fut redevable d'une partie de ses vastes conquêtes. Il soumit les tribus belliqueuses des Berbères, et fit une rude guerre aux chrétiens. Akbeh s'avança jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale. Il ne s'arrêta qu'aux bords de l'Océan : là, plein d'enthousiasme, il poussa son cheval dans la mer, tira son sabre, et s'écria : « Dieu de Mahomet, tu le vois : sans cet élément qui m'arrête, j'irais chercher des nations nouvelles, pour faire adorer ton nom. »

Conde, *Domination des Arabes en Espagne*.

AKENSIDE (*Marc*), médecin et poëte anglais, né le 9 novembre 1721, mort le 23 juin 1770. Il était fils d'un boucher établi à Newcastle-sur-Tyne, et annonça de bonne heure le talent qu'il avait pour la poésie. L'ouvrage auquel il a dû sa réputation, *The pleasures of imagination* (Londres, 1744), fut composé à vingt-trois ans, et mérita le suffrage de Pope, qui, consulté par le libraire Dodsley, lui conseilla de ne pas faire du manuscrit une offre mesquine, disant que « ce n'était pas là un écrivain de tous les jours. » Cependant le poëme, publié en 1744, n'eut pas d'abord le succès qu'un juge si compétent avait prédit. Akenside, ayant choisi la médecine pour sa profession, étudia à Édimbourg et à Leyde, et fut reçu docteur à Cambridge; il pratiqua successivement à Northampton, à Hampstead, et enfin à Londres, où son généreux ami Dyson, qui précédemment l'avait défendu de sa plume contre le violent Warburton, favorisa son établissement en lui allouant une pension annuelle de trois cents livres sterling. Il donna des leçons publiques d'anatomie, fut élu membre du collége des médecins et de la Société royale, médecin de l'hôpital Saint-Thomas, et l'un des médecins de la reine. On cite, entre autres productions relatives à son art, sa *Dissertatio de dysenteria*, 1764, écrite dans un latin pur et élégant, et traduite deux fois en anglais. Son principal poëme fut retouché par lui, au point de former une composition nouvelle; il est empreint d'un sentiment profond des bienfaits du Créateur. On y trouve beaucoup d'élévation et de poésie, mais de l'obscurité; ce qui fit dire à lord Chesterfield : « C'est le plus beau des livres que je n'entends pas. » Ce poëme, des *Inscriptions* en vers, un *Hymne aux Naïades*, et plusieurs livres d'*Odes*, genre pour lequel Johnson a jugé que l'auteur n'avait point de vocation, ont été réunis et publiés par Dyson en 1772, Londres, in-4°; nouvelle édition, 2 vol. in-12, Londres, 1776. Le poëme des *Plaisirs de l'imagination* a été traduit en français, en prose, par le baron d'Holbach (Paris, 1769, in-12). Ses ouvrages médicaux se bornent à un traité sur la dyssenterie, que nous venons de citer, et à deux mémoires insérés dans les *Philosophical Transactions*, année 1763. L'un de ces mémoires sur les vaisseaux lymphatiques provoqua une réplique violente d'Alexandre Monro, traitant Akenside d'ignorant et de pla-

giaire. [*Enc. des g. du m.*, et *Conversations-Lexicon.*]

Biographia Britannica. — Johnson, *Lives of the Poets.* — Buckc, *Life, writings and genius of Akenside*, 8 vol.; London, 1832.

AKERBLAD (*Jean-David*), archéologue suédois, né vers 1760, mort le 8 février 1819. Il suivit d'abord la carrière diplomatique, et fut attaché à l'ambassade suédoise à Constantinople, et en remplit les fonctions de secrétaire. Il mit à profit le loisir que sa place lui laissait pour voyager en Orient : il visita Jérusalem et la Troade (1792 et 1797), et rédigea sur la topographie de cette province des mémoires qui furent insérés dans la traduction allemande du voyage de Lechevalier, publiée par Lenz. Quelque temps après (vers 1800), Akerblad se retira à Gœttingue; puis il vint à Paris comme chargé d'affaires de Suède. Le mécontentement que lui firent éprouver les changements survenus en Suède l'engagea, dit-on, à se rendre à Rome, où il trouva un appui dans la duchesse de Devonshire et dans plusieurs autres amis des lettres. Il y mourut à l'âge de cinquante-neuf ans.

Ses ouvrages prouvent des connaissances très-étendues dans les langues tant orientales qu'occidentales. Nous mentionnerons de lui : *Lettre à M. Silvestre de Sacy sur l'écriture cursive copte* (*Mag. encycl.*, tom. V, 1801); — *Lettre à M. de Sacy sur l'inscription égyptienne de Rosette* (*ibid.*, 1802, t. III), suivie d'une explication de l'inscription des lions de Venise : *Notice sur deux inscriptions en caractères runiques trouvées à Venise, et sur les Varanges, avec les remarques de M. d'Ansse de Villoison* (*ibid.*, 1804, t. V); — *Inscrizione greca sopra una lamina di piombo trovata in un sepolcro nelle vicinanze d'Atene* (Rome, 1813, in-4°) : ce travail, auquel la mort l'empêcha de donner des développements ultérieurs, est aussi important pour la paléographie que pour la science des inscriptions. Le dernier écrit d'Akerblad est sa *Lettre sur une inscription phénicienne trouvée à Athènes* (Rome, 1814, in-4°), adressée au diplomate russe Italinski. [*Enc. des g. du m.*, et *Conv.-Lex.*]

Champollion, *Grammaire égyptienne* (préface).

***AKEREL** (*Frédéric*), graveur suédois, né à Södermanland en 1748, mort en 1804. On a de lui des portraits, des cartes et des paysages estimés. Parmi ces derniers, on remarque ceux qu'il a fournis au *Voyage pittoresque au cap Nord* de Skjeldebrand.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

AKERMANN, graveur suédois, florissait à Upsal vers 1750. Il se distingua particulièrement dans la confection des globes célestes et terrestres, qui sont encore recherchés en Russie, en Suède, en Danemark et en Allemagne. Son compatriote Akerel leur donna un plus grand degré de précision.

Füssli, *Allgemeines Künster-Lexicon.*

***AKERMANN** (*André*), graveur suédois, né à Upsala en 1718, mort en 1778. On a de lui des portraits et des estampes d'histoire naturelle. Il a gravé quelques plantes pour les œuvres de Linné.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***AKERSBOT** (*Willem*), peintre et graveur hollandais, vivait à Harlem dans la première moitié du dix-septième siècle. On cite parmi ses meilleurs ouvrages : *Saint-Pierre reniant le Christ*, et le portrait du pape Urbain VIII d'après Vouet.

Heineken, *Dictionnaire des artistes.*

AKHSCHID. *Voy.* YKHSCHID.

AKHTAL, poëte arabe, contemporain de Dgezir et de Farasdak, florissait sous les Omeyyades. Son véritable nom était GHIATH, celui d'*Akhtal*, c'est-à-dire *homme aux longues oreilles*, n'étant qu'un sobriquet. Sa biographie n'est intéressante que par quelques anecdotes rapportées dans le *Kibal et Aghni.*

Caussin de Perceval, dans le *Journal Asiatique*, année 1834.

AKIBA-BEN-JOSEPH, rabbin, né en Palestine l'an 15 de J.-C., écorché vif en 131, selon la tradition. Il fut d'abord simple berger au service de Calba-Schwa, riche habitant de Jérusalem, jusqu'à l'âge de quarante ans. Pour gagner l'amour de la fille de son maître, Akiba sut acquérir de si vastes connaissances, que son école, placée d'abord à Lydda, puis à Jafna, ville voisine de Jaffa, devint bientôt très-nombreuse. Ses disciples étaient, dit-on, au nombre de vingt-quatre mille; tous, ajoute la tradition, moururent presque en même temps, et furent ensevelis à Tibériade, au pied d'une montagne, avec Akiba et sa femme.

Akiba fut un des principaux compilateurs des traditions juives, auxquelles il ajouta beaucoup de préceptes de sa propre invention. Ses compatriotes avaient pour lui une si grande vénération, qu'ils le regardaient comme instruit par l'apôtre de Dieu lui-même, et supérieur à Moïse. Ils affirmaient encore qu'il savait soixante-dix langues. Dans un âge avancé, Akiba embrassa le parti du chef des révoltés Barcochébas, et le seconda dans la prétention qu'il avait de se faire passer pour le Messie. Il soutint que les mots de Balaam, « Une étoile sortira de Jacob, » ne pouvaient se rapporter qu'à lui, et il versa sur sa tête l'huile sainte, comme Samuel l'avait versée sur celle de Saül. Les troupes de l'empereur Adrien eurent raison de ce sectaire; les restes de l'armée du prétendu Messie furent faits prisonniers dans la forteresse de Bither, et Akiba fut jeté dans un cachot. On rapporte que pendant sa captivité, lorsqu'il était près de mourir de soif, il aima mieux se servir d'une petite quantité d'eau pour laver ses mains, selon la loi rabbinique, que de la boire. Il fut écorché vif, avec son fils Pappus. Les Juifs rendirent de grands honneurs à sa mémoire, et visitèrent solennellement sa tombe. On

dit que ce rabbin altéra le texte de la Bible dans ce qui concerne l'âge auquel les patriarches commencèrent à avoir des enfants, âge qui est plus avancé chez les Septante que dans le texte hébreu. Le plus célèbre des livres dont les Juifs regardent Akiba comme l'auteur est intitulé *Ietsirah,* ou *de la création ;* Paris, en 1552, traduit en latin par Postel, avec des notes; réimprimé à Mantoue en 1562, avec cinq commentaires; à Bâle, in-fol., avec quelques autres livres juifs, en 1587. Rittangel, juif converti, professeur à Kœnisberg, en donna, en 1642, une traduction latine.

Paul Pezron, *Defense de l'antiquité des temps.* — Baronius, *Annales.* — Wolf, *Bibliotheca Hebraica,* t I, 25; t. II, p. 1025; t. III, p. 887, 888; t. IV, p. 948. — Oltho, *Historia doctor. Mischnicor,* p. 132-147, ed. Wolf. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabbinica,* t. I, p. 15; t. IV, p. 272-281. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei,* t. I, p. 41, 42, 169. — Imbonatus, *Biblioth. lat.-hebr.*, 66, 419. — Jost, *Histoire des Juifs* (en allemand).

AKIMOFF, peintre russe, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort le 15 mai 1814. Après avoir séjourné longtemps à Rome, à Florence et à Bologne, il fut nommé recteur de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Il a fait plusieurs tableaux estimés de saints pour la nouvelle église de Saint-Alexandre-Newski.

Nagler, *Neues Künstler-Lexicon.*

AKOUI, général tatar, et premier ministre de l'empereur Kien-Long, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il se distingua dans la guerre contre les Miao-Ssé, peuples demi-sauvages qui, refoulés dans les montagnes qui séparent les provinces de Se-Tchouen et de Kouei-Tcheou, bravaient depuis deux mille ans toute la puissance chinoise. Nommé chef de l'expédition, Akoui parvint à les soumettre en 1776, après une résistance désespérée. L'importance de cette conquête lui mérita des honneurs extraordinaires; l'empereur alla le recevoir à huit lieues de Pékin, et le ramena lui-même en triomphe dans sa capitale. Akoui fut décoré de la ceinture jaune et du manteau à quatre dragons en broderie d'or, ornements affectés aux seuls princes du sang impérial. L'année suivante, en 1777, il fut déclaré premier ministre, et devint l'ami, le conseil et le dépositaire de tous les secrets de son maître. Cette place éminente qui devait le fixer à la cour n'empêcha pas l'empereur de l'employer au dehors, et de lui confier toutes les entreprises importantes dont on jugeait l'exécution difficile.

Depuis quelques années le Hoang-ho rompait toutes ses digues, surtout dans le voisinage de la ville Y-Fong-Lien, et portait le ravage et la désolation dans toutes les campagnes de cette partie de la province de Honan; tous les efforts qu'avaient faits les mandarins, aidés des plus habiles ingénieurs de l'empire, n'avaient pu contenir ce fleuve impétueux : la dernière ressource de l'empereur fut d'y envoyer Akoui, qui partit en 1779. Après avoir tout vu, tout examiné, il fit commencer les travaux, auxquels il employa une multitude de bras. On ouvrit et l'on creusa, par son ordre, un vaste canal pris au-dessus de l'endroit où se faisait le plus grand effort des eaux, et il le fit continuer jusqu'à sa jonction avec une autre rivière de la province de Kiang-Nan. Lorsque le canal fut achevé, on y fit couler les eaux du Hoang-ho, qui s'y précipitèrent comme dans leur lit naturel, et l'on commença peu à peu à découvrir les deux rives du fleuve, qu'on n'avait pas aperçues depuis plusieurs années. Dans les endroits où les eaux avaient eu plus de cent dix pieds de profondeur, elles n'en eurent plus que quarante. Toutes les terres voisines ne tardèrent pas à être rendues à la culture. Ce grand ouvrage, exécuté en moins de quinze mois, coûta près de quarante millions, monnaie de France, tirés du trésor de l'empereur; mais aussi la Chine eut de plus un nouveau canal navigable, qui ouvrit des communications utiles dans une étendue de plus de vingt lieues. En 1782, le même fleuve recommença ses ravages, et plus de cinquante mille familles furent réduites à la misère : elles erraient tumultueusement dans les lieux où elles espéraient trouver des subsistances. La cour de Pékin, alarmée, chargea encore Akoui de contenir cette multitude. Il promit à ces infortunés de les nourrir, en leur faisant ouvrir les greniers de la province; mais il exigea d'eux qu'ils travaillassent à réparer les ravages de l'inondation, et bientôt, aidé de cette multitude de bras, il parvint à dessécher les terres submergées. Akoui conserva toujours la faveur de son maître, et l'estime des deux nations chinoise et tatare. Il a dû peu survivre à l'empereur Kien-Long; mais on ignore l'année précise de sa mort.

Lettres édifiantes. — Mailla, *Histoire de la Chine*, XI, 591 et suiv. — *Miao-Tsée,* dans les *Memoires concernant les Chinois,* t. III, p. 387. — Gutzaff, *Esquisse d'une Histoire de la Chine,* t. II, p. 53.

***ALA** (*Giovani-Battista*), musicien italien, né à Monza en 1580, mort à Milan en 1612. On a de lui plusieurs ouvrages posthumes, parmi lesquels on remarque : *Concerti ecclesiastici* pour une à quatre voix, Milan 1618, et deux opéras : *Armida abbandonata,* et *Amante occulto.* Ala est un des plus anciens compositeurs d'opéras italiens.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALABARDI** (*Joseph*), surnommé *Schioppi,* peintre vénitien, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui plusieurs tableaux remarquables, conservés dans l'ancien palais des doges à Venise.

Zanetti, *Della pittura Veneziana.* — Guarienti, *Abcedario pittorico.*

ALABASTER (*Guillaume*), théologien anglican, né à Hadleigh (Suffolk) vers 1567, mort au commencement d'avril 1640. Pendant un voyage en Espagne, il se fit catholique; à son retour en Angleterre, il redevint anglican, et obtint une riche prébende dans la cathédrale de Saint-Paul de Londres : l'étude de la cabale et

des livres rabbiniques le jeta dans des opinions absurdes. On a de lui entre autres écrits : un *Lexicon pentaglotton ;* in-fol., Lond., 1637 ; — 2° *Roxane,* tragédie latine, représentée à Cambridge vers 1630 ; — 3° *Apparatus in revelationem Christi, modo cabalistico explicatam ;* Antuerpiæ, 1602, in-4° ; — 4° *Tractatus de bestia apocalyptica ;* Delphis, 1621, in-12.

Fuller, *Worthies of England,* 2 vol. in-4° ; London, 1811, t. II, p. 343. — Le père François Garasse, jésuite, *Doctrine curieuse,* 1625, p. 593. — André Rivet, *Isagoge ad Scripturam sacram,* ch. xv. — Roger Fenton, *An answer to Alabaster.* — Wood, *Fasti Oxonienses, in Athenæ Oxonienses,* 4 vol. in-4° ; Lond., 1815, t. I, p. 259.

ALACOQUE (*Marie* ou *Marguerite*), *sainte fille à laquelle,* dit le père Croiset, *les dévots tendres ont l'obligation de l'institution de la fête du Sacré-Cœur de Jésus-Christ, que le Sauveur lui-même lui avait dit de pratiquer et de faire pratiquer le vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement.* » Elle naquit le 22 juillet 1647 à Lauthecour, diocèse d'Autun, et mourut le 17 octobre 1690. Elle avait reçu au baptême le prénom de Marguerite, et elle y joignit celui de Marie par reconnaissance envers la sainte Vierge, à qui elle croyait être redevable de la guérison d'infirmités dont elle avait été atteinte dès l'âge de huit ans, lorsqu'elle était au couvent de Charolles. On lit dans la *Vie de la véritable mère Marguerite-Marie,* par l'évêque Languet, que *cette servante de Dieu, n'ayant encore que trois ans, marquait une aversion surprenante du péché ; qu'à quatre ans elle se plaisait à s'entretenir intérieurement avec Dieu,* etc. Une si forte vocation ne pouvait se démentir. Marguerite prit l'habit de novice au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial le 24 août 1671 ; et, le 6 novembre de l'année suivante, elle y fit profession. Chargée bientôt de la direction des pensionnaires, elle s'acquitta de ses devoirs d'une façon si agréable à Jésus-Christ, qu'elle en reçut, selon l'expression de ses biographes, le don de la prophétie, des révélations, des entretiens immédiats, etc. On cite même d'elle plusieurs miracles ; et il semble qu'on pourrait ranger dans leur nombre l'ineffable plaisir qu'elle éprouva, comme elle l'assure, en gravant sur son sein, avec un canif, le nom de *Jésus* en gros caractères. Sa mort, qu'elle prédit elle-même, arriva le 17 octobre 1690, et, en justifiant sa prédiction, démentit celle des médecins. Elle avait eu la joie de voir appeler avant elle, au séjour des saints, le père jésuite de la Colombière, son ancien directeur et depuis son disciple, dont elle avait pareillement prédit la mort.

On a d'elle un petit ouvrage mystique, intitulé *la Dévotion au cœur de Jésus,* publié par le P. Croiset en 1698. C'est à cet ouvrage que l'on doit l'institution de la fête du Cœur de Jésus. Languet a publié sa biographie sous le titre : *la Vie de la vénérable mère Marguerite-Marie ;* Paris, 1729, in-8°. Mais c'est à ces vers de Gresset que Marie Alacoque doit sa plus grande célébrité :

> Ver-Vert était un perroquet dévot...
> Il disait bien son *Bénédicité,*
> Et *notre mère,* et *votre charité ;*
> Il savait même un peu du soliloque,
> Et des traits fins de Marie Alacoque.

[*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Pierer, *Universal-Lexicon.* — Languet de la Villeneuve. — Gresset, *OEuvres ;* Lond., 1765, t. I, p. 8.

ALADIN ou **ALA-EDDIN**, surnommé *le Vieux de la Montagne,* prince des Assassins, vivait vers le milieu du treizième siècle. On a répandu beaucoup de contes sur ce personnage, que l'on a, peut-être avec raison, considéré comme fictif. Originaire de l'ancienne Parthie, il parvint à se créer dans la Syrie une principauté indépendante. Les meurtres et le pillage auxquels se livrèrent ses sujets répandirent une si grande terreur, que les rois ses voisins et même plusieurs chrétiens lui adressèrent des présents, pour acheter sa protection. Saint Louis, lors de sa croisade en Palestine, se montra inaccessible à toute crainte, et obligea, dit-on, le prince des Assassins à lui envoyer une ambassade avec des présents.

Dictionnaire de la Conversation.

***ALA-ED-DEWLET**, dernier prince de la dynastie turcomane des Zulkadar, fondée en Syrie vers l'an 1378 de J.-C., opposa de grands obstacles aux vues ambitieuses de Sélim Ier, sultan de Constantinople. Il périt le 12 juin 1515, dans une bataille que lui livra, près de Césarée, le pacha Simon. Sa tête, avec celle de ses quatre fils, fut envoyée à Constantinople.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

***ALA-ED-DIN**, fils d'Osman, fondateur de l'empire des Osmanlis, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Les Turcs lui doivent, en partie, leurs institutions civiles et militaires. Il institua le corps des janissaires, qui fut dissous par Mahmoud II. En 1370, il remporta, à Philocrène, une victoire signalée sur l'empereur Andronic, et prit Nicée, le boulevard de l'empire grec en Asie Mineure.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.* — D'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman,* vol. III. — De Tott, *Mémoires sur les Turcs et les Tatares.* — Marsigli, *Stato militare dell impero ottomano.*

***ALA-ED-DIN-KEYKOBAD**, prince des Turcs Seljoucides, en Asie Mineure, mourut en 1237 de J.-C., après dix-sept ans de règne. Il s'allia avec le roi d'Arménie pour soumettre les émirs d'Amide et de la Mésopotamie. En 1229, il soumit le roi de Khiwa dans une des batailles les plus sanglantes dont l'histoire musulmane fasse mention ; puis il tourna ses armes contre Mélik-Kamil, sultan d'Égypte, dont il s'empara en partie. Après ces exploits, il éleva des couvents, des mosquées, des écoles, et embellit neuf villes, parmi lesquelles on cite Amasie et Iconium, où il tenait sa cour. Vers cette époque, le fameux poëte Djellal-ed-Din s'enfuit de Bokhara, sa contrée natale, envahie par les Mongols, pour se réfugier à Iconium. Son exemple fut suivi

par un grand nombre d'écrivains et d'artistes persans. Iconium devint ainsi le centre des lettres et des arts, et le nom d'Ala-ed-Din, comme philosophe, législateur et guerrier, se répandit dans tout l'Orient. Nasir-ed-Din-Lillah, khalife de Bagdad, lui envoya un diplôme dans lequel il lui donnait le titre du plus grand sultan de son siècle. On rapporte qu'Ala-ed-Din ne dormait que quatre heures par jour, et qu'il avait divisé le reste de son temps en trois parts, dont l'une était consacrée aux affaires de l'État, l'autre à des entretiens avec des littérateurs et des artistes, et la troisième à l'étude de l'histoire, de la théologie, et aux devoirs religieux. Il fut empoisonné par son fils Ghayyath-Key-Kobad II, qui fut étranglé en 1247, au milieu d'une orgie, par une troupe de Mongols.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.* — De Guignes, *Histoire des Huns.*

*ALA-ED-DIN-MOHAMMED, souverain du Khowaresme, mort en l'an 617 de l'hégire (1220 de J.-C.), après un règne de vingt ans. Il soumit le Khorasan, passa en 1210 l'Oxus, s'avança sur Samarcand, et châtia les gouverneurs rebelles du Gurkhan. Il aurait arrêté peut-être les forces de Genghizkhan, s'il avait vécu plus longtemps.

Aboulféda, *Annales moslem.* — Price, *Mohammedan history.*

*ALAGON (*don Artal* D'), comte de Sastago, religieux du tiers ordre de Saint-François vers la fin du seizième siècle. On a de lui : 1° *Catecismo de lo que el christiano esta obligado a saber, creer y obrar; con una declaracion universal de la doctrina christiana;* en Zaragoça, 1584, in-8°; — 2° *Concordia de las leges divinas y humanas, y desengaño de la iniqua ley de la vengança;* Madrid, L. Sanchez, 1593, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALAGON (*Louis* D'), agent diplomatique, né à Mérargues, en Provence, vers le milieu du seizième siècle, mort en décembre 1605. Il était procureur-syndic de la Provence, lorsqu'il fut mis en relation avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne à Paris. Il entra dans une conspiration qui avait pour but d'introduire les Espagnols dans Marseille, et de faire passer la couronne de France au roi d'Espagne, qui avait longtemps fomenté les guerres de la Ligue. Un forçat des galères, qui eut connaissance du plan des conjurés, le découvrit aux autorités. Alagon, convaincu de son crime, fut condamné à mort par un arrêt du parlement. Conduit à Paris, il fut écartelé en place de Grève; sa tête fut envoyée à Marseille, pour être exposée sur une des portes de la ville.

Mézeray, *Histoire de France.* — Daniel, *Histoire de France.*

*ALAGONA (*Artelouche* D'), chambellan du roi de Sicile dans le quinzième siècle, publia un traité sur la chasse aux oiseaux, sous le titre de *Traité de volerie.* Il fut imprimé à la suite de celui de Franchières et de Fouillaux, à Poitiers en 1587, et à Paris en 1628, in-4°, avec figures.

Tiraboschi. — Muratori.

ALAHMAR (*Ben-Mohamed*), premier roi de Grenade, mort en 1237. Sur le déclin de l'empire des Almohades, les gouverneurs de provinces se déclarèrent souverains. Alahmar, à leur exemple, se fit élire roi par les habitants d'Archone, dont il était gouverneur, et se rendit maître de plusieurs villes, entre autres de Grenade, où il établit sa domination. Ses successeurs y régnèrent paisiblement jusqu'en 1492, époque où ils furent chassés par Ferdinand et Isabelle. Alahmar fit construire le célèbre palais (*Alhambra*) qui porte son nom.

Dictionnaire historique et critique.

ALAÏMO ou ALAYMO (*Marc-Antoine*), médecin italien, né à Regalbuto en 1590, mort à Palerme le 29 août 1662. Il étudia à Messine, fut reçu docteur à l'âge de vingt ans, et vint, en 1616, s'établir à Palerme, où quelques cures heureuses lui firent une grande réputation, et rendit de grands services à ses concitoyens pendant la peste de 1624. Sa modestie lui fit refuser une chaire à l'université de Bologne et la place de premier médecin du roi de Naples. On a de lui : *Dialecticon, seu de succedaneis medicamentis,* etc.; Panormi, 1632, in-4°; — *Consultatio pro ulceris syriaci nunc vegentis curatione;* ibid., 1632, in-4°; — *Discorso intorno alla preservazione del morbo contagioso e mortale che regna al presente in Palermo, ed in altre città e terre di Sicilia;* ibid., 1625, in-4°; — *Consigli medico-politici;* ibid., 1652.

Biografia degli uomini illustri della Sicilia, t. I. — Mongitore, *Bibliotheca Sicula.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALAIN, roi des Alains, inconnu à tous les auteurs, mais dont l'existence est prouvée par une médaille de ce prince, découverte depuis plus d'un demi-siècle.

Mercure de France, juillet 1724, p. 1447.

ALAIN CHARTIER. *Voy.* CHARTIER.

ALAIN *de Flandre*, en latin *Alanus Flandriensis*, évêque d'Auxerre, né en Flandre au commencement du douzième siècle, mort en 1182; quelques biographes le regardent comme identique avec Alain de Lille. Élevé à Clairvaux, il y eut pour maître saint Bernard, et fut d'abord nommé à l'abbaye de Larivour, près de Troyes en Champagne, puis, en 1152, à l'évêché d'Auxerre. On a de lui une *Vie de saint Bernard,* imprimée dans *Opera sancti Bernardi,* tome II, 1690, in-fol.; et cinq lettres adressées à Louis le Jeune sur les contestations de l'évêque avec le comte de Nevers, publiées par Duchesne dans le tome IV du *Recueil des historiens de France.*

Histoire littéraire de la France, vol. XIV. — Mabillon, *Sancti Bernardi opera.* — De Visch, *Bibliotheca scriptorum ordinis Cisterciensis.* — Foppens, *Bibliotheca Belgica.*

ALAIN (*Guillaume*), savant prélat, né

en 1541, mort à Rome en 1594, nommé *le Cardinal d'Angleterre*, parce qu'il était né dans la province de Lancastre, fut d'abord chanoine d'York. Son opposition aux vues d'Élisabeth l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, et de là à Reims, où il eut un canonicat. La pourpre romaine fut le prix de son mérite en 1587. Il fut un des réviseurs de la *Bible de Sixte V*, qui le fit cardinal. Il a écrit sur les matières controversées entre les catholiques et les protestants. On a de lui : 1° *Nouveau Testament*, traduit en anglais en 1582; — 2° *De Sacramentis in genere et de Eucharistia libri tres ;* Antverpiæ, 1576, in-4°, et 1603, in-4°; — 3° *Ad persecutores Anglos, pro catholicis*, etc., 1584, in-8° : cet ouvrage avait d'abord été fait en anglais; Alain le traduisit en latin; — 4° *Lettera scritta al cardinale Alano, con la riposte, tradotta dall' inglese in italiano;* Rome, 1588, in-4°.

Dictionnaire historique et critique.

ALAIN *de Lille*, en latin *Alanus de Insulis*, né en 1114, mort vers 1203, surnommé *le Docteur universel*, fut un des plus grands savants du douzième siècle. Contemporain de saint Bernard, il était à la fois philosophe, physicien, théologien, poëte et historien. Nommé au siége épiscopal d'Auxerre ou de Cantorbury (le lieu est aussi incertain que le fait), il résigna bientôt ses fonctions, pour se retirer au monastère des moines de Cîteaux. C'est probablement dans cette retraite qu'il pratiqua la science hermétique. On ignore le lieu de sa naissance et la date précise de sa mort; quelques-uns le placent dans le treizième siècle, et lui donnent indifféremment pour patrie l'Allemagne, l'Écosse, l'Espagne, la Sicile et la Flandre. Cependant Alain dit lui-même qu'il était de Lille en Flandre, dans son *Anticlaudianus*, ouvrage dont l'authenticité a été parfaitement établie par dom Brial (Voy. *Histoire littéraire*, tom. XVI). Othon de Saint-Blaise cite maître Alain parmi les docteurs les plus célèbres qui vivaient en 1194. Albéric de Trois-Fontaines, écrivain du treizième siècle, place la mort d'Alain dans l'année 1202, ce qui s'accorde avec la grande *Chronique belge*. Les moines de Cîteaux lui firent l'épitaphe suivante :

Alanum brevis hora, brevi tumulo sepelivit
Qui duo, qui septem, qui totum scibile scivit;
Scire suum moriens dare vel retinere nequivit..

Comme sur tous les savants de ces siècles d'ignorance, on a débité sur maître Alain beaucoup de fables; en voici, entre autres, une que nous racontons d'après dom Brial : « L'abbé de Cîteaux, devant aller à Rome pour assister au concile général convoqué par le pape, prit avec lui Alain pour lui servir de valet de pied et panser les chevaux. Alain demanda en grâce à son abbé de le laisser entrer avec lui dans la salle du concile. On lui représenta que cela ne se pouvait pas, et qu'il serait difficile de tromper la vigilance des gardes. Il y entra cependant, caché sous la chape ou le manteau de l'abbé, et se plaça à ses pieds. Ce jour-là, on discutait la doctrine des hérétiques du temps, et plusieurs étaient là pour rendre compte de leur croyance. La dispute s'engagea, et les hérétiques semblaient avoir l'avantage. Alors Alain se levant demanda à son abbé la permission de parler, et la demanda jusqu'à trois fois sans pouvoir l'obtenir. Mais le pape ayant su de quoi il s'agissait, lui permit de parler. Alain reprit la controverse, et réfuta si bien les hérétiques, que l'un d'eux s'écria : *Tu es le diable, ou bien Alain !* — *Je ne suis pas le diable*, répondit-il, *mais je suis Alain.* »

On a de ce philosophe un grand nombre d'ouvrages, presque tous en vers, mais dont la plupart sont probablement supposés. Ch. de Visch en a publié une partie, Anvers, 1653, in-fol. De ses travaux alchimiques, nous ne connaissons que ses aphorismes (*Dicta*) sur la pierre philosophale. Conformément aux traditions hermétiques, Alain compare la génération des plantes à celle des minéraux. Il appelle solution des philosophes (*solutio philosophorum*), l'amalgame résultant de l'union de l'or ou de l'argent avec le mercure; et il ajoute qu'on peut s'en procurer de grands avantages. « Pour cela il faut, dit-il, d'abord chauffer légèrement la solution des philosophes, puis la renfermer dans un vase bien fermé et cacheté, et enfin l'exposer, pendant quarante jours, à une chaleur modérée, jusqu'à ce qu'il se forme à la surface une matière noire, qui est la *tête du corbeau* des philosophes et le *mercure des sages.* »

Les écrits publiés sous le nom d'Alain sont : 1° *Anticlaudianus, sive De officio viri boni et perfecti;* Bâle, 1536 : poëme encyclopédique qui traite à la fois de la morale, des sciences et des arts; — 2° *De planctu naturæ ad Deum, sive Enchiridion de rebus naturæ*, satire contre les dépravations des hommes; — 3° *Doctrinale minus*, ou le livre des paraboles, en vers élégiaques; Lyon, 1491, in-4°; — 4° *Doctrinale minus Alterum*, ou le Livre des Sentences; Paris, 1492, in-4°; — 5° *Elucidatio super Cantica canticorum*; Paris, 1540; — 6° *De arte seu articulis catholicæ fidei*, publié par J. Masson; Paris, 1612, in-8°; — 7° *Alani magni de Insulis, Explanationum in prophetiam Merlini Ambrosii, Boitamii, libri VII;* Francfort, 1607, in-8°; — 8° *Liber pœnitentialis*, dedié à Henri de Sully, qui fut archevêque de Bourges depuis 1184 jusqu'en 1200. On cite encore plusieurs ouvrages manuscrits d'Alain, conservés dans les bibliothèques de la France et surtout de l'Angleterre.

Alberic, *in Chron.* — Henri de Gand ; Jacques-Philippe de Bergame ; Trithème ; le Mire ; Henriquez, *in Annal. Cist.* — Du Boulay, *Hist. de l'université de Paris*, t. II et III. — Valère André, *Bibl. Belg.* — *Histoire littéraire de la France*, vol. XVI. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.* — De Visch, *Bibliotheca scriptorum ordinis Cisterciensis.* — Foppens, *Bibl. Belgica.* — Dupin, *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.*

ALAIN (*Nicolas*), médecin de Saintes, vivait

au seizième siècle. Il n'est connu que par l'ouvrage suivant : *De Santonum regione et illustrioribus familiis* ; Saintes, in-4°, petit format de 39 pages publié, après la mort de l'auteur, par Jean Alain son fils, en 1598.

Il ne faut pas confondre ce médecin avec *Nicolaus Alanus*, poëte latin, Anglais de naissance, auteur du poëme intitulé *Jupiter Pheretrius*, de quatre *Églogues*, et d'une *traduction en vers latins des Phénomènes d'Aratus*, qui ont été imprimés à Paris, en 1 vol. in-4°, en 1561.

Éloi, *Dict. hist. de médecine.*

ALAIN (*René*), né en 1680, mort à Paris le 22 septembre 1720. Il est connu pour sa comédie, *l'Épreuve réciproque*, représentée en 1711. Alain était fils d'un sellier, et finit par exercer lui-même cette profession, quoiqu'il eût d'abord embrassé l'état ecclésiastique; c'est ce qui fit dire à Lamothe au sujet de sa pièce qu'il trouvait trop courte, « qu'il n'avait pas assez allongé la courroie. »

Annales dramatiques, I, 135. — De Mouchy, *Tablettes dramatiques*, 32. — *Théâtre des auteurs du second ordre*, 297.

ALAIN *de Solminihac*, prélat français, né le 25 novembre 1593 dans le Périgord, mort à Cahors le 31 décembre 1659. Abbé de Chancelade, il fut nommé d'abord à l'évêché de Lavaur, puis à celui de Cahors. Il fonda dans son diocèse plusieurs établissements de bienfaisance, et employa toute sa fortune au soulagement des pauvres.

***ALAIN** *de Tours*, en latin *Alanus Turonensis*, bénédictin de la congrégation de Tours, vivait vers 1350. On a de lui : *Historia comitum de Galweia; — Fundationes Cœnobiorum; — Rhythmi latini.*

Dempster, *Historia ecclesiastica gentis Scotorum.* — Tanner, *Bibliotheca Britannico-hibernica.*

***ALAIX**, général espagnol, d'origine française. Après la mort de Ferdinand VII, il embrassa le parti de la reine Christine, et commanda une division dans la guerre contre don Carlos. En septembre 1838 il fut blessé, et reçut, deux mois après, le portefeuille du ministère de la guerre, qu'il garda jusqu'à la fin de 1839. Depuis lors il vit dans la retraite.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

***AL-AKAFSH**, c'est-à-dire *les Myopes*, surnom donné à trois grammairiens arabes de l'école de Basrah : l'un (Aboul-Hamid) fut le maître du célèbre grammairien Abou-Obeydeh; l'autre (Aboul-Haçan), mort en 830 de J.-C., a laissé quelques ouvrages élémentaires; et le dernier (Aboul-Haçan-Ali) mourut à Bagdad en 927 de J.-C.

Ibn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.* — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

***ALALCONA** (*Joseph*), jurisconsulte italien, né à Macerata en 1670, mort le 5 avril 1749. Il étudia et professa la jurisprudence dans sa patrie. En 1721 il fut appelé par l'université de Padoue, pour y donner des leçons publiques de droit civil, et il continua cette fonction jusqu'à la mort. On lui doit des *Considérations sur l'art de penser;* des *Mélanges de poésie;* un *Traité des successions ab intestat* (en latin).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Crescimbeni, *Storia della poesia volgare*, vol. IV, p. 281.

***ALAMAN** (*Sicard* D'), principal ministre et favori de Raymond VII, comte de Toulouse, mort le 3 juin 1275. Il descendait d'une des plus anciennes maisons du pays d'Albigeois. Le premier acte dans lequel il soit fait mention de Sicard d'Alaman est daté du mois d'octobre 1234, époque à laquelle son père Déodat vivait encore : c'est la confirmation, par le comte de Toulouse, d'une donation faite à l'abbaye d'Aurillac. Le château de Bonafous en Albigeois, aujourd'hui détruit, et dont il ne reste qu'une tour au milieu des ruines, devait son origine à Sicard. L'emplacement sur lequel il avait été élevé n'était auparavant qu'un lieu désert et inhabité, appelé *le Puech de Bonafocens*, ou le Puy de Bonafous. Raymond de Toulouse l'inféoda en 1241 à Sicard, sous l'albergue de cent chevaliers et le service militaire de deux cavaliers et trois clients, à condition qu'il y construirait un château ou une ville, et ce seigneur y fit bâtir le château appelé en langue romane *Castel nau de Bonafous* (fonds Doat., n° 107). Peu de temps après sa construction, ce château fut destiné à la fabrication des raymondins d'Alby, monnaie qui devait avoir cours dans l'Albigeois, le Rouergue et le Quercy; et il existe une transaction de 1248 entre Raymond VII, Durand, évêque d'Alby, et Sicard d'Alaman, par laquelle on voit que ces trois personnages étaient également intéressés dans les profits de cette fabrication. Quand le comte de Toulouse partit avec les commissaires du roi pour se rendre à la cour, afin d'y signer la paix, il établit Sicard d'Alaman pour son lieutenant dans le Toulousain, l'Albigeois, le Rouergue, le Quercy et l'Agénois, c'est-à-dire dans toute la partie de ses domaines située en deçà du Rhône. Cet acte est daté de Montauban le 28 décembre 1242. Plus tard, aux fêtes de Noël de l'an 1244, Raymond tint une cour plénière à laquelle assista tout ce qu'il y avait de familles remarquables dans les provinces méridionales, et à cette occasion il créa deux cents chevaliers, parmi lesquels on remarque son premier ministre Sicard d'Alaman. Depuis ce jour, Sicard gouverna constamment les provinces soumises à la domination de Raymond pendant les longues et fréquentes absences du comte de Toulouse. A la mort de ce prince (septembre 1249), il fut son exécuteur testamentaire avec Bernard, comte de Comminges; et il conserva le gouvernement de tous les États formant le domaine de la maison de Toulouse, avec la faculté de percevoir tous les revenus, d'établir les officiers qu'il jugerait nécessaires, etc. Raymond lui avait laissé cette administration

jusqu'à ce que sa fille Jeanne eût pris possession de ses biens.

Il était à croire que cette puissance n'aurait plus qu'une courte durée; mais le nouveau comte de Toulouse, Alphonse de France et Jeanne sa femme, héritière du comté, lui conservèrent la même autorité à leur retour d'Orient, et il continua à gouverner en qualité de *lieutenant du comte Alphonse dans le Toulousain et l'Albigeois*. Cependant Sicard d'Alaman ne jouissait pas d'une réputation de probité très-grande. Le peuple et la noblesse se plaignaient de ses exactions, et on l'accusait d'avoir détourné à son profit des sommes considérables. Ces bruits étaient tellement répandus dans le pays quand les commissaires de Philippe le Hardi vinrent y faire constater les droits du roi, que Gilles Camelin, chanoine de Meaux et procureur général de cette commission, crut devoir citer l'ex-ministre des derniers comtes de Toulouse au tribunal consulaire. Peu de temps après cette citation, Sicard d'Alaman mourut (1275), et il échappa probablement ainsi à une condamnation certaine. Sicard était allié aux premières familles de la province, parmi lesquelles nous citerons particulièrement les maisons de Lautrec et de Toulouse. Il laissa de trois mariages successifs quatre filles et un fils, héritier de ses biens immenses. Ce fils, également nommé Sicard, mourut sans postérité en 1279. EUGÈNE DAURIAC.

Hist. génér. de Languedoc. — *Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, fonds Doat. — Archives de l'évêché et de la cathédrale d'Alby. — Archives de Gaillac, nos 105, 107, 116.

***ALAMANDE** (*Philippe*), femme savante, morte en 1478. Elle fut mère de Jacques de Sassenage, premier écuyer de Louis XI, et possédait, dans les temps malheureux du quinzième siècle, une bibliothèque assez nombreuse, à en juger par le nombre de manuscrits où elle a apposé sa signature. Le manuscrit n° 1830 de l'abbaye Saint-Germain, à présent à la Bibliothèque nationale, est un de ceux qui ont été en sa possession.

ALAMANNI. *Voy*. ALEMANNI.

ALAMANNI (*Côme*), jésuite, né à Milan vers 1559, mort le 24 mai 1634. Il fut un admirateur si enthousiaste des écrits de saint Thomas, qu'il soutint que toute la philosophie ancienne et moderne y était contenue, et qu'on ne devait jamais lire que saint Thomas. Son ouvrage fut imprimé à Pavie en 1608, sous ce titre : *Summa totius philosophiæ e divi Thomæ Ag. doctrina*, 5 vol. in-4°.

Alegambe, *Bibl. scrip. Soc. Jesu*. — Argelati, *Bibl. scrip. Mediolan.*

ALAMANNI ou **ALEMANNI** (*Luigi*), poëte italien, né à Florence en 1495, mort en 1556. Son père était dévoué au parti des Médicis; il fut lui-même en très-grande faveur auprès du cardinal Jules, qui gouvernait sous le nom du pape Léon X. Mais, croyant avoir à se plaindre d'une injustice, Alamanni entra dans une conspiration contre la vie du cardinal. Le plan fut découvert; Alamanni s'enfuit à Venise, et, après l'avénement du cardinal au pontificat sous le nom de Clément VII, il se réfugia en France. Cependant Florence ayant profité des malheurs de ce pontife pour se remettre en liberté, Alamanni se hâta d'y retourner. Il fut chargé des affaires de la république à Gênes; il accompagna l'amiral André Doria sur la flotte qui amena, quelque temps après, Charles-Quint de l'Espagne en Italie. Banni par le duc Alexandre à la suite de cette nouvelle révolution, Alamanni retourna en France, où les bienfaits de François Ier le retinrent. Il y composa la plus grande partie de ses ouvrages. Le roi avait pour lui une si haute estime, qu'après la paix de Crespi, en 1544, il le nomma son ambassadeur auprès de Charles-Quint. Alamanni remplit cette mission avec beaucoup d'habileté. On raconte que, dans sa harangue à l'empereur, il parla avec emphase de l'aigle impériale : Charles-Quint, se souvenant d'une satire politique d'Alamanni, où le coq se moquait de l'aigle, lui répéta ces paroles du poëte :

. . . . . L'aquila, grifagna,
Che per più devorar duoi rostri porta.

Alamanni, sans se déconcerter, répondit : « Prince magnanime, je parlais alors comme les poëtes à qui la fable est permise : maintenant je parle en ambassadeur obligé de dire la vérité. » Il jouit de la même faveur auprès de Henri II, qui le chargea également de plusieurs négociations. Il mourut à Amboise, où il avait suivi la cour. Ses principaux ouvrages sont : 1° un recueil d'églogues, d'hymnes, de satires, d'élégies, de fables et d'autres poésies légères, dont le Trissin lui conteste l'invention; — 2° *Opere toscane*; — 3° *la Coltivazione* : ce poëme didactique, en vers libres, et comparé aux *Géorgiques* de Virgile, fut imprimé par Robert Estienne à Paris en 1546 : c'est le meilleur ouvrage du poëte; — 4° *Girone il Cortese*, poëme épique en vingt-quatre chants, Paris, 1548, d'après un vieux poëme français du même nom; — 5° *la Avarchide*, poëme en vingt-quatre chants, dans lequel il cherchait à imiter Homère : le siége de Bourges (*Avaricum*) ne lui inspira qu'une médiocre Iliade; — 6° une comédie en vers, *Flora*, et quantité d'épigrammes. La facilité, la clarté et la pureté du style distinguent les ouvrages d'Alamanni. [*Enc. des g. du m.*]

Greg. Gyraldus, *De poetis ital.*, II, p. 571. — Freytag, *Analecta litteraria*, p. 12-13. — Corniani, *Secoli della letteratura italiana*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Pignotti, *Storia della Toscana*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALAMANNI ou **ALEMANNI** (*Nicolas*), antiquaire italien, Grec d'origine, né à Ancône le 12 janvier 1583, mort à Rome le 24 juillet 1626. Il fut élevé à Rome, où il enseigna la rhétorique et la langue grecque. Il fut nommé d'abord secrétaire du cardinal Borghèse, et ensuite bibliothécaire du Vatican. Outre quelques écrits

peu importants, on a de lui : 1° une traduction latine de l'*Histoire secrète* de Procope, accompagnée de notes, Lyon, 1623, in-fol., réimprimée dans la belle édition de Procope, grec et latin; Paris, 1663, in-fol., t. II, part. 2, sans les notes; — 2° *De Lateranensibus Parietinis, ab illustr. et rev. D. Franc. Barberino restitutis, Dissertatio historica, figuris æneis illustrata;* Rome, 1625, in-4°, réimprimée dans le *Thesaur. Antiquitat. Italiæ*, t. VIII; — 3° *Rogerii, comitis Calabriæ, Donatio ecclesiæ Melitensi;* Rome, 1644, in-fol.

Nicias Erythræus, *Pinac. imag. illust.*, p. 1, c. LXX. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALAMIR, prince de Tharse, prit le nom de khalife dans le neuvième siècle. Il ravagea les États de l'empire grec, à la tête d'une formidable armée de Sarrasins. André, Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que, « s'il lui donnait bataille, le fils de Marie ne le sauverait pas de ses mains. » Au jour du combat le gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un grand carnage. Alamir fut pris, et eut la tête tranchée.

Marmol, lib. II, chap. XXXVI.

ALAMOS DE BARRIENTOS (*don Balthazar*), philologue espagnol, né vers 1550, à Medina-del-Campo, dans la Vieille-Castille, mort vers 1640. Il était lié d'amitié avec Antonio Perez, secrétaire de Philippe II, roi d'Espagne; et, après la disgrâce de ce dernier, il demeura douze ans en prison, et y travailla à la traduction de Tacite, qui parut sous le titre : *El Tacito español, illustrado con aforismos*, 1614, vol. in-4°. Après sa mise en liberté, il obtint, par l'influence du duc de Lerme et du comte d'Olivarez, plusieurs charges importantes à la cour, et il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Pellicer, *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*, p. 24. — Nic. Antonio, *Bibliotheca Nova Hispana*, édit. 1783, I, p. 180.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, envahit la Palestine en 509, et fit mourir les solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit, dit-on, opérer par les chrétiens, le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Lorsqu'on le préparait à recevoir le baptême, les eutychéens voulurent l'attirer dans leur parti. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J.-C. : la nature divine avait, selon eux, souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le nouveau catéchumène méprisa leurs prédications, et se servit d'un trait ingénieux pour railler leur opinion. Il feignit, dit-on, d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et demanda aux eutychéens ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut impossible et absurde, il leur dit : « Si un ange ne peut mourir, comment voulez-vous qu'un Dieu le puisse, vous qui confondez les deux natures du Christ? »

Anastase; Cédrène; Nicéphore; Baronius, A. D. 509 et 513.

* **ALAN**, évêque de Caithness, élu chancelier d'Écosse en 1291. Il mourut quelques mois après. On lui attribue : *Super regalitatem Roberti Brusii*, lib. I; — *Epistolæ ad Robertum Brusium*, lib. I.

Dempster, *Historia ecclesiastica gentis Scotorum.*

ALAN, ALLEN, ALLYN (*Guillaume*), cardinal anglais, né en 1532 à Rossal, dans le comté de Lancastre, mort le 6 octobre 1594. Il fut élevé à Oxford, et sous un professeur très-ardent catholique. L'avénement d'Élisabeth et le système d'intolérance adopté par cette reine ne permettaient à Alan d'espérer aucun avancement dans la carrière ecclésiastique; il quitta sa patrie, et vint s'établir à Louvain, où il composa, en réponse à un écrit du savant évêque Jervel, un ouvrage intitulé *Défense de la doctrine catholique au sujet du purgatoire et des prières pour les morts;* Anvers, en 1565. Ce livre fut le signal d'une controverse longue et animée. Le dérangement de sa santé le détermina à retourner en Angleterre. La ferveur de son zèle ne lui permit pas d'y rester tranquille; il publia de petits écrits qui le rendirent odieux au gouvernement, ce qui l'obligea de se cacher; mais, du fond de sa retraite, il publia encore un écrit apologétique, intitulé *Courtes raisons pour la Foi catholique*. Le gouvernement paraissant déterminé à ne plus tolérer ce qu'on appelait le papisme, Alan s'enfuit de nouveau, et se retira en Flandre en 1568. La réputation de son zèle et de ses efforts en faveur du catholicisme le fit accueillir partout avec beaucoup de distinction : à Malines, il professa la théologie avec un grand succès; il fut reçu docteur en théologie à Douai, obtint un canonicat à Cambrai, et, bientôt après, un autre canonicat à Reims. Toujours ardent à favoriser les intérêts de la religion catholique en Angleterre, Alan avait établi à Douai un séminaire pour l'éducation de la jeunesse anglaise; il transporta ensuite cet établissement à Reims. Il continua d'écrire des ouvrages en faveur de la communion romaine et contre l'Église anglicane. Ces écrits se répandaient en Angleterre, et y échauffaient les esprits, au point que la reine se crut obligée de rendre une ordonnance pour défendre non-seulement de les vendre, mais même de les lire. Alan fut regardé comme ennemi déclaré de son pays; toute correspondance avec lui fut traitée comme un crime de haute trahison. Un jésuite, nommé Thomas Alfield, fut jugé et condamné à mort pour avoir apporté en Angleterre quelques ouvrages d'Alan.

Le principe général qui dominait ses écrits faisait regarder toutes les obligations morales et civiles

comme entièrement subordonnées aux obligations du catholicisme et de l'Église romaine. Ainsi, si un homme se séparait de cette Église pour adopter l'hérésie, sa femme pouvait l'abandonner, ses enfants ne lui devaient plus d'obéissance, son esclave pouvait refuser de le servir, et même devenait libre *ipso facto*. Par une suite nécessaire de cette doctrine, le souverain, entaché d'hérésie, perdait toute autorité sur ses peuples. Alan alla encore plus loin : encouragé par les conseils de son ami le célèbre jésuite Robert Parsons, il se lia avec plusieurs nobles anglais, catholiques romains, qui s'étaient retirés en Flandre comme lui, pour engager Philippe II, roi d'Espagne, à tenter une invasion en Angleterre. Ce projet fut adopté par le cabinet de Madrid, qui fit équiper, pour l'exécution, la grande flotte connue sous le nom d'*Armada*, dont l'expédition eut tant d'éclat et si peu de succès. Cette flotte mit à la voile en 1588; elle était chargée de plusieurs milliers d'exemplaires d'un livre imprimé à Anvers, et composé par Alan, le P. Parsons et d'autres jésuites. Ce livre devait être répandu en Angleterre après le débarquement des Espagnols. Il était divisé en deux parties; la première contenait une déclaration de Sixte-Quint, portant « qu'en conséquence d'une bulle du pape, la reine Élisabeth « était excommuniée et détrônée, et que sa couronne était transférée au roi d'Espagne. » La seconde partie contenait une « admonition « à la noblesse et au peuple d'Angleterre (*Admonition to the nobility and people of England*), déclarant Élisabeth schismatique et « hérétique, non-reine, usurpatrice, et coupable « d'actions qui la rendaient incapable de régner « et même indigne de vivre; et, en conséquence, « ses sujets étaient déliés, à son égard, de leur « serment de fidélité. » Après la destruction de l'*Armada*, les Espagnols cherchèrent à ramasser et à détruire les exemplaires du livre d'Alan; mais quelques-uns échappèrent à leurs recherches.

En 1589, Alan fut récompensé par le chapeau de cardinal, et obtint ensuite l'archevêché de Malines. Il ne résida cependant pas dans cette ville; il alla s'établir à Rome, où il employa sa fortune et son crédit à servir les catholiques anglais qui avaient quitté leur pays. On a accusé les jésuites de l'avoir empoisonné, mais il n'y en a aucune preuve. Il faut se défier de ces accusations d'empoisonnement, si fréquentes et si légèrement hasardées, surtout en Italie, dans ce siècle et dans ceux qui l'ont précédé. Les ouvrages qu'il a laissés, outre ceux qu'on a cités, sont : 1° *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce, pour la rémission des péchés, avec un supplément sur la confession et des indulgences*, in-8° ; Louvain, 1567 ; — 2° *Sur les sacrements ;* Anvers, 1576, in-4°; — 3° *Culte des saints et de leurs reliques; modeste et sincère apologie des chrétiens catholiques qui ont souffert pour la foi, soit dans leur pays, soit ailleurs*, 1583.

Suard, dans la *Biogr. Univ.* — Fitzherbert, *Epitome vitæ cardinalis Alani;* Rom., 1608. — Pitsæus, *De illustribus Angliæ scriptoribus*, p. 792. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I, col. 615. — *Biographia Britannica*. — Lingard, *History of England*, vol VIII. — Camden, *Annales rerum Angl. et Hibern., regnante Elizabetha*, ed. Hearn, p. 684.

ALAN DE LYNN, théologien anglais du quinzième siècle, né à Lynn, dans le comté de Norfolk, se distingua par son talent pour la prédication. Dans ses études il avait l'habitude de se faire des tables raisonnées de presque tous les livres qu'il lisait. On a de lui : 1° *De vario Scripturæ sensu;* — 2° *Moralia Bibliorum;* — 3° *Sermones notabiles;* — 4° *Elucidarium Scripturæ;* — 5° *Prælectiones theologicæ;* — 6° *Elucidationes Aristotelis*. Ces écrits sont inédits.

Il y a eu un autre Alan, abbé de Tewkesbury, qui florissait vers la fin du douzième siècle, et qui mourut en 1201. Il était lié d'amitié avec Thomas (Becket), dont il a écrit la vie : *De vita et exilio Thomæ Cantuariensis*. Il en existe, suivant Vossius, un manuscrit à la bibliothèque du Vatican.

Suard, dans la *Biographie Universelle*.

ALAND (sir *John Fortescue*), jurisconsulte anglais, né le 7 mars 1670, mort le 19 décembre 1746. Issu de l'ancienne famille de Fortescue en Devonshire, il prit le nom d'Aland par égard pour sa femme, fille aînée de Henri Aland, de Waterford en Irlande. Il fut élevé à Oxford, d'où il vint à Inner-Temple, et parut au barreau en 1690. En 1714, il fut nommé solliciteur général du prince de Galles, et ensuite du roi; en 1717, il devint baron de l'échiquier, et, l'année suivante, l'un des juges de la cour du banc du roi. A l'avénement de George II, il perdit cette place; on ignore par quel motif. En 1718, il fut fait juge de plaids communs, place qu'il résigna en 1746. Dans la même année il fut créé pair d'Irlande. C'était un très-habile légiste, et un juge impartial. Il publia, en 1714, le traité de son aïeul sir John Fortescue, sur la *Différence entre une monarchie absolue et une monarchie constitutionnelle;* Lond., 1714, in-8°. Après sa mort on a imprimé ses *Exposés des causes dans toutes les cours de Westminster-Hall*, in-fol.

Biographia Britannica.

***ALANDUS** (*Jean*), jésuite, biographe et écrivain ascétique polonais, né à Léopol en 1561, mort à Nieswicz en Lithuanie en 1641. Il fut directeur du collége de Nieswicz, ville du prince Nicolas Radziwill. On a de lui: *les Miracles des Anges ;* Nieswicz, 1610; — *Soloquia S. Augustini*, publié sous le nom de Tryzna; Nieswicz, 1612; — *Histoire de la vie du prince Nicolas Radziwill, fondateur du collége des Jésuites à Nieswicz;* Wilna, 1635. L. Ch.

Fr. Siarczynski, *Tableau du siècle de Sigismond III;* Léopol, 1828, 2 vol.

*ALANSON (*Édouard*), chirurgien anglais, né en 1747 à Newton, dans le Lancarshire, mort en 1823. Il étudia à Londres sous le célèbre John Hunter, et exerça sa profession jusqu'à sa mort à Wavertrée, près de Liverpool. Il perfectionna la méthode d'amputation des membres, et publia ses résultats sous le titre : *Practical observations upon amputation and the after-treatment;* London, 1779, in-8°, 2e édition augmentée, 1782.

Biographical Dictionary.

*ALANUS DE FIFEDALE, Écossais, religieux de l'ordre des Augustins, mort à Rome en 1421. Il a écrit : *Logicalia axiomata; In parva naturalia; Epitaphium Ægidii Romani; Epitaphium archiepiscopi Biturigum.*

Tanner, *Bibliotheca Britannico-hibernica.* — Dempster, *Historia ecclesiastica gentis Scotorum.*

*ALANUS (*Jean*), écrivain danois, né le 18 août 1563 à Ala, mort le 12 février 1631. Il fut professeur de philosophie et de littérature grecque à l'université de Copenhague. Outre quelques mémoires philosophiques, on a de lui *De pronuntiatione græca;* Copenhague, 1622-23, in-4°; et *Disputatio de gentium quarundam ortu;* Copenhague, 1628, in-4°.

Witte, *Diarium biographicum*, anno 1631. — Worm, *Forsög til et Lexicon over danske, norske og islandske lærde Mænd*, I, 14.

*ALAPI (*Constantin*), poëte autrichien, né le 5 août 1698, mort le 29 avril 1752. On a de lui : *Myrias versuum*, etc.; Tyrnau, 1750, in-8°; — *Odæ Sapphicæ;* ibid., 1754; — *Epigrammata moralia;* ibid., 1745.

OEsterreichisches Biographisches-Lexicon; Vienne, 1851.

*ALAR (*F. Antoine*), dominicain, prédicateur général et prieur du couvent de Saint-Paul à Valenciennes vers le commencement du dix-neuvième siècle. On a de lui : *les Allumettes d'amour du jardin délicieux de la confrairie du saint Rosaire de la Vierge Marie;* Valenciennes, 1617, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALARCON (*Alphonse* DE), chanoine de Ciudad-Rodrigo et secrétaire de don François d'Alarcon, évêque de Pampelune, a recueilli un grand nombre de poésies écrites à l'occasion de la mort de don Martin Suarez de Alarcon, tué au siége de Barcelone. Ce recueil, qu'il a fait précéder d'un récit de la vie de don Martin, est intitulé *Corona sepulcral; Elogios en la muerte de D. Martin Suarez de Alarcon, hijo primogenito del marques de Trocifal, conde de Torres vedras, escritos por diferentes plumas, sacados a luz....;* Madrid, 1652, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALARCON Y BEAUMONT (*don Luis Ruiz* DE), historiographe de Philippe IV, second fils du comte de Valverde, et membre de l'université d'Alcala (*Complutensis*). On a de lui *Escrituras de la Casa de Alarcon;* Madrid, 1651, in-fol.

ALARCON (*Hernando* DE), navigateur du seizième siècle, auquel on doit la première connaissance exacte que l'on ait eue de la configuration des côtes de la Californie. Le nom de Hernando de Alarcon est omis dans tous les recueils biographiques, et l'on ne sait rien de positif sur l'époque de sa naissance; mais il est certain qu'il naquit en Espagne. Lorsque, sur les rapports mensongers de Fray Marcos de Niza, le vice-roi Mendoça eut envoyé Francisco Vasquez de Coronado à la recherche de la région fantastique de Cibora, ou pour mieux dire des *sept villes*, l'habile administrateur eut soin de combiner une exploration maritime de la Californie avec l'expédition par terre que l'on venait de confier si imprudemment à un jeune Adelantade, que ses hautes relations à la cour avaient fait investir d'une trop grande autorité. Il chargea Hernando de Alarcon, qui avait fait ses preuves, d'aller attendre les hardis aventuriers que guidait Marcos de Niza, et d'opérer sa jonction avec eux sur les côtes de la *mer de Cortez*, appelée aussi dès lors *mer Vermeille.* L'intrépide marin devait faire en même temps le relevé hydrographique du littoral, et s'assurer si la Californie était réellement une île, comme on le supposait, ou bien si elle faisait partie du continent. Alarcon mit à la voile le 9 mai 1540, et s'acquitta admirablement de la mission qui lui avait été donnée; et lorsque le brave Melchior Diaz, lieutenant de Vasquez de Coronado, eut atteint, dans sa prodigieuse exploration, les bords de l'océan Pacifique, il eut la preuve que Hernando de Alarcon avait attendu, comme cela lui était recommandé du reste, l'expédition commandée par Coronado, et qui n'eut que de déplorables résultats. Parvenu, en effet, sur les bords du *rio del Tizon*, que l'on croit être aujourd'hui le *Colorado*, Melchior Diaz, délégué par l'Adelantade, aperçut, à quinze lieues de l'embouchure du fleuve, un arbre isolé, sur lesquels on avait gravé ces mots en castillan : « *Alarcon est venu jusqu'ici; il y a des lettres au pied de cet arbre.* » Les renseignements furent trouvés comme l'inscription l'indiquait. Ainsi que le rapporte la vieille relation de Nagera, les Espagnols « creusèrent la terre, et trouvèrent les lettres, qui leur apprirent que Alarcon, après avoir attendu dans cet endroit pendant un certain temps, était retourné à la Nouvelle-Espagne; qu'il n'avait pu aller plus avant, parce que cette mer était un golfe; qu'elle tournait autour de l'île du Marquis, qu'on avait appelée l'île de Californie; et que la Californie n'était pas une île, mais une pointe de terre qui formait un golfe. »

Un grand problème géographique venait d'être résolu par l'exploration scientifique du prudent et hardi navigateur. Grâce à la politique en vigueur alors, il devait être perdu néanmoins pour les siècles futurs. Ce que ne nous apprend point le récit de Nagera, la curieuse relation du marin espagnol nous le fait connaître. Il s'était avancé, di-

sait-il, dans la mer Vermeille, de quatre degrés environ au delà du point visité par les navigateurs qui l'avaient précédé, et il avait remonté jusques à quatre-vingt-cinq lieues le *rio del Tizon*, recueillant des traditions qui sont aujourd'hui du plus haut intérêt, et que l'on peut consulter dans la précieuse collection de M. Henri Ternaux-Compans. Hernando de Alarcon était de retour à la Nouvelle-Espagne dès l'année 1541; il y rédigea ses observations géographiques et hydrographiques, qui dénotent pour l'époque autant de science que l'on peut constater de prudence et même d'humanité dans sa relation historique. M. Duflot de Mofras a cependant prouvé qu'il ne fallait pas faire complétement honneur à Alarcon des découvertes géographiques accomplies à cette époque dans la mer du Sud. Fernando de Ulloa, rentré à Acapulco vers la fin de mai 1540, c'est-à-dire bien peu de jours après le départ du nouvel explorateur, avait pénétré au fond de la mer Vermeille, et s'était déjà assuré que les deux côtes se réunissaient, ce qui démontrait par conséquent l'existence de la presqu'île. Ce fut à ce concours si précieux de bonnes observations que l'on dut, dès l'origine, l'exactitude qui se fait remarquer dans les premières cartes de la Californie. Cette exactitude est telle, que M. Duflot de Mofras a pu dire : « La carte de la Californie, dressée en 1541, ne diffère presque pas de celle levée de nos jours. » Il n'en est pas moins vrai qu'en 1716 Wood Rogers doutait encore si cette vaste région était une île, ou si elle faisait partie du continent. La plupart des détails relatifs à la vie de Hernando de Alarcon sont restés dans une complète obscurité, et l'on ignore même l'époque précise de sa mort. — On voit, dans la curieuse relation donnée par Pedro de Castañeda de Nagera, qu'un autre Alarcon figurait parmi les hardis aventuriers qui accompagnèrent Francisco Vasquez de Coronado à la recherche des empires de Cibora et de Quivira. FERDINAND DENIS.

Ramusio, *Raccolte delle navigazioni*, etc.; édition de Venise, 1606. — Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*. — Duflot de Mofras, *Exploration des territoires de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°, atlas. — Ferdinand Denis, *les Californies*, dans la collection de l'*Univers pittoresque*.

ALARCON Y MENDOZA (*don Juan Ruiz* DE), célèbre poëte hispano-américain, né, vers la fin du seizième siècle, à Tasco ou Tachco, ancienne province du Mexique, d'une famille noble, originaire de la petite ville de Alarcon, province et diocèse de Cuença, quartier de Saint-Clément. Alarcon ne trouva pas de biographe à l'époque où son génie jeta un véritable éclat, en sorte qu'il a été complétement oublié dans les recueils destinés à faire connaître la littérature espagnole; il ne serait pas exact cependant de répéter, avec D. Eugenio de Ochoa, son éditeur, qu'à l'exception du lieu de sa naissance et du siècle où il naquit, on ne sait absolument rien sur sa vie. Selon toute probabilité, et à en juger par la rare perfection de son style, Alarcon vint étudier dans une des meilleures universités de l'Espagne, ou bien il dut quitter de bonne heure la bourgade inconnue où il était né, pour faire partie de cette espèce d'université de Mexico, fondée par le prince Esquilache dès le dix-septième siècle, et dans laquelle se rendaient les fils de caciques et les jeunes Espagnols de distinction. Là, sans doute, son amour-propre eut plus d'une fois à souffrir d'une imperfection physique qui dut lui valoir bien des railleries de quelques écoliers, et que les esprits les plus éminents de son époque furent assez peu généreux pour lui reprocher; il était bossu, et à la gibbosité la plus prononcée il joignait la taille la plus exiguë.

Comment Alarcon entra-t-il dans la vie pratique? sous quels auspices développa-t-il les rares qualités, si opposées aux facultés poétiques, qui lui firent conquérir une position éminente dans l'administration? C'est ce qu'il nous est impossible de savoir. On le voit par certains renseignements puisés dans ses propres ouvrages, Alarcon dut appartenir à la noblesse; et, dans tous les cas, il ne cessa pas d'avoir le ton d'un vrai gentilhomme espagnol. Tirait-il son origine de l'illustre famille dont le fils du marquis de Trocifal nous a donné l'histoire? ses ancêtres faisaient-ils partie de ces bandes aventureuses que dirigeaient les premiers *conquistadores?* C'est maintenant un fait qu'il est impossible de constater. Dès le temps de la conquête, on voit les Alarcon se distinguer en Amérique. Il y en a un qui, en qualité de navigateur, reconnaît, l'un des premiers, la configuration réelle de la Californie. Ovalle fait mention d'un capitaine célèbre de ce nom qui fit la guerre aux Puelches et aux Araucans. Léon Pinello parle, dans sa précieuse *Bibliotheca oriental y occidental*, d'un Juan Ruiz de Alarcon, auquel il donne le titre de colonel, et qui aurait laissé une histoire manuscrite des guerres du Chili. Notre poëte était-il son fils ou simplement son allié? Le champ ouvert aux conjectures est vaste, et il faut craindre de s'égarer. Soit qu'il fût servi puissamment par ses relations de parenté, soit que son propre mérite eût suffi pour le faire connaître, nous voyons Alarcon fixé en Europe dès 1622; c'est du moins ce qu'indique le contrôle du saint office. Quelques années plus tard, il est licencié; et, en 1628, il occupe un emploi qui, s'il n'est pas des plus lucratifs, doit au moins le mettre dans une sorte d'aisance; il est *relator del real consejo de Indias*. Or, des documents manuscrits contemporains, conservés à la bibliothèque de l'Institut national, nous apprennent que, s'il y avait au conseil des Indes deux rapporteurs seulement, chacun d'eux percevait un traitement de 100,000 maravédis : cela équivalait à environ deux mille quatre cents francs; et en admettant que Alarcon eût encore quelque patrimoine dans

le nouveau monde, on peut supposer qu'il ne fut pas trop maltraité de la fortune, et qu'il vécut dans une sorte d'aisance, à l'abri de cette pauvreté poignante qui tua Cervantes et Camoëns.

Dès l'année 1628, que nous avons déjà précisée, Alarcon dédie la première partie de son théâtre à D. Ramiro Felipe de Guzman, duc de Medina de las Torres, et grand chancelier du conseil des Indes. Le poëte reste, avec ce grand seigneur de la cour de Philippe IV, dans les termes d'une amitié familière qui suffit pour mettre dans tout son jour l'indépendance de son caractère, surtout si l'on veut bien faire abstraction des formes louangeuses usitées alors à Madrid aussi bien qu'à Paris. Felipe de Guzman fut donc le Mécène du poëte : c'est le titre qu'il veut lui donner, et il a besoin, dit-il, de son recours contre l'envie. Il ne paraît pas toutefois que ses ennemis lui causassent des craintes bien vives ni de bien grands ennuis, tant il les traite cavalièrement. Autant il est courtois et affectueux avec le jeune seigneur, qu'il regarde plutôt comme un ami éclairé que comme un protecteur, autant il met de joviale arrogance dans ses paroles au public vulgaire, aux gens de la foule, comme il dit : « C'est à toi que je m'adresse, bête féroce! à la noblesse, ce n'est déjà plus nécessaire : elle parle de moi mieux que je ne le saurais faire. Voilà mes comédies, traite-les selon ta manière habituelle d'agir, et non selon la justice. Elles te regardent avec mépris, sans terreur aucune; elles ont passé par les périls de tes forêts ; et maintenant elles peuvent bien traverser les recoins secrets que tu habites : si elles te déplaisent, je me réjouirai, ce sera une preuve qu'elles sont bonnes. S'il t'arrive d'en faire cas, cela viendra de ce qu'elles sont mauvaises, et l'argent qu'elles doivent te coûter me consolera. » Est-ce orgueil de Castillan? est-ce boutade plaisante d'homme qui tient peu à la célébrité? Certes nul poëte dramatique, en France ou en Angleterre, ne s'est adressé à la foule dans un langage si dédaigneux ; nul n'a employé avec elle ce ton hautain, si dégagé de toute crainte; et, il faut bien l'avouer, ce style de gentilhomme ne semble guère avoir réussi à D. Juan Ruiz de Alarcon; il fut apprécié de quelques esprits d'élite, mais ce fut un poëte sans popularité. Au début de sa carrière cependant, et dans un livre qui parut pour la première fois en 1532, un des hommes les plus goûtés de l'époque, Perez de Montalvan, lui donnait un brevet d'immortalité, et ne craignait point de dire que si ses comédies, vraiment originales, renfermaient nombre de choses que l'on devait admirer, il n'y avait rien à y reprendre (*mucho que admirar y nada que reprehender*).

Un incident advenu vers cette époque, et qui a été apprécié avec une singulière justesse par M. de Puibusque, l'un des écrivains qui ont le mieux senti le génie d'Alarcon, une circonstance futile, qui semblait d'une faible importance au premier abord, vint troubler la vie littéraire du poëte qui s'armait de tant de philosophie contre l'indifférence de ses contemporains. Vers l'année 1634, la cour de Madrid était en émoi pour célébrer dignement les fêtes splendides que l'on allait donner à Philippe IV. Le comte-duc eut l'idée de mettre au concours le libretto du divertissement dramatique qui devait avoir lieu. Juan Ruiz de Alarcon l'emporta sur ses rivaux, et lorsqu'à la même époque il publia la seconde partie de ses œuvres, où il accusait formellement plusieurs poëtes contemporains d'avoir laissé imprimer diverses pièces de son répertoire sous leur nom, il fut accablé d'épigrammes sanglantes, qui prouvent à quel degré l'opinion générale s'était aigrie. On ne débita pas seulement ces vers railleurs dans les sociétés de Madrid, on les fit imprimer, et le titre seul qu'on leur donna prouve tout au moins l'injustice aveugle du sentiment qui les dictait. *Les dizains satyriques adressés à un poëte contrefait, qui se pare des œuvres d'autrui*, sont devenus un monument littéraire éminemment curieux pour la biographie. En effet, ils attestent un sentiment de haine si vivace, ils dénotent une envie d'un caractère si aveugle, que l'on comprend, en les lisant, comment le poëte voué au ridicule ne se releva pas du coup qui lui était porté. Le critique distingué qui le premier les a signalés en France, M. de Puibusque, ne voit, dans *ces plaisanteries cruelles et d'assez mauvais goût*, que le résultat, pour ainsi dire spontané, d'une de ces coalitions qui se forment à l'improviste dans un moment de gaieté, et à la suite d'un souper où les convives ont fait peut-être de trop fréquentes libations. Nous l'avouerons, nous sommes plus sévère, et sous ces traits d'une raillerie bouffonne nous sommes tenté de reconnaître un sentiment plus amer. En effet, nul parmi ces poëtes n'a prononcé depuis le nom d'Alarcon. Au milieu de ces hommes passionnés qui composent l'élite de la littérature castillane, et où figurent Gongora, Lope de Vega, Quevedo, et Gabriel Tellez, on est heureux de ne pas rencontrer le grand nom de Calderon de la Barca. Calderon était peut-être le seul génie de ce temps capable de respecter Alarcon. L'histoire littéraire contemporaine nous a conservé, du reste, les noms des écrivains qui firent un si déplorable emploi de leur talent; et c'est avec peine que l'on voit figurer aussi parmi eux Perez de Montalvan, qui s'était montré si favorable au poëte. Quant à Antonio de Mendoza, à Velez de Guevara, Mira de Mescua et Salas Barbadillo, la chose, à coup sûr, est beaucoup moins étrange. Un fait assez remarquable, et qui n'a pu encore être signalé, bien qu'il soit tout à l'avantage d'Alarcon, c'est que notre poëte ayant travaillé douze ans auparavant, en collaboration avec neuf autres écrivains, à *l'Arauco domado*, drame qui fut représenté vers 1622, et auquel travailla Guillen de Castro, pas un de ses premiers collaborateurs

ne trempa dans le misérable complot signalé pour la première fois par l'habile auteur des *Littératures espagnole et française comparées*. Comme le dit si bien, du reste, M. de Puibusque en parlant des torts reprochés au poëte : « Au milieu de ce chorus, qui ne varie pas d'une note, le seul grief qui paraisse sérieux, c'est que Alarcon avait été appelé à composer le spectacle de la cour; qu'on avait joué une ou deux pièces de lui; qu'il avait été bien payé, et qu'il avait publié une relation peu modeste. De ces divers faits assez vaguement indiqués, on ne peut tirer qu'une induction positive : c'est que la bonne opinion qu'il avait de son talent était partagée par le premier ministre, et que, dans la pensée de ses rivaux ou de ses envieux, il ne fallait rien moins qu'une révolte de tous les poëtes pour le déposséder de la faveur d'Olivarès. »

Après l'année 1634, nous perdons toute trace du grand poëte, qui eut si peu à se louer de ses contemporains. Il dut pousser sa carrière bien par delà cette époque; mais on ne saurait affirmer qu'il ait obtenu de grands succès, car les deux parties qui constituent son œuvre ne furent point réimprimées complétement. Où mourut-il? C'est ce que l'on ignore aujourd'hui d'une manière absolue. Le fils du marquis de Trocifal parle bien, dans les documents généalogiques par lesquels il termine son ouvrage, d'un Juan Ruiz de Alarcon, qui se serait marié à Cordoue avec dona Luisa de Paniagua y Mesa, et qui vivait encore dans cette ville en 1662; mais j'avouerai qu'il est assez difficile de reconnaître, dans ce membre de l'illustre famille, le poëte dont nous tentons de rétablir la biographie. Une main espagnole contemporaine a tracé d'ailleurs, sur l'exemplaire que nous avons consulté, quelques lignes qui semblent s'accorder fort peu avec ce que nous savons sur l'auteur du *Tisserand de Ségovie*. Elle désigne D. Juan Ruiz comme étant chevalier de Calatrava *et vingt-quatre* de la cité de Cordoue. Bien que ces titres ne soient pas absolument incompatibles avec les fonctions remplies d'abord par le poëte, on ne saurait guère les lui attribuer. Ce serait peut-être d'ailleurs le faire vivre au delà du terme que raisonnablement on doit assigner à sa mort. Disons-le toutefois en passant : si le jeune écrivain que nous avons cité plus haut n'a pas mentionné Alarcon comme faisant partie de la famille nombreuse et illustre dont il a tracé l'histoire, nous n'en sommes pas moins convaincu qu'il avait le droit de porter les armes des descendants de Martinez Çevallos. L'appellation de *Ruiz*, commune à tant de membres de cette famille, n'est pas une des indications les moins concluantes pour adopter cette opinion.

Les œuvres de l'homme éminent sur lequel on a des renseignements biographiques si incomplets ont été publiées sous le titre suivant : *Comedias de D. Juan Ruiz de Alarcon*; Madrid, 1628, in-4°; — *Parte segonda de las comedias de Juan Ruyz de Alarcon y Mendoça*; Barcelona, Sebastien de Cormellas, 1634, in-4°. Si ce théâtre, devenu d'une excessive rareté, n'a jamais été publié de nouveau complétement, diverses pièces qui en font partie ont été fréquemment réimprimées. On en a publié en 1826; M. de Ochoa en a donné plusieurs dans la collection imprimée chez Baudry; et la vaste entreprise de Rivadeneyra, qui va doter l'Espagne de tant d'éditions correctes, d'ouvrages oubliés ou introuvables, en doit publier plusieurs; elles paraîtront dans la *Bibliotheca de Autores españoles, desde la formacion del lenguaje hasta nuestro dias ordinada, é illustrada por Aribau, Hartzenbuch, Duran, Ochoa, Mora, Monlau, Fernandez Guerra*, etc., etc. — C'est dans la préface placée en tête de la deuxième partie de son théâtre, que Alarcon réclame avec tant de véhémence contre les éditeurs, et même contre les poëtes dramatiques qui ont introduit dans plusieurs recueils des pièces dont il est l'auteur, et qui ont paru ainsi, sous des noms supposés ou sous d'autres noms connus et en général aimés du public. Cette diatribe, bien naturelle sans doute, lui a mal réussi, ainsi qu'on l'a pu voir mais elle est restée comme un monument biographique qui fait voir trop clairement quelle fut la véritable position de Alarcon parmi ses contemporains; elle contient en même temps un mot trop original pour que nous ne le reproduisions pas ici intégralement : « Qui que tu sois, dit-il, ou mécontent ou bien intentionné, sache que les comédies de ma première partie et les douze qui composent la seconde sont toutes de moi, quoique les autres soient devenues la parure d'autres corneilles : *Aunque algunas han sido plumas de otros cornejas*. » Ici le rapprochement est bizarre sans doute, et toutefois nous n'avons rien ajouté. Cette gaieté toute proverbiale, si familière à la langue espagnole, contient, comme on le voit, une sorte de prophétie; mais le poëte n'a pas su deviner que la meilleure partie de sa gloire lui reviendrait un jour de celui qui lui emprunta. *Le Menteur*, imité de *la Verdad Sospechosa*, ne devait être joué qu'en 1642; et Corneille crut alors avoir emprunté la trame de cette pièce à Lope de Vega : ce ne fut que plusieurs années plus tard qu'il fut désabusé, et qu'il en restitua l'honneur à Alarcon. Notre grand tragique était bien excusable, du reste, de cette méprise involontaire. Les éditeurs du dix-septième siècle mêlaient audacieusement les meilleures pièces du poëte mexicain principalement à celles de Rojas et de Lope de Vega : ce fut ce qui trompa Corneille, et il se rétracta lorsque la réclamation eut paru. « *Le Tisserand de Ségovie, la Vérité suspecte, l'Examen des maris*, et d'autres pièces, continue Alarcon, sont imprimées sous les noms de patrons divers : c'est la faute sans doute des imprimeurs, qui font à cet égard ce que bon leur semble, et non celle des auteurs auxquels ils les ont attribuées; mais j'ai

voulu déclarer tout ceci bien plus pour leur honneur que pour le mien; il n'est pas juste que leur renommée pâtisse de mon ignorance. »

La chose a été discutée depuis, les faits ont été éclaircis; il ne saurait rester de doute sur le véritable auteur de la *Verdad sospechosa* et du *Tejedor de Segovia.* Et, hâtons-nous de le dire, les preuves les plus irréfragables, celles qui ne sauraient guère admettre de discussion, sont offertes par le style du poëte, et surtout par cette nerveuse expression des sentiments les plus énergiques et les plus nobles, qui forme un de ses traits principaux. — Les critiques nationaux l'avouent eux-mêmes : indépendamment de son originalité, ce qui distingue Alarcon, c'est la forme du langage, c'est l'habileté dans l'emploi du rhythme; et, sous ce rapport, plusieurs d'entre eux n'hésitent pas à lui assigner le premier rang. L'un des plus habiles, celui qui a publié, en 1826, une collection des meilleures pièces du théâtre espagnol, a dit à propos d'Alarcon : « Aucun auteur castillan n'a possédé sa langue avec plus de correction, plus de propriété d'expression, plus de pureté... C'est un modèle qu'il faut perpétuellement étudier. Sa versification harmonieuse, facile et sonore, n'est pas si pittoresque que celle de Tirso ni si poétique que celle de Lope et de Calderon, mais on n'y rencontre jamais le mauvais goût introduit par Gongora. (*Voy.* le *Repertorio Americano* de 1827).

Nous avons voulu laisser l'appréciation du style de Alarcon à un Espagnol : nous aimons à répéter, avec M. Philarète Chasles, que le trait saillant de son talent, c'est l'héroïsme de la pensée, la magnanimité de la conception; et que si ces pièces sont souvent irrégulières, il idéalise merveilleusement l'honneur, le dévouement, le devoir, la loyauté chevaleresque, le sacrifice de soi-même, la force d'âme. Pour notre part, nous n'hésitons pas à le dire : Alarcon est encore le plus grand poëte que l'Amérique ait produit. — Le théâtre de cet homme éminent, si longtemps oublié en Espagne, est pour ainsi dire inconnu en France. Nous citerons surtout parmi les pièces qui le composent : *D. Domingo, de D. Blas; Ganar amigos; No hay mal que por bien no venga; la Verdad sospechosa; las paredes oyen El Tejedor de Segovia.* Tout le monde sait aujourd'hui comment la *Verdad sospechosa,* consacrée par le génie de Corneille, a été pendant bien longtemps la seule pièce qui ait fait répéter à de rares intervalles le nom d'Alarcon; on a voulu faire encore au poëte l'honneur d'avoir inspiré à l'un des plus grands génies de l'Allemagne l'un de ses drames les plus populaires. Il n'existe, selon nous, qu'une ressemblance bien éloignée et bien vague entre les *Brigands* de Schiller et le *Tisserand de Ségovie.* Cette pièce, imitée en vers et fort abrégée par M. Hip. Lucas, a été représentée au Théâtre-Français, et tient encore sa place dans le répertoire. L'auteur de cette notice avait donné une traduction complète des deux parties en 1839. FERD. DENIS.

Baltazar de Medina, *Chronique religieuse,* citée d'après M. Ternaux-Compans, par D. Eugenio de Ochoa, dans la collection Baudry. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca nova.* — Léon Pinello, *Bib oriental y occidental.,* 3 vol. in-fol. — *Poesias varias de varios grandes españoles ingenios, recogidas por Jose Alfay y dedicadas a D. Francisco de la Torre, cavallero del abito de Calatrava;* en Zaragoça, 1654. — *Para todos exemplos morales humanos y divinos, por el doctor Juan Perez de Montalvan;* Sevilla, 1632, in-4°. Il y a une neuvième édit. de 1661. — Adolphe de Puibusque, *Histoire comparée des littératures espagnole et française;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°. — Ferdinand Denis, *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal, suivies du Tisserand de Ségovie, drame du dix-septième siècle;* Paris, 1839, 2 vol. in-8.

ALARCON (*don Antonio Suarez*), historien espagnol, né vers 1636, mort vers 1663, fils de don Juan Suarez de Alarcon, marquis de Trocifal, comte de Torres Vedras. Ce gentilhomme espagnol, descendant d'une des plus illustres familles du royaume, fut d'abord élevé chez un évêque, son parent; puis il étudia à Salamanque, où il obtint des succès réels. Il voulut d'abord prendre le parti des armes, et vers 1649 il servit même en Afrique en qualité de capitaine; mais sa mauvaise santé le contraignit à quitter cette carrière, et, ainsi qu'il le dit, il prit la résolution, pour ne pas tomber dans une oisiveté absolue, d'écrire l'histoire d'un de ses ancêtres les plus célèbres. — Afin d'arriver à une plus grande exactitude, non-seulement il puisa dans les archives de l'Italie, mais, grâce au crédit de l'évêque de Cordoue, don Francisco de Alarcon, son parent, il parvint à se faire ouvrir celles de Barcelone, où il obtint de nombreux matériaux. Il se mit courageusement à l'œuvre; mais au moment où il allait livrer son livre au public, si ce n'est même au début de l'impression, il succomba à l'âge de vingt-sept ans. L'histoire qu'il avait préparée avec tant de soin fut publiée par don Alonso de Alarcon, chapelain du marquis de Trocifal et cousin éloigné de l'autre. Ce livre, peu consulté en France, est intitulé *Comentarios de los hechos del señor Alarcon, marques de la Valle Siciliana y de Renda, y de las guerras en que se hallo por espaçio de cinquenta y ocho años : escriviolos, don Antonio Suarez de Alarcon, hijo del marques de Trocifal,* etc., *dedicados al rey nuestro señor,* etc.; Madrid, 1665, in-fol. L'ouvrage embrasse la période comprise entre l'année 1177 et la seconde moitié du dix-septième siècle : l'auteur commence avec le fondateur de la maison illustre dont il va tracer l'histoire, cet intrépide Fernan Martinez de Cevallos, qui sut conquérir la ville de Alarcon sur les Maures, en se servant de ses deux poignards pour escalader la muraille; et il finit, pour ainsi dire, à ce Martin Suarez de Alarcon, son propre frère, qui, voulant sans doute imiter son aïeul, monta le premier à l'assaut du fortin de San-Juan de los Reyes à Barcelone, et, ayant rencontré face à face le gouverneur français de la forteresse, le tua d'un

coup de poignard, mais en reçut une blessure dont il mourut, à vingt-trois ans, le 17 juillet 1652. Toutefois le véritable héros de cette précieuse chronique est don Fernando de Alarcon, marquis de la Valle Siciliana y de Renda, chevalier de l'ordre de Santiago, auquel sa valeur faisait donner par ses contemporains le nom *del señor Alarcon*, et qui passait, au seizième siècle, pour un des plus habiles capitaines de son temps. Ce brave chevalier, le plus célèbre de sa race, était né vers 1466, sous le règne de Henri l'Impuissant, et avait assisté à toutes les guerres qui devaient finir par l'expulsion des Maures, sous le règne d'Isabelle et de Ferdinand. Aussi le livre que nous mentionnons ici est-il infiniment précieux pour l'étude de cette grande périole historique. Les guerres de Naples occupent aussi une notable partie du volume, à partir de l'année 1495. Fait prisonnier à la bataille de Ravenne, puis mis en liberté, le héros du jeune historien prend part à toutes les guerres de Charles-Quint, se voit mêlé à la conquête de la Goulette, et meurt au mois de janvier 1540.

FERDINAND DENIS.

Chronique d'Antonio Suarez de Alarcon. — Corona sepulcral, elogios en la muerte de don Martin Suarez de Alarcon; Madrid, 1652, in-4°. — Gerhard Ernesti de Franckenau, *Bibliotheca Hispanica;* Lipsiæ, 1724, in-4°. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hisp. Nova*, in-fol.

***ALARD** ou **ADALARD**, vicomte de Flandre, fondateur de la domerie d'Aubrac au commencement du onzième siècle. Voici comment on raconte la fondation de ce célèbre hospice, monastère semi-séculier et régulier. Alard, accompagné de quelques chevaliers, revenant d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle vers l'an 1028, passait sur les montagnes qui marquaient jadis les limites du Rouergue, de l'Auvergne et du Gévaudan. Tout en cheminant au milieu de ces montagnes couvertes de neige pendant plus de six mois de l'année, et n'ayant aucune route tracée à cette époque, le pieux chevalier songeait aux crimes qui se commettaient dans ce lieu; il plaignait aussi les pauvres voyageurs qui s'y égaraient et tombaient presque toujours entre les mains des malfaiteurs, quand Jésus-Christ parut tout à coup à ses yeux, et lui ordonna de construire un hospice dans l'endroit où il se trouvait. Frappé de cet avertissement céleste, Alard résolut aussitôt d'exécuter la volonté divine, et il fit élever, au lieu où Jésus s'était montré à ses yeux, un édifice qui plus tard fut appelé *la domerie d'Aubrac*. Cet hospice, qui servit de modèle à l'hospice du mont Saint-Bernard, n'était pas seulement un lieu de refuge pour le voyageur attaqué ou un abri donné au malheureux égaré, c'était aussi une maison où chacun était reçu avec bonté et soigné avec affection. Enfin Alard éleva aussi à Aubrac une église qui fut, dit-on, miraculeusement consacrée par le ministère des anges; puis il rédigea des statuts pour ceux qui voulaient se consacrer dans la domerie au service des malheureux. Non content de l'œuvre de bienfaisance qu'il venait d'accomplir, Alard renonça aux grandeurs, et se décida à résider à Aubrac auprès des douze chevaliers qu'il y avait établis. Ce fut là qu'il termina ses jours entièrement consacrés à la charité, et son corps, qui y fut enseveli, a longtemps marqué, dit-on, la place où il repose par un grand nombre de miracles.

EUGÈNE DAURIAC.

Deux bulles de papes, l'une d'Innocent III (avril 1216), l'autre d'Honorius III, première année de son pontificat (1216-1217), et la *Relation de la fondation miraculeuse de l'hospital d'Aubrac, faite par Alard, vicomte de Flandres, avec les anciens privilèges dudit hospital*, dans un ms. de la Biblioth. nationale, fonds Doat. — *Archives de la Domerie ou hospital de Sainte-Marie d'Aubrac.*

ALARD ou **ADELARD**, prêtre hollandais, né à Amsterdam en 1490, mort à Louvain en 1544. Il était versé dans les langues grecque et latine, ainsi que dans l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain. Il légua sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse, parmi lesquels on distingue: 1° *Hippocratis Coi epistola;* Salingiaci, 1539; — 2° les éditions des *Lucubrationes* du Frison R. Agricola et de Marbod *de Gemmis*; — 3° *Selectæ similitudines, sive collationes ex Biblis*, 3 vol. in-8°; Paris, 1543.

Lemire, *in elog. Belg.* — Melchior Adam, *in Vit. phil. Germ.* — Valère André, *Bibliotheca Belgica.* — *Decas Alardorum scriptis clarorum.*

ALARD (*François*), théologien du seizième siècle, mort en 1578, originaire d'une famille de Bruxelles qui a produit plusieurs théologiens estimés. En butte aux persécutions de ses parents qui l'avaient livré à l'inquisition comme hérétique, et après s'être échappé miraculeusement de sa prison, il se réfugia en Danemark, et obtint de Christian IV la cure de Wilster, dans le Holstein. Alard composa plusieurs écrits qui n'ont eu qu'un intérêt de circonstance. La vie aventureuse d'Alard a été décrite par son arrière-petit-neveu, dans *Decas Alardorum scrip. clarorum;* Hambourg, 8 vol.

Vie d'Alard, dans *Dänische Bibliothec.*, VI, 310-326. — Moller, *Cimbria literata*, II, 28.

ALARD. *Voyez* ALLARD.

***ALARD** (*Guillaume*), pasteur de l'église de Krempe dans le duché de Holstein, né le 22 novembre 1572, mort le 8 mai 1645. On a de lui: 1° *Excubiarum piarum centuria;* Lipsiæ, 1623, 2 vol. in-12; — 2° *Christianus, hoc est, de nomine, ortu, augmento, fide, vita, moribus... et gloria Christianorum;* Lipsiæ, 1637, in-8°.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALARD** (*Lambert*), historien et littérateur allemand, né le 27 janvier 1602 à Krempe, dans le Holstein, mort le 29 mai 1672. Il étudia à Leipzig, et, après avoir échoué dans son projet de se faire nommer professeur à cette université, il se fit pasteur protestant, et remplit son ministère à Brünsbüttel (Danemark) pendant

quarante-deux ans. Entre autres écrits, on a de lui : 1° *De veterum musica liber singularis;* Schlesingen, br. in-12; — 2° *Commentarius perpetuus in C. Valerii Flacci Setini Balbi Argonauticon;* Leipzig, 1630, in-8°; — 3° *Laurifolia, sive poematum juvenilium apparatus;* Leipzig, 1627, in-12; — 4° *Nordalbingia,* histoire du Holstein depuis les temps de Charlemagne jusqu'à l'an 1637, imprimée dans Westphalen, *Monumenta inedita rerum germanicarum;* Leipzig, 1739, in-4°; — 5° *Græcia in nuce, seu lexicon novum omnium græcæ linguæ vocum primogeniarum;* Lips., 1628, in-12; — 6° *Deliciæ Atticæ;* Lipsiæ, 1624, in-12.

Moller, *Cimbria litterata,* I, 7. — N. Alard, *Decas Alardorum,* p. 21. — Westphalen, *Monumenta,* t. I; 1749.

* **ALARD** (*Nicolas*), biographe allemand, né à Toenningen le 6 septembre 1683, mort à Hambourg le 13 février 1756. Il étudia à Kiel, et devint pasteur d'une des principales églises de Hambourg. Son principal ouvrage a pour titre : *Decas Alardorum scriptis clarorum,* Hambourg, 1721, in-12; c'est la biographie de ses ancêtres, et particulièrement de François Alard. Il a laissé une histoire manuscrite du monastère de Reinbeck.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon,* t. I, p. 186, et *supplément* d'Adelung.

* **ALARD** (*Marie-Joseph-Louis*), médecin français, né à Toulouse le 1er avril 1779, mort à Paris en 1850. En 1794 il prit du service dans l'armée du Rhin, comme chirurgien sous-aide. Quelques années après il rentra dans la vie civile, et se fit recevoir docteur en 1803. Lié avec Dupuytren et Lacépède, il fut nommé, dès 1811, médecin en chef de la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis et de ses succursales. Il était depuis longtemps un des plus anciens membres de l'Académie de médecine. Il a publié, entre autres : *Essai sur le catarrhe de l'oreille;* Paris, 1807, in-8°; — *Histoire de l'éléphantiasis des Arabes,* 1809, in-8°; — *Du siége et de la nature des maladies,* etc., 2 vol. in-8°, 1821; — *De l'inflammation des vaisseaux absorbants,* etc., in-8°, 2e édit., 1824.

Sachaille (Lachaise), *les Médecins de Paris.* — Quérard, *France littéraire.* — M. J. Bourdon, dans le *Dict. de la Conversation,* 2e édit.

ALARIC, nom de deux rois des Visigoths de la famille des Baltes, race célèbre dans les fastes de ce peuple.

ALARIC Ier, est mentionné pour la première fois dans l'histoire en 395 de J.-C. C'était l'époque où les Goths se réunirent aux armées de Théodose le Grand pour combattre les Huns, qui menaçaient alors l'empire d'Occident. Ce fut grâce à cette alliance même qu'Alaric parvint à connaître la faiblesse de l'empire romain, connaissance qui lui fit prendre la résolution de l'attaquer. La discorde qui régnait entre les successeurs de Théodose, Honorius et Arcadius, et entre leurs ministres Rufin et Stilicon (*voy.* ces noms), facilita l'exécution de son plan. Excité, soldé même par Rufin, il dévasta vers l'an 400 de J.-C. les provinces romaines situées au sud du Danube, menaça Constantinople, et parcourut la plus grande partie de la Grèce en la pillant. Cependant Stilicon parvint à l'arrêter, et, après d'horribles ravages, Alaric fut obligé de battre en retraite. Mais, peu satisfait des vains honneurs qu'on lui avait décernés, et du titre de général romain dont l'avait investi Honorius pour se servir de lui contre Arcadius, son frère, il n'hésita pas, après avoir été proclamé par son armée roi des Visigoths, à envahir l'Italie, malgré tous les efforts de Stilicon, qui réussit pendant quelques années à repousser l'agresseur, par les batailles qu'il gagna sur lui aux rives de l'Adda et dans les champs de Vérone.

Plein d'estime pour son adversaire, Alaric accorda la paix qu'on lui demandait, mais il exigea un dédommagement pour ses frais de campagne. D'après le conseil de Stilicon, Honorius lui promit 4,000 livres pesant d'or. Stilicon perdit la vie avant que cette somme fût payée. Alaric conduisit, en 409, son armée en Italie, pour rappeler à Honorius ses promesses : l'empereur se réfugia à Ravenne, et Alaric bloqua Rome, qui fut obligée de se racheter par une énorme rançon. Puis recommencèrent les négociations : l'empereur rejeta les conditions du vainqueur, et ce dernier vint assiéger Rome une seconde fois. Les habitans, réduits par la famine, souscrivirent à un nouvel accommodement : le sénat proclama empereur à la place d'Honorius le commandant de la ville, Attale; mais celui-ci montra si peu d'habileté, qu'Alaric lui fit abdiquer publiquement, en 410, une dignité pour laquelle Attale n'était pas fait. Après une dernière tentative auprès d'Honorius, Alaric assiégea Rome pour la troisième fois. Les Goths pénétrèrent dans la ville, la pillèrent, en incendièrent une partie, et dispersèrent quelques-uns des plus précieux trésors des lettres et des arts. On vante cependant la modération qu'Alaric montra en cette occasion : il avait recommandé d'épargner les églises, ainsi que ceux qui s'y étaient réfugiés. La capitale du monde alors subit le sort qu'elle avait fait éprouver longtemps aux cités prises par ses armes : les richesses, que pendant tant de siècles l'avidité des Romains avait amassées dans toutes les parties du monde, devinrent en un jour la proie des barbares. Alaric abandonna Rome, après y être resté six jours; son dessein était de conquérir la Sicile et même l'Afrique. Il ravagea la Campanie, la Pouille et la Calabre, et allait s'embarquer pour l'Afrique, lorsque la mort le surprit à Cosenza, en 410. On l'enterra dans le lit du Busento : afin que les Romains ne pussent découvrir ses cendres, on avait détourné les eaux de cette rivière, auxquelles ensuite on fit reprendre leur cours. Le même conte a été fait pour les cendres d'Attila. Pendant que les Goths se livraient au désespoir, Rome et l'Italie

célébraient des fêtes publiques; le monde jouit d'un instant de repos, mais Alaric avait montré aux barbares le chemin de Rome, et ceux qui vinrent après n'eurent pas tous la même modération que lui. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

Claudien, *De Bello Getico.* — Jornandès, *De rebus Geticis.*— Zosime, *Hist.*—Sozomène, Socrate, *Hist. Eccles.*

ALARIC II, huitième roi des Goths en Espagne, mort l'an 507, succéda à son père Évaric ou Euric l'an 484. Le traité de paix que son père avait conclu avec les Francs fut continué, et Alaric ne chercha que les moyens de l'entretenir. Outre l'Espagne, il possédait de grandes et riches provinces dans la Gaule, le Languedoc, la Provence, et beaucoup d'autres pays entre l'Océan et la Méditerranée. Il était, en outre, allié aux rois Gondebaud et Théodoric. Clovis, qui n'aspirait qu'à s'emparer des provinces qu'Alaric occupait dans la Gaule, loin de s'arrêter aux protestations de ses alliés, fit des préparatifs pour faire avancer ses troupes. Celles d'Alaric s'avancèrent aussi, avec la résolution de tenir ferme; le roi des Goths soutint le combat avec une grande bravoure; mais ses troupes faiblirent, et Clovis le tua de sa propre main à Vouillé, près Poitiers. Après cette victoire, Clovis occupa facilement toutes les provinces de la Gaule, et établit dès ce moment la dynastie des Mérovingiens en France. C'est chez Alaric que s'était retiré Syagrius, général romain que Clovis avait vaincu; Alaric eut la lâche cruauté de le livrer au vainqueur, qui le fit mourir. Quoique arien zélé, Alaric ne persécuta point les catholiques, et permit même aux prélats de célébrer le concile d'Agde en 506. Il fit quelques règlements utiles, et veilla sur toutes les parties de ses États. Avec son fils Amalaric, mort en 531, s'éteignit la dynastie des Visigoths en France.

C'est du règne d'Alaric II que l'on fait dater le code Alaric, ou *Breviarium Alaricianum*, en se fondant sur la seule autorité du *commonitorium* placé en tête de ce code, et dont Savigny a donné le texte correct. Dans la vingt-deuxième année de son règne, Alaric désigna une commission de légistes pour faire un choix des décrets impériaux et des écrits des jurisconsultes romains. Cette commission se réunit à Aire (*Aduris*) en Gascogne; une copie de son travail, signée par Anianus, référendaire d'Alaric, fut adressée à chaque gouverneur ou *comes*, avec l'ordre de ne faire usage d'aucun autre code. Cette circonstance a fait croire qu'Anianus était l'auteur ou le compilateur du *Breviarium Alaricianum*, qui reçut aussi le nom de *Lex Romana* et même de *Corpus Theodosii*, à cause des six livres du code de Théodose qu'on y lit au commencement. Ce code est d'une grande importance pour l'histoire de la législation romaine : on y trouve des documents que l'on chercherait vainement ailleurs. Il en existe un grand nombre de manuscrits. Le *Breviarium* a été publié par Sichard, Bâle, 1528, in-fol., et dans *Jus civile Antejustinianeum.*

Procope, *De bello Goth.* — Jornandès. — Grégoire de Tours. — Dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules.* — Gibbon. — Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge*, vol. II. — Zimmern, *Histoire du droit romain privé* (en allemand).

ALARY (*Antoine*), soldat courageux, natif de Mussidan, département de la Dordogne, vivait à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. Il s'était distingué avant l'âge de quinze ans dans les armées de la république. Au Bois-des-Chèvres, on le vit rester seul sur le champ de bataille, parmi les Vendéens vainqueurs, pour disputer, le sabre à la main, le drapeau national, le prendre, le perdre, le ressaisir, et le remporter enfin au milieu de ses camarades en déroute. Plus tard il s'embarqua sur un vaisseau de guerre, et fit naufrage, avec treize cents hommes d'équipage, sur un rocher désert. Après cinq jours de solitude, de famine et de désespoir, Alary se lance à la mer, entreprend de franchir à la nage les six lieues qui le séparent du continent, lutte pendant sept heures contre les vagues, et est jeté mourant sur le littoral de Bretagne. Quelques gardes-côtes le relèvent, lui donnent des soins; il raconte son histoire et la détresse de ses compagnons. On envoie à leur secours : les treize cents hommes sont sauvés. Cinq ans après, à Stockak, Alary soutint avec quinze hussards le choc de six cents Autrichiens. Les blessures couvrent son corps et le sang ruisselle : il tombe sous les pieds des chevaux, qui le meurtrissent; enfin quelques hommes du même régiment l'aperçoivent, volent à son secours, et l'emportent. Il a survécu quelque temps à ses blessures.

Biographie des Contemporains.

***ALARY** (*Barthélemy*), pharmacien provençal, natif de Grasse, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il s'acquit une grande fortune par la vente de remèdes secrets, composés d'angélique, de racine de contrayerva, d'ellébore noir, de gentiane et de diverses substances minérales, parmi lesquelles se trouvait même l'arsenic. Ces remèdes étaient particulièrement vantés contre les fièvres intermittentes. Vers 1680 Alary vint à Paris, guérit plusieurs personnes de la cour, et vendit ses remèdes à Louis XIV pour l'usage de l'armée et de tous les hôpitaux de la France. Il indiqua le mode de traitement dans un livre intitulé *la Guérison assurée des fièvres tierces, double-tierces, en deux jours, par le remède de B. Alary, fait et distribué par privilége du roi*; Paris, 1685, in-12.

Manget, *Bibliotheca medica.* — *Acta eruditorum*, an. 1685.

ALARY (*Étienne-Aimé*), prêtre français, né à Montpezat en Vivarais le 29 septembre 1762, mort en 1819. Il étudia la théologie au séminaire de Viviers, et prit les ordres sacrés en 1785. Lors de la révolution il fut du nombre

des royalistes qui se rassemblèrent à Jalès, fut mis hors de la loi, et émigra en 1792 : il fut alors nommé aumônier du quartier général du prince de Condé, et successivement confesseur des ducs d'Angoulême et de Berry. S'étant trouvé à toutes les affaires auxquelles l'armée de Condé prit part dans les campagnes de 1792, 93, 94, 95, 96, 97, 99 et 1800, il y montra un rare courage, et s'exposa toujours pour prodiguer ses secours aux blessés. Il fut blessé lui-même devant Munich en 1796, et eut un cheval de tué à l'affaire de Constance en 1799. Rentré en France en 1803, il fut arrêté en 1804, enfermé à Sainte-Pélagie, de là transféré au Temple, d'où il ne sortit qu'après plusieurs années de captivité. Exilé jusqu'au retour de Louis XVIII, il suivit ce monarque dans la Belgique, et rentra dans les fonctions d'aumônier du quartier général.

Biographie des Hommes vivants.

ALARY (*George*), missionnaire français, né le 10 janvier 1731 à Pampelone (diocèse d'Alby), mort le 4 août 1817. Il débarqua, en 1764, à Siam, pour y prêcher le christianisme. Après onze mois de captivité à Rangon, dans le royaume d'Ava, il se rendit successivement au Bengale, à Pondichéry, à Macao et dans la province Kouei-Tcheou en Chine. En 1773, il revint en France, et le pape Clément XIV le nomma directeur du séminaire des Missions étrangères à Paris. Pendant la révolution, il se retira en Angleterre. En 1802 il rentra en France, où il remplit jusqu'en 1809 les fonctions qu'il avait eues auparavant.

Le *Moniteur Universel*, 1817, p. 895.

ALARY (*Jean*), poëte et avocat, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il était fils d'un conseiller au grand conseil, estimé de Catherine de Médicis et de Henri III, qui l'avait chargé de plusieurs affaires importantes. On ne trouve de renseignements sur cet auteur que dans ses propres ouvrages, d'après lesquels on peut conjecturer qu'il était natif de Toulouse, et ne vint à Paris qu'afin d'y poursuivre, en qualité d'aîné de famille, un procès qui lui causa de grands embarras. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, en 1605, qu'il publia ses poésies en 1 vol. in-4°, intitulé *Recueil des récréations poétiques de Jean Alary, advocat au parlement, suivi d'un abrégé des longues études ou pierre philosophale des sciences.* Outre l'éloge du duc de Buckingham et celui du prince d'Orange, on a de lui : *le Lys fleurissant, pour la majorité du roi*; 1615, in-8°; et *la Vertu triomphante de la fortune*; Paris, 1622.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XV, p. 35. — Le Long, *Bibliothèque historique de la France*, t. II, p. 784.

***ALARY** ou **ALARIO** (*Jean*), jurisconsulte du dix-septième siècle, se disait l'inventeur de la pierre philosophale, et d'une méthode pour instruire les rois, les doges, les princes, les cardinaux, les évêques, les sénateurs ou les avocats, en trois ou quatre mois, sur les sujets les plus divers. Il parcourut les villes de l'Italie pour y exposer sa méthode, et fit des expériences publiques à Brescia, à Vérone et à Venise. L'expérience qu'il fit dans cette dernière ville est annoncée dans un opuscule de quelques pages, qu'il publia sous ce titre : *Cosa maravigliosa, e sino al presente tempo inaudita, di un Puttello di 7 in 8 anni di questa città de Venetia, che deve discorrere all' improviso, il tempe d'un hora d'ogni ottimo soggetto*; Venetia, 1632, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALARY (*Pierre-Joseph*), académicien, prieur de Gournay-sur-Marne, né à Paris en 1689 mort le 15 décembre 1770. Il était fils d'un apothicaire de Paris et disciple de l'abbé de Longuerue, qui lui dicta de mémoire sa description de la France. Accusé, en 1718, d'avoir trempé dans la conspiration de Cellamare, il se justifia de manière à s'attirer la faveur du régent, qui le nomma sous-précepteur de Louis XV. Ce titre lui ouvrit, le 30 décembre 1723, les portes de l'Académie française. Piron fit contre lui quelques épigrammes. On a publié dans les *Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières de Bolingbroke*, à Paris, 3 vol. in-8, 1808, la correspondance d'Alary avec ce lord.

Faire l'éloge d'un académicien qui n'a laissé aucun titre littéraire, c'était une tâche délicate. D'Alembert s'en acquitta en homme d'esprit. Après s'être longuement étendu sur le maître d'Alary, l'abbé de Longuerue, qui n'avait également rien écrit, il ajoute : « L'élève, à l'exemple du maître, a gardé pour lui et pour quelques amis, moitié par modestie, moitié par amour du repos, les richesses qu'il avait acquises par plus de soixante années d'étude : il n'en a rien communiqué au public; et s'il n'a pas fait bien haut parler la renommée en sa faveur, du moins il n'a pas vu la jalousie et la haine acharnées et réunies pour lui disputer un peu de fumée. »

D'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie française*, t. VI, p. 315. — Lord Bolingbroke, *Lettres historiques, politiques et particulières, depuis* 1710 *jusqu'en* 1736, t. II, p. 439; t. III, p. 451.

ALASCO ou **À LASCO** (*Jean*), prélat du seizième siècle, mort le 13 janvier 1560. Quoique évêque et oncle du roi de Pologne, il abjura la religion catholique pour embrasser le protestantisme. Puis il se réfugia en Angleterre, où il remplit les fonctions de pasteur; il eut en même temps la direction de toutes les autres églises et des écoles étrangères qui se trouvaient alors à Londres. A l'avénement de la reine Marie en 1553, il fut forcé de quitter le royaume. Mélanchthon et Érasme furent les amis d'Alasco, et lui donnèrent souvent de grands éloges. Érasme, étant près de mourir, lui vendit sa bibliothèque, qui était considérable. Alasco passa les dernières années de sa vie en Pologne. Il a

laissé un grand nombre d'écrits de controverse théologique, parmi lesquels on remarque : 1° *Defensio veræ doctrinæ de Christi Domini incarnatione*; Lond., 1545; — 2° *Forma ac ratio totius ecclesiastici ministerii Eduardi VI in peregrinorum, maxime Germanorum ecclesia*; Lond., 1550; — 3° *Brevis et dilucida de sacramentis tractatio*; Lond., 1552, in-8°; — 4° *Catechismus major*; Lond., 1551; — 5° *Simplex et fidelis narratio de ecclesia peregrinorum in Anglia*; Emdæ, 1553; — 6° *De recta instituendarum ecclesiarum ratione Epistolæ III*, 1556.

Sander, *Hæres.*; p. 207. — Burnet, *History of the reformation.* — Adelung, *suppl.* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexic.*, t. III, p. 130. — Adami, *Vitæ Theolog. exteror.*, p. 19, etc. — *Neue Beiträge von alten und neuen theolog. Sachen*, 1756, p. 595, etc. — L. Harbo, *Nachrichten von den Schicksalen des Johann Alasco, und seiner Gemeine in Danemark*, *Copenhagen und Leipzig*, 1758, in-8°. — J.-F. Bertram, *Gründlicher Bericht, von Johann Alasco*; Zurich., 1733, 3 vol. in-4°.

*AL-ASHARI (*Aboul-Haçan-Ali-ebn-Ismaël*), fondateur de la secte des asharites, né à Basrah vers 860 de J.-C., mort vers 935. Issu de la famille d'Al-Ashari, l'un des compagnons de Mahomet, il appartenait d'abord à la secte des motazélites, et se sépara de son maître Al-Jobbaï, pour fonder une secte particulière à propos d'une question de casuistique dont voici la teneur. Al-Ashari lui soumit le cas suivant : « Trois frères, dont l'un vécut dans l'obéissance à Dieu, l'autre dans la désobéissance, et le troisième mourut enfant, que sont-ils devenus après leur mort? » Al-Jobbaï répondit « que le premier a été certainement récompensé par le paradis; le second, puni par l'enfer; et le dernier n'a reçu ni récompense ni punition. » — « Fort bien, répliqua Al-Ashari; mais si le troisième frère, mort enfant, venait dire : « Seigneur Dieu, si tu m'avais « laissé vivre plus longtemps, je serais entré au « paradis avec mon frère aîné, et cela aurait été « mieux pour moi? » — Al-Jobbaï répondit que Dieu ne l'a pas permis, sachant que l'enfant deviendrait un méchant homme et serait jeté dans l'enfer. — Mais alors, répliqua Al-Ashari, le second frère aurait pu dire : « Seigneur Dieu, « pourquoi ne m'as-tu pas enlevé dans mon en« fance comme mon troisième frère, puisque tu « savais que je serais puni par l'enfer? » — Le maître n'ayant pu répondre à cette question, son disciple se sépara de lui, embrassa les doctrines des shafites et des hanbalites, et jeta les fondements d'une secte nouvelle qui se répandit rapidement en Syrie, en Égypte et en Espagne. Ses principaux dogmes sont : 1° Les attributs de Dieu, distincts de son essence, ne permettent d'établir aucune comparaison entre le Créateur et ses créatures (c'était aussi l'opinion des hanbalites et des dhahérites); 2° Si un croyant, qui a commis quelque péché, meurt sans repentir, Dieu seul décidera de son sort. Sur ce point, les sectateurs d'Al-Ashari diffèrent entièrement des motazélites.

Hottinger, *Bibliotheca orientalis.* — Aboulféda, *Annal. mosl.* — D'Herbelot, *Bibl. orient.*

*ALASHKAR ou ALISHKAR (*Moïse*), rabbin africain, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. On a de lui plusieurs commentaires estimés de la Bible.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 803. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica.* — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei.*

*ALATINO (*Moïse*), médecin juif, natif de Spolète en Italie, vivait à la fin du seizième siècle. Il a traduit en latin les Commentaires de Galien sur le livre d'Hippocrate *De aere, locis et aquis*, et ceux de Themistius sur le livre d'Aristote *De cœlo.*

Huet, *De claris interpretibus*, p. 224. — Wolf, *Bibl. hebr.* — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei.*

*ALATRINO (*Jouhanan-Mordecaï*), rabbin italien, vivait au commencement du seizième siècle. On a de lui : l'*Angelica tromba, con alcuni sonnetti spirituali del medesimo*; Venise, 1628, in-8°.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*, t. I, p. 653. — Wolf, *Bibl. hebr.*

*ALAVA Y BEAUMONT (*Diégo* DE), écrivain militaire, né à Madrid vers 1560. Il était fils de François d'Alava, grand maître d'artillerie du roi d'Espagne. On a de lui : *El perfecto capitan, instruido en la disciplina militar y nueva ciencia de la artilleria*; Madrid, 1590 in-fol.

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova*, t. I, p. 265.

*ALAVA Y NAVARETE (*Don Ignacio-Maria* DE), amiral espagnol, natif de Vittoria mort à Chiclana, près de Cadix, le 26 mai 1817. Il entra, en 1766, dans le service de la marine et se distingua de bonne heure par son courage et ses talents. En 1794, il fit un voyage de circumnavigation : il visita l'Amérique du Sud doubla le cap Horn, traversa l'océan Pacifique aborda aux Philippines et aux îles Mariannes, et revint par le cap de Bonne-Espérance. Dans ce voyage, il rectifia plusieurs points des cartes marines dans des passages peu fréquentés par les gros navires. A son retour, il commanda une escadre à la bataille de Trafalgar, où il fut blessé à la tête. Peu de temps avant sa mort, il fut nommé grand amiral (*capitan general de la Armada*), et présida l'amirauté.

Miñano, *Diccionario geografico.* — Clark, *Life of Nelson.*

ALAVA ou ALABA (*Esquivel Diégo* D'), prélat espagnol, né à Vittoria vers la fin du quinzième siècle, mort le 16 février 1562. Il fut successivement évêque d'Astorga, d'Avila et de Cordoue, assista au concile de Trente, où il proposa d'interdire le cumul des places et des bénéfices. On a de lui : *De conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur*; Grenade, 1582, in-fol.; Ruiz de Vergera y Alaba en a publié une nouvelle édition avec des notes,

Madrid, 1671; elle renferme des idées de réformes utiles.

Nic. Antonio, *Biblioth. nova hispana.*

ALAVA (*Miguel-Ricardo* D'), général espagnol, né en 1771 à Vittoria, mort à Baréges en 1843. Il se voua d'abord à la marine, et, malgré son extrême jeunesse, il se distingua tellement, qu'il parvint bientôt au grade de capitaine de frégate. Peu de temps après, il passa dans l'armée de terre avec le grade correspondant. En 1807, il embrassa le parti des Français, et se montra zélé *afrancesado*. Nommé membre de l'assemblée de Baïonne, il signa la nouvelle constitution donnée à l'Espagne par la France. Puis il se rendit à Vittoria au-devant du roi Joseph, et l'accompagna à Madrid, en aplanissant toutes les difficultés opposées sur sa route. Mais il ne lui resta pas fidèle : vers l'époque de la bataille d'Albufera (1811), il abandonna les drapeaux du prince français, et passa à l'armée des indépendants. Lord Wellington ne tarda pas à le distinguer, et le reçut parmi ses aides de camp. Après la bataille de Vittoria, Alava, pour empêcher que sa ville natale ne fût pillée, chercha à y pénétrer un des premiers. Par l'influence de Wellington, Alava obtint le grade de général de brigade. Il resta attaché au service de son protecteur jusqu'après la bataille de Toulouse, époque où il rentra en Espagne. Ferdinand VII le lui fit regretter, car ses services récents n'avaient pu effacer dans l'esprit du roi sa première défection. Il fut mis en prison; toutefois, l'intercession du général anglais lui fit recouvrer la liberté au bout de quelques jours. Alors Alava s'insinua dans les bonnes grâces de Ferdinand, au point qu'il fut nommé ambassadeur d'Espagne dans les Pays-Bas. Dans l'exercice de ses fonctions diplomatiques, Alava montra plus de tolérance à l'égard de ses compatriotes bannis, qu'il n'avait eu de bienveillance et de justice pour ceux que des opinions différentes avaient jetés dans un autre parti que le sien. Son humanité fut peut-être la cause de son rappel, arrivé en 1819. Au commencement de la révolution de 1820, il fut nommé député aux cortès de la province d'Alava. Dans cette assemblée il vota avec les exaltés (*exaltados*), et s'éleva à diverses reprises contre ceux qu'il appelait les *serviles*. Il fut élu président des cortès pour le mois de mai 1822. A la révolte des ennemis de la constitution en juin 1822, il se plaça dans les rangs de la milice de Madrid, et soutint les généraux Murillo et Ballesteros, qui combattaient pour la constitution. Plus tard il suivit cette milice à Cadix, où les cortès avaient conduit le roi. Quand l'armée française investit cette ville en septembre 1823, Alava reçut des cortès la mission de se rendre au quartier général du duc d'Angoulême, pour y négocier la paix. Les conditions qu'il demanda au nom des cortès, surtout l'octroi d'une constitution représentative, furent rejetées par le prince, qui déclara qu'avant de prendre aucun engagement, il était indispensable que Ferdinand VII parût libre au quartier général français, et qu'on n'écouterait jusque-là aucune proposition. Dans une seconde mission, Alava reçut l'assurance que le duc emploierait son influence pour déterminer le roi Ferdinand à accorder à l'Espagne une constitution propre à assurer son bonheur; et qu'après la reddition de Cadix tous les partisans de la révolution jouiraient d'une pleine sécurité, et seraient libres de se rendre au dehors où ils voudraient. Ces assurances, dont on ne voulut plus se souvenir plus tard quand les vaincus les invoquèrent, n'avaient, il est vrai, aucun caractère officiel; mais elles furent répétées dans les proclamations publiées au nom du roi avant son départ pour le quartier général français. Ferdinand les déclara nulles, ainsi que tous les actes émanés du gouvernement des cortès jusqu'au moment où il était rentré en liberté; et Alava partit avec la plupart des membres des cortès pour Gibraltar, et de là se rendit en Angleterre. Après la mort de Ferdinand VII il rentra en Espagne, et suivit la cause de Marie-Christine. En 1834 il fut nommé ambassadeur à Londres, et en 1835 à Paris. Après l'insurrection de la Granja, il refusa de prêter serment à la constitution de 1812, et se retira en France. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

ALAVIN, chef des Goths (vers la fin du quatrième siècle) qui avaient été chassés de leur pays par les Huns, supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grâce aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté-là; mais ses lieutenants les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicin, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane en 378.

Jornandès. — Procope, *De Bello Goth.*

A'LAWY (*le nabab Moatemed-El-Mélek Sey d'A'lawy-Khan*), médecin persan, né à Chyraz au mois de ranzan 1080 (janvier 1669), mort à Delhi le 29 redjet 1162 (3 juillet 1749). Il étudia sous son père, passa de Chyraz au Dekahan, et fut présenté à Aureng-Zeb, qui faisait le siége de Sittarah, ville des Marhates. Le monarque l'accueillit de la manière la plus distinguée, et le plaça auprès de son fils Mohammed-A'azun-Shah. Sous le règne de Behader-Shah, il obtint le titre de A'lawy-Khan, ou le Seigneur élevé, avec un grade supérieur à celui qu'il tenait d'Aureng-Zeb, et un de ces fiefs nommé Djahguyr. Mohammed-Shah, peu de temps après être monté sur le trône, accorda à A'lawy de nouvelles faveurs; et, pour comble de sa munificence, le mit dans une balance avec de

l'or et de l'argent, et lui donna tout le métal dont il avait formé le poids. Il lui accorda aussi un traitement de 3,000 roupies, ou 9,000 francs par mois, et joignit à tous ces bienfaits le titre de *Moatemed-el-Mélek* (Appui des rois). A l'époque de la prise de Dehli par Nadir-Shah, la réputation d'A'lawy lui servit de sauve-garde. Le conquérant, qui depuis longtemps était menacé d'une hydropisie, se l'attacha, et le détermina même à venir en Perse, en lui promettant de lui procurer tous les moyens de faire le pèlerinage de la Mecque. Les soins du médecin eurent un heureux succès : Nadir, ravi de se voir complétement guéri d'un mal qui lui avait causé encore plus d'inquiétudes que de douleurs, accabla son médecin de présents et d'honneurs. Il employa même tous les moyens imaginables pour le détourner de faire le pèlerinage de la Mecque, et le retenir à la cour; mais celui-ci persista dans son projet, et dit même, dans un moment d'humeur : « On ne gagne rien, et l'on risque beaucoup, à retenir un médecin malgré lui. » Il partit donc de Cazwyn avec Abdoul-Kerym, autre favori de Nadir-Shah, le 16 de djemady 2[e] 1154 (juin 1741), et revint mourir à Dehli. Un an avant de mourir, il avait consacré sa bibliothèque à l'usage du public; le garde était obligé de communiquer les livres à tous ceux qui se présentaient. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a composés, on distingue le *Djénia Al-Djervami* (ou Recueil des recueils), espèce d'encyclopédie médicale « dans laquelle, suivant Abdoul-« Kérym, on trouverait l'art de guérir dans « toute son intégrité, quand même les autres « traités seraient anéantis. »

Jones, *Histoire de Nadir-Shah.* — Abdoul-Kérym.

ALAYMO (*Marc-Antoine*). *Voy.* **ALAÏMO.**

ALBA (duc D'). *Voy.* ALBE.

*__ALBA__ (*Jacques*), rabbin italien, natif du Montferrat, vivait à Florence vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Ses discours et commentaires sur le Pentateuque, sous le titre de *Toldoth Jaacob* (Générations de Jacob), ont été imprimés à Venise (Ja. de Gara) en l'an du monde 5369 (1609 de J.-C.), in-4°.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.* — Wolf, *Biblioth. hebr.*

⁎**ALBACH** (*Joseph-Stanislas*), savant hongrois, né à Presbourg le 2 février 1795. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-François d'Assise, et fut attaché comme prédicateur à l'église des Franciscains à Pesth. Mais une santé délicate lui a fait résigner ses fonctions, et depuis lors il se livre, dans la retraite, à la culture des lettres et sciences, et particulièrement à l'étude de la botanique. Outre quelques ouvrages de dévotion, on a de lui : une *Géographie de la Hongrie* (en allemand); Pesth, 1834, in-8°; — et une *Géographie générale, physico-mathématique et politique*, ibid., 1834.

Oesterreichisches Biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

*__ALBACINI__ (*Carlo*), sculpteur romain, vivait vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. En 1780, il exécuta deux monuments pour Catherine II, impératrice de Russie, et eut la réputation d'un des plus habiles restaurateurs d'antiques.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ALBAN (*saint*), premier martyr de la religion chrétienne dans la Grande-Bretagne, naquit à Vérulam, comté de Hertford, dans le troisième siècle, et fut décapité vers 285 de J.-C. S'étant converti à la religion chrétienne, il alla à Rome, suivant l'usage de la jeunesse bretonne d'alors, et servit sept ans dans les armées de l'empereur Dioclétien. Bède et d'autres martyrologues rapportent les miracles qu'il opéra, même de son vivant : ils disent qu'en allant au supplice, Alban trouva sur sa route un ruisseau qui s'ouvrit de lui-même pour le laisser passer, avec mille autres personnes; et comme il se sentit pressé d'une soif brûlante, une source jaillit de terre pour venir l'abreuver. Le bourreau, au moment où il lui tranchait la tête, sentit ses yeux s'échapper de leur orbite, et devint tout à coup aveugle. Ce supplice eut lieu près de la ville de Vérulam, où le roi Offa fonda, vers l'an 670, un monastère. L'Église célèbre, le 22 juin, la fête commémorative de ce saint.

Bède, *Hist. eccles. Ang.* — *Acta Sanctorum.* — *Biographical dictionary.*

*__ALBAND__ (*Denis* et *George* D'), l'un secrétaire perpétuel de la Société royale d'agriculture de Saint-Gaudens, l'autre adjoint au secrétariat de la même Société, sont connus par leur invention pour le défrichement des landes et le moyen de fertiliser les terres usées. Le 1[er] avril 1773, ils firent, en présence des officiers municipaux et des habitants de la ville de Pau, une expérience publique de leur système, qui eut un plein succès; et, à la fin de la même année, ils firent connaître leur découverte en publiant un volume intitulé *Nouvelle méthode de défricher les landes et les vieilles prairies, à l'usage du Béarn, Navarre, Soule, Bigorre, Guyenne, Comminges et pays circonvoisins;* Pau, Jean Dusos, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALBANE (L') ou **ALBANI** (*François*), célèbre peintre italien, né à Bologne en 1578, mort le 4 octobre 1660. Il se voua aux arts dès l'âge de douze ans. Le Guide, son ami d'enfance, le fit recevoir élève par Denis Calvart, peintre flamand qui habitait l'Italie. Il suivit ensuite le Guide à l'école des Carrache; et Annibal Carrache ayant été appelé à Rome, les deux jeunes rivaux ne tardèrent pas à s'y rendre simultanément (1612). Cependant leur émulation dégénéra en jalousie, au point qu'ils se séparèrent. L'Albane eut aussi pour condisciple le Dominiquin : leur amitié alla jusqu'à leur faire adopter souvent le même style.

Il exécuta à Rome, d'après les cartons du Carrache, plusieurs sujets religieux, surtout à l'église de Saint-Jacques des Espagnols. Il a surpassé les anciens et les modernes par ses études des têtes de femmes, si l'on excepte cependant le Corrége, qui n'a pas moins de grâce.

L'Albane a représenté aussi avec succès des vues champêtres : il y retrace d'une manière parfaite la couleur du feuillage, la limpidité des eaux, la sérénité de l'air. Sa délicieuse villa lui offrait l'avantage d'avoir constamment sous les yeux de beaux sites, et la nature agreste dans toute sa vérité. Il excellait également dans l'art de peindre les monuments d'architecture, dont il savait orner ses tableaux. Il a reproduit souvent les mêmes sujets, tels que *Vénus endormie, Diane au bain, Danaë, Galatée, Europe sur le taureau*. Ses tableaux représentant des sujets sacrés sont chargés d'une foule d'anges, dont les têtes sont charmantes. Il est heureux surtout pour les proportions *demi-nature*. Son dessin est irréprochable, et il règne beaucoup d'harmonie dans l'agencement des figures. On l'a surnommé l'*Anacréon de la peinture*. Le tableau des *quatre Éléments*, qui compte parmi ses chefs-d'œuvre, décèle une imagination éminemment poétique. Ses derniers ouvrages, fruits d'une vieillesse épuisée, ne sont pas estimés à beaucoup près autant que ses premières productions. Les écrits de l'Albane nous ont été conservés en partie : ils sont importants pour la théorie de la peinture. — On trouve une notice détaillée sur l'Albane, et des planches reproduisant ses principaux tableaux, dans l'ouvrage de Landon intitulé *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres*; Paris, 1814, in-4°. [*Enc. des g. du m.*]

Malvasia, *Felsina pittrice*.— Passeri, *Vite de' pittori*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*.

*ALBANESI (*Guido-Antonio*), médecin italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il succéda en 1644 à Sala, dans la chaire de médecine à l'université de Padoue, et passe pour un des meilleurs praticiens de son temps. On a de lui : *Aphorismorum Hippocratis expositio peripatetica*; Padoue, 1649, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBANÈZE, chanteur italien, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1800. Il eut beaucoup de succès à Paris, de 1752 à 1762. Il a composé plusieurs airs et duos qui eurent jadis beaucoup de vogue.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

ALBANI, famille célèbre de Rome, qui, dans le seizième siècle, fut chassée par les Turcs de l'Albanie d'où elle est originaire, et se réfugia en Italie. Là elle se partagea en deux lignes, dont l'une fut reçue dans la noblesse de Bergame, l'autre dans celle d'Urbino. Ces deux branches ont donné à l'Église plusieurs cardinaux, un pape (Clément XI), et ont rendu de nombreux services aux arts et à la littérature. Les cinq *Albani* suivants sont les plus célèbres.

Jean-Jérôme ALBANI, cardinal, né à Bergame le 3 janvier 1504, mort le 23 avril 1591. Il se livra d'abord à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avait connu lorsqu'il était inquisiteur à Bergame, ne fut pas plutôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1570. Albani était veuf, et avait des enfants ; ce fut la crainte qu'il ne se laissât dominer par ce lien qui empêcha le conclave de l'élire pape après la mort de Grégoire XIII. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique, dont les principaux sont : 1° *De immunitate ecclesiarum*; Romæ, 1553, in-fol. — 2° *De cardinalibus et de donatione Constantini*, 1584, in-fol.; — 3° *De potestate Papæ et concilii*; Lyon, 1558; Venise, 1561, in-4°.

Le Mire, *Descript. sæc. XVI*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Pancirol, *De claris legum interpretibus*. — Calvi, *Scena litteraria degli scrittori Bergameschi*. — Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*.

Annibal ALBANI, cardinal camerlingue de l'Église de Rome, évêque de Sabine, etc., frère de Jean-François Albani, naquit à Urbin le 15 août 1682, et mourut vers 1750. On a de lui : *Memorie sopra la città d'Urbino*, Roma, 1724, in-fol.; une édition du *Monologium Græcorum*, en grec et en latin, publiée en 1727, 3 vol. grand in-fol., à Urbin ; une édition du *Pontificale Romanum*; Bruxelles, 1735, 3 vol. in-8°, avec fig. en taille-douce, par Van Horly.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

Alexandre ALBANI, cardinal, né à Urbin le 15 octobre 1692, mort le 11 décembre 1779. Très-versé dans la connaissance de l'antiquité, il aima et protégea les gens de lettres ; il embellit de précieux monuments d'art sa maison de campagne, nommée de son nom *villa Albani*; là il se délassa de ses occupations politiques par des écrits historiques et littéraires assez estimés. Un grand nombre des antiques dont cette maison de campagne est remplie a été décrit par Winkelmann, dans son *Histoire de l'art*. Les Français en avaient enlevé beaucoup de belles statues et d'excellents bas-reliefs.

Strocchi, *De vita Alex. Albani cardinalis*; Rom., 1790, in-8°. — *Elogio di Aless. cardinale Albani*; Forli, 1812, in-4°.

Jean-François ALBANI, cardinal italien, né en 1720, mort en 1809. Il devint, très-jeune encore, évêque d'Ostie et de Velletri, et obtint la pourpre dans sa vingt-septième année. Doué d'une physionomie séduisante, recherché pour son esprit et ses connaissances, il passa sa première jeunesse dans les plaisirs, et négligea beaucoup les affaires de son état. Il continua cependant d'avoir une influence assez considérable, grâce aux jésuites, qui, depuis la bulle *Unigenitus*, se regardaient comme obligés envers sa famille. Membre de la congrégation gouvernementale, et attaché en cette qualité aux affaires étrangères pendant les premiers temps de la révolution française, il se prononça avec vivacité contre les principes qu'elle avait pris à tâche de faire prévaloir, et embrassa le parti de l'Autriche.

Lorsque les Français vinrent occuper Rome, Albani s'éloigna, et son palais fut livré au pillage. Le cardinal se réfugia d'abord à son abbaye de la Grotte, puis à Naples, que l'approche des Français lui fit quitter également. Il se rendit ensuite à Venise, où il contribua à faire élire le pape Pie VII. Peu de temps après, le nouveau pape se rapprocha du système français, et le cardinal Albani mourut à Rome, doyen du sacré collége. Sa faiblesse pour son favori Mariano fut en partie cause qu'Albani, dans deux conclaves, malgré la recommandation de son puissant parti et sa considération personnelle, ne parvint pas à obtenir la tiare. [*Enc. des g. du m.*]

Tipaldo, *Biografia italiana.*

Joseph **ALBANI**, cardinal, neveu du précédent, né à Rome en 1750, mort le 3 décembre 1834. Il fit partie du sacré collége depuis 1801. Comme beaucoup d'autres seigneurs romains, il passa sa jeunesse dans l'oisiveté, préférant la musique à toutes les autres occupations. Il disait lui-même, peut-être pour cacher des plans plus élevés, qu'il avait manqué sa vocation, et qu'il aurait dû se faire compositeur, au lieu d'être prince de l'Église. Étroitement lié au système de sa famille, il s'attacha à l'Autriche contre la France, et ses ennemis l'accusèrent même de complicité dans l'assassinat de Basseville. En 1796 il se trouvait à Vienne pour y suivre les intérêts du saint-siége; mais des lettres adressées au cardinal Cusca, qui furent interceptées et mises sous les yeux du Directoire français, fournirent un prétexte au général en chef de la république française de rompre l'amnistie et d'occuper Rome. Albani perdit les bénéfices considérables qu'il possédait dans l'Italie supérieure, et son palais même fut séquestré. Il séjourna longtemps à Vienne, et revint à Rome en 1814, où il devint d'abord secrétaire des brefs, et puis légat du pape à Bologne. A l'avénement de Pie VIII il devint secrétaire d'État, place qu'il perdit après l'exaltation de Grégoire XVI. Celui-ci cependant le nomma en 1831 commissaire apostolique dans les quatre légations, pour y établir l'ordre et la paix. Il entra à main armée dans les principales villes, et on lui reproche de ne pas avoir empêché des violences que la soldatesque commit sous ses yeux. Bientôt après il se retira des affaires, et mourut à Pesaro à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII.*

***ALBANI** (*Jean Stuart,* duc D'), Écossais au service de la France, mort en 1536, accompagna Louis XII à Gênes, et fut nommé gouverneur du Bourbonnais et de l'Auvergne. Il suivit en Italie François Ier, qui lui donna une armée de dix mille hommes pour aller conquérir le royaume de Naples. A peine était-il arrivé en Toscane, qu'il apprit la funeste nouvelle de la bataille de Pavie et de la prise du roi; il revint en France et y mourut. Ce fut lui qui amena d'Italie Catherine de Médicis, destinée au duc d'Orléans, depuis roi sous le nom de Henri II.

Sismondi, *Histoire des Français.*

***ALBANS** (*Jean de Saint-*), connu aussi sous le nom de *Jean l'Anglois, Joannes Ægidius de Saint-Albans*, médecin et théologien anglais, mort vers 1253. Natif de Saint-Albans, il étudia à Oxford, et devint, en 1198, premier médecin de Philippe II, roi de France. Il enseigna quelque temps la médecine et la philosophie à Paris et à Montpellier. Plus tard, il se fit prêtre, entra en 1228 dans l'ordre de Saint-Dominique, et obtint le doyenné de Saint-Quentin en Picardie. En 1233, on le trouve à Toulouse enseignant la théologie, et en 1235, à Oxford, comme président des écoles des dominicains, qu'il avait introduits en Angleterre. — Pendant qu'il était médecin de Philippe II, il amassa de grandes richesses qu'il employa à l'achat et aux réparations de l'hospice de Saint-Jacques à Paris, succursale de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne, et destiné à loger des pèlerins. Il le donna en 1218 aux dominicains, qui prirent de là le nom de *jacobites* ou *jacobins*. Jean de Saint-Albans a laissé quelques écrits de théologie et de médecine, qui n'ont pas été publiés.

Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*; Paris, 1719, t. I, p. 100. — Astruc, *Mémoire pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier.* — Dufresne, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis,* art. *Jacobitæ.*

***ALBANS** (duchesse *de Saint-*), morte en août 1837, fut d'abord connue sous le nom de Mlle Melion, et figura dans un théâtre de Londres. Elle éblouit, par sa beauté, le banquier Coutts, qui l'épousa et lui laissa en mourant une fortune colossale. Riche et belle encore, elle eut beaucoup de prétendants, et donna sa main à William Aubrey de Vere-Beauclerk, neuvième duc de Saint-Albans. A sa mort, elle légua sa part de la maison de Coutts et Comp., et une fortune de 1,800,000 livres sterling, à la fille cadette de sir Francis Burdett, membre du parlement, mort en 1844, à miss Angela, qui devint ainsi la plus riche héritière de la Grande-Bretagne. Mme de Saint-Albans n'a laissé à son mari qu'une rente annuelle de 10,000 livres sterling. Parmi les nombreux prétendants de miss Angela Burdett, qui est fortement attachée aux rites de l'Église anglicane, on a cité le fils du duc de Norfolk et le prince Louis-Napoléon.

Conversations-Lexicon, édit. 1851.

ALBANY (*Louise-Marie-Caroline* ou *Héloïse*, comtesse D'), née en 1753, morte le 29 janvier 1824. Cousine du dernier prince régnant de Stolberg-Geldern, mort en 1804, elle épousa en 1772 le prétendant d'Angleterre, Charles Stuart, et prit après ce mariage le nom de comtesse d'Albany. Cette union fut stérile et malheureuse. Pour échapper aux tristes effets de la brutalité de son mari, presque toujours plongé dans un dégradant état d'ivresse, elle se réfugia, en 1780, dans un cloître. Après la mort

de son époux, arrivée en 1788, la cour de France lui fit une pension annuelle de 60,000 fr. Elle survécut à la maison Stuart, qui s'éteignit par la mort de son beau-frère le cardinal d'York. Elle mourut à Florence, dans sa soixante-douzième année. Alfieri, à qui elle voua un attachement constant et payé de retour, a transmis à la postérité son nom et ses malheurs dans ses ouvrages, et dans la biographie particulière qu'il lui a consacrée. Ce poëte célèbre reconnaissait lui devoir ses plus belles inspirations. Elle fut la seule femme dont, selon son expression, l'*aurea catena* pouvait assujettir son cœur volage et indomptable. Sans l'amitié de la comtesse d'Albany, il n'aurait, de son propre aveu, rien fait de distingué : *senza laquella non avrei fatto nullo di buono.* La peinture qu'il a faite de sa première entrevue avec son amie respire un sentiment vrai et profond. Entourée d'étrangers, et étrangère elle-même à l'Italie, la jeune et belle comtesse d'Albany était l'objet de l'attention générale; son esprit éminent et ses autres qualités lui conciliaient tous les hommages; et le sombre Alfieri lui-même, captivé par les charmes de la comtesse, s'était entièrement soumis à ses volontés et à sa raison supérieure. Leurs cendres sont réunies dans un tombeau commun dans l'église de la Croix, à Florence, entre Machiavel et Michel-Ange. Amie passionnée des arts, la comtesse d'Albany avait vécu entourée d'un cercle d'artistes dont elle encourageait le talent et protégeait les intérêts. [*Enc. des g. du m.*]

***ALBARET** (. . . . D'), architecte à Paris, est auteur d'un ouvrage intitulé *Différents projets relatifs au climat et à la manière la plus convenable de bâtir dans les pays chauds, et plus particulièrement dans les Indes occidentales*; Paris, 1776, grand in-fol. Cet ouvrage renferme vingt planches gravées par Poulleau. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALBATENIUS ou **ALBATEGNI**, dont le véritable nom est MOHAMMED-BEN-DJAFAR-BEN-SENAN-ABOU-ABDALLAH, astronome arabe, né vers le milieu du neuvième siècle à Baten près de Harran en Mésopotamie (d'où le nom d'*Albatenius*), mort en 929 de J.-C. Il commença ses observations vers l'an 264 de l'hégire (877 de J.-C.), et les continua jusqu'en 918 de J.-C., tantôt à Rakkah sur l'Euphrate, tantôt à Antioche en Syrie. Son principal ouvrage (*Zydge Saby*) a été imprimé en latin, sous le titre *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°, et à Bologne, 1545, in-4°; traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. L'original arabe est à la bibliothèque du Vatican. On y trouve la première notion des tangentes : on voit que les Arabes s'en servaient dans leur gnomonique, et qu'ils avaient des tables qui leur donnaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre. On cite d'Albategni les observations de quatre éclipses et d'un équinoxe qui lui fit trouver la durée de l'année trop courte de deux minutes et demi. Mais sa principale découverte est celle du mouvement de l'apogée du soleil. Ses théories sont celles de Ptolémée et de Théon. Lalande place Albategni au nombre des vingt plus célèbres astronomes qu'il y ait eus. Halley a cru apercevoir une accélération dans le mouvement de la lune, en comparant les observations des Babyloniens et celles d'Albategni avec celles des modernes. Mais cette accélération n'est rien moins que certaine; car sommes-nous assurés de l'exactitude des opérations astronomiques d'Albategni et de celles des Babyloniens? Quels instruments avaient-ils?

Les autres ouvrages (inédits) d'Albategni sont : 1° des *Commentaires sur l'Almageste de Ptolémée*, dont Aboulféda cite deux éditions; — 2° un *Traité d'astronomie et de géographie*, divisé en quinze chapitres : on y trouve les tables chronologiques des rois de Syrie, d'Égypte, de Perse, etc.; les principaux événements historiques, les latitudes et longitudes des principales cités, etc.; un manuscrit de cet ouvrage se conserve à la bibliothèque de l'Escurial, sous le n° 903; — 3° un *Traité sur les avantages de l'astrologie* (biblioth. de l'Escurial, n° 966); — 4° un *Commentaire sur le Makalat de Ptolémée* (bibl. de l'Escur., n° 967). — Albategni, dont l'autorité régna pendant une grande partie du moyen âge, fut surnommé *le Ptolémée arabe*. On lui a attribué beaucoup de découvertes que l'on a depuis reconnu n'être que des emprunts faits aux astronomes grecs. Au reste, il a fallu déjà beaucoup rabattre de cette prétendue science des Arabes, depuis que l'on a mieux étudié l'antiquité.

Genebard, *in Chron.* — Vossius, *De scient. math.* — Lalande, *Astronomie*, I, 120-127. — D'Herbelot, *Bibl. orient.* — Delambre, *Astronomie du moyen âge*, p. 10. — Aboulfaraj, *Hist. Dyn.*, p. 191. — Casiri, *Bib. arab. hisp. esc.*, I, 343. — A. Sédillot, dans le *Dictionnaire de la Conversation.*

ALBE (*Fernando Alvarez de Toledo,* duc D'), fameux capitaine espagnol, né en 1508, mort le 12 janvier 1582. Il descendait d'une ancienne famille castillane qui habitait depuis longtemps *Alva de Tormès,* petit endroit de la province de Salamanque, et s'était illustrée par plusieurs générations de vaillants et habiles guerriers. *Ferdinand de Toledo*, grand-père du duc d'Albe qui nous occupe, avait rendu d'éminents services aux rois Ferdinand le Catholique et Charles Ier, dans la guerre contre les Maures de Grenade et contre les Français; son fils, *Garcias de Toledo*, après avoir commandé les flottes espagnoles dans la Méditerranée, avait trouvé la mort dans un combat livré en 1510 contre les Sarrasins; et Fernando Alvarez n'avait que deux ans quand Garcias laissa veuve Béatrix de Pimentel, fille du comte de Bénévent. Cette perte n'influa pas sur l'éducation du jeune homme, auquel son grand-père consacra dès lors les plus tendres soins, et dont les meilleurs maîtres furent appelés à développer les facultés. Ferdi-

nand de Toledo voulut que dès l'âge le plus tendre son petit-fils fût instruit dans les sciences militaires, ainsi que dans celles qui forment l'économiste et l'homme d'État; et il n'attendit pas que l'âge eût entièrement développé ses forces, pour l'envoyer même à l'école pratique des combats. Ferdinand Alvarez n'avait que seize ans lorsqu'il fit sa première campagne contre la France, sous le connétable de Castille, et assista à la prise de Fontarabie. Dès l'année suivante, son nom fut honorablement cité parmi les jeunes officiers espagnols qui s'étaient distingués à la bataille de Pavie. Cependant Charles-Quint n'avait pas alors une juste idée de la capacité du jeune militaire. Ce ne fut que depuis la mort de son grand-père, arrivée en 1527, que d'Albe commença à donner quelques preuves de ce génie qui lui fit prendre place parmi les premiers capitaines de son siècle. Depuis sa campagne de Hongrie, où il avait suivi Charles-Quint pour combattre Soliman II, d'Albe fut constamment cité avec distinction dans les guerres nombreuses dont, au commencement du seizième siècle, l'Europe était affligée. Le peu d'estime que son roi lui avait témoigné contribua peut-être à développer ses talents. A son retour de l'Afrique, où l'empereur avait enlevé la ville de Tunis au corsaire Chereddin ou Haïraddin-Barbarossa, d'Albe s'arrêta malgré lui devant Marseille, dont le siége, suivant sa prédiction, n'eut aucun résultat. En 1541 il retourna en Afrique, et assista à la vaine tentative que l'armée espagnole, commandée avec autant de bravoure que de talent par l'empereur en personne, fit contre Alger, où les corsaires, humiliés à Tunis, avaient relevé la tête. En 1542, il soutint à Perpignan un siége de six mois contre les Français, et força ces derniers à renoncer à leur entreprise.

A l'âge de trente-cinq ans, le duc d'Albe, mûri par une expérience précoce des affaires et des combats, commença à jouer le grand rôle que lui réservait le règne de Philippe II; Charles-Quint lui-même y contribua. Lorsque ce prince quitta l'Espagne pour s'aboucher avec le pape et passer de l'Italie en Allemagne, la tâche de diriger le jeune Philippe, qui avait été nommé régent du royaume, fut confiée au duc d'Albe, aussi habile dans les affaires du cabinet qu'exercé au métier des armes. Cependant l'empereur, dont l'autorité, méconnue par les princes de l'Empire, sollicitait des mesures rigoureuses, ne fut pas longtemps à s'apercevoir que cette dernière qualité de son général était pour lui la plus précieuse : il appela en conséquence le duc d'Albe en Allemagne, où il le nomma généralissime de toutes les troupes impériales. En cette qualité, le duc prit une part active à la guerre de Smalkalde, que la rivalité des états de l'Empire et les discussions religieuses firent éclater en 1546; et ce fut sous sa direction que l'empereur gagna la bataille de Mühlberg, si fatale aux libertés germaniques, et en particulier à l'électeur de Saxe Jean-Frédéric, qui fut fait prisonnier dans cette fameuse journée. Le conseil de guerre auquel Charles-Quint remit la décision du sort de ce prince fut présidé par le duc : c'était lui demander l'arrêt de mort. Si cet arrêt ne fut pas exécuté, la faute n'en était point au duc.

Ayant suivi l'empereur à Wittenberg, d'Albe proposa d'ouvrir la tombe de Luther, et de faire brûler le corps de cet hérésiarque. Mais Charles-Quint ne partageait pas les idées fanatiques de son général : « Je fais, lui dit-il, la guerre aux vivants; laissons en paix les morts! » Généreux après la victoire, Charles avait aussi pardonné au landgrave de Hesse, Philippe le Magnanime, l'appui qu'il avait prêté à l'électeur, son ami; et si, malgré ce pardon, d'Albe put le soir même arrêter ce prince trompé, qui était au nombre des convives du duc, c'est que le farouche guerrier avait probablement reproché à l'empereur la clémence dont il aimait quelquefois à faire usage, et appelé sur ce captif toute sa sévérité. Soit pénétration de sa part, soit jalousie, d'Albe avait aussi engagé son maître à se tenir en garde contre l'ambitieux Maurice, dont la trahison l'avait si bien secondé à la bataille de Mühlberg, et qui pourrait bien, pensait-il, en faire un second essai contre l'empereur lui-même. Ce monarque, cette fois, aurait dû suivre un conseil dont la journée d'Inspruck ne tarda pas à lui montrer la sagesse. Au moment de cette journée, le duc d'Albe était retourné en Espagne auprès de son royal élève, et il accompagna celui-ci dans un voyage qu'il fit en Italie et en Allemagne. Charles-Quint, malade et défait, signa malgré lui, en 1552, la convention de Passau, et se rendit ensuite dans les Pays-Bas pour se venger sur la France des humiliations que les princes de l'Empire lui avaient fait subir.

Henri II, roi de France, avait profité des embarras de son rival pour détacher du saint-empire les évêchés de Metz, Toul et Verdun. Charles ne pouvait consentir à lui laisser la première de ces villes, forteresse du premier rang et l'un des boulevards de l'Allemagne. Plusieurs fois il avait envoyé au duc d'Albe l'ordre de le rejoindre; mais celui-ci avait trouvé des prétextes pour ne point obéir à un monarque qu'il voyait sur son déclin, et auquel il préférait la fortune naissante de Philippe. Au moment d'assiéger Metz, Charles l'appela de nouveau, et cette fois le général obéit. Mais, pourvu de provisions de toute espèce et défendu par le duc François de Guise, Metz fut vainement assiégé; et tous les efforts des troupes espagnoles, animées par la présence de leur roi et d'un général en qui elles avaient pleine confiance, n'amenèrent aucun résultat. Charles-Quint, levant le siége, retourna dans les Pays-Bas, et le ministre-duc se hâta de rejoindre le régent, au profit duquel Charles abdiqua la couronne en 1556.

Philippe II, le plus puissant monarque de cette époque, continua au duc d'Albe la confiance qu'il lui avait depuis longtemps accordée : celui-ci le

paya de retour par une soumission aveugle.

Au moment de l'abdication de Charles-Quint, d'Albe faisait la guerre en Italie contre le pape Paul IV, qui, pour établir son neveu, avait provoqué une rupture entre la France et l'Espagne. Après avoir repoussé les troupes pontificales et menacé Rome, il se retourna pour arrêter la marche du prince François de Guise, qui se précipitait sur lui avec son impétuosité ordinaire. Il n'accepta pas la bataille que Guise lui offrit, mais déconcerta et affaiblit ce capitaine en le tenant en échec, et en déjouant par de savantes manœuvres toutes ses tentatives. Bientôt François de Guise retourna en France, menacée alors par une armée formidable que Philippe dirigeait sur Paris, et qui remporta en 1557 la victoire de Saint-Quentin. D'Albe, qui par des scrupules religieux se reprochait la guerre faite au saint-père, s'empressa alors d'accepter la paix offerte par Paul IV : il lui rendit tout ce qu'il lui avait enlevé, et courut à Rome demander pardon à genoux au pontife d'avoir tiré l'épée contre lui. Mais la bataille de Saint-Quentin, fatale pour la France si les Espagnols avaient su en profiter, n'avait guère amené de résultats; et Philippe, inhabile à commander les armées, penchait pour la paix. Elle fut signée à Câteau-Cambrésis le 3 avril 1559, et rendit à la France les conquêtes faites par les Espagnols en Picardie. Élisabeth de France, fille de Henri II, fut promise au roi d'Espagne, arrivé alors à l'apogée de sa puissance; et celui-ci envoya à son généralissime l'ordre d'aller à Paris conclure ce mariage. Le duc d'Albe jouissait d'une haute réputation; et, malgré les maux dont il avait frappé la France, son talent militaire, son influence, sa gloire lui valurent le plus brillant accueil. Il fut comblé d'honneurs à la cour; et les seigneurs français, en l'environnant d'hommages, ne firent qu'imiter en cela l'exemple de Henri II, leur maître. Après cette mission, d'Albe retourna en Espagne, où il dirigea les affaires jusqu'à l'insurrection des Pays-Bas.

Ici commence pour le duc d'Albe une nouvelle période, celle qui dut mettre le sceau au triste renom que sa cruauté lui avait déjà acquis.

Les Flamands étaient contrariés dans le développement de leur commerce et de leur industrie autant que dans leurs croyances religieuses; ils étaient menacés surtout de perdre l'espèce d'indépendance et les priviléges dont ils avaient longtemps joui. Ils se soulevèrent, et la noblesse forma une ligue à laquelle le propos d'un courtisan fit donner le nom de *ligue des Gueux*. Cependant cette ligue ayant bientôt été dissoute, la pacification des Pays-Bas parut facile. Marguerite de Parme, gouvernante de ces provinces, conseilla, pour obtenir le résultat désiré, des mesures de conciliation. Mais Philippe préféra à ces sages conseils les avis sanguinaires du duc d'Albe, plus conformes à ses propres penchants. Non-seulement la guerre fut résolue, mais le duc fut lui-même chargé de la conduire; et cette nomination, en déclarant que l'épée et le sang décideraient la question, ôta tout espoir aux Flamands, et ne leur laissa que le choix entre la soumission et l'échafaud.

Le duc d'Albe réunissait en lui deux qualités qui devaient le rendre également odieux et redoutable aux insurgés : le dévouement le plus servile à la volonté absolue de son maître, et une haine superstitieuse de toutes les hérésies. Aussi la seule nouvelle de son approche engagea-t-elle des milliers de négociants et de manufacturiers, attachés aux franchises du pays ou aux croyances nouvellement répandues, à quitter les Pays-Bas pour chercher ailleurs un asile. D'Albe arriva enfin au mois d'août 1567 avec une troupe peu nombreuse, mais bien disciplinée; il montra à Marguerite de Parme les pouvoirs illimités qui la dépouillaient de toute influence, au point qu'elle ne put y répondre que par une démission. Les troupes furent réparties dans les principales villes, obligées de pourvoir aux dépenses qu'entraînait la construction de citadelles élevées contre les citoyens. Il institua un tribunal de douze juges, présidé d'abord par lui-même, et ensuite par son favori Jean de Vargas, qui n'avait pas craint de déclarer en public que les Belges ne méritaient qu'une potence, et qui ne perdit aucune occasion pour agir en conséquence. Aussi son tribunal, nommé *conseil d'insurrection*, fut-il flétri par l'histoire du nom de *tribunal de sang*, que ses horribles sentences n'ont que trop bien justifié. Brûler, pendre, décapiter, écarteler, c'était le spectacle de tous les jours. Le 1er juin 1568, il fit exécuter à la fois vingt-deux gentilshommes. Après une longue captivité, les comtes d'Egmont et de Horn, l'honneur de la noblesse néerlandaise, portèrent leur tête sur l'échafaud, et le duc d'Albe, témoin de l'exécution, versa des larmes hypocrites. Le prince d'Orange échappa à la mort par la fuite. L'illustration, la noblesse, la fortune étaient un crime aux yeux du tyran : montrer du talent, c'était un crime de lèse-majesté; le moindre soupçon suffisait pour faire incarcérer les plus paisibles citoyens; et, pour condamner, les preuves n'étaient point jugées indispensables. Des confiscations sans fin enrichirent les soldats, et assurèrent au maître la prompte obéissance de ses satellites. Les populations épouvantées prirent la fuite, et les hommes courageux se pressèrent en foule autour de Guillaume d'Orange, qui leur promit un vengeur.

Cependant le prince Louis de Nassau avait déjà été battu au combat de Jemmingen, et Guillaume ne fut pas plus heureux contre un ennemi si habile et si expérimenté : tous ses efforts se brisèrent contre la tactique et la discipline des Espagnols; abandonné par ceux des Belges que l'attachement aux anciennes croyances aveuglait sur le danger de la patrie commune, il fut forcé à la retraite. Le duc d'Albe fit son entrée triomphale à Bruxelles, et reçut peu après, par un

envoyé du saint-père, un chapeau et une épée bénits, honneur jusque-là réservé aux seuls souverains. Ce fut ainsi que le souverain pontife voulut récompenser l'ardeur apportée par le duc au massacre des hérétiques. Non content de cette distinction, d'Albe se fit élever au milieu de la citadelle d'Anvers une statue d'airain foulant aux pieds deux figures allégoriques représentant l'une la noblesse, l'autre la bourgeoisie des Pays-Bas. On y lisait cette inscription : *Ferdinando Alvarez a Toledo, Albæ duci, Philippi II, Hispaniarum regis, apud Belgas præfecto : quod extincta seditione, rebellibus pulsis, religione procurata, justitia culta, Provinciis pacem firmaverit : regis optimi ministro fidelissimo positum.*

Cependant les Belges ne fléchirent point sous ce joug de fer. Tant qu'on n'avait fait que décimer leur noblesse, brûler les huguenots et abattre des têtes de citoyens, que le général espagnol avait avec une ironie féroce assimilées à des têtes de grenouilles, ils avaient mordu leur frein, en attendant le moment de renverser la tyrannie. Mais quand, pour payer les bourreaux et satisfaire à l'avidité des soldats et de leur chef, ils furent accablés d'impôts; quand, poussant ses exactions au delà de toute mesure, le duc leur demanda le dixième denier de tous les biens meubles et le vingtième de tous les immeubles, en outre du centième qu'ils payaient déjà, ce fier peuple de marchands et d'industriels s'agita de nouveau, et refusa d'obéir. En même temps toutes les boutiques se fermèrent à Bruxelles, les *Gueux* reparurent dans les provinces du nord, et là les villes ouvrirent successivement leurs portes au duc d'Orange qui les dirigeait. Celui-ci venait d'être nommé, à la conférence de Dordrecht, gouverneur de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, et s'était mis en marche vers le Brabant. Albe vint lui opposer une partie de son armée. Sa cause, décriée dans l'Europe entière, triompha néanmoins encore une fois : le duc d'Orange fut repoussé, le Brabant repris, et la ville de Zutphen livrée aux flammes. Ce ne fut pas l'acte le plus féroce que commirent les soldats du vice-roi : à l'envi les uns des autres, ils se portèrent aux plus atroces cruautés. Mais, quoique vainqueur de tous ses ennemis, le duc d'Albe vit s'accroître autour de lui les embarras; et déjà ses exactions écrasantes ne suffisaient plus à ses dépenses. Il ne fut donc point fâché d'être rappelé par son maître, dont ses adversaires travaillaient à lui ôter les bonnes grâces, et dont il craignait que la faveur ne lui échappât. A la fin de 1573 il quitta le théâtre de ses crimes, se vantant d'avoir fait périr, dans l'espace de six ans, par la main du bourreau, dix-huit mille rebelles ou hérétiques. Il remit l'administration de la malheureuse Belgique à don Louis de Requesens y Zuniga, heureusement plus humain que lui.

De retour à Madrid, d'Albe n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'il y reçut : revenir tout couvert de sang, ce n'était point un titre de réprobation aux yeux d'un Philippe II; aussi le roi rendit-il à l'exécuteur de ses hautes œuvres toute sa faveur. Mais ce que la férocité n'avait pu produire, un acte d'insubordination l'amena. Le fils du duc d'Albe ayant séduit une demoiselle d'honneur de la reine, il fut ordonné au jeune homme de l'épouser. Celui-ci ne se borna pas à refuser : du consentement de son père, il se maria avec une de ses parentes; et ce mariage secret irrita le despote. Le vieux duc tomba en disgrâce, et resta exilé pendant deux ans à son château d'Uzéda, jusqu'à ce que le roi eût de nouveau besoin de ses services. Une révolte avait soulevé le Portugal; d'Albe fut chargé de la réprimer : il y avait encore du sang à verser, et le duc n'était pas assez vieux pour en avoir perdu le goût. Il faut ajouter cependant qu'ici encore éclatèrent ses talents militaires, si renommés par toute l'Europe. Trois semaines lui suffirent pour battre et châtier les rebelles, et entrer triomphant à Lisbonne, dont les faubourgs furent impitoyablement pillés; des exactions furent commises dans la ville : d'Albe fut accusé d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et son maître lui en demanda compte. Cette fois le duc, exaspéré sans doute par son long exil, ne montra pas sa soumission habituelle; il répondit, au contraire, avec tant de hauteur, que le roi n'osa plus donner suite à cette affaire. Bientôt après son retour il mourut, âgé de soixante-quatorze ans.

Un historien d'un talent reconnu, M. Ancillon, fait le portrait suivant du duc d'Albe : « Fier avec ses égaux, impérieux, dur, inexorable envers ses inférieurs, il était souple et servile dans ses relations avec son maître; son obéissance flattait d'autant plus l'orgueil de Philippe, qu'il était le seul qui fît plier ce caractère altier et inflexible. Les lois de la justice et de l'humanité, toujours peu de chose aux yeux du duc d'Albe, n'étaient comptées pour rien du moment où elles se trouvaient en opposition avec la volonté de Philippe : se glorifiant d'être l'exécuteur des arrêts sanguinaires de son maître, il mesurait son crédit sur la préférence qu'on lui donnait pour commettre des crimes. » [*Enc. des g. du m.*]

Mariana Cabrera, *Greg. Leti vita di Filippo II.* — Strada, *De bello belgico.* — Jan. Meursius, *Ferd. Albanus, seu de rebus ejus in Belgio per sexennium* (1567-1573) *gestis libri IV;* Lugd. Bat., 1614, in-4°; Amst, 1638, in-fol. — Juan-Antonio de Vera y Figueroa, *Resultas de la vida de D. Fern.-Alv. de Toledo, tercero duque de Alva,* 5 l., 1643, in-4°. — *Vita Ferd. Toletani. ducis Albani;* Salamanque, 1669, in-8°. — J.-V. de Rustaut, *Historia de D. Fern.-Alv. de Toledo, clamado el Grande, duque de Alva;* Madr., 1750, 2 vol. in-8°. — Maximilian Steyer, *Versuch eines Grundrisses der Geschichte der Niederlande unter der Herzogin von Prama und dem Herzog von Alba;* Münch, 1808, in-8°. — *Miroir de la tyrannie des Espagnols, perpétrée aux Pays-Bas par le duc (Fern.-Alv.) d'Albe;* Amst., 1620, in-4°. — la *Vie du duc d'Albe;* Paris, 1698, 2 vol. in-12; et *Sentences et assignations du duc d'Albe dans un conseil de sang;* Amsterdam, 1735, in-8°.

***ALBEDYHLL** (*Gustave*, baron D'), diplomate suédois, mort le 11 août 1819. Il résida longtemps à la cour de Copenhague, d'où il fut rappelé pour une affaire qu'il explique dans ses *Pièces authentiques qui servent à éclaircir la conduite du baron d'Albedyhll dans l'affaire qui se passa à Copenhague au commencement de l'année* 1789. On a encore de lui : *Recueil de mémoires relatifs aux affaires de l'Europe, et particulièrement celles du Nord pendant la dernière partie du dix-huitième siècle;* Stockholm, 1798-1811, 2 vol. in-8°; — *Nouveau mémoire, etc.*; Stockholm, 1798. Sa femme s'est acquis quelque réputation littéraire par son *Gefion*, poëme en quatre chants; Upsal, 1814.

Hermès, année 1823.

***ALBELADORY** (*Aboul-Abbas-Ahmed*), historien arabe, imam de Bagdad, mort en 895 de J.-C. Il vécut à la cour du khalife Almotavakkel, et fut chargé de l'éducation d'un prince de la famille de ce khalife. Albeladory composa le *Titre des conquêtes*, où il traite successivement de la conquête de la Syrie, de l'île de Chypre, de la Mésopotamie, de l'Arménie, de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Espagne, de la Nubie, et des îles de la Méditerranée. Il raconte ensuite comment l'islamisme s'établit en peu de temps en Perse, en Transoxiane, et dans les contrées baignées par l'Indus. Il a soin d'entremêler son récit de détails relatifs à l'état des pays subjugués. Il parle aussi de certaines villes fondées par les musulmans, tels que Koufa, Bassora et Bagdad. M. Reinaud a publié, dans les *Fragments arabes et persans inédits sur l'Inde*, le chapitre qui traite de l'occupation de la vallée de l'Indus par les musulmans.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Introduction, tome I.

***ALBELDA** (*Moïse*), rabbin grec, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle à Saloniki, où il était chef de synagogue. On a de lui des commentaires sur le Pentateuque, imprimés à Venise, 1601 et 1603.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica.* — De Rossi, *Dizion. storico degli autori ebrei.* — Basnage, *Histoire des Juifs.* — Wolf, *Biblioth. hebraica.*

***ALBELIUS** (*Simon*), savant transylvain, né à Cronstadt le 11 mai 1596, mort le 5 sept. 1654. Il fut recteur du gymnase à Cronstadt. On a de lui *Dissert. de iride, halone, virgis, parrheliis et paraselinis*; Wittenberg, 1615; — *J.-A. Comen. Janua linguarum reserata;* Cronstadt, 1635.

Oest. Biograph. Lexicon, Vienne, 1851.

ALBEMARLE. *Voy.* MONK.

ALBEMARLE (*Arnold-Juste de Keppel*, lord D'), général anglais, né dans la Gueldre en 1669, mort en 1718, chambellan de Guillaume III. Il fut nommé en 1702, après la mort de ce roi, commandant de la première compagnie des gardes de la reine Anne; les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit dans les dernières guerres de Louis XIV. Après la bataille de Denain en 1712, il fut obligé de se rendre prisonnier avant que le prince Eugène eût pu le secourir.

Biographia Britannica.

ALBENAS (*Jean-Joseph*, vicomte D'), publiciste français, né à Sommières près de Nîmes en 1760, mort à Paris en 1824, fit comme officier volontaire la guerre de l'indépendance d'Amérique. De retour en France, il occupa, sous le consulat et l'empire, diverses fonctions publiques. On a de lui : 1° *Essai historique et poétique de la gloire et des travaux de Napoléon Ier, depuis le* 18 *brumaire an VIII jusqu'à la paix de Tilsitt;* Paris, 1808, in-8°; — 2° *Dénonciation formelle, spéciale, relative aux maisons de jeu;* Paris, 1814, broch. in-8°; — 3° *Fragments poétiques sur la révolution française*, dédiés au roi; Paris, 1815, broch. in-4°; — 4° *Dissertation sur les indemnités*, etc.; Paris, 1818, broch. in-8°. — Son fils, colonel, a publié les *Éphémérides militaires depuis* 1792 jusqu'en 1815; Paris, 1818-1820, 12 vol. in-8°.

Biographie des Contemporains.

ALBENAS (*Jean Poldo* D'), antiquaire français, né à Nîmes en 1512, mort en 1563. Il étudia le droit, et devint, en 1552, conseiller au présidial de sa ville natale. On a de lui : 1° *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nismes;* Lyon, 1560, in-fol., avec des gravures sur bois; — 2° *Prognosticorum, sive de origine mortis humanæ, de futuro sæculo et de futuræ vitæ contemplatione, libri III.* Cette traduction fut bientôt suivie de celle de l'Histoire des Taborites (en latin), d'Æneas Sylvius.

La Croix du Maine; Du Verdier, *Bibl. franç.* — Albenas, *Discours*, etc.

ALBER (*Érasme*), théologien allemand, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 5 mai 1553. Il étudia à Wittenberg sous Luther, auquel il resta fort attaché. Il prêcha la réforme dans différentes contrées de l'Allemagne, et fut quelque temps prédicateur de Joachim II, électeur de Brandebourg. Son opposition à l'*intérim* de Charles-Quint lui attira des persécutions, et lui fit perdre la place de prédicateur de Magdebourg. Il se retira à Hambourg, et fut nommé surintendant général (évêque protestant) à Neubrandebourg, où il demeura jusqu'à sa mort. Il composa, sous le voile de l'anonyme, plusieurs écrits contre les catholiques, et traduisit en allemand le livre de Barthélemi Albizzi, sous le titre : *Der Barfüsser Mönche Eulenspiegel and Alkoran, mit einer Vorrede Martini Lutheri* (Miroir fantastique et Alcoran des Cordeliers déchaussés, avec une préface de Martin Luther) : ce livre parut d'abord sans lieu ni date, puis à Wittenberg en 1542, in-4°, et à Francfort, 1542, in-8°. Conrad Badius, qui l'attribua à Luther, le traduisit en français, en l'accompagnant de notes; Genève, 1556, 1560; Amsterdam, 1734, avec des gravures de Bern. Picart, 3 vol. in-12. Alber a laissé aussi plusieurs poésies religieuses

et des fables en vers allemands; Francfort, 1579, in-8°. F. D.

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

*ALBER (*Jean-Népomucène*), théologien et philosophe hongrois, né à Ovar le 7 juillet 1753, mort vers 1840. Il fut professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Pesth. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones historiæ eccles.*; Vienne, 1793; — *Institutiones hermeneuticæ*, 1817; — *Institutiones linguæ hebreæ*, 1826.

Oesterreichisches Biogr. Lexicon; Vienne, 1851.

*ALBERGATI (*Antonio*), prélat italien, né à Bologne le 16 septembre 1566, mort à Rome le 4 janvier 1634. En 1609, il fut nommé évêque de Veglia (Naples) par Paul V. Il est auteur de *I tre libri della Guida spirituale;* Bologne, 1628, in-8°. On lui attribue : *Instructio et decreta generalia pro pastoribus civitatis et diœcesis Leodiensis*; Leodii, 1614, in-4°.

Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis.* — Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi.* — Ughelli, *Italia sacra.*

ALBERGATI CAPACELLI (*François*, marquis D'), littérateur italien, né à Bologne le 29 avril 1728, mort le 16 mars 1804. Il employa son temps et sa fortune à la culture de l'art dramatique. Il avait établi dans son palais à Bologne, et dans sa ville, un théâtre où il représentait avec ses amis les meilleures pièces de l'Italie. Il était lié avec Goldoni, Alfieri, Voltaire, Fontenelle, etc.; on l'avait surnommé *le Garrick de l'Italie*. C'est lui qui fit disparaître de la scène italienne l'usage des masques. Veuf d'une première femme qu'il avait répudiée, Albergati épousa à Venise une comédienne, qu'il tua dans un accès de jalousie. Il s'exila de sa patrie en 1785, et revint, quelque temps après, à l'âge de soixante-dix ans, épouser la danseuse Zampieri, qui le rendit le plus malheureux des hommes. — Albergati a laissé plusieurs ouvrages qui ont été réunis en 6 vol. in-8°, et publiés à Bologne en 1784. On y remarque plusieurs pièces de comédie : *il Pregiudizio del falso onore*, le *Prisonnier*, les traductions italiennes de *Phèdre*, de *Sémiramis*, de *Ninus II*, etc., et des *Novelli morali*. Les *Nouvelles morales* ont été publiées à part, en 1783; Paris et Bologne, 2 vol. in-12. F. D.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, v. 179. — Zacchiroli, *Elogio di F.-Albergati Capacelli.* — *Anno teatrale*, an. 3, IV, 104. — *Mémoires* de Goldoni, c. CCCXLVI.

*ALBERGATI (*Fabio*), écrivain politique, natif de Bologne, mort vers 1605. Il fut châtelain de Perugia, et passa une grande partie de sa vie à la cour de François-Maria della Rovere, duc d'Urbin. On frappa en son honneur une médaille en bronze. Ses ouvrages ont pour titre : *Del modo di ridurre alla pace le inimicizie private*; Rome, 1583, in-fol.; — *Del cardinale*, libri III; Bologne, 1589, in-4°; — *la Republica regia;* Bologne, 1627, in-fol.

Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi.* — Dolfi, *Cronologia delle famiglie nobili di Bologna.* — Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*ALBERGATI (*Lucio*), écrivain italien, natif de Bologne, vivait dans la dernière moitié du dixième siècle. Parmi ses ouvrages, restés inédits, on remarque : *De virginitate, libri III;* — *De Ecclesia et religione;* — *De ultimis temporibus et mundi tribulationibus, libri III.*

Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis.* — Ghirardacci, *Historia di Bologna.*

ALBERGATI (*Nicolas*), cardinal italien, né à Bologne en 1375, mort à Sienne le 9 mai 1443. Il entra à vingt ans dans l'ordre des Chartreux, et se fit remarquer par ses doctrines en faveur de la souveraineté absolue du pape. Martin V le nomma évêque de Bologne, puis cardinal de Sainte-Croix de Jérusalem, et l'envoya comme nonce apostolique en France, pour y amener un amendement entre Charles VI et Henri V, roi d'Angleterre. Il fut plusieurs fois chassé de son évêché par les Bolonais, qui le haïssaient, et il dut chercher un refuge à Rome. En 1431, Eugène IV le chargea de présider le concile de Bâle mais Albergati éprouva une vive opposition de la part des membres du concile, qui ne voulaient pas admettre l'omnipotence du pape; et il retourna à Rome sans avoir rempli sa mission. En 143[illegible] il revint à Bâle avec trois cardinaux adjoints qui dirigèrent avec lui la dix-septième session de ce concile. De nouveaux dissentiments éclatèrent, et Albergati obtint en 1437, par une bulle du pape, le transfèrement du concile à Ferrare : ce fut l'occasion d'un nouveau schisme. Les prélats, qui se réunirent à Ferrare le 10 janvier 1438, déclarèrent nul tout ce que feraient ceux qui étaient restés à Bâle. Une peste chassa le concile de Ferrare, et ne décida rien relativement à la réunion définitive de l'Église d'Orient avec celle d'Occident. Albergati fut nommé grand pénitencier, puis trésorier du pape, et mourut quelque temps après, de la gravelle. Benoît XIV le canonisa en 1745. F. D.

Ciaconius. — Platina. — Bossius, c. XXII, *De vir. illust ord. carth.* — Petreius, *in Bibl. cart.* — Auberi, *Hist des card.* — Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi* — Cavallo, *Vita di B. Nicolo Albergati.* — Cardella *Memorie storiche de' cardinali*, III, 44. — Bonaventura Cavalli, *Vita di Nicolo Albergati.* — *Vita Nicolai Albergati, conscripta olim a tribus celeberrimis viris Jacobo Zeno, Poggio Fiorentino et Carolo Sigonio, nunc autem septendecim celebrium scriptorum de eodem testimoniis, in lucem edita per Georgium Garnefelt*; Cologne, 1618, in-4°.

*ALBERGHETTI (*Pierre-François*), médecin et chimiste italien, vivait à Bologne vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui un opuscule intitulé : *Fisiologia chimica de medicamenti cavati dall' intima e secreta virtù di minerali vegetabili et animali*; Roma, Franc. Corbelletti, 1636, in-12.

ALBERGHINO (*Jean*), religieux du tiers ordre de Saint-François, mort en 1644. Il a écrit une chronique de son ordre.

Dictionnaire historique et critique.

ALBERGONI (le P. *Éleuthère*), prédicateur italien, né vers 1560 dans le Milanais, mort en 1636. Provincial et consulteur du saint office, il fut nommé, en 1611, évêque de Monmarani. On a de lui trois volumes de Sermons, un Traité des vertus chrétiennes, une Concordance des Évangiles, et une Explication de la doctrine de Scot; Padoue, 1593, in-4°.

Argelati, tom. I, *Scriptor. Mediolan.*

ALBERGOTTI (*François*), ancien jurisconsulte italien, né à Arezzo vers le commencement du quatorzième siècle, et mort à Florence en 1376. Il eut pour maître le célèbre Balde. On a de lui de longs *Commentaires sur le Digeste et le Code,* qui firent l'admiration des érudits de son siècle. Son intégrité et sa grande érudition lui valurent le titre de *Doctor solidæ veritatis.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALBERGOTTI** (*Ulysse*), d'Arezzo, physicien et astrologue italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il fut chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et commandeur de Saint-Pierre à la maison de Sienne. On a de lui : *Dialogo nel quale si tiene contra l'opinione commune degli astrologi, matematici e filosofi, la luna esser de se luminosa, e non ricevere il lume del sole ;* Viterbo, Girol. Discepolo, 1613, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

⁎**ALBERI** (*Eugène*), littérateur italien, né à Padoue en 1817. Il a publié : *Guerre d'Italia del principe Eugenio di Savoy,* 1839 ; — *Vita di Caterina de Medici*, 1838 ; — *De' cavori di G. Galilei,* 1843.

Oesterreichisches Biogr. Lexicon ; Vienne, 1851.

ALBERIC, ou **ALBERT**, fut chanoine gardien de l'église d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les premiers croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations de témoins oculaires. Cette histoire s'étend depuis 1085 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4° ; ouvrage rare, réimprimé dans les *Gesta Dei per Francos,* 1611, 2 vol. in-fol.

ALBÉRIC, religieux du mont Cassin, devint cardinal, et se distingua vers l'an 1050 par ses écrits contre Bérenger, qui niait la présence réelle de l'eucharistie.

Léon d'Ostie, l. III, *Chron. cass.*, ch. 33. — Platina, *in Nicol. II.* — Sigonius, l. X, *De regno Ital.* — Vossius, lib. II, *De hist. lat.* — Ughelli ; Onuphre ; Auberi.

ALBÉRIC, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né à Beauvais en 1080, mort en 1147 à Verdun. Il rétablit la discipline dans le monastère de Cluny et dans l'abbaye de Vézelay (diocèse d'Autun). Nommé cardinal-évêque d'Ostie, il fut envoyé comme légat en Angleterre, alors troublée par la guerre de David Ier, roi d'Écosse, contre Étienne Ier, roi d'Angleterre, au détriment de sa cousine Mathilde. Albéric tint, le 14 décembre 1138, un concile à Londres pour diverses questions réglementaires. Après une mission infructueuse en Sicile pour faire rentrer dans l'obéissance les habitants de Bari, révoltés contre Roger II, il se rendit en Orient, et convoqua à Antioche, le 30 novembre 1140, un concile qui déposa le patriarche Rodolphe, accusé d'hérésie. Après avoir visité Jérusalem et le saint sépulcre, il retourna à Rome. De là il ne tarda pas à se rendre en France, pour combattre avec saint Bernard et Geoffroi de Chartres les sectaires henriciens, l'hérésiarque Éon de l'Estoile, rétablir dans son siége l'archevêque de Bordeaux banni par son clergé, et concerter avec Louis le Jeune le voyage de la terre sainte.

Guillaume de Tyr, l. XV. — Frizon, *Gall. purpurata.* — Baronius ; Auberi, *Hist. des cardin.*

ALBÉRIC, moine de l'ordre de Cîteaux dans l'abbaye des Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons-sur-Marne, vivait au commencement du treizième siècle. Il a laissé une *Chronique* des événements remarquables arrivés depuis la création du monde jusqu'à l'année 1241 ; Leibniz l'a fait imprimer à Leipzig en 1698, in-4°, dans le tome Ier des *Accessiones historicæ* ; et Mencken l'a publiée dans le tome Ier des *Scriptores rerum germanicarum ;* Leips., 1728, in-fol. La Bibliothèque nationale possède un manuscrit plus complet que celui qui a été édité. Albéric a aussi laissé quelques poésies.

Fabricius, *Biblioth. lat. med. et infimæ ætatis,* t. I. — De Visch, *in Bibl. Cist.*

ALBÉRIC DE ROSATE ou *Roxiati,* de Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savants jurisconsultes du quatorzième siècle, a fait des *Commentaires* sur le sixième livre des *Décrétales.* On lui attribue encore un *Dictionnaire de droit,* un traité *De statutis,* et des *Commentaires sur les Pandectes,* sur *le Code,* et *sur la poésie du Dante.*

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter,* VI, 112-121. — Fischard, *in Vit. juris.* — Léandre Alberti, *Descr. Ital.*

***ALBERIC**, médecin du roi de Bohême et archevêque de Prague, vers 1475. On a de lui des ouvrages de médecine (*Practica medicinæ et regimen pestilentiæ, et regimen sanitatis*), publiés en 1484 à Leipzig, par Marcus Brandt.

Fabricius, *Bibliotheca græca,* vol. XIII.

ALBERIC (*Philippe*), moine italien, né à Mantoue vers 1470, mort à Naples en 1551. Commissaire de la cour de Rome, il fut envoyé par le pape Jules II en France, en Angleterre et en Allemagne, pour combattre la doctrine de Luther. Il a laissé : 1° une *Histoire de l'origine de l'ordre des Serviteurs de la bienheureuse Vierge ;* — 2° une *Vie de saint Philippe de Benisi ;* — 3° un poëme latin *De sacratissimo Christi corpore per Judæam pœnis afflicto ;* Paris, 1507, in-4°. Ce dernier ouvrage est en vers héroïques, et très-rare : il paraît n'avoir été connu ni de Giani (*Annales FF. Servorum B. Mariæ Virginis*, Lucques, 1721, 2 vol. in-fol.), ni de Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*, t. I, p. 286 et 287). Le sujet en est le

prétendu miracle connu sous le nom de *Billettes*, et qui date de l'an 1290.

Muratori, Mazzuchelli, Tiraboschi.

* **ALBERICI** (*Jacques*), religieux de l'ordre des Augustins, mort à Rome en 1610. Son ouvrage, *Catalogo degli illustri scrittori Veneziani*, Bologne, 1605, renferme les vies de Croce, Gabrielli, Zartino, etc.

Biographical Dictionary.

ALBERINI (*Rodiana*), naquit à Parme vers l'an 1530, et se distingua parmi les femmes savantes, par l'élégance de ses *Poésies latines et italiennes*.

Muratori. — Tiraboschi.

ALBÉRON, ou **ADALBÉRON** I[er], prince-évêque de Liége, mort en janvier 1129. Frère du duc Godefroi, chanoine et primicier de Metz, il fut élu évêque de Liége après que le siége eut vaqué environ deux années. La cause de cette longue vacance furent les démêlés de l'Empire et du sacerdoce touchant les investitures. La paix entre ces deux puissances ayant été faite le 23 septembre 1122, l'empereur Henri V vint, l'année suivante, célébrer les fêtes de Pâques à Liége. On traita, pendant son séjour, de l'élection d'un évêque; et Albéron réunit toutes les voix, en considération du duc son frère. Le premier soin de ce prélat fut de purger son diocèse des brigands qui l'infestaient. Leur retraite était la citadelle de Fouquemont. L'empereur, à la prière d'Albéron, la fit raser. On vit ainsi reparaître, sous l'épiscopat d'Albéron, les beaux jours de la paix et de la tranquillité. Sur la fin de l'an 1123, il fonda un monastère de prémontrés sur le mont Cornillon, quelque temps après la fondation de celui de Floreff, appartenant au même ordre. L'an 1124, il mit des chanoines réguliers dans l'église de Saint-Gilles-au-Mont. L'an 1127, Renaud de Martigni, archevêque de Reims, céda les droits de son église sur la seigneurie de Bouillon à notre prélat et à ses successeurs, mais en se réservant à lui-même, et à ceux qui lui succéderaient dans le siége de Reims, les prérogatives de la justice et du service militaire; et en même temps il reçut l'hommage d'Albéron. Les évêques de Liége, par une ancienne coutume, prenaient dans les meubles de chaque chef de famille décédé tout ce qui pouvait le mieux leur convenir. Albéron abolit cette coutume, qui s'appelait le droit de *mainmorte*, parce que, dit une ancienne chronique, *les vilains morts, on leur coupoit la main; et, au lieu de ce droit, on donnoit le meilleur gage.*

Art de vérifier les dates. — Batavia sacra.

ALBÉRON II, prince-évêque de Liége, mort en Italie le 27 mars 1145. Issu de la maison des comtes de Namur, et princier de l'église de Metz, il succéda, l'an 1136, à l'évêque Alexandre, après neuf à dix mois de vacance. En 1140, il eut une guerre très-vive avec le comte de Namur Henri II, le plus hardi et le plus entreprenant de ses voisins. Elle se termina la même année, ou au commencement de la suivante, par un traité de paix où il se fit un allié de son ennemi. Après cela il tourna toutes ses pensées vers le château de Bouillon, dont le recouvrement l'avait occupé dès son entrée dans l'épiscopat. Déjà il avait fait trois voyages à la cour de l'empereur et à celle du pape, pour engager l'une et l'autre puissance à lui faire restituer cette importante place. Mais l'argent que le comte de Bar avait répandu dans ces deux cours rendit les démarches du prélat inutiles. Enfin, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par voie de négociation, il tenta le sort des armes.

En 1141, il fit une ligue avec le comte de Namur; et tous deux, ayant réuni leurs forces, vinrent assiéger le château de Bouillon. La place était regardée comme imprenable. Les assiégeants, après de longs et pénibles efforts, commençaient à désespérer de s'en rendre maîtres, lorsque le prélat proposa de faire venir au camp les reliques de saint Lambert. On les apporta, et au bout d'un mois, dit-on, les assiégés manquant de vivres, et surtout d'eau prirent le parti de se rendre. Les historiens liégeois ont célébré comme un miracle cet événement, dont Nicolas de Liége, écrivain du temps, nous a transmis une ample relation sous le titre de *Triomphe de saint Lambert*. La conduite d'Albéron, si l'on en croit Gilles d'Orval n'était guère capable d'attirer sur son diocèse la bénédiction du ciel. Il se comportait, suivant cet historien, d'une manière tout à fait indigne de son caractère. Ce qui est certain, c'est que sous son épiscopat, la licence du peuple et les désordres du clergé furent à leur comble. Nulle sûreté dans les villes ni dans les campagnes; les vols, les assassinats, les viols, s'y commettaient avec la plus grande impunité. Tout, jusqu'aux saints mystères, était alors vénal dans l'église de Liége. La clôture des chanoines était rompue; l'accès était libre aux femmes dans leur cloître, et leur impudence n'eut plus de bornes. Les Liégeois même s'étaient laissé abuser au point de marier leurs filles aux chanoines, préférablement à d'autres. Mais le ciel suscita un nouveau Phinée dans la personne de Henri de Leyen, prévôt de cette église. Il fit le voyage de Rome, et porta les plaintes de ces désordres au tribunal du saint-siége. Le pape manda l'évêque de Liége, qui se rendit à Rome. On ignore ce qui se passa dans l'audience qu'il eut avec le pape; mais, en s'en retournant, il fut attaqué d'une fièvre violente, et mourut à Otride en Italie.

Batavia sacra.

ALBÉRONI (*Jules*), fameux cardinal-ministre, né aux environs de Plaisance (1) le 31 mai 1664, mort à Rome le 16 juin 1752. Fils d'un jardinier, il cultiva lui-même d'abord la terre. A l'âge de quatorze ans, il apprit à lire, et devint clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. Il

(1) Probablement dans le village de Fiorenzuola.

entra ensuite à l'école des Barnabites, où il déploya beaucoup de capacité, et gagna la protection de Barni, vice-légat de Ravenne, qui, devenu évêque de Plaisance, lui confia l'intendance de sa maison, et le fit entrer dans les ordres. Plus tard, l'abbé Albéroni accompagna le fils de son protecteur à Rome, et c'est là qu'il apprit le français. On raconte qu'il accueillit hospitalièrement vers cette époque le secrétaire du duc de Vendôme, le poëte Campistron, qui venait d'être dépouillé par des bandits de la Romagne, et que cet acte d'humanité fut l'origine de sa fortune. Quoi qu'il en soit, pendant la guerre de la succession d'Espagne, le jeune Albéroni servit d'interprète au gouvernement de Parme, et eut ainsi l'occasion de voir le maréchal duc de Vendôme, qui commandait les Français en Italie. Il gagna bientôt les bonnes grâces de ce maréchal, moins peut-être par ses soupes à l'oignon qu'il savait faire dans la perfection, que par ses traits plaisants et ses saillies heureuses qui ne tarissaient pas, qu'il entremêlait des propos les plus licencieux et des plus basses flagorneries. Son extérieur même était fait pour piquer la curiosité : une stature courte et ronde, une tête énorme, un visage d'une largeur démesurée, un nez camus, des lèvres pincées, lui donnaient au premier aspect quelque chose de grotesque; mais, dès que cette masse déplaisante venait à s'animer, on n'était plus frappé que de la noblesse de son regard, du prestige de son élocution, et du son enchanteur de sa voix. Le même contraste se retrouvait entre ses inclinations naturelles et le rôle étrange auquel l'ambition l'avait conduit : né pour les plaisirs et l'indolence, il s'accoutuma à travailler seize à dix-huit heures par jour, et à ne faire qu'un seul repas d'une frugalité de cénobite.

En 1706, Albéroni accompagna le duc de Vendôme à Paris, où il fut présenté à Louis XIV. On lui offrit la cure d'Anet; mais il la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur qu'à la tête d'une paroisse. Le duc de Vendôme ayant été nommé, en 1711, généralissime des armées de Philippe V, il l'accompagna en Espagne, et lui servit de secrétaire. Peu de temps après, il eut la douleur de voir son bienfaiteur mourir dans ses bras (le 11 juin 1712), et accourut à Paris annoncer cet événement à Louis XIV. L'année suivante, le duc de Parme lui donna le titre de comte, en le nommant son agent consulaire en Espagne.

La princesse des Ursins était alors toute-puissante à la cour de Madrid. *Camarera mayor* de la reine, elle conserva, après la mort de sa bienfaitrice (15 février 1714), tout son ascendant sur l'esprit du petit-fils de Louis XIV. Albéroni eut de fréquentes occasions d'entretenir cette favorite, et réussit sans peine à s'insinuer dans ses bonnes grâces. La voyant embarrassée dans le choix d'une nouvelle reine, il lui proposa un jour Élisabeth Farnèse, fille du dernier duc de Parme et nièce du duc actuel : il la dépeignait artificieusement comme simple, dévote, ignorante du monde dont elle avait vécu séparée, parfaitement propre à remplir les desseins de la princesse. En faisant cette proposition, il comptait à la fois plaire à sa cour et perdre la princesse; car il savait qu'Élisabeth, d'un caractère tout différent de celui qu'il lui avait prêté, ne se laisserait gouverner par personne. La négociation pour le mariage fut secrètement entamée. Les dispenses du pape (car la future reine était proche parente de Gabrielle de Savoie) furent promptement obtenues. Déjà la favorite se plaisait à contempler l'avenir de domination illimitée qui s'ouvrait devant elle, lorsqu'elle reçut des renseignements exacts sur le caractère d'Élisabeth. Aussitôt elle se décida sans hésiter à empêcher le mariage; et, quoique les pouvoirs nécessaires eussent été envoyés pour la célébration, elle dépêcha à Parme un agent chargé de tout arrêter. Mais il n'arriva que le matin du jour de la cérémonie (17 septembre 1714); et, comme on se doutait de sa mission, on ne lui permit d'entrer dans la ville que lorsque la cérémonie fut terminée. La confiance de la princesse ne l'abandonna pas cependant; elle affecta une grande joie, et accompagna Philippe V jusqu'à Alcala pour y attendre l'arrivée de la nouvelle reine. Laissant le roi dans cette ville où elle ne devait plus rentrer, elle s'avança vers Guadalaxara. Mais Albéroni, qui était allé au devant de sa royale maîtresse jusqu'à Pampelune, avait sans doute déjà réglé avec elle le sort de la favorite, et Philippe avait peut-être en secret donné son assentiment aux mesures qu'on allait prendre. A peine fut-elle admise en présence de la reine, que, par l'ordre de celle-ci, on l'arrêta. On la jeta dans une voiture, sans lui donner le temps de changer de costume, et on la conduisit jusqu'à la frontière, sous une escorte de cinquante dragons, au milieu d'un hiver rigoureux. A Saint-Jean de Luz on lui rendit la liberté, avec défense de jamais remettre le pied sur le territoire espagnol.

Albéroni partagea avec la nouvelle reine son influence illimitée sur l'esprit du roi, et le vieux cardinal del Giudice, premier ministre en titre, ne faisait rien sans consulter Albéroni et le P. d'Aubanton, confesseur du roi. C'est de cette époque que datent quelques-unes des réformes financières, dont il est parlé dans les documents donnés à la fin de cet article.

La mort de Louis XIV fit changer toute la politique du cabinet de Madrid. L'âge de Louis XV rendait une régence nécessaire, et Philippe V se crut en droit d'y prétendre. Il n'osa cependant la disputer ouvertement au duc d'Orléans, qui en fut revêtu sans obstacle; mais il ne négligea rien pour lui nuire et pour entraver tous ses actes. La reine, très-ambitieuse, douée d'une rare capacité et d'une dissimulation qui eût été remarquée même en Italie, le soutenait dans ses desseins. Son désir ardent était d'assurer un trône à l'infant

don Carlos, son fils (né en 1716). À défaut du trône de France, elle visait du moins à l'une des couronnes ducales de Parme et de Plaisance, ou de Toscane : dans l'un et l'autre de ces États, les princes régnants étaient sur le point de mourir sans postérité, et rien ne lui paraissait plus essentiel, pour être en état de s'emparer un jour de leur héritage, que d'entretenir en Italie l'influence espagnole. Son conseiller en tout ceci était naturellement Albéroni, prêtre aux vues audacieuses, et qui ne manquait pour les réaliser ni de talent ni d'énergie : la ruse, la dissimulation, et une profonde connaissance du cœur humain, l'avaient élevé au rang de conseiller indispensable (1). Nous n'entrerons pas dans le dédale inextricable des intrigues auxquelles se livrèrent ces deux Italiens accomplis ; il nous suffira d'en indiquer les principaux résultats. Albéroni eut à peine remplacé à la tête des affaires le premier ministre, le cardinal del Giudice, qu'il commença à manifester ses projets sur l'Italie. On ne pouvait s'attendre à les voir tolérés par l'Autriche. Aussi, dès que Charles VI en eut le moindre soupçon, la mésintelligence se mit-elle entre les cours de Vienne et de Madrid : l'arrestation arbitraire et impolitique du grand inquisiteur Molinez, ambassadeur d'Espagne en Italie, par l'ordre de l'empereur, irrita Philippe à tel point, qu'il se résolut à la guerre, tout en sachant bien qu'une triple alliance venait d'être conclue entre la France, l'Angleterre et la Hollande, pour maintenir le traité d'Utrecht dans son intégrité. Comme l'Espagne allait être seule à soutenir la lutte contre l'Europe entière, Albéroni désapprouva et retarda la guerre jusqu'au moment où il comprit que son opposition ne servirait qu'à lui attirer une disgrâce ; il se mit alors à presser les hostilités. Ce fut le moment où le pape, cédant aux instances de Philippe, le décora du chapeau de cardinal. A cette dignité fut bientôt ajoutée celle de grand d'Espagne, avec l'évêché de Malaga. Le 22 août 1717, une flotte de douze vaisseaux portant neuf mille hommes, sortie de Barcelone, s'empara de l'île de Sardaigne. Cette agression inattendue indigna et alarma l'Europe, autant qu'elle blessa l'empereur. On soupçonna qu'elle n'était que le prélude de tentatives plus graves sur la Sicile et sur Naples. Tel était, en effet, le projet que l'Espagne préparait à réaliser en faisant un grand armement, dont elle cherchait d'ailleurs à envelopper la destination de tout le secret possible.

Cependant l'Angleterre, en sa qualité de garante du traité d'Utrecht, après avoir vainement essayé d'amener l'Espagne à une réconciliation avec l'empereur, équipa une flotte destinée à donner à la première une sévère leçon. L'apparition d'une seconde flotte espagnole de vingt-trois vaisseaux montés par trente mille hommes, qui sortit, en juin 1718, du port de Barcelone pour aller mouiller près du cap Solanto, à environ trois lieues de Palerme, décida la France à agir entièrement de concert avec l'Angleterre et l'Autriche. Cette réunion, à laquelle accéda la Hollande, prit le nom de *quadruple alliance*. Elle prétendait s'en tenir au traité d'Utrecht ; seulement elle offrait à Victor-Amédée la Sardaigne en échange de la Sicile, qui devait revenir à l'empereur. Pour satisfaire Philippe, elle assurait la double succession de Toscane et de Parme à l'infant don Carlos, et promettait une renonciation absolue de l'empereur à la couronne d'Espagne.

Le cardinal refusa de souscrire à ces conditions ; et, sans s'effrayer de l'orage qui s'amassait sur le pays confié à ses soins, il refusa de rappeler les troupes débarquées en Sicile. Palerme et Messine, excepté la citadelle, furent promptement occupées ; et toute l'île était sur le point de passer sous la domination espagnole, quand la flotte anglaise, conduite par l'amiral Byng, parut près des côtes. Dans la bataille de Passaro, qui s'engagea le 10 août 1718, presque toute la flotte espagnole fut prise ou détruite.

Alors Albéroni conçut le plan singulier d'une alliance entre Charles XII, roi de Suède, le czar Pierre, et l'Espagne : les deux premiers devaient prêter leur appui au Prétendant, fils de Jacques II, pour l'aider à remonter sur le trône d'Angleterre, diversion qui aurait mis cette puissance dans la nécessité de s'occuper un peu moins des affaires d'autrui. La mort du héros suédois fit avorter cette conception hardie. Albéroni eut recours alors à d'assez misérables expédients. Il fit ourdir par le prince de Cellamare, l'ambassadeur espagnol en France, une conspiration dans le but d'arrêter le régent, et de proclamer Philippe le tuteur du jeune roi. Mais, découverte à temps, cette conspiration ne produisit qu'une déclaration de guerre de la France contre l'Espagne. (*Voy* CELLAMARE et DUBOIS). Le 8 janvier 1719, Berwick passa les Pyrénées à la tête de trente mille hommes, et entra dans la Biscaye. Philippe et le cardinal se mirent en marche pour s'opposer à ses progrès ; mais, effrayés par la supériorité des forces, ils restèrent à Pampelune, où ils eurent la mortification d'apprendre la prise de Fontarabie, de Saint-Antoine, et de Saint-Sébastien. Berwick se retira ensuite de la Biscaye, repassa les Pyrénées pour les traverser de nouveau du côté de la Catalogne, prit Urgel, et, après une tentative inutile sur Rosas, rentra dans le Roussillon.

Le cardinal, que tant de revers ne découragèrent pas, prépara à Cadix une expédition formidable qu'il disait destinée comme les deux premières contre la Sicile, mais qu'on vit, dès qu'elle fut prête, faire voile, sous les ordres du duc d'Ormond, vers les parages de l'Écosse, où elle devait prêter son appui à Jacques Stuart. Une sorte de fatalité semble s'être attachée à

(1) Albéroni dit un jour au chevalier Marcien : « Si la reine, qui a le diable au corps, trouve un bon général, elle troublera l'Europe. Il lui est facile de gouverner son mari, qui, dès qu'il a dit à voix basse, Je veux être le maître, moi ! finit par obéir, et à qui il ne faut qu'un prie-Dieu et les cuisses d'une femme. » *Mémoires de Duclos* t. II, p. 45.

toutes les tentatives de l'Espagne contre les îles Britanniques. Un orage violent dispersa, à la hauteur du cap Finistère, l'expédition nouvelle. Deux frégates seulement atteignirent leur destination, et le peu de troupes qu'elles débarquèrent sur les côtes de l'Écosse furent bientôt forcées à se rendre. Dans le même temps, une escadre anglaise commettait de grandes dévastations sur les côtes de la Galice. En Sicile, les affaires prenaient une tournure tout aussi défavorable aux projets du ministre. Des troupes autrichiennes y étaient enfin entrées, et avaient forcé les Espagnols à se renfermer dans les places fortifiées. Victor-Amédée venait d'accéder à la quadruple alliance; la Hollande avait suivi son exemple. Ainsi l'Espagne se trouvait seule contre l'Europe, comme le cardinal l'avait bien prévu au début de la guerre. Ces revers firent une profonde impression sur l'esprit de Philippe, qui commença à regarder son ministre d'un œil mécontent. Les alliés n'eurent pas plutôt vu cette disposition, qu'ils mirent tous leurs soins à la fomenter; le caractère si entreprenant et les vues si vastes d'Albéroni le leur rendaient odieux. Des intrigues s'engagèrent alors de toutes parts pour précipiter sa chute. Le cardinal Dubois, ministre du régent de France, gagna à force d'argent la nourrice de la reine, dona Laura, qui devait l'aider à perdre Albéroni dans l'esprit de sa souveraine. On trouva parmi les seigneurs espagnols des hommes disposés à prendre part à ces intrigues. Il se les était presque tous aliénés par sa hauteur, et sa qualité d'étranger les choquait par-dessus tout. On raconte que le duc d'Escalom s'irrita au point de frapper de sa canne Albéroni, en présence du roi malade.

La reine se décida à abandonner le cardinal. Au faîte des grandeurs, sans le moindre soupçon de sa disgrâce, il reçut tout à coup (le 5 décembre 1719) l'ordre de quitter Madrid dans l'espace d'une semaine, et le territoire espagnol dans trois. En ce moment ses fautes parurent oubliées; et plusieurs nobles qui avaient dédaigné de lui faire leur cour pendant sa prospérité vinrent le saluer à son départ. Un officier le rejoignit à Lérida, sur la route de Barcelone, pour examiner ses papiers et en saisir plusieurs. « Albéroni, dit Duclos, partit avec des richesses immenses. Il y avait déjà deux jours qu'il était en marche, lorsqu'on s'aperçut qu'il emportait le testament de Charles II, qui instituait Philippe V héritier de la monarchie. Il fallut user de violence pour l'obliger à rendre ce testament. Il avait sans doute envie de gagner la protection de l'empereur, en lui remettant ce titre précieux. »

Près de Barcelone il fut pillé par des miquelets, et ce ne fut pas sans peine qu'il atteignit Girone à pied, à la faveur d'un déguisement. Il traversa le midi de la France, s'embarqua à Antibes, et aborda à Sestri de Levante avec l'intention de se rendre à la cour papale. Mais un ordre de Clément XI, qui lui défendit de mettre les pieds sur le territoire de l'Église, le décida à s'enfoncer dans les Apennins, où il fut quelque temps comme mort au monde. Sa conduite était cruellement accusée à la cour d'Espagne. On y alla jusqu'à vouloir le faire dégrader et dépouiller de la pourpre; mais il se justifia dans une apologie habile (*Voy.* à la fin de l'article), où Philippe et Élisabeth étaient représentés sous un jour peu favorable. Au bout d'un an, à la mort de Clément XI (le 13 mars 1721), il sortit de sa retraite, et prit place dans le conclave pour concourir à l'élection d'un nouveau pape (Innocent XIII). Pour apaiser la cour d'Espagne, on lui fit ensuite son procès sur quelques accusations frivoles, et on le condamna à une courte réclusion dans un couvent de jésuites. Cette peine une fois subie, on le vit en grande faveur auprès du saint-siége. Les cardinaux Paulucci et Ottoboni furent au nombre de ses amis. Le régent de France et la reine d'Espagne l'assurèrent de leur protection.

Après la mort d'Innocent XIII (le 7 mars 1724), le cardinal Albéroni obtint dix voix dans le conclave. Ce fut à cette occasion que l'on afficha dans Rome cette pasquinade : *Il cielo vuol Orsini; il popolo, Corsini; le donne, Ottoboni; il diavolo, Alberoni.* Le cardinal Orsini fut élu sous le nom de Benoît XIII. Albéroni tomba en disgrâce sous ce nouveau pape, parce qu'il avait refusé, dit-on, d'obtempérer à un ordre de son souverain qui introduisait l'usage des perruques. Il se retira dans sa terre de Castel-Romano, et ne revint à Rome qu'après la mort de Benoît XIII, le 21 février 1730. Le nouveau pape, Clément XII, lui confia diverses négociations, et le nomma, en 1734, légat de Ravenne.

Malgré son grand âge, il n'avait rien perdu de l'activité prodigieuse de son esprit. A peine installé dans sa légation, il fit construire des canaux, fonda des établissements de bienfaisance, réforma la police, et interdit aux bandits l'asile des églises, en se plaisant à dire : *Meno sbirri, piu forche* (Moins de sbires, plus de gibets).

A peu près vers le même temps il se brouilla avec la petite république de Saint-Marin. Voici à quelle occasion : Cette république avait emprisonné quelques scélérats protégés par le cardinal. Celui-ci demanda leur élargissement; mais la république s'y opposa, se fondant sur ses lois et la justice. Dès lors Albéroni ne respira plus que la vengeance. Il obtint d'abord de la cour de Rome le droit de représailles, et fit arrêter d'inoffensifs citoyens de Saint-Marin qui se trouvaient alors dans la Romagne pour leurs affaires. Non content de cette violation du droit des gens, il fit bloquer la république de Saint-Marin, et essaya de la prendre par la famine. En même temps il ne cessa de l'accuser auprès du souverain pontife; il la lui dépeignait comme une autre Genève, ennemie de Dieu et des saints. Voyant que toutes ces raisons n'étaient pas suffisantes pour émouvoir le pape, il corrompit quelques habitants de Saint-Marin, pétitionnaires achetés, qui devaient

demander, au nom de leurs compatriotes, la réunion de leur république aux États de l'Église. Ce fut le coup décisif. La bulle de réunion fut dressée, et l'exécution confiée au cardinal Albéroni, qui, le 24 octobre 1739, entra dans la ville de Saint-Marin à la tête de sept à huit cents soldats. Les citoyens furent convoqués dans l'église du saint, fondateur de la république, et invités, au milieu de l'office divin, à prêter le serment de fidélité au saint-siége. Deux citoyens seulement y consentirent; tous les autres, encouragés par le capitaine Grangi, Joseph Onafri et Giralde Gazi, firent entendre les protestations les plus énergiques. Albéroni, à la sortie de l'église, donna un libre cours à sa colère; il ordonna des incarcérations, et menaça la ville du pillage. Cependant les hommes sages restèrent dans l'église pour délibérer. Il leur parut qu'en cédant conditionnellement à la force, rien ne pouvait porter préjudice à leurs droits réservés; et il fut décidé, afin d'éviter de plus grands malheurs, que l'on céderait à l'empire des circonstances.

Cette résolution servit de prétexte au cardinal pour s'ériger en arbitre absolu. Mais les opprimés firent parvenir leurs plaintes aux pieds du souverain pontife. Clément XII répondit que cette entreprise avait été faite contre ses intentions, et qu'il n'aspirait pas à être le maître, mais seulement le protecteur de la république de Saint-Marin. Pour dissiper tous les soupçons que les cours d'Italie et d'Europe auraient pu concevoir à ce sujet, le pape rendit (le 5 février 1740) aux citoyens de Saint-Marin la forme de gouvernement dont ils avaient joui depuis plusieurs siècles.

Benoît XIV, successeur de Clément XII, disait de son légat, en comparant les anciennes opérations de l'ex-ministre et ses tentatives contre la petite république de Saint-Marin : « Albéroni ressemble à un gourmand qui, après avoir bien dîné, aurait envie d'un morceau de pain bis. Benoît XIV l'éloigna du territoire de la république de Saint-Marin, en le faisant passer de la légation de Romagne à celle de Bologne. Au bout de trois ans, le vieux cardinal se retira des affaires, et vécut à Plaisance, occupé à réparer le séminaire qu'il avait élevé, et qui avait été démoli par les troupes autrichiennes. Il légua à ce séminaire ses biens en Lombardie, estimés à 600,000 ducats, et laissa le reste de sa fortune à son neveu. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, avec la réputation d'un grand politique, et d'un ministre aussi entreprenant et aussi ambitieux que Richelieu, aussi simple et aussi adroit que Mazarin; mais plus inconsidéré, plus chimérique que l'un et l'autre.

Albéroni avait conservé jusqu'à ses derniers jours sa santé et son esprit. Sa conversation était enjouée, vive, spirituelle. Ses récits étaient mêlés d'italien, de français et d'espagnol, suivant les affaires et les personnes qui en étaient l'objet. Quelques maximes de Tacite, qu'il citait en latin, venaient ordinairement à l'appui de ses réflexions. Les campagnes où il avait suivi Vendôme, son ministère en Espagne, et les événements courants, étaient les sujets les plus familiers de ses entretiens. Il n'aimait guère qu'on le contredît ou qu'on lui résistât. Lorsqu'en 1746 le maréchal de Maillebois vint dans le Parmésan pour y livrer bataille, un secrétaire refusa de l'introduire dans l'appartement du maréchal, sous prétexte qu'il était en affaires. « Mon ami, lui répondit le cardinal en ouvrant lui-même la porte, sachez que M. de Vendôme me recevait sur sa chaise percée; » et il entra. — N'est-ce pas à ce cardinal que l'on pourrait appliquer ce mot d'un ancien : *Nihil eo fuit excellentius, vel in vitiis, vel in virtutibus?* — On a publié après la mort d'Albéroni un prétendu *testament politique* (1753) imprimé sous son nom.

Les biographies publiées jusqu'à ce jour ne donnent que des notices proportionnellement trop courtes sur cet éminent personnage, le plus grand ministre de l'Espagne depuis le cardinal Ximénès. La *Vie d'Albéroni*, par J. Rousset, la Haye, 1719, in-12, que l'on cite comme la principale autorité, ne va que jusqu'à la fin de 1718, et les Mémoires du temps (Duclos et Saint-Simon) n'en parlent qu'incidemment. On nous saura donc gré de publier ici les fragments de deux lettres manuscrites (n° 657 de la bibliothèque de l'Arsenal). La première est adressée par Albéroni au cardinal camerlingue Paulucci (1); c'est la fameuse apologie du cardinal-ministre, que nous avons citée plus haut. Elle est suivie d'une seconde apologie, également sous la forme épistolaire, adressée à un marquis génois par un prélat romain. Ce prélat (tout le monde le devine), c'est Albéroni lui-même. Cette dernière pièce, du plus haut intérêt, paraît avoir été jusqu'ici inédite. Peut-être les fragments que nous donnons ici feront-ils naître l'idée de publier *in extenso* ce manuscrit curieux, qui contient aussi la correspondance du duc de Popoli et d'autres agents du cardinal-ministre.

Lettre du cardinal Albéroni au cardinal Paulucci, 20 *mars* 1720.

« L'entreprise de ma justification doit causer encore moins d'étonnement à V. É. qu'à moi, qui, connaissant toute l'innocence de ma conduite, n'ai pas cru pouvoir être attaqué autrement que par les vains discours de gens peu instruits des affaires du monde : j'étais résolu, par cette raison, de ne m'en point embarrasser. Mais V. É., qui vraisemblablement n'a pas ignoré les fausses imputations de mes ennemis auprès de Sa Sainteté, a bien jugé qu'elles m'imposaient la nécessité de me défendre. Autre chose était qu'on parlât de moi indignement partout et dans les gazettes; autre chose est que ces discours si injurieux du public et les relations pleines de calomnies des gazettes soient confirmés par la procé-

(1) Cette lettre au cardinal Paulucci a été imprimée en partie dans Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons.*

dure du saint-père, qui, quoique très-équitable, s'est laissé entraîner à donner contre ma personne un décret dont peut-être il n'y aura pas d'exemple. Mon arrêt qui fut ensuite levé, et les réponses de la sérénissime république de Gênes au pape et à M. le cardinal Imperiali feront suffisamment connaître à Sa Sainteté que mes ennemis ont cru avoir des moyens capables de me perdre, et de m'ôter en même temps et la liberté et l'honneur.

« Dans cet état je témoignerais trop d'insensibilité pour ma réputation, et je donnerais lieu de croire que je ne fais pas cas des résolutions de celui qui présentement est mon seul prince, si je négligeais de lui faire connaître combien je mérite peu la mauvaise opinion que m'attirent les présentes et fâcheuses circonstances. J'ai donc recours à V. É. comme au seul moyen convenable, la suppliant de mettre aux pieds de Sa Sainteté tout ce que je vais exposer.

« La principale et la plus forte accusation que j'ai appris qu'on intente contre moi, consiste en ce qu'abusant de la confiance dont S. M. C. m'honorait, j'ai excité l'incendie d'une guerre si funeste à l'Europe dans le temps que les armes impériales étaient occupées contre les Turcs, et que, non content de l'avoir allumée, j'ai tâché d'en entretenir la continuation au grand préjudice de tout le monde; ouvrage véritablement indigne d'un ecclésiastique et d'un cardinal de la sainte Église. Mais comme cependant, si j'avais cru de l'intérêt du roi de conseiller une telle guerre, les raisons pour la justifier ne m'auraient pas manqué non plus qu'elles ne manqueront point à celui qui l'a entreprise, et dont la piété et le zèle sont universellement connus, je ne rougirais pas de l'avouer, et j'alléguerais tout au plus l'erreur à laquelle nous sommes tous sujets : mais n'ayant point donné ce conseil, et l'ayant au contraire toujours vivement combattu, déchargé du ministère, il me paraît que je suis non-seulement dispensé du rigoureux silence dans lequel je souffrais cette imputation sans me défendre, mais encore obligé de désabuser le public, et de m'en justifier auprès de Sa Sainteté et comme ecclésiastique et comme cardinal.

« Pour en avoir une preuve incontestable, il suffirait de lire le cahier ci-joint, contenant ce qui s'est passé entre un grand de la cour très-digne ministre, et moi, avant que cette guerre fût résolue. On voit d'une part les raisons et les motifs sur lesquels il appuyait le conseil donné au roi d'entreprendre la guerre, et de l'autre les raisons que j'ai alléguées, au contraire, pour faire voir combien elle était ruineuse et hors de raison. Mes raisons parurent si fortes et d'un tel poids à ce ministre, qu'il déclara en être pénétré; et il ne fit point de difficulté de changer volontairement son premier avis auprès de S. M. Ma lettre était depuis tombée par hasard entre les mains du roi : elle nous attira à ce ministre et à moi, de la part de S. M., des reproches qui nous furent faits par le P. d'Aubenton, lorsqu'en me représentant cette lettre il me demanda, de la part du roi, si je la reconnaissais pour être de moi : non-seulement j'en convins, mais pour preuve que je n'étais pas disposé à changer de sentiment sur son contenu, je priai ce père d'en assurer Sa Majesté.

« A la vue d'un tel fait, et au ressouvenir des rigoureuses perquisitions qui me furent faites à ma sortie d'Espagne, V. É. aura la bonté de réfléchir que j'ai grand sujet de me dire à moi-même, avec une admiration pleine de confiance et de reconnaissance, que Dieu prend véritablement soin de mon honneur (la seule chose au monde dont je sois jaloux), particulièrement depuis qu'il m'a laissé les moyens de manifester qu'il n'a point reçu d'atteinte dans des circonstances si extraordinaires.

« Je ne crois pas que V. É., ni qui que ce soit, puisse trouver à redire que je rende ces choses publiques, puisqu'elles ne regardent qu'une défense, et qu'elles ne réfléchissent nullement sur la substance du ministère dont j'ai été chargé. S'il en était autrement, quand je devrais être exposé à la continuation de la calomnie et de la haine du monde entier, elles resteraient ensevelies dans un profond silence, ainsi que le sera tout ce qui a rapport aux affaires secrètes qui le concernent. Les éclaircissements cependant ne seront, quant à présent, confiés qu'à S. S.; son équité me fait espérer qu'elle ne me refusera pas, auprès du sacré collége et de tout l'univers, l'aveu sincère qui en résulte : que je n'ai point causé cette guerre.

« J'ajouterai à ce que je viens de prouver si clairement, qu'outre ce témoignage que je supplierai toujours Leurs Majestés d'avoir la bonté de m'accorder, M. le nonce Aldovrandin lui-même, qui tant de fois vint au Pardo, avant et après ma promotion au cardinalat, me faire des instances afin que le roi ne détournât point par cette guerre les armes de la chrétienté contre le Turc; le même M. Aldovrandin, dis-je, pourra assurer d'avoir vu dès ce temps la feuille en question : je fus contraint de le lui communiquer pour calmer les soupçons contre moi, et lui faire connaître que je ne puis rien de plus que ce que j'aurais déjà fait inutilement. Cela lui fut attesté en ma présence par le père d'Aubenton, qui m'assura de le lui avoir dit aussi plusieurs fois en particulier.

« On m'accuse que j'aie entretenu la guerre : il est facile de croire que si je m'y opposais au commencement, lorsque l'événement en était incertain, je ne pouvais en souhaiter la durée après les malheureux succès que j'avais prédits. Il est bien vrai que le roi ayant voulu la guerre, je me suis comporté en ministre zélé pour bien servir S. M. et lui procurer les avantages qu'elle espérait; mais cela même doit tourner à ma gloire. Je ne laissai pas cependant de conseiller la paix, et S. M. dira, avec cette candeur qui lui est si naturelle, ce que je fis après le départ de milord Stanhope de l'Escurial, où resta le marquis de Nancré, que j'obligeai d'y demeurer huit jours au delà du temps qui lui avait été prescrit. Je crus alors mes vœux exaucés, et je fus confirmé dans cette pensée par le P. d'Aubenton, qui vint me dire qu'ayant eu l'honneur de parler avec S. M. sur la paix, il avait tout lieu de la croire faite et conclue.

« J'omets les respectueuses représentations que je fis à S. M. après la tempête que son escadre essuya à la hauteur du cap Finistère; je parlerai encore moins de mes alarmes lorsque le roi, étant rétabli de sa grande maladie, déclara qu'il voulait faire la campagne. Je rapporterai seulement ce que je dis à S. M. à Pampelune en présence de la reine, le jour qu'il voulut partir pour Fontarabie; en quoi je sortis peut-être des bornes de cette profonde vénération que j'ai toujours eue pour S. M. Mais comme elle connut que c'était par un effet de mon zèle pour son service, et beaucoup plus encore pour la conservation de sa personne royale et de celle de la reine, elle daigna prendre en bonne part la vivacité de mon discours. Je lui dis donc que si je devais être regardé comme l'auteur de la guerre et le perturbateur du repos de l'Europe, et m'attirer en conséquence la haine de tout le monde, c'était un sacrifice que jusqu'à présent je lui avais fait et lui ferais

encore très-volontiers; mais qu'il n'était plus en mon pouvoir de souffrir que S. M. voulût, à la tête d'une poignée de gens, tenter le secours de Fontarabie, assiégé par une puissante armée campée avantageusement; que c'était vouloir se perdre, et s'exposer à la catastrophe la plus terrible dont on eût jamais entendu parler, et faire dire au public, qui m'imputait déjà tant de mal, que mes extravagances ne pouvaient avoir de plus heureux succès; et que l'on ne devait attendre autre chose de la conduite d'un furieux. Leurs MM. savent que j'étais si pénétré de douleur, que mon discours fut accompagné de mes larmes, sans que cela pût être capable de retenir ce grand courage de roi, ni de le détourner de la résolution qu'il avait prise de s'exposer aux dangers les plus évidents. Ils étaient inévitables, si un jour auparavant on n'eût appris que la place s'était rendue.

« S. M. sait encore combien de fois j'ai tâché de la dissuader de l'opinion qu'on lui avait donnée des troupes de France, et de la désabuser de la vaine confiance qu'aussitôt qu'elle serait à leur vue, elles passeraient par compagnies entières à son armée; j'ajoutai qu'elle verrait seulement quelques déserteurs venir prendre les quatre pistoles qu'elle faisait donner; mais qu'à la première amnistie, ils repasseraient tous en France; et que quant aux officiers, elle n'en attirerait qu'un petit nombre, et de ceux même dont M. le duc-régent apprendrait avec plaisir d'être défait.

« Mais passons à présent à l'ordre de m'arrêter, que la république de Gênes a fait exécuter pour satisfaire aux instances du Saint-Père, qui marquait qu'en cela le sacré collége, la religion et toute la république chrétienne étaient intéressés. Je ne puis que je n'en aie encore horreur, et j'avoue à V. É. qu'une telle résolution produisit en moi tout l'effet qu'elle pouvait causer à un homme d'honneur, et qui désire passer pour tel, du moins auprès de ceux dont la probité mérite qu'on recherche les suffrages. Et quelle impression ne devait pas faire un arrêt accompagné de circonstances aussi odieuses, quand je considérais qu'à la face de tout l'univers on me chargeait d'un crime tel qu'on dût y sacrifier les intérêts du pape qui m'a fait cardinal, et ternir l'éclat du sacré collége auquel j'ai été associé?

« Mais laissons les exagérations, et voyons un peu de quelle nature peut jamais être le crime qui méritait un parail traitement. V. É. conviendra qu'il ne peut être moindre que de lèse-majesté, soit humaine ou divine, et que les seules présomptions ne suffisent pas à cet égard, parce que nous n'ignorons point, et tout le monde chrétien en est intruit, que hors de ces cas, et particulièrement dans un pontificat où la justice et la clémence règnent également, il est d'usage de se servir des voies les plus douces. Les histoires, dans tous les siècles, sont remplies de semblables exemples de piété ecclésiastique et de prudente charité.

« Quel sera ce crime dont mes ennemis seront parvenus à me faire croire coupable dans l'esprit équitable de Sa Sainteté? On se sera peut-être revêtu du spécieux prétexte que j'ai usurpé l'autorité épiscopale de l'église de Séville avant que les bulles n'en fussent expédiées, touché les revenus, conféré les canonicats, et exercé des actes de juridiction sur cette église.

« Quant aux revenus, il est vrai que j'en ai joui en partie; mais seulement depuis que, par deux lettres de M. le cardinal Acquaviva, j'ai été assuré que Sa Sainteté y consentait. Ces lettres m'ont été prises avec mes autres papiers. Mais comme S. M., avant mon départ de Madrid, les eut entre ses mains, et me les fit donner par M. le marquis de Tolosa; outre le témoignage de ce marquis et celui du P. d'Aubenton, en présence duquel elles me furent remises, il me restera toujours la ressource d'implorer à cet égard la sincère équité du roi. Pour ce qui concerne les canonicats que j'ai conférés, et les autres abus de la juridiction, il est inutile de m'en justifier, comme de vaines et insuffisantes accusations; et je puis cependant assurer avec vérité qu'après avoir reçu les bulles de l'évêché de Malaga il y a plus de deux ans, on ne trouvera pas que j'aie exercé dans celui-ci la moindre juridiction. Si l'on m'impute de même à crime d'avoir touché quelques revenus de l'église de Taragone, il suffira de savoir, pour ma justification, que le roi eut la bonté de me le permettre par un décret expédié de l'avis du P. d'Aubenton son confesseur, pour pourvoir à mon entretien, me trouvant alors cardinal sans patrimoine ni rentes ecclésiastiques. Ce ne sera pas assurément, ainsi que quelques gens le disent, pour avoir employé à la guerre contre l'empereur les revenus de la croisade, destinés à celle contre les infidèles. De ces revenus ainsi que des autres, le seul trésorier fait l'emploi suivant les besoins les plus pressants, donnant des assignations aux marchands dont il se sert pour les recouvrements, sans aucune distinction de ces différents revenus.

« Par exemple, les dépenses qu'il convient de faire pour les galères, les garnisons des places d'Afrique, la défense de Ceuta, et pour les autres guerres contre les infidèles, qui doivent se faire avec le revenu de la croisade, le trésorier, lorsque le recouvrement n'en est pas fait, se sert du produit de la douane, de la ferme du tabac et autres, afin d'attendre l'échéance des revenus de la croisade, qu'on emploie ensuite indifféremment pour le service de Sa Majesté. Cette frivole accusation disparaît aussitôt qu'on sait que ce pieux monarque dépense pour la défense de la religion beaucoup au delà des revenus de la croisade.

« Sera-ce la correspondance qu'on a tant dit que j'ai eue avec le Turc? V. E. saura sur ce sujet que S. M. C. reçut une lettre du prince Ragoski, qui m'en écrivit aussi une en même temps; il demandait au roi dans deux lettres des secours d'armes et de munitions; et le suppliait de vouloir lui dépêcher un officier avec caractère d'envoyé, ajoutant qu'un tel honneur de la part d'un si grand monarque contribuerait beaucoup à ses avantages et à le faire considérer à la Porte. S. M. ne voulut point entendre parler du premier article : pour le second, elle trouva qu'il n'y avait pas d'inconvénient d'accorder au prince Ragoski ce qu'il demandait. Elle résolut donc de lui envoyer un officier, qui partit en effet, avec ordre cependant de ne traiter ni même de voir les ministres de la Porte, mais de se tenir seulement auprès de ce prince, se bornant à lui rendre, par son caractère d'envoyé, l'honneur qu'il avait désiré, puisque c'était l'unique vue de sa commission. Le P. d'Aubenton fut informé de cette correspondance, et il l'approuva sur ce qu'il s'agissait de protéger un prince catholique.

« Chassé de ses États, j'eus si peu de part à ce traité, qui, suivant les discours de mes ennemis, m'a fait encourir les rigoureuses peines que méritent ceux qui ont correspondance avec les infidèles au préjudice de la religion, que le prince Ragoski se plaignit amèrement de n'avoir reçu d'autres lettres de moi que celle que je lui écrivis en réponse de la sienne, obligé que j'étais par mon ministère d'accompagner

la dépêche de Sa Majesté. La substance de ce fait est que cet officier, après avoir rendu au prince Ragoski les honneurs qu'il avait sollicités, et avoir écrit une seule fois à la cour que les Turcs étaient unanimement portés à la paix, revint en Espagne. Si cela peut être appelé du nom d'intelligence avec le Turc, je le laisse à juger à Votre Excellence, et à tous ceux qui savent en quoi consistent les correspondances entre les grandes cours, et comment elles se cultivent.

« Je ne dirai point qu'on m'a autrefois imputé d'avoir été cause de l'exil de deux eunuques de Soyser et de Vich : convaincus d'être ouvertement attachés aux ennemis du roi, ils furent chassés l'un par le marquis de Lède, et l'autre par la sentence du conseil de Castille, et non par moi.

« Quel sera donc ce crime? Je puis assurer V. É. que je n'ai pas la moindre chose à me reprocher, et que je ne m'imagine point toutes les calomnies que les envieux de ma réputation ont inventées. Je prie V. É. de jeter les yeux sur ce que j'ai fait pour le service du saint-siége et de Sa Sainteté, et de réfléchir ensuite s'il est vraisemblable qu'après en avoir usé ainsi, j'ai voulu par des actions contraires ternir le bien que j'ai procuré, jusqu'au point d'avoir été soupçonné que ma modération, en parlant des affaires de Rome, était l'effet de la crainte de ne pas être archevêque de Séville.

« Mais prenons les choses de plus loin, et que V. É. me permette de lui exposer ce qui, dans d'autres conjonctures, serait regardé comme une honteuse ostentation. A l'arrivée de la reine à Pampelune, je fis voir au P. Bollati, son confesseur, l'écrit de Machanaz, afin que S. M., bien informée par ce père, procurât, aussitôt qu'elle verrait le roi, le retour de M. le cardinal Giudice, alors à Bayonne, et qui ne pouvait entrer en Espagne par rapport à l'affaire de ce Machanaz. Tout le monde sait que j'ai fait connaître à la reine tous ces ennemis du saint-siége qui la fomentèrent, et dans la vue que S. M. fît entendre au roi que cette espèce de gens était nuisible à son service; ils en furent en effet chassés. Il est impossible qu'en représentant cela à Sa Sainteté, elle ne ressente, toute prévenue qu'elle est par les calomnies de mes ennemis, une partie de ce plaisir qu'elle témoigna alors par des démonstrations si marquées.

« Je ne donnai pas une moindre preuve de mon dévouement filial pour S. S., dans le rappel d'Aldobrandin, qui était alors en France à cause des différends qui régnaient entre les cours de Rome et d'Espagne. Je ne parlerai pas de tous les obstacles que j'eus à surmonter pour l'obtenir : je persistai avec fermeté, regardant ce rappel comme le moyen le plus efficace pour conclure entre le pape et le roi un solide accommodement.

« Je marquerai seulement que j'entendais dire et répéter, par les plus intéressés dans cette affaire, ce que l'on disait à Leurs Majestés même, qu'il n'était pas temps de faire une telle démarche, et que le fruit n'avait pas encore sa maturité, d'autant plus que M. Aldobrandin n'était pas muni des pouvoirs nécessaires. Que V. É. daigne considérer combien l'entreprise était difficile, et à quel point j'étais embarrassé de voir suspendre un rappel qui, réussissant heureusement, suffisait pour opérer la réunion des deux cours. Mon zèle cependant ne se ralentit point; et la reine, vaincue par mes vives instances et mes respectueuses supplications, obtint enfin du roi qu'on dépêchât un courrier à Paris pour rappeler M. Aldobrandin, ce qui fut exécuté. Il en résulta un accommodement, et, après avoir aplani les difficultés que ce prélat trouva au commencement, le traité fut conclu par moi et par M. Secondo, en vertu des pouvoirs que nous avions.......

« Pour me laver du reproche d'être auteur de la guerre et perturbateur de la paix, je m'étais contenté que S. S. fût informée de la vérité par le P. d'Aubenton, comme je le supposais; mais, pour me justifier d'avoir abusé de la dignité ecclésiastique au mépris et au préjudice du saint-siége, il faut que je le dise, quoiqu'à la honte de la religion, pour laquelle je serai toujours prêt, autant et plus que qui que ce soit, de me sacrifier tout entier, je ne puis ni ne dois me contenter de me savoir innocent, ni de tout ce que j'ai fait pour le paraître. J'implore donc, par l'entremise de V. É., pour la gloire du saint-père et particulièrement pour celle de Dieu, non pas la clémence de S. S., j'en rougirais dans ce seul cas, mais sa justice; j'implore ensuite celle du monde entier, que je tâcherai de convaincre d'une vérité qui, par ma justification, donnera lieu à S. S. de faire connaître à tout l'univers que si, lorsqu'elle m'a cru coupable, trompée par mes ennemis, elle a su, avec un courage digne d'elle, rejeter les mouvements de son affection paternelle, de même, mon innocence étant avérée, elle sait avec bonté me reconnaître pour tel que je suis.

« J'écris à M. le cardinal Assailli, doyen du sacré collége; je l'informe que j'ai humblement recours à S. S. par le canal de V. É. »

Lettre écrite à M. le marquis N. N., à Gênes, par un prélat de Rome, le 19 juillet 1721.

« ..... Quel homme est le cardinal? voilà votre seconde question. Mais moi, qui n'ai aucun commerce avec lui, que puis-je vous en dire de certain? Tous ceux qui lui ont parlé assurent qu'ils en sont très-contents. Les lettres d'Espagne surtout, qui sont en grand nombre, nous mettent en évidence le portrait du cardinal. Je me dispenserai de transcrire ces louanges, qui, pouvant être l'effet de l'intérêt, de la partialité et de la flatterie, nous doivent être suspectes; et je me contente d'en recueillir sommairement les seuls faits publics et incontestables.

« Toutes ces lettres conviennent que la première démarche du cardinal alors abbé Albéroni en faveur de l'Espagne, fut la négociation où il se conduisit avec autant d'art que d'habileté à la cour de France, et auprès du duc d'Albe, alors ambassadeur d'Espagne à Paris, pour porter le duc de Vendôme à prendre la conduite des armées de cette couronne. Après de très-grandes difficultés, dont le détail serait trop long, la négociation ayant eu un heureux succès, le duc de Vendôme se mit en route, suivi de l'abbé Albéroni; mais à la nouvelle qu'il eut, en approchant de Bayonne, de la défaite des Espagnols sous Saragosse, et sur le faux bruit que le roi Catholique avait été blessé mortellement dans le combat, le duc voulut, dans l'instant même, retourner sur ses pas, pour ne pas être en Espagne inutile spectateur de la confusion des autres et de la sienne propre. Mais l'abbé Albéroni lui représenta alors avec tant d'énergie la honte qui en reviendrait au nom de Son Altesse, lui faisant entendre qu'une conjoncture si épineuse était le digne objet des désirs d'un prince de sa valeur, dont tout l'univers attendait le rétablissement des affaires en Espagne, ou au moins une mort qui répondît à cette digne attente, et non pas une fuite si lâche, qu'elle ferait triompher les jaloux de sa gloire; enfin l'abbé parla avec tant de présence d'esprit (ainsi que le duc de Vendôme le dit maintes fois), que ce prince, sans le consulter davantage, poursuivit son chemin. Le

duc, à peine à Bayonne, fut attaqué de la goutte. Albéroni continua à l'exhorter, en l'obligeant pour ainsi dire, quoique malade, de s'avancer en Espagne, lui répliquant à tout moment que la seule nouvelle de son entrée dans le royaume suffirait pour rendre le courage au peu de troupes qui étaient restées sous leurs drapeaux, et à y rappeler celles qui s'étaient débandées. Le duc pénétra dans le cœur de l'Espagne; et ayant pris le commandement de l'armée, il causa, dans les affaires alors chancelantes de cette monarchie, l'heureuse révolution que nous savons tous.

« Après la mort du duc de Vendôme dans le royaume de Valence, l'abbé Albéroni, qui resta à la cour de Madrid revêtu du caractère d'envoyé de Parme, fut le premier à traiter avec la princesse des Ursins, qui en convient ici, le mariage du roi Catholique avec la princesse de Parme, et eut ensuite le bonheur de le conclure, et si secrètement, que toutes les cours, qui ne pénétrèrent rien de ce traité que lorsqu'il fut entièrement conclu, en témoignèrent beaucoup de surprise.

« Enfin, ayant pris les rênes du ministère, il parut, disent les mêmes lettres, un homme qui n'avait d'autre passion que la gloire de son prince, les avantages des peuples, et le lustre de la nation. Il donna un coup d'œil sur l'état de la monarchie, et trouva en ruines les revenus du roi, le commerce, la marine, les Indes abandonnées depuis trente ans à la rapacité des étrangers, ni troupes, ni armes, ni artillerie, ni argent (n'en venant plus des Indes pendant qu'il en sortait abondamment d'Espagne), le royaume dépourvu de manufactures, et manquant de tout: pardessus cela le trésor royal si épuisé, que (sans parler des temps de calamité du roi Charles II, qui, faute d'argent, ne put aller en campagne dans la belle saison, ni quelquefois sortir de son palais, parce que ses cochers, qui n'étaient pas payés, s'étaient retirés dans les églises, et enfin qui eut un jour bien de la peine à avoir à dîner, chose déplorable de voir dans une telle misère un prince qui enrichit toute l'Europe) le cardinal fut obligé de retirer les carrosses que la défunte reine avait fait faire à Paris, où ils étaient retenus, faute de 33,000 livres qui restaient dues. Si la nouvelle reine voulut pour la première fois aller en campagne, il fallut qu'elle empruntât de l'argent à douze pour cent d'intérêt. Qu'il suffise de dire que personne ne voulait plus fournir à crédit des étoffes pour habiller le roi. Le cardinal couvrit cette honte par le prompt payement... de combien croyez-vous? De 72,000 pistoles dues à Boucher, marchand à Paris.

« A la vue d'*un état si déplorable*, qui aurait épouvanté tout homme de courage, le cardinal Albéroni protesta au roi que si S. M. lui donnait seulement quatre années de paix, il la rendrait le monarque le plus formidable de l'Europe, tant par mer que par terre. En exécution de cette promesse, qui parut alors une pure ostentation, le cardinal ayant considéré que, sans le secours du feu et du fer, il ne pouvait rendre la santé à un corps gangrené, résolut en lui-même d'acheter aux dépens de la haine publique la gloire de son roi, le rétablissement de la monarchie, et l'intérêt de la nation, même malgré elle, s'il était nécessaire dans ce dessein. Il purgea aussitôt l'Espagne d'une infinité de sangsues qui lui tiraient tout le sang, réformant en premier lieu ce nombre considérable de bouches inutiles, appelées gardes du corps : cette troupe était si à charge et avait si peu d'expérience, que, dans un conseil public, le duc de Vendôme déclara au roi qu'il n'en voulait point absolument avec lui en campagne. Il réduisit à quatre seuls trésoriers et deux contrôleurs cette armée insatiable de trésoriers, contrôleurs et tant d'autres gens, par les mains de qui, au lieu de l'opulence qu'on en attendait, il ne venait au roi qu'indigence, chacun usurpant et tirant à soi les revenus publics.

« Le cardinal Albéroni, pour arrêter le cours d'un tel désordre, ouvrit le palais d'Uzéda; il en fit l'archive publique de tous ces papiers pour les affaires courantes, et fit transférer les autres dans la fameuse archive de Simancas. Ce lieu fut affecté aux conseils, aux tribunaux, à la trésorerie générale, au contrôle, etc.; et il fit ordonner, par un décret royal, que tous les tribunaux seraient ouverts pour la commodité publique trois heures le matin et trois heures le soir; et afin que la récompense répondît au travail, il augmenta du double, par une assignation fixe sur les revenus du roi, les appointements de tous les officiers des tribunaux de Madrid, qui, auparavant indépendants, étaient par conséquent trop exposés à la prévarication.

« Le cardinal unit la charité à la justice; et ayant su du P. d'Aubenton que la feue reine avait rassemblé dans un hospice provisionnel quelques pauvres filles abandonnées et errantes par la ville, il s'y rendit promptement avec ce père. Il y en trouva quatre-vingts renfermées comme dans une étable, ou pour mieux dire resserrées dans un lazaret: quinze de ces filles étaient dans un état affreux d'un mal capable d'infecter toutes les autres. Le cardinal, touché de compassion, fit aussitôt transférer à l'hôpital général, et soigner à ses dépens, les infirmes, qui y périrent presque toutes. Ensuite par sa présence, et en partie à ses frais, il rétablit en moins d'un an le palais où logeait le comte de Monterey, qu'il rendit l'une des plus commodes et des plus saines communautés de Madrid, et fit élever sur la porte les armes du roi et de la reine, en marbre. Cette maison s'appelle aujourd'hui le collége royal de la Protection. Ces filles, après avoir été processionnellement à l'église de Notre-Dame d'Atoca, prirent possession de leur nouvelle maison, qu'elles trouvèrent abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour un si grand nombre de personnes; les meubles de l'ancienne ayant été brûlés auparavant par ordre du cardinal, comme infectés.

« Il obtint ensuite en faveur du nouveau collége une pension annuelle de 1,000 pistoles sur une commanderie; première fondation stable de ces pauvres filles, qui, sans la charité du marquis de Santyago, et les soins continuels de D. Laurent Matheu, conseiller du conseil de Castille, auraient plus d'une fois manqué de pain.

« Vous comprenez déjà, marquis, combien d'ennemis a dû se faire le cardinal par ces deux réformes. Ensuite, uniquement attentif à prendre les éclaircissements sur le commerce, les manufactures, la marine, les Indes, les finances, et se servant à cet effet de gens habiles tant pour le militaire et le politique que pour l'économie, il commença par n'avancer que les gens de mérite, remplissant les charges de dignes sujets, en ne les donnant point à la faveur, abus qui prévalait depuis longtemps. Le cardinal fut inflexible sur cet article, même aux insinuations de Leurs MM. Catholiques.

« Tout secrétaire à Madrid (il y en a grand nombre) avait son tribunal dans sa propre maison; il y tenait les actes publics, et les audiences pendant une heure seulement le matin : le reste du temps se passait en divertissements, au grand préjudice des peuples, qui souvent, après un mois de poursuites, ne

pouvaient parvenir à parler une seule fois au secrétaire. Mourait-il ou changeait-il de maison? les actes et papiers si importants étaient transportés publiquement ailleurs, et souvent après que les personnes intéressées en avaient pris ceux qui leur convenaient; en sorte que la monarchie s'est trouvée plusieurs fois privée des titres de la dernière importance.

« Le cardinal, s'attachant sans délai à l'économie, introduisit les manufactures en Espagne. Il fit à cet effet élever, avec une dépense et des travaux immenses, les eaux de la rivière de Hénarès, et établit à Guadalaxara une fabrique royale de draps très-fins, après avoir fait venir en une seule fois de Hollande cinq cents familles qui débarquèrent à Bilbao avec tous leurs meubles, ustensiles et outils nécessaires pour cette fabrique. Lorsque le cardinal sortit d'Espagne, il n'y avait plus que trois de ces familles qui fussent protestantes, de plusieurs qu'elles étaient. Il tira des hôpitaux de Madrid un grand nombre de garçons qui actuellement se sont rendus habiles dans ces arts. Il appela d'Angleterre de bons teinturiers, peuplant ainsi avec ces nouveaux venus la vaste solitude de l'Espagne, et retenant l'argent dans l'intérieur du royaume, pendant qu'auparavant, tout compte fait, l'Espagne, par la vente des laines, ne retirait pas des étrangers le quart de ce qui lui en coûtait en achetant ensuite les draps dont elle avait besoin. Aujourd'hui les troupes du roi sont habillées de draps fabriqués en Espagne, quand, peu d'années auparavant, on les achetait dans d'autres pays.

« Par l'entremise du baron de Riperda, ambassadeur de Hollande à Madrid, homme de qualité, très-ami du cardinal (amitié qui en tout cela part de la conversion du baron à la religion catholique), il introduisit à Madrid des fabriques de linge de table et d'autres toiles d'Hollande, d'où il avait tiré à cette occasion des ouvriers, ayant fait instruire quatre cent religieuses espagnoles dans la manière de filer avec la même perfection qu'en Hollande. Ce fut par son moyen qu'on établit près de Madrid une fabrique de cristaux, dont il fit expédier un ample privilége à D. Jean de Goeniche, homme très-habile, et chargé de plusieurs autres manufactures nouvelles.

« Les religieux de l'Escurial avaient un privilége exclusif de vendre non-seulement dans le continent d'Espagne, mais encore aux Indes, tous les livres sacrés, comme missels, bréviaires, et qu'ils achetaient à Anvers : le cardinal, aussitôt qu'il en fut informé, fit en sorte qu'on établit à l'Escurial un moulin à papier, avec une imprimerie de parfaits caractères en tout genre.

« Il se tourna ensuite à la marine et au commerce, qui sont le soutien et l'aliment de la puissance. Après avoir assemblé dans des conférences réitérées des négociants de toute nation, il résolut de rendre le port de Cadix le plus célèbre de l'Europe, en y ajoutant des magasins, des arsenaux, des fabriques, et toutes les autres choses dont on pouvait avoir besoin. Pour rendre ensuite le commerce plus florissant, il découvrit toutes les fraudes et les détours introduits par les particuliers au préjudice du public. Il fit un nouveau système pour le commerce, avec un changement dans les tarifs également stable et sage. Il mit dans sa perfection le grand projet sur le tabac de la Havane, qui, lorsqu'il sera administré conformément au nouveau plan, apportera, au grand avantage des peuples, une richesse incroyable au roi. Pour entendre ce fait, qui doit être fort agréable à vos négociants et à tous ceux qui sont intéressés avec l'Espagne, il faut savoir que les derniers rois avaient engagé pour 400,000 ducats tout le droit sur le tabac des îles Canaries, avec cette clause expresse que le roi n'y conserverait pas la moindre autorité. Pour lors les Canaries servirent comme d'entrepôt à tout le tabac qui venait de la Havane en contrebande, d'où ensuite on le répandait dans tout le monde. Le cardinal Albéroni voyant que c'était un terrible obstacle à l'exécution de son grand projet, remit le roi en possession de l'ancien droit par le premier remboursement de 400,000 écus au marquis de Majorada, qui en était l'engagiste.

« Toute l'Espagne est aussi informée des dépenses considérables que le cardinal fit aux deux maisons royales d'Aranjuez et de Madrid; en outre de plusieurs augmentations, il fit bâtir un magnifique garde-meuble. Avant cela, les meubles du roi, les tapisseries, jusqu'aux diamants de la couronne, étaient au pouvoir d'une infinité de particuliers qui avaient à ce sujet des gages considérables; et c'était là un amas de sangsues qui épuisaient les plus clairs revenus du roi.

« Il établit à Cadix, immédiatement après, un collége de quatre cents jeunes gentilshommes, pour y apprendre particulièrement la navigation dans toute la perfection de l'art, et pouvoir par la suite commander les vaisseaux du roi sans le secours des étrangers.

« Quels vaisseaux, direz-vous, si l'art de les construire était déjà comme oublié en Espagne, si le peu qu'il y en avait étaient pris à fret des étrangers; et si, pour radouber jusqu'au bois, aux cordages, aux voiles, on tirait tout d'Hollande? Ce fut cependant le cardinal Albéroni qui, résolu de tout faire dans l'intérieur du royaume, outre l'achat de plusieurs vaisseaux de guerre étrangers, et un grand nombre d'autres aussi de guerre pris à fret, outre ceux qu'il avait le dessein de faire construire à la Havane, où furent envoyés pour ce sujet plusieurs ouvriers, entre lesquels il y en avait quelques-uns de vos Genevois, renouvela en Espagne la construction des vaisseaux, ayant fait fabriquer dans la seule première année, au grand étonnement de l'Espagne même, quatorze vaisseaux de ligne, trois en Catalogne et onze en Biscaye. Ceux-ci, dans la dernière guerre avec la France, sur les instances des Anglais et en présence du colonel Stanhope, y furent brûlés, avec une quantité immense de bois déjà ébauché pour la construction de plusieurs autres vaisseaux; illumination bien agréable à l'Anglais. Mais où le cardinal trouva-t-il en Espagne des cordages, des voiles, des bois et des mâts? Tout, par ses soins, en Espagne. Il fit renaître dans la Galice la fabrique des voiles, qui depuis plus de trente ans y était éteinte; il introduisit en Catalogne et dans l'Andalousie celle des cordages, fabrique qui amena ces peuples industrieux à semer quantité de chanvre, dont actuellement ce pays abonde. Les mâts se tirent à présent des montagnes voisines mais inaccessibles des Pyrénées, l'ancien chemin fait autrefois par le célèbre Goeneche pour la commodité du transport ayant été déblayé et réparé; et le cardinal, à son départ d'Espagne, laissa bien huit cents mâts de navire dans le port des Alfaïes, près de Tortose.

« L'Amérique, comme je l'ai dit, était presque devenue une terre nouvellement inconnue à l'Espagne; en sorte que toutes les fois que le roi, pour quelque besoin pressant, voulait y envoyer des ordres ou en avoir des nouvelles, il était obligé de fréter à grands frais quelques vaisseaux marchands. Enfin tout le nouveau monde était la proie arbitraire du commerce des étrangers, qui y trafiquaient impunément en contrebande. Le cardinal Albéroni établit aussi-

tôt huit bâtiments d'avis, avec un tel ordre entre leur départ et leur retour, qu'il a pour ainsi dire fait une poste réglée entre l'Espagne et les Indes occidentales. Ensuite, après s'être plaint plusieurs fois à la cour de France des contraventions des négociants français, il envoya en Amérique quatre gros vaisseaux de guerre pour courir la mer du Sud et empêcher la contrebande : les vaisseaux firent des représailles pour cinq millions de pièces de huit. Vous vous ressouvenez, marquis, comment votre fiscal servait de beau prétexte pour enrichir les anciens gouverneurs; comment ils dépeignaient au roi d'Espagne cette place déserte et dangereuse, de même que si ç'avait été un port de Toulon; comment tout nouveau gouverneur était zélé pour la construction d'un nouvel ouvrage dans cette grande clef de l'Italie, à quoi enfin il dépensait mille écus, pendant qu'il en mettait cent mille sur le compte du roi? Telle était en Amérique la mine de vif-argent, d'ailleurs si nécessaire à l'usage des mines d'or et d'argent. A la faveur de cette mine, tant de gens mangeaient aux dépens du roi, et mangeaient tant, que quelquefois le vif-argent coûtait plus que l'or. Le cardinal Albéroni, voulant déraciner absolument un abus si pernicieux, perfectionna la fameuse et très-abondante mine d'Almeïda, située au pied de la Sierra-Moréna : la regardant comme le plus pernicieux trésor de l'Espagne, il ordonna que le vif-argent qui en proviendrait fût envoyé à l'avenir à l'Amérique pour les mines d'or et d'argent, et qu'on y fermât aussitôt celle qui était d'une si grande dépense, et dans laquelle chaque année il périssait plus de dix mille Indiens, de ceux qu'on y traînait par la force enchaînés pour y travailler ; ce qui faisait que ce nouveau monde se dépeuplait toujours davantage, et que les esprits de ces innocents et infortunés habitants s'aigrissait de plus en plus contre la nation espagnole.

« Mais ce qui causa le plus de surprise à l'Espagne fut de se voir ressusciter tout à coup dans le militaire. Le cardinal, qui avait toujours été en campagne avec le duc de Vendôme, introduisit un arrangement admirable dans les troupes tant infanterie que cavalerie, avec une telle épargne pour le roi en ce qui concerne la solde, les vivres, l'habillement, les munitions, et avec un si bel ordre dans la discipline, qu'il serait trop long d'en rapporter ici le détail étendu que nous en avons d'Espagne.

« Le cardinal trouva de plus l'Espagne si dépourvue d'artillerie, que dans l'importante place de Pampelune il y avait quatorze pièces de canon tant de bronze que de fer, toutes de différents calibres, sans aucunes munitions. Si la porte de l'Espagne était en si mauvais état, jugez, marquis, du reste des autres places. Le cardinal Albéroni, sans perdre de temps ni épargner la dépense, ouvrit tout à coup quatre fonderies royales ; et, de la quantité immense de métal qu'il tira de Hollande, il fit faire pendant trois ans consécutifs tant d'artillerie, que le roi vit par lui-même Pampelune fournie de cent trente pièces de canon toutes de bronze, et d'un grand nombre de mortiers, avec bien d'autres attirails, et des vivres en telle abondance, que huit mille hommes, en cas de siége, auraient pu tenir pendant six mois; toutes les autres places d'Espagne garnies à proportion, indépendamment de la nombreuse artillerie envoyée en Sardaigne et en Sicile.

« Il rétablit en Biscaye les fabriques de fusils et canons de fer, détruites depuis longtemps; il en ouvrit deux autres, l'une à cinq lieues de Madrid, et l'autre à Barcelone, dans lesquelles on travaille actuellement une très-grande quantité de fusils de toute espèce, pour l'achat desquels on envoyait auparavant en France des sommes considérables.

« Par conséquent, me direz-vous, le cardinal fut obligé d'opprimer les peuples par une infinité de nouveaux impôts, afin d'en tirer tant de trésors.

« Ah! mon cher marquis, vous ne savez pas quel grand corps est l'Espagne, quand elle a une tête! Cela veut dire le bon ordre que le cardinal mit dans les finances et dans le commerce, et enfin son économie dans la dépense. Le cardinal, par une telle administration, non-seulement ne fit pas contracter au roi de nouvelles dettes, mais encore, dès le commencement de son ministère, il fit décharger les peuples de quelques droits exorbitants; et, pour rendre agréables les auspices de la nouvelle reine, il fit diminuer les impositions dans les royaumes d'Aragon, Valence et Catalogne, et les droits sur le brésil, charges et autres choses semblables aliénées à la couronne. Par cette administration, non-seulement le cardinal fut en état de subvenir aux dépenses immenses dont nous venons de parler, mais de plus, dans la dernière guerre avec l'Europe, il n'établit pas la moindre imposition nouvelle; au contraire, il en suspendit quelques-unes à Madrid sur les vivres. Par cette administration, le cardinal, dans le temps de la guerre des îles, put faire deux expéditions contre l'Angleterre, et envoyer dans une seule année (qui fut 1719), en Sicile et à Longogne, 700,000 pistoles en plusieurs lettres de change sur Gênes, Livourne et Rome; il put aussi, dans le même temps, enfouir des trésors, en perfectionnant la redoutable citadelle de Barcelone et celle de Pampelune, qui n'avait pas même de chemin couvert, et en fortifiant par de nouveaux ouvrages les places d'Ostalrich, Roses, Girone, Castel-Ciutad, Fontarabie, Saint-Sébastien, avec des garnisons renforcées et bien payées. Par cette administration enfin, il fit cesser les rapines et les vols qui se faisaient au roi. Cette Espagne, peu auparavant si abjecte, que dans le congrès d'Utrecht elle se vit sacrifiée sans pouvoir ouvrir la bouche, dépouillée des États d'Italie et de la Flandre sans être ni entendue ni nommée, et qui, suivant les apparences, se porte présentement au congrès de Cambrai toute parée, comme une victime couronnée de fleurs va au sacrifice (si cependant ce congrès de Cambrai n'a pas le même sort que le Mississipi); cette Espagne qui, après que les Allemands eurent évacué la Catalogne, ne put seule réduire en plusieurs mois de siége la ville de Barcelone, défendue seulement par quatre malheureux abandonnés, en sorte que, pour y parvenir, elle fut contrainte de demander des troupes à la France, sans lesquelles elle ne put aussi recouvrer Majorque quoique évacuée; cette Espagne, oui cette Espagne, dans le court espace du ministère du cardinal Albéroni, qui ne fut que de deux ans (si nous parlons du ministère suspendu), prit tout à coup une autre face, et, non contente des entreprises dont nous venons de parler, elle a pu seule faire des siéges importants en Sardaigne, et recouvrer toute l'île, assembler promptement une armée navale de plus de quatre cents voiles, qui portaient cinquante-cinq mille hommes, entre lesquels il y en avait trente-cinq mille effectifs, tous gens choisis, qui débarquèrent à Palerme avec sept mille chevaux, cent pièces de canon de vingt-quatre, trente autres de moindre calibre, des mortiers, des provisions de bouche et de guerre pour plusieurs mois, vingt mille fusils pour distribuer aux gens du pays, un million de pièces de huit en argent comptant, et enfin s'emparer de vive force de la

citadelle de Messine à la vue de la flotte victorieuse l'Angleterre et l'armée impériale qui, par le voisinage le la Calabre, avait la commodité de rafraîchir à tout moment les assiégés; oui enfin cette Espagne, peu auparavant si faible, si épuisée, vint au point de splendeur de voir à l'Escurial, aux pieds de son roi, es ambassadeurs des deux premières puissances de l'Europe lui demander humblement la paix, et le ier Anglais lui offrir l'importante place de Gibraltar. Combien y a-t-il, marquis, que l'Espagne ne voyait oint de ces miracles? Cependant ils sont les effets lu cardinal Albéroni; et l'Espagne en aurait vu de plus grands encore, si le cardinal y eût demeuré un eu davantage. Il avait l'intention de supprimer entièrement l'imposition appelée *de los milliones*, ardeau, disait-il, insupportable aux peuples.

« Il appela alors d'Italie le père de Castro, jésuite spagnol, parfaitement instruit de l'établissement lu collége des nobles de Parme, à dessein d'en onder avec le temps quatre semblables pour la jeune noblesse en Espagne, où il n'y en avait aucun. Il était léjà sur le point d'introduire en Espagne des fabriques d'étoffes d'or et d'argent, de flanelles, de erges, de bas, etc.; et il y avait pour cet effet arrêté es meilleurs ouvriers en ce genre, tant en Angleterre qu'à Lyon, dans le temps précisément qu'il ortit d'Espagne. Huit jours avant son départ, il avait ait venir de Hollande un fameux ingénieur, dans la ue de rendre (et cela se serait assurément exécuté) e Manzanarès navigable pour le transport des provisions, principalement du charbon et du bois, qui n'est pas moins cher que rare, par la nécessité de le ransporter à Madrid par mulets, de quinze à vingt eues loin.

« Il avait aussi projeté d'ériger deux compagnies, une orientale, l'autre occidentale, pour le commerce e la seule nation espagnole; entreprise peu agréable ux puissances maritimes, qui peu auparavant n'avaient pas vu volontiers celle de Fériol : c'est un ort de Galice situé dans un pays abondant en ouvriers, qui, s'il était perfectionné, serait à l'abri de oute insulte tant de la mer que des ennemis, avantages que n'ont pas les ports du Passage et de Sanogna, où en effet les Français brûlèrent sans aucun isque, comme nous l'avons dit, onze gros vaisseaux eufs, et tout le bois qu'on y avait apporté pour la construction de plusieurs autres. Fériol, de plus, est à portée d'Angleterre et les deux vaisseaux partis de cette côte furent les seuls qui abordèrent heureusement en Écosse. Le cardinal voulant mettre ce port n bon état, quelque chose qu'il en pût coûter, appela à Madrid le marquis de Risbourg, vice-roi de Galice; et, après plusieurs conférences sur ce sujet, il le renvoya avec d'habiles ingénieurs pour entamer l'ouvrage. Il y avait déjà quarante mille écus tout prêts qui y étaient destinés.

« Vous comprenez de là, marquis, la raison pour laquelle le cardinal se faisait des ennemis hors de l'Espagne, surpris du nouveau pied sur lequel, par l'habileté du cardinal, l'Espagne faisait chemin. Il est certain que milord Stanhope, lorsqu'il était à Madrid, voyant de ses propres yeux les progrès de l'Espagne dans le politique, le militaire et l'économie, dit, plein d'admiration : « Si l'Espagne continue « d'aller de ce train, elle se rendra redoutable à tou« tes les autres puissances. »

« Vous vous figurez déjà combien une entreprise de cette sorte devait coûter de soins, de fatigues et de sueurs au cardinal : on ne l'a pas vu prendre le moindre repos, ni perdre un moment : toujours attentif, appliqué, infatigable, il était sans relâche occupé de tout et de si vastes affaires, qu'un homme de guerre disait ordinairement : « J'aimerais mieux vi« vre esclave à Alger, qu'être le cardinal Albéroni à la « cour de Madrid. » Pour moi, je ne puis comprendre qu'un seul homme ait pu porter un si pesant fardeau.

« Mais enfin j'ai su qu'outre la force de son tempérament, il a toujours observé une rare sobriété, un régime excellent dans sa manière de vivre, se contentant le matin d'un simple mets, ou deux tout au plus, sans vin, et sans manger le soir. Mais pourquoi, me direz-vous, un homme d'un si grand mérite, qui a rendu tant de services à l'Espagne, au lieu d'en être récompensé, en est-il persécuté? Quelle politique d'irriter un homme qui ne peut manquer d'être estimé? Et quel honneur l'Espagne fait-elle à son roi, en décriant le cardinal qui a eu toute sa confiance? Quelle peut jamais être la cause d'une si bizarre politique, inconnue absolument à la raison d'État? Que voulez-vous que je sache, marquis, si le cardinal l'ignore lui-même? Interrogé un jour, par un de ses amis, quelle pouvait être la véritable cause de sa disgrâce, puisque les autres accusations publiques s'étaient trouvées manifestement fausses, savez-vous ce qu'il répondit? « Je m'estimerais heu« reux si j'en étais instruit, puisqu'il me suffirait seu« lement de le savoir pour le détruire. » F. H.

ALBERS (*Jean-Abraham*), médecin allemand, né à Brême le 20 mars 1772, mort le 24 mars 1821. Il fit ses études à Gœttingue et à Iéna, visita l'Allemagne et la Grande-Bretagne, et se fit remarquer par ses connaissances variées. En 1801, il partagea avec Jurieu le prix d'honneur proposé par le gouvernement français sur l'origine, la nature et le traitement du croup. Outre un grand nombre d'articles de journaux et de traductions d'ouvrages français, anglais et italiens, on a de lui : 1° *Dissertatio de ascide;* Iéna, 1794, in-4°; — 2° *Un mot aux mères de famille sur le croup* (en allemand); Brême, 1804, in-8°; — 3° *Mémoire sur la claudication spontanée des enfants* (en allemand); Brême, 1817, in-4°; — 4° *Lettres sur les pulsations qui se font sentir dans le bas-ventre* (en allemand); Brême, 1803, in-8°; — 5° *De tracheide infantum, vulgo* CROUP *vocata, Commentatio;* Leipzig, 1815, in-8°; — 6° *Icones ad illustrandam anatomen comparatam;* Leipzig, 1818, in-fol.

Biographical Dictionary.

*__ALBERS__ (*Henri-Philippe*), médecin allemand, né à Hameln en 1768, mort en 1830. Il exerça sa profession à Blumenau et Stolzenau, et fut médecin des eaux de Rehburg. Outre plusieurs mémoires insérés dans le Journal de Hufeland, il a publié un livre *sur les eaux minérales de Rehburg* (en allemand); Hanovre, 1830, in-8°.

Biographical Dictionary.

*__ALBERS__ (*Jean-Frédéric-Hermann*), médecin allemand, né à Dorsten, près de Wesel, le 14 novembre 1805. Il étudia à Bonn, à Munich et à Berlin; en 1831, il fut nommé professeur à la faculté de médecine de Bonn. Il a publié jusqu'à ce jour (en allemand) : *la Pathologie et la thérapie des affections du*

larynx; Leipzig, 1829, in-8°; — *Des ulcérations intestinales;* ibid., 1831, in-8°; — *Du traitement des syphilides;* Bonn, 1832, in-8°; — *Atlas d'anatomie pathologique;* ibid., 1832-46, in-8°; — *Manuel de séméiotique;* Leipz., 1834, in-8°; — *Celsii Medicina;* Cologne, 1835, in-8°; — *Observations anatomico-pathologiques*, 3 vol.; Bonn, 1836-40, in-8°; — *Manuel de pathologie générale,* 2 vol.; Bonn, 1842-44, in-8°; — *Sur l'auscultation, la percussion et la spirométrie;* ibid., 1850, in-8°.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ALBERT ou **ALBRECHT**, nom porté par un grand nombre de princes allemands, tant séculiers que spirituels. Pour prévenir toute confusion, nous les avons rangés par ordre alphabétique de pays, en commençant par les Albert *d'Autriche* et en finissant par les Albert *de Saxe*.

I. *Les Albert d'Autriche.*

ALBERT Ier, duc d'Autriche et empereur, né en 1248, assassiné le 1er mai 1308. Il était fils de Rodolphe de Habsbourg, qui, de simple gentilhomme de Souabe, s'était élevé à la dignité de chef de l'Empire germanique, et, peu de temps avant sa mort, avait essayé de placer la couronne sur la tête de son fils Albert. Mais les électeurs, fatigués de son ascendant, et enhardis par la vieillesse qui commençait à affaiblir son autorité, avaient rejeté ses prières, et ajourné l'élection d'un roi des Romains à un temps indéfini. Rodolphe ayant terminé sa carrière, Albert, qui n'avait hérité de son père que ses qualités belliqueuses, vit se soulever contre lui ses États héréditaires, l'Autriche et la Styrie, qu'il avait déjà gouvernés avec dureté et avarice du vivant de Rodolphe. Il étouffa cette révolte, força les insurgés à venir, nu-pieds et nu-tête, lui livrer les chartes de leurs priviléges, et mit en pièces devant eux ces frêles monuments d'une liberté qu'il voulait détruire. Ce premier triomphe ayant augmenté sa confiance, sans attendre la décision de la diète il s'empara des ornements impériaux. Cette précipitation arrogante, et le spectacle des injustices qu'il venait d'exercer contre ses vassaux, fortifièrent les électeurs dans leur résolution de ne pas lui conférer une autorité dont il était vraisemblable qu'il ferait un mauvais usage. Adolphe de Nassau fut élu.

Albert témoigna d'abord le désir de s'opposer à cette nomination; mais des troubles qui éclatèrent dans ses possessions de Suisse l'obligèrent à ajourner toute tentative de résistance. Il partit de Hanau, où il s'était fixé durant la diète, dans le vain espoir d'influer sur ses délibérations, et se rendit à marches forcées dans l'évêché de Constance, dont l'évêque, Rodolphe de Lauffenburg, était l'âme de la ligue formée contre lui. Il dévasta le territoire de cet évêque, rasa plusieurs places fortes, en réduisit quelques-unes en cendres, et parvint, à force de rigueurs, à étouffer pour le moment cette insurrection. Craignant, au milieu de tant de guerres contre ses propres sujets, d'attirer encore sur lui les forces de l'Empire, Albert reconnut l'élection d'Adolphe, livra les ornements impériaux, et consentit à faire hommage de ses fiefs au nouvel empereur. Une maladie violente, qui le mit au bord de la tombe, et dont il ne guérit que défiguré et privé d'un œil, rendit cette résignation nécessaire; mais il eut bientôt d'autres démêlés avec ses peuples d'Autriche et de Styrie, et surtout avec l'archevêque de Salzbourg, qui, sur le bruit de sa mort, avait fait une invasion dans ses États. Le duc de Bavière ayant paru vouloir embrasser la cause de cet archevêque, Albert conclut avec ce dernier une trêve, que des événements importants transformèrent ensuite en une paix durable.

L'empereur Adolphe, qui régnait depuis six ans, s'était aliéné tous les États de l'Empire et même ceux des électeurs qui avaient concouru avec le plus de zèle à le porter sur le trône. Albert, informé de ce changement dans les esprits, mit tout en œuvre pour se concilier les ennemis de son rival : il adopta dans son administration des mesures plus douces; ses procédés envers ses voisins furent plus équitables. La haine contre Adolphe se fortifia de la comparaison qu'on fit de ce prince avec Albert, devenu subitement souple, affable et modéré. Enfin, le 23 juin 1298, Adolphe fut déposé à la diète de Mayence, et Albert nommé à sa place; mais il fallut que les armes confirmassent la sentence prononcée par la diète. Les deux compétiteurs, après s'être prodigué mutuellement les noms d'usurpateur et de révolté, se rencontrèrent à Gelheim, entre Worms et Spire. Albert avait avec lui les troupes de Souabe et d'Alsace, les forces des électeurs qui l'avaient nommé, et quelques auxiliaires envoyés à son aide par le roi de Hongrie; Adolphe était soutenu par les électeurs de Bavière, de Cologne, et par plusieurs princes d'un rang secondaire. La chance semblait être en sa faveur; mais Albert lui persuada, par de faux rapports, qu'il se retirait abandonné d'une grande portion de son armée. Adolphe accourut, avec sa seule cavalerie, pour couper la retraite à son ennemi. Le fils de Rodolphe, qui avait formé le projet d'éteindre la guerre civile dans le sang de celui dont il avait fait prononcer la déposition, arma une troupe d'élite d'une espèce de poignards d'invention particulière, avec ordre d'en frapper les chevaux, et de n'avoir pour but que de pénétrer jusqu'à l'endroit où se trouvait Adolphe. Ce moyen réussit; la cavalerie de l'empereur fut dispersée; lui-même reçut une blessure à la tête, et son cheval fut tué sous lui. Il s'élança sur un nouveau cheval; et, parcourant les rangs, la tête découverte, il se fraya un passage vers Albert, qui encourageait ses soldats. « Tu vas, « s'écria-t-il en l'apercevant, quitter à la fois la « couronne et la vie. — Le ciel en décidera, « répondit Albert » en lui portant un cou

de lance au visage. Adolphe tomba mourant, et les partisans d'Albert l'achevèrent. Victorieux et tout-puissant, Albert ne voyait plus de barrière entre lui et la dignité qu'il avait si longtemps ambitionnée; les débris du parti d'Adolphe étaient sans force et sans chef.

Albert, pensant que le moment était venu de se montrer magnanime sans danger pour son ambition, se démit de tous les droits que la dernière élection lui donnait à la couronne. Son attente ne fut pas trompée : les électeurs le réélurent. Son couronnement eut lieu à Aix-la-Chapelle le 24 août 1298, et la première diète qu'il réunit se tint à Nuremberg avec une extrême magnificence : les électeurs et le roi de Bohême le servirent à table; son épouse fut reconnue reine des Romains, et il donna à ses fils Rodolphe, Frédéric et Léopold, l'investiture de l'Autriche, de la Carniole et de la Styrie. Boniface VIII occupait alors la chaire de Saint-Pierre : ce pape, l'un de ceux qui poussèrent le plus loin les prétentions du saint-siége, contestait aux électeurs le droit de disposer de la dignité impériale, le pontife suprême de la chrétienneté étant seul, disait-il, le véritable empereur et le légitime roi des Romains. L'élection d'Albert lui parut donc doublement illégale. Il se répandit en invectives contre ce prince, lui reprochant jusqu'à ses infirmités, et représentant sa victoire sur Adolphe comme un assassinat. Albert lui ayant envoyé des ambassadeurs, Boniface les reçut, assis sur un trône, la couronne sur la tête, ceint de l'épée de Constantin, et prit, en leur répondant, le titre de vicaire général de l'Empire. Il adressa ensuite aux électeurs ecclésiastiques une circulaire, dans laquelle il leur ordonnait de sommer Albert de comparaître devant lui pour y demander pardon au saint-siége, et pour subir la pénitence qui lui serait imposée. Il défendait aux États d'Allemagne de le reconnaître, et les déliait de leur serment de fidélité. L'archevêque Gérard de Mayence, qui d'abord avait fait élire Adolphe de Nassau au détriment d'Albert, et qui ensuite avait été le premier moteur de la révolution qui l'avait chassé du trône, se ligua avec le pape. La présomption de cet arrogant prélat était telle, qu'il dit à Albert lui-même : « Je n'ai « besoin que de sonner du cor, pour faire sortir « de terre un autre empereur. » Albert combina ses ressources avec adresse : il s'unit à Philippe le Bel, non moins menacé que lui par le fougueux Boniface, et conclut un mariage entre son fils Rodolphe et Blanche, sœur du roi de France; il s'assura de la neutralité des électeurs de Saxe et de Brandebourg; puis, ayant rassemblé des troupes, il fondit sur l'électorat de Mayence, en prit les principales forteresses, et contraignit l'archevêque non-seulement à renoncer à l'alliance du pape, mais à prendre l'engagement de servir l'empereur dans toutes les guerres qu'il entreprendrait pendant cinq ans. Des succès si rapides effrayèrent Boniface; il entama avec Albert des négociations, dans lesquelles celui-ci montra de nouveau la duplicité de son caractère. Albert rompit ses traités avec Philippe, reconnut que l'empire d'Occident était une concession des papes aux empereurs, et que le droit des électeurs à choisir un roi des Romains était dérivé du saint-siége; il prêta serment de défendre les prérogatives de la cour de Rome contre quiconque les révoquerait en doute, et s'engagea même à faire la guerre aux ennemis du pape, dès que ce dernier l'exigerait.

Boniface, en récompense, déclara Philippe excommunié, déchu de tout droit à la couronne, et donna le royaume de France à Albert. On ne peut savoir jusqu'à quel point celui-ci aurait profité, contre son ancien allié, de cette libéralité pontificale, si Philippe n'avait mis un terme à la violence de Boniface en le faisant arrêter, et traiter dans sa prison avec tant de sévérité, que ce pape, bien que délivré par les Italiens, mourut des suites des violences exercées contre sa personne. Benoît XI, son successeur, ménagea une trêve entre les souverains d'Allemagne et de France; et les difficultés dans lesquelles le despotisme et l'avidité d'Albert le précipitèrent prolongèrent cette trêve indéfiniment. Albert attaqua la Hollande, la Zélande et la Frise, les réclamant comme les fiefs de l'Empire, quoique, suivant l'ordre de succession établi dans les Pays-Bas, ces provinces dussent revenir à Jean d'Avesnes, comte de Hainaut. Il conduisit des troupes contre ce prince; mais celui-ci l'ayant surpris, tailla en pièces un détachement de son armée, frappa le reste de terreur, et força l'empereur à se retirer jusqu'à Cologne, où il le contraignit à faire la paix. Albert se porta ensuite contre les Hongrois, pour les obliger à recevoir un roi de sa maison, et de la main du pape. Il pénétra en Bohême pour y attaquer Venceslas, roi de Hongrie; mais la terre qu'il envahissait sembla s'entr'ouvrir pour lui susciter des ennemis. Les ouvriers des mines sortirent en foule pour repousser l'agresseur. Albert s'enfuit en désordre. Cependant il parvint à faire élire par les états de Bohême son fils Rodolphe, et à lui faire épouser la veuve de Venceslas. Rodolphe était juste et doux; mais Albert lui dictant des mesures tyranniques, les coutumes du pays furent violées, les églises dépouillées, le clergé proscrit. Les Bohêmes s'étant soulevés, Rodolphe entra en campagne pour les soumettre, et mourut de maladie devant une ville dont il formait le siége. Albert prétendit le remplacer par son second fils, Frédéric; mais les états s'y refusèrent : les partisans d'Albert furent massacrés, et l'assemblée choisit Henri de Carinthie, compétiteur de Frédéric, et beau-frère d'Albert.

L'empereur attaqua son beau-frère, envahit la Bohême, fut battu, et se retira. Dans le même temps, il renouvela contre la Thuringe les en-

treprises d'Adolphe, oubliant que ces entreprises, par la haine qu'elles avaient excitée, lui avaient autrefois servi à renverser son prédécesseur. A la mort de ce prince, les héritiers légitimes étaient rentrés dans la possession d'une grande partie de leurs États; mais les troupes impériales occupaient encore quelques districts, et, d'un autre côté, Philippe de Nassau, frère d'Adolphe, revendiquait le tout comme acheté par son frère. Albert annonça d'abord qu'il ne voulait qu'examiner et juger les prétentions des partis divers, et les fit citer à la diète de Fulde; mais, ne leur ayant pas laissé le temps de comparaître, il les proclama rebelles par contumace, les mit au ban de l'Empire, déclara que la propriété de la Thuringe lui était dévolue, et y envoya une armée nombreuse. L'Allemagne tout entière fut indignée contre un prince qui dépouillait ceux dont il s'était porté le juge; l'un des fils du margrave Albert, Frédéric, reçut des secours de toutes parts, et l'armée impériale, vaincue dans deux combats, le 31 mai 1307 et le 15 janvier 1308, fut mise en déroute et chassée. L'empereur se préparait à marcher en personne pour venger cette défaite, lorsque, à une autre extrémité de l'Empire, de graves événements vinrent occuper son activité.

Depuis l'avénement de Rodolphe de Habsbourg, la Suisse, divisée en un grand nombre de petites souverainetés, de villes indépendantes, de domaines ecclésiastiques, et de cantons qui se gouvernaient démocratiquement, avait été menacée de perdre ses priviléges. Albert, qui, malgré les oppositions qu'il provoquait partout, se croyait maître de toutes les forces de l'Allemagne, ne prit aucune peine pour tromper une poignée d'hommes qui n'étaient protégés que par des rochers; il désirait, au contraire, les amener à la résistance, pour motiver l'oppression qu'il méditait; et ses agents le secondèrent, en prodiguant au peuple suisse l'insulte et les vexations. Enfin, le 13 janvier 1308, la révolution éclata dans les cantons d'Unterwald, de Schwytz et d'Uri : les gouverneurs furent tués ou chassés, et leurs châteaux tombèrent entre les mains des paysans insurgés. Albert se crut arrivé au but de ses desseins; il se félicita d'un soulèvement qui mettait fin, suivant ses espérances, à de prétendus priviléges : mais, loin d'avoir un tel résultat, ce soulèvement ne fut que le commencement d'une lutte dont Albert ne vit pas la fin. Une nouvelle injustice produisit un crime, et mit un terme à son ambition et à sa vie. Jean, fils de Rodolphe, frère puîné d'Albert, avait été privé par lui de son héritage, et l'avait revendiqué plus d'une fois inutilement : marchant à la suite de son oncle dans son expédition contre la Suisse, il crut l'occasion favorable pour renouveler ses réclamations. Albert, joignant l'insulte à la spoliation, se fit apporter des guirlandes de fleurs, et, les présentant à son neveu : « Prends ceci, lui « dit-il, qui sied bien à ton âge, et laisse-moi « le soin de gouverner des États. » Jean se retira, méditant une horrible vengeance. Son gouverneur Walter d'Eschenbach, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Balm et Conrad de Tegenfelt, s'associèrent à ses projets. Les cinq conjurés, tombant sur Albert, séparé de sa suite par la Reuss, petite rivière qu'il venait de traverser, le massacrèrent; et le fils de Rodolphe de Habsbourg rendit le dernier soupir entre les bras d'une mendiante, qui étancha son sang avec des haillons. Des talents militaires assez distingués, et quelques affections privées, plus douces et plus constantes que la dureté de sa conduite envers ses sujets ne semblait l'annoncer, ne sauraient effacer les vices dont son caractère fut entaché.

Albert fut toujours en querelle et quelquefois en guerre avec ses beaux-frères et ses neveux. Inquiet, arrogant, avide, souvent cruel, surtout pour ses agents subalternes, violent, mais dissimulé, injuste pour ses parents, dangereux pour ses voisins, infidèle à ses alliés, sans scru pule et sans pitié pour ses ennemis, il n'eut de qualités que celles de bon père et de bon mari Il regardait les hommes comme destinés, chacun dans son état, à tracer sous le joug un pénible sillon. Que le soldat soit brave, le prêtre dévot, la femme soumise, le paysan laborieux, et rien de plus : voilà la maxime qu'il avait rendue proverbiale à force de la répéter. L'extérieur d'Albert était grossier, et presque féroce : *homo grossus, aspectu ferox, rusticanus in persona.* Il réussit dans la principale de ses entreprises, celle de placer sur sa tête la couronne impériale; il échoua dans presque toutes les autres, guerroyant sans cesse contre les nations que le sort soumettait à son empire. Son ambition et son inquiétude n'attendaient jamais la fin d'un projet pour en entamer un autre. Son bras fut levé sans relâche sur la foule d'ennemis qu'il provoquait. Aucun de ses succès ne fut complet, parce que son impatience abusait de la victoire avant qu'elle fût consolidée. Plusieurs de ses revers furent humiliants; et, parvenu au faite de la puissance sur le corps sanglant d'un rival, il opprima ses peuples, mérita leur haine, vécut dans le trouble, et mourut assassiné. Il avait été marié en 1276 à Élisabeth, fille de Meinhard, duc de Carinthie, et il en avait eu vingt et un enfants. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

Benjamin Constant, dans la *Biogr. Univers.* — J.-J. Fugger, *Ehren-Spiegel des Erzhauses Oesterreich*, etc. — J. Pezzl, *Oesterreichische Biographie, oder Lebensbeschreibungen seiner berühmtesten Regenten und Helden*, 4 vol. in-8°; Wien, 1791, etc. — J.-C, Pfister, *Geschichte der Teutschen*, III, 90-125. — Joh. v. Müller, *Geschichte der Schweiz*, I, 416, etc. — Æneas Silvius, *Hist. de Bohême*, ch. LVI. — Bonfin, liv. III, ch. IV. — Sponde, *Annal.* A. C. 1437, 1438 et 1439.

ALBERT II, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert Ier, né en 1298, mort le 16 août 1358. Il se trouvait encore en bas âge quand son

père fut assassiné. Il était le quatrième des cinq fils de cet empereur; mais les trois aînés étant morts sans postérité, l'administration des possessions autrichiennes échut à Albert et à Othon, son frère cadet. Celui-ci mourut quelques années après, et laissa deux fils, qui survécurent peu à leur père. Albert, demeuré seul, se vit à la tête de ses diverses souverainetés. A vingt-sept ans, il épousa Jeanne, comtesse de Ferrete, qui, après une stérilité de quinze années, lui donna quatre fils et deux filles. A trente-deux ans, une paralysie, suite du poison, lui enleva l'usage des jambes : il n'en continua pas moins à faire la guerre, tantôt porté dans une litière, tantôt attaché sur son cheval. Il eut la prudence de résister aux offres du pape Jean XXII, qui, après avoir déposé et excommunié l'empereur Louis IV de Bavière, voulait placer la couronne impériale sur la tête du prince autrichien. Albert se déclara même pour cet empereur, contre son compétiteur Charles, fils du roi de Bohême, et le seconda dans plusieurs expéditions contre ce rival que Jean XXII lui avait suscité.

Louis étant mort au mois d'octobre 1347, et Charles ayant réuni tous les suffrages, Albert le reconnut, et obtint des avantages considérables; mais le cours de ses prospérités fut troublé par le mauvais succès de ses entreprises contre la Suisse, l'écueil éternel des princes de sa maison. Il fut séduit par l'espoir de profiter des dissensions qui s'étaient élevées dans la ville de Zurich, espoir presque toujours trompeur, parce que les nations divisées se réunissent contre l'étranger qui les attaque. Les Zurichois, excités par Rodolphe Brunn, qui, régnant au nom du peuple, n'en exerçait que plus violemment toutes les espèces de tyrannie, avaient adopté les mesures communes dans les révolutions populaires, où la liberté sert encore de prétexte longtemps après qu'elle a cessé d'être un but. La proscription des nobles, la confiscation de leurs biens, le bannissement de tous ceux qui avaient le malheur de leur être attachés ou le courage de les plaindre, remplirent la Suisse de mécontents. Ceux-ci se réunirent dans le château de Rapperswyll, et parvinrent, grâce aux intelligences qu'ils avaient conservées dans Zurich même, à s'y introduire dans la nuit du 25 février 1350; mais leur tentative pour s'y maintenir ayant échoué, ne servit qu'à motiver des rigueurs nouvelles. Un comte de Habsbourg fut tué, un autre jeté dans un cachot; Rapperswyll, détruit jusque dans ses fondements; des vieillards, des femmes et des enfants, condamnés à périr de froid et de faim dans les forêts, tandis que les hommes dans la force de l'âge expiraient sur l'échafaud; et Rodolphe Brunn, sentant bien qu'en multipliant les vexations il multipliait ses ennemis, voulut se fortifier par l'alliance de la confédération helvétique, dont jusqu'alors Zurich n'avait pas fait partie. Albert, informé de cette démarche, convoqua dans la ville de Brouck une diète, où il appela les gouverneurs, magistrats et barons de la Souabe, de l'Alsace, et de ce qui restait en Suisse de territoire autrichien. La guerre fut déclarée, et Albert se rendit sous les murs de Zurich, à la tête de 16,000 hommes. Le mécontentement des Zurichois contre les démagogues qui les opprimaient dans l'intérieur, fit place à la nécessité de la défense extérieure. Le duc d'Autriche fut réduit trois fois à traiter avec ceux qu'il nommait des rebelles. L'empereur Charles IV, à la tête de tous les contingents de l'Allemagne, se présenta enfin devant Zurich, ne doutant pas de sa soumission. Une garnison de 4,000 hommes opposa néanmoins à cette armée une résistance invincible. La discorde, compagne inévitable des coalitions, et qui s'accroît par leurs défaites après les avoir causées, se glissa bientôt parmi les assiégeants : les prétentions de l'empereur effrayaient les États qui avaient envoyé leurs contingents à sa suite; les succès de la maison d'Autriche déplaisaient aux princes mêmes qui avaient pris les armes pour elle.

La veille du jour fixé pour un assaut, les coalisés feignirent de se disputer le poste d'honneur, et tout à coup ils se retirèrent, laissant Albert avec ses seules troupes. Hors d'état de continuer le siége, le duc d'Autriche, au défaut de la force, recourut à la corruption. Rodolphe Brunn, ce même factieux qui avait persécuté les nobles, saisi leurs biens, exilé leurs familles et leurs partisans, se vendit au duc d'Autriche : tant c'est une erreur grossière que de considérer, dans les révolutions, la violence et le crime comme des gages de sincérité. Zurich, par le moyen de Rodolphe Brunn, se déclara pour Albert; d'autres cantons parlaient déjà de neutralité, premier pas vers la défection. Les confédérés helvétiques allaient être privés du fruit de cinquante ans de combats; les montagnards de Schwytz, prenant seuls les armes et faisant flotter à leur tête l'étendard qu'avait illustré la bataille de Morgarten, mirent en fuite les agents d'Albert. L'alliance générale fut renouvelée sous leurs auspices, et le duc d'Autriche retourna à Vienne, où sa cour se fit une loi de ne jamais prononcer devant lui le nom de Suisses. Cette politesse de ses courtisans ne le consola pas; car il mourut de chagrin, dans sa soixantième année. L'histoire a donné à ce prince le surnom de *Sage*, qu'il méritait à quelques égards. Instruit autant qu'on le pouvait être alors sur le trône, économe, actif, malgré ses infirmités, tolérant au delà de l'esprit de son siècle, il fut prudent, excepté dans la guerre qu'il eut le malheur d'entreprendre contre la confédération helvétique; et, même dans cette guerre, il donna des marques de modération et de générosité : il refusa de s'emparer de la ville de Bâle dont les habitants l'avaient offensé, et qui, détruite en partie par un tremblement de terre, n'aurait pu résister à ses attaques. « Je ne veux pas,

« dit-il, accabler ceux que la main de Dieu visite. « Rebâtissons leur ville : après cela, nous essaye- « rons de la prendre ; » et il fit venir plusieurs de ses paysans de l'Alsace et du Brisgau, pour aider les Bâlois à reconstruire leurs habitations. Ce fut Albert qui, le premier, ordonna que les États héréditaires de la maison d'Autriche ne seraient plus partagés entre les divers membres de cette famille, mais appartiendraient à l'aîné : cette ordonnance ne fut point respectée après sa mort, mais elle fut renouvelée sous Maximilien, et, depuis, elle a été exactement observée.

A. Steyrer, *Commentarii pro historia Alberti II, ducis Austriæ*; Lipsiæ, 1725, in-fol. — Perz, *Monumenta Germ.*, lib. VI. — Gans, *In arbor. genal. dom. Austri.* — Benjamin Constant, dans la *Biogr. Universelle.*

ALBERT III, duc d'Autriche, fils d'Albert le Sage, né en 1349, mort au mois d'août 1395, perdit de bonne heure deux de ses frères plus âgés que lui, et se vit, le 27 juillet 1365, avant d'avoir atteint sa dix-septième année, appelé au gouvernement, avec un frère plus jeune encore. Le pacte de famille institué par Albert II réservait à l'aîné le droit exclusif de succéder à son père; mais Léopold (c'était le nom du cadet), aussi violent qu'Albert était pacifique, força ce dernier à consentir à un partage, et se fit investir de la portion la plus considérable des États autrichiens. L'empereur Charles IV favorisa les prétentions de Léopold, charmé de voir une puissance qui lui faisait ombrage, concourir à son propre affaiblissement. En effet, le morcellement dont Léopold donna l'exemple s'étant renouvelé sous ses successeurs, fut, jusque sous l'empereur Frédéric III, l'un des principaux obstacles à l'agrandissement de la maison de Habsbourg. L'ambition de Léopold échoua contre la Suisse, comme celle de son père et de son aïeul : il fut tué, le 9 juillet 1386, à la bataille de Sempach; et, durant la minorité de ses quatre fils, Albert rentra dans la jouissance d'un pouvoir dont il semble n'avoir pas été avide, puisqu'il le rendit à ses neveux dès qu'ils furent en âge de le réclamer.

Albert ne se montra point au-dessous de ce fardeau; il sut, par une négociation habile, engager la Bavière à renoncer au Tyrol, dont la souveraineté était pour l'Autriche d'une extrême importance. Se consacrant ensuite aux soins d'une administration vigilante, il s'appliqua, avec succès, à maintenir dans ses États une police exacte, mérite rare dans ce siècle. Il eut à lutter fréquemment contre les seigneurs, qui opprimaient leurs vassaux, vexaient le bourgeois des villes, et troublaient la tranquillité publique. Il protégea les lettres, accorda des faveurs signalées à l'université de Vienne, fonda des chaires de mathématiques et de théologie, et se livra lui-même à l'étude des sciences et des arts. Malgré son penchant pour les occupations paisibles et studieuses, Albert se laissa quelquefois entraîner à des entreprises guerrières. Les habitants de Trieste, soulevés contre Venise, s'offrirent à lui, et l'invitèrent à s'emparer de leur ville. Il l'essaya, mais il fut repoussé. Il seconda l'ordre Teutonique dans une espèce de croisade contre la Prusse, où le christianisme n'avait pas encore jeté des racines bien profondes. Enfin, des nobles bohémiens s'étant révoltés contre Venceslas leur roi, Albert embrassa leur cause, et entra en Bohême à la tête d'une armée : mais il fut attaqué subitement d'une maladie dont il mourut, à l'âge de quarante-six ans. Marié deux fois, il ne laissa qu'un fils, qui, à sa mort, était âgé de seize ans. Sa première femme fut Élisabeth, fille de l'empereur Charles IV; il n'en eut point d'enfants. La seconde fut Béatrix, fille de Frédéric, burgrave de Nuremberg.

Spiegel OEsterreich's, etc., 389, etc. — Benjamin Constant, dans la *Biogr. Univ.* — J. Pezzl, *OEsterreichische Biographie oder Lebensbeschreibung seiner berühmtesten Regenten und Helden*; Vienne, 1791, etc., 4 vol. in-8°. — J. Gans, *In arb. genal. dom. Aust.* — Franz Seraphin Kurz, *OEsterreich unter Herzog Albrecht III* (*mit dem Zopfe*); Linz, 1827, 2 vol. in-8°.

ALBERT IV, duc d'Autriche, fils unique d'Albert III, et surnommé LE PIEUX, né en 1379, empoisonné le 4 septembre 1414. Il avait seize ans lorsque son père mourut, au mois d'août 1395. Guillaume, fils aîné de Léopold, et qui lui avait succédé, voulut traiter son cousin comme son père avait traité son oncle, et forma des prétentions sur l'Autriche. Albert IV se défendit de son mieux; mais il fut obligé de transiger. Il fut convenu qu'Albert et Guillaume régneraient conjointement sur l'Autriche. A peine cet accommodement avait-il eu lieu, qu'Albert, soit qu'il fût mécontent d'un traité par lequel il avait cédé des droits évidents, soit qu'il se sentît entraîné par un caractère romanesque, entreprit le pèlerinage de la terre sainte, laissant Guillaume seul en possession du pouvoir. Les aventures d'Albert, pendant cette lointaine course, ont été célébrées par plusieurs poëtes et romanciers, en prose et en vers ; et il a été surnommé, dans les ouvrages fabuleux du temps, *la Merveille du monde;* mais il n'y a rien d'authentique dans tout ce que l'on raconte de son voyage à Jérusalem. Revenu à Vienne, Albert IV épousa Jeanne de Hollande, dont il eut un fils. Des dissensions s'étant élevées entre ses oncles Sigismond, roi de Hongrie, et Venceslas, roi de Bohême, Albert se conduisit avec tant de prudence, qu'il se concilia l'amitié des deux parties belligérantes.

Sigismond, s'étant emparé de la personne de Venceslas, crut ne pouvoir le remettre en de meilleures mains qu'en celles d'Albert. Le duc d'Autriche traita son oncle prisonnier avec beaucoup de douceur, et lui facilita les moyens de s'échapper. Il parvint ensuite à le réconcilier avec Sigismond; et les deux rois furent tellement satisfaits de sa conduite, que tous deux, simultanément, le déclarèrent leur successeur, dans le cas où ils mourraient sans enfants mâles. Albert avait ainsi en perspective l'héritage de

deux puissants royaumes; et, pour les mériter, il secondait de toutes ses forces Sigismond contre quelques seigneurs qui voulaient secouer son joug, lorsqu'il fut empoisonné par l'un d'eux qu'il assiégeait dans la forteresse de Znaïm, de concert avec le roi de Hongrie. Il mourut dans sa vingt-septième année, laissant un fils âgé de sept ans. Albert IV avait le même goût que son père pour la théologie, et ce goût était fortifié par une extrême dévotion. Non content d'avoir visité le saint sépulcre, il adopta, de retour en Europe, la vie d'un anachorète, autant qu'il lui fut possible. Souvent retiré dans un couvent de chartreux, il s'y faisait appeler *le frère Albert*, assistait aux matines, lisait à haute voix les prières et les litanies, observait les jeûnes, et se conformait scrupuleusement à tous les rites prescrits. Cette dévotion outrée l'entraîna dans des mesures inexcusables. Du fond de sa cellule, il persécuta cruellement des hérétiques en Styrie, les faisant marquer d'un fer chaud, les plongeant dans les prisons, ou les condamnant à périr dans les flammes. Ces cruautés impriment sur son règne une tache indélébile.

Benjamin Constant, dans la *Biogr. Univers.* — J.-J. Fugger, *Ehren-Spiegel des Erzhausses OEsterreich*, etc., p. 401, etc. — F. Seraphin Kurz, *OEsterreich unter Herzog Albrecht IV, nebst einer Uebersicht des Zustandes OEsterreichs während des vierzehnten Jahrhunderts;* Linz, 1830, 2 vol. in-8°.

ALBERT V, duc d'Autriche, connu, comme empereur, sous le nom d'ALBERT II, né à Vienne le 10 août 1397, et mort le 27 octobre 1439. Il n'avait que sept ans lorsque Albert IV, son père, mourut : cette mort prématurée lui donna pour tuteurs les trois cousins germains de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, tous trois fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses États. Guillaume avait déjà, du vivant d'Albert IV, formé des prétentions sur l'Autriche. Heureusement pour son neveu, il ne survécut guère au père de celui-ci; mais Léopold ne se montra ni moins ambitieux ni moins avide que Guillaume. Ce fut en vain que les états, craignant son administration, appelèrent à la régence son frère Ernest. Léopold chassa son frère, et se fit déclarer seul tuteur d'Albert V. Le peuple se souleva, Ernest se mit à la tête des mécontents; le roi de Hongrie et le duc de Bavière se déclarèrent pour eux; l'Autriche entière fut livrée au plus affreux désordre. Ce fut au milieu de ces troubles qu'Albert fut élevé. Léopold ne négligea rien pour inspirer au jeune prince le dégoût des affaires, et la passion des plaisirs grossiers et des exercices violents; mais les hommes chargés de son éducation trompèrent les calculs coupables de son tuteur. Albert acquit sous leur direction des connaissances étendues, et, ce qui vaut mieux pour tous les hommes et surtout pour les princes, une fermeté de caractère qu'il déploya fréquemment avec succès dans le cours de son règne. Les gouverneurs d'Albert, après avoir travaillé pour l'avenir, crurent que le moment était venu de s'occuper du présent.

Le principal d'entre eux, Remprecht de Waldsée, négocia secrètement avec les états, leur peignit les maux qui résultaient de la longue minorité de son élève, du caractère impérieux et féroce de Léopold, et des discussions qui se ranimaient sans cesse entre lui, les habitants de Vienne et ses frères. Entraînés par ses représentations, les états s'engagèrent, par un serment solennel, à ne recevoir d'ordres que d'Albert V, leur légitime et unique souverain. A cette nouvelle, Léopold mourut subitement de rage le 3 juin 1411; le clergé lui refusa les honneurs funèbres, et il fut enterré, sans pompe et de nuit, dans l'église de Saint-Étienne. L'enthousiasme du peuple, lorsque Albert se montra investi du gouvernement, ne connut point de bornes : la foule se pressait autour de lui, et lui témoignait par ses acclamations son dévouement et ses espérances. Mais, au milieu de cette allégresse, Albert avait mille sujets de sollicitude : aucune police n'existait dans ses États, les routes étaient infestées de brigands, les tribunaux sans autorité, les propriétés menacées, le commerce interrompu; les nobles abusaient avec audace de leur force; les parvenus, de leur fortune. Albert crut qu'une sévérité inflexible était nécessaire. Dès les premiers jours de son administration, il fit brûler vifs, comme spoliateurs et faussaires, deux de ses courtisans, dont l'un avait jusqu'alors possédé sa plus intime confiance. Ce terrible exemple fut efficace : en peu de mois, l'Autriche devint le pays dont les habitants goûtèrent la sécurité la plus complète; et on y disait proverbialement que, partout où régnait Albert, l'or et l'argent se gardaient eux-mêmes, sur les grands chemins et au milieu des bois.

Albert fut fiancé, en 1417, à la fille de l'empereur Sigismond, Élisabeth, qu'il épousa en 1421. Ce mariage rendit à la maison de Habsbourg des droits sur les royaumes de Hongrie et de Bohême; mais cet avantage fut balancé par de graves inconvénients. Albert se trouva d'abord placé dans une situation difficile entre son beau-père et Frédéric IV, l'un de ses oncles, dont Sigismond se déclara l'implacable persécuteur. Albert n'osa fournir à son parent que de faibles secours pécuniaires, et vit avec douleur, pendant trois ans, les princes de sa maison mis au ban de l'Empire, et dépouillés de leurs États par celui dont il avait épousé la fille. A peine sorti de cette position pénible, Sigismond l'entraîna dans la guerre des hussites, qu'il avait excitée en se rendant coupable d'un exécrable parjure envers Jean Hus et Jérôme de Prague. Albert fut forcé de partager les fatigues, les dangers, les tristes succès et les honteux revers de cette déplorable guerre.

Albert fit une entrée magnifique à Prague, le 20 juin 1420, avec Sigismond, qu'accompagnaient en pompe les électeurs de Cologne, de Trèves,

de Mayence, de Brandebourg, l'électeur palatin, le duc de Bavière, et une foule d'autres princes; mais, vingt-quatre jours après, tous ces souverains et leurs troupes prirent la fuite devant une poignée d'hussites armés de faux et de bâtons. L'histoire reproche à Albert des cruautés inexcusables dans sa retraite : il fit brûler, dans un village, deux ecclésiastiques, trois notables et quatre enfants, et ce fut avec peine que l'évêque de Passau l'empêcha de livrer aux flammes tout ce qui se trouvait sur sa route. La fortune le préserva d'assister à la honteuse défaite qui dispersa l'armée allemande dirigée par le cardinal Julien. Tandis que ce cardinal, à la tête de 80,000 croisés (car on avait prêché une croisade contre les hussites), se faisait battre par 30,000 hommes, Albert contenait par des mesures très-rigoureuses, mais avec succès, les peuples de la Moravie; et, l'année suivante, il parvint à chasser de l'Autriche entière Procope, le plus redoutable des successeurs de Ziska. Au milieu de la guerre des hussites, la mort de Sigismond appela Albert, le 9 décembre 1437, au trône de Bohême. Il eut à lutter contre les intrigues de sa belle-mère Barbe de Cilly, femme de Sigismond.

Cependant il fut couronné à Prague le 29 juin 1438. Les hussites, animés par l'impératrice veuve, s'armèrent contre un prince qui devait sa couronne à l'assassin de Jean Hus; et les Polonais pénétrèrent dans la Silésie et dans la Bohême, pour soutenir les prétentions de leur roi. Albert eut à combattre pour sa propre cause dans les pays où il avait si longtemps combattu pour les intérêts de son beau-père. Maître de diriger seul les opérations militaires, et secondé par l'électeur de Brandedourg, il demeura victorieux. Sur ces entrefaites, les Hongrois l'élurent pour roi : menacés à la fois par les Polonais et par les Turcs, et voulant que les soins de leur monarque leur fussent consacrés exclusivement, ils exigèrent de lui la promesse que, si le choix des électeurs le portait sur le trône de l'Empire, il n'accepterait pas cette dignité. Albert, nommé empereur, fut fidèle à sa parole. « La « possession du monde, répondit-il au messager « qui vint lui annoncer son élection, est d'un « moindre prix à mes yeux que la sainteté de « mes serments et le salut de mon âme. » Les princes de sa maison, les Pères du concile de Bâle, les états d'Autriche, ne purent l'ébranler. Ce ne fut que lorsque les Hongrois eux-mêmes, pensant que l'accroissement de sa puissance serait favorable à leurs intérêts, le délièrent de ses engagements, qu'il se crut libre de placer sur sa tête la couronne impériale, qui depuis resta constamment dans sa famille. L'élévation d'Albert remplit l'Allemagne de joie et d'espérance, et les premières mesures qu'il prit répondirent à l'attente générale. Dans les diètes de Nuremberg et de Mayence, il fit porter une foule de lois relatives à la tranquillité publique et particulière; il proposa une nouvelle division de l'Allemagne, qui aurait facilité le maintien de la paix et la répression des désordres; il réforma l'administration de la justice, modéra les prétentions arbitraires des juges, et tâcha de restreindre surtout la puissance redoutable et mystérieuse des cours wehmiques et des tribunaux secrets de la Westphalie; mais cette institution résista longtemps encore aux efforts des empereurs.

La conduite d'Albert dans la lutte entre le pape Eugène IV et le concile de Bâle, fut remarquable par sa prudence : non-seulement il n'accepta point la commission de dissoudre ce concile, qui lui fut déférée par Eugène IV, mais il fit adopter par la diète de Mayence les résolutions des Pères de Bâle, qui tendaient à réprimer les empiétements de l'autorité pontificale. L'Allemagne lui dut l'abolition des annates, des réserves, des expectatives, et le rétablissement universel des élections canoniques. La sagesse et la fermeté d'Albert semblaient annoncer la régénération de l'Empire; mais ces heureux présages s'évanouirent tout à coup. Depuis près d'un siècle, la puissance des Ottomans devenait chaque jour plus menaçante. Bajazet avait subjugué la Macédoine, la Thessalie, le Péloponèse, conquis la Bosnie et la Bulgarie, et traversé le Danube. Vainqueur de Sigismond et d'une innombrable armée de croisés, il était tombé lui-même sous les coups de Tamerlan, au moment où il allait investir Constantinople; mais son petit-fils Amurath II, après de longues guerres civiles dont les Grecs dégénérés n'avaient pas su profiter, reparaissait plus terrible : il avait, d'un côté, soumis la Grèce; de l'autre, dévasté la Transylvanie; et, forçant le despote de Servie à lui donner sa fille et à lui livrer passage, il méditait l'invasion de la Hongrie. Albert se vit forcé de suspendre ses projets de réforme, pour s'opposer à ce nouvel adversaire. Contrarié par la malveillance de la noblesse, et plus encore par l'épuisement des peuples, il rassembla avec peine une armée de vingt-quatre mille hommes, et s'avança contre Amurath, qui en commandait plus de cent cinquante mille. Son courage aurait peut-être suppléé à l'infériorité de ses forces; mais les maladies et la trahison rendirent tous ses efforts inutiles; la dyssenterie moissonna ses soldats; des nobles mécontents entamèrent avec l'ennemi une correspondance coupable. Amurath eut la générosité d'en avertir Albert. Les traîtres démasqués poussèrent l'armée à la révolte; les soldats se débandèrent.

Albert, que la contagion n'avait pas épargné, fut contraint à la retraite; et, succombant aux souffrances physiques et morales, il mourut dans un petit village de Hongrie, à l'âge de quarante-deux ans. Élisabeth, sa femme, était enceinte d'un fils qui, né quatre mois après la mort d'Albert, fut nommé *Ladislas le Posthume*. Albert avait eu trois autres enfants, dont deux lui survécurent : Élisabeth, femme de Casimir, roi de

Pologne, et Anne, qui fut mariée à Guillaume, électeur de Saxe. Albert fut regretté. Sa taille était élevée, ses yeux d'un bleu clair; la vivacité de ses regards, et son teint bruni par les exercices militaires, contrastaient avec ses cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules. Menacé par des factions qu'il eut sans cesse à comprimer, il poussa quelquefois la sévérité jusqu'à l'excès. Entraîné par l'exemple et l'esprit de son siècle, il poursuivit les Juifs avec un acharnement aveugle. Imbu de l'opinion absurde, mais alors accréditée, que ces malheureux enlevaient des hosties consacrées pour les outrager, il ne leur laissa que le choix du baptême, de l'exil ou du bûcher. Plusieurs se tuèrent eux-mêmes, douze cents furent brûlés vifs, et leurs biens confisqués. C'est une tache horrible; mais c'est la seule qui souille le règne d'Albert. Du reste, ce prince fut tempérant, juste, intrépide, simple dans ses mœurs, sensible dans ses affections privées. Il n'exprima qu'un seul regret en mourant, celui de ne pas serrer sur son cœur son épouse, qu'il laissait enceinte. Durant dix-huit ans de mariage, il n'avait pas une seule fois semblé se plaire, même passagèrement, avec une autre femme. On a vu jusqu'à quel point il poussait la fidélité à sa parole, puisqu'elle pensa lui faire refuser la première couronne de la chrétienté.

Benj. Constant, dans la *Biographie Universelle*. — J.-J. Fugger, *Ehren Spiegel des Erzhauses OEsterreich*, etc., 402, etc., 429, etc. — G.-A.-W. Wenk, *Historia Alberti II*; Lipsiæ, 1740, in-4°. — Hormayr, *OEsterreichischer Plutarch*, ii, 92, etc.; iv, 35. — J.-C. Pfister, *Geschichte der Teutschen*, III, 473-481.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur puis souverain des Pays-Bas, né en 1559, mort en 1621. Il était le sixième fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche. Destiné à l'Église, il fut d'abord cardinal et archevêque de Tolède. On lui donna, en 1583, le gouvernement de Portugal; et sa conduite plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas. Albert arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après il prit la ville de Calais, puis Ardres; il assiégea ensuite Hulst, qui se rendit le 18 août de la même année. Porto-Carrero, gouverneur de Dourlens, surprit Amiens le 11 mars 1597; mais le roi Henri IV s'en ressaisit le 3 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine pour épouser, en 1598, Élisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II et d'Élisabeth de France. Cette princesse lui apporta en dot les Pays-Bas catholiques et la Franche-Comté. La paix entre la France et l'Espagne, conclue à Vervins, lui fit renouveler la guerre contre les Hollandais. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport; l'archiduc tua huit ou neuf cents hommes chargés de la garde du pont, et, sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter l'ennemi : mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement et le battit.

Quelque temps après, Albert vint assiéger Ostende, qui ne fut prise que le 22 septembre 1604. Ce siége si mémorable dura trois ans trois mois et trois jours, et Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres qui avait coûté la vie à plus de cent mille hommes, outre des sommes immenses, la perte de deux villes considérables; car Maurice, pendant le siége, avait repris l'Écluse, Grave, et quelques autres places. L'archiduc songea à la paix; elle commença par une trêve de huit mois en 1607, et continua par une autre de douze ans en 1609. Il employa ce temps à policer ses provinces; sa bonté et sa douceur lui gagnèrent le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité, à soixante-deux ans.

Pfister, *Geschischte der Teutschen*, iii, 515, etc. — Le Mire, *In Elog. Albert.* — Beyerlinck, *In Chronogr.* — De Thou, *Hist.* — Grotius, *De bello Belg.* — Sponde, *In Annal. eccles.*

II. *Les Albert de Brandebourg.*

ALBERT Ier **ou ALBRECHT**, surnommé *l'Ours* et *le Bel*, margrave de Brandebourg, mort le 13 novembre 1176. Il était fils d'Otton *le Riche*, comte de Ballenstadt mort en 1123 et ne possédait d'abord que la Lusace. Dans la guerre que l'empereur Lothaire eut en 1126 avec les Bohémiens, il servit ce prince avec valeur. Mais cinq ans après, Lothaire, pour quelques motifs légers, lui retira la Lusace. Ayant depuis recouvré les bonnes grâces de l'empereur, Albert reçut de lui, en 1134, le margraviat de Brandebourg. Les Vénèdes étaient pour Albert des voisins incommodes qui l'inquiétaient par leurs courses. Il entra dans leur pays à main armée l'an 1136, et leur causa de grands dommages. Une seconde irruption, qu'il y fit l'année suivante, les obligea de rester en repos.

En 1138, l'empereur Conrad lui conféra le duché de Saxe, après en avoir dépouillé Henri le Superbe. Albert battit les confédérés de ce dernier près de Mimirberg, et lui enleva plusieurs places. Mais Henri, avec le secours de Rodolphe II, comte de Stade, les reprit, le chassa même de ses propres possessions, et s'empara du margraviat de Brandebourg. Un armistice ménagé, peu de temps après, par les électeurs ecclésiastiques, fit rentrer Albert dans son patrimoine. Henri étant mort le 19 octobre 1139, Albert reprit le titre de duc de Saxe. Il irrita par là de nouveau ses ennemis, à la tête desquels étaient l'impératrice douairière Richilde de Saxe, veuve de l'empereur Lothaire, et les archevêques de Mayence et de Magdebourg. La guerre qu'ils firent, malgré la protection dont l'empereur Conrad l'honorait, le réduisit bientôt à toute extrémité. Heureusement la mort le délivra de ses ennemis. Il obtint ainsi une paix avantageuse, qui fut conclue aux fêtes de la Pentecôte de l'an 1142, à Francfort. Le margraviat de Brandebourg fut érigé en principauté relevant immédiatement de l'Empire, et rendu à Albert avec ses biens patrimoniaux. Ce qui servit le plus à lui procurer cet avantage, fut la succession du pays

situé entre l'Elbe et l'Oder, que Przibislas, roi des Slaves et des Vandales, nommé Henri depuis son baptême, lui transmit par son testament.

Albert, pour faire tomber les prétentions que l'envie avait fait renaître, prit le parti de soumettre cette succession à l'Empire, afin d'en être, en cas de besoin, promptement secouru. Jusqu'alors il avait fait sa résidence à Salzwedel; il la transporta à Brandebourg. En 1146, de concert avec Conrad, margrave de Misnie, il réussit à faire la paix entre Boleslas IV, roi de Pologne, et l'empereur, qui avait fait marcher ses troupes pour rétablir Vladislas sur le trône de Pologne. Il conduisit en 1148 une armée dans la Poméranie ultérieure, sous prétexte d'une croisade, mais dans le but réel de faire valoir ses prétentions sur les districts de ce pays, qui avaient appartenu à l'Etat des Vénèdes et des Abodrites. Il mit le siége devant Demmin, et fut obligé de le lever par la désunion de ses alliés, qui cherchaient chacun leur avantage particulier. L'année suivante, le duc de Poméranie, craignant une nouvelle invasion d'Albert, s'engagea à conserver le christianisme dans ses États. La propriété des comtés de Prosecke et de Winzenbourg occasionna, l'an 1152, entre Albert et Henri *le Lion*, un différend que l'empereur Frédéric Ier termina en adjugeant le premier de ces domaines à Albert, et le second à Henri.

Vers la fin de ses jours, Albert entreprit de signaler sa valeur à la terre sainte. Il partit, au mois de février 1158, pour cette croisade, d'où il revint l'année suivante. Le duc Henri *le Lion* ayant déclaré la guerre, en 1164, aux Poméraniens, Albert lui prêta main forte. Mais bientôt la jalousie les divisa. Ils tournèrent leurs armes l'un contre l'autre, et ne les mirent bas qu'en 1168, lorsque l'empereur fut de retour de son expédition d'Italie. Ce prince les ayant fait venir à la diète de Bamberg, mit fin à leur querelle par une décision qui fut à l'avantage du duc. En 1169, Albert remit le commandement de ses États à son fils aîné. Ce prince finit ses jours le 18 novembre de l'an 1170, suivant les chroniques de Leutersberg et de Luneboug. Les Slaves, lorsqu'ils furent devenus maîtres de Brandebourg, s'étaient retirés en grande partie du pays. Albert le repeupla d'habitants tirés de Hollande et de Zélande; c'étaient les plus habiles cultivateurs qu'il y eût alors en Europe. Il établit aussi dans ses États de nouvelles églises, des écoles et des juridictions. Le margraviat de Brandebourg, en un mot, lui doit son premier lustre. — Albert avait épousé *Sophie*, fille de Frédéric de Hauhenstauffen, et par conséquent sœur de l'empereur Conrad III (morte en juillet 1160). Il eut de ce mariage six fils et trois filles.

Stenzel, *Geschichte des Preussischen Staats*, t. I, p. 23. — S. Buchholtz, *Geschichte der Churmarck Brandenburg*, t. II, p. 1. — *Preussische National-Encyclopädie*, t. I, p. 230. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI.

ALBERT II, margrave de Brandebourg, mort le 23 février 1221. Il succéda en 1206 à son frère Otton II, et fut d'abord attaché au parti de Philippe de Souabe. Mais après la mort de ce prince il concourut à l'élection d'Otton IV pour le royaume de Germanie, et fit la paix avec la maison des Guelfes. En 1209, il aida le margrave de Lusace, Conrad, son beau-père, à faire le siége de Lébus, dont la garnison avait fait des courses sur ses terres. Wladislas, duc de Pologne, vint au secours de la place, et en précipita la reddition par sa défaite. Conrad étant mort l'an 1210, sans enfant mâle, Albert, du chef de sa femme, forma des prétentions sur tout le margraviat de Lusace. Mais Thierri, margrave de Misnie, obtint, à force d'argent, la Lusace inférieure, et ne laissa que la supérieure aux enfants d'Albert. Ce fut l'empereur Otton IV qui régla ce partage. Loin de lui en savoir mauvais gré, le margrave Albert n'en parut que plus attaché à ses intérêts. Le pape Innocent III ayant excommunié l'année suivante Otton et ses partisans, Albert encouragea ce prince à braver la foudre de Rome, et fit avec lui une ligue offensive et défensive. Le plus violent de ses ennemis était l'archevêque de Magdebourg. Albert lui fit la guerre pendant plusieurs années, et dévasta ses terres à plusieurs reprises. Mais, tout en défendant les intérêts d'autrui, il ne négligeait pas les siens propres. Vers le même temps il acquit de Boleslas, duc de la basse Silésie, et neveu de Boleslas le Grand, duc de Breslau, la ville de Lébus, avec une partie du pays qui compose aujourd'hui la nouvelle Marche. En 1214, il entama, avec le Danemark et les princes de la Poméranie, une guerre qui dura trois ans. En 1215, l'empereur n'étant plus en état de se relever, Albert se tourna du côté de Frédéric II, et fit sa paix avec lui. Ce prince lui confirma ses droits sur la Poméranie.

Albert eut de *Mathilde*, son épouse, fille de Conrad III, margrave de Lusace (morte l'an 1255 ou 1256), deux fils, Jean et Otton; et deux filles, Mathilde, femme d'Otton *l'Enfant*, duc de Brunswick, et Anne, mariée à Nicolas, duc de Mecklenbourg.

Preussische National-Encyclopädie. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI, p. 396.

ALBERT III, surnommé *l'Achille* et *l'Ulysse*, margrave de Brandebourg, né le 24 novembre 1414, mort le 11 mars 1486, succéda à Frédéric, son frère. Il était auparavant burgrave de Nuremberg et margrave de Bareuth, et avait fait la guerre contre les Polonais. Il avait gagné huit batailles contre les habitants de Nuremberg, qui lui contestaient les droits que son père s'était réservés en vendant le burgraviat de la ville. Il avait fait prisonnier, en 1444, Louis le Barbu, duc de Bavière, à Ingolstadt; mais dans une neuvième bataille, livrée contre les Nurembergeois, il avait été fait prisonnier, après s'être défendu comme un lion; il avait enfin remporté le prix en dix-sept tournois. Voilà pourquoi il avait reçu, dit-on, le surnom d'*Achille*.

Albert continua la guerre au sujet du duché de Poméranie-Stettin jusqu'en 1476. Après l'abdication de Frédéric son frère, il ne s'empressa pas de prendre les rênes du gouvernement de l'électorat; mais il les confia à Jean, son fils, et n'arriva qu'en 1471 dans le Brandebourg, après avoir reçu l'hommage de ses sujets. En 1471, il commanda les armées de l'empereur, dont il eut toute la confiance, contre le duc de Bavière et contre le duc de Bourgogne. Aussi habile négociateur que grand capitaine, il disposa ce dernier à la paix, et ce fut le succès de cette tentative qui lui valut le surnom d'*Ulysse*. Il ne réussit pas aussi facilement à terminer les contestations qu'il avait avec le duc de Poméranie pour la succession du dernier duc de Stettin. Les conférences que l'empereur, à leur demande, avait fait tenir en 1471, ayant échoué, Albert prit les armes, et s'empara de plusieurs places de l'héritage contesté. Elles lui furent laissées dans le traité de paix conclu, le 3 juin de l'année suivante, à Prentzlow. Il fit, l'an 1473, un pacte de famille avec les maisons de Saxe et de Hesse pour la succession réciproque, à l'extinction d'une de leurs lignes. La même année, il partagea ses États entre ses fils, laissant à l'aîné le margraviat, au second Anspach en Franconie, et au troisième Bareuth. Enfin, las du gouvernement, il le remit, le 25 juin 1476, à son fils aîné, se réservant la dignité électorale. Albert mourut à Francfort-sur-le-Mein, pendant l'élection de Maximilien Ier, roi des Romains.

Vollständiges Universal-Lexicon, t. I, p. 977. — *Preussische National-Encyclopädie*, t. I, p. 246. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI, p. 417.

ALBERT DE BRANDEBOURG, grand maître de l'ordre Teutonique, mort vers le milieu du seizième siècle. Il prononça ses vœux à Mergentheim, où on lui remit l'acte de sa nomination, et il fit son entrée à Konigsberg le 22 novembre 1512. Albert ayant refusé de rendre hommage à la Pologne, le roi Sigismond lui déclara la guerre le 28 décembre 1519. Elle dura jusqu'en 1521, et se termina par la médiation de l'empereur et du roi de Hongrie, qui amenèrent la conclusion d'une trêve de quatre ans. Albert, qui avait reçu diverses sommes de Walther de Plettenberg, maître provincial des chevaliers teutoniques en Livonie, lui accorda l'indépendance l'an 1521, c'est-à-dire le droit d'exercer la souveraineté en son propre nom. Albert, en 1524, prêta serment de fidélité à l'Empire dans la diète de Nuremberg, et siégea au banc des princes ecclésiastiques, après les archevêques et avant tous les évêques de l'Empire. En 1525, la trêve avec la Pologne étant au moment d'expirer, on voulut entamer des conférences à Presbourg; mais elles furent inutiles. Le grand maître, déjà prévenu de la doctrine de Luther, envoya négocier à Cracovie, où il se rendit ensuite, et conclut le 9 avril, avec le roi son oncle, un traité par lequel il fut reconnu duc héréditaire de tout ce que l'ordre possédait en Prusse, tant pour lui que pour ses frères et leurs successeurs, à condition d'en recevoir l'investiture du roi; ce qui fut exécuté immédiatement. Albert, fortifié par un grand nombre de Polonais, prit possession du duché, quitta l'habit de l'ordre, et chassa les catholiques. C'est ainsi que l'ordre Teutonique perdit la Prusse par l'apostasie de son grand maître.

Chronicon Magdeburgense. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI.

III. *Les Albert de Brunswick.*

ALBERT Ier, dit *le Grand*, duc de Brunswick, mort le 15 août 1278. Fils d'Otton, il partagea ses États avec son frère : il donna à ce dernier Lünebourg et Celle, tandis qu'il se réservait lui-même Wolfenbüttel et Goettingen. Albert s'était déjà signalé par sa valeur, du vivant de son père. En 1252, il avait mené du secours à Ottocar, roi de Bohême, contre Bala IV, roi de Hongrie, qu'il fit prisonnier. A la bravoure personnelle Albert joignait un grand fonds de douceur. Cette dernière qualité le rendit méprisable aux yeux de quelques seigneurs qui tiraient leur nom du château d'Assebourg. Ils lui firent diverses insultes, dont la plus sanglante fut la suivante : Les ducs de Brunswick portaient dans leurs armoiries deux lions (passants), depuis le duc Henri le Lion, qui les tenait des rois d'Angleterre, ses ancêtres. Ces seigneurs, pour insulter le duc Albert, mirent sur leurs boucliers un loup acharné sur le dos d'un lion. « Comme cet emblème n'était nullement équivoque, dit Krantz, il émut la bile du tranquille duc, qui ne pouvait souffrir qu'au mépris de sa personne on ajoutât l'outrage. Le lion tiré par les oreilles s'éveille; il prend les armes contre ces insolents, et, après les avoir retenus longtemps assiégés dans le château d'Assebourg, il les y force, et, les ayant chassés de la place impitoyablement, il se l'approprie et y établit sa demeure. Tout ce que les bannis purent obtenir par le moyen de leurs amis, à force de prières, ce fut de pouvoir se retirer au château Brakel. Mais, tandis que le duc était occupé à ce siége, il arriva que Frédéric, comte d'Éberstein, s'étant ligué avec l'archevêque de Mayence (Gerard Ier), fit une invasion dans la terre de Goettingen, sans aucune déclaration préalable de guerre, comme les lois militaires l'exigent. Le duc avait laissé à Goettingen un commandant avec un corps de troupes suffisant pour défendre le pays, trop faible néanmoins pour combattre de front une armée si puissante. Mais ayant rassemblé à la hâte, comme le temps le lui permit, un certain nombre de chevaux et une assez grande multitude de paysans, cet officier se mit à suivre l'ennemi à petit bruit, pour observer où il assiérait son camp. Or, il arriva qu'un soir l'archevêque et le comte étant tombés à la ferme d'un monastère, firent camper leurs

troupes à l'entour, et y entrèrent eux-mêmes pour y prendre du repos. Le commandant du duc, après avoir tout observé, voyant que le silence et la sécurité régnaient partout, fait subitement irruption, au milieu de la nuit, dans la métairie, où il saisit le prélat et le comte, qu'il emmena au camp du duc, après avoir repoussé ceux qui étaient accourus à leur secours. L'archevêque est envoyé prisonnier à Brunswick, où il resta l'espace d'un an. A l'égard du comte, pour le punir de sa félonie, le duc le fit pendre par les pieds à une potence. »

Dans la guerre qu'Albert eut avec Henri *l'Illustre*, landgrave de Thuringe, pour la défense de Henri *l'Enfant*, après avoir remporté divers avantages, il fut blessé et pris dans un combat donné, le 28 octobre 1263, entre Halle et Leipzig. Pour se racheter, l'année suivante, il lui en coûta huit mille marcs d'argent et la cession de quelques villes et châteaux. Durant le cours de cette guerre, Albert fut appelé en Danemark pour délivrer la reine douairière et son fils, le jeune roi Éric, de la captivité où ils étaient retenus dans le Holstein. Il réussit très-bien dans cette entreprise glorieuse, et il en fut récompensé par la dignité de gouverneur ou de vice-roi de Danemark que la reine lui fit donner, et par le choix qu'elle se proposait de faire de lui pour son époux. Mais les Danois ne purent s'accommoder à son joug, ni supporter les réformes qu'il voulut faire dans l'État. S'étant soulevés, ils l'obligèrent d'abandonner le pays avec les établissements qu'il y avait faits, et les grandes espérances dont il s'était flatté. Albert eut avec les évêques de Minden et de Hildesheim de petites guerres, qui ne produisirent aucun événement mémorable. Ce prince eut d'Adélaïde, fille de Boniface le Grand, marquis de Montferrat, Henri, dit *le Merveilleux*, qui eut en partage Grubenhagen, et dont la descendance s'est éteinte en 1596.

Krantz, *Saxonia*. — *Chronique d'Erfurt*.

ALBERT II, duc de Brunswick, dit *le Gras* ou *le Jeune*, second fils du précédent, mort en 1318, eut, dans le partage fait avec ses frères, la ville de Goettingen, avec les pays situés dans le voisinage du Werderen et de la Leine, l'Ober-Wald, le pays de Calenberg, Nordheim et Hanovre; à quoi il ajouta, après la mort de Guillaume son frère, Brunswick et les terres qui en dépendaient. Sa régence fut sage et douce. Il veilla sur tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité de ses États. Il accorda divers priviléges aux villes de Brunswick et de Goettingen; et ceux que la première obtint de lui étaient si étendus, que la souveraineté de ses successeurs sur cette ville fut, dès ce temps-là, extrêmement restreinte et incertaine.

Art de vérifier les dates.

IV. *Albert de Hollande.*

ALBERT, comte de Hollande, mort à la Haye le 13 décembre 1404. Sa passion aveugle pour Adélaïde de Ploëlgeest, sa maîtresse, souleva la plupart des Hollandais, et surtout les Hœkins, qui la massacrèrent dans son palais le 22 septembre 1392. Albert, furieux de cet attentat, prit aussitôt les armes pour en tirer vengeance. Guillaume, comte d'Ostrevant, son fils, était à la tête des factieux. Il fut obligé de l'exiler après avoir été défait, et ne revint qu'en 1394. Ce jeune prince, dans la suite, effaça la tache de sa révolte par de belles actions. En 1396, invité par Jean de Bourgogne, comte de Nevers, son beau-frère, à l'accompagner en Hongrie, où il allait faire la guerre à Bajazet, il en fait la proposition à son père. « Guillaume, lui dit Albert, puisque tu veux aller en Hongrie et Turquie contre gens qui jamais ne vous forfirent, nul titre de raison tu n'as que pour la vaine gloire de ce monde. Laisse Jean de Bourgogne et nos cousins de France faire leur entreprise, et fais la tienne : va plutôt en Frise conquérir notre héritage. » Guillaume suivit le conseil de son père. Ayant fait alliance avec les comtes de Cornouailles, de Namur et de Saint-Pol, il réunit une armée formidable, avec laquelle il battit plusieurs fois les Frisons, et les contraignit à lui rendre hommage le 14 août 1398. Mais ces peuples s'étant révoltés de nouveau, le mauvais état des finances d'Albert l'obligea de conclure, le 1er octobre 1401, une trêve pour six ans. — Albert finit ses jours à la Haye, âgé de soixante-sept ans. Il mourut insolvable. Par sentence du juge, conforme aux lois du pays, sa veuve parut devant le convoi avec des habits empruntés, une paille à la main, qu'elle jeta dans le cercueil pour montrer qu'elle renonçait à la succession.

C'est sous Albert qu'on rencontre, pour la première fois, le titre de *stadhouder*, devenu depuis si honorable et si important. La fonction de ceux qui en étaient revêtus était de représenter le prince, suivant l'acception du nom, de *stadehouder* (lieutenant). Il paraît qu'Albert, prince lâche et indolent, leur laissa prendre l'autorité de premiers ministres et de maires du palais.

Art de vérifier les dates, t. XV.

ALBERT DE BOLLSTADT, dit **LE GRAND**, en latin *Albertus Teutonicus*, *frater Albertus*, *de Colonia*, *Albertus Ratisbonensis*, *Albertus Grotus*, *Albertus Magnus*; fameux philosophe et théologien, né en 1193 (1), mort le 14 novembre 1280. Ce maître de saint Thomas d'Aquin occupe le premier rang parmi les philosophes, les physiciens et les théologiens du moyen âge : *magnus in magia naturali*, *major in philosophia*, *maximus in theologia*. Ces paroles de Tritheim (*Annales Hirsaug.*, t. I, 1690, p. 592) résument toute la vie d'Albert le Grand. Ce vaste génie peut, avec raison, être considéré comme l'expression la plus puissante des efforts intellectuels de son époque. Albert le Grand,

(1) Selon quelques auteurs, il naquit en 1205; mais cette date est évidemment erronée, car Albert avait plus de seize ans quand il entra, en 1222, dans l'ordre de Saint-Dominique.

de la famille des comtes de Bollstadt, naquit à Lauingen, sur le Danube (en Souabe), quelques années avant Roger Bacon. Il fit ses premières études à Padoue, où il se lia d'amitié avec Jordanus, qui le fit, en 1222, entrer dans l'ordre de Saint-Dominique (1). Dans son *Commentaire sur les météores d'Aristote*, il fait allusion à son séjour à Padoue, et, dans son traité *de Natura locorum*, il représente cette ville comme célèbre par les lettres, et il parle d'une excursion qu'il fit, dans sa jeunesse, à Venise. Depuis ce moment jusqu'à son arrivée à Paris, on n'a que des données incertaines sur Albert. Toute la vie de cet homme extraordinaire est entourée de merveilleux, selon la coutume du temps. L'apparition de la sainte Vierge l'encouragea, dit-on, dans la carrière qu'il faillit abandonner, et lui annonça qu'il serait un jour une des plus grandes lumières de l'Église. Après avoir fait ses études de théologie et de philosophie, il enseigna successivement dans les écoles de son ordre à Ratisbonne, à Strasbourg, à Fribourg en Brisgau, à Hildesheim, et à Cologne. Dans cette dernière ville, il eut pour auditeurs saint Thomas de Cantimprato (de 1232 à 1236) et saint Thomas d'Aquin (depuis 1244).

En 1245, il fut envoyé à Paris par le chapitre de son ordre, afin d'y obtenir le grade de *magister*. A cet effet, le candidat devait enseigner pendant trois ans dans les écoles de ceux qui conféraient ce grade. Albert y passa le temps requis, attirant à ses leçons un grand nombre d'élèves qui le suivaient, pour la plupart, dans ses pérégrinations. Cette vie errante des maîtres et des disciples est un des principaux caractères du moyen âge, comme nous l'avons déjà dit à l'article ABAILARD. L'université de Paris était alors la plus fréquentée de l'Europe. Albert y commenta la physique d'Aristote : la salle destinée aux cours ne put, dit-on, contenir la foule d'auditeurs; de sorte qu'il fut obligé de professer en plein air, sur une place qui, de son nom, porte encore aujourd'hui celui de place *Maubert*, de *Ma* (abréviation de *magnus* ou *magister*) et *Albert* (Aubert). Une rue voisine de cette place s'appelle maintenant *rue de Maître-Albert*.

Une si grande affluence de disciples s'explique moins peut-être par le talent du professeur que parce que les doctrines d'Aristote venaient d'être prohibées par une bulle papale. Chacun aime le fruit défendu; le mot d'Horace, *Ruimus per vetitum nefas*, est vrai en tout temps. Après trois ans de séjour à Paris (de 1245 à 1248), Albert retourna à Cologne, ville qu'il avait toujours beaucoup affectionnée. Avant son départ, il assista à une assemblée de prélats et de docteurs qui, sous la direction du cardinal-légat Otton, condamna au bûcher les écrits des rabbins thalmudistes. A son arrivée à Cologne en 1248, il fut nommé régent de l'école des dominicains. L'année suivante, il accompagna à Utrecht l'empereur Guillaume de Hollande, qui venait d'être couronné à Aix-la-Chapelle. Dans un chapitre tenu à Worms en 1254, il fut nommé provincial de son ordre. Il administra sa province avec zèle, faisant ses visites à pied dans toute l'étendue de sa juridiction, comprenant l'Autriche, la Souabe, la Bavière, l'Alsace, la Saxe, le Palatinat, le Brabant, la Hollande, et les places maritimes jusqu'à Lubeck. C'est à Cologne qu'il fabriqua, dit-on, ce fameux automate androgyne, à tête d'airain et à parole humaine, qui tourmentait par son babil le Docteur angélique : saint Thomas d'Aquin le brisa à coups de bâton, dans la croyance que c'était un agent du diable.

La réputation justement méritée d'Albert se répandit dans tous les pays. En 1255, il fut appelé à Rome par le pape Alexandre IV, pour défendre les priviléges de l'ordre de Saint-Dominique, qui venaient d'être attaqués par Guillaume de Saint-Amour et par l'université de Paris, jaloux de l'extension de l'enseignement propagé par l'ordre des mendiants. Sa défense, appuyée par saint Thomas d'Aquin, obtint un plein succès. Pendant son séjour à Rome, Albert remplit l'office de lecteur du pape, et fit des leçons sur l'évangile de saint Jean et les Épîtres canoniques. En 1259, il assista à un concile général de son ordre à Valenciennes, et y résigna la dignité de provincial. L'année suivante, il fut nommé évêque de Ratisbonne; mais ces fonctions, à la fois paisibles et guerrières, ne convenant pas à une vie studieuse, Albert les résigna au bout de trois ans, et se retira à l'école de Cologne, où il continua d'enseigner jusqu'à trois ans avant sa mort. L'archevêque de Cologne, les évêques de Strasbourg et de Bâle lui déléguèrent leurs pouvoirs dans plusieurs circonstances. Enfin, sur l'invitation d'Urbain IV, il prêcha la croisade en Allemagne et en Bohême, et assista en 1274, en qualité de général de l'ordre des Dominicains, et délégué de l'empereur Rodolphe I, au second concile général de Lyon; mais ce fait, vaguement indiqué dans la *Summa Theologiæ*, est fort douteux. Albert mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et fut enterré au milieu du chœur de l'église des Dominicains, à Cologne. Sa mémoire se conserva longtemps parmi les frères prêcheurs de Cologne. Son tombeau a passé pour opérer des guérisons miraculeuses; en 1483, il fut ouvert en présence du général des dominicains : « Il en sortit une très-agréable odeur; le corps fut trouvé la crosse en main, l'anneau de cuivre au doigt, les patins aux pieds, la mitre pontificale sur la tête : le tout dans une si parfaite intégrité, que les os étaient encore unis aux ligaments, et que la plus grande partie n'était point dénuée des chairs (1). » On distribua ces restes

(1) Jordanus, quand il se rendit en 1236 à la terre sainte, délégua, pendant son absence, à Albert les pouvoirs de général de l'ordre des Dominicains, et le délégué garda ce poste jusqu'à l'élection de Hugo de Sainte-Claire, en 1238. Mais ce renseignement est fort incertain.

(1) *Vie d'Albert le Grand*, 1680, in-12.

comme des reliques : Sixte IV donna le bras droit au couvent de Bologne en Italie, et, en 1619, le prince-évêque de Ratisbonne reçut le bras gauche. Ce n'est qu'en 1637, le 29 septembre, qu'eut lieu la béatification d'Albert, sous le pontificat d'Urbain VIII. Il n'a jamais pu obtenir les honneurs de la canonisation.

Albert le Grand est, pour le répéter, un des hommes les plus extraordinaires du moyen âge. Doué d'un savoir universel, il ne pouvait alors échapper à l'accusation de magicien. Il ne faut donc pas s'étonner si, après sa mort, il fut décrié comme ayant entretenu un commerce illicite avec le démon. On se rappelle sans doute ce conte, digne des *Mille et une Nuits*, d'après lequel le prétendu magicien aurait procuré à Guillaume de Hollande le plaisir de jouir, pendant un repas splendide, de tous les charmes du printemps au milieu de la saison d'hiver. (*Annales Hirsaug.*, t. I, p. 592; *Historia univertatis Parisiens.*, t. III, p. 213). On ne se contentait pas seulement d'inventer des contes ridicules; on allait jusqu'à supposer à Albert le Grand des écrits tels que *les Secrets du Petit Albert, les Secrets du Grand Albert, De secretis mulierum et naturæ*, 1655, in-fol., que l'on croit de Henri de Saxe, un de ses disciples. Ces écrits, tant par la forme que par le fond, répugnent totalement à l'esprit des œuvres authentiques d'Albert le Grand.

Il n'y a peut-être pas d'homme qui ait plus écrit qu'Albert le Grand. Ses ouvrages ne forment pas moins de vingt et un volumes in-fol. Si l'auteur avait été condamné au bûcher, on aurait pu brûler son corps avec ses seuls écrits. Ils ont été publiés sous le titre *Beati Alberti Magni, episcopi Ratisbonnensis, opera omnia*, XXI vol. in-fol.; Lugduni, 1651. Ce recueil a été fait par le dominicain Pierre Jammy. On trouve une liste détaillée des nombreux traités qui le composent, dans Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, tom. I, p. 171, supposé toutefois qu'ils soient tous authentiques. Il est très-difficile de classer les écrits d'Albert méthodiquement. Cette difficulté tient à la nature même de ses écrits, dont le fil conducteur échappe, et qui semblent même quelquefois impliquer contradiction. Chaque traité forme, en général, un tout complet, sans connexion avec ce qui précède ni avec ce qui suit, et il n'y manque pas de répétitions.

En philosophie, Albert admet trois branches fondamentales de la science des réalités : la physique, la métaphysique et les mathématiques : elles sont indépendantes de la volonté de l'homme. Il en distingue la science éthique ou morale, parce qu'elle repose sur les actes de l'homme, et non sur ceux de la nature. La logique est, selon lui, la méthode de toutes les sciences. Il y ajoute la théologie de l'Église, qu'il distingue de la métaphysique, à laquelle il donne aussi quelquefois le nom de théologie. C'est avec Albert que commencent les subtiles discussions sur la matière et la forme, l'essence et l'être (*essentia* ou *quidditas* et *existentia*, d'où plus tard la distinction de l'*esse essentiæ* et de l'*existentia*). La psychologie rationnelle et la théologie lui sont redevables de plusieurs aperçus remarquables; il traite cette dernière science dans sa *Summa Theologiæ*, autant d'après ses propres idées que d'après celles de Pierre Lombard. En psychologie, il considère l'âme comme un *totum potestativum;* en théologie, il s'attache à fixer et à limiter notre connaissance rationnelle de Dieu, de laquelle il exclut la doctrine de la Trinité; il développe l'idée métaphysique de la Divinité comme être nécessaire, en qui l'essence et l'être sont identiques, et il en déduit les attributs. A ces recherches se mêlent souvent des questions subtiles et un fatras dialectique, sous lequel est enveloppée plus d'une inconséquence; par exemple, lorsqu'il explique la création par l'émancipation (*causatio univoca*), et que cependant il nie l'émanation des âmes : ailleurs il soutient, d'un côté, l'intervention universelle de Dieu dans la nature; de l'autre, les causes naturelles déterminant et limitant la causalité de Dieu. Albert regarde la conscience comme la loi première de la raison; en conséquence, il distingue la disposition variable (*synteresis* ou συντήρησις) et le témoignage habituel (*conscientia*). La vertu théologique, la seule agréable à Dieu, est versée par Dieu même dans les âmes (*virtus infusa*). Ses disciples s'appelèrent les albertistes.

La physique est expliquée en huit livres. Il y a, en outre, quatre livres sur le monde et le ciel, deux sur la génération et la corruption, quatre sur les météores, cinq sur les minéraux (dans le deuxième volume); un sur la nature des lieux; sept sur les végétaux (dans le cinquième volume), et trente-six sur les animaux (sixième volume). Albert entend par *physique* la connaissance des substances, en opposition, d'un côté, avec la métaphysique ou la doctrine des idées abstraites, de l'autre, avec les mathématiques ou la doctrine des formes abstraites. Elle comprend l'histoire naturelle et la science expérimentale des modernes. L'auteur suit Aristote; mais il se permet quelques digressions, qui sont précisément la partie la plus neuve et la plus intéressante. Les observations sur l'arc-en-ciel, sur la coloration des nuages et sur les climats, sont les plus remarquables. Il parle aussi des pierres tombées du ciel, et n'élève aucun doute sur la réalité de ce phénomène. Il recherche quelles sont les causes auxquelles on peut l'attribuer, et passe en revue toutes les explications qui ont été reproduites depuis pour en rendre raison : il examine si on peut admettre que ces pierres ont été lancées par les volcans qui brûlent sur le globe, ou si elles ont été formées dans les hautes régions, ou bien encore si elles ne seraient pas tombées de la lune.

Ce qu'Albert a écrit sur les animaux est en

grande partie emprunté à Aristote, et surtout à Avicenne (*Voy.* Buhle, *De fontibus ubi Albertus Magnus in libris suis de animalibus hauserit*, dans le t. XII des *Mém. de la Soc. des sciences de Gœttingue*). Il y joint les connaissances communiquées par les Arabes et celles que le commerce des pelleteries, qui se faisait avec les peuples de la Russie et de la Tartarie, par l'intermédiaire de l'Allemagne, avait procurées aux Européens sur les animaux du Nord. Les Grecs et les Romains n'avaient pas eu occasion de se livrer à ce commerce, leur climat étant trop chaud pour qu'ils eussent besoin de fourrures. Albert parle de la fauconnerie suivant l'ouvrage de Frédéric II, et il donne des détails alors nouveaux sur les poissons de la mer du Nord, particulièrement sur les baleines et les harengs. Il nous apprend que l'on salait de son temps les harengs; ce qui réfute l'opinion accréditée que la salaison ne date que du quatorzième siècle.

Ceux qui n'ont lu que les ouvrages théologiques, philosophiques et d'histoire naturelle d'Albert, s'en font, en général, une idée assez peu favorable : Fleury, Tennemann (*Histoire de la philosophie*), et Cuvier (*Leçons sur l'histoire des sciences naturelles*), sont dans ce cas. « Je laisse, dit Fleury, à ceux qui ont lu plus exactement cet auteur, à nous montrer ce qui lui a fait mériter le nom de *Grand*. Voici le peu que j'y ai remarqué : Dans les trois volumes de physique, il cite toujours Aristote, et les Arabes qui l'ont commenté; il s'arrête aux anciens physiciens, qu'Aristote a combattus, dont les écrits sont perdus et les opinions oubliées. Il suppose toujours les quatre élements et les quatre qualités, le chaud, le froid, le sec et l'humide; et met souvent pour principe des propositions qui ne sont ni évidentes par elles-mêmes, ni prouvées d'ailleurs. Parlant du ciel, il fait voir peu de connaissance de l'astronomie; il suppose les influences des astres, et parle de l'astrologie judiciaire comme d'une vraie science, sans la blâmer; d'ailleurs même il la mêle à la politique. A l'occasion des météores, il fait voir son peu de connaissance dans la géographie; encore ailleurs il met Byzance en Italie, avec Tarente. Parlant des minéraux, il attribue aux pierres des vertus semblables à celles de l'aimant, se fondant sur des expériences qu'il ne prouve point, et cherche ensuite les causes de ces vertus. Il donne souvent des étymologies absurdes, voulant expliquer les mots grecs sans savoir la langue, ce qui lui est commun avec la plupart des docteurs du même temps. Ses ouvrages sont de longs *Commentaires de saint Denys l'Aréopagite*, et sur le *Maître des sentences*, dans lesquelles il peut y avoir quelque chose de bon : mais quel homme aurait le courage de lire vingt et un volumes in-fol., pour ne recueillir que quelques pensées justes, noyées dans un fatras de raisonnements alambiqués et revêtus d'un latin grossier? Albert était recommandable comme religieux et comme évêque; il ne l'est guère comme auteur. Il étendit la logique au delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares et beaucoup de choses étrangères. Au lieu de la regarder comme la porte de la philosophie, il en fit un vaste labyrinthe, où un homme errerait toute sa vie sans trouver une issue. » (Fleury, *Hist. ecclésiastique.*)

C'est par une lecture attentive des ouvrages chimiques d'Albert, que nous sommes arrivé à rendre à cet écrivain, à la fois si fécond et si éminent, sa véritable valeur. Voici quelques fragments de l'analyse que nous en avons donnée dans notre *Histoire de la chimie*.

Dans son traité *de Alchimia*, Albert commence par déclarer qu'il est impossible de tirer quelque lumière de la lecture des livres qui ont été publiés sur l'alchimie; car ils se contredisent, et ne tiennent jamais ce que leurs titres promettent; en un mot, ils sont vides de sens et ne renferment rien qui vaille. « J'ai connu, dit-il, de riches savants, des abbés, des directeurs, des chanoines, des physiciens et des illettrés, qui avaient perdu leur argent et leur temps dans les recherches de cet art. Néanmoins cet exemple ne m'a pas découragé. Je travaillais sans relâche. Je voyageais de pays en pays, en me demandant : Si la chose est, comment est-elle? et si elle n'est pas, comment ne l'est-elle pas? Enfin j'ai persévéré, jusqu'à ce que je fusse arrivé à reconnaître que *la transmutation des métaux en or et en argent est possible.* »

En lisant ces paroles si simples et si éloignées de toute espèce de préjugés, on est, malgré soi, porté à croire que la transmutation des métaux est chose possible. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait encore aujourd'hui en France, et surtout en Allemagne, des alchimistes, parmi lesquels on compte même des hommes de mérite.

L'auteur invoque en faveur de la possibilité de la transmutation les raisons suivantes, qui jouissaient, auprès des alchimistes, d'une grande autorité : « Les métaux sont tous identiques dans leur essence; ils ne diffèrent les uns des autres que par leur forme. Or la forme relève des causes accidentelles, que l'artiste doit autant que possible chercher à découvrir et à éloigner. Ce sont des causes accidentelles qui entravent la combinaison régulière du soufre et du mercure; car tout métal est une combinaison de soufre et de mercure. Une matrice malade peut donner naissance à un enfant infirme et lépreux, bien que la semence ait été bonne; il en est de même des métaux qui s'engendrent au sein de la terre, qui leur sert de matrice : une cause quelconque, ou une maladie locale, peut produire un métal imparfait. Lorsque le soufre pur rencontre du mercure pur, il se fait de l'or au bout d'un temps plus ou moins long, et par l'action permanente de la nature. Les espèces sont immuables, et ne peuvent à aucune condition être transformées

les unes dans les autres; mais le plomb, le cuivre, le fer, l'argent, etc., ne sont pas des espèces; c'est une même essence, dont les formes diverses nous semblent des espèces. »

Ces arguments paraissaient péremptoires au beau temps du nominalisme, du réalisme, et du conceptualisme; ils tenaient alors lieu de ces lois physiques qui ne nous sont aujourd'hui suggérées que par l'expérience. Aucun alchimiste n'aurait jamais songé à les réfuter. — C'est dans le même traité *de Alchimia* qu'on trouve signalé l'emploi du minium (oxyde rouge de plomb) pour la préparation du vernis de la poterie.

Dans son traité *de Rebus metallicis et mineralibus libri V,* l'auteur attache une grande importance aux propriétés physiques des métaux, et particulièrement à leur couleur : « La couleur blanche provient, dit-il, du principe humide, qui est le mercure. Le soufre est le principe de la coloration jaune des métaux. C'est encore la substance du soufre qui leur donne de l'odeur (*habent odorem, propter sulfuream substantiam*). » — Faut-il s'étonner que les chimistes célèbres de nos jours aient compris parmi les métaux des corps tels que le silicium, le titane, le tellure, le zirconium, etc., uniquement parce qu'ils sont susceptibles de prendre par le frottement un certain éclat métallique?

Bien qu'Albert accorde beaucoup d'importance à l'aspect extérieur des corps, il croit cependant, avec Aristote, que les espèces ne peuvent point être transmutées. Le minéral qu'il désigne par le nom de *marcassite* ne paraît être autre chose qu'une pyrite zincifère ou arsénifère. Il en indique en quelque sorte la composition, en faisant observer que, par l'application de la chaleur, il se produit du soufre et une chaux métallique. Il savait que le cuivre blanc était, non pas du cuivre transformé en argent, mais un alliage qui, étant chauffé, dégage de l'arsenic, et reprend l'aspect primitif du cuivre. Albert s'est un des premiers servi du mot *affinité* dans le sens qu'on y attache aujourd'hui : « Le soufre, dit-il, noircit l'argent et brûle en général les métaux, par l'affinité qu'il a pour ces corps (*propter affinitatem naturæ metalla adurit*). »

Dans le même traité *de Rebus metallicis,* se rencontre aussi pour la première fois le mot *vitreolum*, appliqué à l'atrament vert (sulfate de fer).

Son petit traité *Compositium de compositis* abonde en idées intéressantes et neuves pour les contemporains d'Albert. L'auteur démontre le premier, par la synthèse, que le cinabre (*lapis rubeus*) qui se rencontre dans les mines, et dont on retire le vif-argent, est un composé de soufre et de mercure; car il remarque qu'en sublimant le mercure avec le soufre, on produit du cinabre sous forme d'une poudre rouge brillante (*argentum vivum cum sulfure sublimatum convertitur in pulverem rubeum splendentem*). Il signale aussi l'état gommeux par lequel passe le soufre avant de se réduire en vapeur, et il n'oublie pas l'efficacité du soufre dans le traitement de la gale (*valet contra scabiem*). La préparation de la potasse caustique (à la chaux), décrite par Albert, est encore employée aujourd'hui. Il appelle la potasse *alcali*, et conseille de la conserver dans un lieu sec, et à l'abri du contact de l'air. Il faut, dit-il, employer de préférence les cendres de chêne pourri. La préparation de l'azur (*azurium*) est indiquée de la façon suivante : « Broyez ensemble deux parties de mercure, une partie de soufre et une partie de sel ammoniac. Calcinez ce mélange dans un creuset; et lorsque vous verrez une fumée bleue, vous arrêterez l'opération. En brisant le creuset, vous y trouverez le noble azur (*frange vas et invenies azurium nobile*). »

Dans le même traité, Albert le Grand décrit avec beaucoup d'exactitude la préparation de l'acide nitrique, qu'il appelle *eau prime,* ou l'eau philosophique au premier degré de perfection; il en indique les principales propriétés, et surtout celle de séparer l'argent de l'or et d'oxyder les métaux. Il remarque aussi que la dissolution d'argent dans cette *eau prime* communique à la peau une couleur noire qui s'enlève très-difficilement (*tingit cutem hominis nigro colore et difficulter mobili*); c'était le nitrate d'argent. L'*eau seconde* était une espèce d'eau régale, faite en mêlant quatre parties d'eau prime avec une partie de sel ammoniac; elle était destinée à dissoudre l'or. L'*eau tierce* se préparait en traitant, avec une chaleur tempérée, le mercure blanc (chlorure de mercure) avec l'eau seconde. « L'eau tierce est la mère de l'eau-de-vie, qui réduit tous les corps en leur matière première. »

Dans un petit traité *de Mirabilibus mundi,* attribué à Albert le Grand, il est parlé, d'une manière équivoque, de la composition de la poudre à canon. Voici ce passage :

« Prenez une livre de soufre, deux livres de charbons de saule, six livres de salpêtre; réduisez ces matières en une poudre très-fine dans un mortier de marbre. Pour produire du bruit, on remplit (à moitié) de cette poudre un tuyau de papier court et épais (pétard) : pour que ce tuyau vole en l'air, il faut qu'il soit, au contraire, long, grêle, et parfaitement plein (fusée). »

Il est facile de remarquer la ressemblance frappante qui existe entre ce passage et un autre de Marcus Græcus. C'est très-probablement à cette dernière source qu'avait puisé l'auteur des *Merveilles du monde.*

Quant aux ouvrages *Semita semitæ; — Opus optimum et verissimum de secretis philosophorum; — Semita recta; — Tramita; — In arborem Aristotelis; — Ars alchimiæ; — De sigillis lapidum; — De generatione lapidum*), que J.-B. Nazari et P. Borel mettent sur le compte d'Albert le Grand, ils paraissent être pour la plupart apocryphes. F. H.

Bullart, *Académie des sciences*, t. II, p. 145. — Jean-

Matthieu de Luna, *De rerum inventoribus*, chap. XII, f° 10. — Théophile Raynaud, *Hoploth.*, sect. II, c. X, p. 361. — Bzovius, *Annales*, t. I. — Vossius, *De scient. Mathemat.*, p. 362. — Petrus de Prussia, *Vita Alberti Magni*, c. XXVIII. — Naudé, *Apologie des grands hommes*, p. 524. — Mayer, *Symbole de la table d'Or*, l. VI. — François Pic, liv. III, *De auro*. — Guibert, *Alchymia impugnata*, l. II, c. VII. — Tritheim, *De scriptor. ecclesiastic.*, p. 195. — Martin Delrio, etc., *Prænot.*, l. VII, c. VII. — Bellarmin; Sixte de Sienne; Antoine de Sienne; Henri de Gand, *De vir. illust.*, cap. LXIII. — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum;* Lutetiæ Parisiorum, 1719-1721, in-fol., c. 162-183. — Boulay, *Historia universitatis Parisiensis*, 1665-1673, in-fol. — Thomas Cantimpratensis, *Miraculorum et exemplorum memorabilium sui temporis, libri duo;* Douai, 1605, in-8°. — Rudolphus Noviomagensis, *De vita Alberti Magni, libri III*, Col. Agr., 1499., in-fol. — Bernardinus Gauslinus, *B. Albertius Magnus, gente Tevtonicus, natione Suevus, patria Lauingensis, episcopus Ratisbonæ, ex fam. præd., recens laudibus illustratus;* Venet., 1630, in-8°. — Raffaele Badi, *Ristretto della prodigiosa vita del B. Alberto Mamo;* Firenze, 1680-1688., 2 vol. in-8°. — Ludwig Choulant, *Albertus Magnus in seier Bedeuntung für die Naturwissenschaften, historisch und blibliographisch dargestellt.* — Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. I.

V. *Les Albert de Liége et de Livonie.*

ALBERT Ier, prince-évêque de Liége, mort le 23 novembre 1192. Fils de Godefroi le Courageux, duc de Brabant, il fut élu par une partie du chapitre dont il faisait partie. Cette élection fut contestée par Baudouin, comte de Hainaut, et par quelques chanoines, qui portaient à l'épiscopat un autre Albert, de la maison de Rethel. L'empereur Henri VI, averti de ce démêlé, rejeta les deux compétiteurs, et leur substitua Lothaire, prévôt de l'église de Bonn et frère du comte d'Hochstat. Lothaire vint à main armée prendre possession du siége épiscopal de la ville de Liége et des places qui en dépendaient, subjugua tout par la terreur, et fut en apparence universellement reconnu pour évêque. Cependant Albert de Louvain se mit en route, sous un habit de valet, pour aller poursuivre son droit en cour de Rome. Il fut accueilli favorablement du pape Célestin II, qui confirma son élection, l'ordonna diacre, le fit cardinal, et le renvoya avec une lettre à l'archevêque de Reims, pour engager celui-ci à le sacrer évêque. Durant le séjour qu'Albert fit à Reims, l'empereur Henri VI persécutait à outrance, dans Liége, tous ceux qui montraient de l'attachement pour Albert de Louvain. Sa haine et sa fureur contre ce prélat étaient si grandes, que trois seigneurs, qui lui étaient affidés, formèrent avec lui le complot de venir assassiner le prélat dans Reims. Feignant d'être eux-mêmes poursuivis par l'empereur, ils vinrent trouver Albert, s'insinuèrent dans son amitié, et, l'ayant attiré hors de la ville, ils le massacrèrent et s'enfuirent. La nouvelle de l'assassinat d'Albert remplit d'horreur la ville de Liége; on s'en prit à l'usurpateur Lothaire, qui fut obligé de se sauver. S'étant rendu à Rome, il confessa ses crimes au pape, entre les mains duquel il remit ses bénéfices après avoir renoncé à l'évêché de Liége, et obtint son absolution. Les Liégeois n'eurent aucun égard à ce pardon. Lothaire, étant revenu dans le pays, fut arrêté, l'an 1194, à Tongres, écorché vif, et plongé dans de la chaux vive. En 1612, le corps d'Albert fut apporté de Reims à Bruxelles, et exposé à la vénération des fidèles dans l'église des Carmélites, à la demande de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas.

Art de vérifier les dates.

ALBERT II DE CUYCK, prince-évêque de Liége, mort le 1er février 1200. Il monta, en 1194, sur le siége de cette église, après que Rome eut déclaré nulle l'élection de Simon de Limbourg, jeune homme de seize ans, beau et bien fait. Le pape Célestin III cassa cette élection, sur l'appel qu'Albert de Cuyck et trois autres archidiacres en avaient interjeté au saint-siége. Ce pontife en ordonna une nouvelle qui fut faite à Namur le 18 novembre 1194, et dans laquelle on se réunit en faveur d'Albert de Cuyck. Pour dédommager Simon de Limbourg, Célestin le fit cardinal. Albert flétrit son épiscopat par la simonie qu'il exerçait sans pudeur, et qui se communiqua par contagion à tout le clergé de Liége. On regarda comme la punition de ce désordre divers fléaux, tels que la famine et les dissensions dont le pays liégeois fut affligé sous le gouvernement de ce prélat. Albert cependant se fit aimer des Liégeois, auxquels il avait accordé divers priviléges dont ils jouissent encore de nos jours. La découverte du charbon de terre ou de la houille, dans le pays liégeois, date de l'épiscopat d'Albert II. « *L'an* 1198, dit Butkens, *furent trouvées les houilles par un prud'homme nommé Hullos de Plenevaux.* »

Art de vérifier les dates.

***ALBERT**, évêque de Livonie, né en 1160, mort à Riga vers 1230. Originaire de l'Allemagne, il se mit à la tête de la noblesse de Saxe et de Westphalie, et vint en Livonie pour y propager la religion catholique. Il obtint du pape Innocent III, en 1204, l'autorisation de fonder un ordre monaco-militaire, qui prit le nom des *Chevaliers porte-glaive*, en latin *Ensiferi*, et en allemand *Schwert-Brüder*. Leur premier grand maître fut Winno de Roerhbach; mais ils devaient être soumis à l'autorité des évêques de Riga. Albert établit aussi plusieurs colléges pour étendre les lumières de la religion dans toute la Livonie. L. Ch.

Stanislas Plater, *Petite Encyclopédie polonaise;* Leszno et Gnezne, 1841, in-8°.

VI. *Les Albert de Magdebourg.*

ALBERT Ier, archevêque de Magdebourg, mort le 10 juin 981. D'abord moine de Corbie, puis de Saint-Maximin de Trèves, il fut envoyé en 961, par l'empereur Otton Ier, pour prêcher l'Évangile aux Russes. En 968, il fut nommé archevêque de Magdebourg par le pape Jean XIII, à Rome. Arrivé le 21 décembre suivant à Magdebourg, il y sacra les évêques de Mersebourg, de Zeitz et de Misnie. La réception trop pompeuse qu'il fit, l'an 972, à Herman, burgrave de Magdebourg, déplut à l'empereur, qui le con-

damna à donner au fisc autant de chevaux qu'il avait fait sonner de cloches et allumer de cierges à l'arrivée de ce comte. Il sut mieux se maintenir à la cour d'Otton II, qui, l'an 978, lui accorda la juridiction royale sur tous les habitants de la ville, avec le droit d'en nommer le burgrave. Il fit plus : il céda, l'année suivante, aux chanoines le droit d'élire leur archevêque. Albert mérita la considération dont il jouissait par l'exactitude qu'il mettait à remplir ses devoirs. S'étant mis en route, l'an 981, pour aller visiter le diocèse de Mersbourg pendant l'absence de l'évêque, il tomba de cheval, et mourut de cet accident. Son corps fut transporté à Magdebourg et inhumé dans la cathédrale.

Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicensium.* — G. Eccard, *Corpus historicum medii ævi.* — *Art de vérifier les dates*, tome VI.

ALBERT II, comte de Hallermonde, cardinal-archevêque de Magdebourg, mort vers 1232. Engagé dans la parti du roi Philippe de Souabe, il réconcilia ce prince avec Innocent III; et Philippe étant mort en 1208, il fit sa paix avec Otton IV, qu'il accompagna en 1209 à Rome. Mais la bonne intelligence ne régna pas longtemps entre eux. Dès l'année suivante, en qualité de légat du saint-siége en Allemagne, Albert promulgua la sentence de déposition prononcée par le pape contre Otton; et l'an 1212, à la diète de Mayence, il concourut à l'élection de Frédéric II. Ces faits attirèrent les armes d'Otton dans le diocèse de Magdebourg.

Deux fois le prélat fut fait prisonnier dans le cours de ces hostilités, et deux fois promptement délivré par la valeur de ses troupes, qui forcèrent les places où il était renfermé. En 1216, il soumit à sa juridiction métropolitaine l'évêché de Camin. Albert n'eut de repos qu'à la mort d'Otton, arrivée en 1218. Il assista en 1225 à la diète d'Aix-la-Chapelle, où l'on résolut une nouvelle croisade pour la terre sainte; mais il eut la prudence de ne pas s'enrôler dans cette expédition. En 1229, il s'éleva une guerre entre le prélat et les margraves de Brandebourg, Otton et Jean, au sujet du château de Waldeck, que ceux-ci avaient fait construire. Mais l'engagement qu'ils prirent de le faire raser mit fin à la querelle. Ce prélat sut s'acquérir la réputation de l'un des plus importants personnages de son temps. Il avait commencé en 1207 à reconstruire son église cathédrale, qu'un incendie avait consumée. C'est la même qu'on voit encore aujourd'hui, et dont le patron est saint Maurice.

Chronicon Magdeburgense, dans *Scriptores rerum Germanicarum.* — *Art de vérifier les dates*, t. XVI.

ALBERT III, comte de Sternberg, archevêque de Magdebourg, mort vers la fin du quatorzième siècle. Il fut nommé par le pape Urbain V, à la demande de l'empereur Charles IV, dont il était chancelier, par préférence à Frédéric de Hoym, évêque de Mersebourg, que le chapitre avait élu. Albert, après son installation, confirma les priviléges des états et des villes de son archevêch[é]. Ce prélat fut un très-mauvais économe. Il alién[a] plusieurs villes et villages dépendant de so[n] Église, et se laissa engager par l'empereur Cha[r]les IV à lui céder la basse Lusace, que Bu[r]chard III, son prédécesseur, avait acquise d[u] dernier landgrave Tiesceman. S'étant attiré pa[r] là le mépris et l'aversion de ses sujets, il enlev[a] son trésor avec plusieurs choses précieuses, [et] s'en alla en Bohême, où il permuta en 137[.] son archevêché contre l'évêché de Leutmerit[z] possédé alors par Pierre de Bruma.

Chronicon Magdeburgense. — *Art de vérifier les da[tes]*, t. XVI, p. 456.

ALBERT IV, seigneur de Querfurt, archev[ê]que de Magdebourg, mort le 14 juin 1403. O[n] le représente comme un prélat avare, inqui[et] et impudique. En 1390, il prêta du secours a[u] prince de Brunswick contre les Brandebou[r]geois; et en 1394, guerroyant contre ces de[r]niers, il surprit par trahison, le 4 décembr[e], à l'aide du prince d'Anhalt et du seigneur [de] Querfurt, la ville de Rathenow, que ses troup[es] pillèrent; après quoi elles se jetèrent sur [le] Hareland, et y mirent tout à feu et à sang. L[es] habitants de Brandebourg ne tardèrent guè[re] à se venger de cette cruauté. La ville de R[a]thenow fut rendue par le prélat, en 1396, a[ux] Brandebourgeois. Mais la noblesse de Magd[e]bourg en vint aux mains plusieurs fois avec e[ux] dans les années suivantes, et reçut divers éche[cs] qu'elle ne trouva pas moyen de réparer. L'altér[a]tion des monnaies compromit, en 1401, l'arch[e]vêque et son chapitre avec la ville de Magdebour[g] qu'ils prétendaient, mais vainement, rédui[re] par la voie de l'interdit. La menace que le pr[é]lat fit aux bourgeois de les citer devant le redo[u]table tribunal de Westphalie, fut plus effica[ce]. On fit, le 14 février 1403, un accord au moy[en] duquel tout rentra dans l'ordre. L'archevêqu[e], peu de temps après, étant tombé malade, chois[it] pour coadjuteur, dans la vue d'assurer le r[e]pos du pays, Günther, fils puîné du comte [de] Schwarzbourg. Ce fut un des derniers act[es] d'Albert. Il mourut de la goutte à Giebichenstei[n] et fut inhumé dans sa cathédrale.

Chronicon Montiserenum, dans Menken, *Scripto[res] rerum Germanicarum.* — *Art de vérifier les date[s]*, t. XVI, p. 4.

ALBERT V, cardinal-archevêque de Magd[e]bourg et de Mayence, mort le 24 septemb[re] 1545. Il était fils de Jean, électeur de Brand[e]bourg, et fut élu le 13 août 1513. Peu de tem[ps] après, le chapitre d'Halberstadt le choisit po[ur] administrateur de cette église; double électi[on] qui fut confirmée par le pape Léon X le 7 d[é]cembre suivant. L'archevêché de Mayence éta[it] venu à vaquer dans le mois de février 1514, Albe[rt] fut, le 9 mars suivant, appelé pour le remplir; [il] accepta ce nouveau siége sans quitter les de[ux] dont il était déjà pourvu. Il en prit possession p[ar] dispense du pape Léon X, qui taxa les frais d[u] *pallium* à trente mille ducats, somme exo[rbitante]

pitante alors. Mais, pour soulager le prélat, il lui permit d'en prendre la moitié sur le produit des indulgences qu'il faisait publier alors en Allemagne. Albert, créé cardinal en 1518, fit tomber la couronne impériale, l'année suivante, sur Charles, roi d'Espagne, qu'il couronna, le 23 octobre 1520, à Aix-la-Chapelle. Ce fut lui qui contribua principalement à faire mettre, le 8 mai 1521, dans la diète de Worms, Luther au ban de l'Empire. Il ne put cependant empêcher le protestantisme de pénétrer dans les diocèses de Magdebourg et d'Halberstadt. Les affaires de l'Empire ne lui permettant pas d'être présent dans ces églises, il crut devoir suppléer à son absence en se donnant, en 1523, pour coadjuteur Jean-Albert, son cousin, de la ligne de Brandebourg, en Franconie. Cette mesure n'arrêta pas les progrès du luthéranisme; et le cardinal Albert chancela lui-même, lorsqu'il vit en 1525 Albert, grand maître de l'ordre Teutonique, embrasser la religion protestante. Nous le voyons cependant, la même année, faire alliance avec l'électeur de Brandebourg et les ducs de Brunswick, Éric et Henri, pour s'opposer au progrès du protestantisme. Il fit éclater son chagrin l'année suivante, en apprenant que la ville de Magdebourg s'était alliée aux protecteurs de Luther, l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, les ducs de Lunebourg, de Mecklenbourg, le prince d'Anhalt, et le comte de Mansfeld.

La ligue formée par les protestants à Smalkalde, menaçant les églises catholiques, le cardinal Albert, après diverses conférences avec leurs chefs, conclut avec eux à Nuremberg, en 1532, un traité, qui fut la première paix de la religion. Ce prélat, à mesure qu'il avançait en âge, manifestait son aversion pour les luthériens. En 1534, il en fit chasser de Halle un grand nombre, même du corps des magistrats, avec femmes et enfants. Le duc de Saxe, en qualité de burgrave de cette ville, voulut intervenir en leur faveur, mais ne fut point écouté; ce qui occasionna une querelle qui dura quelques années, sans qu'on en vînt néanmoins aux armes. Luther, cependant, déclamait publiquement dans ses écrits et ses sermons contre le cardinal, qu'il représentait comme le plus grand persécuteur de l'Évangile, exhortant ses auditeurs à demander à Dieu sa mort. Albert accéda, en 1538, à la ligue formée par les catholiques à Nuremberg. Mais, l'année suivante, toute la marche de Brandebourg ayant embrassé le luthéranisme, il fut obligé d'accorder aux villes de Magdebourg et d'Halberstadt l'exercice de cette religion, avec la clause néanmoins que les églises et les monastères resteraient dans le même état. Les habitants de Halle, en l'absence du cardinal, obligèrent le coadjuteur, en 1541, de leur accorder la même liberté. Albert termina ses jours dans son château d'Aschaffenbourg. Il fut le protecteur des savants, dont plusieurs fréquentaient sa cour. Érasme et Ulric de Hutten ont fait son éloge, et l'ont vengé par là des déclamations de Luther.

Seckendorff, *Commentarius historicus de Lutherianismo;* Francf., 1688. — J. Planck, *Histoire de la naissance du protestantisme* (en allemand); Leipzig, 1791. — *Art de vérifier les dates,* t. XVI, p. 462.

VII. *Les Albert de Mayence.*

ALBERT Ier ou **ALBRECHT**, archevêque de Mayence, mort le 14 juillet 1137. Il était fils de Sigebert, comte de Saarbruck, et chancelier de l'empereur Henri V. Il accompagna, en 1110, ce prince dans son voyage d'Italie. Ce fut par son conseil que Henri se saisit du pape et l'emmena lié de cordes, sur le refus qu'il fit de restituer les fiefs et les droits régaliens possédés par le clergé, comme ils en étaient convenus trois jours auparavant. A cette époque, Albert n'était point encore élu archevêque de Mayence. Henri, à son retour en Allemagne, le fit élire en sa présence le 15 août 1111, et lui donna sur-le-champ l'investiture par l'anneau et le bâton pastoral. L'année suivante, apprenant que le concile de Vienne avait frappé d'excommunication l'empereur, il se déclara contre ce prince, et exhorta le pape à ne point lever cet anathème. Henri, non moins irrité que surpris d'un changement si peu attendu, fit arrêter ce prélat qui venait de faire la dédicace du monastère de Catlembourg, et le confina dans une prison de Trufels, où il lui fit endurer pendant trois ans toutes les horreurs de la plus rude captivité. Les habitants de Mayence se rendirent tous armés, en 1115, à la diète que l'empereur tenait, au mois de novembre, dans leur ville, demandant avec menaces la délivrance de leur archevêque. Elle fut promise, et accordée trois jours après. Albert n'était point encore sacré : il se rendit à Cologne, et y reçut l'ordination épiscopale des mains d'Otton, évêque de Bamberg, en présence de Thierri, cardinal-légat, le 26 décembre de la même année. Mais la ville de Mayence changea bientôt de dispositions à son égard. L'Annaliste saxon nous apprend que, l'an 1116, dans une sédition qui s'y éleva contre lui, l'archevêque fut obligé de prendre la fuite, mais que, peu de temps après, ses amis l'y ramenèrent au milieu du carnage des rebelles.

Albert persévéra dans son aversion pour l'empereur, et s'appliqua en toute occasion à le desservir, non-seulement auprès du pape Pascal, mais encore auprès de Gélase II et de Calliste II, ses successeurs. Il se rendit au mois d'octobre suivant, avec sept autres évêques, à la tête de cinq cents chevaux, au concile que le pape avait indiqué à Reims. Calliste, prévenu de son arrivée, envoya au-devant de lui le comte de Champagne, et l'honora, dans cette assemblée, du titre de légat en Germanie. Ce fut lui qui donna le conseil au pape de lancer une sentence d'excommunication contre l'empereur. Il ne se contenta pas de rendre à Henri de mauvais offices, il osa même lui faire la guerre (*Voy.* l'Annaliste saxon aux années 1117 et 1118.) Nous avons une lettre de ce prince aux habi-

tants de Mayence, où il se plaint des hostilités que leur archevêque avait exercées contre lui. Elle est, suivant l'éditeur, de l'an 1120. (*Guden. Cod. Dipl. Mogunt.*, t. I, p. 46). Henri déploya, bientôt après, sa vengeance contre le prélat; car nous voyons que, la même année 1120, il l'avait obligé de fuir en Thuringe. (*Annal. Saxo*, pag. 643). Non moins courroucé contre la ville de Mayence que contre son pasteur, Henri résolut, l'an 1121, d'en faire le siége en l'absence de l'archevêque. Mais, instruit de son dessein, Albert manœuvra si bien auprès des princes saxons, qu'il en obtint une armée prête à faire face à celle que l'empereur avait levée en Alsace. Les hostilités furent arrêtées par une diète qui se tint, vers la Saint-Michel, à Wurtzbourg. On s'occupa ensuite à faire la paix avec le saint-siége.

Albert assista le 8 septembre 1122, avec le cardinal-légat Lambert, qui fut depuis pape sous le nom d'Honorius II, à la diète de Worms, où ce prince renonça aux investitures, et retint le droit de conférer les régales aux prélats, comme il en était convenu avec le pape.

Henri étant mort en 1125, Albert convoqua la diète pour l'élection d'un nouveau chef de l'Empire, suivant le droit attaché à son siége: *Nam id juris*, dit Otton de Frisingue, *dum regnum vacat, Moguntini archiepiscopi, ab antiquioribus esse traditur.* (*De Gest. Freder.*, l. I, c. XVI.) Ce fut lui qui détermina l'assemblée en faveur de Lothaire, préférablement à Frédéric de Hohenstauffen, duc d'Alsace et de Souabe; et cela pour se conformer aux désirs du pape Honorius II et du roi de France. Dans les hostilités qui suivirent entre ces deux rivaux, Albert montra toujours un grand zèle pour les intérêts du premier. Il l'accompagna dans plusieurs de ses expéditions, et détacha, par ses remontrances, un grand nombre de seigneurs du parti de ses ennemis. Ce prélat ambitieux et turbulent fut inhumé à l'abbaye d'Erbach, qu'il avait fondée.

Annales Hildesheim. — *Chronicon Magdeburg.* — *Art de vérifier les dates.*

ALBERT II, archevêque de Mayence, mort, le 23 juin 1141, à Erfurt. Il était frère du précédent, et lui succéda en 1138. En 1141, il se laissa entraîner dans la conjuration des seigneurs saxons, qui voulaient faire casser, comme subreptice, l'élection de l'empereur Conrad, faite en 1138. Il se réconcilia, peu de temps après, avec ce prince, et s'engagea de le suivre à la croisade qu'il méditait dès lors, et qui n'eut lieu qu'en 1147. La mort ne permit pas au prélat d'exécuter sa promesse.

Gallia christiana, t. V. — Otto de Freisingen, *Chronic.* — *Art de vérifier les dates.*

VIII. *Les Albert de Mecklenbourg.*

ALBERT Ier ou ALBRECHT, duc de Mecklenbourg, mort vers 1375. Il succéda en bas âge, avec son frère Jean, au duc Henri leur père. L'aîné, Albert, exerça toute l'autorité dans le duché. Son principal soin fut de purger le pays de brigands, et il y réussit. Ayant été député en 1341, par Magnus, roi de Suède, à l'empereur Louis de Bavière, pour conclure avec lui un traité d'alliance, il fut arrêté sur la route avec toute sa suite par Gonthier, comte de Schauenbourg, son ennemi, qui le mit en prison; mais bientôt après il fut délivré, sur les menaces que fit l'empereur de venger cet outrage fait à sa dignité. En 1347, les deux frères Albert et Jean, dont le second venait d'arriver de France, où il avait combattu l'année précédente à la bataille de Crécy, reconnurent solennellement la dépendance de leur duché de Stargard de l'Empire. Les margraves de Brandebourg, Louis et Otton, se formalisèrent de cette soumission, comme portant atteinte au droit de suzeraineté qu'ils prétendaient avoir sur Stargard. Waldemar III, roi de Danemark, parent des margraves, se disposait à soutenir leur prétention les armes à la main. Mais le mariage d'Engeburge, fille du monarque danois, avec Henri, fils du duc Albert, termina la contestation. Ce ne fut qu'en 135[illegible] qu'Albert et Jean, son frère, partagèrent entre eux leurs États. Le premier eut pour lot le duché de Mecklenbourg, et le second celui de Stargard.

J. Beehr, *Rerum Mecleburgicarum libri octo;* Lips. 1741, in-fol.

ALBERT II, duc de Mecklenbourg, mort e[n] 1412. Il avait réuni sur sa tête la couronne [de] Suède, par voie d'héritage. Les mécontentements qu'il occasionna par son inconduite abou[tirent] à des soulèvements, dont Marguerite, rei[ne] de Danemark, sut se prévaloir pour lui rav[ir] le sceptre. Battu et fait prisonnier par l'armée [de] cette princesse, dans la plaine de Falköping, [le] 21 septembre 1388, il fut enfermé avec son fi[ls] dans la citadelle de Lindholn, d'où l'un et l'aut[re] ne sortirent que le 17 juin 1395. Leur rançon fut taxée à soixante mille marcs d'argent; fau[te] du payement de laquelle, Albert devait retourner en prison. L'épuisement des finances d'Albe[rt] ne lui permettant pas de rassembler cette somm[e], les dames de Mecklenbourg vendirent, dit-o[n], leurs pierreries pour contribuer à l'acquitter en[vers] Marguerite. En reconnaissance de ce bie[n]fait, Albert, ajoute-t-on, leur accorda le dr[oit] de retenir, leur vie durant, les fiefs ouverts p[ar] l'extinction des mâles, avant de passer aux mâl[es] collatéraux; c'est ce qu'on nomme en alleman[d], au Mecklenbourg, l'*Erbjungfernrecht*. L'op[i]nion commune est qu'Albert, par une des cond[i]tions de son élargissement, avait abdiqué la co[u]ronne de Suède et de Gothie.

J. Beehr, *Rerum Mecleburgicarum libri VIII;* Lip[s]. 1741, in-fol.

ALBERT III, duc de Mecklenbourg, fils [du] précédent, régna peu d'années sous la tutelle [de] son cousin Jean, et mourut en 1421.

J. Beehr, *Rer. Mecl. libri VIII.*

IX. *Les Albert de Saxe.*

ALBERT Ier ou ALBRECHT, duc-électeur [de] Saxe, mort en 1260. Il succéda, en 1212, au d[uc]

Bernard son père. En 1227, il joignit ses troupes aux confédérés contre Waldemar II, roi de Danemark, s'empara de plusieurs villes, et remporta une grande victoire, le 22 juillet, à Bornhaven. Il accompagna, en 1228, l'empereur Frédéric II en Orient, et combattit vaillamment contre les Sarrasins en Égypte. Il avait épousé Hélène, fille d'Otton surnommé *l'Enfant*, duc de Brunswick, et de Mathilde de Brandebourg; il en eut Albert II; Jean, prince de la basse Saxe, qui fut la tige des ducs de Saxe-Lawenbourg, éteints en 1689; Rodolfe, marié à Anne, fille de Louis, comte palatin du Rhin; et Frédéric, évêque de Mersbourg. Matthieu Paris rapporte que le duc Albert était d'une stature si démesurée, qu'étant venu à Londres en 1230, chacun accourait pour le voir et l'admirer.

Heinrich, *Deutsche Reichs-Geschichte;* Jena, 1789, in-8°.

ALBERT II, duc-électeur de Saxe, fils du précédent, mort le 25 août 1298. Il eut en partage la haute Saxe, et fit sa résidence à Wittenberg. Il assista à trois élections d'empereurs : celle de Rodolphe Ier, celle d'Adolphe, et celle d'Albert Ier; c'est pourquoi ses successeurs prétendirent être seuls de leur maison en possession du droit d'élire les empereurs. En 1288, après la mort de Henri *l'Illustre*, il fut investi par l'empereur Rodolfe, son beau-père, du palatinat de Saxe, qui resta longtemps dans sa maison. Albert mourut, suivant plusieurs historiens, à Aix-la-Chapelle, étouffé par la foule au couronnement de l'empereur Albert Ier, son beau-frère; d'autres mettent sa mort entre 1302 et 1308.

Mencken, *Script. rer. Germ.;* Lips., 1729, in-fol. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI, p. 153.

ALBERT III, duc-électeur de Saxe, mort en 1422. Il succéda en 1418 à Rodolfe son frère, et y fut confirmé en 1422 par l'empereur Sigismond, à Breslau. Il mourut la même année, de la frayeur que lui causa un incendie. Il ne laissa pas d'enfants. Il fut le dernier électeur de Saxe de la maison d'Ascanie. Après sa mort, Éric IV, duc de Saxe-Lauenbourg, prétendit à l'électorat comme étant de la même maison, et descendant d'Albert Ier, électeur de Saxe, et parce que ses ancêtres avaient toujours reçu l'investiture simultanée des États qu'il réclamait. L'empereur Sigismond n'eut aucun égard à ces prétentions, et se crut en droit de disposer de l'électorat. Comme l'empereur n'avait ni argent ni troupes pour continuer la guerre contre les hussites, Frédéric *le Belliqueux*, margrave de Misnie, lui fournit les secours nécessaires, et battit les hussites à Brixen, en 1421. Sigismond, pour le récompenser, lui accorda l'électorat le 6 juin 1423, par préférence à ses compétiteurs; mais l'électeur de Brandebourg s'étant emparé de Wittenberg et de ses environs, le margrave de Misnie fut obligé de les racheter moyennant vingt-huit mille marcs d'argent, outre cent mille florins d'or qu'il paya comptant à Sigismond. Il transmit l'électorat de Saxe à ses descendants.

Mencken, *Script. rer. Germ.*

ALBERT ou **ALBRECHT**, dit *le Dénaturé*, palatin de Saxe, succéda en 1288 à Henri, son père, dans le landgraviat de Thuringe, et mourut en 1314. Après avoir tenu dans sa jeunesse une conduite sage, il tomba ensuite dans le désordre, du vivant même de son père. Sa passion pour Cunégonde d'Elsemberg, sa concubine, le porta à attenter aux jours de sa femme Marguerite, fille de l'empereur Frédéric II. Les ordres d'Albert, pour la faire périr, devaient s'exécuter dans le château de Wartbourg, près d'Eisenach; mais ceux qui en étaient chargés eurent tant de respect pour la vertu de cette princesse, qu'ils l'en avertirent. Le danger était si imminent, qu'elle n'eut que le temps de se faire descendre du haut du château, et de se sauver dans un couvent à Francfort, où elle mourut le 8 août 1270.

Albert épousa, en 1271, sa concubine. Le petit Albert ou Apicius, qu'il avait eu d'elle, se cacha, durant la cérémonie du mariage, sous la mante de sa mère, pour être légitimé. Toute la vie du landgrave Albert ne fut plus depuis qu'une chaîne d'égarements : faisant sentir à ses enfants du premier lit toute la haine qu'il avait conçue contre leur mère, il ne chercha qu'à les priver absolument de l'héritage de leurs ancêtres. De là une guerre violente entre le père et les enfants. Le margrave Frédéric, son fils aîné, le fit prisonnier en 1290; mais bientôt, à la réquisition de l'empereur, il le relâcha. On fit une espèce de partage entre le père et les enfants légitimes. Albert, se croyant propriétaire absolu de la Thuringe qui lui était demeurée, veut en disposer en faveur d'Apicius, son fils naturel; mais les états de la province s'opposent à ce projet. En 1291, Albert succède à Frédéric son cousin, fils de Thierri le Sage, margrave de Misnie et de Lusace, mort sans postérité. En 1274, Albert, furieux de n'avoir pu faire passer la Thuringe à son fils Apicius, veut au moins lui en donner le prix. A cet effet, il vend cette province à l'empereur Adolphe, moyennant la somme de 12,000 marcs d'argent qu'il destine à cet enfant chéri. Cette vente occasionna une nouvelle guerre entre lui et ses autres enfants, et mit en même temps ceux-ci aux prises avec l'empereur, qui vint les attaquer avec des troupes nombreuses. Mais Frédéric, l'aîné des fils d'Albert, soutenu par les Thuringiens, repoussa de toutes parts les Impériaux, et triompha pendant plus de cinq années de tous les efforts d'Adolphe. Ses armes ne furent pas moins heureuses contre les attaques de son père, qu'il fit prisonnier une seconde fois, l'an 1306, après une guerre de douze ans. Albert ayant, quelque temps après, recouvré sa liberté, se retira à Erfurt, où il mourut de misère. Outre les deux femmes qu'on vient de nommer, et dont la seconde mourut en 1299, il avait épousé, en troi-

sièmes noces, Adélaïde, comtesse de Cassel, veuve du dernier comte d'Arnsberg.

Mencken, *Scriptores rerum Germanicarum ;* Lip., 1728, in-fol.

ALBERT (*Antoine*), jurisconsulte et médecin, né à Carcassonne le 17 janvier 1708, mort le 23 juillet 1791. Il fit quelques découvertes chimiques dans la teinture, et se distingua par l'ardeur avec laquelle il défendit les droits et priviléges de sa ville natale.

Biographie des Contemporains.

ALBERT (*le Bienheureux*), patriarche latin de Jérusalem, et législateur de l'ordre des Carmes, né vers 1150 à Castello di Gaultieri, près de Parme, mort le 14 septembre 1214. Après avoir été prieur d'une communauté de chanoines, il fut nommé successivement évêque de Bobio et de Verceil. L'opinion que l'on avait de sa prudence, de sa droiture et de son habileté dans les affaires était telle, que l'empereur Frédéric Barberousse et le pape Clément III le choisirent pour arbitre de leurs différends. Henri VI, successeur de Frédéric, le nomma comte de l'Empire. Les papes Célestin III et Innocent III l'employèrent aussi dans plusieurs négociations. En 1204, les chrétiens de la Palestine nommèrent Albert patriarche latin de Jérusalem; mais il fut obligé de fixer son séjour dans Saint-Jean-d'Acre, parce que Jérusalem était alors au pouvoir des musulmans. Ce fut dans ce temps qu'il établit, pour l'ordre des Carmes, des constitutions sages mais sévères, et que des commissaires nommés par le pape Innocent IV adoucirent en quelques points. Le pape Innocent III avait invité Albert à se trouver au concile général de Latran, tenu en 1215; mais Albert fut, l'année auparavant, assassiné dans la ville d'Acre, à la procession de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, par un homme auquel il avait adressé des reproches sur ses crimes. Albert est honoré, le 8 avril, comme un saint de l'ordre des Carmes. Tritheim lui attribue *Status Terræ Sanctæ*, ouvrage resté manuscrit. La *Regula Carmelitarum* se trouve, avec la vie d'Albert, dans *Acta Sanctorum*, t. I.

Affo, *Memorie degli scrittori et letterati Parmigiani.* — Onuphre ; Genebrad; Possevin ; Sponde.

ALBERT (*Caroline*). *Voy.* BOISSEAU.

*__ALBERT__ (*Casimir*), duc de Saxe-Teschen, né à Moritzbourg, près de Dresde, le 11 juillet 1738, mort le 10 février 1822. Second fils d'Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, il épousa en 1766 l'archiduchesse Marie-Christine, fille de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse, qui lui apporta en dot la principauté de Teschen, dans la Silésie autrichienne. Sa femme ayant été nommée au gouvernement des Pays-Bas autrichiens, il l'aida dans l'administration de ces provinces. Pendant la guerre contre la France en 1792, il commanda l'armée qui fut obligée de lever le siége de Lille; et après la bataille de Jemmapes (le 6 novembre 1792), où il fut défait avec Beaulieu, il quitta la Belgique, qui tomba au pouvoir de Dumouriez, et se retira à Vienne. Là il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres et des beaux-arts. Il fit élever à sa femme, morte en 1798, un magnifique monument par Canova. Sa belle collection de tableaux, riche surtout en originaux de Raphaël, de Michel-Ange, de Guido et de Van-Dyck, échut en héritage à l'archiduc Charles. Le duc Albert mourut sans enfants.

Conversations-Lexicon.

ALBERT (*Charles*), médecin de Paris, pseudonyme de *Chaumonot.* Voyez ce nom.

ALBERT (*Charles* D'). *Voy.* LUYNES.

ALBERT DURER. *Voy.* DURER.

ALBERT (*Erasme*), théologien protestant, né près de Francfort vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1560. Il eut pour maître Luther à l'université de Wittemberg, où il fut reçu docteur en théologie. Albert fut prédicateur de la cour de Joachim II, électeur de Brandebourg. C'est lui qui recueillit, dans le livre des *Conformités de saint François avec J.-C.*, les inepties les plus saillantes, pour en composer le livre connu sous le titre d'*Alcoran des Cordeliers.* Il fit imprimer ce recueil en allemand l'an 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur, puis en latin à Wittemberg en 1542, in-4°; et il l'intitula *Alcoran*, parce que les franciscains de son temps estimaient autant les *Conformités* que les Turcs leur Alcoran. Luther ajouta une préface à la compilation de son disciple; Conrad Badius l'augmenta d'un second livre, la traduisit en français, et l'imprima, en 1556, en 1 vol. in-12, puis à Genève, en 1560, en 2 vol. in-12. La dernière édition de cet ouvrage singulier est celle d'Amsterdam en 1734, en 2 vol. in-12 avec figures. On a encore d'Albert : *Judicium de spongia Erasmi*, et plusieurs autres ouvrages en latin et en allemand.

J.-J. Körber, *Beitrag zu der Lebensbeschreibung Erasmi Alberi, eines der ersten Reformatoren in der Wetterau ;* Hunau, 1754, in-4°. — G.-G. Gervinus, *Geschichte der poetisch. national. Literatur der Deutschen*, iii, p. 25, 32, etc., 53, etc. — Jördens, *Lexikon Deutscher Dichter und Prosaisten*, c. XXVIII-XXXVI.

*__ALBERT__ (*François-Auguste-Charles Emmanuel*), prince de Saxe-Cobourg-Gotha, époux de Victoria, reine de la Grande-Bretagne, est né le 26 août 1819. C'est le second fils du duc Ernest, mort en 1844, et de Louise, fille du duc Auguste de Saxe-Gotha-Altenbourg. Il fut élevé avec son frère aîné Ernest, duc actuellement régnant, sous la direction de Florschütz, conseiller consistorial à Cobourg, et fit ses études à l'université de Bonn. Outre les sciences historiques et politiques, il étudia la physique, la chimie et l'histoire naturelle; il a fait preuve de véritables talents dans la musique et la peinture. Plusieurs de ses compositions ont été applaudies même par le public.

Doué d'une beauté mâle, et habile dans tous les exercices du corps, il fut marié, le 10 février 1840, à la reine Victoria. Avant la cérémonie du mariage, il avait reçu la dignité d

feld-maréchal avec un régiment de hussards et le titre d'altesse royale. La Cité de Londres lui conféra solennellement le droit de bourgeoisie, et, en 1847, le *consort of her most gracious majesty* (titre que la reine lui avait donné en 1842, non sans quelque opposition de la part de son ministère tory) fut élu chancelier de l'université de Cambridge, grand maître des loges de francs-maçons, etc.

Modeste et d'un tact exquis, le prince Albert s'est tenu à l'écart des questions irritantes de la politique, et ne se mêle point aux intrigues des partis. Cependant les torys, d'accord avec les radicaux, ont fait réduire ses apanages à 30,000, de 50,000 livres sterling qu'avait demandées le ministère. Protecteur éclairé des sciences, des arts et de l'industrie, il a le premier conçu et réalisé le plan gigantesque de l'Exposition universelle de Londres, en 1851. C'est un titre de gloire plus précieux que ceux qu'on obtient sur le champ de bataille, surtout à une époque où les hommes vivent, non plus de la guerre, mais des arts de la paix. D.

ALBERT (*François*), professeur de théologie à Hambourg, florissait au quinzième siècle. Il a laissé une *Histoire de Saxe et des Vandales*, et une *Chronique depuis Charlemagne jusqu'en* 1504.

Jöcher, *Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

*ALBERT ou ALBERTI (*Henri*), poëte et musicien allemand, né à Lobenstein en Saxe, le 28 juin 1604, mort le 6 octobre 1668. Élève de Henri Schütz, maître de chapelle à Dresde, il fut nommé, en 1626, organiste à Kœnigsberg, et occupa cette place jusqu'à sa mort. On a de lui plusieurs recueils de chants sacrés et profanes, sous le titre de *Musikalische Kürbshütte*, Kœnigsberg, 1651, in-fol., et *Poetisch musikalisches Lustwäldlein*; Kœnigsberg, 1652, in-fol., et Leipzig, 1657.

Müller, *Bibliothek deutscher Dichter*, vol. V. — Wolff, *Encyclop. der deutschen National-litteratur*, t. I, p. 31.

ALBERT (*Henri-Christophe*), grammairien, né à Hambourg en 1762, mort en 1800. Il enseignait la langue anglaise à Halle. On a de lui : 1° une *Grammaire anglaise*, pour les Allemands; Halle, 1784, in-8°; — 2° une *Grammaire allemande*, pour les Anglais; Hambourg, 1786; — 3° des *Essais sur Shakspeare*; — 4° des *Recherches sur la constitution anglaise, d'après les données les plus récentes*; Lubeck, 1794; — 5° un *Drame sur la vie et la mort de Charles Ier*; Schleswig, 1796.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*.

ALBERT (*Honoré* D'). *Voyez* CHAULNES.

ALBERT (*Jean*). *Voyez* WIDMANSTADT.

ALBERT (*Jean*), jurisconsulte français du dix-septième siècle. Il publia, en 1686, un recueil d'arrêts rendus par le parlement de Toulouse; il en parut une nouvelle édition, in-4°, en 1731.

Quérard, *la France littéraire*.

ALBERT (*Louis-Joseph* D'), petit-fils du connétable de Luynes, né en 1672, mort le 10 novembre 1758. Il se trouva en 1688 au siége de Philisbourg, et en 1690 il fut blessé à la bataille de Fleurus; il fut de nouveau blessé en 1693 à Steinkerque, à la tête de son régiment. En 1703, il s'attacha à la cour de l'électeur de Bavière, qui, ayant été élu empereur sous le nom de Charles VII, créa Albert prince du Saint-Empire. Dès lors on l'appela le prince de Grünberghen, du nom des domaines de sa femme, qui était une princesse de Berghes. On a de lui, ou, selon Barbier, de l'abbé Pic, son précepteur, le *Songe d'Alcibiade*, supposé traduit du grec, Paris, 1735, in-12, et quelques autres écrits, réunis sous le titre de *Recueil de différentes pièces de littérature*; Amsterdam, 1759, in-8°.

Père Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, etc.; Paris, 1728. — J.-M. Quérard, *la France littéraire*.

ALBERT (*Martin*), dit *Albert*. *Voy.* MARTIN.

ALBERT ou **ALBERTI** (*Michel*), médecin allemand, né à Nuremberg le 13 novembre 1682, mort à Halle en 1757. Un des plus célèbres élèves de Stahl; il fut professeur à Halle, membre de l'Académie royale de Berlin, et de celle des Curieux de la Nature, sous le nom d'Andronicus Ier. Ses principaux écrits, où il défend les doctrines du phlogistique contre celles du mécanisme inerte, ont pour titres : *Epistola qua thermarum et acidularum idolum medicum destruit*; Halle, 1713, in-4°; — *Introductio in universam medicinam*; Halle, 1718, 1719, 1721, 3 vol. in-4°; — *Specimen medicinæ theologicæ*; Halle, 1726, in-8°; — *Tentamen lexici realis observationum medicarum ex variis auctoribus selectarum*; ibidem, 1727, première partie, 1731, deuxième partie, in-4°, deux volumes. — *Tractatio medico-forensis de torturæ subjectis aptis et ineptis, secundum morales et physicas causas*; ibidem, 1730, in-4°; — *Commentatio medica in constitutionem criminalem Carolinam, variis titulis et articulis confirmata*; ibidem, 1739, in-4°; — *Systema jurisprudentiæ medico-legalis*, 6 volumes in-4°, dont le premier volume parut à Halle en 1725, le second à Schneeberg en 1729, et le dernier à Görlitz en 1747.

Brucker et Haid, *Bildersaal heutiges Tages lebender und durch Gelahrtheit berühmter Schriftsteller*; Augsburg, 1744, in-fol. — *Commentarii Lipsienses*, t. VI.

ALBERT *de Rioms* (le comte), chef d'escadre, né dans le Dauphiné, mort en 1810. Il se distingua durant la guerre que la France soutint pour l'indépendance des États-Unis. Il fut récompensé de ses services par le grade de chef d'escadre. En 1789, il commandait dans Toulon, avec le titre de lieutenant général; il interdit aux ouvriers des arsenaux de porter la cocarde tricolore. Deux maîtres d'équipages ayant enfreint ses ordres, il les fit traîner en prison, ce qui occasionna un soulèvement général, et le peuple l'incarcéra lui-même, ainsi que Castellat et de Villager. L'assemblée nationale décréta qu'il n'y

avait pas lieu à les poursuivre. Le comte Albert reçut même le commandement de la flotte de trente vaisseaux armés à Brest pour soutenir l'Espagne contre l'Angleterre, et prêta le serment civique au nom de l'escadre; mais peu aimé de ses matelots, et désespérant de rétablir la discipline parmi ses équipages, il renonça au commandement. Il quitta la France, se rendit auprès des princes, et fit la campagne de 1792 dans un corps d'émigrés. Amnistié après le 18 brumaire, il rentra en France et mourut dans la retraite.

Mémoires que M. le comte d'Albert de Rioms a faits dans la prison où il est detenu, in-4°; Paris (?), 1789 (?).

ALBERT (*saint*), né en Sicile, entra dans l'ordre des Carmes, et fut canonisé par Sixte IV en 1426. Il a laissé quelques *homélies*, et des traités de morale chrétienne.

Acta Sanctorum.

ALBERT *de Florence*, littérateur du treizième siècle, se trouvant en prison pendant les troubles de sa patrie, s'y consola de la perte de sa liberté en traduisant en italien les *Consolations philosophiques* de Boëce.

ALBERT DE GEMBLOURS, en latin *Albertus Gemblacensis*, bénédictin, né à Loben près de Liége (d'où le surnom de *Lobiensis*), vers la fin du dixième siècle, mort en 1048, à Liége. Il étudia à Paris et à Chartres sous le célèbre Fulbert, et devint abbé de Gembloux, puis de Saint-Jacques à Liége. Il aida Burkhard, évêque de Worms, son disciple, dans la rédaction du *Magnum volumen canonum*, et laissa quelques hymnes et des vies de saints.

Sigebert, *De script. eccles.*, c. CXLII, et *De abbat. Gembl.* — Valère André, *Biblioth. Belg.* — Fabricius, *Bibl. latin. med. et inf. æt.* — Vossius, *De hist. latin.* — Trithème; Gesner; Possevin.

ALBERT DE METZ, en latin *Albertus Metensis*, bénédictin du monastère de Saint-Symphorien à Metz, vivait vers le commencement du onzième siècle. On a de lui des notices historiques (*De diversitate temporum*), insérées par Eccard dans son *Corpus historicorum medii ævi*, vol. I, p. 91-131. Ces notices renferment des détails précieux pour l'histoire de la Lorraine et de l'Alsace, depuis 973 jusqu'en 1025.

D. Calmet, *Bibliothèque Lorraine.* — Fabricius, *Biblioth. lat. med. et infim. æt.* — Adelung, *supplem. au Lexique* de Jöcher.

ALBERT, en latin *Albertus Stadiensis*, bénédictin, abbé du Cloître de Sainte-Marie, à Stade, vivait au treizième siècle. Élu abbé en 1232, il fit de vains efforts, même avec le concours du pape, pour réprimer les désordres des moines de son abbaye. Très-affligé de ce que la bulle du saint-père qu'il avait obtenue en 1236, de Grégoire XI, contre ses moines indisciplinés (auxquels il voulut faire adopter la règle de Cîteaux), ne produisît aucun effet, il entra en 1240 dans l'ordre des Franciscains. Il en devint, selon Oléarius, général, et vivait encore en 1260. Albert de Stade, qu'il ne faut pas confondre avec Albert de Pise, a composé en latin une *Chronique*, qui va depuis la création du monde jusqu'à l'an 1256 de J.-C. Cette chronique est surtout bonne à consulter pour les événements arrivés dans le nord de l'Allemagne depuis 1072 (fin de la chronique d'Adam de Brême) jusqu'en 1256. André Hoicr y a joint un supplément qui comprend une soixantaine d'années; Hafniæ, 1720, in-4°. Elle fut publiée, avec des notes, par Reineccius, sous le titre : *Chronicon Alberti, abbatis Stadensis, a condito orbe usque ad auctoris ætatem*, etc.; Helmstaedt, in-4°, 1587.

Alb. Crantz, *in Metrop. et in Hist. Saxon.* — Vossius, *De hist. lat.*, lib. II. — Le Mire, *In Auct de Script. eccles.* — Tob. d'Eckhard, *Vita Alberti Stadensis*, Goslar, 1726, in-4°.

***ALBERT DE SAXE**, en latin *Albertus de Saxonia*, savant dominicain, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Suivant Lockhaupt, il avait étudié et séjourné longtemps à Paris. La bibliothèque de Bologne possède de lui plusieurs commentaires manuscrits (inédits) sur les tables Alfonsines et la Physique d'Aristote. On a imprimé de cet auteur : *Magistri Alberti de Saxonia tractatus proportionum cum aliis præcipue Augustini Niphi*; Venetiis, 1496, in-fol. Il en parut plus tard un abrégé sous le titre : *De velocitate motuum F. Alberti de Saxonia, opus redactum in epitomen a F. Isidoro de Isolanis Mediolanensis, ordinis Prædicatorum*; Lugd., 1580, in-4°.

Echard, *Scriptores ord. Prædicat.* — Possevin, *Apparat. sacer.*

***ALBERT DE SISTERON**, *de Gepençois* ou *de Tarascon*, poëte provençal, vivait vers 1290. Il composa un grand nombre de chansons en l'honneur de la belle marquise de Malespine, dont il était amoureux.

Nostradamus, *les Vies des plus célèbres et des plus anciens poëtes provençaux*; Lyon, 1575. — *Histoire littéraire des troubadours*, t. I.

***ALBERT DE TRÈVES**, en latin *Albertus Trevesanus*, abbé du monastère de Saint-Matthias à Trèves, mort en 980. Ce monastère se distingua au neuvième et dixième siècle par son enseignement et ses maîtres habiles. Albert écrivit, en vers et en prose, des instructions pour de jeunes prêtres, et ajouta l'histoire de son temps à la chronique de Trèves, connue sous le titre de *Gesta Treverorum*.

D. Calmet, *Bibliothèque Lorraine.*

***ALBERT** (*Pierre*), chanoine de Barcelone, auteur d'un répertoire des coutumes de la Catalogne, publié sous le titre : *Tractatus de consuetudinibus Cathaloniæ inter dominos et vasallos*, avec les commentaires de Jean de Socarratis; *Lugdini* (Aut. Vincent.), 1551, in-fol.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALBERT**, évêque de Freysingen, mort en 1359, de la famille alsacienne de Hohenbourg; il fut d'abord chapelain du pape Clément VI, qui résidait alors à Avignon, et qui en 1345 le nomma à l'évêché de Wurzbourg, contrairement au choix

du chapitre. De là entre le pape et l'empereur des démêlés, qui se terminèrent par la nomination d'Albert à l'évêché de Freysingen. On lui attribue les vies des martyrs saint Kilian, évêque de Wurzbourg, et de ses compagnons saint Colman et saint Totnan, dans *Acta Sanctorum*, 8 juillet, t. II, p. 966.

J.-P. Ludwig, *Geschichtschreiber von dem Bischofthum Würzburg;* Francf., 1713. — J.-A. Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis;* Patav., 1754.

ALBERT, en latin *Albertus Sigebergensis*, bénédictin du couvent de Sigeberg, près de Cologne, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il a laissé, en latin, une *Histoire des Papes* depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V, et une *Histoire des Empereurs romains* depuis Auguste jusqu'à Frédéric V. Ces deux ouvrages sont encore en manuscrits à la bibliothèque de Vienne.

Adelung, supplément au *Lexique* de Jöcher. — Fabricius, *Biblioth. med. et infim. ætatis*, t. I, p. 128.

ALBERTANO *de Brescia*, juge et gouverneur de Gavardo sous le règne de l'empereur Frédéric II (treizième siècle). Il fut mis en prison pendant les troubles politiques qui agitaient alors l'Italie. Dans sa captivité, il composa en latin, vers 1246, divers ouvrages de dialectique et de morale, qui furent ensuite traduits en italien; l'un est intitulé *Della forma dell' onesta vita;* un autre, *Delle sei maniere del parlare;* et un troisième, *Della consolazione e del consiglio*. Ces trois traités, conservés en manuscrits à la bibliothèque de Turin et à l'Ambrosienne de Milan, furent imprimés longtemps après la mort de l'auteur, par les soins de Bastien de Rossi, à Florence, en 1610.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, vol. IV, chap. II.

***ALBERTI** (*Albert*), savant jésuite, né à Trente le 2 février 1593, mort à Milan le 3 mai 1676. Il étudia à Padoue, et se fit surtout connaître par ses controverses avec le célèbre Scioppi, qu'il réduisit, dit-on, au silence, et le fit mourir du chagrin de se voir vaincu. Ses principaux écrits sont : *Generales vindiciæ adversus famosos Gasp. Scioppi libellos;* Lucques, 1649, in-12; — *Lydius lapis ingenii;* ibid., 1647, in-12; — *Liber contra saltationes et choreas*, 1650, in-12; — *Actio in eloquentiæ tum profanæ cum sacræ corruptores;* Milan, 1651, in-12.

Oesterreichisches Biographisches Lexicon; Vienne, 1851. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALBERTI ARISTOTILE, autrement dit *Rodolphe Fioraventi*, célèbre mécanicien, né à Bologne, dans le seizième siècle; on lui attribue des choses étonnantes : il transporta, dit-on, à Bologne le clocher de Sainte-Marie del Tempio, avec toutes ses cloches, à une distance de trente-cinq pas; il redressa dans la ville de Cento le clocher de l'église de Saint-Blaise, qui penchait de cinq pieds et demi. Appelé en Hongrie, il construisit un pont très-ingénieux, et fit beaucoup d'autres ouvrages dont le souverain de ce pays fut si satisfait qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnaie et d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand duc de Moscovie, à la construction de plusieurs églises.

ALBERTI (*Benoît*), Florentin, était, vers la fin du quatorzième siècle, à la tête du parti démocratique à Florence, avec Salvestro de Médicis. Partisan de la liberté et de l'égalité absolues, il fit une violente opposition au parti aristocratique de la république de Florence, qu'il accusait d'être gibelin. En 1378, il appela le peuple aux armes et commença la terrible révolution des Ciompi, qu'il s'efforça ensuite lui-même d'apaiser. Le peuple déchaîné incendia et pilla tous les palais, et mit à mort les habitants les plus considérables et les plus riches. Une épouvantable anarchie et la ruine du commerce en furent la suite. Alberti fit punir Thomas Strozzi et George Scali, qui abusaient du pouvoir démocratique. En 1382, l'ancienne aristocratie renversa à son tour le parti des Alberti et des Médicis. Benoît Alberti et ses amis furent exilés en 1387; il mourut à Rhodes en revenant d'un pèlerinage à la terre sainte.

Pignotti, *Storia della Toscana*, l. IV. — Machiavelli, *Storie Fiorentine*, l. III.

ALBERTI (*Cherubino*), peintre d'histoire et graveur, né en 1552, mort en 1615. Il était fils du peintre *Michel Alberti*, et s'est rendu surtout célèbre par ses gravures. On a de lui cent quatre-vingts pièces, dont soixante-quinze de sa composition; les autres sont gravées d'après Michel-Ange, Raphaël, André del Sarte, etc. On les reconnaît à la marque : A. B.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Giordani, *Pinacoteca di Bologna.*

ALBERTI (*Dominique*), musicien italien, du dix-huitième siècle, inventa une nouvelle méthode de toucher le clavecin, mit en musique l'*Endymion* de Métastase, et composa plusieurs œuvres qui eurent une certaine vogue.

Gerber, *Lexicon der Ton-Künstler.*

***ALBERTI** (*Fabio*), d'une famille noble de Bevagna, bourg des États de l'Église dans l'ancienne Ombrie, s'est occupé toute sa vie de recherches sur son pays, et a publié : 1° *Ragguaglio del museo operto nel* 1787 *nelle nuove stanze della residenza del magistrato consolare di Bevagna* (s. l. n. d.); in-4°; — 2° *Notizie antiche e moderne riguardanti Bevagna, città dell' Umbria;* Venise, 1791, in-4°.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALBERTI (*George-Guillaume*), prédicateur protestant, né en 1723 à Thundern (Hanovre), mort en 1758. Il resta quelque temps en Angleterre, où il publia en anglais, sous le pseudonyme d'*Alethophilus Gottingensis*, un opuscule intitulé *Pensées sur l'Essai de Hume sur la religion naturelle*. On a encore de lui des *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752-1754; et un *Essai sur la religion, le culte, les*

mœurs et les usages des quakers; ibid., 1750.

Adelung, *Supplement* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, I, 417. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopädie der Künste und Wissenschaften*, II, 363.

*ALBERTI (*Josèphe-Matthieu*), célèbre violoniste et compositeur de musique italien, vivait à Bologne dans le commencement du dix-huitième siècle. Il a publié dans cette ville, entre autres ouvrages remarquables, dix concertos pour six instruments, en 1713; et quatre symphonies pour deux violons, la viole, le violoncelle et la basse continue. Ces compositions, d'une exécution facile, eurent beaucoup de vogue.

Burney, *History of music*.

ALBERTI (*Jacques*), de Bologne, jurisconsulte qui vivait vers l'an 1420, a écrit un *Traité sur les différences entre le droit canonique et le droit civil;* on en trouve un long extrait dans les œuvres de Barthole.

Alidosi, *De doct. Bonon.* — Bumaldi, *Bibl. Bonon.*

*ALBERTI (*Jean-André*), célèbre prédicateur de Nice, né vers l'an 1611, mort de la peste à Gênes le 4 juillet 1657, était entré dans la Société de Jésus en 1628. Il fut professeur d'éloquence. On a de lui : *le Querele della pietà;* Torino, 1640; oraison prononcée à la mort d'Antoine Provana, archevêque de Turin; — *il Museo riformato nel Collegio di Genova della compagnia di Gesù;* Genova, 1640; — *il Sole Ligure;* discours adressé à J.-B. Lercaro, doge de la république de Gênes, suivi d'un éloge des membres de sa famille, intitulé *Lercariorum Elogia;* Genova, 1644, in-fol.; — *Oratio panegyrica de venerabili P. Camillo de Lellis, fundatore ministrorum infirmis;* Genuæ, 1647, in-4°; — *Adelaide, istoria panegirica;* Genova, 1649, in-12; — *Eneade, panegirica detta a S. Francesco Saverio;* Bologna, 1650, in-12; — *l'Impietà flagellata dal santo zelo d'Elia;* Genova, 1655, in-12. On doit encore à ce jésuite *Vitæ ac Elogia XII Patrum fundatorum ordinum,* Taurini, 1638, in-8°; et *Teopiste, o vero vita di Paola Maria di Gesu Centuriona, Carmelitana Scalza;* Genova, 1648; Venezia, Hertz, 1649, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI (*Jean*), philosophe et théologien hollandais, né le 6 mars 1698 à Assen, mort le 13 août 1762. Il étudia à Franeker sous le célèbre Lambert Bos, et devint d'abord pasteur à Harlem, puis professeur de théologie à l'université de Leyde. On a de lui : 1° *Observationes philologicæ in sacros Novi Fœderis libros;* Leyde, in-8°, 1725; c'est un recueil de tous les passages parallèles, extraits des auteurs profanes, pour la justification du style grec des évangélistes et des apôtres; — 2° *Periculum criticum, in quo loca quædam cum Veteris ac Novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum illustrantur, vindicantur, emendantur;* Leyde, 1727, in-8°; — 3° *Glossarium græcum in sacros Novi Fœderis libros. Accedunt miscellanea critica in glossas nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito;* Leyde, 1735, in-8°. En 1746, Alberti fit paraître le premier volume in-fol. du lexique d'Hesychius, dont le 2e volume fut publié par Ruhnkenius, à Leyde, 1766. Il a, en outre, laissé quelques articles de critique philologique, insérés dans divers recueils.

Strodtmann, *Neues Gelehrtes Europa*, XIV, 281; XVIII, 479. — Saxe, *Onomasticon litterar.*, VI, 387. - Ernesti, *Theologische Biblioth.*, VII, 127.

ALBERTI (*Jean-Baptiste*), littérateur italien, né à Savone dans le dix-septième siècle, mort à Gênes en 1660. Il entra dans la congrégation des Sommasques, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Rime sacre e morali;* Gênes, in-8°, 1640; — 2° *Vie de saint Mayeul*, abbé de Cluny, en latin; Gênes, 1638, in-8°; — 3° *Discours sur l'origine et l'établissement des académies*, en italien; Gênes, 1639, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

*ALBERTI (*Jean-Gustave-Guillaume*), industriel allemand, né à Hambourg le 21 octobre 1757, mort à Waldenbourg le 7 janvier 1837. Il fit ses études, sous le célèbre Busch, à l'Académie du commerce à Hambourg, et visita les fabriques de la Silésie. En 1783, il établit à Neu-Weissenstein (Silésie) une filature de lin, et, secondé par le gouvernement prussien, il parvint à ouvrir aux manufactures de la Silésie de grands débouchés pour l'Amérique. Mais le travail à la main étant insuffisant, il s'engagea dans une série d'expériences coûteuses, et réussit, en 1817, à fabriquer la première machine à filer le ligneux; et cette machine a depuis servi de modèle à toutes les filatures actuellement usitées en Silésie et dans d'autres pays du continent. Cependant les tissus de chanvre et de lin, filés par mécanique, ne furent d'abord que d'un degré de finesse assez borné : pendant plus de vingt ans on fit de nombreux essais, en Allemagne et surtout en Angleterre, pour arriver à fabriquer des fils propres à faire la dentelle ou la batiste. Enfin, dans l'année de 1835 à 1836, on parvint, en Angleterre, à la solution de cet important problème.

Preuss. National-Encyclopédie. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop. der Wissenchaften.*

*ALBERTI (*Joseph-Antoine*), de Bologne, géomètre et architecte, résida pendant quelques années à Pérouse, où il mourut le 31 août 1768, à l'âge de cinquante-cinq ans. On a de lui : 1° *I Giochi numerici fatti Arcani Palesati;* Bologna, 1747, in-8°; — 2° *Istruzioni pratiche per l'ingegnero civile, ossia perito agrimensore e perito d'acque;* Venezia, 1748, in-4°; — 3° *la Pirotechnia ossia trattato di fuochi d'artifizio;* ibid., 1749, in-4°; — 4° *Trattato della misura delle fabbriche;* 2a ediz., Perugia, 1790, in-8°. Ce dernier ouvrage devait d'abord former le complément de l'*Ingénieur civil;* mais dans

la suite l'auteur crut devoir l'étendre et le publier séparément, à l'usage des architectes.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALBERTI (*Léandre*), dominicain, né à Bologne le 11 décembre 1479, mort en 1552. Il étudia la théologie sous Baviatero, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut associé à François Silvestri, général de l'ordre. Il devint ensuite inquisiteur général du saint office à Bologne. Outre les vies de quelques saints, on a de lui : une histoire de son ordre, sous le titre : *De viris illustribus ordinis Prædicatorum, libri sex in unum congesti;* Bologne, 1517, in-fol.; — *Descrizione di tutta l'Italia;* Bologne, 1550, in-fol.; Venise, 1553, in-4°, et 1568, in-4°, et 1588, in-4°. — *Historia di Bologna, deca prima, e libro primo della deca seconda sin all'anno* 1253; Bologne, 1541, 1543, in-4°; avec deux suppléments publiés par Caccianemici; Bologne, 1590 et 1591, in-4°.

Possevin, *in Appar. sacro.* — Vossius, lib. III *de Hist. lat.* — Le Mire, *in Anect. de script. eccl. et de script. sæc.*, XVI. — Bumaldi, *Bibl. Bonon.* — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 137. — Fantuzzi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*, I, 146. — Nicéron, *Mémoires sur les Hommes illustres*, XXVI, 303. — Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati*, 145.

ALBERTI (*Léon-Baptiste*), littérateur, peintre et architecte, né à Florence le 18 février 1404, mort en 1484. Il fut neveu du cardinal Alberto degli Alberti. Dans sa jeunesse il montra beaucoup de goût pour la poésie. A l'âge de vingt ans, il composa une comédie intitulée *Philodoxios*, dans un style si bien imité des anciens, qu'Alde Manuce le Jeune y fut trompé, et le fit imprimer comme une trouvaille antique, sous le titre : *Lepidi comici veteris Philodoxios, fabula ex antiquitate eruta ab Aldo Manucio;* Lucques, 1588, in-8°. — En 1447, Alberti fut nommé chanoine de la métropole de Florence et abbé de Saint-Savino. Il avait accepté cette place, moins par vocation que pour se livrer à ses études favorites, la peinture, la sculpture et l'architecture. Il passe avec raison comme le restaurateur de l'architecture en Italie, tant par ses travaux d'artiste que par ses écrits théoriques. Il acheva le palais Pitti à Florence; il construisit le palais Ruccellai, la façade de l'église de Santa-Maria Novella, et le chœur de l'église de la Nunziata. Le pape Nicolas V l'employa à réparer l'aqueduc de l'Aqua Vergine, et à élever la fontaine de Trevi où cet aqueduc vient aboutir; mais il ne reste plus rien de cet ouvrage : la fontaine a été refaite par Clément XII, sur les dessins de Nicolas Salvi. A Mantoue, Alberti construisit divers édifices, parmi lesquels on remarque les églises de Saint-Sébastien et de Saint-André. Enfin, à Rimini il s'est immortalisé par la construction de l'église de San-Francesco, qui est son chef-d'œuvre.

Alberti s'est aussi distingué comme écrivain; on a de lui : 1° *Momus, sive de Principe*; Rome, in-8°, 1520; — 2° *Trivia, sive de causis senatoriis*, etc.; Bâle, 1538, in-4°; — 3° *Hecatomphile*, poëme en prose sur l'art d'aimer, traduit en italien par Bartoli en 1568, en français en 1584; — 4° *De pictura, præstantissima et numquam satis laudata arte*, etc.; Bâle, 1540; Leyde (Elzevir), imprimé à la suite de Vitruve en 1649; — 5° *De re ædificatoria*, en dix livres; c'est le plus estimé de ses ouvrages; il ne parut qu'après la mort de l'auteur en 1485, par les soins de Bernard Alberti; il fut traduit en italien par Pierre Lauro, Venise, 1549; et en 1550, par Cosimo Bartoli, qui l'orna de gravures sur bois. Parmi les autres écrits moins importants d'Alberti, on remarque un livre de cent fables ou apologues; un traité sur la vie et les mœurs de son chien, un autre sur la mouche; des dissertations sur quelques points de philosophie, de mathématiques, sur la perspective, etc. Alberti avait été admis dans l'intimité de Laurent de Médicis. B. BELMIN.

Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.* — Vasari, *Vite degli artefici.* — Milizia, *Vite degli architetti.* — Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes.* — Pompilio Pozzetti, *Leo-Bapt. Alberti laudatus, accedit*, etc.; Florent., 1789. — Giovanni-Battista Niccolini, *Elogio di Leon-Battista Alberti;* Firenze, 1819, in-8°.

ALBERTI (*Louis*), théologien italien, né à Padoue en 1560, mort à Paris en 1628. Il se fit ermite de Saint-Augustin, et devint professeur de théologie dans sa ville natale. Il a fait imprimer plusieurs traités latins sur la *Prédestination* et la *Réprobation*, sur l'*Ouvrage de six jours*, sur la *Présence réelle*, traités qui n'offrent pas un grand intérêt.

Tiraboschi. — Muratori.

ALBERTI (*Louis*), voyageur d'origine italienne, vivait vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il était officier d'état-major au service de la Hollande, et accompagna le général Janssens, nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance. Là il remplit les fonctions de landdrost du district d'Uitenhage, et de commandant militaire du fort Frédéric. Il profita de son séjour en Afrique pour étudier les mœurs des Cafres, et à son retour en Europe il publia une *Description physique et historique des Cafres sur la côte méridionale de l'Afrique.* Cet ouvrage, primitivement rédigé en allemand, fut d'abord traduit en hollandais en 1810, puis en français l'année suivante; ces deux éditions parurent à Amsterdam chez E. Maaskamp, in-8°. Les détails fournis par Alberti s'appliquent particulièrement aux Cafres Amakosa, qui habitent entre 33° et 34° de latitude méridionale, entre la rivière de Key à l'est, et celle des Poissons à l'ouest. Cette contrée est arrosée par un grand nombre de cours d'eau, qui prennent leur source dans une chaîne de montagnes qui la bornent au nord. Les plus considérables sont, après les deux rivières citées, le Keyskamma et le Buffel. L'aspect général du pays présente une inclinaison du nord au sud, sillonnée de ravins dont la profondeur est assez considérable

dans les montagnes, et dont le lit, couvert de petits cailloux roulés, preuve d'une inondation ancienne, serait comblé aujourd'hui par l'action du temps et des vents, si les plateaux qu'ils séparent n'étaient couverts d'une herbe très-dense et très-vigoureuse. Les Amakosa mettent le feu de temps en temps à ces prairies, pour procurer à leurs troupeaux des pâturages plus tendres et moins acides. Les collines et les bords des rivières sont boisés de hautes futaies.

« Les Amakosa sont, dit Alberti, d'une stature élevée; les femmes sont généralement plus petites que les Européennes. La couleur de leur peau est d'un gris noirâtre, qu'ils teignent avec de l'ocre rouge, et qu'ils fixent par une matière grasse. Ils ont peu de poil sur le corps; les hommes n'ont presque pas de barbe, et on remarque que les deux sexes ont les cheveux noirs et laineux. Les Amakosa sont bien découpés, ils sont agiles et bons marcheurs, ils sont d'une bonne santé; mais ils ne valent rien pour soulever ou pour porter des fardeaux. Certaine difformité chez les femmes les rapproche des Hottentots; et une tradition assez obscure donnerait à penser qu'ils les ont précédés le long de la côte orientale de l'Afrique. »

Walckenaer, *Collection des voyages en Afrique*, t. XXI, p. 156.

*ALBERTI (*Michel*), médecin allemand, né à Naumbourg en 1682, mort à Halle en 1757. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia d'abord la théologie à l'université d'Altdorf; mais son goût pour la médecine l'emporta. Il se rendit à Iéna, où il se lia d'amitié avec Wedel et Krause, et se livra tout entier aux sciences médicales. A Halle il eut pour maîtres Stahl et Hoffmann, dont les doctrines étaient alors généralement suivies. Reçu docteur en 1704, il fit quelques cours publics et retourna dans sa ville natale, et fut admis, en 1707, au nombre des membres du collége médical de Nuremberg. Après la mort de son père il revint à Halle, et devint en 1719 professeur de cette université, puis membre de l'Académie de Berlin, et médecin du roi de Prusse. Ses ouvrages principaux ont pour titre : *Von der Seele des Menschen, der Thiere und der Pflanzen* (de l'Ame, de l'Honneur, des Animaux et des Plantes), 2 vol.; Halle, 1707 et 1720, in-8°; — *De energia naturæ in actionibus vitalibus, sine medico salutariter exercendis;* Halle, 1707, in-8°; — *Introductio in medicinam universam;* Halle, 1718, 4 vol. in-4°; le 1er volume contient la physiologie et la pathologie; le 2e, la séméiologie, l'hygiène, la matière médicale, et la chirurgie; le 3e, la thérapeutique médicale, et des observations de chimie et de philosophie naturelle; le 4e, un recueil de formules; — *De hæmorrhoidibus dissertationes practicæ in volumine collectæ;* Halle, 1719, in-4°; il considère, avec Stahl, les hémorroïdes comme un indice de longévité; — *De medicamentorum modis operandi in corpore vivo;* Halle, 1720, in-4°; — *Systema jurisprudentiæ medicæ;* Halle, Leipzig, et Goerlitz, 6 vol. in-4°, 1725-1740; — *Tentamen Lexici realis*, 2 vol. in-4°; Halle, 1727-1731; — *De sectarum in medicina noxia instauratione;* Halle, 1730, in-4°; — *De natura humana;* Halle, 1732, in-4°; — *De longævitate hominis naturalibus nonnullis mediis adjuvanda et promovenda, regulis diæteticis accommodata;* Halle, 1739, in-4°. — Voyez la liste complète des mémoires d'Alberti dans Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*. F. Dumont.

Brucker et Haid, *Bildersaal heutiges Tages lebender Schriftsteller* (recueil d'écrivains célèbres); Augsbourg, 1744, in-fol. — *Commentarii Lipsienses*, t. VI.

ALBERTI (*Paul-Martin*), hébraïsant, était pasteur protestant et professeur de littérature sacrée à Nuremberg vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui un bon dictionnaire hébreu sous ce titre : *Porta linguæ sanctæ, hoc est Lexicon novum hebræo-latino-biblicum;* Budissæ (Frid. Arust), 1704, in-4°.

Mensel, *Gelehrtes Deutschland*.

*ALBERTI (*Philippe*), poëte italien, né à Pérouse en 1548, mort en 1612. Il fut l'ami du Tasse, qui lui soumettait ses compositions et particulièrement la *Jérusalem délivrée*. Outre quelques écrits inédits, on a de lui : un volume de poésies, *Rime*, Roma, 1602, in-8°, qui eut plusieurs éditions; — l'histoire de son pays, *Storie di Perugia;* Pérouse, 1580.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI (*Romain*), peintre, né dans la petite ville de Borgo-San-Sepulcro, fut secrétaire de l'Académie de dessin fondée à Rome en 1593 par le peintre Frédéric Zucchero d'Urbin. Alberti a écrit en vers les *Victoires d'Alexandre Farnèse;* Parme, 1586, in-4°; — *Origine e progresso del disegno de' pittori, scultori ed architetti di Roma;* Pavie, 1604, in-4°; — et un *Trattado della nobiltà della pittura;* Rome, 1585, in-4°. Ce dernier ouvrage fut composé sur l'invitation de l'Académie de peinture de Rome.

ALBERTI (*Salomon*), anatomiste allemand, né à Naumbourg en 1540, mort à Dresde en 1600. Il étudia à l'université de Wittenberg, y fut reçu docteur en 1574, et y obtint en 1576 la chaire d'anatomie et de philosophie. En 1592, il fut nommé premier médecin de Frédéric-Guillaume, tuteur de Christian II, électeur de Saxe. — Alberti doit être placé au nombre des premiers anatomistes de son siècle. Il découvrit les valvules des veines, et fit le premier connaître la structure de la vessie, des uretères et des papilles rénales; il donna la première description exacte du conduit lacrymal, du limaçon (oreille interne), et des os complémentaires du crâne, dont on attribue la découverte à Wormius, et qui pour cela ont reçu le nom d'*os Wormiens*. Il observa aussi la valvule du colon (valvule de Bauhin) avant Bauhin :

bien que cette découverte soit généralement attribuée à Varole et à Vidus Vidius, Alberti déclara positivement qu'il l'avait d'abord faite sur le castor, puis sur l'homme. Haller prétend qu'Alberti avait été élève de Jérôme Fabricius, de Padoue; mais cette assertion est sans fondement : il résulte de ses écrits qu'Alberti n'a jamais visité l'Italie, et qu'il avait même pris une part active aux disputes religieuses qui divisaient alors l'Allemagne. Voici les titres des ouvrages d'Alberti : *Disputatio de morbis contagiosis;* Wittenberg, 1574, in-4° ; — *De morbis mesenterii et ejus quod pancreas vocatur;* ibid., 1578 ; — *Galeni de ossibus libellus;* ibid., 1579, in-8° ; — *Disputatio de lacrymis ;* ibid., 1581, in-4° ; — *Historia plerarumque partium corporis humani ;* ibid., 1585, in-12 : cet ouvrage, orné de figures empruntées en partie à Vésale, renferme les découvertes anatomiques de l'auteur ; on y trouve aussi les premières figures originales des osselets de l'ouïe ; à l'édition de 1601 on a ajouté la description des valvules des veines, vues pour la première fois en 1579 : l'auteur suppose que ces valvules sont destinées à modérer le cours du sang ; d'autres éditions du même ouvrage parurent en 1602 et en 1630 ; — *Orationes tres et alia;* Nuremberg, 1585, in-8° : le premier discours traite des principales plantes médicinales ; le second, de la nature et de l'efficacité du musc ; et le troisième donne l'histoire abrégée de l'origine et du progrès de l'anatomie ; — *Orationes quatuor ;* Wittenberg, 1590, in-8° : on y trouve (dans le 3e discours) des observations remarquables, d'accord avec celles de Fallope, sur le passage de la bile dans les intestins ; — *Orationes de mutitate et surditate ;* Norimb., 1591, in-8° ; — *Scorbuti historia ;* Wittenb., 1594, in-8° : il considère le scorbut comme un vice héréditaire et contagieux. Voyez la liste complète des mémoires attribués à Alberti, dans Manget, *Bibliotheca scriptorum medicorum,* et dans Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ.* F. DUMONT.

Moehsen, *Vie de Salomon Alberti,* dans *Beschreibung einer Berlinischen Medaillen Sammlung.*

ALBERTI (*Valentin*), théologien controversiste allemand, né à Lahn en Silésie le 13 décembre 1635, mort à Leipzig le 19 décembre 1697. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la théologie et la philosophie à l'université de Leipzig, où il devint plus tard professeur et recteur. Comme presque tous les théologiens du dix-septième siècle, il passa sa vie dans des controverses religieuses, et publia à ce sujet un grand nombre d'écrits dont on trouve la liste complète dans le supplément d'Adelung au Lexique de Jöcher, t. I, p. 441. Son *Compendium juris naturæ,* Leipzig, 1673, in-12, souvent réimprimé, a été opposé à un ouvrage semblable de Puffendorf. Alberti laissa aussi quelques poésies qui se trouvent en partie insérées dans les recueils de Hoffmannswaldau et d'autres.

Ersch et Gruber, *Encyclop. allemande.* — Jöcher, *Gelehrten-Lexicon; supplement* d'Adelung.

ALBERTI DI VILLANOVA (*François* D'), lexicographe italien, né à Nice en 1737, mort à Lucques le 15 décembre 1801. Il est auteur d'un excellent dictionnaire français-italien et italien-français. Le succès des trois premières éditions de son dictionnaire l'engagea à le perfectionner dans une quatrième, qu'il donna à Marseille en 1796, 2 vol. in-4°. Son *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua italiana*, imprimé à Lucques en 1797, est aussi fort estimé, et peut tenir lieu, à des étrangers, du dictionnaire de la Crusca. Alberti était occupé à en donner une nouvelle édition, lorsqu'il mourut à Lucques. L'abbé François Federighi, son collaborateur, resta chargé par lui d'en publier le dernier volume. Cette édition a paru en 1805, Lucques, 6 vol. in-4°.

Biographie nouvelle des contemporains. — Lombardi, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII*, IV, 21. — Quérard, *la France littéraire.*

ALBERTINELLI (*Mariotto di Bagio*), peintre italien, né en 1470, mort à Florence vers 1520. Il était élève de Cosimo Roselli, et ami de Baccio della Porta, dont il acheva le *Jugement dernier.* On a de lui plusieurs tableaux d'église estimés. Parmi ses élèves on remarque Francia Bigio et Giuliano Bagiardini.

Vasari, *Vite de' pittori,* etc., vol. III.

***ALBERTINI** ou **ALBERTI** (*Annibal*), médecin italien, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *De affectionibus cordis libri tres;* Venet., 1618, in-4°, et Cesena, 1648, in 4°; c'est le premier ouvrage de ce genre.

Haller, *Bibliotheca medic. pract.,* t. II.

ALBERTINI (*François*), savant antiquaire italien, florissait au commencement du seizième siècle. On a de lui : 1° *Opusculum de mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ;* Rome, 1505, in-4°, dédié à Jules II ; — 2° *Tractatus brevis de laudibus Florentiæ et Saonæ;* 1509 ; — 3° un mémoire (en italien) sur les statues et les peintures qui sont à Florence ; Florence, 1510, in-4°. Il ne faut pas confondre ce savant avec *François-Albertini,* jésuite calabrois, mort en 1619, qui a publié un livre intitulé *De Angelo custode,* où il soutient que les brutes ont aussi des anges gardiens; et *Corollaria theologica ex principiis philosophicis deducta;* Naples, 1606 et 1610, 2 vol. in-fol.

Negri, *Istoria degli scrittori Fiorentini.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Moreni, *Bibliographia della Toscana.*

***ALBERTINI** (*George-François*), théologien italien, né le 29 février 1732 à Parenzo, dans l'Istrie vénitienne, mort le 29 avril 1810. Il étudia à Venise, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, se fit remarquer par son talent de prédicateur, et fut nommé professeur de dogmatique dans le collége de la Propagande à Rome. Ses principaux ouvrages sont : *Elementi*

di lingua latina; Venise, 1782; — *Dissertazione dell' indissolubilità del matrimonio;* Venise, 1792; — *Piano geometrico e scritturale;* Venise, 1797; — *Acroasi ossia la somma di lezioni teologiche;* Padoue, 1798; Venise, 1800.

Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri,* t. I, p. 123.

*ALBERTINI (*Hippolyte-François*), médecin italien, né à Crevalcore en 1662, mort en 1738. Il étudia à Bologne sous le célèbre Malpighi, et se fixa pour quelque temps à Rome. Après la nomination de Malpighi au poste de premier médecin du pape Innocent XII, Albertini retourna à Bologne, et y professa la médecine jusqu'à sa mort. Parmi ses écrits, du plus haut intérêt, on remarque : *De cortice peruviano commentationes quædam,* sur l'emploi du quinquina; et : *Animadversiones super quibusdam difficilis respirationis vitiis a læsa cordis et præcordiorum structura pendentibus,* mémoire lu à l'Académie de Bologne en 1726. Dans ce mémoire, l'auteur développe le premier les moyens de distinguer les signes des maladies du cœur d'après les lésions et les changements de structure que l'on observe après la mort. Il signale l'œdème du poumon comme l'une des principales causes de la dyspnée et de l'hydropisie aiguë, par un obstacle mécanique apporté à la circulation. Le premier aussi il mit sur la voie d'arriver, par l'auscultation, à la connaissance de la dilatation ou anévrisme des gros vaisseaux, ainsi que des oreillettes et des ventricules du cœur. Il recommande comme traitement la méthode de Valsalva, qui consiste à diminuer la quantité du sang par de larges saignées souvent répétées.

Albertini fut le précurseur de Morgagni, de Corvisart et de Laënnec. Le premier le cite avec le plus grand respect dans tous ses ouvrages, et lui reconnaît un talent éminent de diagnostic. Les deux écrits cités ont été réunis et publiés sous le titre : *H. F. Albertini Opuscula,* par H. Romberg; Berlin, 1828, vol. in-8°. F. DUMONT.

Romberg, *Vie d'Albertini,* dans la Préface de l'édition des *Opuscula* d'Albertini.

*ALBERTINI (*Jean-Baptiste*), savant allemand, né le 17 février 1769 à Neuwied sur le Rhin, mort à Berthelsdorf, près de Herrnhut, le 6 décembre 1831. Il appartenait à la secte des frères Moraves, et fit ses premières études dans les établissements de Mesky et Barby, où il se lia d'amitié avec le célèbre Schleiermacher, qui plus tard quitta l'union des frères Moraves. Albertini resta fidèle à sa secte, qui lui confia l'éducation de la jeunesse et le reconnut pour son chef spirituel. Il partagea sa vie entre les devoirs de l'enseignement et de la prédication, et entre l'étude de la botanique, des mathématiques et des langues orientales. On a de lui : *Conspectus fungorum in Lusatiæ superioris agro Niskiensi crescentium, etc.*; Lipsiæ, 1805; — deux recueils de sermons (en allemand), le premier publié en 1805, in-8°, et le second à Gnadau, 1832, in-8°; — des hymnes sacrés (*Geistliche Lieder*); Bunzlau, 1821, in-8°; 2e édition, 1827, in-8°.

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen National-Literatur,* t. I, p. 32. — Getzler, *Die deutsche poetische Literatur.*

ALBERTINI (*Paul*), prélat italien, né à Venise en 1430, mort en 1475. Il entra fort jeune dans l'ordre des Servites, et devint évêque de Torcello après s'être distingué dans la prédication. Il a laissé plusieurs écrits latins sur *la connaissance de Dieu, l'origine et les progrès de l'ordre des Servites;* enfin une *Explication de plusieurs passages de Dante.* Possevin a faussement attribué, dans son Apparat sacré, ces deux premiers ouvrages à Paul Nicoletti.

Agostini, *Notizie degli scrittori Veneziani,* I, 548-555. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana,* VI, 288. — Foscarini, *Della letteratura veneziana,* I, 355. — Gaetani, *Museum Mazzuchellianum,* I, 73, etc.

*ALBERTINO (*Arnaud*), prélat italien de Majorque, mort à Palerme le 7 octobre 1545. Il fut d'abord chanoine de l'église de Majorque, puis inquisiteur apostolique des royaumes de Valence et de Sicile, et enfin évêque de Pactes en Sicile. On a de lui : 1° *Tractatus sive quæstio de secreto, quando debeat aut non debeat revelari;* Valentiæ, 1534, in-fol.; — 2° *Tractatus de agnoscendis assertionibus catholicis et hæreticis;* Panormi, 1533, in-fol., et Venetiis, 1571, in-4°. E. D.

Rocchi Pirri, *Sicilia sacra,* t. II.

ALBERTINO (*Edmond*), ministre calviniste de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, et mort à Paris le 5 avril 1652. On a de lui un *Traité contre l'Eucharistie,* qui fit grand bruit dans le temps; il fut publié par Blondel, et réfuté dans l'ouvrage de la Perpétuité de la foi.

*ALBERTINUS (*Ægidius*), poëte satirique allemand, né en 1560 à Deventer (Pays-Bas), mort à Munich le 9 mars 1620. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il fut, pendant plusieurs années, secrétaire privé de l'électeur Maximilien de Bavière. Il écrivait en allemand à une époque où presque tous les Allemands écrivaient en latin; c'est pourquoi ses ouvrages sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la littérature allemande. Son style est rude et inculte, mais ses descriptions ne manquent pas de certains attraits. Ses ouvrages, autrefois très-répandus dans le midi de l'Allemagne, ont pour titre : *Landstörzer Guzmann von Alfarache;* Much, 1616, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1618 et 1631; c'est la traduction d'une nouvelle espagnole. — *Lucifers und Christi Königreich,* etc.; ibid., 1617, in-4°; — *Hirnschleifer;* Cologne, 1645 et 1686, in-12. Voyez la liste complète des opuscules d'Albertinus dans le supplément d'Adelung au Lexique de Jöcher.

Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexicon,* avec le *Supplém.* d'Adelung. — Wolf, *Encyclopæd. der deutschen National-literatur,* t. I, p. 36. — Gervinus, *Geschichte der Poetisch. National-literatur der Deutschen,* t. III, p. 143.

ALBERTRANDY (*Jean-Chrzciciel* ou *Jean-Chrétien*), prélat et historien polonais, né à Var-

sovie en 1731, mort le 10 août 1808. D'origine italienne, il entra à l'âge de seize ans dans la Société de Jésus, et se fit d'abord remarquer par son aptitude pour la poésie. En 1760 il fut nommé bibliothécaire de l'évêque Zaluski, et fit le catalogue d'environ 200,000 volumes. Il fit ensuite l'éducation de Lubienski, neveu de l'archevêque primat, et fut chargé par le roi Stanislas-Auguste de transcrire, dans la bibliothèque du Vatican et dans différentes archives, tout ce qui se rattachait à l'histoire de son pays. Ces copies ou extraits, *excerpta*, écrits de sa main, formaient une collection de cent dix volumes in-fol. Pendant l'époque où les princes de la maison de Wasa commandaient en Pologne, un grand nombre de livres, de diplômes et de manuscrits, avaient été transportés en Suède. C'est pourquoi Albertrandy, revenu de l'Italie, se rendit en Suède pour y faire le même travail. Admis dans les bibliothèques et dans les archives de Stockholm et d'Upsal, mais sans avoir pu obtenir, comme en Italie, la permission de prendre des copies, il passait la journée à lire attentivement, et en rentrant chez lui il faisait le soir ses *excerpta*. Ainsi il composa une nouvelle collection qui, jointe à ce qu'il avait recueilli en Italie, formait un manuscrit de deux cents volumes in-fol. Ces volumes furent déposés dans la bibliothèque du roi de Pologne. De là cette collection passa entre les mains de Thadée Czacki, qui l'acheta pour la bibliothèque du gymnase de Krzémiénicz en Wolhynie, où elle doit se trouver aujourd'hui. Le prince Adam Czartoryski a aussi acquis un grand nombre de diplômes relatifs à l'histoire de Pologne. Stanislas-Auguste, pour témoigner sa satisfaction à Albertrandy, le nomma son bibliothécaire, et lui donna l'évêché de Zénopolis. C'est à Albertrandy que la ville de Varsovie doit la fondation de son académie, connue sous le nom de *Société des amis des sciences ;* il la présida jusqu'à sa mort.

Albertrandy avait reçu de la nature de rares talents, qu'il sut perfectionner par une constance de travail peu commune. On l'appelait le *Polyhistor polonais*. Aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère; mais il était particulièrement versé dans la littérature classique et dans l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages publiés sont : 1° *les Annales de la république romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux temps des Césars, d'après Macquer, avec des additions qui ont rapport à l'histoire, à la géographie, aux mœurs, aux formes du gouvernement, aux spectacles, aux sacrifices, aux fonctions et dignités chez les Romains*, etc. (en polonais); Varsovie, 1768, in-8° : une seconde édition, bien préférable à la première, parut à Varsovie, 1806, 2 vol. in-8°; — 2° *Annales du royaume de Pologne* (en polonais); Varsovie, 1768, in-8° : l'auteur avait pris pour modèle l'*Abrégé chronologique de l'histoire de Pologne*, par Fréd.-Aug. Schmid; Varsovie et Dresde, 1763, in-8°; — 3° *le Moniteur*, qui a paru à Varsovie depuis 1764 jusqu'en 1784, contient un grand nombre d'articles rédigés par Albertrandy; — 4° *les Entretiens agréables et utiles* parurent en polonais à Varsovie, depuis 1767 jusqu'en 1777 : ce recueil périodique, dont nous avons seize volumes, fut fondé par Naruszewicz, et continué par Albertrandy; les volumes qui appartiennent à ce dernier ont été réimprimés; — 5° *Antiquités romaines éclaircies par les médailles frappées dans les temps de la république et des seize premiers Césars, et conservées dans le cabinet de Stanislas-Auguste, roi de Pologne :* mémoires lus par Jean Albertrandy en différentes séances de l'Académie royale de Varsovie; ils se trouvent dans ceux de l'Académie, d'où ils ont été tirés et réimprimés à part à la typographie des Piaristes; 3 vol., 1805, 1807 et 1808. Le second volume est intitulé *Monuments pour l'histoire ancienne, en particulier pour celle de Rome, d'après les médailles de la république romaine et des Césars, jusqu'à l'empereur Commode.* On trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie de Varsovie un grand nombre de dissertations et discours d'Albertrandy prononcés aux séances de l'Académie. La dissertation *sur les Muses*, insérée dans le premier volume des Mémoires de l'Académie, a été publiée séparément, Varsovie, 1801, in-8°, et traduite en latin par l'auteur même, Varsovie, imprimerie des Piaristes, 1801, in-8°. La dissertation *sur le soleil comme divinité païenne*, insérée dans le tome IV des Mémoires de l'Académie, est remarquable par l'étendue des recherches. Cette dissertation, ainsi qu'une *Histoire du règne de Casimir Jagellon*, une *Histoire du règne des Valois*, une *Histoire des règnes d'Alexandre et Jean-Albert,* ont été publiées avec des additions, après la mort de l'auteur, par Ignace Onacewicz, professeur à l'université de Wilna; Varsovie, 1822 à 1827. Albertrandy a laissé en manuscrit : 1° *Histoire de la Pologne dans les trois derniers siècles, expliquée par les médailles de l'époque ;* — 2° *Choix des annales polonaises jusqu'au règne de Wladislas IV;* — 3° *Histoire d'Étienne Battori.* Ce dernier manuscrit a été imprimé (en polonais); Varsovie, 1823, in-8°.

Hallische Allgemeine Literatur-Zeitung, 1809, p. 363. — Bentkowski, *Historya literatury Polskiey*, II, 605-611. — Rabbe, *Biographie universelle des contemporains.*

* **ALBERTSEN** (*Hamilton-Henri*), poëte danois, né à Copenhague en 1592, mort vers 1630. Il fit de bonne heure preuve d'un talent poétique : à l'âge de seize ans, il prononça, devant les professeurs de l'université de Copenhague, un panégyrique en vers latins sur saint Jean-Baptiste, et il y fait souvent allusion dans ses autres écrits. Il fréquenta ensuite l'université de Giessen, où il se lia d'amitié avec J. Gruter. De retour dans son pays, il obtint un emploi dans la chancellerie danoise; trois ans après il résigna ses fonctions, et se mit à voyager, en 1619, en Europe et en

Égypte, où il mourut. Albertsen fut probablement le premier voyageur danois en Égypte. Outre ses poésies latines, imprimées dans Rostgaard, *Deliciæ poetarum Danorum*, on a de lui : *Disputatio de principiis seu causis rerum naturalium;* Giessen, 1609, in-4°; — *Musæ adolescentiæ Venus;* Giessen, 1610, in-8°.

Worm, *Försög til et Lexicon over Danske Norske og Islandske lærde Mænd*, t. 1, p. 15.

*ALBERTUCCI DE BORSELLI (*Girolamo*), chroniqueur italien, né à Bologne vers 1432, mort en 1497. Fils d'un soldat mort sur le champ de bataille en 1445, il entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, se distingua par son talent de prédication, et devint inquisiteur général à Bologne. Parmi ses nombreux écrits, dont la plupart sont restés inédits, on remarque : *Annales Bononienses ab anno* 1418 *usque ad annum* 1497, imprimées dans le tome XXXIII de Muratori, *Scriptores rerum italicarum;* — *Chronicon seu Epitome gestorum ab orbe condito usque ad annum* 1497.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Fantuzzi, *Notizie degli scrittori Bolognesi.*

ALBERY ou AULBERY (*George*), littérateur français, né à Charmes (Lorraine), vers le milieu du seizième siècle. Il fut secrétaire de Charles III, duc de Lorraine. On a de lui une *Vie de saint Sigisbert, roi d'Austrasie;* Nancy, 1616, in-8°; des *Hymnes sur l'Ascension de N.-S.*, et un *Cantique sur le Miserere;* Nancy, 1613.

D. Calmet, *Bibliothèque Lorraine.*

ALBI (*Henri*), savant jésuite, né à Bolène, dans le comtat Venaissin, en 1590, mort à Arles le 6 octobre 1659. Il fut successivement recteur des colléges d'Avignon, de Grenoble, de Lyon et d'Arles. Outre quelques vies de saints, il a publié : 1° *l'Histoire des cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'État*, 1653, in-4°, livre qui ne rachète pas son peu d'élégance par son exactitude; — 2° *Éloges historiques des cardinaux français et étrangers, mis en parallèle;* Paris, 1644, in-4°; — 3° *l'Anti-Théophile paroissial;* Lyon, 1649, in-12, ouvrage où l'auteur attaque avec violence Puys, qui répliqua par sa *Réponse chrétienne;* — 4° une traduction de l'*Histoire du royaume de Tunquin et des grands progrès que la prédication de l'Évangile y a faits, depuis l'année* 1627 *jusqu'à l'année* 1646, *composée en latin par le P. Alexandre de Rhodes;* Lyon, 1651, in-4°.

Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu, opus inchoatum a Ribadeneira, *recognitum a* Solvello, p. 322. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, XXXIII, 403. — Le Long, *Biblioth. historique de la France*, I, 533; III, 151, etc. — Baillet, *Jugement des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, VII, 244 et seq.

ALBICANTE (*Jean-Albert*), poëte milanais, vivait au milieu du seizième siècle. Il eut de grandes querelles littéraires avec Doni et Pierre Arétin; mais il se réconcilia ensuite avec eux. Ses emportements furieux lui valurent les surnoms de *Furibondo* et de *Bestiale*. Outre un grand nombre de poésies et de panégyriques, Albicante a laissé *Historia della guerra del Piemonte*, Venise, 1538, in-4°; — *le gloriose Gesta di Carlo V;* Rome, 1567, in-8°; — *Trattato del intrar in Milano di Carlo V*, etc.; Milan, 1541, in-4°.

Argellati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, I, 17; II, 1734. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Quadrio, *Della storia d'ogni poesia*, IV, 139-143.

ALBICUS (*Sigismond*), archevêque de Prague, natif de Neustadt en Moravie, mort en 1427. Il étudia d'abord la médecine à Prague, puis il fréquenta l'université de Padoue, où il fut reçu docteur en droit. En 1409 il fut nommé archevêque de Prague par Wenceslas IV, roi de Bohême, dont il avait été le médecin; mais il échangea bientôt cette dignité contre le prieuré de Wissehrad, avec le titre d'archevêque de Césarée. On lui reprochait de se montrer trop favorable aux nouvelles doctrines de Jean Huss et de Wiclef. Pendant la guerre des hussites il se retira en Hongrie, et y mourut. Il a laissé trois traités de médecine, qu'on a publiés après sa mort sous les titres de *Praxis medendi; Regimen sanitatis; Regimen pestilentiæ*, in-4°; Leipzig, en 1484 et 1487.

Ignatius de Born, *Effigies virorum eruditorum atque artificum Bohemiæ et Moraviæ.*

ALBIGNAC. Cette famille, originaire du midi de la France, a fourni à l'armée plusieurs officiers généraux, dont les deux suivants, issus de deux branches collatérales, méritent une mention particulière.

Louis-Alexandre, baron d'Albignac, lieutenant général, né en 1739, mort en 1820. Il se voua de bonne heure au service militaire. Il n'avait que seize ans quand il assista, sous les ordres du maréchal de Richelieu, à la prise de Minorque, et fut cité avec distinction. Arrivé au grade d'officier supérieur lorsque la révolution éclata, il ne fut point contraire à la régénération de sa patrie, et sa carrière n'en eut point à souffrir. En 1791, il commandait le département du Gard quand eurent lieu les tentatives des royalistes à Uzès et à Jalez; il les comprima avec autant de prudence que d'habileté; il en fut récompensé par le grade de maréchal de camp, et bientôt après le gouvernement le nomma commissaire pour la réunion du comtat Venaissin à la France. En 1792, d'Albignac fit partie de l'armée des Alpes, et fut promu au grade de lieutenant général, avec lequel il prit sa retraite au temps de la terreur, vivant paisiblement dans ses terres jusqu'en 1799, où le commandement de la onzième division militaire lui fut confié. Ici se termina sa carrière. [*Enc. des g. du m.*]

Philippe-François-Maurice, comte d'Albignac, général, né le 7 juillet 1775 à Milhaud, mort le 31 janvier 1824. En 1792, il émigra avec son père, et prit du service en Autriche. Après le 18 brumaire, il rentra en France e

passa au service de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, qui le nomma son aide de camp et grand écuyer. A la rentrée des Bourbons, il servit avec empressement Louis XVIII, qui le nomma lieutenant général et commandant de l'école militaire de Saint-Cyr. D'Albignac fit partie du conseil de guerre qui, en 1816, condamna à mort le général Lallemand jeune.

Biographie des Contemporains.

ALBIN (*Éléazar*), peintre anglais, vivait à Londres vers le milieu du dix-huitième siècle. Il se distingua surtout par ses peintures à l'aquarelle d'objets d'histoire naturelle. C'est ainsi qu'il fit les figures estimées qui accompagnent l'Histoire naturelle des araignées, publiée par T. Martyn, Londres, 1739; et l'Histoire des insectes de l'Angleterre, par Derham; Lond., 1731. Enfin, il publia lui-même une Histoire naturelle des oiseaux avec des planches, sous le titre : *A natural History of birds, illustrated with two hundred and five copperplates, engraven from the life, and exactly coloured by the author*, avec des notes de W. Derham; London, 1737, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage fut suivi d'un autre sur les oiseaux chantants de l'Angleterre : *A natural history of English song birds*, etc.; London, 1737, in-12.

Biographical dictionary.

*__ALBINA__ (*Joseph*), surnommé *Sozzo*, peintre, sculpteur et architecte italien, mort à Palerme en 1611. Élève de Joseph Spatafora, il se fit surtout connaître par ses statues de saint Sébastien et de saint Roch, placées de chaque côté de la porte de Palerme.

Grævius, *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ, Neapolis, Siciliæ*, etc. — Heinecken, *Dictionnaire des artistes.* — Fiorillo, *Geschichte der Mahlerey.*

ALBINE, dame romaine illustre par sa piété, vivait dans le quatrième siècle. Saint Jérôme, dans sa lettre à Principia, fille de Marcelle, dit qu'Albine avait tant d'esprit et de pénétration, que, lorsqu'il lui lisait quelques-uns de ses ouvrages, il la regardait moins comme son disciple que comme son juge.

Saint Jérôme, *Sur l'épître aux Galates*, et dans ses *lettres.* — Moréri.

*__ALBINEUS__ (*Nathan*), chimiste, vivait à Genève vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui *Bibliotheca chemica contracta*, 1653, in-8°. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première, servant d'introduction, contient deux poëmes d'Augurelli sur l'art de faire l'or (*Chrysopœia, Vellus aureum*) et *Carmen aureum* d'Albineus; la seconde partie comprend : *Cosmopolitæ lumen chemicum, duobus constans tractatibus de mercurio scilicet et sulphure;* la troisième, *Anonymi Galli enchiridion physicæ restitutæ, et arcanum hermeticæ philosophiæ opus.*

Hoefer, *Hist. de la chimie*, t. II.

ALBINI (*Alexandre*), peintre italien, né à Bologne vers 1568, mort en 1646, l'un des plus habiles et des plus ingénieux élèves de Carrache. Il fit, pour la pompe funèbre d'Augustin Carrache, un tableau représentant *Prométhée dérobant le feu du char céleste pour animer la statue de Pandore;* le tableau portait cette inscription : *Sunt commercia cœli.*

Malvasia, *Felsina Pittrice.* — Crespi, *Vite de' pittori Bolognesi*, etc. — Giordani, *Pinacoteca di Bologna.*

ALBINI (*François-Joseph*, baron D'), diplomate allemand, né en 1748, mort le 9 janvier 1816. Il était natif de Saint-Goar sur le Rhin, où son père était alors directeur de chancellerie du landgrave de Hesse. Il entra dans la carrière politique à Wurzbourg, en qualité de conseiller de cour et de gouvernement du prince-évêque. En 1774 il fut nommé assesseur à la chambre de justice; et en 1787 Frédéric-Charles, électeur de Mayence, l'appela aux fonctions de référendaire intime de l'Empire, et le mit ainsi en rapport immédiat d'affaires avec l'empereur Joseph II, qui l'honora de sa confiance, et le chargea en 1789 de missions extraordinaires auprès de plusieurs cours d'Allemagne. L'empereur Joseph étant mort, Albini vint à Aschaffenbourg sur l'invitation de l'électeur de Mayence, et fut envoyé par ce prince à la diète électorale réunie à Francfort. Peu de temps après l'avénement de Léopold II, il fut nommé chancelier de cour et ministre de l'électorat de Mayence. Les peuples bénirent son administration; mais la guerre de 1792 en détruisit les effets. Albini déploya dans cette circonstance un redoublement d'activité : il se trouvait dans Mayence au moment de la prise de cette ville, le 21 août 1792, par les Français, et eut à discuter les articles de la capitulation. L'électeur le chargea plus tard, en 1797, de prendre part aux conférences du congrès de Rastadt. En 1799 il se mit à la tête de la levée en masse, et remporta d'abord quelques avantages, mais qui ne purent amener aucun résultat. En 1802 il fut chargé de la direction des affaires de l'électorat auprès de la diète de Ratisbonne. Cependant l'électeur étant mort le 25 juillet de la même année, Albini défendit les intérêts de son successeur; il s'occupa avec autant de zèle que par le passé de toutes les affaires importantes de la nouvelle archichancellerie, et justifia la confiance illimitée de l'électeur. Le cercle d'activité du ministre s'accrut en proportion de l'agrandissement de territoire que l'ancien électorat de Mayence avait obtenu pour prix de son accession à la confédération du Rhin. Dans les conjonctures critiques qui résultèrent de ce nouveau système, au milieu des sacrifices et des réformes qu'il rendit nécessaires, Albini resta toujours fidèle à ses sentiments d'humanité et de patriotisme. Les puissances alliées lui donnèrent une preuve éclatante de leur estime en le nommant, au mois d'octobre 1813, président de la commission chargée d'administrer le grand-duché de Francfort; il entra ensuite au service de l'Autriche, et l'empereur le nomma son ministre plénipotentiaire à la diète germanique, qu'il de-

vait présider, comme il l'avait présidée à Rastadt, et deux fois à Ratisbonne; mais il ne put se rendre à sa destination, et mourut d'épuisement, le 9 janvier 1816, à Diesbourg. [*Enc. des g. du m.* et *Convers.-Lex.*]

Zeitgenossen (*Contemporains*), III[e] vol. 2[e] cahier; Leipzig, 1818, in-8°.

*ALBINI (*Horace*), médecin de Bénévent, dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il était fils de Donat-Antoine, et eut pour frères Ange et Jules, qui exerçaient également la médecine. Il nous a laissé un récit de la tentative d'empoisonnement qui fut faite par les moines de Sainte-Sophie de Bénévent, le 3 août 1573, contre leur nouveau prieur. Ce mémoire, intitulé *De veneno domino Leonardo Vairo, sacræ theologiæ doctori, exhibito Enarratio,* se trouve à la suite du Traité de l'eau de Vair de Fascino; Paris, Nic. Chesneau, 1583, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALBINIUS (*Lucius*), citoyen romain d'une famille plébéienne, fuyait de Rome avec sa famille pour ne pas tomber entre les mains des Gaulois, vers 390 avant J.-C. Ayant rencontré dans sa route les vestales, qui emportaient les vases sacrés, il fit descendre de sa voiture sa femme et ses enfants, pour y faire monter les prêtresses de Vesta. Cet acte de piété, arrivé vers l'an 374 de Rome, fut loué par tout le monde.

Tite-Live, V, 40. — Valère-Maxime, I, 10.

*ALBINIUS *de Villanova* (*Pierre Constant*), astrologue et alchimiste du commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Magia astrologica, hoc est, Clavis sympathiæ septem metallorum lapidum ad planetas;* Parisiis, 1610, in-12. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé en 1716 à Hambourg, chez Christian Liebezeit, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALBINO (*Jean*), en latin *Albinus Joannes,* historien napolitain, natif de Castelluccio, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. Il étudia sous Pontano, et paraît avoir été abbé de S.-Pietro di Piemonte di Casserta, et bibliothécaire d'Alphonse II, duc de Calabre, fils de Ferdinand I[er], roi de Naples. A l'arrivée de Charles VIII, roi de France, Albino, dévoué à la maison d'Aragon, fut déclaré rebelle et privé de toutes ses charges, qu'il recouvra après le départ des Français. Il a raconté les événements dont il fut témoin, dans un ouvrage intitulé *Joannis Albini Lucani de gestis regum Neapol. ab Arragonia, qui extant libri quator;* Naples, 1589, in-4°. Cet ouvrage, inachevé ou tronqué, a été inséré dans *Raccolta di tutti i piu rinomati scrittori dell' Istoria generale del regno di Napoli;* Naples, 1769, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*ALBINONI (*Thomas*), compositeur de musique italien, natif de Venise, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il composa, de 1694 à 1741, plus de cinquante opéras, qui se font remarquer pa[r] leur mélodie gracieuse et facile.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

ALBINOVANUS (*Caïus Pedo*), poëte romain, ami et contemporain d'Ovide, qui lu[i] adressa la dixième lettre du quatrième livre de se[s] *Epistolæ ex Ponto.* Il avait composé un poëm[e] épique sur les exploits de Germanicus; il n'e[n] reste que trente-trois vers que Sénèque nous [a] conservés, sous le titre : *De navigatione Germanici per Oceanum septentrionalem.* On [y] lit la description du voyage de Germanicus pa[r] l'Ems (*Amisia*) dans la mer du Nord, voyag[e] qui fut exécuté l'an 16 de J.-C. Ce fragment [a] été inséré dans Burman, *Anthologia latina* t. II, p. 121, et dans Wernsdorf, *Poetæ latin[i] minores.* On a, sans aucune apparence de rai[-]son, attribué à Albinovanus des élégies sur l[a] mort de Drusus et de Mécène.

Sénèque, *Suasoria*, I, *Epistol.*, 122. — Tacite, *An[-]nales*, II, 23. — Martial, V, 5. — Quintilien, VI, 3.

ALBINUS, qui fut consul avec Lucullus l'a[n] 151 avant J.-C., avait écrit l'*Histoire romain[e]* en grec. Cicéron en fait un assez grand élog[e]. Caton le raillait de ce qu'il avait écrit l'histoi[re] de son pays en grec, pouvant la faire beaucou[p] mieux en latin.

Plutarque rapporte, d'un autre *Albinus* q[ui] avait été préteur, qu'ayant été envoyé en dép[u]tation de la part du peuple romain vers Syl[la] pendant la guerre sociale, les soldats de ce gé[-]néral se saisirent de lui, et le firent expirer so[us] les coups de fouets.

Plutarque, *Vie de Caton.* — Aulu-Gelle, liv. III, chap. [1] — Macrobe, liv. II, chap. 16.

ALBINUS, philosophe platonicien, vivait [à] Smyrne vers 149, sous le règne d'Antonin [le] Pieux, et fut contemporain de Galien, qui suiv[it] ses leçons. Il est auteur d'une *Introductio[n] aux Dialogues de Platon* (Εἰςαγωγὴ εἰς το[ῦ] Πλάτωνος διαλόγους), que Fabricius a inséré[e] dans le deuxième volume, p. 42, de sa *Biblio[-]thèque grecque.* On la trouve aussi dans l'éditio[n] gr.-lat. de trois dialogues de Platon, donn[ée] par Guil. Etwal; Oxonii, 1771, in-8°. Fischer [a] placé cette *Introduction* à la tête de son éditio[n] de l'*Euthyphron*, etc.; Leipzig, 1783, in-8°. — Cet Albinus a été quelquefois confondu avec u[n] écrivain latin du même nom, mentionné pa[r] Boethius et Cassiodore. Ce dernier Albinus ava[it] écrit sur la géométrie, sur la dialectique d'Aris[-]tote, et sur la musique.

Fabricius, *Biblioth. grec.*, III, 158-159. — Schoell, *Hi[s]toire de la littérature grecque,* t. V, p. 105. — Cassiodor[e], *De musica*, c. 5.

ALBINUS (*Cécina*), littérateur romain, do[nt] Macrobe fait mention dans ses *Saturnales*, [et] Némésien dans son *Itinéraire.* L'empereur Ho[-]norius lui adressa la dernière loi du Code, *D[e] naviculariis.*

Macrobe, *Saturn.*, lib. III.

ALBINUS (*Décimus Clodius*), général ro[-]main sous les empereurs Marc-Aurèle et Com[-]

node. Clodius Albinus était en Bretagne à la ête des légions romaines quand il apprit qu'à la uite de l'assassinat de Pertinax en 193, les prétoriens ayant mis le trône à l'enchère, l'avaient djugé à Didius Julianus, riche sénateur, et par onséquent capable de le bien payer. Indigné de e scandale, Albinus, soutenu par ses troupes, llait marcher sur Rome pour y mettre ordre, t se revêtir sans doute lui-même d'un pouvoir lont l'armée le jugeait digne, lorsqu'il fut instruit de l'élévation de Septime Sévère, proclamé mpereur par les légions de Pannonie. Ce dernier s'efforça de mettre Albinus dans ses intérêts n le comblant d'honneurs, au point de lui acorder le titre de César, qui donnait des droits la succession; mais quand il se fut débarrassé 'un autre concurrent plus redoutable qu'Albius, de Pescennius Niger, il songea à se défaire ussi d'un chef qui pouvait bien ne pas se contenter d'un vain titre. Albinus, obligé de recourir ux armes pour se défendre contre la trahison e Sévère, obtint d'abord quelques succès; mais la bataille de Lyon, où les deux armées se batrent avec un horrible acharnement, il tomba au ouvoir de son adversaire, qui se hâta de lui faire ancher la tête en 198. C'est peut-être le même u'ALBINUS (*Clodius*), sénateur romain, qui, ous l'empire de Septime Sévère, écrivit en vers es *fables milésiennes*, et des *géorgiques*. 'empereur, dans une lettre au sénat, le critiqua 'avoir trop pris Apulée pour modèle.

Julius Capitolinus, *Clodius Albinus*. — Dion Cassius,). LXXIII, LXXV. — Rasche, *Lexicon univ. rei nuariæ*.

*ALBINUS, abbé du couvent des Augustins Cantorbéry, mort en 732. Il était versé dans s langues anciennes, et fort instruit pour son mps. Il aida Bède dans la composition de son *listoire ecclésiastique*. On a encore la lettre ù Bède remercie Albinus de sa collaboration.

Bède, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, V, 20. · William Thorne, *Chronique*.

*ALBINUS (*Jean*), poëte allemand, natif de 'obourg, mort en 1607. Son véritable nom était *Veiss*, c'est-à-dire *blanc*, en latin *albus*, d'où nom d'*Albinus*. Il fut professeur de poésie tine à Leipzig, et cinq fois doyen de la faculté e philosophie. On a de lui : *Carmen heroïcum le pugna memorabili inter illustrissimum rincipem Mauritium et Albertum marchiæ Brandenburgensis, ad pagum Sivershusen*; ips., 1585, in-4°; et *Poematum libri duo*; ips., 1591, in-8°.

Adelung, *Supplem. au Lexique* de Jöcher. — J.-H. Eresti, *Oratio pro professoribus poetices sæculi XVII*, *ipsiensibus*.

*ALBINUS ou WEISS (*Jean-George*), poëte llemand, né le 6 mars 1624 à Under-Neiza, près le Weissenfels, mort à Naumbourg le 25 mars 1679. Il étudia la théologie à Leipzig, et devint l'abord recteur du gymnase, puis pasteur de l'église de Saint-Othomar à Naumbourg. Il était membre d'une de ces nombreuses sociétés de poëtes, qui remplissaient alors l'Allemagne de leurs chansons plus ou moins gracieuses. Selon la coutume adoptée, il prit le nom de *Blühende* (fleuri), et composa plusieurs poëmes tant sacrés que profanes, dont Jöcher (*Allgem. Gelehrten-Lexicon*) et Adelung (*Supplem. à Jöcher*) nous ont donné la liste complète. — Le fils d'Albinus (Jean-George) se distingua également comme jurisconsulte et comme poëte. Quelques-unes de ses chansons ont été très-populaires. Ses écrits de jurisprudence sont : *De jure miserabilium*, Jena, 1680, in-4°, et *De delinquente defenso*, Jena, 1714, in-4°.

J.-B. Liebler, *Nachrichten von J.-G.-Alb. Leben*; Naumbourg, 1728, in-8°. — Gervinus, *Geschichte der poet. National-literatur der Deutschen*, t. III, 274.

ALBINUS ou WEISS (*Pierre*), poëte et historien allemand, natif de Schneeberg en Saxe, mort à Dresde le 1er août 1598. Il étudia à Leipzig et à Francfort-sur-l'Oder, et devint d'abord professeur de poésie et de mathématiques à l'université de Wittemberg, puis secrétaire de l'électeur de Dresde. Il s'occupa spécialement de l'histoire de la Saxe. On a de lui : *Meissnische Land-Chronika* (Chronique de Misnie); Wittemb., 1580, in-4°; Dresde, 1590 et 1610, in-fol.; — *Meissnische Berg-Chronika*; Dresde, 1590, in-fol., 1610 : la suite de cet ouvrage existe probablement en manuscrit dans la bibl. de Dresde; — *Historiæ Thuringorum novæ specimen*; imprimé dans *Anquit. regni Thuringici*, de Sagittaire; — *Scriptores varii de Russorum religione*; Spire, 1582, in-8°; — *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe* (en allemand); Leips., 1602, in-8°; — *Commentatiuncula de Wallachia*; Wittemb., 1587, in-4°. Ses *poésies latines* sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

Adelung, *Supplément à* Jöcher, *Allgem. Gelehrten Lexic.*, I, 480, etc.

ALBINUS ou WEISS, famille de médecins d'origine allemande, dont les principaux sont, dans l'ordre chronologique :

Bernard ALBINUS, médecin allemand, né à Dessau en 1653, mort en 1721. Il étudia à Brême et à Leyde, voyagea en France, et devint, en 1681, professsur de médecine à Francfort-sur-l'Oder. En 1702, il échangea cette chaire contre celle de Leyde, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il eut onze enfants, dont trois se distinguèrent dans la carrière médicale. Il a composé plus de cinquante mémoires ou dissertations, in-4°, imprimées à Francfort ou à Leyde, de 1678 à 1719. Parmi ces mémoires on remarque : *De venenis*; — *De elephantiasi Javæ novæ*; — *De poris corporis humani*; — *De thea*; — *De cantharidibus*; — *De melancholia*; — *De phosphoro liquido et solido*; — *De somnambulatione*; — *De diabete vera*; — *De tabacco*; — *De ortu et progressu medicinæ*. Les leçons d'Albinus furent publiées, longtemps après sa mort, sous le titre : *Caussæ et signa morborum*; Gedani, 1792-5, in-8°.

Hermann Boerhave, *Oratio de vita et obitu Bernh. Albini;* Lugd. Bat., 1721, in-4°. — Carrière, *Bibliothèque de la médecine.*

Bernard-Sigfried **ALBINUS**, fils du précédent, l'un des plus grands anatomistes de son temps, naquit le 24 février 1696 à Francfort-sur-l'Oder, et mourut le 9 septembre 1770 à Leyde, où il avait rempli pendant cinquante ans les fonctions de professeur. Instruit par son père et par les professeurs les plus célèbres de Leyde, tels que Boerhaave, Rau, Bidlow, il passa en 1718 en France, où il se lia avec Winslow et Sénac, avec lesquels il entretint ensuite une correspondance remarquable touchant l'anatomie, leur science favorite. Il débuta à Leyde en 1719 avec tant de succès, que la faculté de médecine lui conféra le doctorat sans lui avoir fait subir les épreuves ordinaires. En 1721 il succéda au docteur Rau dans la chaire d'anatomie et de chirurgie; il fut un des premiers à faire ressortir l'importance du système de Boerhaave qui expliquait les phénomènes de la vie animale d'après les lois de la mécanique, et imposa ainsi aux anatomistes l'obligation d'une étude plus exacte des formes et de la structure intime du corps humain.

En 1725, Albinus fit paraître son premier ouvrage sous le titre : *Index suppellectilis anatomicæ Ravianæ;* Leyde, in-4°. En 1726, il publia : *De ossibus corporis humani*, Leyde, in-8°, dont il donna en 1762 une description plus complète, avec des figures très-exactes. Ce traité sur les os fut, en 1734, suivi d'un traité sur les muscles : *Historia musculorum hominis;* Leyde, in-4°. C'est, selon Haller, l'ouvrage le mieux fait en anatomie. C'était du moins le traité d'anatomie descriptive le plus complet à l'époque où il parut. Les autres ouvrages d'Albinus, tous publiés à Leyde, ont pour titre : *De arteriis et venis intestinorum hominis;* Leyde, 1787, in-4°, avec une planche gravée par l'Admiral; — *De sede et causa coloris Æthiopum et cæterorum hominum;* 1737, in-4° : l'auteur décrit le pigmentum, non comme un réseau, mais comme une membrane continue; — *Icones ossium fœtus humani;* 1737, in-4°; — *Tabulæ sceleti et musculorum corporis humani*, 1747, in-fol.; Lond., 1749 et 1769; Edimbourg, 1777; — *Tabulæ ossium humanorum;* 1753, in-fol.; — *Tabulæ septem uteri gravidi*; 1748, in-fol.; — *Tabula vasis chyliferi cum vena azygo;* 1757, in-fol.; — *Annotationes anatomicæ*, de 1754 à 1768 : ce sont des notices de controverse anatomique, dont Haller (*Biblioth. Anatomica*, t. II, p. 128) et Portal (*Hist. de l'anatomie et de la chirurgie*, t. IV, p. 553) ont donné une analyse; — un mémoire fort intéressant sur la digestion, dans les *Éphémérides des Curieux de la nature :* c'est l'histoire d'un homme qui, à la suite d'une plaie, offrait un anus artificiel au niveau de l'iléon, et laissait voir, comme à travers une fenêtre, ce qui se passait dans le canal digestif. — Enfin, on doit à Albinus deux éditions, avec des notes, des *Tabulæ anatomicæ d'Eustachi*, une édition des œuvres de Harvey et de Fabrice d'Aquapendente, Leyde, 1757, et une édition de Vésale, 1725, faite de concert avec Boerhaave. Il a aussi ajouté plusieurs notes à la *Bibliographie anatomique de Douglas*, Leyde, 1744.

Boerhaave, *Oratio academica de vila et obitu Bernhardi Albini;* Lugd. Bat., 1721, in-4°. — Haller, *Bibliotheca anatomica.*

Christian-Bernard **ALBINUS**, frère du précédent, professeur d'anatomie à l'université d'Utrecht, né en 1696, mort en 1752. Il composa : *Specimen anatomicum, exhibens novam tenuium hominis intestinorum descriptionem;* Leyde, 1722, in-4°; et *De anatome errores detegente in medicina;* 1723, in-4°, Utrecht.

Haller, *Bibliotheca anatomica.*

Frédéric-Bernard **ALBINUS**, professeur de médecine à Leyde, était le frère des précédents. Il naquit à Leyde en 1715, et mourut en 1778. En 1745, il succéda à son frère Bernard-Siegfried dans la chaire d'anatomie et de chirurgie. On a de lui : 1° *Oratio de ambulatione vitæ maxime necessaria;* Leyde, 1769, in-4°; — 2° *De natura hominis libellus;* Leyde, 177[illegible], in-8° : cet ouvrage, suivant Blumenbach, fut composé pour servir de table de matières aux écrits anatomiques de Bernard Siegfried; — *Disputatio de deglutitione;* Leyde, 1740, in-4°; — *De meteoris ignitis;* ibid., 1740, in-4°; — *De discussione anatomicorum;* ibid., 1747, in-4°.

Commentarii de Rebus in scientia naturali in medicina gestis; Leipzig, 1771, t. XVII.

ALBISSON (*Jean*), jurisconsulte, né à Montpellier en 1732, mort le 22 janvier 1810. Il se livra de bonne heure à l'étude du droit; il entra ensuite au conseil des états du Languedoc, et l'importance qu'il attachait à cette charge multiplia ses occupations. Il publia alors, entre autres, un *Discours sur l'origine des municipalités diocésaines du Languedoc;* Avignon, 1787, in-8°, et un ouvrage plus considérable sur les *lois municipales de cette même province;* Montpellier, 1780, 7 vol. in-folio. La révolution ne laissant subsister presque rien de ce qui avait été le principal objet de ses recherches, il se livra aux fonctions administratives, et remplit avec zèle les divers emplois dont il fut chargé. Nommé en 1802 tribun sur la présentation du département de l'Hérault, il se fit remarquer dans les discussions relatives aux codes de législation civile et judiciaire. Il appuya vivement la proposition de rendre la couronne impériale héréditaire dans la famille de Napoléon. En 1805, il fut désigné pour remplir, auprès de la cour de cassation, les fonctions de substitut du procureur général impérial. Enfin il venait d'être nommé conseiller d'État, lorsqu'une maladie douloureuse termina ses jours. Les nombreux discours et rapports d'Albisson ont été

partie recueillis par Favard de Langlade, dans le *Code civil des Français, suivi de l'Exposé des motifs, etc.*; 1806, 6 vol. in-12.

Éloge funèbre prononcé par M. Faure, *Moniteur*, 27 janvier 1810. — *Code civil français, suivi de l'Exposé des motifs de rapports, opinions et discours;* Paris, 1806, in-12. — *Biographie des Contemporains.*

ALBITTE (*Antoine-Louis*), conventionnel et jurisconsulte français, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1812. Il fut nommé en septembre 1791, par le département de la Seine-Inférieure, à l'assemblée législative. Il s'occupa presque exclusivement de l'organisation militaire, présenta un décret sur le mode de remplacement dans les armées, fit décréter que la trésorerie nationale verserait des fonds dans la caisse des Invalides, s'opposa à ce que les troupes de ligne qui dépendaient du roi séjournassent près de l'assemblée, et demanda que le ministre de la guerre répondît, sur sa tête, de l'exactitude des détails transmis sur la situation des frontières. En janvier 1792, il témoigna la crainte que l'augmentation de la gendarmerie ne nuisît à la liberté; il demanda l'examen des lois sur la marine, et vota la mise en accusation de Bertrand de Molleville, chargé de ce ministère, et de Narbonne, ministre de la guerre; le 11 juillet, il provoqua la démolition des fortifications des villes de l'intérieur, comme pouvant servir de point d'appui aux contre-révolutionnaires; il contribua puissamment aux événements du 10 août, et dès le lendemain, concurremment avec Sers, son collègue, il fit décréter le renversement des statues des rois, et leur remplacement par des statues de la Liberté. Membre de la convention nationale, il rend compte de sa mission dans le département de la Seine-Inférieure, où il avait été envoyé avec Lecointre, pour y faire effectuer le désarmement des suspects et la déportation des prêtres insermentés; il demanda la vente des biens des émigrés et la réduction du traitement des prêtres; il fit écarter la dénonciation de l'ex-ministre Narbonne, qui l'accusait d'être un des députés qui avaient reçu de l'argent pour s'attacher au parti royal; il s'opposa à ce que Louis XVI se choisît un ou plusieurs conseils; dans le procès de ce prince, il vota la mort, et s'opposa à l'appel au peuple et au sursis; il demanda l'ostracisme contre le ministre Roland; il obtint, le 23 mars, un décret pour que les émigrés, arrêtés en pays étrangers, armés ou non armés, soient traités de la même manière; il réclama l'établissement d'une commission pour l'examen de la conduite des généraux; enfin il fit décréter l'arrestation des généraux Estourmel et Ligneville, et ordonner que l'ex-législateur Mathieu Dumas fût gardé à vue.

Commissaire à l'armée des Alpes, il envoya des détails sur le département de l'Isère; annonça les mesures qu'il avait prises avec le général Cartaux pour soumettre les rebelles du Midi; donna des détails sur Toulon, Marseille et Lyon; fit traduire au tribunal révolutionnaire le général Bruet qui commandait l'armée en Savoie, et qui, pour prix de ses services, mourut sur l'échafaud; il demanda que ceux qui ont dirigé le siége de Lyon fussent tenus de rendre compte de leur conduite. En mission dans les départements de l'Ain et du Mont-Blanc, il ordonna que les châteaux fussent détruits, et les biens des suspects confisqués au profit de la république. Il sollicita de la commune de Paris l'approbation de ses arrêtés; mais plusieurs dénonciations furent envoyées contre lui, des départements de l'Ain et du Mont-Blanc.

Il se plaignit alors à la convention et à la société des Jacobins des fausses accusations multipliées contre les députés les plus fidèles à la patrie, et résista à toutes les attaques qui se renouvelaient contre lui. Le mouvement insurrectionnel du 1er prairial mit un terme à sa fortune. Ce jour même, il avait demandé que le bureau, vacant par l'absence des secrétaires, fût occupé par les représentants qui avaient été aux armées. Delahaye s'élève contre lui, et l'accuse d'être l'un des auteurs de l'insurrection; le président donne l'ordre de l'empêcher de sortir de la salle; Tallien vote son arrestation; Vernier le dénonce; Albitte jeune, son frère, le défend avec chaleur, mais sans aucun succès. Décrété d'accusation avec Bourbotte, Romme, Duroi, Goujon, Duquesnoi et Soubrany, il parvint à se soustraire, par la fuite, à l'exécution du décret. La commission militaire qui condamne ses coaccusés le déclare contumace. Compris dans la loi d'amnistie du 4 brumaire, il reparaît. Albitte, surpris très-jeune par la révolution, se jeta dans l'exagération démagogique avec toute la violence de son âge; ses écarts ont plus d'une fois fait frémir l'humanité. Lors des représentations de *Caïus Gracchus* de Chénier, il osa seul s'élever contre le public, qui applaudissait avec transport ce bel hémistiche : *Des lois, et non du sang!* et demanda *Du sang, et non des lois!* Le Directoire confia à Albitte les fonctions de maire de Dieppe. Après le 18 brumaire, il entra dans l'administration militaire, et servit longtemps dans les armées en qualité de sous-inspecteur aux revues. Il est mort de froid et de fatigue dans la campagne de Moscou.

Biographie des contemporains. — Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la révolution française*, tom. XXXVI, p. 359.

***ALBIUS** (*Ricardus*), jésuite anglais, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Son véritable nom était *Richard Cohite.* Il s'occupa surtout de sciences mathématiques, et publia : *Hemisphærium dissectum*, Rome, 1646 et 1648, traité de géométrie d'après les principes d'Archimède et d'Euclide; — *Chrysæpsis*, *seu quadratura circuli* (sans lieu ni date). L'auteur désavoua plus tard ce livre, après avoir reconnu l'impossibilité de résoudre le problème de la quadrature du cercle.

Biographical dictionary.

ALBIZZI, famille italienne, originaire d'Arezzo, a joué un grand rôle dans l'histoire de Florence pendant les quatorzième et quinzième

siècles. Les Albizzi appartenaient au parti guelfe, et étaient dévoués à la cause démocratique. Voici les plus distingués, dans l'ordre chronologique :

Pierre **ALBIZZI**, chef du parti guelfe à Florence, forma, avec Lapso di Castiglionchio et Charles Strozzi, le triumvirat qui gouverna Florence depuis 1372 jusqu'en 1378. Ce triumvirat fut renversé par le parti gibelin (papiste et démocratique) et par la conjuration des Ciompi; Albizzi et ses amis auraient été mis en pièces par le peuple en fureur, si le tribunal, présidé par Cante des Gabrielli, ne les avait pas promptement condamnés à mort. « Que le juge les condamne! s'écria le peuple rassemblé autour du tribunal; car s'il ne les fait pas mourir, nous les mettrons en pièces, et avec eux leurs femmes et leurs enfants. Tous périront, ainsi que leur juge, et leurs maisons seront rasées avec le palais de justice. »

Muratori; Tiraboschi.

Maso ou *Thomas* **ALBIZZI**, fils de Pierre Albizzi, né en 1347, mort en 1417, fut chef de la république de Florence depuis 1382 jusqu'à 1417. Ce fut l'époque la plus glorieuse de cette république. Les villes de Pise, d'Arezzo, de Cortone, ainsi que la noblesse indépendante dans les Apennins, rentrèrent dans l'obéissance. Jean Galéas Visconti, duc de Milan, et Ladislas, roi de Naples, cédèrent à la puissance des Florentins. Les arts, les sciences et les lettres prirent un rapide essor sous la protection généreuse et éclairée d'Albizzi. A sa mort, Albizz fut remplacé par son vieil ami Nicolas d'Uzzano.

Muratori; Tiraboschi.

Renaud **ALBIZZI**, fils du précédent, s'associa en 1429 avec Cosme et Laurent, fils de Jean de Médicis, pour forcer les conseils, en dépit de Nicolas d'Uzzano, à déclarer la guerre à Paul Gunigi, seigneur de Lucques. Cette guerre fut malheureuse, et les Florentins furent, en 1433, obligés d'accorder la paix aux Lucquois. La rivalité qui existait entre Renaud et Cosme se traduisit, après la mort de Nicolas d'Uzzano en 1433, en hostilités ouvertes. Il fit exiler Cosme, et aurait volontiers engagé une lutte sanglante; mais, à chaque résolution vigoureuse qu'il voulait prendre, il rencontra l'opposition de gens qui pouvaient beaucoup perdre à sa défaite et peu gagner à sa victoire. Les deux partis, près de se combattre, acceptèrent, en 1434, la médiation du pape Eugène IV. Cosme de Médicis fut rappelé à Florence, et Renaud en fut banni avec ses amis. Ce dernier se retira à la cour de Visconti, et fit de vains efforts pour rentrer dans sa patrie.

Muratori; Tiraboschi.

***ALBIZZI** (*Antoine*), théologien italien, né à Florence le 25 novembre 1547, mort à Kempten en Bavière le 17 juillet 1626. Il fut d'abord attaché au cardinal d'Autriche, qu'il quitta ensuite pour embrasser la religion protestante. Condamné pour ce fait à quitter l'Italie, il résida successivement à Augsbourg, à Inspruck et à Kempten. On a de lui : 1° *Sermones in Matthæum;* Augsbourg, 1609, in-8°; — 2° *Principium christianorum stemmata, adjecto stemmate Othommanico*, 1612, in-fol.; — 3° *De principiis religionis christianæ;* ibid., 1612; — 4° *Exercitationes theologicæ;* Kempten, 1616, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALBIZZI (*Barthélemy*), de Pise, si connu sous le nom latin de *Bartholomæus Albicius Pisanus*, célèbre religieux de l'ordre de Saint-François, natif de Rivano en Toscane, mort à Pise le 10 décembre 1401. Il doit sa célébrité à son *Liber conformitatum sancti Francisci cum Christo*, qu'il présenta au chapitre général de son ordre, assemblé à Assise, en 1399 : pour lui témoigner sa satisfaction, le chapitre donna à l'auteur l'habit que saint François avait porté pendant sa vie. C'est toute une histoire que celle de ce singulier livre, dont le manuscrit original fut longtemps conservé dans la bibliothèque du duc d'Urbin. La première édition parut à Venise, in-folio, sans date; c'est un des plus anciens et des plus rares incunables. La deuxième et la troisième édition n'en sont que des abrégés : celle-ci parut en 1480, et celle-là en 1484, sous le titre : *Li fioretti di san Francisco, assimilati alla vita ed alla passione di Nostro Signore.* P. Vergerio réfuta cet ouvrage dans ses *Discorsi sopra i fioretti di san Francisco*, livre qui fut mis à l'index, et son auteur déclaré hérétique. Cette réfutation a été réimprimée dans les deux éditions suivantes, extrêmement rares, de l'ouvrage d'Albizzi l'une parut à Milan, sous le titre : *Opus aureum et inexplicabilis bonitatis et continentiæ Conformitatum scilicet vitæ beati Francisci ad vitam Domini Nostri Jesus-Christi*, 1510, in-fol.; l'autre fut publiée avec le même titre à Milan, en 1513. A l'époque de la réformation, Érasme en écrivit une réfutation en allemand, qui parut en 1542 à Wittemberg, avec une préface de Luther : *Der barfüsser Mönch Eulenspiegel und Alcoran* (le Franciscain farceur et l'Alcoran). Dans l'avis au lecteur, Érasme dit que, par ordre de l'électeur de Brandebourg, il avait visité quelques couvents de franciscains, et qu'il y avait trouvé le Livre des Conformités estimé à l'égal du Koran. On a de cette réfutation plusieurs paraphrases latines (en 1542 et 1561), intitulées *Alcoranus franciscanorum*. Il en existe aussi une traduction française : *l'Alcoran des Cordeliers*, par Conrad Badius; Genève, 1556, avec des notes et une préface; volume in-12, suivi d'un second volume contenant plusieurs extraits du Livre des Conformités.

Toutes ces attaques furent si vigoureuses que les franciscains jugèrent prudent de modifier le livre d'Albizzi; il en résulta une série d'éditions nouvelles, différentes des premières, dont chacune porte un titre particulier : *Liber*

aureus inscriptus Liber Conformitatum, etc., *editus a Jeremia Bucchio*; Bologne, 1590, in-fol. — *Antiquitates Franciscanæ, sive speculum vitæ beati Francisci et sociorum, per Philippum Bosquierum*; Cologne, 1623, in-8°. Ces éditions furent suivies de plusieurs apologies, réfutations et contre-réfutations, qui toutes se font remarquer par leur singularité. L'une d'elles est intitulée *Belle couronne de roses, tressée avec les feuillets du délicieux livre que les franciscains nomment Librum Conformitatum*, par T. Osiander; Tubingen, 1591, 1594, in-4° (en allemand). Selon Wadding (*Annales Minorum*, t. IX, p. 158), Albizzi soutint, pendant soixante ans, la réputation d'un prédicateur consommé, et enseigna la théologie à Bologne, à Padoue, à Pise, à Sienne et à Florence. Ses sermons ont été recueillis après sa mort, et publiés à Milan, 1488, in-4°; *ibid.*, 1503 et 1519. Outre quelques ouvrages inédits, on a encore de lui: *De vita et laudibus B. Mariæ Virginis libri VI*; Venise, 1596, in-4°.

Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*. — Fabricius, *Bibliotheca lat. mediæ et infimæ ætatis*, t. I, p. 318. — *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, t. IV, p. 318.

ALBO (*Joseph*), savant rabbin espagnol, né à Soria, dans la Castille-Vieille, vers le milieu du quatorzième siècle, et mort en 1428. Il assista, en 1412, à la fameuse dispute sur la religion, qui eut lieu entre les chrétiens et les juifs, en présence de l'anti-pape Benoît XIII. Albo composa en 1425, sous le titre de *Hikkarim* (Fondements de la foi), un très-grand ouvrage, dont le but était non-seulement de prouver la vérité des croyances judaïques, mais encore d'attaquer les dogmes du christianisme. Cet ouvrage eut plusieurs éditions; la première fut publiée par Soncino, en 1486. Dans les éditions plus modernes, le 25e chapitre de la 3e partie, plus particulièrement dirigé contre les chrétiens, a été supprimé.

Il ne faut pas confondre ce rabbin avec *Albo*, auteur d'une *Instruction pour la teinture des laines et manufactures de laines, et pour la culture des drogues et ingrédients qu'on y emploie*; Paris, 1671, in-fol.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, III, 776-796-798. — Wolf, *Bibl. hebrai.*, I, 503-505; III, 381, 382; IV, 848. — Rossi, *Dizionario storico degli aut. Ebr.*, I, 43-44. — Buxtor, *Biblioth. rabbin.*, p. 317. — Hottinger, *Bibliot. orient. class.*, III, 20; I, 53. — R. Simon, *Histoire critique du Vieux Testament.*

ALBOIN, roi des Lombards et fondateur de leur empire, mort en 573. Il descendait des Amales et d'une sœur de Théodoric, et succéda à son père en 561. Alboin fit cause commune avec Narsès dans la guerre contre Totila, roi des Ostrogoths, et, réuni aux Avares, il attaqua les Gépides, dont il tua le roi dans une grande bataille qu'il gagna en 566. Après ce triomphe il épousa Rosamonde, fille de Cunimond, devenue sa captive, puis il rassembla une armée redoutable et entreprit la conquête de l'Italie, secondé par Narsès. Ce général, qui avait soumis l'Italie à Justinien, venait d'être appelé à Constantinople par l'impératrice, pour *filer avec le reste des eunuques*. « Je lui filerai, répondit-il, une toile que sa vie entière ne suffira pas à user. » Il invita Alboin à passer en Italie. Celui-ci en connaissait déjà le chemin. Alboin abandonna donc la Pannonie, la Servie, et les autres pays sur lesquels il avait régné jusque-là; il entra en Italie, et en conquit en peu d'années toute la partie septentrionale, ne trouvant de résistance que dans quelques villes. Pavie ne tomba en son pouvoir qu'après un siége de trois ans.

Alboin n'avait régné en Italie que trois ans et demi, lorsqu'il périt à Vérone sous les coups d'un assassin stipendié par Rosamonde. Selon l'histoire, Alboin s'était attiré la haine de sa femme dans un banquet où il lui envoya remplie de vin une coupe faite du crâne de Cunimond, en l'invitant *à boire avec son père*. Rosamonde, brûlant de se venger de cette insulte féroce, engagea dans une conjuration Abmichilde, noble lombard. Mais celui-ci n'osa point combattre Alboin, le plus vaillant des guerriers. Elle choisit alors parmi les simples soldats un homme renommé pour sa force herculéenne; et, après s'être livrée à cet homme, elle ne lui laissa plus que le choix de périr victime de la jalousie d'Alboin, ou de servir sa vengeance. Rosamonde introduisit ce soldat, nommé Péridée, dans l'appartement du roi, qui dormait après le repas. Elle avait eu soin d'en ôter toutes les armes, excepté une épée, qu'elle avait fortement liée au fourreau. Réveillé par les coups de l'assassin, Alboin essaya d'abord en vain de tirer l'épée; il saisit ensuite un escabeau, avec lequel il se défendit jusqu'à ce qu'il tombât mort. Les assassins s'enfuirent à Ravenne, et périrent tous misérablement. Péridée eut les yeux crevés, et Rosamonde s'empoisonna elle-même. Alfieri, dans sa tragédie de *Rosmunda*, et le poëte Fouqué, dans son *Alboïn*, ont fait de cet événement le sujet de deux compositions remarquables.

Paulus Diaconus, l. I et II. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Sigonius, *De regno Italiæ*. — Grégoire de Tours, l. IV, c. XXXV.

ALBON (famille française D'). Cette ancienne famille remonte à André d'Albon, seigneur de Curis, au mont Dor, près de Lyon, qui vivait de 1250 à 1290.

Parmi les membres de cette famille on distingue *Guichard*, l'un des députés envoyés en 1423 par le roi à Chambéry, pour traiter de la paix avec le duc de Bourgogne; *Jean*, dit *de l'Espinasse*, seigneur de Saint-André, qui servit dans l'armée du roi contre les Anglais et les Bourguignons, par lesquels il fut fait prisonnier en 1417; *Henri II* d'Albon, mort en 1502, qui servit Louis XI dans les guerres du comté de Bourgogne; *Claude*, qui fut tué dans un combat livré contre le margrave de Brandebourg, au siége de Metz, en 1552; *Antoine* d'Albon, archevêque de Lyon, né en 1507, d'abord abbé de

Savigny et de l'île Barbe, puis nommé gouverneur de Lyon en 1553, à la mort du comte de Grignan, et à une époque où il y avait tant à craindre de la part des protestants, qui n'épargnaient rien pour s'emparer de Lyon, comme ils avaient fait de Genève. Antoine, malgré leur nombre et leurs menées, ne leur permit point d'élever des temples. Il repoussa, en 1560, une violente attaque dirigée par Maligny, seigneur mâconnais. Après cet important succès, Antoine fut nommé archevêque d'Arles. Pendant son absence, les protestants, favorisés par le nouveau gouverneur, le comte de Sault, se rendirent maîtres de Lyon; mais d'Albon ayant permuté l'archevêché d'Arles contre celui de Lyon, punit, dès son arrivée, les auteurs de la révolte, fit brûler leurs livres, et mourut le 24 septembre 1574.

On cite encore *Bertrand* d'Albon, seigneur de Saint-Forgeux, qui tint constamment le parti du roi contre la Ligue dans le Lyonnais, et contribua puissamment à la réduction de Lyon en 1594.

La branche du seigneur de Saint-André descend de Gilles d'Albon, fils puîné de Jean de l'Espinasse, mort avant 1480. Son fils, *Guichard*, seigneur de Saint-André, fut envoyé en Guienne par Anne de Beaujeu, pour réduire à l'obéissance du roi plusieurs places qui favorisaient le parti de Louis, duc d'Orléans; puis il passa en Bretagne, et se trouva à la bataille de Saint-Aubin du Cormier. Il mourut en 1502. Son fils *Jean*, seigneur de Saint-André, mort en 1550, fut gouverneur du Lyonnais, du Bourbonnais et de la Marche. En 1512, il suivit le sire de la Trémouille en Italie, et Bonnivet au siége de Fontarabie, en 1521. En 1523, il défendit Saint-Quentin contre les Anglais. En 1537, il fut l'un des députés chargés de traiter à la paix avec les Impériaux qui assiégeaient Thérouenne. Son fils *Jacques*, seigneur de Saint-André, marquis de Fronsac, maréchal de France sous le nom de maréchal de Saint-André, fut l'un des hommes les plus importants du seizième siècle. La branche des seigneurs de Baignols descend de Guillaume d'Albon, second fils d'André. Elle présente jusqu'au quinzième siècle plusieurs personnages assez remarquables, parmi lesquels nous citerons *Amédée*, mort à Azincourt en 1415. — La branche des seigneurs de Pouillenai descend de Henri, troisième fils d'André. Cette branche compte parmi ses plus illustres membres *Humbert*, qui se trouva aux batailles de Poitiers et de Brignais, et fut fait prisonnier dans ces deux journées.

Art de vérifier les dates.

ALBON (*Claude-Camille-François* D'), littérateur français, descendant du maréchal de Saint-André, né à Lyon en 1753, et mort à Paris en 1788. Ses écrits, son attachement à Quesnay, chef des économistes, la sépulture honorable qu'il accorda dans sa terre de Franconville au savant Court de Gébelin, lui acquirent de la célébrité. Il était d'un caractère bizarre, et porté à la mélancolie. Possesseur de la seigneurie d'Yvetot, il fit construire dans cette petite ville de Normandie des halles pour les foires, où il plaça cette inscription : *Gentium Commodo Camillus III.* On a de lui : 1° des *Poésies fugitives* très-médiocres; — 2° l'*Éloge de Quesnay;* — 3° *Discours sur cette question : Le siècle d'Auguste doit-il être préféré à celui de Louis XIV, relativement aux lettres et aux sciences?* Paris, 1784, in-8°; — 4° *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe;* Paris, 4 vol. in-12 : ce dernier ouvrage est le meilleur qu'il ait laissé; — 5° *la Paresse,* poëme en prose, in-8°; — 6° *Dialogue entre Alexandre et Clitus,* in-8°; — 7° *Œuvres diverses* lues à l'Académie de Lyon, dont il était membre; 1774, in-8°; — 8° *Éloge de Chamousset;* 1776, in-8°; — 9° *Éloge de Court de Gébelin;* 1785, in-8°.

Dictionnaire historique. — Quérard, *France littéraire.*

ALBON (*Jacques* D'), marquis de Fronsac, plus connu sous le nom de *maréchal de Saint-André. Voy.* SAINT-ANDRÉ.

*ALBONI (*Marietta*), célèbre cantatrice, est née à Césena, petite ville de la Romagne, en 1824. Elle alla perfectionner ses études de chant à Bologne, à l'école de madame Bertolotti, d'où sont sorties quelques-unes des cantatrices italiennes distinguées de notre époque. Mlle Albon eut de plus l'inappréciable avantage de recevoir des conseils de Rossini, qui, dit-on, lui fit travailler tous les rôles de contralto qui se trouvent dans ses ouvrages. Après s'être ainsi préparée à la carrière du théâtre lyrique, Mlle Alboni fut engagée pour plusieurs années par Merelli, directeur de différentes entreprises théâtrales en Italie et en Allemagne. Elle débuta d'abord en 1841, à la Scala de Milan, par le rôle de Maffio Orsini, dans *Lucrezia Borgia*. Ayant été fort goûtée, elle ne tarda pas à paraître sur le théâtre de Vienne, où son premier succès fut pleinement confirmé. Elle alla ensuite à Saint-Pétersbourg, revint à Vienne, voyagea en Hongrie, donnant des concerts, et enfin fut engagée à Londres, pour la saison de 1847, au théâtre royal de Covent-Garden. Son engagement, qui était de douze mille francs, fut, le lendemain de son début, refait par le directeur lui-même, qui en porta le chiffre à cinquante mille francs. C'était au moment où l'on ne parlait que de Mlle Jenny Lind, laquelle faisait accourir en toute hâte la fashion dilettante au théâtre de Sa Majesté. Au mois d'octobre 1847, Mlle Alboni fut engagée par le directeur de l'Académie royale de musique pour trois concerts. Le premier morceau par lequel elle se fit entendre du public parisien fut l'air d'entrée d'Arsace, de *Semiramide*. Dès les premières notes du récitatif, on reconnut qu'on avait affaire à l'organe le plus

heureusement doué qui fût jamais. Jamais, en effet, il n'exista de voix plus enchanteresse, de timbre plus limpide et plus suave, d'une sonorité plus homogène dans ses divers registres, d'une flexibilité plus naturelle, d'une justesse plus parfaite; son étendue est de deux octaves et une quarte, depuis le *sol* grave du contralto jusqu'au *do* aigu du soprano; et les sons de poitrine se lient à ceux de tête, et réciproquement, avec une merveilleuse facilité. Tant de rares qualités réunies sont plus l'œuvre de la nature que de l'art : Dieu seul en peut produire de si charmantes et si étonnantes à la fois.

Deux mois après ces concerts, qui mirent dans le plus grand émoi tout le monde musical parisien, M[lle] Alboni débuta au Théâtre-Italien, et le rôle entier d'Arsace la montra dans tout son jour. Rien ne saurait décrire l'enthousiasme qu'elle excita. Elle chanta ensuite *Cenerentola* avec le même succès; le rôle de Malcolm, dans la *Dona del Lago*, lui fut moins favorable. Au mois de mai 1850, M[lle] Alboni reparut sur notre première scène lyrique; mais cette fois ce ne fut pas dans de simples concerts, mais bien dans le rôle de Fidès, du *Prophète;* ce rôle auquel l'admirable talent dramatique de madame Pauline Viardot venait de donner tant de relief. Cette tentative, que l'on considérait d'abord comme une témérité, ne fit qu'accroître la renommée de M[lle] Alboni. Cependant on ne saurait dire qu'en scène M[lle] Alboni émeuve beaucoup l'auditoire. C'est un talent froid, autant par système que par tempérament, si l'on peut s'exprimer ainsi; mais elle plaît, elle séduit, elle ravit toujours, par l'effet de ces dons divins dont nous avons parlé, et malgré l'obstacle que semblerait devoir leur opposer, au théâtre du moins, une corpulence un peu trop large. Depuis sa première excursion dans le domaine du répertoire lyrique français, M[lle] Alboni en a fait quelques autres, et M. Auber a écrit pour elle le rôle de Zerline dans la *Corbeille d'oranges*. Cet ouvrage a été représenté au mois de mai 1851, au retour de M[lle] Alboni de Madrid, où elle a passé le dernier hiver au milieu des succès qui ne cessent de l'accompagner partout. Après avoir chanté pendant deux mois Zerline à Paris, elle a été la chanter à Londres, est revenue à l'Opéra aux mois de septembre et d'octobre; et, à l'heure où nous écrivons ces lignes (décembre 1851), elle vient de recommencer une tournée de représentations et de concerts dans les départements de la France. En aucun temps aucune cantatrice ne fit une plus ample moisson de couronnes et de sacs d'écus. GEORGE BOUSQUET.

*ALBONI (*Paul*), habile peintre de paysages, né à Bologne à la fin du dix-septième siècle, mort en 1730. Étant devenu paralytique de la main droite, il se servit de la main gauche, et composa d'excellents tableaux.

Crespi, *Vite de' pittori Bolognesi.*

*ALBORESI (*Giacomo*), peintre d'architecture, né à Bologne en 1632, mort en 1677. Il eut pour maîtres Domenico Santi et Agostino Mitelli. Il excella dans la peinture à fresque, et fit plusieurs grands travaux pour des édifices tant publics que privés de Bologne, de Florence et de Parme. Il a peint, en commun avec Maria Pasio, la façade ouest de la cathédrale de Florence.

Malvasia, *Felsina pittrice.* — Crespi, *Vite de' pittori Bolognesi.*

ALBORNOZ (*Gilles-Alvarez Carillo*), cardinal espagnol, l'un de ces prélats guerriers dont le moyen âge admira les hauts faits. Issu des maisons royales de Léon et d'Aragon, il naquit à Cuença, et mourut à Viterbe le 24 août 1367. Avant d'être placé très-jeune encore, par Alphonse XI, sur le siége archiépiscopal de Tolède, il avait été revêtu successivement des dignités d'aumônier de la cour et d'archiduc de Calatrava. Le même prince à qui le jeune archevêque avait sauvé la vie dans la mêlée, à la bataille de Tarifa, l'arma chevalier de sa main, et ce fut à lui qu'il confia, en 1343, la conduite du siége d'Algésiras. Albornoz ne jouit pas du même crédit sous Pierre le Cruel, qui voulut se délivrer d'un censeur si incommode : le prélat s'enfuit à Avignon, où Clément VI l'admit dans son conseil et le revêtit de la pourpre. Les talents militaires d'Albornoz furent encore employés par Innocent VI, qui, en l'instituant légat d'Italie, le chargea de remettre sous son autorité, par les armes, les États de l'Église qui s'étaient donné un autre chef (1353). Cette entreprise hardie, au succès de laquelle Albornoz avait su intéresser le fameux tribun Colas Rienzi, réussit au gré de son attente. Ce que ne pouvait faire la force des armes, il l'obtint par les anathèmes. Il venait de réduire le puissant condottiere Malatesta de Rimini, lorsque, desservi par une intrigue, il fut rappelé à Avignon en 1357. Mais l'inhabileté ou la mauvaise fortune du successeur qu'on lui avait donné força le pape à replacer Albornoz à la tête de l'expédition commencée. Moins de trois ans lui suffirent pour vaincre toutes les résistances; et, gouverneur paisible des États romains que son administration habile fit promptement refleurir, il put, au bout de quelque temps, appeler Urbain V à venir régner dans Rome. Albornoz mourut à Viterbe. A Tolède, où il voulut être enterré, des honneurs presque royaux lui furent rendus par Henri de Castille, et, pour en honorer aussi la mémoire, Urbain V fit publier des indulgences pour quiconque aurait contribué à la translation de sa dépouille mortelle de Viterbe à Tolède. Albornoz a laissé un ouvrage sur la *Constitution de l'Église romaine*, imprimé pour la première fois à Jési en 1473, et devenu fort rare.

Sepulveda, *Hist. de bello administrato in Italia per annos XV, et confecto ab Æg. Albornotio;* Bologne, 1623, in-fol. — Muratori, *Annali d'Italia.*

*ALBORNOZ (*Diego-Felipe*), historien espagnol, vivait vers le milieu du dix-septième

siècle. Il était chanoine-trésorier de l'église de Carthagène. On a de lui : *Castilla politica y cristiana;* Madrid, 1666, in-4°, ouvrage divisé par ordre de vices et de vertus; — *las Guerras civiles de Inglaterra;* Madrid, 1658, in-4°, traduit de l'italien de Maiolino Bissaccioni.

Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova,* t. I, p. 308.

ALBOSIUS ou **AILLEBOUT** (*Jean*), médecin français, natif d'Autun, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il exerça sa profession à Sens, et devint médecin du roi Henri III. Il publia en 1587, sous le titre de *Portentosum lithopædium, sive Embryon petrifactum urbis Senonensis*, Sens, 1582, une observation curieuse sur un fœtus humain qui était resté pendant vingt-huit ans dans la matrice, et y avait acquis la dureté de la pierre. La nouveauté de ce fait attira l'attention des médecins, et depuis lors on a observé plusieurs cas semblables. L'écrit d'Albosius a été traduit en français, et commenté par Simon de Provanchère. On le trouve aussi dans les recueils (*Gynæcia*) de Spach, de Bauhin et d'autres.

Biographie medicale. — Callisen.

***ALBOUIS D'AZINCOURT** (*Joseph-Jean-Baptiste*), célèbre comédien, né à Marseille le 11 décembre 1747, mort le 29 mars 1809. Il débuta d'abord à Bruxelles, où il obtint les plus vifs applaudissements dans le rôle de *Crispin* des *Folies amoureuses.* Ce fut dans cette ville qu'il prit le nom de d'Azincourt; il parut peu après au Théâtre-Français, où la protection du prince de Ligne le fit en 1778 admettre comme sociétaire. La reine Marie-Antoinette, qui désirait apprendre à jouer la comédie, se fit donner des leçons par d'Azincourt, et l'en récompensa magnifiquement. La société du Théâtre-Français, désorganisée pendant la révolution, dut son rétablissement aux nombreuses démarches de d'Azincourt. En 1807, il fut nommé professeur de déclamation au Conservatoire, et obtint bientôt la direction des spectacles de la cour; il en était chargé depuis quelques mois, quand il fut enlevé à la scène à l'âge de soixante-deux ans.

Biographie des Contemporains.

ALBOUYS, membre de la convention, mort vers 1815. Il était juge au tribunal de Cahors, lorsque le département du Lot le nomma, en septembre 1792, député à la convention, où il siégea aussitôt qu'elle se fut constituée. Il n'est connu que par son vote remarquable dans le procès du roi, où il essaya de concilier à la fois tous les intérêts, de la justice, de la nation, et du législateur : « Ce serait, dit-il, méconnaître l'autorité du peuple sur la question « de l'appel, que de ne pas dire : Oui! » Il se prononça pour la réclusion, le bannissement à la paix, et le sursis. Revenu dans son département après la cession, il mourut dans l'obscurité.

Biographie des Contemporains.

***ALBOUZDJANY** (*Aboul-Véfa-Mohammed*), astronome arabe, naquit à Bouzdjan, ville du Khorassan (d'où le surnom d'*Albouzdjany*), au dixième siècle de J.-C. Il vécut à Bagdad, à la cour des khalifes abbassides, et, aidé de plusieurs astronomes, il fit quelques corrections importantes à la *Table vérifiée.* L'ouvrage qui renferme le résultat de ses travaux porte le titre de la *Table collective,* titre qui revient à peu près à la dénomination de *Syntaxe*, que Ptolémée avait primitivement donné à son Almageste. Les Arabes l'appelèrent même du nom d'*Almageste,* comme pour établir un nouveau rapport entre ce traité et l'ouvrage qui a le plus contribué à étendre la réputation de l'astronome d'Alexandrie.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introduction,* tom. I.

ALBRAND (*Fortuné*), orientaliste et voyageur français, né vers 1795, mort en 1827. Après avoir étudié les langues orientales à Marseille et à Paris, il s'embarqua pour l'île Bourbon, et passa de là à Madagascar. Il visita l'intérieur de ce pays si peu connu encore aux Européens, et y fonda la colonie Sainte-Marie. Il s'occupait de la rédaction d'un dictionnaire de la langue malgache, lorsque la mort le surprit à peine âgé de trente-deux ans.

Biographie des Contemporains.

***ALBRECHT** (*Balthasar-Augustin*), peintre d'histoire allemand, né à Berg près de Munich en 1687, mort à Munich en 1765. Il séjourna quelque temps en Italie, et fut inspecteur de la galerie de Munich. On a de lui plusieurs pièces d'autels dans les églises d'Ingolstadt, d'Eichstædt et de Landshut, en Bavière.

Lipowsky, *Baierisches Künstler-Lexicon.*

ALBRECHT (*Benjamin-Gottlieb*), naturaliste allemand, vivait dans la moitié du dix-huitième siècle. Il a publié un ouvrage intitulé *De aromatum exoticorum noxa, et nostratium præstantia;* Erfurt, 1740, in-4°. L'auteur, après avoir fait l'énumération des épices de l'Inde, qu'il accuse de causer de l'acrimonie et une ardeur brûlante à l'estomac, dit que l'on devrait leur préférer la passe-rage, le raifort sauvage, le thym, la sarriette, le basilic, et surtout l'ail.

Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Haller, *Bibliotheca botanica,* t. I. — Sprengel, *Hist. de la botanique.*

***ALBRECHT** (*Christian*), missionnaire protestant, mort au Cap le 25 juillet 1815. Il était originaire de la Souabe, et fut envoyé dans l'Afrique australe par la Société des missionnaires de Londres. Il arriva à la ville du Cap le 19 janvier 1805, et pénétra, avec quelques autres missionnaires, dans le pays sauvage des Namaquois, pour y prêcher le christianisme. Après avoir fondé l'établissement Warn-Bath, il revint, en mai 1810, à la ville du Cap, et y épousa une Hollandaise, mademoiselle Burgmann, qui l'accompagna à Warn-Bath, au nord de la rivière d'Orange. Son établissement fut dévasté par les incursions des hordes commandées par un chef célèbre, nommé Africaner (l'Africain).

Albrecht perdit sa femme en 1812, et réunit les débris de sa colonie à Pella, au sud de la rivière d'Orange.

Moffat, *Missionary labours and scenes in Southern Africa,* chap. v et vi.

*ALBRECHT (*Frédéric-Rodolphe*), archiduc d'Autriche, naquit à Vienne le 3 août 1817. Fils du célèbre archiduc Charles, il entra, à l'âge de vingt ans, dans le service militaire, et fut nommé en 1845 général en chef de la basse Autriche. Lors des troubles de Vienne en 1848, il fut accusé d'avoir le premier ordonné de faire feu sur le peuple. Cette accusation était dénuée de fondement; car, à cette époque, il était absent de Vienne. Dans la même année, il combattit, à Novarra, sous les ordres du maréchal Radetzki, et fut nommé, en 1849, gouverneur de la forteresse de Mayence.

Oesterreichisches Biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

*ALBRECHT (*Guillaume*), célèbre agronome allemand, conseiller ducal de Nassau, né en 1786 et mort en 1848. Il fut un des élèves les plus distingués de Thaër, et enseigna d'abord l'économie rurale à Hofwyl, dans l'institut de Fellenberg. En 1819, il fut chargé par le gouvernement de Nassau de rédiger une feuille agronomique hebdomadaire; et, l'année suivante, il fut appelé à diriger dans la petite ville d'Idstein une école d'agriculture expérimentale; et de cette époque date aussi la publication des *Annales de la Société d'agriculture de Nassau*, dont Albrecht fut le secrétaire perpétuel. Idstein était en même temps le siége de l'école normale primaire du duché : le gouvernement voulait que dans les écoles de village les fils de cultivateurs, presque tous destinés à être cultivateurs eux-mêmes, reçussent les notions les plus utiles et les plus élémentaires. Il fallait donc commencer par donner, à ceux qui devaient un jour les instruire, les connaissances théoriques et pratiques nécessaires pour remplir convenablement cette mission. Ce fut encore Albrecht que le gouvernement choisit pour former cette pépinière de professeurs. Plus tard, l'école d'Idstein fut transférée à Nassau, capitale du duché; et la Société d'agriculture acquit le domaine de Geisberg, situé sur la montagne du même nom qui s'élève derrière les dernières maisons de Wiesbaden. Geisberg devint bientôt un des principaux foyers du progrès agricole pour l'ouest de l'Allemagne. Albrecht y entreprit de grands travaux d'organisation. Le domaine a été divisé par compartiments : les plantes dont la culture exige le plus de main-d'œuvre et de soins, telles que la vigne, le houblon, et les végétaux qui peuvent remplacer la jachère, se trouvent dans le voisinage de l'habitation, d'où l'on peut y arriver par des chemins faciles; les céréales, les fourrages, les plantes industrielles peu ou point connues, et qu'il pourrait y avoir avantage à introduire dans le pays, occupent la place la plus apparente, la plus exposée aux regards : quant aux expériences dont les résultats ne se font connaître qu'au bout de quelques années, elles ont lieu dans une partie du domaine moins accessible aux simples curieux. Là il s'agit de déterminer, par des expériences comparatives, l'influence qu'exerce sur la végétation et sur le rendement la culture successive d'une série de plantes choisies d'après les assolements en usage dans les différentes parties du duché et du reste de l'Allemagne. On passe ainsi d'un assolement complet à un autre, de l'agriculture d'un pays à celle d'un autre pays. A la fin de chaque année, les résultats de toutes ces expériences sont consignés dans une feuille hebdomadaire.

Dans l'impossibilité de faire travailler constamment tous les élèves sur le domaine, Albrecht décida que l'école ne serait ouverte que pendant les six mois de la saison froide, pour l'enseignement de la théorie seulement; et que chaque année, à la mi-avril, les élèves iraient, pendant les six mois d'été, faire leur stage, pour les travaux de l'agriculture pratique, soit chez leurs parents, soit chez les cultivateurs les plus habiles du pays. A son retour à l'institut, chaque élève est tenu de donner un compte rendu de l'emploi de son temps; et, pour que les expériences poursuivies au Geisberg en leur absence ne soient pas perdues pour eux, chaque été ils s'y réunissent pendant les quelques jours de repos laissés aux cultivateurs après la fenaison. — Les cours durent deux semestres d'hiver. Une bibliothèque mise à la disposition des élèves, et un musée agronomique servant à rendre les démonstrations plus sensibles, complètent les moyens d'enseignement. « Nous ne voulons former ici, dit Albrecht, ni des savants ni des valets de ferme, mais bien des cultivateurs qui sachent travailler en connaissance de cause; des hommes intelligents, sortis de l'ornière de la routine, et qui, par cela même qu'ils connaissent la valeur des travaux de pratique bien exécutés, ne craignent pas de mettre eux-mêmes la main à l'œuvre; enfin, des hommes qui trouvent leur plus douce récompense dans l'accomplissement de leurs devoirs et la réussite de leur entreprise. » — « Les élèves les mieux préparés pour notre institut, ajoute-t-il, sont des jeunes gens de dix-huit à vingt-deux ans qui, après s'être distingués à l'école primaire, ont exercé pendant plusieurs années l'agriculture chez leurs parents ou dans des fermes bien tenues, et ont conservé un esprit dispos, non fatigué par l'étude de trop de connaissances diverses. » — Peu de temps avant sa mort, Albrecht, depuis longtemps d'une santé chancelante, avait résigné la direction de l'institut de Geisberg, pour se retirer dans une terre en Franconie. — Les principaux ouvrages laissés par ce laborieux agronome sont : la Feuille hebdomadaire d'agriculture pour le duché de Nassau (*Landwirthschaftliches Wochenblatt*); Wiesbaden,

(L. Schellenberg), 1 vol. in-8° par an, paraissant depuis 1819; les *Annales de la Société d'agriculture pour le duché de Nassau*, 15 vol. in-8°; Wiesbaden (J.-A. Stein). ÉMILE JACQUEMIN.

Conversations-Lexicon.

*ALBRECHT (*Guillaume-Édouard*), légiste allemand, est né à Elbing en 1800. Il étudia à Goettingue, où il devint, en 1829, professeur de droit national allemand. Il perdit sa place en 1837, pour avoir protesté, avec quelques autres professeurs, contre le rescrit du roi de Hanovre qui abolit la constitution de 1833. En 1840, il fut nommé professeur de droit public à Leipzig, où il est encore. En 1848, il fut élu membre de l'assemblée nationale de Francfort; mais il donna sa démission quelques mois après.

Conversat.-Lexicon, édit. de 1851.

*ALBRECHT (*Jean-Frédéric-Ernest*), romancier allemand, né en 1752 à Stade en Hanovre, mort en 1816. Il fut d'abord médecin à Reval, puis libraire à Prague, enfin directeur de théâtre à Altona; et vers la fin de sa vie il reprit la carrière médicale. Il a écrit un grand nombre de romans et de nouvelles qui tous sont fort médiocres, et condamnés à l'oubli. Les plus connus sont : *Sophie Berg*, Leips., 1782, 2 vol. in-8°; *Laura di sola*, Hambourg, 1782, 2 vol.; *Lauretta Pisena*, Leips., 1795, 2 vol.; *la Famille Eboli*, Dresde, 1791, 4 vol.; *la Famille Medicis*, Leips., 1795, 2 vol.; *Maria de Lucca*, Altona, 1801; *Ulricka della Marca*, Hamb., 1802, 2 vol. in-8°.

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen National-literatur*, t. I, in-4°.

ALBRECHTS-BERGER (*Jean-George*), organiste allemand, né, le 3 février 1746, à Kloster-Neubourg, mort à Vienne le 7 mars 1809. Il entra comme enfant de chœur dans le chapitre de cette ville, et fut, quelque temps après, chargé de diriger la musique à l'abbaye de Moelk, où il demeura douze ans. Enfin il fut nommé membre des académies musicales de Stockholm et de Vienne, et maître de la chapelle de la cathédrale de cette dernière ville. Il a composé beaucoup de morceaux de musique, parmi lesquels on distingue un oratorio allemand à quatre voix. En 1790, il publia un traité élémentaire de composition ayant pour titre : *Gründliche Anweisung zur Composition*, etc.; Leipsig, 1790, in-4°. C'est un des meilleurs ouvrages allemands en ce genre, et Choron en a donné une traduction française, intitulée *Méthode élémentaire de composition*, etc., *enrichie d'un grand nombre de notes et d'éclaircissements*; Paris, 1814, 2 vol. in-8°. — Les talents de M. Albrechts-Berger lui ont fait obtenir l'estime de ses contemporains, et notamment du célèbre Haydn, qui l'a souvent consulté pour ses ouvrages.

Seyfried, *Memoire sur Albrechts-Berger.*

ALBRECHT (*Jean-Guillaume*), médecin allemand, né à Erfurt le 11 août 1703, mort le 7 janv. 1736. Il étudia à Gotha et à Jéna, et fut nommé d'abord professeur à Wittemberg, puis, en 1734, professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique à Gœttingue, où il eut pour successeur le célèbre Haller. Ses ouvrages sont : *Disputatio inauguralis medica de morbis epidemicis*; Erfurt, 1727, in-4°; — *Observationes anatomicæ*; Erfurt, 1731, in-4°; — *Tractatus de tempestate, cui adjecta observatio, circa vasa lymphatica ventriculi instituta*; Erfurt, 1731, in-8°; — *Tractatus physicus de effectibus musices in corpus animalium*; Leipzig, 1734, in-8°; — *Programma de vitandis erroribus in doctrina mechanica*; Gœttingue, 1735, in-4°; — *Programma de loco quodam Hippocratis male explicato*; Gœttingue, 1734, in-4°; — *Dissertatio inauguralis medica de spiritu vini ejusque usu et abusu*; Gœttingue, 1735, in-4°; — *Programma quo ad lectiones suas invitat*; Gœttingue, 1735, in-4°; — *Parænesis ad artis medicæ cultores, dum duorum cadaverum masculinorum sectionem primum obiret*; Gœttingue, 1735, in-4°.

John-Matth. Gesner, *Biogra. academica Gottingensis*; Hall., 1768. — Haller, *Bibliotheca anatomica*, t. II.

ALBRECHT (*Jean-Laurent*), poëte et musicien allemand, né en 1732 à Gaismar, près de Mulhausen (Prusse), mort en 1773. Il fut *cantor* (maître d'école) et directeur de musique de la principale église de sa ville natale. Il a laissé plusieurs dissertations et des pièces de musique, depuis longtemps oubliées.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

*ALBRECHT (*Jean-Lüder*), légiste allemand, né en 1721, mort le 4 janvier 1767. Fils d'un négociant de Leipzig, il étudia la jurisprudence dans sa ville natale, où il fit plus tard des cours publics. Il s'est spécialement occupé du droit commercial; on a de lui : *Disputatio de vera jurisdictionis veteris indole, ejusque usu hodierno*; Leipzig, 1752, in-4°; — *Der Englische Kaufmann* (le Marchand anglais), traduit du français; Leipz., 1764, in-4°.

Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

ALBRECHT (*Jean-Sébastien*), naturaliste et médecin allemand, né le 4 juin 1695, et mort à Cobourg. Il étudia à Jéna et à Leyde, parcourut en vrai *scholasticus* la Hollande et l'Allemagne, fut reçu docteur en médecine à Iéna en 1718, et s'établit à Cobourg pour y exercer sa profession. Il fut ensuite nommé professeur d'histoire naturelle au gymnase de cette ville, et membre de l'Académie des curieux de la nature. Il édita les *Opuscula botanico-physica* de Jungius, Coburg, 1747, et publia plusieurs travaux sur l'histoire naturelle. Albrecht s'est attaché à décrire ce que la nature offre de bizarre et de monstrueux. On a de lui un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales de l'Académie des curieux de la nature.* On trouve, dans le 4[e] vol. de cette collection, un mémoire

sur une bélemnite ornée de figures hiéroglyphiques; dans le 5e vol., un autre mémoire sur une courge dont les semences avaient germé dans l'intérieur du fruit; dans le vol. 6, *Spicilegium ad historiam naturalem scarabæi platyceri;* dans le 7e, la description d'un agneau né cyclope (*De agno cyclope*); dans le 8e, les monstruosités d'un raifort; dans les vol. 9 et 10, des mémoires sur les pétrifications singulières; dans le *Commercium litterarium*, Nuremberg, 1731, un article sur les effets nuisibles du *solanum furiosum;* ib., année 1732, des expériences sur le suc de belladone.

Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*ALBRECHT DE HALBERSTADT, poëte allemand, vivait au commencement du treizième siècle. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'en l'an 1212 il demeurait, avec le landgrave Hermann de Thuringe, dans son château de Zechenbach. Ses écrits, en grande partie des imitations ou traductions, sont rangés parmi ceux des *minnesinger*. En voici les titres : 1° *Tschionadulander,* ou l'histoire de Titurel et des gardiens du *Graal* (sang de Jésus-Christ), que Joseph d'Arimathie a rapporté en Angleterre. Le vaisseau d'émeraude qui était supposé contenir ce sang précieux avait été apporté, en 1100, de Palestine à Gênes; et c'est là ce qui donna lieu à diverses productions poétiques dans le midi de l'Europe. L'ouvrage d'Albrecht est une traduction libre d'un roman français dont l'auteur s'appelait *Kyot* ou *Guyot*. Albrecht eut pour collaborateur le célèbre minnesinger Wolfram d'Eschenbach. On en trouve des manuscrits dans les bibliothèques de Dresde, de Hanovre et du Vatican. Il en existe aussi une édition extrêmement rare, imprimée en 1477, in-fol.; — 2° *Gamuret*, traduction d'un roman français : la première partie seulement est d'Albrecht, le reste est de Wolfram d'Eschenbach, et imprimé dans le volume précédent; — 3° Traduction libre *des Métamorphoses* d'Ovide, faite en 1210, par ordre du landgrave Hermann, et imprimée à Mayence en 1545, in-fol.; elle fut retouchée par George Wickram de Colmar, et rééditée à Francfort en 1564 et 1580, in-4°. D.

Adelung, *Magazin der Deutschen Sprache*, t. II, 3. — Koch, *Compendium der Deutschen Literatur-Geschichte*, t. I, p. 35. — Jördens, *Lexicon Deutschen Dichter und Prosaïsten*, t. III, p. 611. — Gervinus, *Geschichte der National-literatur der Deutschen*, t. II, 45.

ALBRET, une des plus anciennes familles de France, et qui a régné sur la Navarre; elle tirait son nom du château d'Albret, dans le diocèse de Bazas, et remonte jusqu'en 1050, époque où vivait un Amanien, seigneur de ce fief. *Jean d'Albret*, couronné à Pampelune le 10 janvier 1494, perdit sa capitale en 1512, qui tomba entre les mains des Espagnols commandés par le duc d'Albe. Le malheureux roi de Navarre vint implorer le secours de Louis XII, qui envoya devant Pampelune le duc de Valois, qui fut depuis François Ier. Mais une nouvelle armée de Ferdinand le Catholique lui fit lever le siége, et Jean d'Albret, abandonné par la France, fut réduit à la partie de ses États situés en deçà des Pyrénées. Il mourut de chagrin au mois de juin 1516. *Henri II,* fils aîné de ses quatorze enfants, essaya vainement de reprendre Pampelune. Il fut pris à la bataille de Pavie, se sauva de sa prison, épousa, en 1526, Marguerite de Valois, et mourut à Pau en Béarn, en 1555. *Jeanne d'Albret,* fille unique de Henri II, épousa en 1548 Antoine de Bourbon, et fût mère de Henri IV. *Voy.* JEANNE d'*Albret*. Le pays que Jeanne d'Albret apporta en dot fut érigé en duché-pairie par Henri II en 1556, et échangé en 1642, au profit du duc de Bouillon, contre la principauté de Sedan. Les deux personnages qui suivent sont de la famille d'Albret.

Sainte-Marthe, *Histoire de la Maison de France.* — Marca, *Histoire de Navarre et de Bearn.*

Charles, sire D'ALBRET, connétable de France, mort le 25 octobre 1415. Il fit partie, en 1590, de l'expédition d'Afrique, commandée par Louis II, duc de Bourbon. En 1402, il fut nommé connétable à la place de Louis de Sancerre, et en 1405 et 1406 il commanda contre les Anglais dans la Guienne. Pendant les troubles qui suivirent la démence de Charles VI, d'Albret prit le parti des armagnacs; et la faction de Bourgogne l'ayant emporté, il fut destitué en 1412; mais, l'année suivante, il reprit sa place par suite du triomphe de son parti. Henri V, roi d'Angleterre, profita de ces dissensions intestines pour envahir la France; il vint assiéger Harfleur à l'embouchure de la Seine, et prit la ville d'assaut après deux mois de siége, parce que le connétable ne la fit pas secourir à temps. Cependant les vainqueurs affaiblis proposèrent de réparer les dommages qu'ils avaient causés, pourvu qu'on leur permît de se retirer à Calais. Cette offre fut rejetée par le connétable, qui ne doutait pas de leur entière défaite : les Français étant en effet six contre un, la victoire aurait été certaine, si les chefs avaient été aussi habiles que les soldats étaient vaillants; mais l'armée française combattit en désordre, et fut entièrement défaite près du village d'Azincourt le 25 octobre 1415. Douze mille Français, parmi lesquels était le connétable, restèrent sur le champ de bataille.

Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI.* — Monstrelet, *Chroniques.* — Mézeray, *Histoire de France.* — Simonde de Sismondi, *Histoire des Français.* — *L'Art de vérifier les dates.*

César-Phébus D'ALBRET, maréchal de France, né en 1614, mort en 1676. Il descendait d'Étienne, bâtard d'Albret, son bisaïeul, et de Françoise de Béarn, dame de Moissins. Il apprit la guerre en Hollande sous Maurice d'Orange, et y servit longtemps à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal de camp en 1646, et se trouva peu après aux siéges de Mardick et de Dunkerque. Le

zèle qu'il témoigna pour la reine mère Anne d'Autriche et pour le cardinal Mazarin, pendant les troubles de la Fronde, contribua, autant que ses services, à lui faire obtenir le bâton de maréchal de France le 15 février 1654. Il était d'un caractère souple et d'un esprit enjoué, aimant le faste et la dépense. Saint-Évremond et Scarron l'ont célébré sous le nom de Miassans. Madame Cornuel, à qui le maréchal, déjà d'un âge avancé, cherchait à plaire, l'appelait « un grand faiseur de galimatias. » Quand il eut cessé ses assiduités auprès de cette femme d'esprit, celle-ci s'écria : « En vérité, j'en suis fâchée; car je commençais à l'entendre. » On raconte que la vue d'un marcassin le faisait tomber en syncope; ce qui fit demander au maréchal de Clérambault « si ce ne serait pas se battre avec avantage contre le maréchal d'Albret, que de se présenter à lui une tête de cochon à la main? » Il avait épousé en 1645 Madeleine de Guénégaud, dont il eut une fille, qu'il maria en 1662 à Charles d'Amanjeu, marquis d'Albret, son neveu, tué en 1678 dans le château du marquis de Bussy-Lamet, en Picardie. Avec la mort du maréchal, s'éteignit la maison illustre d'Albret.

Bussy-Rabutin, *lettre CXX.* — Saint-Évremond; Scarron.

ALBRIC, ALBRICIUS, ALBERICUS ou **ALFRICUS**, philosophe et médecin anglais, vivait à Londres vers 1080, et, selon d'autres, vers 1220. Bale cite de lui les ouvrages suivants, qu'on trouve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques de l'Angleterre : 1° *De deorum imaginibus*, qu'on attribue aussi à Albric, évêque d'Utrecht; — 2° *De ratione veneni;* — 3° *Virtutes antiquorum;* — 4° *Canones speculativi.* Aucun de ces ouvrages n'a été publié, excepté le traité des Images des dieux, qui a été inséré dans les *Mythographi latini;* Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°.

Bale, *Scriptor. illustr. Magn. Britann.* — Chaufepié, *Nouveau dictionnaire historique et critique.* — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. latin.*

***ALBRICI** (*Vincent*), compositeur et organiste italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut d'abord au service de la reine Christine de Suède, à Rome. Après la mort de cette reine, il fut successivement organiste à Stralsund, à Leipzig et à Prague. La collection de Breitkopf cite de lui des morceaux d'église à plusieurs voix, que l'on trouve en manuscrit dans les bibliothèques de Prague et de Dresde.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

***ALBRION** (*Domingo* DE), sculpteur espagnol, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui, entre autres, les statues d'Aaron et de Melchisédech, dans la cathédrale de Tarragone. Ponz en fait un grand éloge pour la correction du dessin et la simplicité des draperies.

Ponz, *Viage de España.* — Bermudez, *Diccionario historico.*

***ALBRIZZI** (*Almoro*, en latin *Hermolaüs*), imprimeur de Venise, fonda, en 1722, la Société littéraire universelle Albrizienne, qui fut dissoute par un décret du sénat de 1745. Comme éditeur, Albrizzi a donné : *C. Julii Cæsaris quæ extant omnia, italica versione e ms. codice ad hodiernum stylum accommodata...*; Venetiis, 1737; avec des cartes et des gravures.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALBRIZZI** ou **ALBERICI** (*Henri*), peintre italien, né aux environs de Bergame en 1714, mort en 1775. Il eut pour maître Ferdinand Cairo. Ses meilleurs tableaux se conservent encore à Brescia, où il vécut longtemps.

Tassi, *Vite de' pittori Bergamaschi.*

***ALBRIZZI** (*Isabelle Téotochi*, comtesse D'), femme de lettres, née à Corfou en 1770, morte à Venise en 1836. Fille du comte Teotoki, elle épousa à Venise le patricien Joseph Albrizzi, inquisiteur d'État. Après la mort de son mari, sa maison devint un lieu de rendez-vous pour tous les littérateurs et étrangers de distinction. Lord Byron l'appela *la madame de Staël de Venise.* On a d'elle : 1° *Ritratti* (portraits); Brescia, 1807; elle y trace le caractère des hommes célèbres parmi lesquels elle a vécu : Alfieri, Cesarotti, Ugo Foscolo, Bertola, etc.; — 2° *Opere di plastica di Canova;* Venise, 1822.

Luigi Carrer, *Notizia intorno Isab. Teotochi Albrizzi;* Venez., 1836, in-8°. — Antonio Meneghelli, *Notizie biografiche di Isab. Albrizzi, nata Teotochi;* Padoue, 1737, in-8°.

***ALBRIZZI** (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte italien, vivait à Mantoue dans la première moitié du seizième siècle. Comme sénateur du marquisat de Montferrat, il fut chargé, avec Jérôme de Médicis, de soutenir les droits du duc de Mantoue contre les prétentions du duc de Savoie au sujet du marquisat de Montferrat. Ces deux commissaires publièrent le résultat de leurs conférences sous ce titre : *Informationes in causis Marchionatus et Status Montisferrati, inter duces Mantuæ et Sabaudiæ controversis, in quibus Mantuæ ducis jus asseritur;* Mantuæ, 1546, in-fol.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALBRIZZI** (*Jérôme*), imprimeur-libraire, vivait à Venise dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui une description abrégée des affluents du Danube ainsi que des lieux arrosés par ce fleuve, publiée sous ce titre : *l'Origine del Danubio con li nomi antichi e moderni di tutti li fiumi et acque che in esso concorrono, come anco delli regni, provincie, signorie e città irrigate dal detto fiume;* Venise, 1685, in-12. Cet ouvrage, enrichi de gravures, est divisé en deux parties, dont la dernière contient une chronique abrégée des faits mémorables de la Hongrie et de la Turquie. Albrizzi édita aussi un répertoire de bibliographie intitulé *la Galleria di Minerva, o vere Notizie universali di quanto è stato scritto da letterati di Europa;* Venise, 1696-1699, in-fol., 3 vol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALBRYCHOWICZ** (*Casimir-Fortuné*), poëte polonais, né vers 1680, mort vers 1750. Il était bibliothécaire à Tyniec. On a de lui : 1° *Vivat æternum;* Cracovie, 1742, in-folio; poëme en l'honneur du bénédictin Buchowski; — 2° *Pancarpiæ à Pallade jagellonica;* Cracovie, 1742, in-4°. L. Ch.

Juszynski, *Dictionnaire des poëtes polonais.*

ALBUCASIS, *Abulcasis, Buchasis, Bulchasim*, noms dérivés d'*Abou'l-Kacim*, médecin arabe (*Abou'l-Kacim Khalaf Ben-Abbas*), naquit à Azzahra, près de Cordoue, d'où le surnom d'*Azzahrawi*, d'*Azaravius*, ou *Alzharavius*, et mourut vers l'an 500 de l'hégire (1106-7 de J.-C.), à Cordoue, où il paraît avoir longtemps exercé son art (1). On ne sait rien de sa vie : il n'est connu que par son ouvrage intitulé *Al-Tassrif,* c'est-à-dire *Exposition des matières.* Cet ouvrage, dont on trouve un manuscrit à la Bibliothèque nationale, n'a jamais été publié en entier. Il en existe à la même bibliothèque une traduction hébraïque, et la bibliothèque de Montpellier en conserve une traduction en vieux catalan. L'*Al-Tassrif* se divise en deux parties, dont chacune comprend quinze sections; il traite de l'anatomie, de la physiologie, de la diététique, de la matière médicale, enfin de toute la médecine interne et externe, tant théorique que pratique. De cet ouvrage on a traduit en latin et publié la section chirurgicale, sous le titre *Tractatus de operatione manus, seu de Chirurgia Albucasis,* dans Guy de Chauliac, *Chirurgia parva;* Venetiis, 1497, in-fol.; imprimé séparément, Bâle, 1541, in-fol., sous le titre : *Medendi methodus certa, clara et brevis*, etc. Il en existe aussi une traduction provençale en manuscrit à la Bibliothèque nationale. Channing a donné du même traité de chirurgie une nouvelle traduction latine avec le texte arabe, d'après deux manuscrits de la bibliothèque Bodléienne; Oxford, 1778, 2 vol. in-4°, avec de nombreuses gravures d'instruments et appareils chirurgicaux.

Cet ouvrage est le document le plus précieux qui nous reste sur la chirurgie des Arabes. Il est divisé en trois livres : le premier traite de l'usage du cautère actuel; le second, des opérations chirurgicales, de la lithotomie, des hernies, de l'obstétrique, etc.; et le troisième est entièrement consacré aux fractures et aux luxations. On y trouve quelques indications qui dénotent un grand praticien. Ainsi il donne comme règle générale de n'appliquer les cautères que chez les individus d'une constitution lymphatique, et de s'en abstenir chez ceux d'une constitution sèche. Il réfute aussi les préjugés qui ont fait préférer quelques métaux pour la fabrication de certains instruments de cautérisation, et il ajoute que le fer ne le cède en rien à l'or ou à l'argent, et que c'est, au contraire, le métal le plus convenable pour les instruments de chirurgie. Dans le tic douloureux, il brûlait les coins de la bouche ou la région postérieure des tempes. Dans la cataracte, il cherchait à dériver sur d'autres parties du corps l'humeur qui se jette sur les yeux, par le moyen d'un cautère sur la tête. Il enseignait la manière d'affermir, à l'aide d'un fil d'or, les dents qui s'ébranlent. Il pratiquait la lithotomie d'après le procédé de Paul d'Égine, et il a le premier enseigné la manière de la pratiquer chez les femmes. Enfin, on trouve dans ce traité chirurgical quelques cas de guérison extraordinaires : ainsi une flèche, entrée par la racine du nez, fut extraite derrière l'oreille, sans aucun désordre dans l'appareil de la vision; une flèche empennée, qui s'était logée dans la gorge, fut extraite en élargissant la plaie, et la personne guérit.

Grimm a donné une édition (incomplète) du traité médical d'Albucasis, sous le titre : *Liber medicinæ theoricæ, nec non practicæ Alsaharavii;* Aug. Vindelic., 1519, in-fol.; l'édit. de Strasbourg, 1532, in-fol., est intitulée *Manualis medicina.* La partie qui traite des maladies des femmes a été insérée dans la collection de Casp. Wolf, *Volumen Gynæciorum, de mulierum gravidarum, parturientium, et aliorum natura;* Basil., 1566, in-4°. — Il n'est pas certain que le *Liber servitoris Bulchasin Beneberacerin, interprete Sim. Januensi et Abrahamo Judæo,* soit réellement d'Albucasis. Cet ouvrage, fort curieux sous le rapport de la chimie pharmaceutique et de la préparation des remèdes, a été publié à Venise, 1471, in-fol., et se trouve réimprimé dans plusieurs éditions de Mésué. F. H.

Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Ærzte.* — Sprengel, *Histoire de la médecine,* t. II. — Freind, *History of Physic.* — Casiri, *Bibl. hisp. arab. Escurialis.* — Haller, *Bibtioth. chirurgicale.*

ALBUCIO ou **ALBUZIO** (*Aurèle*), jurisconsulte et poëte milanais, florissait dans le seizième siècle. On a de lui *Heroidum epistolarum, libri IV*, Milan, 1542, in-4°, et Venise, 1554; — *Christianarum institutionum libri III, et moralium institutionum liber I,* Milan, 1540, in-8°, Venise, 1554, in-8°; et quelques autres écrits conservés autrefois à la bibliothèque Visconti à Milan.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALBUCIUS, médecin, vivait à Rome au commencement de l'ère chrétienne. Il avait une pratique très-étendue, et gagnait, selon Pline, environ 250,000 sesterces par an (environ 50,000 fr. de notre monnaie).

Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 5.

ALBUFÉRA (duc d'). *Voy.* Suchet.

ALBUMAZAR, célèbre astronome arabe, dont le véritable nom est *Abou-Maschar Djafar ibn-Mohammed*, naquit à Balkh dans le Khorasan, vers l'an 260 de l'hégire (776-7 de J.-C.), et mourut à Wasith l'an 272 de l'hégire (885 de

(1) Casiri (*Bibl. hisp. arab. Escurialis*) fait mourir Albucasis en 1122. Wüstenfeld cite plusieurs auteurs qui le font vivre dans le quatrieme siecle de l'hégire. Freind le place au treizième ou quatorzième siècle de J.-C., se fondant sur ce que l'on trouve dans son ouvrage une mention des « flèches turques : » il s'imaginait que les Turcs, dont il est déjà parlé au sixième siècle, étaient inconnus avant le douzième siècle de notre ère.

J.-C.). Sa vie et la liste de près de cinquante ouvrages de cet écrivain, que d'Herbelot appelle *le prince des astronomes de son temps*, ont été données par Casiri d'après le manuscrit d'un anonyme, conservé à la bibliothèque de l'Escurial. Albumazar était contemporain d'Al-Kindi. Il se destina d'abord à la carrière du droit, et fut un ennemi déclaré de la philosophie et des sciences naturelles, comme étant incompatibles avec la vraie religion. Ce n'est qu'à l'âge de quarante-sept ans qu'il se mit à étudier les mathématiques, et se livra en même temps à toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire.

Ses principaux ouvrages ont pour titre *Kitaboul-Moudakhel ila ahkami-n-nodjoum* (le livre de l'Introduction à la science de la législation des astres), ouvrage divisé en huit *makalat* ou discours, dont chacun est subdivisé en un certain nombre de *fossul* ou chapitres. Il a été traduit en latin, et imprimé à Augsbourg sous le titre : *Introductorium in Astronomiam Albumasaris Abalachi, octo continens libros partiales;* Augustæ Vindelicorum, 7 idus februarii 1489, in-4°; réimprimé à Venise en 1506; — *Kitaboul-kironat fi ahkami-n-nodjoum* (le Livre de la conjonction; sur la législation des étoiles), traduit en latin, et imprimé par Erhard Ratdolf; Augsbourg, 1489, in-4°; réimprimé à Venise, 1515, in-4°. On lui attribue aussi un traité astrologique, intitulé *Olouf* (un Millier d'années), où il soutient, selon l'idée des Grecs, que le monde fut créé quand les sept planètes étaient en conjonction dans le premier degré du Bélier, et qu'il finira quand elles seront en conjonction dans le dernier degré des Poissons. Ce traité fut publié pour la première fois par Jean-Baptiste Sessa, à Venise, sans date, sous le titre de *Flores astrologiæ*, et réimprimé à Augsbourg en 1488. Enfin, Albumazar a composé des tables astronomiques selon la méthode des Persans, et selon leur calcul des années du monde; il a soin de faire remarquer que ces années ne sont pas celles des Juifs, et qu'elles appartiennent à une ère particulière que les Persans ont adoptée, d'après les anciennes traditions de leur histoire. Ces ouvrages se trouvent en manuscrits dans plusieurs bibliothèques de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre. D.

Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, t. I, p. 351. — Aboulfaradje, *Hist. dyn.*, p. 161. — Delambre, *Hist. de l'astronomie au moyen âge;* Paris, 1819. — Ibn Khallekan, *Biog. dict.*, trad. par de Slane, I, 325. — D'Herbelot, *Bib. or.*, au mot « Abu-Maaschard. » — Joseph Blancanus, *in Chron. mathem.* — Vossius, *De mathemat.*, cap. XXXV, § 4. — Am. Sédillot, dans le *Dict. de la Conversation*. — M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Introduction, t. I.

ALBUQUERQUE (*Affonso* D'), surnommé *le Grand*, gouverneur des Indes, né en 1453, dans la bourgade d'Alhandra, à six lieues de Lisbonne, mort en rade de Goa le 16 décembre 1515. Albuquerque réunissait en lui les illustrations de deux familles appartenant à la plus haute noblesse. Son père, Gonçalo de Albuquerque, tenait à la maison royale, et possédait en fief la seigneurie de Villaverde ; sa mère, dona Leonor de Menezes, était fille du comte d'Atouguia. Pour quiconque est versé dans l'histoire généalogique des grandes maisons de la Péninsule, il est aisé de voir que l'illustre conquérant des Indes réunissait en lui les instincts de deux races généreuses, auxquelles le Portugal devait sa prospérité naissante. Par son père il descendait de ce roi Diniz, qui a eu pour ainsi dire toutes les prévisions auxquelles le pays doit faire remonter l'origine de sa gloire; par sa mère il appartenait aux Menezes, et à cette lignée de grands explorateurs qui, pour nous servir d'une expression heureuse, ne pouvant accroître le territoire de ce petit royaume, lui donnèrent l'Océan. Zarco, auquel on doit la découverte de l'île de Madère, était de la famille d'Atouguia.

Le nom d'Alphonse d'Albuquerque est un de ces noms qui ont eu un tel retentissement dans le monde, que nul n'ignore complétement les grands faits historiques, les conquêtes immenses auxquels ils se rattachent. Nous essayerons donc ici de compléter bien plutôt les souvenirs de chacun par des détails biographiques généralement méconnus, que nous ne tenterons de nous poser en historien. Il y a des actions qui, pour être racontées dignement, exigent plusieurs volumes; il y a des hommes qui, en dépit des nombreux volumes qu'ils ont fait écrire, restent, quant à leur éducation première, leur caractère, leurs réelles intentions même, dans une demi-obscurité qui contraste d'une manière étrange sans doute avec l'auréole de gloire dont on aime à les environner, et qui, en répandant la lumière autour d'eux, éblouit quelquefois de telle sorte le biographe, qu'il oublie complétement de dire ce qu'il faudrait d'abord raconter. Essayons donc de faire connaître quel rang occupait la famille de Villaverde à la cour de ce descendant de Jean I[er], qui avait changé l'ordre de succession chez la postérité du roi Diniz; tentons de faire connaître, ce qui est à coup sûr plus important, quelle fut l'éducation reçue par le grand homme au milieu d'une cour où l'on avait encore présent au souvenir un D. Henrique, un duc d'Abranches, un D. Pedro d'Alfarrobeira, un roi D. Duarte, un Alphonse V, en qui se résumait pour ainsi dire toute la gloire guerrière du siècle, et cette gloire nouvelle des investigations scientifiques, qui allait préparer pour le Portugal une ère d'indicible prospérité.

Si Albuquerque tenait à l'ancienne maison royale de Portugal, il n'y tenait pas par une descendance légitime : il y tenait par une de ces unions que les mœurs du temps toléraient dans la Péninsule, sans doute en raison de l'exemple permanent donné par les souverains musulmans, et que l'on ne pouvait point considérer, aux yeux de la loi, comme étant absolument réprouvée. Pour quiconque sait ce qu'étaient les barregans royales en Portugal et en Espagne, leurs priviléges, leurs droits reconnus, dona Al-

donça Rodriguez Telha, barregan avouée du roi Diniz, et dame galicienne d'une ancienne maison, ne pouvait être confondue avec les simples maîtresses royales que l'on voit figurer dans l'histoire. C'était de cette femme d'une rare beauté que le roi Laboureur avait eu son fils bien-aimé D. Affonso Sanchez (frère et rival du comte de Barcellos), auquel la maison d'Albuquerque faisait remonter son origine. Ce haut dignitaire, mort en 1329, avait été jadis *mordomo mór* du royaume, et ses descendants gardaient encore une position en Portugal qui n'avait rien perdu de son influence dans les dernières années du quinzième siècle, par son union avec dona Tareja Martins, petite-fille du roi D. Sancho de Castille. Cette influence néanmoins était plus grande encore en Espagne. Le château d'Albukerque ou d'Alboquerque, qu'Affonso Sanchez avait rebâti en 1314, faisait partie des apanages de ce fils de Diniz; toutefois, celui-ci n'en fit jamais figurer le nom dans ses titres : ce fut à son fils D. Juan Affonso qu'il était réservé de s'appeler D. Juan d'Albuquerque. Ce nom retentit dès lors, en mainte occasion, dans l'histoire de la Péninsule, et le règne de Pierre le Cruel le vit figurer au premier rang dans les événements politiques du quatorzième siècle. Pour en finir avec la généalogie du grand capitaine, nous dirons qu'il se trouvait aussi allié à la maison royale de France, et que les fleurs de lis figuraient dans ses armes. Il pouvait encore revendiquer une illustration : ce D. João de Castro, qui devait un jour consolider ses conquêtes, lui était allié par les liens du sang, comme il lui était uni par la magnanimité des pensées et par un héroïque désintéressement. Malgré la noblesse reconnue de sa famille, Affonso d'Albuquerque n'avait pas droit de prendre en Portugal le titre de *dom*, accordé quelques années auparavant comme une insigne faveur à l'illustre Vasco da Gama. Il ne le prit jamais, même lorsqu'il fut parvenu au plus haut point de sa fortune.

Quoique le fils du seigneur de Villaverde ne fût pas l'aîné de sa maison, il fut élevé à la cour d'Alphonse V, où il reçut une instruction dont tout nous atteste aujourd'hui encore la profondeur et la variété. Il suffit en effet d'examiner certains chapitres du *Leal Conselheiro*, ce beau livre où le père du monarque que nous venons de nommer a déposé ses idées sur la morale et l'éducation, pour être émerveillé des soins qu'on apportait alors en Portugal au développement intellectuel des classes élevées. L'influence de D. Henrique et de D. Pedro d'Alfarrobeira se faisait surtout sentir à la cour; l'étude des livres de l'antiquité, et celle principalement des sciences mathématiques, y étaient dans un honneur tel, qu'on n'est plus surpris ni de la grandeur du style d'Alphonse d'Albuquerque, ni de ses rares connaissances en hydrographie, lorsque l'on a présents au souvenir les noms des professeurs illustres qu'il dut avoir. Nous savons, de source certaine, qu'il parlait admirablement le latin : peut-être l'avait-il appris avec Alcaçova, puis avec Cataldus Siculus, le professeur si renommé de l'infant D. George. Il ne s'en tint pas à ce genre de connaissance; et mestre Rorigo, ce juif mathématicien, que l'on vit acquérir un si grand crédit sous Jean II, put lui enseigner tout ce qui concerne les sciences nautiques. Ajoutons cependant que nous offrons ici au lecteur de simples conjectures sur ces faits : aucun livre n'a pu nous guider. Albuquerque avait déjà dix-neuf ans lors de cette troisième expédition en Afrique, durant laquelle Alphonse V s'empara d'Arzila; s'il ne prit point part à cette glorieuse entreprise, on peut dire qu'elle servit plus tard à développer son génie militaire, et à l'initier aux mœurs de l'Orient; car vers cette époque, c'est-à-dire après la mort du monarque près duquel il avait été élevé, il s'en alla en Afrique, et séjourna dans cette place de guerre, devenue une glorieuse école, nous dit un ancien chroniqueur portugais, pour tous ceux qui prétendaient prendre désormais le parti des armes. A cette époque le jeune capitaine était déjà un homme de guerre estimé, et son esprit observateur avait pu s'initier aux mœurs des Arabes, que plus d'une fois sans doute il avait dû combattre. Au bout de quelques années, il retourna en Portugal, et fut attaché à la personne de D. João II en qualité d'*estribeiro-mór*, ou de grand écuyer. Pour ceux qui sont initiés à la connaissance des événements qui advinrent en Portugal à cette époque, pour ceux principalement qui ont essayé de connaître tout ce qu'il y avait de vues profondes, d'intelligence énergique et de promptitude dans l'exécution chez João II, il est évident que la période durant laquelle Albuquerque dut approcher sans cesse la personne royale fut pour lui un temps d'enseignements tout aussi fructueux, tout aussi profitable, s'il ne le fut davantage, que le temps où il prit part à quelques expéditions militaires d'une importance secondaire. La principale préoccupation de João II, c'était l'étude des grands problèmes de la géographie maritime; c'était pour ainsi dire la réalisation des projets de l'infant D. Henrique. Ce fut à cette époque sans doute que, malgré une contradiction apparente avec ses fonctions, l'estribeiro-mór acquit ces rares connaissances dans la théorie de l'art nautique, qui plus tard le firent mettre par les chroniqueurs des Indes au rang des habiles marins de son époque, qualité qu'ils refusent souvent aux autres grands capitaines contemporains.

Vers 1495, c'est-à-dire après la mort de João II, Albuquerque retourne à Arzila, et il emmène avec lui un frère, qui succombe dans un combat contre les Maures : désolé de cette fin prématurée, le hardi capitaine revient à la cour de Portugal, et prend de l'emploi dans l'intérieur même du palais. Nous savons que, commis

à la garde du roi Emmanuel, il dormait, disent les chroniques contemporaines, dans une chambre voisine de la chambre royale. Son temps ne se passait pas uniquement toutefois dans les loisirs de la cour; nous savons qu'il avait fait partie jadis de la flotte envoyée vers Tarente pour secourir le roi Ferdinand de Naples contre une irruption des Turcs, et qu'en l'année 1489 il avait été ravitailler et même défendre la forteresse de *Graciosa,* qui avait été bâtie par les Portugais sur une île que le Louccous forme dans les terres le long des côtes de Larache.

On voit suffisamment par ces détails combien Albuquerque était préparé à saisir le rôle qu'il allait remplir dans les mers de l'Orient. Sa première expédition dans l'Inde n'eut cependant rien de brillant. Nommé par Emmanuel, au retour de Pedralvez Cabral, pour aller bâtir une forteresse dans cette ville de Cochin, où les Portugais avaient trouvé dès l'origine de la conquête un si favorable accueil, il part pour les Indes avec le simple titre de *capitão mór* et le commandement de trois navires, et il met à la voile du port de Belem au commencement d'avril 1503. Son cousin Francisco d'Albuquerque quitte le port de Lisbonne en même temps que lui, revêtu d'un commandement égal au sien. La forteresse est construite, la désunion se met entre les deux parents; mais Francisco d'Albuquerque ne doit point revoir l'Europe, et le véritable héros des Indes revient bientôt à Lisbonne pour accomplir les grandes destinées que le sort lui réservait. Il est de retour au mois de juillet 1504, et il met à profit son séjour en Portugal pour mûrir les observations qu'il a pu recueillir durant sa rapide expédition. C'est en réalité en 1506, à l'époque où il accompagne Tristam da Cunha, nommé au commandement d'une flotte de quatorze voiles, que commence sa carrière. Muni secrètement du titre de gouverneur des Indes, mais soumis d'abord à un chef qu'il estime sans pouvoir partager ses vues, il assiste aux mémorables découvertes qui marquent cette expédition. Il monte, en qualité de capitaine, *le Cirne;* et c'est sur ce navire qu'il accomplit une partie de ses premiers exploits.

Ainsi que nous l'avons dit autre part, il y a un singulier intérêt à lire, dans les commentaires laissés par Albuquerque lui-même, l'itinéraire de cette flotte guerrière, sa relâche à la côte d'Afrique, son départ de Bezeguiche, son arrivée à Mozambique, les périls qu'elle surmonte. On ressent une curiosité encore plus vive en la suivant dans son exploration des côtes de Madagascar, vues d'abord par Soares, et qui, après avoir reçu le nom de terres de *São-Lourenço,* semblent si importantes à Tristam da Cunha, que leur découverte paraît un moment devoir arrêter la flotte et la détourner de son voyage. Tout ce début, il faut le dire, de la vie du grand homme semble avoir été mal apprécié par les historiens, faute d'avoir consulté les commentaires d'Albuquerque lui-même. Quel était d'abord le but de l'expédition, quelles étaient les instructions secrètes reçues par l'homme qui devait en être le commandant réel? Nous allons essayer de l'expliquer.

Comme tous les grands voyages maritimes de cette époque, l'expédition avait d'abord pour but la réalisation de la grande pensée religieuse qui animait l'Europe: avant tout, il s'agissait de glorifier le nom chrétien et d'humilier l'islamisme; les avantages commerciaux qui devaient résulter des établissements aux Indes venaient ensuite. Mais ils ne tenaient dans l'esprit d'Emmanuel lui-même qu'un rang fort secondaire: avant de poursuivre son voyage vers Cochin, le chef en titre de l'expédition, Tristam da Cunha, fonda une forteresse à Socotora pour protéger les chrétiens nestoriens (les chrétiens de St-Thome, comme on disait alors), et les mettre en état de résister aux musulmans, en leur donnant plus tard la possibilité d'aider au développement de la puissance d'Emmanuel dans ces parages pour ainsi dire inconnus. Ce n'était nullement un voyage de découverte comme on en entreprend de nos jours, que cette expédition de 1506. Aussi lorsque, après avoir imposé son nom à une île déserte, Tristam da Cunha prétend persévérer dans ce système d'exploration et doubler le cap extrême de l'île São-Lourenço, Albuquerque, fort de ses secrètes instructions, s'élève avec énergie contre ce désir, et rappelle que la volonté expresse du roi est de protéger les chrétiens dans ces parages reculés. Du consentement de Tristam da Cunha, il prend le commandement de six navires, se sépare de la flotte, qu'il laisse dans les mers de Madagascar, et, après avoir exploré diverses régions de l'Afrique orientale, s'en va demander au chef de Mélinde, allié depuis quelques années des Portugais, deux pilotes expérimentés connaissant parfaitement le golfe Persique, et pouvant désormais le guider. Il revient ensuite rejoindre la flotte, apprend les périls qu'elle a courus, rappelle énergiquement le but de l'expédition, fait des prodiges de valeur personnelle à la prise d'Angoya et de Braboa et fonde enfin, de concert avec Tristam da Cunha, la forteresse de *Çoco,* dans l'île de Socotora, pour réaliser le but qu'Emmanuel a indiqué.

Dans le récit éminemment dramatique de cette merveilleuse expédition, deux choses frappent surtout: c'est d'abord la modération calculée d'Albuquerque avec le capitão mór, puis sa science réelle, son appréciation des événements. Il a un but, connu de lui seul, et infailliblement il l'atteindra. Après quelques hésitations, le capitão mór reconnaît tout le premier cette supériorité d'un simple capitaine soumis à son commandement. Dans cette ville de Braboa où il a été blessé, il veut recevoir l'ordre de chevalerie au lieu même où il a versé son sang, et il veut le recevoir des mains d'Affonso d'Albuquerque avant de le transmettre à Nuno da Cunha, qu

lui aussi sera la gloire du nom portugais dans l'Orient. A Socotora on se sépare. Tristam da Cunha va aux Indes charger ses navires d'épices; Albuquerque, revêtu ostensiblement de la charge de *capitão mór*, quand il a secrètement les instructions de gouverneur des Indes, marche droit à la réalisation de la pensée qui doit assurer désormais la grandeur portugaise. Au bout de quelques jours il surgira avec ses six vaisseaux dans ce port d'Ormuz, où l'Asie entière est représentée, où se réalise pour ainsi dire le commerce de l'univers; dans quelques jours il comprendra pourquoi les Orientaux disent avec orgueil : « Le monde est un anneau; Ormuz en est la pierre précieuse. » Ce qu'il faut de prudence, de valeur, de persévérance pour établir le crédit des Européens dans ces parages, ne saurait être raconté ici : qu'il suffise de savoir qu'Albuquerque met sur le trône d'Ormuz un souverain complétement à la dévotion des Portugais; qu'il obtient le droit d'édifier une forteresse pour les chrétiens, au centre même de la cité; et que lorsqu'il met à la voile pour aller prendre le gouvernement définitif des Indes orientales, que lui concéda la volonté du souverain, il sait qu'il est déjà pour ainsi dire maître d'une des portes du monde, comme on disait alors; et qu'au début il a déjà accompli une partie de la tâche immense qu'il s'est imposée.

Sans les dissensions qui éclatèrent à bord de la flottille que commandait Albuquerque, et auxquelles on regrette de voir mêlé d'une manière fatale le nom de João da Nova, le premier explorateur de Sainte-Hélène, il n'y a nul doute aujourd'hui que, dès l'origine, la puissance portugaise eût été établie d'une manière durable dans le golfe Persique; ces luttes intestines de quelques commandants subalternes dérangèrent les plus puissantes combinaisons. Albuquerque eut beau déployer dans ces circonstances difficiles une habileté et une force de caractère égales à tout ce qu'il fit de plus grand par la suite, João da Nova et les capitaines de deux autres navires l'ayant abandonné au mépris de toutes les lois de l'honneur et de la discipline militaire, pour se rendre aux Indes, il se vit forcé de quitter le port d'Ormuz, sans garder même la forteresse, dont la fondation et les premiers travaux lui avaient coûté tant d'efforts. La faible garnison laissée à Socotora réclamait d'ailleurs des secours; il s'y rendit, prit des mesures pour assurer la position des Portugais dans l'île et satisfaire ainsi aux désirs d'Emmanuel, puis revint devant Ormuz, où désormais, et grâce à l'habileté de Khodja-Atar, il ne pouvait plus remplir qu'un rôle d'observateur. Toutefois son regard avait mesuré la plage d'Ormuz, et il avait désigné d'avance le lieu où viendraient un jour s'accumuler pour Lisbonne toutes les richesses de ces régions, ravies déjà en espérance, comme elles le furent un peu plus tard au Caire et à Venise. La fin de l'année 1508 le trouve aux Indes, et c'est là qu'au milieu d'une lutte orageuse il combinera les plans immenses qu'il réalisera en moins de sept ans.

Ainsi que nous l'avons fait entrevoir dans notre *Histoire de Portugal*, jamais cependant Albuquerque ne mérita mieux le titre de grand capitaine que durant cette première campagne, où il explora le golfe Persique. Il n'avait pas encore de nom, ses subordonnés se posaient devant lui en rivaux dédaigneux : cependant, par l'ascendant de son génie, par l'énergie de son action, il parvint à les ramener, tant que le désir d'aller vers les riches contrées du Malabar ne leur ôta pas tout sentiment du devoir. On le voit même pousser la force de caractère jusqu'à la témérité, témoin ce jour où il va arrêter dans son propre navire João de Nova, pour lui faire grâce ensuite. Et c'est là l'homme que la *Biographie universelle* nous représente comme méritant le regard de l'historien, du jour seulement où il s'empare de la ville de Goa! Avant de réaliser en effet la grande pensée qui devait changer en une métropole chrétienne une ville orientale, refuge de tant de peuples divers, que d'obstacles le vainqueur d'Ormuz avait encore à surmonter! que d'efforts il avait à opposer au dédain aveugle des Portugais eux-mêmes!

Quelque temps après son arrivée, en 1509, son premier soin avait été de faire notifier à D. Francisco d'Almeida les pouvoirs secrets dont il était muni. Cet acte politique avait été accompli avec toutes les formes voulues par Pereira, l'écrivain attaché d'office à la personne du nouveau gouverneur; le vice-roi des Indes n'avait pu méconnaître la légalité de la notification, mais il y avait répondu par de vagues paroles, et n'en avait tenu compte. Un jour donc, à Cochin même, au temps de ses plus grands triomphes, un homme l'aborda familièrement sur la plage, au milieu du nombreux cortége dont il s'environnait, et, le tirant légèrement par son manteau de brocard, lui fit observer que lui, gouverneur des Indes, et chargé de pourvoir désormais à l'administration de ce pays, il espérait au moins un regard. « Je ne vous avais pas reconnu, » lui dit froidement le vice-roi; et, continuant à recevoir les félicitations de la troupe qui grossissait toujours, les flatteurs mêlant à leurs hommages exagérés les propos les plus ironiques, le bruit commun dans Cochin, nous disent les commentaires, était que la maison des fous convenait seule au nouveau gouverneur. La haine d'Almeida s'accroissant de mille propos envenimés, ce ne fut pas dans la maison des fous qu'Albuquerque fut conduit : il fut jeté en prison et chargé de chaînes, à ce que l'on assure, dans la petite forteresse de Cananor, qu'Almeida lui-même avait fait bâtir quatre ans auparavant. Il n'y fit pas un long séjour toutefois : ses ennemis, à la tête desquels on voyait toujours João de Nova, n'eurent pas lieu de se réjouir longtemps de cet acte inqualifiable. Un

noble seigneur de la cour d'Emmanuel, D. Fernando Coutinho, que l'on appelait *le maréchal par excellence*, étant venu cette année dans l'Inde, à la tête d'une flotte dont il avait été nommé capitão mór, débuta, dans les actes qu'il avait droit d'exercer sans le contrôle du vice-roi, par mettre en liberté le vainqueur d'Ormuz, qu'il regardait d'ailleurs comme son parent; puis signifia de nouveau les pouvoirs que l'on avait si longtemps méconnus. Dès lors seulement Affonso d'Albuquerque fut gouverneur des Indes, et put réaliser ses vastes projets. Le sac de Calicut, où il fit des prodiges de valeur, et où il eut la douleur de voir périr le noble Fernando Coutinho, que sa valeur imprudente avait entraîné trop loin, d'heureuses excursions le long des côtes, commencent la série de ses grandes actions; et pour être juste sans doute, il faut joindre à ces exploits militaires l'honorable oubli de ses propres injures. João de Nova, délaissé par tous, et mourant dans l'abandon, ne fut regretté que par lui. En 1510 Almeida part pour l'Europe, et il a pu prévoir, avant d'aller chercher la mort parmi les Cafres, ce que deviendra le grand capitaine méconnu par lui si longtemps.

Il y a sur la côte de Malabar une ville musulmane enclavée dans les possessions des radjâs hindous, et dont la position permet de surveiller également le royaume de Narsingue et celui du Deckhan. Gouvernée par un homme sans consistance, que les historiens désignent sous le nom de Melek-Surgy, cette cité, livrée à l'anarchie, renferme des musulmans de toutes les sectes, des Turcs, des Roumes proprement dits (on désignait ainsi les Turcs de Constantinople), des Parsis, des Hindous; partagée par des hommes qui professent des religions si différentes, sa tolérance même la rendra plus propre à devenir le séjour des chrétiens. Instruit par les conseils de Timoia, l'un des agents du roi de Narsingue, Albuquerque n'hésite plus : Goa sera la capitale des Indes portugaises, et le culte du vrai Dieu y succédera à tant de faux cultes. Secondé par l'indicible courage de son neveu Garcia de Noronha, il se rend maître en effet de la ville le 17 février 1510; mais cette première victoire sera stérile: les musulmans ont compris toute l'énergie du maître dont ils vont recevoir les lois; par leurs efforts les chrétiens sont chassés.

Albuquerque est un de ces hommes dont les siècles admirent la persévérance : comme le roi Diniz, dont il descendait, « il fit toujours ce qu'il voulut, » répète encore le vieil adage populaire. Après d'incroyables travaux endurés pendant plus de neuf mois le long des côtes du Malabar, Goa tomba définitivement en son pouvoir le 25 novembre 1510. A chaque victoire, l'œil d'aigle d'Albuquerque devinait un nouvel horizon et entrevoyait de nouvelles conquêtes. Cette fois, ce fut à une autre race qu'il voulut faire sentir le joug des Portugais.

Déjà, quelques années auparavant, il avait été question, dans les conseils d'Emmanuel, de diriger une flotte vers la presqu'île de Malacca, afin d'y établir des relations tout au moins favorables au commerce, que l'on prétendait étendre. Un brave marin, Diogo Lopez Sequeira, avait appris à ses dépens ce que vaut la foi malaie soutenue de l'astuce des Maures, comme on appelait alors les musulmans de ces parages : une trentaine de Portugais avaient perdu leur liberté dans cette expédition malheureuse. Les choses en étaient à ce point, et le vainqueur de Goa hésitait encore s'il devait s'emparer d'Aden ou venger ses concitoyens, lorsqu'un changement de mousson le décida, dit-on, tout à coup. A la tête de dix-neuf bâtiments de guerre et de quatorze cents hommes, parmi lesquels on comptait seulement huit cents Portugais, il fit voile un jour vers une cité qui ne comptait pas alors moins de cent mille habitants. Nous ne dirons ici ni le voyage, ni les combats terribles qui le suivirent, ni les prodiges de valeur d'Albuquerque lui-même. Le 11 août 1511 la ville de Malacca tombait au pouvoir des Portugais; c'était une grande victoire pour ces hardis soldats, une grande conquête en même temps pour la science. D'innombrables régions inconnues jusqu'alors entrèrent pour la première foi en communication avec l'Europe; l'homme qu assignait pour la première fois le rang occup par le sanskrit dans les littératures orientales comprenait aussi comment on doit entrer en commerce avec des peuples ignorés. Il choisissait de interprètes habiles, des observateurs pleins d sagacité, et leur donnait la mission d'accompagner les ambassadeurs qu'il expédiait dans l'extrême Orient. La grande île de Java se trouv pour la première fois alors en rapport avec le Portugais. Ce fut après que Duarte Fernande eut été envoyé en ambassade au roi de Siam, qu l'on eut sur ce pays et sur l'empire du Pég quelques notions raisonnables. Le récit du voyag fut rédigé par un Portugais; et dès l'année 1512 au temps même où Garcia de Noronha asservissait Mozambique, l'Europe reçut enfin les premières lumières qui lui firent connaître ces régions ignorées. Galvão, gouverneur de Ternate auquel on doit un si beau livre sur les ancienne navigations; Serrão, qui précéda aux Moluque l'immortel Magellan; Duarte Barbosa, qui devai faire connaître son étonnant voyage, tous ce hommes d'action et de pensée datent de la mêm époque, et complètent ce grand enseignement. E l'année même où il avait fondé la forteresse d Malacca et assuré la puissance portugaise dan ces parages, Albuquerque remit à la voile pou la côte du Malabar. Ce fut dans cette traversé que périt le vaisseau si célèbre dans les mers d l'Inde sous le nom de *Flor de la Mar*. Avec lu s'engouffrèrent dans l'Océan les plus grandes richesses que l'on eût encore importées des terre de l'Orient, et ces lions de fer que le conquéran avait arrachés à la sépulture des rois de Malacca et qu'il réservait pour sa tombe, se contentan

de ce fier butin, nous disent avec un noble orgueil les commentaires.

Albuquerque était allé frapper à toutes les portes du monde, comme disaient les Orientaux : trois d'entre elles s'étaient ouvertes, et avaient laissé passer ses flottes victorieuses; il avait Goa, Diú, Malacca. Il fallait encore essayer de se rendre maître d'Aden, à l'entrée du golfe Persique; et ce fut ce qu'il osa entreprendre, à l'époque même où Schek-Ismaël, le fondateur de la dynastie des Sophis, espérait soumettre à ses armes toute cette partie de l'Orient. Mais avant de tenter cette dernière partie d'une tâche qu'il ne devait jamais accomplir, que d'obstacles lui restent à surmonter! Il faut d'abord qu'il délivre les abords de Goa de ces troupes musulmanes que l'on voit se succéder sans relâche; il faut qu'il assure la tranquillité de la capitale des Indes en chassant les Turcs du fort de Banesterim. Il faut plus encore! Ses rivaux ont affirmé au roi Emmanuel que la nouvelle conquête est une charge pour la couronne, qu'Adhel-Khan n'en laissera jamais la possession paisible aux Portugais, et que l'insalubrité du territoire n'est comparable qu'à sa coûteuse inutilité : Albuquerque se verra contraint de réfuter un à un ces misérables sophismes de quelques hommes intéressés; et lorsqu'il aura convaincu le roi, par une lettre admirable, de la valeur de sa conquête, il pourra répéter avec amertume, comme il le faisait tant de fois : « Je dois savoir bien plus de gré au roi D. Manoel l'avoir défendu Goa contre les Portugais, que je ne m'en dois savoir à moi-même de l'avoir conquis deux fois. »

Rien ne sera fait, selon ce grand cœur, tant que la puissance du soudan d'Égypte qui ruine sourdement la puissance des Portugais ne sera pas abattue. Il s'est entretenu avec cet ambassadeur d'Abyssinie, qu'il a expédié déjà depuis plusieurs mois en Portugal; il a vu plusieurs habitants des terres du Prestre-Iehan. Il roule dans sa tête un projet plus vaste encore que ses conquêtes : il demande des pionniers de Madère, accoutumés à briser les rochers gigantesques de leur île; il veut aplanir une montagne de l'Abyssinie, et détourner le Nil de son cours, pour détruire la fertilité de l'Égypte et affamer le Caire. Avant de réaliser ce projet, que la science moderne n'a pas craint de discuter, il fera ses efforts pour enlever au soudan son commerce, et partira pour Aden.

Après avoir réglé l'administration de la nouvelle capitale des Indes, l'infatigable capitaine met en effet à la voile pour gagner la mer Rouge le 7 février 1513; il emmène cette fois dix-sept cents Portugais et huit cents soldats du Malabar ou du pays de Canara, et, après une navigation qui ne présente aucun incident remarquable, il arrive avec sa flotte devant Aden. Là cette petite armée fait des prodiges de valeur; mais l'insuffisance du matériel est pour ainsi dire l'unique cause qui fasse échouer l'opération. Toutes les échelles d'escalade se brisent; et si quelques soldats pleins de valeur vont porter l'épouvante dans le centre de la ville, ils sont bientôt contraints à se retirer. Après quinze jours de bombardement et d'attaques partielles, Albuquerque se retire. Il a bientôt acquis la certitude que si le courage de ses *chevaliers*, comme il aimait à appeler familièrement ses matelots, ne recule devant aucun obstacle, les forces de sa flottille sont insuffisantes pour devenir maître de la cité guerrière qui commande au golfe Persique. Il visite cependant plusieurs îles de ces régions encore peu explorées, il se présente surtout devant Camaram; puis avant de retourner aux Indes il mouille de nouveau devant Aden, bombarde la ville, brûle les vaisseaux de commerce qui sont ancrés dans son port, et retourne enfin sur la côte de Malabar avant de venir se fixer un moment à Goa, pour aviser encore aux affaires des Indes.

Ce fut durant cette période si active de sa vie, après les deux expéditions dont nous avons rappelé succinctement les résultats, c'est-à-dire en 1514, que ce grand homme fit à la cour de Lisbonne une démarche fatale pour son repos, et de nature à donner raison aux propos hostiles qui circulaient déjà. Un poëte dramatique que l'on ne consulte point hors de la Péninsule, et que le fameux Érasme regardait comme le Plaute de son temps, Gil Vicente, ne craignait pas, au début du siècle, de s'attaquer à l'illustre gouverneur des Indes : il le représente comme voulant marcher de pair avec les potentats les plus puissants, et il lui lance, dans une de ses pièces satiriques, ce trait, qui dut être accueilli certainement avec une joie maligne par la plupart des courtisans :

> Affonso d'Albuquerque irmão
> Que foi ao imperador,
> Que sino tem por senhor.

Un historien portugais que l'on pourrait presque confondre avec les auteurs dramatiques du seizième siècle, Pedro de Mariz, nous a mis au fait, dans ses dialogues, de la circonstance qui dut accréditer les prétentions d'indépendance que l'on prêtait au gouverneur des Indes. Il nous apprend qu'à cette époque de prospérité celui-ci écrivit à D. Manoel pour lui demander le titre de duc de Goa, parce que, disait-il, il voulait finir ses jours dans cette brillante métropole, dont on savait qu'il avait assuré désormais la prospérité. Lorsque l'on se rappelle par quels titres furent récompensés plus tard Fernand Cortez et Pizarre, les prétentions d'Albuquerque, appartenant, par la ligne paternelle, à la famille royale, n'avaient à coup sûr rien d'exorbitant. Il n'en fut pas jugé ainsi à Lisbonne, et le grand homme put croire bientôt à quelque chose de plus dur qu'à un simple déni de justice : il se crut, dans les dernières années de sa vie, victime d'une trame odieuse. Cela ne l'empêcha point cependant de pourvoir, avec une admirable activité, à la sûreté de toutes ses conquêtes, d'expédier au nom d'Em-

manuel des ambassades dans les régions les plus reculées, et, en mettant à profit jusques aux querelles religieuses des musulmans, de s'allier au puissant fondateur de la dynastie des Sophi, contre le Caire et Constantinople. Chose bien remarquable en ce temps! Miguel Ferreira, expédié comme ambassadeur du gouverneur des Indes à Tauris auprès d'Ismaël, est reçu avant les envoyés d'Adel-Khan, qui réclament la préséance. Ce seul fait, qu'on pourrait joindre à une foule d'autres, suffirait pour prouver à quel degré de puissance s'était élevé le nom d'Albuquerque parmi les potentats de l'Orient.

Pour consolider cette prépondérance acquise par tant d'efforts, il lui fallait achever ce qu'il avait commencé plus de six ans auparavant : Ormuz devait reconnaître définitivement la suzeraineté d'Emmanuel, et bâtir le fort d'où ses garnisons pourraient sortir pour protéger les flottes commerçantes de l'Inde. — Albuquerque médita à loisir cette grande expédition; il laissa croire longtemps que ses préparatifs étaient destinés pour une nouvelle expédition contre Malacca; puis, admirablement renseigné par Miguel Ferreira et par son cousin Pero d'Albuquerque, qu'il avait plusieurs mois auparavant expédié vers Ormuz, il s'embarqua, le 20 février 1515, sur *le Nazareth,* commandant une flotte de vingt-six voiles, et, après avoir relâché à Mascate, mouilla au bout de quelques jours devant le port d'Ormuz, non comme un conquérant, mais comme l'envoyé d'un roi puissant, qui venait réclamer l'exécution d'anciens traités.

Les choses étaient bien changées à Ormuz depuis le premier voyage d'Albuquerque. Le souverain qui l'avait accueilli avait péri par le poison; Nour-ed-din, qui lui avait succédé à la suite d'un crime ourdi habilement, n'avait que l'ombre du pouvoir, tout entier aux mains d'un homme énergique, qui ne cachait ni sa haine ni son mépris pour l'être faible qu'il gouvernait. En quelques mois Ras-Ahmed, le gouverneur effectif d'Ormuz, est exécuté devant Albuquerque lui-même dans le palais de Nour-ed-din; la forteresse portugaise s'élève près de la résidence du souverain; la ville est désarmée, l'artillerie des forts est livrée aux chrétiens; et lorsque ces succès inespérés, obtenus pour ainsi dire sans coup férir, effrayent les petits princes confédérés, qui recevaient au nom d'Ismaël un tribut d'Ormuz, Albuquerque leur adresse cette réponse connue du monde entier, mais que les commentaires eux seuls racontent avec l'admirable simplicité qui fait sa grandeur : « Il fit apporter des navires, force boulets de bombardes, arbalètes et mousquets, ainsi que bombes à feu; et il fit dire au roi qu'il envoyât tout cela au capitaine du scheik Ismaël, parce que c'était la monnaie avec laquelle le roi de Portugal voulait que l'on payât le tribut. »

Lorsqu'il parlait ainsi, Albuquerque était bien près de sa fin. Avait-il déjà reçu les nouvelles qui devaient lui apprendre le triomphe momentané de ses ennemis? Les efforts prodigieux qu'il n'avait pas craint de multiplier par un soleil ardent pour assurer le succès de son entreprise, avaient-ils miné sa vigoureuse constitution? On n'a pas de détails suffisants sur toutes les questions que nous posons ici; mais on sait que, durant les derniers temps de son séjour à Ormuz, il se retirait, contre sa coutume, dans ses appartements, où il n'était visité que de ses affidés; que déjà il était en proie à un affaiblissement graduel, et que le bruit de sa maladie s'étant répandu parmi le peuple, il fut obligé de surmonter son extrême faiblesse pour se montrer à cheval dans la ville et rassurer les siens. C'était une fièvre dyssentérique produite peut-être par le climat délétère de cette contrée, qui le dévorait lentement. Il mit de côté alors seulement ses projets contre Aden, et fit dire au roi Nour-ed-din que, comptant désormais sur sa foi, il retournait vers la côte du Malabar, dont il espérait que le climat lui serait plus favorable. Après avoir confié le commandement de la nouvelle forteresse à Pero d'Albuquerque son neveu, il s'embarqua en effet le 8 novembre 1515, et alla mettre en panne à une lieue de la ville, pour attendre ses navires et recevoir aussi peut-être les derniers hommages du roi, qu'il n'était point allé visiter. Il mit enfin à la voile; et ce fut en dehors du détroit d'Ormuz, par quelques Maures qui avaient quitté récemment le port de Diú, qu'il apprit les changements apportés dans le gouvernement des Indes. Accablé par la maladie, et ayant déjà de la peine à parler, il avait fait jurer à son interprète Alexandre d'Ataïde, de ne lui rien cacher de ce qu'il allait apprendre. Ce fut ainsi qu'il sut une nouvelle que l'extrême faiblesse dans laquelle il était plongé eût dû faire tenir secrète, mais que l'on n'osa point celer à un homme qui regardait la sincérité, en de telles circonstances, comme un acte de religion. Lopo Soarez d'Albergaria le remplaçait dans le gouvernement de Goa, et Diogo Mendez était investi du commandement de la forteresse de Cochin. Que ne recevait-il en même temps cette fameuse lettre qui a été découverte depuis peu, et qui, dans certaines limites, absout Emmanuel du crime d'ingratitude, puisqu'elle confère au grand capitaine le gouvernement d'Aden, d'Ormuz, de Calayate et des vastes régions convoitées plus directement par le soudan d'Égypte, ou même par le sophi! Il n'en fut rien : cette lettre d'ailleurs est datée du 11 mars 1516, et si elle indique un remords de conscience, elle ne saurait attester une gratitude prévoyante. Il faut se rappeler que Soarez d'Albergaria et Diogo Mendez avaient été l'objet de la sévérité d'Albuquerque, et s'étaient déclarés publiquement ses ennemis. Albuquerque reçut la nouvelle de leur élévation avec un sentiment de résignation sublime, qui le grandit encore aux yeux de l'historien. Après avoir recueilli les paroles d'Alexandre d'Ataïde, il joignit les mains, et s'é-

cria : « Voici : je suis mal avec le roi pour l'a-
« mour des hommes, mal avec les hommes pour
« l'amour du roi; vieillard, tourne tes yeux vers
« l'Église, achève de mourir... Car il importe à ton
« honneur que tu meures, et jamais tu n'as man-
« qué de faire ce qui importait à ton honneur. » La *Floresta* de Bernardes nous a transmis ces magnifiques adieux au monde. Dans les *Commentaires* les paroles sont plus brèves, mais aussi touchantes. Le grand homme écrivit ensuite au roi, et nous possédons même le codicille qui précéda ce dernier acte. Sa lettre, altérée à dessein, a été reproduite par maint historien. Nous avons été guidé jadis nous-même par un texte tronqué. Nous la donnons dans son intégrité, et elle paraît ici en français pour la première fois :

« Seigneur, je n'écris pas à Votre Altesse de ma propre main, parce que, lorsque je le veux faire, je sens un grand tremblement, signe que je vais mourir. Seigneur, je laisse là-bas un fils qui transmettra ma mémoire, auquel je lègue tout mon bien, ce qui est assez peu de chose; mais je lui laisse l'obligation qu'imposent mes services, et qui est bien grande. En ce qui concerne les choses de l'Inde, elles parleront pour moi et pour lui. Je laisse l'Inde, les principales têtes subjuguées, en votre pouvoir, sans qu'il y ait d'autre obligation que de bien fermer la porte du détroit. Cela, c'est ce que Votre Altesse m'a recommandé. Moi, seigneur, je vous ai donné comme conseil, et pour assurer la possession des Indes, de vous tirer des dépenses. Je demande à Votre Altesse, pour récompense, qu'elle se souvienne de tout cela, et qu'elle fasse mon fils grand, lui donnant satisfaction de mes services. Toutes mes espérances, je les ai mises entre vos mains et celles de la reine. Je me recommande à tous les deux, pour qu'ils fassent grand ce qui vient de moi, puisque je finis en des choses qui concernent votre service, et qu'elles me doivent mériter cela de vous, et qu'il en soit de même à l'égard de mes pensions, que j'ai acquises la plus grande partie, comme le sait Votre Altesse. Je baise vos mains; posez-les sur mon fils. — Écrit en mer, le sixième jour de décembre 1515.

« Affonso Dalboquerque. »

Ce précieux monument, altéré même par l'exact Damião de Goès, et, ce qui est plus étrange encore, par les Commentaires, existe à la *Torre do Tombo*, où il a été exhumé en 1842 seulement par M. J.-M. da Fonseca; il précède la mort du grand homme de dix jours; et si le langage en est moins grandiose que celui qui nous a été transmis par la tradition, il est à coup sûr plus naturel et plus touchant; il peint bien d'ailleurs l'admirable fermeté d'âme du noble vieillard *qui achevait de mourir*.

Au moment suprême, ses dernières pensées furent pour Dieu et pour son pays; et ici il faut laisser parler religieusement les Commentaires : « Et en ce temps il était déjà si faible qu'il ne pouvait plus se tenir debout, et il demandait toujours à Notre-Seigneur qu'il le conduisît jusques à Goa, et qu'ensuite il fît de lui selon sa volonté. Or, se trouvant à trois ou quatre lieues de la barre, il ordonna qu'on allât lui chercher Frey Domingos, vicaire général, et mestre Afonso le médecin; et comme de faiblesse extrême il ne mangeait rien, il voulut qu'on lui apportât un peu de vin rouge, de *celui qui était venu cette année du Portugal*. Le brigantin une fois parti pour Goa, le navire alla surgir au delà de la barre, la nuit, un samedi, le 15 du mois de décembre; et lorsqu'on dit à Affonso d'Albuquerque où il était, il éleva les mains et rendit des grâces infinies à Notre-Seigneur, de lui avoir fait cette faveur qu'il avait tant souhaitée; et il fut là toute cette nuit avec le vicaire général, qui était venu de terre, et Pero d'Alpoem, secrétaire des Indes, qu'il laissa pour son exécuteur testamentaire. Or, tenant le crucifix embrassé et toujours parlant, il dit au vicaire général, son confesseur, de lui réciter la passion de Notre-Seigneur faite par saint Jean, qu'il avait toujours eue en grande dévotion, parce que dans ce passage et dans cette croix, qui était la semblance de celle sur laquelle Notre-Seigneur avait souffert, et encore dans les saintes plaies, il plaçait tout son espoir de salut. Il voulut qu'on lui mît l'habit de Santiago, dont il était commandeur, pour mourir; et le dimanche, une heure avant le jour, il rendit l'âme à Dieu, et ainsi finirent tous ses travaux, sans qu'ils lui eussent apporté jamais aucune satisfaction. »

Barbosa Machado, auquel on doit des documents biographiques en général si exacts, s'exprime ainsi sur les obsèques que l'on fit au grand homme : « Il fut enseveli dans le manteau de l'ordre militaire dont il était commandeur; et lorsque le cadavre arriva sur le quai de Goa, il sortit du peuple une clameur si funèbre, que les prêtres interrompirent les chants ecclésiastiques, pour ne plus laisser entendre que larmes et soupirs. Les gentils, étonnés à la vue de la longue barbe du gouverneur, et en remarquant que ses yeux étaient presque ouverts, affirmaient dans leur crédulité naïve que certainement il n'était point mort; mais que Dieu l'avait appelé à lui pour qu'il devînt général de ses armées. Abrité par un pallium porté sur le dos des principaux de Goa, il fut enseveli dans l'église de *Nossa-Senhora-da-Serra*, qu'il avait jadis édifiée en reconnaissance de l'heureuse conquête de Malacca. » Albuquerque avait demandé par son testament à être transporté en Europe. Emmanuel était convaincu que sa mémoire conservait les Indes au Portugal. Enfin, le 19 mai 1566, ses os furent transportés dans le couvent de Nossa-Senhora-da-Graça, des religieux Augustins de Lisbonne.

Les Commentaires nous ont laissé des traits du grand capitaine cette esquisse un peu trop brève : Il était, disent-ils, de moyenne stature, avec le visage long et coloré, le nez un peu grandi. Son portrait, exécuté au seizième siècle, est à Pangim, et a été reproduit dans le beau manuscrit de Barreto de Rezende, que possède la Bibliothèque nationale. Il existe sans doute un autre portrait

dans le trésor des rois de Perse; car nous savons qu'un envoyé d'Ismaël en fit faire un d'après nature, et l'envoya au Sophi. Sur celui que nous possédons à Paris, la barbe a atteint des dimensions vraiment extraordinaires : elle descend jusqu'à la ceinture, et est nouée par un ruban.

FERDINAND DENIS.

Joân de Barros, *Decada secunda da India.* — Maffei, *Historia indica*, lib. V. — Faria y Souza, *Asia portugueza*, t. I, part. II, cap. x, n° 8. — Fernão Lopez de Castanheda, *Historia do descubrimento da India*, l. III, cap. CLV. — F.-Antonio de S. Romão, *Historia general de la India oriental.* — Pedro de Mariz, *Dialogo de varia historia.* — Barbuda, *Empresas militares de Lusitanos*, fol. 156. — André Thevet, *Vie des hommes illustres.* — Le P. Lafiteau, *Histoire des descouvertes et conquestes des Portugais* — Francisco de Santa-Maria, *Celo aberto na terra*, liv. III, cap. LXVII. — Lequien de la Neufville, *Histoire générale de Portugal.* — Laclède, *Histoire de Portugal.* — Tellez, *Historia da Ethiopia.* — Scheffer, *Histoire de Portugal* (en allemand); la deuxième partie de la traduction française, outrageusement tronquée, ne renferme que quelques phrases inexactes, que l'on ne peut nullement attribuer à l'excellent historien. — O Panorama, *Jornal litterario e instructivo da Sociedade propagadora dos conhecimentos uteis;* Lisboa, 1837 1842, 8 vol. grand in-8° à deux colonnes, avec fig. — Ferdinand Denis, *Portugal;* Paris (Firmin Didot), 1846, in-8°. On a reproduit le portrait d'Albuquerque dans cet ouvrage, d'après la peinture du manuscrit suivant, qui renferme aussi des peintures représentant les forteresses des Indes et de l'Afrique, telles qu'elles étaient au seizième siècle : *Breue tratado ov epilogo de todos os vizorreys que tem hauido no Estado da India; successos que tiverão no tempo de seus gouernos Armadas de Navios, e Galoes que do Reyno de Portugal forão ao dito Estado; E do que succedeo em particular a alguãs dellas nas viagens que fizerão;* feito por Pedro Barreto de Rezende, secretario do senhor conde de Linhares, vizorrey do Estado da India no anno de 1635, in-fol. max. Il existe à la Bibliothèque nationale une seconde copie in-4° de ce précieux ouvrage.

ALBUQUERQUE (*Affonso Braz* D'), fils du précédent, né comme son père dans une maison de campagne voisine de Alhandra, sur les bords du Tage, en 1500, mort à Lisbonne en 1580. Ce fils naturel du célèbre conquérant des Indes porta d'abord le nom de Braz, et les biographes portugais se taisent sur le nom de sa mère. Ce fut Emmanuel qui l'engagea à prendre le nom d'Affonso, voulant sans doute ainsi rendre hommage au héros qu'il regrettait. Le jeune Alphonse d'Albuquerque occupa d'abord un certain rang dans la marine, et fut nommé capitaine de l'un des navires qui accompagnaient en Savoie l'infortunée Béatriz, à laquelle se rattachent tant de touchantes traditions. Cette princesse lui fit épouser une des femmes les plus recommandables de la cour; et dona Maria de Noronha, fille du premier comte de Linhares, s'unit au fils du capitaine général des Indes, et lui apporta en mariage une dot considérable. C'était un homme instruit, que ses propres qualités rendaient recommandable; et lorsqu'il eut quitté la première carrière qu'il avait embrassée, le roi João III le nomma inspecteur de ses finances. Il montra, dit-on, dans ces fonctions nouvelles du zèle et du désintéressement. Il déploya même, en 1569, le zèle le plus noble, alors qu'il présidait la municipalité de Lisbonne pour obvier aux désastres incalculables que causait la peste; et si ses biographes n'ont pas mis d'exagération dans leurs récits, ce serait à ses sages précautions, à son incessante vigilance, que l'on aurait dû la fin d'un horrible fléau. On voyait encore, au dix-huitième siècle, les vestiges d'un magnifique établissement fondé par lui à Azeitão, et qui, placé dans les conditions hygiéniques les plus favorables, devait servir à l'extinction de cette cruelle maladie. Il mourut environné de la considération publique, mais en lui s'éteignit le grand nom qu'Emmanuel avait espéré perpétuer; il n'eut qu'une fille de son mariage, et elle s'unit elle-même à l'une des plus grandes familles du Portugal.

Albuquerque n'avait pas connu pour ainsi dire son père; il voua sa vie au culte de ce grand homme, et publia l'ouvrage suivant, comme le plus beau monument qu'on pût élever à sa mémoire: *Commentarios de Afonso Dalboquerque, capitão geral e gouernador da India, collegidos por seu filho Afonso Dalboquerque das proprias cartas que elle escreuia do muyto poderoso rey dō Manuel o primeyro deste nome, em cujo tempo gouernou a India, vam repartidos em quatro partes segudo os tempos de seus trabalhos.* Le frontispice offre une gravure en bois, et au-dessus du titre on remarque les armes de la famille d'Albuquerque; à la fin de l'ouvrage on lit : *Foram impressos estes commentarios Dafonso Dalboquerque, capitam geral et gouernador da India na cidade de Lixboa, por Joam de Barreyra, impressor del rey nosso senhor. Acabaram se de imprimir vespera de Sam sebastiã, dezanove dias do mes Ianeyro da era de mil et quinhentos et cincoenta e sete annos, em cujo dia o principe dō Bastiam nosso senhor, a quem esta obra vay offerecida, fez tres annos.* Sol. Ce livre est prodigieusement rare. M. George-César de Figanière fait observer qu'il en existe un exemplaire dans la bibliothèque royale de Lisbonne, et deux autres dans celles du conseiller Macédo et de don Francisco de Mello Manuel. La seconde édition a paru en 1576; elle existe à la Bibliothèque nationale de Paris; on préfère celle qui a été publiée à l'imprimerie royale de Lisbonne, 1774, 4 vol. in-8°. Ce beau livre, au dire de quelques critiques, serait dû complétement au conquérant des Indes, dont l'instruction peu commune nous est depuis longtemps révélée. Barbosa Machado n'admet pas qu'il ait été composé par celui dont il raconte les exploits. Selon nous, le titre étendu des Commentaires dit parfaitement comment le livre a été composé. Il faut de toute nécessité admettre la coopération du fils; mais lorsqu'on a lu les Commentaires dans leur étendue (ce qui par malheur a été fait trop rarement), on demeure convaincu qu'il n'existe dans ce grand ouvrage qu'un nombre fort limité d'interpolations dues complétement à l'ancien magistrat de la ville de Lisbonne. Le zèle un peu trop empressé du fils n'a presque jamais laissé passer le nom

d'Affonso d'Alboquerque sans y accoler le surnom de *Grand;* mais en nombre d'endroits la personnalité de l'écrivain reparaît, à tel point qu'il ne manque pas de s'exprimer à la première personne. Rien n'était plus fréquent du reste, au seizième siècle, que ces sortes de supercheries historiques, auxquelles on n'attachait pas d'ailleurs une grande importance. FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, 4 vol. in-fol., t. I. — Léon Pinello, *Bibliotheca oriental y occidental*, 3 vol. in-fol., 2e édition revue par Barcia.

*ALBUQUERQUE (*Coello Antoine*), gouverneur portugais de la ville de Macao vers le commencement du dix-huitième siècle. L'un de ses officiers, Jean Tavares de Vellez Guerreira, rédigea une histoire du voyage d'Albuquerque depuis Goa jusqu'à Madras, et de Madras à Macao, sous ce titre : *Jornada que Antonio de Albuquergue Coelho fez de Goa até chegar a dita cidate de Macao, no anno de* 1718; Lisboa occidental, 1742, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALBUQUERQUE (*Duarte Coelho* DE), gouverneur portugais de San-Salvador, mort à Madrid en 1658. Marquis de Basto et comte de Pernambuco au Brésil, il fit sa première expédition au Brésil sous son oncle Matthias de Albuquerque. En 1638, il défendit la ville de San-Salvador assiégée par les Hollandais. Après la révolution qui amena la séparation de la couronne du Portugal de celle de l'Espagne, Albuquerque se retira à Madrid, où Philippe IV le nomma gentilhomme de sa chambre. Il a écrit la guerre du Brésil avec la Hollande, de 1620 à 1639, sous le titre : *Memorias diarias de la guerra del Brazil par Discurso de nuevo años empezando desde el MDCXXX;* Madrid, 1654, in-4°.

Southey, *History of Brazil*, t. I, p. 447.

*ALBUQUERQUE (*Matthias* DE), général portugais, mort à Lisbonne en 1646. Il fut nommé en 1628 gouverneur de la province de Fernambuco, et se distingua dans la guerre du Brésil contre les Hollandais. Rappelé en Europe en 1635, il prit une part active à la révolution qui eut pour suite la séparation des couronnes du Portugal et de l'Espagne. Il succéda au comte d'Obidos dans le commandement d'une division de l'armée portugaise, et se signala par la prise d'Almendral, d'Alconchel, de Villanueva del Fresno, et d'autres places fortes de l'Estrémadure. En 1644, il remporta, à Campo Mayor, une victoire décisive sur les Espagnols sous les ordres de Torrecusa. En récompense de ce service, Jean IV le nomma comte d'Allegrete et grand de Portugal.

Southey, *History of Brazil*, t. I, 440.

ALBUTIUS (*Titus-Caïus*), surnommé *Silus*, célèbre rhéteur et orateur romain, naquit à Novare, ville de Lombardie, sous l'empire d'Auguste, où il exerça les fonctions d'édile. Dans une révolte populaire il fut arraché de son tribunal et livré aux injures publiques. Albutius ne s'en vengea qu'en sortant de la ville, et en allant à Rome briller sur un plus grand théâtre. Il fut ami de Munatius Plancus, orateur également distingué au barreau. Jamais on ne vit plus d'affluence au Forum que lorsqu'il s'y fit entendre. Dans sa vieillesse, tourmenté d'un abcès dans la poitrine, Albutius se détermina à retourner dans son pays natal. Là il fit assembler les Novariens, pour leur annoncer que, pour s'affranchir des maux qu'il souffrait, il allait se donner la mort; et il exécuta ce dessein en se privant de tout aliment. Suétone dans son *Traité des orateurs célèbres*, chap. VI, Eromuziani dans l'*Histoire des suicides remarquables*, ont fait mention d'Albutius. Cet orateur avait publié un *Traité sur la Rhétorique*, dont Quintilien a fait l'éloge, *Instit.*, c. V.

Suétone, *De claris rhetoribus.* — Sénèque, *Controvers.*, lib. III. — Quintilien.

ALBUTIUS (*Titus*), philosophe épicurien, vivait à Rome au commencement du premier siècle de notre ère. Il s'attacha tellement aux manières grecques dans un voyage qu'il fit à Athènes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scévola, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluait qu'en grec. Albutius fut propréteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île. Le sénat cependant le bannit comme concussionnaire. Albutius se retira à Athènes, où l'on croit qu'il mourut. — Varron (*De re rustica,* III, 2) parle d'un *Lucius Albutius*, écrivain satirique, que plusieurs critiques supposaient être le même personnage que le philosophe Titus Albutius.

Cicéron, *in Bruto*, c. XXVI et XXXV. — Ernesti, *Clavis Ciceroniana.* — A. Orelli, *Onomasticon Tullianum.*

*ALCAÇOBA ou ALCAZOVA (*Sotomayor, Simon*), navigateur portugais, mort en 1535. On ignore l'histoire de sa jeunesse. On sait seulement qu'il s'acquit de bonne heure la réputation d'un habile géographe et marin, et qu'il entra en 1522 au service de l'empereur Charles-Quint, qui équipait alors une flotte, sur le rapport qu'on lui avait fait de plusieurs navires français expédiés dans les Indes occidentales. Alcaçoba reçut le commandement d'un navire, avec un traitement annuel de cinquante mille maravédis. En 1524 il fut au nombre des arbitres nommés pour fixer la ligne de démarcation entre les possessions coloniales de l'Espagne et le Portugal. Nommé par le souverain de l'Espagne, il fut récusé par la partie adverse comme sujet portugais, et ayant quitté sans autorisation le service du roi de Portugal.

Les îles Moluques furent cédées, en 1529, par l'Espagne au Portugal. Depuis cette époque Alcaçoba figura dans plusieurs plans d'entreprises qui ne se réalisèrent point. Enfin, après plusieurs essais infructueux, il s'engagea en 1534 à faire, à ses propres frais, un voyage de découvertes. Le 8 octobre 1534, il partit de Gomera avec deux navires bien équipés, portant deux cent cinquante marins, et atteignit, le 17 janvier 1535,

la côte de la Patagonie. Arrêté par le mauvais temps pendant son passage dans le détroit de Magellan, il revint en arrière, et débarqua son monde à Puerto de Lobès. Après s'être avancé dans l'intérieur du pays, il tomba malade, ce qui l'obligea de remettre le commandement à son lieutenant Rodrigo de Isla, et de retourner à bord des navires. Les troupes, sous les ordres de Rodrigo, se soulevèrent, et revinrent massacrer Alcaçoba, le pilote, et trois autres, dont ils jetèrent les corps à la mer. Un fils d'Alcaçoba échappa avec peine au massacre. Rodrigo, après que son autorité fut reconnue, punit les meurtriers, et, abandonnant l'entreprise, fit voile vers les colonies septentrionales de l'Espagne.

Antonio de Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano;* Madrid, 1730, in-fol.

ALCAÇOVA (*dom Pedro* D'), homme d'État portugais, du seizième siècle. Il eut, pendant l'expédition du roi Sébastien en Afrique, 1576, la régence du Portugal conjointement avec George d'Almada, archevêque de Lisbonne, François de Sada et Juan Mascaregnas. Il entretenait une correspondance secrète avec Philippe II, roi d'Espagne, et lui facilita les moyens de s'emparer du Portugal. Il mourut conseiller et ministre.

Mariana, *Histoire de l'Espagne.*

ALCADINUS, médecin italien, né à Syracuse vers 1170, mort vers 1234. Fils de Gersinus, il étudia la philosophie et la médecine à Salerne, où il enseigna plus tard lui-même ces sciences. Il fut médecin de l'empereur Henri VI et de son successeur Frédéric II, pendant leur séjour en Italie. — Outre des écrits sur les triomphes de Henri VI et les actions de Frédéric II, on a de lui un traité en vers élégiaques sur les bains de Pouzzoles, *de Balneis Puteolanis,* imprimé dans un recueil intitulé *De balneis omnibus quæ extant apud Græcos et Arabes,* Venise, 1553, in-fol., et Naples, 1591, in-8°, et dans Grævius, *Thesaurus antiquit. et hist. Italiæ.* Dans deux manuscrits du Vatican, cet ouvrage est attribué à Eustathius.

Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die ältere Medicin;* Leipzig, 1841.

***ALCADRIN** ou **ALKANDUM**, nom corrompu de quelque écrivain arabe, dont l'ouvrage sur l'astrologie, *De veritatibus et prædictionibus astrologicis*, a été publié en latin par R. Rousset; Paris, 1542. Il en existe aussi plusieurs traductions françaises.

Lalande, *Bibliothèque astronomique.*

***ALCAFORADA** (*Marianna*), femme célèbre par ses lettres, née d'une famille illustre du Portugal dans la seconde moitié du dix-septième siècle, morte dans le dix-septième ou le commencement du dix-huitième. Cette jeune femme, dont les lettres sont encore si vivement admirées, est plus généralement connue sous la dénomination bien vague d'*une religieuse portugaise.* On sait aujourd'hui qu'elle faisait sa résidence à Beja, cette jolie ville de la province d'Alem-Tejo, où l'on voit encore de si curieuses antiquités, et où repose l'Infant, père du fameux Emmanuel. C'est à un savant helléniste auquel la littérature portugaise est encore redevable d'un précieux travail, à M. Boissonade, que l'on est redevable de ce document; mais là s'arrêtent ses indications. La famille d'Alcaforada était, dit-on, tombée dans l'indigence à la suite d'une terrible catastrophe arrivée en 1512, et elle vivait en 1663 dans l'Alem-Tejo. Une des filles de cette maison embrassa la vie religieuse, et fit profession dans un des trois couvents de femmes que la ville possédait alors, et qui se sont perpétués jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'à l'extinction des communautés en Portugal. Selon quelques probabilités, la jeune Marianne habitait le plus riche couvent de Beja, c'est-à-dire celui qui était désigné sous le nom de *Conceição das Franciscanas*, dans la chapelle duquel reposait le prince dont nous avons parlé, et qui, ayant été fort largement doté, nourrissait un grand nombre de femmes affectées au service des religieuses. Elle eut occasion de voir le chevalier de Chamilly vers l'année 1662, et conçut pour lui une passion violente. Il est difficile de comprendre comment un homme que l'on nous représente comme rempli d'honneur eut l'odieuse vanité de livrer au public le secret d'un de ces amours qui éternisent la mémoire de celle qui le ressent, en flétrissant quelquefois celui qui l'a inspiré. Il paraît certain aujourd'hui que Bouton de Chamilly, qui portait le nom de comte Saint-Léger en Portugal, et qui plus tard fut chevalier des Ordres et maréchal de France, livra les lettres de Marianne Alcaforada à un certain avocat Subligny, pour les traduire et les publier. Ce personnage, fort digne à coup sûr de remplir la mission qu'on lui avait donnée, s'acquitta de la promesse qu'il avait faite : il édita chez Barbin, en 1669, les fameuses *Lettres Portugaises;* mais il se garda bien d'en conserver les textes; et quoiqu'il eût eu des succès au théâtre, puisque ce fut lui qui fit jouer la *Fausse Querelle*, il est fort peu sûr qu'il en fût le traducteur. Selon d'autres autorités, le travail se serait partagé entre Subligny et M. de Guilleragues, d'abord président à la cour des aides de Bordeaux, et plus tard ambassadeur à Constantinople; l'autre aurait fait les réponses de Chamilly : quelques personnes font même à Guilleragues les honneurs de la traduction. On ignore aujourd'hui en quelle année précise parut la première édition des *Lettres Portugaises;* mais on sait que Claude Barbin publia la sienne en janvier 1669, et que dans la même année il réimprima cette seconde édition, en y ajoutant une deuxième partie attribuée *à une femme du monde.* Le recueil, augmenté dès lors de sept lettres nouvelles, fut réimprimé nombre de fois, et consacra bientôt une erreur qui ne peut pas supporter

cependant l'examen d'une critique attentive. Les éditeurs subséquents, renversant l'ordre rationnel des lettres, firent précéder celles de la religieuse par celles d'une femme du monde, en les confondant sous la même dénomination.

Deux bibliographes éminents, l'abbé de Saint-Léger et M. Barbier, ne s'étaient pas aperçus de cette étrange erreur, lorsque le célèbre éditeur de Camoens, D. Jozé-Maria de Souza, voulant rendre à son pays un de ces monuments qui peuvent être l'envie de toutes les nations et de toutes les époques, découvrit, avec l'instinct national qui ne pouvait le tromper, cette supercherie involontaire, amenée par la légèreté des éditeurs bien plus que par la mauvaise foi. Il tenta de prouver, et, selon nous, il prouva sans réplique, que les cinq lettres publiées par Barbin en 1669 à Paris, et, ce qui est la même chose, à Cologne chez Pierre Marteau, devaient seules être attribuées à la religieuse portugaise. Il fit plus; il traduisit en portugais la prose présumée de Subligny, et donna la preuve qu'on retrouvait sous ce style, parfois un peu négligé, mais empreint d'une naïveté sincère, les témoignages assurés d'une incontestable origine : les sept lettres ajoutées portent, au contraire, et dans leur contexture même, d'incontestables indications qui font reconnaître le pastiche maladroit. La seconde réimpression de 1669 ne peut tromper d'ailleurs le public : l'éditeur y annonce positivement qu'elles sont d'une *femme du monde qui écrit d'un style différent de celuy d'une religieuse,* et que c'est en raison même de *cette différence,* qu'il suppose devoir plaire, qu'on les trouve dans son recueil. Il résulte clairement pour nous, de l'examen de ces faits, que la seule réimpression qui fasse connaître les admirables lettres dues à Marianne Alcaforada, est celle qui porte le titre suivant : *Lettres Portugaises, nouvelle édition conforme à la première* (Paris, Cl. Barbin), avec une notice bibliographique sur ces lettres; Paris, Firmin Didot, 1824, in-12. Dans cette réimpression, où la traduction portugaise n'est pas mentionnée, la notice bibliographique porte seulement les initiales D. J. M. S., sous lesquelles on reconnaît sans peine le célèbre éditeur de Camoens.

La notice de M. de Souza ne renferme malheureusement que de bien faibles renseignements biographiques sur la religieuse, et sur le jeune capitaine français qu'elle aima avec tant de passion, et qui devait devenir maréchal de France (*voy.* Chamilly [Bouton de]). Nous n'ajouterons qu'un mot à ces documents : c'est que la tradition de l'amour malheureux de Marianne Alcaforada s'est perpétuée dans sa famille : un Portugais qui occupe aujourd'hui un rang distingué dans la diplomatie, et qui est allié aux Alcaforada, nous l'a jadis affirmé. Ferdinand Denis.

Journal de l'Empire du 5 janvier 1810, article de M. Boissonade au sujet du *Manuel du libraire*, par M. Brunet. — *Notice de l'abbé Mercier de Saint-Léger,* en tête de l'édit. des *Lettres Portugaises* publ. par Delance, imp.-lib.; Paris, 1796, et Paris, 1806. — *Mémoires de Saint-Simon.*

***ALCAFORADO** ou **ALCOFORADO** (*Antonio*), gentilhomme portugais, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 2 novembre 1512. Ce jeune page, *moço fidalgo*, du duc de Bragance D. Jayme, était fils d'Affonso Pires Alcaforado, faisant également partie de la maison du duc. Le jeune Antonio, qui ne portait pas encore l'épée, avait été particulièrement attaché au service de la duchesse doña Leonor de Mendoça. D. Jayme crut remarquer une coupable intelligence entre sa femme et le jeune page; il se constitua leur juge de sa propre autorité, et fit exécuter par un nègre Alcaforado, se réservant à lui-même l'affreux privilége d'assassiner à coups de poignard l'infortunée D. Léonor, sans que rien toutefois, dit-on, attestât le crime qu'il leur imputait à tous deux. Après cette sanglante exécution, D. Jayme manda un ouvidor et le juge ordinaire de *Villa-Vicosa*, où il faisait sa résidence, et fit dresser procès-verbal, en sa présence, de l'événement tragique qui venait d'avoir lieu. Cet acte, écrit aux flambeaux deux heures avant l'aurore, en présence des deux cadavres, nous a été conservé et existe encore aux archives de la *Torre do Tombo*, d'où il a été exhumé récemment.

Les détails de ce drame saisissant ont été donnés du reste, avec une certaine étendue, par D. Antonio Caetano de Souza, dans le vaste recueil que ce savant a consacré à l'*Histoire généalogique de la maison de Bragance*, et où il s'efforce de justifier complétement la duchesse. Si l'on s'en rapporte aux bruits traditionnels, le jeune Antonio Alcaforado aurait été vivement épris de l'une des dames de doña Léonor, et se serait confié à la duchesse elle-même, pour qu'elle voulût bien favoriser ses amours et obtenir de ses parents la main de la jeune fille. La nuit fatale du 2 novembre 1512 avait amené une entrevue où les souhaits du jeune page devaient être exaucés, et où il trouva la mort la plus cruelle, puisque son bourreau lui trancha la tête avec un couperet. Au bruit que faisait cette horrible exécution, la duchesse se serait réfugiée dans une chambre voisine près de ses enfants, et là une explication terrible aurait eu lieu entre elle et le duc, qui aurait renoncé, dit-on, à son fatal projet, mais qui, sur les observations de son *vedor*, aurait envoyé un confesseur à la duchesse, et, malgré les dénégations constantes de la victime, l'aurait frappée de plusieurs coups de dague, de manière à lui ouvrir la tête. La salle du palais de *Reguengo*, où s'est passé ce fatal événement, existe encore, et garde, dit-on, les traces du crime; car l'on n'y entre que dans de rares occasions. Après ce meurtre, D. Jayme de Bragance, dévoré de remords, se vêtit du cilice et s'imposa les plus dures pénitences; on dit même qu'il se retirait habituellement dans une citerne du château, d'où l'on entendait sortir ses longs gémissements. La duchesse était d'une

rare beauté; elle descendait de la noble maison des Guzman, et ne s'était alliée aux Bragances que pour obéir à des raisons politiques. Le jeune Alcaforado avait un frère, en qui s'est perpétué la famille, et dont le dernier rejeton est aujourd'hui le baron de Villapouca.

FERDINAND DENIS.

D. Antonio-Caetano de Souza, *Historia genealogica da Casa real*, t. V. — Ignacio Pizarro de M. Sarmento, *o Romanceiro portuguez, ou colleccao de romances de historia portugueza*; Lisboa, 1841. — *O Panorama* 8 vol. grand in-8°.

***ALCAFORADO** (*François*), voyageur portugais, vivait vers la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle. Écuyer de l'infant dom Henri, il fit partie d'une de ces expéditions qui préludèrent à la découverte de l'Amérique. Il se trouva sur le navire qui découvrit en 1420 l'île de Madère, et en donna lui-même le récit en portugais. Ce récit a été traduit en français sous le titre de *Relation historique de la découverte de l'isle de Madère*, Paris, 1671, in-12; cette traduction est presque aussi rare que l'original. Encouragé par Jean Gonsalve Zarco, qui avait découvert dès l'an 1418 l'île de Porto-Santo en cherchant le cap Bojador, et sur les rapports assez romanesques de quelques esclaves chrétiens longtemps détenus au Maroc, particulièrement de Jean de Moralès, dom Henri fit équiper une flottille pour aller à la recherche des îles de l'Occident, dont les anciens paraissent déjà avoir eu quelque connaissance. Cette petite flotte, commandée par J. Gonsalve Zarco, se composait de deux navires, et mit à la voile au commencement de juin de l'année 1420. Le sujet est assez important pour que nous reproduisions ici en partie les détails textuels, d'après la traduction française (nous n'avons pu nous procurer l'original portugais) (1).

« Il courait un bruit parmi les Portugais qui habitaient l'île de Porto-Santo, dont Gonsalve prenait alors la route, qu'il paraissait en mer, au nord-est de cette île, une obscurité continue et serrée, depuis la mer jusqu'au ciel, qui ne diminuait jamais, et qui paraissait naturellement comme gardée d'un bruit étrange qui s'entendait quelquefois de Porto-Santo même; et parce qu'en ce temps-là on ne naviguait qu'à vue de terre, faute d'astrolabe et d'autres instruments inventés depuis, l'on jugeait impossible ou miraculeux d'y retourner, lorsqu'on l'avait perdue de vue. Cette ignorance de la mer et de ses secrets était cause que la situation de cette obscurité était généralement jugée et appelée un abîme; les autres jugements confus et incertains que l'on faisait de cette ombre éloignée étaient, que c'était la bouche de l'enfer; ceux qui tenaient cette opinion s'appuyaient sur quelques théologiens qui, aussi simples que timides, s'efforçaient de prouver, par des arguments et par des autorités, que la chose pouvait être. Les historiens, qui se prétendaient plus savants, estimaient que c'était l'île ancienne de Cipango, que Dieu tenait mystérieusement couverte, où l'on croyait que les évêques et les chrétiens espagnols et portugais s'étaient retirés lors de l'oppression des Mores et des Sarrasins; que ce serait pécher ouvertement contre la Providence divine, que de chercher éclaircissement de cette vérité, et qu'il ne lui plaisait pas encore de manifester ce secret par les signes qui devaient précéder cette découverte, et qui se trouvent indiqués dans les anciennes prophéties qui parlent de cette merveille. Gonsalve cependant était doucement porté vers l'île de Porto-Santo par un calme propre à la saison, et commode pour son dessein; mais, de peur que pendant l'obscurité de la nuit il ne passât quelques terres sans les voir, il faisait, la nuit, amener toutes ses voiles, pour ne faire pas plus de chemin qu'il avait vu de terre le jour. Avec tout cela, il ne laissa pas d'arriver en peu de temps à Porto-Santo, d'où il observait, avec ceux de l'île, cette ombre épouvantable, que Jean de Moralès jugeait être le commencement de la terre qu'ils cherchaient. On tint conseil là-dessus, et il fut résolu que l'on demeurerait dans cette île durant tout le quartier de la lune présente, afin de prendre garde si cette ombre changeait de lieu ou diminuait avec la lune. Mais elle leur parut toujours en un même endroit et de la même grandeur, ce qui leur causa beaucoup plus de crainte que d'espérance.

« Le pilote Jean de Moralès, constant en ses opinions, assurait que la terre couverte ne pouvait pas être loin, certifiant à Gonsalve que les rayons du soleil n'y essuyaient jamais la terre, à cause de la hauteur et de l'épaisseur des arbres; qu'il procédait de là une grande humidité, qui causait les vapeurs dont le ciel était couvert, et que c'était la grande obscurité qu'ils voyaient. Qu'il jugeait à propos qu'on allât droit à ce gros nuage, et qu'il tenait pour assuré qu'on trouverait au-dessous la terre qu'ils cherchaient, ou pour le moins des marques assurées de n'en être pas loin. Tous étaient d'avis contraire à celui de Moralès, et disaient tumultuairement que, comme Castillan, et par conséquent ennemi des Portugais, il prenait plaisir à les exposer à un péril évident; que les hommes feraient assez de combattre contre d'autres hommes, sans se commettre avec les éléments; qu'il n'appartenait qu'aux profanes et aux infidèles, de vouloir pénétrer dans les secrets de Dieu; qu'on ne devait espérer autre chose de

(1) Quelques bibliographes doutent même de l'existence de l'édition portugaise de ce livre rarissime. Cependant le traducteur dit positivement qu'il a eu entre les mains ce livre imprimé, et non pas seulement le manuscrit « Dom François Manuel en garde l'original manuscrit avec beaucoup de soin; c'est à lui que nous avons l'obligation d'en avoir fait part au public en sa langue, et c'est sur l'impression portugaise que j'ai fait cette traduction. » (*Préface du traducteur.*) Une remarque générale, c'est que les livres de découvertes géographiques, portugais et espagnols, du seizième siècle et même du dix-septième, sont pour la plupart si rares, qu'on est avec quelque raison tenté de croire qu'ils ont été détruits par un calcul égoïste. Heureusement les autres nations, et particulièrement les Français, avaient eu soin de traduire ces livres dès leur apparition, et d'en prévenir ainsi la perte irréparable.

cette ombre que la mort, et que ce serait tenter Dieu que de s'avancer pour la chercher sans autre espérance; que l'infant serait mal servi, si l'on exposait ainsi la vie de ses serviteurs, et le roi encore plus mal, à l'égard de celle de ses sujets, qui se pouvait épargner pour de plus belles entreprises. Toutes ces crieries ne firent pas démordre le capitaine de sa résolution; il les écouta paisiblement; et, comme il avait lui seul plus de courage que tous les autres ensemble, il se détermina en lui-même de surmonter toutes sortes de périls et de difficultés, dont la plus grande était, à son avis, la volonté de ses soldats, qu'il expérimentait si contraire à la sienne. Après donc les avoir écoutés, il les paya des meilleures raisons qu'il put; et, sans communiquer son dessein qu'à Jean de Moralès, il se remit un matin à la voile, et, laissant l'île de Porto-Santo, tourna la proue de son vaisseau vers l'endroit où il voyait cette grande ombre, et allait à toutes voiles, afin de ne pas manquer de jour, pour reconnaître tout ce qu'il pourrait de la terre, qu'il espérait de trouver facilement. L'approche de l'obscurité augmentait la peur de tous, parce que, plus on s'avançait, et plus elle paraissait haute et épaisse, jusqu'à ce qu'elle devint tout à fait horrible. Sur le midi, on entendit d'épouvantables mugissements de la mer, qui retentissaient sur tout l'horizon; on ne voyait aucun signe de terre, parce que le gros nuage dans lequel ils étaient entrés couvrait la mer et le ciel. La vue d'une si étrange confusion, et voisinage d'un si grand péril, fit crier tout le monde; et ils prièrent instamment Gonsalve qu'il fît amener les voiles, et qu'il ne se chargeât pas de la perte de tant de gens. Mais le capitaine tint bon, et voulut s'assurer à quel ennemi il avait affaire.

« Le temps était calme, et la mer si rapide, que, de peur que le courant n'emportât les vaisseaux, Gonsalve fit armer deux chaloupes pour les remorquer, et en commit le soin à Antoine Gago et à Gonsalve Louis, gens de valeur et d'expérience connue, sous la conduite desquels on courut tout le long du nuage; le bruit de la mer leur servait de bornes, duquel ils s'approchaient ou se reculaient, selon qu'il était moindre ou plus grand. Le voyage se continua toujours ainsi; et le nuage paraissait avoir moins d'étendue, et il était en effet moins épais du côté du levant; mais les ondes mugissaient toujours épouvantablement, lorsqu'au travers de l'obscurité l'on entrevit quelque chose encore de plus noir qu'elle. L'éloignement empêchait de discerner ce que c'était : quelques-uns affirmaient avoir vu des géants armés, d'une grandeur prodigieuse; mais l'on reconnut depuis que les rochers dont les plages de ces terres sont couvertes, leur donnaient ces imaginations. Déjà la mer paraissait plus claire et l'eau plus battue, indice véritable de la côte, que peu de temps après ils découvrirent distinctement, avec une surprise d'autant plus agréable, qu'ils s'y attendaient moins. La première chose qui se présenta à leur vue fut une pointe de terre peu élevée, à laquelle Gonsalve donna aussitôt le nom de *Pointe de Saint-Laurent*. Après avoir doublé cette pointe, ils découvrirent du côté du sud une terre élevée, peuplée d'un bois très-épais, qui s'étendit depuis l'éminence des montagnes jusqu'au bord de la plage. Le nuage était en cet endroit un peu retiré, de sorte qu'il ne faisait plus que couronner les montagnes. Ce fut ici que le plaisir s'empara tout à fait de l'esprit de nos voyageurs, et que ceux qui avaient le plus craint les périls les estimaient le moins. Leur appréhension et leur méfiance furent entièrement bannies, reconnaissant que ce qu'ils voyaient était une terre véritable et effective. Ils s'embrassèrent les uns les autres de joie, et rendirent grâces premièrement à Dieu, puis à leur capitaine, de ce qu'il les avait encouragés pour parvenir à une si glorieuse fin, et même au pilote qui les y avait si heureusement conduits.

« Après avoir fait faire quelques reconnaissances, Jean Gonsalve débarqua avec toute la solennité possible, prenant possession de ce lieu pour et au nom du roi dom Jean de Portugal et de l'infant dom Henri, ordre, maîtrise et chevalerie de Christ. L'eau fut bénite par deux religieux, et avec elle l'air et la terre purifiés par l'invocation du nom de Dieu. On dressa ensuite un autel au propre lieu où Robert et Anne en avaient ci-devant élevé un (1), et la cérémonie en fut faite le jour de Sainte-Élisabeth. Et comme Gonsalve ne voulait rien négliger de tout ce qui lui pouvait donner une parfaite connaissance de ce lieu, il commanda que l'on fît le tour de tout ce qui avait été découvert, et qu'on suivît tous les chemins et tous les sentiers que l'on trouverait, pour voir si l'on rencontrerait quelque habitation, ou quelques traces d'hommes ou de bétail, avec ordre, si l'on découvrait quelqu'un, de l'amener vif ou mort. Mais ceux qui allèrent à la découverte ne trouvèrent chose du monde, que plusieurs oiseaux de différentes espèces et différentes couleurs, qui se laissèrent prendre à la main, sans qu'on y employât ni peine ni adresse. Jean Gonsalve, riche de ce qui lui semblait une proie facile, s'en retourna à son bord, où, ayant appelé au conseil les plus notables de ses gens, il fut résolu qu'on ne partirait pas de là sans avoir plus particulièrement examiné cette terre, puisqu'on en avait le loisir, et parce que le rivage de la mer était plein de rochers. Jean de Moralès jugea qu'il y en pou-

(1) On raconte qu'avant cette expédition, l'île de Madeire avait été déjà découverte par un gentilhomme anglais, nommé Robert Machin, qui, après avoir enlevé Anne d'Arfet, s'enfuit avec elle de Bristol sur un navire, et atteignit, au bout de treize jours de navigation, à l'ouest du Maroc, une île couverte de bois (d'où le nom de *Madeire*, du portugais *madeiro*, bois). Anne y mourut quelque temps après, et son amant la suivit bientôt au tombeau. Leur navire vint échouer sur la côte du Maroc, et leurs compagnons furent emmenés esclaves à Fez. C'est là que Jean de Moralès, également en esclavage, apprit d'eux les renseignements qui engagèrent le roi de Portugal à entreprendre cette mémorable expédition de découvertes.

vait autant avoir de cachés sous l'eau : c'est pourquoi il crut à propos de continuer leur découverte dans des chaloupes, comme ils l'avaient commencée, plutôt que dans des vaisseaux, afin d'éviter les brisants et les courants qui se pourraient rencontrer sur cette côte inconnue ; ce qui fut exécuté. Jean Gonsalve prenant la chaloupe de son vaisseau pour lui et pour sa compagnie, et laissant la charge de l'autre au capitaine Alvare Alphonse, ils passèrent en cet ordre une pointe qui était vers le couchant, et virent quatre belles rivières qui entraient ensemble dans la mer, et dont l'eau était très-pure : Gonsalve en fit emplir quelques bouteilles, pour les porter à l'infant.

« Avançant encore davantage, ils découvrirent une vallée qu'une autre rivière fendait agréablement, qu'ils envoyèrent reconnaître par quelques soldats, qui ne la trouvèrent abondante qu'en fontaines. On en suivit une autre couverte d'arbres, et l'on en trouva en quelques endroits quantité d'abattus, dont le capitaine fit prendre quelques-uns et en élever une croix, de laquelle cet endroit prit le nom de *Sainte-Croix*. Suivant toujours la côte, il sortit, d'une langue de terre qui s'avançait en mer plus que les autres, une si grande quantité de geais, que les gens des chaloupes ne se crurent pas en sûreté de leur faim et de leur multitude ; ce qui fut cause que cette pointe reçut alors le nom de *Punta dos Gralhos*, qu'elle garde encore jusqu'à présent. On en remarqua aussitôt une autre, environ deux lieues plus loin, qui, avec celle qu'on laissait, faisait un fort beau golfe, environnée d'une terre moins élevée que le reste, à laquelle un bois d'égale hauteur servait de couronne, pardessus laquelle s'élevaient des cèdres fort hauts. Ils passèrent de ce golfe des Cèdres à une autre vallée, de laquelle venait une espèce de lac qui, entrant dans la mer, formait un fort grand bassin, extrêmement propre au débarquement. La beauté convia Gonsalve d'y faire descendre Gonsalve Ayrez avec bon nombre de soldats, pour pénétrer encore plus avant dans les terres que l'on n'avait fait, et pour en rapporter toute l'instruction possible. Mais il retourna bientôt, sans autre nouvelle information que celle d'avoir vu que la mer environnait toute cette terre, d'où l'on acheva de connaître que c'était une île et non une partie du continent d'Afrique, ainsi que quelques-uns l'avaient cru jusqu'alors. Le capitaine ne fut pas encore satisfait, s'imaginant qu'il pourrait y avoir quelque habitation dans les lieux écartés. C'est pourquoi, allant toujours terre à terre, il découvrit un grand terrain, débarrassé des arbres qui se trouvaient partout ailleurs, tout couvert d'un très-beau fenouil (en portugais appelé *funcho*), de l'abondance duquel la ville qu'on y a bâtie ensuite a pris le nom de *Funchal*, métropolitaine quant au temporel, et jadis de tout l'Occident pour le spirituel. Les Portugais, sans se piquer, comme les autres nations qui ont fait des découvertes, de donner de grands noms à leurs colonies, se sont contentés de conserver ceux qu'elles avaient, ou de leur imposer ceux que la nature leur offrait, lorsqu'ils en manquaient. Trois grosses rivières, sortant de cette vallée du Funchal, s'assemblaient en entrant dans la mer, et faisaient deux petites îles, qu'il semblait que la nature eût placées là pour servir de môle à un lieu si agréable. Ce fut en ces îles que Gonsalve mit ses navires à couvert, et qu'il y fit du bois et de l'eau qui lui manquaient. Ce capitaine ne souffrit jamais, nonobstant toute la tranquillité et la sécurité qui paraissait, que pas un de ces gens couchât en terre avant qu'elle eût été parfaitement reconnue. Le jour d'après, comme il suivait la même route, il arriva à cette même pointe qu'il avait vue du côté du sud, et y fit arborer une grande croix.

« Ayant doublé cette pointe, il vit une plage qu'il appela *Praya Hermosa*, ou Belle Plage, à cause de ses grandes et de ses belles eaux, dont les vagues se rompaient doucement contre son rivage. Passant plus haut, ils rencontrèrent entre deux pointes un furieux torrent, mais dont les eaux étaient si claires, qu'elles obligèrent la curiosité de quelques-uns à demander congé de les aller voir de plus près : le capitaine l'accorda à deux soldats de Lagos qu'il estimait beaucoup, lesquels, méprisant le gué et leur vie encore plus, voulurent passer ce torrent à la nage ; mais, comme s'irritant de leur témérité, il les emporta avec tant de rapidité, que d'abord ils en perdirent connaissance, et ils y seraient péris, s'ils n'eussent été promptement secourus par leurs compagnons. Cette aventure donna à ce torrent le nom *dos Soccorridos*, plus heureusement que celui *dos Agravados*, à un autre de la mer d'Arabie, dont nos historiens font mention. On voyait un peu plus avant une roche pointue qui s'élevait par-dessus les autres, et qui était entourée d'un bras de mer qui faisait, entre ce rocher et une terre voisine, une espèce de port où Gonsalve entra avec ses chaloupes, s'imaginant que ce lieu pourrait leur découvrir de plus grands secrets que les autres, parce qu'ils virent tout le rivage couvert de traces d'animaux, ce qu'ils n'avaient rencontré en pas un autre endroit ; mais ils furent bientôt détrompés lorsqu'ils virent rentrer en mer, avec un fort grand bruit, une grande troupe de loups marins qui sortirent tout à coup d'une caverne qui se trouvait creusée au pied de la montagne par l'eau de la mer, et qui paraissait une manière de grande chambre où ces animaux se venaient retirer, de laquelle chambre aux loups, ou *Camara dos Lobos*, Gonsalve prit ensuite le nom, comme les Scipions et Germanicus, des provinces qu'ils conquirent à l'empire romain ; et il transmit ce même nom à sa famille. Le nuage commençait en cet endroit à se serrer si fort avec la mer, les rochers s'élevaient si haut, et le

bruit des eaux croissait de telle sorte, qu'ils crurent que ce serait une témérité plus grande que les précédentes, que de s'exposer à perdre par un mauvais succès tous les bons qu'ils avaient eus ce jour-là. C'est pourquoi le capitaine, ayant pris sa résolution et connaissant tout ce que l'île contenait, se retira aux petites îles, où il avait laissé ses vaisseaux; et ayant en peu de jours préparé de l'eau, du bois, des oiseaux, des herbes, des plantes de la terre, et tout ce qu'il crut devoir être le plus agréable à l'infant, il embarqua toutes ces choses, et reprit la route de Portugal, où il arriva heureusement à la fin du mois d'août de la même année 1420; apprenant que l'infant l'attendait à la cour, il prit, sans séjourner aux Algarves, le chemin de Lisbonne, dans le port de laquelle il entra, sans avoir perdu un seul homme en tout son voyage; mais, au contraire, ayant gagné à ce royaume la meilleure île de tout l'Océan occidental. »

Telle est, en partie, la relation extrêmement rare qu'Alcaforado a donnée de la découverte de l'île de Madère, qui précéda de soixante-douze ans celle de l'Amérique. On n'a pas d'autre détail de la vie de ce voyageur, qui mérite d'être tiré de l'oubli.

Alcaforado, *Relation historique de la découverte de l'île de Madère*. — M. Ferd. Denis, *le Portugal*, dans la collection de l'*Univers*.

ALCALA (*Fray Pedro* DE), religieux espagnol, fut, en 1491, envoyé à Grenade par Ferdinand et Isabelle, pour travailler à la conversion des Maures. On a de lui une grammaire arabe sous le titre: *Arte para saber la lingua araviga, y vocabulista aravigo en lettra castellana*; Grenade, 1505, in-4°. Livre extrêmement rare.

David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. I. — Schnurrer, *Bibl. arab.*, p. 16. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

ALCALA Y HERRERA, appelé par erreur *Hegares* (*Alfonso*), poëte portugais, né à Lisbonne le 12 septembre 1599, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il était originaire de Tolède, et paraît avoir été marchand avant de cultiver les muses. On a de lui : *Jardin anagramatico de divinas flores lusitanas, espanholas e latinas, em o qual se contão* 683 *anagramas, e seis hymnos chronologicos*; Lisbonne, 1654, in-4°; — *Corona y ramillete de flores salutiferas, antidoto del alma*, etc.; Lisbonne, 1677, in-8°; — *Novo modo curioso, tratado e artificio de escrivir, assim ao divino como ao humano*, etc.; Lisbonne, 1679, in-8°; — *Meditaçoens de santa Brigida, traduzidas de latin em portugez*; Lisbonne, 1678, in-4°. L'ouvrage qui a fait surtout la réputation de l'auteur a pour titre: *Varios effectos de amor, en cinco novelas exemplares y nuevo artificio para escrivir prosa y verso sin una de las letras vocales*; Lisbonne, 1641, in-8°. La première nouvelle, *los dos Soles de Toledo*, est écrite sans *a*; la seconde, *la Carroça de las damas*, sans *e*; la troisième, *la Perla de Portugal*, sans *i*, etc. Cette manière de niaiser était jadis fort à la mode.

Barbosa Machado, *Biblioth. Lusit.*, t. I, p. 27. — Nic. Antonin, *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, p. 9.

ALCALA (*Don Parafan de Rivera*, duc D'), né en 1508, mort en 1571, vice-roi de Naples sous Philippe II, roi d'Espagne. Il mérita, par une administration sage et douce, l'amour et l'estime de ses subordonnés. De son temps, toutes les misères semblèrent avoir conspiré contre Naples; mais son courage sut les vaincre toutes. Il apaisa une famine par d'immenses achats de blé. Il arrêta, par son activité, les progrès d'une épidémie effrayante. Les Turcs, qui avaient débarqué sur ces côtes, furent repoussés par sa vaillance. Des troubles, nés de la religion, menaçaient d'exposer le pays à une révolution : il sut les calmer, et *le roi Marcon*, que les révoltés avaient à leur tête, disparut à la suite de ses démonstrations pleines d'énergie. Alcala mourut à l'âge de soixante-trois ans, et laissa environ cent excellents arrêtés pour l'abolition de divers abus.

Conversations-Lexicon.

ALCAMÈNE, roi de Sparte en 747 avant J.-C. Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messène, en prenant Amphée en 743 avant J.-C. On lui a attribué les sentences morales qui se trouvent dans le *Recueil des apophthegmes laconiques*, dont on a considéré Plutarque comme auteur.

Pausanias, IV, 5, 3. — Eusèbe, *Chron.*, I, 166. — Clinton, *Fast. Hell. Appen.*, I, 6. — Plutarque, *Apophthegm. Lacon.*, ch. XXXII. — Meursius, *De regno Laconico*, cap. 9.

ALCAMÈNE, sculpteur athénien, célèbre par sa *Vénus* et son *Vulcain*, vivait vers l'an 448 avant J.-C. Un de ses plus beaux ouvrages fut le fronton postérieur du temple de Jupiter Olympien, dont Pausanias a donné la description : cet ouvrage représentait le combat des Centaures contre les Lapithes, aux noces de Pirithoüs.

Pline, l. XXXVI, c. v. — Pausanias, *passim*. — Tzetzes, *chiliad. VIII*. — Lucian, *De imag.*

***ALCAMO** (*Ciullo* D'), le plus ancien poëte italien, natif de la Sicile, vivait vers la fin du douzième siècle. Son prénom de *Ciullo* est une abréviation de *Vincenciullo*, qui lui-même est un diminutif de *Vincenzo* (Vincent). Son nom d'*Alcamo* est celui d'un castel situé à vingt milles environ de Palerme. On n'a de ce poëte qu'une *canzone* ou *cantilena*, imprimée dans Crescimbeni, *Commentarii intorno alla sua istoria della volgar poesia*, vol. I, p. 99. On y remarque ces vers :

Se tanto avere donassimi quanto a lo Saladino,
E per ajunta quanta lo Soldano.

On a conclu de là que Ciullo d'Alcamo écrivait entre les années 1187 et 1193, époque où le nom de Saladin devint célèbre en Occident. Dante a, l'un des premiers, fait mention de ce poëte dans son *Convito*.

Crescimbeni, *l'Istoria della volgar poesia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, IV, 308. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 352.

*ALCANTARA (*Diego de*), architecte espagnol, mort le 11 avril 1587, dirigea les travaux exécutés au palais d'Aranjuez et à la cathédrale de Tolède. Il jouissait de toute la faveur de Philippe II.

Llaguno, *Noticias de los arquitectos y arquitectura de España*. — Bermudez, *Diccionario de los profesores*, etc.

ALCANTARA. *Voy.* GOMEZ et PIERRE.

*ALCAZAR ou ALCAÇAR (*André*), chirurgien espagnol, natif de Guadalajara, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était professeur à l'université de Salamanque, où il fit paraître en 1575 un ouvrage in-8°, intitulé *Chirurgiæ libri sex, in quibus multa antiquorum et recentiorum subobscura loca hactenus non declarata, interpretantur*. Il y traite entre autres de la syphilis, dont il soutient l'origine ancienne ; il admet que ce genre d'affection prit un caractère particulier vers le milieu du quinzième siècle, et fut répandu dans toute l'Europe par les soldats d'Alfonse V, roi d'Aragon, et du duc d'Anjou, qui, en 1456, furent réduits à se nourrir de chair humaine.

Astruc, *De morbis venereis*, p. 792, édit. 1740. — N. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

ALCAZAR (*Balthazar de*), poëte espagnol, vivait à Séville dans le seizième siècle. On ne possède aucun renseignement sur la vie et les écrits de cet auteur. On peut seulement présumer, d'après le témoignage de Michel Cervantes (né en 1547 et mort en 1616), qu'Alcazar vivait dans le même temps. On sait qu'il suivit la carrière des armes et qu'il servit dans les guerres d'Italie. Il composa des *letrillas*, des madrigaux, et beaucoup de ces petits poëmes que les Espagnols nomment *redondillas*. On les trouve en partie dans Espinosa, *Flores de Españoles ilustres*; dans Quintana, *Tesoro del Parnaso español*; et dans Ramir Fernandez, t. XVIII de sa *Collection des poëtes espagnols*.

Biographical Dictionary.

*ALCAZAR (*Barthélemy*), jésuite espagnol, a écrit les Annales historiques de la Société de Jésus dans la province de Tolède, sous le titre : *Chrono-historia de la compañia de Jesus en la provincia de Toledo, y Elogios de sus Varones illustres, fundadores, bienhechores, fautores, e hijos espirituales*; Madrid, 1710, 2 vol. in-fol.

Nic. Antonio, *Biblioth. Hisp. nova*.

ALCAZAR (*Louis* D'), jésuite espagnol, né à Séville en 1554, mort le 16 juin 1613. Il passa sa vie à commenter l'Apocalypse, et a laissé : 1° *Investigatio arcani sensus in Apocalypsi*; Anvers, 1604 et 1619, in-fol.; — 2° *Comment. in eas Veteris Testamenti partes quas respicit Apocalypsis*; Lyon, 1631, in-fol. Suivant Alcazar, l'Apocalypse jusqu'au vingtième chapitre ne parle que de faits déjà accomplis.

Alegambe, *Biblioth. script. Soc. Jes.* — Nicolas Antonio, *Bibliothèque des écrivains espagnols*, t. II, p. 14. — De Meaux, *Apocalypse*, p. 33.

* ALCAZAR Y PEMPICILEON (*don Louis de Gongora*), historien espagnol, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui *Real grandeza de la serenissima republica de Genova, escrita en lengua española*; Madrid, 1665, in-fol.; trad. en italien par C. Esperon, Gênes, 1669, in-fol.

N. Antonio, *Biblioth. Hisp. nova*, II, 37.

ALCAZAR. *Voy.* ALCAÇAR.

ALCEDO (*Antonio*), géographe espagnol, originaire de l'Amérique espagnole, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était colonel dans la garde royale. On a de lui un ouvrage extrêmement rare, sous le titre : *Diccionario geographico-historico de las Indias occidentales, o America; es a saber de los reynos del Peru, Nueva España, Tierra firme, Chilo, y nuevo reyno de Granada*; Madrid, 1786, 5 vol. in-4°. Il en existe une traduction anglaise par Thomson; London, 1812-1815. Les exemplaires de cet ouvrage furent, dit Thomson, détruits jusqu'à un très-petit nombre (cinq ou six), par la jalousie du gouvernement espagnol, qui ne voulait pas que les autres nations profitassent des documents inédits qui s'y trouvaient.

Preface du dictionnaire d'Alcedo.

ALCÉE (Ἀλκαῖος), premier poëte lyrique grec, natif de Mitylène, florissait de 620 à 580 avant J.-C. Son histoire est étroitement liée à celle des événements politiques de sa patrie. Alcée appartenait à une des familles nobles de Mitylène. Il fut placé avec Mélanchrus à la tête du parti aristocratique, tandis que le parti démocratique avait pour chefs deux frères d'Alcée, Cicis et Antiménidas, et Pittacus. Ces partis en vinrent aux mains ; et, dans une bataille livrée vers 612 avant J.-C., Mélanchrus perdit la vie. Le poëte en fit un éloge passionné. Quelques années après, il s'éleva une guerre entre Mitylène et Athènes, au sujet de la possession de la ville maritime de Sigée dans la Troade; Alcée servit dans l'armée des Mityléniens, sous les ordres de Pittacus. Les Mityléniens furent défaits en 606, bien que Pittacus eût tué Phrynon. Alcée fut loin de déployer l'ardeur guerrière dont il avait fait jusqu'alors parade : il prit la fuite pendant le combat, jeta son bouclier, que les Athéniens déposèrent, comme un trophée, dans le temple de Minerve à Sigée. Après la fin de cette guerre, il ne paraît pas être retourné immédiatement à Mitylène. La lutte entre les deux partis qui s'y disputaient le pouvoir, devint dès lors plus violente que jamais. Les chefs du peuple, qu'on appelait aussi tyrans ou *æsymnètes*, étaient Myrsilus, Mégalagyrus, Pittacus et d'autres. Alcée, de son côté, encouragea les partisans de la noblesse ou les oligarques à la plus vive résistance. Cependant le parti populaire l'emporta, et les oligarques furent chassés de l'île. Pittacus, investi de l'autorité d'æsymnète de 590 à 580, fit échouer toutes les tentatives des nobles, particulièrement d'Alcée et de son frère Antiménidas

pour rentrer dans leur patrie. Le poëte continua de maltraiter le parti populaire dans ses chants; mais, voyant que tout espoir de rentrer dans ses foyers était perdu, il résolut de voyager à l'étranger : il visita alors l'Égypte, tandis que son frère Antiménidas vit une grande partie de l'Asie, et servit même dans l'armée des Babyloniens. Alcée finit, dit-on, par se réconcilier avec Pittacus. On ignore l'année précise de sa mort.

Les poésies d'Alcée étant des pièces de circonstances, adressées à des amis, ne paraissent pas d'abord avoir été connues hors de l'île de Lesbos, soit parce qu'elles étaient écrites en dialecte éolien, soit parce qu'elles n'avaient qu'un intérêt purement local. Elles furent ensuite considérées comme des chefs-d'œuvre par tous les Grecs, et Alcée occupa, dans le canon d'Alexandrie, la première place parmi les poëtes lyriques. Aristophane et Aristarque recueillirent les premiers les poésies d'Alcée, les divisèrent en dix livres, et les corrigèrent avec un soin particulier relativement à la métrique. Dans ces éditions ou recueils, qui sont perdus, les hymnes étaient placés en tête; puis venaient les odes, les chants guerriers, les chants érotiques et symposiaques, enfin les épigrammes. Toutes ces poésies, portant l'empreinte d'un enthousiasme passionné, étaient propres à émouvoir les masses : aussi furent-elles longtemps très-populaires, et leur perte laisse une lacune irréparable dans l'histoire de la vie publique et privée des Éoliens. Les poëmes d'Alcée, comme les odes d'Horace, paraissent être pour la plupart monostrophiques, c'est-à-dire composés de strophes de la même mesure. Il existe même un genre de strophe qui est souvent employé par Horace, et qui reçut le nom d'*alcéique*.

Les fragments qui nous restent, ainsi que les imitations d'Horace, peuvent nous donner une idée du genre poétique d'Alcée. Ces fragments furent d'abord publiés dans les collections de Henri Estienne, Paris, 1560, in-8°; de Fulvio Orsini, et de Stange (Halle, 1810, in-8°). Un des éditeurs des odes d'Horace publia, en 1780-1782, trois *Prolusiones*, renfermant ceux des fragments d'Alcée que le poëte latin a imités. Une collection plus complète a été insérée dans le *Museum criticum* de Cambridge, vol. I, p. 492. On les trouve aussi dans les *Analectes* de Brunck, et dans l'*Anthologie* de Jacobs. Les éditions les plus récentes sont : 1° *Alcæi Mytilenæi reliquiæ collegit et annotatione instruxit Aug. Mathiæ ;* Leipzig, 1827, in-8°, avec des additions et suppléments de Walcker, Seidler, Osann, etc.;—2° Bergk, *Poetæ lyrici græci*, Leipzig, 1843. La traduction française de ces fragments se trouve dans les *Soirées littéraires* et dans la collection du *Panthéon littéraire*. D.

Plehn, *Lesbiacorum liber*, p. 169. — Bode, *Geschichte der Lyrischen Dichtkunst der Hellenen*, t. II, p. 378.

***ALCÉE**, poëte comique grec, contemporain d'Aristophane (vers 380 avant J.-C.). Il avait composé plusieurs comédies sur des sujets mythologiques (*Endymion*, *Ganymède*, *Calisto*, *les Sœurs adultères*). Il ne nous en reste que de faibles fragments, conservés par Athénée et les grammairiens.

Suidas mentionne un Alcée, d'Athènes, comme le plus ancien poëte tragique grec. Macrobe (*Saturnal.*, v. 20) cite le passage d'une tragédie d'Alcée, intitulée *le Ciel*.

Fabricius, *Biblioth. græca*, II, 282. — Bode, *Geschichte der dramatischen Dichtkunst der Hellenen.*

***ALCÉE**, poëte grec, natif de Messène, vivait probablement vers 170 avant J.-C., s'il faut toutefois le ranger au nombre des philosophes épicuriens qui furent, dans cette année, expulsés de Rome. Il nous reste de lui quelques épigrammes insérées dans l'*Anthologia græca* de Jacobs.

Élien, *Var. Hist.*, IX, 12. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, IV, 459.

ALCESTE, fille de Pélias et épouse d'Admète, roi de Thessalie. Son époux malade devait, d'après un oracle, succomber, à moins que quelqu'un ne se dévouât volontairement pour lui. Alceste fit secrètement aux dieux le sacrifice de sa vie : elle mourut, et Admète se rétablit. Hercule, ami du roi, vint trouver Admète dans sa douleur, et lui promit d'arracher à la Mort la proie qu'elle venait de saisir. En effet, il força cette divinité à lui restituer Alceste. Elle eut avec Admète une fille nommée Eumile.

Le dévouement d'Alceste a été mis en scène par les anciens et les modernes, et l'on sait qu'il forme le sujet d'une des meilleures tragédies d'Euripide. [*Enc. des g. du m.*]

Euripide, *l'Alceste*. — Apollodor.; Hygin.

***ALCÉTAS** (Ἀλκέτας), roi d'Épire vers la fin du troisième siècle avant J.-C. Il était fils d'Arybbas et petit-fils d'Alcétas, frère de Perdiccas, général d'Alexandre le Grand. Il fut d'abord en guerre avec Cassandre, fils d'Antipater, et fut ensuite mis à mort par ses propres sujets. Il eut pour successeur le célèbre Pyrrhus, qui envahit l'Italie en 280.

Diodore, XIX, 88. — Pausanias, I, 11.

ALCHABITIUS, ou plutôt *Abd-el-Azyz*, astrologue arabe, vivait, vers le milieu du dixième siècle, à la cour de Seyfad-Daulah, sultan d'Alep. On a de lui un traité d'astrologie judiciaire, traduit en latin par Jean Hispalensis, dans le treizième siècle, et imprimé pour la première fois à Venise par Jean et Gorge Forlivio, sous le titre : *Liber Ysagogicus Abdilazi* (*id est Servi gloriosi Dei, qui dicitur Alchabitius*) *ad magisterium judiciorum astrorum*, 1481, in-4°; réimprimé à Venise, 1482 et 1502, in-4°, et à Leyde (sans date). Cette dernière édition contient un petit traité de Pierre Turrelli, *De cognoscendis infirmitatibus*. Le traité de *la Conjonction des planètes* a été traduit en français par Oronce Finé.

Vossius, *De scient. mathem.*, p. 399. — Gesner, *in Biblioth.* — Delambre *Hist. de l'astronomie au moyen âge*, p. 168-171.

* **ALCHER**, religieux de Cîteaux, vivait dans le douzième siècle. On a de lui quelques écrits de piété, publiés dans les œuvres de saint Augustin, de Hugo de Saint-Victor, et dans Tissier, *Bibliotheca Cisterciensium.*

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

ALCHFRID ou **AHLFRID**. *Voy.* ALFRED.

ALCHINDIUS ou **ALKINDI** (ALKENDI, ALCHINDUS, ALFIDIUS), ou plus exactement *Abou-Youçouf-ibn-Ishak-ibn-Assabah,* médecin et philosophe arabe, né à Bassorah vers la fin du huitième siècle de notre ère, mort vers le milieu du neuvième siècle. Alkindi vivait, selon quelques auteurs, vers l'an 1145, et, selon d'autres, vers l'an 1000, par conséquent antérieurement à Avicenne, parce que celui-ci a cité dans ses ouvrages des trochisques portant le nom d'Alkindi. Il descendait, en ligne directe, des Amrou-l-Kays, tribu arabe de Kindah, d'où le nom patronymique d'*Al-Kindi.* Son père avait été capitaine des gardes du khalife Almouhdi et de son successeur Haroun-Al-Raschid. Alkindi étudia les mathématiques et la philosophie à Bagdad, et vécut longtemps à la cour d'Al-Mamoun. Ses contemporains lui décernèrent le surnom de *Filosouf* (philosophe).

Il composa plus de deux cents écrits différents sur la logique, la musique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la médecine, etc., dont on trouve la liste dans Casiri, *Arabica philosophorum bibliotheca.* Les suivants ont été traduits en latin pendant le moyen âge : *De temporum mutationibus, sive de imbribus*, imprimé à Paris (Joan.-Hieronymus à Scalingiis), 1540, in-fol.; cet ouvrage paraît être un extrait d'un autre plus considérable, et dont il existe une traduction latine sous le titre : *Alkindus Saphar, astrorum indices, de pluviis et ventis ac aeris mutatione*; Venise, 1507, in-4°; — *De rerum gradibus;* Strasbourg, 1531, in-fol., avec quelques autres traités; — *De medicinarum compositarum gradibus investigandis libellus;* Venise, 1584, in-8°; 1561 et 1603. — Alkindi prétendait expliquer et déterminer les vertus des remèdes conformément aux règles de l'arithmétique et de la musique. C'est sur les quatre degrés des facultés principales, qu'il arrangeait la composition des médicaments; leur action était combinée de façon que, par exemple, les purgatifs devaient offrir un rapport exact avec la quantité des humeurs secrétées dans chaque maladie. Cardan a placé ce médecin au nombre des douze esprits subtils du monde.

On cite encore d'Alkindi : *De ratione quantitatum; De quinque essentiis; De motu diurno; De vegetalibus; De theoria magicarum artium.* Ce dernier écrit lui valut la réputation d'un magicien. Ebn-Khaldoun dit, dans ses *Prolégomènes historiques,* qu'Alkindi composa un livre intitulé *Sefr,* où il prédisait la chute des empires, les changements de dynasties, enfin tous les grands événements de l'avenir. Ce livre, conservé dans le trésor des khalifes, fut perdu lors de la prise de Bagdad par les Tartares, sous Holagou.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, t. I, p. 353. — Aboulfarage, *Hist. dynast.*

ALCIAT ou **ALCIATI** (*André*), jurisconsulte italien, né à Alzano, dans le Milanais, le 8 mai 1492, mort le 12 juin 1550. Son père avait rempli l'office de décurion à Milan, et celui d'ambassadeur à Venise. Fils unique, il étudia le droit à Pavie sous Jason Maino, à Bologne sous Charles Ruino. Il exerça d'abord le métier d'avocat à Milan, puis il fut appelé vers la fin de 1518 à l'université d'Avignon, où il professa jusqu'en 1522 le droit civil. Il fut appelé en 1528, par François Ier, à l'académie de Bourges. Son enseignement eut un grand succès. De Thou lou[e] surtout Alciati d'avoir donné dans ses leçons au langage jusque-là un peu barbare de la jurisprudence, des formes plus élégantes et plus littéraires. Vers la fin de 1532, le duc de Milan François Sforce, l'attira dans son pays en l[e] nommant professeur à Pavie, avec un traitemen[t] de quinze cents couronnes et le titre de sénateu[r] Cependant Alciati ne demeura pas longtemps [à] Pavie, et, à partir de 1537, on le voit tour à tou[r] enseigner à Milan, à Bologne, à Ferrare; il fu[t] créé protonotaire romain par le pape Paul III comte palatin, et sénateur par l'empereur. Se[s] contemporains lui reprochent une avarice ex[-]trême; et sa gourmandise lui causa, dit-on, l[a] mort, à l'âge de cinquante-huit ans. Ses ou[-]vrages de droit ont été réunis et publiés, ave[c] quelques opuscules de philologie et d'archéo[-]logie, en 6 volumes in-fol., Lyon, 1560; sou[-]vent réimprimé. On y remarque surtout ses *Com[-]mentaires sur le Digeste : — Paradoxoru[m] juris civilis libri VI*, dédiés au chancelier Du[-]prat, 1517; — *Disjunctionum juris civil[is] libri IV,* livre dédié à Jean de Selve, préside[nt] du sénat de Milan, 1517; — *Prætermissoru[m] libri duo*, 1517; — *De verborum significatio[-]nibus*, composé en 1521, publié en 1529; — *D[e] singulari certamine,* dédié à François Ier, 152[9] — *Abus de la vie monastique*, composé e[n] 1520, publié en 1553.

Parmi ses ouvrages philologiques et littéraire[s] on remarque des *Annotations* sur Tacite, u[n] glossaire de Plaute : *de Plautinorum carm[i]num ratione,* dans l'édition de Plaute, Bâle 1568, in-8°; — des *Emblemata,* ou sentence[s] morales en vers latins; — un choix d'épigramme[s] latines (*Epigrammata selecta ex Anthologi[a] latina*), et une Histoire de Milan, ouvrage pos[-]thume, publié sous le titre : *Rerum patriæ, se[u] Historiæ Mediolanensis libri IV,* Milan, 162[5] in-8°, et inséré dans le *Trésor* de Grævius. A[l]ciat n'eut point d'enfants.

Pancirol, *De claris legum interpret.*, l. II. — Clau[de] Minos, *Vie d'Alciat.* — Tiraqueau, *De jur. primigen*, p. 158. — Baillet, *Enfants célèbres*, p. 126. — Ghilin[i] *Teatro d'uom. lett.*, p. 1. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Itali[a]* — Andr. Alciati, *Jurisconsulti Mediolanensis commen[...]*

taria et tractatus; Lugduni, 1560, in-fol. — *La vie d'Alciat*, en tête de l'édition de ses *Emblemata*, publiés par Claude Mignault en 1581. — François Dermazon, *Apologia pro D. Andr. Alciato;* Lugd., 1550, in-8°. — Alessandro Grimaldi, *Oratio in funere D. Adr. Alciati;* Papiac, 1550, in-4°.

ALCIAT ou **ALCIATI** (*François*), jurisconsulte, né à Milan le 1er février 1522, mort à Rome le 19 avril 1580. Neveu et héritier du précédent, il fut lui-même très-versé dans la jurisprudence, qu'il professa à Pavie, où il eut pour disciple saint Charles Borromée. Pie IV l'employa dans la secrétairie apostolique, et le fit ensuite cardinal. Alciat était aussi très-bon littérateur. Pierre Vettori loue, dans une de ses lettres, l'érudition et le génie de François Alciat. Marc-Antoine Muret, dans une de ses harangues, assure qu'il était l'ornement de son siècle et l'appui des gens de lettres. Alciat laissa plusieurs ouvrages manuscrits qui n'ont point été imprimés.

Nicias Erythræus, *Pinac. imag. illust.*, p. 2, c. XLVII. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALCIAT ou **ALCIATI** (*Jean-Paul*), théologien controversiste, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était originaire du Piémont, ainsi qu'il le dit lui-même. Il abjura le catholicisme pour s'unir à l'Église protestante, émit ensuite des doctrines nouvelles sur le mystère de la Trinité, et forma un nouveau parti, non moins odieux aux protestants qu'aux catholiques. Alciat commença ses innovations à Genève, de concert avec un médecin nommé Blandrata et avec un avocat nommé Gribaud, auxquels Valentin Gentilis s'associa. Les précautions que l'on prit contre eux, et les procédures sévères que l'on exerça contre ce dernier, rendirent les autres plus timides, et les engagèrent même à chercher un autre théâtre. Ils choisirent la Pologne, où Blandrata et Alciat semèrent leurs hérésies avec assez de succès. Ils attirèrent Gentilis, qui ne manqua pas de les aller joindre. On prétend que de la Pologne ils passèrent en Moravie. Alciat se retira à Dantzig, et y mourut dans les sentiments de Socinius; car il n'est pas vrai qu'il se fit Turc. Il avait écrit deux lettres à Grégoire Pauli, l'une en 1564, l'autre en 1565, datées de Hustérilts, où il soutenait que Jésus-Christ n'a commencé d'être qu'à sa naissance de la sainte Vierge. Peut-être qu'avant de se retirer à Dantzig, il avait fait un tour en Turquie sans avoir dessein de se faire renégat, mais seulement pour y être à couvert des persécutions. Calvin et Bèze ont parlé de lui comme d'un fou à lier.

Bayle, *Dict.* — Spon, *Histoire de Genève*, 1730, p. 303. — Arétin, *Histoire de la condamnation de Gentilis.* — Théod. de Bèze, *Vie de Calvin.* — Mosheim, *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, chap. IV.

ALCIAT ou **ALCIATI** (*Térence*), jésuite et théologien, né à Rome en 1570, mort le 12 novembre 1651. Urbain VIII faisait grand cas de lui, et disait publiquement qu'il était digne du chapeau de cardinal; mais Alciat mourut avant de le recevoir, laissant les matériaux d'un ouvrage intitulé *Historiæ concilii Tridentini a Veritatis hostibus evulgatæ Elenchus.* Il l'avait entrepris par ordre du pape, pour réfuter l'histoire de Fra Paolo Sarpi. Ces matériaux servirent, après sa mort, au cardinal Pallavicino, qui composa une nouvelle histoire du concile de Trente.

Nicias Erythræus, *Pinacoth.*, II, c. XLVII. — Alegambe, *Biblioth. script. Soc. Jes.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexicon.*

***ALCIATI** (*Melchior*), jurisconsulte italien, natif de Milan, mort en 1613 ou en 1618. Il était professeur de droit civil à Pavie, et publia entre autres : *De præcedentia inter feudatarium, Cæsarei pontificiique juris doctorem, etc.;* Ticini, 1600, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALCIBIADE (Ἀλκιβιάδης), célèbre général et homme d'État grec, naquit à Athènes, dans la 82e olympiade, vers l'an 450 avant J.-C., et mourut vers 404 avant J.-C. Clinias, son père, descendait d'Ajax de Salamine; et Dinomaque, sa mère, était fille de Mégaclès, de la famille des Alcméonides (1). Étant encore enfant lorsque Clinias fut tué à la bataille de Coronée, il eut pour tuteurs Ariphron et Périclès, fils d'Agariste, sœur de Mégaclès, son aïeul maternel. Il fut élevé dans la maison de Périclès, qui, entièrement livré aux affaires publiques, n'eut peut-être pas tous les loisirs qu'exigeait l'éducation de son pupille. Alcibiade annonça, dès son enfance, ce qu'il serait un jour, c'est-à-dire aussi remarquable par ses vices que par ses bonnes qualités : *Nihil eo fuisse excellentius, vel in vitiis, vel in virtutibus.* Jouant un jour aux osselets dans la rue, avec des enfants de son âge, une voiture survint; il pria le conducteur d'arrêter, et, sur son refus, il se coucha devant la roue, en lui disant : « Passe « maintenant, si tu l'oses ! » Près d'être vaincu à la lutte par un de ses camarades, il le mordit à la main : « Tu mords comme une femme, dit « celui-ci. — Non, mais comme un lion, » repartit Alcibiade. Il réussit dans toutes ses études, et se livra avec succès à tous les exercices du corps; il ne voulut cependant pas apprendre à jouer de la flûte, trouvant que cela le défigurait. Il avait, en parlant, une prononciation difficile, et ce défaut donnait à ses discours une grâce naturelle et entraînante. Il lui était impossible de bien prononcer l'*r*. Aristophane y fait allusion dans ces vers, où il raille Théorus :

> Le fils de Clinias me dit en bégayant :
> « Regarde Théolus : sa tête a l'apparence
> De celle d'un corbeau. » Pour cette fois vraiment,
> Le fils de Clinias a mieux dit qu'il ne pense.

Sa beauté, sa naissance, le crédit de Périclès son tuteur, lui donnèrent un grand nombre d'amis et de courtisans. Ce ne fut cependant point

(1) Mégaclès, grand-père d'Alcibiade, comptait parmi ses aïeux Alcméon, dont les ancêtres vivaient du temps de Thésée. *Voy.* Suidas, au mot *Alcméonide.*

à tous ces avantages extérieurs qu'il dut l'amitié de Socrate, quoi qu'en disent quelques sophistes d'une époque bien postérieure. Socrate voyant dans ce jeune homme le germe de talents extraordinaires, se flatta de le diriger vers le bien. Il prit effectivement beaucoup d'ascendant sur lui; et, quoique entraîné par le goût des plaisirs, Alcibiade revenait toujours vers le philosophe, dans les leçons duquel il puisa cette éloquence persuasive dont il usa si souvent par la suite.

A l'âge de dix-huit ans, Alcibiade, selon la loi des Athéniens, atteignit sa majorité. En 432 avant J.-C., il fit ses premières armes dans l'expédition de Potidée; il fut blessé, et Socrate, qui combattait auprès de lui, le défendit et le ramena. Huit ans après, au combat de Délium, il sauva, à son tour, la vie à Socrate.

Alcibiade ne se mêla point des affaires publiques tant que vécut Cléon, et n'attira sur lui l'attention que par son luxe, sa prodigalité et ses excentricités. Après la mort de Cléon, en 422 avant J.-C., Nicias parvint à faire conclure un traité de paix de cinquante ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Alcibiade, jaloux du credit de Nicias, et irrité de ce que les Lacédémoniens ne s'étaient point adressés à lui, résolut de faire rompre le traité.

Averti que les Argiens cherchaient à se séparer des Spartiates, il les encouragea à persister dans leur dessein, et à tout espérer des Athéniens. En même temps il cherchait à aigrir ces derniers contre les Spartiates. Il attaqua Nicias, et anima le peuple contre lui par des accusations qui n'étaient pas sans vraisemblance : il lui imputait de n'avoir pas voulu, pendant qu'il commandait l'armée, faire prisonniers de guerre les Spartiates qu'on avait laissés dans l'île de Sphactérie, et après que d'autres les eurent pris, de les avoir relâchés et rendus, pour faire plaisir aux Lacédémoniens. Il ajoutait que Nicias, quoiqu'il fût leur ami, n'avait pas empêché leur ligue avec les Béotiens et les Corinthiens, tandis qu'il ne laissait aucun peuple de la Grèce suivre son inclination pour s'allier avec les Athéniens, à moins que les Spartiates n'y consentissent. Nicias était fort troublé de ces accusations, lorsque par hasard il arriva des ambassadeurs de Lacédémone qui parlèrent avec beaucoup de modération, et déclarèrent qu'ils avaient plein pouvoir de pacifier tous les différends, à des conditions justes et raisonnables. Le sénat agréa leurs propositions, et l'assemblée du peuple fut indiquée au lendemain pour en délibérer. Alcibiade, qui craignait l'issue de cette assemblée, eut, la veille, une entrevue secrète aveo les ambassadeurs. « Prenez garde, leur dit-il. Ignorez-vous que le sénat est toujours plein de modération et d'humanité pour ceux avec qui il traite, mais que le peuple, naturellement fier, exagère toujours ses prétentions? Si vous lui dites que vous êtes venus avec des pleins pouvoirs, il prendra un ton de maître, et vous forcera à lui accorder tout ce qu'il voudra. Voulez-vous qu'il soit équitable, et qu'il ne vous contraigne pas à lui rien céder contre votre gré? agissez avec moins de franchise, et, en faisant des propositions justes, ne lui dites pas que vous ayez le pouvoir de conclure. Pour moi, je vous seconderai de tout mon crédit, afin de servir les Lacédémoniens. » Ces paroles, confirmées par le serment, réussirent à les éloigner de Nicias. Le lendemain, le peuple s'étant assemblé, les ambassadeurs se présentèrent; et Alcibiade leur ayant demandé avec beaucoup de douceur quel était l'objet de leur ambassade, ils répondirent qu'ils venaient faire des propositions de paix, mais qu'ils n'étaient pas autorisés à rien conclure. Aussitôt Alcibiade s'emporte contre eux, et leur reproche une conduite que lui seul leur avait suggérée; il les traite de fourbes, de perfides, et leur dit qu'ils ne sont venus que dans de mauvaises vues. Le sénat partage toute son indignation, le peuple s'irrite; et Nicias, qui ignorait la fourberie d'Alcibiade, demeure surpris et consterné du changement des ambassadeurs. Ils furent donc renvoyés, et Alcibiade, nommé général, fit conclure sur-le-champ un traité d'alliance entre les Athéniens et les peuples d'Argos, de Mantinée et d'Élide. Ce fut un grand coup d'avoir ainsi divisé et ébranlé le Péloponèse. Après la bataille de Mantinée, les mille hommes de troupes que les Argiens entretenaient formèrent le projet d'abolir le gouvernement populaire, et de soumettre la ville aux Lacédémoniens. Mais bientôt le peuple reprit les armes, et Alcibiade, qui survint dans cette conjoncture, lui assura la victoire, et lui persuada de construire de longues murailles jusqu'à la mer, afin de mettre la ville à portée de recevoir du secours des Athéniens. Il leur amena donc des maçons et des tailleurs de pierres, et leur montra tant de zèle, qu'il acquit dans Argos autant de crédit pour lui-même que pour sa patrie. Il détermina ceux de Patras à joindre leur ville à la mer par de semblables murailles; et quelqu'un leur ayant dit par raillerie : « Ces Athéniens vous avaleront un beau jour. — Cela pourra être, répondit Alcibiade; mais ce ne sera que peu à peu, et en commençant par les pieds, au lieu que les Lacédémoniens vous avaleront d'un seul coup, et ils commenceront par la tête. » En même temps il conseillait aux Athéniens d'augmenter également leur puissance sur terre, et il exhortait souvent les jeunes gens d'accomplir le serment qu'ils faisaient dans le temple d'Agraule, de ne reconnaître de bornes à l'Attique qu'au delà des blés, des orges, des vignes et des oliviers. Il voulait par là leur insinuer qu'ils devaient regarder toute la terre cultivée et qui portait du fruit, comme faisant partie de leur territoire.

Cependant Alcibiade continuait à mener la vie la plus luxueuse. Il s'habillait d'une manière efféminée, paraissait sur la place publique traînant de longs manteaux de pourpre, et se livrait aux

plus folles dépenses. Quand il était sur mer, afin le coucher plus mollement, il faisait percer le plancher de son vaisseau, et suspendait son lit sur des sangles, au lieu de le poser sur des planches (Plutarque). A Athènes, il passait son temps lans toutes sortes de débauches. A la suite d'une orgie, se trouvant dans la rue avec quelques-uns le ses compagnons, il fit le pari qu'il donnerait un soufflet à Hipponicus le riche; et il le lui donna effectivement. Cette action ayant fait beaucoup le bruit dans la ville, Alcibiade alla trouver celui qu'il avait offensé; et, s'étant dépouillé devant ui, il lui dit de se venger en le frappant de verges. Hipponicus, satisfait de son repentir, lui pardonna, et lui donna même, par la suite, a fille Hipparète en mariage, avec dix talents 54,000 liv.) de dot. Cette union ne le rendit as plus sage; et sa femme, qui avait un très-vif mour pour lui, irritée de ses fréquentes infidélités, le quitta, et se retira chez Callias, son frère. Pour obtenir le divorce, elle alla elle-même, suiant la loi, déposer chez l'éphore ses plaintes : Alibiade, en étant instruit, s'y rendit de son côté, nleva son épouse, et l'emporta à travers la place ublique. Cette violence ne déplut pas à Hippaète, et elle ne songea plus à se séparer de lui. es gens les plus riches de la Grèce croyaient éployer beaucoup de magnificence lorsqu'ils enretenaient un char pour les jeux Olympiques : lcibiade en envoya sept à la fois, et remporta n même temps les trois premiers prix. Euripide élébra cette victoire par un chant dont il ne ous est parvenu que quelques fragments. Il araît qu'Alcibiade remporta aussi des prix aux eux Pythiques et aux jeux Néméens; car Athénée raconte qu'à son retour d'Olympie il dédia Athènes deux tableaux qu'il avait fait faire par glaophon. Dans l'un, il était couronné par l'Olympiade et la Pythiade, et, dans l'autre, il était ssis sur les genoux de la déesse Némée, et paaissait beaucoup plus beau que les trois figures e femmes qui représentaient les déesses des eux. Ce mépris de toutes les convenances ne ouvait manquer de lui faire beaucoup d'ennemis, dans une ville où le peuple était toujours nquiet pour la conservation de sa liberté. Un ertain Hyperbolus proposa l'ostracisme, moyen qu'employaient les Athéniens pour se débarrasser le ceux qui leur paraissaient trop puissants : les rois hommes contre qui cette mesure parut plus particulièrement dirigée étaient Alcibiade, Nicias, et Phæax, orateur célèbre. La crainte les lécida à se réunir, et ils prirent si bien leurs nesures, qu'ils firent tomber l'ostracisme sur celui-là même qui l'avait proposé. Le peuple fut si mécontent de voir l'ostracisme ainsi profané, qu'il l'abolit, et on n'en fit plus usage par la suite.

Peu de temps après, les Athéniens, sur la proposition d'Alcibiade, résolurent, sous prétexte l'une alliance avec les peuples maltraités par les Syracusains, de faire une expédition en Sicile, et lui en donnèrent le commandement, conjointement avec Nicias et Lamachus : Alcibiade se flattait de faire de la Sicile son entrepôt, pour envahir de là l'Afrique et l'Italie. Tandis qu'on faisait les préparatifs nécessaires, il arriva qu'une nuit toutes les statues de Mercure furent mutilées, excepté celle qui était devant la porte d'Andocide. Le peuple ordonna les recherches les plus sévères; et un certain Androclès produisit quelques témoins qui présentèrent Alcibiade comme coupable de cette mutilation, et l'accusèrent en même temps d'avoir profané les mystères d'Éleusis, en les célébrant d'une manière dérisoire dans une maison particulière. Alcibiade voulut se justifier sur-le-champ; mais ses ennemis, craignant d'avoir le dessous parce qu'il était adoré des troupes qui devaient s'embarquer avec lui, firent remettre le jugement de cette affaire à son retour. Alcibiade, qui ne se méprit pas sur le but de ses ennemis, représenta au peuple assemblé qu'il serait trop injuste de le faire partir pour une expédition si importante, lorsqu'il laissait derrière lui des accusations calomnieuses qui le tiendraient dans une agitation continuelle, que s'il ne pouvait se justifier, il mériterait la mort; mais que s'il était innocent, ses calomniateurs devaient être châtiés. Le peuple n'eut aucun égard à ce plaidoyer, et l'obligea de partir.

« Alcibiade, dit Plutarque, mit donc à la voile avec les autres généraux, et sur une flotte d'environ cent quarante galères à trois rangs de rames, montée de cinq mille cent hommes de troupes réglées, de près de treize cents tant archers que frondeurs, légèrement armés, et pourvues de toutes les provisions nécessaires (1). Après qu'il eut abordé en Italie, et pris terre à Rhégium, il assembla le conseil, et proposa son plan de campagne. Nicias fut d'un autre avis; mais Lamachus s'étant déclaré pour celui d'Alcibiade, il alla droit en Sicile, et se rendit maître de Catane. Ce fut le seul exploit qu'il fit dans cette expédition (2). Il fut aussitôt rappelé par les Athéniens, pour subir son jugement. On n'avait d'abord contre lui que de légers soupçons, que des dépositions vagues d'esclaves et d'étrangers; mais en son absence ses ennemis suivirent l'affaire avec plus de chaleur, et, joignant à la mutilation des statues de Mercure la profanation des mystères, ils insinuèrent que ces deux crimes étaient l'effet d'une même conspiration, qui avait pour but de changer la forme du gouvernement. Tous ceux qu'on dénonça furent indistinctement jetés dans les fers, sans être même entendus; et l'on se repentit de n'avoir pas saisi le moment

(1) Voyez Plutarque et Thucydide. Ce dernier (VI, 30) dit que la flotte partit au milieu de l'été, dans la première année de la 91e olympiade, ou dans la 17e année de la guerre du Péloponèse.

(2) Suivant Frontin (III, 2), il prit la ville d'Agrigente, et, suivant Polybe (I, 40), il se servit d'un stratagème pour mettre l'ennemi en déroute : il fit incendier des fougères sèches, dont la fumée fut poussée par le vent dans les yeux des ennemis.

où Alcibiade était à Athènes, pour le juger sur de si graves accusations. Tous ceux de ses parents, de ses amis ou de ses familiers, qui, dans ce premier transport de colère, tombèrent entre les mains du peuple, furent traités avec beaucoup de rigueur.

« Cependant les dénonciateurs n'avaient su indiquer rien de précis ni de certain. L'un d'eux interrogé comment il avait pu, la nuit, reconnaître la figure de ceux qui avaient mutilé les statues de Mercure, répondit que c'était à la faveur du clair de la lune. L'imposture était démontrée évidente, car le délit avait eu lieu dans la nouvelle lune. Une fausseté si grossière révolta tous les gens sensés : mais le peuple n'en fut pas adouci; et, continuant avec la même fureur à recevoir les dépositions, il faisait emprisonner tous ceux qui étaient dénoncés; puis n'ayant plus à s'occuper de ceux qui avaient mutilé les statues, il tourna contre Alcibiade toute sa colère. Il lui envoya le vaisseau de Salamine, après avoir prudemment ordonné au commandant de ne pas user de violence, de ne pas même mettre la main sur Alcibiade; mais de lui intimer avec douceur l'ordre de le suivre, pour venir subir son jugement et se justifier devant le peuple. On craignait une sédition parmi les troupes dans une terre ennemie, et il eût été facile à Alcibiade de l'exciter s'il l'avait voulu, car les soldats étaient déjà découragés de son départ : ils s'attendaient à ce que sous Nicias la guerre allait traîner en longueur et devenir interminable, lorsqu'il n'aurait plus auprès de lui Alcibiade, qui était comme l'aiguillon de toutes les affaires. Pour Lamachus, quoique vaillant et très-propre à la guerre, il n'avait, à cause de sa pauvreté, ni dignité ni considération. Alcibiade s'embarqua sans différer, et son départ fit perdre aux Athéniens la ville de Messine qu'on devait leur livrer. Lorsqu'il fut arrivé à Thurium et qu'il y eut débarqué, il se cacha, et trompa les recherches de ses ennemis. Quelqu'un l'ayant reconnu, lui dit : « Eh quoi ! Alcibiade, vous ne vous fiez pas à votre patrie? — Oui, pour tout le reste, répondit-il; mais quand il s'agit de ma vie, je ne m'en fierais pas à ma propre mère, de peur que par mégarde elle ne mît une fève noire pour une blanche. » Lorsque ensuite on lui dit qu'Athènes l'avait condamné à mort : « Je leur ferai voir, dit-il, que je suis en vie. » Les chefs d'accusation inscrits dans la sentence étaient conçus en ces termes : « Thessalus, fils de Cimon, du bourg de Laciade, accuse Alcibiade, fils de Clinias, du bourg de Scambonide, de s'être rendu coupable d'impiété envers les déesses Cérès et Proserpine en contrefaisant leurs mystères, qu'il a représentés dans sa maison devant ses amis, revêtu d'une longue robe, semblable à celle de l'hiérophante lorsqu'il découvre les choses sacrées; en prenant le nom de ce pontife, en donnant à Polytion celui de porte-flambeau; à Théodore, du bourg de Phégée, celui de héraut; et à ses autres compagnons, ceux de mystes et d'époptes (1), violant ainsi les lois et les cérémonies instituées par les eumolpides, par les hérauts et les prêtres du temple d'Éleusis. Le peuple le condamna à mort par contumace; il confisqua tous ses biens, et ordonna à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire (2). Parmi ces dernières, Théano, fille de Ménon, prêtresse du temple d'Agraule, s'opposa seule à ce décret, en disant qu'elle était prêtresse pour bénir et non pour maudire. »

Pendant qu'on prononçait contre Alcibiade ces décrets rigoureux, il se trouvait à Argos; car en partant de Thurium il s'était réfugié dans le Péloponèse. Comme il craignait ses ennemis, et qu'il avait perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie, il envoya demander un asile aux Spartiates, en leur promettant, sur sa parole, qu'il leur rendrait à l'avenir plus de services qu'il ne leui avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi. Les Spartiates le lui ayant accordé avec plaisir, il se rendit promptement à Lacédémone. La premièr chose qu'il y fit, ce fut de mettre fin aux délais que les Spartiates apportaient de jour en jour à secourir les Syracusains. Il les pressa d'abord de leur envoyer Gylippe pour les commander, e pour détruire en Sicile les forces des Athéniens puis il leur conseilla de déclarer eux-même la guerre aux Athéniens. Enfin il les engagea à fortifier Décélie (3); ce qui contribua plus qu tout le reste à affaiblir et presque à ruiner l ville d'Athènes. Estimé du public, admiré de particuliers, Alcibiade gagna l'amitié de tous le

(1) Il y avait à Éleusis deux sortes de mystères, les pe tits et les grands. On commençait par les premiers; e ceux qu'on y avait admis étaient appelés mystes. On ap pelait *époptes* ceux qui avaient été initiés aux grand mystères. L'époptée était donc la dernière initiation : ell se pratiquait pendant la nuit, et était le complément de cérémonies par lesquelles on faisait passer les initiés, qu jusqu'alors étaient plongés dans des ténèbres profondes et livrés aux plus vives inquiétudes, aux terreurs les plu cruelles, à des angoisses peu différentes de celles qu'u mourant éprouve : ce qui a fait comparer par Plutarque dans son *Fragment sur l'immortalité de l'âme*, l'initia tion à la mort. Les initiés n'étaient pas encore admis dan le sanctuaire; mais à la dernière cérémonie les portes d sanctuaire s'ouvraient, la statue de la déesse paraissai dans tout son éclat, et les ténèbres épaisses qui le avaient environnés jusqu'à ce moment désiré faisaien place à une lumière pure, à un jour doux et serein. (*Voy* les *Recherches sur les mystères du paganisme*, pa Sainte-Croix.)

(2) Lysias, dans son *Oraison contre Andocidès*, qu'o accusait d'être complice dans la profanation des mystères nous a conservé la forme de cette malédiction : « Les prê tresses et les prêtres, dit-il, étant debout, le maudiren sur le soir, en secouant leurs robes de pourpre, suivan l'ancien usage d'Athènes. » Édit. des orateurs grecs d Reiske, t. V, p. 252.

(3) Décélie fut fortifiée par les Spartiates la dernièr année de la 91e olympiade, la 19e de la guerre; il en re sulta pour les Athéniens les plus grands inconvénients Ils ne jouissaient plus de leur mine d'argent de Laurium tous leurs revenus de terre étaient interceptés; ils n pouvaient tirer aucun secours de leurs voisins; on leu enlevait leurs troupeaux; et tous les mécontents d'A thènes se retiraient dans cette ville; il s'y était étab plus de vingt mille esclaves, la plupart professant de métiers utiles. Thucydide, liv. VI, chap. XXVII.

Spartiates, et les charma par sa facilité à adopter leur manière de vivre. Ceux qui le voyaient se raser jusqu'à la peau, se baigner dans l'eau froide, manger du pain bis et du brouet noir, ne pouvaient se persuader qu'il eût jamais eu de cuisinier, qu'il eût connu des parfumeurs, ou qu'il eût porté des étoffes de Milet. La qualité qui le distinguait le plus, et qui lui servait davantage à charmer les hommes, c'était sa souplesse à prendre toutes les formes, à se plier à tous les genres de vie, à changer de mœurs plus promptement que le caméléon ne change de couleur. Il n'y avait point de manières qu'il ne sût imiter, point de coutumes auxquelles il ne pût se prêter : à Sparte, toujours en exercice, frugal et austère; en Ionie, délicat, oisif et voluptueux; en Thrace, toujours à cheval ou à table; surpassant chez le satrape Tissapherne, par sa dépense et par son faste, toute la magnificence des Perses. Ce n'est pas qu'il passât réellement avec cette indifférence à des habitudes contraires, ni qu'il se fît dans ses mœurs un changement véritable; mais comme en suivant son naturel il eût pu offenser ceux avec lesquels il vivait, il savait toujours se couvrir du masque le plus convenable à leur manière de vivre, et trouvait sa sûreté dans ce déguisement. A Lacédémone, à ne considérer que son extérieur, on pouvait dire de lui : Ce n'est pas un étranger, c'est un vrai Spartiate; mais, en le jugeant sur ses actions, on voyait qu'il était toujours le même. « En effet, ajoute Plutarque, il parvint à séduire si bien Timée, femme du roi Agis, alors absent pour une expédition militaire, qu'elle devint grosse de lui, et qu'elle ne le cachait pas. Elle accoucha d'un fils qu'elle appelait en public Léotychidas; mais dans l'intérieur de sa maison, au milieu de ses amies et de ses femmes, elle lui donnait le nom d'Alcibiade. Il se vantait lui-même que ce n'était ni emporté par le désir de faire affront au roi, ni vaincu par la volupté, qu'il avait séduit la reine, mais afin de mettre sur le trône de Sparte un roi de sa race. Tout cela fut rapporté à Agis; et celui-ci y ajouta foi, d'autant plus aisément qu'il ne s'était pas approché de sa femme depuis dix mois. Léotychidas étant né après ce terme, il refusa de le reconnaître, et cet enfant fut dans la suite exclu du trône. »

Après le désastre des Athéniens en Sicile, les habitants de Chio, de Lesbos et de Cyzique envoyèrent des députés à Sparte pour communiquer le dessein qu'ils avaient de se révolter contre Athènes, si l'on voulait les secourir. Les Béotiens favorisaient ceux de Lesbos, et Pharnabaze sollicitait pour ceux de Cyzique; mais, sur le conseil d'Alcibiade, les Spartiates se décidèrent à secourir les habitants de Chio avant tous les autres. Il s'embarqua lui-même, et fit soulever presque toute l'Ionie; il accompagna partout les généraux de Lacédémone, et fit aux Athéniens le plus de mal qu'il put. Le roi Agis, qui lui en voulait déjà pour avoir corrompu sa femme, était encore jaloux de sa gloire, et ne pouvait souffrir d'entendre dire que rien ne se faisait et ne réussissait que par Alcibiade. Les plus puissants et les plus ambitieux des Lacédémoniens lui portaient aussi envie; et leur jalousie fut poussée si loin, qu'à force d'intrigues ils obligèrent les magistrats d'envoyer en Ionie l'ordre de le faire mourir. Alcibiade en fut secrètement averti; et, sans cesser d'agir pour les intérêts des Spartiates, il évita de tomber entre leurs mains.

Pour plus de sûreté, il se retira chez Tissapherne, satrape du roi de Perse, et eut bientôt un tel crédit auprès de lui, qu'il devint le premier de sa cour. Le satrape ne se piquait ni de franchise, ni de droiture; fourbe et dissimulé, la méchanceté dans les autres était un titre à sa prédilection. Il admirait donc la souplesse de son nouvel hôte. Alcibiade, il est vrai, savait attacher tant de charmes à sa société, qu'il était impossible de lui résister; ceux même qui le craignaient trouvaient dans son commerce de l'attrait et du plaisir. Alcibiade, qui n'espérait plus de sûreté chez les Spartiates, et qui craignait le ressentiment d'Agis, les décriait auprès de Tissapherne, et le dissuadait de leur donner des secours assez puissants pour accabler les Athéniens. Il lui conseillait de secourir faiblement les premiers, de laisser les deux peuples s'affaiblir et se miner insensiblement, afin qu'après les avoir épuisés l'un par l'autre, il fût plus facile au roi de les soumettre. Tissapherne suivit ce conseil; dans toutes les occasions il montrait son amitié et son admiration pour Alcibiade, qui, par là, se vit également recherché des deux partis qui divisaient la Grèce.

Les Athéniens, qui avaient déjà beaucoup souffert, commençaient à se repentir des décrets qu'ils avaient portés contre lui, et Alcibiade lui-même voyait avec peine l'état fâcheux où ils étaient réduits; il craignait, si Athènes était entièrement détruite, de tomber entre les mains des Spartiates, qui le haïssaient. Toutes les forces des Athéniens étaient alors rassemblées à Samos; c'était de là qu'avec leur flotte ils faisaient rentrer sous leur obéissance les villes qui s'étaient révoltées, contenaient les autres dans le devoir, et pouvaient encore faire tête sur mer à leurs ennemis; mais ils craignaient Tissapherne et les cent cinquante vaisseaux phéniciens, dont l'arrivée, qu'on annonçait comme prochaine, ne leur laisserait aucun espoir de salut. Alcibiade, qui était bien informé de tout, envoya secrètement à Samos vers les principaux Athéniens, et leur fit espérer qu'il leur ménagerait l'amitié de Tissapherne; non, disait-il, dans la vue de faire plaisir au peuple à qui il ne se fiait pas, mais pour favoriser les grands, si toutefois ils voulaient agir en gens de cœur pour réprimer l'insolence de la multitude, et sauver la patrie en se rendant maîtres des affaires.

Ils écoutèrent volontiers ces propositions. Le seul Phrynichus, l'un des généraux, soupçonna,

ce qui était vrai, qu'Alcibiade, aussi indifférent pour l'oligarchie que pour la démocratie, voulait seulement, à quelque prix que ce fût, obtenir son rappel, et, en calomniant le peuple, flatter l'aristocratie et s'insinuer dans ses bonnes grâces. Il s'opposa donc à ce qu'on proposait; mais son avis n'ayant pas prévalu, il fit dire sous main à Astyochus, amiral de la flotte ennemie, de se défier d'Alcibiade, et de le faire arrêter comme trahissant les deux partis. Il ne se doutait pas que, traître, il s'adressait à un autre traître. Astyochus, qui faisait la cour à Tissapherne, et qui voyait dans quel crédit Alcibiade était auprès de lui, informa celui-ci de l'avis que Phrynichus lui avait fait donner. Alcibiade envoya sur-le-champ à Samos pour accuser Phrynichus, qui, ne trouvant pas d'autres moyens de se tirer d'embarras, voulut remédier au mal par un mal plus grand encore. Il dépêcha tout de suite à Astyochus pour se plaindre de ce qu'il avait trahi son secret, et lui offrit de lui livrer les vaisseaux et l'armée des Athéniens; mais la perfidie de Phrynichus ne fit point de tort aux Athéniens : Astyochus le trahit une seconde fois, et donna avis de tout à Alcibiade. Phrynichus qui le pressentit, et qui s'attendait à une nouvelle accusation de la part d'Alcibiade, se hâta de le prévenir, et de dire aux Athéniens que les ennemis allaient bientôt les attaquer; il les exhorta de se tenir tout prêts sur leurs vaisseaux, et de fortifier leur camp. Pendant qu'ils s'y disposaient, il leur vint de nouvelles lettres d'Alcibiade, pour les avertir de surveiller Phrynichus, qui avait promis de livrer la flotte aux Lacédémoniens. Les Athéniens n'ajoutèrent pas foi à cette accusation; ils crurent qu'Alcibiade, qui savait tous les projets des ennemis, en profitait pour calomnier Phrynichus. Quelque temps après, Phrynichus fut tué par un garde.

Les amis qu'Alcibiade avait à Samos envoient alors Pisandre à Athènes pour y changer la forme du gouvernement, et encourager les nobles à se saisir des affaires et à détruire l'autorité du peuple : ils leur faisaient promettre qu'Alcibiade leur procurerait en retour l'amitié et le secours de Tissapherne. Tel fut le prétexte et le motif du parti qui établit l'oligarchie. Mais lorsque ceux qu'on appelait les cinq mille, quoiqu'ils ne fussent que quatre cents, s'étaient rendus maîtres de toute l'autorité, ils négligèrent Alcibiade, et ne montrèrent plus la même ardeur pour la guerre, soit qu'ils se méfiassent du peuple qui ne se prêtait que malgré lui à ce changement, soit qu'ils crussent que les Lacédémoniens, toujours portés pour l'oligarchie, en seraient plus disposés à traiter avec eux. Le peuple d'Athènes, effrayé du massacre de ceux qui s'étaient ouvertement opposés à la tyrannie des quatre cents, se tint forcément tranquille.

Les Athéniens qui étaient à Samos furent si indignés de ce qui se passait à Athènes, qu'ils résolurent sur-le-champ de faire voile sur le Pirée; et ayant appelé Alcibiade, ils l'élurent général, et lui ordonnèrent de se mettre à leur tête pour détruire les tyrans. Par une conduite digne d'un grand capitaine, il arrêta cette démarche précipitée; et, prévenant la faute qu'ils allaient commettre, il sauva la ville d'Athènes. S'ils eussent mis à la voile pour retourner dans l'Attique, aussitôt les ennemis, sans coup férir, se seraient rendus maîtres de l'Ionie entière, de l'Hellespont et de toutes les îles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leurs murailles, auraient combattu les uns contre les autres. Alcibiade seul l'empêcha, en leur faisant sentir le danger d'un tel projet. Un second service qu'Alcibiade rendit à sa patrie, c'est qu'ayant promis de faire tous ses efforts pour déterminer les vaisseaux phéniciens que les Spartiates attendaient du roi de Perse, à se réunir à la flotte athénienne, ou du moins à ne point se joindre à celle des ennemis, il se hâta d'aller au-devant de ces vaisseaux : Tissapherne, à son instigation, trompa les Lacédémoniens, et ne leur amena pas sa flotte, qui avait déjà paru auprès d'Aspende. Mais dans la suite Alcibiade fut accusé par les deux partis d'avoir détourné ce secours; les Lacédémoniens surtout lui reprochèrent d'avoir conseillé au satrape de laisser les Grecs se détruire les uns par les autres. Il n'était pas douteux que celui des deux peuples auquel se serait jointe une flotte si considérable, n'eût enlevé à l'autre la victoire et l'empire de la mer.

La tyrannie des quatre cents fut bientôt renversée; et les amis d'Alcibiade ayant embrassé avec chaleur le parti démocratique, le peuple voulut rappeler ce général, et lui envoya l'ordre de revenir à Athènes. Mais, dédaignant devoir son rappel à la compassion et à la faveur populaire, il ne voulait y reparaître qu'avec gloire. Il partit donc de Samos à la tête de quelques vaisseaux, et alla croiser autour des îles de Cos et de Cnide. Là, ayant appris que Mindare, amiral de Sparte, faisait voile vers l'Hellespont avec toute sa flotte, et qu'il était poursuivi par les Athéniens, il vola au secours de ces derniers. Le hasard fit qu'il arriva avec ses dix-huit vaisseaux au moment où les deux flottes étaient engagées dans un grand combat qui avait duré jusqu'aux approches de la nuit, et dans lequel l'avantage avait été plusieurs fois incertain. Son apparition trompa également les deux armées; les ennemis reprirent courage, et les Athéniens se troublèrent. Mais Alcibiade, arborant aussitôt les enseignes amies, fond avec impétuosité sur les Péloponésiens, qui pressaient vivement leurs adversaires. Il les met en fuite, les pousse contre terre, brise leurs vaisseaux, et fait un grand carnage de ceux qui se jetaient à la mer pour lui échapper.

Enflé d'un succès si brillant, Alcibiade voulut se montrer à Tissapherne dans tout l'éclat de son triomphe; il fit provision de présents magnifiques, et alla le trouver avec un appareil pompeux. Il ne fut pas reçu comme il l'avait espéré : Tissa-

pherne, dont les Lacédémoniens se plaignaient depuis longtemps, et qui craignait d'en être un jour puni par le roi, jugea qu'Alcibiade venait fort à propos; et pour se défendre, par cette injustice, contre les accusations des Spartiates, il le retint prisonnier. Mais, au bout de trente jours, Alcibiade ayant trouvé le moyen de se procurer un cheval, trompa ses gardes, s'enfuit à Clazomène; et, pour se venger de Tissapherne, fit courir le bruit que c'était lui qui l'avait relâché. Il s'embarque aussitôt et se rend à la flotte des Athéniens, où il apprend que Mindare et Pharnabaze étaient ensemble à Cyzique. Alors il exhorte ses soldats, et leur représente qu'il est pour eux de toute nécessité de combattre leurs ennemis par terre et par mer, et même d'assiéger Cyzique; qu'une victoire complète pouvait seule leur procurer des vivres et de l'argent. Il les embarqua donc, et ayant jeté l'ancre près de l'île de Proconèse, il ordonne d'enfermer au milieu de la flotte les vaisseaux légers, et de prendre garde que les ennemis n'aient aucun soupçon de son arrivée. Il survint par bonheur une grande pluie, accompagnée d'éclats de tonnerre et d'une épaisse obscurité, qui favorisa son dessein et en cacha les apprêts. Non-seulement les ennemis ne se doutèrent de rien, mais les Athéniens eux-mêmes, qu'il avait fait embarquer beaucoup plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, s'aperçurent à peine qu'ils étaient partis. Bientôt l'obscurité s'étant dissipée, on put apercevoir les vaisseaux des Péloponésiens qui étaient à l'ancre dans le port de Cyzique. Alcibiade, qui craignait que la vue d'une flotte si nombreuse ne déterminât les ennemis à gagner le rivage, donne ordre aux capitaines de n'avancer que lentement; et, prenant avec lui quatre galères, il se présente aux ennemis et les provoque au combat. Trompés par cette ruse et méprisant le petit nombre, ils fondent sur les Athéniens et engagent l'action; mais pendant qu'ils en étaient aux mains, les autres vaisseaux arrivent. Saisis d'effroi à cette vue, les Péloponésiens prennent la fuite. Alcibiade, avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, se met à leur poursuite, s'approche du rivage, débarque ses troupes, et presse vivement les fuyards, dont il fait un grand carnage. Mindare et Pharnabaze étant venus à leur secours, il les défit complétement; Mindare fut tué en combattant avec courage, et Pharnabaze prit la fuite.

Après la prise de Cyzique, Alcibiade s'empara de Chalcédoine, de Byzance, de toutes les places importantes de l'Hellespont, et rendit aux Athéniens l'empire de la mer. Après tant d'exploits brillants, il revint dans sa patrie. On raconte qu'il n'approcha du Pirée qu'avec crainte; et lorsqu'il y fut entré, il ne voulut descendre de sa galère qu'après avoir aperçu plusieurs de ses parents et de ses amis qui, étant venus au-devant de lui, le pressaient de descendre. A peine fut-il rendu à terre, que le peuple courut en foule à lui, poussant des cris de joie. Ils le saluaient tous, ils suivaient ses pas et lui offraient à l'envi des couronnes. On se disait mutuellement que l'expédition de Sicile n'aurait pas été manquée, si on avait laissé à Alcibiade la conduite des affaires et le commandement de l'armée, lui qui, ayant trouvé Athènes privée de l'empire de la mer, l'avait relevée de ses ruines, et l'avait fait triompher par terre de tous ses ennemis. Le décret de son rappel avait été porté par le peuple, sur la proposition de Critias.

Le peuple s'étant assemblé, Alcibiade comparut devant lui; et après avoir déploré ses malheurs, après s'être plaint légèrement et avec modestie des Athéniens, il rejeta toute sa mauvaise fortune sur un démon jaloux de sa gloire. Il parla ensuite avec assez d'étendue des espérances de l'ennemi, et exhorta le peuple à reprendre courage. Les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le déclarèrent généralissime sur terre et sur mer, le rétablirent dans tous ses biens, et ordonnèrent aux eumolpides et aux hérauts de rétracter les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple. Par son affabilité, par ses largesses, par la pompe magnifique avec laquelle il fit faire les processions des mystères d'Éleusis, « Alcibiade, ajoute Plutarque, gagna tellement l'affection des pauvres et des dernières classes du peuple, qu'ils conçurent le plus violent désir de l'avoir pour roi, et que quelques-uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devait se mettre au-dessus de l'envie et abolir les décrets et les lois, écarter tous les importants qui troublaient l'État par leur babil, disposer de tout à son gré, sans s'embarrasser des calomniateurs. On ne sait pas quelles pensées il avait sur la tyrannie; mais les plus puissants d'entre les citoyens, craignant les suites de cette faveur populaire, pressèrent extrêmement son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulait et lui donnant les collègues qu'il demanda. »

Alcibiade fut renvoyé en Asie avec cent vaisseaux. Ayant débarqué à l'île d'Andros, il battit les troupes des Lacédémoniens; mais il ne prit pas la ville, et ce fut la première des accusations que ses ennemis intentèrent dans la suite contre lui. La grande opinion que ses exploits précédents donnaient de sa hardiesse et de sa prudence le fit soupçonner d'avoir manqué par négligence ce qu'il n'avait pas exécuté, parce qu'on était persuadé que rien de ce qu'il voulait faire ne lui était impossible. On espérait aussi, de jour en jour, apprendre la réduction de Chio et du reste de l'Ionie; et, trompé dans cette attente, on ne songeait pas qu'il faisait la guerre contre des peuples à qui le roi de Perse fournissait tout l'argent dont ils avaient besoin, tandis qu'il était lui-même souvent obligé de quitter son camp pour aller chercher de quoi payer et faire subsister ses troupes. Ce fut là le prétexte de la dernière inculpation qu'on lui fit. Lysandre, que les Lacédémoniens avaient envoyé prendre le commandement de la flotte, donnait à ses marins, sur l'argent

que Cyrus lui fournissait, quatre oboles au lieu de trois. Alcibiade, qui avait bien de la peine à en payer trois aux siens, alla dans la Carie pour y ramasser quelque butin. Antiochus, à qui il avait laissé le commandement de la flotte, était un bon pilote, mais un homme étourdi et entreprenant. Alcibiade lui avait défendu de combattre, quand même il serait provoqué par les ennemis. Mais Antiochus eut si peu d'égard à cette défense et porta si loin la témérité, qu'ayant rempli son vaisseau de soldats, il cingla vers Éphèse, et passa le long des proues des vaisseaux ennemis, provoquant par des outrages et des injures ceux qui les montaient. Lysandre se contenta de détacher quelques galères pour lui donner la chasse. Mais les Athéniens étant venus au secours de leur général, Lysandre fit avancer toute sa flotte, les battit, tua Antiochus, s'empara de plusieurs vaisseaux, fit un grand nombre de prisonniers, et dressa sur-le-champ un trophée. Alcibiade, informé de ce désastre, revint à Samos, et, s'étant mis à la tête de toute la flotte, alla présenter la bataille à Lysandre, qui, content de sa victoire, ne sortit pas à sa rencontre.

Il y avait dans le camp d'Alcibiade un de ses plus grands ennemis, Thrasybule, qui partit sur-le-champ pour aller l'accuser à Athènes; et afin d'irriter ceux des Athéniens qui étaient déjà mal disposés pour lui, il dit au peuple que c'était par un abus odieux de sa puissance qu'Alcibiade avait ruiné les affaires et perdu la flotte; que, livrant le commandement à des hommes débauchés et ineptes, il allait s'enrichir dans les pays voisins, et s'abandonner aux excès les plus honteux au milieu des courtisanes d'Abyde et de l'Ionie, pendant que l'armée ennemie était si près de celle des Athéniens. On lui reprochait aussi les forts qu'il avait bâtis en Thrace, près de la ville de Byzance, afin de s'y ménager une retraite, ne pouvant et ne voulant pas vivre dans sa patrie. Les Athéniens ajoutèrent foi à ces accusations; et, n'écoutant que leur animosité, ils nommèrent d'autres généraux. Alcibiade, informé de ce qui se passait et craignant qu'on n'allât plus loin encore, quitta le camp, et, rassemblant des troupes étrangères, il alla faire la guerre à des peuples de Thrace qui vivaient dans l'indépendance. Il tira de grandes sommes d'argent du butin qu'il avait fait, et sa présence mit les Grecs à l'abri des incursions des barbares. Quelque temps après, les généraux Tydée, Ménandre et Adimante, qui étaient à Ægos-Potamos avec tout ce qu'il restait alors de vaisseaux aux Athéniens, avaient pris l'habitude d'aller tous les matins, à la pointe du jour, provoquer Lysandre, qui se tenait à Lampsaque; ils s'en retournaient ensuite, et passaient la journée négligemment et en désordre, en affectant un grand mépris pour les Lacédémoniens. Alcibiade, qui n'était pas éloigné d'eux, sentit le danger de leur position, et crut devoir les en avertir. Il monte à cheval, va trouver les généraux, et leur représente qu'ils occupent un poste désavantageux sur une côte qui n'a ni ports, ni villes, et où ils sont obligés de tirer leurs provisions de Seste, qui était fort éloignée; qu'ils souffrent imprudemment que leurs matelots, lorsqu'ils descendent à terre, se dispersent et se répandent en liberté partout où ils veulent, tandis qu'ils sont en présence d'une flotte ennemie, accoutumée à obéir sans réplique aux ordres absolus de son général. Il leur conseilla donc de se rapprocher de Seste; mais les généraux ne voulurent pas l'écouter : Tydée même lui dit avec fierté de se retirer; que ce n'était pas lui qui commandait la flotte.

Sa prévoyance sur les fautes que faisaient les généraux athéniens fut bientôt justifiée par l'événement. Lysandre ayant fondu sur eux lorsqu'ils s'y attendaient le moins, il ne se sauva de toute la flotte que huit vaisseaux, que Conon emmena; tous les autres, au nombre d'environ deux cents, furent pris et conduits à Lampsaque avec trois mille prisonniers, que Lysandre fit égorger. Peu de temps après, il se rendit maître d'Athènes, brûla tous les vaisseaux, et détruisit les longues murailles du Pirée.

Alcibiade, à qui les exploits de Lysandre faisaient redouter les Lacédémoniens, qu'il voyait maîtres de la terre et de la mer, se retira en Bithynie, emportant avec lui de grandes richesses. Dépouillé par les Thraces de Bithynie d'une grande partie de sa fortune, il résolut d'aller à la cour d'Artaxerxe, persuadé que ce prince, dès qu'il l'aurait connu, ne le jugerait pas moins utile à son service que Thémistocle. Sa démarche avait d'ailleurs un motif plus honnête : il n'allait pas, comme celui-ci, offrir son bras au roi contre ses concitoyens, mais lui demander de secourir sa patrie contre ses ennemis. Il pensa que Pharnabaze lui donnerait les moyens d'aller trouver Artaxerxe en toute sûreté : s'étant rendu en Phrygie, il lui fit assidûment sa cour et en fut bien traité.

Cependant les Athéniens supportaient avec peine la perte de leur domination; ils se rappelaient toutes les fautes qu'ils avaient commises, et dont la plus funeste était leur second emportement contre Alcibiade, qu'ils avaient chassé sans motif réel. Ils conservaient encore un rayon d'espérance et ne croyaient pas tout perdu, tant qu'Alcibiade vivait. Si dans son premier exil il n'avait pu se résoudre à rester dans l'inaction, il devait encore moins alors, pour peu qu'il en eût le moyen, souffrir l'insolence des Lacédémoniens et les cruautés des tyrans. Ce n'était pas sans une apparence de raison que le peuple se berçait de ces idées, puisque les trente tyrans eux-mêmes mettaient un soin et une attention extrêmes à s'informer de ce que faisait et de ce que projetait Alcibiade. Enfin, Critias fit observer à Lysandre que les Lacédémoniens ne seraient jamais assurés de l'empire de la Grèce, si la démocratie subsistait à Athènes; que lors même que les Athéniens se soumettraient avec douceur au gouvernement oligarchique, Alcibiade, tant qu'il

vivrait, ne les laisserait pas s'accoutumer tranquillement à l'état présent des choses. Mais ces discours auraient fait peu d'impression sur Lysandre, s'il n'eût enfin reçu de Sparte une scytale qui lui ordonnait de se défaire d'Alcibiade. Lysandre fit donc passer cet ordre à Pharnabaze, pour le faire exécuter; et le satrape en chargea Magée son frère, et son oncle Tysamithrès.

Alcibiade vivait alors dans un bourg de Phrygie avec Timandra, sa concubine. Ceux qu'on avait envoyés pour le tuer n'osèrent pas s'en approcher : ils environnèrent la maison, et y mirent le feu pendant la nuit. Alcibiade, réveillé en sursaut, ramassa tout ce qu'il put de hardes, et les jeta dans le feu; puis, s'entourant le bras gauche de son manteau, il s'élança l'épée à la main à travers les flammes. A sa vue, tous les barbares s'écartèrent; mais ils l'accablèrent de loin sous une grêle de flèches, et le laissèrent mort sur la place. Quand les barbares se furent retirés, Timandra enleva le corps d'Alcibiade, et lui donna une sépulture convenable. Telle fut la fin d'un des hommes les plus extraordinaires de l'antiquité, *in quo*, dit Cornélius Népos, *natura quid efficere possit videtur experta.*

Plutarque, *Alcibiade.* — Thucydide, I. — Xénophon, *Histoire grecque.* — Diodore de Sicile. — Cornélius Népos. — Virgilio Malvezzi, *Considerazioni con occasione d'alcuni luoghi delle vite d'Alcibiade e di Coriolano;* Bologne, 1648, in-16. — A.-G. Meissner, *Alcibiades;* Leipz., 1785-1788, 4 vol. in-8°. — J.-H. Joanin, *Histoire d'Alcibiades,* etc.; Paris, 1819, in-8°. — Julius Wiggers, *Quæstiones criticæ et historicæ de Cornelii Nepotis Alcibiade;* Lips., 1833, in-8°. — W. Vischer, *Alcibiades und Lysandros,* etc.; Bas., 1845, in-8°.

***ALCIBIADE**, martyr de la foi chrétienne, mort à Lyon en 177. Eusèbe en parle dans son *Histoire ecclésiastique,* liv. V, chap. III.

ALCIDAMAS (Ἀλκιδάμας), rhéteur grec, natif d'Élée, en Asie Mineure. Il était élève de Gorgias et contemporain d'Isocrate, qui vivait de 336 à 338 avant J.-C. On a sous son nom deux discours ou essais de rhétorique, intitulés, l'un : Ὀδυσσεὺς, ἢ κατὰ Παλαμήδους προδοσίας (Ulysse, ou contre Palamède pour cause de trahison), et l'autre : Περὶ τῶν τοὺς γραπτοὺς λόγους γραφόντων, ἢ περὶ Σοφιστῶν (sur ceux qui font des discours écrits, ou sur les Sophistes). Le premier discours est mis dans la bouche d'Ulysse, accusant Palamède d'avoir trahi la cause des Grecs au siége de Troie; le second contient des diatribes et des lieux communs contre ceux qui ne savent pas improviser. Il est douteux que ces écrits soient d'Alcidamas. On les trouve imprimés dans la collection des orateurs grecs d'Alde Manuce, Venise, 1513; dans l'édition de Reiske, 1774, et dans Bekker, *Oratores Attici,* 1823. Ils ont été traduits en français par l'abbé Auger, 1781, in-8°, et en allem. par Ditthey, 1827, in-4°.

Fabricius, *Bibliotheca græca,* t. II, p. 776.

***ALCIMACHUS**, peintre grec, probablement contemporain d'Alexandre le Grand. Pline cite de lui un tableau qui représentait l'Athénien Dioxippe remportant, tout nu, la victoire, aux jeux Olympiques, sur un Macédonien, couvert de son armure.

Pline, *Histoire naturelle,* t. XXXV, p. 13.

ALCIME, grand prêtre des Juifs sous le règne d'Antiochus Eupator, vers 163 avant J.-C. Accusé d'idolâtrie et chassé de Jérusalem, il demanda des secours à Démétrius, se rendit maître de Jérusalem, et entreprit de démolir le sanctuaire du temple, lorsqu'il mourut subitement.

I Macchabée, VII, 9. — Josèphe, *Antiq. jud.*, l. XII, 9.

ALCIME ou **ALCIMUS** (*Alethius*), historien, orateur et poëte, vivait dans le quatorzième siècle de J.-C. Suivant Ausone, il enseignait la rhétorique à *Burdigala* (Bordeaux), et, suivant Sidoine Apollinaire, à *Nitiobriges* (Agen). On a cru, d'après un passage d'Ausone, qu'il avait écrit l'*Histoire de Julien l'Apostat,* et celle *de Salluste,* consul et préfet des Gaules, sous le règne de cet empereur. Il ne nous reste de lui que sept petits poëmes ou épigrammes élégants, imprimés dans Meyer, *Anthologia veterum Latinorum epigrammatum et poematum,* Leipzig, 1835, in-8°. Voici son épigramme sur Homère et Virgile :

Mœonio vati qui par aut proximus esset
Consultus Pæan risit, et hæc cecinit :
Si potuit nasci quem tu sequereris, Homere,
Nasceturqui te possit, Homere, sequi.

Wernsdorf, *Poetæ latini minores.* — Meyer, *Anthologia.*

***ALCIMÉNÈS** (Ἀλκιμένης), poëte comique d'Athènes, paraît avoir été contemporain d'Eschyle. Quelques critiques l'ont confondu avec Alcman. Ptolémée Héphestion cite de lui un poëme intitulé Κολυμβῶσαι (les Plongeuses), que Suidas énumère parmi les pièces d'Alcman, et dont il ne nous reste aucun fragment.

Bode, *Geschichte der dramat. Dichtkunst der Hellenen.* — Meineke, *Historia critica comicorum græcorum.* — Ptolémée Héphestion, p. 30, édit. Roulez.

ALCINOÜS, premier roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, fils de Nausithoüs et de Péribée. Il brille dans l'*Odyssée* par la magnificence de sa cour, par la beauté de ses jardins, et par l'hospitalité bienveillante avec laquelle il accueillit d'abord les Argonautes, puis Ulysse, après le naufrage que le roi d'Ithaque avait fait sur la côte de son île. Nausicaa était la fille d'Alcinoüs.

Britannicus, *in Juvenal. Satyr.*, v. 151. — Horace, *Epist.* II, l. I.

***ALCINOÜS** (Ἀλκίνους), philosophe platonicien, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Il écrivit une introduction à la philosophie de Platon sous le titre : Ἐπιτομὴ ἢ διδασκαλικὸν τῶν Πλάτωνος δογμάτων. Cet ouvrage n'a pas une grande valeur au point de vue philosophique et littéraire. L'auteur attribue à Platon la connaissance de toutes les formes de syllogismes, parce que ses disciples en ont fait usage. Il déclare que nous ne pouvons nous élever à l'idée infinie de Dieu que par voie de négation ou d'analogie. Il représente l'âme du monde (ἡ ψυχὴ τοῦ κόσμου) comme increéée, que Dieu

fait, suivant sa volonté, entrer en activité. — Le Sommaire ou Introduction d'Alcinoüs fut d'abord publié en latin à Rome par Pierre Balbi, en 1469, in-fol. Le texte grec fut imprimé pour la première fois dans l'édition aldine d'Apulée, 1521, in-8°. La dernière édition est de J.-F. Fischer, Leipzig, 1783. Il en existe une traduction française par J.-J. Combes-Dounous; Paris, 1800, in-8°.

Il ne faut pas confondre cet Alcinoüs avec un écrivain latin, dont il nous reste quelques épigrammes recueillis dans l'*Anthologia latina* de Burmann.

Ritter, *Geschichte der philosophie*, t. IV.

ALCIONIUS ou **ALCYONIUS** (*Pierre*), né en 1487, mort en 1527, correcteur de l'imprimerie d'Alde Manuce à Venise, sa patrie, et professeur de grec à Florence. Clément VII l'appela auprès de lui. Le plus célèbre de ses ouvrages est intitulé *Medicis legatus, sive de exilio*, Venise, 1522, in-4°, réimprimé par les soins de Mencken, sous le titre d'*Analecta de calamitate litteratorum*, Leipzig, 1707, in-12. On l'accusa de s'être approprié tout ce qu'il y avait de bon dans le traité *De gloria* de Cicéron, dont il possédait, dit-on, le seul manuscrit, qu'il aurait fait ensuite disparaître pour cacher son plagiat. Cette accusation ne paraît pas fondée. Le livre de *l'Exil* est un dialogue fait à l'imitation de ceux de Cicéron, dans un style pur et élégant. C'est un éloge emphatique de l'exil, ou du moins une déclamation pour prouver que l'exil n'est pas un mal. On a encore de lui : *Aristotelis opera varia, latine;* Venise, 1521, in-fol. Cette traduction latine de quatre ouvrages d'Aristote est extrêmement rare, parce que l'auteur, piqué des critiques qu'on en fit, acheta tous les exemplaires qu'il put trouver, et les jeta au feu.

Tiraboschi, vol. I de l'*Histoire de la littérature italienne*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Gesner, *Biblioth.* — Paul Jove, *Elog.*, c. CXXIII, p. 63.

ALCIPHRON (Ἀλκίφρων), rhéteur et épistolographe grec, vivait probablement dans le second siècle de notre ère. Il nous reste de lui soixante-seize lettres, rares échantillons de l'épistolographie grecque. On croit, d'après Aristénète (*Ep.*, I, 5 et 22), qu'il fut contemporain de Lucien, qui appartient au second siècle de l'ère chrétienne. Les lettres d'Alciphron sont presque toutes datées d'Athènes; et, quoique le mauvais goût y domine, elles ne sont pourtant pas sans importance pour l'étude de l'antiquité et de la langue grecque; car l'auteur trace le tableau des mœurs d'Athènes d'après d'anciens poëtes comiques dont les ouvrages sont perdus; il y fait parler sans intermédiaire des personnages de différentes professions (pêcheurs, paysans, parasites) d'une manière exactement conforme à leur état, à leur genre de vie, à leurs mœurs, à leurs sentiments, mais dans un langage imité de Démosthène et de Lysias. La meilleure partie de ces lettres est la correspondance des courtisanes; on remarque principalement la lettre de Ménandre à Glycérion, et celle de Glycérion à Ménandre.

La première édition d'Alciphron, comprenant seulement quarante-quatre lettres, fait partie de la collection d'Alde Manuce, Venise, 1499, in-4°; la seconde édition fut publiée à Leipzig, 1715-1718, in-8°, par Bergler, qui y ajouta vingt-huit lettres; et la troisième par Wagner, Leipzig, 1798, 2 vol. in-8°. Bast a publié, en 1801, une nouvelle lettre inédite. Les lettres d'Alciphron ont été traduites en français par l'abbé Richard; Paris et Amsterdam, 1785, 3 vol. in-12, et en anglais par Munro et Beloe, London, 1791.

Alciphron, philosophe de Magnésie, mentionné par Athénée (I, 31), paraît avoir été un personnage différent de l'épistolographe.

Wagner, *præfat. in Alciph. epist.* — Fabricius, *Biblioth. græc.*, t. I, p. 588. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 313.

ALCIPPE, Lacédémonien, fut exilé de sa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accusèrent de vouloir renverser la constitution de la république. Sa femme Démocrita, qui avait dessein de le suivre, en fut empêchée par le magistrat qui fit vendre ses biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avait, de peur qu'elles donnassent la vie à des enfants qui pussent un jour venger l'outrage fait à leur aïeul. Démocrita, outrée de désespoir, épia le moment où les femmes les plus considérables de la ville étaient rassemblées dans un petit temple pour célébrer une fête. Alors, se saisissant de plusieurs monceaux de bois qu'on avait préparés pour les sacrifices, elle y mit le feu, pour brûler à la fois et le temple et tous ceux qui s'y trouvaient. Lorsqu'elle vit le peuple accourir pour éteindre l'incendie et en punir les auteurs, elle se tua avec ses deux filles. Les Lacédémoniens firent jeter le corps de Démocrita et de ses deux filles hors de leurs frontières.

Plutarque.

***ALCISTÈNE**, femme peintre, dont l'âge et le pays sont inconnus. Pline cite d'elle un tableau représentant un danseur.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40.

ALCMAN, fils de Damante, poëte lyrique spartiate (son nom, qui était proprement *Alcméon*, Ἀλκμαίων, prit la terminaison dorique, et fut changé en *Alcman* Ἀλκμάν), naquit à Sardes, capitale de la Lydie, et florissait à Sparte vers 672 avant J.-C. On le regarde comme le père du genre érotique. Suivant Suidas, Alcman remplaça le premier le vers hexamètre, dans la poésie lyrique, par un nouveau mètre qui, de son nom, fut appelé *alcmaïque*. Il avait composé, en dialecte dorien, un poëme sur les Dioscures, les *Parthénies* ou Éloges des jeunes filles et des vers à la louange de l'amour et du vin. On lui attribue à tort une pièce intitulée *les Plongeuses* (*Voy.* ALCIMÉNÈS). Il ne nous en reste que quelques fragments, conservés par Athénée et Plutarque. Fr.-Th. Welcker les recueillit et les publia dans un petit volume de 90 pages in-4°, à Giessen

en 1815. On les trouve encore dans l'excellente édition des *Lyrici græci* de Boissonade; dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1614, in-fol.; dans Fulvius Ursinus, *Carmina novem illustrium fœminarum*, etc., Anvers, 1568, in-8°; traduits en français dans les *Soirées littéraires* par Coupé.

Velleius Paterculus, l. I. — Stace, *Sylv.* III, l. V, 53. — Pausanias, III, p. 96. — Athénée, l. XIII, p. 600. — Scaliger, *Animad. in Euseb.*, 1361. — Suidas, *Alcman.* — Pline, *Hist. natur.*, XI, 33. — Plutarque, *Sulla*, c. 36. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 203. — F.-T. Welcker, *Fragm. Alcmanis lyrici*, in-4°, 1815.

ALCMÉON (Ἀλκμαίων), philosophe grec, de Crotone, disciple de Pythagore et fils de Pirithoüs, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. (1). Il s'initia à la science dans la célèbre école des Asclépiades, à Crotone. Au rapport de Chalcidius, commentateur de Platon (*Comment. in Plat. Tim.*, p. 368, édit. de Fabricius), « Alcméon, naturaliste exercé, a le premier osé disséquer ou plutôt *éséquer* et fait connaître très-clairement beaucoup de choses sur la nature de l'œil : *Alcmæon, in physicis exercitatus, quique primus exsectionem aggredi ausus est, de oculi natura multa et præclara in lucem protulit* (2). Nous venons de donner la traduction littérale de ce fameux passage sur lequel on s'est appuyé, sans le citer textuellement, pour dire qu'Alcméon a le premier disséqué des cadavres humains, et serait, par conséquent, le père de l'anatomie. Cependant le Clerc et Sprengel ont révoqué ce fait en doute, non parce que le passage de Chalcidius avait été mal interprété, mais parce qu'Alcméon, comme pythagoricien, devait avoir horreur des corps morts. C'est, selon nous, une raison assez peu convaincante; car en tout temps on a vu les adeptes, même les plus fanatiques, déroger aux doctrines du maître. Quoi qu'il en soit, Alcméon a certainement disséqué des animaux, et par là il devait avoir acquis plus de connaissances anatomiques que par la simple inspection des entrailles des victimes. Il enseignait que l'ouïe s'opère par le vide des oreilles, parce que, disait-il, l'air extérieur y pénètre, et que tous les lieux vides résonnent. Il croyait que les chèvres respirent en partie par les oreilles. « Alcméon, dit Aristote (*Hist. anim.*, I, 9), ne dit pas vrai, quand il prétend que les chèvres respirent par les oreilles : Ἀλκμαίων οὐκ ἀληθῆ λέγει, φάμενος ἀναπνεῖν τὰς αἶγας κατὰ τὰ ὦτά. On a conclu de là qu'Alcméon a découvert bien longtemps avant Eustache le canal de communication (la trompe d'Eustache) entre l'oreille moyenne et l'arrière-bouche. Pour avoir cette connaissance, il lui a fallu ou disséquer des animaux chez lesquels la membrane du tympan avait été accidentellement détruite, ou étudier avec soin la boîte osseuse qui forme leur crâne. Il paraît certain qu'Alcméon avait des notions assez exactes sur l'anatomie de l'oreille; car on lui attribue, entre autres, la découverte du limaçon, partie essentielle de l'oreille interne. Selon les doctrines de ce disciple de Pythagore, il attribuait l'odorat à la respiration, et le goût à la température de la langue; il soutenait que la première partie qui se formait dans l'embryon était la tête, comme siége de la raison, et que le fœtus, au sein de la mère, ne se nourrit ni par la bouche ni par le cordon ombilical, mais, comme une éponge, par une sorte d'imbibition de toute la surface du corps (δι' ὅλου τοῦ σώματος τρέφεσθαι, ... ὥσπερ σπογγίαν). Il plaçait le siége de l'âme dans le cerveau; il regardait la semence comme une portion du cerveau (ἐγκεφάλου μέρος) (1); que la santé dépend d'un mélange bien proportionné de chaleur, de sécheresse, de froid, d'humidité, etc.; et que la maladie provient de ce que l'un de ces agents prédomine sur l'autre. Alcméon a aussi le premier donné du sommeil la théorie que voici : « On s'endort lorsque le sang se retire dans les gros vaisseaux, et on se réveille quand ce fluide se répand de nouveau dans tout le corps ; la mort s'établit quand le sang est dans un état de stagnation complète. » — Quant à la philosophie pure, Alcméon paraît avoir le premier formulé ce dualisme antagoniste entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, le fini et l'infini, dualisme qui depuis a défrayé tant de systèmes. (Aristote, *Métaphys.*, I.) — Les doctrines astronomiques qu'on lui attribue sont celles de Pythagore et de tous les pythagoriciens. (*Voy.* PYTHAGORE.)

Il ne nous reste des ouvrages d'Alcméon que les titres de quelques-uns. Diogène Laërce (VIII, 5) l'appelle le premier écrivain de philosophie naturelle (φυσικὸς λόγος); et, selon saint Isidore d'Espagne (*Orig.*, I, 39), il avait aussi écrit des fables. F. D.

Aristote. — Diogène Laërce, lib. VIII. — Cicéron, *De natura deorum*, I, 40. — Saint Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, I. — Le Clerc, *Histoire de la médecine.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, XIII, 48. — Goulin, *Mémoires littéraires, critiques, pour servir à l'histoire de la médecine*, année 1775. — Sprengel, *Hist. de la médecine.* — C.-G. Kühn, *De philosoph. ante Hippocrat. medicinæ cultor.*, dans Ackermann, *Opuscula ad historiæ medicinæ pertinentia*, Norimb., 1797, in-8°; et dans Kühn, *Opuscula academica medica et philologica*, Lips., 1827, 1828, 2 vol. in-8°.

ALCMÉON, fils de Mégaclès, de la famille des Alcméonides, vivait à Athènes vers la fin du sixième siècle avant J.-C., au milieu des factions qui divisaient la république. Il était à la tête de ceux qui ne voulaient aucun changement dans le gouvernement; ce qui le mit en butte aux deux autres partis, qui vinrent à bout de le faire exiler, sous prétexte que son père s'était souillé des meurtres de Cylon et de ses partisans. Cet exil ne fut pas de longue durée. Alcméon revint lorsque Solon eut rétabli l'ordre, et obtint le commandement des troupes que les Athéniens envoyèrent au secours des amphictyons, dans la guerre de Cirrha, vers l'an 592 avant J.-C.,

(1) « Il vivait, dit Aristote, lorsque Pythagore était vieux. » (*Metaphys.*, I, 5.)

(2) Chalcidius vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne.

(1) Plutarque, *De placit.*, V, 3.

et se retira à Delphes avec ses fils. Il rendit quelques services aux Lydiens que Crésus avait envoyés consulter l'oracle; et ce prince, l'ayant fait venir à sa cour, le renvoya comblé de présents. Alcméon mourut peu de temps après, dans un âge avancé, laissant un fils nommé Mégaclès.

Hérodote, VI, 125. — Pausanias, II, 18.

*ALCO ou ALCON, sculpteur, dont la vie est inconnue. Quelques antiquaires le placent dans le huitième siècle avant J.-C. Il paraît avoir le premier fait des statues en fonte. Il fit pour la ville de Thèbes un Hercule en fer.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 14.

*ALCOÇER (*Pierre* DE), archéologue espagnol, vivait à Tolède vers le milieu du seizième siècle. Il était surtout versé dans les antiquités de l'Espagne. On a de lui : *Historia o descripcion de la imperial ciodad de Toledo*; Tolède (Juan Ferrer), 1554, in-fol., que Thomas Tamaio, dans ses *Novedades antiguas*, attribue à Jean Vergara, chanoine de l'église de Tolède.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALCOCK (*Jean*), savant prélat anglais, né, vers le milieu du quinzième siècle, à Beverley, dans le comté d'York, mort vers le 1er octobre 1500, à Wisbeach. Il étudia à Cambridge, et fut nommé successivement évêque de Rochester, de Worcester et d'Ély, ambassadeur près du roi de Castille, et grand chancelier. A ses connaissances littéraires et politiques il joignait un talent distingué en architecture, attesté par plusieurs beaux édifices élevés sur ses dessins. Ce talent lui valut la surintendance des bâtiments royaux. C'est à lui qu'on doit la fondation du collége de Jésus à Cambridge ; il obtint du roi Henri VII la permission de l'établir dans un couvent alors habité par des religieuses si connues par leurs mœurs dissolues, qu'on appelait leur communauté *spiritualium meretricum cœnobium*. Parmi les écrits qui restent de lui, on remarque les suivants . 1° *Mons perfectionis ad Carthusianos*; Londres, 1501, in-4°; — 2° *Galli cantus ad confratres suos Curatos in synodo apud Barnwell*, 25 septembre 1498; Londres, 1498, in-4°; — 3° *Abbatia Spiritus Sancti in pura conscientia, fundata*; Londres, 1531, in-4°; — 4° *les Psaumes de la pénitence*, en vers anglais; — 5° *Homeliæ vulgares*; — 6° *Meditationes piæ*; — 7° *Spousage of a Virgin to Christ* (le Mariage d'une Vierge avec Jésus-Christ); 1486, in-4°.

Rossi, *Historia regum Angliæ*, édit. de Hearne, p. 212, 217, etc. — Thomas Abingdon, *Antiquities of Worcester cathedral*. — Warton, *Anglia sacra*. — Newcourt, *Repertorium Londinense*. — Godwin, *De Præsulibus*. — Suard, dans la *Biogr. univ.*

ALCOCK (*Jean*), musicien anglais, né à Londres le 11 avril 1715, mort en mars 1806. Depuis 1749 jusqu'à sa mort, il occupa la place d'organiste de la cathédrale de Lichtfield. Il a mis en musique un grand nombre d'airs, d'hymnes, d'antiennes et de psaumes dont les collections ont été publiées sous le titre de *Harmonia festi* et *Harmony of Sion*.

Les catalogues de Preston et de Cahusac. — Bingley, *Musical Biography*.

*ALCOK (*Thomas*), chirurgien anglais, né à Rothbury dans le Northumberland en 1784, mort en 1833. Il étudia à Londres, et s'y acquit plus tard la réputation d'un habile praticien. Parmi ses ouvrages on remarque : *Essay on the Use of the Chlorurets of oxide of sodium in the treatment of hospital gangrene*, etc.; Londres, 1827; — *Lectures on practical and medical surgery*; Lond., 1830, in-8°; — et un grand nombre d'articles dans le *London Medical and Physical journal*, et dans le *Medical Intelligencer*.

Biographical dictionary.

ALCUDIA. *Voy.* GODOY (*Manuel*).

ALCUIN, ALCWIN ou ALCHWIN, en latin *Albinus*, surnommé *Flaccus*, restaurateur des lettres à l'époque de Charlemagne, né à York (Angleterre) en 735 (1), mort le 19 mai 804. Issu d'une ancienne famille anglo-saxonne, il fut élevé à l'école claustrale de l'archevêque d'York, et eut pour maître Egbert ou Albert (Ælbert). Il accompagna ce dernier dans un voyage à Rome pour y acheter des livres ; et, après la nomination de son maître au siége d'York en 766, il fut chargé de la direction de l'école jusqu'en 780. Les écoles de l'Angleterre étaient alors supérieures à celles du continent. Alcuin nous informe lui-même de l'objet de l'enseignement du monastère d'York. Voici ce qu'il en dit dans son poëme *Des pontifes et des saints de l'église d'York* : « Le docte Albert abreuvait, aux sources d'études et de sciences diverses, les esprits altérés : aux uns, il s'empressait de communiquer l'art et les règles de la grammaire; pour les autres, il faisait couler les flots de la rhétorique : il savait exercer ceux-ci aux combats de la jurisprudence, et ceux-là aux chants d'Aonie; quelques-uns apprenaient de lui à faire résonner les pipeaux de Castalie, et frapper d'un pied lyrique les sommets du Parnasse ; à d'autres, il faisait connaître l'harmonie du ciel, les travaux du soleil et de la lune, les zones du monde, les sept étoiles errantes, les lois du cours des astres, leur apparition et leur déclin, les mouvements de la mer, la nature des hommes, du bétail, des oiseaux et des habitants des bois; il enseignait à calculer avec certitude le retour solennel de la Pâque; et surtout il expliquait les mystères de la sainte Écriture. » C'était là tout l'enseignement du *trivium* et du *quadravium*.

A la mort de l'archevêque Albert, Alcuin se rendit, en 781, à Rome, pour y chercher le pallium destiné à Éanbald, successeur d'Albert. Ce fut pendant ce nouveau voyage qu'il rencontra à Parme l'empereur Charlemagne, qui l'invita à se fixer dans ses États. Alcuin ac-

(1) Si cette date est exacte, Alcuin ne pouvait pas être, comme on l'a dit, l'élève de Bède, qui mourut vers 735.

cepta l'offre, et, après avoir accompli sa mission, il vint en 782 à la cour impériale, où il resta jusqu'au moment de sa retraite (en 796). Charlemagne, avec cet esprit de discernement qui caractérise tous les grands hommes, se l'attacha d'amitié. Il lui donna successivement les abbayes de Ferrières dans le diocèse de Sens, de Saint-Loup à Troyes, de Saint-Jossa dans le comté de Ponthieu, et de Saint-Martin à Tours. Suivant Éginhard, Charlemagne étudia, sous Alcuin, la rhétorique, la dialectique et l'astronomie. L'exemple du maître fut suivi par les courtisans, et bientôt le palais impérial se transforma en une sorte d'école ou d'académie, dont le savant anglais était naturellement le chef. Les fils (Charles, Pepin, Louis), les sœurs (Gisla, Richtrude), la fille (Gundra), les conseillers habituels (Eginhard, Angilbert, Amalaric, etc.) de Charlemagne étaient les membres les plus assidus de cette académie. Chacun s'y donnait un surnom antique, coutume qui fut depuis souvent renouvelée : Charlemagne s'appelait *David,* Alcuin *Flaccus,* Angilbert *Homère,* Amalaric *Symphorius,* Gisla *Lucie,* Gundra *Eulalie,* etc. Cette académie domestique fut l'origine de ces fameuses écoles *palatines* établies dans les palais des princes, et qui rivalisèrent longtemps avec les écoles *claustrales* établies dans les palais des évêques; mais cette première école palatiale ou palatine ne pouvait fonctionner que dans les rares moments de répit que laissaient à l'empereur la guerre avec les Saxons, et tant d'autres occupations. C'était surtout pendant les longues journées d'hiver que Charlemagne, qui se faisait dans toutes les campagnes suivre par son précepteur, se livrait à l'étude pacifique des lettres.

Il nous reste de cet enseignement de l'école du palais un singulier échantillon : c'est un colloque, intitulé *Disputatio,* entre Alcuin et Pepin, second fils de Charlemagne, qui avait peut-être alors quinze à seize ans. En voici quelques extraits : Pepin interroge et Alcuin répond. « Qu'est-ce que l'écriture ? La gardienne de l'histoire. — Qu'est-ce que la parole ? L'interprète de l'âme. — Qu'est-ce que la langue? Le fouet de l'air. — Qu'est-ce que l'air? La conservation de la vie. — Qu'est-ce que la vie? Une puissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort. — Qu'est-ce que la mort ? Un événement inévitable, un voyage incertain, un sujet de plus pour les vivants, la confirmation des testaments, le larron des hommes. — Qu'est-ce que l'homme? L'esclave de la mort, un voyageur passager, l'hôte de sa demeure. — Comment l'homme est-il placé? Comme une lanterne exposée au vent. — Où est-il placé ? Entre six parois. — Lesquelles ? Le dessus, le dessous, le devant, le derrière, la droite, la gauche. — Qu'est-ce que la liberté de l'homme? L'innocence. — Qu'est-ce que le jour ? Une provocation au travail. — Qu'est-ce que le soleil? La grâce de la nature, le distributeur des heures. — Qu'est-ce que la terre ? Le grenier de la vie, le gouffre qui découvre tout. — Qu'est-ce que la mer ? Le chemin des audacieux, la frontière de la terre, l'hôtellerie des fleuves, la source des pluies. — Qu'est-ce que l'herbe? Le vêtement de la terre. — Qu'est-ce que les légumes ? Les amis des médecins, la gloire des cuisiniers. — Quel est le sommeil de ceux qui sont éveillés? L'espérance. — Qu'est-ce que l'amitié? La similitude des âmes. » — C'est par ce mélange primitif de poésie et de science que se manifeste l'esprit humain, quand il s'applique pour la première fois, naturellement, sans système, à l'étude du monde.

Alcuin revit en 790 son pays natal; mais il revint de nouveau en France pour ne plus la quitter. Vers ce temps Alcuin s'engagea dans une controverse religieuse avec Félix, évêque d'Urgel, et Elipand, évêque de Tolède, qui soutenaient que Jésus-Christ, comme homme, n'est que le fils adoptif ou *nuncupatif* de Dieu. Il fit convoquer en 794 un concile à Francfort-sur-le-Mein, où cette hérésie, qui reçut le nom d'*adoptianisme*, fut réfutée par des passages tirés de la sainte Écriture. (Duchesne, *Histor. Francor. script.*, t. II, p. 207; *Fragm. vet. script. de gestis Caroli Magni.*) Alcuin était lié avec Félix, et avait essayé de le ramener à l'orthodoxie par un écrit intitulé *Liber Albini contra hæresim Felicis* (imprimé dans les œuvres d'Alcuin, édition de Froben), qui ne renferme que des citations des Pères de l'Église.

Vers 796, Alcuin se retira à l'abbaye de Saint-Martin à Tours. Sa retraite était magnifique : il avait, dans les domaines des abbayes qu'il possédait, plus de vingt mille colons ou serfs; et la correspondance qu'il continuait d'entretenir avec Charlemagne animait sa vie, sans l'accabler. Il ne resta point oisif dans sa nouvelle situation; il remit la règle et l'ordre dans le monastère, il y fonda une bibliothèque avec un grand nombre de copies de livres qu'il avait fait venir de l'Angleterre, et bientôt l'école de son abbaye devint le rendez-vous de toute la jeunesse studieuse; ce qui fit dire à un vieux chroniqueur : « que les Francs étaient alors comme les émules des Grecs et des Romains. » Cette école conserva sa célébrité pendant presque tout le moyen âge : Raban Maur, Hatton, Sigulf, et d'autres, en sont sortis. Sous le poids de l'âge et des infirmités, Alcuin ne quitta plus son abbaye de Saint-Martin de Tours, et, dans une de ses lettres, il s'excuse d'une manière touchante de n'avoir pu assister, en 800, au couronnement de « son cher élève » à Rome (1). Il

(1) « C'est une honte, lui écrivait Charlemagne, de préférer les toits enfumés des gens de Tours aux palais dorés des Romains. » Alcuin répondit : « Je ne crois pas que mon corps frêle, et brisé par les douleurs quotidiennes, puisse supporter ce voyage. Je l'aurais bien désiré, si je l'avais pu. Comment me contraindre à combattre de nouveau et à suer sous le poids des armes, moi que mes infirmités laissent à peine en état de les soulever de terre?... Je vous supplie de me laisser achever ma carrière auprès

mourut à l'âge de soixante-neuf ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Martin. Il avait lui-même fait son épitaphe en vers latins. Peu de temps avant sa mort, les moines de l'abbaye de Saint-Martin encoururent le déplaisir de l'empereur, qui, dans une lettre qui nous a été conservée (*Œuvres d'Alcuin*, t. I, p. 174, édit. Froben), les traita durement pour avoir donné asile à un ecclésiastique condamné à l'emprisonnement par Théodolf, évêque d'Orléans. Théodolf avait obtenu de l'empereur un arrêt de saisie; mais les moines avaient ameuté le peuple pour arracher le délinquant des mains de l'autorité. Dans la lettre citée, Charlemagne appelle ces moines « des ministres du diable, » et les cite devant son tribunal pour expier leur crime.

Pour bien connaître Alcuin, il faut l'étudier dans ses ouvrages, qui furent d'abord recueillis par André Duchesne, de Tours (*Quercetanus*), sous le titre : *Alchuini abbatis opera, quæ hactenus reperiri potuerunt, omnia;* Lutet. Parisior., 1617, in-fol.; mais cette édition est inférieure à celle que Froben, prince-abbé de Saint-Emmeran, a publiée à Ratisbonne : *Beati Flacci Albini seu Alcuini opera post primam editionem de novo collecta, multis locis emendata, et opusculis primum repertis plurimum aucta, variisque modis illustrata;* Ratisbonæ, 1777, 2 vol. in-fol. Dans cette édition, les lettres d'Alcuin sont au nombre de 232; on y trouve aussi quelques lettres de Charlemagne en réponse à Alcuin; elles sont précédées d'un sommaire (*synopsis epistolarum*), et vont depuis l'an 787 jusqu'au commencement du neuvième siècle. Cependant cette collection n'est pas complète; car Pertz a récemment découvert d'autres lettres inédites. La correspondance d'Alcuin concerne particulièrement des affaires ecclésiastiques, et ne prend jamais le caractère d'une discussion philosophique. Les lettres sont, pour la plupart, adressées aux papes Adrien Ier et Léon III, à Offa, roi des Merciens, et à plusieurs évêques. Dans une lettre à Adrien Ier, il reconnaît le pape comme le vicaire de saint Pierre et l'héritier de son pouvoir. Les lettres adressées à Charlemagne sont au nombre de trente; ce sont les plus intéressantes : elles sont empreintes de l'attachement le plus sincère et d'un grand esprit de tolérance (1); Alcuin y désigna quelquefois son illustre élève par *dilectissimus David*, son très-cher David. Ces lettres, bien qu'elles ne soient pas exemptes de certaines locutions barbares, sont écrites dans un style coulant, et sont mises au nombre des modèles de la meilleure latinité au moyen âge.

Les ouvrages théologiques d'Alcuin portent sur l'exégèse, les dogmes et la polémique. L'auteur a suivi fidèlement les traces de Bède. Ses *Quæstiunculæ in Genesin* comprennent deux cent quatre-vingts questions et réponses sur différents points de la Genèse; elles ont été traduites en anglo-saxon. — L'*Enchiridion seu expositio pia ac brevis in Psalmos pœnitentiales*, fut composé à la requête d'Arnon ou d'Aquila, archevêque de Salzbourg : c'est un commentaire littéral des Psaumes, d'après la méthode de saint Ambroise, de saint Jérôme et de saint Augustin. — Ses *Commentaria in sancti Joannis Evangelium*, écrits sur la demande de Gisla, sœur du roi Charles, et de son amie Rechtrude, témoignent de la même déférence pour les saints Pères et l'autorité de l'Église. — Son traité *De fide sanctæ et individuæ Trinitatis*, avec une lettre à Charlemagne, a été composé avant 803, c'est-à-dire un an avant sa mort.

Parmi ses ouvrages littéraires, nous mentionnerons un Traité sur les grammaires, espèce de syllabaire; un Traité sur l'orthographe, des dialogues sur la rhétorique et sur la dialectique entre l'auteur et Charlemagne. Il y définit la dialectique « le mode rationnel et efficace de distinguer la vérité de l'erreur. » — On attribue à Alcuin : *De cursu et saltu ac bissexto*, traité sur la marche de la lune, et la manière de calculer les fêtes de l'Église. On a voulu conclure d'une lettre à Charlemagne, qu'Alcuin connaissait la forme sphérique de la terre; mais comme il était versé dans la lecture des Grecs et des Romains, il pouvait tenir d'eux cette connaissance. — On lui attribue encore : *Disputatio puerorum per interrogationes et responsiones*, espèce de catéchisme (tirée principalement des *Origines d'Isidore*), et imprimée pour la première fois dans l'édition de l'abbé Froben.

Alcuin n'a pas laissé d'ouvrages historiques, et même ses vies de saints ne sont que des homélies ou des panégyriques dont voici les titres : *Scriptum de vita sancti Martini; — Vita sancti Vedasti, episcopi Atrebatensis; — Vita sancti Richierii; — De vita sancti Willibrodi*, apôtre des Frisons, premier évêque d'Utrecht. Les poésies latines d'Alcuin, d'un style assez correct, se composent de sentences morales, d'épitaphes, d'épigrammes, etc. On cite particulièrement : *De rerum humanarum vicissitudine et clade Lindisfarnensis monasteri*,

de saint Martin. Toute l'énergie, toute la dignité de mon corps s'est évanouie, j'en conviens, et s'évanouit de jour en jour; et je ne la retrouverai pas en ce monde. J'avais désiré et espéré, dans ces derniers temps, voir encore une fois la face de Votre Béatitude; mais le déplorable progrès de mes infirmités me prouve qu'il y faut renoncer. J'en conjure donc votre inépuisable bonté : que cet esprit si saint, cette volonté si bienveillante qui sont en vous, ne s'irritent point contre ma faiblesse; permettez, avec une pieuse compassion, qu'un homme fatigué se repose, qu'il prie pour vous dans ses oraisons, et qu'il se prépare, dans la confession et les jeûnes, à paraître devant le Juge éternel. »

(1) « On peut, dit-il (*epist.* LXXX), être attiré à la foi, non y être forcé. Être contraint au baptême ne profite pas à la foi. » Alcuin attribue (*epist.* XXXVII) aux dîmes le renversement de la foi des Saxons. Il voudrait qu'on se bornât à leur annoncer le joug doux et léger du Christ. Les mauvais traitements qu'on leur fait subir l'affligent, et il écrit à Charlemagne pour les réprouver. (M. V. Hebert-Duperron, *Quelques aperçus sur Alcuin*, p. 23.)

poëme élégiaque adressé aux moines de Lindisfarne à l'occasion de l'invasion des Danois en 793; — *Poema de pontificibus et sanctis Ecclesiæ Eboracensis*, histoire poétique des évêques et des saints de l'église d'York du temps d'Alcuin, écrite vers l'an 785. Le poëme *De Carolo magno rege et Leonis papæ ad eundem adventu* est d'une authenticité très-contestable. On peut en dire autant des *Libri Caroli quatuor*, dirigés contre les décrets du concile de Nicée, touchant le culte des images.

Alcuin, par son savoir, n'a point devancé son époque; ce qui ne l'empêcha point d'être plus instruit qu'aucun de ses contemporains. La théologie orthodoxe formait le fond de ses connaissances, qui n'excluaient point la philosophie. Mais sa véritable gloire est d'avoir, comme ministre intellectuel de Charlemagne, exercé une influence marquée sur son époque : il a corrigé et restitué les manuscrits de l'ancienne littérature; il a enfin restauré les écoles et ranimé les études par son propre enseignement (1). « Alcuin, dit M. Guizot, est théologien de profession; mais l'esprit théologique ne règne point seul en lui; c'est aussi vers la philosophie, vers la littérature ancienne que tendent ses travaux et ses pensées : c'est là ce qu'il se plaît aussi à étudier, à enseigner, ce qu'il voudrait faire revivre. Saint Jérôme et saint Augustin lui sont très-familiers; mais Pythagore, Aristote, Aristippe, Diogène, Platon, Homère, Virgile, Sénèque, Pline, reviennent aussi dans sa mémoire. La plupart de ses écrits sont théologiques; mais les mathématiques, l'astronomie, la dialectique, la rhétorique, le préoccupent habituellement. C'est un moine, un diacre, la lumière de l'Église contemporaine; mais c'est en même temps un érudit, un lettré classique. En lui commence enfin l'alliance de ces deux éléments dont l'esprit moderne a si longtemps porté l'incohérente empreinte, l'antiquité et l'Église, l'admiration, le goût, dirai-je le regret de la littérature païenne et la sincérité de la foi chrétienne, l'ardeur à sonder ses mystères et défendre son pouvoir. » (*Histoire de la civilisation*, etc., t. II, p. 208; Paris, 1840.)

Nons n'avons d'autres sources sur Alcuin que ses œuvres et sa vie, en latin, par un anonyme qui cite Sigulfe, élève d'Alcuin et son successeur à l'abbaye de Ferrières, et qui paraît avoir écrit vers l'an 829.

Histoire littéraire de la France, t. IV, p. 295. — Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. XVIII. — *Biographia Britannica litteraria;* London, 1842. — Bähr, *Geschichte der Römischen literatur im Karolingischen Zeitalter* (Histoire de la littérature romaine à l'époque des Carlovingiens). — F. Lorenz, *Vie d'Alcuin* (en allemand); Halle, 1829. — Ampère, *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, t. III. — Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. II. — L'abbé Hébert Duperron, *Quelques aperçus sur Alcwin*, br. in-8° (de 42 pages); Valogne, 1850.

ALCYONIUS. *Voy.* ALCIONIUS.

***ALDABI**, rabbin espagnol, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il est l'auteur du *Shevile Emuna* (les Sentiers de la foi), ouvrage célèbre parmi les théologiens juifs. Cet ouvrage a été imprimé en caractères hébreux carrés à Trente, 1559, in-4°, à Amsterdam, 1627, in-4°, et ibid., 1708, in-8°.

Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*, t. IV, p. 15. — Wolf, *Bibliotheca hebr.*, I, 745. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei*, I, 45. — Imbonatus, *Adventus Messiæ*, p. 46.

***ALDANA** (*Côme*), écrivain italien, d'origine espagnole, vivait au seizième siècle. Il a laissé un

(1) Dans ce travail de régénération, Alcuin était puissamment secondé par Charlemagne. Les deux ordonnances suivantes, qu'on lit dans les Capitulaires, en sont la preuve :

1. « Charles, avec l'aide de Dieu, roi des Francs et des Lombards, et patrice des Romains, aux lecteurs religieux soumis à notre domination.... Ayant à cœur que l'état de nos églises s'améliore de plus en plus, et voulant relever par un soin assidu la culture des lettres, qui a presque entièrement péri par l'inertie de nos ancêtres, nous excitons, par notre exemple même, à l'étude des arts libéraux tous ceux que nous y pouvons attirer. Aussi avons-nous déjà, avec le constant secours de Dieu, exactement corrigé les livres de l'ancienne et de la nouvelle alliance, corrompus par l'ignorance des copistes.... Nous ne pouvons souffrir que, dans les lectures divines, au milieu des offices sacrés, il se glisse de discordants solécismes, et nous avons dessein de réformer lesdites lectures. Nous avons chargé de ce travail le diacre Paul, votre client familier. Nous lui avons enjoint de parcourir avec soin les écrits des Pères catholiques; de choisir dans ces fertiles prairies quelques fleurs, et de former pour ainsi dire des plus utiles une seule guirlande. Empressé d'obéir à Notre Altesse, il a relu les traités et les discours des divers Pères catholiques; et, choisissant les meilleurs, il nous a offert, en deux volumes, les lectures, pures de fautes, convenablement adaptées à chaque fête, et qui suffiront à toute l'année. Nous avons examiné le texte de ces volumes avec notre sagacité, nous les avons décrétés de notre autorité, et nous les transmettons à votre religion pour les faire lire dans les églises du Christ. »

2. « Charles, avec l'aide de Dieu, etc..., à Bangulf, abbé, et à toute la congrégation... salut! Que votre dévotion à Dieu sache que, de concert avec nos fidèles, nous avons jugé utile que, dans les épiscopats et dans les monastères confiés, par la faveur du Christ, à votre gouvernement, on prit soin non-seulement de vivre régulièrement et selon notre sainte religion, mais encore d'instruire dans la science des lettres, et selon la capacité de chacun, ceux qui peuvent apprendre avec l'aide de Dieu.... Car, quoiqu'il soit mieux de bien faire que de savoir, il faut savoir avant de faire... Or plusieurs monastères nous ayant, dans ces dernières années, adressé des écrits dans lesquels on nous annonçait que les frères priaient pour nous dans les saintes cérémonies et leurs pieuses oraisons, nous avons remarqué que, dans la plupart de ces écrits, les sentiments étaient bons et les paroles grossièrement incultes; car ce qu'une pieuse dévotion inspirait bien au dedans, une langue malhabile, et qu'on avait négligé d'instruire, ne pouvait l'exprimer sans faute. Nous avons dès lors commencé à craindre que, de même qu'il y avait peu d'habileté à écrire, de même l'intelligence des saintes Écritures ne fût beaucoup moindre qu'elle ne devait être... Nous vous exhortons donc non-seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais à travailler d'un cœur humble et agréable à Dieu, pour être en état de pénétrer facilement et sûrement les mystères des saintes Écritures. Or il est certain que, comme il y a dans les saintes Écritures des allégories, des figures et autres choses semblables, celui-là les comprendra plus facilement, et dans leur vrai sens spirituel, qui sera bien instruit dans la science des lettres. Qu'on choisisse donc pour cette œuvre des hommes qui aient la volonté et la possibilité d'apprendre, et l'art d'instruire les autres... Ne manque pas, si tu veux obtenir notre faveur, d'envoyer un exemplaire de cette lettre à tous les évêques suffragants et à tous les monastères. » (Baluze, t. I, col. 201.)

opuscule posthume sur les erreurs du vulgaire : *Discorto contra il volgo, in cui con buone ragioni si reprovano molte sue false opinioni;* Fiorenza, Giorg. Marescotti, 1578, in-8°, publié par Alex. Puccinelli, ami de l'auteur. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALDE (*Henri Van*), peintre et graveur hollandais, vivait à Amsterdam vers le milieu du dix-septième siècle. Parmi ses tableaux les plus estimés, on cite les portraits des amiraux Ruyter et de Witte.

Heineken, *Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes.*

ALDE (*Jean-Baptiste*), jésuite, né à Paris le 1er février 1674, mort le 18 août 1743. Il fut secrétaire du P. le Tellier, et directeur de la Congrégation des Artisans. Ses œuvres principales sont : une *Description de la Chine et de la Tartarie chinoise*, 4 vol. in-fol., et quelques lettres dans le recueil des *Lettres édifiantes.*

ALDE MANUCE. *Voy.* MANUCE.

ALDEBERT ou ADALBERT, hérésiarque, vivait au milieu du huitième siècle chez les Francs. Il affecta une dévotion austère, prit les ordres et devint évêque, mais sans diocèse fixe. Ses doctrines se rapprochent singulièrement de celles du protestantisme. Il se fit remarquer par l'opposition qu'il montra le premier à l'introduction des maximes et des coutumes de l'Église romaine en Allemagne. Il signala comme superflue la multiplication trop grande des saints. Il regarda comme inutiles certaines pratiques religieuses, telle que la confession auriculaire, etc. Pour donner plus de poids à ses doctrines, il se disait possesseur d'une lettre écrite par J.-C. lui-même et tombée du ciel à Jérusalem, d'où elle lui avait été apportée par l'archange saint Michel (1). Il se disait aussi possesseur de reliques d'une vertu admirable, qu'il distribuait au peuple, avec des mèches de ses cheveux et des rognures de ses ongles; il remettait les péchés sans confessions, se moquait des pèlerinages, faisait bâtir des oratoires dans des lieux déserts, et élevait des croix au bord des fontaines et dans les bois. Enfin il se fit, dit-on, invoquer lui-même comme une divinité. Aussi l'archevêque Boniface, apôtre des Allemands, l'accusa-t-il de détestable hérésie, et d'une présomption qui l'aurait porté à se mettre au-dessus des apôtres et des martyrs. Il le fit condamner au concile de Soissons, assemblé par Pepin, duc des Francs, en 744. Deux années après, dans un concile convoqué à Rome par le pape Zacharie, Aldebert fut condamné à la détention, et ses écrits brûlés. Il parvint à s'échapper de sa prison; mais il fut assommé par une troupe de bergers sur les rives de la Fulde. Cette dernière partie de l'histoire d'Aldebert est incertaine. On trouve quelques fragments des écrits de cet hérésiarque dans l'appendice des *Capitulaires* de l'édition de Baluze, dans les Lettres de saint Boniface et dans les Actes du concile romain.

E. Alex. Würdtwein, *Epistolæ sancti Bonifacii, cum notis*, etc.; Mayence, 1789. — Serrarius, *Hist. Mogunt.* — *Histoire littéraire de la France*, t. IV, p. 82.

(1) Cette lettre a été imprimée, sur un manuscrit de Tarragone, par Baluze, *Capitular.*, t. II, p. 1396-1399. On n'y trouve rien de contraire à la religion. L'auteur insiste surtout sur la sanctification du dimanche.

ALDEGATI (*Marc-Antoine*), poëte italien, natif de Mantoue, était professeur de poésie latine à Ravenne en 1483. Il a laissé plusieurs poésies inédites. On cite de lui, entre autres, un poëme latin en douze livres, intitulé *Gigantomachia*, conservé à Mantoue dans la famille des Aldegati, et le commencement d'un autre poëme intitulé *Herculaïs*, à la louange du duc de Ferrare Hercule Ier, dont le manuscrit est à Modène, dans une bibliothèque particulière. Enfin, la bibliothèque Laurentienne, à Florence, possède de lui quatre livres d'élégies, dont Bandini a donné une notice exacte, avec quelques extraits, dans son Catalogue des manuscrits de cette bibliothèque (*Catalogus codicum latinorum bibliothecæ Mediceæ Laurentianæ*, vol. III, p. 829.)

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI.

ALDÉGONDE (*sainte*), née en 630 à Cousobre dans le Hainaut, morte le 30 janvier 680, selon d'autres en 684 ou 689. Son père Walbert était allié aux rois de France, et sa nièce Bertilie descendait des rois de Thuringe. Après la mort de ses parents, Aldégonde se rendit à l'abbaye d'Hautmont, et prit le voile des mains de saint Amand, évêque de Maestricht. Elle consacra sa fortune à faire élever, dans un lieu sauvage baigné par la Sambre, un monastère de religieuses, qui est l'origine du célèbre chapitre des chanoinesses de Mauberge. Son corps a été inhumé dans la maison qu'elle avait fondée. La fête de cette sainte est très-ancienne dans le Hainaut, car elle est déjà mentionnée dans les calendriers du temps de Louis le Débonnaire et dans le martyrologe d'Usard. La vie de cette sainte a été publiée par André Triquet, sous le titre : *Sommaire de la vie admirable de la très-illustre princesse sainte Aldegonde, miroir des vertus, patrone de Maubeuge;* Liége, 1625. On la trouve aussi, avec des commentaires, dans *Acta sanctorum Belgii;* in-4°, Bruxelles, 1783-1789.

André Triquet, *Vie admirable de la très-illustre sainte Aldégonde*, etc.; Maub., 1637, in-12.

ALDEGONDE (*Philippe Van Marnix*), seigneur de MONT-SAINT-), célèbre littérateur et diplomate, né à Bruxelles l'an 1548, mort à Leyde en 1598. Il a publié plusieurs écrits sur la théologie, et a traduit les Psaumes de David, de l'hébreu, en vers hollandais. Il étudia à Genève, où Calvin lui inspira un attachement inaltérable à la religion réformée. De retour dans sa patrie, les persécutions que les réformés y essuyèrent le déterminèrent bientôt à chercher ailleurs un asile. On dit que c'est par lui que fut rédigé le célèbre pacte des nobles, pour les libertés de croyance, de culte et de conscience,

remis à la gouvernante des Pays-Bas l'an 1566. Son nom, du moins, figure parmi les signataires de cet acte. Depuis, il semblait s'être voué entièrement au service de ces pays opprimés et de Guillaume I[er], prince d'Orange, qui le députa en 1572 à la première assemblée des états de Hollande à Dordrecht, pour y soutenir par son éloquence la cause de la liberté; puis à Harlem, pour y faire quelques changements importants dans les lois. Nommé ensuite commandant militaire de plusieurs places, il tomba entre les mains de l'ennemi, qui l'emmena prisonnier à Utrecht. Dans le temps de sa captivité, des négociations de paix furent entamées avec l'Espagne : Aldegonde fut mis en liberté sous caution, et envoyé au prince d'Orange pour le sonder. Ces négociations n'eurent point de suite : Aldegonde retourna en prison, et ne recouvra sa liberté qu'en 1574. Mais les négociations pour conclure la paix avec le roi d'Espagne ayant été reprises à Breda, Aldegonde fut un des ministres qui furent choisis pour défendre les intérêts du pays. Ensuite les états l'envoyèrent successivement en ambassade près des cours de Paris et de Londres, et de là, en 1577, à la diète de Worms, où, dans un discours très-éloquent, il dépeignit avec les plus vives couleurs la tyrannie espagnole. Ce discours a été publié et même traduit en vers hollandais. Après que les Provinces-Unies se furent déclarées indépendantes, les états envoyèrent une ambassade solennelle au duc d'Anjou, pour lui déférer le protectorat : Aldegonde en fut un des plénipotentiaires. L'an 1584, il fut nommé par le prince bourgmestre d'Anvers, qui, la même année, fut assiégée par le prince de Parme, et défendue pendant quelque temps par le bourgmestre. La reddition de cette ville lui suscita un procès. Les états généraux, qui eurent à juger sa conduite, le renvoyèrent absous. Cependant il se retira des affaires, et ce n'est qu'en 1590 qu'on le voit de nouveau revêtu de la dignité d'ambassadenr des états généraux à la cour de France. Il servit encore le prince Maurice en plusieurs missions plus ou mois importantes, et en 1594 il entreprit de traduire la Bible, de l'hébreu en hollandais, par ordre des états; mais la mort le surprit avant l'achèvement de ce travail. [*Enc. des g. du m.*]

De Thou, *Hist.*, lib. 9, 66, 71, 77 et 80. — Strada, *De bello Belg.* — Meursius, *Athen. Batav.*, lib. II. — Melchior Adam, *in Vit. germ. Jurisc.*

ALDEGRAEF ou **ALDEGREVER** (*Henri*), peintre et graveur allemand, né à Soest en Westphalie, en 1502, mort vers 1562. Élève d'Albert Dürer, il se distingua par la correction du pinceau, la légèreté du burin. Son dessin cependant présente beaucoup de sécheresse, et tient un peu de la manière gothique. Ses gravures sont toutes exécutées dans le style gothique; les plus recherchées sont l'*Histoire de Susanne; plusieurs sujets de l'histoire romaine; les Travaux d'Hercule; les Danseurs;* les *quatre Évangélistes*, la *Lucrèce*, les *Portraits de Jean de Leyde*, roi des anabaptistes, de *Luther*, de *Mélanchthon*, de *Knipperdolling*, etc. Aldegrever fut classé parmi les graveurs appelés *petits maîtres*, à cause de l'extrême finesse de leur burin et de la petitesse de leurs gravures. Son œuvre se compose d'environ trois cent cinquante pièces : il gravait aussi très-bien sur bois. On a de lui en ce genre une *Résurrection*, datée de 1512, et fort estimée. Cet artiste mourut pauvre, dans le lieu de sa naissance, dont il avait pris le nom ; car on l'appelait aussi *Albert de Westphalie*. Son monogramme est un H et un A, fondus en un seul caractère, et avec un G entre les jambages.

Sandrat, *Acad. pict. chart.*, part. 2, lib. III. — Heinecken, *Dictionnaire des artistes.* — Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon.*

* **ALDEGUELA** (*Joseph-Martin* DE), architecte espagnol, né à Menzaneda en 1730, mort à Malaga en 1802. Il était élève de Joseph Corbinos, de Valence. Il a construit ou réparé plusieurs églises et couvents à Ternel et à Cuença. Mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est le nouvel aqueduc de Malaga, qui amène l'eau à cette ville de deux lieues de distance.

Bermudez, en appendice à Laguno, *Noticias de los arquitectos y arquitectura de España.*

⁑ **ALDÉGUIER** (*Flavien* D'), officier supérieur de cavalerie, administrateur actuel des hospices civils de Toulouse, membre de la Société d'agriculture de la Haute-Garonne, a jusqu'ici publié les ouvrages suivants : *Livre des commandements;* Toulouse, 1830, in-8°; — *Des principes qui servent de base à l'instruction et à la tactique de la cavalerie;* ibid., 1843; — *Éloge historique du lieutenant général, pair de France, Jean-Gérard de Lacuée, comte de Cessac;* ibid., 1845; — *Éloge historique de M. le baron de Malaret, pair de France, ancien maire de Toulouse;* ibid., 1846; — *Notices historiques sur les lieutenants généraux comtes de la Ferrière et Compans, sur le maréchal de camp baron Lejeune*, etc.; ibid., 1848; — *Étude historique sur la vie privée et militaire de Joseph-Maximilien de Caffarelli du Falgar, général de division du génie*, etc.; Toulouse (Jougle), 1849; in-8°. E. D.

* **ALDENBERGER** (*Jean*), écrivain allemand, né à Kitzingen (Bavière) en 1561. A l'âge de vingt-trois ans il fut nommé pasteur de l'église de Markt-Bürgel. Il s'est fait connaître par un ouvrage curieux intitulé *Fewerspiegel* (Miroir de feu); Nuremberg (Leopold Fuhrmann), 1611, in-8°. C'est l'histoire des plus terribles incendies qui eurent lieu dans l'Allemagne et les provinces voisines, depuis la naissance du Christ jusqu'au commencement du dix-septième siècle.

Adelung, *Suppl. au Lex.* de Jöcher.

* **ALDENBRÜCK** (*Augustin*), archéologue et jésuite allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il s'est occupé de recherches intéressantes sur les monuments, le

culte, les monnaies, les coutumes et les cérémonies des Ubiens, ancien peuple de la basse Germanie, et a publié le résultat de ses travaux dans un mémoire intitulé *De religione antiquorum Ubiorum dissertatio historico-mythologica;* editio altera, Cologne (Henr. Noethen), 1749, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

*ALDERETE (*Diego Garcian* DE), helléniste espagnol, vivait dans le seizième siècle. Il étudia à Louvain sous le célèbre Louis Vives, et devint très-versé dans la littérature ancienne. Il fut l'un des secrétaires de Charles-Quint, et conserva les mêmes fonctions sous Philippe II. On a de lui des traductions espagnoles de Xénophon (Salamanque, 1552, in-fol.), de Thucydide (ibid., 1564, in-fol.), des Œuvres morales de Plutarque (Alcala, 1542, et Salamanque, 1571, in-fol.), d'Isocrate, de Dion, et d'auteurs latins et français.

Nic. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, t. I, p. 286.

ALDERETE ou ALDERÈDE (*Joseph* et *Bernard*), deux frères, nés à Malaga vers le milieu du seizième siècle (Joseph naquit en 1560, et mourut en 1616). Ils embrassèrent tous deux l'état ecclésiastique, et se distinguèrent également dans l'étude des lettres. Ils se ressemblaient tellement au physique, que le célèbre Gongora les appelait *les burettes*, ajoutant que, pour les distinguer, il fallait les flairer : il faisait par là allusion à l'haleine forte de l'un d'eux. Joseph se démit d'un canonicat de Cordoue en faveur de Bernard pour entrer dans la Société des jésuites, et devint recteur du collége de Grenade. On a de lui un traité *De religiosa disciplina tuenda*, Séville, in-4°, 1615, et un écrit sur *l'Exemption des ordres réguliers*, Séville, 1605. Bernard, très-versé dans les langues orientales, était un des hommes les plus estimés de son temps pour son savoir et ses qualités personnelles. Outre quelques ouvrages inédits, on a de lui : 1° *Origine y principio della lingua castellana;* Roma, 1606 et 1674; réimprimé à Madrid, 1682, in-fol.; — 2° *Varias antiguëdades de España, Africa y otras provincias;* Anvers, 1614, in-4°; — 3° une collection de lettres sur l'*Eucharistie;* — 4° une lettre au pape Urbain VIII sur les reliques de quelques martyrs, sous le titre : *Φαινόμενα, sive corruscantia Lumina*, etc.; Cordoue, 1630, in-fol.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Aug. Pfeiffer, *De lingua protoplastorum.*

ALDERISIO (*Albert*), jurisconsulte italien, né à Morcone dans le royaume de Naples, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De assistentia ad germanum intellectum regiæ pragmaticæ;* Naples, 1671, in-fol.; — *Tractatus de symbolicis contractibus;* ibid., 1675, in-fol. — *De hæredibus illisque diversis tractatus singularis;* Naples, 1683, in-fol.; — *De hæreditariis actionibus;* Naples, 1686 in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALDEROTI (*Taddée*), célèbre médecin praticien, né à Florence en 1215, mort en 1295. Il ternit un peu sa renommée en demandant 10,000 écus d'or au pape Honorius IV, pour l'avoir guéri d'une maladie dangereuse. Dante, dont il fut l'ami, le nomme *fils d'Hippocrate.*

Villani, *Vie d'Alderoti.* — *Hommes illustres de la Toscana*, tome 1er, édition de 1771.

ALDERSON (*Jean*), médecin anglais, né à Lowestoft en 1758, mort en 1829. Il exerça longtemps la médecine à Hull et à Whitby. On a de lui : *An essay on the nature and origin of the contagion of fevers;* Hull, 1788, in-8°; — *An essay on rhus toxicodendron;* Hull, 1794, in-8°; — *An essay on apparitions;* Lond., 1823, in-8°.

Biographical Dictionary.

ALDESTAN ou ADELSTAN. *Voy.* ATHELSTAN.

ALDHELM ou ADELM (*saint*), moine et évêque anglais, né dans le Wiltshire vers 630, mort à Dulting le 25 mai 709. Il fut élevé en France et en Italie. De retour dans son pays, il embrassa l'état ecclésiastique, et fonda un monastère dont il fut le premier abbé. Lorsque le royaume des Saxons occidentaux fut partagé en deux diocèses, Winchester et Sherborn, Aldhelm fut nommé par le roi Ina à ce dernier évêché. Il alla se faire sacrer à Rome par le pape Sergius Ier, avec qui il vivait, dit-on, assez familièrement pour lui reprocher un jour son incontinence. Aldhelm composa plusieurs ouvrages, entre autres un livre en prose et en vers à la louange de la virginité, *Liber de virginitate* dont la meilleure édition se trouve à la fin de celle de H. Warthon des œuvres de Bède, Londres, 1693, in-4°. Il fut le premier Anglais qui écrivit en latin, et introduisit la poésie latine chez ses compatriotes. Il paraît avoir eu connaissance des principaux classiques de la Grèce et de Rome. Il avait composé plusieurs chansons populaires, qu'on chantait encore du temps de Cambden. Voici comment s'exprime à ce sujet Guillaume de Malmsbury : « Il est probable que cet homme illustre s'occupait de « ces bagatelles, parce que le peuple, alors à « demi barbare, était peu attentif à l'instruction « divine : il avait l'habitude de sortir de l'église « aussitôt que la messe était chantée. Le saint « prélat, se plaçant sur un pont qui conduisait « de la ville à la campagne, engageait souvent « les passants à s'arrêter, en se disant habile « chanteur. Par cet artifice il obtenait la faveur « des gens qui l'environnaient, et, en leur adressant par occasion des discours sur les saintes « Écritures, parvenait à produire d'heureux changements dans les mœurs de ses compatriotes; « ce qu'il eût tenté vainement par une conduite « plus sévère. » Aldhelm fut mis au nombre des saints après sa mort. Il eut pendant sa vie la réputation d'un orateur éloquent, d'un grand poëte et d'un excellent théologien, ce qui lui valut le titre de *Doctor egregius.* Il a écrit sur

la nature des êtres insensibles, sur l'arithmétique, sur l'astrologie, la discipline des philosophes, et sur les huit vices principaux. Dalrio fit imprimer à Mayence, en 1601, ses traités *De laude virginum*, *De virginitate*, *De celebratione Paschatis*, etc. Sa vie, écrite par Guillaume de Malmsbury, se trouve dans les *Acta Sanct. ordinis S. Benedicti*. Une partie de ses écrits a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères*.

Bède, *Hist. Angl.*, liv. VIII, c. 19. — Leyser, *Historia poetarum medii ævi*, p. 198. — Wright, *Biographia Britannica literaria*, vol. I. — Fabricius, *Biblioth. latina inf. et med. æt.*, vol. I, p. 142.

ALDINI (*Antoine*, comte), homme d'État, né en 1756 à Bologne, mort le 5 octobre 1826. Il étudia le droit dans sa ville natale, et continua ses études à Rome; plus tard il devint professeur de jurisprudence à Bologne, et fut envoyé à Paris par ses concitoyens à l'époque de la révolution, lorsque sa patrie se sépara des États romains. Ami de Bonaparte, il entra au conseil des anciens de la république cisalpine. En 1801, il fut membre de la consulte de Lyon, puis président du conseil d'État. Il perdit bientôt cette place par l'influence du vice-président, comte de Melzi. En 1805, Napoléon le nomma comte, et secrétaire d'État au ministère d'Italie. Après la chute de l'empereur, Aldini sut se ménager la confiance du gouvernement autrichien, et vécut paisiblement à Milan. Il mourut à Pavie, après avoir reçu peu auparavant les adieux de Napoléon, que ce grand homme lui avait adressés à Sainte-Hélène, et que M. Antommarchi lui transmit. Le magnifique château de Montmorency près Paris, dont il était devenu propriétaire, et qu'il avait fait, avec beaucoup de goût, décorer par des artistes italiens, fut en partie démoli par les alliés en 1815, et vendu à la bande noire.

Elideo, *Memorie intorno alla vita di Ant. Aldini*; Pavie, 1835, in-16. — *Conversations-Lexicon*.

***ALDINI** (*Jean*), physicien italien, né à Bologne le 10 avril 1762, mort le 17 janvier 1834. Neveu du célèbre Galvani, il montra de bonne heure un goût marqué pour les sciences physiques. En 1798, il succéda à son maître, Canterzani, dans la chaire de physique à l'université de Bologne, et fut un des premiers membres de l'Institut national d'Italie, à la fondation duquel il avait contribué. Il légua une somme considérable pour la fondation d'une école de physique et de chimie à Bologne, destinée à l'instruction des ouvriers.

Aldini possédait plusieurs langues, et toutes les facultés nécessaires à vulgariser la science. Il s'était surtout occupé de questions éminemment pratiques, telles que l'application du galvanisme à la médecine, l'éclairage au gaz, l'appareil de sauvetage à l'épreuve du feu, etc. Ses ouvrages, publiés en français, en italien et en anglais, ont pour titre : *Précis d'expériences galvaniques*; Paris, 1803, in-8°; — *Essai théorique et expérimental sur le galvanisme, avec une série d'expériences*; Paris, 1804, in-4°; — *Osservazioni sul flusso del mare*; Milan, in-8°; — *Sperienze sulla leva idraulica*; Milan, 1811, in-8°; — *Saggio esperimentale sull' esterna applicazione del vapore all' acqua dei bagni*, etc.; Milan, 1818, in-8°; — *General views on the application of galvanisme to medical purposes, principally in cases of suspended animation*; London, 1819, in-8°; ouvrage dédié à la Société royale de Londres; — *Saggio di osservazioni sui mezzi atti a migliorare la costruzione e illuminazione dei fari*; Milan, 1823, in-8°; — *l'Art de se préserver de l'action de la flamme*; Paris, 1830, in-8°; — *A short account of experiments made in Italy and recently repeated in Geneva and Paris, for preserving human life and objects of value from destruction by fire*; London, 1830, in-8°; — *Expériences faites à Londres*, etc.; Paris, 1830, in-8°. Ces expériences avaient été faites avec un appareil de sauvetage en asbeste, matière minérale qui résiste au feu, et que l'on peut tisser comme du lin.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, etc., IV, p. 287. — Henrion, *Annuaire biographique*, I, 10.

ALDINI (*Tobie*), de Césène, médecin du cardinal Édouard Farnèse, dans le dix-septième siècle. Ce cardinal le nomma en même temps directeur de son jardin botanique à Rome. Aldini publia la description des plantes les plus rares de ce jardin, sous le titre : *Exactissima descriptio rariorum quarundam plantarum quæ continentur Romæ in horto Farnesiano*; Romæ, 1625, petit in-fol., *cum tabul. XXVIII*. On a dit qu'Aldini n'était que le prête-nom du livre, et que le véritable auteur était Pierre Castelli, médecin de Rome; mais Bertholin, ami de Castelli, dit positivement que ce dernier n'a fait qu'aider Aldini. Ce livre renferme entre autres la première description exacte et savante d'une espèce nouvelle d'*acacia* ou *mimosa*, qui a conservé le nom spécifique de *Farnesiana*.

Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexicon*, avec le *supplément* d'Adelung. — Ersch and Gruber, *Allgem. Encyc.*

ALDJAYHÂNY (*Ben-Ahmed-Abou-Abd-Allah-Mohammed*), géographe arabe, originaire de la ville de Djayhan (dans le Khorassan), né dans la seconde moitié du neuvième siècle de J.-C., mort vers le milieu du dixième siècle. Il entra au service du prince Ismaël, fils d'Ahmed, de la dynastie des Samanides, dans le Khorassan et la Transoxiane. Il conserva ses fonctions sous Ahmed, fils d'Ismaël, et devint, en 913, gouverneur de province. Celui-ci ayant été tué par ses serviteurs, le vizir fut chargé du gouvernement au nom de son fils Aboul-Hassan-Nasr. Il profita de sa position pour se procurer divers renseignements géographiques, notamment sur les contrées voisines du Khorassan. Il avait coutume de réunir auprès de lui les voyageurs et les étrangers, et il les questionnait pour comparer leur récit avec les relations les plus

estimées. L'ouvrage qui fut rédigé par ses ordres portait le titre de *Livre des voies pour connaître les royaumes*, et se distinguait par l'abondance des détails précieux sur la vallée de l'Indus et la presqu'île de l'Inde. C'est probablement dans cet ouvrage qu'Édrisi a puisé beaucoup de remarques. La presqu'île de l'Inde, la vallée de l'Indus, la chaîne de l'Indoukousch et la plus grande partie de l'Afghanistan actuel étaient alors occupées par des populations qui professaient le brahmanisme et le boudhisme. Aldjayhâny, sectateur zélé de l'islamisme, était impatient de soumettre ces vastes régions aux lois du Coran, et de faire ce que les princes gaznévides exécutèrent près d'un siècle après : voilà pourquoi il avait eu soin d'indiquer les ressources propres à chaque pays. La mort l'ayant atteint avant qu'il terminât son travail, l'ouvrage fut refondu et abrégé par Abou-Bekr-Ahmed, fils de Mohammed, originaire de la ville d'Hamadan, et plus connu sous le surnom de *fils du Fakyr*. Aldjayhâny croyait à l'astrologie; et, d'après une idée empruntée aux Grecs, idée qui fut adoptée par plusieurs géographes postérieurs, il avait placé chaque climat sous l'influence de l'une des sept planètes.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introduction*, tom. I.

ALDOBRANDINI, famille célèbre de la Toscane, originaire du village de Lasciano près de Pistoia, et établie à Florence depuis le douzième siècle. Elle s'éteignit en 1681 dans Octavie, fille de Jean-George Aldobrandini, prince de Rossano, et ses biens passèrent entre les mains des Borghèse et des Pamfili. La villa Aldobrandini, sur le mont Quirinal, à Rome, contenait autrefois la célèbre fresque trouvée dans les thermes de Titus, et connue sous le nom de *Noces Aldobrandines* : ce monument de l'art antique se trouve aujourd'hui au Vatican. Les Aldobrandini favorisaient, au moyen âge, les Guelphes, et ont fourni plusieurs hommes célèbres, dont voici les principaux dans l'ordre chronologique :

Silvestre **ALDOBRANDINI**, jurisconsulte, né à Florence le 23 novembre 1499, mort à Rome le 6 janvier 1558. Il professa quelque temps le droit à Pise. De retour dans sa patrie, il fut impliqué dans des luttes politiques : ayant pris parti contre les Médicis, il fut exilé et privé de tous ses biens. Paul III l'accueillit à Rome, et le nomma avocat du fisc et de la chambre apostolique. Parmi ses divers ouvrages de jurisprudence, dont Mazzuchelli a donné la liste, on remarque : *Consilia; De usuris; Comment. in lib. I Instituti Justiniani*, etc. Aldobrandini eut trois fils, dont l'un, *Hippolyte*, devint pape sous le nom de Clément VIII (*voy.* ce nom), et une fille, qui devint mère du cardinal Cinzio-Passero Aldobrandini.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, tom. I, part. 2.

Jean **ALDOBRANDINI**, cardinal, né vers 1525, mort à Rome en 1573, fils de Silvestre Aldobrandini, fut d'abord auditeur della rota, puis évêque d'Imola; enfin, en 1570, il reçut la pourpre des mains de Pie V. Il fut employé dans différentes missions auprès de plusieurs souverains, pour les engager à former une ligue contre les Turcs. Il a été enterré à Rome dans l'église de Sainte-Marie, où l'on voit sa statue en marbre.

Biagio Adimari, *Memorie istoriche di diverse famiglie nobili*. — Mecatti, *Storia genealogica della nobiltà e cittadinanza di Firenze.*

Thomas **ALDOBRANDINI**, le plus jeune des trois fils de Sylvestre, né à Rome vers 1540, mort au commencement du dix-septième siècle. Il fut nommé secrétaire des brefs après la mort de Pogge, en 1568. On ignore les détails de sa vie; on sait seulement qu'il était frère du pape Clément VIII, et qu'il mourut à la fleur de l'âge, en laissant une *traduction des Vies des philosophes*, de Diogène Laërce, avec des notes publiées à Rome en 1594, in-fol., par les soins de son neveu le cardinal *Pierre Aldobrandini*, archevêque de Ravenne (né le 31 mars 1571, mort le 10 février 1621), qui avait lui-même composé : *Apophthegmata de perfecto principe*, Francf., 1608, in-8°; et *Aphorismi politici*, ibid., 1614, in-8°. On cite encore de Thomas Aldobrandini un commentaire sur le livre d'Aristote, *De physico auditu*. Ces ouvrages ont été loués par Vettori Buonamici et Casaubon.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

Cinzio-Passero **ALDOBRANDINI**, cardinal, mort vers le commencement du dix-septième siècle. Fils d'un bourgeois de Senigaglia et d'une sœur de Clément VIII, il prit le nom de son oncle, et fut nommé cardinal en 1593, sous le titre de *Saint-George*. C'était un grand ami du Tasse, qui lui dédia sa *Gerusalemme conquistata*. Son frère Pierre, de vingt ans plus jeune, également cardinal, fut légat en France, et termina les différends qui existaient entre Henri IV et le duc de Savoie en 1601.

Il avait encore un autre frère, *Jean-François* ALDOBRANDINI, qui embrassa l'état militaire. Il fit les campagnes de la Turquie sous l'empereur Rodolphe II, et mourut à Waradin en 1601. Son fils *Silvestre* devint cardinal, et son neveu *Jean-George*, prince de Rossano, dans le royaume de Naples.

ALDOBRANDINI (*Joseph*), musicien italien, florissait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle à Bologne. Il avait appris les principes de son art de Jacques Parti, et devint, en 1695, membre de l'Académie des philharmoniques, qu'il présida longtemps. Le duc de Mantoue le nomma maître de musique de sa chapelle. On a de lui *divers morceaux de musique* publiés en 1701, 1703 et 1706, qui ont été recueillis et gravés à Amsterdam.

Fantuzzi, *Notices sur les écrivains de Bologne* (en italien); Bologne, 1781.

ALDOBRANDINO (*Florentin*), par abréviation *Dino*, médecin italien, né vers le milieu

du treizième siècle, mort à Florence le 30 septembre 1327. Il étudia la médecine à Bologne, et il y professa ensuite cette science; mais, pour prévenir les effets de la jalousie de ses confrères, il alla s'établir à Sienne. On lui doit des notes sur Avicenne et Galien, sur le traité d'Hippocrate, *De la nature du fœtus*. Il a laissé aussi un commentaire de la célèbre chanson de Guy Calvalanti.

Éloges des illustres Toscans, t. I; Lucques, 1771.

***ALDRED**, surnommé *le Glossateur* ou *Presbyter*, écrivain anglo-saxon, vivait vers le commencement du neuvième siècle. On a de lui une glose ou interprétation interlinéaire des quatre Évangiles latins, connus sous le nom de *Livre de Durham* (manuscrit précieux et unique de la bibliothèque Cottonienne). Cette glose est le seul monument complet qui nous reste du dialecte anglo-saxon, mêlé de beaucoup de formes danoises. Elle est tracée en beaux caractères très-lisibles, et l'auteur signe *Aldred Presbyter, indignus et miserrimus*.

Selden, *Historiæ anglicanæ scriptores X*; Lond., 1652, préface, p. XXV. — H. Wanley, *Librorum veterum septentrionalium Catalogus* (formant le tome II du *Thesaurus* d'Hickes); Oxon., 1705, in-fol., p. 250.

ALDRED, ALRED ou **EALRED**, archevêque d'York, né vers le commencement du onzième siècle, mort en 1069. D'abord moine de Winchester, puis abbé de Tavistock, il devint en 1046 évêque de Worcester. Il fut le premier des évêques de son pays qui entreprit, en 1050, le voyage de Jérusalem, en traversant la Hongrie. Édouard le Confesseur lui confia ensuite une ambassade importante auprès de l'empereur Henri II. Aldred resta un an en Allemagne, et revint dans son pays, où il possédait de riches bénéfices. Il administra quelques années le siége de Hereford et celui de Wilton, pendant l'absence de l'évêque Hermann, et obtint en 1060 l'archevêché d'York, avec la permission de conserver, comme commendataire, l'évêché de Worcester. Le pape Nicolas II lui refusa d'abord le pallium, pour cause de simonie. Aldred ne l'obtint qu'après avoir résigné le siége de Worcester, dont il retint cependant douze manoirs ou villages sous son autorité. La conduite politique de l'archevêque Aldred ne fut pas exempte de reproches; et la versatilité de ses principes parut clairement dans la dernière partie de sa vie. A peine Édouard fut-il mort, qu'Aldred appuya les prétentions de Harold à la couronne. Après la victoire remportée sur ce prince par Guillaume de Normandie à la fameuse journée d'Hastings, Stigand, archevêque de Canterbury, refusa de couronner le vainqueur; mais Aldred se chargea de cette cérémonie. Lorsque les habitants d'York et des comtés du nord, appuyés d'un corps de Danois, se déclarèrent en faveur d'Édouard Atheling, Aldred, soit par chagrin, soit par crainte, tomba malade, et mourut. On raconte que ce prélat, qui avait lui-même consacré les prétentions de Guillaume, eut aussi le courage de lui adresser de violents reproches lorsque ce prince abusa de son pouvoir. Aldred avait fait restaurer, en 1058, l'église de Saint-Pierre à Gloucester.

W. Malmsbury, *De Willidelmo primo*, lib. III. — Stubbs, *Acta Eboracensium episcoporum*, col. 1701 et seq. — Wharton, *Anglia sacra*. — Leland, *Collectanea*. — John Haywood, *Lives of the three Norman Kings*; London, 1613. — Godwin, *De Præsulibus*. — *Chronicon Angliæ*, per Johannem, abbatem burgi Sancti Petri.

ALDRETE. *Voy*. ALDERETE.

ALDREWALD, religieux de l'abbaye de Fleury, naquit vers l'an 818 dans le voisinage de cette abbaye, et mourut en 890. Nous avons de lui : 1° *Histoire des miracles opérés par saint Benoît, depuis qu'il avait été transféré du mont Cassin à l'abbaye de Fleury*. Il commence son récit en rapportant la destruction du mont Cassin. Aldrewald acheva, vers l'an 876, cette histoire, qui a été imprimée dans la *Bibliothèque de Fleury* et dans la collection des Bollandistes; — 2° un traité où il établit contre Jean Scot la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, par l'autorité des Pères : d'Achéry a publié ce traité dans son *Spicilegium*, t. XII; — 3° *Vie de saint Aygulphe*, abbé de Lérins et martyr. Mabillon l'a rééditée d'après un manuscrit authentique de l'abbaye de Fleury, dans ses *Acta Sanct. ord. Sancti Benedicti*, t. XI; Aldrewald y dit que les prières adressées à Dieu pour les âmes des damnés peuvent leur procurer quelques adoucissements. Les autres ouvrages que Trithème attribue à Aldrewald ne sont point venus jusqu'à nous.

Histoire littéraire de la France, t. V, p. 515.

ALDRIC (*saint*), prélat français, originaire d'une famille allemande, mort le 7 janvier 856. Il passa ses premières années à la cour de Charlemagne; il suivit la carrière ecclésiastique, devint chapelain et confesseur de l'empereur, et fut nommé en 832 évêque du Mans. Chassé de son évêché par Lothaire, il y fut rétabli par Charles II. Il assista, en 846, au concile de Paris, et, en 849, à celui de Tours. Il avait composé un *Recueil de canons*, tirés des conciles et des décrétales des papes. On regrette la perte de cette compilation curieuse, connue sous le nom de *Capitulaires d'Aldric*. Il nous reste de ce saint évêque trois *Testaments* et un règlement pour le service divin, dans les Analectes de Mabillon et dans les *Miscellanea* de Baluze. Dans ce règlement, il avait ordonné que son église du Mans fût, dans les grandes solennités, illuminée au moins par cent quatre-vingt-dix lampes et par dix cierges. Ce n'est point, comme on l'a prétendu, du temps de saint Aldric que l'usage des orgues fut introduit; et il est faux qu'il en ait établi le premier dans son église. Cet instrument, décrit par Cassiodore, est d'une origine plus ancienne. Constantin Copronyme en donna un à Pepin en 757; ce fut là le premier connu en France.

Acta Sanctorum. — Baluze, *Miscellanea*, t. III, in-8°.

1680. — Jean Bondonnet, *Des évêques du Mans.* — Baillet, *Vie des Saints.* — *Histoire littéraire de la France*, vol. V, 1740, p. 141-144.

ALDRICH (*Henri*), théologien et musicien anglais, né à Westminster en 1647, mort à Oxford le 14 décembre 1710. Il entra fort jeune dans les ordres, devint professeur du collége d'Oxford, chanoine de l'église du Christ, et docteur en théologie. Il consacra une grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse. Il était très-versé dans les langues anciennes et modernes, et passait en même temps pour un bon musicien et un habile architecte. La place de Peckwater à Oxford, la chapelle du collége de la Trinité et l'église de Tous-les-Saints ont été bâties sur ses plans. Il a composé, pour le service de l'église, plusieurs morceaux de musique et beaucoup de motets. Dans le *Pleasant musical companion*, imprimé en 1726, on trouve deux morceaux de sa composition : le *Hark the bonny Christ-church-bells*, et *A smoking Cateh*, ce dernier destiné à être chanté par quatre hommes fumant leur pipe. Ses principaux ouvrages ont pour titre : 1° *Artis logicæ compendium*; — 2° *Éléments d'architecture* (en latin); — 3° deux poëmes latins, l'un sur l'avénement de Guillaume III, l'autre sur la mort du duc de Glocester, insérés dans *Musæ Anglicanæ*; — 4° deux traités sur l'*Adoration de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.* Burney cite d'Aldrich un grand nombre de dissertations musicales manuscrites, déposées à la bibliothèque de collége du Christ à Oxford. Aldrich fut chargé, avec l'évêque Sprat, de la révision de l'histoire de la révolution de lord Clarendon.

Biographia britannica. — Hawkins, *History of music.*

ALDRICH (*Robert*), prélat anglais, né à Burnham, dans le comté de Buckingham, vers la fin du quinzième siècle, mort à Horncastle le 5 mars 1555. Il fut aumônier de la reine Jeanne Seymour, et occupa le siége épiscopal de Carlisle, sous les règnes de Henri VIII, d'Édouard VI et de la reine Marie; circonstance qui suffit pour faire connaître son caractère, en démontrant la flexibilité de ses opinions, selon le temps et les intérêts. Il est auteur de divers écrits (inédits), parmi lesquels on distingue les suivants : 1° *Epistola ad Gulielmum Hermannum*; — 2° *Epigrammata varia*; — 3° *Décisions diverses sur les sacrements*; — 4° *Réponses à quelques plaintes concernant les abus de la messe.* Aldrich avait, dans sa jeunesse, aidé le célèbre Érasme dans la collation de divers manuscrits.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Tanner, *Bibliotheca Britannica hibernica.* — Bale, *Scriptores Britanniæ Majoris.* — Leland, *Illustrium virorum Encomia.*

***ALDRIGHETTI** (*Aldrigetto* DE), médecin italien, né à Padoue le 3 février 1573, mort à Padoue en 1631. Il étudia à Bologne et à Padoue, où il eut pour maître Jérôme Fabricius. Il fut attaché comme médecin à l'ambassade de Venise en France et en Allemagne. Il fut même quelque temps médecin de l'empereur Rodolphe II. De retour en Italie, il obtint une chaire à l'université de Padoue, où il mourut du choléra, alors généralement désigné sous le nom de peste. Outre quelques écrits inédits, on a de lui : *Herculis Saxoniæ Tractatus perfectissimus de morbo gallico, seu lue venerea*; Francf., 1600, in-8° : c'est la publication des leçons d'Hercule Saxonia, professeur de médecine à Padoue; — *Oratio qua ill. ac rev. Petro Valerio, Pataviam accedenti, gratulabatur*; Pata., 1663, in-4°.

Son fils *Louis-Antoine Addrighetti*, jurisconsulte à Padoue, s'est fait connaître par plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque : *De absoluta philosophiæ cognitione*; Padoue, 1619, in-4°; — *Ragguaglio di Parnasso tra la musica e la poesia*, Padoue, 1620, in-4°.

Tomasini, *Bibliotheca Patavina.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini.*

ALDRINGER (*Jean*), feld-maréchal autrichien, mort en 1634, sous le règne de l'empereur Ferdinand II. Issu d'une famille pauvre du Luxembourg, il fut quelque temps domestique à Paris; il s'engagea comme volontaire à Inspruck dans un régiment d'Impériaux. Il parvint par sa bravoure et ses talents jusqu'au grade le plus élevé. En 1625, il fut créé seigneur de Roschitz, et nommé commissaire général auprès de l'armée de Wallenstein; en 1629, il prit part aux négociations de Lubeck. En 1629, il fit la guerre en Italie, et prit la ville de Mantoue. De retour en Allemagne (1631) il envahit la Bavière, emporta d'assaut les villes de Landsberg et Gunzbourg; mais il échoua devant Landshut, et se noya dans l'Isar.

Puffendorf, *Rerum Suecicar.*, VI, p. 157. — Jean Cluver, *Epit. hist.*, *XI.* — Le comte Galeazzo Priorato, *Histoire des guerres d'Allemagne*, liv. XI. — Leblanc, *Histoire de Bavière*, VI, p. 374 et 436.

ALDROVANDE, en italien ALDROVANDI, en latin ALDROVANDUS (*Ulysse*), célèbre naturaliste, né à Bologne le 11 septembre 1522 mort le 10 novembre 1607. A l'âge de six an il perdit son père, et fut placé comme page dan la famille d'un riche évêque. Il n'y resta qu peu de temps; à douze ans, sa mère l'envoya e apprentissage chez un marchand à Bresce. Là il se fit remarquer par son aptitude pour les af faires commerciales et par son talent pour l calcul. Cependant il se dégoûta bientôt de la vi mercantile, et quitta la maison pour accompagne un Sicilien qui se rendait en pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle. Il visita ainsi un partie de l'Espagne; et, après une absence d plusieurs mois, il revint à Bologne, où sa mèr l'avait depuis longtemps pleuré comme mort. se mit ensuite à étudier le droit, d'abord dan sa ville natale, puis à Padoue. Ce fut dans cett dernière ville qu'il suivit en même temps quel ques cours de médecine. En 1549, il retourna Bologne. Il n'y demeura pas longtemps : suspect de luthéranisme, il fut arrêté, mis en prison

transporté à Rome, où il fut conditionnellement relâché par l'inquisition. Après sa mise en liberté, il revint dans sa ville natale, où il se livra avec ardeur à l'étude des plantes sous Lucas Ghino, qui occupait alors la chaire de botanique à Bologne. De là il se rendit de nouveau à Padoue, où il poursuivit ses études scientifiques sous le célèbre Fallope. De Padoue, il fit une excursion botanique à Ancône ; à son retour, il passa par Rome, et revint à Bologne, chargé d'un riche herbier. Ce fut probablement à cette occasion qu'il visita Rome en détail, et qu'il réunit les matériaux d'un ouvrage qui fut publié par Lucius Maurus sous le titre : *le Antichità della città di Roma*, Venise, 1556, in-12, où Aldrovande donne la description de plusieurs statues antiques. D'autres éditions parurent à Venise, 1558 et 1562 ; il en existe aussi une traduction latine, Rome, 1741. Ce fut là, selon toute apparence, son premier ouvrage.

En 1553, Aldrovande obtint le grade de docteur en médecine, et, en 1560, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à Bologne; il joignit, dit-on, à cette chaire celle de la logique. En 1568, il détermina le sénat de Bologne à créer un jardin botanique, dont il eut la direction. En même temps, il fut chargé de l'inspection des drogues et des pharmacies. Ces fonctions délicates lui attirèrent beaucoup de désagréments. Les apothicaires lui reprochaient d'empiéter sur leurs droits en cultivant, dans le jardin botanique, des plantes pour la composition de la thériaque; ils se liguèrent contre lui avec plusieurs membres du collége des médecins. Aldrovande s'adressa au pape Grégoire XIII, qui, dans une lettre en date de 1576, loua sa conduite, et le confirma dans sa place d'inspecteur des pharmacies. Ce fut vers cette époque qu'Aldrovande écrivit *Antidotarii Bononiensis epitome*, Bologne, 1574, in-8°. Ce livre est intéressant, en ce qu'il a servi de modèle à toutes les pharmacopées publiées depuis lors. On y trouve une liste de médicaments, avec leur préparation et leur usage.

Ses fonctions publiques n'empêchèrent pas Aldrovande de poursuivre avec un zèle rare ses études d'histoire naturelle. L'objet principal de sa vie était la connaissance du monde animé; c'est à cela qu'il consacra son temps, son talent et sa fortune. Il fit de nombreux voyages, et n'épargna aucune dépense pour augmenter ses collections. Il parvint ainsi à former le musée que l'on montre encore aujourd'hui à Bologne comme un monument de l'activité de ce grand naturaliste. Son herbier se compose de soixante gros volumes. Pendant trente ans il entretint à ses frais plusieurs peintres et graveurs. Parmi ces artistes, dont quelques-uns recevaient deux cent couronnes par an (somme énorme pour ce temps), on cite, comme les plus célèbres, Lorenzo Bennino de Florence, Cornélius Swintus de Francfort, et Christophe Coriolan de Nuremberg. C'est ainsi qu'il se prépara à la tâche gigantesque d'historien et d'*illustrator* de la nature, titre qu'il se plaisait à se donner.

Malgré une vie si prodigieusement active, Aldrovande parvint à un âge très-avancé : il mourut à quatre-vingt-cinq ans. Presque tous les biographes le font mourir à l'hôpital, « réduit, disent-ils, à la misère par les dépenses auxquelles il n'avait pu suffire. » Mais cette assertion est fausse ; car, selon Fantuzzi, qui a consulté à ce sujet les archives de Bologne, le sénat vint, de la manière la plus libérale, en aide à Aldrovande : il doubla son traitement de professeur, et le lui continua jusqu'à ce que l'âge ne lui permît plus d'enseigner. Enfin, à diverses reprises, l'illustre savant avait reçu plus de quarante mille couronnes, comme indemnité pour ses travaux. Il comptait parmi ses amis Fallope, Lucas Ghino, Pinelli, Campeggio, Mathiole, et parmi ses protecteurs, Grégoire XIII, Sixte-Quint, le cardinal Montalto et Ferdinand Ier, comme le montre sa correspondance, publiée à Venise en 1636.

Aldrovande fut enterré avec pompe, aux frais de l'État, dans l'église de Saint-Étienne à Bologne. Le cardinal Barberini, qui devint pape sous le nom d'Urbain VIII, lui fit l'épitaphe suivante :

Multiplices rerum formas, quas pontus et æther
  Exhibet, et quidquid promit et addit humus,
Mens haurit, spectant oculi, dum cuncta sagaci,
  Aldrovande, tuus digerit arte liber.
Miratur proprios solers industria fœtus,
  Quamque tulit molis se negat esse parem.
Obstupet ipsa simul rerum fœcunda creatrix,
  Et cupit esse suum quod videt artis opus.

Les ouvrages posthumes d'Aldrovande furent publiés sous la direction et aux frais du sénat bolonais. On voit dans la bibliothèque publique de Bologne un nombre immense de manuscrits d'Aldrovande, beaucoup plus considérable que celui qui a été imprimé (Fantuzzi en estime le nombre de deux à trois cents). Ce zélé naturaliste était parvenu à former jusqu'à vingt volumes in-fol. de figures d'animaux, toutes peintes en couleur par des artistes habiles. Ces vingt volumes de peintures sont conservés à l'institut de Bologne. Pendant la révolution, ils avaient été transportés à Paris, au Muséum d'histoire naturelle; ils y ont été repris en 1815. Ce sont les originaux des gravures de son ouvrage; les planches sont gravées sur bois, mais si grossièrement qu'on est obligé de remonter aux figures originales pour savoir ce qu'on a voulu y représenter.

Aldrovande n'a publié lui-même que quatre volumes du grand ouvrage qui porte son nom. Douze sont consacrés à la zoologie, un aux minéraux, et un autre aux arbres; en sorte que le tout forme quatorze volumes in-folio. Les trois premiers qui parurent en 1599, 1600 et 1603, traitent de l'ornithologie; le quatrième, publié en 1602, est relatif aux insectes. Tous les autres ont paru après la mort de l'auteur. Sa veuve publia, en 1606, le cinquième volume, qui traite des mol-

lusques et autres animaux à sang blanc. Corneille Uterveer, natif de Delft en Hollande, et successeur d'Aldrovande, rédigea sur ses manuscrits le volume des solipèdes et celui des poissons et des cétacés : ils parurent en 1613 et 1616. Thomas Demster, gentilhomme écossais, également professeur à Bologne, et bien connu pour avoir composé un grand traité sur l'Étrurie ou ancienne Toscane, fit paraître le volume des animaux à pieds fourchus. Un autre des successeurs d'Aldrovande, Barthélemi Ambrosinus, chef du jardin botanique de Bologne, remplit la même tâche pour les volumes des quadrupedes digités, des serpents, des monstres et des minéraux. Ceux-ci ne parurent qu'en 1657. Enfin le dernier de tous, celui des arbres, fut publié par Montalbanus, professeur de botanique à Bologne, en 1667, c'est-à-dire soixante ans après la mort de l'auteur. Pour éviter toute confusion, il est important de distinguer le travail d'Aldrovande d'avec celui de ses éditeurs, qui s'y trouve presque toujours mêlé.

Voici les titres exacts de tous les volumes : *Ornithologiæ, hoc est, de avibus historiæ, libri XII : tomus I, de avibus rapacibus ;* Bononiæ, 1599, in-folio; Francofurti, 1616, in-folio; — *Ornithologiæ tomus II, de avibus terrestribus, mensæ inservientibus et canoris;* Bononiæ, 1600, in-folio; Francofurti, 1621, in-folio; — *Ornithologiæ tomus III, de avibus aquaticis et circa aquas degentibus;* Bononiæ, 1603, in-folio; Francofurti, 1629, in-folio. Ces trois tomes ont été réimprimés à Bologne en 1646 et 1647, in-folio; — *De animalibus insectis libri VII;* Bononiæ, 1602, 1620, 1638, in-folio; Francofurti, 1623, in-folio; — *De reliquis animalibus exsanguibus, utpote de mollibus, crustaceis, testaceis et zoophytis libri IV;* Bononiæ, 1606, 1642, in-folio; Francofurti, 1623, in-folio (l'édition de Bologne est ornée de belles figures qui ont été dessinées sur les objets du musée de l'auteur; on ne peut point en dire autant de celle de Francfort); — *Quadrupedum omnium bisulcorum historia, quam Joannes Cornelius Uterveerius colligere incœpit; Thomas Dempsterus, baro a Muresk, Scotus, perfecte absolvit; et Marcus-Antonius Bernia atque Hieronymus Tamburinus in lucem ediderunt;* Bononiæ, 1613, 1621, 1642, in-folio; Francofurti, 1647, in-folio; — *De piscibus libri V, et De cetis liber unus, a Joanne-Cornelio Uterveerio collecti, et editi opera Hieronymi Tamburini;* Bononiæ, 1613, 1638, in-folio; — *De quadrupedibus solidipedibus volumen integrum : Joannes-Cornelius Uterveerius collegit et recensuit; Hieronymus Tamburinus in lucem edidit;* Bononiæ, 1616, 1639; Francofurti, 1623, in-folio; — *De quadrupedibus digitatis viviparis libri III, et De quadrupedibus digitatis oviparis libri II, Bartholomæus Ambrosinus collegit;* Bononiæ, 1637, 1645, in-folio; — *Historiæ serpentum et draconum libri duo, Ambrosinus concinnavit et edidit;* Bononiæ, 1640, 1642, in-folio; —*Monstrorum historia, labore et studio Bartholomæi Ambrosini;* Bononiæ, 1642, 1646, in-folio; — *Musæum metallicum;* Bononiæ, 1648, in-folio, par les soins de Barthélemy Ambrosinus, qui n'a rien négligé pour la beauté de l'édition : c'est un des meilleurs ouvrages posthumes d'Aldrovande; on y trouve beaucoup de bonnes choses sur les métaux et les fossiles; l'abrégé de ce *Musæum* a paru à Leipzig en 1701, in-12. — La *Dendrologia naturalis, scilicet arborum historiæ libri duo;* Bononiæ, 1668, in-folio; Francofurti, 1671, 1690, in-folio; forme le quatorzième et dernier volume de ce grand ouvrage d'Aldrovande. Montalban, qui en fut l'éditeur, nous apprend qu'elle devait être composée de six parties, et que les deux livres qui composent ce volume ne sont encore qu'une portion de la première, qui aurait été subdivisée elle-même en sept autres livres, qui devaient former l'histoire de tous les arbres. Le premier comprend les arbres glandifères, et le second les pomifères. L'auteur, suivant son usage, y a réuni tout ce qui était venu à sa connaissance sur les objets qu'il traite, même sur les arbres de l'Inde, dont on connaissait à peine les noms. Là, comme dans toutes les autres parties de son ouvrage, il supplée à la stérilité de ses connaissances positives par une excessive érudition : ainsi l'histoire des chênes y est traitée avec la même étendue, la même profusion de savoir que celle du coq. Il ne faut donc regarder chacun des articles que comme un répertoire des plus complets de tout ce qui a été écrit sur la matière ; et, sous ce point de vue, il peut avoir un certain degré d'utilité. Chaque objet décrit est accompagné d'une figure en bois qui donne une idée assez exacte de son ensemble ou de son port, quoique exécutée grossièrement. Ce volume de botanique a été réimprimé seul à Francfort en 1690, comme ayant été entièrement composé par Montalban, et seulement disposé suivant la manière d'Aldrovande. Il est précédé d'une préface de George Francus. — Montalban donne, dans sa *Bibliothèque botanique,* une liste nombreuse de traités particuliers sur les plantes, composés par Aldrovande, et qui sont restés inédits. Cependant quelques-uns, par leurs titres, semblent faits pour exciter la curiosité : ainsi il y en a un sur les différences de formes que présentent les parties principales des plantes, comme les feuilles et les fleurs. Il avait aussi composé un commentaire fort étendu sur Dioscoride, que Joachim Camerarius dit avoir vu.

« Cette immense compilation, recueillie par un seul homme, se compose, dit Cuvier, comme l'ouvrage de Gessner, qu'Aldrovande connaissait bien, et dont il a même suivi la marche autant qu'il l'a pu, de passages extraits de tous les écrivains antérieurs. Il y a même beaucoup moins d'observations propres dans Aldrovande

que dans l'ouvrage de Gessner. Cette prédominance de compilations est surtout sensible dans les volumes qui n'ont pas paru de son vivant, et pour lesquels ses éditeurs n'ont presque employé que les notes qu'il avait laissées. Mais ce qui est souvent précieux, ce sont ses figures; elles se composent de toutes celles de Gessner, de Rondelet et de Belon, et d'un très-grand nombre de dessins nouveaux. Placé plus favorablement que Rondelet et Gessner pour recevoir les productions du midi de l'Europe, il en recueillit plusieurs qui avaient échappé à ces deux grands naturalistes; il en reçut aussi des Indes, qu'il ne connaissait pas. L'Amérique d'ailleurs, et l'intérieur de l'Afrique, lui fournirent différentes espèces qui n'étaient pas encore arrivées en Europe, au commencement du seizième siècle; car ce ne fut que plus tard que les voyages se multiplièrent vers ces contrées. Mais ces figures mises à part, il faut avouer que l'ouvrage d'Aldrovande ne contient rien qui ne soit déjà dans Gessner. Aldrovande ne paraît pas non plus avoir le même esprit de critique et la même judiciaire que Gessner; car il a laissé introduire dans ses notes plusieurs choses qui auraient dû être repoussées, ou au moins accompagnées de commentaires. Cet ouvrage est composé avec très-peu de méthode; les divisions n'y sont données que d'une manière générale. L'auteur traite d'abord des quadrupèdes vivipares, puis des quadrupèdes ovipares, des serpents, des oiseaux, des poissons, des mollusques, des vers, des insectes; en un mot, il suit à peu près la division d'Aristote. Ce n'est guère que pour la partie des insectes qu'il a essayé d'une sorte de méthode. Il a fait une espèce de dichotomie; mais elle est encore un peu empruntée à Aristote. Ainsi il divise les insectes en terrestres et en aquatiques; il met à part ceux qui ont des pieds et ceux qui n'en ont pas. Par insectes sans pieds, il entend les vers, les larves. Il fait une nouvelle division de ceux qui ont des pieds, suivant qu'ils ont des ailes ou qu'ils en sont dépourvus; il divise encore les premiers d'après le nombre de leurs ailes, et d'après celui de leurs épines ou de leurs écailles farineuses. Cette partie est la seule dans laquelle il donne une espèce de *conspectus* ou de *synopsis* des divisions qu'il établit; pour le reste, il agit comme ses prédécesseurs. L'ordre des animaux dans chaque classe est entièrement arbitraire, et il est fort difficile de s'y reconnaître. Gessner au moins les avait rangés par ordre alphabétique. Les ouvrages de ces deux hommes ont servi de base aux travaux ultérieurs en histoire naturelle jusque vers la fin du dix-septième siècle; et, même pour les quadrupèdes, le dix-huitième siècle a été obligé de les adopter presque complétement. Au moyen de Gessner et d'Aldrovande, on avait, jusqu'à Buffon, un corps de doctrine assez riche sur toute l'histoire naturelle des animaux. » (G. Cuvier, *Histoire des sciences nat.*, t. II.)

Voici le jugement de Buffon, qui s'accorde sous plusieurs rapports avec celui de Cuvier :

« Aldrovandus le plus laborieux et le plus savant des naturalistes, a laissé, après un travail de soixante ans, des volumes immenses sur l'histoire naturelle, qui ont été imprimés successivement, et la plupart après sa mort. On les réduirait à la dixième partie, si l'on en ôtait toutes les inutilités, et toutes les choses étrangères à son sujet. A cette prolixité près, qui, je l'avoue, est accablante, ses livres doivent être regardés comme ce qu'il y a de mieux sur toute la totalité de l'histoire naturelle. Le plan de son ouvrage est bon, ses distributions sont sensées, ses divisions bien marquées, ses descriptions bien exactes, monotones à la vérité, mais fidèles. L'historique est moins bon; souvent il est mêlé de fabuleux, et l'auteur y laisse voir trop de penchant à la crédulité. J'ai été frappé, en parcourant cet auteur, d'un défaut ou d'un excès qu'on retrouve presque dans tous les livres faits il y a cent ou deux cents ans, et que les savants d'Allemagne ont encore aujourd'hui: c'est cette quantité d'érudition inutile, dont ils grossissent à dessein leurs ouvrages; en sorte que le sujet qu'ils traitent est noyé dans une quantité de matières étrangères, sur lesquelles ils raisonnent avec tant de complaisance et s'étendent avec si peu de ménagement pour les lecteurs, qu'ils semblent avoir oublié ce qu'ils avaient à vous dire, pour ne vous raconter que ce qu'ont dit les autres. Je me représente un homme comme Aldrovandus, ayant une fois conçu le dessein de faire un cours complet d'histoire naturelle; je le vois dans sa bibliothèque lire successivement les anciens, les modernes, les philosophes, les théologiens, les jurisconsultes, les historiens, les voyageurs, les poëtes, et lire sans autre but que de saisir tous les mots, toutes les phrases qui, de près ou de loin, ont rapport à son objet; je le vois copier ou faire copier toutes les remarques, et les ranger par lettres alphabétiques, et, après avoir rempli plusieurs portefeuilles de notes de toute espèce, prises souvent sans examen et sans choix, commencer à travailler un sujet particulier, et ne vouloir rien perdre de tout ce qu'il a ramassé; en sorte qu'à l'occasion de l'*histoire naturelle* du coq ou du bœuf, il vous raconte tout ce qui a jamais été dit des coqs et des bœufs; tout ce que les anciens en ont pensé; tout ce qu'on a imaginé de leur vertu, de leur caractère, de leur courage; toutes les choses auxquelles on a voulu les employer; tous les contes que les bonnes femmes en ont faits; tous les miracles qu'on leur a fait faire dans certaines religions; tous les sujets de superstition qu'ils ont fournis; toutes les comparaisons que des poëtes en ont tirées; tous les attributs que certains peuples leur ont accordés; toutes les représentations qu'on en fait dans les hiéroglyphes, dans les armoiries; en un mot, toutes les histoires et toutes les fables dont on

s'est jamais avisé au sujet des coqs et des bœufs. Qu'on juge après cela de la portion d'histoire naturelle qu'on doit s'attendre à trouver dans ce fatras d'écriture! Et si, en effet, l'auteur ne l'eût pas mise dans des articles séparés des autres, elle n'aurait pas été trouvable, ou du moins elle n'aurait pas valu la peine d'y être cherchée. » (Buffon, *Hist. nat.*, t. I.)

Monti a consacré à la mémoire d'Aldrovande, sous le nom d'*Aldrovanda*, un genre de plantes remarquable. Ce genre ne comprend qu'une seule espèce; c'est une plante aquatique très-singulière, trouvée aux environs de Bologne et aux Indes orientales : elle se soutient à la surface de l'eau par des vésicules remplies d'eau. B. Belmin.

L'abbé Gallois, *Journal des savants*, 12 novembre 1668. — Rech. Spanheim, *De præst. numism.*, dissert. III, p. 252. — Imperialis, *in Musæo historico*. — Lorenzo Crasso, *Éloge des hommes de lettres*, t. I, p. 137. — Carrère, *Bibliothèque de la médecine*. — Haller, *Bibliotheca botanica*. — Antoine Bumaldi, *in Bibl. Bonon*. — Vander Linden, *De script. med*. — Fantuzzi, *Memorie della vita d'Ulissi Aldrovandi*; Bologne, 1774.

*ALDROVANDINI, nom d'une famille bolonaise d'artistes, dont les principaux sont :

Joseph Aldrovandini, peintre en décors, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On cite de lui, entre autres, la vue d'un feu d'artifice au Capitole, 1727. — Son fils *Thomas*, mort à Bologne en 1736, peignit avec Marc-Antoine Franceschini la chambre du grand conseil à Gênes. — *Pompée-Augustin* Aldrovandini, neveu de Joseph, mort à Rome en 1739, a laissé un grand nombre de gravures et de tableaux à l'huile et à la détrempe.

Zanotti, *Storia dell' Academia Clementina di Bologna*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Heinecken, *Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes*.

ALDRUDE (*Bertinoro*, comtesse de), célèbre Italienne, vivait dans le douzième siècle. Elle se distingua par son courage et son éloquence. Originaire de Rome, et de la famille des Frangipani, elle fut mariée au jeune comte de Bertinoro, et devint bientôt veuve. Sa cour fut le rendez-vous de l'élite des dames et des chevaliers. Touchée des malheurs des habitants d'Ancône, assiégés par les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric Ier, elle leur procura des secours et fit lever le siége de la ville. Elle était soutenue par Guillaume des Adélards, chef de la faction des Guelfes à Ferrare, qui avait engagé tout son patrimoine pour élever des soldats. Le siége d'Ancône avait duré depuis le 1er avril 1172 jusqu'au 15 octobre, jour où la comtesse de Bertinoro et Guillaume des Adélards remportèrent une victoire complète sur Christian, archevêque de Mayence, qui commandait l'armée impériale. Le Florentin Buon-Compagno a écrit l'histoire de ce siége mémorable, et elle est insérée dans le tome VI des Historiens d'Italie.

Muratori, *Script. rerum Italic.*

ALDUIN. *Voyez* Audoin.

*ALE (*Ægidius*), peintre natif de Liége, mort à Zani en 1689. Il fut employé avec Morandi, Bonatti et Romanelli, à peindre la sacristie de l'église Santa-Maria dell' Anima, à Rome.

Titi, *Descrizione delle pitture, etc., in Roma*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

ALEA (*Léonard*), littérateur français, né à Paris vers le milieu du dix-huitième siècle, mort vers 1812. On a de lui : 1° *l'Antidote de l'athéisme*, ou *Examen critique du Dictionnaire des Athées*; in-8°, Paris, 1801 (sans nom d'auteur). Une nouvelle édition, refondue et augmentée, parut (avec le nom de l'auteur) sous le titre : *la Religion triomphant des attentats de l'impiété*; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — 2° *Réflexions contre le divorce*; Paris, 1802, in-8°.

Harmonville, *Dictionnaire des dates*, I, 101.

ALÉANDRE (*Jérôme*, dit *Senior*), en italien Aleandro (*Girolamo*), cardinal, né à Motta, petite ville du Trévisan, le 13 février 1480; mort le 31 janvier 1542. A l'âge de vingt-quatre ans, il passait déjà pour un des hommes les plus savants de son temps. Il était versé dans les langues anciennes, dans les mathématiques, dans l'astronomie et dans la musique. Il était lié d'amitié avec Alde Manuce et avec Érasme, qu'il aida dans l'impression de ses *Adages* à Venise. La réputation d'Aléandre franchit les Alpes. Louis XII l'appela en France en 1508, et le nomma recteur de l'université de Paris. Une violente épidémie lui fit bientôt quitter Paris. Il s'attacha ensuite à Érard de la Mark, prince-évêque de Liége, qui le fit son chancelier. Envoyé à Rome par ce prélat en 1517, il y fut retenu par Léon X, qui le nomma bibliothécaire du Vatican. Ce pontife l'envoya en 1519 en Allemagne, pour combattre l'hérésie de Luther à la diète de Worms. Vers cette époque, Aléandre se brouilla avec Érasme, dont les écrits semblaient favoriser la réforme. Clément VII le fit archevêque de Brindes et nonce en France. François Ier le mena avec lui en 1525 à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier avec le roi. Quoique Aléandre eût été trouvé sans armes, sans emploi militaire, les Espagnols le maltraitèrent; et il ne recouvra sa liberté qu'en payant une rançon de 500 ducats. Il éprouva encore les disgrâces de la fortune à l'époque de la prise de Rome par les Impériaux, le 20 septembre 1526. A peine retiré dans le château Saint-Ange, il vit, des remparts de cette forteresse, sa maison en cendres, ses meubles et ses livres abandonnés au pillage. Dans le cours de l'année suivante, il défendit l'Église, attaquée par les luthériens d'Allemagne. Paul III, auquel ses services le rendirent extrêmement cher, le nomma en 1538 cardinal, du titre de Saint-Chrysogone; il n'en jouit que quatre ans. Renvoyé en Allemagne, la même année, en qualité de légat, il mourut peu de temps après son retour à Rome, au moment où il s'occupait de la convocation d'un nouveacu oncile. Il avait composé lui-même

son épitaphe en vers grecs, dont les derniers mots signifient : « Je suis mort sans répugnance, parce que je cesserai d'être témoin de bien des choses dont la vue est plus douloureuse pour moi que la mort. »

Aléandre avait écrit un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont inédits. Les seuls qui aient été imprimés sont : 1° *Lexicon græco-latinum;* Parisiis, 1512, in-fol.; — 2° *Tabulæ sane utiles græcarum Musarum adyta compendio ingredi volentibus:* c'est un abrégé de la grammaire de Chrysoloras, publié à Paris en 1513; — 3° une pièce en vers latins, *Ad Julium et Neræam*, insérée dans Math. Toscanus, *Carmina illustrium poetarum italorum;* Argentorati, 1517, in-8°.

André Victorelli, *la Vie d'Aléandre*, dans le *Recueil des Vies des Pontifes*, par Chacon et Caprera; Rome, 1630, 2 vol. in-fol. — De Seckendorf, *Hist. lutheran.*, l. I, p. 125 et 149. — De la Roche-Pozai, *Nomenclator cardinalium*, p. 132. — Lorenzo Crasso, *De poetis græcis*, p. 278. — Oldoïnus, *In Athenæo Romano*, p. 317. — Belleforest, *Lettres des princes*, f° 96. — Paul Giove, *Elog.*, c. XCVIII, p. 231. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Liruti, *Notizie delle vite ed opere scritte da letterati del Friuli*, I, 456-506. — Merle d'Aubigné, *Histoire de la reformation*, II, 193, 194, 224, 228, 239, 246. — Jortin, *Life of Erasmus*, I, 244.

ALÉANDRE (*Jérôme*, dit *Junior*), petit-neveu du précédent, antiquaire, poëte, littérateur, jurisconsulte, né à la Motta en 1574, mort à Rome en 1629, d'un excès de bonne chère que sa santé naturellement délicate ne put soutenir. Le cardinal Barberin, auquel il était attaché, lui fit faire une pompe funèbre magnifique. On a de lui, entre autres, 1° *Commentaire sur les Institutes de Caïus;* Venise, 1600, in-4°; — 2° *Explicatio antiquæ tabulæ marmoreæ*, etc.; Rome, 1616, in-4°; — 3° *Carmina varia;* Venise, 1627, in-8°; — 4° *le Lagrime di penitenza*, etc.; Rome, 1623, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. I. — Baillet, *Jugements sur les poëtes*, n° 1420. — Witte, *Diarium biograph.*, pars II, p. 40. — Nicias Erythræus, *Pinacoth.*, I.

***ALEANDRI** (*Alexandre*), médecin et économiste italien, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il a écrit sur la situation des finances dans les États de l'Église, ou sur les avantages que les populations devaient retirer du dessèchement des marais Pontins. Ces articles furent réunis par l'auteur, et publiés sous le titre : *Dell' Ingrandimento dell' agricoltura e delle arti nello Stato Pontificio, Saggio analitico;* Roma, 1789, 2 vol. in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALEAUME** (*Jacques*), mathématicien français, natif d'Orléans, mort vers l'an 1627. De son vivant, il paraît n'avoir publié que *Confutatio problematis ab Henrico Monantholio propositi;* Parisiis (David le Clerc), 1600, in-4°; mais, après sa mort, on trouva dans ses papiers quelques mémoires dont Louis XIII autorisa la publication par lettres patentes du 27 février 1628. Le premier fut mis au jour par Étienne Migon, sous ce titre : *la Perspective spéculative et pratique, et la manière universelle de la pratiquer;* Paris, 1643, in-4°; le second, contenant la traduction du *Tractatus astrologicus* de Henri Rantzau, publié par Alexandre Baulgite, sous le titre : *Traité astrologique des jugements des thèmes genethliaques pour tous les accidents qui arrivent à l'homme après sa naissance;* Paris (P. Ménard), 1657, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALEAUME (*Louis*), en latin *Alealmus*, poëte français, né à Verneuil en 1525, mort en 1596. Il étudia le droit, et exerça pendant plus de vingt ans la charge de lieutenant général au présidial d'Orléans. Ses *Poésies latines et françaises* furent recueillies par son fils Gilles, et forment un volume in-8°. Elles ont été réimprimées dans le tome Ier des *Deliciæ poetarum gallorum*, etc.; Francf., 1609. Loisel fait un grand éloge du poëme intitulé *Obscura claritas*, dont le sujet est le mot *laterne.* On cite aussi avec éloge ses vers sur la mort de Philippe Picard, prédicateur à Orléans.

Loisel, *Pasquier* ou *dialogue des avocats*, dans Camus, *Lettres sur la profession d'avocat*, édit. 1818, I, 304. — Sainte-Marthe, *Elogia doctorum in Gallia virorum*, édit. 1696, p. 95. — Gherus, *Deliciæ poetarum gallorum*, I, 1-53.

***ALEFELDT** (*George-Louis*), médecin allemand, né à Giessen en 1732, mort en 1774. Il étudia à Giessen et à Strasbourg. Reçu docteur en 1756, il devint, dix ans après, professeur de médecine à l'université de Giessen. On a de lui : *De aere sanguino permisto*, 1756; — *De dissectione fœtus in utero*, 1757; — *In causam cur fœnum madidum ignem concipiat*, 1761; — *De aneuvrysmate arteriæ cruralis in cartilaginem et os mutato*, 1763; — *De insigni usu sulphuris aurati antimonii*, 1765; — *De sphacelo a causa interna oriundo salutifero æque ac nocivo*, 1765; — *De epilepsia febrium intermittentium*, 1765; — *De fluore albo ex neglectu diætæ*, 1766; — *De sanguinis missione infantibus neonatis debilibus*, 1766; — *De hæmorrhagiis*, 1767; — *De pathematibus hystericis*, 1767; — *An contrafissura in cranio infantis æque ac adulti generari queat*, 1769; — *De doloribus in partu silentibus*, 1770. Toutes ces dissertations ont été publiées à Giessen, in-4°.

Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung. — *Commentarii Lipsienses*, t. XX.

ALEGAMBE (*Philippe*), savant jésuite, né à Bruxelles le 22 janvier 1592, mort à Rome le 6 septembre 1651. Il voyagea fort jeune en Espagne et en Italie avec le duc d'Ossuna, auquel il servait de secrétaire. En 1613, il entra dans l'ordre des jésuites à Palerme, et vint quelque temps après enseigner la philosophie au collége de Graetz, où il fit l'éducation du fils du prince d'Eggenberg. Pendant cinq ans, il visita avec son élève l'Allemagne, la France, l'Italie et l'Espagne, et revint reprendre ses cours au collége de Graetz,

Il se fixa ensuite à Rome, où il devint supérieur de la maison des jésuites et secrétaire du général de l'ordre.

Alegambe a continué et considérablement augmenté la *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, publiée par Ribadeneira, 1612, in-8°. L'excellent travail d'Alegambe, dont la première édition parut en 1643 à Anvers, in-fol., par les soins de Bollandus, fut à son tour repris et augmenté par le père Nathaniel Southwell (*Sotvellus*), et publié sous le titre : *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu, opus inchoatum a R. P. Petro Ribadeneira, continuatum a R. P. Philippo Alegambe usque ad annum* 1642, etc.; Rome, 1675, in-fol. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur la biographie et la bibliographie des premiers écrivains jésuites; mais son usage est un peu incommode, parce que les auteurs, au lieu d'être rangés par ordre alphabétique des noms de familles, le sont par ordre alphabétique des noms de baptême. La liste des ouvrages de chaque auteur n'est pas non plus toujours complète. L'abbé Feller lui préfère un ouvrage semblable (inédit) d'Oudin, dont le manuscrit paraît avoir été perdu pendant la révolution française, si toutefois, ce dont quelques personnes doutent, il a jamais existé.

Outre quelques petits écrits de morale sur la vanité et les plaisirs du monde, on a encore d'Alegambe : la *Vie de Cardan;* Rome, 1640, in-12; — *Mortes illustres, et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt;* Rome, 1657, in-fol.: c'est la biographie générale des jésuites morts martyrs de leur foi; — *Heroes et victimæ charitatis Societatis Jesu,* Rome, 1658, in-4°, ou la biographie des jésuites morts en soignant des malades : elle s'étend jusqu'à l'an 1647, et fut continuée jusqu'en 1657 par Jean Nadasi.

Alegambe, *Biblioth. script. Soc. Jesu*, au mot *Philippus.* — Feller, *Dictionnaire historique.* — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas.* — W. Smets, *Was that der Jesuiten Orden für die Wissenschaft ?*

* ALÈGRE (le P. *Angélique* D'), capucin français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *le Chrétien parfait*, ou *le Portrait des perfections divines, tirées en l'homme sur l'original;* Paris, 1665, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Gelehrten-Lexicon.*

*ALÈGRE DE CASANATE (le P. *Marc-Antoine*), carmélite espagnol, né en 1590 à Tarazona, petite ville de l'Aragon, mort le 10 septembre 1658. Il aima mieux vivre dans la retraite que succéder à son oncle dans la charge de secrétaire du roi Philippe III. Son principal ouvrage a pour titre : *Paradisus carmelitici decoris, cum apologia pro Joanne XLIV, patriarcho Hierosolymitano;* Lyon, 1639, in-fol.; on y trouve des notices intéressantes sur les écrivains carmélites.

Baillet, *Jugement des savants*, t. II. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

ALÈGRE (*Yves*, baron D'), général français, né vers la fin du quinzième siècle, mort en 1512. Descendant d'une ancienne famille d'Auvergne, il suivit à la conquête du royaume de Naples Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate. Il servit ensuite sous Louis XII, qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. En 1512, il était gouverneur de Bologne. Il suivit le duc de Nemours au siége de Ravenne, et le dégagea, ainsi que Bayard, du corps d'Espagnols dont ils étaient enveloppés. Mais au milieu de ce triomphe il apprit que son fils venait de périr à côté du général en chef, qui lui-même ne devait pas survivre à cette malheureuse journée; et, déjà accablé par la mort d'un de ses fils, il ne put se consoler de cette perte, et s'écria : « Je vous suis, mes enfants! » A ces mots, il s'élança au milieu des bataillons ennemis, et y trouva la mort. Le général d'Alègre fut universellement regretté comme un des meilleurs tacticiens de son temps.

Guicciardini, *Istoria d'Italia.*

Plusieurs seigneurs d'Alègre, de la famille du précédent, ont laissé un nom fameux, au seizième siècle, par leur fin malheureuse.

En 1571, *Antoine* D'ALÈGRE, en sortant du jeu de paume du Louvre, fut assassiné par son cousin Guillaume Duprat, baron de Viteaux, qui le frappa par derrière.

En 1577, *Yves* D'ALÈGRE, frère du précédent, fut assassiné dans son château d'Alègre par une femme qu'il aimait.

En 1583, *Yves* D'ALÈGRE, sieur de Millaud, fils d'Antoni, se battit en duel, nu en chemise, contre son cousin, sieur de Viteaux, assassin de son père, et le tua.

En 1587, *Isabelle* D'ALÈGRE, sœur d'Yves, baron d'Alègre, envoya à son frère une boîte qui, disait-elle dans sa lettre « était d'un rare artifice. » En l'ouvrant, trente-six canons de pistolets, chargés chacun de deux balles, par l'effet d'un ressort détendu firent à la fois explosion. Yves d'Alègre ne fut que légèrement atteint. En 1592, ce même Yves d'Alègre, étant à Issoire avec Françoise d'Estrées, mère de la belle Gabrielle, fut assassiné dans le lit de cette femme, et jeté par la fenêtre. Quelques habitants de cette ville, qui avaient à se plaindre de ses vexations, furent les auteurs de cet assassinat.

Sainte-Marthe, *Histoire généalogique de la Maison de France.*

ALÈGRE (*Yves*, marquis D'), maréchal de France, né en 1653, mort à Paris le 2 février 1733. Il assista à la bataille de Fleurus (en 1690), où il fut blessé. La même année, il devint brigadier des armées du roi, et fut employé dans les campagnes d'Allemagne jusqu'à la paix de Riswyck, conclue en 1697. Nommé lieutenant général en 1702, il se distingua en Flandre, surtout aux environs de Nimègue, et contribua puissamment à repousser les ennemis. L'année suivante, il se signala par la défense de Bonn, assiégé par Marlborough. Tombé au pouvoir des

Anglais dans une nouvelle campagne de Flandre, il fut conduit à Londres, et ne put retourner en France que peu de temps avant le siége de Douay, auquel il prit part : cette ville ouvrit ses portes au maréchal de Villars. D'Alègre s'empara de Bouchain le 19 octobre 1712, et, l'année même où fut conclue la paix d'Utrecht, il aida le maréchal de Villars à battre les Impériaux et à s'emparer de Fribourg, où le général Vaubonne lui fermait le passage. Pendant que les Français forçaient le camp des Impériaux, d'Alègre couvrit leur marche et hâta leur victoire. En 1724, il reçut le bâton de maréchal de France, et quelques années après le roi le nomma son commissaire pour présider l'assemblée des états du duché de Bretagne, dont il avait déjà obtenu le commandement en chef. [*Enc. des g. du m.*]

Henault, *Mercure hist.*, 1703.

ALÈGRE (.... D'), littérateur français, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort à Paris vers 1740. Plusieurs de ses ouvrages sont sans nom d'auteur. On a de lui : 1° *Gulistan, ou l'empire des roses ; Traité des mœurs des rois ;* Paris, 1704, in-12 : c'est la traduction du premier traité de l'ouvrage de Saadi, qui en contient sept ; on y trouve plusieurs morceaux tirés d'auteurs persans, arabes et turcs ; — 2° *Histoire de Moncade, dont les principales aventures se sont passées au Mexique ;* Paris, 1736, 2 part. in-12 ; — 3° *l'Art d'aimer,* poëme ; Paris, 1747, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

ALEGRIN (*Jean*), cardinal-archevêque de Besançon, né à Abbeville vers le milieu du douzième siècle, mort en 1237, sous Grégoire IX, fut ensuite légat *a latere* en Espagne et en Portugal. On a de lui un *Commentaire sur les Psaumes de David,* des *Sermons et Panégyriques,* et des *Expositions* sur les épîtres et les évangiles des dimanches, imprimées à Paris en 1521.

Robert, *Gaule chrétienne.* — Frison, *Gallia purpurata.* — Louandre, *Biographie d'Abbeville;* Abbev., 1829.

***ALEKSÆEV** ou **ALEXEJEV** (*Féodor Yacovlevitch*), peintre, surnommé *le Canaletto russe*, né en 1755, mort le 11 novembre 1821. Il étudia à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg et se perfectionna en Italie, où il séjourna longtemps, particulièrement à Venise. Après son retour à Saint-Pétersbourg, il se livra surtout à la peinture de décoration théâtrale et d'architecture. En 1801, il fut chargé par l'empereur Paul de peindre la vue de plusieurs édifices publics de Moscou et d'autres villes de l'empire. Ses ouvrages se distinguent par la netteté du dessin et par l'exactitude de la perspective.

Gregorievitch, *Entziklop. Leksikon Severnie Tzvaeti.*

***ALEKSIEEV** (*Ivan*), traducteur russe du dix-huitième siècle. Il a traduit du grec en russe la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile ; Saint-Pétersbourg, 1774-1775, 6 vol. in-4°. Il a également traduit du latin les *Discours et choses remarquables* de Valère Maxime ; Saint-Pétersbourg, 1772-1774, 2 vol. in-8°.

Son frère, *Michel,* a traduit en russe *la guerre des Juifs* de Flavius Josèphe ; Saint-Pétersbourg, 1804, 3 vol. in-4°.

ALEMAGNA (*Giusto* D'), peintre italien, vivait vers le milieu du quinzième siècle. On a de lui la fresque renommée que l'on voit, à travers une glace épaisse, sur un mur du couvent de Santa-Maria di Castello à Gênes, et qui représente une *Annonciation ;* elle porte cette inscription : *Justus de Alemania pinxit, anno* 1451. Peut-être le peintre était-il Allemand d'origine, et s'appelait-il *Juste.*

Sopsani, *Vite de' pittori, scultori e architetti Genovesi.*

***ALEMAN** (*Adrien*), médecin français, vivait à Paris vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *De optimo disputandi genere, libri III ;* Parisiis, 1546, in-8° ; — *Hippocratis de aere, aquis et locis, liber commentariis illustratus ;* Parisiis, 1557, in-8° ; — *Hippocratis liber de flatibus, commentariis illustratus ;* Parisiis, 1557, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALEMAN (*Louis*), connu sous le nom de *cardinal d'Arles*, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugey, et mourut à Salon en 1459. Il fut successivement évêque de Maguelonne, réuni plus tard au siége de Montpellier, et archevêque d'Arles. En 1426, il fut créé cardinal par le pape Martin V, qui l'envoya au concile de Sienne, et le nomma vice-camerlingue de l'Église. En 1431, il présida avec le cardinal Julien le concile de Bâle. Eugène IV, qui succéda dans la même année à Martin V, fit tous ses efforts pour maintenir l'autorité pontificale, battue en brèche par le concile de Constance, qui avait placé l'autorité des conciles au-dessus de celle du pape. Le concile de Bâle, dirigé par les cardinaux Aleman et Julien, essaya d'élargir cette brèche. Le pape Eugène voulut alors le faire transférer à Bologne, pour être plus à portée d'y exercer une influence prépondérante. Les prélats français et allemands, soutenus par les princes du Nord, y opposèrent une forte résistance. Le cardinal Aleman surtout se montra très-actif : après avoir gagné à sa cause l'empereur Sigismond et le duc de Milan, il lança contre le pape la sentence de déposition, et mit en 1440 la tiare sur la tête d'Amédée VIII, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Au rapport des historiens contemporains, le cardinal Aleman montra dans cette lutte (qui dès ce moment divisait les catholiques en modérés et ultramontains) une adresse et une fermeté remarquables ; sans lui, le concile et le pouvoir temporel n'auraient pas résisté un instant aux prétentions du saint-siége. Eugène excommunia l'antipape, et déclara Aleman déchu de toutes ses dignités ecclésiastiques. Pour mettre fin au scandade d'un schisme, et ne voulant pas pousser les

choses plus loin, Félix V abdiqua, sur le conseil même d'Aleman. Nicolas V, qui succéda, en 1447, à Eugène, rendit à Aleman toutes ses dignités, et l'envoya comme légat dans la basse Allemagne. A son retour, Aleman se retira dans son diocèse, où il s'occupa avec zèle de l'instruction du peuple.

Æneas Sylvius, *De cons. Basil.* — L'Enfant, *Histoire du concile de Basle.* — Onuphre; Ciaconius. — Frizon, *Gallia purpurata.* — Bsovius et Sponde, *Annal.* — Sainte-Marthe, *Gallia christiana.*

ALEMAN (*Mateo* ou *Matthieu*), romancier espagnol, né dans les environs de Séville vers le milieu du seizième siècle. Il fut, pendant plus de vingt ans, employé par Philippe II comme contrôleur des finances. Il passa les dernière années de sa vie au Mexique, dans la retraite. On ignore l'époque de sa mort. Son principal ouvrage a pour titre : *la Vida y hechos del Picaro Guzman de Alfarache*; Madrid, 1599, in-4°; réimprimé (meilleure édition) dans Aribau, *Bibliotheca de autores españoles*, t. III; Madrid, 1846. Ce roman, qui eut un grand nombre d'éditions et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, peut être regardé comme le précurseur de Don Quichotte. Il a été traduit en français par Gabriel Brémond, Paris, 1696 et 1709, 3 vol. in-12, et ensuite par le Sage, et revu par P.-A. Alletz, Paris, 1777, 2 vol. in-12. Scarron en a tiré l'une de ses meilleures Nouvelles. Les autres écrits d'Aleman, moins importants, sont : *Ortographia castellana*, Mexico, 1608; l'auteur a composé ce livre pendant son voyage au Mexique in-4°; et un *Panégyrique de saint Antoine de Padoue*, Séville, 1604; Valence, 1609. Le succès du *Guzman de Alfarache*, primitivement publié sous le titre de *Atalaya de la vida humana*, donna à Juan Marti, avocat de Valence, l'idée de faire paraître en 1603, à Barcelone, un roman sous le même titre, comme suite du précédent. Cette fraude fut dénoncée par Aleman lui-même dans l'édition de son œuvre, Valence, 1605.

Biographical Dictionary.

* **ALEMAND** (*Louis-Augustin*), avocat et médecin, né à Grenoble, sa patrie, en 1653, mort vers 1728. Il fut élevé dans la religion protestante, qu'il abjura en 1676. Avocat au parlement de Grenoble, il se distingua d'abord au barreau, ce qui ne l'empêcha pas de changer ensuite de carrière, et de se faire recevoir médecin en 1693 à la faculté d'Aix. Il paraît avoir vécu quelque temps à Paris, en se livrant à des travaux littéraires. Vers la fin de sa vie on le retrouve à Grenoble, exerçant sa première profession. Les ouvrages qu'il a laissés ne manquent ni de jugement ni d'érudition; ils ont pour titre : 1° *Nouvelles observations, ou guerre civile des Français sur la langue*; Paris, 1688, in-12 : l'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque française*, fait un grand éloge de ce livre; — 2° *Nouvelles Remarques de M. de Vaugelas sur la langue française, ouvrage posthume, avec des observations de M.....*, avocat au parlement; Paris, 1690, in-12; — 3° *Histoire monastique de l'Irlande*, Paris, 1690, in-12, dédiée à Jacques II : cet ouvrage devint la base du *Monasticon Hibernicum*; London, 1722; — 4° *Journal historique*; Paris, 1694, in-8°; — 5° *Histoire monastique d'Irlande*; Paris, 1690, in-12, traduite en anglais, London, 1722, in-8°.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. I, p. 174. — D'Artigny, *Nouveaux mémoires*, t. I, p. 277. — Alemand, *Histoire monastique.*

***ALEMANIA** (*Jean* DE), appelé aussi *Jean l'Allemand*, peintre, vivait à Venise dans la première moitié du quinzième siècle. On a de lui plusieurs tableaux d'église à Venise et à Padoue. Ces tableaux portent la date de 1444 et 1445, et ont été faits en commun avec d'autres peintres contemporains, particulièrement avec Antonio Vivarini.

Zanetti, *Della pittura Veneziana.* — Lanzi, *Storia pittorica della Italia.*

ALEMANN. *Voy.* ALAMANN.

***ALEMANN** (*Conrad*), ou *Conradus de Monte-Puellarum*, savant allemand, né à Magdebourg le 2 février 1309, mort à Ratisbonne le 3 septembre 1398. Il étudia à Oxford et à Paris, et devint recteur de l'université de Vienne. Il a écrit : *Vita Erhardi, episc. Ratisbon.*; — *Vita Dominici*; — *Politica*, *œconomica* et *monastica*; — *Fragmentum contra Begehardos et Beginas*, dans la *Bibliotheca patrum.*

Jöcher, *Allgemaines Gelehrten-Lexicon.*

***ALEMANN** (*Joseph*), médecin espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Repertorio de los tiempos*, imprimé avec N. de Victoria, *El judicio astronomico*; Séville, 1596, in-8°.

Nic. Antonio, *Bibl. hispana.*

***ALEMANNI** ou **ALAMANNO** (*Antonio*), poëte florentin, vivait vers la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il est cité, pour la pureté de son style, dans le *Vocabolario della Crusca.* Il imita le langage burlesque de Burchiello, et plusieurs de ses pièces ont été imprimées avec celles de ce dernier poëte, sous le titre : *Sonetti del Burchiello e di Antonio Alemanni alla Burchielesca*; Florence, 1552, in-8°. D'autres morceaux ou sonnets d'Alemanni se trouvent dans divers recueils, comme, dans Giunti, *Triomphi, carri et canti carnacialeschi*, Florence, 1559, in-8°; dans *Opere burlesche del Berni*, Florence, 1723, in-8°; dans Rubbi, *Parnaso italiano*, vol. VI, p. 332; et dans Crescimbeni, vol. III, p. 194. Enfin on a du même poëte une comédie : *Comedia laquale tratta della conversione di santa Maria Magdalena*; 1521, in-8°.

Negri, *Istoria degli scrittori Fiorentini.* — Crescimbeni, *Comentarii intorno alla sua Istoria della volgar poesia*, t. XI, p. 171, edit. 1702. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALEMANNI** (*Arcangela*), religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, du monastère de S.-Niccolò di Prato, native de Florence, vivait dans la der-

mière moitié du seizième siècle. Elle écrivit, en 1591, sous forme de lettres, la vie de la célèbre Lorenza Strozzi, son amie et sa confidente; ses lettres sont intitulées *Epistolæ ad Zachariam Montium de piis moribus et felici morte ejus materteræ dictæ sororis Stroziæ, et aliæ ad alios.*

Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 843.

*ALEMANNI ou ALAMANNI (*Jean-Baptiste*), prélat italien, né à Florence le 30 octobre 1519, mort le 13 août 1581. Il accompagna son père, le célèbre Luigi Alamanni, en France, où il devint aumônier de la reine Catherine de Médicis. Il devint ensuite conseiller privé du roi François Ier, qui lui conféra, en 1545, l'abbaye de Belleville. En 1555, il obtint l'évêché de Bazas, qu'il échangea, en 1558, contre celui de Mâcon. Ses travaux littéraires se composent : 1° de trois lettres adressées à Benedetto Varchi, et insérées dans le second volume des *Prose fiorentine*; — 2° de trois sonnets également adressés à Varchi, et publiés avec les poésies de ce dernier; Florence, 1557, in-8°; — 3° de la publication de *la Avarchide*, poëme de son père; Florence, 1570.

Negri, *Istoria degli scrittori Fiorentini*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ALEMANS, célèbre peintre en miniature, vivait à Bruxelles dans la première partie du dix-huitième siècle. Il fit ses études à Florence et à Rome. Ses portraits avaient beaucoup de vogue, et étaient payés fort cher. Il séjourna longtemps à la cour de l'électeur de Bavière, alors gouverneur des Pays-Bas autrichiens.

Weyerman, *De Levens-Beschryvingen der Nederlandsche Konstschilders*.

ALEMANT (*Adrien* L'), médecin français, né en 1527 à Sorcy-sur-Meuse, mort à Paris en 1559. Il était très-versé dans la connaissance des langues grecque et latine. On a de lui : *De optimo disputandi genere lib. III*; Paris, 1546, in-8°; — *Dialectique françaíse pour les barbiers et les chirurgiens*; Paris, 1553, in-12; — *Hippocratis, medicorum omnium principis, de aere, aquis et locis liber olim mancus, nunc integer, qui Galeni, de habitationibus, et aquis, et temporibus, et regionibus, commentariis quatuor illustratus*; Paris, 1557, in-8°.

*ALEMBEK (*Louis-Valérien*), poëte panégyriste polonais, né à Léopol vers 1620, mort vers 1690. Il était originaire de la Belgique, mais sa famille fut établie depuis longtemps en Pologne. Ses poésies, remarquables et nombreuses, ont été publiées sous ce titre : *Pantheon virtutis et sapientiæ*; Crakovie, 1682, in-folio.

L. Ch.

Juszynski, *Dictionnaire des poëtes polonais*.

ALEMBERT (*Jean le Rond* D'), célèbre savant et littérateur français, né à Paris le 16 novembre 1717, mort dans sa ville natale le 29 octobre 1783. Voici un de ces exemples qui prouvent que le véritable homme de génie est fait pour s'assujettir tous les genres; qu'il peut être à la fois homme de lettres, grand géomètre, philosophe profond, et joindre encore à ces qualités éminentes le talent de les embellir par tout ce que l'imagination et le style peuvent avoir de noblesse, de vigueur, de justesse et d'agrément.

Enfant naturel du chevalier Destouches-Canon, commissaire provincial d'artillerie, et de madame de Tencin, femme célèbre du temps de la Régence, d'Alembert fut recueilli sur les marches de la petite église de Saint-Jean-le-Rond (1), dont il reçut les noms, par le commissaire du quartier, qui, soit par un mouvement de pitié, soit par suite d'une instruction particulière, ne l'envoya pas au dépôt des Enfants-Trouvés, mais confia la frêle créature aux soins de la femme d'un vitrier nommé Rousseau, demeurant rue Michel-le-Comte.

« Si une origine si obscure, dit Condorcet, froissait le préjugé, qu'on se souvienne que les véritables aïeux d'un homme de génie sont les maîtres qui l'ont précédé, et que ses vrais descendants sont des élèves dignes de lui. » Cet abandon toutefois ne dura que très-peu de jours : le père le répara aussitôt qu'il en fut instruit; il fit pour l'éducation de son fils, et pour lui assurer une subsistance indépendante, ce qu'exigeaient la nature et le devoir (2) : sa famille regarda d'Alembert, tant qu'il fut inconnu, comme un parent à qui elle devait ses soins et des égards; et lorsqu'il fut devenu célèbre, elle s'honora de ces liens, que la reconnaissance avait resserrés.

D'Alembert nous raconte ici lui-même ses premières années d'études. Dès l'âge de quatre ans il fut mis dans une pension, où il resta jusqu'à douze. Mais à peine avait-il atteint sa sixième année, que le maître de pension déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, qu'il perdait son temps chez lui, et qu'on ferait bien de le mettre au collége, où il était capable d'entrer en seconde. Cependant la faiblesse de son tempérament fit qu'on ne le retira de cette pension que deux ans après, en 1730, pour lui faire achever ses études au collége Mazarin; il y fit sa seconde et deux années de rhétorique, avec assez de succès pour que le souvenir s'en soit conservé dans ce collége. Un de ses maîtres, janséniste fanatique, qui aurait voulu faire de son disciple un des élèves et peut-être un jour un des arcs-boutants du parti, s'opposait fort au goût vif que le jeune homme marquait pour les belles-lettres, et surtout pour la poésie latine, à laquelle il donnait tous les moments que lui laissaient les occupations de la classe. Ce maître pré-

(1) Il ne fut pas recueilli sur les marches de l'église de Saint-Roch, comme le dit Auger dans les OEuvres complètes de madame de Tencin, t. III, p. 6. C'est Champfort qui fut trouvé sur les marches de Saint-Roch, dont il porta le nom. L'église de Saint-Jean le Rond, détruite depuis la révolution, était située à l'angle septentrional du grand portail de Notre-Dame.

(2) Il lui assura une rente de douze cents livres.

tendait que la poésie *desséchait le cœur* (c'était l'expression dont il se servait); il conseillait à d'Alembert de ne lire d'autre poëme que celui de S. Prosper sur la grâce. Son professeur de philosophie, autre janséniste fort considéré dans le parti, et de plus cartésien zélé, ne lui apprit autre chose, pendant deux ans, que la prémotion physique, les idées et les tourbillons. Dans la première année de sa philosophie, il fit un commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains, et commença comme Newton avait fini. Le seul fruit que d'Alembert remporta de ces deux années de philosophie, ce fut quelques leçons de mathématiques élémentaires qu'il prit au même collége sous Caron, qui y professait alors cette science, et qui, sans être un profond mathématicien, avait beaucoup de clarté et de précision. C'est le seul maître qu'ait eu d'Alembert.

En sortant du collége, il jeta un coup d'œil sur le monde; il s'y trouva seul, et courut chercher un asile auprès de sa nourrice. L'idée consolante que sa fortune, toute médiocre qu'elle était, répandrait un peu d'aisance dans cette famille, la seule qu'il pût regarder comme la sienne, était encore pour lui un motif puissant: il y vécut près de quarante années, conservant toujours la même simplicité, ne laissant apercevoir l'augmentation de son revenu que par celle de ses bienfaits, ne voyant, dans la grossièreté des manières de ceux avec lesquels il vivait, qu'un sujet d'observations plaisantes ou philosophiques, et cachant tellement sa célébrité et sa gloire, que sa nourrice, qui l'aimait comme un fils, qui était touchée de sa reconnaissance et de ses soins, ne s'aperçut jamais qu'il fût un grand homme. Son activité pour l'étude, dont elle était témoin, ses nombreux ouvrages, dont elle entendait parler, n'excitaient ni son admiration, ni le juste orgueil qu'elle aurait pu ressentir, mais plutôt une sorte de compassion : « Vous ne serez jamais qu'un philosophe, » lui disait-elle. — « Et qu'est-ce qu'un philosophe ? » — « C'est un fou qui se tourmente pendant sa vie, pour qu'on parle de lui après sa mort. »

Le goût qu'il avait pris pour les mathématiques se fortifiant de plus en plus, il se livra avec ardeur à cette étude pendant son cours de droit, qui lui laissait heureusement beaucoup de temps. Sans maître, presque sans livre, et sans même avoir un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient, il allait aux bibliothèques publiques, il tirait quelques lumières générales des lectures rapides qu'il faisait; et, de retour chez lui, il cherchait tout seul les démonstrations et les solutions. Il y réussissait pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles; et il avait ensuite une espèce de chagrin, mêlé pourtant de satisfaction, lorsqu'il les retrouvait dans des livres qu'il n'avait pas connus. Cependant les jansénistes, qui n'étaient plus ses maîtres, mais qui le dirigeaient encore, s'opposaient à son ardeur pour les mathématiques, de la même manière et par les mêmes raisons qu'ils avaient combattu son goût pour la poésie : ils conseillaient à d'Alembert de lire leurs livres de dévotion, qui l'ennuyaient beaucoup. Cependant, par une espèce d'accommodement, et comme pour leur faire sa cour, le jeune homme, au lieu de leurs livres de dévotion, lisait leurs livres de controverse; il y trouvait du moins une sorte d'aliment pour son esprit qui en avait besoin, aliment qui donnait à son avidité quelque espèce d'exercice. Cette complaisance du jeune homme ne contentait pas ses austères directeurs, dont à la fin il se dégoûta, fatigué de leurs remontrances. Cependant d'autres amis, moins déraisonnables, dissuadaient aussi d'Alembert de l'étude de la géométrie, par le besoin qu'il avait de se faire un état qui lui assurât plus de fortune. Ce fut par cette raison qu'il prit le parti d'étudier la médecine, moins par goût pour cette profession, que parce que les connaissances qu'elle exig[e] étaient moins éloignées que la jurisprudence d[e] son étude favorite. Pour se livrer entièrement à ce nouveau genre de travail, d'Alembert abandonna d'abord l'étude des mathématiques; i[l] crut même éviter la tentation en faisant transporter chez un ami le peu de livres qu'il avait mais peu à peu, et presque sans qu'il s'en aper[-] çût, ces livres revinrent chez lui l'un après l'au[-] tre, et, au bout d'un an d'étude de médecine, i[l] résolut de se livrer entièrement à son goût do[-] minant et presque unique. Il s'y livra si complé[-] tement, qu'il abandonna tout à fait pendan[t] plusieurs années la culture des belles-lettres qu'il avait cependant fort aimées durant se[s] premières études; il ne la reprit que plusieur[s] années après son entrée dans l'Académie de[s] sciences, et vers le temps où il commença [à] travailler à l'Encyclopédie.

En 1741, à l'âge de vingt-trois ans, il fut reç[u] membre de l'Académie des sciences; il s'en étai[t] déjà fait connaître par un *Mémoire sur le calcu[l] intégral* (1739), où il relevait quelques faute[s] échappées au P. Reinau, dont l'*Analyse démon[-] trée* était alors regardée en France comme un li[-] vre classique: c'était en étudiant pour s'instruire que le jeune géomètre avait appris à le corriger Dans un autre travail (*Mémoire sur la réfrac[-] tion des corps solides*, 1741), il avait examin[é] quel devait être le mouvement d'un corps qui pass[e] d'un fluide dans un autre plus dense, et dont la di[-] rection n'est pas perpendiculaire à la surface qu[i] les sépare. Lorsque cette direction est très-obli[-] que, on voit le corps, au lieu de s'enfoncer dan[s] le second fluide, se relever et former un ou plu[-] sieurs ricochets : phénomène qui avait amusé le[s] enfants longtemps avant la découverte des pre[-] miers principes des sciences, et que cependant jusqu'à d'Alembert, on n'avait pas encore bie[n] expliqué.

Deux ans après son entrée à l'Académie, il publia son *Traité de Dynamique*, dont voici u[n]

aperçu : « Dans la science du mouvement, dit Condorcet, il faut distinguer deux sortes de principes : les uns sont des vérités de pure définition, les autres sont ou des faits donnés par l'observation, ou des lois générales déduites de la nature des corps considérés comme impénétrables, indifférents au mouvement, et susceptibles d'en recevoir. De ces derniers principes, celui de la décomposition des forces était le seul vraiment général qui fût connu jusqu'alors; et, joint à ces vérités de définition sur lesquelles Huyghens et Newton n'avaient rien laissé à découvrir, il avait suffi pour établir leurs sublimes théories, et pour résoudre ces problèmes de statique, si célèbres dans le commencement du dix-huitième siècle. Mais si les corps ont une forme finie; si on les imagine liés entre eux par des fils flexibles ou par des verges inflexibles, et qu'on les suppose en mouvement, alors ces principes ne suffisent plus, et il fallait en inventer un nouveau : d'Alembert le découvrit, et il n'avait que vingt-six ans. Ce principe consiste à établir l'égalité, à chaque instant, entre les changements que le mouvement du corps a éprouvés et les forces qui ont été employées à les produire, ou, en d'autres termes, à séparer en deux parties l'action des forces motrices, à considérer l'une comme produisant seule le mouvement du corps dans le second instant, et l'autre comme employée à détruire celui qu'il avait dans le premier. Ce principe si simple, qui réduisait à la considération de l'équilibre toutes les lois du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les sciences physico-mathématiques. A la vérité, plusieurs des problèmes résolus dans le traité de dynamique l'avaient déjà été par des méthodes particulières : différentes en apparence pour chaque problème, elles n'étaient sans doute réellement qu'une seule et même méthode ; elles renfermaient le principe général qui y était caché, mais personne n'avait pu l'y découvrir; et si on refusait, sous ce prétexte, à d'Alembert la juste admiration qu'il mérite, on pourrait, avec autant de raison, faire honneur à Huyghens des découvertes de Newton, et accorder à Wallis la gloire que Leibnitz et Newton se sont disputée. »

Déjà, en 1744, d'Alembert avait appliqué son principe à la *théorie de l'équilibre et du mouvement des fluides*, et tous les problèmes résolus jusqu'alors par les géomètres étaient devenus en quelque sorte des corollaires de ce principe ; mais il avait fallu employer en même temps les hypothèses ingénieuses de Daniel Bernoulli, que leur accord avec les phénomènes les plus généraux de l'hydraulique permettait presque de regarder comme des faits. Dans la théorie des fluides, comme dans celle du mouvement des corps susceptibles de changer de forme, le principe de d'Alembert, lorsqu'on l'employait seul, conduisait à des équations qui échappaient aux méthodes connues, et cette première découverte semblait rendre nécessaire celle d'un nouveau calcul. D'Alembert en eut encore l'honneur dans un ouvrage sur la *Théorie générale des vents*, couronné par l'Académie de Berlin en 1746 : il y donna les premiers essais du calcul des différences partielles. L'année suivante, il l'appliqua au problème des cordes vibrantes, dont la solution, ainsi que la théorie des oscillations de l'air et de la propagation du son, n'avaient pu être données que d'une manière incomplète par les géomètres qui l'avaient précédé, et ces géomètres étaient ou ses maîtres ou ses rivaux.

Mais, avant de continuer l'analyse de ses travaux, faisons d'abord mieux connaître l'homme. D'Alembert publia son *Traité des vents* au moment où le héros de la Prusse, Frédéric II, venait de conclure une paix glorieuse, après avoir gagné sur les Autrichiens trois batailles décisives. Il profita de cette circonstance pour dédier son ouvrage au vainqueur par ces trois vers latins :

Hæc ego de ventis, dum ventorum ocyor alis
Palantes agit Austriacos Fredericus, et orbi
Insignis lauro, ramum prætendit olivæ.

Le roi de Prusse, très-flatté de cette dédicace, lui fit offrir la survivance de la place de président de l'Académie de Berlin, qu'occupait encore Maupertuis, alors très-malade. D'Alembert refusa cette offre généreuse : « Douze cents livres de rente me suffisent, répondit-il au roi; je n'irai point recueillir la succession de Maupertuis de son vivant. Je suis oublié du gouvernement comme tant d'autres de la Providence : persécuté autant qu'on peut l'être, si un jour je dois fuir de ma patrie, je ne demanderai à Frédéric que la permission d'aller mourir dans ses États, libre et pauvre. »

Quelque temps après (en 1754), Frédéric adressa à lord Maréchal, son ministre à Paris, la lettre suivante :

« Vous saurez qu'il y a un homme à Paris, du plus grand mérite, qui ne jouit pas des avantages de la fortune proportionnés à ses talents et à son caractère : je pourrais servir d'yeux à l'aveugle déesse, et réparer au moins quelques-uns de ses torts. Je vous prie d'offrir, par cette considération, une pension de douze cents livres à M. d'Alembert : c'est peu pour son mérite, mais je me flatte qu'il l'acceptera, en faveur du plaisir que j'aurai d'avoir obligé un homme qui joint la bonté du caractère aux talents les plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez si bien, vous partagerez avec moi, mon cher milord, la satisfaction d'avoir mis un des plus beaux génies de la France dans une situation plus aisée. Je me flatte de voir M. d'Alembert ici; il a promis de me faire cette galanterie dès qu'il aura achevé son Encyclopédie. »

Cette lettre fait autant d'honneur à celui qui l'écrivit qu'à celui qui en était l'objet. D'Alembert accepta la pension. A la fin de 1754 il entra à l'Académie française, et, l'année suivante, il fut reçu, à la recommandation du pape Benoît XIV, membre de l'Institut de Bologne. En 1756, Louis XV lui accorda, sur le rapport du ministre d'Argenson, une pension de douze cents

livres sur le trésor royal (1), et l'Académie des sciences lui donna en même temps le titre et les droits de pensionnaire surnuméraire, quoiqu'il n'y eût aucune place de pensionnaire vacante; ce qui ne s'était encore fait pour personne. Enfin, cette même année 1756, la reine de Suède, Louise-Ulrique, sœur de Frédéric II, lui conféra le titre d'associé étranger de l'Académie des belles-lettres, qu'elle venait de fonder. A la fin de 1762, l'impératrice de Russie, Catherine II, lui proposa l'éducation du grand-duc de Russie, son fils, et lui offrit, pour cela, jusqu'à 100,000 livres de rente, par son ambassadeur à Paris, M. de Soltikof. D'Alembert refusa de s'en charger (2). L'impératrice insista, et le pressa de nouveau par la lettre suivante, écrite de sa main :

« Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeur et honneurs dans ce monde : à vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarderai comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée et souvent blâmée à juste titre. Mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, de faire le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité : permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité; je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis; je vous promets et à eux aussi tous les agréments et facilités qui peuvent dépendre de moi; et peut-être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse, et à la reconnaissance que vous lui devez; mais ce prince n'a pas de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

« CATHERINE.

« *P. S.* Dans toute cette lettre je n'ai employé que les sentiments que j'ai trouvés dans vos ouvrages; vous ne voudriez pas vous contredire. »

D'Alembert ayant communiqué cette lettre à l'Académie française, cette compagnie arrêta, d'une voix unanime, qu'on l'insérerait dans les registres, comme un monument honorable à un de ses membres et aux lettres. Lorsque le grand-duc de Russie vint à Paris, il lui reprocha obligeamment le refus qu'il avait fait de l'élever; et comme le savant s'excusait sur la dureté du climat et la faiblesse de sa santé : « En vérité, monsieur, lui dit le prince, c'est le seul mauvais calcul que vous ayez fait en votre vie. »

En 1763, immédiatement après la conclusion de la paix qui termina la guerre de sept ans, d'Alembert fut invité par le roi de Prusse à passer quelques mois à sa cour. A son arrivée, la première question qu'il lui adressa fut celle-ci : « Les mathématiques fournissent-elles quelque méthode pour calculer les probabilités en politique? » Le géomètre répondit qu'il « ne connaissait point de méthode pour cet objet; mais que, s'il en existait quelqu'une, elle venait d'être rendue inutile par le héros qui lui faisait cette question. » C'est qu'en effet le grand Frédéric venait de résister victorieusement et contre toute vraisemblance à l'Europe liguée pour le combattre.

Le roi de Prusse renouvela ses instances, pendant que d'Alembert l'accompagnait à la cour de Brunswick-Wolfenbüttel, pour lui faire accepter la place de président de l'Académie de Berlin, vacante depuis 1759, par la mort de Maupertuis. Les mêmes motifs qui avaient empêché d'Alembert de se rendre aux désirs de l'impératrice de Russie ne lui permirent pas d'accepter les offres de Frédéric, malgré toutes les obligations qu'il avait à ce prince. Il lui représenta d'ailleurs qu'il y avait à l'Académie de Berlin des hommes du premier mérite, dignes à tous égards de cette place, et qu'il ne voulait ni ne devait les en priver; ce qui n'empêcha pas le roi de Prusse d'écrire de sa main à d'Alembert, deux jours avant son départ de Berlin, qu'il ne nommerait point à la place de président, jusque ce qu'il lui plût de venir la remplir. Voici cette lettre remarquable :

« Je suis fâché de voir approcher le moment de votre départ, et je n'oublierai point le plaisir que j'ai eu de voir un vrai philosophe : j'ai été plus heureux que Diogène, car j'ai trouvé l'homme qu'il a cherché si longtemps; mais il part, il s'en va. Cependant je conserverai la place de président de l'Académie, qui ne peut être remplie que par lui. Un certain pressentiment m'avertit que cela arrivera, mais qu'il faut attendre jusqu'à ce que son heure soit venue. Je suis tenté quelquefois de faire des vœux pour que la persécution des élus redouble en certains pays; je sais que ce vœu est en quelque sorte criminel, puisque c'est désirer le renouvellement de l'intolérance, de la tyrannie, et de ce qui tend à abrutir l'espèce humaine. Voilà où j'en suis.... Vous pouvez mettre fin, quand vous le voudrez, à ces souhaits coupables, qui blessent la délicatesse de nos sentiments. Je ne vous presse point, je ne vous importunerai pas, et j'attendrai en silence le moment où l'ingratitude vous obligera de prendre pour patrie un pays où vous êtes déjà naturalisé dans l'esprit de ceux qui pensent, et qui ont assez de connaissance pour apprécier votre mérite.

« FRÉDÉRIC. »

Depuis cette époque, d'Alembert entretenait une correspondance fort intéressante avec Frédéric II

(1) En témoignage de sa reconnaissance, d'Alembert dédia au comte d'Argenson la seconde édition de son *Traité de dynamique*, un an après sa retraite du ministère.

(2) Ce fut à l'occasion de ce refus qu'un jeune homme parodia ces vers connus :

Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?
Un instant les détruit; mais la sagesse reste :
Voilà le seul trésor, et vous l'avez trouvé.

et toutes les célébrités de son temps. Le commerce épistolaire qui s'établit entre lui et Voltaire fut soutenu, pendant trente années, par une constante amitié et par la plus étroite sympathie. Ces deux philosophes échangeaient, dans l'intimité de leur correspondance, le secret de leurs convictions, et rivalisaient de zèle pour atteindre le but commun de leurs infatigables travaux. Condorcet, devenu dépositaire de cette correspondance, crut devoir raturer quelques passages trop violents contre le trône et l'autel, mais que Beuchot a cru devoir rétablir dans son édition des Œuvres de Voltaire. C'est dans une de ses lettres à d'Alembert que Voltaire a dit ce fameux mot : « Écrasez l'infâme ! » appliqué à l'Église intolérante (le mot est au féminin) (1), qui a fait commettre tant de crimes au nom de la religion. (*Voyez* les lettres de Voltaire à d'Alembert le 23 juin 1760 et le 13 février 1764, ainsi que la lettre de d'Alembert le 4 mai 1762.)

Une amitié tendre attacha d'Alembert à Mlle de l'Espinasse. Il avait appris à la connaître chez Mme du Deffand, dont elle était la compagne, et qui réunissait chez elle les hommes les plus distingués. Mme du Deffand, après avoir veillé toute la nuit chez elle-même ou chez Mme de Luxembourg, donnait tout le jour au sommeil, et n'était visible que vers les six heures du soir. Mlle de l'Espinasse, retirée dans sa petite chambre, ne se levait guère qu'une heure avant sa dame; mais cette heure si précieuse était employée à recevoir chez elle ses amis personnels, d'Alembert, Chastellux, Turgot et Marmontel. Or ces messieurs étaient aussi la compagnie habituelle de Mme du Deffand; mais ils s'oubliaient quelquefois chez Mlle de l'Espinasse, et c'était des moments qui lui étaient dérobés : aussi ce rendez-vous particulier était-il pour elle un mystère, car on prévoyait bien qu'elle en serait jalouse. Elle le découvrit; ce ne fut, à l'entendre, rien moins qu'une trahison. Elle en fit les hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et déclarant qu'elle ne voulait plus nourrir ce serpent dans son sein. Leur séparation fut brusque; mais Mlle de l'Espinasse ne resta point abandonnée. Tous les amis de Mme du Deffand étaient devenus les siens. Il lui fut facile de leur persuader que la colère de cette femme était injuste. La duchesse de Luxembourg donna tort à sa vieille amie, et fit présent d'un meuble complet à Mlle de l'Espinasse, dans le logement qu'elle prit. Enfin, par le duc de Choiseul, on obtint pour elle du roi une gratification annuelle qui la mettait au-dessus du besoin, et les sociétés de Paris les plus distinguées se disputèrent le bonheur de la posséder. D'Alembert, à qui Mme du Deffand proposa impérieusement l'alternative de rompre avec Mlle de l'Espinasse ou avec elle, n'hésita point, et se livra tout entier à sa jeune amie. Ils demeuraient loin l'un de l'autre, et quoique dans le mauvais temps il fût pénible pour d'Alembert de retourner, le soir, de la rue Belle-Chasse à la rue Michel-le-Comte, où logeait sa nourrice, il ne pensait point à quitter celle-ci. Mais chez elle il tomba malade, et assez dangereusement pour inquiéter Bouvard, son médecin, qui lui ordonna, comme premier remède, un air libre et pur. Or son logement, chez sa vitrière, était une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau, très-étroit. Bouvard déclara que l'incommodité de ce logement pouvait lui être très-funeste. Watelet lui en offrit un dans son hôtel, voisin du boulevard du Temple : il y fut transporté, et Mlle de l'Espinasse, quoi qu'on en pût penser et dire, s'établit sa garde-malade. D'Alembert revint à la vie; et dès lors, consacrant ses jours à celle qui en avait pris soin, il désira loger auprès d'elle. Rien de plus innocent que leur intimité : aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais.

Marmontel, de qui nous tenons les détails qui précèdent, ajoute : « Mlle de l'Espinasse tenait chez elle, les soirs, une assemblée où, à l'exception de quelques amis de d'Alembert, le reste était formé de gens qui n'étaient pas liés ensemble. Elle les avait pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis, que, lorsqu'ils étaient réunis, ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par un maître habile. Nulle part la conversation n'était plus vive, plus brillante et plus réglée que chez elle; elle savait l'entretenir avec chaleur, la modérer et l'animer tour à tour. La continuelle activité de son âme se communiquait à nos esprits, mais avec mesure; son imagination en était le mobile, sa raison le régulateur. Elle remuait à son gré les têtes des Condillac, des Turgot; d'Alembert était auprès d'elle comme un simple et docile enfant.

« Cette liaison si pure, et du côté de d'Alembert toujours tendre et inaltérable, ne fut pas pour lui aussi douce, aussi heureuse qu'elle aurait dû l'être. L'âme ardente et l'imagination romantique de Mlle de l'Espinasse lui firent concevoir le projet de sortir de l'étroite médiocrité où elle craignait de vieillir. Avec tous les moyens qu'elle avait de séduire et de plaire, même sans être belle, il lui parut possible que, dans le nombre de ses amis, et même des plus distingués, quelqu'un fût assez épris d'elle pour vouloir l'épouser. Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trompée, ne se rebutait point; elle changeait d'objets, toujours plus exaltée, et si vive qu'on l'aurait prise pour l'enivrement de l'amour. Par exemple, elle fut un temps si éperdument éprise de ce qu'elle appelait l'héroïsme et le génie de Guibert, que, dans l'art militaire et le talent d'écrire, elle ne voyait rien de comparable à lui. Celui-là cependant lui échappa comme

(1) D'Alembert à Voltaire, 4 mai 1762 : « *Écrasez l'infâme !* me répétez-vous sans cesse. Ah ! mon Dieu, laissez-*la* se précipiter *elle-même; elle* y court plus vite que vous ne pensez. »

les autres. Alors ce fut à la conquête du marquis de Mora, jeune Espagnol d'une haute naissance, qu'elle crut pouvoir aspirer; et en effet, soit amour, soit enthousiasme, ce jeune homme avait pris pour elle un sentiment passionné. On le vit plus d'une fois en adoration devant elle; et l'impression qu'elle avait faite sur cette âme espagnole prenait un caractère si sérieux, que la famille du marquis se hâta de le rappeler. M[lle] de l'Espinasse, contrariée dans ses désirs, n'était plus la même avec d'Alembert; et non-seulement il en essuyait des froideurs, mais souvent des humeurs chagrines, pleines d'aigreur et d'amertume. Il dévorait ses peines, et n'en gémissait qu'avec Marmontel. Le malheureux! tels étaient pour elle son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora, c'était lui qui, dès le matin, allait querir ses lettres à la poste, et les lui apportait à son réveil. Enfin le jeune Espagnol étant tombé malade dans sa patrie, et sa famille n'attendant que sa convalescence pour le marier convenablement, M[lle] de l'Espinasse imagina de faire prononcer, par un médecin de Paris, que le climat de l'Espagne lui serait mortel; que si on voulait lui sauver la vie, il fallait qu'on le renvoyât respirer l'air de la France. Et cette consultation, dictée par M[lle] de l'Espinasse, ce fut d'Alembert qui l'obtint de Lorry, son ami intime, et l'un des plus célèbres médecins de Paris. L'autorité de Lorry, appuyée par le malade, eut en Espagne tout son effet. On laissa partir le jeune homme; mais il mourut en chemin, et le chagrin profond qu'en ressentit M[lle] de l'Espinasse, achevant de détruire cette frêle machine que son âme avait ruinée, la précipita dans le tombeau.

« D'Alembert fut inconsolable de cette perte. Ce fut alors qu'il vint comme s'ensevelir dans le logement qu'il avait au Louvre. Il se plaignait souvent à Marmontel de la funeste solitude où il croyait être tombé. Inutilement il lui rappelait ce qu'il avait tant dit lui-même du changement de son amie : « Oui, répondait-il, elle était changée; mais je ne l'étais pas : elle ne vivait plus pour moi, mais je vivais toujours pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je ne sais plus pourquoi je vis. Ah! que n'ai-je à souffrir encore ces moments d'amertume qu'elle savait si bien adoucir et faire oublier! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous passions ensemble. A présent, que me reste-t-il? Au lieu d'elle, en rentrant chez moi, je ne vais plus retrouver que son ombre. Ce logement du Louvre est lui-même un tombeau où je n'entre qu'avec effroi. »

Les savants et les écrivains les plus célèbres lui formèrent alors une société nombreuse, où se joignait une foule de jeunes littérateurs et gens du monde, que le désir de voir un homme illustre attirait auprès de lui. Sa conversation était instructive et quelquefois saillante. On lui attribue divers bons mots : telle est sa réponse à l'abbé de Voisenon, qui se plaignait qu'on lui prêtait beaucoup de sottises : « Tant pis, monsieur; on ne prête qu'aux riches. »

Le caractère de d'Alembert était franc, vif et gai; il se livrait à ses premiers mouvements, mais il n'en avait point qu'il eût intérêt à cacher. Sa constitution était naturellement faible; le régime le plus exact, l'abstinence absolue de toute liqueur fermentée, l'habitude de ne manger que seul d'un très-petit nombre de mets sains et apprêtés simplement, ne purent le préserver d'éprouver avant l'âge les infirmités et le dépérissement de la vieillesse : il ne lui restait depuis longtemps que deux plaisirs, le travail et la conversation; son état de faiblesse lui enlevait celui des deux qui lui était le plus cher. Cette privation altéra un peu son humeur; son penchant à l'inquiétude augmenta. Son âme paraissait comme ses organes, mais cette faiblesse n'était qu'apparente : on le croyait accablé par la douleur, et on ignorait qu'il en employait les intervalles à discuter quelques questions mathématiques qui avaient piqué sa curiosité, à perfectionner son *Histoire de l'Académie,* à augmenter sa traduction de Tacite, et à la corriger : on ne devinait pas que, dans le moment où il verrait son terme approcher, et qu'il n'avait plus qu'à quitter la vie, il reprendrait tout son courage. Dans ses derniers jours, au milieu d'une société nombreuse, écoutant la conversation, l'animant encore quelquefois par des plaisanteries ou par des contes, lui seul était tranquille, lui seul pouvait s'occuper d'un autre objet que de lui-même, et avait la force de se livrer à la gaieté et à des amusements frivoles.

En proie aux cruelles douleurs occasionnées par la présence d'un calcul dans la vessie, il ne compta plus ses jours que par de nouvelles angoisses. Enfin sonna l'heure qui devait terminer une si belle carrière : d'Alembert mourut à l'âge de soixante-six ans. Il institua pour exécuteurs testamentaires Condorcet et Watelet. On ignore comment il disposa de sa petite fortune, augmentée cependant par le legs de 2,000 livres de rente que lui laissa M[me] Geoffrin et par une somme de 200 livres sterling provenant du testament de David Hume. Il légua un des portraits qu'il avait reçus de Frédéric II à M[me] Destouches, veuve de son père, en reconnaissance des preuves constantes qu'elle lui avait données de son attachement et de sa considération.

Bienfaisant, même au delà de ses moyens, il ne s'inquiétait de son avenir que dans la crainte d'être forcé de retrancher de ce qu'il donnait. Il pourvut aux frais d'éducation des enfants de son premier maître de pension, aux besoins de la vieillesse de sa nourrice; et il trouvait encore le moyen d'aider, pendant le cours de leurs études, les jeunes élèves que des dispositions heureuses recommandaient à son zèle. Il faisait taire tout autre sentiment quand il s'agissait d'aider ses

amis (1). Jaloux de l'indépendance, il évita la société des gens en place : sa franchise, poussée quelquefois jusqu'à la brusquerie, lui en eût fait des ennemis.

Revenons maintenant à l'analyse des travaux de d'Alembert, telle que Condorcet, nous l'a donnée en partie.

Dans sa théorie sur les vents, d'Alembert ne considéra que l'effet qui peut être produit par l'action combinée de la lune et du soleil sur le fluide dont la terre est enveloppée; il examina quelle figure l'atmosphère doit prendre à chaque instant en vertu de cette action, la force et la direction des courants qui en résultent, et les changements que doit produire, sur leur direction et sur leur vitesse, la forme des grandes vallées qui sillonnent la surface du globe. Les changements de température, produits dans l'atmosphère par la présence du soleil, sont une autre cause générale, régulière, et susceptible d'être mesurée : d'Alembert se borne à en remarquer l'existence. Il aurait fallu, pour la calculer, adopter quelque hypothèse sur les lois de la dilatation de l'air, sur l'intensité de l'action de la chaleur du soleil aux différentes hauteurs, et pour des couches d'air plus ou moins denses : ses recherches n'eussent servi qu'à donner une preuve de plus de son génie pour l'analyse, mais sans conduire à aucun résultat réel; il n'eût travaillé que pour la gloire, et il voulait réserver ses forces pour des ouvrages utiles aux progrès des sciences. Il lui restait encore à donner un moyen d'appliquer son principe au mouvement d'un corps fini, d'une figure donnée; et en 1749 il résolut le problème de la *précession des équinoxes*. L'axe de la terre ne répond point toujours au même lieu du ciel, mais il se dirige successivement vers tous les points d'un cercle parallèle au plan de l'orbite terrestre; et, par une suite de ce mouvement, les équinoxes et les solstices répondent, dans la même période, à toutes les parties du zodiaque. Ce phénomène, connu sous le nom de *précession des équinoxes*, a été observé par les anciens; Hipparque en avait supposé la période de vingt-cinq mille deux cents ans, et les modernes, par des observations plus exactes, l'ont fixée à environ sept cent vingt de plus. Ce mouvement en longitude n'est pas le seul qu'éprouve l'axe de la terre; il en a un autre en latitude, bien plus petit, qui n'est qu'une espèce de balancement, et dont la période est de dix-huit ans seulement : cette nutation n'a été découverte que plus récemment par Bradley, et jusqu'à lui on la confondait avec les mouvements irréguliers, propres aux étoiles fixes. Newton attribuait avec raison la précession des équinoxes à l'effet de l'attraction de la lune et du soleil sur la terre; il savait que notre planète est un sphéroïde aplati vers les pôles, et que ces deux astres étant mus dans des plans où ils n'agissent pas d'une manière semblable sur les parties semblablement disposées autour de l'axe de la terre, doivent altérer son mouvement de rotation : mais ce n'était pas assez. Newton avait appris le premier aux philosophes à n'admettre pour vraies que des explications calculées, qui rendent raison du phénomène en lui-même, de sa quantité et de ses lois; aussi essaya-t-il de déterminer l'effet de l'attraction de la lune et du soleil sur le mouvement de l'axe de la terre; mais les méthodes d'analyse, et les principes mêmes de mécanique nécessaires pour une solution directe, manquaient à son génie; et il fut obligé d'admettre des hypothèses qui ne le conduisirent à un résultat conforme à l'observation que par la compensation des erreurs produites par chacune d'elles. Vingt-trois ans après sa mort, cette limite qu'il semblait avoir posée n'avait pas été franchie; d'Alembert en eut la gloire : il expliqua également le phénomène de la nutation, nouvellement découvert, et répara l'honneur de la France, ou plutôt du continent,

(1) Au moment où les portes de l'Académie allaient s'ouvrir pour Marmontel, Duclos et d'Alembert étaient tellement brouillés pour quelque altercation qu'ils avaient eue, en pleine Académie, au sujet du roi de Prusse et du cardinal de Bernis, qu'ils ne se parlaient plus : Marmontel avait besoin de leur accord et de leur bonne intelligence. Duclos, le plus brusque des deux, mais le moins vif, était aussi le moins piqué : l'inimitié d'un homme tel que d'Alembert lui était pénible; il ne demandait qu'à se réconcilier avec lui; mais il voulait obtenir que par Marmontel d'Alembert fit les avances.

Je suis indigne, lui dit-il, *de l'oppression et de la persécution sourde et lâche sous laquelle vous gémissez; il est temps que cela finisse : il faut que vous ayez la place de Bougainville, qui est mourant. Dites à d'Alembert que je ne demande pas mieux que de vous l'assurer : qu'il m'en parle à l'Academie, nous arrangerons notre affaire pour la prochaine élection.*

D'Alembert bondit de colère quand Marmontel lui proposa de parler à Duclos. « *Qu'il aille au diable*, lui dit-il, *avec son abbé de Bernis! je ne veux pas plus avoir affaire à l'un qu'à l'autre.* — En ce cas-là, je renonce à l'Académie; mon seul regret est d'y avoir pensé. — *Pourquoi donc?* reprit-il avec chaleur; *est-ce que pour en être vous avez besoin de Duclos?* — Et de qui n'aurais-je pas besoin lorsque mes amis m'abandonnent, et que nos ennemis sont plus ardents à me nuire et plus agissants que jamais. Ah! ceux-là parleraient au diable pour m'ôter une seule voix; et ce que j'ai dit autrefois en vers, je l'éprouve moi-même :

L'amitié se rebute, et le malheur la glace;
La haine est implacable, et jamais ne se lasse.

— *Vous serez de l'Académie malgré vos ennemis*, reprit-il. — Non, monsieur, non, je n'en serai point, et je ne veux point en être; je serai ballotté, supplanté, insulté par un parti déjà trop nombreux et trop fort : j'aime mieux vivre obscur; et je n'aurai besoin de personne. — *Mais*, Marmontel, *vous vous fâchez; je ne sais pas pourquoi...* — Ah! je le sais bien, moi! L'ami de mon cœur, l'homme sur qui je comptais le plus au monde n'a que deux mots à dire pour me tirer de l'oppression... — *He bien! morbleu, je les dirai. Mais rien ne m'a tant coûté en ma vie.* — Duclos a donc des torts bien graves envers vous? — *Comment, vous ne savez donc pas avec quelle insolence, en pleine Académie, il a parlé du roi de Prusse?* — Du roi de Prusse! Et que fait à ce roi une insolence de Duclos? Ah! d'Alembert, ayez besoin de mon ennemi le plus cruel, et que pour vous servir il ne s'agisse que de lui pardonner; je vais l'embrasser tout à l'heure. — *Allons*, dit-il, *ce soir je me réconcilie avec Duclos; mais qu'il vous serve bien, car ce n'est qu'à ce prix et pour l'amour de vous.* — Il me servira bien. » En effet, Duclos, ravi de voir d'Alembert revenir à lui, agit en faveur du candidat aussi vivement que lui-même.

qui jusqu'alors n'avait eu rien à opposer aux découvertes de Newton.

Un seul géomètre, Euler, eût pu disputer cette gloire à d'Alembert; mais, en donnant une solution nouvelle du problème, il avoua qu'il avait lu l'ouvrage de d'Alembert, et fit cet aveu avec cette noble franchise d'un grand homme qui sent qu'il peut, sans rien perdre de sa renommée, convenir du triomphe de son rival.

En 1752, d'Alembert publia un *Traité sur la résistance des fluides*, auquel il donna le titre modeste d'*Essai*, et qui est un de ses ouvrages où l'on trouve le plus de choses originales et neuves : la simple supposition que chaque élément de la masse fluide, en changeant de forme à chaque instant, conserve le même volume, lui suffit pour appliquer son principe aux questions les plus difficiles, et il est conduit à des équations de la nature de celles dont sa nouvelle analyse peut donner la solution. Les réflexions sur les causes générales des vents contenaient le germe de ces découvertes; mais ici elles sont développées, et la théorie du mouvement des fluides est enfin véritablement assujettie au calcul. Ce mémoire ne remporta point le prix proposé par l'Académie de Berlin, qui différa de le décerner; circonstance que l'on attribue à des démêlés entre Euler et d'Alembert. Toutefois d'Alembert, quoiqu'il connût la cause réelle de cet insuccès, détermina l'Académie à ne pas remettre un prix qu'Euler devait remporter. A la même époque, d'Alembert avait donné, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, des recherches sur le calcul intégral, où la méthode de Jean Bernoulli, pour les fonctions rationnelles, était perfectionnée.

C'est ainsi que d'Alembert s'était montré à trente-deux ans le digne successeur de Newton, en résolvant le problème de la précession des équinoxes, dont la solution confirme, par une preuve victorieuse, la théorie de la gravitation universelle, en se consacrant comme lui à l'étude des lois mathématiques de la nature, en créant comme lui une science nouvelle, en inventant aussi un nouveau calcul, mais dont personne n'a contesté la découverte à d'Alembert, ou n'a voulu en partager le mérite.

Une traduction de l'Encyclopédie anglaise de Chambers, qui avait été proposée à Diderot, devint entre ses mains l'entreprise la plus grande et la plus utile que l'esprit humains ait jamais formée. Il se proposa de réunir dans un dictionnaire tout ce qui avait été découvert dans les sciences, ce qu'on avait pu connaître des productions du globe, les détails des arts que les hommes ont inventés, les principes de la morale, ceux de la politique et de la législation, les lois qui gouvernent les sociétés, la métaphysique des langues et les règles de la grammaire, l'analyse de nos facultés, et jusqu'à l'histoire de nos opinions. D'Alembert fut associé à ce projet; et ce fut alors qu'il donna le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, monument élevé à la littérature et à la philosophie (discours prononcé le 19 décembre 1754, jour de sa réception à l'Académie française).

L'auteur y trace d'abord le développement de l'esprit humain, non tel que l'histoire des sciences et celle des sociétés nous le représentent, mais tel qu'il s'offrirait à un homme qui aurait embrassé tous les systèmes de nos connaissances, et qui, réfléchissant sur l'origine et la liaison de ses idées, s'en formerait un tableau dans l'ordre le plus naturel : il verrait la morale et la métaphysique naître de ses observations sur lui-même; la science du gouvernement et celle des lois, de ses observations sur la société. Excité par ses besoins, il voudrait acquérir la connaissance des productions de la nature, et celle des moyens de les multiplier et de les employer. Le désir de soulager ses maux lui ferait inventer toutes les sciences sur lesquelles la médecine s'appuie, et dont le but est de perfectionner ou de rendre plus sûr l'art de guérir; l'envie naturelle de connaître les propriétés les plus générales du corps le conduirait aux vérités de la chimie et de la physique. Bientôt, dépouillant successivement ces corps de toutes leurs qualités, pour ne conserver que le nombre et l'étendue, il formerait toutes les sciences mathématiques; il déterminerait ensuite pour chaque science l'objet qu'elle doit se proposer, la méthode qu'elle doit suivre, le degré de certitude auquel elle peut atteindre. Forcé de les séparer pour en pouvoir saisir et embrasser chaque partie, il observerait encore les biens imperceptibles qui les unissent, les secours qu'elles peuvent se prêter, et leur influence réciproque. La suite de ce discours contient un tableau précis de la marche des sciences depuis leur renouvellement, de leurs richesses à l'époque où d'Alembert en traçait l'histoire, et des progrès qu'elles doivent espérer encore. Les grands hommes des siècles passés y sont jugés par un de leurs égaux; les sciences, par un homme qui les avait enrichies de grandes découvertes, et qui réunissait une vaste étendue de connaissances. Cette manière d'envisager les sciences, qui n'appartient qu'à un homme de génie; un style clair, noble, énergique, ayant toute la sévérité qu'exige le sujet et tout le piquant qu'il permet, ont mis le Discours préliminaire de l'Encyclopédie au nombre de ces ouvrages précieux que deux ou trois hommes tout au plus, dans chaque siècle, sont en état d'exécuter.

Dès le moment où d'Alembert fut connu pour mériter une place distinguée parmi les philosophes et les écrivains, il eut et il mérita toujours depuis d'avoir les ennemis que les succès dans les lettres et dans la philosophie ne manquent jamais d'attirer, c'est-à-dire la foule de ceux pour qui la littérature est un métier, et la classe plus nombreuse encore de ces hommes aux yeux de qui

la vérité ne paraît qu'une innovation dangereuse.

Il publia, peu de temps après, des *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, qui augmentèrent le nombre de ses détracteurs. Les Mémoires de Christine montrèrent qu'il connaissait les droits des hommes, et qu'il avait le courage de les réclamer.

L'*Essai sur la société des gens de lettres avec les grands* déplut à ceux des littérateurs qui trouvaient dans cette société une utilité réelle ou l'aliment d'une vaine gloire, et qui furent blessés de voir exposer aux yeux du public la honte des fers qu'ils n'osaient rompre ou qu'ils ambitionnaient de porter. On ne peut mieux juger cet essai qu'en rapportant la réponse d'une femme de la cour à des hommes qui reprochaient à d'Alembert d'avoir exagéré le despotisme des grands et l'asservissement qu'ils exigent : *S'il m'avait consultée, je lui en aurais appris bien davantage.*

« Peut-être, ajoute Condorcet, devons-nous en partie à cet ouvrage le changement qui s'est fait dans la conduite des gens de lettres, et qui remonte vers la même époque : ils ont senti enfin que toute dépendance personnelle d'un Mécène leur ôtait le plus beau de leurs avantages, la liberté de faire connaître aux autres la vérité lorsqu'ils l'ont trouvée, et d'exposer dans leurs ouvrages, non les prestiges de l'art d'écrire, mais le tableau de leur âme et de leurs pensées ; ils ont renoncé à ces épîtres dédicatoires qui avilissaient l'auteur, même lorsque l'ouvrage pouvait inspirer l'estime ou le respect; ils ne se permettent plus ces flatteries, toujours d'autant plus exagérées, qu'ils méprisaient davantage au fond du cœur l'homme puissant dont ils mendiaient la protection; et, par une révolution heureuse, la bassesse est devenue un ridicule que très-peu d'hommes de lettres ont eu le courage de braver. »

D'Alembert joignit à ses ouvrages philosophiques la *traduction de quelques morceaux choisis de Tacite*. C'était s'exposer aux coups d'une classe d'hommes qui n'auraient pu l'atteindre, s'il fût resté dans la région où il s'était placé à côté de Newton ; mais il sortit victorieux de ce combat, du moins au jugement des philosophes et des gens du monde; et on convient qu'il n'y avait personne qui, par son genre d'esprit et la précision de son style, fût plus en état d'entendre Tacite, et plus digne de le traduire.

Les occupations littéraires de d'Alembert ne lui avaient pas fait négliger les mathématiques une foule d'*articles* insérés dans l'Encyclopédie montrent, dans une exposition en apparence élémentaire, et le génie d'un géomètre et le coup d'œil d'un philosophe.

C'est dans le même espace de temps qu'il composa ses *Recherches sur différents points importants du système du monde* (1754 et 1756); il y perfectionna sa solution du problème des perturbations des planètes, déjà connue depuis plusieurs années de l'Académie et des savants. Deux géomètres en partageaient la gloire avec lui; tous trois, à peu près dans le même temps, donnaient une solution de ce problème; le fond de leur méthode était le même : tous trois avaient trouvé, par un premier calcul, que le mouvement de l'apogée de la lune n'était que la moitié de ce qu'il est réellement; tous trois, en calculant un terme de plus, avaient reconnu la conformité des résultats du calcul et de l'observation.

Cette concurrence, qui subsista également dans l'application de la même méthode aux mouvements des comètes, produisit une longue discussion entre d'Alembert et Clairaut; car Euler resta simple spectateur. Lorsqu'on examine les disputes de ce genre longtemps après le moment où elles se sont élevées, lorsque le temps a calmé les premiers mouvements de l'amour-propre, lorsque l'amitié même, dont le zèle est quelquefois plus durable, peut considérer de sang-froid les objets de la discussion, souvent on s'étonne de l'importance qu'on y avait attachée. On pourrait demander ici pourquoi d'Alembert n'imita point la tranquillité d'Euler; et comment, lorsque le mérite d'avoir résolu le problème ne lui était point contesté, lorsqu'il ne partageait avec personne, ni la gloire d'avoir découvert un principe fondamental de la mécanique, et de l'avoir appliqué, soit à la théorie des fluides, soit au mouvement des corps finis, ni celle d'avoir inventé un nouveau calcul, il pouvait mettre tant de prix à la part plus ou moins grande qu'il devait obtenir dans l'honneur de la solution d'un problème moins difficile? Mais il est un effet presque impossible à notre faiblesse, celui de supporter tranquillement l'injustice; peut-être le sentiment de nos forces, qui fait souffrir tant de maux avec constance, est-il plus propre à fortifier qu'à détruire ce mouvement de la nature indignée, qu'il ne faut pas confondre avec la vanité ou la jalousie.

Dans ses Recherches sur quelques points importants sur le système du monde, d'Alembert examina la question de la figure de la terre; Newton doit être regardé comme celui qui l'a traitée le premier, car Huyghens avait démêlé seulement l'influence que le changement de la force centrifuge aux différentes latitudes devait avoir sur la force de gravité, mais sans avoir bien connu la vraie direction et la véritable loi de la pesanteur. Newton résolut le problème, en regardant la terre comme un solide homogène de révolution. Clairaut en donna la solution dans l'hypothèse d'une densité variable, mais la même dans chaque couche concentrique, et en supposant par conséquent que la force de la pesanteur est toujours perpendiculaire à la surface. Ces suppositions, quelque naturelles qu'elles paraissent, sont un peu arbitraires, et d'Alembert traita le problème d'une manière plus générale et plus rigoureuse, en supposant seulement

la figure peu différente d'une sphère, et la densité assujettie à une loi quelconque. On sait que, dans ces questions, on suppose à la terre une figure telle que, si elle était fluide, ses parties resteraient en équilibre, et qu'elle conserverait la même figure, sans aucun autre changement que les oscillations produites dans la masse fluide par l'action des corps célestes. Cette supposition fit découvrir à d'Alembert qu'il existait pour les fluides deux états d'équilibre : l'un fixe, auquel la masse reviendrait après avoir subi un petit dérangement, et l'autre non fixe, qu'un léger mouvement suffit pour réduire sans retour; observation qui, s'étendant à toutes les espèces de corps, est très-importante dans l'application des principes de la mécanique aux phénomènes de la nature.

En 1759, d'Alembert publia ses *Éléments de philosophie*. Il y développe les premiers principes et la véritable méthode des différentes sciences; il montre les écueils qu'on doit éviter dans chacune, quand on ne veut pas risquer de s'égarer. Il est peu de livres qui, dans un si petit espace, renferment plus de vérités; et l'auteur, par la clarté avec laquelle il les analyse, par la propriété des expressions et la précision de son style, a su rendre ces vérités usuelles, et accessibles aux lecteurs les moins familiarisés avec les idées abstraites. En retranchant un petit nombre de pages, où il est aisé de reconnaître les sacrifices que des convenances du moment ont exigés, cet ouvrage mérite d'entrer dans l'éducation de tous les hommes qui cherchent à s'instruire, parce qu'il est également propre à donner des idées justes sur tous les objets de nos connaissances à ceux qui ne veulent en approfondir aucun, et à préserver les savants des préjugés que l'étude à laquelle ils se livrent pourrait leur donner. On sait que chaque science a les siens, dont l'étendue des connaissances ou le génie ne saurait nous garantir, qui nuisent au progrès de la science même, et dont la philosophie est le seul préservatif. On trouve dans ces *Éléments* la solution d'une question importante déjà discutée dans la préface du *Traité de dynamique*. Les philosophes discutaient encore pour savoir si les lois du mouvement sont d'une vérité nécessaire ou contingente, c'est-à-dire si elles sont les unes des vérités de définition, les autres des conséquences absolues de l'étendue et de l'impénétrabilité du corps, ou bien si ces lois sont l'effet d'une volonté libre, qui les a établies pour conserver l'ordre dans l'univers. D'Alembert résolut la question, et montra que ces lois sont nécessaires; la découverte de son principe lui donna les preuves de cette vérité, et on peut regarder cette partie de son ouvrage comme une découverte en métaphysique, celle de toutes les sciences où jusqu'ici il a été le plus rare d'en faire de vraiment dignes de ce nom.

D'Alembert établit pour principe de morale de ne pas regarder comme légitime l'usage de son superflu, lorsque d'autres hommes sont privés du nécessaire; et de ne disposer pour soi-même que de la portion de sa fortune qui est formée, non aux dépens du nécessaire des autres, mais par la réunion d'une partie de leur superflu. Il fait sentir dans ce même ouvrage l'utilité d'éléments de morale mis à la portée de tous les hommes, où les règles du devoir seraient établies par la raison, et les motifs de le remplir fondés sur la nature et sur la vérité. Plus d'une fois il fut tenté d'entreprendre ces éléments; une seule raison l'en empêcha : il en avait formé le plan, et ce plan l'avait conduit à une question importante pour laquelle il n'avait pas trouvé de solution. L'ouvrage aurait été incomplet, et aurait perdu une grande partie de son utilité, si cette question n'y avait pas été résolue; il pensait d'ailleurs que, tant qu'elle restait indécise, il n'était ni juste ni prudent de rendre publiques les difficultés qu'elle présentait, et cette réserve prouve sa modestie.

Le roi de Prusse lut ces *Éléments de philosophie*, et montra combien il les estimait, en proposant à l'auteur des difficultés sur lesquelles il lui demanda des éclaircissements : ils ont été imprimés depuis.

« Qu'il me soit permis, ajoute Condorcet, de tracer, d'après les conversations comme d'après les ouvrages de d'Alembert, un tableau faible, mais fidèle, des principes de sa philosophie.

« Longtemps occupé des sciences mathématiques, d'Alembert avait contracté l'habitude de n'être frappé que des vérités susceptibles de preuves rigoureuses; il voyait la certitude s'éloigner à mesure que l'on ajoute des idées accessoires aux idées simples, sur lesquelles s'exerce la géométrie pure et la mécanique rationnelle; et son goût pour les sciences semblait suivre absolument la même proportion. Il voulait que les sciences physiques se bornassent à des faits et à des explications calculées; que, pour juger de la réalité d'un phénomène, on vérifiât le fait en lui-même, au lieu de le rejeter d'après une impossibilité apparente; qu'on ne dît pas d'une chose qui blesse les idées communes, Elle est absurde, mais, Elle n'est pas prouvée. On l'accusait de faire peu de cas des sciences physiques, et cette accusation était injuste : il ne méprisait que ces systèmes dont les preuves se réduisent à montrer que l'impossibilité absolue n'en est pas encore rigoureusement démontrée; ces aperçus incertains, qu'on annonce pour de grandes vues; ces explications appuyées sur des raisonnements vagues, qui pouvaient tout au plus conduire à de légères probabilités; enfin cet abus du langage scientifique, qui change quelquefois en une science de mots ce qui ne devrait être qu'une science de faits et de calculs. On pourrait croire seulement qu'il a poussé trop loin sa rigueur; car si ces hypothèses, ces vues, ces explications ne forment point une véritable science,

elles servent à multiplier les expériences, les observations, à les montrer sous leurs différentes faces; elles nous guident dans nos recherches, elles préparent les découvertes, et semblent être l'aurore du jour dont peuvent espérer de jouir les siècles qui nous suivront. D'Alembert réduisant à un petit nombre de vérités générales, de premiers principes, le peu que nous pouvons savoir certainement sur la métaphysique, sur la morale, sur les sciences politiques, peut-être donnait-il à l'esprit humain des limites trop étroites; peut-être, accoutumé à des vérités démontrées et formées d'idées simples et déterminées avec précision, il n'était pas assez frappé des vérités d'un autre ordre, qui ont pour objet des idées plus compliquées, et dans la discussion desquelles il faut même se faire des définitions et, pour ainsi dire, des idées nouvelles, parce que les mots employés dans les sciences, tirés de la langue vulgaire et employés dans le langage commun, n'ont qu'un sens vague et déterminé. Peut-être paraissait-il n'avoir pas assez senti que, dans des sciences dont le but est d'enseigner comment on doit agir, l'homme peut, comme dans la conduite de la vie, se contenter de probabilités plus ou moins fortes; et qu'alors la véritable méthode consiste moins à considérer des vérités rigoureusement prouvées, qu'à choisir entre des proportions probables, et surtout à savoir évaluer leur degré de probabilité.

« D'Alembert croyait, comme Fontenelle, que l'homme sage n'est pas obligé de sacrifier son repos à l'espérance incertaine d'être utile; qu'il doit la vérité aux hommes, mais avec les ménagements nécessaires pour ne point avertir ceux qu'elle blesse de se soulever et de se réunir contre elle; que souvent, au lieu d'attaquer de front des préjugés dangereux, il vaut mieux élever à côté d'eux des vérités dont la fausseté de ces opinions est une conséquence facile à déduire; qu'au lieu de porter à l'erreur des coups directs, il suffit d'accoutumer peu à peu les hommes à raisonner, afin qu'après en avoir pris l'heureuse habitude, ils puissent avoir eux-mêmes le plaisir et la gloire de rompre les chaînes dont leur raison était opprimée, et de briser les idoles devant lesquelles ils étaient lassés de fléchir. Il regardait l'amour de l'occupation, le goût du repos, celui de la vie privée, comme les barrières les plus sûres qu'on pût opposer aux vices; il craignait que ceux qui aspirent à des vertus plus éclatantes ne se trompassent eux-mêmes, ou ne cherchassent à tromper les autres; et que l'amour trop inquiet du bien public ne fût souvent une ambition déguisée. Il était indulgent par philosophie comme par caractère, persuadé qu'il faut peu exiger des hommes, pour être plus sûr d'en obtenir ce qu'on exige; leur prescrire seulement ce qu'on leur a montré, par son exemple; n'être pas au-dessus des forces humaines, et ne pas mettre l'estime publique, la satisfaction intérieure à trop haut prix, de peur que la plupart des hommes n'aiment mieux y renoncer que d'y prétendre.

« D'Alembert avait appliqué l'esprit de raisonnement et de discussion à la littérature et aux principes du goût : avec une philosophie plus profonde que Fontenelle et la Motte, il avait marché sur leurs traces, en évitant les erreurs où l'amour du paradoxe et l'esprit de parti avaient pu les entraîner : il ne croyait pas qu'il y eût en littérature des lois générales, fondées sur la raison. Écrire simplement, et surtout avec clarté; n'employer que des mots dont le sens soit précis, ou du moins déterminé par l'usage qu'on en a fait; éviter ce qui offense l'oreille, ce qui choque les convenances. Le simple bon sens a dicté ces règles, et il n'en voulait point d'autres : « L'art d'écrire, disait-il, n'est que l'art « de penser; et celui de l'éloquence n'est que le « don de réunir une logique exacte et une âme « passionnée. » Quant à la poésie, dont le but principal est de plaire, d'Alembert ajoutait seulement à ses règles la nécessité de se soumettre aux lois de convention établies : il faut craindre de blesser les hommes dont on veut capter les suffrages, et l'on doit respecter alors les jugements de leurs préjugés presque autant que ceux de leur raison. Ces opinions furent combattues par beaucoup de littérateurs, qui apparemment croyaient qu'ils auraient trop à perdre, si l'on voulait borner leur mérite à celui de leurs idées. Les poëtes surtout furent indignés d'être jugés par un géomètre. La sécheresse des mathématiques leur semblait devoir éteindre l'imagination; et ils ignoraient sans doute qu'Archimède et Euler en ont mis autant dans leurs ouvrages, qu'Homère ou l'Arioste en ont montré dans leurs poésies.

« Cependant d'Alembert avait aussi fait des vers, mais en petit nombre : il réussissait surtout dans ceux qui, placés au bas d'un portrait, doivent renfermer en peu de mots une pensée vraie, fine, profonde, exprimée d'une manière forte ou piquante, et rendre, par un petit nombre de traits, le caractère, les talents, les vertus d'un homme célèbre.

« Il n'avait pas prononcé, à beaucoup près, toutes ses opinions littéraires et philosophiques : ce qu'il en avait laissé pénétrer lui avait suscité assez de haines; aussi proposait-il que chaque homme de lettres, pour concilier les intérêts de la vérité ou ceux de son repos, déposât dans une espèce de testament littéraire ses opinions bien entières, bien dégagées de toutes restrictions. Il ne faut pas croire qu'il entendît par là certaines doctrines hardies, déjà si clairement énoncées dans un grand nombre de livres : mais il existe en littérature, en philosophie, en morale, beaucoup d'opinions très-vraies, qu'on n'ose avouer, non qu'elles exposent à quelque danger réel celui qui les soutiendrait, mais parce qu'elles blessent l'opinion commune de la société, dont

il faut ménager les erreurs générales, si l'on ne veut pas renoncer aux agréments qu'elle procure. Cette condescendance presque nécessaire perpétue une foule de petits préjugés, la plupart peu importants s'ils étaient seuls, mais qui, réunis ensemble, forment un grand obstacle aux progrès de la vérité, et entretiennent l'habitude de penser et de juger d'après autrui. Nous devons regretter que d'Alembert n'ait pas exécuté ce projet; peu d'hommes auraient pu faire un ouvrage meilleur et plus étendu ; il en est peu qui aient conservé moins de préjugés. »

Sage sans être timide, alliant la prudence et l'amour de la vérité, d'Alembert semblait pouvoir espérer que son repos ne serait pas troublé. L'Encyclopédie en fut l'écueil : un seul article de ce dictionnaire (l'article *Genève*) lui suscita deux disputes très-vives. Cette ville, que Calvin et Bèze avaient rendue célèbre dans le seizième siècle, était devenue une seconde fois, par le séjour de Voltaire, l'objet de l'attention de l'Europe. D'Alembert avait fait l'éloge de la constitution que Genève avait alors, de la douceur de ses lois, de l'équité de ses magistrats, de l'esprit philosophique qui s'était répandu même parmi le peuple; mais il montrait quelque doute sur l'orthodoxie de ses pasteurs, et regrettait que la proscription prononcée par Calvin contre les spectacles fût encore respectée.

Il était en effet singulier que les pasteurs genevois, ou leurs protecteurs, prétendissent au droit d'empêcher des citoyens libres de se livrer à un amusement qui n'a rien de contraire aux droits des autres hommes. Cette liberté était le seul objet de la réclamation de d'Alembert : il ne proposait point de sacrifier une partie du trésor public pour dissiper l'ennui qui poursuit les gens oisifs, et de faire payer par une nation libre les plaisirs de ses chefs; mais il croyait que puisque les hommes ont besoin d'amusement, un plaisir dont le goût, même excessif, n'expose point au risque de perdre ou sa fortune, ou son temps, ou sa santé; un plaisir qui exerce l'esprit, donne le goût de la littérature, et peut, s'il est bien dirigé, inspirer des vertus ou détruire des préjugés, devait mériter quelque indulgence, ou même quelque encouragement. Rousseau combattit l'opinion de d'Alembert avec beaucoup d'éloquence et de chaleur; cet écrit contre les théâtres, composé par un auteur qui avait fait une comédie et un opéra, eut en France un succès prodigieux, surtout parmi les gens du monde qui fréquentent le plus les spectacles : il semblait que, pour y aller avec plus de plaisir, ils avaient attendu à être bien sûrs de n'en pouvoir retirer aucune utilité réelle. D'Alembert répondit à la lettre de Rousseau; mais sa réponse eut moins de succès, et la dispute fut bientôt oubliée.

Pendant que les éditeurs de l'Encyclopédie s'occupaient à rendre ce livre plus digne de son succès; que les défauts qu'on avait reprochés aux premiers volumes s'effaçaient de plus en plus; que les hommes les plus éclairés s'empressaient d'y contribuer; ce même ouvrage essuyait une sorte de persécution. Les deux partis qui avaient longtemps partagé l'Église de France étaient alors dans le moment où la chute de l'un d'eux, devenue inévitable, allait entraîner l'autre avec lui : l'Encyclopédie gardait entre eux une neutralité absolue, et tous deux se réunirent contre elle; des libelles, enfantés par des écrivains incapables de l'entendre ou d'en profiter, persuadèrent à des hommes puissants que ce livre pouvait être dangereux pour la nation, ou du moins pour eux-mêmes. L'accusation d'impiété avait cessé d'être effrayante, à force d'avoir été prodiguée; on fit du mot d'*encyclopédiste* et de *philosophe* le nom d'une secte à laquelle on imputa le projet de détruire la morale et d'ébranler les fondements de la paix publique: tous ceux qu'on marquait de ces noms devaient être nécessairement de mauvais citoyens, parce qu'alors la France était ennemie d'un roi philosophe qui, juste appréciateur du mérite, avait donné des témoignages publics d'estime à quelques-uns des auteurs de l'Encyclopédie. Ce fut à cette occasion que Frédéric offrit à d'Alembert un asile à sa cour.

En 1765, d'Alembert donna son ouvrage *sur la destruction des Jésuites :* l'abolition de cet ordre lui parut un événement assez important dans l'histoire des opinions humaines pour mériter qu'il en traçât les détails, et cette histoire fût impartiale; aussi ne manqua-t-elle pas d'augmenter la haine que les deux partis avaient contre lui: cette haine se signala par des libelles dont les auteurs ne prouvaient qu'une seule chose, c'est que d'Alembert avait eu raison dans ce qu'il avait dit de leur parti; ils répondaient à l'accusation d'être fanatiques, en laissant échapper naïvement les traits du fanatisme le plus emporté; et d'Alembert ne crut pas devoir répondre à des adversaires qui savaient si bien défendre sa cause. « De tous les écrits, les épigrammes, les arrêts entassés pour écraser ce colosse, écrivit l'abbé Galiani à d'Alembert, il n'est resté et il ne restera que le discours de la Chalotais et le vôtre. » Ce succès coûta cher à d'Alembert : il lui valut la colère du ministre, qui pendant six mois s'obstina à lui refuser la mise en possession de la pension laissée vacante par la mort de Clairaut, et que lui contestait la sordide avarice de Vaucanson, riche de 40,000 livres de rente. Le ministre ne céda qu'aux remontrances de l'Académie, et au cri d'indignation de tous les savants de l'Europe.

Depuis ses recherches sur le système du monde, d'Alembert n'entreprit plus de grands ouvrages mathématiques; mais il publia dans les recueils des académies dont il était membre, et dans neuf volumes d'*Opuscules*, un nombre très-grand de mémoires: on y trouve l'application de ses principes et de ses méthodes au problème de la libration de la lune, à ceux de la précession des équinoxes et de la nutation de l'axe de la

terre dans l'hypothèse de la dissimilitude des méridiens, aux lois générales du mouvement de rotation, à celles des oscillations des corps plongés dans les fluides. Il y perfectionne sa théorie des fluides, et sa solution du problème des trois corps; il y étend ses méthodes de calcul. Les mathématiques offrent souvent des questions où les résultats des calculs présentent des difficultés que le calcul ne peut résoudre seul; il faut qu'il emploie le secours quelquefois dangereux de la métaphysique; ce n'est pas seulement du génie de la géométrie que dépend la solution des difficultés, mais de la finesse, de la justesse naturelle de l'esprit. D'Alembert a discuté, dans ses opuscules, quelques-unes de ces opinions. Telle fut celle de la nature des logarithmes des quantités négatives; Leibnitz et Jean Bernoulli l'avaient agitée, Euler et d'Alembert la renouvelèrent: le premier soutint l'avis de Leibnitz, le second celui de Bernoulli; ils se servirent de toutes les raisons que les nouvelles vérités découvertes dans l'analyse pouvaient leur offrir; avec un génie égal à celui des deux premiers combattants, ils employèrent des armes plus fortes : cependant la victoire resta encore indécise, et l'on peut juger de la difficulté d'une question dont de tels hommes n'ont pas dissipé tous les nuages. D'Alembert eut une autre discussion du même genre avec Lagrange et Euler, sur la discontinuité des fonctions arbitraires qui entrent dans les intégrales des équations aux différences partielles : question plus importante, et sur laquelle leurs ouvrages ont répandu plus de lumière. Les premiers principes du mouvement, comme la loi du levier, celle de la décomposition des forces, paraissent d'une vérité si naturelle, si palpable, qu'il faut déjà de la sagacité pour sentir qu'ils ont besoin d'être prouvés, et que la démonstration rigoureuse en est difficile; d'Alembert l'a cherchée avec succès dans la théorie générale des fonctions analytiques. C'est sans doute un spectacle bien intéressant pour les philosophes, de voir, dans les objets soumis au calcul, des questions très-compliquées résolues avec facilité et d'un trait de plume; tandis que les vérités en apparence les plus simples exigent un appareil singulier de preuves établies sur des théories savantes dont on n'avait pas encore la première idée, longtemps après que ces vérités, déjà découvertes et admises par tous les savants, étaient devenues d'un usage universel et commun.

C'est dans les opuscules mathématiques de d'Alembert que l'on trouve et ses travaux sur la théorie des lunettes achromatiques, et ses recherches sur plusieurs points d'optique; il y discute l'hypothèse où l'on ne suppose dans la lumière solaire que sept rayons différemment réfrangibles, quoique le spectre allongé par le prisme reste continu; il y remarque que nous rapportons les objets, non à leur vraie direction, mais à celle du rayon qui, perpendiculaire au fond de l'œil, exerce sur cet organe une force plus grande.

Le calcul des probabilités occupe une partie imposante de ces opuscules; et si ce calcul s'appuie un jour sur des bases plus certaines, c'est à d'Alembert que nous en aurons l'obligation. Il expose dans ses recherches comment, si de deux événements contraires l'un est arrivé un certain nombre de fois de suite, on peut, en cherchant la probabilité que l'un de ces deux événements arrivera plutôt que l'autre, ou la trouver égale pour les deux événements, ou la supposer plus grande, soit en faveur de celui qu'on a déjà obtenu, soit en faveur de l'événement contraire; il fait voir que ces conclusions opposées entre elles sont la conséquence de trois méthodes de raisonner qui paraissent également justes, également naturelles.

Il examine la règle qui prescrit de faire les avantages en raison inverse des probabilités, et montre combien, dans une foule d'exemples, les conclusions déduites de ce principe semblent en contradiction avec celles où le simple bon sens aurait conduit; il prouve que les moyens employés par plusieurs géomètres pour détruire cette contradiction ont été insuffisants; lui-même en propose de nouveaux, mais il a soin d'en remarquer également les difficultés et les exceptions.

Dans l'application de ce calcul à la vaccination, d'Alembert fait sentir que, s'il est facile de prouver combien cette opération est utile pour la société en général, le calcul de l'avantage dont elle peut être pour chaque particulier exige d'autres principes : en effet, il s'agit pour chacun de s'exposer à un risque certain et présent, pour éviter un risque plus grand, mais éloigné et incertain; et cette circonstance paraît changer la nature de cette question. D'Alembert n'a pas donné la solution du problème envisagé sous ce point de vue; car celle qu'il propose, et qui consiste à comparer le risque de mourir de l'inoculation dans un court espace de temps, à celui d'être attaqué de la petite vérole naturelle, et d'en mourir aussi dans un temps très-petit, donne seulement une limite au-dessous de laquelle le risque que court un inoculé n'empêche pas que l'inoculation ne lui soit avantageuse; mais ce risque pourrait être au-dessus de la même limite, sans que l'on dût louer le courage ou condamner l'imprudence de celui qui s'exposerait à ce danger. La vraie solution du problème dépend d'une méthode d'évaluer la vie, ou plutôt de l'apprécier (car sa durée ne doit pas entrer seule dans le calcul); et il serait bien difficile de trouver pour cette méthode des principes dont tous les hommes, même raisonnables, voulussent convenir, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfants. C'est principalement dans cette dernière hypothèse que la question devient difficile, et qu'elle peut être importante.

D'Alembert a publié aussi des *Éléments de musique*. On s'étonnera peut-être que l'analyste

profond qui avait résolu le problème des cordes vibrantes, se soit borné à donner une exposition du système de Rameau, qu'il parvint à rendre intelligible; mais il ne croyait pas que la théorie mathématique du corps sonore pût encore rendre raison des règles de la musique. Il a aimé pendant toute sa vie cet art, qui se lie, d'un côté, aux recherches les plus subtiles et les plus savantes de la mécanique rationnelle, tandis que sa puissance sur nos sens et sur notre âme offre aux philosophes des phénomènes non moins singuliers et plus inexplicables encore.

On doit compter au nombre des services que d'Alembert a rendus aux mathématiques, et surtout à la philosophie, le soin qu'il a pris d'éclaircir une dispute célèbre sur la mesure des forces, dispute qui, pendant une partie de ce siècle, a partagé les géomètres; et d'apprécier ces principes tirés de la métaphysique des causes finales qu'on voulait substituer aux principes directs de la mécanique, et employer à la découverte des lois de la nature. Ces questions avaient égaré quelques bons esprits, et consumé en pure perte le temps toujours si précieux de plusieurs hommes de génie: d'Alembert les discuta, et on n'en parla plus. Les questions les plus profondes de la métaphysique ont eu souvent le même sort que ces tours d'adresse de combinaison, qui étonnent, qui excitent la curiosité tant qu'on en ignore le secret, mais qu'on méprise aussitôt qu'il a été deviné.

Nous n'avons pu donner ici qu'une esquisse très-abrégée des travaux immenses de d'Alembert sur les mathématiques; travaux que ni les distractions, ni la faiblesse de sa santé, ni ses infirmités, n'interrompirent jamais, qu'il suivait encore en 1782, au milieu de ses douleurs, et qui ont produit à cette époque un nouveau volume d'opuscules, où l'on retrouve son génie, et cette même finesse, ce même esprit philosophique qui caractérisent toutes ses productions.

Le goût très-vif qu'il avait eu pendant quelque temps pour la littérature et pour la philosophie, n'avait point affaibli sa première passion; ses ouvrages mathématiques étaient les seuls auxquels il attachât une importance sérieuse; il disait, il répétait souvent qu'il n'y avait de réel que ces vérités; et, tandis que les savants lui reprochaient son goût pour la littérature et le prix qu'il mettait à l'art d'écrire, souvent il offensait les littérateurs, en laissant échapper son opinion secrète sur le mérite ou l'utilité de leurs travaux.

En 1772, d'Alembert fut nommé secrétaire de l'Académie française, dont il était membre depuis 1754, et il s'imposa un devoir que ses prédécesseurs avaient jusqu'alors négligé, celui de continuer l'histoire de cette compagnie. Il s'engagea donc à écrire la vie de tous les académiciens morts depuis 1700 jusqu'en 1772. L'obscurité de quelques-uns, l'esprit de parti qui exagérait ou rabaissait la réputation de plusieurs, le contraste du jugement de la postérité et de l'opinion des contemporains, la grande variété des talents par lesquels chacun d'eux s'était distingué, toutes ces difficultés auraient pu arrêter un écrivain moins zélé pour la gloire de l'Académie, ou moins sûr de les vaincre : elles ne firent qu'exciter l'ardeur de d'Alembert, et, dans l'espace de trois ans, près de soixante-dix éloges furent achevés. Il s'était auparavant exercé dans le même genre : les éloges de Jean Bernoulli et de l'abbé Terrasson avaient même été ses premiers essais; celui de Montesquieu était digne de l'homme illustre à qui ce monument était consacré. L'article *Éloge,* dans l'Encyclopédie, contient des préceptes excellents sur les éloges historiques : ces préceptes, dictés par la raison et par le goût, font sentir toute la difficulté de ce genre d'ouvrage, et doivent décourager ceux qui, honorés de cette fonction par une compagnie savante, sentent combien ils restent au-dessous et des leçons que leur donne d'Alembert, et des exemples qu'il leur a tracés.

Les premiers éloges de d'Alembert sont écrits d'un style clair et précis, tantôt énergique, tantôt piquant et plein de finesse, mais toujours noble, rapide, soutenu. Dans ceux qu'il a faits pour l'histoire de l'Académie française, il s'est permis plus de simplicité, de familiarité, même des traits plaisants, des mots échappés à ceux dont il parle, ou dits à leur occasion. Un grand nombre d'anecdotes propres à peindre ou les hommes ou les opinions de leur temps, donnent à ces ouvrages un autre caractère; et le public, après avoir encouragé cette liberté par des applaudissements multipliés, parut ensuite la désapprouver. Cet ouvrage sera un monument précieux pour l'histoire littéraire, et un de ces livres si rares, où les hommes qui craignent l'application, mais qui aiment la vérité et les lettres, peuvent trouver des leçons utiles de philosophie et de goût.

Nous terminons cet aperçu des travaux de d'Alembert par le jugement qu'en porte Lacroix comme géomètre; car c'est moins dans le domaine des lettres que dans celui des sciences que réside son principal mérite.

« On n'oserait placer au-dessus de lui aucun des géomètres ses contemporains, quand on considère les difficultés qu'il a vaincues, la valeur intrinsèque des méthodes qu'il a inventées, et la finesse de ses aperçus; mais cette finesse, qui paraît former le trait caractéristique de son talent, le jetait souvent dans des voies détournées, et l'empêchait sans doute de rechercher le mérite d'une exposition lumineuse et facile. C'est peut-être par cette raison, et non par une négligence qui ne saurait s'allier avec le véritable amour de la gloire, qu'en général il a peu soigné les détails de ses ouvrages mathématiques, si l'on en excepte pourtant son *Traité de Dynamique,* dont il a donné une seconde édition. Dans cet ouvrage même, la tournure des

démonstrations et des calculs s'éloigne beaucoup de la marche, à la fois simple et féconde, qu'Euler a tenue dans tous ses écrits; de là vient que les découvertes de d'Alembert ont pris, dans les écrits d'Euler et de ses successeurs, une forme nouvelle, qui détourne de plus en plus de la lecture des traités où elles ont paru pour la première fois. La simplification des méthodes, à mesure qu'elle se généralise, fait vieillir assez promptement les ouvrages de géométrie et de calcul; et la lecture des originaux devient un travail d'érudition. Sous ce rapport, à mérite égal, les grands écrivains ont l'avantage sur les premiers savants; on ne fait plus que citer les noms de ceux-ci, et on lit toujours ceux-là. Que les hommes donc qui veulent prolonger le succès de leurs écrits dans les sciences, ne se bornent pas à les enrichir de découvertes; qu'ils ne négligent ni la clarté du discours ni l'élégance des méthodes, s'ils veulent parler longtemps eux-mêmes à la postérité. » (Lacroix, dans la *Biogr. univ.*)

Les *Œuvres littéraires* (*philosophiques et historiques*) de d'Alembert ont été réunies et publiées par Bastien, Paris, an XIII (1805), et année suiv., 18 vol. in-8°; nouvelle édition (compacte), Paris, Bossange, 1821, 5 vol. in-8°. Cette édition est plus complète que la précédente; elle renferme plusieurs morceaux inédits, et la correspondance de d'Alembert avec Voltaire et le roi de Prusse. Les *Œuvres scientifiques* de d'Alembert n'ont point été réunies en collection; elles comprenent: le *Traité de dynamique;* Paris, 1743, 1781 et 1796; 1 vol. in-4°; — *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides;* Paris, 1744, 1770; in-4°; — *Réflexions sur la cause générale des vents;* 1747, in-4°; — *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre;* 1749, in-4°; — *Recherches sur différents points importants du système du monde;* 1754, 1756, 3 vol. in-4°; — *Tabularum lunarium emendatio;* Paris, 1756, in-4°; — *Opuscules mathématiques;* 1761-64-67-68-73-80, 8 vol. in-4°; — *Éléments de musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau, éclaircis, développés et simplifiés;* Lyon, 1779, in-8° (4e édition). — Il serait à souhaiter que l'on donnât une édition complète des travaux scientifiques de d'Alembert, en y comprenant ses articles de l'Encyclopédie.

Condorcet, *Éloge de d'Alembert.* — Notices biographiques, anecdotiques, etc., qui se trouvent en tête des éditions de Bastien et de Bossange des Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert.

***ALEN** ou **OLEN** (*Jean Van*), peintre hollandais, né en 1631, mort en 1698, à Amsterdam. Il imita le genre de Melchior Hondekoeter, dont les tableaux avaient un grand succès, et fit passer beaucoup de ses ouvrages pour ceux du maître. — Il y a quelques autres peintres ou graveurs du nom d'Alen, dont l'un vivait à Prague vers 1618, et un autre à Dantzig en 1656.

Houbraken, *Schouburg der Nederlandsche Konstschilders.* — Heineken, *Dictionnaire des artistes.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

***ALENCÉ** (*Joachim* D'), astronome et physicien, natif de Paris, mort à Lille le 17 février 1707. On a de lui: 1° *Traité de l'aimant, contenant les expériences et les raisons qu'on en peut rendre;* Amsterdam, 1687, in-12 de 140 pages, avec une table des matières et un grand nombre de planches gravées; — 2° *Traité des baromètres, thermomètres, et notiomètres ou hygromètres;* Amsterdam, 1688, et ibid., 1708, in-12, 139 pages avec table et planches. On doit encore à ce savant *la Connaissance des temps, ou Calendrier et Éphémérides du lever et coucher du soleil*, etc. Ce fut lui qui fit paraître les six premiers volumes (1679 à 1684) de cette intéressante publication, qui se continue encore de nos jours par les soins du Bureau des longitudes. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALENÇON (comtes et ducs D'), famille noble de France, dont l'origine remonte au dixième siècle.

Le premier comte d'Alençon fut *Guillaume Ier*, fils d'Yves, seigneur de Bellême, qui reçut en fief de Richard II, duc de Normandie, le château d'Alençon avec ses dépendances. Guillaume, mort en 1028, fonda l'abbaye de Lonlai, et laissa le comté d'Alençon avec la seigneurie de Bellême à son fils aîné Robert Ier, tué en 1034. Celui-ci eut pour successeur son frère *Guillaume II*, surnommé *Talvas* ou *Talvatius:* il étrangla sa femme, et fut chassé par ses sujets en 1048. Son fils Arnoul ne régna que quelques mois: il fut étranglé par un de ses parents. *Yves*, fils de Guillaume Ier et évêque de Séez, mort en 1070, hérita du comté d'Alençon, et chassa de son diocèse les nobles, qui avaient commis toutes sortes de brigandages. Il laissa pour héritier son neveu *Roger de Montgommery*, mort en 1094, qui releva de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie.

Robert II, plus connu sous le nom de *Robert de Bohême*, succéda, en 1082, à son père Roger de Montgommery; il fut fait prisonnier en 1112 par Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, qui donna le comté d'Alençon à Thibaut, comte de Blois, et le rendit en 1119 à *Guillaume III*, fils de Robert II.

Guillaume III, mort en 1171, eut pour successeur *Jean Ier*, mort en 1191; *Jean II*, fils de Jean Ier, mort après quelques mois de règne; *Robert III*, fils de Jean Ier, mort en 1217; et *Robert IV*, fils posthume de Robert III, mort en 1219. C'est en Robert IV que finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Sa sœur Alix donna le comté à Philippe-Auguste en 1220. Dès ce moment, les détenteurs de ce comté prirent le nom de *ducs*. Saint Louis en investit ensuite son fils Pierre, qui mourut sans enfants au retour de l'expédition d'Afrique, en 1283.

Charles de Valois, frère de Philippe VI, dit

de Valois, descendant comme lui de Philippe III, dit *le Hardi*, fut duc d'Alençon, et mourut en 1346. Jean II, son arrière-petit-fils, ayant favorisé le Dauphin contre son père Charles VII, fut condamné à mort en 1456, sous prétexte d'intelligence avec les Anglais. La peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle; en 1461, Louis XI, parvenu à la couronne, le mit en liberté. Ce duc se compromit de nouveau avec les Anglais, et fut jugé à mort en 1474 : Louis XI commua encore la peine en une prison perpétuelle, mais ne le tint captif que dix-sept mois. Il venait d'être remis en liberté, lorsqu'il termina sa carrière en 1476. — Son fils *René* fut aussi condamné en 1482 à passer sa vie en prison, pour avoir voulu vendre son duché au duc de Bourgogne. Charles VIII l'en fit sortir en 1483, et René vécut jusqu'en 1492. Son fils Charles, premier prince du sang et connétable de France, mort de honte en 1525 pour avoir fui à la bataille de Pavie, n'eut point de postérité, et son duché fut réuni à la couronne.

Ce duché fut alors donné au fils de Henri II, dont voici la biographie :

ALENÇON (*François*, duc d'Anjou, de Berri et D'), frère de François II, de Charles IX et de Henri III, né le 11 mars 1554, mort le 10 juin 1584. Il se mit à la tête des *mécontents*, lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il excita bientôt de nouveaux troubles. En 1575, on le vit à la tête des reîtres, parce que le roi lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. On l'apaisa. Quelque temps après, ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander, malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. Il revint en France, et repassa de nouveau dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme, qui assiégeait Cambrai, et se rendit maître de Château-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour épouser la reine Élisabeth, qui ne voulut pas s'unir à lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand en 1582; mais l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il fut obligé de retourner en France; il y mourut de phthisie, sans avoir été marié. Il fut regardé comme un prince léger et bizarre, qui unissait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités. Son oraison funèbre, prononcée par Renauld de Baunes, archevêque de Bourges, qui avait été son chancelier, fut peu goûtée. Quelques auteurs ont avancé « que le duc d'Alençon était mort empoisonné; mais, dit Strada, ce sont des bruits fort ordinaires à la mort des princes : comme si le rang qu'ils tiennent dans le monde devait les exempter du sort commun des autres hommes, et que ce fût les confondre avec nous, qu'ils finissent comme nous. Pour moi, je crois que le poison qu'on donna au duc, ce fut quand on lui conseilla la conduite affreuse qu'il tint avec ceux d'Anvers; et que le duc de Parme ajouta à ce poison lorsqu'il le chassa des Pays-Bas, après avoir manqué de le prendre à Dunkerque. »

La mort de ce prince, qui ne laissa pas de lignage, fit réunir la ville d'Alençon à la couronne. Cette ville fut depuis une partie de l'apanage de Gaston, fils de Henri IV, duc d'Orléans. Elle passa en 1660 à Isabelle d'Orléans, sa seconde fille, mariée à Joseph de Lorraine, duc de Guise. Après la mort de cette princesse en 1696, le duché fut encore réuni à la couronne; et par lettres patentes le nom de duc d'Alençon fut donné au fils de Charles, duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, lequel mourut en 1713.

De Thou, *Historia sui temporis*. — Strada, *De bello Belgico*. — D'Aubigné, *Histoire universelle*. — La Popelinière, *Histoire de la France*. — Marguerite de Valois, *Mémoires*. — Sully, *Mémoires*.

ALENÇON (.... D'), littérateur et huissier au parlement de Paris, né vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1744. On a de lui une édition des *Œuvres de Brueys et de Palaprat*, et deux comédies inédites, représentées au Théâtre-Italien : *la Vengeance comique*, en 1718, et *le Mariage par lettres de change*, en 1720.

Quérard, *la France littéraire*.

ALENIO (le P. *Jules*), missionnaire italien, né à Brescia en 1582, mort au mois d'août 1649. Il entra très-jeune dans l'ordre de Saint-Ignace. En 1610, il débarqua à Macao, et employa trente ans à propager la religion catholique dans plusieurs provinces de la Chine, dont il avait adopté les mœurs et les costumes, et dont il parlait parfaitement la langue. Il a laissé plusieurs ouvrages, tous écrits en chinois; les principaux sont : une *Vie de Jésus-Christ; le dialogue de saint Bernard entre l'âme et le corps*, traduit en vers chinois; une *Cosmographie*, 2 vol. in-fol. (à la bibliothèque des jésuites, à Rome); la vie du P. Ricci et de plusieurs autres missionnaires.

Le P. Southwel, *Bibliotheca Soc. Jes.*, p. 529 et suiv. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALEOTTI (*Jean-Baptiste*), ingénieur italien, né en 1546, selon Frizzi (*Storia di Ferraria*), à Argenta, près Ferrare, vers le milieu du seizième siècle, et mort en 1636. Il fut d'abord apprenti maçon, et parvint, seul et sans secours, à se faire un nom comme architecte, comme géomètre et comme écrivain. Il fut d'abord employé par Alfonse II, duc de Ferrare, en 1571, et, après la mort de ce duc, il passa au service du pape et de plusieurs princes italiens. Il fut chargé par le pape Clément VII de la construction de la citadelle de Ferrare, et par le prince Ranuccio, de la construction du grand théâtre de Parme, qui fut achevé en un an et ouvert en 1619. Plusieurs monuments à Mantoue, à Modène, à Padoue et à Venise, ont été exécutés d'après les dessins d'Aleotti.

Il publia quelques écrits d'hydrostatique à l'occasion des inondations qui ravagèrent les provinces de Ferrare, de Bologne et de la Romagne au commencement du dix-septième siècle. Aleotti traduisit et commenta un ouvrage d'Héron d'Alexandrie, intitulé *les Pneumatiques*, où se trouvent décrites des machines ingénieuses, mues par l'action de l'air, et en usage chez les anciens. Il a ajouté quatre machines, plus curieuses qu'utiles, aux recherches de l'auteur grec.

Tiraboschi, *Storia della letteratura*. — *Biblioth. Ital.* — M. G. Libri, *Histoire des sciences mathém. en Italie*, t. IV, p. 69. — Donati, *Gran Teatro Farnesino di Parma*, 1817.

ALEOTTI (*Victoire*), musicienne, fille du précédent, vivait vers la fin du seizième siècle. Elle étudia dans le couvent de Saint-Viti à Ferrare, et mit en musique les poésies de Guarini et beaucoup de madrigaux. Son œuvre parut sous le titre : *Ghirlanda de' madrigali;* Venise, 1593.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.

ALER (*Paul*), jésuite allemand, né le 9 novembre 1656, à Saint-Guy, dans le Luxembourg, mort le 2 mai 1727, à Düren, dans le duché de Juliers. Après avoir enseigné quelque temps la théologie et les belles-lettres à Cologne, il fut nommé professeur à l'université de Trèves et régent du gymnase de la même ville. Outre quelques écrits moins importants, on a de lui : *Tractatus de actibus* (et non *de artibus*) *humanis ;* Cologne, 1717, in-4° ; — *Philosophia tripartita;* pars I, sive *logica;* Cologne, 1710 ; pars II, sive *physica ;* pars III, seu *anima et metaphysica*, 1724; — *Dictionarium germanico-latinum ;* Cologne, 1724, in-8°; — *Poesis varia* (recueil de poésies); Cologne, 1702, in-8° ; — *Gradus ad Parnassum;* Cologne, 1702, éditions refondues par Sintenis, Zullichau, 1816, 2 vol. in-8°, et par Friedemann ; Leipz., 1842, 2 vol. Ce livre classique des écoliers a eu un nombre prodigieux d'éditions; ce n'est que la réimpression de l'*Epithetorum et synonymorum Thesaurus*, publié à Paris en 1652, et attribué au P. Châtillon.

Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis*, p. 263-265. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, iii, 132-140. — Adelung, *Supplément* à Jöcher's *Gelehrten-Lexicon*, I, 550, etc. — Barbier, *Examen critique des dictionnaires historiques*, I, 25, etc. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, n° 20, 362.

ALÈS (*Alexandre* D'). *Voy.* ALEXANDRE.

ALÈS (*Alexandre* D') (Alesius), théologien protestant, né à Édimbourg le 27 avril 1500, mort le 17 mars 1565. Il fut d'abord catholique zélé, et écrivit contre Luther. Mais ayant voulu convertir Patrice Hamilton, seigneur écossais luthérien, il eut lui-même sa croyance ébranlée, et fut forcé de se retirer en Allemagne en 1532. Vers la fin de ses jours, il professa la théologie à Leipzig. Alès était ami de Mélanchthon, et Bèze l'appelle l'ornement de l'Écosse. Outre un grand nombre d'écrits de controverse théologique, on a de lui des *Commentaires sur saint Jean*, in-8° ; *sur les épîtres de Timothée*, 2 vol. in-8° ; *sur les psaumes*, in-8°; *sur l'épître aux Romains*, in-8°. Il soutint l'opinion de George Major sur la nécessité des bonnes œuvres, dans un écrit intitulé *De necessitate et merito bonorum operum;* Leipz., 1560, in-8°.

Il ne faut pas confondre ce théologien avec son frère aîné, qui porte aussi le prénom d'*Alexandre*, et qui publia *Expositio in XII libros Aristotelis Metaphysicæ*.

J.-A. Fabricius, *Bib. lat. med. et inf. æt.* — Strype, *Memorials of Grammer*, p. 402, 403, 404. — Jacob Thomasius, *In oratione de Alesio*. — Reusnerus, *Isagogue hist.*, p. 636. — Tanner, *Bibl. britan. hiber.* — Mackenzie, *Lives of Scotch Writers*, vol. II. — Adelung, *Supplém.* à Jöcher, *Lexicon*.

ALÈS (*Jean*), théologien anglais, né à Oxford en 1584, mort le 19 mai 1656. Il enseigna d'abord la langue grecque à l'université d'Oxford, où il était professeur. Il accompagna en Hollande l'ambassadeur de Jacques Ier, dans le temps du synode de Dordrecht. Alès était calviniste; mais il abjura cette doctrine, et fut nommé chanoine à Windsor. Obligé pendant les troubles d'Angleterre de quitter son bénéfice, après avoir vendu à vil prix sa bibliothèque qui était magnifique, il mourut dans un état voisin de l'indigence. On a de lui un *Traité du Schisme*, qu'il composa à la sollicitation de Chillingworth, son ami, et d'autres écrits dans lesquels il développe un sage esprit de tolérance sur divers points de la doctrine chrétienne.

Biographia Britannica.

ALÈS (*Pierre-Alexandre*), vicomte de Corbet, économiste français, né le 18 avril 1715 dans la Touraine, mort vers 1770. Il embrassa l'état militaire, assista au siége de Kehl, et servit ensuite dans la marine ; mais ses infirmités l'obligèrent bientôt à demander sa retraite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages anonymes, dont le principal est intitulé *De l'origine du mal*, ou *Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière ;* Paris, Duchesne, 1758, 2 vol. in-12. On lui attribue encore : 1° *Dissertation sur les antiquités d'Irlande*, 1749, in-12, publiée sous le nom de Fitz-Patrick ; — 2° *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française* ; in-12, Avignon, 1759 ; — 3° *Examen des principes du gouvernement qu'a voulu établir l'auteur des Observations sur le refus du Châtelet de reconnaître la chambre royale;* (sans lieu), 1733, in-12 ; — 4° *Nouvelles observations sur les deux systèmes de la noblesse commerçante ou militaire ;* Amsterdam (Paris), 1758, in-12. — 5° *Origine de la noblesse française;* Paris, 1766, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — *Biographical Dictionary*.

ALESIO (*Matthieu-Pierre*), né à Rome vers le milieu du seizième siècle, mort en 1600. Élève de Michel-Ange, il se distingua également

comme peintre et comme sculpteur. De toutes ses productions, la plus curieuse est le *Saint Christophe* qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville en Espagne. Simple et modeste, cet artiste était le premier à rendre justice à ses rivaux. Admirant la jambe d'Ève dans un tableau de Louis Vargas, il s'écria : « Cette jambe seule vaut mieux que tout mon saint Christophe. » Or les mollets de ce saint Christophe avaient bien une aune de large.

Nageler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

***ALESON** (*François* DE), historien, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il entra dans la société des Jésuites, et écrivit l'histoire du royaume de Navarre depuis la mort de Jeanne de France, femme de Philippe d'Évreux. Cette histoire forme le complément de l'ouvrage du P. Joseph de Moret : *Annales de Navarra ;* Pamplona, 1984-95, 1709, 5 vol. in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALESSANDRE ALESSANDRO, en latin *Alexander ab Alexandro*, jurisconsulte napolitain, né vers 1461, mort le 2 octobre 1523. Il étudia à Rome sous Fr. Philadelphe, Nicolas Perotti et Calderino. Il exerça d'abord à Naples la profession d'avocat; mais il y renonça bientôt, dégoûté, disait-il, par l'iniquité des tribunaux, plus que par les difficultés de la science des lois. Il se retira à Rome pour se livrer tout entier aux lettres, surtout à la philologie et à l'étude de l'antiquité. Ses *Geniales dies* sont faits sur le modèle des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, des *Saturnales* de Macrobe, du *Policraticus* de Jean de Salisbury, etc. « On peut le comparer, dit Tiraboschi, à un grand magasin où l'on « trouve des marchandises de toute espèce : « dans la confusion et le désordre qui y règnent, et au milieu de beaucoup d'objets faux, « douteux ou supposés, on en trouve aussi de « très-précieux; mais il faut une main habile et « expérimentée pour les choisir, les repolir, et « en faire un bon usage. » La première édition parut sous le titre : *Alexandri de Alexandro Dies geniales;* Rome, 1522, in-folio. André Tiraqueau en donna un commentaire, intitulé *Semestria,* qui fut imprimé, pour la première fois, à Lyon en 1586, in-fol.; Christophe Colerus et Denis Gotfried ou Godefroy y ont ajouté des notes qui furent imprimées, avec le commentaire de Tiraqueau, à Francfort en 1594, in-fol. On estime l'édition de Paris, 1582; mais la meilleure de toutes est celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°, où l'on a réuni les trois commentaires ci-dessus, et quelques autres.

Alexandre, avant ce livre, avait déjà publié deux ouvrages à Rome, in-4°; le premier est intitulé *Miraculum Tritonum et Nereidum quæ variis in locis compertæ sunt ;* l'autre a pour titre : *Alexandri J. C. Napolitani Dissertationes quatuor de rebus admirandis quæ in Italia nuper contigere, id est, de somniis quæ a viris spectatæ fidei prædita sunt*, etc., sans date et sans nom d'imprimeur. Le reste du titre annonce que le livre traite des choses admirables arrivées dernièrement en Italie; des songes qui se sont vérifiés, d'après les rapports d'hommes dignes de foi, de Junian Maius, grand interprète des songes; des démons qui ont trompé des hommes par de fausses apparitions; de quelques maisons de Rome regardées comme infâmes, parce qu'il y revient souvent des esprits et des fantômes, que l'auteur lui-même prétendait avoir vus presque toutes les nuits. Cet ouvrage, que l'on peut juger par ce seul titre, a été entièrement fondu dans les *Dies geniales*. Ces quatre dissertations sont très-rares, parce qu'elles n'ont jamais été réimprimées à part.

Pancirol, *De claris leg. interp.*, l. II, c. CXXII. — Leand. Albert, *Descript. Ital.*, p. 277, c. XIII, n° 61. — Vossius, *De hist. lat.*, pag. 609. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Nicolo Toppi, *Bibliothèque Napolitaine*, p. 6. — Ginguené, dans la *Biogr. Univers.*

***ALESSANDRI** (*Félix*), compositeur de musique italien, né à Rome en 1742, mort vers 1810. Il séjourna quelque temps à Saint-Pétersbourg et à Berlin, où il fut maître de chapelle. Il a composé dix-neuf opéras, parmi lesquels on remarque : *il Ritorno d'Ulysse*, joué à Berlin en 1790. Ces productions sont assez médiocres.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

ALESSANDRI (*François*), médecin italien, né à Verceil en 1529, mort vers la fin du seizième siècle. Il étudia à l'université de Pavie, et devint médecin d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, qu'il suivit dans ses campagnes de Flandre. Outre quelques pièces de poésie, on a de lui : 1° *Bivium virtutis ;* Pavie, 1551; — 2° *Apollo, omnem compositorum et simplicium normam suo fulgore ita irradians, ut ejus meridiana luce contenti medici et pharmacopolæ, omni librorum copia neglecta, omni denique erroris nebula fugata, ad quævis opera facillime se accingere valeant, lib. XII;* Venetiis, 1565, in-fol.; Francof., 1624; — 3° *Pestis et pestilentium febrium tractatus ;* in-4°; Vercellis, 1578; Taurini, 1586.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALESSANDRI** (*Innocent*), graveur vénitien, né vers 1742, et non, comme le dit Nagler, en 1760; car il y a des ouvrages de ce graveur qui portent la date de 1768. Il établit, en compagnie de Pietro Scataglia, un atelier à Venise, et fit paraître un grand nombre de planches, parmi lesquelles on remarque les figures représantant les quatre arts libéraux, l'astronomie, la musique, la géométrie et la peinture, d'après Domenico Majotti.

Huber et Rost, *Handbuch für Kunstliebhaber.*

***ALESSANDRI** (*Philippe degli*), jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discorso sopra il ballo e le buone creanze necessarie ad' un gentilhuomo et ad' una gentildonna ;* Terni, 1620, in-12; et un abrégé des guerres d'I-

talie de Matteo Visconti, imprimé sous ce titre : *Sommario delle guerre fatte in Italia, particolarmente nello Stato di Milano;* Roma, 1632, in-16.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALESSANDRINI ou **ALEXANDRINI** de Neustain (*Jules*), médecin italien, né à Trente en 1506, mort en 1590. Il étudia à Padoue la médecine et la littérature grecque. Partisan zélé des doctrines de Galien, il eut de vives controverses avec ses collègues, notamment avec Argentio, professeur à Pise. Il démontra que le traité de la *Thériaque*, attribué à Galien, n'est pas de cet auteur. Il visita les principales contrées de l'Europe, et fut successivement médecin des empereurs Maximilien II, Charles-Quint et Ferdinand Ier, qui le comblèrent de richesses. Ses ouvrages, écrits en vers et en prose, sont : *Ant-Argenterica pro Galeno;* Venetiis, 1552, in-4°; — *Interpretatio Actuarii Joannis de affectionibus et actionibus spiritus animalis;* Venise, 1554, in-8°; — *Salubrium, sive de sanitate tuenda libri triginta tres;* Cologne, 1575, in-fol.; — *Pædotrophia;* Tiguri, 1559, in-8° (sur l'éducation des enfants, en vers); — *De medicina et medio dialogus;* Tiguri, 1559, in-8°; — *Epistola ad Andræam Camutium;* Florentiæ, 1580, in-4°; — *In Galeni præcipua scripta annotationes ;* Bâle, 1581, in-fol.; — *Epistola apologetica ad Rembertum Dodonæum;* Francofurti, 1584, in-4°; — Lettre botanique au sujet des fèves des anciens, qui, suivant Alessandrini, étaient les mêmes que les nôtres.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALESSANDRO DE CARPINETO**, en latin *Alexander Carpinetanus,* chroniqueur italien, religieux de l'ordre de Cîteaux, vivait sous le pontificat de Célestin III, et écrivit, vers 1300, une Chronique du monastère de Santa-Maria di Casanuova, dans les Abruzzes, publiée par Ughelli dans l'*Italia sacra,* vol. X, p. 350 de l'édition de Venise. Ughelli en trouva le manuscrit dans le monastère indiqué.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Fabricius, *Bibl. lat. med. et inf. ætatis.*

***ALESSANDRO** (*Alessio*), en latin *Alexander Alexius,* médecin italien, natif de Padoue, vivait à Este vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Concilia medica, et Epitome pulsuum ;* Padoue, 1627, in-4° ; — *De syrupo rosato solutivo ;* Padoue, 1613, in-8° ; — *Cratylus morborum, sive de peculiarium corporis humani morborum appellationibus, essentia et curatione;* Padoue, 1657, in-4°; — *Preservazione della peste, e historia della peste di Este;* Padoue, 1660, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Haller, *Biblioth. med. pract.*, t. II, p. 549.

***ALESSANDRO** (*André*), sculpteur italien, vivait à Bresce dans le seizième siècle. Il décora l'église de Sainte-Marie della Salute à Venise. On ne sait rien de sa vie.

Cicognara, *Storia della scultura.*

***ALESSANDRO** (*Jean-Pierre* D'), littérateur et jurisconsulte italien, natif de Galatone, bourg du royaume de Naples, florissait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Dimostratione de luoghi tolti et imitati in piu autori dal Tasso nella Gierusalemme liberata;* Napoli, 1604, in-8°. Au commencement de cet ouvrage on trouve une vie du Tasse, et à la fin quelques épigrammes latines du même auteur. — *Galathea ad Fabium Chisium;* Lycii, 1635, in-4°; — *Parnassus ad Aloysium, cardinalem Cajetanum;* ibid., 1636, in-4°; — *Arnus ad cardinalem Antonium Barberinum;* ibid., in-4°; — *Virgilianus Cento ad Cajetanum Cossum;* ibid., in-4°; — *Academiæ Otiosorum libri III;* Napoli, J.-B. Gargani, 1613, in-4°. Dans ce dernier poëme, l'auteur raconte la fondation de l'Académie degli Oziosi, qui fut instituée en 1611, à Naples, par J.-B. Manso.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALESSANDRO** et **JULIO**, deux peintres italiens, morts vers 1530. On n'a pas de détails de leur vie; on sait seulement qu'ils furent appelés en Espagne par Charles-Quint pour décorer l'Alhambra et d'autres palais, parmi lesquels on cite celui du duc d'Albe.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ALESSI (*Galéas*), célèbre architecte italien, né à Pérouse en 1500, mort en 1572. Il fut élève de Michel-Ange; sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe : il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans non-seulement pour des palais et des églises, mais encore pour des fontaines publiques et des salles de bain, où il déploya toute la fécondité de son génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur est celui du monastère et de l'église de l'Escurial; plusieurs villes de l'Italie, et particulièrement Gênes, sont aussi ornées des édifices qu'il a construits.

Léon Pascoli, *Vies des peintres, des sculpteurs et des architectes modernes;* Rome, 1736, 2 vol. in-4°. — Milizia, *Vite.* — Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes.* — Gauthier, *Édifices de Gênes.*

***ALESSIO** (*Pierantonio* ou *Pierre-Antoine*), peintre italien, natif de San-Vito dans le Frioul, vivait dans le seizième siècle. Césarini et Altan en font un grand éloge, sans donner des détails à l'appui de cet éloge.

Renaldis, *Della pittura Friulana.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

***ALESSIO PIEMONTESE**, en latin *Alexis Pedemontanus,* pharmacopole italien, vivait vers le milieu du seizième siècle. On ne sait de lui que ce qu'il nous apprend lui-même dans la préface de son livre des *Secrets,* publié (en latin) à Venise en 1555, et en italien, ibid., 1557. Alessio parcourut pendant cinquante-sept ans les différentes contrées de l'Europe, recueillant des recettes précieuses et opérant des cures étonnantes. Son livre, qui a été traduit dans plusieurs langues, ne traite pas seulement des drogues, mais des cosmétiques, des parfums, des savons etc. Il raconte qu'au moyen d'une drogue

préparée avec de la rosée du romarin et quelques autres ingrédients, il était parvenu à rajeunir de vieilles femmes infirmes. — Quelques critiques ont confondu Alessio avec Ruscelli, auteur des *Secreti nuovi;* Venise, 1567.

Bonino, *Biografia medica Piemontese.* — Atkin, *Medical Biography.* — Callisen, *Lex. der med. Schriftsteller.*

ALESSIO, dit *Marchio*, peintre italien, né à Naples en 1700, mort en 1740. Il composa particulièrement des paysages, d'après le genre de Tempesta. On voit plusieurs de ses tableaux dans les galeries de Weimar, de Naples et de Florence.

Nageler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

ALESTAKHRI (*Abou-Ishac*), géographe arabe, surnommé *Alfaressy,* du nom de la province de Farès, vivait dans le dixième siècle de J.-C. Il parcourut vers 951 les diverses provinces musulmanes, depuis l'Inde jusqu'à l'océan Atlantique, depuis la mer de Perse jusqu'à la mer Caspienne. Le traité qu'il rédigea, et qui porte le titre de *Livre des climats,* est purement descriptif, et l'auteur n'y fait usage ni de longitude ni de latitude. Il commence par l'Arabie, berceau de l'islamisme, consacrant à chaque contrée un chapitre particulier, et chaque chapitre est accompagné d'une carte coloriée. Les descriptions sont loin d'être aussi riches qu'on le désirerait: les cartes manquent de graduation, et ne sont pas toujours exemptes de confusion. Une partie, d'ailleurs, du récit paraît avoir été empruntée à d'autres géographes: c'est ainsi qu'on y retrouve le fond de la relation d'Ibn-Fozlan, en ce qui concerne le royaume des Khozars. Néanmoins, comme ce traité surpassait dans son ensemble tout ce que l'on connaissait alors en ce genre, il a servi de base à plusieurs ouvrages postérieurs.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda,* introduct., t. I.

***ALEVAS**, ancien sculpteur grec, compris par Pline dans la liste de ceux qui avaient fait, en bronze, les statues des philosophes. On ignore l'époque à laquelle il vivait.

Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 19.

***ALEWI** (*Alkasim-ben-Mohamed*), astronome arabe, natif de Modaïn (Ctésiphon), continua, en 308 de l'hégire (920-21 de J.-C.), sous le titre de *Nazm Al-ikd,* les Tables astronomiques commencées par son maître Ademi. Ces tables passent pour l'ouvrage le plus complet et le plus exact sur le système sindhind (indien) d'astronomie. Ce système fut introduit chez les Arabes par un astronome indien qui vivait, en 772 de J.-C., à la cour du khalife Almotassem. « Les astronomes précédents, dit Kifti, s'étaient contentés de calculer le mouvement moyen des planètes; mais, dans le Nazm Alikd, la *précession* et la *rétardation* des corps célestes sont expliquées et réduites à des lois certaines. »

Kifti, *Tarikh Al-hokema.* — Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, I, 430. — Masoudi, *Encyclopédie historique*, traduite de l'arabe par A. Sprenger; London, 1841, cap. 7.

***ALEXAMÈNE** (Ἀλεξαμενός), écrivain grec, natif de Téos. Il était, suivant Aristote, cité par Athénée comme le premier Grec qui composa, d'après Platon, des dialogues dans le genre socratique. Il ne nous reste aucun fragment de ces dialogues, dont on ignore même le sujet.

Athénée, XI, 505. — Diogène Laërce, III, 48.

ALEXANDER (*John*), littérateur anglais, né en 1735, mort en 1765. Il a publié plusieurs pièces satiriques dans un recueil périodique intitulé *the Library.* On a de lui un ouvrage posthume, contenant une paraphrase, avec des notes, du 15e chapitre de la Ire Épître aux Corinthiens, et un Commentaire sur les 6e, 7e et 8e chapitres de l'Épître aux Romains; Londres, 1766, in-4°.

Biographical Dictionary.

ALEXANDER (*Benjamin*), frère du précédent, mort en 1768, a traduit en anglais l'ouvrage de Morgagni, *De sedibus et causis morborum;* Londres, 1769, 3 vol. in-4°.

Biographical Dictionary.

ALEXANDRA, fille d'Hircan, morte en 28 avant J.-C. Elle épousa Alexandre, fils d'Aristobule II, roi des Juifs, et en eut deux enfants, Aristobule et Marianne, qui fut femme d'Hérode le Grand. C'était une princesse ambitieuse, qui conspira, dit-on, plusieurs fois contre la vie de son gendre. Hérode la fit arrêter dans son palais, lui défendit d'en sortir et de se mêler d'aucune affaire publique. Ne pouvant supporter ce genre de réclusion, elle porta ses plaintes à Cléopâtre, qui lui promit de la seconder pour la faire sortir de sa captivité. Alexandra fit faire deux coffres pour s'y enfermer avec Aristobule; un vaisseau devait les attendre au port. Hérode, instruit du stratagème, fit semblant de tout ignorer, et la laissa sortir de la ville. Quand elle fut sur le point d'entrer dans le vaisseau, il fit saisir et porter au palais ces deux coffres. Alexandra n'en fut gardée que plus étroitement. Pendant qu'elle se désolait de la perte de sa liberté, on fit courir le bruit qu'Hérode était mort. A cette nouvelle, elle ordonna qu'on lui livrât les forteresses de Jérusalem et du temple. Mais les gouverneurs, fidèles à un maître qu'ils savaient vivant, lui en donnèrent avis, et reçurent l'ordre de la faire mourir.

Il ne faut pas la confondre avec *Alexandra,* femme d'Alexandre Jannée, qui conserva toute l'autorité après sa mort, et qui se laissa gouverner par les pharisiens. Elle donna la grande sacrificature à Hircan, son fils aîné, à qui elle avait inspiré une soumission aveugle pour cette secte. Elle mourut l'an 70 avant J.-C., à soixante-treize ans, après en avoir régné neuf.

Josèphe, l. XIV et XV *Antiq. judaïc.*, et I *De bell.* — Mueller, *Dissertatio de Alexandra, Judæorum regina;* Altd., 1771, in-4°.

ALEXANDRE, en latin *Alexander*, en grec Ἀλέξανδρος (1), nom commun à un grand nombre d'hommes célèbres. Pour prévenir toute confusion, nous avons divisé ces homonymes par ca-

(1) On fait dériver ce nom, d'origine grecque, de ἀλέξω, je repousse, et ἀνήρ, ἀνδρός, homme.

tégories, comprenant successivement 1° les princes anciens et modernes, par ordre alphabétique de pays; 2° les papes, les saints et patriarches; 3° les Alexandre littérateurs, artistes, savants, depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle (par ordre chronologique); 4° les Alexandre, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, par ordre alphabétique des prénoms, à l'exception des vivants, qui sont placés les derniers.

Les *renvois* sont tout à fait à la fin.

I. *Les Alexandre anciens.*

A. *Alexandre d'Égypte.*

ALEXANDRE, nom de deux rois d'Égypte, du premier siècle avant l'ère chrétienne. Clinton admet un troisième Alexandre, qui aurait possédé une partie de l'Égypte au commencement du règne de Ptolémée Aulètes; mais le fait est douteux.

***ALEXANDRE Ier**, roi d'Égypte, mort vers 85 avant J.-C. Il était fils de Ptolémée-Évergète II, surnommé Physcon, et de Cléopâtre. Physcon mourut en 117 avant J.-C., laissant sa femme libre de choisir un successeur. Elle désigna son fils cadet, Ptolémée-Alexandre; mais le peuple l'obligea de remettre le sceptre à son fils aîné Lathyrus, qui régna sous le nom de Ptolémée-Soter II. Alexandre reçut de sa mère le royaume de Chypre. Il fut, en 107 avant J.-C., rappelé en Égypte par suite d'une révolution suscitée par Cléopâtre, et partagea, pendant dix-huit ans, le trône avec sa mère. Son frère fut envoyé à sa place dans l'île de Chypre. Alexandre, voulant être seul souverain, fit assassiner sa mère; mais, six mois après ce parricide, il fut chassé par le peuple, qui rappela Lathyrus. Alexandre se retire de nouveau à Chypre, et périt, peu de temps après, dans une bataille navale contre Chéréas.

Porphyre, dans Eusèbe. — Justin, XXXIX, 3-5. — Pausanias, I, 9. — Clinton, *Fasti Hellenici.*

ALEXANDRE II, roi d'Égypte, mort vers 80 avant J.-C. Il était fils du précédent. Ptolémée-Lathyrus (voyez l'article précédent) mourut en 81, en désignant comme successeur sa fille Cléopâtre ou Bérénice. Son neveu Alexandre II, alors à Rome, fut envoyé par Sylla pour reprendre possession du royaume d'Égypte. A son arrivée, il épousa sa sœur Cléopâtre, qui était depuis cinq mois sur le trône, et se l'associa à l'empire. Dix-neuf jours après, il l'assassina. Il fut alors lui-même arraché de son palais et mis à mort par le peuple d'Alexandrie.

Porphyre, dans Eusèbe. — Clinton, *Fasti Hellenici*, III, 390.

B. *Alexandre d'Épire.*

ALEXANDRE, nom de deux rois d'Épire, antérieurs à l'ère chrétienne.

ALEXANDRE Ier, roi d'Épire, mort vers 328 avant J.-C. Il était fils de Néoptolème et frère d'Olympias, épouse de Philippe, roi de Macédoine. Son beau-frère lui donna l'Épire après la mort d'Arymbas, au préjudice d'Éacide, héritier légitime. Il lui accorda en outre la main de sa fille Cléopâtre, et fut tué lui-même dans les fêtes qui eurent lieu à cette occasion (336 avant J.-C.). Un oracle ayant prédit qu'Alexandre finirait ses jours près d'un fleuve nommé Achéron, ce prince sortit de son pays pour éviter ce fleuve qui y coule, et marcha au secours des Tarentins, attaqués par les Brutiens, les Lucaniens et les Samnites. Il les vainquit dans une grande bataille, l'an 332 avant J.-C. Quelques années après, ces peuples ayant repris les armes, Alexandre repassa en Italie, où il fut défait et tué sur les bords d'un autre fleuve Achéron. Il laissa un fils, Néoptolème, et une fille, Cadmée. Il existe de cet Alexandre des médailles d'or et d'argent.

Tite-Live, III, 17, 24. — Justin, VIII, 6; IX, 6; XII, 2; XVII, 3. — Strabon, VI. — Aulu-Gelle, XVII, 21. — Orose, III. — Mionnet, *Médailles antiques.*

ALEXANDRE II, roi d'Épire, monta sur le trône en 272 avant J.-C., et mourut 242 avant J.-C. Il était fils de Pyrrhus et de Lanassa. Pour venger son père, tué dans un combat contre Antigone Gonatas, il entra en Macédoine tandis que celui-ci faisait la guerre aux Athéniens, et s'empara facilement de ce pays par la défection des troupes de son ennemi. Mais Démétrius, fils d'Antigone, quoique fort jeune encore, rassembla une autre armée, avec laquelle il chassa Alexandre non-seulement de la Macédoine, mais encore de l'Épire, et le força à se réfugier chez les Acarnaniens. Avec l'aide de ce peuple et de ses sujets, Alexandre reconquit l'Épire. Il épousa Olympias sa sœur, et en eut trois enfants: Ptolémée, Pyrrhus et Phthie, qui épousa plus tard Démétrius. Alexandre avait fait sur la tactique un ouvrage qu'Arrien et Élien citent avec éloge, mais qui ne nous est pas parvenu. On a de lui plusieurs médailles d'argent et de cuivre. La tête y est coiffée de la peau d'une tête d'éléphant.

Polybe, II, 45; IX, 34. — Justin, XVII, 1; XXVI, 2; XXVIII, 1.

C. *Alexandre de Judée.*

ALEXANDRE JANNÉE (Ἀλέξανδρος Ἰανναῖος), roi de Judée, mort l'an 78 avant J.-C. Il succéda, l'an 105 avant J.-C., à son frère Aristobule. Profitant des guerres civiles qui divisaient la Syrie, il vint mettre le siége devant Ptolémaïs, et envoya des détachements pour surprendre Dora et Gaza; mais il se vit bientôt obligé de courir à la défense de son royaume attaqué par Ptolémée-Lathyrus, alors roi de Chypre, qui le défit sur les bords du Jourdain (101 avant J.-C.). Alexandre fut secouru par la propre mère de Ptolémée, qui avait exilé son fils en Chypre. Après avoir conclu avec elle une alliance à Scythopolis, il recommença ses attaques: il prit Gaza, réduisit la ville en cendres et égorgea les habitants; il châtia de même quelques autres places qui avaient assisté Ptolémée. De retour à Jérusalem, il fut si mal accueilli des pharisiens et du peuple,

qui l'accusaient de suivre le parti des sadducéens. Dès ce moment il ne voulut plus confier sa personne à ses concitoyens, et prit à sa solde six mille mercenaires. La haine dégénéra bientôt en une révolte ouverte en 95 avant J.-C. Pendant qu'Alexandre officiait comme grand prêtre dans la cérémonie de la fête des Tabernacles, la multitude lui lança des citrons, l'accablant de violents reproches. A cette sortie, il lâcha ses soldats, qui tuèrent près de six mille hommes du peuple. Depuis ce moment, il ne se montra plus en public qu'accompagné d'une garde de Libyens et de Pisidiens.

Alexandre tourna ensuite ses armes contre les pays situés à l'est du Jourdain : il réduisit, en 94 avant J.-C., les Arabes de Giléad et les Moabites. L'année suivante, il s'empara de la forteresse d'Amathus, qu'il avait d'abord assiégée vainement. Il marcha ensuite contre Obodas, émir des Arabes de Gaulonitis, et tomba dans une embuscade dans les montagnes près de Gadara : son armée fut taillée en pièces, et lui-même échappa avec peine au massacre. Ce revers devint le signal d'une nouvelle révolte de ses sujets, excités par les pharisiens. Elle fut suivie d'une sanglante guerre civile, où périrent, dit-on, près de cinquante mille insurgés. Au rapport de Josèphe, Alexandre inspirait une telle aversion à ses sujets, que, interrogés sur ce que le roi pouvait faire pour les calmer, ils répondirent : « Qu'il nous fasse mourir ! » Les rebelles, qui avaient pour alliés les Arabes, les Moabites, et Démétrius-Eucœrus, roi de Damas, eurent d'abord l'avantage : ils forcèrent le roi à se réfugier dans les montagnes, après avoir décimé son armée de mercenaires grecs (86 avant J.-C.). Mais, plus tard, six mille Juifs désertèrent la cause des rebelles, et prêtèrent assistance à Alexandre, qui remporta une victoire décisive. Les actes d'atrocité qu'il commit à cette occasion lui valurent le surnom de *Thrace :* huit cents des principaux chefs rebelles furent crucifiés, et, pendant qu'ils étaient attachés à la croix, le roi faisait massacrer à leurs pieds leurs femmes et leurs enfants, et servir un dîner somptueux. Dès ce moment, il n'y eut plus d'insurrection.

Alexandre fit ensuite, pendant trois ans, une guerre heureuse, et agrandit beaucoup son royaume. En 82 avant J.-C., il revint à Jérusalem, où il mena une vie de débauche, et mourut d'une fièvre quarte, après vingt-sept ans de règne. Il laissa le royaume à sa femme Alexandra, avec le conseil de rechercher l'appui des pharisiens. Nous avons d'Alexandre Jannée plusieurs médailles : d'un côté, on lit, en grec, Ἀλεξάνδρου βασιλέως ; de l'autre, en hébreu, יהונתן d'où l'on peut conclure que son véritable nom était *Jonathan*, changé par les Grecs en *Jannée* (Ἰανναῖος).

Josèphe, *Judaïc. Antiq.*, XIII, c. XII-XV. — Gesenius, dans Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande*. — Jost, *Histoire des Israélites* (en allemand).

ALEXANDRE, prince de Judée, mort en 49 avant J.-C. Il était fils d'Aristobule II et petit-fils d'Alexandre Jannée. Après la conquête de la Judée en 63 avant J.-C., il fut emmené prisonnier à Rome avec sa famille par Pompée, et figura dans le triomphe de ce général romain. Il s'échappa de sa captivité, et reparut en Palestine vers 57 avant J.-C. Il parvint à rassembler dix mille hommes de pied et quinze cents chevaux. Il fortifia les châteaux d'Alexandrion et de Macheron au pied des montagnes d'Arabie, et fit de là des incursions dans toute la Judée. Hircan, que Pompée avait mis sur le trône, hors d'état de lui résister, implora le secours des Romains. Gabinius, proconsul de la Syrie, détacha son lieutenant Marc-Antoine, qui défit Alexandre près de Jérusalem. Pendant un voyage de Gabinius en Égypte, ce prince se souleva de nouveau, et fut de nouveau défait près du mont Thabor (56 avant J.-C.) L'année suivante, Gabinius fut rappelé du gouvernement de la Syrie, qu'il céda à Crassus. Après la mort de celui-ci (en 53 avant J.-C.), Alexandre leva de nouvelles troupes. Mais lorsque Cassius vint en Judée (52 avant J.-C.) avec les débris de l'armée de Crassus, il força le prince juif à accepter la paix. Au moment où éclata la guerre civile entre César et Pompée (49 avant J.-C.), le premier résolut de renvoyer Aristobule en Judée; mais quelques partisans de Pompée l'empoisonnèrent le jour même de sa mise en liberté. Alexandre, qui se disposait à recevoir son père, fut arrêté et mis à mort par Q. Métellus Scipion, gendre de Pompée. — Cette histoire d'Alexandre et de son père Aristobule est assez obscure et embrouillée. Les historiens romains n'en ont parlé que très-incidemment.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIV, 5-7; *Bellum Jud.*, I, 8, 9.

D. *Alexandre de Macédoine.*

ALEXANDRE (Ἀλέξανδρος), nom de cinq rois de la Macédoine, dont le plus célèbre est Alexandre III, surnommé *le Grand*. Les voici dans l'ordre chronologique :

ALEXANDRE Ier, dixième roi de Macédoine, surnommé *le Riche*, mort vers 462 avant J.-C. Il était fils d'Amyntas Ier, auquel il succéda l'an 500 avant J.-C. Il fit massacrer, par des femmes armées, les envoyés perses qui venaient demander à tous les Grecs de la terre et de l'eau, en signe de soumission absolue. Il apaisa la colère du satrape Mégabaze en donnant sa sœur Gyge à Bubarès, général perse, et en le comblant de riches présents. Ces faits se passèrent encore du vivant d'Amyntas, vers 507 avant J.-C. En 492, la Macédoine fut complétement soumise par Mardonius (Hérodote, VI, 44). Dans la seconde invasion des Perses, en 480 avant J.-C., Alexandre fut contraint de fournir au roi de Perse des troupes auxiliaires contre la Grèce. Après la bataille de Salamine, Mardonius, posté en Thessalie envoya Alexandre

comme ambassadeur à Athènes, pour déterminer cette cité à conclure la paix avec Xerxès. Mais les Athéniens résolurent, peut-être sur les suggestions mêmes de cet ambassadeur, de continuer à combattre l'ennemi à outrance. La veille, à la victoire de Platée, Alexandre avertit secrètement les généraux grecs que Mardonius se disposait à livrer bataille le lendemain, et leur conseilla de n'abandonner à aucun prix leur position, parce que, sous peu de jours, les Perses seraient, faute de vivres, obligés de se rendre.

Alexandre fut le premier roi de Macédoine qui se présenta lui-même aux jeux Olympiques, faisant valoir sa qualité de Grec, comme originaire d'Argos. On ne sait que peu de chose sur l'administration intérieure de son royaume. Il se distingua par son amour du faste et par sa libéralité. Il attira à sa cour Pindare et les plus célèbres poëtes de son temps. La durée de son règne est fort incertaine : nous savons seulement par Plutarque (*Cimon*, 14), qu'Alexandre était encore en vie en 463 avant J.-C., et qu'il mourut peu de temps après. Il laissa trois fils, Perdiccas, Alcétas et Philippe. Le premier lui succéda sous le nom de *Perdiccas II*.

Hérodote, VIII, 129 ; V, 17-22 ; VIII, 140-143 ; IX, 44, 45. - Justin, VII, 2, 3, 4. — Thucydide, I, 137 ; II, 99. — Clinton, *Fasti Hellenici*.

ALEXANDRE II, seizième roi de Macédoine, mort en 367 avant J.-C. Il succéda, en 369 avant J.-C., à son père Amyntas II. Il ne régna qu'un an et quelques mois. Peu de temps après son avénement, il fut appelé par les Aleuades, nobles de Thessalie, pour les aider à combattre Alexandre, tyran de Phères (*voyez* ce nom). Il se rendit à cet appel, s'empara de Larisse, et mit de la garnison dans plusieurs places de la Thessalie, non pour aider les Thessaliens à recouvrer leur liberté, mais pour les soumettre à son propre pouvoir. Rappelé dans ses États par la révolte de Ptolémée d'Alorus, il implora à son tour le secours des Thébains, qui lui envoyèrent Pélopidas. La paix ayant été rétablie, Alexandre conclut une alliance avec les Thébains, et leur donna, entre autres otages, Philippe, père d'Alexandre le Grand. Peu de temps après, Alexandre fut assassiné à un banquet par des sicaires de Ptolémée d'Alorus ; suivant d'autres, il tomba victime des intrigues de sa mère Eurydice. Démosthène (*De falsa legatione*, p. 402) mentionne un certain Apollophane comme meurtrier d'Alexandre.

Diodore, XV, 60, 61, 71, 77 ; XVI, 2. — Eschine. — Justin, VII, 5. — Plutarque, *Pélopidas*, 26, 27. — Athénée, XIV. - Clinton, *Fasti Hellenici*. — Thirwall, *History of Greece*, IV, p. 162.

ALEXANDRE III, surnommé *le Grand*, roi de Macédoine, né à Pella en automne de l'an 356 avant J.-C., mort à Babylone au printemps de l'an 323 avant J.-C. C'est là le premier membre de cette grande *tétrade* (Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon) qui a tant remué le monde, pour ne laisser que des débris ou des souvenirs, rarement quelques institutions durables. Alexandre était fils d'Olympias et de Philippe, roi de Macédoine, auquel il succéda en 336 avant J.-C. Du côté de son père il descendait de l'Héraclide Caranus, premier roi de Macédoine, et par sa mère il appartenait à la maison royale d'Épire, qui faisait remonter son origine à Achille, le héros de la guerre de Troie : Olympias était fille de Néoptolème, prince des Molosses, et sœur d'Alexandre d'Épire, qui périt en Italie. Le même jour où Philippe reçut la nouvelle de la naissance de son fils, on lui annonça la soumission des Illyriens par son général Parménion, et sa propre victoire aux jeux Olympiques ; mais le même jour aussi le magnifique temple de Diane à Éphèse fut réduit en cendres. Les historiens n'ont pas manqué de faire ressortir cette coïncidence d'événements, embellie de fables, pour le besoin de leur mise en scène. La première éducation d'Alexandre fut confiée à Léonidas, homme austère, parent d'Olympias, et à Lysimaque d'Acarnanie, qui avait gagné la faveur du roi par de basses flatteries. A l'âge de treize ans, il eut pour précepteur Aristote. Aulu-Gelle a conservé la lettre (supposée) par laquelle Philippe invite ce philosophe à se rendre à sa cour. Jamais prince n'eut pour précepteur un aussi grand maître. Aristote composa, à l'usage de son élève, un livre sur l'art de gouverner : ce livre ne nous a pas été conservé. Ses lettres à Alexandre ne sont pas authentiques. L'éducation physique du jeune Alexandre n'était pas moins soignée que son éducation morale ; il excellait dans tous les exercices du corps, et nul autre que lui ne pouvait monter ce cheval fougueux si connu sous le nom de Bucéphale. L'Iliade fut sa lecture favorite, et Achille, son modèle ; nourrissant ainsi, dès son enfance, l'ambition de devenir un grand capitaine.

Philippe entreprit une expédition contre Byzance, et chargea son fils, alors âgé de seize ans, de le remplacer à la tête du gouvernement. On raconte que, pendant l'absence de son père, Alexandre leva des troupes pour combattre des tribus rebelles, et s'empara de leur ville. Deux ans plus tard (en 338 avant J.-C.), il signala sa bravoure à la bataille de Chéronée : il rompit les rangs de l'ennemi, mit en déroute le bataillon sacré des Thébains, et décida la victoire. Philippe était fier de son fils ; il aimait à entendre les Macédoniens le nommer déjà leur roi, tandis que lui-même ne voulait être que leur général. Cette harmonie fut troublée dans les dernières années du règne de Philippe, depuis que celui-ci avait répudié Olympias pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale. Cependant une réconciliation eut lieu : elle devait être cimentée par le mariage de la fille de Philippe avec le frère d'Olympias ; mais le jour même de ce mariage Philippe fut assassiné (en 336 avant J.-C.), et on accusa Alexandre d'avoir trempé dans le parri-

cide. Cependant il n'y a aucune preuve contre lui, bien qu'on puisse admettre qu'il avait eu au moins connaissance du complot.

Quoi qu'il en soit, son premier acte de justice fut de punir les assassins de son père ; ensuite il déclara les Macédoniens exempts de toutes charges, excepté de fournir des hommes pour la guerre. Il se concilia ainsi l'estime et l'amour de ses sujets. Rien n'aurait terni les premiers rayons de sa gloire, s'il n'eût pas laissé Olympias assouvir sa vengeance sur Cléopâtre et son fils, et fait lui-même tuer Attalus, qu'il soupçonnait d'intelligence avec les Grecs. Ce peuple, séduit par ses orateurs, se préparait à prendre de nouveau les armes. Les Acarnaniens rappelèrent tous ceux que Philippe avait bannis; les Ambraciotes chassèrent de leur ville la garnison macédonienne: les Thébains ayant imité cet exemple, déclarèrent encore par un décret qu'il ne fallait pas reconnaître Alexandre pour général de la Grèce; les Arcadiens, les seuls qui n'eussent pas donné cette qualité à Philippe, étaient encore moins disposés à l'accorder à son fils; enfin les Argiens, les Éléens, les Lacédémoniens et les autres Péloponésiens, voulaient vivre dans l'indépendance et n'obéir qu'à eux-mêmes. D'autre part, les nations voisines de la Macédoine se préparaient ouvertement à une défection générale; les barbares des contrées septentrionales étaient déjà en mouvement; l'orage paraissait imminent et inévitable. Alexandre sut le prévenir par son activité : il gagna les uns par des caresses, et contint les autres par des menaces. Il entra d'abord dans la Thessalie, engagea les habitants de cette contrée, par les motifs d'une commune parenté avec Hercule et par beaucoup de promesses, à le déclarer successeur de Philippe dans l'hégémonie de la Grèce. Arrivé au passage des Thermopyles, il y convoqua les amphictyons, qui lui décernèrent sur la nation hellénique l'autorité souveraine; puis il se présenta aux portes de Thèbes, où il répandit la terreur. Aussitôt les Athéniens lui envoyèrent des députés pour s'excuser, suivant Diodore, sur ce qu'ils avaient été si tardifs à lui accorder l'hégémonie de la Grèce. Il ne devait en être question qu'à l'assemblée de Corinthe; et le véritable objet de cette ambassade était d'obtenir le pardon des démarches qu'ils avaient faites pour soulever contre lui les autres Grecs. Parmi ces députés était Démosthène, qui n'osa pas paraître devant Alexandre.

Après avoir étouffé ces premières étincelles qui menaçaient d'embraser toute la Grèce, Alexandre se hâta de retourner en Macédoine, et se disposa à la guerre contre les peuples barbares qui environnaient une partie de ses États. Il devait retirer deux avantages de cette expédition : le premier, de les mettre dans l'impossibilité de troubler désormais la tranquillité de son royaume; et le second, d'en obtenir des secours en hommes pour l'aider à la conquête de l'Asie, déjà projetée par Philippe. Ces avantages furent, en effet, l[e] fruit de la défaite des Thraces, des Triballes, des Antariates, des Taulentiens, des Péoniens, des Gètes, qui s'étaient révoltés, après la mort d[e] Philippe, dans l'intention de profiter de la jeunesse de son fils. Arrien est le seul écrivain qu[i] nous ait conservé des détails satisfaisants su[r] les exploits qui développèrent les grands talent[s] militaires du jeune héros. La manière don[t] Alexandre commandait la fameuse phalange macédonienne fit voir combien il était déjà habil[e] tacticien. Le passage du mont Hémus fut so[n] premier exploit : il s'y conduisit avec une habileté qui aurait fait honneur aux plus vieux capitaines. Les Thraces indépendants furent vaincus et obligés de lui céder ce passage important. [Il] établit le théâtre de la guerre dans leur pays, [et] les subjugua. Les Celtes, dont le pays était voisi[n] du golfe Ionique (la mer Adriatique), envoyèrent une députation à Alexandre, qui, s'imaginant être connu et redouté de ce peuple, demanda à leurs envoyés quel était l'objet de leu[r] crainte. Ils lui répondirent avec fierté : « Nou[s] ne craignons que la chute du ciel. » Ce prin[ce] fit alliance avec eux, et les renvoya en les traitant de bravaches.

Cependant les orateurs grecs avaient repris cou[rage], et recommencèrent leurs attaques cont[re] Alexandre. Démosthène et Lycurgue firent cou[rir] le bruit qu'il avait été défait chez les Triba[l]les, et ils le représentèrent à la tribune comm[e] mort; ils excitèrent, suivant Démade, p[ar] leurs discours les exilés de Thèbes à reco[u]vrer leur patrie et leur liberté. En effet, ceu[x]-ci étant entrés de nuit dans la ville, y égorg[è]rent deux officiers macédoniens. Mais, penda[nt] que les orateurs assuraient avoir appris, par d[es] lettres d'Antipater, la prétendue mort d'A[lexandre], ce prince s'était déjà mis en rou[te] pour la Grèce. Il repassa l'Ister et le mo[nt] Hémus, rentra en Macédoine, traversa en s[ix] jours une partie de la Thessalie, et franchit l[es] Thermopyles. Arrivé à Onchesti, dans la Béoti[e], il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Démo[s]thène m'appelait enfant quand j'étais en Illyr[ie] et chez les Triballes; adolescent, lorsque j'arr[i]vais en Thessalie; je veux donc lui montrer, so[us] les murs d'Athènes, que je suis homme. »

Rendons justice à Alexandre : il donna a[ux] Thébains tout le temps de revenir à eux-mêmes; mais les exilés et les béotarques, qui gouvernaie[nt] alors cette malheureuse cité, en précipitèrent [la] ruine. Un héraut macédonien, en promettant [au] nom d'Alexandre la liberté et la sûreté pour to[us] ceux qui voulaient passer dans son camp, ex[i]gea seulement qu'on lui livrât Phœnix et Pr[o]thute, principaux auteurs de la révolte. L[es] Thébains demandèrent à leur tour Philotas [et] Antipater, et firent publier, du haut d'une tou[r], que tout soldat qui passerait au service du gra[nd] roi, et voudrait aider les Thébains à délivrer [la] Grèce de son tyran, serait bien reçu dans le[ur]

ville. Cette proclamation insensée acheva d'irriter Alexandre, qui résolut d'en tirer une prompte vengeance. Quoique ses préparatifs fussent formidables, il n'y employa que trois jours. Les habitants firent une sortie, et furent battus. Bientôt après, leurs retranchements ayant été forcés, ils succombèrent aux attaques de leur ennemi, que seconda fort à propos la garnison macédonienne de la Cadmée, citadelle de Thèbes. La terre était jonchée de cadavres, on en faisait monter le nombre à six mille; et rien cependant ne pouvait toucher le cœur des Grecs alliés d'Alexandre. Ce furent eux, surtout les Phocidiens, les Platéens, les Thespiens, les Orchoméniens, et quelques autres peuples de la Béotie, qui se montrèrent les plus acharnés. Ils arrachaient leurs victimes du pied des autels, et n'épargnaient ni les femmes ni les enfants. « Le carnage, dit Arrien, fut tel qu'on doit l'attendre d'hommes qui ont la même origine, et qu'anime une haine invétérée. Les Thébains se l'étaient attirée par la destruction de Platée, de Thespies, d'Orchomène, et par mille actes de tyrannie. A l'exception des prêtres et prêtresses, des proxènes ou hôtes de Philippe et d'Alexandre, des descendants du poëte Pindare, de ceux qui s'étaient opposés à la révolte, tous les autres furent vendus comme esclaves, au nombre de trente mille. A la nouvelle d'un pareil désastre, Athènes fut consternée; on y interrompit aussitôt la célébration des grands mystères. Ses plus célèbres orateurs, Démosthène, Eschine et Stratocle, déplorèrent dans leurs discours les malheurs de Thèbes. Les Athéniens, n'écoutant plus que la voix de l'humanité, ouvrirent leurs portes aux Thébains échappés du sac de leur patrie, et envoyèrent des députés à Alexandre pour apaiser sa colère, sous prétexte de le féliciter sur son heureux retour du pays des Illyriens et de celui des Triballes.

Rentré en Macédoine, Alexandre donna pendant neuf jours des jeux publics consacrés à Jupiter et aux Muses. Il alla ensuite consulter l'oracle de Delphes sur son expédition en Asie. C'est ici que l'on raconte que la Pythie ayant refusé de monter sur le trépied, Alexandre l'y força; et cette prophétesse s'étant écriée, *Tu es invincible, mon fils!* il dit qu'il n'avait pas besoin d'autre réponse, et se retira satisfait. Les moyens d'Alexandre n'étaient pas proportionnés à la grandeur de son entreprise : il ne put lever qu'une armée peu nombreuse. Diodore est l'historien qui nous a laissé le plus de détails sur ce sujet. Selon lui, elle était composée de douze mille Macédoniens, de sept mille alliés, de cinq mille mercenaires, tous gens de pied, aux ordres de Parménion; de cinq mille Odryses, Triballes et Illyriens, de mille archers agrianiens, de quinze cents cavaliers macédoniens, sous le commandement de Philotas, fils de Parménion; de quinze cents hommes de cavalerie thessalienne que Talas, fils d'Harpalus, commandait; de six cents cavaliers grecs conduits par Érigyus; enfin, de neuf cents avant-coureurs de Thrace et de Péonie, qui avaient pour chef Cassandre : en tout, trente mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents de cavalerie. Les ressources d'Alexandre étaient plus faibles en argent qu'en hommes. Aristobule ne les faisait monter qu'à soixante-dix talents, et d'autres seulement à soixante (environ 360,000 francs). Suivant Duris de Samos, l'armée macédonienne n'était pas approvisionnée de vivres pour plus d'un mois. Avant de passer en Asie, Alexandre distribua presque tous ses domaines aux personnes de sa maison qu'il affectionnait le plus. Perdicas lui ayant demandé ce qu'il se réservait, il répondit : *L'espérance.*

Ce fut au printemps de l'an 334 avant J.-C. qu'Alexandre entreprit son expédition, unique dans les annales de l'humanité, et également importante sous le triple rapport militaire, politique et scientifique.

En vingt jours il atteignit Sestos, sur la côte de la Thrace. Là il s'embarqua sur une flotte de cent soixante trirèmes et de plusieurs bâtiments de transport. Il voulut conduire son vaisseau, et faire lui-même les fonctions de pilote. Ayant traversé heureusement l'Hellespont, il se rendit avec toute son armée dans la plaine de Troie, et y fit des sacrifices à Minerve Iliade. Il consacra à la déesse ses propres armes, et prit, en échange, celles qu'on y gardait depuis le siége de Troie. Mais il ne s'en servit jamais : les jours de bataille, on les portait devant lui. Peuceste était chargé de tenir le bouclier *sacré*. Après avoir passé son armée en revue, il se mit en marche pour attaquer les Perses, campés sur les bords de la rivière du Granique. Memnon de Rhodes, commandant les Grecs à la solde de Darius, était d'avis de replier, et de ne point attendre les Macédoniens. Les généraux perses voulurent, au contraire, défendre le passage de cette rivière, rassurés par leur position et le nombre supérieur de leurs troupes. Celles-ci étaient, selon Arrien, de vingt mille hommes de cavalerie et d'autant d'infanterie, dont les mercenaires formaient la plus grande partie. Diodore de Sicile fait monter cette armée à cent mille fantassins et dix mille chevaux; Justin, à six cent mille combattants : ce dernier nombre est contre toute vraisemblance.

Le lit du Granique était fort inégal; l'armée macédonienne ne put le traverser que sur un petit front. Les Perses l'attendaient de l'autre côté, rangés en bataille sur un terrain élevé. Ptolémée commença l'action avec une partie de la cavalerie, et subit un échec. Mais Alexandre, qui le suivit de près, attaqua avec impétuosité à la tête de ses escadrons; et, malgré les désavantages du terrain, il parvint à s'établir au delà du fleuve. Parménion le passa avec la cavalerie thessalienne, qui formait la gauche; l'infanterie

macédonienne, marchant sur ses traces, tâcha de se mettre en ligne; et, arrivée sur l'autre bord, elle forma la phalange, qui, avec tout son front hérissé de longues piques, fut bientôt en état d'agir. La victoire se déclara alors pour Alexandre. La cavalerie perse prit la fuite, et les mercenaires grecs furent taillés en pièces (1). Quoique le succès ne répondît pas aux sages dispositions que Memnon avait faites, les Perses opposèrent une vigoureuse résistance. La grande faute qu'on leur reproche, c'est d'avoir tenu leur infanterie dans l'inaction au commencement de la bataille (2). Arrien, qui décrit ce combat mémorable avec beaucoup d'exactitude, paraît exagérer leur perte: selon lui, aucun des Grecs mercenaires n'échappa, à l'exception de deux mille, faits prisonniers (3). Diodore, en la réduisant à douze mille hommes, ne s'éloigne peut-être pas de la vérité (4).

Alexandre se signala dans cette journée par une grande habileté et une rare valeur. La conquête de l'Asie Mineure devait être le fruit de la victoire du Granique; et les Grecs qui l'habitaient étaient tout disposés à secouer le joug des Perses, ou plutôt à changer de maître. Alexandre profita de ses avantages avec autant de célérité que de sagesse. Arrivé à Éphèse, il y détruisit l'oligarchie et mit le gouvernement entre les mains du peuple, sans lui permettre néanmoins tous les actes de fureur et de vengeance qu'une pareille révolution entraîne ordinairement (5). Les débris de l'armée vaincue se réfugièrent aussitôt à Milet, et s'y enfermèrent. Il emporta cette ville d'assaut, laissa aux habitants la vie et la liberté, et renvoya sa flotte, qu'il ne pouvait conserver faute d'argent, et dans la crainte de compromettre sa gloire dans un combat naval (6). L'Étolie et l'Ionie se soumirent à lui : il y rétablit partout la démocratie, pour s'attacher davantage la multitude et l'occuper par ses propres dissensions. Il s'avança ensuite vers la Carie, résolu de s'emparer d'Halicarnasse. Memnon ne lui livra la ville, en se retirant, qu'après avoir épuisé tous les moyens de défense, et toutes les ressources qu'un génie fécond et une longue expérience peuvent fournir. Après le siége d'Halicarnasse, Alexandre renvoya les jeunes gens qui s'étaient mariés peu de temps avant son départ, pour leur faire passer l'hiver en Macédoine avec leurs femmes. Ptolémée les conduisait, et avait ordre de lui ramener un renfort de cavalerie et d'infanterie (7). Rien n'était plus capable d'accélérer la levée de troupes que l'arrivée de ces jeunes gens. Au besoin qu'Alexandre avait de ce renfort, se joignit la crainte que les Grecs ne profitassent de son absence pour recouvrer leur

(1) Arrien, I, 15.
(2) Diodore de Sicile, XVII, 21.
(3) Arrien, I, 17.
(4) Diodore de Sicile, XVII, 21.
(5) Arrien, I, 15.
(6) Diodore de Sicile, XVII, 22. — Arrien, I, 19.
(7) Arrien, I, 24.

liberté. Ainsi il fortifia ses troupes de l'élite de leur jeunesse, affaiblit par là les leurs, et contraignit à son service les mains qui, éloignées de lui, eussent peut-être été employées à porter de funestes coups à sa puissance. Sur ces entrefaites, Alexandre, fils d'Ærope, frère des deux hommes complices de l'assassinat de Philippe, est dénoncé comme ayant conspiré contre la vie du conquérant macédonien. Ce dernier lui pardonna, en considération qu'à la mort de son père il s'était le premier déclaré pour lui, et que, couvert de son bouclier, il l'avait accompagné dans le palais des rois ses ancêtres (1). De semblables actions excitèrent à la fois l'admiration et l'enthousiasme; on fit bientôt intervenir les dieux, d'une manière spéciale et miraculeuse, dans les événements qui parurent extraordinaires aux yeux d'Alexandre et de ses compagnons d'armes.

Après avoir défait les Pisidiens et pris Célœnes dans la Phrygie, Alexandre s'avança jusqu'à Gordium, ancienne capitale de cette contrée; de là il dirigea sa marche du côté de l'Orient, et arriva à Ancyre. C'est dans cette dernière ville qu'il reçut les envoyés paphlagoniens qui venaient se soumettre à lui au nom de la nation, et le prier de ne point faire entrer son armée dans leur pays; demande qui leur fut accordée, à condition qu'ils obéiraient à Calas, satrape de Phrygie (2). Le récit de Quinte-Curce, qui fait pénétrer l'armée macédonienne en Paphlagonie n'est donc pas vrai : il est encore démenti par le propre témoignage de cet historien, qui fait marcher Alexandre de Gordium à Ancyre. Ce prince laissa, dans sa route, la Paphlagonie à sa gauche (3). Ce fut à Gordium qu'il défit les fameux nœuds compliqués autour du joug d'un char, pour accomplir l'oracle qui avait mis à ce prix l'empire de l'Asie. La Cappadoce se rendit à Alexandre, qui campa avec son armée dans le même endroit où Cyrus le Jeune avait séjourné en marchant à Cunaxa.

L'itinéraire de l'armée d'Alexandre s'accorde parfaitement avec celui de Cyrus le Jeune. Arrien, qui nous le trace toujours avec son exactitude accoutumée, dit que le conquérant macédonien campa, avant d'entrer dans les gorges de Cilicie, dans le même lieu où ce prince perse, avec les dix mille Grecs, avait établi son camp (4). Sur ces entrefaites Memnon, à la tête d'une flotte de trois cents voiles, et ayant le commandement des armées perses de terre et de mer, s'empara de Chio, ensuite des villes de l'île de Lesbos, à l'exception de Mytilène. Suivant Diodore, à peine ce général eut-il pris cette ville, qu'une maladie violente l'enleva. La perte de Memnon porta un coup fatal à l'empire de Darius.

Les Macédoniens descendirent dans les plaines

(1) Arrien, I, 25.
(2) Ibid., II, 4.
(3) Quinte-Curce, III, 1.
(4) Arrien, II. 4.

la Cilicie : Arsames, selon Quinte-Curce, en évacuant cette province que Darius lui avait confiée, brûla la ville de Tarse, et dévasta cette contrée (1). Arrien prétend, au contraire, qu'Alexandre ayant prévenu Arsames, ce général perse abandonna Tarse et toute la Cilicie sans y faire aucun dommage (2). L'armée macédonienne vint ensuite de Tarse à Anchiale. C'est près de cette dernière ville qu'on voyait encore le tombeau de Sardanapale, avec une épitaphe rapportée par Arrien et par quelques autres écrivains de l'antiquité. Alexandre tomba malade de fatigue à Tarse (3). Mais les autres historiens s'accordent à dire que, tout couvert de sueur, il se jeta, pour se baigner, dans le Cydnus, rivière très-froide qui traversait cette ville, et qu'aussitôt il fut saisi d'une fièvre violente, accompagnée des symptômes les plus alarmants. Ses soldats le crurent mort, et lui témoignèrent un tendre et vif intérêt. Philippe d'Acarnanie, médecin habile, ranima leur espérance, et présenta à Alexandre une potion qu'il croyait propre à le sauver. En ce moment arrivèrent des dépêches de Parménion, annonçant que Philippe, gagné par l'argent et les promesses de Darius, veut l'empoisonner. D'une main Alexandre tient la lettre, de l'autre la potion, qu'il avale; puis il donne cette lettre à Philippe, et lui ordonne de la lire, espérant trouver sur son visage quelque indice de ce qui se passait dans son âme. Cet homme fidèle, après avoir lu, montre plus d'indignation que de crainte, et jette devant le lit la lettre et son manteau. Il témoigne ensuite toute l'horreur que l'idée seule d'un pareil parricide lui causait, et finit par guérir Alexandre.

Averti que Darius était campé avec toutes ses forces à Sochos, dans la Comagène, Alexandre se mit en marche, franchit le passage des montagnes de la Cilicie, et marcha près de Myriandre. A la nouvelle que l'armée perse avait abandonné le poste avantageux qu'elle occupait, il fit, pendant la nuit, repasser les montagnes à ses troupes par les Pyles de Syrie, en même temps que les Perses achevaient de défiler aux Pyles Ananiaques ou de Cilicie (4), deux gorges qui servaient de communication entre la Cilicie et les régions situées en deçà de l'Euphrate. Ces gorges n'étaient distantes l'une de l'autre que de deux stathmes (5) ou cinq parasanges (6); la dernière était au nord, la première au midi; par conséquent l'armée perse, comme le dit Arrien, avait à dos les Macédoniens : Alexandre lui avait laissé ce passage ouvert, pour l'attirer dans un endroit où elle ne pût faire usage de toutes ses forces. Diodore ni Plutarque n'entrent dans aucuns détails sur ces marches et ces contre-marches; et

(1) Quinte-Curce, III, 4.
(2) Arrien, II, 4.
(3) Ibid., II, 5.
(4) Ibid., II, 6, 7.
(5) Ibid., II, 6.
(6) Xénophon, *Exp. Cyr.*, I, 18.

ceux que donne Quinte-Curce ne sont pas fort intelligibles.

Darius s'étant emparé d'Issus, campa le lendemain au delà du Pinare, où Alexandre se disposa à l'attaquer. Il mit son armée en bataille, et en appuya la droite aux montagnes et la gauche à la mer (1), position qui aurait dû empêcher Quinte-Curce d'avancer que la droite de cette armée fut enveloppée par les troupes ennemies (2). Le combat s'engagea près d'Issus : au premier choc, l'aile gauche des Perses fut mise en déroute. Les Grecs qui étaient à la solde de Darius opposèrent plus de résistance : ils renversèrent d'abord tout ce qui se trouva devant eux; et la phalange macédonienne manœuvrant sur un terrain inégal fut obligée de se rompre, et ne repoussa qu'avec peine leurs attaques vives et réitérées. A l'aile droite, la cavalerie des Perses attaqua avec beaucoup de vigueur la cavalerie thessalienne, et ne lui céda qu'après avoir vu Darius prendre honteusement la fuite (3). L'honneur de cette journée appartint à l'habileté et à la valeur d'Alexandre. Il enfonça le premier les mercenaires grecs, et fut blessé lui-même légèrement, non de la main de Darius, comme Charès l'assurait (4), mais dans la foule, sans savoir d'où le trait était parti. Justin prétend que Darius reçut également une blessure; ce qu'aucun autre historien n'a rapporté.

Après la bataille d'Issus, Alexandre fit élever, sur les bords du Pinare, trois autels consacrés à Jupiter, à Hercule et à Minerve (5). Quoique ces monuments aient longtemps existé après lui, cependant ils étaient beaucoup moins faits pour perpétuer sa gloire, que la conduite généreuse qu'il tint à l'égard de la famille de Darius, tombée entre ses mains à l'issue du combat. Son entrevue avec cette famille infortunée est célèbre : Sysigambis ayant pris d'abord Héphestion pour le roi, se prosterne aux pieds d'Alexandre, et le prie d'excuser sa méprise. Ce prince la relève aussitôt, en lui disant : « Ma mère, vous ne vous trompez pas, celui-là est un autre Alexandre (6). » Cette scène si touchante, et la réponse du vainqueur, ne sont rapportées par Arrien que comme une tradition assez constante.

Le roi victorieux ne tarda point à se mettre en marche. Laissant fuir son ennemi au delà de l'Euphrate, il s'avança dans la Cœlésyrie, et soumit sans peine cette contrée. Straton, prince d'Arade, le reconnut pour souverain, et lui remit cette île et les villes de Mariamne et de Marthé. Ce fut dans cette dernière que les députés de Darius vinrent trouver Alexandre pour lui demander la liberté de la mère, de la femme et des enfants de ce prince. Ils lui remirent une

(1) Arrien, II, 7.
(2) Quinte-Curce, III, 11.
(3) Arrien, II, 10 et 11.
(4) Plutarque, *Vit. Alex.*, p. 29.
(5) Quinte-Curce, III, 12.
(6) Diodore, XVII, 37.

lettre du monarque perse, dans laquelle il réclamait lui-même cette liberté, rappelant l'ancienne alliance qui avait autrefois uni Artaxerxès et Philippe; il se plaignait qu'au lieu de la renouveler, Alexandre avait passé en Asie et dévasté ses États. Il protestait de n'avoir pris les armes que pour la défense de son pays et du trône de ses pères. Arrien nous a conservé la réponse d'Alexandre, qu'on doit regarder comme un véritable manifeste. L'authenticité n'en peut être douteuse, puisque cette pièce a été transmise par Ptolémée et Aristobule. D'ailleurs, elle ne porte aucune marque de supposition ni d'altération. Elle est écrite du style qui convenait au vainqueur du roi de Perse: « Tes ancêtres, dit Alexandre à Darius, étant venus en Macédoine et dans la Grèce, ravagèrent ce pays, sans pourtant avoir à se plaindre d'aucune injure. Reconnu chef des Grecs, j'ai passé en Asie pour me venger des Perses, auteurs des premières hostilités. Vous avez secouru les Périnthiens, qui avaient offensé mon père. Ochus envoya aussi des troupes dans l'île de Thasos, qui fait partie de mes États. Mon père est mort par le fer des conspirateurs que vous aviez subornés; vous vous en êtes vantés même dans des lettres écrites pour engager les Grecs à prendre les armes contre moi. Lorsque Bagoas et toi vous eûtes de concert fait mourir Arsès, et que tu fus monté sur le trône injustement et au mépris des lois des Perses, on répandit de l'argent de ta part chez les Lacédémoniens et quelques autres peuples de la Grèce; aucun cependant ne l'accepta, hormis les premiers. Ainsi tes émissaires n'oublièrent rien pour corrompre mes amis, et troubler la paix que je venais d'établir dans la Grèce. J'ai porté la guerre chez toi, à cause de la haine que tu m'as vouée. Après avoir d'abord vaincu tes généraux et tes satrapes, je viens de triompher de toi-même et de toute ta puissance, et je suis en possession d'un pays que les dieux m'ont donné. Je protége tous tes soldats, qui, échappés de l'action, se réfugient auprès de moi; ils n'y restent pas malgré eux, ils combattent volontairement sous mes drapeaux. Viens auprès de moi, qui suis le maître de toute l'Asie. Si tu appréhendes quelque mauvais procédé de ma part, envoie de tes amis qui recevront ma parole. Lorsque tu seras arrivé, demande ta mère, ta femme, tes enfants, et quelque autre chose si tu veux; tout ce que tu pourras désirer te sera accordé. Du reste, si tu me fais une nouvelle députation, que ce soit comme au roi de l'Asie: ne m'écris plus d'égal à égal, mais adresse-moi tes prières comme au maître de tous tes États; sinon, j'aviserai au moyen de punir une pareille insulte. En cas que tu veuilles encore me disputer l'empire les armes à la main, tu ne m'échapperas pas; je te poursuivrai partout où tu seras (1). »

Darius avait déposé à Damas ses richesses, qui

(1) Arrien, II, 14.

furent livrées à Alexandre. Deux députés de Thèbes, l'un d'Athènes et un autre Lacédémonien, auprès du monarque perse, se trouvèrent dans cette ville. Alexandre pardonna aux premiers, par commisération pour le sort de sa patrie; au second, fils d'Iphicrate, par amour pour Athènes, et en considération de la gloire que son père avait acquise: ce député étant mort en Asie, Alexandre fit remettre son corps à sa famille. Il garda quelque temps le troisième, Euthyclès, en prison, parce que les Lacédémoniens lui donnaient alors des sujets de mécontentement; mais ses succès s'étant accrus, il le mit également en liberté (1). Cette conduite et les motifs qui la dictèrent sont d'autant plus louables, que ce prince n'avait rien à attendre de la reconnaissance des Grecs.

A l'approche d'Alexandre, Sidon se soumit sans coup férir. Mais Tyr n'imita pas l'exemple de Sidon, sa métropole; elle ferma ses portes au vainqueur, qui avait demandé d'y entrer pour sacrifier à Hercule. Quinte-Curce prétend que les habitants de cette ville égorgèrent les hérauts macédoniens qui étaient venus leur offrir la paix, et qu'ils jetèrent leurs cadavres dans la mer. Les autres historiens ne parlent pas de cette violation du droit des gens. Alexandre sentait toute l'importance de la possession de Tyr: par là l'île de Chypre et ses vaisseaux tombaient en son pouvoir; maître de la mer, il coupait toutes les communications de Darius avec les peuples de la Grèce, et étant alors assuré d'eux, il pouvait sans crainte voler à la conquête de l'Égypte et du reste de l'empire des Perses (2). En conséquence, il disposa tout pour le siége de la place. Cependant il ne pouvait s'en approcher, à cause du bras de mer qui la séparait du continent. Peut-être apprit-il à Sidon qu'un roi d'Assyrie, Nabuchodonosor, avait réussi dans une pareille entreprise, en comblant cet espace (3) d'environ quatre stades. Alexandre employa aussitôt une partie de son armée à construire une chaussée qui joignit l'île à la terre. Les ruines de Paléotyr lui fournirent des pierres en abondance, et il trouva sur le Liban tout le bois nécessaire. Les Tyriens insultèrent d'abord les travailleurs; ils leur demandaient si leur roi était plus puissant que Neptune. Mais ils changèrent bientôt de langage quand ils virent que la chaussée touchait déjà presque au rivage. Une tempête survint, et en détruisit une grande partie. Tout fut promptement réparé; et pour cette fois l'ouvrage fut si bien construit, que le temps n'a fait depuis que le consolider, malgré les efforts des vagues et des hommes. Alexandre plaça sur cette chaussée des tours en bois et des machines de guerre, pour battre les murailles de Tyr. Les Tyriens parvinrent à brûler ces machines à l'aide de leurs vaisseaux, et surtout d'un gros bâtiment appelé *Hy-*

(1) Arrien, II, 15.
(2) Ibid., II, 17.
(3) Diodore de Sicile, XVII, 40; Quinte-Curce, IV, 2.

pagoge, qui était rempli de matières combustibles. Les Macédoniens, après cet incendie, élevèrent une terrasse sur laquelle on plaça de grosses catapultes et des balistes, avec des archers et des frondeurs. Au moyen des vaisseaux que fournirent les rois de Chypre, différentes villes de Phénicie, les Ciliciens, etc., Alexandre se rendit maître de la mer, et se mit à l'abri de toute insulte de la part des vaisseaux tyriens. Il en profita pour faire avancer des trirèmes chargées de ponts volants. Des tours garnies de béliers étaient sur ces ponts, qui facilitèrent beaucoup l'approche du mur. On en abattit la longueur de cent pieds, ce qui n'empêcha pas les Tyriens d'opposer encore la plus vive résistance. Mais les deux ports extérieur et intérieur ayant été forcés par la flotte des alliés, la ville fut emportée d'assaut, après plus de sept mois de siége (1). Si l'on ajoutait foi à Justin, la trahison ouvrit à Alexandre les portes de Tyr, qui ne résista que peu de temps (2). Alexandre était occupé au siége de Tyr, lorsque les ambassadeurs de Darius vinrent lui proposer, pour la rançon de sa famille, dix mille talents et tout le pays situé en deçà de l'Euphrate. Ils offrirent encore, au nom de leur maître, son amitié et son alliance à Alexandre, avec la main de sa fille. Contre l'avis de Parménion, le roi refusa toutes ces offres, et ajouta que si Darius venait le trouver, il éprouverait sa générosité (3). Tel est le récit d'Arrien, qui diffère de celui de Diodore de Sicile. Ce dernier historien suppose d'abord deux ambassades, l'une et l'autre immédiatement avant la bataille d'Arbèle. Dans la première, Darius fait offrir à son ennemi deux mille talents d'argent et toute la partie de l'Asie Mineure en deçà du fleuve Halys. Sur le refus d'Alexandre, de nouveaux ambassadeurs lui font l'offre de trois mille talents, du pays en deçà de l'Euphrate, et d'une fille de Darius en mariage. Le prince macédonien répond : « De même que le monde ayant deux soleils ne pourrait conserver son bel ordre, de même il est impossible que la terre soit en repos avec deux maîtres. » Cette réponse est digne d'Alexandre, qui finit par proposer à Darius de se contenter d'une paisible et honorable retraite (4).

Après la prise de Tyr, Alexandre se dirigea sur Gaza, qui ne craignit pas de s'opposer à la marche rapide du vainqueur. Cette ville lui résista pendant deux mois, soit par sa position avantageuse, soit par la vigoureuse défense de son commandant. Alexandre, durant le siége de cette ville, fut blessé à l'épaule par une catapulte. Les habitants de Gaza furent réduits en esclavage, et Alexandre, selon Arrien, fit de sa nouvelle conquête une place d'armes, qui fut peuplée par une colonie tirée des lieux circonvoisins. Strabon prétend, au contraire, que cette malheureuse cité

(1) Diodore de Sicile, XVII, 46.
(2) Justin, XI, 10.
(3) Arrien, II, 25.
(4) Diodore de Sicile, XVII, 54.

fut détruite et demeura déserte (1). Ce judicieux écrivain a confondu l'état où se trouvait Gaza dans les deux premiers siècles de l'ère des Séleucides, avec le sort de cette ville après sa destruction totale par Alexandre-Zabina, l'an 96 avant J.-C. Elle devint alors la proie des flammes, et ses habitants furent emmenés captifs, à cause de leur attachement pour les Ptolémées. Peut-être que la conformité du nom des deux princes qui avaient pris et saccagé Gaza avait induit Strabon en erreur.

C'est ici que nous devons placer un récit que beaucoup de critiques ont traité de fable. Suivant Josèphe, Alexandre occupé au siége de Tyr écrivit au grand prêtre Jaddus, qui venait de succéder à Jonathan son père, pour demander des provisions et des troupes auxiliaires. « Jaddus répondit par un refus, motivé sur le serment que les Juifs avaient fait à Darius de ne point porter les armes contre lui. Alexandre menaça de marcher sur Jérusalem aussitôt qu'il aurait pris Tyr. En effet, maître de cette ville et de Gaza, il se mit en marche vers la capitale de la Judée, avec l'intention de faire éprouver à ses habitants les terribles effets de sa colère, comme les Phéniciens et les Chaldéens qui étaient avec lui le croyaient. A cette nouvelle, le grand prêtre offre des sacrifices dans le temple, et ordonne des prières publiques. Dieu lui apparaît en songe, et lui ordonne de faire ouvrir toutes les portes de la ville, et d'aller sans crainte, revêtu de ses habits pontificaux, avec tout l'ordre sacerdotal, au-devant d'Alexandre. En conséquence, Jaddus, accompagné des prêtres et du peuple, sort de Jérusalem et va jusqu'à l'endroit appelé Sapha, d'où l'on voyait le temple de la ville. La vue de tout ce peuple vêtu de blanc, de cette troupe de sacrificateurs habillés de lin, et du grand prêtre avec son éphod et sa tiare, où le nom de Dieu était écrit sur une lame d'or ; cette vue fit une telle impression sur le prince macédonien, que, s'étant avancé seul, il adora ce nom et salua le grand prêtre. Tous les Juifs lui rendirent par un cri ce salut, et l'entourèrent. Les princes de Syrie et ceux qui étaient à leur suite crurent qu'Alexandre avait perdu l'esprit; il n'y eut que Parménion qui, s'approchant de ce prince, osa lui demander « comment il pouvait se faire qu'étant adoré de tout le monde, il se prosternât devant le grand pontife des Juifs ? » Alexandre répondit : « Ce n'est pas lui que j'ai adoré, mais le Dieu dont il exerce la grande prêtrise. Étant à Dium en Macédoine, je l'ai vu en songe avec ses ornements. Je méditais alors sur les moyens de me rendre maître de l'Asie. Il m'exhorta à ne point différer mon entreprise et à passer avec confiance (l'Hellespont), parce qu'il conduirait lui-même mon armée et me livrerait l'empire des Perses, et que tout me réussirait suivant mes désirs. » Alexandre ayant donné sa main au pon-

(1) Strabon, XVI, 522.

tife et aux prêtres qui l'accompagnaient, marche à Jérusalem ; et, arrivé dans cette ville, il monte au temple et y fait les sacrifices que lui prescrit le pontife. Jaddus lui montre ensuite le livre de Daniel, où il était marqué qu'un Grec renverserait l'empire des Perses. Alexandre, persuadé que cette prophétie le regardait, en fut réjoui, et congédia l'assemblée. Le lendemain il fit rassembler le peuple, et lui demanda quelles grâces il désirait obtenir. Le grand prêtre le supplia de permettre aux Juifs de se gouverner conformément aux lois de leurs pères, et de les exempter de tribut la septième année : tout leur fut accordé. Il le pria encore de conserver aux familles juives qui étaient à Babylone et en Médie les mêmes priviléges; ce que le prince macédonien promit sans peine. Ayant assuré que les Juifs qui voudraient le suivre auraient la liberté de vivre selon leurs lois rituelles, plusieurs s'enrôlèrent avec plaisir dans son armée. Alexandre les conduisit bientôt dans les villes voisines, qui se soumirent à lui. Les Samaritains de Sichem vinrent à sa rencontre non loin de Jérusalem, et le sollicitèrent de venir dans leur ville et d'entrer dans leur temple. Il leur en donna l'espoir à son retour. Alors ils lui firent la demande de ne pas payer de tribut la septième année, dans laquelle ils ne devaient pas ensemencer leurs terres; et comme ils se disaient Hébreux, ce prince interrogea là-dessus les Sidoniens, qui le nièrent; sur quoi il dit aux Samaritains : « Je n'ai accordé cette grâce qu'aux Juifs; lorsque je reviendrai, mieux informé de la chose, je ferai ce qu'il me plaira (1). »

Cette expédition contre les Juifs et les Samaritains est passée sous silence par tous les historiens d'Alexandre.

L'Égypte se soumit sans résistance. Alexandre voulut signaler sa nouvelle conquête par un établissement digne de lui. La longue et étonnante résistance des Tyriens, dénués de tout secours, lui donna une haute idée des ressources que pouvait fournir le commerce. Il résolut de les leur enlever en fondant, non loin des bouches du Nil, une ville qui, étant située entre Tyr et Carthage, pût s'attirer en même temps le commerce de l'une et de l'autre (2). « Il choisit, dit Robertson, l'emplacement de cette ville avec un si merveilleux discernement, qu'elle devint une des places de commerce la plus considérable de l'ancien monde, et que, malgré des révolutions continuelles, elle ne cessa point d'être pendant dix-huit siècles le principal siége du commerce de l'Inde. » Ainsi furent réunies, par un intérêt commun, les nations de l'Occident et celles de l'Orient; fruit d'une entreprise avouée par l'humanité, et qui mérite d'avoir plus de célébrité que la construction de ces pyramides, prodiges de travail et monuments éternels de la tyrannie des princes qui les firent élever. Les anciens rois d'Égypte, contents de leurs propres richesses, n'enviaient point celles du dehors : prévenus contre les navigateurs étrangers, surtout contre les Grecs, ils mirent une garnison dans un lieu appelé *Rhacotis*, qui n'était alors qu'un village, et qui fit ensuite partie de la ville d'Alexandrie. Ils abandonnèrent même le terrain d'alentour aux pâtres qui étaient en état de défendre l'entrée du pays aux étrangers. Alexandre eut une politique bien différente : il résolut de tirer parti de la position avantageuse de cet endroit, qui, baigné au nord par la mer et au midi par le lac Maréotis, pouvait recevoir dans ses deux ports les richesses des contrées les plus éloignées et toutes les denrées de l'intérieur de l'Égypte, au moyen des canaux servant de communication entre le lac et le Nil, d'où ils étaient dérivés. Strabon, dont nous empruntons ici le témoignage, remarque encore que le bon air était un des avantages d'Alexandrie : elle le devait aux eaux qui la baignaient des deux côtés. « Les autres villes situées au bord des lacs ont un air épais et pesant en été; et les vapeurs élevées par l'ardeur du soleil laissent leurs bords couverts d'un limon dont les exhalaisons sont méphitiques, et produisent des maladies contagieuses. Au contraire, à Alexandrie, le Nil, croissant au commencement de l'été, remplit le lac, et n'y laisse rien qui puisse corrompre l'air; et en même temps les vents étésiens, soufflant du nord et traversant la mer, y tempèrent beaucoup les chaleurs. Son fondateur disposa même les rues de manière à être rafraîchies par ces vents. Cependant l'eau qu'on y buvait était souvent bourbeuse, et la nourriture dont le peuple se servait étant grossière et de mauvaise qualité, cette ville ne fut pas toujours exempte d'épidémies et de la maladie invétérée connue sous le nom d'éléphantiasis, qui y faisait quelquefois de grands ravages. Mais la prévoyance d'Alexandre ne pouvait s'étendre jusque-là; et il fut sans doute frappé et déterminé par le principal avantage de sa nouvelle ville : c'était d'être le seul lieu de toute l'Égypte où l'on trouvât un abri sûr pour les vaisseaux. Alexandrie eut à peu près la figure d'une *chlamyde* ou manteau macédonien, et embrassa dès son origine un vaste terrain (1). » Mais sa population ne s'accrut qu'avec son commerce, qui faisait encore des progrès très-considérables sous les empereurs romains. Les Grecs, qui ont débité tant de fables sur l'origine de leurs villes, en avaient aussi imaginé une sur la fondation d'Alexandrie. Elle nous a été conservée par Malala, qui fait sacrifier par ce prince une vierge nommée *Macédoine*. Jamais Alexandre ne se permit un tel excès de superstition : cette action barbare n'aurait inspiré que de l'horreur, et il ne voulait pas moins exciter en sa faveur l'enthousiasme des peuples vaincus, que les enchaîner par la crainte.

Ce fut sans doute dans ce dessein qu'il alla

(1) Josèphe, *Antiquités judaïques*, XI.
(2) *Recherches historiques sur l'Inde*, p. 19.

(1) Amm. Marcel., XXII, 16.

consulter l'oracle de Jupiter-Ammon, qui jouissait presque de la même autorité que ceux de Delphes et de Dodone. Tous les trois décidaient, par leurs réponses, des affaires les plus importantes de la Grèce. Le crédit du premier se soutint longtemps, et ne commença à déchoir que sous les Romains, qui ajoutèrent plus de foi aux vers sibyllins et aux divinations étrusques. Cette grande et ancienne réputation de l'oracle d'Ammon engagea Alexandre à aller lui-même le consulter. Deux chemins y conduisaient, l'un en partie le long de la mer, l'autre tout entier dans l'intérieur des terres. Alexandre prit le premier, en partant d'Alexandrie, et le second à son retour en Égypte. Le choix de la première route était d'autant plus prudent, qu'il pouvait y trouver des moyens de subsistance, surtout pour ses bêtes de charge et sa cavalerie. Les envoyés de Cyrène vinrent sur cette route au-devant de lui (1); ce qui prouve qu'elle n'était ni inconnue ni impraticable, comme Quinte-Curce voudrait le faire croire. Selon lui, les sables du pays que traversa l'armée macédonienne étaient tellement échauffés par les rayons du soleil, qu'ils brûlaient la plante des pieds : « on avait à lutter contre un sable à la fois tenace et profond; et, avant même d'entrer dans ces immenses solitudes arides et sans eau, la terre offrait déjà le spectacle de la stérilité et de la langueur. » Quinte-Curce fait ensuite mention d'un orage accompagné d'une grosse pluie, qui soulagea beaucoup les Macédoniens; ce qui arriva, ajoute-t-il, soit par la faveur des dieux, soit par hasard. Mais rien n'est plus ordinaire que ces sortes de pluies, et les vents qui rafraîchissent l'air de cette contrée, surtout le long de la mer : sans cela il serait impossible de pénétrer dans ces déserts, et Alexandre aurait été le plus insensé des hommes de le tenter. On lui accordera au moins assez de sens pour avoir consulté les gens du pays et pris en conséquence des mesures capables de le sauver, lui et son armée. Quinte-Curce donne à celle-ci, pour guides, des corbeaux, dont le croassement, suivant Callisthène, servait de signal de ralliement aux soldats qui s'écartaient. Ptolémée avait imaginé un autre miracle : c'était deux dragons qui, en jetant de grands cris, dirigèrent la marche des Macédoniens. C'est avec raison que Strabon traite tous ces récits de fables inventées pour flatter Alexandre. Sans nous y arrêter davantage, nous nous empresserons d'arriver avec ce prince au temple de Jupiter-Ammon. A peine le conquérant macédonien entrait-il dans ce temple, qu'il fut qualifié *fils de Jupiter* par le plus ancien des prêtres. Alexandre accepta ce titre, et demanda aussitôt si son père lui destinait l'empire du monde. La réponse ayant été affirmative, il voulut encore savoir si tous les complices de la mort de son père avaient été punis. Le prêtre répliqua avec beaucoup d'esprit : « que son père était à l'abri de tout attentat, et que les assassins de Philippe étaient morts dans les supplices; que pour lui, il serait invincible jusqu'à ce qu'il eût pris place parmi les dieux (1). » Ce récit de Quinte-Curce s'écarte peu de ceux de Diodore, de Plutarque et de Justin. Suivant Maxime de Tyr, Alexandre se permit une troisième question sur les sources du Nil; ce qui n'est pas hors de vraisemblance. Arrien ne fait mention d'aucune de ces demandes; il se contente de dire qu'Alexandre ayant consulté l'oracle d'Ammon, il en reçut une réponse conforme, disait-il, à ses vœux.

Alexandre, de retour en Égypte, y reçut les secours en hommes qu'Antipater lui envoyait de Macédoine, et dont il avait le plus grand besoin pour exécuter ses vastes desseins. Affaibli par ses propres victoires et par les siéges meurtriers de Tyr et de Gaza, il avait détaché Amyntas avec plusieurs vaisseaux, pour faire de nouvelles levées et les lui amener. On voit par là que ce prince, après la bataille d'Issus, étant dans l'impuissance de poursuivre Darius, avait été obligé de s'emparer des villes maritimes de Syrie et de Phénicie, afin de s'assurer une communication libre avec ses États, et d'en tirer des troupes. Cependant quelques écrivains modernes l'ont accusé d'avoir donné le temps aux Perses de rassembler tranquillement toutes leurs forces en allant conquérir l'Égypte, qui serait tombée d'elle-même en son pouvoir, et consulter en personne, au milieu des déserts, un oracle qui aurait pu être interrogé, de sa part, par des théores, avec le même succès et bien moins de danger. Mais ces hommes qui, après un laps de vingt et un siècles, jugent avec tant de hardiesse le plus heureux des capitaines de l'antiquité, et certainement un des plus habiles, auraient dû sentir la nécessité où il se trouvait de ne laisser derrière lui aucun pays ennemi, et d'attendre les renforts qu'il avait demandés. A la vérité, il aurait pu se dispenser d'aller lui-même au temple d'Ammon; mais craignant sans doute l'oisiveté de ses soldats, il en employa une partie à construire la ville d'Alexandrie, et emmena l'autre avec lui pour la rendre témoin de la réponse d'Ammon, et persuader ainsi à son armée qu'il descendait des dieux, ou du moins qu'il en était favorisé d'une manière spéciale. D'ailleurs, l'oracle de Delphes, corrompu par l'or de Philippe et dévoué trop ouvertement à son fils, avait perdu son crédit, tandis que l'oracle d'Ammon conservait encore tout le sien; avantage qu'il devait à son éloignement, et surtout à la prudence de ne s'être dévoué à aucun parti dans les dissensions de la Grèce. Les nations de l'Orient connaissaient beaucoup plus Ammon, et c'était chez elles qu'Alexandre allait porter la guerre : ainsi ce prince, en se faisant déclarer invincible, ou fils de Jupiter, inspirait à ces nations le respect et la crainte, et à son armée la confiance et l'enthousiasme, gages assurés de

(1) Diodore de Sicile, XVII.

(1) Quinte-Curce, IV, 7.

la victoire, et sans lesquels elle n'est pas longtemps constante. Les Égyptiens, condamnés à subir un joug étranger, reconnurent sans peine Alexandre pour leur nouveau maître. Quoique ce prince ne changeât rien à leurs usages, il craignit cependant de les laisser sous l'autorité d'un seul chef; il en établit plusieurs pour les gouverner (1).

Cependant Darius rassembla des troupes innombrables; toutes les parties de son vaste empire contribuèrent à former cette armée, destinée à s'opposer aux entreprises de son ennemi, qui, après avoir quitté l'Égypte, s'avança vers l'Euphrate, et le passa à Thapsaque. Pline et Dion-Cassius rapportent qu'Alexandre traversa ce fleuve près de Zeugma, sur un pont soutenu par des chaînes de fer. Ces écrivains ont sans doute été induits en erreur par l'étymologie du nom de ce lieu; l'itinéraire de l'armée macédonienne, depuis Tyr jusqu'à Arbèles, suffit pour démontrer la fausseté de leur récit. Mazée, envoyé par Darius pour défendre le passage de l'Euphrate, abandonna son poste, et se retira en dévastant le pays, qui aurait pu fournir des vivres aux troupes macédoniennes. Quatre jours après le passage de l'Euphrate et du Tigre, Alexandre découvrit un corps de cavalerie; il se mit à sa poursuite et fit plusieurs prisonniers, qui lui apprirent que Darius était campé dans une grande plaine, sur la rivière de Boumade, près de Gaugamèle. Quatre jours de repos délassèrent de leurs fatigues les soldats macédoniens, qui se remirent en marche, et arrivèrent dans un lieu qui n'était éloigné que de soixante stades du camp des Perses. Ces détails, que nous fournit Arrien, sont très-propres à démontrer l'inexactitude de ceux de Diodore. La plupart des historiens s'accordent à faire monter l'armée de Darius à plus d'un million d'hommes, calcul qui n'est pas hors de vraisemblance; car presque toutes les nations, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux extrémités de l'Orient, avaient envoyé de puissants secours à Darius. Quelque vaste que fût la plaine d'Arbèles, elle ne suffit pas pour contenir de front toute l'infanterie de l'armée de Darius. Celui-ci fut obligé de mettre derrière son corps de bataille des troupes entières de plusieurs nations, ce qui ne fit qu'y augmenter la confusion. Alexandre n'avait, selon Arrien, qu'une armée de quarante mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie à opposer à toute cette multitude (2). Les dispositions d'Alexandre parurent d'abord n'avoir pour but que de se mettre sur la défensive; mais elles tendaient réellement à faciliter les mouvements et le choc de sa phalange et de ses escadrons d'élite, dont il espérait tout le succès de cette journée. Il s'approcha ensuite des hauteurs et de l'aile gauche de l'armée ennemie, contre laquelle il voulait diriger ses premiers efforts. Pour l'en empêcher, Darius ordonna aux Scythes et aux Bactriens de tourner les Macédoniens. Le combat s'engagea entre eux avec vivacité; et ce ne fut qu'en les repoussant insensiblement et gagnant pied à pied le terrain, que les Macédoniens parvinrent à défaire ces deux corps de cavalerie. Les escadrons perses qui étaient mêlés avec l'infanterie, étant brusquement sortis de la ligne pour voler à leur secours, laissèrent un grand vide, dont Alexandre profita en les attaquant de front et par le flanc: ils furent mis en déroute, et la confusion se répandit aussitôt dans leurs rangs. Alors tout fut culbuté ou prit la fuite; et Darius, se laissant lui-même entraîner, tourna honteusement le dos. Au centre, les Grecs mercenaires tenaient encore ferme; une partie de la droite s'ébranlait pour attaquer Parménion, et la cavalerie arménienne poussait avec vigueur celle des Thessaliens. Les peltastes prirent en flanc les mercenaires, et la phalange, débarrassée de la multitude qui obstruait le terrain, allait rompre la ligne entière de l'armée perse; lorsqu'un événement singulier parut un moment changer la face du combat. Alexandre s'étant jeté sur le derrière des ennemis, et la nouvelle de la déroute de leur gauche y étant arrivée, la consternation devint générale: les Perses, voyant alors que leur retraite était coupée, cherchèrent à se sauver à travers la phalange, qui s'ouvrit et les laissa passer. Ils se portèrent sur le derrière de l'aile gauche, commandée par Parménion, qui avait déjà sur les bras la cavalerie arménienne et une partie de l'infanterie ennemie. Le danger était pour lui imminent, et il n'aurait pu y échapper si les Perses ne se fussent amusés à piller le camp macédonien. A l'instant Parménion détacha quelques troupes de sa seconde ligne qui dissipèrent les pillards, et fit avancer un nouveau corps contre la cavalerie arménienne, qui fut obligée de s'enfuir. Dès lors la victoire ne fut plus incertaine, et se déclara pour Alexandre. Ce prince ayant appris la position fâcheuse où Parménion venait de se trouver, était accouru pour le dégager; mais il ne rencontra sur son chemin qu'une masse prodigieuse de cavalerie et d'infanterie, qui ne pensait qu'à se dérober à la poursuite des Macédoniens et des Thessaliens. Dans ce moment, la crainte et le désespoir d'être coupés dans leur retraite agissant à la fois sur eux, ils assaillent à l'improviste et avec impétuosité Alexandre, qui perdit dans cette rencontre une soixantaine des siens, et se vit forcé à donner issue à ce torrent d'hommes (1). Ainsi se termina une des plus mémorables batailles dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Les seuls détails exacts qu'on en puisse lire se trouvent dans Arrien, qui les a tirés des mémoires de Ptolémée et d'Aristobule.

Après la bataille d'Arbèles, Alexandre s'empressa de récompenser ses officiers et de com-

(1) Quinte-Curce, IV.
(2) Arrien, III, 12.

(1) Arrien, III, 13.

bler de biens ses amis. Il voulut que tous les Grecs participassent à son bonheur, et ordonna que toutes les tyrannies qui s'étaient élevées chez eux fussent abolies, et que chaque ville se gouvernât par ses propres lois. Il ne s'empara de Suse qu'après avoir fait son entrée à Babylone. Tous les trésors que les rois de Perse gardaient à Suse lui ayant été livrés, il fit la guerre aux Uxiens et les subjugua ; puis il passa les Pyles Persides, et se rendit successivement maître de Pasargade et de Persépolis. Là il passa des jours entiers dans les plaisirs de la table, avec des courtisanes. Une d'entre elles, selon Quinte-Curce, Thaïs, excita dans un festin le conquérant macédonien à brûler les palais des rois de Perse, en lui disant que les Grecs attendaient cette satisfaction pour toutes les villes que les barbares avaient détruites et les temples qu'ils avaient brûlés. Les convives, dans l'ivresse, applaudirent à ce discours; et Alexandre lui-même s'écria : « Que ne vengeons-nous donc la Grèce, et que n'apporte-t-on des flambeaux! » Il mit le premier le feu au palais, et tous les autres imitèrent son exemple. L'incendie gagna de toute part; et on ne trouverait aucun vestige de Persépolis, ajoute Quinte-Curce, si l'Araxe ne servait de renseignement : il passait à vingt stades de cette ville (1). Cet historien a donné une signification trop étendue aux termes de l'auteur que Diodore et lui ont copié. Il disait simplement, comme le texte de Diodore le prouve, que les environs du palais furent brûlés. Arrien, après avoir rapporté que les palais des Perses furent incendiés, contre l'avis de Parménion qui voulait les conserver, blâme cette action, et réfute les raisons frivoles dont on s'était servi pour la justifier, en la mettant sur le compte d'Alexandre. Il a adopté, sur cet incendie, le récit de Clitarque, amplifié par Quinte-Curce. Plutarque a suivi Aristobule lorsqu'il nous assure que, non-seulement il n'y eut que le palais des rois exposé à la fureur des flammes, mais encore qu'il n'y en eut qu'une partie de brûlée. Alexandre étant bientôt revenu de ce délire bachique, ordonna, comme tout le monde en convient, qu'on éteignît le feu. Les ruines de ce fameux palais subsistent encore; d'ailleurs, une masse de pierres d'une grosseur prodigieuse, et qui étaient d'une dureté à toute épreuve, ne pouvait être tellement dévorée par les flammes, qu'il n'en restât aucun vestige; et le feu dut nécessairement s'éteindre lorsqu'il eut consumé la partie de ce palais qui était construite en bois de cèdre. Mais, pour disculper entièrement Alexandre de l'incendie de Persépolis, on peut démontrer que cette ville a existé encore plusieurs siècles après la mort de ce prince.

De Persépolis, Alexandre se dirigea sur Ecbatane, où Darius s'était d'abord réfugié; mais ce malheureux, apprenant que son ennemi s'avançait, quitta cette ville avec une si grande précipitation, qu'il en était déjà à cinq journées lorsque la nouvelle de sa fuite parvint à Alexandre, qui était en ce moment éloigné de trois journées d'Ecbatane. Darius n'avait alors avec lui, selon Arrien, que six mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux. Diodore lui donne en tout trente mille hommes (1), et Quinte-Curce trente mille fantassins, quatre mille archers et trois mille trois cents cavaliers.

Les Macédoniens passèrent les Pyles Caspiennes, et poursuivirent Darius fugitif. Ils apprirent bientôt que Bessus et ses complices avaient chargé de fers cet infortuné monarque, et que, peu de temps après, ils l'avaient assassiné. Les historiens d'Alexandre, et principalement Quinte-Curce, ont fait tous leurs efforts pour rendre les circonstances de la mort de Darius aussi pathétiques qu'intéressantes. Étant à la poursuite de Darius et de Bessus, le conquérant macédonien fit des marches si rapides, qu'elles ont paru incroyables, et qu'on a accusé ses historiens d'exagération. Cependant la course était un des exercices les plus favoris des Grecs. Les soldats d'Alexandre s'y étaient tous adonnés dès leur première jeunesse, et le disputaient, sinon en force, du moins en agilité, aux soldats romains, qui faisaient en six à sept heures jusqu'à vingt-quatre milles, c'est-à-dire huit fortes lieues, seulement par forme d'exercice.

Alexandre ayant porté ses armes au delà du Jaxarte, défit les Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, lui envoyèrent des députés. Quinte-Curce leur fait prononcer un discours, le plus beau de tous ceux qu'il a insérés dans son ouvrage; et, comme s'il avait prévu que l'on pourrait soupçonner sa fidélité, il ajoute : « Les Scythes n'ont pas, comme les autres barbares, l'esprit grossier et sans culture; on dit que, parmi eux, quelques-uns s'appliquent à l'étude de la sagesse, autant que le peuvent des gens toujours armés. Peut-être leur discours répugne à nos mœurs, parce que nous vivons dans un siècle où les hommes ont l'esprit plus cultivé. Si l'éloquence des Scythes est méprisée, notre fidélité ne doit pas l'être, puisque nous rapportons les choses sans altération et comme elles nous ont été transmises (2). » Les Scythes dont parle cet historien étaient au delà du Jaxarte, sur les bords duquel Cyrus avait bâti Cyra, appelée Cyrapolis par les écrivains grecs et latins. En considération de son fondateur, Alexandre voulait épargner cette ville; mais comme elle s'était défendue avec beaucoup d'opiniâtreté, et qu'elle avait dû être emportée d'assaut, on en massacra tous les habitants par ordre de ce prince, qui avait été blessé dans une attaque. Tel est le récit d'Aristobule, adopté par Strabon et par Quinte-Curce. Mais Arrien, qui nous l'a conservé, rap-

(1) Quinte-Curce, V, 8.

(1) Diodore de Sicile, XVII, 73.
(2) Quinte-Curce, VII, 8.

porte en même temps l'opinion de Ptolémée. Celui-ci assurait que ces mêmes habitants de Cyra furent faits prisonniers, et bannis ensuite de toute la contrée. Quel moyen peut-il y avoir de concilier deux écrivains témoins oculaires du même événement? Ce moyen ne pourrait se trouver que dans leurs propres récits. Malheureusement, nous n'avons que ceux d'Aristobule et de Ptolémée. Arrien fait bien sentir la différence de leurs opinions; mais il ne les discute point. Cet historien passe sous silence le sac de la ville des Branchides, dont les ancêtres avaient livré le temple d'Apollon-Didyméen à Xerxès, qui les établit dans cette contrée éloignée. Alexandre mit leur sort à la décision des Milésiens qui étaient dans son armée; mais étant partagés d'opinion, il investit cette ville, la fit détruire jusqu'aux fondements, et arracher même les bois sacrés. Les malheureux habitants sans défense furent massacrés tous sans exception.

Les victoires d'Alexandre l'avaient rendu célèbre dans tout l'Orient. Thalestris, reine des Amazones, désireuse de voir ce prince et d'en avoir un enfant, vint elle-même le trouver, accompagnée de trois cents de ses sujettes. Quinte-Curce et Justin fixent l'époque de son arrivée après la réduction de l'Hyrcanie (1); le premier emprunte son récit à Clitarque, qu'il traduit ou embellit à sa manière. Diodore fixe cette époque au retour d'un second voyage que fit Alexandre dans cette contrée; Plutarque après le passage du Jaxarte, et Arrien, en font mention parmi les événements qui suivirent l'expédition des Indes. Les trois premiers historiens regardent le voyage de Thalestris comme certain, et prêtent les mêmes motifs à cette reine. Alexandre, dans une lettre qu'il écrivit à Antipater, parlait seul de la proposition que lui avait faite le roi des Scythes de lui donner sa fille en mariage; mais il ne disait rien des Amazones ni de leur reine. Plutarque ajoute qu'Onésicrite, récitant un jour devant le roi Lysimaque le quatrième livre de son histoire où il faisait mention de l'aventure de Thalestris, ce prince, en éclatant de rire, s'écria : « Où étais-je donc alors? »

Quinte-Curce est le seul historien d'Alexandre qui s'attache à nous dévoiler les qualités et les défauts de son héros; il remarque avec soin les progrès que fit en lui la corruption. Après la bataille d'Arbèle, ce prince commença à donner la préférence aux mœurs étrangères. N'ayant pu être vaincu par les armes des Perses, il fut subjugué par leurs vices; de longs et interminables festins, des nuits passées dans l'ivresse et au jeu, une suite de trois ou quatre cents courtisanes accompagnées d'eunuques, tout annonça bientôt un changement qui finit par aliéner de lui les esprits, et fit naître de fréquentes conspirations. Après la mort de Darius, rien ne s'opposait plus aux passions d'Alexandre : il leur lâcha

(1) Justin, XII, 3.

publiquement la bride; la continence et la modération firent alors place à la dissolution et à l'orgueil. Il prit l'habillement des Perses, et un diadème de pourpre mêlée de blanc, tel que l'avait porté Darius. Mais ce qui révolta surtout les Grecs, ce fut de souffrir que l'on se prosternat devant lui de la manière la plus humiliante.

Parménion et Philotas n'avaient péri que pour avoir trop manifesté leur opinion sur le changement de mœurs de leur roi; et Alexandre ne pardonna jamais à ce dernier la lettre où il osait lui dire qu'il le félicitait d'avoir été mis au rang des dieux par l'oracle d'Ammon; mais qu'il plaignait les hommes obligés de passer leur vie sous un prince qui se croyait au-dessus de l'espèce humaine (1). Voilà peut-être tout le crime de Philotas. Celui de Clitus fut encore d'avoir blessé l'orgueil d'Alexandre. Arrien rapporte que Clitus, rappelant le combat du Granique, dit au prince qu'il lui devait la vie; montrant ensuite sa main, il s'écria : « Cette main, Alexandre, te sauva le jour dans le combat. » Malgré la colère que ces mots firent éclater, l'imprudent Clitus lui reprocha encore le meurtre d'Attalus. Selon Quinte-Curce, ce fut en cet instant qu'Alexandre, arrachant une lance ou sarisse des mains d'un de ses gardes, s'élança pour en percer Clitus; mais Perdiccas et Ptolémée l'en empêchèrent. Au rapport de Plutarque, Clitus fut forcé par ses amis à sortir de la salle; mais incontinent il y rentra par une autre porte, en récitant les vers de l'*Andromaque* d'Euripide, où ce poëte se plaint de ce que toute la gloire d'une action rejaillit non sur les soldats, mais sur le général. Alexandre se saisit de nouveau d'une lance, et en frappa le malheureux Clitus à l'instant qu'il soulevait une portière pour s'évader. Justin nous représente Alexandre toucné du meurtre d'un ami vieux et innocent, au point d'embrasser son corps, d'essuyer ses plaies; arrachant le trait qui l'avait tué pour s'en frapper lui-même. Mais ce fut dans le premier instant et non le lendemain qu'il manifesta cette douleur, après s'être renfermé dans sa tente, comme le suppose Quinte-Curce.

Depuis la mort de Clitus, le crédit de Callisthène diminua, et celui d'Anaxarque s'accrut; les disputes devinrent fréquentes entre ces deux hommes. Un jour, en présence d'Alexandre, il fut question de la température de l'air; Callisthène prétendit que le climat de la contrée où il se trouvait alors était plus froid que celui de la Grèce. Anaxarque soutint le contraire avec opiniâtreté. « Convenez pourtant, lui repartit son antagoniste, que dans la Grèce un mauvais manteau suffisait pour vous couvrir la nuit, et qu'aujourd'hui il vous faut trois gros tapis. » C'était à la fois lui reprocher son ancienne pauvreté, et le luxe auquel il se livrait en ce temps-là. Le trait piqua au vif Anaxarque, qui se ligua

(1) Quinte-Curce, VI, 10 et 11.

contre Callisthène avec tous les sophistes dont la cour d'Alexandre était pleine (1). Ces hommes pervers, organes de la flatterie et artisans du crime, ne cherchaient qu'à faire briller leur esprit aux dépens de la vérité et de la vertu. Ils s'attachaient principalement à combattre les principes de la raison les plus évidents et les plus incontestables. Callisthène n'oublia rien pour les décrier; ce qui fut la principale cause de sa perte. *Voyez* CALLISTHÈNE.

Le conquérant de l'Asie se mit de plus en plus à négliger les usages de sa patrie, et s'abandonna à tout le faste asiatique. Rien n'égala celui qu'il fit paraître dans la célébration du mariage de neuf mille filles perses avec autant de Macédoniens, à Suse, à son retour des Indes. Il épousa lui-même Statira, fille aînée de Darius, et Parysatis, fille puînée d'Ochus. Celle-ci était donc sa troisième femme, puisqu'il avait déjà Roxane. Voulant qu'Héphestion, son ami le plus tendre, devînt son beau-frère, il lui fit épouser Drypatis, autre fille de Darius. Cratère, qu'il aimait aussi beaucoup, épousa par ses ordres Amastris, fille d'Oxyartes, frère de ce roi perse. Alexandre distribua les autres princesses ou filles des grands seigneurs perses aux quatre-vingts principaux officiers de son armée. Tous réunis sous une seule tente, ils étaient couchés sur quatre-vingt-douze lits ornés de tapis de pourpre, non compris celui du conquérant macédonien, dont les pieds étaient d'or. Les noces se firent entièrement à la manière perse. Après qu'on eut bu, les fiancées entrèrent, s'assirent à côté de leurs époux, et en reçurent les premiers baisers. Le goût de la volupté fit tomber Alexandre dans la débauche et dans toutes sortes d'excès : il cessa même d'être, pour ainsi dire, homme; et, après avoir surpassé la gloire militaire de son père, il lui devint très-inférieur en bonté et en clémence. Depuis la mort de Parménion et de Clitus, il prêta l'oreille aux plus infâmes délateurs; et, à l'instigation de ses compagnons de débauche, il condamna plusieurs personnes à mort. Plein d'injustes soupçons, il se hâtait de punir les moindres fautes; inexorable, il faisait exécuter ses arrêts avec la dernière rigueur (2). Enfin, il tua de sa propre main des hommes distingués, soit par leur naissance, soit par leur place, entre autres Orsodates, qui s'était révolté contre lui. La dévastation du pays de Sambus et de celui des Pattaliens, l'incendie de la ville des Magalasiens, le crucifiement de Musican, prince indien, le supplice de plusieurs brachmanes qui avaient excité leurs compatriotes à défendre leur liberté, enfin le sac de plusieurs villes indiennes qui osèrent arrêter ou retarder l'exécution de ses projets, prouvent assez le penchant d'Alexandre à la cruauté. Après avoir accordé la paix à une ville indienne, ce prince retourna bientôt sur ses pas, entra dans cette malheureuse cité, et en massacra tous les habitants.

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*.
(2) Quinte-Curce, X, 1.

Reprenons maintenant le fil de son expédition. Nous l'avons laissé à Bactres, d'où il partit au commencement du printemps, pour repousser les Scythes et Spitamène, qui avaient fait des incursions dans la Sogdiane. Cratère avait défait les Scythes; il envoya la tête de Spitamène à Alexandre, qui mit ses troupes en quartier d'hiver à Mantaca. La campagne suivante est remarquable par la prise de deux places qui passaient pour inexpugnables : l'une était défendue par Oxyartes, et l'autre par Chariènes.

Cratère remporte une victoire signalée dans la Paratacène, et Alexandre retourne à Bactres, où Callisthène est jeté dans les fers. Alexandre traverse ensuite les montagnes du Paropamise, et entre dans l'Inde; il subjugue plusieurs petits peuples, et assiége Mazaga. Cette ville lui oppose la plus vive résistance, et ne se rend qu'après quatre attaques : quoiqu'elles paraissent avoir été fort meurtrières, Arrien cependant n'y fait perdre aux Macédoniens que vingt-cinq hommes. Après la prise de Mazaga, les Macédoniens marchent contre les Basiriens. Ceux-ci ayant été défaits, se retirent sur le rocher Aorne, qu'Hercule disait n'avoir pu prendre. Ils se maintiennent d'abord dans ce poste, et l'abandonnent ensuite. Alexandre arrive à Nysa, entre le Cophène et l'Indus, et accorde la paix à cette ville en considération de Bacchus, son fondateur. On ne voit pas sans quelque surprise les actions d'Hercule et de Bacchus transportées dans des contrées où leurs noms même n'avaient jamais été connus. Souvent la flatterie et la vanité conspirent ensemble contre la vérité. Ces sentiments portèrent les Macédoniens à croire aux exploits d'Hercule en Asie, et à accréditer la fable des voyages de Bacchus aux Indes. Ils voulaient par là faire naître l'idée d'un parallèle entre ces deux divinités et Alexandre, dont ils partageaient la gloire.

Après avoir traversé les montagnes du Paropamise et passé plusieurs rivières, entre autres le Cophène, Alexandre jette un pont sur l'Indus. Il y a bien de l'incertitude sur la manière dont il agit en cette occasion; Arrien fait ici une digression sans doute curieuse, mais déplacée, sur l'art de construire les ponts de campagne chez les Romains (1). Après avoir passé l'Indus, Alexandre entra dans le pays de Taxile. Ce prince indien vint au-devant de lui, et l'exhorta à ne point porter la guerre dans ses États; il lui proposa un nouveau genre de combat, le seul que les hommes dussent connaître, celui des bienfaits. La proposition fut acceptée, et Alexandre resta vainqueur. Il fit présent à Taxile de toute la contrée entre l'Hydaspe et l'Hyphase, qui renfermait cinq mille villes, ha-

(1) Arrien, V, 7.

bitées par neuf nations différentes. Les Macédoniens, jaloux d'un pareil traitement, disaient qu'Alexandre avait été obligé d'attendre qu'il eût passé l'Indus pour trouver quelqu'un digne de ses libéralités. Mais elles étaient très-bien placées, et l'alliance de Taxile lui devint fort utile. Le conquérant, guidé par ce prince, se mit en marche vers l'Hydaspe, dont Porus gardait, avec toutes ses troupes, le passage. Aussitôt Alexandre fit ses dispositions pour l'attaquer, et divisa son armée en plusieurs corps qui firent diverses manœuvres, afin de tromper l'ennemi sur l'endroit où ils devaient passer cette rivière. Les premières tentatives ne réussirent pas; une nuit orageuse et une grosse pluie secondèrent mieux les desseins du conquérant : il profita encore avec beaucoup d'habileté des avantages du terrain, les bords de l'Hydaspe étant très-hauts et très-escarpés, et le lit de cette rivière parsemé d'îles; une forêt couvrait le rivage opposé, où les troupes macédoniennes parvinrent successivement. Alexandre passa le premier sur un bâtiment de trente rames, et fut suivi de six mille hommes qu'il rangea aussitôt en bataille. Arrien nous fournit des détails aussi exacts qu'intéressants sur les dispositions et les manœuvres des deux armées. Il rapporte, d'après Aristobule, que le fils de Porus ayant paru d'abord s'opposer au passage de l'armée ennemie, s'était ensuite retiré avec les soixante chars qui l'accompagnaient. Arrien donne ensuite le récit de Ptolémée, qui se signala dans cette fameuse journée. Suivant ce général, le fils de Porus fut détaché avec cent vingt chars et deux mille chevaux; mais il arriva trop tard, Alexandre venait de passer le dernier gué. Il se mit aussitôt à la poursuite des Indiens; leur chef demeura sur la place, et une partie de ses troupes et de ses chars furent pris. Lorsque Porus eut appris la défaite de son fils, il résolut d'aller à la rencontre d'Alexandre, et fit les plus sages dispositions : il plaça sa cavalerie à l'aile droite, partie de front, partie en ligne courbe; il mit à la gauche ses éléphants, et leur donna aussi la forme de la ligne courbe. Le combat ayant commencé, les Indiens ne soutinrent que faiblement la charge de la cavalerie thessalienne. Ils se retirèrent en désordre vers le flanc de leur infanterie, où ils se rallièrent; alors la phalange, soutenue des Argyraspides, s'avança. Porus envoya contre elle ses éléphants : ils eurent d'abord quelques succès; mais la cavalerie de ce prince ayant été rompue une seconde fois, et les éléphants, percés de traits par les Macédoniens, s'étant emportés, le désordre se mit bientôt dans son armée, qui fut battue complétement. Porus perdit dans cette bataille deux de ses fils, près de vingt mille hommes de pied, trois mille hommes de cavalerie, ses chars et tous ses éléphants. Si nous nous en rapportons aux autorités d'Arrien, toute la perte des Macédoniens se réduit à deux cent trente chevaux et quatre-vingts fantassins.

Plutarque cite une lettre d'Alexandre, dans laquelle ce prince entrait dans beaucoup de détails sur son passage de l'Hydaspe. Ce fleuve était, selon lui, si enflé et si rapide, qu'il se fit une grande brèche à la rive gauche; les eaux se précipitèrent par là avec tant d'impétuosité, qu'elles entraînèrent Alexandre, qui ne put s'y soutenir parce que la terre se dérobait sous ses pieds. Ce fut dans ce moment qu'il s'écria : « O Athéniens, vous n'imaginez jamais tous les dangers auxquels je m'expose pour avoir de la célébrité parmi vous (1) ! » C'est le secret de l'âme qui échappe au moment suprême.

Après le passage de l'Hydaspe, Alexandre pénétra dans l'intérieur de l'Inde, et soumit trente-sept villes, dont les moindres avaient sept mille habitants, et les autres dix mille. Partout il y avait une grande population. Arrivé sur les bords de l'Acésines, il eut beaucoup de peine à passer ce fleuve. Il traversa avec moins de difficultés l'Hydraote. Ayant appris que les Cathéens conspiraient avec les Oxydraques et les Malliens, il marcha contre les premiers, qui étaient en armes sous les murs de Sangala. Alexandre les défit et prit leur ville, où dix-sept mille Indiens furent tués et soixante-dix mille faits prisonniers. Ce prince, ivre de ses succès, ne mit plus de borne aux projets de son ambition; mais il fut arrêté par les murmures de ses soldats lorsqu'il se disposait à passer l'Hyphase, dans l'espoir d'aller jusqu'au Gange. Plutarque indique très-bien les causes du découragement des Macédoniens. La valeur de Porus et de son armée leur faisait craindre, de la part des autres Indiens, une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas d'abord attendus. La puissance des Gangarides et des Prasiens qui habitaient la contrée qu'arrosait le Gange leur annonçait de nouveaux combats, dans lesquels toute leur bravoure pouvait succomber sous les efforts d'une multitude d'ennemis. Quelque grandes que fussent en effet les difficultés, elles s'augmentaient encore à leurs yeux, et tous désiraient ardemment retourner dans leur patrie. Alexandre voulut en vain relever leur courage et leurs espérances par un discours qu'Arrien lui prête; il ne put y réussir. Ce fut donc sur la rive occidentale de l'Hyphase que s'arrêta le conquérant macédonien. On répandit néanmoins le bruit qu'il avait pénétré plus loin. On citait même une lettre de Cratère à Aristopâtre sa mère, où il lui mandait que ce prince était parvenu jusqu'au Gange (2). Cratère, le plus habile des généraux d'Alexandre depuis la mort de Parménion, n'avait ni raison ni intérêt d'accréditer une pareille imposture. Ce n'était pas la seule que cette lettre renfermât, et tout prouve qu'elle a été supposée par ceux qui ont voulu étendre les conquêtes d'Alexandre au delà de

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*.
(2) Ibid.

leur véritable terme. Justin rapporte que ce conquérant soumit les Arestes, les Prasides, les Gangarides, et qu'il porta ses armes dans le pays des Cuphites. Il fait mention de plusieurs autres peuples dont le nom est aussi inconnu que celui des Arestes ; ce qui vient peut-être de la corruption de son texte. L'itinéraire de Béton et de Diognète faisait mention, ainsi que d'autres historiens, des autels qui furent érigés par ordre d'Alexandre au delà de l'Hyphase, sur la rive orientale. Ils étaient au nombre de douze, consacrés aux douze anciens et premiers dieux. Arrien remarque qu'on les avait construits aussi hauts mais plus larges que des tours. Diodore prétend qu'ils avaient cinquante coudées d'élévation. Philostrate raconte qu'Apollonius de Tyane découvrit ces autels à trente stades des bords de l'Hyphase, et qu'on y lisait encore ces mots : *A Ammon, mon père; à Hercule, à Minerve Pronoia, à Jupiter-Olympien, aux Cabires de Samothrace, au soleil des Indes, et à mon frère Apollon.*

Toutes les villes qu'Alexandre fonda dans les différentes régions qu'il parcourut doivent être regardées comme autant de trophées, en prenant le mot dans un sens figuré et plus étendu. Plutarque dit que le vainqueur de l'Asie parsema cette partie du monde de colonies grecques, et que le nombre des villes qu'il y fit bâtir s'élevait à plus de soixante-dix. Il paraît qu'Aristote lui écrivit sur ce sujet une lettre que nous avons malheureusement perdue. Diodore prétend qu'Alexandre bâtit, près du Parapomise, plusieurs villes qui n'étaient éloignées les unes des autres que d'un jour de chemin. Bucéphalie dut son nom au fameux cheval que ce prince montait, et qui mourut dans ces contrées. Patamon de Lesbos racontait que ce prince fit construire une autre ville qui portait le nom de Périte, son chien favori. Étienne de Byzance parle de dix-huit Alexandries, dont une était située dans l'île de Chypre, où le conquérant n'avait jamais été.

Après avoir élevé des autels sur les rives de l'Hyphase, Alexandre donna des jeux gymniques et des courses de chevaux ; il revint ensuite sur ses pas, traversa une seconde fois l'Hydraote et l'Acésines, et arriva à l'Hydaspe. Là il fit rassembler ou construire près de deux mille bateaux, sur lesquels il embarqua son armée, et descendit jusqu'à l'Indus (1). Alexandre ayant fait approcher du rivage ses bâtiments pour les réparer, marcha avec ses troupes contre les Malliens, qui furent défaits, mais non soumis : voulant emporter d'assaut une de leurs villes, il fut grièvement blessé, et n'échappa à la mort que par le courage de Peuceste. Après avoir subjugué les Malliens et fait prisonnier Oxycan, qui s'était déclaré contre lui, il tomba à l'improviste sur Musican, et le força à se soumettre. Mais celui-ci, ayant repris les armes, fut vaincu par Python, et mis en croix par ordre d'Alexandre, avec les brachmanes qui l'avaient engagé à se révolter.

(1) Arrien, VI, 2.

A l'arrivée des Macédoniens dans la Pattalène, l'Océan s'offrit pour la première fois à leurs regards. Leur flotte était encore dans l'Indus près du rivage, lorsqu'ils sentirent les effets du flux et du reflux, qu'Arrien décrit en ces termes : « La flotte demeura à sec, ce qui avait été jusqu'alors inconnu aux soldats d'Alexandre et les étonna beaucoup; leur surprise augmenta encore à l'heure où le flux arrive. Les vaisseaux, bien mouillés sur un fond de vase, s'élevèrent sans aucune avarie qui pût les empêcher de naviguer; tandis que par la force de la marée les bâtiments, mal assurés sur un fond de sable, tombant les uns sur les autres, ou se heurtant contre la terre, se brisèrent. La nuit se passa en observations de la part d'Alexandre, et au jour on annonça le retour de la marée, qui commença à soulever les vaisseaux ; et bientôt après, inondant les campagnes, elle remit la flotte en mouvement. La joie fut aussi vive que la frayeur avait été grande. Les Macédoniens allèrent mouiller au large, pour éviter désormais de pareilles crises (1). »

Arrivé aux bouches de l'Indus, Alexandre divisa son armée en trois corps : il donna l'un à Cratère, avec ordre de retourner vers l'Hydaspe ; ensuite, de venir par l'Arachosie et la Drangiane le joindre dans la Carmanie. Il fit embarquer le second corps sur la flotte que Néarque conduisait, et se mit lui-même en marche avec le troisième à travers le pays des Orites et la Gédrosie. Il ne craignit pas de s'avancer dans une contrée déserte et aride, dans l'espoir que les puits creusés par ses ordres fourniraient suffisamment de l'eau à son armée; mais il n'observa point que les vents étésiens (la mousson), faisant pleuvoir l'été dans ces contrées, n'y soufflaient pas l'hiver, et qu'alors toutes les sources, les rivières, les citernes même, se desséchaient (2). Il s'exposa donc par cette faute aux plus grands dangers. Il n'eut bientôt d'autres ressources que l'eau des puits creusés à des distances plus ou moins éloignées, et le fruit de quelques palmiers, ressources auxquelles il dut néanmoins son salut. Mais beaucoup de ses soldats périrent de fatigues et de maladies.

Alexandre était fort avancé dans la Gédrosie, lorsque des satrapes perses lui envoyèrent des vivres sur des chameaux et autres bêtes de charge : toutes celles de l'armée avaient péri. Avec ce secours il parvint dans la Carmanie, pays gras et fertile, où il crut devoir se livrer à la joie, mais non telle que plusieurs historiens, surtout Quinte-Curce, ont pris plaisir à l'imaginer. Selon ces historiens, tous les Macédoniens, couronnés de fleurs et de lierre, marchèrent au son de la lyre et des trompettes pendant sept

(1) Arrien, VI, 19.
(2) Strabon, XV, 496.

iours, qu'ils passèrent dans les festins et la débauche, à l'imitation de Bacchus (1).

De retour en Perse Alexandre se rendit à Pasargade ; il y reçut des dénonciations contre plusieurs gouverneurs ou satrapes, entre autres contre Orxines. Ce Perse, d'une naissance illustre, en faisant des présents au vainqueur de l'Asie et à tous les grands de sa cour, omit l'eunuque Bagoas : celui-ci, pour s'en venger, l'accusa d'avoir pillé le tombeau de Cyrus, dans lequel il assurait qu'on avait enfoui trois mille talents. Ce monument funèbre fut ouvert par ordre d'Alexandre ; et on y trouva deux arcs scythes, un bouclier pourri, et un cimeterre. L'eunuque persuada à son maître qu'Orxines en avait enlevé toutes les richesses, et ce malheureux Perse subit la peine de mort.

De Pasargade, Alexandre vint à Suse, où il célébra ses noces avec Barsine, fille de Darius, et celle de dix mille Macédoniens avec des filles perses. Sur ces entrefaites, Néarque arriva, après avoir conduit sa flotte depuis l'Indus jusque dans le golfe Persique. Alexandre lui décerna une couronne, ainsi qu'à Onésicrite, pilote du vaisseau royal. Il fit ensuite rassembler de toutes les parties de son empire trente mille jeunes gens, qu'il ne craignit point de nommer *epigones*, c'est-à-dire *successeurs*. Ils furent habillés, armés et exercés dans le costume et la tactique des Macédoniens, dont le mécontentement ne tarda point à éclater.

Arrivé à Opis sur le Tigre, Alexandre résolut de payer les dettes de son armée, et en acquitta, dans un seul jour, pour près de dix mille talents ou soixante millions. Après ce grand acte de générosité, il déclara que son intention était de renvoyer les soldats invalides, et de ne garder auprès de lui que les gens de bonne volonté. Cette déclaration réveilla les anciens sujets de plainte contre lui ; son changement de mœurs, le choix qu'il faisait des Perses pour occuper des places importantes, la création du corps des épigones, etc., toutes ces considérations se présentèrent à l'esprit des Macédoniens ; ils murmurèrent, se permirent des propos offensants, et finirent par se soulever. La révolte se calma devant la douleur du roi. Alexandre pleurait alors la perte d'Héphestion, son plus tendre et son meilleur ami. Tous les historiens s'accordent sur son extrême douleur ; mais ils en parlent différemment, suivant leur affection ou leur inimitié pour ce prince et pour Héphestion. Ce fut à Babylone que l'on transporta le corps d'Héphestion : on lui éleva un bûcher dont rien n'a jamais égalé la magnificence. Plutarque prétend qu'Alexandre chercha dans la guerre une consolation à la douleur que lui causait la mort de cet ami, et qu'en conséquence il partit d'Ecbatane pour faire « la chasse aux hommes. » Ayant vaincu les Cosséens,

(1) Diodore, XVII, 106. Quinte-Curce, IX, 10, 12.

il les massacra tous impitoyablement, et appela cette expédition *énagisme*, c'est-à-dire libation funéraire en l'honneur d'Héphestion. On ne pouvait rien imaginer de plus injurieux à la mémoire d'Alexandre : mais ce fait est démenti par les autres écrivains. Au rapport de Diodore, les Cosséens furent subjugués dans quarante jours ; Alexandre leur tua beaucoup de monde, et leur fit encore plus de prisonniers. Après qu'ils eurent promis de lui obéir, il leur accorda la paix.

Alexandre s'avança ensuite vers Babylone, et à son approche les députés de toutes les nations vinrent le féliciter de ses succès. Les Éthiopiens, les Libyens, les Carthaginois, les Bruttiens, les Lucaniens, les Toscans, les Scythes, les Celtes, les Ibériens, etc., peuples qui pour la plupart connaissaient à peine le nom macédonien, s'empressèrent de rendre hommage au vainqueur de l'Asie. On rapporte que plusieurs soumirent leurs différends à la décision de ce prince, comme maître de la terre et des mers qui la baignent (1). Alexandre, de retour à Babylone, n'y resta pas oisif ; à peine le soin de son vaste empire était-il pour lui une occupation. Une foule de projets se présenta alors à son esprit, et il voulut tous les exécuter. Les moyens ne l'embarrassaient pas : il n'avait besoin que de vivre ; mais, heureusement peut-être pour le genre humain, il touchait à la fin de sa brillante carrière. On ne peut douter de ses projets, puisqu'ils se trouvaient consignés dans ses propres mémoires. Éphippus d'Olynthe devait en avoir eu connaissance, et c'est vraisemblablement dans son ouvrage que Diodore de Sicile les a puisés. Perdiccas fit lecture aux Macédoniens assemblés des principaux passages des mémoires d'Alexandre (1), après en avoir retranché ce qui concernait Héphestion. D'abord il s'agissait de faire construire en Phénicie, dans la Syrie, en Cilicie et dans l'île de Cypre, mille navires longs, plus forts que les trirèmes, destinés à porter la guerre chez les Carthaginois et les autres peuples voisins de la Libye et de l'Ibérie. A l'usage de cette flotte, des ports devaient être creusés et des arsenaux construits dans les endroits les plus opportuns, sur la route, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Il était ensuite question de colonies fondées en Asie, des moyens d'assurer et de multiplier leurs relations, soit entre elles, soit avec l'Europe. Alexandre faisait encore mention de six temples, à la construction de chacun desquels il destinait la somme de quinze cents talents, ou neuf millions. Il plaçait les deux premiers à Delphes et à Dodone ; le troisième, de Jupiter, à Dium ; le quatrième, de Diane-Tauropole, à Amphipolis ; et le cinquième, à Cirrha ; le dernier et le plus magnifique de tous était celui de Minerve à Ilium, dans la Troade. Enfin il voulait qu'on élevât une pyramide aussi haute que les pyramides d'Égypte,

(1) Arrien, VII, 15.
(2) Diodore de Sicile, XVII, 4.

pour renfermer les cendres de Philippe, son père. Les Macédoniens applaudirent beaucoup à ces dispositions; mais ils jugèrent qu'il leur était impossible d'accomplir tous les projets d'Alexandre.

Tous ces rêves de l'ambition allaient bientôt s'évanouir : le rôle éclatant et terrible qu'Alexandre avait joué sur la scène du monde était sur le point de finir. « Lorsque Alexandre, dit Diodore, parut être parvenu au comble du bonheur et de la puissance, le destin coupa le fil des jours que la nature lui accordait encore. La Divinité annonça aussitôt sa mort par plusieurs présages et signes extraordinaires. » Au parti qu'Alexandre prit d'abord d'errer aux environs de Babylone, et aux anxiétés que lui causaient de nouveaux présages, on ne reconnaît plus l'homme de génie qui avait su employer si habilement le pouvoir de la superstition. Veut-il se défaire d'un sujet dont il soupçonne la fidélité? le devin Aristandre interprète un songe de ce prince, et le fils d'Arope est déposé de sa charge. L'apparition d'un aigle lui suffit pour rejeter le sentiment de Parménion, vieux capitaine qui avait beaucoup de crédit sur l'esprit des soldats. Sous les murs de Thèbes, au siége de Tyr, sur les bords du Jaxarte, etc., partout il s'était montré supérieur aux faiblesses de la superstition, et en avait tiré le parti que les circonstances exigeaient. Mais s'imagine-t-il que tout lui annonce une mort prochaine? aussitôt il devient le plus superstitieux des Grecs; son palais est plein de gens qui offrent des sacrifices : les uns y font des cérémonies expiatoires ou des purifications; d'autres prophétisent. « L'incrédulité, ajoute le sage Plutarque, et le mépris du culte religieux sont sans doute des maux fort grands; mais la superstition n'en est-elle pas un plus grave? Elle gagne toujours, comme l'eau, les parties basses, et nous remplit de folie et de terreur sur les événements de la vie (1). »

A peine Alexandre, encouragé par Anaxarque et quelques autres philosophes, est-il rentré dans Babylone, qu'il s'en repent, blâme ceux qui le lui ont conseillé, et admire, suivant Diodore, l'art et la pénétration des Chaldéens. Toute la conduite du héros macédonien n'est plus désormais que l'effet d'une étrange et déplorable pusillanimité. Sur ces entrefaites arrivent les députés de la Grèce: c'étaient des théores dont les fonctions avaient du rapport à la religion. Ils venaient mettre sur la tête d'Alexandre des couronnes d'or, au nom de leur patrie, et lui décernaient ainsi les honneurs divins. Ce fut encore un funeste présage. Pour juger les derniers moments de ce prince, et pour connaître la véritable cause de sa mort, il faut jeter les yeux sur un fragment précieux de ses Éphémérides. Nous croyons devoir le rapporter, d'après Plutarque et Arrien, qui nous l'ont conservé. « Le 17 du mois Dœsius (8 août), Alexandre assista à un repas chez Médius. S'étant ensuite baigné, il soupa, et but fort avant dans la nuit. Le 18, il prit encore un bain, mangea peu, et dormit ayant la fièvre. Le 19, après s'être baigné, il vint dans son appartement, et passa la journée à jouer aux dés avec Médius. Le soir du même jour, s'étant encore baigné et ayant sacrifié aux dieux, il soupa, et pendant la nuit il eut la fièvre. Le 20, il se baigna, et, porté sur son lit, il sacrifia comme à l'ordinaire, et resta couché jusqu'au soir dans sa chambre de bains, où il entendit la relation que Néarque lui fit de son voyage sur l'Océan. En conséquence, il donna ordre aux troupes de terre de se tenir prêtes à partir dans quatre jours, et aux gens de mer dans cinq. Le 21, il fit la même chose que la veille; la fièvre augmenta, et il eut une fort mauvaise nuit. Le 22, la fièvre fut encore plus violente; il voulut être porté jusqu'au fleuve, qu'il traversa en bateau. Il passa la journée dans un beau jardin près d'un grand étang, s'entretint avec ses capitaines sur les places vacantes dans son armée, et leur dit qu'on ne devait les donner qu'à des officiers expérimentés. Ensuite, s'étant baigné, il se reposa. Le 23, après le bain et le sacrifice, sa fièvre augmenta; il donna encore des ordres aux officiers de sa flotte. Sur le soir, s'étant baigné, le mal empira beaucoup. Le 24, on eut bien de la peine à le porter au lieu du sacrifice. Il ne renouvela pas moins ses ordres concernant l'expédition maritime qu'il projetait. Le 25, quoiqu'il fût plus malade, il prit un bain et fit les sacrifices accoutumés. Il entra dans sa chambre de lit, et s'entretint avec Médius. Il fixa le départ de sa flotte, qui devait se faire dans trois jours. Il enjoignit aux principaux capitaines de faire la garde, le jour, dans la cour du palais; et aux taxiarques et pentacosiarques de veiller, la nuit, aux portes. Il soupa peu, et eut la fièvre toute la nuit. Le 26, il se fit transporter aux jardins du palais, situés au delà de l'étang. Il y dormit un peu, mais la fièvre ne diminua point. Ses capitaines étant entrés, il les reconnut tous, sans pouvoir néanmoins leur parler. La fièvre augmenta encore dans la nuit. Le 27, son état fit croire aux Macédoniens qu'il n'était déjà plus, et qu'on leur cachait sa mort. Ils vinrent en tumulte, en poussant de grands cris, aux portes du palais, et par leurs menaces forcèrent les gardes à les ouvrir. Ils entrèrent tous, en passant l'un après l'autre près du lit. Mais Alexandre avait perdu la parole. Levant avec peine la tête et faisant signe des yeux, il tendait la main à chaque soldat. Ce même jour, Python, Attalus, Démophon et Peuceste avaient passé la nuit dans le temple de Sérapis; ils y furent joints par Cléomène, Ménidas et Séleucus. Ils demandèrent tous ensemble à ce dieu de leur apprendre s'il ne conviendrait pas qu'Alexandre fût transporté dans son temple, pour y être traité comme son suppliant. Le dieu répondit qu'il valait *mieux*

(1) Plutarque, *Vit. Alex.*, 97.

qu'il restât où il était. Le 28, les amis d'Alexandre rapportèrent la réponse de Sérapis, et quelques instants après ce prince expira. C'était là le *mieux* qu'entendait l'oracle (1). »

A juger par ce récit de Diodore, véritable bulletin de malade, Alexandre mourut d'une fièvre intermittente pernicieuse, à l'âge de trente-deux ans, et dans la treizième année de son règne. Olympias, sa mère, eut donc tort de croire son fils mort empoisonné, et de le venger par des meurtres. Le deuil universel, le désespoir, la consternation que causa la mort d'Alexandre, les larmes de ses soldats, celles de Sisygambis, mère de Darius, etc., offrent un tableau sombre et pathétique. Quinte-Curce le trace avec son esprit ordinaire, c'est-à-dire plus en poëte qu'en historien, et sans s'apercevoir qu'il en affaiblit beaucoup l'effet par des détails superflus. Toutes les statues et tous les tableaux qui représentaient Alexandre ont péri (2). Nous n'avons aucune médaille authentique contemporaine qui nous ait conservé ses traits. Il faut donc rassembler sur ce sujet quelques données éparses, incomplètes et, pour la plupart, peu certaines. Ce prince avait les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands et pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche (3); la taille moyenne, fine et dégagée; le corps bien proportionné, et fortifié par un exercice continuel. On remarquait encore qu'il avait l'ouïe délicate, la voix forte, l'haleine douce, la peau très-blanche; et toute sa personne exhalait, dit-on, une odeur suave. On lui supposait un clignotement ou mouvement très-irrégulier dans les yeux, ce qui devait désigner son amour démesuré de la gloire. Lysippe réussit si bien à exprimer son air terrible, que Cassandre ayant regardé à Delphes une statue qui représentait ce prince, il en frissonna, et éprouva une telle sensation, qu'il eut peine à se remettre des troubles que cette vue lui avait causés : elle lui rappela les mauvais traitements et les menaces qu'il avait reçus de la part d'Alexandre, pour s'être moqué en sa présence de ceux qui l'adoraient.

Les peuples, si souvent vaincus par Alexandre, ne crurent pas d'abord à la nouvelle de sa mort : l'ayant vu si souvent échapper à de grands dangers, ils imaginaient qu'il était immortel. Quand cette mort fut confirmée, ils le regrettèrent comme leur père. Au contraire, les Macédoniens se réjouirent d'en être débarrassés, à cause de sa trop grande sévérité et des périls continuels auxquels il les exposait. Leurs chefs partageaient ces sentiments, mais pour des motifs différents, la cupidité et l'ambition (1). Ces observations judicieuses de Justin peuvent servir de réponse aux questions de Montesquieu, enthousiaste d'Alexandre. « Qu'est-ce que ce conquérant, qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée verse des larmes? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter. » On ne peint pas toujours les hommes par les effets que produit leur mort. Celle d'Alexandre jeta d'abord tout dans une si étrange confusion, que, suivant un mot de Léosthène, son armée ressemblait au Cyclope qui, après avoir perdu son œil, portait çà et là ses mains, sans savoir où il allait. Il ne pouvait résulter de cet état de choses que beaucoup de calamités, et on les prévoyait sans peine; car l'homme s'affecte plus de l'avenir que du passé, et ce qu'il croit lui-même être l'effet de l'amour n'est souvent que celui de la crainte. Ayant perdu l'âme qui dirigeait tout, on laissa le corps d'Alexandre pendant plusieurs jours sans lui rendre les honneurs funèbres. « Lorsque les amis d'Alexandre purent, dit Quinte-Curce, s'occuper de son corps, ils le trouvèrent intact sans la moindre marque de corruption, et avec cette figure vermeille qui annonce la vie. » Les Égyptiens et les Chaldéens, chargés de l'embaumer à leur manière, n'osèrent d'abord y mettre la main, comme s'il eût encore respiré; puis, l'ayant supplié de permettre à des mortels de le toucher, ils le nettoyèrent, l'embaumèrent, et le mirent sur un trône d'or, avec les ornements royaux sur la tête. Conformément aux dernières volontés d'Alexandre, son corps devait être transporté au temple de Jupiter-Ammon; mais cette disposition fut changée par Ptolémée, qui sentait toute l'importance d'être en possession d'un pareil dépôt. Le devin Aristandre avait assuré l'armée macédonienne que les dieux lui avaient révélé qu'Alexandre ayant été de son vivant le plus heureux des rois, la terre qui recevrait le corps serait parfaitement heureuse, et n'aurait jamais à craindre d'être dévastée. Rien n'a égalé la magnificence du char sur lequel fut transporté le corps d'Alexandre; la description que nous en a conservée Diodore de Sicile paraît avoir été tirée de l'ouvrage d'Éphippus d'Olynthe, sur la mort et les funérailles d'Héphestion et d'Alexandre. Ce char funèbre, construit par Hiéronyme, fut mis au nombre des chefs-d'œuvre de la mécanique, tels que le bûcher de Denys l'Ancien à Syracuse, exécuté par Timée; l'hélépole de Démétrius-Poliorcète, par Dioclide d'Abdère; le fanal de Persée, par Polyclète; et le grand navire d'Hiéron, construit sous la direction d'Archimède. Les travaux relatifs au char d'Alexandre durèrent près de deux ans; et pendant ce temps-là on plaçait le corps de ce prince au

(1) Plutarque, *Vit. Alex.* — Arrien, VII, 25.
(2) Pline, XXXV, 37.
(3) Selon d'autres, la tête était penchée vers l'épaule droite. Voyez sur ce vice de conformation, considéré sous le point de vue de l'art plastique et de la médecine, un intéressant article du docteur Dechambre, dans la *Gazette médicale*, année 1851.

(1) Justin, XIII, 1.

milieu de ses généraux, lorsqu'ils délibéraient sur quelque affaire importante (1). Il fut ensuite transporté, sous la conduite d'Arrhidée, de Babylone à Memphis, où il fut déposé dans un cercueil d'or. Plus tard, sous Ptolémée Soter, on le transporta à Alexandrie, et on remplaça l'ancien cercueil par un autre en verre. Jules-César le vit en cet état; et aucun des monuments dont Alexandrie était remplie ne l'intéressa davantage. Il descendit avec empressement dans le tombeau du héros macédonien, comme de nos jours Napoléon visita le tombeau de Frédéric le Grand. Cette vue put lui arracher quelques soupirs; mais il n'avait plus à gémir comme autrefois, en apercevant la statue du conquérant; car il était déjà son rival de gloire. Auguste voulut aussi contempler les restes d'Alexandre: il fit tirer son corps du cercueil, lui mit une couronne d'or, et le couvrit de fleurs (2). Dion-Cassius rapporte qu'il lui arracha un morceau du nez, anecdote qu'il ne donne que comme un bruit, et on doit, en effet, le croire peu fondé. Cet historien nous apprend encore que l'empereur Sévère, ayant fait enlever des temples beaucoup de livres mystérieux, ordonna de les renfermer dans le tombeau d'Alexandre, et défendit qu'on les montrât aux profanes. Depuis cette époque, on ignore ce qu'est devenu ce tombeau: peut-être fut-il démoli, et le corps mis en pièces et pulvérisé, dans une de ces émeutes auxquelles le peuple d'Alexandrie se livrait si fréquemment. D'ailleurs les chrétiens n'auraient pas laissé subsister un pareil monument, situé au centre du quartier du Bruchium, où ils venaient de changer en église le temple de Bacchus. Aussi déjà saint Jean Chrysostome parle-t-il du tombeau d'Alexandre comme ignoré de son temps, c'est-à-dire vers la fin du quatrième siècle.

Alexandre laissa un nom immortel. Les peuples de l'Europe aussi bien que ceux de l'Asie et de l'Afrique le connaissent. Le grand conquérant mit bien moins de temps à renverser l'empire de Darius qu'Agamemnon à assiéger vainement la ville de Priam. L'*Iskander* est encore chanté par les poëtes de l'Orient. Sa marche triomphale, depuis l'Hellespont jusqu'aux rives du Nil et de l'Indus, ressemble, en effet, plus à un conte fantastique qu'à la réalité. Son œuvre mourut avec lui; mais les lambeaux furent encore des royaumes que les généraux du conquérant se partagèrent entre eux. Dès ce moment l'Inde, la Perse et l'Égypte cessèrent d'être des pays mystérieux pour l'Europe, et l'échange d'idées qui s'établit entre ces différentes contrées servit à la civilisation du monde. Ce fut là le plus grand résultat des conquêtes d'Alexandre.

Diodore de Sicile, XVII et suiv. — Arrien, *Exped. Alexandri.* — Quinte-Curce. — Plutarque. — Justin. — Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens.* — Eckhel, *Doctrina nummorum.* — Droysen, *Geschichte Alexanders des Grossen;* Berlin, 1833. — Williams, *Life and actions of Alexander the Great;* London, 1829. — Valerius, *Historia Alexandri M.*, Argent.; fol. — Lesfarques, *Histoire d'Alexandre le Grand;* Toulouse, 1639, in-8°. — Gauddenzio, *Fatti d'Alessandro il Grande;* Pisa, 1645, in-fol. — Lehmann, *Historia M. Alexandri dissertatione historica descripta.* — Obrecht, *Justitia armorum Alexandri M.;* Upsal, 1691, in-8°. — Athenius, *Dissertatio de Græcia triumphante, et statu Græciæ sub Alexandro M. tyranno;* Lips., 1706, in-4°. — Eenherg, *Dissertatio de testamento Alexandri M.;* Upsal, 1709. — Freitag, *Dissertatio de Alexandro cornigero;* Lips., 1715, in-4°. — Kossin, *L'eroismo ponderato nella vita di Alessandro il Grande;* Parme, 1716, 2 vol. in-4°. — Zeiske, *Prolusio de Alexandro M. cornibus insigni;* Soraviæ, 1724, in-fol. — Fonseca-Rebelo, *Historia abreviada de Alexandro Magno;* Lisb., 1753, in-4°. — Linguet, *Histoire du siècle d'Alexandre le Grand;* Paris, 1762, in-12. — Schlegel, *Einleitung zu Alexandropädie oder über die Jugendjahre einer Alexanders des Grossen;* Riga, 1775, in-4°. — Pfizer, *Geschichte Alexanders des Grossen;* Stuttg., in-8°. — Bury, *Vie d'Alexandre le Grand*, 1760, in-4°.

(1) Justin, XIII, 4.
(2) Suétone, *Vit. Aug.* 18.

* **ALEXANDRE IV**, surnommé *Ægus* (Ἀλέξανδρος Αἶγος), roi de Macédoine, fils d'Alexandre le Grand et de Roxane, tué en 310 avant J.-C. Il naquit en 323 avant J.-C., peu de mois après la mort de son père, et fut sacré roi par l'armée macédonienne à Babylone. Après la mort de Perdiccas, tuteur du jeune roi, Python et Arrhidée (ce dernier avait conduit le corps d'Alexandre le Grand en Égypte) furent proclamés régents en 321 avant J.-C., et partirent pour l'Europe avec Roxane et son fils. Les intrigues d'Eurydice, femme d'Arrhidée, portèrent les régents à se démettre de leurs fonctions avant d'arriver en Grèce. Antipater fut alors chargé de la tutelle du jeune roi, l'amena en Macédoine, et fit un nouveau partage des provinces de l'empire. Mais il mourut déjà en 319 avant J.-C., et eut pour successeur Polysperchon. Eurydice résolut alors de se mettre elle-même à la tête des affaires, et contraignit Roxane avec son fils à chercher un refuge en Épire, où venait aussi d'être exilée Olympias, mère d'Alexandre le Grand. Polysperchon, de concert avec Éacide d'Épire, ramena toute la famille royale en Macédoine, où Eurydice et son mari Philippe-Arrhidée furent mis à mort en 317 avant J.-C. Olympias et Polysperchon gouvernèrent dès lors sous le nom du jeune Alexandre. Mais déjà, l'année suivante, Olympias, Roxane et Alexandre tombèrent entre les mains de Cassandre, allié fidèle d'Eurydice. Olympias subit le dernier supplice, et Roxane avec son enfant fut emprisonnée dans la citadelle d'Amphipolis. En 315 avant J.-C., Antigone fit la guerre à Cassandre, sous prétexte de délivrer le jeune prince. La paix fut conclue en 311; mais Alexandre et sa mère restèrent en prison, et Antigone, probablement complice de Cassandre, ne fit entendre aucune protestation, bien que la mise en liberté d'Alexandre eût été stipulée. Les Macédoniens commençaient à murmurer de cet état de choses, lorsque Cassandre ordonna au geôlier Glaucias d'empoisonner Roxane et son fils, et de faire disparaître leurs corps. Le crime de ces malheureuses victimes fut d'avoir été, l'une la femme

l'autre le fils d'un grand homme. L'histoire offre plus d'un trait de ce genre.

Diodore, XVIII, 36, 39; XIX, 11, 51, 52, 61, 105. — Justin, XIV, 6; XV, 2. — Pausanias, IX, 7, 2. — Plutarque, *Pyrrhus*, 3. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*.

ALEXANDRE V, roi de Macédoine, troisième fils de Cassandre, mort en 294 avant J.-C. Il disputa le trône à Antipater après la mort de leur aîné, Philippe IV. Antipater fit mettre à mort Thessalonice sa mère, dans la persuasion qu'elle soutenait les prétentions d'Alexandre. Celui-ci, pour se soustraire aux embûches de son frère, se réfugia d'abord en Grèce, et se mit sous la protection de Démétrius Poliorcète, alors occupé au siége de plusieurs villes. Il se rendit ensuite en Épire : le roi Pyrrhus lui promit son assistance, en échange de quelques places fortes de la Macédoine. Après qu'Antipater eut, de son côté, vainement imploré le secours de Lysimaque, roi de Thrace, son beau-père, contre l'orage qui le menaçait, il se réconcilia avec son frère, auquel il céda une partie de la Macédoine. Démétrius arriva après cette réconciliation. Embarrassé de ce secours tardif, Alexandre chercha à se débarrasser de son allié; mais celui-ci le prévint, et le fit massacrer avec toute sa famille; puis, réunissant l'armée macédonienne à la sienne, il se fit proclamer roi de Macédoine. Alexandre avait épousé Lysandra, fille de Ptolémée Lagus et d'Eurydice.

Plutarque, *Pyrrhus*, 6, 7; *Démétrius*, 36. — Justin, XVI, 1. — Diodore, *Fragm.*, VII. — Pausanias, IX, 7, 3. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, p. 577.

ALEXANDRE, troisième fils de Persée, dernier roi de Macédoine, était encore enfant lorsque son père fut vaincu par Paul Émile (en 168 avant J.-C.). Persée l'avait confié ainsi que sa fille aux soins de Ion de Thessalonique, l'un de ses favoris; mais ce sujet infidèle, voyant son maître vaincu, livra aux Romains le dépôt qu'il avait en garde. Ces enfants furent conduits à Rome, et ornèrent, ainsi que leur père, le triomphe de Paul Émile. Alexandre fut ensuite conduit à Albe, où on le garda soigneusement jusqu'à la mort de son père, arrivée en 165 avant J.-C. Mis en liberté, il apprit la langue latine et obtint une charge de greffier, qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il excellait aussi dans l'art de ciseler, et se faisait remarquer par la perfection de ses œuvres.

Un imposteur (l'an 147 avant J.-C.) usurpa le nom d'Alexandre, fils de Persée, et rassembla une armée sur les bords du fleuve Nestus. Il fut défait par Métellus, qui le força à se réfugier en Dalmatie. On ignore ce qu'il devint.

Zonaras, *ex Dion.* — Usser., *in Annal.*

ALEXANDRE, prétendant au trône de Macédoine en 278 avant J.-C. Il était fils d'Amestris, reine d'Héraclée, et de Lysimaque, lieutenant d'Alexandre le Grand. Il fut élevé à la cour de son père, à qui la Thrace et la Chersonèse étaient échues en partage. Après la mort d'Agathocle son frère, tué par son père Lysimaque, il s'enfuit avec Lysandra, veuve d'Agathocle, chez Séleucus, roi de Babylone. Les deux fugitifs déterminèrent ce roi à faire la guerre à Lysimaque, qui fut tué dans une bataille. On raconte qu'Alexandre réclama le corps de son père, et lui fit élever un tombeau entre Cardie et Pactye. Il prétendait au trône de Macédoine après la mort de Sosthènes; mais il ne réussit pas dans son entreprise.

Pausanias, I, 10. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*.

ALEXANDRE, de *Lynceste*, fils d'Aéropus, fut accusé de complicité dans l'assassinat de Philippe, roi de Macédoine. Alexandre le Grand lui pardonna, parce qu'il vint le premier lui rendre hommage après la mort de Philippe. Il lui confia ensuite le commandement des troupes de la Thrace et de la cavalerie thessalienne. Malgré les honneurs dont il fut comblé, Alexandre de Lynceste conspira contre la vie de son bienfaiteur pour s'emparer du sceptre, qui, avant le règne d'Amyntas II, était héréditaire dans sa famille. Il entra à ce sujet en correspondance avec Darius, roi de Perse, qui lui garantit le royaume de Macédoine et lui fournit mille talents. L'envoyé de Darius tomba entre les mains de Parménion, qui dévoila le complot à Alexandre le Grand. Celui-ci lui fit grâce de la vie, en considération de sa parenté avec Antipater (dont Alexandre de Lynceste était le gendre), et le punit de la prison. Mais lorsque, trois ans après, Philotas fut condamné à mort pour le même crime, les Macédoniens demandèrent aussi le supplice d'Alexandre de Lynceste, qui fut exécuté en 330 avant J.-C.

Arrien, *Anabasis*, I, 25, 26. — Diodore, XVII, 32, 80. — Quinte-Curce, VII, 1; VIII, 8.

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, mort en 314 avant J.-C. Il fut chargé par son père, régent de la Macédoine après la mort d'Antipater, de détacher la Grèce du parti de Cassandre, fils d'Antipater. Il réussit dans son entreprise, s'empara du Péloponèse, et s'y déclara indépendant (en 316 avant J.-C.). Il venait de se faire reconnaître roi par Antigone et Cassandre, ses concurrents, lorsqu'il fut assassiné par Alexion, l'un de ses officiers. Son épouse Cratésipolis, femme d'un rare courage, se maintint à Sicyone dans le suprême pouvoir, et vengea la mort de son mari.

Diodore, XVIII, 65; XIX, 67. — Arrien, *Photii Bibliotheca*, p. 76, édit. Bekker. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, p. 154.

E. *Alexandre de Phères.*

ALEXANDRE, tyran de Phères (Ἀλέξανδρος ὁ Φεραῖος) en Thessalie, tué dans la quatrième année de la 106e olympiade (357 avant J.-C.). Il succéda à son neveu Polydore, qu'il fit empoisonner dans un repas en 369 avant J.-C., et devint un objet de haine par sa conduite inique et cruelle. Les Aleuades, famille noble de Thessalie, et quelques réfugiés de Larissa, conspirè-

rent contre lui, et implorèrent le secours d'Alexandre II, roi de Macédoine. « Alexandre de Phères, dit Diodore, averti de cette conspiration, mit en campagne tous les hommes en état de manier les armes, dans le dessein de porter la guerre en Macédoine. Le roi des Macédoniens ayant auprès de lui les exilés de Larisse, prévint l'ennemi, se dirigea avec une armée sur Larisse, et s'empara de cette ville avec l'aide de quelques habitants qui l'avaient introduit dans l'intérieur des murs. Il mit ensuite le siége devant la citadelle, qu'il prit; il occupa aussi la ville de Cranon, mais il promit aux Thessaliens de leur rendre l'une et l'autre ville. Cependant, au mépris de sa parole, il y établit des garnisons considérables, et gardait les villes pour lui. Alexandre de Phères revint à Phères (1). » Bientôt la guerre entre lui et ses sujets recommença. « Vaincus dans plusieurs batailles, ils avaient perdu beaucoup de monde. Ce fut alors qu'ils envoyèrent des députés aux Thébains pour leur demander des secours et Pélopidas pour chef; car ils savaient que celui-ci était personnellement irrité contre le tyran Alexandre, qui l'avait jeté en prison, et ils le connaissaient en même temps pour un homme renommé par sa bravoure et son talent stratégique. Les Béotiens se réunirent en une assemblée générale, et, après avoir pris connaissance de la mission des envoyés, ils accordèrent tout ce que les Thessaliens leur demandaient. Ils firent partir sur-le-champ une armée de 7,000 hommes, sous les ordres de Pélopidas. Au moment où Pélopidas se mit en route à la tête de son armée, il arriva une éclipse de soleil. Ce phénomène répandit l'alarme; quelques devins déclarèrent que, par le départ de l'armée, Thèbes allait perdre son soleil; paroles qui présagèrent la mort de Pélopidas. Mais ce général n'en continua pas moins sa marche, poussé par la fatalité. Arrivé en Thessalie, il trouva Alexandre occupant une position très-forte avec plus de 20,000 hommes; il établit son camp en face de l'ennemi, et, après sa jonction avec les troupes auxiliaires des Thessaliens, il engagea le combat. Alexandre eut l'avantage, grâce au terrain qu'il occupait. Pélopidas, empressé de décider par sa propre valeur le sort de la bataille, marcha droit à Alexandre. Le tyran tint ferme avec son corps d'élite; la mêlée devint sanglante : Pélopidas fit des prodiges de valeur; tout le champ de bataille autour de lui fut jonché de cadavres. Enfin, s'exposant aux plus graves dangers, il mit l'ennemi en déroute, et remporta la victoire. Mais cette victoire lui coûta la vie : criblé de blessures, il mourut en héros. Alexandre, une seconde fois mis en déroute et pressé de tous côtés, fut obligé, par une capitulation, de rendre aux Thessaliens toutes les villes qui faisaient le sujet de la guerre, de restituer au pouvoir des Béotiens les Magnètes et les Achéens de la Phthiotide; en un mot, il dut se contenter de la souveraineté de Phères et du titre d'allié des Béotiens (1). »

Quelque temps après (en 362 avant J.-C.), il s'empara de l'île de Tenos, et réduisit les habitants en esclavage. L'année suivante, il marcha en pirate contre les Cyclades, assiégea Péparéthus, et défit les Athéniens, sous Léosthène, à Panorme près de Sunium. Tous les écrivains nous dépeignent cet Alexandre comme un homme cruel et perfide. Cicéron et Diodore rapportent plusieurs anecdotes de sa vie. Ainsi, sur quelques dénonciations portées contre les habitants de Scotusse, il les convoqua en une assemblée: là, il les fit entourer par des mercenaires et égorger jusqu'au dernier. On raconte encore de lui qu'il prenait plaisir à faire enterrer des malheureux tout vifs, ou à les revêtir de peaux d'ours ou de sanglier, et que dans cet état il les faisait déchirer par des chiens et les perçait lui-même de flèches, comme s'il était à la chasse. Exécré de tout le monde, Alexandre fut assassiné par les frères (Lycophron et Tisiphron) de sa propre femme, Thébé. Xénophon raconte ainsi les détails de ce meurtre : « Elle leur avait déclaré qu'Alexandre en voulait à leur vie : un jour entier elle les tint cachés dans le palais. Alexandre revient ivre, et s'endort; à la lueur d'une lampe, elle lui ôte son épée : ses frères hésitent à s'approcher d'Alexandre; elle les menace de l'éveiller, s'ils ne commettent le crime. Dès qu'ils furent entrés, elle ferma la porte, dont elle tenait le verrou jusqu'à ce que son mari expirât. Au rapport de quelques-uns, la haine de cette femme provenait de ce qu'ayant un jour fait mettre aux fers un beau jeune homme qu'elle aimait, le tyran l'avait tiré de prison et égorgé, indigné qu'elle demandât sa grâce. Selon d'autres, n'ayant point d'enfants de cette épouse, il avait envoyé à Thèbes demander en secondes noces la veuve de Jason : c'était là, disait-on, le motif de son crime. Au reste, Tisiphron, l'aîné de ses frères, régnait encore lorsque je composai ce livre (2). »

Xénophon, *Hellenica*, VI, 4. — Diodore, XV, 61 et suiv. — Polybe, VIII, 1. — Cicéron, *De officiis*, II, 7. — Plutarque, *Pelopidas*. — Démosthène, contre *Polycl.*

F. *Alexandre de Rome.*

ALEXANDRE-SÉVÈRE, empereur romain, né en Phénicie le 1er octobre de l'an de J.-C. 208, mort près de Mayence le 19 mars 235. — Julia Domna, femme de l'empereur Septime-Sévère, avait pour sœur Julia Mœsa, et toutes deux étaient, dit-on, filles d'un prêtre du Soleil, du nom de Bassien, qui exerçait son sacerdoce dans la ville phénicienne d'Émesse. Mœsa, après la brillante fortune de sa sœur, dont le mari était parvenu à l'empire, épousa Julius Avitus, personnage consulaire, dont elle eut deux filles, Julia Sœmis et Julia Mammea. C'est de cette dernière, mariée au consulaire Genesius Marcien,

(1) Diodore de Sicile, t. III p. 57 de la traduction de Ferd. Hoefer.

(1) Diodore de Sicile, t. III, p. 74, trad. de F. Hoefer.
(2) Xénophon, *Hellenica*, VI, 4.

que naquit Alexandre, qui prit d'abord le nom d'*Aurèle Alexien*, porté par son grand-père paternel. On lui donna plus tard le nom d'*Alexandre*, dit Lampride, parce qu'il était né le jour anniversaire de la mort d'Alexandre le Grand, dans un temple consacré à ce héros. Ayant perdu son père lorsqu'il était encore en bas âge, il fut élevé par sa mère Julia Mammea, femme d'une grande énergie, qui non-seulement le guida de ses conseils, mais lui fit donner par les meilleurs maîtres une éducation distinguée, dirigée à la fois vers l'étude des belles-lettres et la science des armes. Il n'avait que dix ans lorsque son cousin Élagabale, fils de Julia Sœmis, fut proclamé empereur par les troupes; et l'année suivante (de J.-C. 219) il l'accompagnait à Rome, où deux ans plus tard il fut adopté par lui et reçut le titre de César. Dès lors ses inclinations parurent toutes différentes de celles du prince impudique qui avait trouvé le moyen de vaincre en débauches tous ses prédécesseurs, et dont il s'attira la haine par l'énergie avec laquelle il repoussa les tentatives faites pour le corrompre. Aussi Élagabale ne tarda-t-il pas à se repentir de cette adoption, et, familiarisé avec le crime, il voulut se défaire de son jeune parent. Maîtres, officiers, serviteurs, furent engagés par des promesses à se charger secrètement d'un meurtre dont l'empereur n'osait prendre hautement la responsabilité : tous se montrèrent incorruptibles. D'ailleurs Mœsa, l'aïeule de l'Auguste et du César, défendait l'un de ses petits-fils contre la perfidie de l'autre; si bien que, se voyant démasqué, Élagabale eut recours à la violence, et cassant l'adoption d'Alexandre, le fit mettre au ban du sénat, tandis qu'il envoyait des bourreaux chargés de le mettre à mort. Le sénat, tout en gémissant, enregistra l'acte de déchéance; mais les soldats se montrèrent moins résignés : courant en armes au palais, ils forcèrent le tyran à jurer qu'il respecterait les jours de ce César dont les naissantes vertus annonçaient au peuple romain un meilleur avenir. Élagabale prêta le serment qu'on lui demandait, et le viola bientôt. Deux fois encore la vie d'Alexandre fut menacée; deux fois l'affection de l'armée le sauva de la mort; et, à la dernière tentative, Élagabale ayant péri sous les coups des prétoriens, Alexandre lui succéda (an de J.-C. 222).

Jamais avénement, depuis la fondation de l'empire, n'avait été accueilli par des acclamations plus joyeuses et plus unanimes. Lampride nous a transmis, d'après les registres du sénat, le récit de la séance où Alexandre crut devoir refuser le nom d'Antonin et le titre de Grand, que voulaient lui conférer les sénateurs immédiatement après son élection. Cette page est curieuse pour l'histoire du temps, et nous prouve à quel point les formes adulatrices avaient passé dans le langage officiel du premier corps de l'Etat quand il s'adressait à l'empereur, fût-il un enfant. Alexandre-Sévère avait alors quatorze ans à peine. On était à la veille des nones de mars; le sénat était réuni dans le temple de la Concorde, lieu habituel de ses séances. Alexandre, invité à s'y rendre, avait refusé d'abord : il savait qu'il était question de lui décerner des honneurs inusités. Mais de nouvelles instances ayant triomphé de sa modestie, il parut au milieu de l'assemblée, qui le salua aussitôt du nom vénéré d'Antonin : « Antonin-Alexandre, s'écrie-t-on, que les dieux vous protégent! Antonin-Aurèle, que les dieux vous protégent! Antonin le Pieux, que les dieux vous protégent! Nous vous supplions de prendre le nom d'Antonin. Rendez cet hommage aux bons empereurs, de porter le nom d'Antonin. Purifiez le nom des Antonins : un monstre l'a souillé, c'est à vous de le purifier. Réhabilitez l'honneur du nom des Antonins; que le sang des Antonins se renouvelle en vous! En vous est notre salut; en vous est notre vie; en vous est notre félicité. De longs jours à Alexandre Antonin! notre bonheur est à ce prix. Que ce soit un Antonin qui consacre les temples des Antonins; que le nom d'Antonin soit restitué à la monnaie; que ce soit un Antonin qui triomphe des Parthes et des Perses. Qu'étant sacré lui-même, il porte un nom sacré; que, chaste et pur, il porte un nom vénéré; à vous le nom d'Antonin! Que les dieux vous conservent! Nous avons tout en vous, Antonin; par vous nous avons tout! » — « Pères conscrits, répondit Alexandre, grâces vous soient rendues du titre d'Auguste, de celui de souverain pontife, de la puissance tribunitienne et du pouvoir proconsulaire, que par un exemple tout nouveau vous m'avez conférés en un seul jour; mais ne m'imposez pas le dangereux honneur de soutenir l'éclat d'un grand nom qui serait un pesant fardeau pour mes mérites. Que diriez-vous d'un Varron ignorant ou d'un Cicéron sans éloquence? Antonin le Pieux donna son nom à Marc-Aurèle par droit d'adoption ; Commode le reçut à titre d'héritage; Élagabale s'en empara, tout indigne qu'il en était : il serait ridicule à moi de le porter. » Ainsi repoussés dans leur première tentative, les sénateurs donnèrent une autre forme à leur servilité. Alexandre se vit salué du nom de Grand, comme le héros de Macédoine : « Grand Alexandre, que les dieux vous protégent! Vous avez refusé le nom d'Antonin, recevez de nous le nom de Grand. Salut au grand Alexandre! » Cette fois encore le jeune empereur triompha de l'instinct adulateur du sénat : « Il m'eût été plus facile, répondit-il, d'accepter le nom d'Antonin que le titre de *Grand*. Qu'ai-je fait de grand jusqu'à ce jour? Le vainqueur de Darius n'a pris ce nom qu'après d'éclatants exploits, Pompée qu'après de nombreux triomphes. Calmez vos transports; et si vous voulez m'honorer comme je le désire, ouvrez-moi vos rangs; que je sois un des vôtres : voilà le titre que j'ambitionne (1). »

(1) Ælius Lampride, *Vie d'Alexandre*, chap. VII.

Dès les premiers jours de son règne, Alexandre justifia par de nombreuses mesures un si heureux début. La magistrature l'administration, l'armée furent épurées, et les sujets indignes qu'y avait introduits Élagabale en furent honteusement chassés. Voulant rendre au sénat la considération que ce corps avait perdue, sans toutefois dessaisir l'autorité impériale de son omnipotence, il assembla, d'après l'avis de sa mère, un conseil de seize sénateurs, auxquels il adjoignit des jurisconsultes célèbres et d'autres personnages éminents au nombre de cinquante, afin que ses ordonnances fussent revêtues du nombre de signatures qui était nécessaire pour rendre valable un sénatus-consulte. Ce fut au sénat qu'il remit la nomination du préfet de Rome; et il le consulta même pour le choix de son préfet du prétoire, qu'il prit dans ses rangs, afin qu'un sénateur romain n'eût pas la honte d'être jugé, si le cas échéait, par un homme qui n'aurait pas été son égal. Tout juge prévaricateur, tout accapareur spéculant sur la misère du peuple, tout dignitaire vendant sa protection, était recherché et puni selon la rigueur des lois. Toutefois les condamnations étaient rares, parce que les choix étaient intelligents. Mais Hérodien va trop loin quand il dit qu'il n'y eut point sous ce règne d'exécution capitale : il ne faut d'autre exemple pour prouver le contraire que celui de ce Turinus, favori qui promettait son concours à quiconque voulait l'acheter, et qui, sur l'ordre de l'empereur, fut étouffé, au milieu du forum de Nerva, par la fumée de bois vert, tandis que l'exécuteur criait à haute voix : « Que celui qui vendait la fumée périsse par la fumée! »

Les règnes précédents avaient été signalés par une grande avidité fiscale. Caracalla avait doublé le droit sur les mutations, imposé par Auguste; il avait transféré au fisc le bénéfice des dispositions testamentaires devenues caduques pour avoir été faites en faveur de célibataires, et qui accroissaient aux pères de famille; il avait modifié dans le sens le plus favorable à l'État les immunités accordées par la loi Papia; et pour rendre la perception de ces impôts onéreux plus profitable au trésor, il y avait soumis tous les sujets de l'empire, en leur conférant le droit de cité. Alexandre employa son autorité, et la science des jurisconsultes éminents qui l'entouraient, à diminuer le poids du fardeau par une administration économe. Il est cependant difficile de supposer que les impôts, ainsi que le prétend Lampride, aient été réduits à la trentième partie seulement de ce qu'ils étaient sous Élagabale, et qu'à cette occasion on ait frappé des monnaies d'or dont la valeur était du tiers de celle des monnaies anciennes. Le texte de l'historien d'Alexandre-Sévère offre en cet endroit des difficultés que les efforts de Casaubon et de Saumaise ne sont pas parvenus à éclaircir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne possède aucune de ces pièces d'or réduites dont parle Lampride, mais que plusieurs types de médailles donnent à Alexandre sur leur légende le titre de *restitutor monetæ* (1). D'autre part, il fit vendre tous les bijoux, toutes les perles, toutes les pierres précieuses rassemblées par son prédécesseur; il restreignit les sommes dépensées en spectacles, diminua l'intérêt usuraire qu'exigeaient les capitalistes, défendit même aux sénateurs de prêter à intérêt, laissa aux villes une partie de l'argent qu'elles devaient au fisc, afin qu'elles l'employassent à l'entretien de leurs monuments, et parvint toutefois, par l'ordre qu'il avait adopté dans l'administration des finances, à se montrer souvent généreux. C'est ainsi qu'il établit des écoles gratuites, solda dans les villes de province des avocats chargés de défendre les pauvres, ajouta une distribution de viande aux distributions de blé qui se faisaient au peuple, fit construire des thermes, des greniers publics, et plaça dans le *forum Transitorium*, ou forum de Nerva, les statues des grands hommes qui avaient honoré l'empire. Alexandre trouva encore moyen de relever la fortune des anciens fonctionnaires (*honorati*) que des malheurs immérités avaient réduits à l'indigence, tout en remédiant à l'abus d'entretenir un grand nombre de dignitaires qui n'avaient pas de fonctions actives (*ascripti, vacantes*), et grevaient l'État, sous ses prédécesseurs, de traitements onéreux (2).

Le nombre des rescrits d'Alexandre-Sévère qui sont parvenus jusqu'à nous est assez considérable pour avoir fait l'objet de quelques travaux particuliers (3); et, bien qu'on y remarque peu d'innovations dans le droit romain, ils portent tous un caractère humain et religieux qui fait le plus grand honneur à ce jeune prince, ainsi qu'aux hommes qui le guidaient de leurs conseils. Parmi ces derniers brillait au premier rang Ulpien, préfet du prétoire, le plus habile des jurisconsultes de son époque, et dont les fragments qui nous restent de son *Liber singularis regularum* ont été pour nous le document le plus précieux du droit romain jusqu'à la découverte des Institutes de Gaïus. Ulpien fut, pour ainsi dire, le chef de l'empire pendant les quatre premières années du règne d'Alexandre, qui ne faisait rien sans le consulter, et ne donnait aucune audience qu'il ne fût présent. Les préfets du prétoire, qui n'avaient d'abord exercé qu'une autorité militaire, avaient bientôt étendu leurs attributions, et pris une large part dans l'exercice de la juridiction souveraine. Depuis plusieurs années leurs fonctions étaient devenues judiciaires : ils connaissaient de toutes les causes référées à l'empereur, décidaient les appels des

(1) Voyez Eckhel, D. N. V., t. VII, p. 279.

(2) *Jurejurando se constrinxit ne quem aseriptum, id est vacantium haberet, ne annonis rempublicam gravaret;* Lampride, in *Alex.*, ch. XIV.

(3) Voy. *Aurelii Alexandri Severi axiomata politica et ethica. Ejusdem rescripta universa, Alex. Chassanei commentariis illustrata;* Paris, 1635.

justices provinciales; et à plus forte raison, sous un prince si jeune, la responsabilité des actes du pouvoir doit-elle revenir au sage ministre qui guidait son élève dans la voie la plus salutaire au bonheur du peuple. Malheureusement les abus ne se peuvent corriger sans froisser les intérêts; et parmi ces abus l'un des plus enracinés était le manque de discipline dans l'armée. En voulant la rétablir, Ulpien souleva les prétoriens, qui coururent demander sa mort à Alexandre. L'empereur le couvrit en vain de la pourpre, pour leur faire comprendre qu'attaquer son ministre, c'était l'attaquer lui-même. Pendant trois jours la sédition ensanglanta les rues de Rome; et enfin Ulpien fut massacré par les révoltés. « Les compagnies prétoriennes, ajoute Dion qui nous apprend ces faits, firent ensuite des plaintes contre moi comme elles en avaient fait contre Ulpien, et m'accusèrent d'avoir établi une discipline trop sévère parmi les troupes de Pannonie. Mais Alexandre, loin d'avoir égard à leurs réclamations, me choisit pour son collègue dans le consulat. Cependant, voyant que son choix irritait les prétoriens, je craignis d'exciter quelque tumulte nouveau, et je m'abstins du séjour de Rome pendant tout le temps que je fus consul (1). » On voit ainsi combien il fallait à la fois d'adresse et d'énergie pour lutter contre les passions mauvaises qu'avaient favorisées les règnes d'un Caracalla et d'un Élagabale. C'est vers cette époque (de J.-C. 229) que les légions qui occupaient la Mésopotamie mirent à mort leur général Flavius Héracléon, tandis qu'un certain Taurinus, à ce que dit Aurélius Victor, fut proclamé Auguste malgré lui, et s'effraya tellement du dangereux honneur qu'on lui imposait, qu'il alla se précipiter dans l'Euphrate. S'il faut en croire Lampride, une tentative d'usurpation, dont les résultats ne sont pas moins singuliers, s'accomplissait à Rome. Un sénateur, nommé Ovinius Camillus, entreprit de s'élever à l'empire. La conjuration était formée, les preuves irrécusables. Alexandre fit amener Camillus dans son palais, et le remercia de ce qu'il voulait bien se charger d'une partie d'un fardeau qui chaque jour devenait plus pesant; puis il lui fit revêtir la pourpre et l'emmena au sénat, pour y juger quelques affaires. Ce ne fut qu'après plusieurs jours passés par le malheureux prétendant au milieu des honneurs et de transes mortelles, qu'il obtint la faveur de se retirer à la campagne, sans pouvoir encore comprendre comment celui qu'il avait voulu détrôner s'était contenté d'une si douce vengeance.

Un fait qui n'a peut-être pas été suffisamment étudié explique cette morale indulgente, cet oubli de l'injure, si rare dans l'antiquité. Près d'un siècle devait s'écouler encore avant l'introduction du christianisme dans la politique du gouvernement; et cependant Alexandre avait appris de sa mère à respecter la religion du Christ. Il adorait dans une chapelle domestique, nous dit Lampride, l'image de Jésus-Christ, entre celles d'Apollonius de Tyane, d'Abraham et d'Orphée. Auprès d'un prince né en Asie, le spiritualisme des dogmes chrétiens devait l'emporter sur le polythéisme occidental. Les uns parlaient à l'âme, l'autre ne parlait qu'à l'imagination; et l'Orient s'est toujours montré dans ses cultes plus extatique que poétique. Dès cette époque on remarque une tendance générale des esprits vers les dogmes orientaux. Les poëtes, les littérateurs, les philosophes en sont imbus : cette disposition devait se manifester plus vive encore chez Alexandre, dont les premières années s'étaient écoulées sur les frontières de la Palestine, dont la mère avait fait venir Origène d'Alexandrie à Antioche pour entendre sa parole, dont enfin l'esprit élevé comprenait l'inanité d'un fétichisme, aliment des superstitions de la foule. Aussi savons-nous que si Alexandre ne fut pas chrétien, beaucoup de chrétiens figuraient au nombre de ses officiers; qu'il prit pour règle de conduite la maxime de l'Évangile : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; » que cette belle maxime fut gravée par son ordre sur le fronton de son palais, et qu'il eut souvent la pensée de consacrer un temple à Jésus-Christ (1).

Ce fut vers la neuvième ou dixième année de son règne, d'après un calcul très-probable d'Eckhel (2), qu'Alexandre-Sévère porta la guerre en Asie. Une révolution imprévue s'était accomplie chez les Perses. Artaban, le dernier rejeton de la famille des Arsacides, venait d'être renversé du trône par Ardeschir (3), fils adultérin d'un soldat nommé Sassan; et, fier de son succès, le Sassanide voulut prouver à ses sujets qu'il était digne de les commander. Chasser les Romains des provinces de l'Asie autrefois soumises aux Perses, c'était se faire légitimer par la victoire : il n'hésita donc pas à entrer en armes dans la Mésopotamie, qu'il ravagea d'un bout à l'autre; et bientôt il menaça les frontières de la Syrie. Alexandre se plaignit d'abord doucement, et fit quelques efforts pour conserver à la fois la paix et ses provinces; mais, sur le refus d'Ardeschir d'entrer en accommodement, il quitta Rome, accompagné des vœux et des regrets de tout le peuple, qui voulut le suivre jusqu'à quelques milles des murailles de la ville.

(1) Dion, LXXX.

(1) *Christo templum facere voluit.* Lampr., ch. XLII. Si Alexandre n'exécuta pas son projet, détourné qu'il en fut par les prêtres du paganisme, nous apprenons de Lampride que les chrétiens accomplissaient publiquement, sous son règne, les cérémonies de leur culte. Il adjugea aux chrétiens, pour en faire une église, un ancien édifice public que leur disputaient des marchands de comestibles, qui voulaient en faire un halle. *Voy.* ibid., ch. XLVIII.

(2) Eckhel se décide pour cette date, contrairement à l'opinion de Le Nain de Tillemont, d'après la médaille d'or citée par Vaillant, médaille frappée en l'honneur du triomphe d'Alexandre dans la douzième année de son règne. *Voy* Eckhel, D. N. V., t. VII, p. 274.

(3) Les historiens latins et grecs le nomment Artaxercès.

Grâces à la précaution qu'il avait prise de désigner d'avance toutes ses étapes, et d'y faire rassembler les provisions nécessaires à son armée, sa marche n'occasionnait aucun trouble, aucune exaction dans les provinces; la discipline la plus sévère avait été ordonnée; tout militaire qui s'en écartait était immédiatement puni. Cette rigueur, quoique tempérée par une constante sollicitude pour les besoins, le bien-être, la santé du soldat, blessait trop vivement les habitudes de désordre contractées sous les règnes précédents pour ne pas disposer les troupes à la révolte. Une légion tout entière prit parti, à Antioche, pour quelques soldats punis par ordre du prince; et Alexandre, debout sur son tribunal, se vit entouré d'une foule armée faisant entendre les cris les plus menaçants : « Taisez-vous! leur dit-il d'une voix haute; c'est l'ennemi et non pas votre empereur qu'il faut menacer de vos cris; ils ne sauraient m'effrayer. Un mot de plus, et je vous casse. Qui ne sait pas obéir, n'est plus digne de porter les armes. » Et comme les clameurs continuaient: « Retirez-vous, citoyens, ajouta-t-il, vous n'êtes plus soldats (1)! » Tel était encore le prestige du titre de militaire, qu'à cette appellation de citoyens, qui semblait les dégrader, les soldats égarés rentrèrent en eux-mêmes. Honteux de leur conduite, ils reportèrent au camp leurs armes et leurs drapeaux, puis vinrent se loger dans la ville; et quand, après un mois de repentir, Alexandre-Sévère consentit à les rappeler au service, ils se montrèrent plus zélés, plus disciplinés, plus ardents qu'aucun des autres corps de l'armée.

Les événements de la guerre Persique sont racontés d'une manière bien différente par les historiens. Si l'on en croit Lampride, Alexandre vainquit Ardeschir malgré les sept cents éléphants, les dix-huit cents chariots armés de faux et la nombreuse cavalerie qui l'entouraient. Suivant Hérodien, le succès aurait été tout contraire. Alexandre, nous dit-il, avait divisé son armée en trois corps : l'un était entré dans la Médie par les montagnes d'Arménie; l'autre était dirigé vers la pointe orientale de la Mésopotamie, tandis qu'Alexandre, à la tête du troisième, restait dans une inaction coupable qui permit au roi des Perses de triompher sans peine, aidé par la rigueur du climat dans les montagnes, et, dans les plaines, par les maladies qui décimèrent les Romains. Quelle que soit la vérité entre ces deux versions si contraires, nous savons qu'Alexandre de retour à Rome rendit compte aux sénateurs d'une victoire complète. Lampride a extrait son discours des actes du sénat le septième jour des calendes d'octobre : « Pères conscrits, dit l'empereur, nous avons vaincu. Un long discours est inutile : trois cents éléphants avec des tours chargées d'archers ont été pris, deux cents ont été tués sur place. Cent vingt mille cavaliers ont été mis en fuite, dix mille armés de toutes pièces sont restés sur le champ de bataille. La Mésopotamie est reconquise; le roi des Perses s'est enfui, abandonnant ses drapeaux aux lieux mêmes où, du temps de Crassus, nous avions perdu les nôtres. Nos soldats reviennent chargés des dépouilles de l'ennemi; la gloire leur a fait oublier leurs fatigues. A vous, peres conscrits, de voter des remercîments aux dieux! » Aussitôt des acclamations unanimes se firent entendre dans le sénat : « Auguste Alexandre, que les dieux te conservent! Tu as mérité le surnom de Persique; reçois-le. Gloire au jeune empereur, au père de la patrie! Celui-là est sûr de vaincre, qui sait commander (1). » Une médaille nous a conservé un témoignage irrécusable et contemporain du triomphe d'Alexandre (2): il y est représenté sur un quadrige, revêtu du paludamentum ou habit militaire, et il est remarquable que c'est le premier empereur qui ait ainsi triomphé. Avant lui, les triomphateurs ne revêtirent pas l'habit militaire, mais la toge peinte ou palmée. Josèphe parlant du triomphe de Vespasien ou de Titus (3), les monuments qui représentent le triomphe de Trajan (4), les médaillons de Marc-Aurèle, de Lucius Vérus, ou de Commode, frappés dans des circonstances identiques, ne nous laissent aucun doute à cet égard.

Après le triomphe vinrent les jeux du cirque, puis un congiaire au peuple, puis les récompenses données aux soldats, dont un certain nombre furent dotés de domaines sur les frontières, domaines transmissibles à leurs fils, sous la condition que ces fils entreraient au service comme leurs pères. A peine terminées, les fêtes célébrées en l'honneur de la paix furent remplacées par de nouveaux bruits de guerre. Les Germains avaient fait irruption dans les Gaules, et Alexandre partit en toute hâte pour les combattre. Son armée semblait pleine d'ardeur ; le peuple l'accompagnait, comme à son précédent départ, de ses vœux et de ses larmes : mais sa fortune devait échouer contre ce même obstacle qui se dressait sans cesse devant lui, l'indiscipline de ses troupes. Il trouva des légions révoltées sur la frontière du Rhin, et fut obligé de les casser; rigueur qui sembla d'abord lui réussir, dit Aurélius-Victor, et qui bientôt causa sa perte (5). En effet, un Goth, né en Thrace, qui devait à sa force herculéenne son avancement dans l'armée, Maximin, profita du mécontentement des soldats, toujours prêts à donner la pourpre à quiconque leur promettait des largesses; et, s'étant fait proclamer empereur, il fit tuer par quelques sicaires Alexandre et sa mère Mammée, qui ne quittait jamais son fils. Tous deux se trouvaient

(1) Quirites, discedite, atque arma deponite. Lamp. *in Alex.*, § LIII.

(1) Lampride, ch. LV.
(2) *Voy.* Vaillant, *Num. præst.*, t. II, p. 285.
(3) Liv. VII, *De bello Jud.*
(4) *Voy.* Fabritti, *De col. Traj.*
(5) Quod in præsens gloriæ, mox exitio datum. Aur. Victor, *De Cæsaribus.*

alors dans un bourg nommé Sécila, près de Mayence. Ainsi périt à vingt-six ans, et dans la quatorzième année de son règne, un des meilleurs empereurs qui aient consolé l'empire romain de tant de règnes licencieux ou sanguinaires. Hérodien, qui lui est peu favorable, et lui reproche plusieurs fois une pusillanimité incompatible avec les qualités d'un grand prince, rend cependant toute justice à la douceur de son caractère et à ses inclinations bienfaisantes. C'est à sa mère Mammée qu'il reproche d'avoir rendu, par une avarice profonde, son fils odieux à des soldats accoutumés aux prodigalités des chefs de l'État. Il est plus probable encore que le respect d'Alexandre pour le sénat, ses efforts pour lui rendre l'éclat et la puissance, blessèrent l'esprit militaire, et aliénèrent à l'empereur l'affection des troupes, qui voulaient que leur prince ne dût qu'à eux son trône et sa force.

Alexandre, en mourant, ne laissait pas d'enfants. Il avait eu trois femmes : une première, dont nous ignorons le nom, et dont parle Dion en disant qu'elle fut reléguée en Afrique par l'influence et la jalousie de Mammée, qui ne voulait pas qu'on lui donnât, ainsi qu'on le lui donnait à elle-même, le titre d'Auguste : la seconde, qui se nommait Memmia et était fille du consulaire Sulpicius ; enfin la troisième, qui portait les noms de Sallustia-Barbia-Orbiana, et que nous ne connaissons que par les médailles, les historiens n'en ayant fait aucune mention. Jamais, du reste, la mort violente d'un empereur, cette catastrophe si fréquente dans l'histoire de l'empire, n'avait causé à Rome pareille désolation. Le peuple, le sénat, les provinces furent plongés, dit Lampride, dans la plus profonde douleur. On éleva à Alexandre un cénotaphe en Gaule, un mausolée à Rome ; on décréta son apothéose, honneur bannal, il est vrai, mais qu'on avait du moins refusé à son prédécesseur. Enfin, nouveau dieu, il eut des pontifes qu'on appelait, de son nom, *Alexandrins*, et on institua une fête pour honorer le jour de sa naissance, fête qu'on célébrait encore sous le règne de Dioclétien.

A. Noel des Vergers.

Lampride, *apud Scriptores Historiæ Augustæ*. — Dion Cassius, LXXX. — Hérodien, VI. — Aurelius, *Epitome de Cæsaribus*. — Zonare, *Annales*. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, III. — Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, VII. — *Aurelii Alexandri Severi Axiomata politica et ethica, A. Chassanei commentariis illustrata*. — J. Greppo, *Sur le christianisme de Mammée, de Sévère-Alexandre, et de Philippe*.

G. *Alexandre de Syrie.*

ALEXANDRE, surnommé *Zebina* ou *Zabinas*, c'est-à-dire en syrien, *esclave racheté* (Ἀλέξανδρος Ζεβινᾶς), roi séleucide de Syrie, de 128 à 122 avant J.-C. Il était fils d'un fripier d'Alexandrie, nommé Protarque. Aidé de Ptolémée-Physcon, il se fit reconnaître roi de Syrie en qualité de fils adoptif d'Alexandre-Balas. Les peuples, fatigués du gouvernement despotique de Démétrius-Nicanor, se soulevèrent en sa faveur sans approfondir ses droits, dont le plus réel fut le gain d'une bataille qu'il remporta près de Damas (126 avant J.-C.) contre son rival, qui se réfugia à Tyr, où il fut assassiné. Cependant Cléopâtre, veuve de Démétrius, resta maîtresse d'une partie de l'empire. Séleucus, son fils aîné, âgé d'environ vingt ans, réussit de son côté à se faire un parti considérable, comme successeur légitime du roi son père. Cléopâtre, sa mère, fut la plus ardente à traverser ses vues, dans la crainte qu'il ne vengeât sur elle la mort de son père, dont il avait lieu de la croire coupable. Le voyant déterminé à défendre ses droits, cette mère dénaturée le poignarda elle-même (124 avant J.-C.) (Tite-Live, *Epitom.*, LX). Pour se maintenir sur le trône, elle fit venir d'Athènes son second fils Antiochus, surnommé Gryphus, à cause de son nez aquilin, et le fit proclamer roi, sous sa tutelle. Alexandre ne fut pas longtemps tranquille dans la portion de la Syrie qu'il possédait : Ptolémée-Physcon, l'auteur de sa fortune, voulut être son suzerain et lui faire payer un tribut annuel. Sur le refus de Zebina, il fit alliance avec Cléopâtre, donna Triphène, sa fille, en mariage à Gryphus, puis envoya une puissante armée pour chasser du trône de Syrie ce même homme qu'il y avait placé quelques années auparavant. Zebina, défait et abandonné de ses troupes, s'embarqua pour la Grèce ; mais il fut pris par un corsaire, qui le livra au roi d'Égypte ; celui-ci le mit à mort (122 avant J.-C.). On a plusieurs médailles d'Alexandre Zebina : la face représente la tête du roi, et le revers Jupiter assis, tenant d'une main une petite figure de la Victoire, de l'autre, une lance.

Josèphe, *Judaic. antiq.*, XIII, 9, 10. — Justin, XXXIX, 2. — Athénée, V, 17. — Frölich, *Annales Syriæ*. — Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, III, 237.

ALEXANDRE-BALAS (Ἀλέξανδρος Βάλας), souverain du royaume grec de Syrie, depuis 150 jusqu'à 146 avant J.-C. Il prit le nom de *Balas* (de l'araméen *bala* ou *baal*, seigneur), lorsque, se faisant passer pour le fils d'Antiochus-Épiphane, il monta sur le trône après la mort de Démétrius-Soter. Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, auquel il devait principalement le succès de son usurpation, continua de maintenir son ouvrage en lui faisant épouser Cléopâtre, sa fille. Il la conduisit lui-même à Ptolémaïde, où les noces furent célébrées avec une grande magnificence. Croyant ainsi avoir fixé sa fortune, il se livra à la débauche, et remit les rênes du gouvernement à son favori Ammonius. Celui-ci ne se servit du pouvoir que pour satisfaire sa cupidité, et mécontenta le peuple. Démétrius, fils aîné de Démétrius Soter, profita de la disposition des esprits pour recouvrer le trône de ses ancêtres. Lasthène de Cnide, en Crète, lui fournit un corps de troupes avec lequel il aborda en Syrie, et gagna en peu de temps un grand nombre de partisans. Ptolémée-

Philométor, instruit de cette tentative, leva promptement deux armées, l'une de mer et l'autre de terre, pour venir au secours de son gendre. Mais voyant sa cause perdue, il tourna ses armes contre Alexandre lui-même. Aidé par les Syriens, il commença par s'emparer de Séleucie sur l'Oronte, et d'Antioche. Il mit à mort Ammonius, qui s'était enfui sous le déguisement d'une femme. Le peuple mit ensuite Démétrius en possession de la ville et du palais d'Antioche; il offrit même à Philométor la couronne de Syrie. Mais ce prince la refusa, disant qu'elle appartenait au jeune Démétrius (*Justin.*, l. XXXV, c. II). En même temps il rappela sa fille Cléopâtre, qu'il avait mariée à Alexandre, et la donna à Démétrius. Alexandre était alors en Cilicie, occupé à réduire quelques villes. Lorsqu'il apprit la défection de son beau-père, l'infidélité de sa femme et la révolte de ses sujets, il accourut vers Antioche; et en trouvant les portes fermées, il mit tous les environs à feu et à sang. Ptolémée ne tarda pas à se mettre en marche pour l'arrêter; il lui livra bataille, et le vainquit. Alexandre se réfugia chez Zabdiel, roi des Arabes, qui le fit assassiner, et en envoya la tête au roi d'Égypte. L'auteur du Ier livre des Machabées laisse croire que Balas était réellement le fils d'Antiochus, tandis que Polybe admet le contraire.

Machabées, I, chap. XVII. — Justin, XXXV. — Strabon, XVII. — Josèphe, V, c. XIII, *Histoire des Juifs.* — Eusèbe; Sulpice Sévère; Appien, *in Syriac.* — Clinton, *Fasti Hellen.*, III, p. 324. — Fröhlich, *Annales Syriæ.*

II. *Les Alexandre, princes du moyen âge, et modernes.*

A. *Alexandre de Constantinople.*

ALEXANDRE, empereur de Constantinople, né vers 870, mort le 7 juin 912. Il était le troisième fils de Basile le Macédonien et d'Eudocie. Son père l'associa à l'empire, et le partagea ensuite avec son frère Léon le Philosophe. Celui-ci mourut le 11 mai 911, et Alexandre régna seul. Dès ce moment il s'abandonna à toutes ses passions, prit pour ministres ses compagnons de débauche, et traita ignominieusement les hommes les plus honorables, qui auraient pu censurer sa conduite. Il déposa Eutimius, patriarche de Constantinople, et exila l'impératrice Zoé et son fils Constantin-Porphyrogénète, auquel il voulut faire la castration, pour le rendre indigne de régner un jour. Mais ses amis l'en dissuadèrent, disant que ce jeune prince était d'une constitution si faible, qu'il ne vivrait pas jusqu'à l'âge de puberté. Vers la même époque, Siméon, roi des Bulgares, se préparait à ravager l'empire, pour venger un affront que ses ambassadeurs avaient reçu à la cour de Constantinople, lorsque Alexandre mourut subitement de la rupture d'une artère, après un repas copieux, suivi d'un violent exercice à cheval.

Cédrène. — Dufresne, *Familiæ Byzantinæ*, p. 140. — Gibbon, *History of the Decline and Fall* etc., c. 48.

B. *Alexandre d'Écosse.*

ALEXANDRE Ier, surnommé *le Farouche* et *le Fort*, roi d'Écosse, fils de Malcolm III, succéda à son frère Edga IV en 1107, et mourut le 27 avril 1124. Il fit, par ses mauvaises qualités, un grand nombre de mécontents; mais il les battit successivement, et assura sa puissance par la mort des principaux chefs. Il reçut un jour les plaintes d'une veuve, qui accusa le jeune comte de Mearns d'avoir fait mettre à mort sans jugement son époux et son fils. Alexandre fit pendre le coupable en sa présence. Des assassins s'étant introduits dans sa chambre pendant la nuit, il saisit ses armes, tua six de ses agresseurs, et parvint à s'échapper. Après avoir rétabli le calme dans son royaume, il fonda le monastère de Saint-Colm dans l'île d'Emona, et rendit visite à Henri Ier, roi d'Angleterre, auquel il fut utile en accommodant une querelle qu'il avait avec les Irlandais. Il mourut sans avoir été marié, après un règne de dix-sept ans, et laissa le trône à son frère David Ier.

Hailes, *Annales of Scotland*, 3 vol. in-8°, 1819; vol. I, p. 53 et suiv. — Eadmerus, *Historia Scotorum, cum notis Seldeni;* Lond., 1623, in-fol. — Ailredus, *Descriptio belli Standardii.* — Buchanan, *Chron.*

ALEXANDRE II, roi d'Écosse, fils de Guillaume le Lion, né en 1198, mort le 8 juillet 1249. Il succéda à son père à l'âge de seize ans (1214), eut bientôt une guerre à soutenir contre Jean, roi d'Angleterre, et fit une irruption dans cette contrée. De son côté, Jean pénétra en Écosse, et y commit de grands dégâts. Dans une seconde expédition, Alexandre prit Carlisle, qu'il ne rendit qu'à la paix d'York, et s'avança jusqu'à Richmond. L'année suivante, il vint à Londres, sur l'invitation du prince français Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, pour prêter aide au parti qui s'était révolté contre Jean. Lorsque ce roi se fut réconcilié avec le pape, Alexandre fut obligé d'évacuer l'Angleterre, et courut de grands dangers dans sa retraite. Les pillages que le roi d'Écosse avait commis sur sa route portèrent le pape à mettre son royaume en interdit. La mort de Jean mit fin à la guerre, et Alexandre consolida la paix en épousant Jeanne, sœur du roi d'Angleterre Henri III. Dix-huit ans après, Jeanne étant morte, de nouvelles dissensions s'élevèrent entre les deux monarques; elles furent apaisées par l'intervention du comte de Cornouailles et de l'archevêque d'York. Alexandre épousa ensuite Marie, fille d'Ingelien, comte de Gouvor. Quelques troubles s'étant élevés dans l'Argyleshire, Alexandre s'embarqua pour ce pays; mais il mourut dans une des îles de la côte, après un règne de trente-cinq ans. Il laissa de sa troisième femme, Marthe de Coucy, un fils qui lui succéda.

Matt. Paris, *Historia Major.* — Fordun, *Scotichronicon.* — Boethius, *Scotorum historia.* — Reymer, *Fœdera.*

ALEXANDRE III, roi d'Écosse, fils du précédent, né en 1240, mort le 16 mars 1285, monta

sur le trône à neuf ans. Il fut gouverné pendant sa minorité par une famille puissante, les Cummings, qui lui firent épouser Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre. Affranchi de ce joug à l'aide de son beau-père, Alexandre eut presque aussitôt (en 1263) une guerre à soutenir contre Achon ou Haquin, roi de Norwége, qui élevait des prétentions sur les îles Hébrides. Les Norwégiens s'emparèrent d'Ayr, et s'avancèrent dans le pays. Le roi d'Écosse courut à leur rencontre, et les défit à Largs : ils laissèrent 16,000 hommes sur le champ de bataille. Alexandre Stuart se distingua particulièrement dans ce combat. Haquin mourut peu de temps après, et son successeur Magnus renonça, moyennant une modique somme, à toute prétention sur les îles en litige. La transaction fut confirmée par le mariage d'Éric, fils aîné de Magnus, avec Marguerite, fille d'Alexandre. Cette alliance fut utile au roi d'Écosse : lors de la révolte de ses barons, Éric lui amena 5,000 Norwégiens, et l'aida à soumettre les rebelles. Alexandre eut ensuite quelques querelles avec le saint-siége, au sujet de certains biens ecclésiastiques qu'il avait réunis à la couronne : ce différend s'accommoda par les soins de l'archevêque de Saint-André, et le monarque écossais consentit à fournir des troupes à saint Louis de France pour la croisade qu'il dirigeait. Il assista ensuite, avec sa famille, au couronnement d'Édouard I[er], roi d'Angleterre, et au parlement tenu en 1282, en qualité de premier pair d'Angleterre. Devenu veuf et sans enfants (David, Alexandre et Marguerite étant morts), les états insistèrent pour qu'il contractât un second mariage : il épousa en 1285 Yolande, fille de Robert IV, comte de Dreux. Mais, peu de temps après, il périt à l'âge de quarante-cinq ans, entraîné par son cheval dans un précipice. Sa petite-fille Marguerite de Norwége, surnommée *la Vierge du Nord*, fille unique d'Éric III, devait lui succéder; mais cette princesse mourut aussi en 1291, dans la traversée de Norwége en Écosse. Le trône étant devenu vacant, les hauts barons se le disputèrent, et de longs troubles désolèrent l'Écosse.

Chronic. de Mailros, dans Fell, *Rer. Anglo. script. veteres;* Oxon., 1684, in-fol. — Haller, *Annales.* — Tytler, *History of Scotland*, vol. I. — Wyntown, *Chronicle of Scotland.*

C. *Alexandre de Géorgie.*

***ALEXANDRE**, roi de Géorgie, mort vers 1440 de J.-C. Il succéda, encore mineur, à son cousin Constantin, qui périt dans une bataille contre les Syriens, en 1414. Il régna d'abord sous la tutelle de sa mère, qui essaya de réparer les désastres causés par les invasions de Tamerlan, et fit, entre autres, rebâtir l'église de Mtzkhaytha, lieu de sépulture des rois de Géorgie. Vers la fin de ses jours, Alexandre se retira, sous le nom d'Athanase, dans un monastère, et partagea ses États entre ses trois fils, Vakhtang, Démétrius, et George. Ce partage facilita plus tard la conquête de la Géorgie par les Turcs.

Klaproth, *Voyage au Caucase et en Géorgie* (en allemand), t. II, p. 193. — Brosset jeune, *Chronique géorgienne.*

D. *Alexandre de Pologne.*

ALEXANDRE-JAGELLON, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, né le 5 octobre 1461, monté sur le trône en 1501, mort à Wilna le 9 août 1506. Il fut l'un des fils de Casimir IV et de l'archiduchesse Élisabeth, fille de l'empereur Albert II. Son père, en mourant en 1492, désigna son fils aîné Jean-Albert à la royauté de Pologne, et Alexandre au duché de Lithuanie. Encore grand-duc de Lithuanie, Alexandre eut à combattre la politique envahissante du tzar de Moskovie, Yvan-Vassiliévitsch. Dans l'impossibilité de lui opposer des forces suffisantes, il fut obligé de conclure en 1493 une convention en vertu de laquelle le tzar fut confirmé dans la possession du duché de Nowogrod-Siéwierski, détaché ainsi des possessions lithuaniennes. Pour consoler Alexandre de cette concession forcée, Yvan promit de lui donner en mariage sa fille Hélène : ce mariage eut lieu à Wilna en 1495. Le tzar stipula que sa fille restât fidèle à la religion schismatique et qu'elle eût un temple dans son palais, en même temps qu'elle lui servit d'instrument politique auprès de son mari. Plus tard, Yvan accusa le grand-duc Alexandre d'avoir négligé de bâtir une chapelle dans son palais pour Hélène; et, sous d'autres motifs frivoles, il envahit Starodub et Czerniéchow. Alexandre marcha jusqu'à Boryssow, sur la Bérézyna, tandis qu'une autre partie de son armée s'étant rencontrée avec les Moscovites sur les bords de la Wiedrosza, succomba sous le nombre (octobre 1499). L'ennemi vint assiéger Smolensk ; mais il ne réussit point à s'en emparer, le grand-duc ayant secouru à temps la garnison polono-lithuanienne. Peu de temps après ces événements, Jean-Albert mourut, et Alexandre fut proclamé roi de Pologne à Cracovie en septembre 1501. Le nouveau roi quitta Wilna, et fut couronné à Cracovie le 12 décembre 1501. Au mois de février suivant, la reine Hélène vint rejoindre son mari; mais elle ne fut point couronnée, comme professant la religion schismatique.

Durant le séjour d'Alexandre en Pologne, les Moscovites, sans aucun prétexte, envahirent les possessions lithuaniennes, et assiégèrent Smolensk. Le roi marcha à leur rencontre, et les repoussa. Les parties belligérantes signèrent une trêve de six ans. Cette affaire était à peine arrangée, que les Tatars de Crimée envahirent la Podolie, la Russie-Rouge et la Petite-Pologne. Pour remédier à ce malheur, Alexandre vint à Lublin en octobre 1503, et y tint une diète : l'assemblée accorda des hommes et des subsides. Puis il se rendit dans la Prusse et dans la Poméranie, pour y recevoir le serment de fidélité. En attendant, les Tatars ravagèrent la Lithua-

nie : les chroniques du temps portent à cent mille le nombre des prisonniers, et chaque Tatar eut vingt-cinq captifs pour sa part.

Sur ces entrefaites, le roi Alexandre, frappé de paralysie, expira entre les mains d'un empirique polonais qui se disait Grec de naissance. Les Tatars établirent leur camp principal à Kleck, bourg situé au midi de Nieswicz, dans le palatinat de Nowogrodek. De là leurs chefs envoyèrent, dans différentes directions, des détachements exercer le meurtre et le pillage. Le roi, malgré ses souffrances, se fit porter dans une litière, et arriva ainsi à Lida; mais sa maladie s'étant aggravée, on le reconduisit à Wilna. Cependant Michel Glinski, Kiszka et Czarnkowski combattirent si vaillamment à la tête des Lithuaniens, que les Tatars furent complétement défaits à Kleck même. Alexandre était à l'agonie lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire. Il leva les mains vers le ciel, versa des larmes de joie, et rendit le dernier soupir, à l'âge de quarante-huit ans. Le principal mérite d'Alexandre-Jagellon est d'avoir réuni par le conseil de son chancelier J. Laski, en un code, les lois de la Pologne, discutées dans les diètes de Piotskow de 1503 et 1504, et dans celle de Radora en 1505. Ce code, qui s'appelle le *Statut d'Alexandre et de Laski*, fut imprimé pour la première fois en 1506, et depuis réimprimé plusieurs fois. LÉONARD CHODZKO.

Bandtkie, *Dzieje Narodu Polskiego*, t. II, p. 81 et suiv. — *Dictionnaire encyclopédique russe.* — *Pologne pittoresque.*

ALEXANDRE (*Benoît-Stanislas*), prétendant à la couronne de Pologne, fils de Jean Sobieski, roi de Pologne, né à Dantzick en 1677, et mort à Rome en 1714. Il se mit, en 1697, sur les rangs des prétendants à la couronne de Pologne, et la refusa en 1704, lorsque Charles XII la lui offrit. Ce prince versatile mourut capucin à Rome.

Plater, *Encyclop. polonaise.*

***ALEXANDRE-WASA**, prince royal de Pologne, né en 1614, mort à Wielkie, près Varsovie, en 1635. Il était fils de Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, et de l'archiduchesse d'Autriche, Constance; il était doué d'un caractère généreux et aimable, et mourut à la fleur de son âge, au moment où il revenait d'un voyage d'Italie. Il a été enterré dans l'église cathédrale de Cracovie. L. CH.

Stanislas Plater, *Encycl. polonaise.*

E. *Alexandre de Russie.*

ALEXANDRE-NEFSKI (*saint*), fils du prince Iaroslaf II Vsevolodovitch, naquit en 1219, peu d'années avant la malheureuse bataille de la Kalka, qui livra la Russie aux Mongols déjà maîtres d'une grande partie de l'Asie, et mourut le 14 novembre 1263. Il défendit la frontière septentrionale du territoire russe contre les incursions de ses voisins du nord, avides de profiter de la malheureuse situation d'un peuple rival. Les Suédois, les Danois, et les chevaliers porte-glaive de la Livonie, se liguèrent contre lui : malgré le petit nombre de ses troupes, Alexandre remporta sur le grand maître de l'ordre une victoire signalée, sur les bords de la Néva. Il en reçut le nom de *Nefski*. Une seconde campagne ne fut pas moins heureuse. Enfin, dans une troisième, il remporta une nouvelle victoire aux bords du lac Peïpous, en 1242 : les chevaliers livoniens furent obligés de lui demander la paix et de lui abandonner le pays de Pskof, dont ils avaient fait la conquête. A la mort de Iaroslaf II en 1247, André usurpa le trône de Vladimir sur son frère Alexandre, qui se vit obligé d'aller plaider ses droits à Saraï, où il se concilia les bonnes grâces du khan. Avec le secours de ce dernier, il monta sur le trône en 1252, et régna onze ans avec sagesse et prudence. Il porta les armes contre les Tchoudes, les Iames, les Suédois et les Livoniens, qui ne discontinuèrent pas leurs attaques sur la frontière septentrionale du pays, et repoussa constamment leurs incursions. Il mourut, à son retour d'un dernier voyage à la capitale du khan de Kaptchak, après avoir pris le cilice, suivant la coutume des princes russes à cette époque. Alexandre Nefski fut élevé au rang des saints, et révéré comme un ange tutélaire.

Son corps avait été enterré dans la cathédrale de Notre-Dame, à Vladimir; mais lorsque Pierre le Grand eut fondé sa nouvelle capitale sur le théâtre même des exploits d'Alexandre, il voulut en sanctifier en quelque sorte le terrain, en y déposant les restes du saint. Il fonda en conséquence le *monastère de saint Alexandre-Nefski* à l'endroit où la Tchornaïa-Retchka se jette dans la Néva, à quatre verstes (une lieue) de la tour de l'Amirauté, et y fit transférer en 1724 les ossements du héros. Aujourd'hui le saint repose dans la cathédrale de la Trinité, au milieu du couvent : un mausolée magnifique en argent s'élève sur son tombeau, et les bas-reliefs de la châsse représentent les principaux faits de son histoire. Plus de trente-six quintaux d'argent furent consacrés par Élisabeth à cette pieuse offrande, et Catherine II y ajouta une lampe d'or. En l'honneur du même saint, Pierre fonda, immédiatement après la translation de son corps, un ordre qui ne fut pourtant conféré que sous Catherine I[re], en 1724. L'ordre de saint Alexandre-Nefski consiste en une croix rouge émaillée, avec des aigles d'or, et qu'on porte suspendue à un cordon ponceau. [Extr. de l'*Encyc. des gens du m.*]

Entsiklopedechesky-Lexicon, 1, 465. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*, III, p. 42, etc. — Karamzin, *Histoire de la Russie*, IV, 22, etc. — Levesque, *Histoire de la Russie*, II, 97-134. — Leclerc, *Histoire de la Russie*, II, 113-820. — Hammer-Purgstall, *Geschichte der Goldenen Horde in Kaptschak*, p. 138-152.

ALEXANDRE I[er] PAULOVITCH, empereur de Russie, fils de Paul Pétrovitch et de Marie Féderovna, princesse de Wurtemberg, naquit le

17 décembre 1777, et mourut le 1er décembre 1825. Catherine II se chargea elle-même de l'éducation d'un petit-fils qui lui devint d'autant plus cher qu'elle avait plus de répugnance pour son fils et son successeur immédiat, le malheureux Paul. Ce dernier n'eut aucune part à la direction que reçut dès ses premières années le jeune Alexandre. En confiant son petit-fils au comte Nicolas Soltikof, Catherine traça à ce gouverneur le plan qu'il avait à suivre, et écrivit de sa main les instructions qu'elle lui donnait. Rien ne devait rester étranger à son élève, hormis la poésie et la musique, qui, au jugement de Catherine, auraient pris un temps trop précieux sur les études plus indispensables au futur souverain. Le comte Soltikof choisit en 1783, pour précepteur du jeune Alexandre, César la Harpe, depuis l'un des directeurs de la Suisse, et dès lors partisan déclaré des idées libérales du siècle. C'est à cet excellent maître, appartenant à une famille estimable du pays de Vaud, qu'Alexandre fut redevable de ses connaissances variées, de son jugement prompt et sûr, de son goût exquis, de son esprit de tolérance et de philanthropie.

Alexandre, âgé seulement de quinze ans, épousa en 1793 Louise-Marie-Auguste, princesse de Bade, plus connue depuis sous le nom d'Élisabeth Alexéïevna, qui avait à peine atteint alors sa quatorzième année. Ce mariage, que les poëtes célébrèrent dans toutes les langues, ne fut pas heureux. Quelques années après, Catherine termina sa glorieuse carrière, et eut pour successeur Paul, qui tomba victime d'un assassinat. Comme Alexandre le Grand, le jeune empereur fut accusé d'avoir trempé dans le meurtre de son père. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut connaissance de la conspiration : on lui avait fait croire que ses propres jours, ceux de sa mère et de ses frères étaient en danger, et on lui avait peint sous l'aspect le plus sombre l'avenir du pays. Tous les regards se tournèrent alors vers le nouvel empereur, dont les qualités précoces avaient fait concevoir de si belles espérances, et Klopstock en célébra l'immortel avénement par une ode *à l'humanité*. Ces espérances furent en grande partie réalisées : sous le règne d'Alexandre, la Russie fit des pas immenses dans la civilisation; et l'heureuse influence de ce prince s'étendit sur l'Europe tout entière, et même sur une partie de l'Asie. Après avoir réparé les nombreuses injustices commises par son père, rappelé des déserts de la Sibérie les innocentes victimes, et ramené la marche du gouvernement dans la ligne que Catherine lui avait tracée, il rechercha pour son pays de nouveaux moyens de progrès, s'appliqua à en développer de plus en plus toutes les ressources, et à y assurer le règne des lois, qui avaient été jusqu'alors remplacées par la volonté du souverain. Héritier d'un pouvoir illimité, il déclara immédiatement, après son avénement au trône, qu'il ne reconnaissait comme légitime aucun pouvoir qui n'émanât des lois; et ses premiers actes furent l'abolissement du tribunal secret, la révocation de la censure introduite par Paul Ier, l'organisation du sénat comme haute-cour de justice, et le rétablissement du comité des lois, institué par Catherine II. Il introduisit la publicité dans la gestion des affaires, et donna l'exemple de ces *comptes-rendus* qui malheureusement n'ont point été renouvelés sous la même forme, mais qui permirent alors d'apprécier avec certitude les avantages et les défauts du gouvernement établi. Il abolit aussi la torture, comme une tache pour la société; défendit la confiscation des biens héréditaires; déclara solennellement qu'il répugnait à ses sentiments de faire des dons de paysans, comme cela s'était pratiqué jusque-là; et ne permit plus les scandaleuses annonces d'hommes à vendre, qu'on avait coutume de lire dans les journaux. Toutes ses paroles, toutes ses manières respiraient la bonté du cœur, le besoin de se faire aimer, et l'amour le plus vrai de l'humanité. Sans faste ni prétention, il accoutuma lui-même la noblesse à des habitudes simples, comme il lui donnait l'exemple de l'élégance des mœurs et de l'amabilité des manières. Après avoir organisé la haute administration, rétabli les divisions territoriales de Catherine II, et remis l'armée sur le pied où Paul Ier l'avait trouvée à son avénement, Alexandre s'occupa des affaires du commerce et de l'instruction publique. Il conclut des traités avec plusieurs puissances, rendit des règlements sur la navigation, facilita les communications intérieures, favorisa les arts, et permit à chacun de ses sujets de se livrer à l'industrie que ses moyens le rendaient propre à exercer. Sous lui, les fabriques de la Russie prirent un essor remarquable; le revenu des douanes fut plus que doublé, et ce pays commença à verser d'abondants produits sur tous les marchés de l'Europe. Quant à l'instruction publique, il ordonna en 1803 la fondation de trois nouvelles universités, indépendamment de celle de Dorpat qui lui doit aussi son origine, et de celle de Wilna qu'il réorganisa; il fonda ensuite un grand nombre de gymnases, et décida que leur nombre serait porté à deux cent quatre, desquels dépendraient deux mille écoles élémentaires.

Mais ce dernier projet ne reçut qu'un commencement d'exécution. Pour s'assurer par lui-même de la fidélité de ses agents, et pour connaître les nouveaux besoins des localités, il faisait de fréquents voyages, admettait auprès de sa personne des hommes de toutes les classes, et recevait avec affabilité les placets qu'on lui présentait. Tant d'efforts concilièrent au jeune monarque l'amour de ses sujets, en même temps qu'ils attirèrent sur lui l'attention de l'Europe : ceux même qui n'approuvaient pas tous ses actes ne purent résister à la séduction de ses qualités personnelles, à ses procédés pleins de grâce et

de dignité, à son exquise politesse, à la simplicité de ses manières. Toujours et scrupuleusement attaché aux pratiques de la religion, il se concilia la classe des prêtres et la masse du peuple. Heureux si plus tard cette piété n'avait pas dégénéré en un piétisme étroit, en même temps que sa haute raison se laissa dominer par l'effroi qu'inspiraient à la plupart des princes les idées libérales que la révolution française venait de répandre chez tous les peuples de l'Europe!

Les hautes qualités du premier consul de la république française avaient frappé l'imagination ardente d'Alexandre, et les premières années de son règne établirent entre eux des relations auxquelles Alexandre attachait le plus grand prix. Dès le 8 octobre 1801, il avait signé avec Bonaparte un traité d'amitié conclu à Paris; et dans l'année suivante, quand la paix d'Amiens eut rendu le repos à l'Europe, ils réglèrent ensemble la nouvelle constitution territoriale de l'Allemagne. Mais lorsque le premier consul se fit couronner empereur, et qu'il voulut encore placer sur sa tête la couronne de fer des rois de Lombardie; lorsqu'il se prépara à détruire le peu d'indépendance que la paix d'Amiens avait laissé à la république batave, et qu'il occupa successivement toute la côte septentrionale de l'Allemagne, Alexandre lui fit entendre un langage digne, et se plaignit hautement de cet esprit d'envahissement. « La Russie, dit-il dans une note adressée au cabinet de Saint-Cloud, la Russie (on ne saurait assez le répéter) n'a aucune envie, aucun intérêt à faire la guerre : c'est la force des circonstances qui lui dictera le parti qu'elle aura à choisir. Mais elle est en droit de se flatter que le gouvernement français lui accordera assez d'estime pour se convaincre qu'elle ne pourra voir avec une indifférence passive des usurpations nouvelles qu'il se permettrait à l'avenir. » Cependant l'empereur de Russie ne négligea aucun moyen compatible avec sa dignité pour éviter la guerre; aussi ne fut-ce qu'après avoir vu s'évanouir tout espoir de ramener l'empereur des Français à la modération, qu'il entra contre lui dans la troisième coalition formée par l'Angleterre, l'Autriche et la Suède, et qu'il tira l'épée, malgré les mauvaises dispositions de la Turquie à son égard, et malgré la guerre qu'il faisait déjà à la Perse.

Le 5 octobre 1805, une armée russe fut débarquée en Poméranie, tandis qu'une autre traversa la Prusse, dont le gouvernement hésitait encore à se déclarer contre la France. La bataille d'Austerlitz anéantit, le 2 décembre 1805, la coalition, et décida du sort de l'Allemagne. Les troupes russes regagnèrent la Silésie, et leur souverain se hâta de revenir à Saint-Pétersbourg pour y réunir de nouveaux moyens de continuer la guerre, pendant que François II, son allié, faisait sa paix avec le vainqueur. Un instant on espéra que la bonne intelligence pourrait aussi se rétablir entre la France et la Russie; mais Alexandre ne voulut point ratifier le traité conclu à Paris par M. d'Oubril, et entra bientôt après dans une alliance intime avec la Prusse. Sous les auspices de la reine Louise, Alexandre se lia d'une amitié véritable avec Frédéric-Guillaume III, sur lequel devait bientôt tomber tout le poids de la colère de l'empereur des Français. La nouvelle coalition ne fut pas plus heureuse que la précédente : Bennigsen, un des meurtriers de l'empereur Paul, fut battu à Eylau et à Friedland, comme l'armée prussienne, sous le duc de Brunswick, l'avait été à Iéna; et l'empereur de Russie fut obligé d'abandonner à son malheureux sort un allié auquel il ne restait plus de son royaume que le territoire de la ville de Memel, située aux confins des deux empires. Mais il fut plus heureux du côté de la Turquie, où ses armées réussirent à soulever les Serbes, tandis que l'amiral Siniavine battit la flotte turque dans l'Archipel. Ces avantages ne purent néanmoins consoler Alexandre des échecs nombreux et sanglants que ses armées avaient essuyés en Prusse : il resta stupéfait de l'activité, de l'immense talent et de la fortune de son adversaire; et, n'étant point en mesure de continuer une guerre déjà si pernicieuse pour son peuple, il entra en négociations avec le nouveau Charlemagne, arrivé de victoire en victoire jusqu'aux frontières de la Russie.

Les deux empereurs se virent et se parlèrent plusieurs fois, dans le courant de juin de l'année 1807, dans un pavillon dressé sur un radeau au milieu du Niémen, qui sépare, du côté de Memel, la Russie de la Prusse. Le génie du vainqueur de l'Europe, l'entraînement de ses discours, ses manières à la fois brusques et simples, l'adroite flatterie dont il sut le circonvenir, fascinèrent Alexandre au point que son ressentiment fit place aussitôt à une amitié portée jusqu'à l'admiration. Il entra dans toutes les vues de Napoléon au sujet de l'Europe; et, dans la paix de Tilsit, il sacrifia à ses nouvelles affections un allié fidèle, dépouillé de la moitié de ses États, l'indépendance de tous les États secondaires, et la prospérité même de ses sujets, en adoptant le système continental, désastreux sans doute pour l'Angleterre, mais non moins contraire à tous les intérêts de la Russie, dont ce système paralysa tout d'abord le commerce naissant et l'agriculture. Il embrassa si chaudement la querelle de son nouvel ami, qu'il ne craignit point de lui sacrifier un autre allié, le roi de Suède, dont il récompensa les anciens services par une injustice, excusée peut-être par la politique et par la nécessité de mettre sa capitale à l'abri d'un coup de main, mais indigne des principes sévères d'un prince habituellement juste et loyal. Le malheur n'avait pu faire fléchir le bouillant Gustave-Adolphe IV : opposé à la révolution française depuis son origine, et encore plus prévenu contre celui qui s'en était

rendu l'héritier, il ne voulut rien entendre aux accommodements, ni écouter les invitations réitérées de la Russie d'exclure, comme elle, de ses ports les bâtiments anglais. Alexandre déclara la guerre à la Suède, envahit la Finlande, et fit la conquête de ce grand-duché, depuis longtemps objet de sa convoitise. Cette guerre n'était pas encore terminée, quand eut lieu la fameuse entrevue d'Erfurt le 27 septembre 1808, où Napoléon se vit entouré de courtisans, rois et princes, et où l'avenir de l'Europe devait être soumis aux délibérations des deux souverains qui s'en arrogeaient la dictature. Ce congrès resserra les liens qui unissaient déjà les deux empereurs, et rassura Napoléon sur les dispositions de son trop facile allié, au moment où toute son attention se portait sur l'Espagne. Quand la résistance héroïque des Espagnols et les subsides de l'Angleterre inspirèrent au cabinet de Vienne le courage de tenter une troisième fois le sort des armes, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne jugea pas à propos de soutenir l'Autriche, ni de faire quelques efforts pour tirer la Prusse de son anéantissement. Aussi les batailles d'Aspern et de Wagram firent-elles promptement justice de cette levée de boucliers que l'alliance de la Russie aurait pu rendre décisive, et que cette puissance contribua, au contraire, à faire échouer par une invasion de ses armées en Gallicie, province dépendant de l'Autriche et démembrée anciennement de la Russie, qui en recouvra alors une faible partie. Les armes de la Russie étaient alors particulièrement dirigées contre la Turquie, son ancienne rivale, dont le partage paraissait avoir été arrêté par des stipulations secrètes du traité de Tilsit. Elles furent heureuses de ce côté-là; car non-seulement les forteresses de Silistrie, Rutchuk et Giurgévo tombèrent en son pouvoir, mais le gros de l'armée turque sur la rive gauche du Danube se vit aussi forcé de mettre bas les armes et de se rendre à Koutousof. La guerre contre la Perse ne fut pas moins avantageuse pour la Russie, et amena, au bout de quelques années, de nouvelles conquêtes.

Au milieu de tant de préoccupations, Alexandre ne négligeait point l'organisation de son vaste empire. Il continuait à travailler au développement de toutes les ressources du pays, et l'industrie nationale prit un grand essor par suite de la prohibition des marchandises anglaises, qui d'ordinaire encombraient les marches russes. En 1810 fut institué le *conseil de l'empire*, où les lois et règlements sont soumis à une délibération provisoire; en même temps les ministères furent réorganisés et fixés au nombre de huit, avec des attributions précises et bien réglées. On prit aussi, la même année, diverses mesures à l'effet de régulariser l'état des finances, l'administration de la Finlande et la valeur des monnaies; et, l'année suivante, Alexandre fit inaugurer la magnifique cathédrale de Notre-Dame de Casan, qui n'est pas le moindre des monuments de son règne.

L'état de la Pologne et l'occupation du duché d'Oldenbourg par les Français amenèrent bientôt un refroidissement qui ne tarda pas à tourner en mésintelligence, et qui eut pour résultat cette fameuse guerre du Nord, terme de la fortune de Bonaparte. Cependant la Prusse, circonvenue de toutes les manières, embrassa le parti du plus fort; et l'Autriche, à laquelle la Russie venait de faire la guerre, ne voulut pas non plus se brouiller avec le puissant empereur des Français. La Suède seule, gagnée par la promesse de la cession de la Norwége pour l'indemniser de la perte qu'elle avait faite de la Finlande, consentit à oublier les mauvais procédés de la Russie, en signant avec elle, le 24 mars 1812, un traité d'alliance auquel l'Angleterre accéda peu de temps après, et qu'il eût été important pour Napoléon de prévenir. Si la paix de Boukharest, tout à l'avantage de la Russie, ne donna pas à cette puissance un nouvel allié, elle la débarrassa au moins d'un ennemi qui alors était loin d'être abattu, et lui permit de rappeler les troupes nombreuses entretenues par elle entre le Prouth et le Danube. Rien n'égale la rapidité avec laquelle l'armée française se porta par le centre de l'Europe aux frontières de la Russie : elle était déjà sur le Niémen avant qu'on sût qu'elle avait dépassé Berlin, et Alexandre ne fut pas d'abord en mesure de la recevoir. Ses généraux eurent donc l'ordre de se replier vers l'intérieur, ravageant tous les pays qu'ils quitteraient, et faisant tous leurs efforts pour former leur jonction avant que l'ennemi eût atteint la Russie proprement dite. Après avoir relevé le courage des troupes par sa présence, Alexandre se dirigea sur Moscou, où il s'occupa à soulever les masses en stimulant le sentiment national, l'amour de l'indépendance, et l'attachement à la religion du pays. Ces mesures pouvaient paraître d'autant plus tardives que l'autocrate se préparait à la guerre depuis près d'un an; et l'on s'est étonné avec raison d'un manque de prévoyance que rien ne semblait justifier. L'empereur retourna ensuite au quartier général, d'où il adressa le 1er juillet une nouvelle proclamation à son peuple; mais il ne prit pas lui-même le commandement de l'armée, confié à Barclay de Tolly, général expérimenté, dont le peuple russe se défiait cependant, comme d'un étranger. On sait qu'après la prise de Smolensk ce commandement passa entre les mains de Koutousof, le principal auteur de la paix de Boukharest, celui que le peuple russe considère comme le sauveur de l'empire.

Il n'est pas probable que l'ordre (s'il a été donné), en vertu duquel Moscou fut mis en cendres, soit émané de l'empereur Alexandre : sa douceur habituelle, son attachement aux progrès de la civilisation, et la timidité avec laquelle il ménageait l'opinion publique, ne permettent pas de

lui attribuer un tel acte de barbarie; mais il en profita, et rejeta dès lors les offres que Lauriston lui faisait au nom de son maître, avec une fermeté à laquelle on ne s'était pas attendu. Après cinq semaines perdues en tentatives de négociations, l'évacuation de Moscou fut opérée par les Français le 23 octobre 1812 ; et l'on sait les funestes conséquences de cette retraite, qui anéantit la presque totalité de l'armée française, dont une faible partie seulement échappa aux dangers du passage de la Bérésina. A partir de ce moment, Alexandre adopta le rôle et le langage de pacificateur de l'Europe : dans son manifeste de Varsovie du 22 février 1813, et par sa proclamation de Kalisch du 25 mars suivant, il fit les promesses les plus séduisantes, en appelant tous les peuples à l'indépendance, et leur faisant comprendre, dans un langage vraiment libéral, ce qu'ils devaient à leur honneur et à la dignité de la nature humaine. Le péril qu'il venait de courir avec tout son pays, la terrible catastrophe qui engloutit la fortune de Napoléon, paraissent avoir fait sur son âme une impression profonde, et l'avoir jeté dans une espèce d'exaltation religieuse et mystique qu'on ne lui avait pas connue auparavant, et que fortifiait peut-être le remords de ses déréglements passés. C'est au bruit des armes, et avant que les troupes françaises eussent évacué l'empire, que le prince Gallitzin, qui participait de cette tendance, fonda la Société biblique russe, destinée à répandre l'Évangile chez tous les peuples de la vaste domination de l'autocrate, mais qui fut supprimée dans la première année du règne de l'empereur actuel.

Nous ne suivrons pas ici la marche des troupes russes à travers l'Allemagne ; nous ne parlerons pas des batailles auxquelles l'empereur assista, ni de ses relations amicales avec Moreau, ni de son influence sur les négociations jusqu'à la prise de Paris : nous rappellerons seulement que, fidèle à l'esprit d'envahissement commun à tous les souverains russes depuis Ivan III Vassiliévitch, il s'empara de la Pologne, en expulsa les administrateurs saxons, et y fit, dès le 17 juin 1813, rendre la justice en son nom. Cette prise de possession violente lui fut confirmée quelque temps après par le congrès de Vienne ; elle acheva l'anéantissement de la Pologne, provoqué et commencé par la même puissance, et détruisit ainsi un des boulevards de l'Europe contre l'immense monarchie moscovite, agrandie peu auparavant par la paix de Gulistan, conclue le 12 octobre 1813 avec la Perse, et dont l'ascendant croissait d'année en année.

Alexandre non-seulement préserva Paris des ravages dont le menaçaient les Prussiens, mais il respecta aussi la volonté du peuple relativement au choix de son nouveau souverain ; et si la famille des Bourbons fut rétablie en France, ce n'est point à Alexandre qu'il faut s'en prendre. Ce fut encore lui qui s'opposa aux prétentions formées par l'Autriche sur quelques provinces françaises autrefois dépendantes du saint empire. Il fit tous ses efforts pour faire régner parmi ses troupes la discipline la plus parfaite, sut apprécier les immenses progrès de l'industrie française, et mérita l'estime générale. Ces sentiments d'estime l'accueillirent en Angleterre, où il se rendit après la conclusion du traité de Paris, le 1er juin 1814. Invité à une fête populaire célébrée en son honneur à Guildhall, il se leva de son siége lorsqu'on chanta le *Rule Britannia*, rendant ainsi hommage à un peuple puissant et libre, dont il se glorifiait d'avoir mérité les sympathies. Il quitta l'Angleterre le 28 juin suivant, et arriva à Pétersbourg le 27 juillet. Là, son premier soin fut de rendre à Dieu des actions de grâces, et d'honorer les compagnons de ses travaux par un arc de triomphe élevé dans le jardin de Tsarskoïé-Célo ; enfin il fit assurer le sort de ceux que la guerre avait mis hors d'état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Son séjour dans sa capitale fut de courte durée : il en repartit bientôt pour se rendre à Vienne, où s'ouvrit, le 3 novembre, le congrès qui en porte le nom, et qui plaça l'Europe dans une assiette nouvelle. Les quatre grandes puissances ne s'oublièrent pas dans le partage qu'elles firent des États du second ordre : la Russie s'adjugea la Pologne, la Prusse prit la moitié de la Saxe, l'Autriche ajouta Venise à son ancienne province du Milanais, l'Angleterre s'enrichit de nouvelles colonies et agrandit l'électorat de Hanovre, devenu un royaume. La ville de Cracovie, objet de convoitise pour trois puissants voisins, fut constituée en république ; faible souvenir de l'ancienne Pologne, dont les habitants n'eurent aucun avis à donner sur le sort qu'on leur réservait. Un régime de fer rendit illusoire la prétendue constitution qui lui fut accordée.

Ces tristes combinaisons étaient déjà arrêtées, et l'on s'occupait de l'organisation intérieure du corps germanique, lorsque le retour de Napoléon répandit l'alarme parmi les alliés. Alexandre n'hésita pas à reprendre les armes, et il rappela aux rois les obligations que leur imposaient le traité de Chaumont et celui de Paris. Dès le 13 mai, il signa avec eux une déclaration par laquelle les quatre puissances placèrent d'un commun accord Napoléon *hors des relations civiles et sociales*, en ajoutant « que, fermement résolues de maintenir intacts le traité de Paris du 30 mai 1814 et les dispositions sanctionnées par ce traité, et celles qu'elles ont arrêtées ou qu'elles arrêteraient encore pour le compléter et le consolider, elles emploieraient tous les moyens et réuniraient tous leurs efforts pour que la paix générale, objet des vœux de l'Europe et but constant de leurs travaux, ne fût pas troublée de nouveau. »

La défaite de Waterloo livra une seconde fois la France à la merci de l'Europe coalisée, et permit à Alexandre d'entrer de nouveau à Paris en vainqueur. Il y arriva le 11 juillet 1815, mais

sans exciter le même enthousiasme, sans donner lieu aux mêmes démonstrations. Il sut encore contenir ses troupes par la plus exacte discipline, et respecter un peuple encore grand dans son malheur. Cependant il consentit à se dépouiller de quelques districts enclavés dans ses anciennes frontières, et qui se trouvaient à la convenance des vainqueurs. C'est pendant son séjour à Paris, et dans des conférences tenues avec Mme de Krüdner, qui, depuis une première entrevue à Heilbronn, le suivait partout, qu'il mûrit un plan d'alliance que ses sentiments religieux lui avaient suggéré : ce plan, destiné en apparence à faire triompher dans les relations entre les peuples les principes moraux consacrés par le christianisme, n'était en réalité qu'un moyen de mieux surveiller les peuples, et pour les rois un bouclier contre les tendances libérales qui se produisaient partout. Le traité conclu entre les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse, et que le nom de *Sainte-Alliance* a rendu si fameux, porte évidemment l'empreinte des idées religieuses d'Alexandre. Son préambule est digne des décrets d'un concile ; et c'est une chose singulière que ce traité politico-théologique conclu par trois souverains, tous d'une religion différente. Le ton de componction qui y règne passa bientôt dans la vie et dans les actes de l'autocrate, et fut entretenu en lui par les prédications de Mme de Krüdner, qu'il écoutait alors avec complaisance, bien qu'il la traitât plus tard avec sévérité. Rien ne caractérise mieux l'état moral de l'autocrate à cette époque qu'un aveu qu'il fit à M. Empeytaz, ministre protestant, et compagnon de voyage de la nouvelle prophétesse. « Dans le conseil, lui dit-il, toutes les fois que ses ministres étaient partagés d'opinion et qu'il était difficile de les mettre d'accord, il priait Dieu, et avait presque toujours la satisfaction de voir se rapprocher les opinions en proportion de la ferveur qu'il apportait à sa prière. » (*Voy.* Empeytaz, *Notice sur l'empereur Alexandre.*)

Le 26 octobre 1815, Alexandre fut de retour à Saint-Pétersbourg, où, peu de jours après, il maria son frère Nicolas à l'une des filles de son allié et ami, le roi de Prusse. Puis il partit pour Varsovie, capitale du royaume conquis, auquel il se montra pour la première fois comme roi, tenant en main une constitution qui aurait pu suffire aux besoins des Polonais, si la nomination du grand-duc Constantin comme gouverneur militaire n'en avait pas tout aussitôt affaibli le bienfait, et si l'exécution n'en eût pas été suspendue presque immédiatement. Depuis, plusieurs années de paix permirent à Alexandre de reporter son attention sur les affaires intérieures de son empire; mais la multiplicité d'abus qu'il y découvrit, le travail immense auquel aurait donné lieu la réforme qu'elles réclamaient, les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, et le quiétisme religieux dans leq el il était tombé, paralysèrent ses efforts. Toutefois il provoqua l'abolition de la servitude en Courlande, dans la Livonie et dans l'Esthonie; et quand, en 1819, les députés de la noblesse livonienne vinrent lui demander la sanction de cette mesure philanthropique, il leur dit ces paroles remarquables : « Vous avez agi dans l'intérêt de notre siècle, dans lequel, pour fonder le bonheur des peuples, il faut des intentions libérales. » De plus, il parcourut encore tout l'intérieur du pays, créa une banque du commerce, soutint l'historien Karamzin dans sa grande et laborieuse entreprise, s'occupa avec ardeur de la navigation et de la marine russe, encouragea l'industrie en permettant aux paysans d'élever des fabriques, travailla à diminuer la dette dont la Russie était chargée; enfin il exila les jésuites des deux capitales, avant de leur interdire tout l'empire. C'est aussi dans cet intervalle qu'il fonda, de concert avec le comte Araktchéïef (en qui il avait une confiance illimitée que ne justifiaient aux yeux du pays ni les talents ni le caractère de ce général), des colonies militaires, dans le but d'entretenir une armée considérable sans augmenter les charges de l'État, et sans enlever à l'agriculture les bras nécessaires à la défense du pays.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle, auquel Alexandre prit une part si décisive, suspendit quelques moments son ardeur de réorganisation. A dater du congrès de Troppau, il fut constamment distrait des soins de son empire par l'attachement qu'il conserva pour les principes de la Sainte-Alliance, et par sa crainte que les idées libérales, qui se faisaient jour presque à la fois en Espagne, en Italie et en Portugal, ne finissent par embraser l'Europe entière et par ébranler tous les trônes. Pendant qu'il armait l'Autriche contre l'Italie, et que, de concert avec ses alliés, il poussait la France contre l'Espagne, il abandonna à leur sort ses coreligionnaires de la Grèce, dont il avait longtemps favorisé les vœux, et que l'espérance seule d'obtenir son appui avait engagés à la levée de boucliers de 1821. Vivement affecté de la tourmente à laquelle une grande partie de l'Europe se trouvait livrée, plus effrayé encore de l'insubordination momentanée d'un régiment de ses gardes, il abjura vers la fin de ses jours les idées que M. la Harpe avait fait germer en lui avec tant de soins, et qui avaient fait sa gloire aux yeux de l'Europe civilisée. La censure, en Russie, devint alors sévère et méticuleuse; une inquisition tracassière fut exercée contre plusieurs professeurs de la nouvelle université de Saint-Pétersbourg; on opposa de grands obstacles aux voyages des Russes dans les pays étrangers; la franc-maçonnerie fut supprimée dans tout l'empire, et la Pologne demanda en vain l'accomplissement des magnifiques promesses qu'on lui avait faites. Le cabinet autrichien exerça une influence de plus en plus décisive sur celui de Saint-Pétersbourg; la Turquie mit impunément la longanimité d'Alexandre aux plus cruelles épreuves, et son pays perdit beaucoup de cette considération et de cette po-

pularité qu'un système tout différent lui avait acquise. Au désespoir sans doute de voir échouer ses plus beaux projets et de lutter contre des difficultés trop réelles, Alexandre se lassa des travaux que lui imposait sa position : il rechercha des émotions nouvelles dans les jouissances de la vie privée, et s'abandonna à une dévotion voisine du mysticisme.

Frappés de l'immense contraste entre ce qu'ils avaient vu en France pendant l'occupation, et ce que leur patrie leur offrait; humiliés de la position précaire dans laquelle ils se trouvaient vis-à-vis du pouvoir, et animés du désir de mettre fin aux abus qu'ils remarquaient partout dans les administrations et dans les tribunaux, plusieurs centaines de jeunes Russes, appartenant à la haute classe, les uns militaires, d'autres employés civils ou lettrés, conspirèrent contre le gouvernement de leur patrie. Sans bien se rendre compte de ce qu'ils mettraient à la place du pouvoir qu'ils se proposaient d'abattre, et, dans le fait, sans avoir étudié les véritables besoins de la nation, ils crurent que, pour régénérer la Russie, le premier pas à faire était de livrer à la mort l'empereur avec toute sa famille, et dans cet espoir ne reculèrent point devant un attentat odieux qui, loin de sauver le pays, en aurait fait la proie d'ambitieux habiles à profiter, pour leur propre fortune, de l'enthousiasme inconsidéré de leurs jeunes compagnons. Cette conjuration de jeunes Russes, divisés d'opinions et d'intérêts, s'appuya sur une autre conspiration qui se tramait en Pologne, et dont l'indépendance nationale était le but avoué. Ne se doutant pas du volcan sur lequel il marchait, et dont son inépuisable bonté aurait dû détourner les périls, Alexandre suivit son épouse malade dans les provinces méridionales de l'empire, dans l'intention de lui faire oublier par des soins affectueux et empressés un délaissement qu'elle n'avait pas mérité, et qu'il se reprochait amèrement. Avant de quitter sa capitale il se rendit au couvent de Saint-Alexandre Nefski, et fit célébrer, dit-on, le service des morts, à la suite peut-être des tristes impressions qu'avaient faites sur son âme les paroles d'un ermite dont il avait visité la lugubre cellule (*Les derniers jours du défunt monarque et empereur Alexandre Ier*; Saint-Pétersbourg, in-8°, 1827.)

« Il est certain, dit Mme de Choiseul-Gouffier (*Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie*; Paris, in-8°, 1829, pag. 357), qu'Alexandre, longtemps avant sa mort, nourrissait les plus sinistres pressentiments. Ce prince, dit-on, ne put maîtriser son attendrissement en recevant les adieux de sa famille, de la cour; et en sortant de Pétersbourg il fit arrêter sa voiture, se retourna pour considérer encore quelques instants cette ville superbe, et l'expression mélancolique de son regard semblait adresser aux lieux qui l'avaient vu naître un triste et dernier adieu. » Arrivé à Taganrog, port situé sur la mer d'Azof, Alexandre s'occupa des arrangements nécessaires à l'installation de son épouse qui devait y passer quelques mois, et partit ensuite pour la Crimée, afin de visiter encore cette belle portion de son empire. Il y fut attaqué de la fièvre endémique, et revint en toute hâte à Taganrog. La conspiration tramée contre lui venait d'être découverte : déjà souffrant, Alexandre apprit le sort qui lui était réservé; et la conscience qu'il avait de ses bonnes intentions et de son amour pour ses sujets, jointe aux horribles mystères que la police de l'empire venait de percer, le jeta dans un accablement si profond qu'il souhaita la mort, et qu'il refusa les remèdes dont on pouvait attendre sa guérison. Il mourut le 1er décembre 1825, à l'âge de quarante-huit ans; l'impératrice Élisabeth le suivit au tombeau le 16 mai 1826.

Nous terminerons cette notice par ce jugement de Napoléon : « Alexandre est un homme infiniment supérieur à l'empereur François et au roi de Prusse. Il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction; est facilement séduisant. Mais on doit s'en défier; il est sans franchise; c'est un vrai *Grec du Bas-Empire*. Toutefois n'est-il pas sans idéologie réelle ou jouée : ce ne serait du reste, après tout, que des teintes de son éducation et de son précepteur. Croira-t-on jamais ce que j'ai eu à débattre avec lui? Il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure à user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le bonheur et le repos des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il; car il est fin, faux, adroit..... Il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de Tartares, etc., etc. » (*Las-Cases*, t. II, p. 365 et 366.) [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Glinka, *Istoriya Ruskaya*, XI, 140. — Bignon, *Histoire de France depuis le* 18 *brumaire*, I, 430. — Webster, *Travels through the Crimea*, etc., II, 333-358). — A... Schischkoff, *Memorien über die Zeit seines Aufenthaltes bei der Person des Kaiser Alexander I, während des Krieges mit den Franzosen in den Jahren* 1812-14. — *Alexander in Berlin im September* 1818; Berl., 1819, in-8°. — Heinrich Storch, *Russland unter Alexander I. Historische Zeitschrift*; Riga et Leipz., 1803-6, 8 vol. in-8°. — *Alexander von Russland*; Mannh., 1805, in-8°. — Christian Daniel Voss, *Russland beim Anfange des neunzehnten jahrhunderts*; Leipz., 1814, in-8°. — Kaiser, *Alexander und Bonaparte*; Leipz., 1814, in-8°. — Johann Daniel Friedrich Rumpf, *Alexander Ier, Kaiser von Russland; Regierungs-und Character-Gemælde*; Berl., 1814, in-8°. — *Une année de l'empereur Alexandre, ou résumé de ses principaux actes, etc.*; Paris, 1814, in-8°. — Zens Kragh Hoest, *Puslands Kaiser Alexander I*; Copenhague, 1815, in-8°. — N... N... Cousin d'Avallon, *Vie privée, politique et militaire d'Alexandre Paulowitz*, etc.; Paris, 1826, in-12. — Sergius Ouvaroff, *A la mémoire de l'empereur Alexandre Ier*; Saint-Pétersbourg, 1820, in-4°. — Carl Florentin Leidenfrost, *Abriss einer Lebens und Regierungsgeschichte Alexanders I, Kaisers von Russland*; Ilmenau, 1826, in-8°. — Adrien Égron, *Vie d'Alexandre I, empereur de Russie, etc., etc.*; Paris, 1826, in-8°. — Alphonse Rabbe, *Histoire d'Alexandre I, empereur de Russie*, etc.; Paris, 1826. 2 vol. in-8°. Henry Evans Lloyd, *Alexander I, emperor of Russia*;

London, 1826, in-8°. — Carl Morgenstern, *Zum Gedæchtnisse Alexanders I;* Milan, 1827, in-4°. — Erdmann Gustav. V. Broecker, *Alexander der Gesetzgeber;* Riga, 1827, in-4°. — *Lobrede auf Alexander I, Kaiser von Russland;* Leipz., 1828, in-8°. — Henri-Louis Empeytaz, *Notice sur Alexandre I, empereur de Russie;* Genève, 1828, in-8°. — Comtesse de Choiseul-Gouffier, *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie;* Paris, 1829, in-8°. — E... W... C... Voigt, *Alexander I;* Zerbst, 1830, in-8°. — Carl. Georg. Sonntag, *Alexander in Paris;* Riga, 1814, in-8°. — Pierre Bérault, *l'Empereur Alexandre à Bar-sur-Aube en* 1814; Paris, 1816, in-8°.—Schnitzler, *Histoire intime de la Russie;* Paris, 1847.

III. *Les Alexandre papes.*

ALEXANDRE Ier, mort vers 117 de J.-C. Il était natif de Rome, et succéda, en 108, à Evariste comme évêque de la congrégation des chrétiens à Rome (1). On n'a guère de détails sur sa vie : on sait seulement qu'il remplit ses fonctions jusqu'à la mort de Trajan en 117, année où il souffrit, selon quelques écrivains, le martyre. Il passe pour avoir introduit plusieurs formules liturgiques, l'usage de l'eau bénite, et celui du pain azyme dans l'Eucharistie. Il eut pour successeur Sixte Ier. Les *Épîtres* qu'on lui attribue sont supposées. Son nom figure comme *martyr* dans le sacramentaire de Grégoire le Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Fronteau, et dans tous les martyrologes.

Platina e Panvinio, *Vite dei Pontifici.* — Baronius, *Annales eccles.*, ad ann. 132.

ALEXANDRE II, pape, élu en 1061, mort le 20 avril 1073. Il était natif de Milan, et se nommait auparavant *Anselme de Badage* ou de *Bagio.* Il paraît avoir été élève de Lanfranc dans la célèbre abbaye du Bec en Normandie. De retour en Italie, Anselme de Badage prit une part active à la controverse sur le mariage des prêtres de l'église de Milan : en censurant le mariage des prêtres comme une pratique illégale, il gagna la faveur du bas clergé et du peuple, tandis qu'il avait contre lui le haut clergé et la noblesse. Pour empêcher cette controverse de prendre un caractère trop violent, Widon, archevêque de Milan, éloigna de son diocèse Anselme, en le proposant à l'empereur Henri III et au pape Étienne X pour l'évêché de Lucques. Cependant le mariage des prêtres revint bientôt sur le tapis : le fameux Hildebrand, connu plus tard sous le nom de Grégoire VII, fut envoyé comme légat à Milan; il s'adjoignit Anselme, et ces deux prélats réunis condamnèrent, en 1058, l'archevêque Widon comme coupable de simonie, parce que, d'après une coutume ancienne, il se faisait payer des droits pour l'ordination des sous-diacres et diacres. L'année suivante, Anselme fut de nouveau envoyé à Milan, avec le légat Pierre de Damien (*Petrus Damianus*), sous prétexte d'examiner de plus près la question de simonie, mais en réalité pour mettre le siége de Milan sous la dépendance de Rome, et amener les archevêques à n'accepter que du pape, et non de l'empereur, l'investiture par l'anneau. Le pape Nicolas II somma ensuite l'archevêque de Milan de comparaître devant un concile à Rome, ce qui était une infraction aux prérogatives de ce siége archiépiscopal.

A la mort de Nicolas II en 1061, il s'éleva un grave conflit : la majorité des cardinaux, dirigée par Hildebrand, voulait procéder immédiatement à l'élection d'un nouveau pape, sans attendre la sanction de l'empereur; le parti des princes italiens, ayant à leur tête le comte de Tusculum, maintenait, au contraire, le droit de l'empereur Henri IV, alors mineur, sous la tutelle de sa mère l'impératrice Agnès. Les deux partis envoyèrent des députés à la cour impériale : ceux des cardinaux attendirent sept jours, et revinrent à Rome sans avoir pu obtenir d'audience. Enfin, après une vacance de trois mois, les cardinaux proclamèrent, le 30 septembre 1061, Anselme, évêque de Lucques, qui prit le nom d'*Alexandre II.* Dès cette époque, les papes se dispensèrent de la sanction impériale. L'impératrice Agnès et ses ministres ne voulurent pas reconnaître Alexandre II; et les évêques de Lombardie, favorables au mariage des prêtres, conséquemment adversaires du nouveau pape, envoyèrent, à l'instigation du cardinal Hugo, des députés en Allemagne, proposant d'élever au siége pontifical Cadaloüs, évêque de Parme, homme fort riche, mais de mœurs dissolues. Cadaloüs fut élu le 28 octobre 1061 à la diète de Bâle, et prit le nom d'*Honorius II.* Soutenu par Benzo, évêque d'Albe, et par quelques troupes de la Lombardie, l'antipape marcha sur Rome, où il se fit beaucoup de partisans. Mais Godefroi, duc de Toscane, vint au secours d'Alexandre II, et Cadaloüs fut mis en fuite. En même temps Annon, archevêque de Cologne, du consentement des autres électeurs, se déclara tuteur du jeune Henri, et prit en main les rênes de l'empire. Il allait se rendre en Italie pour mettre fin au schisme qui divisait l'Église, quand il apprit que Cadaloüs venait d'être déposé par un concile tenu à Mantoue.

Alexandre, reconnu seul pape légitime, visita les principales villes de l'Italie, pour rétablir partout la discipline et s'opposer aux progrès de la simonie. Il interdit, dans une bulle, à tout ecclésiastique marié de dire la messe. Cette bulle fit revivre l'ancienne querelle au sujet du célibat, et amena, dans quelques villes de la Lombardie, des troubles sanglants. Alexandre eut aussi des démêlés avec Richard le Normand, comte d'Averse, relativement à la possession de Capoue, que le pape réclamait comme un fief du saint-siége. Il fut cependant en bonne intelligence avec les rois du nord : il envoya un drapeau bénit à Guillaume le Conquérant, accorda la primatie à Lanfranc, évêque de Cantorbéry, et entretint une correspondance avec Harold, roi de Suède. « Comme vous êtes encore peu instruit, lui écrivait-il, dans la foi et la sainte discipline, c'est à nous, qui avons charge de toute

(1) Selon d'autres, il succéda à Évariste en 109 de J.-C., et mourut le 3 mai 119.

l'Église, de vous éclairer par de fréquentes instructions; mais la longueur du chemin nous empêchant de le faire par nous-mêmes, nous en avons donné la commission à l'archevêque de Brême, notre légat. Soyez donc assuré qu'en suivant sa voix, c'est au saint-siége même que vous rendrez obéissance. » Parmi les autres *Épîtres* de ce pape, on remarque celle qu'il adressa aux évêques de France, à l'occasion de la persécution des juifs. Plusieurs chrétiens, indignes de ce nom, avaient alors l'étrange dévotion de massacrer ces malheureux, s'imaginant gagner la vie éternelle par ces meurtres. Alexandre loue beaucoup les évêques de France de ne s'être pas prêtés à ces cruautés. Ce pape mourut après avoir porté la tiare pendant onze ans et demi; il fut enterré dans la basilique du Latran. C'était un homme de mœurs irréprochables, et d'un zèle éclairé pour la réforme disciplinaire du clergé, ainsi que pour la défense des droits du saint-siége. Il eut pour successeur son principal conseiller, le fameux cardinal Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII. On trouve les Épîtres et les bulles du pape Alexandre II dans les collections des Conciles et des *Decretalia*.

Platina e Panvinio, *Vite dei Pontifici*. — Verri, *Storia di Milano*. — Baronius, *Annal*.

ALEXANDRE III, mort le 3 août 1181. Ce pape se nommait, avant son élection, Roland Rainuce, natif de Sienne, de la maison des Bandinelli. Il professa d'abord la théologie à l'université de Bologne, et fut créé cardinal du titre de Saint-Marc par Eugène III, et chancelier de l'Église romaine par Adrien IV. Il fut élu pape le 7 septembre 1159 par tous les cardinaux réunis, à l'exception de trois : Jean Morson, cardinal de Saint-Martin, Gui de Crême, cardinal de Saint-Calixte, et Octavien, cardinal de Sainte-Cécile : les deux premiers donnèrent leur voix au cardinal Octavien, parent des comtes de Frascati. C'est ce qu'attestent l'auteur de la Chronique de Reichersberg, et l'anonyme du mont Cassin. Onuphre Panvini compte néanmoins six électeurs d'Octavien, lui-même compris, outre ceux qu'on vient de nommer; Ciaconius et Palatio y en ajoutent encore deux : Grégoire, cardinal-diacre de Saint-Vit, et Guillaume, archidiacre de Pavie. Quoi qu'il en soit, Octavien prit le nom de Victor IV, et, se proclamant pape légitime, arracha la chape des épaules de son rival, et voulut l'emporter. Mais un des cardinaux présents la lui ayant ôtée des mains, il fit signe qu'on lui donnât celle qu'il avait fait apporter, et s'en revêtit avec tant de précipitation, qu'il la mit à l'envers; ce qui excita de grands éclats de rire, et le fit surnommer *pape à l'envers*. Des gens armés qu'il avait apostés entrèrent aussitôt dans l'église, et en chassèrent Alexandre et ses adhérents. Il alla ensuite avec sa troupe assiéger Alexandre dans le fort de Saint-Pierre, où celui-ci s'était retiré. Dégagé par le peuple, Alexandre se retira à Santa-Ninfa, dans la Campanie, où il fut sacré le 20 septembre par l'évêque d'Ostie. Octavien le fut quinze jours après (le 4 octobre), au monastère de Farfe, par l'évêque de Tusculum.

Ce schisme éclata au moment où l'Empire était en hostilité ouverte avec le saint-siége. L'empereur Frédéric Ier prit fait et cause pour le cardinal Octavien, qu'il avait connu légat en Allemagne : il convoqua un concile à Parme, qui proclama Victor IV au mois de février 1160. Ce prince avait des raisons personnelles pour haïr Alexandre, qui était l'un des deux légats qui lui apportèrent à Besançon la lettre d'Adrien IV au sujet de la suprématie papale, et avait appuyé ce qu'elle présentait d'offensant pour l'empereur. Les rois de France et d'Angleterre balancèrent d'abord entre les deux élus ; mais ils se déclarèrent ensuite pour Alexandre III : ceux d'Espagne, de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, suivirent leur exemple. Victor IV, qui se disait élu par le clergé, le sénat et les barons de Rome, était reconnu par l'Allemagne et la Lombardie. Les deux papes s'excommunièrent réciproquement. Alexandre se retira d'abord à Anagni; et, pour se soustraire au pouvoir de l'empereur, il s'embarqua en 1161 à Terracina, pour Gênes. De là il passa en France; il arriva le 11 avril 1162 à Maguelonne, et réunit à Tours un concile qui déclara nulles et sacriléges toutes les ordinations faites par l'antipape. Ce même concile condamna les Albigeois comme hérétiques. En 1163, il célébra la fête de Pâques à Paris, et y posa la première pierre de l'église Notre-Dame. De là il se rendit à Sens le 30 septembre suivant; il y séjourna pendant un an et demi : ce fut là qu'il vit Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, que sa querelle avec le roi Henri II avait forcé à quitter l'Angleterre. Le pape lui recommanda de continuer la même fermeté à défendre les droits de l'Église. Il y apprit aussi la mort de Victor IV, arrivée à Lucques le 20 ou 22 avril de l'an 1164. Cet événement ne rendit pas la paix à l'Église. Frédéric Ier fit élire le même jour Gui de Crême, qui prit le nom de Pascal III, et fixa sa résidence à Viterbe. En 1165, les affaires de l'Italie donnèrent l'avantage au pape Alexandre; car l'empereur, après avoir détruit Milan, avait à combattre une nouvelle insurrection des cités lombardes. Le cardinal Giovanni détermina le sénat et le peuple de Rome à jurer fidélité à Alexandre, et se mit en possession du Vatican.

A cette nouvelle, Alexandre s'embarqua à Montpellier vers la fin d'août 1165. Il arriva d'abord à Messine, où il fut bien accueilli par les officiers du roi Guillaume Ier, roi de Sicile; de Messine, il se rendit à Salerne, et de là à Ostie. Son entrée à Rome par la porte du Latran fut célébrée comme un triomphe : le sénat, le clergé, le peuple avec des branches d'olivier à la main, les milices portant les bannières déployées, formèrent un cortége brillant. Peu de temps après,

l'archevêque de Mayence, Christian, à la tête des troupes impériales, envahit la campagne de Rome, et obligea plusieurs villes à se soumettre à l'antipape Pascal III; mais les troupes du roi de Sicile vinrent au secours d'Alexandre, et reprirent la plupart des places de la Romagne. En 1166, Manuel, empereur grec, entama avec le pape une négociation pour amener une réconciliation entre les Églises d'Orient et d'Occident, ainsi que la réunion des deux empires. La plupart des villes d'Italie désiraient cette réunion; mais Alexandre demandait que le siége de l'empire fût établi à Rome, et Manuel réclamait cet honneur pour Constantinople. Cet article fit échouer toute la négociation. (*Cinnam.*, IV, 6). En 1167, une excursion imprudente des habitants de Rome ramena sur son territoire les troupes impériales, appelées par le comte de Tusculum. Il s'engagea une bataille dans laquelle les Romains perdirent, dit-on, plusieurs milliers d'hommes. Cette défaite est comparée par les chroniqueurs à celle de Cannes. Les vaincus appelèrent à leur secours le roi de Sicile. Sur ces entrefaites, Frédéric, qui était dans le nord de l'Italie, s'avança avec une armée formidable, et vint, avec l'antipape Pascal, camper près du Vatican en juillet 1167. Après quelques combats d'avant-garde, il occupa l'église de Saint-Pierre, et Pascal y couronna Frédéric et l'impératrice Béatrix. L'empereur, pour gagner l'affection des Romains, rendit les prisonniers sans rançon. Alexandre, ne se voyant plus en sûreté à Rome, se réfugia à Gaëte, et de là à Bénévent. Frédéric fit avec les principaux chefs un traité politique, conserva les autorités civiles établies à Rome, et reçut le serment de fidélité. Le pape l'excommunia, et délia ses sujets du serment de fidélité.

A cette époque, toute la Romagne était ravagée par une maladie épidémique : l'archevêque de Cologne, les évêques de Liége, de Spire, de Ratisbonne et de Verdun, le duc de Souabe, cousin de l'empereur, et Acerbo Morena, le célèbre chroniqueur de Lodi, étaient au nombre des victimes, que l'on évalua à plus de deux cent mille. Cette maladie, qui paraît avoir eu quelque analogie avec le choléra, était regardée comme un châtiment céleste infligé à ceux qui ne voulaient pas reconnaître le véritable pape. En même temps les villes de la Lombardie levèrent l'étendard de la révolte; et la ligue lombarde, favorisée par Alexandre, éleva, du côté de Montferrat, une nouvelle cité qui reçut le nom d'*Alexandrie*. Frédéric quitta l'Italie, seul et déguisé, en mars 1168. Le pape Alexandre continuait à résider à Bénévent, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Pascal (26 septembre 1168). Les partisans de cet antipape élurent à sa place Jean, abbé de Sturm en Hongrie, qui prit le nom de Callixte III. En 1170, Frédéric essaya de se réconcilier avec le pape Alexandre; mais la négociation, entamée à Veroli, n'eut aucun succès, parce que l'envoyé de l'empereur, l'évêque de Bamberg, ne voulait pas reconnaître l'autorité du souverain pontife. Au commencement de 1171, Alexandre fut informé du meurtre de Thomas Becket, et reçut, peu de temps après, les ambassadeurs anglais, chargés de disculper le roi Henri de toute participation à ce meurtre. Le pape envoya deux cardinaux en Angleterre pour examiner l'affaire, qui se termina par l'absolution du roi et la canonisation de Thomas Becket le 21 février 1173.

Cependant Alexandre avait transféré son siége de Tusculum à Anagni, après que les Romains lui eurent refusé l'exercice de tout pouvoir temporel à Rome. La ligue lombarde fomenta de nouveaux troubles, et l'empereur revint en Italie avec une puissante armée (1174). Il prit Turin, Susa, Asti; mais il assiégea en vain Alexandrie, et l'archevêque de Mayence échoua au siége d'Ancône, secourue par les Vénitiens et les Ferrarais. En 1175, Frédéric conclut avec les villes lombardes une trêve qui fut rompue l'année suivante : l'empereur fut défait à la bataille de Legnano, et parvint avec peine à se sauver à Pavie. Ce fut alors qu'il chercha sérieusement à se réconcilier avec le pape. Après de longues négociations, et après avoir obtenu un sauf-conduit, le pape se décida à se rendre dans le nord de l'Italie. Il s'embarqua sur la côte de la Pouille en mars 1177, et vint d'abord à Venise, puis à Ferrare. La première ville fut, après quelques pourparlers, désignée pour conférer d'une paix générale. Cette paix fut conclue par les commissaires de Frédéric pour six ans avec les villes lombardes, et pour quinze avec Guillaume II, roi de Sicile. En juillet 1177, l'empereur se rendit lui-même à Venise : trouvant le pape revêtu de ses ornements pontificaux, entouré de ses cardinaux et d'un grand nombre d'évêques, à l'entrée de l'église de Saint-Marc, il se mit à genoux et lui baisa la mule. Le pape, versant des larmes de joie, releva l'empereur, lui donna le baiser de paix, et lui offrit le bras pour le conduire dans l'église. Après y avoir reçu la bénédiction solennelle, Frédéric se retira dans le palais du doge. On a raconté que le pape, en le bénissant, lui posa le pied sur le cou, en prononçant ces mots de la Bible : *Super aspidem et basilicum ambulabis* (Tu marcheras sur l'aspic et le basilic); mais c'est un conte, inventé plus d'un siècle après l'événement. La réconciliation se fit le 1er août 1177, de la manière la plus solennelle. Le pape, dans un concile tenu à cette occasion dans l'église de Saint-Marc, excommunia d'avance quiconque romprait le traité de paix. C'est ainsi que se termina le fameux schisme qui avait duré dix-huit ans. La trêve avec la ligue lombarde se changea en une paix définitive à Constance en 1183. Avant de quitter Venise, Alexandre, voulant laisser à la république un témoignage de sa reconnaissance, donna au doge son anneau,

en lui disant de le jeter dans la mer, qu'il lui donnait pour épouse. Telle est l'origine de la cérémonie qui se renouvelait tous les ans à Venise, quand le doge épousait solennellement la mer.

L'antipape Calixte III, abandonné de l'empereur et de ses partisans, vint, le 29 août suivant, se jeter aux pieds d'Alexandre, qui l'accueillit fort bien et le nomma gouverneur de Bénévent. Cependant quelques schismatiques élurent encore (le 29 septembre 1178) un antipape qui prit le nom d'*Innocent III* (son nom de famille était Landon, ou Lando Sitino). Alexandre le fit saisir, et l'enferma au monastère de la Cave, où il mourut. En 1179, Alexandre convoqua à Rome le troisième concile général du Latran, auquel assistaient plus de trois cents archevêques ou évêques. On y fit plusieurs décrets importants, relatifs à la discipline du clergé. Il y fut ordonné, entre autres, qu'à chaque cathédrale serait attaché un maître d'école, chargé d'instruire gratuitement les enfants pauvres; que l'évêque et son chapitre pourvoiraient à l'enseignement de la grammaire et de la théologie. On y excommunia aussi les Albigeois, et on prit quelques nouvelles décisions contre la simonie, alors fort répandue. Burgondio, célèbre juriste de Pise, était le secrétaire de ce concile. En 1180, le pape écrivit aux rois de France et d'Angleterre pour les exhorter à secourir le royaume de Jérusalem contre Saladin. Philippe-Auguste et Henri II acceptèrent la nouvelle croisade. Alexandre essaya même de convertir le sultan d'Iconium, en lui adressant une espèce de catéchisme sous le nom de *Instructio fidei*. Enfin, après un pénible et glorieux pontificat de vingt et un ans onze mois et vingt-trois jours, à compter du jour de son élection, il mourut à Citta di Castello. *Vicesimo ferme ab urbe milliario, in quadam Ecclesiæ romanæ possessione, diem clausit ultimum*, dit l'*Auctuarium Aquicinctium*, qui ajoute que, lorsqu'on apporta son corps à Rome, des séditieux vinrent au-devant, le chargèrent d'imprécations, jetèrent de la boue et des pierres contre son cercueil, et lui permirent à peine d'entrer dans l'église du Latran.

Alexandre avait mis la canonisation des saints au nombre des causes majeures, en la réservant au seul souverain pontife. Depuis le dixième siècle, les papes commençaient déjà à s'attribuer ce privilége, qui avait été partagé par les métropolitains. La canonisation de saint Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen l'an 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été canonisés par les papes. Alexandre introduisit le premier l'usage des monitoires. Dans ses bulles, il suivait le calcul florentin, c'est-à-dire qu'il commençait l'année au 25 mars. Il eut pour successeur Luce III.

Alexandre III occupe un rang distingué parmi les papes. Son long pontificat forme une époque importante dans l'histoire de l'Église et de l'Europe. Plusieurs de ses *Epistolæ* se trouvent dans les *Concilia* de Labbe et dans d'autres recueils. La lettre que le pape écrivit à l'université de Bologne peu de temps après son élection a été publiée par G. Rossi, dans son *Histoire de Ravenne*. Ses bulles ont été imprimées dans le *Bullarium* de Cherubini, et dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Le cardinal d'Aragon a écrit en latin la vie d'Alexandre III.

Onuphre, Platine, Génébrad, Baronius, Muratori, *Annali d'Italia*. — Sigonius, *De regno Italiæ*. — Tirabochi, *Storia della letteratura italiana*. — Bartoli, *Vita di Frederico Barbarossa*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Giovani Francesco Loredano, *Vita di Alessandro III*; Venez., 1672. — Johann.-Daniel Artopaeus, *Num Alexandro III Fridericum Barbarossum pedibus calcaverit?* Lipz., 1671, in-4°.

ALEXANDRE IV, pape, élu à Naples le 12 décembre 1254 : avant son élection il s'appelait Rinaldo d'Anagni, cardinal-évêque d'Ostie. Il était de la famille des comtes de Segni, et neveu du pape Grégoire IX. Il occupa le saint-siége pendant six ans cinq mois et treize jours, et mourut à Viterbe le 25 mai 1261. A cette époque les papes réclamèrent pour eux l'autorité souveraine sur le royaume des Deux-Siciles, parce que l'empereur Frédéric II était mort excommunié. Conrad, fils de l'empereur, qui voulait prendre possession des États confisqués au profit de l'Église, mourut subitement dans la Pouille, tandis que sa femme et son fils Conradin se trouvaient en Allemagne. Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, se déclara régent de la Pouille et de la Sicile, en l'absence de Conradin. Il envoya contre lui le cardinal Octavien Ubaldin, avec des troupes qui furent défaites. Mainfroi se fit constituer le titre de régent à Bartella, et soumit à son pouvoir le reste de l'Italie inférieure en 1257, et, en août de l'année suivante, il se fit couronner à Palerme. Alexandre voyant son adversaire maître de la Sicile et de la Pouille, l'excommunia, publia contre lui une croisade, et mit tout son royaume en interdit. En même temps il demanda au roi d'Angleterre, Henri III, des sommes considérables pour solder cette croisade, et lui offrit en dédommagement le royaume de Sicile pour Edmond, second fils de Henri III. Un légat en donna l'investiture d'avance à ce jeune prince. Mais la valeur de Mainfroi rendit inutiles tous les efforts qu'on fit pour le déposséder, et il obligea le pontife à se réfugier à Viterbe, assista les Gibelins dans la bataille de Montaperto, et resta tranquille possesseur de son royaume.

Alexandre établit au commencement de son pontificat des inquisiteurs en France, à la prière de saint Louis, en 1257. Ce pape, à l'exemple de son oncle, fut très-favorable à l'ordre des dominicains. Il en rétablit, par une bulle du 22 décembre 1254, les priviléges, qu'Innocent IV avait jugé à propos de restreindre; il en prit la défense contre l'université de Paris (1), et condamna le

(1 Les dominicains réclamaient pour eux au moins

livre de Guillaume de Saint-Amour, *Des Périls des temps derniers*, contre les religieux mendiants; mais il proscrivit en même temps le livre de l'*Évangile éternel*, attribué à Jean de Parme, général des mineurs. Vers le même temps il réunit en un seul corps cinq congrégations d'ermites, deux de Saint-Guillaume et trois de Saint-Augustin. Ce fut sous le pontificat d'Alexandre IV, en 1259, que parut en Italie la secte des *flagellants*, qui, pour expier les vices et les désordres de leurs contemporains, se fustigeaient jusqu'au sang, et donnaient eux-mêmes en public le spectacle d'une pénitence non moins scandaleuse que cruelle. Alexandre IV travaillait, comme ses prédécesseurs, à réunir l'Église grecque avec l'Église latine, lorsqu'il mourut. Il eut pour successeur Urbain IV.

Plusieurs lettres et bulles de ce pape ont été imprimées dans Labbe, *Concilia;* dans Ughelli, *Italia sacra;* dans d'Achery, *Specilegium*, et dans d'autres recueils.

Onuphre et Génébrad, *in Chron.* — Duchêne, *Histoire des papes.* — Du Boulay, *Histoire de l'université de Paris*, III. — Muratori, *Annali d'Italia.* — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Panvinio, *Vite dei Pontifici.*

ALEXANDRE V, pape, mort le 3 mai 1410, fut cardinal sous le nom de Pierre Filargo, et passait pour originaire de l'île de Candie. Encore fort jeune, il entra dans l'ordre des Franciscains. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1357 à l'université de Padoue, pour qu'il y fît ses études. De Padoue il vint à Paris, où il prit ses grades, et visita aussi l'université d'Oxford. Il composa, à Paris, un livre sur les *Sentences de maître Lombard.* De retour en Italie, il fit l'éducation du fils de Galéas Visconti, qui plus tard obtint pour lui l'évêché de Vienne, puis celui de Navarre, enfin l'archevêché de Milan en 1402. Deux ans après, il fut nommé cardinal par Innocent VII; et le 26 juin 1409, à l'âge de soixante-dix ans, il fut élu pape par les cardinaux réunis en concile à Pise, et après la déposition de deux papes rivaux, Grégoire XII et Benoît XII. Son premier acte fut de confirmer les décrets du concile de Pise. Son gouvernement fut extrêmement faible : il n'agissait que par les conseils du cardinal Balthasar Cossa, qui lui succéda sous le nom de Jean XXIII. Alexandre avait fixé sa résidence à Bologne, et il avait coutume de dire « qu'il ne pouvait être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parents, puisqu'il n'avait jamais connu ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni neveu. » — Il passait pour un des hommes les plus érudits de son temps; il traduisit du grec en latin plusieurs ouvrages qui n'ont pas vu le jour. Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*) donne la liste des écrits de ce pape; mais il n'y a d'imprimé que ses bulles et ses lettres pontificales, ainsi qu'un petit Traité sur la conception de la sainte Vierge.

deux chaires de théologie; l'université ne voulait leur en accorder qu'une, tandis que le pape leur en accordait un nombre indéfini. Les droits des dominicains étaient alors défendus, à la cour du pape, par Albert le Grand.

Tiraboschi, *Storia delle letteratura italiana*, vol. 6. — Muratori, *Annali d'Italia.* — Maimbourg, *Histoire du grand schisme.*

ALEXANDRE VI, pape, né à Valence en Espagne l'an 1431, mort le 18 août 1503 (1). Il était fils de Godefroi Lenzolio ou *Lenzuolo* (suivant les médailles du pape Alexandre VI), officier espagnol, et de Jeanne Borgia (2), sœur du pape Calixte III, et s'appelait *Rodriguez* ou *Roderic*, nom auquel il ajoutait encore celui de *Borgia.* Il étudia d'abord le droit, et se distingua comme avocat; puis il suivit la carrière militaire, pour laquelle il se sentait plus de vocation. Ce fut alors qu'il devint amoureux d'une certaine veuve qui avait deux filles, fort jeunes et belles. Après la mort de la mère, il les prit toutes deux sous sa tutelle : il mit l'une dans un couvent, et garda l'autre auprès de lui; c'était la fameuse Rosa Vanozza, dont il eut cinq enfants (quatre fils et une fille) : l'*Habbe*, dit Tomasi, *in luogo più di legitima moglie che di sacrilega concubina* (3). Il aimait beaucoup sa femme, et était un père tendre pour ses enfants : l'aîné s'appelait *François*, duc de Candie; le second, *César*, devenu si fameux sous le nom de duc de Valentinois; le troisième, *Giufre*, prince de Squillace : le quatrième enfant fut la fameuse Lucrèce, mariée quatre fois; le nom du cinquième est resté ignoré. Il leur donna une aussi bonne éducation que s'ils avaient été ses enfants légitimes, et leur assura à chacun une assez grande portion de son bien pour les faire vivre à leur aise; ce qu'il fit avec la dernière précaution, ne voulant pas qu'on sût ses intrigues; et, en effet, il les tint si secrètes, qu'elles ne furent rendues publiques que lorsqu'il parvint à la papauté (4).

Pendant qu'il vivait ainsi heureux et tranquille, Roderic reçut la nouvelle que son oncle avait été élu pape (le 8 avril 1455), sous le nom de Calixte III. Cette circonstance lui devint fatale, en changeant tout le plan de sa vie. Il écrivit à son oncle une lettre de félicitation respectueuse, priant Sa Sainteté de lui continuer sa protection. Le pape appela son neveu à Rome, et lui offrit d'abord un bénéfice de douze mille

(1) Pour prévenir tout reproche de partialité, nous ne suivrons, dans l'histoire de ce fameux personnage, que les autorités les plus généralement admises, Tomaso Tomasi, Platina, Burchard, le cardinal Bembo, etc. Nous prendrons pour guide principal l'ouvrage de Gordon, jugé impartial par l'abbé Feller lui-même; et nous nous défierons de Guicchardin, auquel Voltaire lui-même reproche trop de passion. Enfin, nous ne laisserons parler que l'histoire.

(2) La maison de Borgia était très-ancienne en Espagne; elle descendait, dit-on, des anciens rois d'Aragon. Calixte III, auparavant nommé Alfonse Borgia, mort en 1458, eut quatre sœurs : l'aînée, Catherine, mariée avec Jean del Milla, fut mère de Louis-Jean del Milla, cardinal, mort en 1507. Une autre des sœurs, Jeanne ou Isabelle, épousa Godefroi Lenzolio, et fut mère du pape Alexandre VI et de trois filles mariées en Espagne.

(3) Tom. Tomasi, *Vita duc. Valentin.*, p. 3, édit. 1670.

(4) Al. Gordon, *Vie du pape Alexandre VI*, t. I, p. 7.

écus par an. On raconte qu'il se détermina avec peine à quitter l'Espagne, où il vivait heureux. « Son amour excessif pour Vanozza, sa tendresse pour ses enfants, et l'idée de les quitter, causaient dans son cœur des agitations si violentes entre l'amour et l'ambition, qu'il ne savait à quoi se résoudre, semblable à un voyageur égaré qui ne sait quelle route suivre. Dans cette perplexité il voulut consulter Vanozza, afin qu'elle le déterminât sur le parti qu'il y avait à prendre. Le résultat de leur entretien fut qu'ils iraient en Italie, mais par de différents chemins : après quoi ils partirent, lui pour Rome, et Vanozza et ses enfants pour Venise. La dame n'avait à sa suite que deux domestiques et un gentilhomme espagnol, don Manuel Melchiori, qui était peut-être alors le seul homme du monde qui sût les intrigues de Roderic; il jouait dans la famille le personnage de parent du prétendu mari de la dame : en cette qualité il servait dans toutes les affaires domestiques, et ses services furent avec le temps si agréables à Vanozza, qu'elle promit de lui donner une de ses filles en mariage, comme la récompense de ses soins et de sa fidélité. Cependant don Roderic, étant arrivé à Rome, alla loger à l'hôtel de son ami le cardinal de San-Severino, Milanais. Peu de temps après, le pape le manda. Dès que Roderic fut auprès de lui, il se jeta aux pieds de S. S.; et en les baisant il les arrosait de larmes de tendresse, lui souhaitant une longue jouissance de la nouvelle dignité à laquelle son mérite éclatant l'avait élevé. Après plusieurs compliments réciproques, Roderic se retira, laissant au pape une idée si avantageuse de son mérite et de sa conduite, que S. S. ne put s'empêcher d'y applaudir ouvertement, et de le louer en présence des cardinaux qui se trouvaient auprès de S. S. Enfin il fut si persuadé de la grande capacité de son neveu, qu'il le fit archevêque de Valence; et, le 12 septembre 1456, il le fit cardinal-diacre avec le titre de *San-Nicola in carcere Tulliano ;* et afin qu'il pût faire une figure proportionnée au titre de neveu du pape, il l'éleva à la charge de vice-chancelier de l'Église, poste éminent de confiance, et dont l'exercice doit se faire avec beaucoup de pompe et d'éclat ; à quoi le pape ajouta un revenu de vingt-huit mille écus par an (1). »

Cependant la dignité de cardinal ne convenait pas tout à fait aux inclinations de Roderic, qui aurait mieux aimé occuper un poste militaire, afin d'être plus à portée de voir ses enfants et sa maîtresse. Il n'accepta la pourpre qu'avec l'espérance de succéder un jour à son oncle. « Après quoi il affecta une piété et une humilité peu communes, en jouant le personnage de l'hypocrite le plus rusé et le plus consommé : il paraissait, pour ainsi dire, enveloppé dans la sainteté; même sa tête était toujours penchée et ses yeux toujours baissés vers la terre. Il prêchait sans cesse la foi et la repentance; il fréquentait les églises, haranguait en public, s'insinuait dans la bienveillance des peuples en leur offrant sa protection dans toutes sortes d'occasions; il paraissait ennemi des richesses, visitait constamment les hôpitaux, faisait de grandes libéralités aux pauvres, et publiait qu'à sa mort ils seraient ses héritiers. De tels artifices le firent paraître un saint aux yeux du monde; car la renommée ne fit pas seulement retentir tous les monastères de Rome de sa piété, mais le collége même des cardinaux la publiait et s'en faisait honneur. Il s'acquit la réputation d'un Salomon pour la sagesse, d'un Job pour la patience, d'un Moïse pour la publication de la loi de Dieu, et enfin l'un des plus saints hommes du monde : les cardinaux ses confrères étaient si ravis de trouver parmi eux une personne d'une vertu si exemplaire, qu'ils lui donnaient à l'envi des marques particulières de leur estime (1). »

Pendant qu'il vivait d'une manière en apparence si édifiante, il écrivait à sa maîtresse, lui recommandant le secret, et l'exhortant à la chasteté jusqu'à ce qu'il pût la voir. Peu de temps après, son oncle vint à mourir (le 6 août 1458), et eut pour successeur Pie II. Sous ce pontificat et sous celui de Paul II, on ne trouve aucune mention du cardinal Roderic. On apprend seulement sous Sixte IV, successeur de Paul II, qu'il s'était si bien insinué dans les bonnes grâces du pape, qu'il lui donna l'abbaye de Subiaco, et l'envoya en qualité de légat auprès des rois d'Aragon et de Portugal, pour régler les différends qui existaient entre ces deux souverains relativement à leurs prétentions sur la Castille. Le cardinal Roderic échoua dans ses négociations; quelques intrigues qu'il eut, dit-on, avec les dames de la cour de Lisbonne, lui attirèrent le mécontentement du roi. En revenant, il fit naufrage et faillit périr sur la côte de Livourne; au même moment, Sixte IV mourut, et eut (le 29 août 1484) pour successeur Innocent VIII.

De retour à Rome, Roderic, sollicité par des lettres pressantes de Vanozza, pria le saint-père de lui permettre de se rendre à Venise, pour y arranger quelques affaires de famille. Sur le refus réitéré du pape, qui était sans doute instruit de l'état réel des choses, il fit venir secrètement sa maîtresse à Rome. « Elle y prit un logement près du Capitole, dans une maison qui appartient aux moines *del Popolo.* Elle n'y fut pas plutôt établie, que la curiosité porta quelqu'un de ces pères à chercher quelle pouvait être cette dame qui vivait d'une manière si retirée dans un lieu si écarté. On rapporte que le général de cet ordre ayant jeté les yeux sur une de ses filles, qui était une beauté parfaite, souhaita ardemment de s'insinuer dans la famille d'une manière plus particulière;

(1) Gordon, *Vie du pape Alexandre VI*, t. I, p. 9.

(1) Gordon, ibid., p. 12.

mais dès que Vanozza s'aperçut que sa retraite était sur le point d'être troublée par cette circonstance imprévue, elle ne tarda pas à quitter cet endroit, ce qui fut fait aussi secrètement que possible. Elle vint se loger dans une maison proche de l'église de Saint-Pierre, où les choses furent concertées de manière qu'elle put y vivre en repos, et sans craindre que son intrigue pût être divulguée. On trouva à propos que don Manuel, qui jusqu'ici n'avait paru que comme majordome, passât maintenant pour le mari de la dame : c'est pourquoi il prit équipage, et commença de faire une belle figure dans Rome sous le nom de *comte Ferdinand de Castille*. Pour la dame, elle vivait très-retirée chez elle, et ne sortait jamais que lorsqu'il s'agissait d'avoir quelque entrevue avec le cardinal, qui de son côté ne manquait pas de répondre à ses bontés, sous prétexte d'aller voir le comte, avec lequel il voulait, disait-il, contracter une étroite amitié. De cette manière, Roderic se divertissait avec sa maîtresse, il soupait et passait des nuits avec elle; et le jour il s'occupait à visiter les églises, les hôpitaux, etc. (1). »

Cependant la santé d'Innocent VIII déclinait de jour en jour; et ce pape mourut le 25 juillet 1492, après avoir recommandé aux cardinaux de lui choisir un successeur d'une vie sainte. Sforze, Orsino, Riario et Colonna disposaient du plus grand nombre de voix dans le conclave : Roderic acheta leurs suffrages. Ce marché, révoqué en doute par quelques historiens, n'est malheureusement que trop vrai : il est attesté par un contemporain digne de foi, par Jean Burchard, grand maître de cérémonies d'Alexandre VI. Voici ce qui fut stipulé : « Le cardinal Orsino aurait le palais de Roderic, avec les châteaux de Monticelli et Sariani; Ascagne Sforze, après la promotion de Roderic à la papauté, lui succéderait dans la charge de vice-chancelier de l'Église; le cardinal Colonna aurait l'abbaye de Saint-Benoît, avec tous les châteaux et les droits de patronage pour lui et sa famille à perpétuité. Il promit au cardinal de Sant-Angelo l'évêché de Porto entre autres choses, et une cave pleine de vin; la ville de *Nepi* fut promise au cardinal de Parme; on stipula pour Savelli la ville de Citta-Castelana avec l'église de Sainte-Marie Majeure. On rapporte qu'il promit plusieurs milliers de ducats à quelques autres, et qu'il donna à un moine blanc de Venise, qui depuis peu avait été fait cardinal, cinq mille ducats d'or pour sa voix. Mais les Vénitiens n'eurent pas plutôt appris cette insigne simonie de la part de leur compatriote, qu'ils le privèrent de tous les bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait dans leurs États, défendant expressément à qui que ce fût d'avoir aucun commerce avec lui. Cependant il y en avait cinq dans le collége, savoir, les cardinaux de Naples, de Sienne, de Portugal, de Saint-Pierre aux Liens et de Sainte-Marie *in Porticu*, qui ne voulurent jamais avoir la moindre part à la manière illégale et scandaleuse dont on traitait les affaires, et qui déclarèrent unanimement qu'ils désapprouvaient ce *maquignonnage*, disant que les suffrages, dans les élections des papes, devaient se donner gratis, et non à prix d'argent (1). »

(1) Gordon, *Vie du pape Alexandre VI*, t. I. p. 17.

L'affaire fut conclue le 2 août 1492; et le cardinal Roderic, ayant réuni vingt-deux suffrages, fut proclamé pape sous le nom d'Alexandre VI. On remarque qu'il se revêtit des habits pontificaux avec une précipitation extraordinaire, en même temps qu'il fit jeter par les fenêtres du Vatican de petites bandes de papier portant le nom de l'élu. Puis il alla processionnellement à l'église de Saint-Pierre; et, après y avoir fait les cérémonies accoutumées, il revint au Vatican, où il tint, devant les cardinaux assemblés, une harangue qui est un chef-d'œuvre d'hypocrisie. Il les exhortait à réformer leur manière de vivre, et les assurait qu'il avait résolu de juger sans partialité ceux qui étaient coupables d'avarice et de simonie. Ces paroles furent un sinistre avertissement : il ne parlait jamais mieux en homme de bien que lorsqu'il avait le dessein d'agir en scélérat. Le pape jura dès ce moment la perte des cardinaux qui avaient été les principaux instruments de son élection; plus tard, les uns furent envoyés en exil, les autres retenus en prison; d'autres, enfin, condamnés à la mort la plus cruelle.

Ses premières pensées se tournèrent vers sa maîtresse et ses enfants. César, son second fils, étudiait à Pise lorsqu'il apprit l'avénement de son père. Il prit aussitôt la poste, et partit pour Rome avec quelques-uns de ses amis. La famille du pape n'était plus alors une chose secrète; elle vit bientôt accourir la tourbe des courtisans empressés. Ce fut une manière habile de faire la cour au pape, que de solliciter pour les siens les postes les plus élevés. L'un des neveux, Jean, reçut le chapeau de cardinal. César Borgia ne fut d'abord nommé qu'archevêque de Valence; et François, l'aîné, obtint le commandement des troupes papales, place qu'ambitionnait César. Celui-ci fut nommé cardinal un an après, sous le nom de *S.-Maria Nuova*. Comme il n'y a jamais eu d'exemple qu'un homme d'une naissance douteuse eût reçu la pourpre, le pape suborna des témoins pour faire passer César comme le fils légitime d'un autre.

Il faut ici se faire une idée juste de la situation où se trouvaient alors les affaires en Italie. Le long séjour des papes à Rome, les tenta-

(1) Gordon, t. I, p. 21. — Joh. Burchard, *Specimen hist. arcan. Alex. VI*, p. 3 : *Anno* 1492, *secunda Augusti mane, Rodricus Borgia, nepos Calixti, vice-cancellarius, creatus papa, incontinenti dispersit bona sua : cardinali Ursino dedit palatium suum et castrum Monticelli et Sariani; Ascanium cardinalem*, etc.

tives du peuple pour recouvrer ses franchises municipales, les priviléges des barons romains, connus sous le nom de *vicaires du saint-siége,* les droits de souverain qu'ils avaient obtenus, soit des empereurs, soit des papes, leurs parents, sur les domaines de l'Église, avaient considérablement affaibli le pouvoir temporel du souverain pontife, et diminué le trésor public. Alexandre s'appliqua tout entier à changer cet état de choses à son profit. Il songea principalement à dépouiller des voisins puissants, presque tous gibelins (du parti des empereurs), qu'il regardait comme des usurpateurs. Tels étaient les princes d'Este à Ferrare, les Bentivoglio à Bologne, les Malatesta à Rimini, les Manfreddi à Faënza, les Colonne dans Ostie, les Montefeltri dans Urbin, les Orsini, les Savelli, les Vitelli, etc. En cherchant à recouvrer les droits du saint-siége, Alexandre travaillait à l'élévation de sa famille, qui le secondait dans ses entreprises : c'est ainsi qu'il sut couvrir son intérêt personnel du voile de l'intérêt public. Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, était celui de tous ses voisins qui lui portait le plus d'ombrage. Il faut se rappeler que les papes regardaient depuis longtemps le royaume de Naples comme un fief de l'Église; et les Napolitains, avides de nouveautés, ne demandaient pas mieux que de changer de maître (1). Alexandre trouva un allié utile dans Ludovic Sforze, duc de Milan, régnant au nom de Jean Galéas qui avait sujet de se plaindre du duc de Florence, allié du roi de Naples; et il fit, en 1493, entrer les Vénitiens dans une ligue qui alarma tous les autres princes de l'Italie. Ludovic, se défiant de la sincérité du pape et n'étant pas très-sûr de la république de Venise, crut devoir s'adjoindre un allié plus puissant : il le trouva dans Charles VIII, roi de France, jeune prince rempli de bravoure, et ne demandant pas mieux que de faire valoir les droits de la maison d'Anjou sur le trône de Naples. Le comte Belgioioso fut chargé de négocier cette entreprise, pour laquelle Ludovic promit de fournir hommes et argent.

Alexandre sentit que le roi de France ne tarderait pas à devenir un auxiliaire redoutable : il se détacha de la ligue, et fit prévenir du péril Alfonse, qui venait de succéder à Ferdinand, son père, au trône de Naples, et qui d'ailleurs haïssait dans Ludovic l'oppresseur de Galéas, auquel il avait marié sa fille; enfin, il lui offrit son alliance. En échange de ce service, le pape se fit d'abord payer une somme de 30,000 ducats; puis il stipula le mariage de dona Sancia, fille du roi Alfonse, avec Giufre, qui devait recevoir en même temps le titre de prince de Squillace et de comte Cariati, un revenu annuel de 10,000 ducats, trois cents hommes d'armes pour la garde de sa personne, et le protonotariat de Naples, une des sept grandes charges du royaume; que le duc de Candie, fils aîné du pape, recevrait un bien de 10,000 ducats de rente, avec la promesse d'une autre des grandes charges du royaume à la première vacance, et d'un commandement considérable dans l'armée; de plus, que le cardinal Valentin (César Borgia) serait pourvu des meilleurs offices vacants du royaume de Naples. Enfin Alfonse dut s'engager à faire tous ses efforts pour s'emparer du château d'Ostie, où se tenait enfermé le cardinal della Rovere. Ce dernier, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, parvint à se réfugier en France. Voilà comment Alexandre obtint indirectement, par son adresse, ce qu'il n'aurait pas obtenu par la force des armes. Le mariage de Giufre avec la princesse de Naples fut célébré à Rome avec la plus grande pompe.

« La magnificence de la salle, la forme du trône qu'on y avait placé, le nombre des cardinaux et des autres seigneurs invités, enfin le tout aurait ressemblé à un consistoire public, si l'éclatante parure des dames, l'ajustement extravagant de Lucrèce et de dona Sancia, qui étaient placées sur des siéges près de S. S., et la conversation qu'on eut avec ces belles pendant plusieurs heures, n'eussent plutôt donné à cette assemblée l'air de la cour luxurieuse des derniers rois d'Assyrie, que celui d'une assemblée faite en présence du vicaire de J.-C. Le maître de cérémonies du pape en fait la relation suivante dans son journal : *Venit papa in basilicam Apostolorum; steterunt apud eum, super pulpitum marmoreum in quo canonici sancti Petri epistolam et Evangelium decantari consueverunt, Sancia et Lucretia filiæ, cum multis aliis mulieribus, totum ipsum pulpitum et terram circumcirca occupantibus cum magno dedecore, ignominia, et scandalo populi* (1).

Pendant que le pape célébrait, avec un faste jusqu'alors inouï, le mariage de son fils, le couronnement d'Alfonse et son entrevue avec ce roi à Vicovano, le roi de France s'avança vers l'Italie. Le 9 septembre 1494, Charles VIII arriva à Asti, où il apprit en même temps la défaite de la flotte du roi de Naples dans le golfe de Gênes. Les ducs de Milan et de Ferrare, d'abord disposés à trahir leur allié, suivant les principes de la politique italienne, l'accueillirent avec les plus grandes démonstrations d'allégresse, à la nouvelle des premiers succès de l'armée française. (*Voyez* Charles VIII et Sforce [*Ludovic*].) Voyant que les Français renversaient tous les obstacles qu'ils rencontraient sur leur route, et qu'ils avaient déjà traversé la Toscane, Alexandre en conçut de vives alarmes : il envoya des parlementaires au-devant du vainqueur. En ce moment le pape aurait certainement fait usage de ses armes

(1) Alexandre VI et son oncle Calixte III, comme descendants d'une famille illustre de l'Aragon, avaient fait valoir directement des droits à la couronne de Naples.

(1) Gordon, t. I, p. 60.

spirituelles, alors si redoutées, si leur effet n'eût pas été détruit d'avance par cet habile manifeste de Charles VIII, qui portait en substance : « Que les Turcs ayant exercé des cruautés infinies contre les chrétiens, le roi, suivant le pieux exemple des monarques de France ses prédécesseurs, avait résolu de faire les derniers efforts pour s'opposer à ces ennemis de la véritable religion, espérant que Dieu bénirait ses bonnes intentions ; et que puisque ses ancêtres avaient autrefois retiré le royaume de Naples des mains de ces infidèles en se remettant sous la domination de la sainte Église romaine, de plus, en vertu du juste droit que le roi avait sur ledit royaume, droit confirmé à la France par vingt-quatre investitures, savoir, vingt-deux par les papes, deux autres par des conciles généraux, le roi se proposait de recouvrer ce royaume, malgré l'injuste donation que Pie II en avait faite à Ferdinand d'Aragon, lorsqu'il l'ôta des mains des Français pour avoir lieu d'élever à la dignité de princes les plébéiens de sa propre famille ; que ce royaume était nécessaire à S. M., afin de pouvoir, par le moyen du port de Vellona et des autres ports contigus de ce royaume, faire ses descentes avec plus de succès dans les États des Turcs. Qu'ainsi le roi se proposait, avec le secours de Dieu, de recouvrer Naples; mais que son intention n'était de causer aucun dommage à la ville et au territoire de Rome, comme les Aragonais avaient fait ; qu'il voulait, au contraire, accroître et défendre l'honneur et la dignité du saint-siége de toute insulte et de toute oppression, et en protéger les sujets comme les rois de France ses prédécesseurs l'avaient fait ; et que comme il était nécessaire, pour recouvrer plus facilement le susdit royaume de Naples, que lui et son armée passassent par quelques endroits du territoire de l'Église, il exhortait le pape Alexandre VI, avec le gouverneur de villes, bourgs et villages, les officiers, magistrats, citoyens et habitants dans la juridiction du saint-siége, de l'aider contre ses ennemis, et de ne point lui fermer le passage, ni de l'empêcher d'avoir, en payant, les provisions nécessaires. Mais qu'en cas qu'on ne condescendît point à ses demandes, alors le roi était résolu d'employer la force, se flattant qu'on ne l'imputerait qu'à ceux qui se seraient malicieusement opposés à l'exécution de ses desseins (1). »

Ce qui augmenta encore la consternation du pape et des siens, c'est que les cardinaux della Rovère, Sforza, Savelli et Colonne, les plus puissants du sacré collége, et ennemis jurés des Borgia, suivaient l'expédition du roi de France, et avaient déjà songé aux moyens de faire déposer Alexandre. Cependant le pape résolut d'abord de se défendre en désespéré : il fit concentrer toutes ses troupes à Rome, fortifia les principales places, et sollicita les autres puissances de se liguer contre « ce nouveau Charlemagne. » Il alla jusqu'à faire arrêter les cardinaux que le roi de France lui avait députés pour traiter d'un accommodement, afin d'obtenir le libre passage des troupes françaises à travers les États de l'Église. A cette irritation succéda l'abattement le plus complet, lorsque les Français, secondés par les Orsini et les Colonne, apparaissaient du côté du Tibre. « Incapable de tout conseil, et les larmes aux yeux, il pria ses domestiques de prendre soin de ses affaires et de sa personne, se disposant à sortir de Rome pour se retirer dans un lieu plus sûr, et accompagné des cardinaux, qu'il avait obligés de s'engager par écrit à le suivre. » Mais Valentin le dissuada de ce conseil, et le fit rester à Rome. Jugeant toute résistance inutile, le pape accorda tout ce que le roi lui demandait, savoir, le libre passage de l'armée française et l'éloignement des troupes napolitaines.

Quatre jours après, vers la fin de 1494, Charles VIII fit son entrée dans Rome, avec une armée de vingt mille fantassins et cinq mille chevaux. Pendant cette marche triomphale, le maître des cérémonies vint instruire le roi de la manière dont il devait s'acquitter du cérémonial avec le pape et les cardinaux. Charles, témoignant du mépris pour ces détails d'étiquette, répondit froidement qu'il n'avait d'autres instructions à suivre que sa propre civilité. Le roi mit pied à terre au palais de Saint-Marc, où il reçut la visite du collége des cardinaux. Valentin déploya tous ses talents pour persuader à Charles que « S. S. n'était entrée en aucune alliance avec les ennemis du roi, et ne s'était opposée à ses desseins que dans le temps où toute l'Italie croyait que le roi de France n'avait pas envie de mettre en exécution les menaces qu'il avait faites contre Naples ; mais qu'aussitôt qu'elle s'était aperçue de la réalité de ses glorieux desseins, elle avait attendu avec impatience l'occasion de se dégager honorablement des engagements qu'elle avait pris avec le roi de Naples, afin qu'ensuite elle pût avec toute sincérité lever des forces, et concourir avec S. M. Très-chrétienne à l'exécution de ses héroïques desseins. Enfin, que le roi pouvait se fier sur la fidélité de toute la famille des Borgia, dont les actions lui en donneraient dans peu des preuves convaincantes (1). »

Cependant le pape se tint enfermé dans le château Saint-Ange. Plusieurs cardinaux et les barons romains conseillèrent au roi de ne point perdre une si belle occasion pour délivrer l'Église d'un homme indigne du souverain pontificat ; mais Charles resta sourd à toutes les suggestions contre le pape : il n'avait en vue que la conquête de Naples. Instruit de ces menées, Alexandre se hâta de faire une alliance défensive avec le roi de France : il fut convenu que le pape donnerait à Charles l'investiture du royaume de Naples; que Civita-Vecchia, Terracine et Spolète se-

(1) T. Tomasi, p. 62. — Gordon, *Appendice* du t. II.

(1) T. Tomasi, p. 82. — Gordon, p. 113.

raient livrées aux Français, et qu'ils en resteraient les maîtres pendant toute la durée de l'expédition de Naples; que les cardinaux et les barons romains qui avaient suivi l'armée française seraient amnistiés; que les vingt mille écus prêtés au roi, et dont les marchands de Venise et de Florence étaient caution, seraient rendus dans six mois; que Gemme ou Zizime, frère du sultan Bajazet (1), serait remis entre les mains du roi; enfin, que le cardinal Valentin accompagnerait le roi à Naples en qualité de légat apostolique, et qu'il servirait en même temps d'otage pour la fidélité de son père.

Les cardinaux ennemis d'Alexandre se montrèrent fort mécontents de cette convention, prédisant à Charles que la paix ne durerait qu'autant que l'armée française resterait à Rome. L'entrevue du pape avec le roi est ainsi racontée par Burchard, qui y était présent : « On ménagea les choses de manière que l'entrevue du pape et du roi de France devait se faire, pour la première fois, dans le jardin privé du Vatican. Le roi y descendit des chambres de ce palais, dès qu'on vint lui dire que le pape avait passé par la galerie du château Saint-Ange. Le pape ne fut pas plutôt entré dans le jardin, que le roi s'avança vers lui, et à une certaine distance se mit à genoux, suivant le cérémonial romain. D'abord le pape fit semblant de ne pas le voir; mais s'étant approché un peu plus près, et Charles s'étant mis deux fois à genoux, alors le pape, comme si c'eût été la première fois qu'il l'eût vu, se découvrit, lui tendit la main pour le relever, et lui donna un baiser sur la bouche: il ne voulut pas même se couvrir que Sa Majesté n'eût premièrement mis son chapeau, ce que le pape offrit lui-même de faire avec sa main. Après plusieurs autres compliments, le roi pria S. S. de donner un chapeau de cardinal à l'évêque de Saint-Malo, qui l'avait accompagné dans toutes ses expéditions, et qui était pour lors un de ses principaux ministres; ce qui fut accordé sur-le-champ, et par l'ordre du pape on apporta d'abord des appartements de Valentin un chapeau de cardinal, qui fut remis aux mains dudit évêque. Le roi croyant que la cérémonie se ferait à l'instant, attendit quelque temps pour la voir; mais le pape, le prenant par la main, le conduisit dans la chambre appelée *de Papagallo*, où ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'Alexandre, pour éviter les ennuis du cérémonial, fit semblant de s'évanouir, et se jeta dans un fauteuil, tandis que le roi s'assit sur un tabouret près de la fenêtre. Dès que le pape fut revenu de son évanouissement simulé, il proposa l'évêque de Saint-Malo comme cardinal; à quoi le collége consentit d'une commune voix. Le cardinal Valentin consigna ensuite la porte de dehors du palais du Vatican aux Écossais, qui étaient alors les gardes du corps du roi; il leur consigna pareillement les autres portes qui conduisaient immédiatement à l'appartement de ce prince. Le lendemain, pendant que le pape avec quelques cardinaux, surtout Valentin et le maître des cérémonies, se consultaient de quelle manière ils devaient recevoir le roi en consistoire public, Charles vint inopinément trouver le pape pour régler les articles de la convention, qu'ils n'avaient point encore conclus, surtout celui qui regardait l'investiture du royaume de Naples, que le pape refusait obstinément de donner à Charles, au préjudice de ceux qui en étaient en possession : l'autre concernait la sûreté qu'il fallait donner qu'on renverrait le frère du Grand Seigneur à Rome dans six mois. Ce dernier article fut un grand obstacle aux desseins que S. M. avait d'aller contre les Turcs après la conquête de Naples. Ainsi il voulait voir, à quelque prix que ce fût, s'il ne pourrait point trouver les moyens de se dégager des engagements qu'il avait pris de ce côté-là (1). »

Zizime fut remis entre les mains du roi; mais il mourut huit jours après, de la dyssenterie. Beaucoup d'historiens croient qu'il avait été empoisonné à l'avance, et accusent le pape de ce crime. C'est que par un châtiment anticipé, quiconque a une fois outragé la morale, est ensuite soupçonné de tous les crimes, lors même qu'il serait innocent : capacité et culpabilité sont, dans ce cas, synonymes. — A l'approche de Charles, le roi de Naples s'enfuit en Sicile, laissant les rênes du gouvernement à son fils. Le cardinal Valentin, qui devait servir d'otage, s'esquiva de l'armée française, sous l'habit d'un palefrenier. Dès son départ de Rome, il avait déjà tout disposé pour sa fuite : « il avait fait préparer dix-neuf chariots richement couverts, et chargés en apparence de choses de prix; il en fit décharger deux le premier jour que le roi fit halte : c'étaient ceux

(1) Zizime, après avoir vainement essayé de détrôner son frère Bajazet, se réfugia à Rome, où il s'était mis sous la protection du prédécesseur d'Alexandre. Ce pape se servait adroitement de cette circonstance pour mettre le sultan dans ses intérêts. Il faisait craindre, en outre, à Bajazet que les Français, une fois maîtres de Naples, ne tournassent leurs armes contre lui. Jamais on n'avait encore vu le vicaire de Jésus-Christ dans de telles relations avec le chef de l'islamisme. Voici ce qu'il écrivit entre autres à George Bozard, son nonce à Constantinople : *Postquam hinc recesseris, directe et quando citius poteris, ibis ad potentissimum magnum Turcam sultan Bajazet ubicunque fuerit, quem postquam debite salutareris, ... significabis nomine nostro, qualiter rex Franciæ properat cum maxima potentia terrestri et maritima .. Romam veniens eripere e manibus nostris Gem sultan, fratrem Celsitudinis Suæ, et acquirere regnum Neapolitanum, et ejicere regem Alphonsum, cum quo sumus in strictissimo sanguinis gradu et amicitia conjuncti... Ideo hac de causa prædictus rex Franciæ, effectus inimicus noster, qui non solum properabit ut dictum Gem sultan capiat et ipsum regnum acquirat, sed etiam in Græciam transfretare et patrias Celsitudinis Suæ debellare queat.* — Selon Paul Jove, Alexandre et Valentin, tentés par les promesses de Bajazet (il leur avait promis 300,000 ducats pour le débarrasser de son frère), résolurent de faire mourir Zizime. « C'est pourquoi, avant de le remettre à Charles, ils lui donnèrent une dose de poison de couleur blanche (arsenic?), et mêlé avec du sucre, et propre à empoisonner toute sorte de liqueur. » (Paul Jove, lib. II, p. 61.)

(1) Burchard, p. 30. — Gordon, p. 117 et suiv.

qui contenaient une grande quantité de vaisselle d'or qu'il avait prise avec lui, disait-il, pour son usage. Chacun crut que les autres étaient aussi bien chargés, d'où il était naturel de conclure qu'il avait dessein de suivre le roi. Mais Valentin avait ordonné sous main que les deux chariots qui contenaient la vaisselle fussent derrière les autres à une grande distance de l'armée, et que quand ils seraient hors de vue, ils s'en retournassent au plus vite à Rome; ce qui fut exécuté d'autant plus facilement, qu'on n'en avait nul soupçon. Dès que la fuite du cardinal fut connue à l'armée, les soldats en fureur allèrent piller son équipage; mais, au lieu d'or et d'argent, ils n'y trouvèrent que des pierres et de vieilles nippes; ce qui n'empêcha pas le cardinal de se plaindre ensuite de ce que les dix-neuf chariots, remplis de choses précieuses, eussent été saisis et pillés (1). »

Le roi de France écrivit au pape et à son fils Valentin, pour leur marquer tout son mécontentement; mais il dédaigna de se venger alors de cette perfidie. Le 21 février 1494, il fit son entrée à Naples, sans avoir rencontré aucun obstacle sérieux sur sa route. C'est ce qui faisait dire à Alexandre que « les Français avaient fait la conquête de Naples avec des éperons de bois, et qu'ils n'avaient fait que marquer leurs logements à la craie. »

Valentin, dès qu'il se vit hors des atteintes du roi Charles, excita la populace contre les Français qui se trouvaient à Rome (2); il les fit tomber dans des traquenards, et assassiner par des bandits stipendiés : le neveu du cardinal de Saint-Malo fut au nombre des victimes. En même temps le pape, aidé de son fils, fit tous ses efforts pour former une ligue contre le vainqueur de Naples : il ne lui fut pas difficile d'y faire entrer la république de Venise, Ludovic Sforze, duc de Milan, et les autres princes de l'Italie. Cette ligue fut solennellement conclue dans une réunion de cardinaux, où le pape déclarait n'agir qu'en qualité de vicaire de Jésus-Christ et de père commun de tous les chrétiens. Le roi n'y fit pas d'abord grande attention; mais il se vit avec regret obligé de renoncer à son expédition contre les Turcs. Il opéra sa retraite en repassant à Rome, que le pape venait de quitter pour se retirer à Orviete. Charles ne resta que trois jours dans Rome; il se porta rapidement en Toscane, et de là dans le duché de Parme, où il trouva les confédérés, décidés à lui barrer le passage des Apennins : mais le maréchal de Gié les battit à Fornoue, et les délogea de tous les postes qu'ils essayèrent d'occuper. Quant aux troupes que le roi avait laissées à Naples sous les ordres d'Aubigny et de Montpensier, elles succombèrent bientôt aux attaques réitérées de l'ennemi, aidé des Espagnols. (*Voy.* CHARLES VIII.)

Ainsi débarrassé de la présence des Français en Italie, Alexandre ne songea qu'à l'agrandissement de sa famille et à l'abaissement des barons romains. Il créa d'abord, en janvier 1496, quatre cardinaux entièrement dévoués à ses intérêts, et nomma pour dataire ou ministre du trésor le fameux Jean-Baptiste Ferrare, qui poussa la simonie au point que l'on fit sur son maître la pasquinade suivante :

Vendit Alexander claves, altaria, Christum;
Vendere jure potest, emerat ille prius;
De vitio in vitium, de flamma transit in ignem,
Roma sub Hispano deperit imperio.
Sextus Tarquinius, Sextus Nero, Sextus et iste:
Semper sub Sextis Roma perdita fuit.

Cet instrument mercenaire de l'avarice du pape fut quelque temps après empoisonné par Valentin, qui s'en appropria les biens (1). Mais la simonie ne suffisait pas pour soutenir tout le faste des Borgia. Entre autres moyens qu'Alexandre inventa pour se procurer de l'argent, on cite l'érection d'un nouveau collége pour les brefs, qui devait être composé de quatre-vingts membres, *ad pecuniam comparandam, venalia enim omnia*, ajoute le cardinal Gilles de Viterbe (2). Mais ce fut surtout en spoliant les barons romains, qu'Alexandre appelait les *menottes du pape*, qu'il parvint à remplir ses coffres. Plusieurs de ces *vicaires du saint-siége*, entre autres Prosper et Fabrice Colonne, furent dépouillés sans beaucoup de difficultés. Les Orsini lui opposèrent plus de résistance. Malgré tous les efforts du duc de Candie, que le pape venait de nommer solennellement général des milices papales, ils échappèrent pour le moment à la colère du pape, et conclurent un accommodement avantageux.

Toute la tendresse du père sembla d'abord se porter sur le duc de Candie : il le combla d'honneurs, et créa pour lui le duché de Bénévent. Le cardinal Valentin, qui avait toujours eu plus de penchant pour l'état militaire que pour celui de prêtre, envia cette position de son frère ; à cela se joignit encore une jalousie d'amour. « Les deux frères avaient pour maîtresse leur propre sœur; ils ne s'enviaient pas les plaisirs de l'inceste, mais Valentin était jaloux de la préférence qu'il croyait que sa sœur accordait au duc (3). » Valentin fit assassiner son frère au moment où il se rendait, la nuit, chez leur sœur; le meurtrier fut un Espagnol, nommé Michelotto : le corps de la victime fut retiré du Tibre quelques jours après. Le pape crut d'abord que ce meurtre venait des ennemis de sa famille, et en fut dans une colère d'autant plus grande qu'il ne savait sur qui

(1) Tom. Tomasi, p. 98. — *Journal* de Burchard, p. 34.

(2) On raconte que les Français, pendant leur séjour à Rome, avaient outragé Vanozza, et qu'elle avait excité le pape et son fils à tirer vengeance de cet affront. Les Borgia n'avaient pas besoin de pareils motifs pour rompre la foi jurée.

(1) On mit sur sa tombe l'épitaphe suivante :

Janus in hac Baptista jacet Ferrarius urna:
Terra habuit corpus, bos bona, Styx animam.

(2) Tom. Tomasi, p. 202.

(3) Guicciard., lib. III, p. 96

s'en venger. Il finit par se calmer quand il apprit la vérité de la chose.

Après la mort du duc de Candie, Alexandre porta toute son affection sur sa fille Lucrèce et sur Valentin, qui avait toujours été l'enfant gâté de Vanozza. Pour mieux exécuter ses desseins, dont l'ambition et la cruauté le rendaient capable, Valentin se fit relever des vœux ecclésiastiques, et renonça au cardinalat, qui lui pesait comme un fardeau. Les Borgia avaient alors un double mariage en vue : l'un était celui de Lucrèce avec Alfonse d'Aragon, duc de Biselle et prince de Salerne, fils naturel d'Alfonse II, roi de Naples; l'autre était celui de Valentin avec la fille de Frédéric, roi de Naples. Le premier mariage se fit; le second n'eut pas lieu, d'abord parce que Valentin demandait pour douaire la principauté de Tarente, et que Frédéric entrevoyait que s'il la lui accordait, son royaume entier repasserait bientôt entre les mains des Borgia; ensuite parce que la princesse s'y refusa elle-même.

Sur ces entrefaites, Charles VIII, roi de France, vint à mourir; et Louis XII, son successeur, fit valoir des prétentions légitimes sur le duché de Milan, du chef de sa grand'mère Valentine, de la famille des Visconti. Le pape envoya deux nonces en France pour complimenter Louis sur son avénement à la couronne, et pour tâcher en même temps de le porter à s'employer pour le mariage de Valentin avec Charlotte, fille de Frédéric, qui résidait alors à la cour de France. Louis parut consentir à ce que le pape désirait : il promit même de combler d'honneurs Valentin et de lui donner des biens considérables en France, à la condition que le saint-père accorderait trois choses : 1° d'assister le roi dans une expédition contre le duc de Milan; 2° d'annuler son mariage avec Jeanne, et lui permettre d'épouser Anne, duchesse de Bretagne, veuve du feu roi Charles; 3° de donner le chapeau de cardinal à son fidèle serviteur George d'Amboise, archevêque de Rouen. Le pape accorda tout, en dépit des protestations des ambassadeurs de l'empereur et du roi d'Espagne. Valentin se rendit en France, et trouva le roi à Chinon le 16 décembre 1498; il y reçut un accueil magnifique, et fut créé duc de Valentinois. Il était porteur de la dispense que Louis XII désirait si ardemment pour rompre son mariage. Il ne voulut la remettre qu'après avoir obtenu d'abord du roi ce qui lui tenait le plus à cœur. Pour cela il fit croire au roi qu'il n'avait pas encore reçu cette dispense, mais qu'il l'attendait tous les jours; ce qui ne s'accordait nullement avec la déclaration du nonce, évêque de Setta, savoir, que Valentin avait cette dispense entre ses mains. Sur quoi Louis convoqua une assemblée de théologiens, pour savoir s'il ne pourrait légitimement rompre son mariage pour en contracter un autre. La question fut à l'unanimité résolue dans le sens désiré, et Anne déclarée reine de France. Valentin, très-mortifié de voir son plan déjoué, exhiba la dispense, qui était devenue en quelque sorte inutile. Le roi pardonna ce procédé blessant. Mais Valentin n'en fit pas de même : sa vengeance tomba sur celui qui avait découvert le secret, « et pour cet effet il donna au nonce une dose du poison avec lequel il dépêchait ordinairement ceux qu'il haïssait; de sorte qu'en peu de jours l'évêque mourut dans un très-pitoyable état (1). »

Louis XII donna son consentement au mariage de Valentin avec l'infante Charlotte, à con

(1) Gordon, *Vie du pape Alexandre VI,* t. II, p. 3. — Tom. Tomasi, II, p. 290. — Au fait cité nous en joindrons un autre, qui fera encore mieux ressortir l'habitude du mensonge et l'ambition féroce des Borgia. Le pape avait, vers le même temps, accordé une dispense à une religieuse, héritière unique de la couronne de Portugal, pour se marier avec un fils naturel du feu roi de Portugal. Ferdinand, roi de Castille, et Isabelle s'en plaignirent, parce qu'ils avaient eux-mêmes des prétentions sur ce royaume. Or, comme le roi de Castille était proche parent de Frédéric, dont Valentin voulait épouser la fille, voici comment on se tira d'embarras. Valentin nia hautement que le pape eût jamais accordé cette dispense, et soutint qu'elle avait été forgée par Florida, archevêque de Cosenza et secrétaire des brefs, et que celui-ci l'avait donnée de son propre mouvement, sans la participation du pape. « Là-dessus l'archevêque fut cité devant le pape; il fut accusé de fausseté, et surtout d'avoir falsifié cette dispense et environ cent onze autres brefs. A cette accusation Florida fut comme un homme frappé de la foudre : cependant comme il se sentait innocent, il nia le fait avec beaucoup de fermeté; mais cela ne lui servit de rien, car le pape, pour mieux couvrir sa perfidie, le fit prendre incontinent, et enfermer dans le château Saint-Ange; et afin de tirer de la bouche même de l'archevêque une espèce d'aveu du crime dont il était accusé, il fit agir quelques-uns des principaux instruments de sa méchanceté, surtout un certain Jean Mérodes. Cet homme alla voir le prisonnier sous prétexte de jouer aux échecs avec lui, et l'assura que quoiqu'il fût innocent, si cependant il voulait prendre la faute sur lui, pour de certaines raisons graves, il rentrerait dans les bonnes grâces du pape, qui lui rendrait non-seulement tous les bénéfices dont on l'avait dépouillé, mais encore l'élèverait à de plus grandes dignités. Le pauvre archevêque, déçu par ces promesses et attiré par l'espérance de la liberté et de son avancement, accepta la proposition, et confessa le crime. Après cette confession, qui se fit en présence des témoins qu'Alexandre avait envoyés dans ce dessein, on procéda contre l'archevêque dans un consistoire qui se tint pour cet effet; et, deux jours après, le pape, en présence du gouverneur de Rome, de l'auditeur de la chambre apostolique, de l'avocat et du procureur fiscal, prononça une sentence contre lui, par laquelle il fut privé de tous ses bénéfices ecclésiastiques, et dégradé des ordres; tous ses biens furent confisqués, et sa personne livrée entre les mains du magistrat civil. Dans l'exécution de cette sentence, tous les effets et l'argent de l'archevêque furent donnés à Valentin, afin qu'il eût une récompense proportionnée à la grandeur de l'exécrable calomnie dont il était l'auteur. L'archevêque fut mis dans une basse-fosse du château Saint-Ange; mais, avant que de l'enfermer dans ce lieu affreux, on lui ôta ses habits, et on lui donna une robe d'un gros drap blanc qui lui descendait jusqu'aux genoux, des caleçons de même, un surtout, une paire de gros souliers, un double bonnet de nuit, et un crucifix de bois. On le conduisit dans cet équipage, de l'endroit où on lui avait lu sa sentence, jusqu'au cachot où il devait rester jusqu'à sa mort. On lui alloua seulement un lit, un bréviaire, une Bible; on lui donna, outre cela, un baril d'eau, deux livres de pain une fiole d'huile et une lampe, avec ordre de lui en fournir quand il en aurait besoin, et de le visiter pour cet effet tous les trois jours. Le pauvre archevêque languit dans ce triste état jusqu'à ce qu'enfin la mort vint le délivrer de ses peines. » (Burchard, p. 40; Gordon, t. I, p. 277.)

dition que cette princesse y consentirait elle-même. Celle-ci répondit, à la proposition qu'on lui fit, « qu'elle ne voulait point pour mari un prêtre, un fils de prêtre, un sanguinaire, un fratricide, infâme par ses mauvaises actions. » Ces paroles partaient d'un cœur indigné; Valentin s'en vengea sur le père de Charlotte : le pape prononça la déchéance de Frédéric, comme roi de Naples. Louis proposa alors à Valentin d'épouser la fille d'Albret, roi de Navarre, à condition que le pape donnerait un douaire de deux cent mille écus, et qu'il ferait d'Albret, son frère, cardinal. Les Borgia acceptèrent la proposition, et l'affaire fut conclue.

Peu de temps après, le roi de France fit diriger son armée sur l'Italie, et s'empara du Milanais. Le pape et le duc de Valentinois en éprouvèrent une joie extrême : ils se croyaient déjà arrivés au but qu'ils s'étaient proposé depuis longtemps, d'élever leur famille sur les ruines des princes italiens. Ils pressaient l'exécution de leur dessein par de nouvelles mesures qu'ils se communiquaient sans cesse par des courriers. Ludovic Sforze, averti par son ambassadeur à Rome, fit arrêter un de ces courriers, et découvrit les stratagèmes des Borgia. Lorsque le pape en apprit la nouvelle, il fit fermer toutes les portes de Rome, et ordonna l'arrestation de l'ambassadeur de Sforze et de tous les gens de l'ambassade. Mais ceux-ci avaient déjà quitté Rome. « Le pape, se voyant ainsi trompé par des moyens qui lui étaient si familiers, ne pouvait plus contenir sa rage; et, ne sachant à qui s'en prendre, il envoya, quoiqu'il fût plus de minuit, chercher sur-le-champ Louis Capra, évêque de Pesaro, régent de la chancellerie. Dès qu'il parut devant le pape, le pauvre évêque fut saisi et enfermé dans une chambre obscure du Dataire, où il resta jusqu'au jour, sans savoir le sujet de son emprisonnement. Le lendemain, on le fit comparaître de nouveau devant Alexandre, qui s'emporta beaucoup contre lui sans raison, et le congédia ensuite, après avoir examiné de quelle manière Sforza lui avait arrêté son courrier. Cet évêque mourut peu de jours après; il n'est pourtant pas certain que ce fût par le poison : ce fut plutôt de la peur que son emprisonnement et les menaces du pape lui avaient causée (1). »

Toutefois les Borgia, loin de se laisser arrêter par la découverte de leurs desseins, ne songèrent qu'à en hâter l'exécution. Alexandre, dans un consistoire convoqué à cet effet, déclara Lucrèce, sa fille, gouvernante perpétuelle du duché de Spolète, avec tous les priviléges et revenus qui y étaient attachés. On ne saurait imaginer la pompe dont Lucrèce s'entourait. « Lorsqu'elle sortait, dit un témoin oculaire, elle avait à sa suite au moins deux cents des principaux gentilshommes et dames à cheval; chez le pape, elle était servie

(1) Tom. Tomasi, II, p. 26.

à table par des prélats; pendant le temps du jubilé (1500), il n'était permis qu'aux seuls évêques de célébrer la messe en sa présence, de la conduire d'un lieu à un autre; enfin, c'étaient des évêques mêmes qui la servaient dans des emplois plus bas (1). » Vers la même époque, le pape confisqua, au nom de l'Église et au profit de ses enfants, les États des Gaëtan, après en avoir fait étrangler le dernier héritier.

Valentin avait suivi Louis XII à Milan. Là il se fit donner l'argent et les troupes nécessaires pour dépouiller les barons romains, tels que les Sforze de Forli et de Pesaro, les Malatesta de Rimini, les Manfredi de Faenza, les Riario d'Imola et de Forli, les Varani de Camerino : ces barons, vicaires de l'Église, furent, les uns après les autres, emprisonnés, assassinés et dépouillés de leurs domaines, sous prétexte de félonie ou d'usurpation. Les évêques, archevêques et cardinaux ne furent pas épargnés davantage. Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette lamentable histoire. (*Voyez* Borgia [*César*].) Pendant que Valentin était occupé au siége de Forli, un musicien, nommé Tomasino, essaya, dit-on, de tuer le pape au moyen d'un poison subtil caché dans des lettres. Mais ce complot, dont les historiens contemporains ne parlent que très-vaguement, ne fut peut-être que fictif.

La vie, la propriété, rien n'était plus en sécurité. Le pape réclamait comme sien tout ce que les prêtres laissaient après leur mort; le gouverneur de Rome avait l'ordre de saisir leurs meubles et leur argent, et de les envoyer directement au pape. Il s'empara aussi de la succession des cardinaux de la Rovère, de Capouc et de Zano, au mépris des dispositions testamentaires qu'ils avaient faites. De plus, les chefs de la Daterie étaient chargés de percevoir, au profit du pape, l'argent qui provenait des bénéfices vacants et des autres, qu'on vendait comme des marchandises. « Cette simonie, dit le cardinal Bembo, était parvenue à un tel excès à Rome, que, pour remédier à un si grand mal, les princes séculiers furent obligés de défendre à leurs sujets, sous peine de bannissement perpétuel, d'aller à Rome y acheter aucun bénéfice (2). » A tout cela il faut joindre la vente des indulgences, et les taxes énormes que, sous prétexte d'une croisade contre les Turcs, le pape mit sur tous les États de la chrétienté. Dans la seule république de Venise, elles donnèrent 799 livres pesant d'or, somme énorme pour un temps où l'Amérique n'avait pas encore versé en Europe le produit de ses mines. Ce nouveau monde venait d'être découvert, et déjà sa possession excitait des différends entre les rois d'Espagne et de Portugal. Alexandre les termina momentanément par sa fameuse bulle *Inter cætera*, traçant à ces souverains une ligne de partage et de démarcation.

(1) Burchard, p. 61. — Tomasi, II, p. 30.
(2) Card. Bembo, *Hist. Venet.*, vol. II, p. 217, edit. Venet., 1718.

En même temps il fit reconnaître Valentin duc de la Romagne, et le créa, au milieu de fêtes et de cérémonies pompeuses, gonfalonier et généralissime de l'Église.

Tant d'excès enflammaient le zèle de plusieurs religieux. Le célèbre dominicain Savonarole prêcha ouvertement contre la corruption des moines, du clergé, particulièrement contre les mauvaises actions du pape, et insista sur la nécessité de réformer l'Église. Alexaudre l'excommunia, puis le fit pendre et brûler. (*Voy.* SAVONAROLE.)

Valentin, qui s'appelait lui-même *César Borgia de France*, prit pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil.* Il promit à Louis XII de l'aider à conquérir le royaume de Naples. Il fit cette promesse afin de tirer d'abord du roi le plus d'argent et de troupes, pour continuer sa guerre contre les barons romains. Pour rompre tout lien avec le roi de Naples, Valentin fit assassiner, à la sortie d'un repas, Alfonse d'Aragon, mari de Lucrèce; et celle-ci fut mariée, peu de temps après, à Alfonse d'Este, fils du duc de Ferrare (1). Vers le même temps, le pape fit deux duchés avec les États des princes qui avaient été dépouillés par son fils : « ces deux duchés étaient celui de Nepi, dont il investit Jean Borgia, autre bâtard qu'Alexandre avait eu d'une dame romaine depuis son avénement au pontificat, mais qu'il désigna dans l'investiture comme fils de César Borgia; et celui de Sermoneta, qui fut donné à Rodrigue d'Aragon, fils de Lucrèce, né quelques mois avant la mort cruelle de son prétendu père don Alfonse; car on ne faisait pas scrupule de croire que si l'on traitait cet enfant avec tant de tendresse et d'affection, c'est qu'il était le fruit des familiarités abominables que le pape avait avec sa propre fille. Il est certain que de jour et de nuit elle était admise dans la chambre où il couchait, et qu'elle s'attribuait à la cour du pape une si grande autorité, qu'on n'a jamais rien vu de pareil ni avant ni depuis; de sorte que les écrivains les plus judicieux et les plus graves de ce temps-là ont cru que Lucrèce, fille d'Alexandre et sœur de Valentin et du duc de Candie, avait servi de concubine à tous les trois. Tout ce que nous venons de rapporter était su de plusieurs personnes de la cour du pape, qui avaient eu assez d'occasions pour s'assurer de la vérité. Lucrèce avait son appartement dans le palais du pape, et elle était non-seulement admise dans la chambre d'Alexandre, comme nous l'avons déjà dit, mais même quand ce pontife allait à la campagne, elle avait la surintendance des affaires, avec plein pouvoir de décacheter les lettres et de faire les dépêches nécessaires, d'assembler les cardinaux, si elle le jugeait à propos (1). »

Le mariage de Lucrèce avec Alfonse d'Este fut l'occasion des fêtes les plus luxueuses. La débauche la plus délirante eut lieu dans l'appartement même du pape, ainsi que l'atteste Burchard, maître de cérémonies d'Alexandre. Ce témoin oculaire fait, dans son *Diarium*, le récit d'un festin que Valentin donna dans le palais apostolique à cinquante filles de joie. Notre plume se refuse à le traduire; nous le transcrivons ici en latin, tel qu'il est dans Burchard :

« Dominica ultima mensis octobris, in sero, fecerunt cœnam cum duce Valentinensi, in camera sua, in palatio apostolico, quinquaginta meretrices, honeste *corteggiane* nuncupatæ, quæ post cœnam chorearunt cum servitoribus et aliis ibidem existentibus, primo in vestibus suis, deinde nudæ. Post cœnam posita fuerunt candelabra communia mensæ cum candelis ardentibus per terram, et projectæ ante candelabra per terram castaneæ, quas meretrices ipsæ super manibus et pedibus, nudæ, candelabra pertranseuntes, colligebant, papa, duce et Lucretia sorore præsentibus et aspicientibus; tandem exposita dona, ultimo diploides de serico, paria caligarum, bireta et alia pro illis qui pluries dictas meretrices carnaliter agnoscerent, quæ fuerunt ibidem in aula carnaliter tractatæ arbitrio præsentium, et dona distributa victoribus. »

Au milieu de ces fêtes babyloniennes, les Borgia n'oublièrent pas leurs projets de vengeance et d'ambition. Les habitants de Rome vivaient sous le régime de l'inquisition et de la terreur. Un homme qui avait laissé échapper quelques expressions satiriques pendant une mascarade, fut saisi et mis en prison; on lui coupa une main et le bout de la langue, et on les cloua à la porte de la prison (2). Le poëte vénitien Lorenzo fut jeté dans un cachot, pour avoir écrit quelques satires grecques contre les Borgia. L'ambassadeur de Venise demanda l'élargissement du poëte; le pape répondit « qu'il ne comprenait pas pourquoi la république de Venise s'intéressait tant à ce prisonnier; et qu'il était fâché de ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'accorder à l'ambassadeur sa demande, parce que la personne réclamée avait déjà été mise à mort par ses ordres. » En effet, cet infortuné avait été étranglé, son corps jeté dans le Tibre, et ses biens confisqués (3).

Valentin continua ses déprédations contre les barons romains. Enfin, les ducs de Ferrare et

(1) Deux poëtes célèbres, Pontanus et Sannazar, contemporains d'Alexandre VI, ont fait l'épitaphe de Lucrèce. Les vers du premier sont :

Hic jacet in tumulo Lucretia nomine, sed re
Thaïs, Alexandri filia, sponsa, nurus.

Voici les vers de Sannazar :

Ergo te semper cupiet, Lucretia, Sextus ?
O factum diri numinis ! hic pater est.

(1) Burchard, p. 75. — Tomasi, p. 182. — Gordon, t. II, p. 139 et suiv.

(2) T. Tomasi, p. 197. — Burchard, p. 78 : ... *Circa nonam noctis, fuit ei abscissa manus et anterior pars linguæ, quæ fuit appensa parvo digito manus abscissæ, et manus ipsa fenestræ curiæ S. Crucis appensa, ubi manebat ad secundam diem.*

(3) T. Tomasi, p. 198 et suiv. — Burchard, p. 88.

d'Urbin, le marquis de Mantoue, le cardinal de la Rovère, les Bentivogli, les Orsini, les Vénitiens et les Florentins se liguèrent contre les Borgia, et représentèrent au roi de France l'énormité de leurs injustices. Mais les Borgia, de leur côté, promirent au roi de lui prêter main-forte dans la guerre de Naples, alors allumée entre la France et l'Espagne, et de prolonger pour huit mois l'ambassade de George d'Amboise, ce qui attira entièrement ce cardinal dans leur parti. Ces promesses, jointes à des insinuations adroites, firent plus sur l'esprit du roi que toutes les plaintes des princes ligués contre les Borgia. Dans une entrevue à Milan, Valentin acheva de gagner tout à fait les bonnes grâces et l'appui de Louis XII, qui resta sourd à toutes les réclamations et protestations des confédérés. Après le départ du roi, la guerre la plus acharnée éclata entre les Borgia et les princes italiens. Les Orsini, entre autres, perdirent tous leurs biens, et le cardinal Orsino fut empoisonné dans un cachot (1).

Divers accidents qui faillirent coûter la vie au pape lui firent croire qu'il était protégé du ciel. Ainsi, pendant qu'il se promenait un jour dans la grande galerie de la basilique de Saint-Pierre, une grosse barre de fer, un des principaux soutiens du clocher, ayant percé la voûte, vint tomber aux pieds d'Alexandre. Le lendemain, un accident du même genre, mais beaucoup plus grave, eut lieu dans une des chambres du Vatican. « Un nuage épais s'éleva tout à coup, obscurcit le ciel, et fut bientôt suivi d'un vent impétueux, accompagné de pluie et de grêle d'une grosseur extraordinaire. Le pape voyant venir l'orage ordonna qu'on fermât les fenêtres de l'appartement; et le cardinal avec le chambellan ne se furent pas plutôt mis en devoir d'exécuter ces ordres, qu'une cheminée tomba sur le plancher qui était au-dessus d'eux, et enfonça non-seulement une partie, mais entraîna encore deux grosses poutres qui le soutenaient. Le cardinal et le chambellan n'eurent que le temps de sauter sur l'embrasure de la fenêtre pour éviter d'être ensevelis sous les ruines; mais ils crurent que le pape en avait été écrasé, parce que la plus grande partie était tombée au milieu de la chambre où ils l'avaient laissé. Dans cette pensée, ils appelèrent à haute voix les portiers qui étaient de l'autre côté de l'appartement, et leur dirent que le pape était mort. Ce bruit se répandit bientôt dans le palais et dans la ville, et y causa l'agitation qu'on peut s'imaginer. Lorsque la poussière fut un peu tombée, le cardinal et le chambellan descendirent de la fenêtre, et allèrent vers l'endroit où ils croyaient trouver le pape. Ils virent un homme mort, tout étendu sous les ruines; c'était un gentilhomme siennois, nommé Laurent Mariana Ghigi : deux autres malheureux expiraient près de lui. Ils avaient tous les trois défoncé le

(1) T. Tomasi, p. 280.

plancher de la chambre de dessus. Enfin ils trouvèrent sous les ruines le pape assis sur une chaise; ils l'appelèrent deux ou trois fois, mais il ne répondit point : la peur et les blessures qu'il avait reçues lui avaient ôté la parole et la connaissance. Ce qui lui sauva la vie fut qu'une des poutres en tombant s'était rompue par le milieu, de façon que l'un des bouts étant resté en haut faisait, avec celui qui était rompu, une espèce d'équerre au-dessus de lui; c'est ce qui empêcha que le reste des décombres ne lui tombât sur la tête. Il ne laissa cependant pas de recevoir deux contusions causées par la pointe de quelque clou ou de quelque éclat de bois; il fut aussi blessé à la main droite, et surtout au doigt du milieu, où il avait l'anneau pontifical; son bras droit fut percé d'un clou. Cependant il put encore se traîner jusque dans la chambre voisine, où on lui prodigua tous les soins nécessaires (1). »

Depuis cet accident, la santé du pape s'altéra visiblement. Aux souffrances physiques il fallait joindre le chagrin de voir les affaires de son fils prendre une tournure peu favorable, faute d'argent pour solder les troupes. Afin de remplir les coffres vides, Alexandre créa, le jour de la fête de Saint-Pierre 1503, neuf cardinaux, choisis d'entre les plus riches de tous les prélats de sa cour. Voici ce qui arriva aussitôt après la cérémonie (nous laisserons ici parler Gordon, s'appuyant des autorités de Tomasi, de Paul Jove, du cardinal Bembo et d'autres écrivains contemporains) : « Le pape et son fils Borgia, poussés par leur avarice insatiable, concertèrent entre eux les moyens d'empoisonner non-seulement les neuf cardinaux, mais encore quelques citoyens des plus opulents de Rome. Pour mieux accomplir leur iniquité, voici la manière dont ils s'y prirent : Ils invitèrent ces cardinaux à souper dans une certaine vigne près du Vatican, laquelle appartenait au cardinal Adrien de Corneto, qui, à cause de ses grandes richesses, avait été destiné au poison comme les autres. Valentin, pour accomplir son projet infernal, envoya au sommelier du pape, qui devait servir au souper, quelques bouteilles de vin où il avait mis un poison qu'on appelle *cantarelle*. C'était une espèce de poudre blanchâtre qui ressemble en quelque manière à du sucre, et dont ils avaient fait l'épreuve sur un grand nombre de pauvres innocents qu'ils avaient fait mourir dans un misérable état (2). Ce poison était des plus subtils, et n'avait encore jamais manqué de produire son effet, qui était la mort. Valentin défendit expressément au sommelier que personne ne goûtât de ce vin, à l'exception de ceux qu'il désignerait lui-même. Ainsi le 10 août, vers la fraîcheur du soir, le pape et César se rendirent à la vigne où ils devaient souper. Selon quelques écrivains, Alexandre portait ordinairement sur lui une hostie

(1) Gordon, t. II, p. 79.

(2) Ce poison était évidemment l'arsenic (acide arsenieux).

consacrée dans une boîte en or, parce qu'un certain astrologue lui avait dit qu'une sainte hostie l'empêcherait de mourir : c'est pourquoi il avait grand soin d'en porter toujours une avec lui; mais il l'avait ce jour-là oubliée dans son appartement au Vatican, et dès qu'il s'en aperçut il dépêcha incessamment Caraffa pour la lui chercher. Tandis que Caraffa y allait, Alexandre, altéré par la chaleur excessive qu'il faisait, demanda, avant de souper, à boire. Le sommelier en chef, qui avait reçu les ordres de Valentin touchant le poison, était allé au Vatican pour y chercher des pêches qu'il y avait oubliées. Le sous-sommelier, voyant six bouteilles mises à part dans un coin, s'imagina que ce fût là le meilleur vin : il versa un grand verre de cette liqueur empoisonnée, qu'il livra à l'échanson, et celui-ci à Sa Sainteté, qui, n'ayant l'esprit occupé que du tour abominable dont il attendait l'exécution, avala avec avidité la liqueur et la mort. Valentin en but aussi un verre plein, ne soupçonnant point, non plus que son père, qu'il y eût du danger. Aussitôt qu'Alexandre se fut mis à table pour souper, le poison commença à opérer avec tant de force qu'il tomba tout d'un coup de dessus sa chaise en convulsion, et qu'il en fut relevé comme mort. Valentin ne fut pas exempt des effets terribles du poison qu'il avait lui-même préparé : il se sentit sur-le-champ saisi des mêmes agitations que son père; soit que le poison fût plus fort qu'à l'ordinaire, ou que la chaleur de l'air en hâtât l'action, on s'aperçut d'abord qu'il faisait le même effet sur le père et sur le fils. Le pape revint un peu à lui-même; il fut saigné, on lui donna un vomitif et tous les remèdes qui pouvaient contribuer au rétablissement de sa santé. Mais tout fut en vain : la fièvre et la douleur que lui causa ce poison furent si violentes qu'il mourut immédiatement, après avoir reçu les sacrements de l'Église. Depuis le moment qu'il eut avalé le poison jusqu'à sa mort, on ne l'entendit jamais parler de son fils César ou de sa fille Lucrèce, ces deux indignes instigateurs de ses crimes, par lesquels il avait ébranlé toute la chrétienté (1). »

Telle fut la fin d'Alexandre VI. Il mourut le 18 août (2) 1503, à l'âge de soixante-douze ans. On lui appliqua ces vers :

...... *Neque est lex justior ulla*
Quam necis artifices arte perire sua.

Aucun prêtre ne voulut assister aux funérailles d'Alexandre. Son corps, exposé devant le grand autel de la basilique de Saint-Pierre, était un objet d'horreur; « il était devenu si noir, si difforme et si prodigieusement enflé, qu'il n'était presque pas reconnaissable : il coulait de son nez une matière toute putréfiée; sa bouche était ouverte d'une manière effroyable, etc. (1). » Il ne se rencontra point d'homme assez hardi pour lui baiser la main, selon l'usage; et le cercueil s'étant trouvé trop court, les crocheteurs et le charpentier, chargés de le porter, y firent entrer le cadavre à grands coups de poing, et en jetant des éclats de rire. Jamais corps de pape ne fut plus profané.

Tout ce que l'on peut dire pour disculper Alexandre VI des crimes qu'il a commis (sans chicaner sur leur nombre), c'est qu'il eut le malheur d'avoir pour oncle Calixte III. Ce pape fit naître en son neveu des idées d'ambition qui l'ont entraîné à des actions contraires aux lois divines et humaines. Sans cette circonstance, Alexandre aurait sans doute suivi la carrière militaire, et aurait été probablement un excellent père de famille; car il aimait ses enfants jusqu'à la frénésie. Mais les qualités qu'il pouvait avoir comme homme privé et même comme prince temporel (2) ne doivent pas servir d'excuse au vicaire de Jésus-Christ. Aussi la mémoire de ce pontife est-elle abandonnée même par les défenseurs les plus ardents de l'Église et de la papauté; et cela aurait dû faire tomber d'avance toutes les déclamations de mauvais goût.

Quatorze ans après la mort d'Alexandre VI, Luther afficha ses thèses contre la papauté. C'est bien moins Savonarole et Luther, que les scandales de Rome, qui enfantèrent le protestantisme. L'Église elle-même, dans différents conciles, avait reconnu la nécessité des réformes; mais elle ne sut pas les faire à temps, ni dans la mesure convenable : les réformateurs qui vinrent ensuite dépassèrent toute mesure. N'est-ce pas là l'histoire de toutes les révolutions?

Paul Jove. — Duchêne, *Hist. des papes.* — Guichardin, *Hist.*, t. I. — Papyre Masson, *De epis. Urbis.* — Grégoire Leti, *Vita de C. Borgia.* — Platina e Panvinio, *Vita dei Pontifici.* — Muratori, *Annali d'Italia.* — Tomasi, *Vita di Cesare Borgia.* — Burchard, *Specimen historiæ arcanæ, s. anedocta de vita Alexandri VI*, édit. de *Gottfried Wilhelm Leibnitz;* Hannov., 1697, in-4°. — Alexander Gordon, *Life of pape Alexander VI and his son Cesar Borgia;* Lond., 1729, in-fol.; ibid., 1730, 2 vol. in-8°, trad. en français; Amsterdam,

(1) T. Tomasi, p. 292; Paul Jove, lib. VIII, p. 205; Platina, p. 294; Gordon, t. II, p. 296 et suiv. — Bembo, *Hist. Venet.*, lib. V, p. 218.

(2) C'est la date admise par Panvinius, Cicarelli et d'autres. Mais, suivant T. Tomasi, le pape fut empoisonné le 2 août, et ne mourut que le 10. On peut parfaitement concilier ces deux dates, en admettant que l'une est dans le style ancien (calendrier julien), et que l'autre porte la correction grégorienne.

(1) Gordon, t. II, p. 309.

(2) J'ignore où l'auteur de l'article *Alexandre VI* (dans la *Biographie* de Michaud) a vu que ce pape « employa beaucoup de fermeté et de vigueur à la répression du brigandage et au rétablissement de la justice; » car cette opinion est formellement contredite par les paroles suivantes d'un témoin oculaire irrécusable, le cardinal Gilles de Viterbe : *Numquam in civitatibus sacræ ditionis, seditio iniquior, numquam direptio crebrior, numquam cædes cruentior, numquam in viis grassatorum vis liberior, numquam in urbe plus malorum fuit, numquam delatorum copia, sicariorum licentia, latronum vel numerus vel audacia major, ut portas urbis prodire fas non esset, urbem ipsam incolere non liceret, pro eodem nunc habitam majestatem lædere, hostem habere, auri aut formosi aliquid domi cohibere; non domi, non in cubiculo, non in turri tutus; nihil jus, nihil fas : aurum, vis et Venus imperabant.* (Tom. Tomasi, p. 290.)

1732, vol. in-12. — B.... (D...), *Vies des papes Alexandre VI et Léon X*, Lond., 1751, in-12. — Étienne-Michel Masse, *Histoire du pape Alexandre VI et de César Borgia;* Paris, 1830, in-8°. — F. de la Fontaine, *Le pape Alexandre VI.*

ALEXANDRE VII, pape, né à Sienne le 13 février 1599, mort le 22 mai 1667. Il fut d'abord cardinal, sous le nom de Fabio Chigi. Il devint successivement vice-légat à Ferrare, nonce à Cologne et au congrès de Munster, en 1648; à son retour à Rome, il fut nommé cardinal-ministre, et succéda le 7 avril 1655 à Innocent X. Il avait eu d'abord contre lui dans le conclave une faction puissante, à la tête de laquelle étaient les cardinaux Barberini et de Retz. Mais il vint à bout de les gagner en feignant un grand zèle pour la doctrine de saint Augustin, à laquelle ils le croyaient opposé. Le cardinal de Retz, qui dirigeait le parti le plus influent, avoua plus tard qu'il en fut complétement la dupe; aussi, à la cérémonie de l'adoration, le nouveau pape lui dit : « Seigneur cardinal, voilà votre ouvrage. »

Alexandre commença par réformer divers abus administratifs; il fit un accueil magnifique à la reine Christine de Suède, qui venait d'abjurer le luthéranisme. Dans la même année 1656, les États de l'Église furent ravagés par la peste, qui fit périr, dit-on, plus de cent soixante mille hommes. Le 16 octobre 1656, il confirma par une bulle le décret d'Inoncent X contre les cinq propositions de Jansénius. En 1659, le 21 août, l'inquisition rendit, en présence d'Alexandre VII, un décret contre l'*Apologie des Casuistes*, composée par le P. Pirot, jésuite, pour répondre aux *Provinciales* de Pascal. En 1661, Alexandre eut un démêlé grave avec la France : l'ambassadeur de cette puissance, duc de Créqui, avait refusé de se conformer à la loi qui abolissait le droit d'asile attaché à la demeure des ambassadeurs, et dont des criminels, sujets romains, faisaient un grave abus. Le duc de Créqui fut insulté par le garde corse Papeli, qui tira sur le carrosse de cet ambassadeur et tua un de ses pages. Après avoir fait de vains efforts pour obtenir réparation de cet outrage, il quitta les États du pape, et se retira à Florence. Louis XIV exigea une réparation éclatante : elle fut accordée en partie au bout de quatre mois. Mais le roi la trouvant insuffisante, résolut d'y suppléer lui-même. En conséquence la ville et le comtat d'Avignon furent saisis, et réunis à la couronne par arrêt du parlement de Provence en date du 26 juillet 1663. On fit passer des troupes en Italie, en même temps que la Sorbonne publia des thèses pour établir que les papes, loin d'être infaillibles en matière temporelle, ne l'étaient pas même en matière spirituelle. Après avoir vainement sollicité l'assistance des princes catholiques, Alexandre prit le parti de contenter le roi de France. L'accommodement se fit à Pise le 22 février 1664. Le cardinal Chigi, neveu du pape, vint à la cour de Versailles faire des excuses de la conduite des Corses; et le roi de France le força encore à rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, et à donner des dédommagements au duc de Modène pour ses droits sur Commachio. La garde corse fut licenciée, et une pyramide fut élevée à Rome avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction (1). Avignon et ses dépendances furent rendus au pape le 15 février 1665. Alexandre promulgua en France le fameux Formulaire qui devait servir à distinguer les jansénistes des orthodoxes. Le 25 juin suivant, il publia une bulle contre les censures que la faculté de théologie de Paris avait faites des doctrines du carmélite Jacques Vernant et du jésuite Guillaume de Moïa. Le parlement rendit, le 29 juillet, un arrêt contre cette bulle, sur les conclusions des avocats du roi. Dans cette même année, Alexandre canonisa François de Sales, et peu de temps avant sa mort il publia une bulle par laquelle il défendit d'écrire sur la matière de l'attrition. — On a reproché à ce pape plusieurs inconséquences. Ainsi il s'était d'abord déclaré contre le népotisme, et il créa, en 1658, son neveu Agostino Chigi prince de Farnèse, et son autre neveu, Flacio, cardinal. C'est ce qui faisait dire à Benaldi, ambassadeur du grand-duc de Florence à Rome : *Habbiamo un papa che non dice mai una parola di verità* (Mém. du card. de Retz). A sa mort, dit Muratori, Alexandre laissa ses parents bien enrichis, et peu de regrets de sa personne parmi le peuple de Rome, qu'il avait écrasé d'impôts. Pour être juste, il faut dire qu'une grande partie de ses revenus furent employés à l'embellissement de Rome : il acheva le collége de la Sapience, commencé par Léon X sur les dessins de Michel-Ange; il fit exécuter la belle colonnade de la place Saint-Pierre, et la chaire de bronze de cet apôtre, derrière le grand autel de l'église du Vatican; il élargit le palais des papes sur le mont Quirinal, construisit la belle place Chigi, orna les rues de larges trottoirs, déblaya la place du Panthéon, employa Bernini à décorer la porte del Popolo, assainit la mare ou lac de Baccano par un canal conduisant les eaux au Tibre, et bâtit un arsenal à Civita-Vecchia. Enfin, il fit équiper plusieurs navires pour seconder les Vénitiens et l'empereur dans la guerre contre les Turcs. La veille de sa mort, il prononça, devant ses cardinaux réunis, un discours sur la vanité des choses de ce monde.

Alexandre VII fut un pape instruit, et ami des lettres. Ses poésies latines, œuvre de sa jeunesse, ont été publiées à Paris en 1656. Ses bulles se trouvent dans Cherubini *Bullarium*. Il eut pour successeur Clément IX.

Mémoires historiques. — Baggatta, *Vita di Alessandro VII*, continuation de Panvinio, *Vies des Papes.* — Botta, *Storia d'Italia.* — Muratori, *Annali d'Italia.* — Levin Nicolas Moltke, *Conclave in quo Fabius Chigius (nunc dictus Alexander VII) summus pontifex creatus;* Slesvigi, 1656, in-8°. — François-Seraphini Regnier-Desmarais, *Histoire des démêlés (en 1662) de la cour de*

(1) Cette pyramide fut abattue, du consentement de Louis XIV, sous le pontificat de Clément IX.

France avec la cour de Rome (Alexandre VII) au sujet de l'affaire des Corses; Paris, 1707, in-4°. — N.-N. Sforza Pallavicino, *Della vita di Alessandro VII libri V;* Prato, 1840, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE VIII, pape, né à Venise le 19 avril 1610, mort le 1er février 1691. Cardinal Ottoboni, il succéda, le 16 octobre 1689, à Innocent XI. Il avait fait ses études à Padoue et à Rome, et fut successivement évêque de Bresce et de Frascati. Après son avénement, il rétablit avec la France la bonne harmonie qui avait été troublée sous son prédécesseur. Au moyen de quelques concessions réciproques, Louis XIV rendit au pape l'Avignonais, et renonça aux priviléges de son ambassadeur à Rome. Ce dernier point ne fut cependant accordé qu'avec réserve, parce que le pape avait exigé que les évêques français rétractassent, comme contraires à l'autorité du saint-siége, les quatre propositions fondamentales de l'Eglise gallicane, signées en 1682. — Alexandre poussa avec activité la guerre contre les Turcs; il fournit aux Vénitiens de l'argent, des hommes et des vaisseaux, et donna une magnifique épée à Morosini, le conquérant de la Morée. — Ce pape fut contraire aux jésuites, et condamna successivement plusieurs de leurs doctrines. La bibliothèque du Vatican lui doit l'acquisition de la magnifique collection de livres et de manuscrits de la reine Christine de Suède. En mourant, il distribua à ses neveux tout ce qu'il avait amassé d'argent, ce qui fit dire à Pasquin « qu'il aurait mieux valu pour l'Église être sa nièce que sa fille. »

Muratori, *Annali d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Botta, *Storia d'Italia*.

IV. *Les Alexandre saints et patriarches.*

ALEXANDRE (*saint*), évêque de Cappadoce, ensuite évêque de Jérusalem, mort en 251 de J.-C. Au rapport d'Eusèbe (*Chronicon*, p. 172), il souffrit pour la foi chrétienne les persécutions de l'empereur Septime-Sévère, et écrivit, en 211, plusieurs lettres de sa prison. L'année suivante, après sa mise en liberté, il vint à Jérusalem, où l'évêque Narcisse, âgé de cent seize ans, lui céda son siége épiscopal au milieu d'une assemblée de fidèles. Alexandre fit élever à Jérusalem une bibliothèque où Eusèbe puisa des matériaux pour son *Histoire ecclésiastique*. Saint Clément d'Alexandrie lui dédia son livre sur la *Règle ecclésiastique*. Sous l'empereur Décius, il fut de nouveau persécuté et mis en prison, où il mourut. Eusèbe nous a conservé plusieurs fragments de lettres de saint Alexandre aux habitants d'Antioche, d'Antinopolis, en Égypte, à Origène, etc. L'Église latine honore sa mémoire le 18 mars.

Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, VI. — Dupin, *Histoire des écrivains ecclésiastiques*, liv. VI, ch. XIX. — Hieronymus, *De viris illustribus*.

ALEXANDRE (*saint*), patriarche d'Alexandrie, mort le 26 février 326, succéda à saint Achillas en 313. Arius, qui avait eu l'espérance d'obtenir ce siége, conçut une vive jalousie et attaqua Alexandrie dans sa doctrine, ne pouvant l'attaquer dans sa vie privée. Le saint évêque épuisa toutes les voies de douceur et de persuasion pour le ramener à l'Église orthodoxe; mais n'ayant rien pu gagner sur lui, il le fit comparaître devant un concile composé de tous les évêques d'Égypte, réunis au nombre de près de cent à Alexandrie en 320. Arius y fut excommunié avec ses sectateurs, et saint Alexandre notifia ce jugement au pape saint Sylvestre, et à tous les évêques catholiques, par une lettre circulaire. Saint Alexandre, quoique fort âgé, assista au concile général de Nicée, où il se fit accompagner par saint Athanase, qui n'était encore que diacre, et qu'il avait désigné pour son successeur. Il mourut à son retour. On trouve dans Théodoret sa lettre adressée à Alexandre de Byzance, contre les évêques qui avaient reçu Arius à leur communion, après qu'il avait été excommunié au concile d'Alexandrie. Socrate nous a conservé la circulaire dont il a été fait mention, et Cotelier a publié, dans ses notes sur les constitutions apostoliques, une troisième épître de ce saint prélat.

Théodoret, *Hist. Eccles.*, I, 4. — Socrate, *Hist. Eccles.* — Cave, *Historia litteraria*.

ALEXANDRE (*saint*), patriarche de *Constantinople*, mort en 340. Il succéda en 317 à Métrophane dans le siége de Byzance. En 322, saint Alexandre d'Alexandrie lui écrivit pour lui faire part de la condamnation qu'il venait de prononcer contre l'hérésiarque Arius. En 325, il assista au concile de Nicée, dont il fit publier à son retour les actes dans les îles Cyclades. Il en conserva la doctrine, et la défendit en toute occasion. Sa fermeté parut avec éclat l'an 336, lorsque l'empereur Constantin voulut l'engager à recevoir Arius dans son église : Alexandre s'y opposa fortement, sans être effrayé des menaces qu'on lui fit. Arius mourut subitement, la veille du jour que ses partisans avaient destiné pour le mener en triomphe à l'église. Alexandre, suivant Tillemont, cessa de vivre la même année, vers le mois d'août. Mais, selon le P. Pagi, les Bollandistes et le P. le Quien, il ne mourut qu'en 340.

Saint Athanase, *Epist. ad Solit.* — Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.*, 27. — Socrate, I et II. — Sozomène, III. — Théodoret, I. — Ruffin, I. — Baronius, *Annales*.

ALEXANDRE (*saint*), fondateur des acémètes, mort en 430, dans un couvent qu'il avait fait construire sur les bords du Pont-Euxin. Natif de l'Asie Mineure, il remplit quelque temps une charge à la cour d'Orient. Dégoûté du monde, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans les déserts de la Syrie. Il fonda un monastère sur les bords de l'Euphrate, et vit sa communauté s'accroître jusqu'à quatre cents religieux : il s'y trouvait des Syriens, des Égyptiens, des Grecs, des Latins. Il les divisa en six chœurs qui veillaient à tour de rôle (d'où le nom d'ἀκοίμητοι, *acémètes*, qui ne dorment pas) pour chanter les louanges du Seigneur, chacun dans

sa langue. Ce système de psalmodie perpétuelle et polyglotte se répandit dans tout l'Orient. Alexandre revint à Constantinople, et y fonda un monastère semblable à celui qu'il avait fondé sur les bords de l'Euphrate (1).

ALEXANDRE Ier, patriarche d'Antioche, né vers le milieu du quatrième siècle, mort en 421. Il succéda à Porphyre dans le siége d'Antioche, et éteignit le schisme de cette église en ramenant les eustathiens à la foi orthodoxe. Il fit célébrer la mémoire de saint Chrysostome. A l'amour de la paix il joignait une grande charité. Nicéphore ne lui donne que cinq ans d'épiscopat; mais, selon Bollandus, Noris, Pagi et le Quien, il ne mourut qu'en 421.

Théodoret, liv. V, chap. XXXV. — Innocent I, *in Epist.* — Baronius, *Annales*, ann. 403 et 411.

ALEXANDRE II, patriarche d'Antioche suivant les Bollandistes, fut le successeur du patriarche Théophane. Les mêmes auteurs pensent qu'il mourut l'an 686. C'est apparemment le même qui est appelé *Thomas* par Eutychius.

Acta sanctorum.

V. *Les Alexandre célèbres dans les lettres, les arts et les sciences, depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle* (par ordre chronologique).

***ALEXANDRE**, peintre d'Athènes, dont le nom (Ἀλέξανδρος Ἀθηναῖος ἔγραψεν) se trouve écrit sur l'une des quatre tablettes de marbre découvertes en 1746 à Herculanum, et qui sont maintenant au musée de Naples. Les peintures sont monochromes (rouges), et leur style dénote une époque de peu antérieure au premier siècle avant J.-C. On en a tiré des gravures.

Le Antichità d'Ercolano, t. I, planches 1-4.

***ALEXANDRE L'ÉTOLIEN** (Ἀλέξανδρος Αἰτωλος), poëte grec, mis au nombre de la Pléiade tragique, vivait sous le règne de Ptolémée-Philadelphe (vers 250 avant J.-C.). Il était natif de Pleuron en Étolie, et ami d'Antigone Gonatas. Il paraît s'être distingué dans le genre épique et élégiaque. Athénée nous a conservé les titres et des fragments de quelques poésies d'Alexandre. Il en reste aussi quelques épigrammes. Tous ces fragments ont été recueillis par A. Capellmann, et publiés sous le titre : *Alexandri Ætoli fragmenta*; Rome, 1829, in-8°.

Fabricius, *Biblioth. græca*, II et IV. — Osann, *Beiträge zur Griech. und Römischen Literatur-Geschichte*, I, p. 298. — Düntzer, *Die Fragmente der epischen Poesie der Griechen*, II, p. 7.

***ALEXANDRE MYNDIUS**, naturaliste grec, vivait probablement dans le second siècle avant J.-C. Il est souvent cité par Athénée et d'autres écrivains anciens : ses ouvrages, dont il ne nous reste que de faibles fragments, avaient pour titre : Περὶ τῆς τῶν πτηνῶν ἱστορίας (Histoire des oiseaux); — Περὶ κτήνων ου ζώων (Histoire des animaux).

Ménage et d'autres critiques pensent que cet auteur est le même qu'*Alexon Myndius*, auquel Diogène attribue un ouvrage de mythologie (μυθικά), et qu'il faudrait changer *Alexon* en *Alexandros*. Mais comme nous ne savons rien de la vie de ce naturaliste grec, la question reste indécise.

Plutarque, *Marius*, 17. — Diogène Laërce, I, 29. — Schweighæuser, édit. d'Athénée (*Index auctorum*). — Vossius, *De historicis græcis*, p. 382, note 29, de l'édition de Westermann.

ALEXANDRE (*Cornélius*), surnommé *Polyhistor*, à cause de sa vaste érudition, philosophe, géographe et historien grec, natif de Milet, selon Suidas, ou d'Aphrodisias, selon Étienne de Byzance (au mot APHRODISIAS), vivait à Rome vers l'an 80 avant notre ère. Il était disciple de Cratès le Philosophe. Dans la guerre de Sylla en Grèce, il fut fait prisonnier, et vendu comme esclave à Cornélius Lentulus, qui lui confia l'éducation de ses enfants, et l'affranchit en lui donnant le nom de *Cornélius*. Il périt à Laurentum, dans l'incendie de sa maison; et sa femme Hélène se pendit de désespoir.

Alexandre Polyhistor avait écrit quarante-deux ouvrages, particulièrement sur l'histoire et la géographie, dont il nous reste quelques fragments peu importants. Étienne de Byzance cite ses *Traités sur la Bithynie, la Carie, la Syrie, l'île de Chypre, l'Égypte, la Paphlagonie, la Libye, le Pont-Euxin et l'Europe.* Athénée fait mention d'une *Description de la Crète*, et Plutarque, d'une *Histoire des musiciens phrygiens*. Diogène Laërce lui attribue deux ouvrages intitulés : 1° *De l'ordre dans lequel les philosophes se succèdent*; — 2° *Commentaire de Pythagore*. Saint Clément d'Alexandrie (I, *Strom.*) cite ce dernier ouvrage sous le nom de *Symbole de Pythagore*, et fait mention en outre d'*un traité sur les Juifs*, dont on trouve des extraits dans le Syncelle, et qu'Eusèbe a reproduits dans sa *Préparation évangélique* (IX, c. XVII). Pline cite très-souvent Polyhistor; et saint Cyrille (IX, *Advers. Julian.*) rapporte son opinion sur le déluge et la tour de Babel. Suidas cite également cinq livres de cet historien sur la ville de Rome. — Alexandre Polyhistor est probablement le même que cite Strabon, XIV, p. 642 (édit. Casaub.).

Étienne de Byzance. — Athénée. — Eusèbe. — Suidas. — Clément d'Alexandrie. — Diogène Laërce. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 187, édit. Westermann. — Rumpf, *Commentatio de Alexandri Polyhistoris vita et scriptis*; Heidelberg, 1845, in-4°. — C. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 206 (collection des classiques grecs d'Ambr.-Firmin Didot).

***ALEXANDRE** (*Alexander*), fils de Marc-Antoine et de Cléopâtre, reine d'Égypte, naquit

(1) Quelques auteurs ont mal à propos confondu les acémètes avec les moines scythes, qui prétendaient faire approuver la proposition *Unus de Trinitate passus est.* Les acémètes, au contraire, voulaient la faire condamner, ce qui les fit regarder comme favorables à Nestorius; tandis que les moines scythes étaient suspects d'eutychianisme. Il est à croire que les uns et les autres étaient orthodoxes dans le fond, mais qu'ils disputaient trop et s'entendaient trop peu. (*Dictionnaire* de Feller, édition de 1847.)

en 40 avant J.-C., avec une sœur jumelle portant le nom de sa mère. A l'époque où ce triumvir salua Cléopâtre du titre de « reine des rois, » il donna à son fils Alexandre le nom de *Hélios* (Soleil), et à sa fille celui de *Sélène* (lune). En marchant contre l'Orient, il conçut (en 34 avant J.-C.) le projet de donner à son fils Alexandre, en royaume indépendant, l'Arménie et les pays situés à l'est de l'Euphrate. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, en 29 avant J.-C., leurs enfants furent conduits à Rome pour orner le triomphe d'Octavien. Octavie, femme légitime d'Antoine, les accueillit dans sa maison et les éleva comme ses enfants. On ignore l'époque de leur mort.

Dion Cassius, XLIX, 32, 41; L, 25; LI, 21. — Plutarque, *Antoine*, 36, 54, 87. — Tite-Live, *Epit.* CXXXI.

ALEXANDRE (*Tiberius*), préfet (*procurator*) de la Judée en 46 de J.-C. Il était fils d'un Juif converti au paganisme, et neveu du célèbre Philon, dont il nous reste quelques écrits. Pendant son administration, Jacques et Simon, fils de Judas le Galiléen, essayèrent de répandre les doctrines de leur père; mais leur tentative fut promptement réprimée par Alexandre, qui fit crucifier ces nouveaux apôtres. Il fut ensuite nommé préteur de l'Égypte par Néron. Dans une révolte des habitants d'Alexandrie, il fit périr sous le glaive des soldats romains plus de cinquante mille Juifs et Grecs, et mit en cendres un quartier de cette ville populeuse. A l'avénement de Vespasien, il se déclara le premier pour cet empereur, auprès duquel il fut en grande faveur. Alexandre commandait un corps d'armée sous Titus, et assista à la prise de Jérusalem.

Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 4; *Bellum Jud.*, II, 15. — Tacite, *Annales*, XV, 28; *Hist.*, I, 11. — Suétone, *Vespasien*, 6.

ALEXANDRE d'*Égée* (Ἀλέξανδρος Αἰγαῖος), philosophe péripatéticien, vivait dans la première moitié du premier siècle de notre ère. Il fut précepteur de Néron, et peut-être le même qui aida Jules-César dans la réforme du calendrier. Dans ce cas, Alexandre était un élève de Sosigène. Suidas lui attribue ce mot : « Néron est une masse de boue, pétrie de sang. » Mais Suétone met ces mêmes paroles dans la bouche de Théodore de Gadara, et les applique à l'empereur Tibère.

Suidas, au mot Ἀλέξανδρος Αἰγαῖος. — Suétone, *Tibère*, 57. — Fabricius, *Biblioth. græca*, t. III, p. 460.

***ALEXANDRE**, surnommé *Lychnus* (Λύχνος), rhéteur et poëte grec, vivait probablement vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne. Strabon lui attribue une histoire et plusieurs poëmes didactiques en hexamètres, où il décrit le ciel et les trois grandes parties du monde alors connu, l'Europe, l'Asie, l'Afrique. Chacune de ces parties était l'objet d'un poëme spécial. Étienne de Byzance nous en a conservé quelques fragments, aux mots Δῶρος, Δυῤῥάχιον, Ἑρκύνιον.

Cicéron, *ad Atticum*, II, 20, 22. — Strabon, VI, p. 607 (de l'édit. de Casaub.). — Schol., *ad Dionys. Perieget.*, 607. — Nacke, *Schedæ criticæ*, p. 7; Halle, 1812.

***ALEXANDRE**, surnommé *Philalèthe* (*qui aime la vérité*), médecin grec, vivait probablement vers la fin du premier siècle avant J.-C. Il est mentionné par Strabon comme successeur de Zeuxis dans la direction d'une célèbre école en Phrygie. Cette école avait été fondée par des sectateurs d'Hérophile, entre Carcora et Laodicée, dans le village de Men-Carus, où il y avait des eaux thermales et un fameux temple d'Esculape (Cramer, *Asia Minor*, vol. I, p. 43). On ne sait rien de la vie de ce médecin, si ce n'est qu'il était disciple d'Asclépiade et maître d'Aristoxène. Il est plusieurs fois cité par Galien, qui donne sa définition du pouls; et Soranus le met au nombre des médecins qui soutenaient qu'il n'y a, dans les maladies des femmes, aucun caractère spécifique qui exige un traitement spécial. C'est probablement le même Alexandre que cite Cœlius Aurelianus (*Morb. acut.*, II, 1, p. 74, édit. Amman.) sous le nom d'*Alexander Laodicensis*. Il ne reste de lui aucun ouvrage.

Strabon, XII, p. 580, édit. Casaub. — Octavius Horatianus, *Rer. med.*, lib. IV, p. 102, éd. Argentorat., 1532. — Galien, *De different. Puls.*, lib. IV, cap. IV, t. VIII, p. 746, édit. de Kühn. — Soranus, *De arte obstetr.*, cap. XCII, p. 210, édit. de Dietz.

***ALEXANDRE NUMÉNIUS**, rhéteur grec, vivait dans la première moitié du second siècle de J.-C., sous le règne d'Adrien. On a de lui : Περὶ τῶν τῆς διανοίας σχημάτων καὶ περὶ τῶν τῆς λέξεως σχημάτων, ouvrage dont Aquila Romanus et Rufinianus ont donné un abrégé sous le titre *De figuris sententiarum et elocutionis*, publié par Normann; Upsal, 1690, in-8°. On le trouve aussi dans les *Rhetores græci* d'Alde Manuce et de Walz, vol. VIII. — Quant à l'ouvrage Περὶ ἐπιδεικτῶν, que l'on attribue à Alexandre Numénius, il appartient certainement à un rhéteur plus récent.

Julius Rufinianus, p. 195, édit. Ruhnken. — Westermann, *Histoire de l'éloquence grecque* (en allemand), § 95, n° 13, et § 104, n° 7.

***ALEXANDRE**, surnommé *Péloplaton* (Ἀλέξανδρος Πηλοπλάτων), rhéteur grec, natif de Séleucie en Cilicie, fut secrétaire de l'empereur Antonin le Pieux vers 150 de J.-C. Il était célèbre pour sa beauté et son talent oratoire. Il visita la Grèce, l'Italie, l'Égypte et l'Éthiopie. Il se fit connaître surtout par sa polémique avec le célèbre rhéteur d'Athènes Hérode-Atticus. Il reçut d'un Corinthien, avec lequel il avait engagé une lutte de paroles, le sobriquet de Péloplaton (*Platon de boue*). Philostrate nous a conservé quelques fragments des discours de ce rhéteur.

Philostrate, *Vitæ sophistarum*, II, 5. — Westermann, *Geschichte der griechischen Beredsamkeit* (Histoire de l'éloquence grecque), § 94.

***ALEXANDRE** *le Paphlagonien*, fameux imposteur, natif d'Abonoteichos en Paphlagonie, vivait vers le milieu du second siècle de notre ère, sous le règne des Antonins. « Il avait, dit Lucien qui l'avait vu, une taille belle et majestueuse; ses yeux étaient très-vifs, sa voix douce et agréable, ses facultés intellectuelles très-dé-

veloppées; à le voir ou l'entendre parler, on l'aurait pris pour un très-brave homme. » Alexandre, né de parents pauvres, fut adopté fort jeune par un riche médecin, qui l'initia dans les secrets de son art. Après la mort de son patron, il se fit passer pour un descendant du demi-dieu Persée, et s'associa avec un charlatan de Byzance, nommé Cocconas, pour exploiter la crédulité du public. A la mort de son associé, il revint dans sa contrée natale, où il se fit passer pour prophète, voulant sans doute faire mentir le proverbe. Dans ses accès frénétiques, déterminés, dit-on, par une herbe qu'il mâchait et qui rendait la salive écumeuse, il prédisait l'avenir. Mais voici comment il parvint à se faire des partisans : Les Paphlagoniens devaient élever un temple d'Esculape. Alexandre prit un petit serpent et le mit dans un œuf d'oie, qu'il déposa dans l'emplacement du temple; puis il annonça à ses compatriotes qu'Esculape allait naître dans leur ville. Accompagné d'une foule immense, il se rendit à l'endroit désigné, ramassa l'œuf et en fit sortir le serpent, qu'il montra au peuple étonné. Le récit de ce miracle fit affluer à Abonoteichos une multitude considérable de tous les pays de l'Asie Mineure. Ce serpent, appelé Glycon, fut déclaré fils de Jupiter; Alexandre lui forma une coiffe ou tête artificielle, et s'en servit pour dire des oracles sur les places publiques, et donner des consultations aux malades. Il gagna de grandes richesses, et sa renommée se répandit dans tout l'empire. On venait de la Grèce et de l'Italie pour le consulter, et jamais imposteur n'eut tant de vogue. Il fut à son apogée pendant la peste qui, en 166 de J.-C., ravageait l'empire. Il en existe même des médailles, frappées à cette époque, sur lesquelles on lit le nom du dieu Glycon.

Lucien, *Alexandre*, c. LVIII.

*ALEXANDRE, médecin et martyr, natif de Phrygie, mort en 177. Pendant la persécution des églises de Lyon et de Vienne, il fut exposé, avec un autre chrétien, à être dévoré par des bêtes féroces dans un amphithéâtre. Pendant ce supplice atroce les martyrs ne firent, dit-on, entendre aucun gémissement ni plainte. La mémoire d'Alexandre est célébrée le 2 juin, en même temps que celle des autres martyrs de Vienne et de Lyon.

Eusèbe, *Hist. ecclés.*, V, 1. — Bzovius, *Nomenclator sanctorum professione medicorum*. — *Acta Sanctorum*, 2 juin.

ALEXANDRE *l'Aphrodisien* ou *d'Aphrodisias* (Ἀλέξανδρος Ἀφροδισεύς) (1), célèbre commentateur d'Aristote, né à Aphrodisias, ville de la Cilicie, vivait vers la fin du deuxième et au commencement du troisième siècle de notre ère. A en juger par un passage de sa Métaphysique, il enseignait la philosophie péripatéticienne à Athènes, sous les règnes de Septime-Sévère et de son fils Antonin-Caracalla. Il dédia à ces empereurs son premier ouvrage, le livre *Sur le Destin*, composé entre 199, année où Caracalla fut associé par son père à l'empire, et 211 de J.-C., année de la mort de Septime-Sévère. Dans un passage de ce livre, il semble remercier ses hauts patrons de n'avoir pas fixé son séjour à Rome. Il eut pour maîtres Herminus et Aristote de Messène, péripatéticiens. Voilà tout ce que l'on sait de la vie de ce célèbre commentateur. — Alexandre exposa les doctrines d'Aristote dans toute leur pureté, sans y mêler, comme Alexandre d'Égée et ses disciples, les préceptes d'autres écoles. Il fut surnommé de préférence *l'Exégète* (ὁ Ἐξηγητής), et devint le chef d'une secte particulière d'interprètes d'Aristote, qu'on désigna sous le nom d'*alexandrins*.

Les ouvrages d'Alexandre d'Aphrodisias furent en grande estime chez les Arabes, qui en traduisirent la plupart dans leur langue. (*Voy.* Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, tom. I). Voici la liste de ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour : 1° *Du destin et du libre arbitre*, Περὶ Εἱμαρμένης καὶ τοῦ ἐφ' ἡμῖν. L'auteur y combat avec beaucoup de sagacité la doctrine des stoïciens, comme contraire au libre arbitre, et destructive par conséquent de toute morale. Eusèbe (*Præparat. Evang.*, VI, 9) cite un long passage de ce livre, et parle de l'auteur comme d'un philosophe distingué. Victor Trincavelli le publia le premier avec Themistius, Venise (Paul Manuce), 1534, in-fol.; il le réunit ensuite à son édition des *Questions naturelles* d'Alexandre, qui parut à Venise en 1536, in-fol. On le réimprima en grec et en latin à Londres, 1658, in-12, et dans Grotius, *Opera theolog.*, vol. VIII; Amsterdam, 1679, in-fol. La dernière édition est de J.-C. Orelli; Zurich, 1824, in-8°; — 2° *Commentaire sur le premier livre des premières Analytiques d'Aristote* (Ὑπόμνημα εἰς τὸ α' τῶν προτέρων Ἀναλυτικῶν) : André d'Asola publia la première édition de ce commentaire à Venise, 1520, in-fol. Jean-Bern. Felicianus en donna une traduction latine, Venise, 1560, in-fol.; nouv. édit. par Spengel, Munich, 1842, in-8°; — 3° *Commentaire* (Ὑπόμνημα) *sur les huit livres des Topiques d'Aristote, édité par Marc Musurus*; Venise, 1513 et 1526, in-fol., traduit en latin par J.-B. Rosarius; Venise, 1563, 1573, in-fol. Dans ce commentaire, ainsi que dans les autres, Alexandre corrigea plusieurs erreurs de copistes qui se sont glissées dans les manuscrits d'Aristote; — 4° *Commentaires* (Ἀποσημειώσεις) *sur les Elenchi Sophistici d'Aristote*, édités par Hercule Gyrlandus; Venise (Alde), 1520, in-fol., traduits en latin par Gasp. Marcellus; Venise, 1546 et 1559, in-fol. — 5° *Commentaire sur*

(1) Le mot d'*Aphrodisée*, donné par Moréri, Michaud, et presque tous les biographes, est inexact; car la ville où naquit ce philosophe s'appelait *Aphrodisias*, Ἀφροδισιάς πόλις Κιλικίας (Étienne de Byzance, p. 144, édit. Amsterd., 1678, in-fol.); et je ne sache pas que la terminaison *sias* des noms propres se change en *sée*. Il y avait aussi un bourg du nom d'Aphrodisias près d'Alexandrie.

les douze livres des Métaphysiques d'Aristote, publié (texte grec) par M. A. Brandis dans *Scholia in Aristotelem;* Berlin, 1836, vol. I, p. 513. Mais Brandis n'en a donné que les cinq premiers livres, regardant les autres comme apocryphes. Sepulveda de Cordoue en a publié à Rome, 1527, in-fol., une traduction latine, qui a été réimprimée plusieurs fois; — 6° *Commentaire sur les Sensations et les choses sensibles* (Ὑπόμνημα εἰς τὸ περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν), édité par François d'Asola avec le commentaire de l'ouvrage de Simplicius sur le livre d'Aristote *De l'âme,* et trad. en latin par Lucillus Philalèthe, avec les scholies de Michel d'Éphèse sur les *Parva naturalia* d'Aristote; Venise, 1544, 1549, 1559 et 1573, in-fol.; Venise, 1527, in-fol.; — 7° *Commentaire sur les Météorologiques d'Aristote* (Ὑπόμνημα εἰς τὰ Μετεωρολογικά, édité par François d'Asola; Venise, 1527, in-fol., avec le commentaire de Jean Philoponus sur le livre de la Génération d'Aristote. Il en existe une traduction latine par Alexandre Piccolomini; Venise, 1556, in-fol. Dans un passage du commentaire sur le troisième livre, l'auteur nomme Sosigène comme son maître. Si ce Sosigène est celui que Jules-César employa à la réforme du calendrier, ce commentaire doit être plus ancien qu'Alexandre d'Aphrodisias, à moins d'admettre un Sosigène plus jeune. C'est ce qui rend probable l'hypothèse de ceux qui l'attribuent à Alexandre d'Égée; — 8° *Du Mélange des corps* (Περὶ μίξεως), dirigé contre la doctrine des stoïciens sur la pénétrabilité de la matière et l'âme du monde. Cet ouvrage a été imprimé avec le précédent, Venise, 1527, et traduit en latin, entre autres, par J. Schegk; Tubingue, 1840, in-8°; — 9° *De l'Ame* (Περὶ ψυχῆς), en deux livres, qui sont autant de traités particuliers sur le même sujet : le premier renferme des discussions curieuses sur la nature des quatre éléments, sur la vision, et sur la lumière. Ces deux traités ont été imprimés en grec, dans l'édition de Trincavelli *du Destin,* 1534; le premier a été traduit en latin par Jérôme Donatus, Venise, 1502 in-fol.; et le second, par Angelo Canini; ibid., 1555, in-fol.; — 10° *Quatre livres de propositions difficiles et leurs solutions sur des objets naturels* (Φυσικῶν σχολίων ἀποριῶν καὶ λύσεων βιβλία δ'), édité par Trincavelli; Venise, 1536, in-fol. (texte grec très-incorrect). Il y en avait plusieurs traductions latines; Bâle, 1520, in-4°; Venise, 1541, 1548, 1555. On lui attribue aussi des problèmes de médecine et de physique (*Problematum medicorum et physicorum libri duo*, dans l'édition de Sylburg des Œuvres d'Aristote), et un traité sur les Fièvres (*Libellus de febribus*, *latine*, *Georg. Valla interprete;* Venise, 1488). *Voy.* Alexandre *de Tralles.*

Tous ces livres sont assez rares. Beaucoup d'autres, encore inédits, se trouvent dans les bibliothèques de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. On y rencontre des détails du plus haut intérêt pour l'histoire des sciences physiques. C'est ainsi que M. de Humboldt a signalé un passage où il est question de la distillation, procédé dont on avait attribué la découverte aux Arabes. « On rend, dit le commentateur d'Aristote, l'eau de mer potable en la vaporisant dans des vases placés sur le feu, et en recevant la vapeur condensée sur des couvercles » (récipients) (1).

En philosophie, Alexandre n'est pas éloigné d'admettre l'appel au sens commun, pour arriver à la connaissance de la vérité. Il défend Aristote contre ceux qui l'accusaient d'avoir dit que la providence n'était pas un attribut essentiel de la Divinité. Il regarde l'âme (ψυχή) comme inséparable du corps, qu'elle vivifie; elle n'a pas une existence par elle-même (οὐσία); elle est comme le cachet ou la forme (εἶδος), imprimé au corps organisé. Il nie donc l'immortalité de l'âme, en tant que séparée du corps. L'intelligence (νοῦς) peut être distincte du corps : elle se suffit à elle-même, et peut se passer d'organes matériels pour percevoir les objets (νούμενα). Elle n'est pas, comme l'âme, une émanation de la Divinité, et conséquemment périssable. Alexandre d'Aphrodisias est au nombre de ces commentateurs qui ont cherché à concilier le système d'Aristote avec les doctrines nouvelles qui commençaient alors à régner.

Fabricius, *Biblioth. Græca,* V, p. 650. — Ritter, *Geschichte der Philosophie*, IV, p. 24.

* **ALEXANDRE** (*Sulpice*), historien, vivait au quatrième siècle de notre ère. Il paraît avoir été Gaulois ou Franc. Il écrivit, selon Grégoire de Tours, une histoire dans laquelle il avait inséré plusieurs traits touchant la nation des Francs. Il ne parlait cependant nulle part de leur premier roi. Saint Grégoire, qui avait lu cet ouvrage, s'est borné à rapporter quelques fragments tirés du 3e et du 4e livre. Ces fragments commencent à la défaite du tyran Maxime près d'Aquilée en 388, et finissent à l'accord que le tyran Eugène fit avec les rois des Francs et des Allemans. Cet Eugène fut tué en 394, après avoir envahi l'empire en 392; de sorte que ces fragments ne nous font connaître que ce qui s'est passé en moins de six ans. Alexandre donne le titre de roi aux ducs qu'il avait dit auparavant avoir d'abord gouverné les Francs. Comme saint Grégoire ne cite plus cet historien dans la suite, il nous donne à entendre qu'Alexandre n'avait pas poussé plus loin son histoire, et qu'ainsi il écrivait vers la fin du quatrième siècle. C'est ce que paraît montrer aussi le style de cet historien, autant qu'on en peut juger par ce qui nous reste de son ouvrage.

Histoire littéraire de la France, t. I, part. II, p. 429. — Grégoire de Tours, *Hist. fr.*, liv. II, n° 9, p. 57-67.

(1) *Quidquid ex ipsis evaporans in operculis colligitur. Vinum et alia quæ humorum aut succum habent atque evaporant, ex transmutatione rursus vaporis in humidum, aqua fiunt.* (*Comment. in Meteorolog.* lib. II, p. 19 verso, edit. Piccolomicci. — Voy. Hoefer, *Histoire de la Chimie,* t. I, p. 195.

***ALEXANDRE** de *Lycopolis*, dans la haute Égypte, écrivain grec, vivait probablement vers le milieu du quatrième siècle de notre ère. Il paraît avoir été évêque de Lycopolis. On a de lui un ouvrage contre les doctrines des manichéens (Πρὸς τὰς Μανιχαίων δόξας). L'auteur y insiste particulièrement sur la simplicité de la religion chrétienne, rendue accessible à toutes les intelligences, et très-propre à exciter la vertu.

Cave, *De Scriptoribus Ecclesiæ incertæ ætatis*, p. 42. — Fabricius, *Biblioth. Græc.*, III, 56.

ALEXANDRE DE TRALLES (Ἀλέξανδρος Τραλλιανός), célèbre médecin grec, natif de Tralles en Lydie, vivait probablement au sixième siècle de notre ère. Il était de peu postérieur à Aëtius, qu'il cite (lib. XII, c. VIII), tandis qu'il est lui-même cité par Paul d'Égine et par Agathias, qui écrivait en 565. Selon cet historien, Alexandre avait quatre frères, tous distingués dans leurs professions; et celui qui se nommait Étienne (*Stephanus*), était aussi médecin. On n'a pas d'autres détails sur sa vie. On sait seulement qu'il visita la Gaule et l'Espagne, et se fixa à Rome, où il acquit la réputation d'un praticien éminent. On croit qu'il était chrétien : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il partageait les croyances religieuses de son temps, et qu'il recommandait les amulettes et les formules magiques. Ainsi il prescrivait, contre l'épilepsie, de lier autour du bras droit un morceau de voile enlevé à un navire naufragé, et de le porter pendant sept semaines (lib. I, c. XX); contre la colique, il préconisait le cœur d'une alouette, attaché à la cuisse gauche (VI, 6); contre la fièvre quarte, quelques poils arrachés à la barbe d'un bouc. Dans les douleurs néphrétiques, il conseillait de faire usage, soit d'une pierre sur laquelle était représenté Hercule terrassant un lion, soit d'un anneau de fer sur lequel était écrit d'un côté, Φεῦγε, φεῦγε, ἰοῦ χολή (Fuis, fuis, bile du venin), et sur l'autre, le diagramme des gnostiques (1). Cependant, comme pour s'excuser, il ajoute que, de son temps, les malades riches ne voulaient se soumettre à aucun traitement rationnel, et que, pour les contenter, il fallait recourir à des moyens réputés plus expéditifs, tels que les amulettes, etc. (VIII, 7, 10).

(1) Le fameux diagramme des gnostiques, que l'on voit souvent sur les abraxas ou amulettes, se compose de deux triangles équilatéraux, entrelacés. C'est le *Trutenfuss* des magiciens allemands, le sceau de Salomon dans le *Faust* de Gœthe, le symbole des francs-maçons, l'enseigne de nos brasseurs alsaciens. Sur les pierres abraxas ou talismans, que l'on portait suspendus au cou, se trouvaient ordinairement gravées des divinités égyptiennes ou persiques (scarabées, figure à tête de lion ou d'épervier, serpent, etc.), avec des emblèmes zoroastrico-judaïques, et des inscriptions mystérieuses, telles que *Iao* (abréviation de *Iehova*), *Abraxas* (anagramme de noms impliquant le mystère de la Trinité), *Chnoubis* (Anubis?) et *Semes* (nom cophte du *soleil*, assimilé à Jésus-Christ). Cette dernière circonstance explique pourquoi on exigeait des partisans de Carpocrate et de Basilide, ou des gnostiques qui voulaient rentrer dans le giron de l'Église, cette formule d'abjuration : « Je renie ceux qui disent que le Christ est le Soleil. »

Le principal ouvrage d'Alexandre de Tralles a pour titre : Βιβλία ἰατρικὰ δυοκαίδεκα (*Livres de médecine en douze livres*); il traite de toutes les maladies, depuis celles de la tête jusqu'à celles du pied. L'auteur nous apprend lui-même qu'il le composa à un âge qui ne lui permettait plus de supporter les fatigues de la pratique. Dans le premier livre il parle de la chute des cheveux, des affections cutanées de la tête, des différentes formes de la céphalalgie, de la frénésie, de la léthargie, de diverses espèces de paralysies et de la mélancolie. Le second livre est consacré aux maladies des yeux; le troisième, aux affections de l'oreille, du nez et des dents; le quatrième comprend les diverses espèces d'angines; le cinquième, les maladies des poumons; le sixième, la pleurésie; le septième, les maladies de l'estomac; le huitième, celles du foie, de la rate et du canal intestinal; le neuvième, les différentes espèces d'hydropisie, les affections des voies urinaires et des organes génitaux; le dixième, les coliques; le onzième, la goutte; et le douzième, les différentes espèces de fièvre. Cet ouvrage fut d'abord traduit (d'après une version arabe?) et publié en latin par Fr. Fradin, sous le titre : *Alexandri iatros practica, cum expositione glose* (glosæ) *interlinearis Jacobi de Partibus et Januensis in margine posite* (positæ); Lyon, 1504, in-4°; Paris, 1512, in-8°; Turin, 1520, in-8°; Venise, 1522, in-8°; l'original grec fut imprimé par Robert Estienne, et édité par Jacques Goupil avec *Rhazæ de Pestilentia libellus, ex Syrorum lingua in græcam translatus*; Paris, 1548, in-fol. (1). Albanus de Turin (Taurinus) retoucha l'ancienne traduction latine, mais sans consulter le texte grec, et la réimprima sous le titre : *De singularum corporis partium, ab hominis coronide ad imum calcaneum, vitiis, ægritudinibus, injuriis, libri quinque*; Bâle, 1533, in-fol., suivi, en 1541, d'un commentaire sur tous les livres de ce médecin. Le texte grec, avec la traduction latine de Jo. Guinter ou Gonthier d'Andernach, fut publié par H. Petrus; Bâle, 1556, in-8°. Cette nouvelle traduction latine a été plusieurs fois réimprimée, et se trouve aussi dans Henri Estienne : *Medicæ artis principes*; Paris, 1567, in-fol., et dans la collection de Haller, Lausanne, 1772, 2 vol. in-8°.

Alexandre de Tralles est un des meilleurs médecins grecs depuis Hippocrate; il met dans ses descriptions un ordre méthodique, que Paul d'Égine et beaucoup d'autres ont depuis imité. Son style, quoique moins pur que celui d'Arétée, ne manque pas d'élégance et de clarté. L'auteur lui-même (liv. XII, ch. I) a soin de nous dire qu'il s'est servi d'expressions communes, non recherchées, afin de mettre son livre à la portée de tout le monde. Ce procédé seul était

(1) Ce fut le P. Duchâtel, évêque de Mâcon et grand aumônier de France, qui communiqua les manuscrits de ce médecin grec à Goupil.

une véritable réforme. Ce qui distingue surtout Alexandre des médecins de son temps, c'est qu'il ne s'en tient pas aveuglément à l'autorité de Galien, et se permet d'en différer sur plusieurs points. Il critique même (ce qu'on n'avait pas encore osé faire) les règles curatives de Galien comme indéterminées, et souvent tout à fait fausses (liv. X, ch. I). En se détachant ainsi de l'autorité du maître par son indépendance et son langage populaire, Alexandre de Tralles a pris un rang à part : Sprengel le préfère avec raison à tous les nouveaux médecins de la Grèce.

Cependant ses connaissances anatomiques ne dépassent pas encore celles de Galien, et, dans la production des maladies, il fait également jouer un grand rôle au *strictum* et au *laxum*, ainsi qu'aux qualités froides, humides, sèches ou chaudes des humeurs, ce qui prouve qu'il est bien difficile de se débarrasser entièrement des liens d'une théorie dominante. — Dans sa méthode curative, quand il recommande à ses confrères de porter toujours leur attention sur l'âge, sur les forces de la nature, sur la constitution individuelle, sur la manière de vivre du malade, sur les agents atmosphériques, il fait preuve d'un véritable esprit d'observation et d'un grand tact médical. Ses idées sur la dyssenterie, l'hydropisie, l'épilepsie, la mélancolie, ainsi que sur l'action de certains médicaments, tels que l'opium, le castoréum, les métaux, la rhubarbe (qu'il paraît avoir le premier mentionnée), l'*hermodactyle* (1), etc., sont le résultat d'une longue expérience. Son traitement de la goutte, qui a été souvent employé depuis, repose sur un régime sévère, longtemps prolongé, et dicté par la conviction que cette maladie est la suite d'une vie luxueuse et sédentaire.

Outre l'ouvrage cité, on a du même auteur un petit traité *sur les vers intestinaux* (Περὶ ἑλμίνθων), écrit sous forme de lettres, et dont Al. Sprenger (2) mentionne une traduction arabe. Il fut d'abord publié en grec et en latin par Jérôme Mercurialis; Venise, 1570, in-4°. On le trouve aussi dans Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. XII, p. 602, ainsi que (texte grec) dans Ideler, *Physici et medici græci minores*, Berlin, 1841, et (traduction latine) dans la collection de Haller. Parmi les vermifuges qu'on y voit énumérés, se trouve le cumin noir, les huiles, les noix, et le fiel de bœuf. Quant au traité sur la pleurésie et au traité sur les maladies des yeux (Περὶ τῶν ἐν ὀφθαλμοῖς παθῶν), qui a été, selon Sprenger, traduit en arabe, ce ne sont probablement que des chapitres de l'ouvrage principal.

Enfin on a attribué tantôt à Alexandre d'Aphrodisias, tantôt à Alexandre de Tralles, un *Recueil de problèmes de médecine et de physique* (Ἰατρικὰ καὶ φυσικὰ προβλήματα), en deux livres, dont Mercurialis, Gataker, Sprengel, Choulant, et d'autres, regardent Alexandre de Tralles comme le véritable auteur. On y lit, entre autres assertions curieuses, que l'étincelle qui paraît sortir de l'œil, lorsqu'on reçoit un violent soufflet, provient de ce que le *spiritus visorius* s'enflamme, et que les insectes meurent dans l'huile, parce que leurs *spiracula* s'obstruent. On y trouve aussi l'hypothèse de Platon sur la préexistence de l'âme, pour expliquer comment on endort les enfants par le chant. Cet ouvrage fut d'abord publié en latin par George Valla; Venise, 1488, in-fol. Le texte grec se trouve dans l'édition aldine des œuvres d'Aristote, Venise, 1495, in-fol.; et dans l'édition de Sylburg, Francfort, 1585, in-8°. Les deux textes ont été publiés par J. Davion; Paris, 1540-1, in-12. Voyez aussi Ideler, dans le recueil cité. — Quant au *Traité des fièvres* (Περὶ πυρετῶν), qu'on a également attribué à Alexandre de Tralles, il appartient peut-être à un médecin antérieur à celui-ci. Il a été traduit en latin par G. Valla, Venise, 1498, in-fol., et publié en grec, d'après un manuscrit de Florence par Démétrius Schinas, dans *Museum criticum*, Cambridge, vol. II, p. 359-389. On le trouve aussi dans le recueil d'Ideler, et dans Fr. Passow, *Opuscula academica*; Leipzig, 1835, in-8°, p. 521.

Ed. Milward, *Trallianus reviviscens*; London, 1734, in-8°. — Fabricius, *Bib. Gr.*, t. XII. — Freind, *Hist. of Physic*. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. II. — Haller, *Bibl. medic. pract.*, I. — M. Daremberg, *Plan de la publ. des méd. grecs*.

***ALEXANDRE**, évêque de Lincoln, né à Blois, mort en 1147. Il fut élevé dans la maison de son oncle Roger, évêque de Salisbury, et sacré évêque le 22 juin 1123. Ayant porté ombrage au roi Étienne, qui craignait qu'il ne prît parti pour l'impératrice Mathilde, ce monarque confisqua les propriétés de l'évêque, l'assiégea dans son château de Newmark, et le retint quelques mois prisonnier. Le roi, cité par son propre frère l'évêque de Winchester devant un tribunal ecclésiastique, se justifia mal, et rendit les biens confisqués. L'an 1142, Alexandre alla à Rome : il en revint avec le titre de légat, et le pouvoir d'assembler un synode pour régler les affaires de l'Église. Il fit un second voyage à Rome en 1147, et mourut en France pendant les chaleurs de l'été. Ce prélat, surnommé *le Magnifique*, aimait beaucoup le faste, ce qui lui attira une réprimande de saint Bernard. Il fit construire deux monastères; et la cathédrale de Lincoln ayant été brûlée par le feu du ciel, il en fit construire une nouvelle, qu'il mit à l'abri d'un semblable accident au moyen d'un toit de pierre: c'est un des édifices les plus remarquables d'Angleterre.

Biographia Britannica. — Henry of Huntingdon, *His-*

(1) L'hermodactyle, qu'il recommandait surtout dans la goutte, paraît être, non pas l'aristoloche, mais le colchique (*colchicum autumnale*), qui s'emploie encore aujourd'hui avec succès dans les affections rhumatismales. Démétrius Papagomène composa un traité spécial sur l'efficacité du *hermodactylus* dans le traitement de la goutte, d'après les principes d'Alexandre de Tralles. *L'eau médicinale d'Husson*, qui a joui d'une si grande vogue contre la goutte, avait pour base le colchique.

(2) *De orig. medic.*; Lugd. Batav., 1840, in-8°, p. 24.

toria apud Scriptores post Bedam, lib. VII et VIII. — Godwin, *De præsulibus Angliæ*.

ALEXANDRE *de Bernay*, poëte français, natif de Bernay en Normandie (diocèse de Lisieux), vivait vers le milieu du douzième siècle. Il fut surnommé *de Paris*, par le long séjour qu'il fit dans cette ville. Il se fit d'abord connaître par le roman d'*Athis et de Prophilias* (ms. 7191 de la bibliothèque Richelieu), et par ceux d'*Hélène, mère de saint Martin* et de *Brison*, fait à la requête de Loyse, dame de Créqui-Couaples. Mais son principal ouvrage est la continuation de l'*Alexandriade*, commencée par Lambert *Li-Cors*, c'est-à-dire *le Court*, natif de Chastaudun. Voici le passage sur lequel on se fonde :

La verité de l'istoire si com li roys la fist
Un clerc de Chasdiaudun, Lambert li cors l'escril,
Qui du latin la treste et en romant la mist...
Alixandre nous dit que de Bernay fu nez,
Et de Paris refu ses surnoms appelez
Qui ot les siens vers o les Lambert mellez.

Ce roman, peut-être le plus ancien de la langue française, est écrit en vers de douze syllabes, appelés depuis *alexandrins*.

L'opinion qui faisait d'Alexandre de Bernay l'inventeur du vers alexandrin était générale parmi les littérateurs des trois derniers siècles. Elle a été partagée par Bernier, par Pasquier, par Ménage, par Goujet, par les auteurs du Dictionnaire de Trévoux, par la Monnoye, par Massieu, etc. Mais l'invention de cette mesure est un peu antérieure à Alexandre de Bernay ; la Ravaillère a montré qu'elle fut employée pour la première fois vers 1140.

Le roman d'Alexandre est un cadre ingénieux dans lequel le poëte a fait entrer une partie des faits relatifs à ce qui se passa à la fin du règne de Louis VII et au commencement de celui de Philippe-Auguste, et il fut publié peu avant 1184. Cet ouvrage eut plusieurs suites, qui furent ajoutées par Simon le *Clerc*, Pierre de Saint-Cloost, Jehan Li-Nivelois ou Le Vénélois, etc. Il a été traduit de rime en prose par un écrivain nommé Jehan Fauquelin, qui florissait vers le commencement du quinzième siècle. Cette version a été imprimée sous ce titre : *Histoire du roy Alexandre le Grand, jadis roy et seigneur de tout le monde, et des grandes prouesses qu'il a faictz en son temps ;* Paris, Jehan Bonfons, in-4° goth., s. d. Ce poëme est très-bien écrit pour le temps où il parut ; il renferme un assez bon nombre de vers harmonieux et pleins de sens ; les descriptions en sont animées, les récits naturels.

Le roman d'Athis et de Prophlias commence par ces mots :

Qui saiges est de sapience
Bien doit espandre se science.
Que tex la puisse recoillir
D'ou boins essanples puisse issir.
Oez del savoir Alixandre,
Qui por ce fist ses vers espandre.
Quant il sera del siegle issuz
Qu'as autres fust amanteuz.
Ne fut pas saiges de clergie
Mès des auctors oï la vie,
Molt retint bien an son memoire,

Voyez une analyse détaillée de ce roman dans le t. XV, p. 179 et suivantes de l'*Histoire littéraire de la France*.

De la Rue, *Essais historiques sur les Bardes, etc.* — Fauchet, livre II. — Du Tillet, *Parnasse français*. — Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, t. II, p. 765.

ALEXANDRE, dit *Célésinus* ou *Telesinus*, historien sicilien, abbé du monastère de Saint-Sauveur de Ceglio, vivait vers 1160. Il a écrit l'histoire de Roger II, roi de Sicile (*de Rebus gestis Rogerii filii ab anno* 1130 *usque ad* 1152, *libri IV*), que Dominique de Portonari a publiée à Saragosse en 1578. On la trouve encore dans le tome X du Recueil de Grævius, dans le tome V de la Collection de Muratori, et dans le IIIe volume de l'*Hispania illustrata*, d'André Schott et Pistorius.

Fabricius, *Biblioth. latin. med. et infim. ætatis*.

***ALEXANDRE** *d'Ashby*, en latin *Alexander Essebiensis*, prieur du monastère d'Ashby dans le Northamptonshire, vers l'an 1200 de J.-C. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont Tanner a donné la liste dans sa *Bibliotheca Britannico-hibernica*. Dans ces ouvrages, qui mériteraient d'être imprimés, on remarque : *Historiæ Britanniæ epitome*, cité par Twyne dans *Antiquitatis academiæ Oxoniensis apologia*, p. 212; — *De fastis seu sacris diebus*, cité par Fuller, *Church history*, t. II.

Biographical Dictionary.

***ALEXANDRE** *de Cantorbéry* (en anglais *Canterbury*), bénédictin anglais, mort vers 1220. Il fut, en 1206, envoyé par le roi Jean pour apaiser le différend qui s'était élevé entre ce roi et le pape. Il répandit ensuite la bulle qui devait excommunier Louis, roi de France, dès que celui-ci mettrait le pied sur le sol anglais. Sa fidélité à son roi devait plus tard lui coûter cher : il fut excommunié par Pandulphe, légat du pape, et privé de ses biens ecclésiastiques. Alexandre a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite : *De Ecclesiæ potestate; De potestate vicaria; De cessatione papatus*.

Tanner, *Biblioth. Brit.-hib.* — Pits, *De rebus Anglicis*.

***ALEXANDRE** *de l'Isle*, en latin *Alexander Insulanus*, chroniqueur, vivait au commencement du treizième siècle. Il était, selon Paullini, moine de Corbie ou Corvey en Westphalie (et non de Corbie en Picardie), et descendait des comtes *de Insula* (de l'Isle), dont le domaine était dans le voisinage de la ville de Hildesheim. Il continua, vers 1210, le *Breviarium rerum memorabilium*, d'Isibord ab Amelungen, également moine de Corbie. Le manuscrit de cet abrégé ou *Breviarium* fut confié avec beaucoup d'autres, vers la fin du dix-septième siècle, à Paullini, médecin à Eisenach, qui l'a publié dans les *Acta curiosorum naturæ*, année IV; Nuremberg, 1686, in-4°. Cependant il crut devoir faire un choix parmi les *Choses mémorables* qu'avaient recueillies Isibord et Alexandre. Le *Breviarium*, tel que l'a publié Paullini, contient soixante-six chapitres ou ob-

servations. C'est moins un récit de choses mémorables que de choses merveilleuses, de cures incroyables et de prétendus secrets dans les arts. Ici on lit l'histoire d'un curé qui se trouve guéri de la goutte, parce qu'il est tourmenté toute une nuit par des fourmis ; là celle d'une fille de seize ans qui, au lieu du sang menstruel, expulse de petites grenouilles; tantôt l'histoire d'une femme qui met au monde des chiens ; d'une autre femme très-dévote qui accouche d'un enfant portant sur le sein l'empreinte d'un crucifix. Enfin on y lit l'histoire d'une poule qui, ayant été effrayée par la vue d'un milan, fit, en couvant ses œufs, éclore de petits milans. Le plus souvent ce sont des miracles pieux qu'Alexandre consigne dans son recueil. On y voit, par exemple, un chien plein de dévotion chasser tous les autres chiens de l'église qu'il fréquentait, se prosterner à la messe ou se lever sur ses pattes, lorsque les fidèles avaient coutume de se lever ou de se prosterner. Ailleurs, Alexandre de l'Isle raconte très-sérieusement que l'abbé de son couvent, voulant un jour se laver les mains, tira son anneau de ses doigts : un corbeau apprivoisé, qui rôdait autour de l'abbé, déroba très-subtilement l'anneau; l'abbé, ne sachant à qui attribuer le vol, frappe à tout hasard le voleur, d'une excommunication. Bientôt on vit le corbeau tomber dans la tristesse, et dépérir de jour en jour. Un domestique de l'abbaye s'imagine alors que c'est là le voleur, et qu'il éprouve l'effet des foudres lancées. En effet, on retrouve la bague dans le nid du corbeau. L'abbé lève l'excommunication, et l'oiseau revient aussitôt à sa première gaieté. Ce sont les ouvrages de ce genre qui font, mieux que toutes les dissertations, connaître l'esprit du moyen âge.

Paullini, *Acta nat. cur.*, an. IV. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 515. — Buccelin, *Germana sacra et profana*, t. II, p. 281. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*.

ALEXANDRE *de Villedieu*, en latin *Alexander de Villa Dei*, écrivain du treizième siècle, natif de Villedieu, petite ville de la basse Normandie. Il tint avec Rodolphe et Yson une école à Paris, et composa en 1209 (comme l'indique un manuscrit de la bibliothèque d'Helmstädt) un *Doctrinale puerorum*, qui est une grammaire en vers. L'auteur y a suivi, dans la disposition des matériaux, l'ordre qu'avaient adopté, pour leurs leçons, ses deux anciens collègues. Au reste, la base de la grammaire d'Alexandre de Villedieu, ainsi que toutes celles qui parurent en ce temps, soit en vers, soit en prose, se trouve dans les écrits de Priscien, grammairien de Césarée au sixième siècle. Elles en sont tantôt une copie, tantôt une paraphrase.

Dans les trois livres de son poëme (si l'on peut donner ce nom à un ouvrage de cette espèce), il est toujours froid, sec, ne réveille jamais l'imagination par quelque métaphore, par quelque brillante comparaison. Il est vrai que la plupart de ses vers sont du genre de ceux qu'on appelle *léonins*. C'est une inutile difficulté de plus que l'auteur s'était imposée, et que s'imposaient assez généralement les auteurs de ce siècle.

On voit par un passage du Doctrinal, que dès lors on avait établi en système que l'on ne pouvait pas accentuer les mots à la manière des anciens; et il ne faut plus être étonné que les poëtes latins du moyen âge violent si souvent les règles de la prosodie. Voici le commencement de ce passage :

Accentûs, normas legitur posuisse vetustas,
Nam tamen has credo servandas tempore nostro.
Si sit naturâ monosyllaba dicto longa ,
Circumflectatur, si brevis est, acuatur ;
Si teneat primam dissyllaba dictio longam
Sitque suprema brevis, veterum si jussa sequaris,
Circumflectatur, prior in reliquis acuatur.
Servabit legem polysyllaba dictio talem,
Si sit correpta penultima quæ præit illi, etc.

Alexandre de Villedieu termine son poëme aussi pieusement qu'il l'avait commencé, par des actions de grâce à la Divinité. C'était alors un usage dont on retrouve des traces dans la plupart des productions de ce temps.

Il paraît que le succès du Doctrinal, à l'époque même de sa première publication, fut prodigieux : tous les établissements scolastiques s'empressèrent de l'adopter, et bientôt aussi on y ajouta des notes, des commentaires, et même des suppléments en vers et en prose. Henri de Gand qui fut contemporain de l'auteur, puisqu'il est mort en 1295, à l'âge de soixante-seize ans, a écrit que de son temps on faisait dans les écoles un usage continuel du Doctrinal d'Alexandre, à qui il donne le surnom de *Dolensis* (de Dol en Bretagne), et non celui de *Villadei*. Et ce n'était pas seulement en France que le Doctrinal était accueilli avec tant de faveur : les écrivains d'Italie et d'Allemagne le citent sans cesse avec éloges, comme un livre nécessaire dans les écoles. Il en est fait une mention très-honorable dans la pièce de vers que Beccari, poëte italien, ami de Pétrarque, composa sur le bruit de la mort de ce prince des poëtes italiens.

De cette vogue qu'eut dès l'origine le Doctrinal d'Alexandre de Villedieu, de l'emploi que l'on fit de ce livre dans toutes les écoles, il est résulté qu'il s'en trouve aujourd'hui des manuscrits en nombre presque incalculable dans toutes les bibliothèques de l'Europe, et que presque tous sont surchargés de notes et d'additions. Dans la seule Bibliothèque nationale de Paris, on possède ce poëme dans neuf à dix manuscrits au moins, et toujours avec des gloses et des notes. A l'époque de l'invention de l'imprimerie, ce fut aussi un des premiers ouvrages dont on multiplia les copies par ce moyen, alors nouveau. Il serait difficile de compter toutes les éditions qui parurent à la fois en Italie, en Allemagne et en France. Les moins rares sont de 1501 et 1514.

Cette espèce d'engouement des professeurs de grammaires et belles-lettres pour le Doctrinal

d'Alexandre de Villedieu dura jusqu'en 1514, année où des docteurs assemblés à Malines ayant décidé que l'on expliquerait désormais dans les écoles les rudiments de Despautère, le Doctrinal perdit toute prééminence dans les établissements scolastiques. Cependant il en parut encore plusieurs éditions postérieures à cette date; et l'on en trouve même qui contiennent réunis et les rudiments du grammairien flamand, et la grammaire versifiée d'Alexandre de Villedieu.

Si l'on en juge d'après les autres ouvrages qui nous restent de l'auteur du Doctrinal, sa manière fut toujours de choisir, pour sujets de ses vers, des matières auxquelles répugne ordinairement la poésie. C'est ainsi qu'il s'avisa de restreindre les sujets de chacun des chapitres de la Bible en deux cents douze vers hexamètres, qui seraient inintelligibles, si l'on ne plaçait au-dessous de chaque vers le véritable sommaire en prose. Cette espèce de poëme n'en fut pas moins très-vanté dans son temps; et Jean de la Haye crut devoir en enrichir l'édition qu'il donna de la Bible en 1660. C'est là qu'on peut le trouver, sous le titre de *Divinæ Scripturæ compendium,* 212 *versibus hexametris comprehensum.*

Un troisième poëme d'Alexandre de Villedieu, qui a pour titre : *Massa computi*, a dû être d'un travail moins difficile; mais il n'offre guère plus d'intérêt que le précédent. L'auteur y traite des douze mois de l'année, et commence ainsi :

Prima dies jani, qui janua dicitur, anni
Ternarium retinet, etc.

Puis viennent, dans leur ordre, les fêtes mobiles et autres de toute l'année. Dans cette description froide et aride de nos fêtes religieuses, on ne découvre rien qui rappelle les *Fastes* du poëte de Sulmone.

Deux autres ouvrages, toujours en vers, méritèrent à Alexandre de Villedieu les qualifications de philosophe, d'astronome, de mathématicien, que lui prodiguent d'anciens biographes : ce sont ses poëmes *De sphæra* et *De arte numerandi.* Dans l'un ni dans l'autre il ne se montre pas plus habile en astronomie et en arithmétique qu'on ne l'était de son temps; et il n'a d'autre mérite que de surmonter quelquefois assez heureusement les difficultés d'un tel travail. Nous ne croyons pas que ces deux poëmes aient jamais été imprimés. C'est en considération de ces trois derniers ouvrages d'Alexandre de Villedieu, que Vossius a cru devoir lui donner place parmi les *mathématiciens;* mais, ajoute-t-il, *nullo æque claruit quam Doctrinali puerorum, sive arte grammatica*, *quæ ante sesquiseculum regnare in scholis solet.*

Histoire littéraire de la France, XVIII, p. 202 et suivantes. — Possevin, *Apparatus sacer.* — Wadding, *Annal. minor.* — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*, I, p. 177.

ALEXANDRE *de Halès* ou *Alès*, en latin *Alexander Halensis,* célèbre théologien, surnommé *le Docteur irréfragable*, mort le 27 août 1245. Archidiacre d'une église d'Angleterre dans le Glocestershire, il vint, comme beaucoup d'autres Anglais de ce temps, fréquenter les écoles de Paris, y prit le titre de docteur, et y donna lui-même des leçons de philosophie et de théologie. Il était déjà un professeur très-renommé en 1222, lorsqu'il entra subitement dans l'ordre des frères mineurs. Pour expliquer cette vocation, Albert Crants, chroniqueur du quinzième siècle, raconte qu'Alexandre de Halès avait fait vœu de ne rien refuser de ce qui lui serait demandé au nom de la Vierge Marie, et qu'une femme, bien informée de ce vœu secret, en instruisit d'abord les cisterciens, puis les frères prêcheurs et les franciscains. Les cisterciens n'en tinrent pas compte : les dominicains se rendirent chez Alexandre, et le pressèrent d'embrasser leur profession; mais ils prolongèrent un peu trop leur entretien, réservant pour dernier moyen celui qui devait être irrésistible. Ils ne l'avaient pas encore employé, lorsqu'un frère mineur, qui demandait l'aumône à la porte, fut introduit, se jeta aux pieds du docteur, le conjura de se faire franciscain pour l'amour de la sainte Vierge, et le fit ainsi entrer dans l'ordre séraphique. Ce récit, que l'on a traité de fable, a été reproduit par Wadding, par du Boulay et par d'autres. Wadding permet de le regarder comme fabuleux, quoique accepté déjà par Jean Pits et d'autres biographes; mais il réclame des égards pour les relations de ce genre, et lui-même il rapporte qu'Alexandre de Halès, fatigué des rigueurs du noviciat, songeait à rentrer dans la vie séculière quand saint François lui apparut en esprit, chargé du poids énorme d'une croix massive. Le docteur s'étant précipité pour en partager le fardeau, le saint le repoussa en lui adressant ces paroles : « Quoi! misérable, tu ne peux soutenir la croix légère que tu as voulu t'imposer, et tu porterais celle qui m'accable! » Il n'en fallut pas davantage pour raffermir le novice dans sa vocation, et pour le prémunir à jamais contre les tentations d'inconstance.

Nous rentrerons dans la véritable histoire en disant que Jean de Florence, deuxième général des franciscains, avait interdit aux religieux de son ordre le titre et les honneurs du doctorat, comme incompatibles avec la profonde humilité dont ils faisaient une profession particulière. Alexandre de Halès ne consentit point à perdre dans le monde son titre de docteur : il est le premier frère mineur qui en ait porté le nom; il donnait un exemple que plusieurs de ses confrères se sont empressés de suivre, malgré les avis des rigoristes de leur ordre et les vives réclamations des professeurs séculiers de l'université. Sa plus grande célébrité correspond aux années 1230 et 1240, sous les règnes de Frédéric II en Allemagne, de Henri III en Angleterre, de Louis IX en France. Alexandre de Halès devait ses éclatants succès à des travaux assidus au-

tant qu'à ses talents naturels : il ne sortait jamais de son couvent; il menaît, plus qu'aucun autre frère mineur, une vie solitaire et studieuse. Parmi ses nombreux disciples on cite Guillaume Guarrou, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, et Duns Scot. Mais le fait le plus mémorable de la vie d'Alexandre de Halès, c'est la composition de ses ouvrages, parmi lesquels nous devons citer, comme le principal et le seul authentique, sa Somme de théologie (*Summa universa theologiæ*). Voici à quelle occasion fut écrit ce livre. Alexandre et Jean, et deux autres franciscains nommés Richard et Robert de Bastia, composèrent, en 1242, une commission chargée de rédiger une déclaration ou explication de la règle de Saint-François. Ce travail, auquel Alexandre avait eu la principale part, fut adressé au chapitre général qui se tenait à Bologne. Innocent IV, qui, élu pape en 1243, avait conçu une haute idée des leçons du théologien de Halès, lui ordonna d'en former un corps de doctrine à l'usage des professeurs et des étudiants. L'auteur n'avait plus qu'à mettre en ordre les éléments de ce grand ouvrage, qui prit le nom de *Summa*, et fut soumis à l'examen de soixante-dix docteurs. Il obtint leur approbation ; et Alexandre IV, dont le pontificat ne commence qu'en 1254, le recommanda et l'imposa même à toutes les écoles de la chrétienté. Alexandre de Halès mourut en 1245. Thomas de Cantimpré nous conte qu'au milieu d'une prédication Alexandre perdit tout d'un coup la parole, resta une heure entière sans mouvement et sans voix, reprit ses sens et son visage serein, dit adieu à ses auditeurs, et expira. Ce grand théologien fut enterré dans l'église du couvent des Cordeliers de Paris, où il avait passé les vingt-trois dernières années de sa vie.

La *Somme de théologie* est divisée en quatre parties. La première, après des observations générales sur la théologie, traite des attributs divins et de la sainte Trinité. Elle offre un développement de la doctrine de Pierre Lombard relativement à la génération du Verbe, à la procession du Saint-Esprit, à la prescience, la puissance et la volonté de Dieu. Le second livre commence par des matières générales sur les causes et les effets. Il traite ensuite de la création, de l'œuvre des six jours, des diverses classes de créatures, angéliques, spirituelles, corporelles. L'auteur s'arrête à la question de savoir s'il y a un ciel empyrée; et, sans avoir recours aux autorités et aux traditions, il soutient l'affirmative par des raisonnements d'école. Les questions suivantes concernent la nature de l'âme raisonnable, le premier état et la chute d'Adam, le mal physique et moral, le péché, les moyens d'assurer et d'étendre les vertus religieuses. Alexandre ne veut pas qu'on laisse les chrétiens sous la domination des infidèles, ni qu'on tolère les hérétiques déclarés; il est d'avis qu'on les dépouille de leurs biens; il délie de tout serment de fidélité les sujets d'un prince indocile aux lois de l'Église; et si on lui oppose l'autorité de saint Ambroise, il répond par celle de Grégoire VII. L'incarnation est le principal sujet de la troisième partie. Il y est dit que la sainte Vierge a été sanctifiée avant sa naissance, mais non au moment de sa conception ni auparavant. En traitant de la loi mosaïque, de la loi évangélique, de la foi, de la grâce, l'auteur enseigne, avec Hugues de Saint-Victor, que la puissance spirituelle, qui bénit et sacre les rois, serait par cela même supérieure à tous les pouvoirs temporels, si elle ne l'était pas évidemment par la dignité de sa nature et par son antériorité. Elle a le droit de les instituer et de les juger, tandis que le pape n'a que Dieu pour juge. Ces assertions étranges sont remarquées par Fleury, qui, à l'égard du quatrième et dernier livre, s'exprime en ces termes : « Alexandre de Halès traite des sacrements, et, en parlant de l'Eucharistie, il dit que presque tous les laïques communient sous la seule espèce du pain. Parlant des indulgences à l'occasion de la pénitence, il dit que le pape peut remettre toute la peine; mais qu'il ne le doit faire que pour grande cause, comme pour la croisade de la terre sainte. Sur le jeûne, il préfère celui des Latins, qui ne faisaient qu'un seul repas, à celui des Grecs, qui en faisaient plusieurs petits : il en marque l'heure à nones, mais il prétend que l'heure n'est pas de précepte. A l'occasion de l'aumône, il traite la question de la mendicité volontaire des nouveaux religieux par les mêmes raisons qui furent employées depuis, ce qui montre que dès longtemps on agitait cette question; on s'échauffa encore plus après sa mort. Et comme on disputait aux religieux mendiants la faculté de prêcher et d'ouïr les confessions, même par concession du pape, il insiste particulièrement sur son autorité, et soutient qu'elle est pleine, absolue, et supérieure à toutes les lois et les coutumes; enfin, que le pouvoir des prélats inférieurs est émané du pape comme du chef qui influe sur les membres non-seulement suivant l'ordre de la hiérarchie, mais selon qu'il juge à propos pour l'utilité de l'Église; sur quoi l'auteur allègue plusieurs chapitres de Gratien, la plupart tirés des fausses décrétales. »

La *Somme de théologie* d'Alexandre de Halès est à peu près son seul ouvrage bien authentique et bien connu (1). Mais il a suffi pour lui acquérir dans son siècle une renommée littéraire qui s'est prolongée durant les quatre siècles suivants. En rendant hommage *à la force de son génie métaphysique*, Mosheim le compte au nombre des scolastiques qui employaient les subtilités de la dialectique et de

(1) Guillaume de Mélitan passe pour y avoir mis la dernière main en 1252, par ordre d'Innocent IV. Il y a beaucoup d'articles dont on retrouve la substance, quelquefois même le texte, soit dans la *Somme* de saint Thomas, soit dans le *Speculum morale* de Vincent de Beauvais.

l'ontologie à expliquer les livres saints. Selon Deslandes, son ouvrage offre beaucoup plus de vaines subtilités que de vraie science, et la méthode scolastique du moyen âge en rend la lecture insupportable aujourd'hui. Andrès en critique non moins sévèrement le fond et les formes, la métaphysique argutieuse et le style syllogistique : il condamne cette application continuelle de la philosophie naturelle aux dogmes révélés; il pense que cet amalgame a dû nuire également à l'une et à l'autre étude. Il s'en faut donc que les doctrines d'Alexandre de Halès aient conservé jusqu'à nos jours l'autorité dont elles jouissaient encore au quinzième siècle, quand Louis XI la proclamait irréfragable, dans une ordonnance du 1er mars 1473 (1474, avant Pâques). Le nom de ce théologien s'y trouvait à côté des noms d'Averroës, de saint Thomas, de saint Bonaventure, de Gilles de Rome, et de Scot; ses écrits et les leurs devaient présider à l'enseignement des écoles. Les progrès des saines études pendant les trois derniers siècles ont moins affaibli la renommée de ces docteurs que restreint l'usage de leurs livres. La Somme d'Alexandre de Halès demeure un des grands faits de l'histoire littéraire de son temps. Les principales éditions sont de Bâle, 1502; Nuremberg, 1482; Venise, 1576; Cologne, 1622, in-fol. Outre quelques écrits théologiques et des commentaires sur la Bible, on attribue encore à Alexandre de Halès *De origine, progressu et fine Mahumetis et quadruplici reprobatione prophetiæ ejus*, imprimé à Strasbourg, 1550, et à Cologne, 1551, in-8°. Mais ce livre a pour auteur Jean de Guales ou de Wales, franciscain anglais du treizième ou quatorzième siècle. — Le *Commentaire sur la Métaphysique d'Aristote*, Venise, 1575, in-fol., qu'on lui attribue, a probablement pour auteur un certain Alexandre d'Alexandrie.

Wadding, *Annales ord. min.* — Du Boulay, *Hist. de l'Université de Paris*, t. I. — Fleury, *Hist. ecclésiast.*, t. XX. — Oudin, *Comment. de script. eccles.* — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, 312 et suiv. — Fabricius, *Bibl. Lat. mediæ et inf. ætat.*, t. I, 1.

VI. *Les Alexandre modernes, classés par ordre alphabétique de prénoms, sauf les vivants.*

*ALEXANDRE *d'Arles*, en latin *Alexander Arelatensis*, capucin de la province de Saint-Louis, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Histoire de la fondation du monastère de la Miséricorde de la ville d'Arles*, Aix, 1705, in-8°, et 1707, in-12; dédiée à François de Mailli, archevêque d'Aix.

Bernardus a Bononia, *Bibliotheca Capucinorum*. — Le Long, *Bibliothèque historique de la France*.

ALEXANDRE (*Charles-Louis*), ancien membre du tribunat, mort en 1820. Il embrassa dans sa jeunesse la cause de la révolution, et prit une part très-active aux mouvements populaires, et particulièrement à la journée du 10 août 1792, où il se distingua à la tête d'un bataillon des Gobelins, dont Santerre, son ami, l'avait fait nommer commandant. Étant à l'armée des Alpes, il fut proposé par Barrère pour être ministre de la guerre, en remplacement de [illegible]chotte; mais Billaut de Varennes et [illegible] s'opposèrent à cette nomination. Il co[illegible] service aux armées jusqu'en l'an V[illegible] époque où il fut porté comme candidat au [illegible]toire exécutif, concurremment avec Barthé[illegible] qui fut nommé. Lors de la crise du mois de s[illegible]tembre 1799, qui éca[illegible]ta Bernadotte du ministère de la guerre, Alexandre remplaça Choudieu, comme chef de la 1re division de ce ministère. Après le 18 brumaire, il devint membre du tribunat; et, en mars 1800, il y fit un rapport sur les bourses de commerce, et sur la nécessité d'établir des agents de change ou courtiers pour fixer légalement le cours des effets publics. Après la suppression du tribunat, il fut fait chef de division des droits réunis, puis inspecteur général de la même administration. Après le retour de Louis XVIII, il fut nommé directeur des contributions directes dans le département du Haut-Rhin, et mourut quelque temps après.

Biographie des Contemporains. — *Biographie des Hommes du jour.*

*ALEXANDRE *le Franciscain* ou *de Franciscis*, rabbin converti, natif de Rome, mort vers 1600. Son nom juif était *Rabbi Elischa*. Il se convertit de bonne heure à la foi catholique, entra dans l'ordre de Saint-François, et se distingua tellement par son talent de prédicateur, que le pape Clément VIII le choisit pour son chapelain, et le nomma évêque de Forli le 4 mai 1594. Trois ans après, il résigna ses fonctions épiscopales, pour se retirer dans un couvent à Rome, et prêcher l'Évangile à ses anciens coréligionnaires. Il écrivit en hébreu des *Commentaires sur les livres de la Genèse et l'Exode*, que l'on trouve en manuscrits à la bibliothèque du Vatican.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*, I, 218. — Wolf, *Biblioth. Hebræa*, I, 184; III, 118. — Ughelli, *Italia sacra*, t. II, p. 629. — Quétif et Échard, *Biblioth. script. ord. Prædicatorum*, t. II, 326.

*ALEXANDRE (*Guillaume*), littérateur écossais, mort en 1640. Après la mort de son père, il fit d'abord valoir ses propriétés dans les contrées de Clackmannan et de Perth en Écosse, et voyagea ensuite sur le continent avec le comte d'Argyle. A son retour en Écosse en 1603, il publia *The tragedy of Darius*, qui fut, l'année suivante, suivie de deux autres tragédies : *Jules-César* et *Crésus*. Ces pièces, étant moins destinées à la simple lecture qu'au théâtre, ne sont remarquables que par les scoticismes dont elles fourmillent. Elles ont été réunies en un volume, et publiées sous le titre : *Monarchicke tragedies*, London, 1607, in-8°; réimprimées en 1616 et 1637. Ces tragédies ont été fort diversement appréciées : les uns, surtout les contemporains, comme David de Hereford, ont placé leur auteur au-dessus de

Shakspeare, et ont comparé sa gloire à celle d'Alexandre le Grand; les autres l'ont complétement dédaigné: Édouard Phillips, neveu de Milton, n'en fait pas même mention dans son *Theatrum poetarum.* En 1626, Alexandre fut nommé secrétaire d'État pour l'Écosse, et reçut plus tard le titre de comte (*earl*) de Stirling, avec de grands priviléges, entre autres celui de frapper de la petite monnaie et de gouverner d'une manière absolue la Nouvelle-Écosse, colonie qui fut plus tard vendue à la France. Outre les ouvrages cités, on a de lui: *A Parænesis to the prince;* London, 1604, in-8°; et *Doomsday,* poëme publié dans l'édition de 1637 des tragédies d'Alexandre.

Urquhart, *Discovery of a most exquisite Jewel,* etc., 1652. — Langbaine, *Dramatic poets.* — *Biographical Dictionary.*

ALEXANDRE (*Guillaume*), médecin anglais, mort à Édimbourg en 1783. Il étudia la médecine et la chirurgie à Édimbourg, et pratiqua quelque temps son art à Londres. On a de lui: *Experimental essays on the external application of antiseptics in putrid diseases,* etc.; Édimb., 1768, in-8°; London, 1770, in-8°; — *Tentamen medicum de cantharidum historia et usu;* ibid., 1769, in-8°; — *An experimental enquiring concerning the causes which have been said to produce putrid fevers;* London, 1771, in-8°; — *Directions for the use of the Harrowgate waters;* London, 1773, in-8°; — *The history of women from the earliest antiquity to the present time;* London, 1779, 2 vol. in-4°; 1782, 2 vol. in-8°.

Watt, *Bibliotheca Britannica.*

ALEXANDRE (*Guillaume*), graveur anglais, né à Maidstone en 1768, mort en 1816. Il accompagna en 1792 lord Macartney en Chine, et fit la plupart des dessins de l'ouvrage de G. Staunton, contenant la relation de l'ambassade de lord Macartney. Il fut plus tard nommé conservateur des antiquités du Musée britannique, et publia les *Costumes de la Chine,* en quarante-huit planches coloriées, Londres, 1805, texte de John Barrow; et les *Gravures des antiquités égyptiennes du Musée britannique,* accompagnées d'un texte explicatif.

Fiorillo, *Geschichte der Mahlerey,* vol. V. — Pilkington, *Dictionary of painters,* édit. 1829.

ALEXANDRE ou **ALLEXANDRE** (*dom Jacques*), savant bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur, né à Orléans le 24 janvier 1653, mort le 23 juin 1734. Il fit profession dans l'abbaye de Vendôme le 26 août 1673, et fut ensuite envoyé à Orléans dans le monastère de Bonne-Nouvelle, où il remplit pendant plus de quarante ans des fonctions temporelles qui ne l'empêchèrent point de se livrer à l'étude des sciences exactes. Il mourut sous-prieur de son monastère.

Alexandre a publié sur l'horlogerie l'un des premiers ouvrages qui aient été imprimés en langue française. Cet ouvrage a pour titre: *Traité général des horloges;* Paris, 1734, in-8°, avec des planches. On lui doit aussi un *Traité du flux et du reflux de la mer, où l'on explique d'une manière nouvelle et simple la nature, les causes et les particularités de ce phénomène, et qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Bordeaux, le 1er mai* 1726; Paris, 1726, in-12, 176 pages, avec figures. Un extrait de cet ouvrage, sous le titre de *Dissertation sur les causes naturelles du flux et du reflux de la mer,* fut imprimé à Bordeaux en 1726, in-12, 36 pages. — Le traité général des horloges, composé en 1720, c'est-à-dire avant les belles inventions de Graham et de Harrison, est nécessairement incomplet au point de vue de la pratique; mais son auteur a traité avec succès le calcul des mouvements des corps célestes, la construction des méridiennes et des cadrans solaires, et celle des horloges astronomiques; sous ces rapports cet ouvrage a peu vieilli, et peut être encore consulté avec fruit.

Alexandre a fourni d'excellents matériaux à l'histoire de l'horlogerie. Thiout en 1741 dans son *Traité d'horlogerie,* Lepaute en 1755 dans son *Traité d'horlogerie,* Berthoud en 1802 dans son *Histoire de la mesure du temps,* et tous les auteurs subséquents, lui ont fait de nombreux emprunts.

En 1698 Alexandre avait déposé à l'Académie des sciences une horloge à équation de temps, et une notice sur le même objet. C'est à peu près vers la même époque que fut exécutée pour le roi d'Espagne une horloge de ce genre: celle-ci est de 1699 ou 1700, au rapport de Sully, horloger anglais. Ainsi Alexandre peut être considéré comme l'un des inventeurs des horloges à équation. Le moyen employé par lui était d'ailleurs fort ingénieux, bien qu'il n'ait pas généralement prévalu. Pour le comprendre, il faut se rappeler que dans son mouvement apparent autour de la terre le soleil n'avance pas toujours d'une manière régulière, et que la course de cet astre varie pendant l'intervalle de vingt-quatre heures entre cinquante-sept et soixante et une secondes de degré; cette variation, jointe à celle qui résulte de l'obliquité de l'écliptique, entraîne une inégalité dans la durée des jours sidéraux; elle entraîne aussi des différences notables entre le moment où une horloge bien réglée indique midi, et celui où le soleil passe au méridien. Cette différence constitue le *temps moyen* et le *temps vrai.* Le *temps moyen* est celui qu'indique à tous les jours de l'année une horloge bien réglée; le *temps vrai* est celui qu'indique la marche du soleil, calculée sur son passage au méridien. L'heure moyenne et l'heure vraie ne se rencontrent à peu près exactement semblables qu'à quatre époques de l'année, le 15 avril, le 15 juin, le 31 août et le 24 décembre. Les variations ou les différences les plus considérables s'élèvent jusqu'à treize secondes d'avance pendant certains jours du mois de juin, à trente secondes d'avance en décembre, à vingt secondes

de retard en septembre, et à vingt-deux secondes de retard en juin. L'cnsemble de ces variations amène à certains jours de l'année jusqu'à seize minutes dix-sept secondes de différence entre le *midi moyen* (celui indiqué par une bonne horloge) et le *midi vrai* (celui indiqué par le passage du soleil au méridien). C'est ce qui arrive les 1er, 2, 3 et 4 novembre. En ces jours, au moment où le soleil passe au méridien, une horloge bien réglée doit indiquer onze heures quarante-trois minutes quarante-trois secondes du matin. Les 10, 11 et 12 février, au moment du passage de l'astre au méridien, l'horloge doit indiquer zéro heure quatorze minutes trente-trois secondes du soir; les 14 et 15 mai, c'est onze heures cinquante-six minutes du matin; enfin les 25, 26 et 27 juillet, c'est zéro heure six minutes dix secondes du soir.

Or, il était nécessaire pour l'exactitude des observations astronomiques de posséder des horloges qui indiquassent exactement l'heure vraie, celle résultant de la marche du soleil. Voici le moyen employé par Alexandre pour obtenir ce résultat :

Dans les horloges, la mesure exacte du temps est déterminée par le nombre des vibrations du pendule; et la durée de celles-ci est déterminée par la longueur du pendule lui-même. Ainsi un pendule de trois pieds huit lignes six dixièmes donne quatre-vingt-six mille quatre cents vibrations par vingt-quatre heures de temps moyen. Une des principales propriétés du pendule est d'osciller avec d'autant plus de lenteur ou de rapidité que le pendule est plus long ou plus court; il suffit donc d'allonger ou de raccourcir le pendule dans des proportions déterminées, pour accroître ou diminuer la durée du temps pendant lequel l'aiguille d'une horloge aura parcouru les divisions du cadran. C'est en accourcissant ou allongeant le pendule de son horloge, qu'Alexandre obtenait l'heure astronomique. Un exemple le fera facilement comprendre. Nous savons que, le 25 décembre, le soleil avance de trente secondes relativement au jour précédent; si nous voulons qu'une horloge ordinaire nous indique exactement ce qu'on appelle l'heure vraie le 25 décembre, il nous suffira, pour obtenir ce résultat, d'accourcir le pendule de cette horloge, le 25 décembre à minuit, de toute la quantité nécessaire pour la faire avancer de trente secondes. Si nous voulons obtenir de la même horloge l'heure vraie le 15 juin, comme ce jour-là le soleil retarde de treize secondes, nous devrons, le 15 à minuit, allonger le pendule de toute la quantité nécessaire pour faire retarder l'horloge de treize secondes. Il suffirait donc, pour obtenir chaque jour, d'une horloge ordinaire, l'heure astronomique, de modifier chaque matin à minuit la longueur du pendule, suivant la durée du jour sidéral. C'est ce qu'avait fait Alexandre au moyen d'une roue qui accomplissait sa révolution dans le cours d'une année astronomique (365 jours 5 heures 48 minutes 58 secondes et $\frac{38}{49}$ de seconde). Cette roue portait un disque non pas parfaitement rond, mais taillé en ellipse; sur ce disque s'appuyait un levier qui, obéissant à l'impulsion de l'ellipse et correspondant à la suspension du pendule, allongeait et accourcissait celui-ci de manière à faire avancer ou retarder alternativement l'horloge, et à lui faire marquer l'heure astronomique. Ce mécanisme fort ingénieux et très-simple avait un inconvénient : l'horloge à laquelle il était adapté n'indiquait pas le temps moyen; c'est pour cela que les astronomes lui ont préféré les horloges à équation et à double aiguille : ces horloges indiquent à la fois, au moyen d'une roue annuelle et d'une ellipse réglant les évolutions du cadran astronomique, *le temps moyen* et *le temps vrai*. On trouve au Conservatoire des arts et métiers de Paris plusieurs beaux échantillons de ces horloges, construites par Gudin, par Robin, par Ferdinand Berthoud, etc.

Outre le *Traité général des horloges* et le *Traité du flux et du reflux de la mer*, Alexandre a écrit treize ouvrages qui sont demeurés inédits, et qui sont relatifs aux mathématiques, à l'horlogerie, à la métallurgie, à la fonte des cloches. Ces manuscrits, reliés en un volume *in-folio*, ont été déposés à la Bibliothèque de Bonne-Nouvelle d'Orléans.

C. Béranger, ancien horloger.

***ALEXANDRE** (*Jean*), mathématicien, natif de Berne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il n'est connu que par un ouvrage publié, après sa mort, sous le titre de *Synopsis algebraïca*, London, 1693, in-8°; il a été traduit en anglais, et réimprimé plusieurs fois avec des notes de Humphrey Ditton.

Biographical Dictionary.

***ALEXANDRE** (*Jean*), peintre écossais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. En 1717 il visita Rome, et esquissa plusieurs tableaux d'après les fresques de Raphaël.

Walpole, *Anecdotes of Painting in England*. — Heinecken, *Dictionnaire des artistes*.

***ALEXANDRE** (*Léopold-Charles*), archiduc d'Autriche, palatin de Hongrie, né à Florence le 14 août 1772, mort à Vienne le 12 juillet 1795. Il était fils de l'empereur Joseph II, et fut nommé, le 10 juillet 1790, palatin de la Hongrie. Il quitta ce poste à la suite d'une révolution qui avait pour but de séparer la Hongrie des États de l'Autriche, et continua à se livrer avec ardeur à ses études favorites, les mathématiques et la chimie. Il mourut d'un accident arrivé pendant un feu d'artifice qu'il avait lui-même organisé pour la fête de l'impératrice. Son frère, Ferdinand, avait reçu en apanage le grand-duché de Toscane.

Oesterreichisches Biographisches-Lexicon; Vienne 1851.

***ALEXANDRE BEN MOÏSE ÉTHUSAN**, rabbin allemand, natif de Fulda, vivait au commen-

Armenta Reyes, Ricardo.

La naturaleza jurídica del contrato de actuación cinematográfica. [México] 1953.

80 p. 23 cm.

Tesis profesional—Universidad Nacional Autónoma de México.

1. Moving-pictures—Law—Mexico. 2. Actors—Legal status, laws, etc.—Mexico. I. Title.

56-40291 ‡

Library of Congress [3/4]

Angulo Labbé, Alfredo.

Los convenios internacionales del trabajo y la legislación chilena. [Santiago de Chile] 1951.

101 p. 27 cm.

Tesis (licenciatura en leyes)—Universidad de Chile.

1. Labor laws and legislation, International. 2. Labor laws and legislation—Chile. I. Title.

56-40292 ‡

Library of Congress [3/4]

Cossío Gabucio, Manuel O

Causas lícitas de huelga conforme a nuestra constitución. México, 1953.

119 p. 23 cm.

Tesis (licenciatura en derecho)—Universidad Nacional Autónoma de México.

Cossío Gabucio, Manuel O

Causas lícitas de huelga conforme a nuestra constitución. México, 1953.

119 p. 23 cm.

Tesis (licenciatura en derecho)—Universidad Nacional Autónoma de México.

1. Strikes and lockouts—Mexico. I. Title.

56–40293 ‡

Library of Congress [3/4]

Alvarez C , José M

Participación y penalidad. México, 1953.

41 p. 23 cm.

Tesis (abogado)—Universidad Nacional Autónoma de México.

1. Accomplices—Mexico. I. Title.

56–40294 ‡

Library of Congress [3/4]

Brito Jorquera, Raúl.

Las causales de terminación de los contratos de trabajo a través de la jurisprudencia. Santiago de Chile, 1953.

126 p. 27 cm.

Tesis (licenciatura en ciencias jurídicas y sociales)—Universidad de Chile.

1. Labor contract—Chile. 2. Employees, Dismissal of—Chile. I. Title.

56–40295 ‡

Library of Congress [3/4]

cement du dix-huitième siècle. Il a composé, sous le titre de *Beth Israël* (maison d'Israël), l'*Histoire du peuple juif*, divisée en deux parties; Offenbach, 1719, in-4°.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, t. III, 118; t. IV, 785.

ALEXANDRE (*Nicolas*), bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1654, mort à Saint-Denis en 1728. Il s'est fait connaître par les deux ouvrages suivants : 1° *la Médecine et la chirurgie des pauvres*; Paris, 1728, in-12; on y trouve la préparation facile des remèdes populaires et à bon marché; — 2° *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*; Paris, 1716, in-8°, donnant l'exposition des principales propriétés des substances minérales, végétales et animales. Ces deux ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions.

Biographie médicale.

ALEXANDRE (*Noël*), historien ecclésiastique de l'ordre de Saint-Dominique, né à Rouen en 1639, mort le 21 août 1724, professa pendant douze ans la philosophie et la théologie, et obtint le titre de provincial en 1706. Zélé partisan des doctrines jansénistes, il fut exilé à Châtellerault en 1709, et privé plus tard de sa pension pour avoir lutté avec persévérance contre la bulle *Unigenitus*, et souscrit le fameux *Cas de conscience*. Des travaux trop assidus le privèrent de la vue sur la fin de sa carrière. Le P. Alexandre joignait à une profonde érudition les vertus d'un vrai chrétien. Ses sentiments sur le jansénisme ne l'empêchèrent pas de conserver jusqu'à sa mort l'estime de Benoît XIII, qui ne l'appelait que son maître. Son principal ouvrage est une *Histoire ecclésiastique*, publiée en 24 volumes in-8°, depuis 1676 jusqu'en 1686. Cet ouvrage ayant paru dans le temps des démêlés du saint-siége avec la cour de France, au sujet de la régale et des quatre articles du clergé, on fut choqué à Rome de voir l'auteur s'y déclarer ouvertement pour les intérêts de la France. Innocent XI le proscrivit par un décret du 13 juillet 1684, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son travail, et d'y ajouter, en 1689, l'*Histoire de l'Ancien Testament*. Le tout a été réuni en 8 volumes in-fol., réimprimés en 1749 à Venise par les soins du P. Mansi, et augmentés de plusieurs lettres de l'auteur, de la réfutation des remarques de Basnage, et de savantes notes du théologien Constantin Roncaglia. Borrani, Sandini et Vincent Fassini ont publié à Venise, en 1778, un supplément à l'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre. Cette histoire fut suivie, en 1693, d'une *Théologie morale*, selon l'ordre du Catéchisme du concile de Trente; la meilleure édition est celle de Paris, 1703, in-fol., 2 vol.; et, peu de temps après, il donna ses *Commentaires sur le Nouveau Testament*, également en 2 vol. in-fol. Ce savant religieux est encore auteur de plusieurs dissertations : 1° contre le P. Frassini, au sujet de la *Vulgate*; 2° contre Launoi, pour prouver que saint Thomas est auteur de la *Somme théologique*; 3° contre les Bollandistes, pour revendiquer au même docteur l'*Office du Saint Sacrement*; 4° la *Dénonciation du péché philosophique*; 5° des *Lettres sur le Thomisme* adressées aux jésuites, contre le P. Daniel, et qui ont été tronquées dans l'édition de Lyon, où elles sont réunies avec celles de son antagoniste; 6° l'*Apologie des dominicains missionnaires de la Chine*; 7° la *Conformité des cérémonies chinoises avec l'idolâtrie des Grecs et des Romains*.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXIII. — *Nécrologe des plus célèbres défenseurs de la foi.* — Catalogue complet des œuvres du père Alexandre en 1716, in-4°.

***ALEXANDRE COHEN**, nommé *Süsslin*, rabbin allemand, natif de Francfort-sur-le-Mein, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il est l'auteur de l'*Agudah* (collection), ou Abrégé de toutes les cérémonies et institutions contenues dans le Talmud. Cet ouvrage important fut publié par Aaron Prostitz et Mordecaï Gerson; Cracovie, 5331, an du monde (1571 de J.-C.).

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, I, 185; II, 1249; III, 119. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*, I, 57.

***ALEXANDRE SUESKIND**, rabbin allemand, fils de Samuel de Metz (*Metensis*), vivait en 1708 à Leyde, où il composa, sur la demande de Philippe Ouseel, professeur de théologie, un ouvrage hébreu sur la cabale, sous le titre : *Reschith Khocmah* (Commencement de la sagesse), imprimé à Cœthen, 1718, in-4°. L'auteur y expose les doctrines des principaux cabalistes.

Wolf, *Biblioth. Hebræa*, III, 119.

***ALEXANDRE** (*A....*), célèbre joueur d'échecs, Allemand d'origine, né vers 1770, vit encore actuellement à Paris. Il a visité la plupart des pays de l'Europe et même l'Égypte. On a de lui : *Encyclopédie des échecs, ou résumé comparatif en tableaux synoptiques des meilleurs ouvrages écrits sur ce jeu par les auteurs français et étrangers, tant anciens que modernes, mis à l'usage de toutes les nations par le langage universel des chiffres*; Paris, 1837, in-fol., avec 32 tableaux; — *Collection des plus beaux problèmes d'échecs*, Paris, 1846, in-fol.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

***ALEXANDRE** (*Charles*), philologue français, né à Paris le 19 février 1797. Il a été successivement élève de l'École normale, professeur à Nancy, et proviseur du collége Bourbon à Paris. Il est actuellement inspecteur général des études. Il a publié : 1° une *Méthode pour faire des thèmes grecs, d'après la syntaxe de Burnouf*; Paris, 1824-1825, in-12; — 2° un *Dictionnaire français-grec*; Paris, 1827, in-8°, de concert avec MM. Planche et Defauconpret; — 3° un *Dictionnaire grec-français*; très-estimé; — 4° un *Abrégé du dictionnaire grec-français*; Paris, 1831 et 1838, grand in-8°. M. Alexandre a

été aussi l'éditeur de la partie de l'*Histoire naturelle de Pline* qui traite de la cosmologie, 1827. En 1841, il a publié le 1[er] volume d'une nouvelle édit. des *Oracula Sibyllina*, Paris (Firmin Didot), revue sur les manuscrits et complétée d'après les fragments publiés par A. Maï. Le 2[e] volume, qui doit contenir les commentaires, n'a pas encore paru.

Quérard, *la France littéraire*.

*ALEXANDRE (*Charles*), duc régnant d'Anhalt-Bernbourg, naquit le 2 mars 1805. Il a succédé, le 24 mars 1834, à son père Alexius, qui vécut, depuis 1817, séparé de sa femme, la princesse Marie-Frédérique de Hesse. Il épousa, le 30 octobre 1834, la princesse Frédérique de Holstein-Glücksbourg, qui ne lui a point donné d'enfants. Pendant les troubles politiques de 1848 il quitta ses États, et se retira à Quedlinbourg. Il ne tarda pas à être rappelé dans son duché, et calma les mécontents en établissant un gouvernement représentatif. Comme le duc mourra probablement sans postérité, ses États seront incorporés à la Prusse.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ALEXANDRE (*François*). *Voy.* ALESSANDRI.

ALEXANDRE, ou ALEXANDER AB ALEXANDRO. *Voy.* ALESSANDRO.

ALEXANDRE CRESCENZI. *Voy.* CRESCENZI.

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voy.* FARNÈSE.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *Voy.* MÉDICIS.

ALEXANDRE SAULI, dit *le Bienheureux*. *Voy.* SAULI.

ALEXANDRE, pseudonyme sous lequel trois auteurs français ont publié des pièces de théâtre. *Voy.* BARGINET, A. BÉRAUD, et GUESDON.

*ALEXANOR (Ἀλεξάνωρ), petit-fils d'Esculape, est supposé avoir vécu vers le dixième siècle avant J.-C. Il bâtit à Titane, près de Sicyone, un temple en l'honneur d'Esculape. On planta alentour un bois de cyprès, qui était fort vieux du temps de Pausanias. On y voyait une statue très-ancienne, couverte d'une tunique de laine blanche et d'un manteau par-dessus, de sorte qu'il n'y avait de visibles que le visage, les mains, et le bout des pieds. Quiconque entrait dans ce temple était obligé d'adresser ses vœux à la déesse Hygie. Alexanor y avait aussi sa statue. Tous les jours, après le coucher du soleil, on y honorait sa mémoire.

Pausanias, *Descript. de la Grèce*. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, XVIII, p. 32.

*ALEXARQUE (Ἀλέξαρχος), historien grec, cité par Servius et Plutarque. Suivant ce dernier, il avait écrit une histoire de l'Italie (Ἰταλικά), dont il ne nous reste plus rien. On ignore l'époque à laquelle vivait cet historien. — Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 36) parle d'un Alexarque grammairien.

Plutarque, *Parallela*, 7. — Servius, *ad Virgil. Æneid.*, III, 334.

ALEXEJEV. *Voy.* ALEKSEJEV.

*ALEXIAS (Ἀλέξιας), médecin et naturaliste grec, vivait probablement vers 350 avant J.-C. Il était élève de Thraséas de Mantinée. Suivant Théophraste, il égalait son maître dans la connaissance de la botanique, et lui était supérieur dans les autres branches de la médecine.

Théophraste, *Hist. Plant.*, IX, 17.

*ALEXINUS (Ἀλεξῖνος), philosophe grec de l'école de Mégare, vivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Il était natif de l'Élide et disciple d'Eubulidas. Il attaqua Aristote et Zénon, le fondateur de l'école des stoïciens, et écrivit aussi contre Éphore, l'historien. Son humeur querelleuse lui valut le surnom d'*Elenxinus* (Ἐλεγξῖνος). Plein de vanité, il se retira à Olympie, pour fonder, disait-il, une secte à laquelle il voulait donner le nom d'*Olympique ;* mais comme cette ville était très-malsaine et presque déserte, excepté à l'époque des jeux, tous ses disciples l'abandonnèrent. En se baignant dans l'Alphée, il fut blessé par la pointe d'un roseau, et en mourut.

Diogène Laërce, II, 109, 110. — Cicéron, *Academ.*, II, 24.

*ALEXION, médecin grec, vivait à Rome vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il était ami et médecin de Cicéron. Ce dernier en vanta l'habileté, et en regretta beaucoup la mort subite.

Cicéron, *Epistol. ad Attic.*, VII, 2 ; XIII, 25.

*ALEXIPPE (Ἀλέξιππος), médecin grec, vivait vers 330 avant J.-C. Il était attaché à l'armée d'Alexandre le Grand ; il reçut de ce roi une lettre de félicitations pour avoir guéri Peuceste, un des lieutenants du grand conquérant.

Plutarque, *in Vita Alex.*

ALEXIS ou ALEXIUS I[er] COMNÈNE (Ἄλεξις ou Ἀλέξιος Κομνηνός), empereur de Constantinople, né l'an 1048, mort le 15 août 1118, fils de Jean Comnène, fut proclamé empereur au mois de mars 1081, et couronné le 1[er] avril suivant. Doué de beaucoup de talents, il reçut de plus une éducation très-soignée sous la direction de sa mère, et fit ses premières armes à l'âge de quatorze ans dans une guerre contre des aventuriers européens, commandés par un Écossais, Russel de Balliol, qui, après avoir été vaincu, devint l'ami intime du jeune Alexis. Il fut envoyé ensuite contre Nicéphore Botaniate, qu'il combattit avec succès. Quelque temps après, Michel VII fut déposé ; et ce même Nicéphore étant monté sur le trône en 1077, Alexis lui offrit ses services. Le nouvel empereur, qui avait pu apprécier la valeur de son ennemi, le combla d'honneurs et le chargea de la pacification de l'Asie, qu'occupait alors Nicéphore Bryennius, qui prétendait à la dignité impériale. Alexis, dans une bataille meurtrière, ranima le courage de ses troupes par un stratagème hardi, défit l'armée ennemie et s'empara même de Nicéphore, qui fut aveuglé. Cette victoire lui valut le titre de *Sébastos* (Auguste) ; mais elle lui attira la jalousie de l'empereur. Avec la protection de l'impératrice, il parvint à s'é-

chapper avec son frère Isaac, joignit son armée qui l'adorait, et fut proclamé empereur. Il s'empara de Constantinople, qu'il laissa piller par ses soldats. Quant à Nicéphore, on l'enferma dans un monastère.

Alexis trouva l'empire dans un état déplorable. Les Turcomans avaient profité de tous ces déchirements intérieurs pour s'emparer des provinces asiatiques. D'un autre côté, Robert Guiscard, que ses succès brillants en Italie ne satisfaisaient pas, et qui ambitionnait la pourpre, s'était avancé déjà jusqu'à Durazzo en Épire. Alexis, au moyen d'intrigues diplomatiques très-habilement conduites, sut faire face à ces attaques simultanées. Il conclut la paix avec les Turcomans en leur abandonnant ce qu'ils avaient déjà conquis; ils devinrent même ses auxiliaires. Il fit alliance avec la république de Venise et avec Henri IV, empereur d'Allemagne, et alla jusqu'à mettre dans ses intérêts les pauliniens, secte d'hérétiques. Les spoliations des églises, les exactions, lui fournirent l'argent avec lequel il leva une armée de 70,000 hommes, et marcha à la délivrance de Durazzo. Les Normands n'avaient que 15,000 hommes à lui opposer. La bataille se livra le 18 octobre 1081; des deux côtés l'acharnement était égal; et on voyait Gaita, la femme de Robert Guiscard, combattre dans les rangs. Les Grecs furent défaits, et Robert s'avança triomphalement jusqu'à Thessalonique. Pour surcroît de malheur, les Turcomans avaient repris l'offensive. Alexis ne désespéra pas; il envoya à Henri IV, qui était alors en guerre ouverte avec le pape Grégoire VII, l'argent nécessaire pour attaquer Rome. Le pape fut chassé; et au moyen de cette diversion Robert Guiscard se trouva forcé de voler au secours du souverain pontife, son allié; il laissa en Grèce son fils Bohémond, qui gagna encore deux victoires sur Alexis; mais la famine et les maladies dégoûtèrent l'armée normande. Robert ne put la rejoindre, étant retenu en Italie par une révolte de ses vassaux; de sorte qu'Alexis se vit débarrassé pour le moment de cet ennemi dangereux. Mais en 1084 Robert revint à la charge; après trois rencontres il dispersa la flotte unie des Vénitiens et des Grecs, et débarqua en Épire. Il s'était déjà de nouveau emparé de la Macédoine, lorsqu'il succomba à une maladie épidémique; quelques-uns attribuèrent sa mort au poison qu'Alexis lui aurait fait donner.

A la suite de cet événement les Normands abandonnèrent toutes leurs conquêtes, et Alexis eut ainsi plus de loisir pour repousser les envahissements des Turcomans. Grâce à sa marine, il put lutter contre eux, quoique avec un succès douteux, jusqu'en 1095. Mais dans cette année les Turcomans se servirent de quelques prisonniers grecs, pour construire une flotte qui s'approcha de Constantinople. Alexis, malgré son génie inventif, se vit au bout de ses ressources; il demanda des secours à l'Occident, s'adressant à toute la chrétienté, qui se trouvait menacée dans son existence par ce nouveau débordement de barbares. La prise de Jérusalem par les musulmans, les prédications de Pierre l'Ermite, l'activité du pape Urbain II, provoquèrent les princes chrétiens à se réunir d'abord à Plaisance. Les ambassadeurs d'Alexis s'y rendirent, et leur récit fit décider la première croisade.

Cependant Alexis, qui n'avait pu se résoudre à appeler chez lui les étrangers qu'à la dernière extrémité, adopta comme plan de conduite un système de ruse et de temporisation qui retarda le succès de l'expédition, et vint échouer en partie contre le caractère franc et irascible de ses nouveaux alliés.

Les premières bandes des croisés qui arrivèrent en 1096 à Constantinople, après avoir tout saccagé sur leur passage, étaient bien à même d'exciter la défiance d'Alexis. Il les fit passer à la hâte en Asie, où les Turcomans eurent peu de peine à les anéantir. Ensuite arriva Hugues, comte de Vermandois, frère de Philippe Ier, roi de France : l'empereur le fit garder comme otage, et indisposa par cela violemment Godefroi de Bouillon et toute l'armée des croisés, qui survint peu après. Alexis les apaisa une première fois; mais lorsque les provisions qu'il leur devait faire distribuer en quantité vinrent à manquer, l'indignation devint générale, et l'empereur fut obligé de leur faire entrevoir l'importance de ses forces militaires, tout en allant au-devant de leurs réclamations, pour sauver sa capitale. Ils campèrent pendant l'hiver aux environs de Constantinople. Au printemps de l'année 1097, une partie des croisés passa le Bosphore sur les vaisseaux d'Alexis, qui, s'éloignant, coupèrent l'armée en deux. C'est alors que l'empereur insista sur ce que les chefs de la croisade jurassent de lui rendre ses anciennes possessions en Asie, et de lui faire hommage comme à leur suzerain pour ce qu'ils pourraient conquérir au delà des limites indiquées. Ils acceptèrent, excepté Bohémond, fils de Robert Guiscard. Mais Alexis, en le flattant adroitement sur ses talents militaires, et lui montrant des monceaux d'or et d'argent, parvint à vaincre la fierté de son ancien ennemi. Tancrède aussi ne consentit qu'à regret à faire cette promesse; il passa même en Asie pour se soustraire à la cérémonie publique de l'hommage, ne voulant pas, comme Robert, comte de Paris, insulter devant tout le monde la majesté impériale. Ce fait a servi de thème à un roman de Walter Scott.

Avant le départ des croisés, Alexis adopta Godefroi de Bouillon : il avait eu beaucoup à se louer de ce modèle des héros, qui avait empêché plusieurs fois Raymond de Toulouse et Bohémond de s'emparer de Constantinople. Cependant la bonne harmonie fut loin encore de se rétablir. Alexis, qui pendant le siége de Nicée (mai et juin 1097) avait bien secondé les croisés, négocia avec les assiégés pour qu'ils se rendissent à lui; et depuis il sépara complétement sa cause

de celle de ses alliés. Il reconquit quelques villes importantes de l'Asie Mineure, les îles de Rhodes et de Chios. Et lorsque les chrétiens eurent tant à souffrir devant Antioche, il mit le comble à sa duplicité en les abandonnant. Bohémond, devenu prince d'Antioche, fut tellement outré de ce manque de foi, qu'il retourna en Europe, et qu'après y avoir ramassé une armée considérable, il recommença en Épire la guerre contre Alexis; mais il ne réussit pas davantage, toujours à cause du manque de vivres, un des principaux moyens de défense employés par Alexis. La paix se fit; Bohémond mourut peu de temps après, et ses héritiers rendirent hommage à l'empereur pour la principauté d'Antioche.

Alexis mérite à beaucoup d'égards les reproches dont l'ont accablé les historiens latins, quoique les attaques des Turcomans aient pu l'empêcher de seconder utilement ses sauveurs. Il employa le reste de sa vie agitée à consolider ses conquêtes et à pacifier ses États, troublés par des hérésies. Il réprima entre autres très-sévèrement les manichéens; mais le clergé ne lui en voulut pas moins d'avoir dépouillé les églises peut-être plus que ne l'exigeaient les circonstances. Il mourut âgé de soixante-dix ans, après un règne de trente-sept ans quatre mois et demi. La longueur de ce règne explique comment les Grecs, habitués au changement, ne lui surent pas gré de tout ce qu'il avait fait pour eux. Il avait agrandi l'empire; et pour le défendre il laissait à ses successeurs une armée bien disciplinée, ce qui n'avait pas existé avant lui. On comprend les éloges que sa fille Anna lui prodigue dans son *Alexiade;* mais sa femme n'avait pas la même opinion de lui. On raconte que, le priant sur son lit de mort de désigner son successeur, elle reçut pour toute réponse des paroles vagues sur la vanité du monde; à quoi elle aurait répliqué : « Vous mourrez comme vous avez vécu, en hypocrite. »

Anna Comnène, *Alexias*. — Glycas, P. IV, *in fin.*, pag. 616, etc., ed. Bonn. — Guillaume de Tyr, l. II, c. 5, 23. — Strada, *Thesaurus antiquitatum, seu vitæ imperatorum occidentalium et orientalium, in vita Alexii.* — Gibbon, *Decline and fall of the Roman Empire*, chap. 48, 56, 58, 59. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge* — Mill, *History of the Crusades.* — Michaud, *Histoire des Croisades*, et *Bibliothèque des Croisades.* — Zonare. — Baronius. — Friedrich Wilken, *Commentatio rerum ab Alexio I*, etc.; Heidelb., 1812, 4.

ALEXIS ou **ALEXIUS II COMNÈNE** (Ἄλεξις ou Ἀλέξιος Κομνηνός), empereur de Constantinople, né le 10 septembre 1167, mort en 1183. Fils de Manuel, il parvint à l'empire le 24 septembre 1180, sous la tutelle de sa mère Marie. Cette princesse accorda la régence au sébastocrator Alexis, neveu de Manuel. Ce choix ne fut pas heureux. L'abus que le sébastocrator fit de son autorité souleva la plupart des grands contre lui : ils appelèrent à leur secours Andronic, cousin du défunt empereur, qui l'avait envoyé en exil. Andronic s'étant rendu maître de Constantinople au mois d'avril 1182, fit crever les yeux au sébastocrator, et s'empara de la régence. A peine en fut-il revêtu, qu'il fit massacrer tous les Latins établis à Constantinople. Le 16 mai de la même année, il fit couronner le jeune Alexis avec Agnès, fille de Louis le Jeune, roi de France, qui lui était fiancée depuis le 2 mars 1180. La mort de l'impératrice Marie suivit de près cette cérémonie. Andronic la fit étrangler, après en avoir fait signer l'ordre par l'empereur. En 1183, Andronic se fit associer à l'empire dans le mois de septembre, et au mois d'octobre suivant il fit étrangler Alexis. Le cadavre de ce malheureux prince lui ayant été apporté, il le poussa du pied, en disant que « sa mère avait été une impudique, son père un parjure, et lui un imbécile. » Alexis avait régné trois ans et quelques jours. Ce prince était né sans esprit et avec des penchants vicieux, que l'éducation n'avait pu réformer.

Nicétas, *Alexius Manuelis Comn. fil.*, 18. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 188. — Gibbon, *Decline and Fall*, c. 48. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.* — Strada, *Thesaurus antiquitatum, seu vitæ imperatorum.* — Guillaume de Tyr; Anna Comnène, *Alexiados libri XX rerum ab Alexio patre imperatore gestarum*, publ. par Pierre Possin; Paris, 1651, in-fol.

ALEXIS ou **ALEXIUS III L'ANGE** (Ἄλεξις ou Ἀλέξιος Ἄγγελος), empereur de Constantinople, mort en 1210. Il était le petit-fils de Théodore Comnène, fille d'Alexis Ier. Pendant le règne du tyran Andronic il s'était réfugié auprès de Saladin; il revint dans sa patrie lorsque Isaac son frère eut détrôné Andronic et se fut emparé de la couronne. Comblé d'honneurs par le nouvel empereur, il n'en complota pas moins contre lui; il le fit aveugler, et fut, en 1195, nommé empereur à sa place. Dédaignant alors le nom de son père, il prit celui de *Comnène,* nom de son aïeule. Son règne fut honteux à l'extérieur par la faiblesse de ses armes, et indigne à l'intérieur par les déprédations qu'il laissait faire sur ses sujets par sa femme Euphrosine. Il dut sa perte à l'activité de son neveu, fils d'Isaac, qui était parvenu à s'échapper de ses mains. Celui-ci excita son beau-frère Philippe de Souabe, et l'empereur d'Allemagne Henri VI, à déclarer la guerre à Alexis; une forte somme d'argent fut promise à Henri par Alexis, pour l'apaiser : il spolia les églises, leva d'énormes impôts sur ses sujets; et la somme étant réunie, il la garda pour lui-même et se moqua de l'empereur, dont le ressentiment lui aurait été fatal, si la mort de celui-ci n'eût interrompu la guerre déjà commencée. Quelques années après, le jeune prince Alexis implora les princes chrétiens réunis à Venise pour une nouvelle croisade, en leur promettant des subsides considérables et la cessation du schisme grec.

Sous le commandement de Dandolo, doge de Venise (*Voy.* DANDOLO), une flotte formidable vint, en 1203, anéantir les moyens de défense du brave Théodore Lascaris, gendre de l'empereur. Celui-ci se sauva, sans attendre le résultat, avec des trésors immenses auprès de son beau-frère

le marquis de Montferrat. Constantinople fut prise, et Isaac fut réintégré par les croisés dans la dignité impériale, qu'il partagea avec son fils. Quant à Alexis l'Ange, il finit sa vie dans un monastère de Nicée, où son propre gendre Lascaris le fit enfermer. De son mariage il laissa trois filles : Irène, femme d'Alexis Paléologue; Anne, mariée en premières noces à Isaac Comnène, et en secondes à Théodore Lascaris; Eudocie, qui épousa successivement Étienne, roi de Servie, Alexis Murzuphle, empereur, et Léon, qui se rendit maître de Corinthe après la deuxième prise de Constantinople. C'est Alexis l'Ange qui créa la dignité de *despote*, et qui lui donna le premier rang après l'empereur. Les despotes étaient ordinairement les fils ou les gendres des empereurs. Le prince de Valachie, et les autres petits souverains des principautés danubiennes, ont longtemps conservé le titre d'*hospodars*, corruption de *despotas*.

Nicétas, *Alexius Angelus*, c. 8. — Villehardouin, *De la Conqueste de Constantinople*, éd. Paulin; Paris, 1838, c. 51, 56.

ALEXIS IV, *le Jeune*, empereur de Constantinople, né dans la seconde moitié du douzième siècle, étranglé le 5 février 1204, après un règne de quelques mois. Fils d'Isaac l'Ange, il se fit généralement haïr par la dureté avec laquelle il tirait de ses sujets l'argent qu'il avait promis aux croisés. Ceux-ci de leur côté, tandis qu'ils attendaient leur payement et la saison propre à s'embarquer, achevaient de pousser à bout les Grecs par leur licence : ils venaient d'être cause d'un incendie terrible, et faisaient, entre autres, subir à Alexis des avanies cruelles.

Les Grecs, humiliés par le traitement que souffrait leur empereur, manifestèrent leur mécontentement par une sédition, à la suite de laquelle on donna la couronne à *Nicolas Canabé*. Mais Alexis Murzuphle (*Voy.* ce nom) écrasa les rebelles au nom d'Alexis, qu'il fit ensuite mettre en prison, où on l'étrangla. Ce malheureux prince n'avait régné que cinq mois.

Nicétas, *Isaacius Ang. et Alexius fil.*, III, 1. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 204. — Gibbon, *Decline and Fall*, c. 60. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*.

ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, empereur de Constantinople, né dans la deuxième moitié du douzième siècle, tué en avril 1204. Grand maître de la garde-robe sous Isaac l'Ange et Alexis IV, il détrôna ce dernier et le fit étrangler (*Voy.* ALEXIS IV). Quant à Murtzuphle, Baudoin, ou, selon d'autres, son propre beau-père Alexis III, auprès duquel il s'était réfugié, lui fit crever les yeux ; et les Français, irrités contre lui, le précipitèrent du haut d'une colonne. Le surnom de *Murtzuphle* lui avait été donné, parce qu'il avait des sourcils épais qui se joignaient entre les deux yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Artificieux, dissimulé, avare et cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour et s'appropria leurs richesses, qui lui appartenaient, disait-il, par la loi du plus fort.

Nicétas, *Murtzuphlus; Isaacius Angelus et Alex. fil.*, cap. 4, 5. — *Gesta Francorum*. — Villehardouin, *De la conqueste de Constantinople*, éd. Paulin; Paris, c. 51, 56, 60, etc. — Gibbon, *Decline and Fall*, c. LX. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Du Cange, *Historia Franco-Byzantina*.

ALEXIS (dit *le Faux*), imposteur qui en 1191, sous le règne d'Isaac l'Ange, se fit passer pour le fils d'Alexis II, auquel il ressemblait. Le sultan d'Iconium, Azeddin, qui lui avait promis son appui, le lui refusa lorsqu'il fut désabusé sur sa véritable qualité. Alexis parvint néanmoins à rassembler huit mille hommes et à se proclamer empereur. La faiblesse d'Alexis III favorisa l'ambition de l'imposteur. Mais les ravages de ses soldats, la plupart mahométans, indisposèrent les Grecs de l'Asie Mineure; et les profanations commises dans les églises portèrent un prêtre à l'assassiner pendant qu'il dormait. Quelque temps après parut un second aventurier, Basilius Chozas; puis un troisième, qui prit aussi le nom d'Alexis III : ils périrent tous deux près de Nicomédie.

Nicétas, *Isaac*, III, 1. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XX, p. 231.

***ALEXIS** ou **ALEXIUS**, nom de cinq empereurs de Trébizonde, dont voici l'histoire (1) :

***ALEXIS ALEXIUS I COMNÈNE** (Ἄλεξις ou Ἀλέξιος Κομνηνός), empereur de Trébizonde, né vers 1180, mort au mois de février 1222 de J.-C. Du Cange et Gibbon ne lui donnent que le titre de duc ou gouverneur de Trébizonde et des pays voisins. — Après la mort d'Andronic (en 1185), le dernier Comnène de Constantinople, son successeur, Isaac II, résolut d'exterminer cette illustre famille. Jean, l'aîné des deux fils d'Andronic, eut les yeux crevés et mourut à la suite de cette cruelle opération; son frère, Manuel Sébastocrator, subit le même supplice dans sa prison (en 1186), et on n'entendit plus parler de lui. Ce dernier laissa deux fils : Alexis et David; ils furent sauvés par leur tante Thamar, qui les amena en Géorgie. Lors de la conquête de Constantinople par les Latins en 1204, Alexis et son frère David rallièrent autour d'eux les Grecs mécontents, quittèrent leur retraite et passèrent le Phasis. Alexis prit Trébizonde, Cérasus, Mesochaldion, et occupa toute la côte de la mer Noire jusqu'à Amisus, tandis que David s'avança vers le Halys, prit Sinope, et poussa ses conquêtes jusqu'en face de Constantinople.

Alexis prit alors (en avril 1204) le titre d'empereur, ou plus exclusivement celui de roi et d'*autocrator de toute l'Anatolie*, ainsi que l'atteste l'inscription suivante, trouvée par Tournefort dans un couvent de Trébizonde : Βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ πάσης Ἀνατολῆς, ὁ Μέγας Κομνηνός. Nicétas, Pachymère, Acropolite, Ni-

(1) L'histoire des Alexis de Trébizonde n'a été bien éclaircie que par les travaux récents de M. Fallmerayer, faits, en grande partie, sur les documents manuscrits inédits, qui avaient échappé à Gibbon à Du Cange et à d'autres.

céphore et d'autres historiens byzantins lui refusèrent ce titre, afin de flatter les empereurs latins ou Théodore Lascaris, empereur de Nicée. Le règne d'Alexis fut troublé par des guerres perpétuelles avec les Turcs et Théodore Lascaris. En 1214, Alexis fit la paix avec ce dernier. Dans la même année il tomba entre les mains de Ghayath-ed-din, sultan d'Iconium, et racheta sa liberté en cédant aux Turcs la ville et le district de Sinope. Son empire se trouva réduit au littoral de la mer Noire, compris entre le Phasis à l'est et le Thermodon à l'ouest. David mourut vers 1215, sans enfants. Alexis eut pour successeur son gendre Andronic Ier, qui régna treize ans, et qui eut lui-même pour successeur Jean Ier, Axuchus, fils d'Alexis Ier. — On connaît depuis peu plusieurs médailles des empereurs de Trébizonde. Leur existence avait été d'abord révoquée en doute.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 34-101, qui cite Panaretus et Bessarion (manuscrits). — Gibbon, *Decline and Fall*, etc., vol. XI, c. 61, p. 254; édit. 1797. — *Histoire des empereurs français de Constantinople*, liv. II, p. 20. — De Saulcy, *Essai de classif. des suites monétaires Byzantines*; Metz, 1836. — *Lettres* du baron Marchand sur la *Numismatique*; Paris, 1851.

***ALEXIS** ou **ALEXIUS II COMNÈNE**, empereur de Trébizonde, né en 1282, mort en 1330. Il succéda en 1297 à son père Jean II, sous la tutelle d'Andronic II, empereur de Constantinople, qui voulut le marier avec la fille d'un Grec, nommé Chumnus. Mais Alexis épousa une princesse ibérienne, et Andronic fit de vains efforts pour faire casser ce mariage. Cette circonstance fit rompre la bonne harmonie entre les deux cours grecques. Alexis eut des guerres avec les Turcomans et les Turcs, qui vinrent assiéger Cérasus et Sinope, mais furent repoussés (en 1319 et 1320). Il eut aussi quelques démêlés avec les Génois, qui avaient formé des établissements à Trébizonde dès le commencement du treizième siècle. Comme leur commerce avec Constantinople était exempt d'impôts, ils demandèrent le même privilége à l'empereur de Trébizonde; celui-ci refusa, et les Génois n'insistèrent plus, après un conflit sanglant où une grande partie de leurs factoreries furent brûlées. En 1329, Alexis reçut du pape Jean XXII une lettre qui l'engageait à terminer le schisme de l'Église grecque. Le pape lui donna dans cette lettre le titre d'*Excellence*. Alexis n'y répondit pas.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 158-167. — Nicéphore Grégoras, VIII, 10. — Pachymère, IX, 27. — Petrus Bizarus, *Hist. rer. gest. S. P. Q. Genuensis*, Anvers, 1579, p. 759. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 193.

***ALEXIS** ou **ALEXIUS III COMNÈNE**, empereur de Trébizonde, né en 1338, mort vers 1390. Fils de l'empereur Basilius II mort en 1339, il succéda, en décembre 1349, à Michel Ier, et épousa, deux ans après, la princesse Théodora, de la maison impériale des Cantacuzène à Constantinople. Les grands se disputèrent la tutelle du jeune empereur, et furent mis à la raison par l'archevêque de Trébizonde, aidé de l'impératrice Irène, de Constantinople.

Alexis fut pendant vingt ans en guerre avec les Turcomans, et faillit tomber entre leurs mains dans les montagnes neigeuses de la Chalybie. En 1380, il eut un démêlé grave avec Mégollo Lercari, riche marchand génois. Mégollo avait reçu un soufflet d'un favori de la cour : après en avoir demandé vainement réparation à l'empereur, il retourna à Gênes, arma deux vaisseaux, revint ravager la côte de Trébizonde, et prit quatre navires. Il coupa le nez et les oreilles à l'équipage de cette petite flotte, et les envoya dans un sac à l'empereur : celui-ci livra à Mégollo le favori qui l'avait offensé. Mais le Génois hautain refusa cette satisfaction, et lui renvoya le courtisan, « trouvant, disait-il, indigne de se venger sur une femme. » L'empereur, pour avoir la paix, fut obligé d'accorder de grands priviléges commerciaux à Mégollo et à ses compatriotes. — Alexis obtint la paix avec les Turcs en donnant aux principaux chefs plusieurs de ses filles en mariage. Anne Comnène, sa seconde fille, fut mariée à Bagrat VI, roi de Géorgie, d'où descendent les princes russes actuels de Bagration. Alexis aima avec succès les arts de la paix; il fit élever un magnifique couvent sur le mont Athos, et restaura celui où Tournefort trouva l'inscription grecque dont nous avons parlé à l'article *Alexis Ier de Trébizonde*. Il eut pour successeur son fils Manuel III.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 192-213. — Petrus Bizarus, *Hist. rer. gest. S. P. Q. Gennensis*, p. 745. — Ubertus Folietta, *Hist. Genuensis*, lib. VIII, p. 493.

***ALEXIS** ou **ALEXIUS IV COMNÈNE**, empereur de Trébizonde, mort entre 1445 et 1449. Il succéda en 1412 à Manuel III. Il acheta la paix avec les Turcomans par un tribut annuel, et en donnant à leur prince Djihou-Schah une princesse de sa famille, tandis qu'il maria sa fille Marie (septembre 1427) à Jean Paléologue Porphyrogénète. Il contracta d'autres alliances avec les familles les plus considérables de la Géorgie, de Constantinople, de Lesbos et de Venise, et partagea quelque temps le trône avec son fils aîné nommé *Kalo-Joannes* (le beau Jean), qui fut ensuite exilé pour avoir tué sa mère, soupçonnée d'aimer le protovestiaire. Calo-Joannes s'échappa de son exil, et vint avec quelques mécontents assassiner l'empereur dans son lit, et s'emparer du trône. Ce fut sous le règne d'Alexis IV que les Vénitiens commencèrent à remplacer les Génois dans les parages de Trébizonde.

Fallmerayer, *Gesch. des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 245-250. — Léon Allatius, *De consensu utriusque Ecclesiæ*, p. 954. — Marino Sanuti dans Muratori, *Script. rer. Ital.*, XXII, p. 900. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 246.

***ALEXIS** ou **ALEXIUS V COMNÈNE**, empereur nominal de Trébizonde, mort vers 1470. Il était fils de Kalo-Joannes IV, mort en 1458, et

n'avait que quatre ans lorsqu'il succéda à son père. Il fut détrôné par son oncle David, et, après la chute de l'empire de Trébizonde, il fut amené à Constantinople, et mis à mort par ordre du sultan Mohammed II.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt.*

ALEXIS ou **ALEXIUS DRAGON COMNÈNE**, général au service de la France, né vers 1553 à Péra, faubourg de Constantinople, mort le 23 janvier 1619 à Paris, où il fut enterré à l'église de Saint-Étienne du Mont. Il descendait de la famille impériale des Comnène; il quitta sa patrie, et servit successivement dans les armées du duc de Savoie, de la république de Venise, et du pape. Catherine de Médicis le fit venir en France, et lui donna le commandement d'un corps de cavalerie. En 1590, il devint gouverneur de la province du Perche. Le dernier descendant de cette illustre famille, Joseph Comnène, mourut à Chambéry en 1784.

Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 199. — Démétrius Comnène, capitaine des dragons de Louis XVI, *Précis historique de la maison impériale des Comnène.*

ALEXIS-MICHAÉLOWITZ, czar de Russie, et fils du czar Michel Féodorowitz, naquit le 10 mars 1629, et mourut le 29 janvier 1676. A la mort de son père en 1645, il fut couronné par les soins de son gouverneur Morosou, qui devint son premier ministre, obtint sa confiance, et essaya de le détourner des affaires publiques. Il lui fit épouser la fille d'un noble, et prit lui-même pour femme la sœur de sa souveraine. La mauvaise administration de ce favori et de ses agents occasionna une insurrection dans Moscou. Les mécontents obtinrent la punition de plusieurs coupables, et ce fut avec peine que le czar parvint à sauver Morosou.

Alexis, ayant pris les rênes du gouvernement, donna de grandes preuves de vigueur et de capacité. Il fit la guerre aux Polonais, et recouvra les places et les provinces qui leur avaient été cédées. Lorsque Charles-Gustave, roi de Suède, fit une invasion en Pologne, Alexis conclut une trêve avec ce royaume (1656), et tourna ses armes contre Charles, qui s'était emparé de la Lithuanie. Les succès furent balancés, et la guerre se termina, en 1661, par le traité de Carlis. Pendant ces guerres, le czar porta la plus grande attention à l'amélioration de ses États; et, quoique privé d'une bonne éducation, il montra un esprit vraiment éclairé; il fit traduire en russe un abrégé de diverses sciences, qu'il fit enseigner dans des écoles fondées par lui. Il rassembla en un seul corps toutes les lois des différentes provinces de son empire, et les fit imprimer en langue russe; elles forment le code *Oulagenié :* c'est une compilation imparfaite, mais qui fixait au moins la législation. Il introduisit plusieurs nouvelles industries dans son pays, particulièrement pour la soie et la toile; ajouta deux faubourgs à Moscou, et bâtit, dans divers districts, des villes à marches, qu'il peupla de Polonais et de Lithuaniens. Il fit défricher plusieurs vastes déserts par des prisonniers de guerre qu'il y établit. Il forma aussi le dessein de créer des flottes sur la mer Noire et sur la mer Caspienne, et envoya chercher des constructeurs en Hollande. Il reçut des ambassadeurs de la Perse, de la Chine, et d'autres pays de l'Asie, et entretint une correspondance suivie avec les principales puissances de l'Europe. Enfin il anticipa presque en tout sur Pierre le Grand; mais il n'essaya qu'en petit ce que celui-ci exécuta en grand. Désirant augmenter le pouvoir de la couronne, il institua une chambre pour juger des offenses commises contre lui, et fit presque toujours exécuter la justice en secret. Ses revenus n'étaient pas considérables; cependant il parvint à avoir une cour magnifique, une armée nombreuse, et à laisser un riche trésor. Une rébellion formidable vint mettre obstacle à ses plans. Cette révolte, excitée en 1669 par Stenko Razin, chef des Cosaques du Don, fut souillée par des actes de barbarie. Stenko s'assura d'Astracan; et, secondé par une multitude de paysans, il réunit jusqu'à 200,000 hommes. Alexis se montra aussi violent et cruel que les révoltés; mais la sédition ne fut entièrement apaisée qu'en 1671 : Stenko fut alors livré au czar, et mis à mort.

Les affaires de Pologne donnèrent lieu à quelques différends entre le czar et le Grand Seigneur. Celui-ci, dans sa correspondance, donnait à Alexis le titre de *hospodar chrétien*, tandis qu'il se donnait à lui-même celui de *roi de tout l'univers*. Le czar, irrité, répondit « qu'il n'était pas fait pour se soumettre à un « chien de mahométan, et que son sabre valait « bien le cimeterre du Grand Seigneur. » Telles étaient les relations diplomatiques de ce temps-là dans ces contrées. Cependant Alexis, qui désirait engager tous les princes chrétiens dans une ligue contre les Turcs, fit porter à Rome des paroles plus dignes de lui; mais son ambassadeur refusa de baiser la mule du pape. Malgré ce refus, il fut accueilli, obtint de grandes promesses, mais rien de plus. Alexis s'unit ensuite aux Polonais, et, par la division qu'il opéra contre les musulmans, contribua beaucoup à la mémorable victoire que Jean Sobieski remporta sur eux près de Vienne. Quand la couronne de Pologne devint vacante, Alexis proposa son fils pour roi, ainsi qu'une union entre la Pologne, la Lithuanie et la Russie; mais son offre ne fut point acceptée. Durant la guerre contre les Turcs, il s'éleva entre les Russes et les Polonais quelques différends, à la suite desquels les Polonais s'emparèrent de l'Ukraine. Alexis mourut âgé de quarante-sept ans, laissant de sa première femme deux fils et quatre filles, et de la seconde, une fille et un fils. Ce dernier fut Pierre le Grand, dont la gloire surpassa celle de son père.

Ustrialov, *Russkaya Istoriya*, II, 200-255. — S. Glinka, *Russkaya Istoriya*, VI, 79-150. — Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne* III, 40, 97. — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

ALEXIS (*Pétrowitz*), fils du czar Pierre le Grand et d'Eudoxie Lapouskin, né à Moscou en 1695, tué en 1718. Il fut marié de force, à l'âge de seize ans, à Charlotte de Brunswick-Wolfenbüttel, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI. La manière dont il traita cette princesse affaiblit l'intérêt qu'inspirent ses propres malheurs. Alexis, élevé par sa mère (qui avait été reléguée par le czar dans un couvent) dans un attachement superstitieux pour les anciens usages de sa nation, et dans un mépris absurde pour les arts des peuples civilisés, montra dans ses desseins et dans ses discours une opposition constante aux réformes entreprises par Pierre le Grand. Ce monarque, craignant qu'un pareil successeur ne détruisît son ouvrage, résolut de le déshériter; et le czarowitz, soit lâcheté, soit dissimulation, parut lui-même renoncer à l'espérance du trône. Cependant, à peine Pierre le Grand eut-il commencé le second de ses glorieux voyages, que son fils quitta secrètement la Russie, et se retira d'abord à Vienne, ensuite à Inspruck et à Naples. Cette imprudence fut regardée comme un crime par le sévère réformateur. Rappelé par le czar, Alexis obéit sans hésiter, et vint se remettre entre les mains d'un père inflexible. Arrêté à son arrivée, il fut obligé de renoncer solennellement à l'empire, devant les principaux membres de la noblesse et du clergé. Pierre ne se borna point à cette mesure. Les confidents et les amis de son fils, et ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, périrent sur la roue. Eudoxie, sa mère, fut cloîtrée plus sévèrement dans un monastère près du lac Ladoga, et la princesse Marie, sœur de Pierre, fut enfermée dans la forteresse de Schlusselbourg. Le czarowitz lui-même fut condamné à mort, comme coupable de lèse-majesté. Pour donner à cet arrêt barbare une apparence d'équité, on força le malheureux Alexis d'écrire, de sa main, « que s'il y avait eu dans l'empire des révoltés « puissants qui l'eussent appelé, il se serait mis « à leur tête. » Cette étrange déclaration fut admise comme preuve, et la seule supposition d'un cas imaginaire fut jugée un attentat digne du dernier supplice. Son arrêt et sa grâce, qui lui furent annoncés presque en même temps, lui causèrent une révolution si violente, qu'il mourut le jour suivant. Le czar manda à ses ministres dans les cours étrangères que son fils était mort d'une apoplexie causée par le saisissement qu'il avait éprouvé. Quelques personnes prétendent que le czar dit au chirurgien qui fut appelé pour saigner le prince : « Comme la révolution a été terrible, ouvrez « les quatre veines. » D'autres prétendent qu'Alexis eut la tête tranchée; mais il est beaucoup plus certain qu'il fut empoisonné par ordre de son père, qui crut devoir faire le sacrifice de ses sentiments paternels au succès de ses projets d'amélioration. Le corps du czarowitz fut exposé, à visage découvert, pendant quatre jours, à tous les regards; ensuite inhumé dans la citadelle de Pétersbourg, en présence de Pierre et de l'impératrice Catherine Ire. La mort d'Alexis a fourni le sujet d'une tragédie à Carrion de Nisas.

Lévesque, *Histoire de Russie*, V, 1-70. — Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, III, 419-502. — Voltaire, *Histoire de Russie*, II, chap. x. — Von Halem, *Leben Peters des Grossen*, II, 205, 254. — Article de Buhle dans Ersch et Gruber, *Allgemine Encyclopädie*, III, 64-72. — Glinka, *Russkaya Istoriya*, VII, 174-177. — Ustrialov, *Russkaya Istoriya*, III, 145-149. — Éobald Totze, *Don Carlos und Alexis Petrowitz*; Greifsw, 1776, in-8°. — *Biographie universelle.*

ALEXIS, patriarche de Constantinople, né dans la seconde moitié du dixième siècle, mort le 20 février 1043. Supérieur du monastère de Stude, il fut ordonné patriarche de Constantinople sur la désignation de l'empereur Basile au mois de décembre 1025, le jour même de la mort de ce prince. En 1034, il refusa la bénédiction nuptiale à l'impératrice Zoé et à Michel le Paphlagonien, tous deux coupables de la mort de l'empereur Argyre. Mais un présent de 50 livres d'or triompha de sa résistance. Il bénit les deux époux et les couronna. En 1037, quelques évêques, assemblés en synode, voulurent le déposer pour mettre à sa place l'eunuque Jean, ministre de l'empereur, et l'homme le plus ambitieux de son siècle. Ils alléguaient pour prétexte qu'Alexis n'avait pas été fait patriarche par le suffrage des métropolitains, mais par ordre de l'empereur. Alexis se tira heureusement d'embarras, en disant qu'il était prêt à quitter son siége, pourvu qu'on déposât les métropolitains qu'il avait nommés pendant onze ans et demi, et qu'on anathématisât les deux empereurs qu'il avait couronnés. Une réponse si peu attendue déconcerta ses ennemis, et les obligea d'abandonner leur entreprise. En 1042, le 12 juin, il couronna l'empereur Constantin Monomaque, après avoir refusé de bénir son mariage avec Zoé. Alexis mourut, laissant un grand trésor qu'il avait amassé, et dont l'empereur s'empara.

Baronius; Zonaras; Europalate.

ALEXIS *de Samos*, historien grec, écrivit les annales de sa patrie (Σαμίων ὧροι), dont le second et le troisième livres sont mentionnés par Athénée. Celui-ci mentionne encore un Alexis, auteur d'un ouvrage sur la Suffisance (περὶ Αὐταρκείας). On ignore l'époque où vivait cet écrivain.

Athénée, XII, 540; XIII, 572; X, 418

***ALEXIS** (Ἄλεξίς), nom de deux sculpteurs grecs : l'un, élève de Polyclète, est mentionné par Pline, tandis que l'autre, père de Cantharus de Sicyone, est cité par Pausanias. Suivant Thiersch, l'Alexis de Pline et celui de Pausanias sont le même personnage. Mais Sillig a essayé de démontrer que cette opinion repose sur un anachronisme : que l'Alexis de Pline ne peut être antérieur à la 98e olympiade, et que celui de

Pausanias doit avoir vécu vers la 128e olympiade.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19. — Pausanias, VI, 3. — Thiersch, *Epochen der bildenden Kunst unter den Griechen*. — Sillig, *Catalogus artificum*.

*ALEXIS, poëte grec comique, mort vers l'an 290 avant J.-C., à un âge très-avancé. Il était, selon Suidas, l'oncle du comique Ménandre et l'un des poëtes les plus féconds de la Grèce. On porte le nombre de ses comédies à deux cent quarante-cinq. Il avait la réputation d'exceller dans la composition des rôles de parasites. Les comiques romains l'ont souvent imité. Athénée nous a conservé les titres et quelques fragments de plus de cent comédies de ce poëte : elles traitaient des sujets mythologiques et d'histoire contemporaine; celle où il est question du mariage de Ptolémée Philadelphe est intitulée *Hypobolymæus*. A. Meineke a recueilli les fragments d'Alexis dans *Fragmenta comicorum græcorum*.

Fabricius, *Biblioth. Græca*, II, 406. — A. Meineke, *Historia critica comicorum græcorum*, p. 374. — Bode, *Geschichte der Dramat. Dichtkunst der Hellenen*, II, 405.

ALEXIS (*del Arco*), peintre espagnol, né à Madrid en 1625, mort dans sa ville natale en 1700. C'était un habile coloriste, mais son dessin manque de justesse. Il est aussi connu sous le nom d'*el Sordillo de Pereda*, parce qu'il était sourd et muet, et que Pereda fut son maître. Il fit, outre un grand nombre de portraits, plusieurs tableaux d'église pour sa ville natale. On cite principalement une *Assomption* et une *Conception*, exécutées, lorsqu'il était très-jeune, pour le cloître des Trinitaires déchaussés. La chapelle de Notre-Dame de la Novena fut peinte en entier de sa main, et la chapelle del Santo-Christo, dans l'église de San-Salvador, possède de lui une *Sainte Thérèse* estimée. Sa femme, qui était très-avare, faisait exécuter, par des élèves d'Alexis, des tableaux qui se vendaient sous son nom, et qui nuisaient à sa réputation. Son chef-d'œuvre est un *Baptême de saint Jean-Baptiste*, qui se trouve dans l'église de ce saint à Tolède.

Bermudez, *Diccionario*, etc. — Durdent, dans la *Biographie universelle*.

ALEXIS (*Guillaume*), savant bénédictin, vivait vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il fut surnommé *le bon Moine* de l'abbaye de Lyre, dans le diocèse d'Évreux, et devint ensuite prieur de Bussy, dans le Perche. On ignore les dates précises de sa naissance et de sa mort en 1486. Il fit un pèlerinage à Jérusalem, et y tomba, dit-on, victime de la persécution des Turcs. Les ouvrages qui restent de lui sont : 1° *le Passe-temps de tout homme et de toute femme, avec l'A, B, C des doubles*, le tout en vers; Paris, sans date, in-8° et in-4°; — 2° *le Grand Blason des faulces amours*, in-4° en caractères gothiques; Paris, in-16, sans date, et in-4°, 1493; Lyon, in-4°, 1506, et à la suite des *Quinze joies du mariage;* la Haye, 1726 et 1734, in-12 : la Fontaine en admirait la versification; — 3° *le Contre-blason des faulces amours*, intitulé *le Grant Blason d'amours spirituelles et divines, avec certaines épigrammes*, etc.; Paris, sans date, in-8°, et in-16 goth.; — 4° *le Dialogue du Crucifix et du Pèlerin*, composé en Hyerusalem l'an 1486, etc.; Paris, Guill. Eustache, 1521, in-8°; — 5° *le Loyer des folles amours, et le Triomphe des Muses contre amour*, à la suite des *Quinze joies du mariage*, dans les deux éditions déjà citées; — — 6° *le Passe-temps du prieur de Bussy et son frère le cordelier*, etc.; Rouen, in-8°, sans date; — 7° *le Miroir des moines;* Rouen, sans date; — 8° *le Martyrologe des fausses langues, et le chapitre général d'icelles tenu au temple de Danger, faits par couplets*, etc.; Rouen, in-4°, sans date; et Paris, Lambert, 1493, in-4°; — 9° *Quatre chants royaux* qui se trouvent parmi les *Palinodes*, etc., imprimés in-4° à Paris, à Rouen, à Caen, sans date.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*. — Goujet, *Bibliothèque française*.

ALEXIUS (*Aristenus*), jurisconsulte distingué, vivait vers 1130. Il fut chef des ecdiques, ἔκδικοι, c'est-à-dire des syndics des communes, et écrivit, comme Zonaras, des *scholies* sur la collection des canons. On lui a aussi attribué par erreur un *Extrait d'anciennes lois ecclésiastiques*. Ses scholies se trouvent à la suite de celles de Zonaras, dans la collection de Beveridge.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, VII, p. 241.

ALEXIUS (*Gaspard*), ministre protestant, né dans le canton des Grisons en 1578, mort à Genève en 1626, enseigna la philosophie et la théologie dans cette ville pendant seize ans. On a de lui *Dissertatio physica de mixtura;* Genève, 1625, in-4°.

Sennebier, *Histoire littéraire de Genève*.

ALEYN (*Charles*), poëte anglais, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort en 1640. Il fut élevé à Cambridge, et vint à Londres, où en 1631 il publia deux poëmes sur les batailles de Poitiers et de Crécy. Il composa en 1638 un autre ouvrage en vers en l'honneur du roi Henri VII, sous ce titre : *Histoire du sage et heureux prince Henri VIIe du nom, roi d'Angleterre, avec la fameuse bataille donnée entre ce roi et Richard III, près de Bosworth*. Ce sont de froides épopées, dont quelques vers énergiques ne rachètent pas l'emphase monotone. Outre ces trois poëmes, il composa des vers imprimés en tête des ouvrages de quelques écrivains : on les trouve, entre autres, dans les éditions des pièces dramatiques de Beaumont et Fletcher. En 1639, il publia le roman d'*Euryale et Lucrèce*, par Æneas Sylvius, traduit du latin en anglais.

Winstanley, *Lives of the poets*, 1687. — *Biographia Britannica*.

*ALF ABDAL BALKHI, poëte perse, florissait

à Ispahan vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il écrivit plusieurs satires et pièces burlesques, qui n'ont pas été imprimées.

Hammer, *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*, p. 366.

* **ALFANDARI** (*Khajim ben Yacob*), rabbin de Constantinople, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il a écrit des commentaires bibliques, sous le titre de *Questions et Réponses*, ouvrage imprimé à Constantinople par Naphali ben Azariah, de Wilna, et par Jonas ben Jacob, en l'an du monde 5470 (1710 de J.-C.), in-fol. — Le frère d'Alfandari, *Elie ben Yacob*, a publié aussi quelques commentaires, imprimés à Constantinople en 1719, in-fol.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, III, p. 352.

* **ALFANI**, nom de deux peintres italiens, *Domenico di Paris*, mort vers 1540, et *Orazio di Paris*, mort en 1583, fils et non frère (comme on l'a dit par erreur) du premier. Les tableaux du premier (*la Vierge Marie, Sainte Élisabeth, Saint Jean*, etc., dans la galerie de Florence) ont la plus grande ressemblance avec les premières peintures de Raphaël, et ont été souvent confondus avec ceux du fils. On cite, comme chefs-d'œuvre du dernier, *la Naissance de Jésus*, et quelques *Madones* dans les couvents de Saint-François et des Augustins, à Pérouse.

Morelli, *Descrizione delle pitture e scolture della città di Perugia.* — Mariotti, *Lettere pittoriche perugine.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

ALFARABIUS, ou **ALFARABI** (*Abou-nasr Mohammed ibn-Tarkhan*), philosophe arabe, né à Farabe (aujourd'hui Othrar), ville de la Transoxiane, sur les bords du Yaxarte, vers la fin du neuvième siècle; mort à Damas l'an 339 de l'hégire (950 de J.-C.). C'est du lieu de sa naissance qu'il a pris le surnom sous lequel nous le connaissons. Turc d'origine, il s'éloigna de sa patrie pour acquérir une parfaite connaissance de l'arabe et des ouvrages des philosophes grecs. Il vint d'abord à Bagdad, où il étudia la philosophie sous un célèbre docteur chrétien, nommé Abou Bachar Mattey, de qui il nous reste une traduction arabe de quelques écrits d'Aristote. Après un court séjour dans cette ville, il se rendit à Harran, et y étudia la logique sous Jean, médecin chrétien. Alfarabius surpassa en peu de temps les meilleurs disciples de Jean; il vint ensuite à Damas, de là en Égypte, et retourna enfin à Damas où le retinrent jusqu'à sa mort les bienfaits de Seïf-ed-Daulah, prince de cette ville. « Alfarabius, dit un biographe arabe, menait une vie très-retirée, méprisait le monde, et ne prenait aucun soin d'acquérir des richesses; il avait trouvé l'art de charmer sa vie par son ardeur pour l'étude. » Deux ouvrages ont principalement établi sa réputation : l'un est une encyclopédie (*Ihsa-él-o'loum*), où il donne une notice et une définition de toutes les sciences et de tous les arts; cet ouvrage se trouve manuscrit (n° 643) à l'Escurial; l'autre est un traité de musique (*Istikasat-ilm-musike*, Éléments de musique), où il explique les sentiments des théoriciens, fait voir leurs progrès, corrige leurs erreurs, et supplée à l'imperfection de leur doctrine (ms. 906 de l'Escurial); on y trouve la notation musicale des Arabes, et trente figures d'instruments de musique. Il résulte de ce traité, consulté par Andres (*Origine e progressi d'ogni letteratura*, IX, 122), et par Laborde (*Essai sur la musique ancienne et moderne*, I, p. 177-182), que la nomenclature des notes *do, mi, ré, fa, sol, si, ut*) a été empruntée, en grande partie, aux Arabes de l'Espagne. Cependant, selon Kosegarten, les principes de la musique arabe sont calqués sur ceux de la musique grecque.

On a publié d'Alfarabius : 1° une partie du traité de musique, traduction latine de Jérôme de Prague; — 2° deux petits traités, l'un Sur ce que les étudiants doivent savoir avant d'aborder la philosophie d'Aristote; l'autre, intitulé *Oyounalmasayel* (Fontes quæstionum), texte arabe, avec une traduction latine et des notes : *Documenta Arabum ex cod. ms.*, edidit Aug. Schmœlders, Bonn, 1836, in-8°.

Aboulfaradje, *Hist. Dynast.*, p. 315. — Ibn Abi Ossaybi'ah, *Vie des medecins arabes*, ms. n° 673°, suppl. des mss. arabes de la Bibl. nation. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escur.*, I, 190. — D'Herbelot, *Bibl. orient.*, article *Farabi.* — Rossi, *Dizionario storico degli autori arabi*, p. 71. — M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. I, *Introduction.*

* **ALFARAZDAK**, c'est-à-dire *le Gros*, surnom d'un célèbre poëte arabe dont le véritable nom était *Abou-firas Hamam Ibn Ghalib.* Il mourut à Basrah entre l'an 110 et 114 de l'hégire (728-733 de J.-C.). Ses écrits, fort estimés des Arabes, furent réunis en un *Divan;* mais nous ne les connaissons que par les extraits qu'en a donnés Al-tha'á-lebi dans ses *Vies des poëtes arabes*, et par Ibn Khallekan.

Ibn Khallekan, *Biographie des Arabes célèbres.* — M. Caussin de Perceval, dans le *Journal asiatique.*

* **ALFARO** (*François*), célèbre orfévre espagnol, vivait à Séville dans la dernière moitié du seizième siècle. Il fit, en 1586, un tabernacle en argent pour l'église de Saint-Jean à Marchena, et un autre, en 1596, pour la cathédrale de Séville. Ce dernier est un chef-d'œuvre pour la netteté du dessin et la finesse de l'exécution.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes in España.*

ALFARO Y GOMEZ (*don Juan* DE), peintre espagnol, né à Cordoue en 1640, mort en 1680. Il eut pour premier maître Castillo; puis il vint se perfectionner à Madrid dans les ateliers de Vélasque, qui lui procura la permission de pouvoir travailler d'après les tableaux du Titien, de Rubens et de Van-Dyk, conservés dans les palais royaux. Cette étude lui fit acquérir un brillant coloris : quant à son dessin, il se ressent de la décadence de l'art à cette époque. Ses progrès lui donnèrent beaucoup de présomption; cela froissa son vieux maître Castillo, qui mit au

bas d'un de ses beaux tableaux : *Alfaro non pinxit.* Malgré cela, ses portraits sont fort estimés; il a fait celui de Calderon, qui se trouve au-dessus du tombeau de ce dernier dans la paroisse de San-Salvador, à Madrid. On voit de lui dans la même ville, à l'église du collége royal, un *Ange gardien;* et à Cordoue, dans un oratoire des Carmélites déchaussées, une *Incarnation.* Alfaro était, de plus, poëte et littérateur; il a laissé des remarques intéressantes sur la vie de Vélasque, et sur celles de Cespeden et de Beccara. Il se montra ingrat envers son protecteur l'amiral de Castilla, lorsque celui-ci fut disgracié. Castilla, rentré en faveur, ne voulut plus entendre parler de lui. Accablé d'infirmités et mélancolique déjà, il ne résista pas à cette punition, et mourut à la fleur de l'âge.

Palomino, *el Parnasso pintoresco.* — Bermudez, *Diccionario historico.* — Richard Cumberland, *Anecdotes.*

*ALFATAH ou ALFATH IBN KHAKAN (*Abou-Nasr-Mohammed-Ibn-Obeydallah-Alkaysi*), célèbre historien et biographe arabe, natif de Séville, mort à Maroc l'an 529 de l'hégire (1134-35 de J.-C.). On n'a que peu de détails sur sa vie; on sait seulement qu'il visita Cordoue et d'autres cités de l'Espagne; qu'il séjourna quelque temps à la cour d'Ali-Ibn-Yousouf, second sultan de la dynastie des Almoravides, et qu'il fut mis à mort par ordre d'Aboul-Hasan-Ibn-Tachefin, sultan du Maroc. Il composa un ouvrage intitulé *Matmahou-l-anfous*, etc. (Lieu de récréation pour les yeux, etc.), qui est une sorte de biographie des musulmans, et surtout des poëtes arabes de l'Espagne. Cet ouvrage est divisé en quatre *aksam* ou parties : la première traite des rois et princes; la seconde, des vizirs; la troisième, des cadis, théologiens, et docteurs; la quatrième, des poëtes et littérateurs, au nombre de vingt-quatre. L'auteur en fit un abrégé sous le titre de *Kalayid.* C'est un recueil d'extraits de poëtes, précédés de courtes notices biographiques. On en trouve des manuscrits dans les principales bibliothèques de l'Europe. Quelques fragments du Kalayid ont été publiés en arabe et en latin, avec des notes, par H.-E. Weyers, sous le titre : *Specimen criticum exhibens locos Ibn Chakanis de Ibn Zeiduno;* Leyde, 1831, in-4°, et dans le *Journal asiatique,* décembre 1833, p. 500.

Ibn Khaldoun, *Prolégom. hist.* — Alsafadi; Ibn Khallekan, *Biogr.* — Hadji Khalfah, *Lex. Encyc.* — Aboulféda, *Annal. musl.*, III, 485. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II.

*ALFEI (*Francesco di Bartolomeo*), peintre italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il avait fait plusieurs tableaux remarquables pour la ville de Sienne. Gaye a conservé de ce peintre une lettre, datée de Sciano 24 octobre 1482.

Dr. Gaye, *Carteggio inedito de' artisti.*

*ALFEN (*Jean-Eusèbe*), peintre danois, mort en 1770. Il vécut quelque temps à Vienne, et s'acquit une grande réputation en Allemagne par ses miniatures en émail et au crayon.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ALFENUS VARUS (*Publius*), jurisconsulte romain, natif de Crémone, fut d'abord cordonnier, puis disciple de Servius Sulpitius, enfin consul en l'an 754 de Rome. Alfenus avait écrit quarante livres de Digestes, dont on trouve des fragments dans les Pandectes, et quelques livres de recueils. Aulu-Gelle cite l'un et l'autre de ces deux ouvrages; et, quoi qu'il réfute ce qu'il en cite, il ne laisse pas d'attribuer à l'auteur un certain mérite. Le jurisconsulte Paulus a fait l'abrégé des livres d'Alfenus. Horace s'exprime ainsi sur ce jurisconsulte :

Alfenus vafer, omni
Abjecto instrumento artis, clausaque taberna,
Sutor erat, sapiens operis sic optimus omnis
Est opifex solus; sic rex.

D'après les documents qui nous restent, rien ne semble légitimer ce jugement.

Dacier. — Bayle. — Gellius, VI, 5. — Dig., I, tit. 2, s. 2, § 44. — Bynkershoek, *Observationes*, VIII, 1. — Everhard Otto, *Publ. Alfenus Varus ab injuriis veterum et recentiorum liberatus,* Traj. ad Rhen, 1737, in-4°.

ALFERGANY (*Mohammed-ben-Ketyr*), surnommé *Hacib* (le calculateur), astronome arabe, né à Ferganah, ville de la Sogdiane, aux environs du Yaxarte, mourut en 215 de l'hégire (820 de J.-C.). Il prit part à la révision des *Tables astronomiques de Ptolémée,* ordonnée en 825 de J.-C. par le khalife Al-Mamoun. On a de lui : *Livre des mouvements célestes et de la science des étoiles*, divisé en 30 chapitres, et rédigé en général d'après les idées grecques, qui commençaient alors à se naturaliser chez les Arabes. Le dénombrement des étoiles y est, comme dans l'*Almageste*, de 1022, et la précession, d'un degré en cent ans; mais l'obliquité de l'écliptique n'y est que de 23° 35'. C'est un traité d'astronomie fort superficiel : il ne renferme rien de nouveau, à l'exception des noms arabes de quelques étoiles, des mansions de la lune, et de quelques idées très-inexactes sur les distances des planètes et des étoiles à la terre, ainsi que sur leur diamètre. Il supposait que les orbites des planètes étaient disposées de manière que la plus petite distance d'une planète quelconque était égale à la plus grande distance de la planète inférieure, et la plus grande distance égale à la plus petite de la planète supérieure : ainsi toutes les orbites se touchaient, et l'orbite de Saturne touchait la sphère des étoiles fixes. Sous le rapport géographique, ce traité, dont Aboulféda a plus d'une fois reproduit les idées dans ses *Prolégomènes*, a cela de remarquable que, au lieu d'une simple liste des villes principales connues des Arabes au neuvième siècle, avec l'indication de leur longitude et de leur latitude, il offre le tableau du monde divisé en sept climats. Le monde, tel qu'on se le figurait alors, est partagé en sept bandes, et chaque ville un peu considérable a sa place marquée dans une de ces bandes. En connaissant le

climat d'une ville, on n'a qu'une idée approximative de sa latitude; mais on savait par là même quelle y était la longueur respective du jour et de la nuit aux diverses époques de l'année, et cette connaissance suffisait pour les besoins de la religion : voilà pourquoi la division du monde en sept climats, qui remontait à l'antiquité grecque, servit de base à la plupart des traités de géographie à l'usage des musulmans. La connaissance des climats était surtout utile aux musulmans qui voyageaient dans les contrées étrangères. Le *Livre des mouvements célestes* fut traduit en hébreu au moyen âge. Il en existe trois traductions latines : la première, de Jean Hispalensis, faite dans le douzième siècle, imprimée à Ferrare en 1493, et réimprimée à Nuremberg en 1537, avec une préface de Mélanchthon; la seconde, de Jean Christmann, d'après une version hébraïque publiée à Francfort en 1590 avec des notes intéressantes; la troisième, avec le texte arabe, a paru en 1669, in-4°; elle est de Golius, qui l'a enrichie de notes savantes que la mort ne lui a pas permis d'achever.

On a encore d'Alfergany deux traités sur les *instruments* qui étaient les plus usités chez les astronomes de son temps. Le premier est consacré à l'*astrolabe,* instrument imaginé par Hipparque afin de mettre la position des étoiles en rapport avec l'écliptique. L'astrolabe, qui est maintenant tombé en désuétude, servait à prendre des hauteurs, et à d'autres opérations qui n'exigeaient pas beaucoup de précision. Dans le deuxième traité, il s'agit de la construction du *rakhama* ou marbre, c'est-à-dire de l'horloge solaire, ainsi appelée parce qu'elle consistait dans une plaque de marbre. Ebn-Younis cite Alfergany comme l'un des auteurs de la *Table vérifiée,* qui pendant deux cents ans a servi de base aux grands travaux des astronomes de Bagdad, et qu'Aboul-véfa devait revoir et compléter vers l'an 980 de notre ère.

M. Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda,* t. I, Introduction. — Delambre, *Hist. de l'astron. au moyen âge*; Paris, 1819, p. 71. — L. Sédillot, *Dict. de la Conversation.*

ALFEZ (*Isaac Berabbi-Jacob*), rabbin, né près de Fez l'an 1013, mort à Lucène (Espagne) en 1103. Il était âgé de soixante-quinze ans, lorsqu'à la suite d'une querelle il fut obligé de se retirer à Cordoue. Ce fut là qu'il composa, [illegible] mud, un ouvrage que les Juifs ont [illegible] estime, et qu'ils appellent *le Petit Ta*[illegible] en a fait un grand nombre d'édition[illegible] mière et la plus rare est celle de Const[illegible] 1509. Sabioneta en a donné une autre [illegible] 1552; c'est une des plus complètes et [illegible] estimées.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.*, III, 9[illegible] *Bibl. Hebr.*, I, 660. — De Rossi, *Dizion. storico* [illegible] *ebrei,* I, 45.

FIN DU PREMIER VOLUME.



